

(le tome 13
est à réparer)

L'Avis des Editeurs (= Préface des O.C.)
se trouve en tête de "Carlo Broschi"

table à
refaire



NEUBOROUG. Ah! c'est malgré moi, je n'ai pas été maître de mon premier mouvement. — Acte 1er, scène 4.

L'AMBITIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 27 novembre 1834.

Personnages.

GEORGE II, roi d'Angleterre.
ROBERT WALPOLE, son premier ministre.
HENRI SHORTER, son neveu.
NEUBOROUG, vieux médecin.
MARGUERITE, sa fille.
CÉCILE, fille du comte de Sunderland, lectrice de la reine.

La scène se passe en 1736; le premier acte chez Neuboroug, les quatre autres au château de Windsor.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Neuboroug. — Porte au fond; deux portes et deux croisées latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NEUBOROUG, MARGUERITE.

NEUBOROUG, *assis près d'une table, à gauche du spectateur.* La maudite ville que la ville de Londres pour les gens studieux, pour les médecins qui n'aiment pas le bruit! Ferme cette croisée.

MARGUERITE, *fermant la croisée.* Oui, mon père, c'est au bout du faubourg, sur la grande place, que se tiennent les hustings.

NEUBOROUG. Aussi c'est un tapage!..

MARGUERITE. Je voudrais bien savoir qui sera nommé député.

NEUBOROUG. Qu'est-ce que cela te fait?

MARGUERITE. Rien!.. mais on tient à avoir des nouvelles.

NEUBOROUG. Nous n'en manquerons pas! En Angleterre, vois-tu bien, les médecins sont toujours très-occupés au moment des élections, et il nous arrivera d'ici à ce soir quelques côtes enfoncées ou quelques têtes cassées.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu!

NEUBOROUG. La liberté des suffrages!.. (*Lui montrant une chaise près de lui.*) Viens te mettre là, à côté de moi.

MARGUERITE, *montrant un livre qui est sur la table.* Pour vous lire vos nouvelles épreuves?

NEUBOROUG. Non, non, tu cherches à détourner la conversation que nous avions commencée, et moi je tiens à la reprendre. Pourquoi ne veux-tu pas de sir Thomas Kinston, notre cousin?

MARGUERITE. Parce qu'il est bien jeune... qu'il n'a pas de place, pas d'état.

NEUBOROUG. Il est avocat!

MARGUERITE. Bien discret.. car il ne parle jamais.

NEUBOROUG, *avec embarras.* Il ne parle jamais... au palais! c'est vrai; mais il parle ailleurs, il parle beaucoup; il est de l'opposition.

MARGUERITE. Ce n'est pas le moyen d'avoir des places.

NEUBOROUG. Quelquefois. Mais enfin, s'il en avait une, s'il avait quelques milliers de livres sterling à t'offrir, qu'est-ce que tu dirais?

MARGUERITE. Je dirais que j'aime mieux rester fille.

NEUBOROUG. Maintenant?

MARGUERITE. Toujours! Qu'y a-t il là d'effrayant? quel mari m'offrirait le bonheur que je trouve auprès de vous?.. Jamais de chagrins, d'inquiétudes... Vous seul ici en avez, et c'est toujours pour moi; et puis il n'y a pas au monde de père ni meilleur, ni plus obéissant... Vous faites tout ce que je veux!

NEUBOROUG. Pas toujours... et je ne puis m'habituer à cette idée que tu as de rester fille!.. Toi une vieille fille!.. J'ai si souvent rêvé à ton mariage qui m'occupe sans cesse, à ce gendre que je n'ai pas encore trouvé et que j'aime déjà, à mes petits-enfants à qui je serais si heureux d'obéir aussi... sans te faire de tort cependant... Et puis, Marguerite, à ton âge on ne réfléchit guère, et tu n'as jamais pensé que nous n'étions pas riches... que même nous sommes pauvres!

MARGUERITE. Et en quoi donc? que nous manque-t-il dans notre ménage? qu'avons-nous à désirer?

NEUBOROUG, *se levant.* Pour moi, je n'ai pas d'ambition, tu le sais bien, mais j'en ai pour toi. Tous ceux avec qui j'ai été élevé, tous mes camarades de l'université de Cambridge, ont fait fortune dans le monde; ce sont maintenant de riches négociants, des lords, des généraux, des ministres; moi, je suis resté médecin dans la petite ville où était né mon père: j'ai vieilli au milieu de ses habitants, ne leur servant pas à grand'chose, si ce n'est à les faire vivre le plus longtemps possible, jusqu'au moment où tu es devenue grande, où il a fallu s'occuper de ton éducation; alors et depuis cinq ans je suis venu m'établir à Londres, dans ce quartier retiré où je me suis fait une petite clientèle... dans les étages élevés, des ouvriers, des étudiants, de pauvres officiers... des braves gens qui ont été mes malades et qui sont restés mes amis .. car, vois-tu, le cinquième étage, ça aime bien, mais ça paie mal; ce qui fait, mon enfant, que pour t'amasser une dot, il a fallu recourir à ma plume et composer de temps en temps quelques brochures politiques qui, Dieu merci, se vendent assez bien; mais si d'un jour à l'autre j'allais rejoindre ta pauvre mère, si je venais à mourir...

MARGUERITE, *lui mettant la main sur la bouche.* Ah!.. voilà à quoi je n'avais jamais pensé... (*D'un air fâché.*) Et pourquoi me dites-vous cela?

NEUBOROUG. Marguerite!

MARGUERITE, *pleurant.* C'est la première fois que vous me faites du chagrin, et jamais je ne vous ai vu si méchant... aller songer à mourir... maintenant...

NEUBOROUG, *cherchant à l'apaiser.* Eh bien!.. Non... non... ne me gronde pas... je ne mourrai pas!..

MARGUERITE. A la bonne heure!.. qu'est-ce que c'est donc que des idées pareilles?

NEUBOROUG. C'est ta faute aussi!.. malgré moi je me laisse aller à la tristesse...

MARGUERITE. Quand donc?

NEUBOROUG. Quand je te vois triste. Tu l'étais dernièrement, et je me disais: Qui peut la tourmenter? ce n'est pas moi; il y a donc quelque secret qu'elle me cache, quelque peine de cœur...

MARGUERITE. Moi!..

NEUBOROUG. Dame! à ton âge, ce serait tout naturel!.. tu ferais bien, mon enfant, tu aurais raison... mais dans ce cas-là il faudrait me le dire... car je ne le devinerais pas.

MARGUERITE. Oh! certainement... je vous le dirais... si ça venait et si j'en étais bien sûre... mais vraiment, mon père, je ne crois pas.

NEUBOROUG. Je me suis donc trompé?

MARGUERITE. Sans doute.

NEUBOROUG, *froidement.* Ça ne m'étonne pas: nous autres médecins, ça nous arrive souvent... Ainsi pour ce pauvre Thomas Kinston, le résultat de notre conférence est que...

MARGUERITE, *d'un air caressant.* Il ne faut plus y penser.

NEUBOROUG, *avec bonhomie.* A la bonne heure; n'y pensons plus. Et qu'est-ce que je lui dirai en le refusant?..

MARGUERITE. Tout ce que vous voudrez. (*Entre un domestique qui apporte sur un plateau tout ce qu'il faut pour le thé.*)

NEUBOROUG. Je vois que là-dessus tu ne me contraries pas... Si au moins j'avais pu adoucir mon refus par quelques bonnes nouvelles, si j'avais assez de crédit pour l'aider dans cette place qu'il sollicite...

MARGUERITE, *approchant la table, à gauche, et faisant le thé.* Si vous le vouliez, cela vous serait bien facile...

NEUBOROUG. Comment cela?

MARGUERITE. Un seul mot de vous à votre ancien camarade de collége... à Robert Walpole...

NEUBOROUG. Au premier ministre? jamais!

MARGUERITE. Eh pourquoi donc? votre père le docteur Neuboroug n'a-t-il pas été son précepteur? n'avez-vous pas été élevés ensemble à Cambridge? n'étiez-vous pas amis intimes?

NEUBOROUG. Oui, autrefois... lorsque lui, simple étudiant en théologie, et moi étudiant en médecine, nous faisions bourse commune; mais depuis...

MARGUERITE. Depuis!.. Quelle injustice! vous n'habitiez pas alors la capitale, vous étiez loin de lui, et cependant, dans les commencements de son élévation, il vous écrivait bien souvent.

NEUBOROUG. Je ne dis pas non; mais il me semble à moi que ma plume ne restait pas oisive; et le seul écrit qui s'éleva alors pour le défendre, ces lettres qu'ils ont attribuées depuis à Congrève et à Addison, ces lettres irlandaises dont personne, pas même Walpole, n'a jamais connu l'auteur, de qui étaient-elles? de moi!.. car alors en butte à la rage de tous les partis, tout le monde l'attaquait, et il luttait seul en homme de mérite et de cœur, en grand homme... il l'était alors; je puis en convenir, il était malheureux, on pouvait l'aimer! Mais quand il a vu ses ennemis renversés, quand il s'est vu maître du pouvoir, ou plutôt souverain absolu des trois royaumes... a-t-il trouvé un souvenir pour son vieux camarade? ne m'a-t-il pas oublié depuis longtemps, moi qui ne voulais de lui ni place, ni honneurs, ni pensions... moi qui ne demandais rien au ministre... rien que mon ami!.. et le ministre me l'a enlevé; voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais!

MARGUERITE. Oui... il y a de sa part de la négligence, de l'oubli peut-être!.. Mais n'y a-t-il pas aussi un peu de votre faute?.. et depuis cinq ans que vous êtes à Londres, pourquoi n'avez-vous pas fait auprès de lui la moindre démarche?

NEUBOROUG. Pourquoi?.. parce qu'il est riche et que je suis pauvre! parce qu'il est grand seigneur et que je ne suis rien... C'était à lui de faire les premiers pas.. c'était à lui

de venir à moi... à sa place, du moins, je n'y aurais pas manqué; j'aurais quitté mon palais, je serais accouru à pied chez mon ami pour l'embrasser et lui tendre la main, cela aurait mieux valu que de me faire nommer médecin du roi!.. Mais Walpole maintenant ne comprendrait plus cela, car vois-tu, mon enfant, Walpole est un ambitieux, et l'ambition dessèche le cœur. Ainsi ne m'en parle plus et restons comme nous sommes... je ne lui demanderai jamais rien, il ne le mérite pas. Prenons le thé, il doit être fait.

MARGUERITE, *s'asseyant à la table et servant le thé à son père.* C'est possible!.. mais il y a peut-être auprès de lui des gens qui le méritent... qui sont dignes de votre amitié... et je suis bien sûre que si vous vous adressiez à lord Henri Shorter... son neveu...

NEUBOROUG, *prenant du thé.* Celui-là... c'est différent... c'est un brave jeune homme... ce n'est pas un ingrat.

MARGUERITE, *de même.* Oh! non... et si vous l'entendiez parler de vos talents et des soins que vous lui avez prodigués...

NEUBOROUG. Un beau mérite... un coup de feu... une jambe fracassée... tous mes confrères l'auraient guéri encore mieux et plus promptement que moi... Mais ce qu'il n'aurait peut-être pas trouvé chez eux... ç'aurait été une garde-malade aussi jolie... et surtout aussi attentive...

MARGUERITE. Le moyen de ne pas s'intéresser à ce pauvre jeune homme qui souffrait tant et qui avait tant de courage? Mais comme j'ai eu peur ce jour où à cinq heures du matin on frappait à notre porte... Mam'selle... Mam'selle... deux officiers qui se sont battus hors de la ville et sous les murs de votre jardin! en voilà un qu'on apporte... et que je vois lord Henri tout pâle et tout sanglant.

NEUBOROUG. Que veux-tu?.. ces diables de jeunes gens sont tous de même... je ne l'ai jamais interrogé sur la cause de ce combat... mais j'ai facilement deviné que quelque intrigue... quelque amourette...

MARGUERITE. Des intrigues, des amourettes... quelle indignité! lord Henri, des amourettes... il en est incapable. . j'en suis bien sûre, car il m'a tout raconté... et quoique ce soit un secret...

NEUBOROUG. En vérité... il t'aurait confié...

MARGUERITE. Pourquoi pas?.. vous lui aviez bien défendu de marcher, mais non pas de parler, et pendant trois mois qu'il est resté ici...

NEUBOROUG. Vous avez eu le temps de causer...

MARGUERITE. Tous les jours... il faut bien tâcher de distraire un malade.

NEUBOROUG. C'est juste! dans notre vieille Angleterre, nous sommes moins défiants que nos voisins du continent, et nous laissons à nos jeunes filles une liberté dont elles n'abusent jamais.

MARGUERITE. Soyez tranquille! Et si vous saviez combien il y a en lui de franchise et de loyauté, comme il est simple et modeste pour un grand seigneur, comme il chérit son pays et surtout comme il aime son oncle... car c'est pour lui qu'il s'est battu... oui, mon père... Il était dans le Northumberland où il avait un commandement supérieur... lorsqu'il lit dans les papiers publics... qu'au sortir d'une séance du parlement... un colonel, lord... un tel... je ne sais plus les noms... avait insulté le premier ministre Robert Walpole, un vieillard... Il part sans en rien dire... sans en prévenir son oncle... il arrive de grand matin chez milord, et lui dit d'un ton ferme... Monsieur... enfin je ne sais pas ce qu'il lui dit... mais c'est très-bien, et la preuve .. c'est qu'ils se sont battus, c'est que lord Henri a été blessé, qu'il n'a parlé de ce duel à personne, parce que si on l'avait su, le roi aurait destitué son adversaire, et que celui-ci, touché de tant de générosité... a été trouver le ministre, lui a fait des excuses... Voilà la vérité; et on vient dire après cela qu'il a des intrigues, des amourettes... (*Se levant de table.*) Mon Dieu, mon papa, je ne vous accuse pas... vous l'avez dit sans intention... mais d'autres peuvent le répéter; voilà comment les mauvais bruits se répandent, et comment on calomnie toujours les jeunes gens...

NEUBOROUG, *se levant aussi.* Réparation d'honneur... Mais tais-toi... n'entends-tu pas un carrosse qui s'arrête à notre porte?..

MARGUERITE. C'est lui!.. c'est lord Henri!

NEUBOROUG. Qui te l'a dit?..

MARGUERITE. Ce n'est pas difficile à deviner... Nous n'avons pas tant de clients à voiture... il est le seul... Allons, mon père, n'ayez pas peur, demandez hardiment une place pour sir Thomas, notre cousin, afin que, comme Walpole, il soit heureux et ne pense plus à moi.

NEUBOROUG. J'ai déjà essayé d'en toucher quelques mots à lord Henri; mais dès qu'il s'agit de solliciter, j'ai un air si gauche... Il serait plus convenable peut-être que cela vînt de toi...

MARGUERITE. Vous croyez?..

NEUBOROUG. C'est-à-dire...

MARGUERITE. Bien volontiers... moi, ça ne me coûte rien... le voici!

—

SCÈNE II.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Déjà!.. il n'a pas été trop longtemps à monter...

HENRI. Grâce à vous, mon cher docteur, qui m'avez remis sur pied...

NEUBOROUG. Cela va donc bien?

HENRI. A merveille! et demain au bal de la cour où la reine Caroline vient de m'inviter... j'espère bien danser.

MARGUERITE. C'est très-imprudent.

HENRI. Ce que j'en ferai n'est pas pour moi, miss Marguerite, je n'y tiens pas, mais pour faire honneur à votre père... à qui je dois tant et qui est un terrible homme, car avec lui on ne sait jamais comment s'acquitter... Aussi, mon cher docteur, je viens à tout hasard, et sans savoir si cela vous fera grand plaisir... vous annoncer des nouvelles que l'on vient de m'apprendre... votre jeune cousin l'avocat, sir Thomas Kinston, quoique peu partisan du ministère, à ce qu'on dit, vient d'être nommé, près de la cour de justice, premier conseiller du roi.

NEUBOROUG. Il serait possible!

MARGUERITE. C'est à vous que nous le devons.

HENRI, *souriant.* Du tout...

NEUBOROUG. Si vraiment; vous m'avez deviné...

MARGUERITE. Oui, Milord; cette place qui nous est si généreusement accordée, je m'étais chargée de vous la demander...

HENRI. Vraiment?

MARGUERITE. J'allais vous présenter ma pétition.

HENRI, *souriant.* Alors, miss Marguerite, c'est une pétition que vous me devez; car celle-là ne compte pas, ou plutôt vous n'aurez bientôt plus besoin de mon crédit... voilà votre père sur la route des honneurs.

NEUBOROUG. Que voulez-vous dire?

HENRI. Que j'ai eu de la peine à arriver jusqu'ici, tant était grande la foule qui entoure les hustings, et de tous les côtés dans ce faubourg j'entendais retentir le nom du docteur Neuboroug.

NEUBOROUG. Moi... qui n'y songe même pas...

MARGUERITE, *à Henri*. Taisez-vous donc!

NEUBOROUG. Quoi!.. qu'y a-t-il? qu'est-ce que ça signifie?

MARGUERITE. Que d'autres y songent pour vous!.. que mon cousin sir Thomas Kinston et ses amis de l'opposition avaient depuis longtemps le désir de vous porter à la chambre des communes... et moi je leur disais : N'en parlez pas à mon père, car il refusera.

NEUBOROUG. Certainement!

MARGUERITE. Et il paraît alors qu'en votre nom, et sans vous en prévenir...

NEUBOROUG. Quelle folie!.. aller me choisir... pour m'opposer au candidat ministériel... moi qui n'ai aucune chance. .

MARGUERITE. C'est ce qui vous trompe; tous les pauvres gens de ce quartier sont vos clients, vous les traitez gratis...

HENRI. Et ils vous paient par leurs votes... jamais élection ne fut plus naturelle et plus juste!.. mais je ne savais pas, docteur, que vous fussiez médecin de l'opposition.

MARGUERITE, *d'un ton de reproche*. Du tout; médecin du ministère... vous le savez bien.

NEUBOROUG, *avec douceur*. Médecin de tout le monde, mes amis; la médecine est comme la religion... elle n'est d'aucune opinion... elle est du parti de celui qui dit : Je souffre! c'est à ceux-là seulement que je me dois; et quelque flatteurs que soient les suffrages de mes concitoyens, quand même ils se réuniraient sur moi, ce que je ne crois pas...

MARGUERITE. Vous refuseriez?..

NEUBOROUG. Sans hésiter. Me crois-tu assez ennemi de mon repos et de mon bonheur pour accepter de pareilles fonctions? Dans mon état de docteur, je suis estimé, considéré... je ne m'en tire pas trop mal... A la Chambre, ça ne serait plus ça. Il faut là qu'un député ait du talent, de l'esprit argent comptant.

MARGUERITE. Bah!.. souvent la Chambre fait crédit!

NEUBOROUG. Et moi je n'en veux pas! Docteur, je peux impunément être l'ami de tout le monde; député, il faudra me prononcer, prendre une couleur politique, et tous les gens qui crient : liberté de conscience! tomberont sur moi, dès que je ne serai plus de leur avis; bafoué par eux, tourné en ridicule, je n'aurai plus ni mérite, ni probité; je n'aurai plus même de talent comme médecin, et en revanche, qu'y aurai-je gagné? d'être appelé : *L'honorable membre*... moi que vingt journaux déshonoreront chaque jour!.. Et pendant que je serai à la Chambre, que deviendront mes malades? que deviendra ma fille?.. qui songera à sa dot, et qu'y aurai-je ajouté? la gloire d'avoir représenté un faubourg de Londres!.. votre serviteur!.. La gloire est une belle chose... le bonheur vaut mieux, et je reste chez moi!

HENRI, *souriant*. Vous parlez là, mon cher docteur, comme un publiciste fort original, que je lisais ce matin, et qui, sous le voile de l'anonyme, fait grand bruit en ce moment, l'auteur des *Lettres irlandaises*, qui depuis un an a reparu dans la carrière politique.

MARGUERITE. Vraiment?

HENRI. L'ouvrage le plus remarquable que l'on ait publié depuis longtemps, et dans lequel, sous l'air simple et bonhomme d'un fermier irlandais, l'auteur se moque fort spirituellement de toutes les opinions : mais lui n'en a aucune! il se tient comme vous à distance! il se fait gloire de n'être rien! et si tout le monde parlait ainsi, mon cher docteur, que deviendrait le pays?.. qui réclamerait ses droits? qui défendrait sa liberté?..

NEUBOROUG. Craignez-vous que les places ne restent vacantes? et croyez-vous qu'il manquera jamais d'ambitieux? demandez à votre oncle... demandez à Walpole!

MARGUERITE, *voulant le faire taire*. Mon père!

HENRI, *avec fierté*. Walpole! quelles que soient les calomnies auxquelles il est en butte, Walpole a depuis trente ans bien servi l'Angleterre... Je ne défends pas ici un parent que je regarde comme mon second père, je ne parle pas de l'homme privé, il me serait trop facile de prouver les vertus qui honorent sa vie intérieure; mais je parle de l'homme d'État, du ministre. N'a-t-il pas sous deux règnes et d'une main inébranlable tenu le gouvernail, maintenu les partis, comprimé les factions? Et si vous ne lui tenez aucun compte de la paix dont nous jouissons depuis vingt ans, de l'industrie qu'il a ranimée, de nos pavillons qui flottent sur toutes les mers, de la dette nationale qu'il a éteinte... vous conviendrez du moins, vous qui tout à l'heure trembliez à l'idée seule de nos orages parlementaires, qu'il y a quelque courage à ne reculer devant aucun danger, aucune haine, à braver l'injure et la calomnie, et à se dire en pensant au jour de la justice : J'attendrai!

NEUBOROUG. C'est-à-dire que son impopularité, que la haine qu'on lui porte, que les reproches qu'on lui adresse, tout cela est un mérite de plus à vos yeux, et que, quoi qu'il fasse, vous le défendez d'avance...

HENRI. Je n'ai pas dit cela! Hier encore, et ce n'est pas la première fois, j'ai parlé contre lui à la chambre des lords, j'ai voté contre son bill.

MARGUERITE. Vous! parler contre Walpole!

HENRI. Contre lui... contre le monde entier, si ma conscience et mon opinion me le conseillent.

NEUBOROUG. Me suis-je donc trompé? et quel est votre parti? êtes-vous whig ou tory?.. êtes-vous pour le peuple ou pour la cour?

HENRI. Je suis pour l'Angleterre; je suis de ceux qui disent : La patrie avant tout! Dans un gouvernement tel que le nôtre, il n'est pas donné à tout le monde, je le sais, de briller à la tribune ou de se distinguer par ses écrits; mais tout le monde peut être bon citoyen et en remplir les devoirs. C'est à ce seul mérite que se borne mon ambition. Je ne courtise ni la puissance royale ni la faveur populaire; fidèle à mon pays et à ses lois que j'ai jurées, je les défendrai contre quiconque voudrait y porter atteinte; et que l'outrage vienne d'en haut ou d'en bas, qu'il parte du palais Saint-James ou des faubourgs de Londres... que celui qui veut nous opprimer se nomme roi ou se nomme peuple, je me lève contre lui; car, avant tout, mon pays et sa liberté!

NEUBOROUG. Touchez là! je suis désormais de votre parti...

HENRI. Et alors vous acceptez...

NEUBOROUG. Non... non, pour d'autres raisons encore... car sur ce terrain-là, voyez-vous, il faudrait se retrouver en présence de Walpole, et ami ou ennemi... je ne veux plus le voir... je l'ai juré.

HENRI. Il est moins fier que vous... car l'autre jour, en lui demandant cette place pour sir Thomas Kinston, il a bien fallu lui dire que c'était votre cousin... Et à votre nom il a tressailli comme un homme qui sort d'un long sommeil... « Mon vieux camarade Neuboroug, s'est-il écrié... il vient d'arriver, il est à Londres? — Oui, milord, depuis cinq ans. — Pas possible!.. Je sais bien, a-t-il ajouté, qu'il y est venu à peu près à cette époque-là... à telles enseignes, qu'il y avait alors une place vacante... » En achevant ces mots, il sonne vivement son secrétaire. « Ne vous ai-je pas désigné il y a longtemps, comme recteur à l'université d'Oxford, Williams Neuboroug, mon ami d'enfance? — Oui, Milord, c'était bien votre intention, mais la place a été donnée à votre ennemi mortel lord Stanhope... » A ce mot, Walpole a rougi... ses nerfs se sont contractés... et, me prenant la main, il m'a dit à voix basse et d'un air honteux : « C'est vrai, je me le rappelle maintenant... J'avais alors besoin, pour faire passer un bill, de cinq ou six voix à la Chambre... Stanhope est venu ce jour-là... me les a offertes à ce prix... je ne pensais qu'à mon bill... je n'ai plus pensé à Neuboroug; et depuis, je l'avoue, tant d'événements se sont succédé, que celui-là est tout à fait sorti de ma mémoire... »

NEUBOROUG. Croyez donc à l'amitié d'un ministre! Pour cinq voix sacrifier un ami!.. Mais pour dix il le ferait pendre!

HENRI. Attendez... je n'ai pas fini!.. je lui ai raconté alors ce que je lui avais caché jusque-là... sur mon duel, sur ma blessure, sur les soins que vous m'avez prodigués... Il était ému, des larmes roulaient dans ses yeux...

NEUBOROUG. Il a pleuré, lui... Robert Walpole?..

MARGUERITE. Puisque Milord le dit!

HENRI. Et quand je lui ai parlé de vos talents... il s'est écrié : « Cela ne m'étonne pas... Sais-tu que sous son air modeste, Neuboroug est le médecin le plus instruit de l'Angleterre; que c'est le seul au monde en qui j'aurais une aveugle confiance?.. »

MARGUERITE, *avec joie*. Le ministre a dit cela!..

NEUBOROUG, *avec ironie*. Il est bien bon!..

HENRI. Puis il s'est promené d'un air agité... puis il est revenu à moi, m'a pris les mains, et m'a dit : « Mon ancien ami doit m'en vouloir... n'importe; Henri, arrange cela... amène-le-moi... je veux le voir... il faut que je le voie... »

MARGUERITE. Est-il possible!..

HENRI. Et vous ne voudrez pas me faire échouer dans ma négociation?

NEUBOROUG. Si vraiment!

MARGUERITE, *avec crainte*. Vous n'irez pas?

NEUBOROUG. Plutôt mourir! Croit-il qu'un mot de lui suffise pour tout réparer?.. Savez-vous de quelle date est sa dernière lettre?.. de dix ans! Oui, Milord, pendant dix ans on oublie un ami; les grandeurs qui vous enivrent ne vous laissent pas le temps de lui donner un souvenir; et puis un beau jour, le hasard, une idée, un caprice, le ramènent à vous, et il faut qu'on revienne à lui? Non, morbleu! Mon amitié perdue ne se rend pas ainsi; elle n'obéit pas à une ordonnance ministérielle; et parce que dans son administration vénale rien ne résiste à ses séductions, espère-t-il aussi me gagner comme les autres? Il se trompe!.. Je ne me laisse pas séduire, moi!... je ne suis pas du parlement; je suis libre, je suis mon maître; j'ai le droit de repousser un ingrat, et je le verrais à mes pieds que mon cœur et mes bras se fermeraient pour lui...

MARGUERITE. Ah! mon père, ne dites pas cela!

NEUBOROUG. Je le dis... et je le jure!

—

SCÈNE III.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. On demande à parler à Monsieur.

NEUBOROUG, *avec impatience*. C'est bien le moment! Et qui cela?

LE DOMESTIQUE. Un homme qui est venu à pied... un étranger que je n'ai pas encore vu ici, et qui est là dans l'antichambre.

NEUBOROUG. A-t-il dit son nom?

LE DOMESTIQUE. Il vient de l'écrire. (*Lui donnant un papier.*)

NEUBOROUG, *regardant le papier*. Sir Robert! O ciel!.. cette signature, c'est la sienne! (*Passant près de Marguerite.*) C'est lui... c'est Walpole...

MARGUERITE. Que dites-vous?

NEUBOROUG. Il est là...

MARGUERITE. Le ministre?..

HENRI, *froidement*. Non pas le ministre... mais Robert votre ami... Il n'a pas pris d'autre titre, vous le voyez.

NEUBOROUG. Et venir ainsi à l'improviste... sans qu'on ait le temps de se préparer et de se mettre en colère...

MARGUERITE. Mais il est là qui attend!

NEUBOROUG, *avec impatience*. Je le sais bien, ma fille... lord Henri... Voyons, mes amis, qu'est-ce que vous me conseillez? qu'est-ce qu'il faut faire?

HENRI. Je n'en sais rien; mais je sais que Walpole, si vous étiez chez lui, ne vous ferait pas faire antichambre.

NEUBOROUG. Eh bien, qu'il entre donc!.. Qu'il entre, ce traître, cet ingrat... (*Apercevant Walpole qui entre en lui tendant les bras, il s'y précipite.*) Robert!

WALPOLE, *de même*. Williams!

—

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, HENRI.

NEUBOROUG, *cherchant à se dégager de ses bras*. Ah! c'est malgré moi... Je n'ai pas été maître de mon premier mouvement!.. Mais je ne pardonne pas... je t'en veux toujours...

MARGUERITE. Ah! mon père!.. vous vous vantez!

NEUBOROUG. Non, Mademoiselle!..

WALPOLE. Et moi, j'en suis sûr... ou du moins, je sais le moyen de te désarmer... Williams, j'ai besoin de toi.

NEUBOROUG. Que dis-tu?

WALPOLE. J'ai un important service à te demander...

NEUBOROUG. Et tu es venu à moi?

WALPOLE. Sans hésiter... et sans rougir!

NEUBOROUG, *avec sentiment*. Tu es donc encore mon ami?

WALPOLE, *lentement et le regardant*. Pour toi... du moins je crois que c'en est une preuve...

NEUBOROUG, *lui serrant les mains*. Et tu as raison... tu as bien fait... Tout est oublié... Tu as besoin de moi?.. (*Avec chaleur.*) Voyons, Robert, dis-moi ce que tu veux; parle vite... dépêche-toi... il me tarde de me venger!..

WALPOLE. Rien ne presse... nous avons le temps de causer... car je viens passer la soirée avec toi, et te demander à souper..!

NEUBOROUG, *hors de lui*. A souper! est-il possible!.. un trait comme celui-là!.. (*Avec attendrissement.*) Je pardonne... je pardonne tout... j'ai retrouvé mon ami... Ma fille... tu l'entends?.. C'est lord Walpole... c'est le premier ministre de l'Angleterre qui vient nous demander à souper.

WALPOLE. Eh! non... c'est ton vieux camarade.

NEUBOROUG. C'est ce que je voulais dire.

WALPOLE. Entre nous... en petit comité... rien que des amis.

NEUBOROUG. Tu as raison... ça te changera...

WALPOLE. Et surtout sans cérémonies, sans façons...

NEUBOROUG. Certainement. (*A Marguerite.*) Passe chez le fournisseur de la cour.

MARGUERITE. Y pensez-vous? il va se croire chez lui!

NEUBOROUG. C'est juste... eh bien! notre ordinaire... tu comprends... notre ordinaire des grands jours...

MARGUERITE. Oui, mon père.

NEUBOROUG. Lord Henri... sera des nôtres... je l'espère.

HENRI. Et moi j'y compte bien! Je retourne au palais où je suis de service, et je reviens...

MARGUERITE, *vivement*. Le plus tôt possible... (*Se reprenant.*) pour ne pas faire attendre milord votre oncle.

HENRI. Je serai exact au rendez-vous. (*Il sort.*)

MARGUERITE, *à Walpole*. Si d'ici là votre seigneurie voulait une tasse de thé?

WALPOLE. Merci, ma belle enfant. (*A Neuboroug.*) Elle est jolie, ta fille.

NEUBOROUG. Je crois bien!

WALPOLE. Je ne l'aurais pas reconnue.

NEUBOROUG. Parbleu! depuis dix ans; mais j'ai tort... je ne dois plus parler de cela.

WALPOLE, *bas, à Neuboroug.* Si j'osais... je te demanderais à l'embrasser.

NEUBOROUG. Eh bien! qui est-ce qui t'arrête? (*Walpole l'embrasse.*)

MARGUERITE. Quel bonheur!.. j'ai embrassé le ministre! (*Elle sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE V.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, *la regardant sortir.* Ah! tu es bien heureux... je n'ai pas de fille... moi!

NEUBOROUG. Ne vas-tu pas me l'envier?

WALPOLE, *lui serrant les mains.* Non... non... dans ce moment j'éprouve trop de joie pour rien envier à personne... ta vue seule a réveillé en moi tant de souvenirs!.. je me sens rajeunir et me crois revenu à nos premières années, à ce temps de nos études où nous étions si heureux.

NEUBOROUG, *riant.* Et si pauvres!

WALPOLE. C'était là le bon temps! et nos travaux littéraires!

NEUBOROUG. Et tes premiers succès...

WALPOLE. Quand, grâce à toi, et dans ce bourg de Castle-Rising, où tu étais né, je fus nommé à la chambre des communes; quand, jeune homme obscur et inconnu, j'arrivai à cette tribune où les ministres d'alors m'honoraient à peine d'un regard! Et mon premier discours, te le rappelles-tu?

NEUBOROUG. Parbleu!.. j'y étais, et excepté moi, personne n'écoutait; c'était un bruit... des conversations... des éclats de rire aux bancs des ministres...

WALPOLE. Bientôt ma voix sut se faire entendre! ils m'écoutèrent alors, et moi, dès le premier jour, je ne sais quel instinct secret me disait: Cette place qu'ils occupent est à toi, elle t'appartient!.. ils te l'ont usurpée, va la reprendre; et déjà je m'en approchais: déjà secrétaire d'État et trésorier de la marine, j'allais y atteindre... quand la main qui me soutenait se retire, quand le duc de Marlborough sur lequel je m'appuyais se laisse renverser, et moi, livré à mes ennemis, accusé, condamné par la chambre des communes, chassé de son sein... Ah! ce fut dans ma vie une cruelle épreuve que celle-là, Williams, car tout m'abandonnait, personne n'osait me défendre, excepté un seul écrivain que l'on prétendait m'être vendu et que je ne connaissais même pas, et qui jamais n'est venu m'en demander la récompense.

NEUBOROUG, *lui prenant la main.* Il l'a reçue aujourd'hui, puisqu'il retrouve un ami!

WALPOLE. Il serait possible... toi, Williams! Ah! j'aurais dû deviner mon généreux défenseur à cette éloquence si naturelle et si vraie, à cette bonhomie railleuse si naïve en apparence, mais au fond si redoutable; j'aurais dû reconnaître ton style.

NEUBOROUG. Non, mais mon amitié, cette amitié qui venait à toi dans le malheur; car alors, mon pauvre Robert, dans la Tour où ils t'avaient jeté, dans les cachots, sous les verrous, à quoi pensais-tu?

WALPOLE. A être ministre!.. à renverser à mon tour Oxford et Bolingbroke! Peu m'importaient les dangers, les supplices, la mort même... pourvu que je parvinsse au pouvoir!.. ne fût-ce que pour un jour, un seul jour... y arriver était ma première pensée.

NEUBOROUG. Et la seconde?

WALPOLE. D'y rester!

NEUBOROUG. Et tu en es venu à bout?..

WALPOLE. Oui; mais que la lutte fut longue et terrible! qu'il a fallu se roidir et se courber pour déraciner ce ministère tory qui semblait inébranlable! Il ne fallut pas moins que la mort de la reine Anne, que l'avénement de la maison de Hanovre, que la faveur de George Ier.

NEUBOROUG. Faveur qui a continué encore sous George II, et qui depuis vingt ans ne t'a pas quitté...

WALPOLE. Mais, depuis vingt ans, sais-tu ce que j'ai fait pour la conserver? Sais-tu qu'étranger à tous les plaisirs, à toutes les passions qui charment les hommes, mes jours et mes nuits se passaient dans des travaux assidus? sais-tu que je ne dormais pas, qu'une fièvre continuelle m'agitait?.. et pourquoi?.. pour veiller sans cesse à l'honneur et aux intérêts de ce pays qui m'étaient confiés, pour lui assurer le repos dont j'étais privé, et enfin, s'il faut le dire, pour amasser et maintenir sur ma tête ces honneurs, ces dignités, ce pouvoir qui me semblaient alors si désirables... et que maintenant j'ai pris en haine et en mépris.

NEUBOROUG. Que dis-tu?

WALPOLE. Je ne suis plus le même... je suis bien changé...

NEUBOROUG. Le crois-tu?

WALPOLE, *lui serrant la main.* Je suis guéri, je te le jure.

NEUBOROUG. Si toutefois on guérit jamais de l'ambition.

WALPOLE. Oui, quand elle est satisfaite, quand elle n'a plus rien à désirer, et voilà où j'en suis: ce pouvoir qu'on ne me disputait plus a cessé d'avoir des charmes, je n'en ai plus senti que le poids et la fatigue; mes forces me trahissent et je succombe sous le faix.

NEUBOROUG. Est-il possible!

WALPOLE. Oui, mon ami, un mal que je ne puis définir use en moi les sources de la vie... je souffre et veux guérir... aussi je ne me suis pas adressé aux médecins de la cour et à ceux du roi... je suis venu te trouver.

NEUBOROUG. Et tu as bien fait... (*L'emmenant vers la droite où ils s'asseyent.*) J'en sais plus qu'eux... ne t'effraie pas... ce ne sera rien... je te sauverai... si tu veux m'y aider... car je connais ton mal... Y a-t-il longtemps que tu en as ressenti les premières atteintes?..

WALPOLE. Il y a quelques années... c'était un jour... en plein parlement, à la suite de mes discussions avec Stanhope; j'éprouvai là une contraction nerveuse aiguë... horrible...

NEUBOROUG. Qui se renouvelle souvent...

WALPOLE. Vingt fois par jour!.. quand je donne mes audiences, quand je suis au conseil, quand je parcours des pétitions et quand je lis les journaux.

NEUBOROUG. Je le crois bien... voilà ce qui te tue... voilà la cause de ton mal auquel je ne peux encore porter remède; mais il n'y a pas de temps à perdre... il faut se hâter, et si tu veux en croire les conseils de ton médecin, de ton ami... il faut un repos absolu... il faut te retirer des affaires.

WALPOLE, *avec un geste de crainte.* Que dis-tu?

NEUBOROUG. Dès demain... dès aujourd'hui!.. il faut... ne plus être ministre.

WALPOLE. Eh! mon ami, c'est tout ce que je veux... tout ce que je demande... le calme, la retraite, c'est là l'objet de tous mes désirs, et déjà deux fois j'ai supplié le roi d'accepter ma démission.

NEUBOROUG. Dis-tu vrai?

WALPOLE. Malheureusement je sais bien qu'il ne peut pas y consentir... il a trop besoin de moi... je lui suis nécessaire, indispensable... dans ce moment surtout... car, vois-tu bien, Williams, outre les discussions et les intrigues des Chambres, j'ai encore celles de la cour... Notre roi George est jeune, ardent, impétueux... et quoique marié à une femme charmante qu'il respecte et qu'il aime...

NEUBOROUG. Il l'abandonne...

WALPOLE. Non... il ne l'abandonne pas... mais il en aime d'autres... Dans ce moment j'ignore laquelle... et pour la

première fois il est discret... il m'en fait un mystère... mais il est amoureux, je le devine, j'en suis sûr. Alors, et ne pouvant s'occuper des affaires d'État... il est trop heureux que je le délivre de ce soin, que je sois là à la chaîne... que je me tue pour lui... (*Se levant.*) moi à qui le repos est si nécessaire! moi qui serais si heureux de me retirer dans ma campagne de Strawberry-Hill, dans cette délicieuse retraite que vont admirer tous les voyageurs et que visite tout le monde, excepté son maître! C'est là, près de ses eaux jaillissantes et sous l'ombrage de ses beaux arbres, qu'il me serait si doux de me livrer comme autrefois aux arts, à l'étude, à l'amitié... car ce temps-là est le seul où j'aie vécu, et je le sens maintenant, j'étais né pour la vie intérieure et paisible.

NEUBOROUG. Eh bien! alors, pourquoi l'avoir quittée?

WALPOLE, *se levant.* Pourquoi? parce que malgré soi on se laisse entraîner. Tous les hommes sont ainsi, toi comme les autres...

NEUBOROUG, *qui s'est levé aussi.* Moi!

WALPOLE. Toi... tout le premier... Si tu avais vu de près le pouvoir, si tu avais goûté de ses séductions, si tu connaissais cette vie d'émotions qui use mais qui enivre...

NEUBOROUG. Je me dirais : Cette ivresse-là, comme toutes les autres, ne laisse après elle que le malaise et le dégoût... Je me dirais : Vos décorations et vos plaques de diamants ne sont que des jouets d'enfants; vos titres et vos honneurs, une vaine fumée...

WALPOLE. Tu dirais tout cela, et tu ferais comme nous.

NEUBOROUG. Jamais... et je te répéterai encore...

WALPOLE. Et moi, je te dirai comme ce poëte français que nous aimions tant :

Eh! mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue!

NEUBOROUG. Tu as raison, et puisque décidément tu ne peux encore t'éloigner de la cour... je te prescrirai un régime... et des soins qui ne pourront pas encore guérir le mal, mais qui du moins en arrêteront les progrès : de la distraction, de l'exercice, de la fatigue physique qui délasse de la fatigue morale... et puis de la sobriété... plus de ces grands dîners qu'on appelle ministériels... de ces repas d'artistes... ou de savants; de ces repas sanitaires où l'on a faim en sortant de table... viens souvent souper chez moi... comme aujourd'hui...

WALPOLE. Je te le promets, à condition que tu viendras demain passer la journée à Windsor où j'habite.

NEUBOROUG. Y penses-tu? on dit que la cour y est en ce moment!

WALPOLE. Qu'importe? cela ne m'empêche pas d'y avoir mon logement et d'y recevoir mes amis.

NEUBOROUG. A la bonne heure, et pour le reste je t'écrirai une ordonnance... qui n'est pas une ordonnance royale; aussi tu auras la bonté de ne pas l'interpréter à ta manière, de ne pas t'en écarter et de la suivre à la lettre...

WALPOLE. Sois tranquille!

—

SCÈNE VI.

NEUBOROUG, WALPOLE; MARGUERITE, *sortant de la porte à droite.*

MARGUERITE. Mon père, le souper est prêt.

NEUBOROUG. Eh bien! mon enfant, il faut que le souper attende! lord Henri n'est pas encore de retour.

MARGUERITE. Il monte l'escalier, car je l'ai vu descendre de voiture, et il avait un air triste et rêveur!

WALPOLE. Oui, depuis quelque temps il a des chagrins qu'il me cache, et cela m'inquiète.

MARGUERITE. Des chagrins?

WALPOLE, *à Henri qui entre.* Eh! arrive donc! je meurs de faim!

NEUBOROUG. Très-bon signe!

WALPOLE. Moi qui dans mon hôtel n'ai jamais pu trouver l'appétit.

NEUBOROUG. Je le crois bien... il est toujours ici... dans ma salle à manger.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Son Excellence est servie!

WALPOLE. Son Excellence n'est pas ici.

NEUBOROUG. Il n'y a que notre ami Robert!.. allons... ta main... Henri, prenez celle de ma fille, et passez devant.

MARGUERITE, *à part.* Des chagrins? oh! il me les dira!..

NEUBOROUG. Et nous, allons trinquer comme autrefois!.. Que je suis heureux!..

WALPOLE. Et moi donc!.. je ne suis plus ministre! (*Ils sortent tous par la porte à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon élégant dans le château de Windsor. — Par la porte du fond, l'on aperçoit une large galerie. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE II, CÉCILE.

CÉCILE, *entrant, suivie par le roi.* Non, sire, laissez-moi.

GEORGE. Eh quoi! lady Cécile, je ne puis obtenir un instant d'audience...

CÉCILE. Je ne le veux pas!.. le comte de Sunderland, mon père, m'attend chez la reine!

GEORGE. Mais si je vous ordonne de rester... moi le roi!

CÉCILE. Votre Majesté sait bien ce qui arrivera.

GEORGE. Vous me quitterez?

CÉCILE. A l'instant! c'est ainsi que mon illustre aïeul, le duc de Marlborough, avait coutume de répondre à la menace. (*Elle fait la révérence et va pour sortir.*)

GEORGE. Cécile!.. Cécile!.. je vous en supplie, ne me réduisez pas au désespoir et daignez m'entendre!

CÉCILE, *avec humeur.* Eh bien donc! que voulez-vous?

GEORGE. Ah! que vous connaissez bien votre pouvoir sur moi!.. et que vous abusez étrangement de cet amour que rien ne peut vaincre, et que vos caprices, vos rigueurs ne font que redoubler encore! Un instant seulement, oubliant votre fierté... vous avez laissé tomber sur moi un regard de pitié...

CÉCILE, *avec effroi.* Ah! taisez-vous!

GEORGE. Et depuis ce moment où je croyais avoir désarmé votre cœur, il semble au contraire que vous ayez redoublé pour moi de hauteur et de mépris... il y a en vous je ne sais quel sentiment de dépit, de crainte, de colère .. quelquefois même on dirait de la haine!..

CÉCILE. C'est vrai!

GEORGE. Est-ce vous que j'entends?.. grands dieux! et que n'ai-je pas fait pour vous fléchir ou vous rassurer!.. Faut-il

vous rappeler ici cette soumission, cette crainte de vous compromettre, ce respect que n'a jamais trahi le moindre mot ou le moindre regard; enfin ce mystère impénétrable qui cache à tous les yeux un amour que vous seule connaissez et que vous dédaignez... un amour qui vous soumet ma volonté, mon pouvoir, mon existence tout entière?.. que voulez-vous de plus?

CÉCILE. Je veux... je veux savoir pourquoi je suis si malheureuse!

GEORGE. Que dites-vous?

CÉCILE. Je me faisais de la cour et de ses splendeurs une image enchanteresse... Élevée dans des souvenirs de gloire, des regrets d'ambition, près de la duchesse de Marlborough, mon aïeule; lui entendant parler sans cesse de ces temps brillants où, favorite de la reine Anne, elle disposait à son gré des destins de l'Angleterre et de ceux de l'Europe... ces idées de faveur et de puissance s'offraient sans cesse à mon esprit; c'étaient là les seules illusions dont se berçait ma jeunesse; et quand je fus présentée à la cour, lorsque Caroline d'Anspach voulut m'attacher à sa personne, je crus voir tous mes rêves se réaliser; il me semblait que moi aussi j'allais régner à mon tour... et que j'allais devenir...

GEORGE. Favorite?

CÉCILE. Oui, de la reine! mais non pas du roi... et maintenant ce séjour si brillant... me déplaît, m'est insupportable; tout y fait mon malheur!.. tout, jusqu'aux bontés dont m'accable la reine... et je veux la quitter, je veux fuir la cour.

GEORGE. Ah! c'est que votre âme froide et indifférente ne peut comprendre la mienne!.. c'est que votre cœur insensible est incapable de rien aimer!

CÉCILE. Moi ne rien aimer!

GEORGE. O ciel!.. me serais-je abusé? s'il était vrai... si quelque autre affection...

CÉCILE. Aucune... mais ne suis-je pas maîtresse de réclamer ma liberté, mon repos, mon bonheur?.. Quels droits aviez-vous sur moi, sire, si ce n'est ceux que vous teniez de moi-même... et que j'ai repris?

GEORGE. Ah! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas de vous oublier. Plutôt que de renoncer à vous... il n'est rien dont je ne sois capable... il n'est pas de sacrifice que vous ne puissiez exiger.

CÉCILE. Je n'ai jusqu'à présent demandé qu'une chose à Votre Majesté, et l'événement m'a donné peu de confiance en mon crédit.

GEORGE. Une telle idée ne vient pas de vous, mais de ceux qui vous entourent... c'est votre père, c'est lord Carteret, c'est ce vieux lord Bolingbroke, ennemis irréconciliables de Walpole, qui tous le détestent et veulent le renverser; mais à vous, Cécile, qu'est-ce que cela peut vous faire?

CÉCILE. Cela fait... cela fait... que je le veux.

GEORGE. Vous ne pouvez vouloir me priver d'un ministre dont les talents me sont utiles... indispensables; et quand même je serais assez ingrat pour méconnaître son zèle et son dévouement, quand même je voudrais renoncer à ses services, je n'en suis pas le maître : il a dans les deux Chambres une majorité à lui.

CÉCILE. Oh! bien à lui... car il l'a achetée... et vous qui parliez à l'instant même de tout braver pour moi, vous tremblez devant votre ministre.

GEORGE. Non pas devant lui, mais devant une injustice... et c'en serait une.

CÉCILE. Soit! tel est votre bon plaisir... et le mien, à moi, est de quitter la cour, ce que je ferai dès demain... dès aujourd'hui.

GEORGE. Non, vous ne partirez pas... vous ne vous ferez pas un jeu de ma douleur, et puisqu'il le faut, je vous promets, Cécile, je vous jure...

CÉCILE. De renvoyer Walpole?

GEORGE. Non; mais deux fois déjà il m'a offert sa démission que j'ai refusée, et s'il m'en parle de nouveau... s'il me l'offre encore... je l'accepterai.

CÉCILE. Grand effort de courage!

GEORGE. Mais vous me promettez au moins...

CÉCILE. Je ne promets rien.

GEORGE. Ah! vous qui souvent me parlez de tyrannie... est-il possible de la pousser plus loin et de l'avouer plus franchement?

CÉCILE. C'est un avantage que j'ai sur vous... je suis, moi, pour le gouvernement absolu.

GEORGE. Mais encore pour quelles raisons?

CÉCILE. Ces gouvernements-là n'en donnent jamais; et je rappellerai seulement à Votre Majesté que voici l'heure de ses réceptions.

GEORGE. C'est vrai!.. j'oublierais tout auprès d'elle... Je ne demande plus rien... Je m'en rapporte à votre clémence... à votre générosité... Dites-vous seulement que j'attends, que je souffre et que je vous aime! (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

CÉCILE, *seule*. Et moi... moi je me hais moi-même, et il est tel moment de ma vie que je voudrais racheter au prix de tout mon sang; mais je peux du moins quitter ces lieux que je déteste, rompre des chaînes qui me pèsent, fuir un amour qui m'est odieux... Je le lui dirai!.. Eh! mon Dieu, ne le lui ai-je pas dit?.. et ma franchise, mes dédains augmentent encore sa faiblesse et mon pouvoir... On a, dit-on, de l'empire sur les gens qu'on aime... on en a bien plus sur ceux qu'on n'aime pas.

—

SCÈNE III.

CÉCILE, NEUBOROUG, MARGUERITE.

MARGUERITE, *donnant le bras à son père*. C'est-à-dire que le parc est magnifique... et puis c'est si grand, si étendu!

NEUBOROUG. Beaucoup trop... pour les personnes qui s'y promènent à jeun.

CÉCILE. Quel est ce vieillard et cette jeune fille?

NEUBOROUG. Je n'ai plus de jambes... et suis trop heureux de m'asseoir...

CÉCILE. Le docteur Neuboroug... ici, à la cour!

MARGUERITE, *à Neuboroug qui va s'asseoir*. Mon père, une grande dame qui vous reconnaît...

NEUBOROUG, *se relevant*. Une grande dame!.. eh! oui, lady Sunderland, que j'ai vue bien jeune, car j'étais autrefois médecin de sa famille... Mais nous autres anciens, il n'est plus question de nous.

CÉCILE. Si vraiment! et j'ai à ce sujet, docteur, des compliments à vous faire. J'ai lu ce matin, dans le journal de la Cour, que le faubourg de Southwark vous avait élu hier membre de la chambre des communes.

NEUBOROUG. C'est vrai! madame la comtesse.

CÉCILE. Et porté par l'opposition!.. c'est un échec pour le ministère...

NEUBOROUG. Je ne le crois pas... on m'a jugé trop peu redoutable pour combattre une nomination... qui du reste n'aura pas de suites... car, j'y suis décidé, j'écrirai dès aujourd'hui pour remercier et refuser.

CÉCILE. Tant pis! je vois votre parti bien malade, les mé-



CÉCILE, *avec humeur.* Eh bien donc!.. que voulez-vous? — Acte 2, scène 1re.

decins mêmes l'abandonnent, et je conçois alors ce qui vous amène à la cour.

NEUBOROUG. Moi!.. vous pourriez croire...

CÉCILE. Que vous sollicitez... comme tout le monde... il n'y a pas de mal... et si je puis vous être utile... lectrice de la reine... j'ai quelque crédit près d'elle...

NEUBOROUG. Je ne demande rien... je ne veux rien, Milady... Je viens ici chez mon ami Robert Walpole, qui a bien aussi quelque pouvoir; mais, grâce au ciel, je viens en amateur...

CÉCILE. Chez le ministre?..

MARGUERITE, *passant près d'elle.* Oui, Madame; il nous a invités à venir passer la journée à Windsor, et son neveu est venu nous chercher ce matin!

CÉCILE, *avec émotion.* Son neveu, lord Henri...

MARGUERITE, *vivement.* Vous le connaissez?..

CÉCILE, *d'un air indifférent.* Oui... je le vois tous les soirs... au cercle de la reine...

MARGUERITE. Et il a eu la bonté de venir nous prendre lui-même, pour nous amener ici!.. il est si attentif, si galant, si aimable...

NEUBOROUG, *lui faisant signe.* Ma fille!..

MARGUERITE. C'est très-vrai, et Milady doit le savoir, puisqu'elle le connaît... Et puis, en arrivant, il m'a offert la main... et dans les deux premiers salons que nous avons traversés, qui étaient remplis de monde, des dames, des seigneurs de la cour, c'est à moi qu'il donnait le bras... ah! que j'étais heureuse! ils m'auront prise pour une grande dame, une comtesse... ils le disaient, n'est-ce pas?

NEUBOROUG. Mieux que cela!.. ils disaient : Voilà une jolie fille!

MARGUERITE, *avec joie.* Vrai!.. eh bien! je ne l'ai pas entendu! je pensais à autre chose, surtout lorsque Milord nous a présentés à sa sœur, lady Juliana, qui est bonne et aimable comme lui... et qui voulait me garder près d'elle... Et puis enfin, lord Henri nous a conduits dans les jardins, en nous disant : Je vais prévenir mon oncle, attendez-le ici; et depuis une heure nous nous promenons dans le parc où tout ce que je vois me semble superbe, admirable, magnifique... Mon Dieu! que c'est beau de venir à la cour! et que je suis heureuse d'y être!

CÉCILE. Peut-être, mon enfant, ne le diriez-vous pas longtemps... mais pour aujourd'hui, je le conçois... surtout quand on a pour cavalier un jeune et brillant seigneur que l'on voit pour la première fois.

MARGUERITE, *vivement*. Mais non, Madame, très-souvent, et pendant trois mois tous les jours...

CÉCILE, *de même*. Que dites-vous?

NEUBOROUG, *l'arrêtant*. Ma fille!..

CÉCILE. Je vois en effet que vous connaissez intimement Robert Walpole et tous les siens... (*A Neuboroug.*) Prenez-y garde, docteur, l'amitié de Walpole a souvent porté malheur; mais, en tous cas, je vous dois un avis charitable : si, quoi que vous en disiez, vous attendez de lui des places, de la fortune, des honneurs...

NEUBOROUG. Moi!

CÉCILE. Hâtez-vous!.. car, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez me croire, il n'a pas longtemps à rester au ministère... Adieu, docteur. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Eh! mais... à qui en a-t-elle donc, la petite comtesse?.. Avec son air protecteur et menaçant... il me semblait entendre feu le duc de Marlborough, son grand-père, dictant des conditions aux plénipotentiaires de Louis XIV.

MARGUERITE. C'est égal... je voudrais bien être à sa place! Elle va le soir au cercle de la reine... et puis enfin elle est ici tous les jours!..

NEUBOROUG. Je ne lui en ferai pas compliment.

MARGUERITE. Et pourquoi cela?

NEUBOROUG. Parce qu'il me tarde d'en être dehors... il y a déjà trop longtemps que j'y suis.

MARGUERITE. A peine si nous arrivons... et vous voilà de mauvaise humeur parce qu'on vous fait attendre un peu... est-ce raisonnable?

NEUBOROUG. Certainement... j'ai cru qu'on allait nous recevoir tout de suite, à bras ouverts; et depuis une heure que nous sommes ici et que nous nous sommes promenés dans tous les sens, avons-nous seulement entrevu Walpole?

MARGUERITE. S'il est occupé!

NEUBOROUG. Ce n'est pas une raison pour faire faire antichambre à un ancien ami!

MARGUERITE. Il l'a bien fait hier chez vous!

NEUBOROUG. Pas si longtemps! et puis tous ces gens que l'on rencontre ont l'air, comme cette comtesse, de vous regarder du haut de leur grandeur, et de ne pas croire qu'on vienne déjeuner chez un ministre!.. que serait-ce donc s'ils savaient qu'hier il a soupé chez moi? Mais je n'en ai rien dit, parce qu'il faut être modeste.

MARGUERITE. Vous avez bien fait...

NEUBOROUG. Et parce qu'on n'a pas, comme eux, un habit chamarré d'étoiles et de cordons, ils semblent dire : Il n'est pas des nôtres... c'est un étranger, un bourgeois de Londres.

MARGUERITE. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

NEUBOROUG. Cela fait que c'est désagréable, que c'est humiliant... parce qu'enfin, chez moi, je suis le seul, je suis le premier... j'aime mieux ça.

MARGUERITE. Consolez-vous! c'est votre ami le ministre.

—

SCÈNE V.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, *que* PLUSIEURS SOLLICITEURS *entourent*.

WALPOLE, *à un solliciteur*. J'ai lu votre projet... je l'ai lu... et ne peux l'approuver... imposer des taxes aux colons américains...

LE SOLLICITEUR. C'est enrichir la Grande-Bretagne.

WALPOLE. C'est l'appauvrir; les colonies d'Amérique nous donneront plus par le commerce que par les impôts...

LE SOLLICITEUR. Mon projet avait pour lui l'approbation de lord North.

WALPOLE. Eh bien! qu'il le tente après moi, quand il sera ministre... et il perdra les colonies. (*A un autre.*) Et vous, Johnson... ah ! votre place de justicier!.. je vous l'ai promise, vous l'aurez... (*A un autre.*) Vous aussi, Milord, cet emploi, vous l'aurez, vous dis-je; mais attendez au moins qu'il y ait un décès... (*A part.*) Ils sont tous de même... il semble que j'aie quelque épidémie à mes ordres... Et vous? (*S'avançant vers Neuboroug sans le regarder.*) Avez-vous un placet?.. que voulez-vous? que demandez-vous?..

NEUBOROUG. De déjeuner le plus tôt possible.

WALPOLE. Ah! c'est toi, Neuboroug?.. te voilà!.. Vous arrivez bien tard... (*Aux solliciteurs.*) C'est bien, Messieurs, c'est bien... je ne puis achever de vous entendre aujourd'hui... (*Montrant Neuboroug.*) Une affaire importante avec Monsieur... Mais demain... après-demain... j'aurai l'honneur de vous recevoir... (*Il salue profondément les solliciteurs qui se retirent.*) Tu vois quelle est ma vie?.. Je suis ainsi depuis six heures du matin. Cette galerie, qui communique de mes appartements à ceux du roi, est toujours encombrée de solliciteurs : je suis ainsi tous les jours; pas un instant de repos.

MARGUERITE. Et mon père qui déjà se plaignait!

WALPOLE. Et de quoi?..

NEUBOROUG, *avec un peu d'embarras*. Je me plaignais... des gens qui te portent envie... de ces gens comme nous en avons vu tout à l'heure, qui te croiraient bien malheureux si tu perdais ta place!

WALPOLE, *vivement*. Qui donc? que veux-tu dire?

NEUBOROUG. Rien! des discours en l'air!.. Une dame de cour, une petite comtesse... qui nous disait tout à l'heure, avec un air de satisfaction intérieure : Walpole n'a pas longtemps à rester au ministère...

WALPOLE, *souriant avec ironie*. Vraiment!.. depuis vingt ans qu'ils le prophétisent! Fasse le ciel que cette fois ils aient raison ! Et cette dame qui est-elle?..

NEUBOROUG. Une personne sans importance... la lectrice de la reine, la comtesse de Sunderland...

WALPOLE. Sunderland!.. Tu appelleras cela sans importance!.. Tu ne sais donc pas que son père, et lord Carteret, et lord Bolingbroke, mon vieil antagoniste, ont juré de me renverser, et que, déjà plus d'une fois... Mais, après tout, que m'importe?

NEUBOROUG. C'est ce que je dis!

WALPOLE. Ce qui m'étonne, c'est l'espèce d'influence dont semble jouir depuis quelque temps la fille de lord Sunderland... D'où cela viendrait-il? Ce n'est pas de la reine... qui ne l'aime guère, et qui m'est dévouée. Est-ce que par hasard?.. Non, non, ce n'est pas possible!

NEUBOROUG. Qu'est-ce que c'est?

WALPOLE, *se promenant*. Pourquoi pas? Je le saurai!..

NEUBOROUG, *le suivant*. Mais qu'as-tu donc?

WALPOLE. Rien, mon ami!.. Mais vois si l'on peut jamais faire des projets!.. Je m'étais levé ce matin avec les idées les plus riantes. Cette journée que j'allais passer avec vous m'offrait une perspective délicieuse... Il me semblait qu'au milieu de mes ennuis c'était un jour de congé... Et voilà que la moindre contrariété, la moindre inquiétude me rend à moi-même et me poursuit jusque dans mon bonheur!

NEUBOROUG. Voilà justement ce qui te fait mal... Il faut chasser toutes ces idées-là... entends-tu bien?

WALPOLE, *toujours préoccupé*. Oui, mon ami...

NEUBOROUG. N'avoir avant et après les repas que des pensées agréables qui préparent ou facilitent la digestion.

WALPOLE, *avec impatience*. Bien, mon ami... (*A part.*) S'il était vrai ! morbleu !

NEUBOROUG. Surtout... et je ne puis pas trop te le recommander, se mettre à table à des heures fixes et réglées! ne jamais faire attendre l'estomac, et il paraît qu'ici l'on attend beaucoup.

WALPOLE. Non, mon ami...

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET *en livrée*.

LE VALET. Sa Grâce est servie!

WALPOLE. Tu vois bien!

NEUBOROUG. C'est heureux!

WALPOLE, *se retournant vers le valet qui lui présente des papiers*. Qu'est-ce que c'est?

LE VALET. Les journaux.

NEUBOROUG, *lui prenant le bras*. Nous les lirons à table!

WALPOLE, *prenant les journaux*. Tu as raison... (*En dépliant un.*) Je veux voir seulement si on a inséré mon discours d'hier... (*A Marguerite.*) Vous permettez, ma jolie demoiselle...

MARGUERITE. Comment donc, Milord.

WALPOLE, *tenant toujours Neuboroug sous le bras et dépliant le journal qu'il parcourt*. Ah! des injures! des épigrammes...

NEUBOROUG. Pourquoi les lire?

WALPOLE. Parce que cela m'amuse! Si tu savais combien nous attachons peu d'importance à tout cela!.. (*Lisant.*) « *Lord Walpole, le premier ministre, s'est rendu hier à pied* « *au parlement...* » (*S'arrêtant.*) C'est bien intéressant! « *On s'étonnait de ce que, malgré le froid, il était vêtu fort* « *légèrement, et n'avait même pas le manchon de martre zibe-* « *line qu'il porte ordinairement.* » (*Riant.*) Comme c'est piquant!.. ils ne savent que dire pour remplir leurs colonnes. (*Achevant de lire.*) « *Un manchon! répondit quelqu'un, à* « *quoi bon? il n'en a pas besoin... Il a toujours ses mains* « *dans nos poches!* » (*Riant d'un air forcé.*) Ah! ah! celui-là au moins est drôle!.. il est original!.. n'est-il pas vrai?.. Ah! ah!

MARGUERITE. Quoi! vous riez?

WALPOLE. J'en ai entendu bien d'autres! ce journal-là en dit souvent d'assez gaies... c'est un indépendant qui veut qu'on l'achète, mais il n'y réussira pas... (*Prenant un autre journal.*) car, avec moi, aussitôt lu... aussitôt oublié.

NEUBOROUG, *montrant la porte à gauche*. Alors, mon ami...

WALPOLE. Certainement... (*Lisant le journal.*) « *Ses mains* « *dans nos poches...* »

NEUBOROUG. Est-ce que tu y penses encore?

WALPOLE. Du tout... (*Avec colère.*) Ah! mon Dieu!

NEUBOROUG. Qu'est-ce donc?

WALPOLE. Mon dernier discours... tronqué... défiguré... je peux pardonner des épigrammes, des injures... mais des fautes d'impression... être trahi à ce point par son imprimeur!.. un imprimeur du roi!.. Je suis sûr qu'au fond du cœur il est de l'opposition... Je lui ôterai son brevet... il perdra son privilége.

NEUBOROUG. Mon ami!..

WALPOLE, *avec impatience*. Pardon!.. tu meurs de faim, et moi aussi; je me sens là des tiraillements d'estomac... Allons, Williams. (*A Marguerite, lui offrant la main.*) Allons, miss Marguerite, déjeunons.

NEUBOROUG, *marchant devant*. Ce n'est pas sans peine.

WALPOLE, *tout en donnant la main à Marguerite et se dirigeant vers la salle à manger, se dit à part* : « *Sa main dans nos poches!..* » Je saurai qui. (*Neuboroug est près de la porte de la salle à manger et veut faire passer Walpole devant lui.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, *annonçant à Walpole*. Le roi, Monseigneur.

WALPOLE, *qui est près d'entrer dans la salle à manger, quitte brusquement la main de Marguerite, et revient sur ses pas*. Le roi!.. A une pareille heure... que me veut-il?.. (*A Neuboroug.*) Pardon, mon ami, je suis obligé de recevoir le prince.

NEUBOROUG. Et ton appétit?

WALPOLE. Il attendra!..

NEUBOROUG, *avec colère*. Et l'on appelle cela exister!..

—

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, GEORGE, L'HUISSIER, *qui reste au fond du théâtre*.

WALPOLE. Je n'espérais guère et de si bon matin l'honneur que me fait Votre Majesté.

GEORGE. Je pense, Milord, que je ne vous dérange pas?

WALPOLE. En aucune façon... J'étais là avec des amis... le docteur Neuboroug, mon ancien compagnon d'études...

GEORGE. Le docteur Neuboroug... homme de talent... que l'opposition vient d'envoyer à la chambre des communes!

NEUBOROUG, *s'inclinant, avec embarras*. Oui, sire... mais...

WALPOLE, *l'interrompant vivement*. Mais quelles que soient ses opinions, ce sont celles d'un homme d'honneur et de conscience... Je dirai plus : il est tel ouvrage que depuis longtemps l'Angleterre admire, tel ouvrage que l'on attribue à nos premiers écrivains ou à nos plus grands publicistes...

NEUBOROUG, *interrompant Walpole*. Robert, y penses-tu?

WALPOLE. Pardon, sire, je dois respecter le voile dont il veut s'environner à tous les yeux.

GEORGE. Pas aux miens, je l'espère... et vous me direz... Mais quelle est cette jolie personne?

WALPOLE. C'est sa fille, sire, miss Marguerite, qui pour la grâce et la beauté effacerait nos plus brillantes ladys.

GEORGE, *avec chaleur*. Vrai Dieu, Milord a raison! je ne connais qu'une seule personne qui pourrait lui disputer la palme!

WALPOLE, *avec intention*. La reine! sire!

GEORGE, *avec embarras et se reprenant vivement*. Oui... justement... c'est ce que je voulais dire... mais j'ai à vous parler, Walpole, à vous parler longuement.

NEUBOROUG, *avec un geste d'effroi*. Ah! le malheureux!

GEORGE. Passons dans votre cabinet... ou plutôt dans le parc, nous pourrons causer en nous promenant...

WALPOLE, *s'inclinant*. A vos ordres, sire.

GEORGE. L'air et l'exercice nous feront du bien.

NEUBOROUG, *à part*. De l'exercice à jeun!.. juste ciel!

GEORGE. Adieu, Messieurs!.. Adieu, miss Marguerite!..

WALPOLE, *à Neuboroug*. Mon ami, je suis à toi! je reviens à l'instant... Attends-moi. (*Ils sortent par la porte du fond.*)

—

SCÈNE IX.

MARGUERITE, NEUBOROUG, LE DOMESTIQUE, *qui est resté près de la porte de la salle à manger.*

NEUBOROUG. L'attendre!.. pas un moment!.. pas une seconde!.. mon estomac n'est pas complaisant! il n'est pas courtisan!

MARGUERITE. Mais, mon père, y pensez-vous?

NEUBOROUG. Je ne te force pas... tu es la maîtresse!.. mais moi, je veux toujours provisoirement prendre un à-compte... (*Au domestique.*) N'est-ce pas de ce côté?

LE DOMESTIQUE. Oui, Monsieur, je vais vous conduire...

NEUBOROUG, *au domestique.* Je vous suis, mon cher ami... je vous suis aveuglément et sans hésiter! (*Il sort par la porte à gauche avec le domestique.*)

—

SCÈNE X.

MARGUERITE, *puis* HENRI.

MARGUERITE, *s'apprêtant à le suivre.* Mon pauvre père n'entend pas raillerie sur ce chapitre-là! (*Au moment où elle va entrer dans la salle à manger, elle aperçoit Henri qui entre par la porte du fond, et d'un air agité.*)

HENRI. Non, je n'en puis revenir encore!..

MARGUERITE, *allant à lui.* Lord Henri!.. Comme il est agité!.. Qu'avez-vous donc?

HENRI. Ce que j'ai! ah! jamais plus qu'aujourd'hui je n'ai eu besoin de votre présence et de votre amitié. Je suis souvent tourmenté, bien malheureux! Et quand je vous ai vue... je pars presque content, ou du moins consolé.

MARGUERITE. Consolé! vous avez donc des chagrins?

HENRI. Vous l'ai-je dit?

MARGUERITE. Eh oui, vraiment!.. Allons, confiance tout entière!.. Il me semble, à moi, que je vous dirais tout!

HENRI. Vous, Marguerite! quelle différence! vous n'avez pas de secrets.

MARGUERITE. Qu'en savez-vous?

HENRI. O ciel! vous seriez comme moi, vous aimeriez quelqu'un?

MARGUERITE. Peut-être bien!

HENRI. Mais vous, du moins, vous avez l'espoir d'être heureuse!..

MARGUERITE. Nullement, je vous jure! Mais moi, je ne demande pas à être aimée! j'aime toute seule et sans intérêt; on ne peut pas empêcher cela, n'est-ce pas?

HENRI. Oh! non, sans doute. Et votre confiance fait naître la mienne! Apprenez donc qu'il y a ici... dans ce moment, une personne que j'aime et qui me désespère!

MARGUERITE, *souriant.* Vraiment! contez-moi donc cela!..

HENRI. Il semble qu'elle prenne à tâche de bouleverser ma raison!.. C'est un mélange de douceur et de fierté, de froideur et de coquetterie...

MARGUERITE. Que dites-vous?

HENRI. Avant-hier enfin, au cercle du roi, je n'ai pas même pu obtenir d'elle la faveur d'un regard.

MARGUERITE, *portant la main à son cœur.* O mon Dieu!..

HENRI. Et tout à l'heure, à l'instant même et pour la première fois de sa vie, elle m'a presque dit qu'elle m'aimait... ou du moins, et malgré elle, son dépit, sa jalousie me l'ont laissé deviner!

MARGUERITE, *à part.* Ah! je me soutiens à peine!

HENRI. Et ce qu'il y a de plus étonnant... c'est que ce seul moment de bonheur que j'aie eu en ma vie, c'est à vous que je le dois, mon amie, c'est vous qui en êtes cause!

MARGUERITE. Moi!.. comment cela?

HENRI. Elle ne m'a parlé que de vous, des visites que je vous faisais chaque jour, des trois mois que j'ai passés dans la maison de votre père... Cette jeune fille est charmante, a-t-elle ajouté; vous l'aimez, Monsieur, vous l'aimez, avouez-le. Et moi, de me justifier et de lui attester que la seule amitié, que l'affection la plus tendre mais la plus pure, m'attachait à vous... Mais pardon! mon amitié est bien égoïste, elle ne vous entretient que de mes craintes ou de mes espérances... et les vôtres... et cet amour que vous m'avez presque avoué tout à l'heure?..

MARGUERITE. Ah!.. je vous en conjure!

HENRI. Votre confiance n'égale donc pas la mienne? vous ne me regardez plus comme un frère?

MARGUERITE. Un frère!.. si vraiment!.. toujours! mais pourquoi penser à un attachement sans espoir?..

HENRI. Que dites-vous?..

MARGUERITE. Que je suis plus malheureuse que vous... car moi il ne m'a jamais aimée, il en aime une autre.

HENRI. Ce n'est pas possible!.. vous qui rendriez un mari si heureux, vous en qui brillent tant de qualités...

MARGUERITE. Il ne les voit pas!

HENRI. Comment peut-il être assez aveugle... surtout s'il est reçu, s'il est admis chez votre père?.. Ah! mon Dieu, je sais qui!

MARGUERITE. C'est fait de moi!.. non, Monsieur... ne croyez pas...

HENRI. Votre cousin... ce jeune avocat... sir Thomas Kinston pour qui vous vouliez hier me solliciter...

MARGUERITE, *vivement.* Oui, Milord, oui, c'est lui-même!.. mais silence au moins... et que personne au monde... surtout lui... ne puisse jamais se douter... (*Pleurant.*) Je l'oublierai!.. je vous le promets... il n'en saura rien...

HENRI. Pauvre enfant! que ne puis-je sacrifier de mon bonheur pour ajouter au vôtre! (*Lui prenant la main.*) Ma bonne Marguerite, mon amie, ma sœur, si vous saviez quelle part je prends à vos peines! si vous saviez combien je vous aime...

MARGUERITE, *se dégageant de ses bras en sanglotant.* Assez!.. assez!.. (*A part.*) Ah! il me fera mourir!

HENRI. Mon oncle!..

—

SCÈNE XI.

MARGUERITE, HENRI, WALPOLE.

WALPOLE, *entrant sans les voir.* C'est un enfer, et je n'y puis tenir!.. il faut que je sorte de la cour, de ce palais; c'est un séjour maudit où l'on ne peut vivre!

MARGUERITE, *à part.* Il a bien raison!

WALPOLE. Je n'y resterai pas un jour de plus!

HENRI. Eh! mon Dieu, Milord, qu'avez-vous donc?

WALPOLE. Ce que j'ai... ils veulent la guerre, maintenant!.. ils la veulent, et dès demain; à les en croire, il faudrait la déclarer à l'Espagne!

HENRI. Plût au ciel!..

WALPOLE. Et toi aussi!..

HENRI. Je parle en officier!..

WALPOLE. Et moi en ministre!.. Ils ne l'auront pas... Mais le roi était déjà de leur avis... tout étourdi par leurs clameurs... par leurs pétitions... Eh! par saint George! des pétitions, on sait comment elles se fabriquent... et s'il ne tient qu'à cela, s'il lui en faut, dès demain un million d'ho-

norables signatures réclameront en faveur de la paix... Cette paix, salut de l'Angleterre, que je maintiens depuis vingt ans... il faudrait la rompre pour de vaines prérogatives blessées... pour un pavillon amiral qu'on n'a pas salué!

HENRI. S'il était vrai cependant...

WALPOLE. Et c'est pour cela qu'il faudrait ruiner notre industrie, notre commerce, et se lancer dans une guerre dont on ne peut pas prévoir les suites?.. A mon âge... épuisé, fatigué, malade... comme je le suis... car jamais, je crois, je n'ai plus souffert qu'aujourd'hui...

HENRI. Mon pauvre oncle!..

WALPOLE. Et Neuboroug... Neuboroug qui n'est pas là... j'ai la fièvre... j'ai la poitrine en feu...

HENRI. Calmez-vous, de grâce!.. prenez quelque repos.

WALPOLE. Du repos...est-ce que je le peux?.. Ils ne veulent pas de ma démission! ils ne seront satisfaits que quand ils m'auront tué, que quand je serai mort comme un esclave, comme un condamné, au banc où ils m'ont attaché!

—

SCÈNE XII.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, *accourant*. Ah! mon ami...

WALPOLE. Qu'as-tu donc?

NEUBOROUG. Laisse-moi reprendre mes idées, et surtout reprendre haleine! Au moment où je sortais de ta salle à manger par la porte qui donne sur le parc, je me trouve face à face avec Sa Majesté qui me dit : « Monsieur Neuboroug, je serais enchanté de vous parler; » et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, il me prend le bras, et nous voilà avec ce bon roi, nous promenant bras dessus, bras dessous... sans façons, sans cérémonie, tout à fait à notre aise... excepté que j'étais un peu troublé, parce qu'un roi qui vous donne le bras... cela fait toujours...

MARGUERITE. Quoi donc?

NEUBOROUG, *à Marguerite*. Cela fait, mon enfant, que c'est très-honorable. Il est fâcheux seulement qu'il n'y eût là personne... parce que mes confrères, qui sont souvent si fiers et si importants, auraient vu que pour la première fois que je viens à la cour... (*A Walpole.*) Enfin, et pour revenir à toi, le roi m'a d'abord parlé de mon élection; et quand il a su que mon intention était de refuser... — Je ne le veux pas, s'est-il écrié, je ne le veux pas! Il nous faut à la Chambre des gens de talent, et surtout d'honnêtes gens... A ce double titre... vous resterez... je l'exige... pour moi et pour vous. . car un ami de Walpole peut arriver à tout, peut tout obtenir de moi. A ce mot, il m'est arrivé une inspiration, une idée d'en haut!.. celle de m'immoler pour toi... Eh bien! sire, lui ai-je dit, vous le voulez... j'accepte... mais en revanche, j'implore une faveur de Votre Majesté. — Laquelle? parlez! — Et alors, soit que l'amitié m'inspirât, soit déjà que je me crusse à la tribune, j'ai été content de moi, j'ai été éloquent... je lui ai peint avec chaleur mes craintes, mes inquiétudes sur l'état de ta santé...je l'ai vu ému... entraîné, et je me suis écrié : Puisque vous l'aimez ce fidèle serviteur, vous ne voudrez pas l'immoler; vous ne voudrez pas sa mort; je vous réponds, moi, médecin, qu'il y va de sa vie!.. Oui, mon ami, je l'ai dit, il y va de sa vie, s'il ne quitte pas les affaires, si vous n'acceptez pas la démission qu'il vous a offerte depuis si longtemps!

WALPOLE, *avec anxiété*. Eh bien!.. eh bien!.. le roi a refusé?

NEUBOROUG, *avec enthousiasme*. Du tout!.. il consent...

WALPOLE, *stupéfait*. Que dis-tu?..

NEUBOROUG, *tirant un papier de sa poche*. Tiens! lis!.. écrit de sa main royale!

WALPOLE, *prenant le papier avec émotion. Lisant.* « Vous « le voulez, vos amis le veulent, il y va, dit-on, de votre « santé et de votre existence, j'accepte à regret la démis- « sion que vous m'offrez. »

NEUBOROUG ET HENRI. Quel bonheur!

WALPOLE, *continuant de lire*. « Je n'y mets qu'une condi- « tion, c'est qu'avant de vous retirer, vous me désignerez « vous-même votre successeur et formerez le nouveau mi- « nistère qui doit vous succéder. » Ah! je ne sais ce que j'éprouve.

HENRI. Le saisissement...

NEUBOROUG. La surprise...

WALPOLE. Oui, la joie... une joie imprévue... Me voilà donc libre... me voilà heureux!.. cela produit un singulier effet...

NEUBOROUG. Quand on n'en a pas l'habitude... et j'ai eu tort de t'annoncer ainsi sans ménagements... sans préparations... que veux-tu, j'étais si enchanté!.. mais ce ne sera rien... mon ami, ce ne sera rien!.. la joie n'a jamais fait de mal... et j'espère que tu es content... que tu me remercies...

WALPOLE. Oui, mon ami... oui, certainement... mais tu es sûr que le roi ne m'en voudra pas?..

NEUBOROUG. En aucune façon... puisqu'il te charge de nommer ton successeur et de former toi-même le nouveau ministère.

WALPOLE. C'est vrai!

NEUBOROUG. Nous pouvons maintenant nous renfermer dans ta résidence de Strawberry-Hill, rêver sous ses beaux ombrages, au bord de ses eaux jaillissantes... Nous pouvons partir sur-le-champ...

WALPOLE. Pas aujourd'hui! il y a conseil...

NEUBOROUG. Tu n'y as plus que faire... tu n'as plus de conseil, plus d'ennui.

WALPOLE. Ah! oui, c'est vrai!.. Henri, tu diras alors à l'envoyé de Hanovre, à qui je n'avais pu donner audience, que je suis prêt à le recevoir... je l'attendrai.

NEUBOROUG. Mais ça ne te regarde plus... tu n'as plus besoin de t'inquiéter de cela... ta matinée est libre...

WALPOLE. C'est vrai! tu as raison!.. Alors, qu'est-ce que je vais faire?..

NEUBOROUG. Déjeuner d'abord... c'est l'essentiel.

WALPOLE. Ah! c'est que je n'ai plus faim! (*Un domestique entre et remet une lettre à Henri.*)

NEUBOROUG. Voilà... ce que c'est que d'attendre trop longtemps. (*Au domestique qui vient de remettre la lettre à Henri.*) Faites servir votre maître! (*A Walpole, qui fait un geste d'impatience.*) Oui, mon ami, quand tu devrais te forcer un peu...

HENRI, *qui a décacheté la lettre, bas, à Marguerite*. C'est d'elle! (*Lisant.*) « D'importants événements se préparent; il « faut que je vous voie aujourd'hui, à trois heures, dans la « grande galerie. » (*Avec joie.*) Un rendez-vous!

MARGUERITE, *à part*. O ciel!

WALPOLE, *vivement*. Qu'est-ce que c'est? une lettre? c'est du roi!

HENRI. Non, mon oncle...

NEUBOROUG, *entraînant Walpole*. Du roi ou d'un autre, qu'importe?.. Au diable maintenant les affaires sérieuses... il ne faut plus penser qu'au plaisir et à la joie; (*A Marguerite qui essuie une larme.*) n'est-ce pas, ma fille?..

HENRI, *à Marguerite*. Ah! j'ai maintenant de l'espoir.

MARGUERITE, *à part*. Et moi je n'en ai plus. (*Walpole, Neuboroug et Marguerite sortent par la porte à gauche, et Henri par la porte du fond.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIÈRE.

WALPOLE, *entre en lisant avec agitation des lettres qu'il tient à la main; puis il s'assied sur le fauteuil à droite.* NEUBOROUG, *entrant par le fond.*

NEUBOROUG, *l'apercevant.* C'est lui! (*S'approchant de Walpole sans que celui-ci sorte de sa rêverie, et lui frappant sur l'épaule.*) Robert!..

WALPOLE, *levant la tête.* Qu'est-ce donc?.. Ah!.. c'est toi!..

NEUBOROUG. A la bonne heure, au moins! te voilà dans un bon fauteuil, à te reposer et à ne rien faire! Tu commences enfin à jouir de toi-même! à être tranquille!

WALPOLE, *avec impatience.* Oui, mon ami!..

NEUBOROUG. Aussi je suis fâché de te rappeler aux affaires... mais ce sera pour la dernière fois... Le roi t'attendra vers deux heures dans son cabinet!

WALPOLE. Le roi!.. tu l'as vu?

NEUBOROUG. A l'instant!

WALPOLE. Tu ne le quittes donc plus?

NEUBOROUG. Dans ton intérêt!. Il voulait savoir de tes nouvelles!.. et il m'a reçu!.. j'en suis encore tout ému!.. Il m'a parlé de ma position actuelle, de mon avenir, de ma fille... Il m'a répété : Un ami de Walpole peut arriver à tout... Enfin, de ces phrases qui signifient : Demandez-moi quelque chose... Mais tu sens bien... que moi... D'ailleurs, qu'est-ce que je lui aurais demandé?.. je n'en sais rien... Aussi je ne lui ai parlé que de toi, de la joie avec laquelle tu avais reçu sa lettre, de ta reconnaissance, et enfin de ta santé qui est déjà meilleure!

WALPOLE, *qui l'a écouté avec impatience.* Eh! morbleu!.. de quoi te mêles-tu? tu as eu tort... (*Il se lève.*)

NEUBOROUG. Moi!.. et pourquoi?..

WALPOLE. Parce que je souffre... parce que je me porte très-mal...

NEUBOROUG, *lui prenant le pouls.* C'est vrai!.. Il y a toujours là des symptômes d'irritation et de fièvre nerveuse... Cela m'étonne.

WALPOLE. Et le moyen qu'il en soit autrement... au milieu des tracas, des allées et venues, des intrigues qui m'assaillent de tous côtés!.. Déjà, et je ne sais comment, car c'était un secret entre nous, le bruit de ma démission s'est répandu... (*Montrant les lettres qu'il tient.*) et c'est à qui, amis ou ennemis, viendra me demander ma protection pour obtenir de moi vivant un lambeau de mon héritage.

NEUBOROUG. Que t'importe?..

WALPOLE. Ce qu'il m'importe?.. Encore faut-il avoir sa tête... son jugement... pour ne pas se laisser influencer dans son choix.. car déjà le comte de Sunderland croit triompher... Tu vois bien que sa fille avait raison ce matin... Il y a entre elle et tel grand personnage des intelligences dont j'ai acquis la preuve, et l'on ne m'ôtera pas de l'idée qu'elle croit m'avoir renversé!

NEUBOROUG, *riant.* Y penses-tu?.. celui qui t'a renversé, c'est moi... c'est ton ami... tout le monde le sait... c'est la volonté de ton médecin... ou plutôt la tienne. (*Lui prenant la main.*) Et tu as bien fait... je te l'atteste... Aussi, comme je te l'ai dit, le roi t'attend dans son cabinet pour causer de ton successeur et avoir là-dessus tes idées...

WALPOLE. Des idées... des idées... crois-tu que j'en aie? il faut le temps...

NEUBOROUG. Le pays cependant ne peut pas marcher comme ça sans ministres; il n'aurait qu'à s'y habituer, vois ce que cela deviendrait!..

WALPOLE. Je le sais bien... mais, obligé de combiner à la hâte, de recomposer ce ministère, de nommer, pour contenter le roi, sept ou huit personnes qui lui plaisent... crois-tu que ce soit facile... et où les trouver?

NEUBOROUG. Bah!.. en cherchant bien!

WALPOLE, *avec impatience.* J'ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait se charger d'un fardeau pareil!

NEUBOROUG. Il y aura des gens qui se dévoueront.

WALPOLE, *avec impatience.* Et lesquels?.. Est-ce toi?

NEUBOROUG, *se récriant.* Moi!.. y penses-tu? Moi te remplacer et être premier ministre! est-ce que c'est possible?.. Par exemple, je ne dis pas... s'il y avait quelque emploi modeste, quelque place obscure... dans les premiers rangs... je pourrais aussi bien que tout autre...

WALPOLE. Toi, Williams! te lancer dans l'administration! toi, un médecin!

NEUBOROUG. D'abord, je ne suis pas médecin... je suis député! et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'occupe des affaires publiques... Tout le monde s'en occupe en Angleterre, et j'ai fait mes preuves!

WALPOLE. Par tes écrits... sans contredit! mais n'ayant encore exercé aucun emploi...

NEUBOROUG. Raison de plus! pas d'antécédents, pas de système arrêté, ça peut aller à tout ce qu'on voudra! Après cela, je ne suis pas exigeant, je ne tiens pas à briller; au contraire! Il y a, pour commencer, de petits ministères sans conséquence que tout le monde peut occuper et qui ne vous obligent à rien... qu'à résidence! voilà ce qu'il me faut, ou même moins encore!..

WALPOLE. Mais tes forces, ta santé...

NEUBOROUG. Je me porte bien, et puis, en cas de danger... je saurais mieux que personne les moyens de...

WALPOLE. Sans contredit... mais ton repos, mon ami, ta tranquillité...

NEUBOROUG. On se sacrifie... pendant quelques années... c'est trois ou quatre ans de courage..... et puis, quand on a fait ses affaires, on prend sa retraite... une bonne retraite..... quelque place inamovible où l'on soit tranquille...

WALPOLE, *d'un air railleur.* A merveille! des places, des titres... toi qui hier encore...

NEUBOROUG. Mon Dieu!.. je devine ce que tu vas me dire!.. ce serait bon, si j'étais ambitieux... mais je ne le suis pas!.. je ne m'échauffe pas... je ne me monte pas la tête, je ne tiens pas aux titres... aux dignités... je les méprise autant que toi... aussi, mon ami, ce que j'en fais n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, c'est pour son établissement... parce que la fille d'un homme en place, cela se marie toujours... Après cela, je te le jure bien... je m'en vais... je me retire... dans la terre de mon gendre... ou je reviens à mes malades... qui auront profité de mon absence pour vieillir. Ceux-là du moins béniront mon administration, et je tâcherai qu'ils ne soient pas les seuls... Voilà mes plans, mes projets, et maintenant qu'as-tu à répondre?

WALPOLE. Rien, mon ami... je parlerai de cela à Sa Majesté qui ne demandera pas mieux! On pourra te placer parmi les lords de la trésorerie ou de l'amirauté, ou dans les conseillers du roi!

NEUBOROUG, *prêt à partir.* Tout ce qui te plaira... mais du silence! que cela reste entre nous! (*Revenant.*) Par exemple, tu pourrais peut-être, et comme une indiscrétion qui viendrait de toi, laisser deviner au roi que je suis l'auteur des *Lettres irlandaises.*

WALPOLE. Et l'anonyme que tu voulais garder, et ta modestie...

NEUBOROUG. Je n'en ai plus besoin, puisque je vais être en place... du reste, ce que je te dis là...

WALPOLE. Sois tranquille!.. mais laisse-moi, car je n'ai encore rien d'arrêté, et si le roi m'attend...

NEUBOROUG. Oui, mon ami, je te laisse et je compte sur toi.

WALPOLE. Et tu fais bien! (*Neuboroug sort.*)

—

SCÈNE II.

WALPOLE, *seul.* Et lui aussi... lui aussi... ambitieux comme les autres! ils le sont tous! et je ne les comprends pas... c'est donc un vertige... un délire, une fièvre qui les saisit. Celui-là du moins ne s'aveugle pas, il se rend justice, il comprend qu'il ne peut me succéder... mais les autres... quel spectacle!.. quel tableau! Ce portefeuille qui n'est pas encore échappé de ma main, ils se le disputent déjà! Ah! cela me fait mal!.. c'est hideux à voir et j'en rougis pour l'espèce humaine... Cependant le roi l'exige et veut que je lui désigne mon successeur!.. il faut se prononcer!.. il faut que ce soit moi-même qui le porte au pouvoir, qui lui serve de marchepied!... Qui choisir, mon Dieu?.. le comte de Sunderland?... c'est celui-là que le roi désirerait... et moi aussi... car il est incapable, et à coup sûr il ne me ferait pas oublier... mais à cause de sa fille qui voulait me renverser... jamais!.. jamais!.. on croirait qu'elle a réussi! Bolingbroke... mon ancien antagoniste, homme de tête et de talent?.. mais il reviendrait avec un système opposé au mien, et détruirait ce que j'ai fait. Stanhope, qui est maintenant pour moi, qui est de mon parti?.. mais il profiterait de mes idées... il recueillerait ce que j'ai semé... et sans se donner de peine... il irait plus loin peut-être... Qui donc choisir?.. lord Carteret?.. un brouillon qui ne veut que la guerre.. lord North? qui n'entend rien au commerce... (*S'arrêtant.*) Eh mais!.. (*Souriant.*) ce Neuboroug, qui me parlait tout à l'heure et qui, porté par l'opposition, pourrait donner lieu à une combinaison nouvelle... un honnête homme d'ailleurs.. et qui ne serait pas dangereux... un homme de talent, un publiciste distingué, l'auteur des *Lettres irlandaises.* Oui... mais autre chose est de tenir la plume ou le gouvernail; autre chose est d'écrire ou d'agir! Neuboroug n'a ni l'habitude ni l'expérience des affaires... et puis le plus terrible, c'est que ni lui ni les autres n'ont le tact, l'instinct, le coup d'œil nécessaires!.. aucun d'eux n'a... ce qui ne se donne pas, ce qui est indispensable... ce que j'ai eu un mot... et parmi tout ce monde-là, je ne vois encore que moi! mais moi... c'est fini... je m'en vais... je me retire! (*Il va s'asseoir sur le fauteuil à droite, près de la table.*)

—

SCÈNE III.

WALPOLE, LORD HENRI.

HENRI, *à part.* A trois heures... dans la grande galerie... c'est ici!

WALPOLE, *l'apercevant.* Ah! te voilà!

HENRI. Ciel! mon oncle!

WALPOLE. Viens, mon ami, viens à mon aide, viens me conseiller!..

HENRI. Qu'y a-t-il donc? qui vous tourmente encore?

WALPOLE. Cette obligation que m'a imposée le roi de lui désigner mon successeur. Je suis là... je cherche... je ne sais que résoudre! moi d'abord je les prendrais tous... mais encore faut-il répondre à la confiance du roi, et laisser le pouvoir en des mains qui en soient dignes.

HENRI. Il y a, grâce au ciel, dans notre pays tant de gens de mérite!

WALPOLE, *avec ironie.* Tu crois cela!.. dis-moi donc lesquels?

HENRI, *regardant autour de lui avec inquiétude.* Vous les connaissez mieux que moi!.. mais, à parler franchement, un tel choix entraîne après lui une responsabilité dont à votre place je craindrais les chances.

WALPOLE. Voilà justement ce qui m'inquiète... me tourmente...

HENRI. Eh bien! alors, pourquoi accepter? refusez un pareil honneur, et que le souverain s'adresse...

WALPOLE. A qui?

HENRI. Au pays lui-même! il connaît mieux que personne ses véritables intérêts; et le ministre qu'il lui faut, qui lui convient, il le désignera par ses votes. Laissez-le faire et ne vous en inquiétez pas plus que moi!

WALPOLE, *se levant.* Quoi! vraiment, cela ne te tourmente point?

HENRI. En aucune façon.

WALPOLE, *lentement, et s'appuyant sur son épaule.* Comment... ce pouvoir qui est en mes mains et dont je peux disposer... cela ne te donne pas à rêver... cela ne fait pas naître en toi quelque idée... quelque espérance?..

HENRI. Aucune!.. je ne désire rien, vous le savez... (*Regardant toujours.*) ou du moins mes vœux ne sont pas là!

WALPOLE. Mais enfin... tu es mon ami, mon neveu.. presque mon fils... et cette puissance souveraine... cette place si brillante que tout le monde envie... si je te l'offrais!..

HENRI. Je la refuserais!

WALPOLE, *après un instant de silence.* Voilà l'homme qu'il nous faut! honneur... esprit, talents, tout chez lui se trouve réuni!.. et puis enfin un autre moi-même!.. et je ne sais pas comment j'hésitais, comment j'allais chercher ailleurs un mérite que j'ai là, chez moi... dans ma famille.

HENRI. Je vous remercie, mon oncle.. et qu'une telle pensée vous soit seulement venue... c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre fier toute ma vie... mais je vous l'ai dit... je ne puis accepter...

WALPOLE. Et pour quelles raisons?

HENRI, *de même, et avec impatience.* Ni mon caractère ni mes goûts ne me le permettent!.. je ne pourrais jamais supporter ce fardeau des affaires, trop pesant pour ma jeunesse et mon inexpérience.

WALPOLE, *avec joie.* Il n'y a pas de mal, mon garçon, il n'y a pas de mal à cela... ne suis-je pas là? tu n'auras rien à faire... je t'aiderai... je continuerai... sous ton nom.

HENRI. C'est me combler de vos bontés... mais...

WALPOLE. Tu feras ce que tu voudras.. ce n'est plus moi, c'est le roi qui se chargera de vaincre tes scrupules... il me demande un successeur... je cours lui désigner le plus capable, le plus digne, celui que j'aime... que je préfère à tous.

HENRI. Mais, mon oncle... (*Apercevant Cécile.*) Dieu! c'est elle!..

WALPOLE. La comtesse de Sunderland!.. elle vient à propos; tu peux lui annoncer cette nouvelle, je serai enchanté que madame soit la première à l'apprendre!. Adieu, je passe chez le roi qui m'attend. (*Il salue Cécile, et sort en serrant la main de Henri.*)

—



GEORGE. Si vraiment!.. O ciel!.. qu'ai-je vu? — Acte 4, scène 8.

SCÈNE IV.

CÉCILE, HENRI.

HENRI. Il s'éloigne!.. je tremblais que votre arrivée ne lui donnât quelques soupçons... auxquels, par bonheur, il n'a pas en ce moment le loisir de s'arrêter.

CÉCILE. En effet... quelque grand projet l'occupe, et cette nouvelle qu'il vous chargeait tout haut de m'apprendre... cache à coup sûr quelque mystère qu'il veut que j'ignore...

HENRI. Aucun!.. il n'y a point de secret... moi, d'ailleurs, en aurais-je pour vous?.. Sa santé l'oblige à donner sa démission... à quitter le ministère...

CÉCILE. Je le sais!..

HENRI. Et il voulait m'y nommer à sa place.

CÉCILE. Est-il possible!.. vous, Henri, vous premier ministre... Eh bien! c'est ce que je voulais faire!

HENRI. Dites-vous vrai?

CÉCILE. Je voulais vous voir pour m'entendre avec vous, pour vous faire part de mes projets, de mes espérances, pour assurer enfin un triomphe où je voyais tant d'obstacles... et que j'étais loin de croire si facile.

HENRI. Et moi je ne puis en revenir encore!.. vous aviez tant d'ambition pour moi... qui en ai si peu?..

CÉCILE. Que dites-vous?..

HENRI. Que je ne veux pas d'un pareil titre... je l'ai déjà refusé!.. je le refuserais encore, quand le roi lui-même me presserait de l'accepter!..

CÉCILE. Mais vous n'y pensez pas!..

HENRI. Et pourquoi donc? Vous savez les vœux que je forme! vous savez de qui dépend mon bonheur... et si je suis venu ici ému et tremblant... si en vous attendant à ce rendez-vous mon cœur battait avec tant de violence, croyez-vous que ce fût dans la crainte de ne pas obtenir un vain titre... une place, des honneurs!.. Ah! je tremblais de perdre un trésor bien plus cher, car je savais que j'allais vous voir pour la dernière fois peut-être!..

CÉCILE. Et comment cela?

HENRI. Il faut que mon sort se décide! il faut que vous parliez... fût-ce pour m'ôter tout espoir... et vous aurez cette franchise... Un amour comme le mien est trop vrai... trop sincère, pour ne pas désarmer la coquetterie la plus cruelle, et je vous aime tant, Cécile, que je mérite au moins l'honneur d'un refus.



NEUBOURG. Moi!.. c'est fini! — Acte 5, scène 5.

CÉCILE. Quoi! vous pourriez penser...

HENRI. Je vous ai dit: Je vous aime!.. et sans répondre à mon amour, mais aussi sans le repousser, je vous ai vue tremblante... agitée... comme en ce moment... Eh bien! répondez: Voulez-vous être à moi?.. J'irai demander votre main à votre père... à la reine... au roi lui-même...

CÉCILE, *effrayée*. Ah! gardez-vous-en bien!..

HENRI. Vous me le défendez, et pourquoi? je veux le savoir! craignez-vous que le sang de Churchill ne puisse s'allier au nôtre?.. Craignez-vous que votre aïeule, que le comte de Sunderland son gendre, ne s'offensent de ma demande?

CÉCILE. Non, Milord!.. Ils s'en tiendraient honorés... ce n'est pas d'eux que viendrait le refus.

HENRI. Et de qui donc? parlez, de grâce!

CÉCILE. Eh bien!.. eh bien!.. de moi!.. de moi seule!

HENRI. Ah! voilà donc la vérité!.. c'est que vous ne m'aimez pas... c'est que vous ne m'avez jamais aimé!.. c'est que vous vous faisiez un jeu de mes tourments! et vous osez en convenir... et voilà donc, en vous quittant pour jamais, l'idée qu'il me faut emporter de vous... de vous que j'aimais tant, et qu'à présent...

CÉCILE. Ah! n'achevez pas! Milord, n'achevez pas de m'accabler... vous ne savez pas... vous ne saurez jamais à quel point je suis malheureuse!.. Accusez-moi de ruse, de coquetterie, ne me revoyez plus... vous aurez raison... j'ai mérité vos reproches... non pas tous, cependant... car cette femme que vous traitez en ennemie, que vous accusez de fausseté, vous cachait ses desseins... il est vrai... mais ses desseins les plus secrets n'avaient pour but que votre gloire et votre fortune. Persuadée, et je m'abusais, je le vois, que l'ambition de Walpole cherchait à vous éloigner du pouvoir, tous mes soins, à moi, tendaient à vous en rapprocher, et le crédit de mon père, la faveur des miens, celle dont je jouissais auprès de la reine, tout devait vous servir et vous porter à ce rang suprême que je rêvais pour vous... c'était mon ambition à moi... et je me disais: Quand il sera au faîte des honneurs... quand rien ne manquera à sa gloire et à sa puissance, alors seulement il saura que j'y ai contribué... que j'en fus la cause première... que j'ai pu renoncer à lui, mais non à son bonheur... et peut-être donnera-t-il une larme à mon souvenir... en se disant: Elle m'aimait tant!..

HENRI. Vous m'aimez!.. vous!

CÉCILE, *avec douleur*. Ah!.. il en doute encore!..

HENRI. Pourquoi alors refuser l'offre de ma main?..

CÉCILE. Moi, votre femme!.. savez-vous, Henri, qu'un tel sort comblerait tous mes vœux?.. On doit être si heureuse et si fière de porter le nom de celui qu'on aime, de dire : Sa gloire est la mienne et ses succès sont les miens! et pour refuser un tel bonheur quand il vous est offert, ne faut-il pas bien de la force d'âme.. ne faut-il pas là .. (*Montrant son cœur.*) bien du courage .. (*Avec égarement.*) ou plutôt bien de l'amour!

HENRI. O ciel!.. achevez!..

CÉCILE. Eh bien! oui... mon trouble... mon émotion... tout doit vous dire en ce moment qu'il est un secret... que je dois taire... que je ne puis révéler sans vous perdre... et maintenant... voudrez-vous encore l'exiger?

HENRI. Non... je ne demande plus rien! je crois en vous, je crois en votre tendresse...

CÉCILE. Eh bien! s'il est vrai... j'en veux une preuve, une seule!

HENRI. Parlez! et je jure d'obéir à l'instant!

CÉCILE. Eh bien! acceptez le pouvoir qu'on vous offre!., Votre mérite, vos talents vous appellent au premier rang! montez-y, remplissez votre destinée... prouvez qu'un tel fardeau n'est pas au-dessus de vos forces... et que, vous voyant plus grand encore que votre fortune, l'Angleterre un jour vous honore et vous admire... Voilà, Henri, la seule preuve d'amour que j'exige de vous!

HENRI. Et comment résister à cette voix qui m'élève au-dessus de moi-même?..

CÉCILE. C'est bien... c'est bien... vous acceptez! c'est tout ce que je demandais, et quel que soit maintenant mon sort... adieu!.. adieu!.. qu'on ne nous surprenne pas ensemble... A vous... à vous... désormais, et ce soir, au cercle de la reine! (*Elle sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE V.

HENRI, *seul.* A vous!.. à vous désormais!.. Ah! je ne puis le croire encore!.. tout ce que je viens d'entendre a laissé en mon âme un trouble... une émotion qui me laissent à peine l'usage de mes sens... et de ma raison... Elle m'aime!.. elle est à moi... c'est là tout ce que je sais... c'est là tout ce que mon cœur me rappelle... (*Avec regret.*) Mon oncle... et le roi... quel malheur! j'avais tant besoin de rester seul avec elle et avec son souvenir...

—

SCÈNE VI.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE. Oui, sire, je vous ai expliqué les motifs d'un tel choix, et puisque Votre Majesté les approuve, voici mon neveu que je vous présente! un loyal gentilhomme tout dévoué à la personne du roi et au service du pays!..

HENRI. Sire!..

WALPOLE. J'ai fait part de tes craintes, de tes hésitations... à Sa Majesté, qui, grâce au ciel, n'en a tenu compte...

HENRI. J'ai dû, avec raison, me défier de moi-même et de mes forces... mais dès que Votre Majesté l'exige, je sais quel est mon devoir...

WALPOLE, *avec joie.* Il accepte!..

GEORGE. A la bonne heure!..

WALPOLE, *avec moins de joie.* Il accepte!.. il est bien jeune encore... il a peu d'expérience... mais je serai là.

HENRI. J'y compte bien!

GEORGE. Pourquoi d'ailleurs exclure les jeunes gens des affaires? c'est un tort selon moi!.. Ils ont cette chaleur d'imagination qui enfante les idées grandes et généreuses: ils ont l'ardeur qui entreprend, l'activité qui exécute; et les défauts même qu'on leur reproche, cette loyauté, cette franchise dont s'effraient les vieux diplomates, me semblent à moi des qualités! Le moyen d'être adroit maintenant, est peut-être de dire la vérité.

WALPOLE. C'est juste! on ne la croirait pas! et sous ce rapport, mon neveu est d'une adresse à déjouer toutes les chancelleries d'Europe... Heureusement je serai là... pour le rappeler de temps en temps aux bons et anciens usages...

GEORGE. Vous le mettrez au fait de nos relations avec les puissances...

WALPOLE. Oui, sire... ce qui demandera quelque temps... mais d'ici là, cela me regarde.

GEORGE. Il faudra qu'il connaisse notre situation intérieure... les ordres à donner en Écosse.

WALPOLE. Oui, sire... que cela ne l'inquiète pas... je m'en charge.

GEORGE. Quant aux derniers changements dans l'administration...

WALPOLE. Qu'il soit tranquille... c'est mon affaire...

GEORGE. Et pour les autres membres du conseil qu'il nous reste à nommer...

WALPOLE. Je l'ai déjà fait... c'est comme s'il gouvernait déjà... et dès aujourd'hui, il peut entrer en fonctions... Je cours chercher le portefeuille qu'il doit tenir de Votre Majesté... tout le travail y est préparé, disposé... Ce sera toujours ainsi... et demain, quand il sera au pouvoir, il n'aura plus qu'à donner...

GEORGE. Quoi donc?

WALPOLE. Sa signature!.. Je reviens à l'instant retrouver Sa Majesté (*Saluant Henri.*) et Son Excellence! (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

HENRI, GEORGE.

GEORGE. Voilà votre oncle libre enfin, et bien heureux, à ce que je vois.

HENRI, *qui pendant toute la fin de la scène précédente est resté plongé dans ses réflexions.* Pardon, sire, Votre Majesté a daigné m'adresser la parole...

GEORGE, *souriant.* Je vois que mon nouveau ministre est sujet aux distractions... il n'y a pas de mal... cela passe souvent, dans les affaires, pour de la gravité ou de la profondeur... Je disais que Walpole est enchanté de vous... car il craignait d'abord un refus... il me l'avait formellement annoncé!

HENRI. C'est vrai, sire, j'y étais décidé, je me l'étais bien promis!

GEORGE. Quoi! sincèrement vous aviez l'intention de résister aux désirs de votre oncle... aux volontés de votre roi... Ce projet se rattachait-il à des considérations d'État?

HENRI. Non, sire!..

GEORGE. A quelque système que depuis vous avez abandonné?

HENRI. Non, sire... et je demanderai à Votre Majesté la permission de ne pas lui faire connaître les motifs qui m'ont déterminé!

GEORGE. Et pourquoi donc?

HENRI. Ils lui paraîtraient peut-être peu dignes de la gravité qu'elle a droit d'attendre de son ministre.

GEORGE. Eh! mon Dieu, détrompez-vous! la gravité m'ennuie à périr, et je suis trop heureux d'y faire trêve; ainsi donc... parlez sans crainte.

HENRI. Eh bien! sire, j'en conviens, je voulais d'abord refuser... mais une personne qui a tout pouvoir sur moi a éveillé dans mon cœur des sentiments d'ambition et de gloire qui ont triomphé de mes craintes et m'ont décidé à accepter.

GEORGE, *souriant*. De l'air dont vous dites cela... je parie que cette personne-là est une femme!..

HENRI. C'est vrai!

GEORGE, *souriant*. Je l'avais deviné. Vous comprenez qu'avec votre oncle, je ne pouvais parler que d'affaires d'État; la sévérité de son âge et de son caractère... Et puis, c'est le champion de la reine... son défenseur! il lui est tout dévoué... et moi aussi! car je l'aime et la respecte avant tout; mais à la moindre confidence il se serait cru, en sujet fidèle, obligé à des sermons, à des remontrances... c'est gênant... c'est ennuyeux... tandis qu'entre nous... (*Souriant.*)

HENRI, *avec respect et étonnement*. Qui, moi, sire?..

GEORGE, *avec bonté*. Croyez-vous donc qu'un roi ne puisse jamais descendre des hauteurs de la politique ou de l'étiquette?.. Croyez-vous donc que souvent, au fond du cœur, il ne désire pas un ami à qui il puisse confier ses peines?..

HENRI. Que dites-vous?

GEORGE, *soupirant*. Que moi aussi... mon cher Henri, j'aurais peut-être là (*Montrant son cœur.*) plus d'un chagrin..... (*Avec bonté.*) Mais il s'agit de vous! je vois que vous aimez... que vous êtes amoureux...

HENRI. A en perdre la tête.

GEORGE, *gaiement*. Je conçois cela... et vous êtes heureux?..

HENRI. Hélas! non!.. elle m'aime... elle me le dit... et elle refuse ma main.

GEORGE, *de même*. Ce n'est pas possible.

HENRI. Elle refuse d'être à moi!

GEORGE, *avec abandon*. Eh bien! moi, c'est tout le contraire...

HENRI. En vérité!..

GEORGE, *vivement*. C'est comme je vous le dis!.. Et voyez donc désormais quelle existence, quel bonheur sera le nôtre... Nous nous délasserons des affaires publiques en parlant de nos chagrins... ce sera délicieux... Moi qui redoutais l'heure du conseil, je la verrai arriver maintenant avec plaisir.

HENRI. Et moi qui tremblais d'être ministre!..

GEORGE. Vous voyez bien que ce n'est rien!.. le tout est de s'entendre... (*Lui prenant la main.*) et nous nous entendons déjà... nous nous comprenons à merveille... (*A demi-voix.*) Dites-moi, Henri...

HENRI. C'est mon oncle!..

GEORGE, *à part*. Quel ennui!.. (*Bas, à Henri.*) Silence devant lui!

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE, *tenant un portefeuille qu'il pose sur la table et en tirant un papier*. Voici les affaires dont il est urgent que Votre Majesté lui donne d'abord connaissance... c'est relatif à l'Espagne...

GEORGE, *prenant le papier*. C'est bien... nous en parlerons!.. mais pas aujourd'hui... pas ce matin!.. Je dois sortir à cheval avec la reine... (*Bas, à Henri.*) Elle l'a voulu!

HENRI. Me sera-t-il permis d'accompagner Leurs Majestés?..

GEORGE. Certainement... c'est avec grand plaisir que je vous verrai à cette promenade... (*A Walpole.*) Au fait, c'est charmant... un jeune ministre... ça monte à cheval!.. (*A Henri.*) Nous ne pourrons pas causer... la reine sera là... mais cela se retrouvera... (*A voix basse.*) Il y a bal ce soir, à la cour... vous y viendrez...

HENRI, *de même*. Oui, sire!.. je n'ai garde d'y manquer!

WALPOLE, *à part*. Qu'ont-ils donc à se dire ainsi à voix basse?.. (*Haut.*) Puisque Votre Majesté ne s'occupe point de ces papiers, je les lui redemanderai...

GEORGE, *les donnant à Henri*. C'est lui que cela regarde!.. Tenez, Henri, voyez... examinez, et faites-moi un rapport sur cette question...

WALPOLE. Qui est importante! car il s'agit ici de la paix ou de la guerre...

HENRI. Je ne cache pas à Votre Majesté que je tiens à venger les injures faites au pavillon national... ce fut toujours mon avis...

WALPOLE. Oui, quand tu n'étais pas ministre; c'étaient alors des idées de jeune homme... des idées chevaleresques... mais maintenant...

HENRI. Maintenant, mon oncle, cela me semble un devoir; telle est du moins mon opinion...

WALPOLE. Ce n'est pas la mienne... avant tout, l'intérêt des finances...

HENRI. Avant tout, l'honneur du pays...

WALPOLE. Et je soutiens, moi...

GEORGE, *à Walpole, et montrant Henri*. Permettez... cela le regarde... c'est lui qui est responsable...

HENRI. Pardonnez, mon oncle, d'être d'un avis différent du vôtre... mais ne me condamnez pas sans me juger... j'expliquerai, je développerai les motifs de mon opinion dans ce rapport que Sa Majesté veut bien me demander et que je vous soumettrai d'abord...

GEORGE. Comme vous voudrez... ou que vous me remettrez à moi-même tout uniment... car entre nous point de gêne, point d'étiquette... Que ce ne soit point le prince et le ministre, mais seulement deux amis; et cette amitié que je vous offre... (*Lui tendant la main.*) l'acceptez-vous, Henri?

HENRI, *s'inclinant*. Ah! sire!.. c'est à mon oncle que je dois tant de bonheur! combien je l'en remercie!

GEORGE. Et moi plus encore!.. (*A Walpole.*) car voilà le ministre qu'il me fallait!

WALPOLE. Vraiment!

GEORGE. Oui! nous venons de causer ensemble, et vous aviez raison de me le vanter! Tout en lui se trouve réuni : capacité, talents, connaissance des affaires... (*A Henri.*) Et quant à celle dont je vous parlais, et que je recommande à votre discrétion...

WALPOLE. Laquelle?.. de quoi s'agit-il?

GEORGE. Rien!.. c'est entre nous... (*A Henri.*) Vous avez, dit-on, à quelques lieues de Londres, une villa italienne, une campagne charmante?..

HENRI. Une maison de garçon...

GEORGE. Demain j'irai vous y demander à déjeuner, nous y causerons plus à l'aise qu'ici... (*A Walpole.*) Vous, mon cher Robert, et jusqu'à ce que tous nos arrangements soient pris, le plus grand silence avec tout le monde sur la nomination de votre neveu! (*Voyant entrer un page.*) Mais on nous attend!.. venez! venez! mon cher Henri! (*De loin, à Walpole, en s'en allant.*) Adieu! Milord!..

HENRI, *de même, et gaiement*. Adieu, mon oncle. (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE IX.

WALPOLE, *se promenant d'un air morne et rêveur*. Je suis enchanté!.. voilà mon neveu en faveur!.. le roi l'a déjà pris en amitié, et va demain déjeuner chez lui... (*S'arrêtant.*)

Il n'est jamais venu déjeuner chez moi... Et puis cette affaire qui les occupe, et pour laquelle ma présence paraissait les gêner!.. Autrefois il n'avait pas de secret pour moi... Qui donc m'a ôté sa confiance? Qui m'a déjà desservi auprès de lui? Lord Henri... oh! non, je ne puis le croire... il est trop franc, trop loyal... il n'y a pas assez longtemps qu'il est aux affaires... Cependant il avait l'air d'être d'intelligence avec le roi, il a combattu devant lui mon opinion, il s'est montré mon adversaire... mon ennemi... et puis enfin ce déjeuner, il n'a rien dit... il a accepté!.. l'ingrat!.. lui qui me doit tout!..

—

SCÈNE X

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, *apercevant Neuboroug et lui prenant les mains.* Ah! te voilà, mon ami, mon seul ami!

NEUBOROUG. As-tu vu le roi?..

WALPOLE. Oui!..

NEUBOROUG. Je m'en suis douté... car je l'ai rencontré qui sortait d'ici... il m'a salué d'un air très agréable en traversant la terrasse qui était encombrée de courtisans...

WALPOLE. Le roi n'était pas seul!..

NEUBOROUG. Non, il s'appuyait affectueusement sur le bras de lord Henri... et ils disaient tous : Ce Walpole est-il en faveur! il suffit d'être son neveu, son parent, pour être traité par le roi comme un membre de la famille royale. — Sa Majesté s'est alors approchée de la terrasse au bas de laquelle étaient rassemblés des gens du peuple et des matelots qui murmuraient à haute voix : La guerre! la guerre! guerre à l'Espagne! — Vous l'entendez, sire, s'est écrié lord Henri... — Eh bien! mon brave officier, a dit le roi en lui frappant sur l'épaule, nous la leur donnerons, n'est-il pas vrai?

WALPOLE. Il a dit cela?.. il l'a promis aussi formellement?..

NEUBOROUG. Tout haut, devant tout le monde! et alors de toutes parts ont retenti les cris de *Vive le roi!.. Vive Walpole!* parce qu'ils croient toujours que c'est toi qui restes au ministère... et moi je riais!.. Que les hommes sont singuliers et qu'il faut peu de chose pour les... Et dis-moi, tu as donc songé à moi?

WALPOLE. Oui, mon ami, oui, je t'ai mis sur une liste qui doit être soumise au roi et qu'il approuvera, j'en suis sûr...

NEUBOROUG. M'as-tu mis dans la trésorerie... ou dans l'amirauté?..

WALPOLE, *à demi-voix.* Eh! que dirais-tu s'il y avait moyen d'arriver plus haut? de parvenir peut-être jusqu'au premier rang?

NEUBOROUG. Non, non, ne me tente pas!.. tu sais que je n'ai pas d'ambition!.. Un petit ministère inoffensif, bien tranquille, bien modeste, où je sois comme à l'abri des affaires... voilà tout ce qu'il me faut!..

WALPOLE. Et pourquoi donc?.. tu ne te rends pas justice... N'as-tu pas des titres? et puis enfin, un homme mûr... raisonnable...

NEUBOROUG. C'est vrai!

WALPOLE, *avec amertume.* Ce n'est pas un jeune homme! il ne monte pas à cheval, celui-là!

NEUBOROUG. Jamais!..

WALPOLE, *de même.* Il n'a pas de villa élégante... de maison de campagne...

NEUBOROUG. Pas encore!.. mais cela peut venir... et si le roi le veut...

WALPOLE, *lui saisissant le bras avec force.* Il le voudra... j'en réponds... Il y aura des obstacles... des obstacles terribles... Les princes ont tant de caprices, ils oublient si vite les services passés... Mais enfin, rassure-toi... dans un gouvernement tel que le nôtre, il ne suffit pas d'être le favori du roi pour faire un ministre... il faut encore du crédit, du talent...

NEUBOROUG. Tu es bien bon!..

WALPOLE. Il faut avoir pour soi la majorité... l'opinion publique... et l'on verra...

NEUBOROUG. Oui, mon ami, oui, nous verrons... mais calme-toi!.. car te voilà dans un état qui m'effraie... Tu avais donné ta démission pour être tranquille...

WALPOLE. Et je le suis, mon ami, je le suis...

NEUBOROUG, *remontant vers la porte du fond.* Entends-tu ces cris... c'est le roi qui part... il est à cheval... ton neveu est à côté de lui!.. à sa droite...

WALPOLE, *avec colère.* A sa droite... tu en es sûr!..

NEUBOROUG. Parbleu! je le vois... ah! mon Dieu!.. il laisse tomber sa cravache... le roi lui offre la sienne... quel honneur!

WALPOLE, *à part.* C'en est trop! (*Haut, à Neuboroug.*) Viens... j'y perdrai mon nom ou nous renverserons ceux qui aspirent au pouvoir.

NEUBOROUG. Nous les renverserons...

WALPOLE. Et puisque le roi veut décidément la guerre...

NEUBOROUG. Nous la lui donnerons... on l'a toujours quand on veut! ce n'est pas comme la paix!

WALPOLE, *l'entraînant.* Viens, te dis-je, il faut se hâter. (*Il sort en entraînant Neuboroug par le fond.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

—

ACTE QUATRIÈME.

(Même décor qu'au troisième acte.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant par la porte à droite.* Oui, mon père, je vous attendrai ici...

HENRI, *entrant par le fond et apercevant Marguerite.* Miss Marguerite... qu'il me tardait de vous voir! je suis d'une joie!.. j'éprouve un bonheur...

MARGUERITE. Alors dites donc vite pour que j'en aie aussi!

HENRI. Il est arrivé depuis ce matin tant de changements, tant d'événements... qu'il vous suffise d'apprendre que dans ce moment j'ai tout pouvoir; j'ai la confiance, j'ai l'amitié du roi... il m'accordera tout ce que je voudrai... alors et sur-le-champ j'ai pensé à vous...

MARGUERITE. A moi!..

HENRI. Ou du moins à celui que vous aimez... c'est la même chose!.. j'ai fait venir votre jeune cousin Thomas Kinston...

MARGUERITE. O ciel!

HENRI. Je lui avais fait avoir hier un emploi... je lui en donne un aujourd'hui bien plus beau... bien plus sûr... je le place près de moi à la chancellerie... et si vous aviez vu sa reconnaissance et surtout son étonnement, car il ne peut se douter d'où lui vient sa fortune!..

MARGUERITE, *à part.* Je crois bien!

HENRI. Maintenant que vous voilà riche, lui ai-je dit, que votre avenir est assuré... ne songerez-vous pas à quelque établissement?..

MARGUERITE. Grand Dieu!..

HENRI. Ne craignez rien!.. je ne me serais pas permis un seul mot qui aurait pu vous compromettre!.. mais c'est lui-

même qui, s'adressant à moi comme à son protecteur, m'a donné à entendre qu'il avait des vues sur une jeune fille, sa parente, sa cousine, dont le père venait d'être nommé membre de la chambre des communes... c'est clair, je le pense; et sans trahir un secret que votre tendresse avait confié à mon amitié... je l'ai engagé à ne pas se rebuter... à se présenter encore!..

MARGUERITE. O mon Dieu!

HENRI. Il va venir... (*La regardant avec tendresse.*) Et en vérité, Marguerite, je le trouve bien heureux... je trouve qu'il n'y a personne au monde qui ne doive envier son sort... car maintenant le voilà sûr du consentement de votre père... Sa nouvelle fortune... ma protection... et puis la vôtre...

MARGUERITE, *avec embarras.* Je ne sais... je doute encore que mon père. .

HENRI. Il le faudra bien... je saurai l'y contraindre...

MARGUERITE. C'est trop de bontés .. c'est trop vous occuper de moi .. vous d'abord!.. vous avant tout!.. vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé... de cette entrevue, de ce rendez-vous qu'on vous avait demandé!..

HENRI. Ah! vous allez partager mon bonheur!.. et il m'est d'autant plus doux... qu'il y a dans notre destinée comme une sympathie secrète... qui fait que nous sommes heureux ou malheureux ensemble... je suis comme vous... je suis aimé!..

MARGUERITE. O ciel!

HENRI. Oui, elle m'aime... oui, je ne peux en douter... et si des obstacles, si un secret que je dois respecter l'empêchent en ce moment de me donner sa main... je suis sûr du moins que ce mariage est maintenant l'objet de ses vœux... Je viens de lui écrire pour presser encore cet heureux instant... et bientôt, je l'espère, rien ne s'opposera à notre union, pas plus qu'à la vôtre... je vais attendre sa réponse... et je vous retrouverai chez ma sœur lady Juliana, n'est-il pas vrai?.. Adieu, Marguerite, adieu!.. gardez bien mon secret. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

MARGUERITE, *mettant la main sur son cœur.* Il est là son secret... il est là qui m'accable et me tue; il est aimé!.. pendant qu'il parlait je me sentais mourir... par bonheur encore, il n'en a rien vu... sa joie l'empêchait de comprendre ou même d'apercevoir ma douleur... (*Joignant les mains.*) Qu'il soit heureux, mon Dieu!.. c'est là ma seule prière!.. et pour moi tout est fini... (*Se retournant et apercevant Neuboroug.*)

—

SCÈNE III.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

MARGUERITE. Partons, mon père, partons!

NEUBOROUG. Qu'est-ce qui te prend donc? qu'est-ce que tu as?

MARGUERITE. Retournons à la ville! ne restons pas en ces lieux où je voudrais n'être jamais venue...

NEUBOROUG. Toi qui ce matin trouvais ce séjour si agréable...

MARGUERITE. Ce matin, quelle différence!.. je ne savais pas... c'est-à-dire que je croyais... et vous-même qui parlez, vous trouviez la cour si insupportable...

NEUBOROUG. Au premier coup d'œil... c'est vrai!.. mais après on s'y fait...

MARGUERITE. Je ne m'y ferai jamais... allons-nous-en, mon père, je souffre.

NEUBOROUG, *lui prenant la main.* Est-il possible... eh bien! nous partirons... mais encore un instant!.. j'attends mon ami Walpole qui a sur moi des projets... il m'a dit de ne pas m'éloigner... car il prétend qu'il y a des chances...

MARGUERITE. Pourquoi?

NEUBOROUG. Pour être ministre...

MARGUERITE. Vous, mon Dieu!

NEUBOROUG. Pourquoi pas?.. comme tout le monde!.. et puis ce n'est pas moi... c'est lui qui le veut... qui l'exige! comment désobliger un ami qui y met un pareil zèle?.. J'en conviens franchement, j'étais venu ici avec des préventions, et peu à peu... que veux-tu, l'œil se fait à cet éclat, à ce luxe qui vous environne... l'oreille s'habitue à ces titres de Votre Grâce, Votre Seigneurie, Votre Excellence... et puis encore d'autres idées... En voyant ces belles dames si bien parées, si brillantes, si enviées, je pense à toi et je me dis : Ma fille serait comme elles! Je te vois dans ma voiture, dans mon salon dont tu fais les honneurs; je te vois dans ma loge de l'Opéra... Je les entends qui disent : C'est elle, c'est la fille du ministre... Quand je pense à tout cela, vois-tu bien, cela me trouble, ça m'éblouit, ça m'étourdit, et je ne sais plus si c'est de l'ambition ou de l'amour paternel!

MARGUERITE. Eh bien! s'il est vrai... si vous m'aimez, mon père... ne me laissez pas ici... car j'y mourrais...

NEUBOROUG. Qu'est-ce que tu me dis là!.. toi mourir... viens-t'en, ma fille, partons... je t'emmène à l'instant... je donne ma démission!.. qu'est-ce que je ferais ici, dans mon ministère, sans mon enfant, sans mon bonheur?.. (*Lui prenant les mains.*) Mais réponds-moi! raconte tout à ton père! D'où vient l'état où je te vois!.. d'où viennent tes souffrances?.. est-ce que j'en serais cause, par hasard? J'en serais bien capable!

MARGUERITE. Non, mon bon père! non, jamais... mais hier, quand vous me parliez d'aimer quelqu'un... je vous ai promis de vous dire... si ça venait... eh bien, mon père... c'est venu!

NEUBOROUG. Vraiment!

MARGUERITE. Ou plutôt c'est parti!.. car je ne veux plus y songer, je veux l'oublier... c'est quelqu'un que je ne peux jamais épouser... un lord... un grand seigneur!..

NEUBOROUG, *vivement.* Je le connais... car j'y ai toujours pensé... c'est toujours lui que j'ai rêvé pour gendre... lord Henri...

MARGUERITE, *lui mettant la main sur la bouche.* Silence, au nom du ciel.

NEUBOROUG. Raison de plus pour que je sois ministre!.. c'est le seul moyen de rapprocher les distances.

MARGUERITE. Impossible!..

NEUBOROUG. Pourquoi ne pas essayer? Si nous échouons, je partirai, et tout consolé, car je partirai avec toi... Mais s'il y avait des chances... si Walpole l'emportait dans ce qu'il veut faire pour moi, vois donc combien il serait terrible de renoncer à un ministère.

MARGUERITE. Vous y pensez encore?..

NEUBOROUG. Eh bien! oui, c'est plus fort que moi!.. il y a dans l'air qu'on respire ici quelque chose qui monte à la tête... Je me tâte le pouls, et il me semble que me voilà comme Robert était ce matin... les mêmes symptômes...

MARGUERITE. Raison de plus pour s'éloigner.

NEUBOROUG. C'est possible!.. (*Apercevant Walpole.*) C'est lui, le voici!.. attends-moi chez lady Juliana... Deux mots, deux mots seulement, et dans une heure, je te le jure, nous partons. (*Marguerite sort par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

NEUBOROUG, WALPOLE.

WALPOLE, *entrant par la porte à droite, d'un air rêveur, et tenant un cahier.* Ce rapport qu'il vient de me remettre... et

qu'en quelques heures il a écrit en entier de sa main... j'ai beau le relire... par saint George... c'est bien... c'est très-bien! il conclut pour la guerre... pour cette guerre d'Espagne qu'ils demandent tous, et dès demain le voilà populaire!.. idole du prince... idole de la nation... et moi injurié, outragé... bien plus, oublié! cela commence déjà!

NEUBOROUG. Eh bien, mon cher ami?

WALPOLE. Eh bien! cela va mal!.. J'ai attendu le roi dans son cabinet au retour de sa promenade... je lui ai fait part franchement, et dans son intérêt, de mes nouvelles réflexions et de mes craintes au sujet du choix qu'il veut faire...

NEUBOROUG. Le roi a donc quelqu'un en vue... quelqu'un qu'il protége?

WALPOLE. Eh! oui... un membre de la chambre haute... un jeune lord qui n'est certainement pas sans mérite, mais qui est sans expérience, et sans le desservir en rien, j'ai démontré au roi que, quels que fussent ses talents, il n'avait jusqu'à présent aucun partisan, aucun appui dans la chambre des communes... Alors, et avec adresse, je lui ai parlé de toi qui, porté par l'opposition, pouvais la rallier au gouvernement et opérer une fusion entre les whigs et les torys... c'était enfin, et en bonne politique, un essai à tenter.

NEUBOROUG. C'est vrai... Eh bien?..

WALPOLE. Eh bien!.. distrait et rêveur, le roi m'écoutait à peine... ou me répondait avec impatience... C'est la première fois de ma vie que je n'ai rien pu gagner sur son esprit.

NEUBOROUG. Que veux-tu?... il faut se faire une raison... et comme je te le disais ce matin, il y a en première ligne des emplois secondaires... dont on peut se contenter.

WALPOLE. Et Dieu sait... si ceux-là même je pourrai maintenant en disposer... car il y a là-dessous une intrigue... une trahison infernale!.. Croirais-tu que les partisans du comte de Sunderland le poussaient, le protégeaient...

NEUBOROUG. Qui?.. mon concurrent?

WALPOLE, *avec impatience.* Eh! oui, sans doute! lady Cécile, que je croyais abattue, est au contraire triomphante... elle avait intrigué en sa faveur!.. tout le monde est donc pour lui! j'étais donc leur jouet à tous; et je verrais arriver à ce nouveau ministère Sunderland, Bolingbroke, et tous mes ennemis... non, morbleu! dussé-je y mourir, je ne t'abandonnerai pas; je n'abandonne pas ainsi la partie, j'en ai gagné de plus désespérées; je te porterai au ministère... je t'y pousserai... quand je devrais tout renverser.

NEUBOROUG. C'en est trop, mon ami, c'en est trop! l'amitié t'aveugle et t'égare, et je ne souffrirai pas que pour moi tu t'exposes ainsi .. ni que tu te mettes dans l'état où te voilà... car depuis que tu t'es retiré des affaires pour te reposer... c'est pis qu'un enfer... et j'aime mieux renoncer...

WALPOLE, *le retenant.* Tu ne le peux pas... tu ne t'en iras pas!.. Tout n'est encore qu'en projets, rien n'est terminé! et, grâce au ciel, l'ordonnance n'est pas encore rendue!

NEUBOROUG. Qu'en sais-tu?

WALPOLE. Je le sais, parce qu'on l'aurait envoyée à ma signature!..

NEUBOROUG. A toi qui t'en vas?..

WALPOLE. Eh non!.. je reste ministre sans portefeuille pour contre-signer l'ordonnance qui recompose le nouveau ministère!.. et après cela...

—

SCÈNE V.

NEUBOROUG, WALPOLE, UN HUISSIER *de la chambre du roi.*

L'HUISSIER, *présentant un papier cacheté.* De la part du roi, Milord. (*Il salue et sort.*)

WALPOLE. O ciel!..

NEUBOROUG. Qu'y a-t-il donc?..

WALPOLE, *essayant de sourire.* Rien! c'est cette ordonnance dont je te parlais.

NEUBOROUG, *lui prenant la main.* Qu'as-tu donc?.. est-ce que tu te trouves mal?

WALPOLE. Non, mon ami... ce n'est rien.

NEUBOROUG. Si vraiment... je te sens là une sueur froide!

WALPOLE. Que veux-tu... jusqu'à ce moment j'avais cru que nous l'emporterions... que je pourrais servir un ami... et on ne voit pas sans quelque émotion détruire ainsi toutes ses espérances!

NEUBOROUG. Mon ami... mon cher Robert, ne te fais pas de peine... vrai! me voilà tout résigné! ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... et je suis philosophe!.. Mais toi tu sers tes amis trop vivement... (*Lui secouant la main.*) Allons... allons.... du courage, je vais retrouver ma fille... (*A part, regardant Walpole.*) Et moi qui hier encore doutais de son affection.. j'étais un ingrat... (*A part, en sortant.*) Ah! je n'aurais jamais cru qu'il m'aimât à ce point-là! (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

WALPOLE, *seul, s'asseyant près de la table.* Oui, c'est bien cela... lord Henri... premier ministre... voilà l'ordonnance qui le nomme... (*Prenant la plume.*) Et quand je l'aurai contre-signée, je ne serai plus rien!.. il aura pris ma place!.. (*Jetant la plume.*) Et si je la redemandais cette place!.. si je disais au roi : C'est mon bien, elle m'appartient; rendez-la-moi... car nul au monde ne pouvait me renverser... et c'est moi... moi-même qui me déshérite, qui me ravis le fruit de trente années de travaux et de peines... ce ne doit pas être... ça n'est pas juste!.. le roi le saura... je cours le lui dire... (*Il se lève, fait quelques pas, et s'arrête.*) et me couvrir de ridicule, m'exposer à toutes les railleries... et qui plus est, à un refus peut-être... car maintenant, engoué comme il l'est de mon neveu, il le préfère à tout, rien ne pourra l'en détacher... Et puis, les Sunderland ne sont-ils pas là qui poussent à ma ruine dont ils se disputent les débris?.. Et si le roi refuse!.. ce n'est plus une démission!.. c'est une disgrâce, un exil... un renvoi!.. ah! (*Se remettant à la table et reprenant la plume.*) Allons... il le faut... il faut se résigner!.. il faut subir son sort!.. est-il donc si terrible après tout? Vingt fois dans ma vie n'ai-je pas désiré ce qui m'arrive aujourd'hui? Ne l'ai-je pas demandé moi-même?.. et le repos, après tant d'orages, est-il donc sans douceur et sans charmes?.. Allons... signons!.. (*Il approche la plume du papier et s'arrête.*) Signer son propre arrêt! . signer la réputation, la gloire d'un rival! et faire un ministre de ce favori qui m'a déjà enlevé la faveur du maître... Non... non, je ne veux pas écrire... ma main s'y refuse et se roidit! mes nerfs se briseraient... (*Jetant la plume.*) C'est impossible!.. j'en mourrais plutôt... je le hais! je le déteste!.. tout autre au monde, pourvu que ce ne soit pas lui!

—

SCÈNE VII.

WALPOLE, *près de la table*; GEORGE, *entrant par le fond, et tenant un mouchoir de femme à la main.*

GEORGE, *riant.* L'invention est admirable!..

WALPOLE, *cherchant à se remettre.* C'est le roi!..

GEORGE, *toujours riant.* C'est vous, mon cher Robert... où donc est votre neveu?

WALPOLE, *à part.* Toujours lui!..

GEORGE. Je le cherchais pour lui raconter un tour excellent... Figurez-vous que tantôt j'entre chez la reine qui était entourée de ses dames d'honneur... l'une d'elles, avec qui je causais, tenait à la main ce riche mouchoir brodé, qui, dans un de ses coins artistement noué, me parut renfermer un billet... sur lequel je plaisantais... On me répondit que c'était une lettre de femme... de la comtesse de Lindsay, une dame bel esprit... une élève de Pope... Curieux d'admirer son style, je demandais en grâce à en lire quelques lignes... on me refuse... j'insiste... je veux parler en roi!.. on se rit de mon autorité, et toutes ces dames, à commencer par la reine, de prendre parti contre moi en me défiant de réussir! Moi je parie une agrafe en diamant qu'avant la fin du jour le billet sera dans mes mains; on accepte, et vraiment je m'étais avancé là sans trop savoir les moyens d'en sortir à mon honneur, lorsqu'un de mes pages, qui avait entendu la discussion... un petit ambitieux qui est du parti du roi plutôt que de celui des dames, s'est emparé de ce mouchoir... Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais à l'instant même... au moment où j'entrais dans ce salon, il me l'a remis d'un air triomphant... (*Cherchant toujours à dénouer.*) Mais c'est pire que le nœud gordien... et l'on voit qu'une main féminine a passé par là... Il n'y a que les femmes pour de pareils nœuds!

WALPOLE. On se plaint rarement de leur solidité!..

GEORGE, *achevant de dénouer le mouchoir.* Enfin j'ai réussi... (*Prenant le billet qu'il ouvre et qu'il montre à Walpole.*) et nous pouvons admirer la prose ou les vers de lady Lindsay.

WALPOLE, *à part, après avoir jeté les yeux sur le billet.* Ciel! l'écriture de mon neveu!

GEORGE. Qu'ai-je vu?.. (*Lisant, à part.*) Ma Cécile, ma bien-aimée... point de signature... mais dans les termes les plus tendres... les plus pressants... On réclame l'exécution de ses promesses... Quelle audace!.. quelle insolence!.. et ce billet qu'elle a reçu, dont elle m'a fait un mystère... qui a osé l'écrire?.. Je le saurai!.. je connaîtrai le téméraire, et malheur à lui!..

—

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

GEORGE, *apercevant Henri.* Ah! mon ami, mon cher Henri, vous voilà! vous arrivez à propos... j'ai à vous parler... à vous consulter... sur une affaire qui m'intéresse... (*Se retournant et voyant Walpole.*) une affaire d'État!

HENRI. Il me semble que mon oncle pourrait mieux que personne... et j'aurai droit, sire, de me récuser... car je ne suis pas encore nommé!

GEORGE. Peu importe!.. c'est tout comme! (*A Walpole.*) Mon cher Robert, avez-vous contre-signé cette ordonnance que je vous ai envoyée?

WALPOLE. Pas encore, sire!.. je voulais proposer à Votre Majesté une autre forme de rédaction.

GEORGE. Comme vous voudrez... ce que vous jugerez convenable! Faites seulement qu'on l'expédie promptement dans vos bureaux.

WALPOLE. O ciel!..

GEORGE. Je reste avec votre neveu... pour conférer avec lui... pour m'entendre sur l'objet dont je parlais tout à l'heure et qui dans ce moment est de la plus haute importance.

HENRI, *vivement.* L'affaire de la guerre d'Espagne!..

GEORGE, *de même.* Précisément!..

HENRI. J'ai fait sur-le-champ le rapport que Votre Majesté avait daigné me demander à ce sujet, et... je l'avais soumis à mon oncle...

WALPOLE, *qui a été prendre le rapport qu'il avait laissé sur la table.* Oui, sire... (*Il regarde son neveu, hésite un moment pour remettre le papier au roi, et lui dit d'une voix émue:*) le voici!.. écrit de sa main.

GEORGE, *le prenant sans le regarder.* C'est bon!..

HENRI, *au roi.* Votre Majesté ne le regarde pas?

GEORGE. Si vraiment!.. (*Il y jette les yeux d'un air indifférent.*) O ciel!.. qu'ai-je vu?.. cette écriture!.. (*Walpole, qui a observé le trouble du roi, jette un dernier regard sur lui et sur son neveu, puis il sort précipitamment pendant que George s'avance au bord du théâtre, en regardant toujours le billet.*) C'est cela même!... c'est lui!.. quelle indignité!.. quelle trahison!.. et la perfide surtout!.. (*Il remonte le théâtre et aperçoit Cécile qui entre.*)

—

SCÈNE IX.

HENRI, GEORGE, CÉCILE.

GEORGE, *à part.* La voilà!..

CÉCILE, *s'adressant au roi.* Mon père, le comte de Sunderland, va se rendre à l'audience que vous daignez lui accorder.

GEORGE, *contenant son émotion.* C'est bien... nous le recevrons!...

GEORGE, *après un instant de silence, jette un coup d'œil sur Henri et sur Cécile qui ont échangé un regard et baissent soudain les yeux.* Lord Henri, je voulais vous parler, et je puis le faire devant Milady, car je me rappelle maintenant que plusieurs fois elle a plaidé près de moi en votre faveur, et qu'elle est toute dévouée à vos intérêts...

HENRI. C'est trop de bontés à lady Cécile, et surtout à Votre Majesté...

GEORGE. J'en aurai plus encore, et pour commencer je vous donnerai un conseil... celui d'être plus circonspect... Ce matin vous ne m'avez confié que la moitié de votre secret... j'ignorais encore quelle était celle que vous aimiez... un hasard vient de me l'apprendre... (*Mouvement de Cécile.*) Oui, Madame... et voyez à quoi son imprudence l'exposait, si cette lettre, par exemple, était tombée en d'autres mains que les miennes...

HENRI. O ciel! . Eh bien! puisque mon amour vous est connu, pourquoi n'avouerais-je pas à Votre Majesté et mes projets, et mes vœux, et l'espoir de ma vie entière?.. Oui, sire, c'est elle que j'aime!..

CÉCILE. Que dites-vous?

HENRI. Ne craignez rien .. ce n'est pas au prince... ce n'est pas à mon souverain que je confie un tel secret.

CÉCILE. Henri...

GEORGE. Et pourquoi l'arrêter, Milady?.. il aime... il est aimé... il me l'a avoué ce matin!.. il en est convenu!..

CÉCILE. Est-il possible?..

HENRI. Punissez-moi, Madame! je l'ai mérité! Mais quand je parlais ainsi, je croyais que jamais votre nom ne serait connu... qu'un éternel silence ensevelirait et mon secret et l'amour que vous m'avez juré...

CÉCILE, *qui a passé près de lui.* Taisez-vous! taisez-vous!

HENRI. Et pourquoi donc?.. pourquoi cet effroi, grand Dieu!..

GEORGE. Vous ne le devinez pas?.. C'est qu'elle ne peut entendre ni supporter l'arrêt qui l'accable... c'est que cet amour qu'elle vous a juré... il m'appartenait... elle me l'avait donné.

CÉCILE. Sire, au nom du ciel...

HENRI, *avec fureur.* Quoi! celle que vous aimiez?..

GEORGE. C'est elle!..

CÉCILE, *au roi, et avec dignité.* Assez!.. assez!.. Vous m'avez frappée de mort, et maintenant je n'ai plus rien à redouter... J'ai subi de tous les supplices le plus horrible... Vous m'avez flétrie à ses yeux... J'ai perdu l'estime de celui que j'aime.

GEORGE. Que vous aimez!..

CÉCILE. Oui, sire, ces nœuds que vous osez rappeler et que dès longtemps cependant j'avais brisés de moi-même, ces nœuds que l'ambition seule avait formés... je m'en accuse et j'en rougis; mais l'amour que j'avais pour lui, j'en suis fière et je m'en glorifie, car il était noble et pur... Oui, c'est par amour que j'ai repoussé ses vœux, c'est par amour que je refusais sa main, moi qui aurais donné ma vie pour en être digne; et je ne dis pas cela pour m'excuser à ses yeux, pour surprendre sa pitié, ni pour regagner une tendresse que je ne mérite pas et que j'ai perdue sans retour... mais je le dis pour moi-même que vous avez voulu abaisser, je le dis devant vous qui tenez le sceptre et la couronne... celui que j'aimais, sire.:. c'est lui!..

GEORGE. Et ce mot a décidé sa perte... et vous deux qui m'avez trompé...

—

SCÈNE X.

HENRI, CÉCILE, GEORGE, UN HUISSIER *de la chambre.*

L'HUISSIER, *annonçant.* Le comte de Sunderland!..

GEORGE. Qu'il vienne à l'instant, qu'il vienne!

CÉCILE, *s'élançant vers la porte du fond.* Ah! mon père!.. (*Elle sort comme pour l'empêcher d'entrer.*)

GEORGE. Oui.. c'est à ses yeux... c'est aux yeux de tous que je veux la punir, et je vais à l'instant...

HENRI, *se plaçant devant la porte du fond.* Non, sire, Votre Majesté n'ira pas!

GEORGE. Oser me retenir!

HENRI. Elle n'ira pas flétrir une fille aux yeux de son père... ce n'est pas là la vengeance d'un galant homme, et surtout d'un roi.

GEORGE. Téméraire!

HENRI. Vous êtes maître de mes jours... mais non de son honneur; et si vous pouviez l'oublier...

GEORGE. Je n'oublie pas de tels outrages... je vais les châtier.

HENRI, *traversant le théâtre.* Et moi je vais demander justice...

GEORGE. A qui?..

HENRI. A la reine!..

GEORGE, *courant à lui, et le retenant à son tour.* Monsieur!.. restez!

—

SCÈNE XI.

PLUSIEURS LORDS ET SEIGNEURS DE LA COUR, PLUSIEURS OFFICIERS SUPÉRIEURS; WALPOLE, GEORGE, HENRI; *puis* NEUBOROUG ET MARGUERITE, *qui entrent un instant après.*

WALPOLE, *entrant un instant avant tout le monde.* Je viens remettre à Votre Majesté cette ordonnance...

GEORGE, *la prenant et la déchirant.* Qui est nulle et que j'anéantis! J'ai fait un autre choix... vous le connaîtrez... (*Aux officiers qui sont derrière lui et leur montrant Henri.*) Milords, assurez-vous d'un téméraire qui a outragé son roi. . qui l'a menacé...

MARGUERITE, *qui vient d'entrer avec son père.* O ciel!..

WALPOLE. Ce n'est pas possible.

NEUBOROUG. De quel crime ose-t-on l'accuser?

GEORGE, *avec colère et cherchant à se modérer.* Son crime!..

HENRI, *froidement.* S'il est connu... ce ne sera que par vous, sire! car au prix de mes jours, je jure de garder le silence.

GEORGE. Et moi!.. (*S'arrêtant et s'adressant aux officiers.*) Assurez-vous de lui... Plus tard je déciderai de son sort... (*Regardant autour de lui.*) Walpole, Neuboroug... vous êtes de bons et fidèles serviteurs, et dans ce moment, entouré comme je le suis de traîtres et de perfides, j'ai besoin d'amis véritables; venez, venez, suivez-moi! (*Il les emmène par la porte du fond, et toute la cour sort après eux.*)

—

SCÈNE XII.

QUELQUES SOLDATS *au fond du théâtre;* UN OFFICIER *à qui Henri vient de remettre son épée;* HENRI, *au coin du théâtre, à droite;* MARGUERITE, *auprès de lui.*

MARGUERITE, *toute tremblante et joignant les mains d'effroi.* Vous! mon Dieu!.. disgracié!.. prisonnier!..

HENRI, *prêt à partir.* Ah! ce n'est pas là le coup le plus cruel!.. trahi, abusé par celle que j'aimais...

MARGUERITE, *vivement.* Que dites-vous?

HENRI. Indigne de moi, elle appartenait à un autre, et tout est fini entre nous!..

MARGUERITE, *avec une expression de joie et portant la main à son cœur.* Ah! (*L'officier fait un signe à Henri qui tend la main à Marguerite et sort par le fond entouré par les soldats, tandis que Marguerite, immobile à la droite du théâtre, le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, et sort par la porte à droite.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

—

ACTE CINQUIÈME.

(Même décor.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Oui, mon cher ami, cela va mal pour vous... je vous en préviens, parce que j'étais là; j'ai été témoin de la colère du roi.

HENRI. Et cependant, à l'instant même, mes arrêts viennent d'être levés... je n'ai plus pour prison que l'enceinte de ce palais, et l'on n'a exigé de moi d'autre caution que ma parole de n'en point sortir.

NEUBOROUG. Cela m'étonne... car il y a deux heures le roi était furieux. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait; mais voilà ce qui est arrivé. A peine étions-nous sortis de cette galerie, qu'il congédie tout le monde, en disant d'un ton brusque: Pardon, Milords, il faut que je parle à M. Neuboroug, à lui seul. Me voici donc dans le cabinet du roi, en tête-à-tête avec lui. Il me dit : Asseyez-vous, asseyez-vous; puis il se promène d'un air agité, il s'assied... il écrit... il sonne... Tenez, pour le lord chancelier qui tout à l'heure était dans le salon. — Puis il se retourne vers moi. — Je suis à vous dans l'instant; nous avons à causer du nouveau ministre. — Je croyais que Votre Majesté avait fait un choix. — Est-ce que vous le connaissiez? — Non, sire, je sais seulement que vous aviez signé l'ordonnance. — Je l'ai déchirée. — Et il recommence à se promener! J'étais toujours là et j'atten-



MARGUERITE, *avec une expression de joie et portant la main à son cœur.* Ah ! — Acte 4, scène 13.

dais... On annonce Walpole. — Je ne veux pas le recevoir, dit le roi; et à peine achevait-il ces mots, que votre oncle paraît sur le seuil de la porte. — Je viens, dit-il, rendre un service à Votre Majesté... Il est impossible qu'elle ait écrit l'ordre que je viens de voir entre les mains du lord chancelier. — Je l'ai écrit, je le ferai exécuter. Lord Henri a manqué de respect à ma personne, il m'a menacé... il y a crime de lèse-majesté : qui ose le justifier est coupable. — Mettez-moi donc aussi en accusation, car je viens le défendre !..

HENRI. Mon pauvre oncle !

NEUBOROUG. Oui, sire, a-t-il ajouté; on n'enlève pas à un brave officier son titre et son grade pour un crime tel que le sien. — Son crime ! s'est écrié le roi, le connaissez-vous ? — Oui, sire, et je m'en vais vous le dire... — Silence, Milord, a dit le roi avec un regard furieux. Puis, s'adressant à moi : Mon ami, mon cher Neuboroug... j'avais à vous parler... mais plus tard, dans quelques instants, je vous ferai savoir mes intentions. — Alors, comme vous vous en doutez bien, je me suis incliné, je suis sorti; et au moment où la porte du cabinet se refermait, l'orage recommençait déjà... tous deux parlaient à la fois, et je distinguais la voix de Walpole. — Oui, je le défendrai, quand on devrait, comme autrefois, m'envoyer à la Tour... et puis, je n'ai plus rien entendu !..

HENRI. Ah ! mon oncle est trop généreux !.. il va se perdre ! il va attirer sur lui la colère du roi... pour une cause qui ne peut être défendue... ni justifiée.

NEUBOROUG. C'est lui !.. le voilà !

—

SCÈNE II.

NEUBOROUG, HENRI WALPOLE, *venant du fond.*

HENRI. Mon cher oncle !

WALPOLE. Rassure-toi. Cela va mieux ! tu es libre du moins !

HENRI. Que dites-vous ?..

WALPOLE. J'ai eu d'abord avec le roi une discussion assez vive...

HENRI. Je le sais.

WALPOLE. Qui a fini assez mal; car Sa Majesté ne voulait rien entendre, et moi je soutenais toujours, dussé-je le ré-

péter à la tribune, qu'en Angleterre on était libre... (*A demi-voix, et sans que Neuboroug l'entende.*) libre, si on le voulait, d'enlever au roi ses maîtresses...

HENRI. Mon oncle!..

WALPOLE. Sur ce mot-là... il m'a congédié de son cabinet, et j'ai cru que tout était fini, que tout était perdu... mais avec un roi homme d'honneur, il y a toujours de la ressource. Il paraît que depuis deux heures, et une fois le premier mouvement passé, il s'est calmé... il a réfléchi... il a senti que mes conseils n'étaient pas si déraisonnables, et il vient de me prévenir, par un billet très-froid et très-laconique, qu'il avait fait lever tes arrêts, et qu'il te gardait seulement prisonnier ici sur parole jusqu'à ce soir.

NEUBOROUG. A la bonne heure!

WALPOLE. A cette lettre... en était jointe une autre dont j'ignore le contenu, et qui était pour toi... Neuboroug, la voici.

NEUBOROUG. Donne donc... (*Il la décachète en tremblant, et la lit avec émotion.*)

WALPOLE, *avec inquiétude.* Eh bien?..

NEUBOROUG. Ah! mon ami!..

WALPOLE. Qu'est ce donc?

NEUBOROUG. Laisse-moi finir... ce bon roi... (*Lisant.*) « D'a-« près ce que j'ai vu, et surtout d'après ce que m'a dit « Walpole, je peux mettre en vous toute ma confiance. — « J'ai un important service à vous demander!.. venez, je « vous attends! »

WALPOLE. Qu'est-ce que ce peut être?

NEUBOROUG. Tu t'en doutes bien!.. et rien n'égale ma joie! non pas tant pour la place, qui est honorable, j'en conviens! mais pour autre chose encore... car enfin, ton neveu est en disgrâce, moi je suis en faveur; je vais être ministre, et il m'est permis alors d'avoir pour l'avenir des idées d'alliance... auxquelles sans cela je n'aurais jamais osé m'arrêter!

HENRI. Ah! je ne suis pas assez heureux pour cela... (*A demi-voix, à Neuboroug.*) ce n'est pas moi qu'on aime!..

NEUBOROUG, *vivement et à voix basse.* C'est vous!

HENRI. Est-il possible!

NEUBOROUG. Elle me l'a avoué à moi, son père!

HENRI, *avec émotion.* Marguerite!.. Mais en effet... son trouble... (*Il fait quelques pas vers Neuboroug, qui vient de remonter le théâtre.*)

NEUBOROUG. Plus tard... plus tard... je suis attendu... et j'ai à peine le temps de remercier cet excellent ami à qui je dois tout. (*A Henri, montrant Walpole.*) Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi; c'est le triomphe de l'amitié! et si, comme je le crois maintenant, j'arrive au pouvoir, ce sera grâce à lui!

HENRI. Comment cela?

NEUBOROUG. Imaginez-vous que ce matin nous avions un rival, un concurrent redoutable que les Sunderland portaient au ministère...

WALPOLE, *avec un geste d'effroi.* Neuboroug! je t'en supplie!

NEUBOROUG. Non... non, je parlerai... je ne suis pas un ingrat... je ne cache pas les services qu'on me rend... je les proclame tout haut... (*A Henri.*) C'était un membre de la chambre haute... un lord... un jeune homme sans crédit, sans expérience... c'était du moins l'avis de Walpole qui me l'a dit... car moi je ne lui en veux pas, je ne le connais pas... mais il paraît que le roi l'aimait, le protégeait, l'avait pris en affection...

HENRI. O ciel!..

WALPOLE, *voulant l'interrompre.* Eh! de grâce!..

NEUBOROUG, *à Walpole.* Enfin l'ordonnance était signée, je l'ai vue entre tes mains, et j'ai cru que tout était fini! (*A Henri.*) Eh bien! pas du tout, loin de se laisser abattre, mon ami Walpole a redoublé d'efforts; je ne sais pas comment il s'y est pris... mais il a si bien fait, si bien manœuvré, qu'en quelques heures le favori a été renversé.....

HENRI. Vous, mon oncle!

WALPOLE. Moi!.. par exemple!

NEUBOROUG, *riant.* Oh! tu me l'avais bien dit : Je le renverserai... Voilà du dévouement, de la chaleur! Voilà ce qui s'appelle servir ses amis! et si jamais je suis au pouvoir, je te prendrai pour modèle... je vous le jure à tous les deux, et si j'y manque jamais!..

—

SCÈNE III.

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER. Sa Majesté attend sir Neuboroug dans son cabinet...

NEUBOROUG. Le roi m'attend!.. adieu... adieu... je reviens vous apprendre ce qui aura été décidé! (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

HENRI, WALPOLE.

HENRI, *après un instant de silence, et voyant Walpole qui détourne les yeux.* Je ne puis ajouter foi à ce qu'il vient de nous dire!.. j'ai mal compris! ou il est dans l'erreur! Vous, mon oncle!.. vous m'auriez desservi!.. ce n'est pas possible,.. dites-le-moi!.. et c'est vous seul que je veux croire!

WALPOLE. Non... il t'a dit la vérité!

HENRI. Grand Dieu!..

WALPOLE. A quoi bon feindre avec toi? je t'aimais ce matin, tu m'étais cher! tu te tenais à l'écart du pouvoir et de la fortune; j'ai été te chercher, je t'ai pris par la main pour t'y amener. Ce poste si brillant et si dangereux que j'abandonnais, cette place, objet de tous les vœux, c'est moi qui te l'ai fait obtenir, c'est moi qui te l'ai donnée!..

HENRI. C'est vrai!..

WALPOLE. Eh bien! dès que je l'ai vue entre tes mains, je ne peux dire ce que j'ai éprouvé... mon amitié s'est retirée de toi à mesure que le pouvoir t'arrivait... c'est un sentiment que je ne pouvais ni maîtriser ni vaincre... J'étais jaloux!.. vois-tu, Henri, la faveur du prince est un de ces biens qu'on ne peut partager!.. c'est comme ces objets de notre amour qu'on ne veut pas voir à d'autres, même quand on les dédaigne ou qu'on les abandonne! Céderais-tu ta maîtresse à ton meilleur ami, à ton frère?.. non!... tu le haïrais!.. c'est ce que j'ai fait... tu m'étais devenu odieux...

HENRI. Est-il possible!

WALPOLE, *avec exaltation.* Oui, tant que je serai vivant, nul ne portera la main sur mon bien, sur cette autorité acquise par trente années de travaux et de tourments... Elle m'a coûté trop cher pour ne pas la défendre; et quiconque se présenterait comme obstacle sur ma route, quiconque, ami ou ennemi, voudrait arrêter le char de ma fortune, sera brisé par lui!..

HENRI. Grand Dieu!

WALPOLE, *revenant à lui.* Ah! je t'effraye... tu doutes de ce que tu entends, tu ne peux concevoir la violence d'une passion qui, loin de s'amortir avec l'âge, prend chaque jour de nouvelles forces. Mais cette passion est la seule que j'aie éprouvée... je n'en ai jamais eu d'autres, laisse-la-moi, ne me l'envie pas! elle rend si malheureux! Jamais je n'ai connu comme toi les illusions de la tendresse... jamais l'amour d'une femme n'a fait battre mon cœur... on ne m'a jamais aimé... je n'ai aimé personne!..

HENRI. Mon pauvre oncle!..

WALPOLE. Ah! tu me hais!

HENRI. Non... je vous plains!

WALPOLE. Et tu as raison... car dès que j'ai abattu à mes pieds l'ennemi qui me résistait... semblable au soldat dont la colère s'éteint quand le combat est fini, mon ressentiment tombe avec celui qui l'avait fait naître. J'ai honte de moi... je rougis de ma frénésie... je m'en veux de mon triomphe que je cherche à expier!.. Toi, par exemple... à peine renversé, je t'ai tendu la main; je t'ai rendu mon amitié; j'ai couru te défendre auprès du prince... j'aurais bravé pour toi sa vengeance, sa colère, sa disgrâce peut-être! car je t'aime maintenant, tu es redevenu mon fils, mon neveu bien-aimé! Demande-moi ma fortune, mon sang... je te les donne, mais le pouvoir!.. je l'essaierais en vain! c'est au-dessus de mes forces! Et tiens, ce Neuboroug, ce vieil ami... si honnête homme... si peu redoutable... eh bien! dans ce moment, j'ai beau me raisonner et me combattre..... je ne l'aime plus... Que dis-je?.. tout à l'heure, pendant qu'il me parlait... j'éprouvais contre lui des mouvements de jalousie et de haine; cette intimité, cette confiance dont le roi l'honore... tout cela le rend mon ennemi mortel!.. et malgré moi, dans ce moment, je cherche déjà en mon esprit les moyens de le renverser. (*Voyant Henri qui fait un geste d'étonnement.*) Tais-toi, le voici!

—

SCÈNE V.

HENRI, MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, *tenant Marguerite sous le bras.* Viens-t'en, ma fille... viens-t'en, quittons ces lieux!

HENRI. Qu'y a-t-il donc?

WALPOLE. Est-ce que tu n'es pas ministre?

NEUBOROUG. Moi!.. c'est fini!

WALPOLE, *avec un mouvement de joie.* O ciel! (*Puis se retournant avec amitié du côté de Neuboroug à qui il serre la main.*) Mon ami... mon pauvre ami!

HENRI. Qu'est-il donc arrivé?

WALPOLE. Ce service que te demandait le roi?

NEUBOROUG. Tu ne t'en serais pas douté! il voulait savoir de moi si réellement tes forces et ta santé étaient aussi altérées que je le lui avais dit... et il me demandait, sous le sceau du secret, et sans que cela eût l'air de venir de lui, si je ne pouvais pas t'engager à revenir sur ta démission?..

WALPOLE, *vivement.* Il serait possible!

NEUBOROUG, *de même.* Rassure-toi! j'ai refusé... Moi t'exposer... moi compromettre les jours d'un ami... Je lui ai dit que le choix seul d'un successeur t'avait rendu malade; (*A Henri.*) c'est la vérité! (*A Walpole.*) et que dans ton intérêt il ne fallait même plus te charger des soucis de ce nouveau ministère... J'ai vu alors un homme fâché... dépité, qui m'a dit sèchement : N'en parlons plus... on se passera de Walpole... mon choix est fait! Alors je me suis avancé, et en balbutiant quelques mots, j'ai remercié. — Vous, docteur? est-ce que j'y ai jamais pensé? s'est-il écrié en me tournant le dos. Et comme je restais là... stupéfait, interdit, indigné... il a ajouté brusquement : C'est bien, c'est bien... je ne vous retiens plus; ce qui voulait dire : Sortez!.. Et l'on croit que je resterais ici un instant de plus, que je m'exposerais, comme cette foule de courtisans et d'ambitieux, aux dédains et aux caprices d'un prince..... Moi! homme libre et indépendant!.. Non, morbleu!.. (*A Walpole.*) Tu avais bien raison, ce matin, de vouloir quitter la cour; nous la quitterons ensemble!.. Oui, je pars à l'instant avec ma fille, (*Passant près d'elle.*) avec ma pauvre enfant!.. (*A Henri.*) Car maintenant, vous sentez bien, lord Henri, que tout ce que je vous ai dit...

MARGUERITE. Quoi donc? mon père!

NEUBOROUG, *à Marguerite.* Rien... rien!.. (*A Henri.*) Oubliez-le!

HENRI, *vivement.* Jamais! (*Regardant Marguerite.*) Mais laissez-moi du moins le temps de mériter un tel bonheur.

WALPOLE, *qui a remonté le théâtre.* Le roi! (*Il redescend à droite.*)

—

SCÈNE VI.

MARGUERITE, NEUBOROUG, GEORGE, HENRI, WALPOLE.

GEORGE, *qui est entré en rêvant, descend lentement le théâtre; il aperçoit Neuboroug qu'il salue affectueusement.* Pardon, mon cher Neuboroug, de vous avoir quitté tout à l'heure aussi brusquement. Croyez qu'en tout temps notre royale protection saura reconnaître votre zèle, vos conseils; et malgré nos inutiles tentatives auprès de votre ami!..

WALPOLE, *s'avançant.* Mais, sire...

GEORGE. Il suffit, Walpole! je n'insiste plus, et mon choix est décidément arrêté. (*Après un instant de silence et se tournant vers Henri.*) Lord Henri! j'ai eu des torts envers vous!

HENRI, *s'inclinant.* Ah! sire!..

GEORGE, *avec intention.* Envers d'autres encore!.. je veux tâcher de les réparer... Le comte de Sunderland quitte aujourd'hui l'Angleterre; il part avec toute sa famille pour nos États de Hanovre, dont je l'ai nommé gouverneur général.

HENRI. Je reconnais là mon roi!

GEORGE. Quant à vous, Milord... nous avons lu le rapport que vous nous avez fait sur la situation actuelle du royaume et sur la guerre avec l'Espagne. Convaincu désormais de vos talents comme nous l'étions déjà de votre loyauté et de votre franchise, nous voulons récompenser en votre personne les longs et glorieux services de votre oncle, et puisqu'il persiste à quitter le pouvoir, puisqu'à notre grand et légitime regret rien ne peut le retenir à la cour, c'est vous qu'à sa place nous nommons premier ministre. (*Walpole fait un geste de colère qu'il réprime aussitôt.*)

NEUBOROUG. O ciel!..

HENRI, *jetant un coup d'œil sur son oncle et s'adressant au roi.* Je supplie votre Majesté de ne pas m'en vouloir... mais bien décidément, sire, je refuse.

WALPOLE, *vivement.* Est-il possible!..

HENRI, *lui prenant la main, et à voix basse.* Oui, mon oncle, pour que vous m'aimiez toujours... (*S'adressant au roi.*) Je refuse, sire, dans votre intérêt, car, grâce au ciel, pour remplir cette place, je puis vous offrir mieux que moi!

GEORGE. Que dites-vous?..

HENRI. J'ai depuis ce matin tant prié, tant supplié mon oncle, qu'il veut bien encore s'immoler au salut de l'État; il renonce au repos qu'il désirait, il retire sa démission, et consent à rester aux affaires.

GEORGE. Il serait vrai!.. et c'est à vos instances que je dois un pareil sacrifice!.. (*Passant près de Walpole.*) Mon cher Walpole, je n'oublierai jamais une telle preuve d'amitié et de dévouement!

WALPOLE. Votre Majesté l'exige!.. il faut donc reprendre cette chaîne que j'espérais et que je ne peux briser.

NEUBOROUG, *qui a passé près de lui, à droite du spectateur.* Mais, mon cher ami, tu n'y penses pas... je te jure qu'avant un an tu en mourras!

WALPOLE. C'est possible!.. (*A part.*) Mais je mourrai ministre!..

FIN DE L'AMBITIEUX.

LE CAFÉ DES VARIÉTÉS

ÉPILOGUE EN VAUDEVILLES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 5 août 1817

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

PRÉFACE.

Ainsi que je l'ai dit, les jeunes commis-marchands de la capitale s'étaient crus offensés par la scène de M. Calicot, dans le *Combat des Montagnes*. Ils prétendaient que c'était outrager le commerce, ce qui n'avait jamais été dans nos intentions, et chaque soir ils se rendaient en masse au théâtre pour empêcher que la pièce ne fût donnée. D'un autre côté, l'autorité exigeait que les représentations fussent continuées ; de là des combats, des arrestations ; et la guerre qui avait commencé par des chansons allait finir par la police correctionnelle. Pour mettre un terme à un scandale dont nous étions plus affligés que personne, pour calmer l'irritation des esprits, et pour amener la paix sans la demander, nous composâmes la pièce qu'on va lire, qui obtint beaucoup de succès, et qui produisit le résultat que nous désirions. La paix fut signée entre les puissances belligérantes, et, contre l'ordinaire des traités passés entre souverains, la bonne intelligence a toujours duré depuis ce temps entre le théâtre des Variétés et les commis-marchands, qui en sont demeurés les fidèles alliés et les plus fermes soutiens.

Personnages.

BERNARD LEROND, commerçant.
M. DUTOUPET, artiste coiffeur.
VERNISSAC, auteur gascon.
M. GOBIN, bossu.
MADAME GOBIN, sa femme.
LEGRAND, souffleur du théâtre.
MOKA, garçon de café.
UN JOKEY anglais.
LA LIMONADIÈRE.
PLUSIEURS PERSONNES qui sont à la queue ou dans l'intérieur du café

La scène se passe au café des Variétés (1).

Le théâtre représente l'intérieur du café; on voit dans le fond, à gauche, les dernières personnes de la queue qui se pressent sous le vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOKA, MADAME GOBIN, PLUSIEURS CHALANDS.

CHOEUR.

AIR : *Allons, dépêchons.*

Mon Dieu ! quel fracas !
D'attendre je suis las.
Monsieur, ne poussez donc pas.
Mon Dieu ! quel fracas !
D'attendre je suis las.
Pourquoi n'avançons-nous pas?

MOKA.

Depuis une heure, voilà
Qu'à la porte l'on s'installe,
Et c' pauv'e public bâill' déjà,
Comm' s'il était dans la salle.

CHOEUR.

Mon Dieu, etc.

UN CHALAND.

Voilà qu'on ouvre, je croi.

MOKA.

Monsieur, votre demi-tasse?

LE MÊME.

Par où passe-t-on, dis-moi ?

MOKA.

C'est au comptoir que l'on passe.

CHOEUR.

Mon Dieu ! quel fracas !
Que font-ils donc là-bas ?
Ici l'on ne s'entend pas.
Mon Dieu ! quel fracas !
Que font-ils donc là-bas?
Et pourquoi n'entre-t-on pas?

PREMIER CHALAND. Garçon, un bol au rhum?

DEUXIÈME CHALAND. Garçon, une bouteille de bière?

MOKA. Voilà, voilà, voilà.

MADAME GOBIN. Monsieur le garçon, y a-t-il encore la queue?

MOKA. Madame, jusqu'à l'entrée du café. On ne peut pas pénétrer sous le vestibule.

MADAME GOBIN. C'est insupportable; vous verrez que mon mari n'aura pas de billets, depuis une heure qu'il est à la queue, et tout cela pour une méchante pièce.

MOKA. Ça, c'est vrai, c'est ce que tout le monde dit; mais il n'y a que celles-là qui prennent. Regardez-moi Phocion (1) ; le voilà bien avancé avec son mérite; il fallait faire jouer ça par M. Potier (2), vous auriez vu ! Parlez-moi des pièces où l'on s'étouffe, nous ne connaissons que cela au café.

AIR : *Un homme pour en faire un tableau.*

Les Boxeurs et les Innocents,
Les Farces, le Ci-d'vant Jeune Homme,
Font mousser les rafraîchiss'ments,
Et nous en vendons, Dieu sait comme.
D'un' pièce nous jugeons l'effet
Par les visit's qu'on vient nous faire,
Et Phocion n'a pas encor fait
Vendre deux bouteilles de bière.

MADAME GOBIN. Et mon mari qui me laisse là à l'attendre; il n'en fait jamais d'autre.

(1) On nomme ainsi le café qui est sur le boulevard Montmartre, à côté du théâtre des Variétés. Ce café communique avec le vestibule du théâtre. On l'appelle aussi café Delolencq, du nom du propriétaire.

(1) Tragédie de M. Royou, représentée sur le Théâtre-Français, dans l'année 1817. Ouvrage fort estimable, mais d'un genre trop sévère pour attirer la foule ou plaire à la multitude.

(2) Potier, comédien très-distingué, acteur du premier ordre sur un théâtre secondaire. C'est par lui que l'on rit depuis vingt ans. Une vogue aussi soutenue serait fort extraordinaire, et ce qui l'est encore plus, c'est qu'elle est méritée.

MOKA. Vous tenez donc bien à voir notre pièce?

MADAME GOBIN. Point du tout, moi je l'ai déjà vue.

MOKA. Et vous y retournez? Ah bien! par exemple, vous êtes la première qu'on y rattrape.

MADAME GOBIN. Est-ce que vous croyez que j'y viens pour votre pièce? C'est bien la peine pour voir un grand sec qui dit toujours des bêtises, et puis une grande dame : je ne sais pas son nom.

MOKA. Madame Vautrin, une petite maigre?

MADAME GOBIN. Non, non, une grande qui est jolie femme, mais qui fait les beaux bras.

AIR : *La maison de M. Vautour.*

Du reste, un style décousu,
Et des malices sans finesse,
Un lampiste, un niais, un bossu,
Aussi mal tourné que la pièce.
Venez donc du fond du Marais,
Voir sur des montagnes mal faites,
Le soleil entre deux quinquets,
Et l'Olympe sur des roulettes.

MOKA. Eh bien alors, pourquoi y allez-vous donc?

MADAME GOBIN. Pourquoi? c'est qu'on dit qu'il y aura du bruit, et s'il n'y en avait pas, je compte bien en faire.

MOKA. Est-ce que vous seriez attaquée?

MADAME GOBIN. Comment! si je le suis! Est-ce que mon mari n'est pas artiste mécanicien? est-ce qu'il n'a pas un premier garçon? enfin, est-ce qu'il n'est pas...

MOKA. Comment?

MADAME GOBIN. C'est public, tout le quartier sait bien qu'il est... tout le monde l'a reconnu.

MOKA. Mais encore, qu'est-ce qu'il est?

MADAME GOBIN, *montrant son épaule.* Eh! vous m'entendez bien, je n'ai pas besoin de vous le dire.

MOKA. Ah! j'y suis; votre mari, n'est-ce pas ce petit bossu qui était avec vous, et qui depuis un siècle est à la queue? Tenez, on le voit d'ici; il est encore à la même place!

MADAME GOBIN.

AIR : *Vivent les Gascons.*

Je crois que j'en perdrai l'esprit;
Mon Dieu, quel homme,
Quel petit homme!
Je crois que j'en perdrai l'esprit,
Voyez donc comme
Il est petit!
Enfin l'y voilà maintenant :
Eh! mon Dieu, qu'est-ce qui l'arrête?
Voilà que tout le monde prend
Des billets par-dessus sa tête.

ENSEMBLE.

Je crois qu'elle en perdra l'esprit, etc.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LEGRAND.

LEGRAND. Laissez-moi, laissez-moi passer, je suis de la maison.

MADAME GOBIN. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

MOKA. C'est le souffleur.

MADAME GOBIN. Il a un air endormi.

MOKA. Dam', il lit la pièce tous les soirs.

LEGRAND. Garçon, une demi-tasse!

MOKA. Versez au salon.

MADAME GOBIN. C'est apparemment pour se réveiller.

MOKA, *à M. Legrand, qui souffle son café.* Eh! ne soufflez pas, ce n'est pas trop chaud : ce que c'est que l'habitude. — Eh bien! monsieur Legrand, nous avons encore du monde.

LEGRAND. C'est une bénédiction.

AIR de *Marianne.*

Chez nous, depuis qu'on se rassemble,
Tout va des mieux, et grâce au ciel,
A la Gaieté, *Lutèce* tremble,
Et nous faisons pâlir *Daniel* (1).
Qu'un gai délire
Chez nous attire,
Mais qu'en sortant on finisse par rire.
Tout notre espoir
Serait de voir
Qu'on assiégeât tous les soirs
Nos couloirs.
Loin que cette guerre nous lasse,
Accourez! nous tiendrons longtemps,
Puisque ce sont les assiégeants
Qui nourrissent la place.

Ah çà, vous avez là le manuscrit que je vous ai laissé?

MOKA. Oui, le voilà. Si vous voulez qu'on le porte au théâtre?

LEGRAND, *le mettant dans sa poche.* Je le porterai moi-même. Songez donc que je tiens là tout le talent des acteurs et tout l'esprit de la pièce.

MOKA. Enfin, si vous voulez...

LEGRAND. Je vous remercie : ça n'est pas lourd.

MOKA. Est-ce que vous allez déjà vous installer dans votre loge?

MADAME GOBIN. Si ce monsieur pouvait me donner une petite place en se serrant un peu. Qu'est-ce que j'entends là? Enfin, c'est mon mari; ma foi, ce n'est pas sans peine.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. GOBIN.

GOBIN.

AIR : *Bon voyage.*

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Si dans la foule,
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin.

MADAME GOBIN. Vous avez donc enfin des billets?

GOBIN. Oui, ma petite femme.

Oui, chaque jour est pour moi jour de noce;
Plaisir d'autrui jamais ne m'attrista.
Je ne vais point demandant plaie et bosse,
J'en trouve ici bien assez comme ça.
Roul' ta bosse, etc., etc.

Plaisir, gaieté, voilà ma seule escorte;
Et les voleurs me causent peu d'effroi.
Qui me prendrait, morbleu, ce que je porte,
Se trouverait plus attrapé que moi.

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Si dans la foule,
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin.

MADAME GOBIN. Entrons donc vite, au lieu de nous amuser. Où sont ces billets?

GOBIN. J'ai bien les billets; mais je n'ai pas de place, car il n'y en a plus.

MADAME GOBIN. Comment?

GOBIN. Eh bien! ma petite femme, nous irons ailleurs; je me verrai jouer une autre fois.

LEGRAND. Comment! Monsieur, vous voir jouer! Est-ce que vous vous croyez offensé?

(1) *Lutèce* et *Daniel*, mélodrames de la Gaieté et de la Porte Saint-Martin.

GOBIN. Moi? non; je ne m'en doutais pas : c'est ma femme qui veut absolument que je le sois. C'était à qui me le persuaderait, jusqu'à mes confrères, mes confrères en bosse, qui voulaient me faire entrer dans une conspiration; car nous en avions aussi une, afin que vous le sachiez.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

Nous avions, pour l'abordage,
Choisi quinze des plus grands ;
Les petits, avec courage,
Devaient monter sur les bancs.
Nous avions même un commandant;
Et vous devinez, je gage,
Le signe de ralliement.

Ce qui a fait tout manquer, c'est que le chef s'est formalisé de ce qu'on ne l'appelait pas Votre Éminence, et l'on sait qu'un bossu tient éminemment aux formes.

MADAME GOBIN. Il n'en est pas moins affreux qu'un théâtre se permette de faire rire ainsi.

GOBIN. Eh parbleu! c'est son état de faire rire.

AIR : *Au clair de la lune.*

De toute la ville
S'il est fréquenté,
C'est qu'il est l'asile
Cher à la gaieté.
Chez eux à toute heure,
Ce sont des éclats...
On croit qu'on y pleure
Quand on n'y rit pas.

MADAME GOBIN. J'en conviens; mais s'attaquer à un corps aussi respectable que celui des bossus... Rien que d'y penser, ça fait hausser les épaules à tout le monde.

GOBIN. Ça n'est pas à moi, toujours; il est vrai que ça ne me les a pas fait baisser d'un pouce.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Dans l'État, nous ne formons pas
Une masse assez imposante,
Pour qu'à nos dépens ici-bas,
Il soit défendu qu'on plaisante :
Un trait malin me divertit,
Et me fâcher quand on me raille,
Serait prouver que j'ai l'esprit
Encor plus mal fait que la taille.

Par exemple, si j'en veux à quelqu'un, c'est à l'acteur qui me représente; on dit qu'il me ressemble, on jurerait que c'est moi. Si jamais je me trouve face à face avec ce monsieur Vernet (1)...

LEGRAND. Point du tout, ce n'est point la même personne. Vous êtes bien plus grand, bien plus bel homme; et d'ailleurs il ne dit que ce que je lui souffle.

GOBIN. Comment! c'est vous qui êtes?..

LEGRAND. Le souffleur du théâtre.

GOBIN. Ah! bien, c'est à vous que j'en veux.

LEGRAND. Non pas, diable! souffler n'est pas...

GOBIN. Au fait, il a raison. Vous voyez que je n'ai pas de rancune, et la première fois que j'irai, je vous promets de rire comme un... vous m'entendez.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VERNISSAC.

VERNISSAC. Ah! la maudite salle, on étouffe de chaud. Eh! san-dieu, garçon!

MOKA. Monsieur veut-il quelque chose?

(1) Vernet, jeune acteur plein de gaieté et de naturel, qui dans le *Combat des Montagnes* jouait le rôle du Bossu. C'est aussi lui qui jouait M. Gobin, et il avait su avec un rare talent donner à ces deux rôles une couleur et une physionomie différentes.

VERNISSAC. Oui, sans doute, une glace. Est-ce que Sainville n'est pas venu?

MOKA. Non, Monsieur; mais si vous voulez...

VERNISSAC. Non; je n'aurai soif que quand il sera arrivé.

MADAME GOBIN. Quel est ce monsieur?

MOKA. Un auteur gascon, qui trouve toujours moyen de se faire payer ses repas par ses confrères, et même ses rafraîchissements.

VERNISSAC.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Grâce au droit qu'ici je m'arroge,
Je suis riche sans rien avoir;
J'ai ma voiture et j'ai ma loge,
Je prends ma glace chaque soir.
Tous les jours, sans que l'on me prie,
Je vais dîner chez mes amis;
C'est ainsi qu'on descend *gratis*
Le fleuve de la vie.

(*Au souffleur.*) Eh! san-dieu! c'est vous, Mossou; je n'ai point reçu votre réponse pour ce petit ouvrage, car c'est à vous qu'on les adresse.

LEGRAND. Non, je ne me rappelle pas.

VERNISSAC. Oh! je vais vous mettre sur la voie : une petite pièce sur le saut du *Niagara,* une pièce épisodique. La première scène, nous mettons un avocat dans le genre de l'*Avocat Patelin.*

LEGRAND. Ah! tant pis, Monsieur, la pièce ne sera pas reçue; nous n'oserions la jouer à cause de messieurs de la faculté de droit.

VERNISSAC. Ah! qu'importe? je ne tiens pas à une scène; nous commencerons par la seconde. C'est un médecin comme ceux de Molière.

LEGRAND. Ça ne se peut pas, l'école de médecine qui se fâcherait...

VERNISSAC. Allons, commençons donc par la troisième; c'est un grand politique qui parle de tout.

LEGRAND. Nous aurions contre nous la moitié des salons de Paris.

VERNISSAC. San-dieu! Monsieur, de qui alors voulez-vous que je me moque? sera-ce des gens d'esprit?

LEGRAND. Non pas; chacun crierait qu'on l'attaque.

VERNISSAC. Eh bien! alors j'attaque ceux qui n'en ont pas. Eh donc! je n'aurai rien à craindre?

LEGRAND. Peut-être, Monsieur; il ne faut jamais avoir à lutter contre la majorité.

VERNISSAC. San-dieu! comment voulez-vous donc que l'on écrive la comédie?

LEGRAND. Oh! je vais vous le dire.

AIR : *J'avais un billet d'amateur.*

Ne dites rien des procureurs,
Et silence sur les notaires.
Craignez nos modernes docteurs,
Respectez les apothicaires.
Ne parlez pas des grands seigneurs,
Des journaux, de vers ni de belles,
Mais du reste peignez nos mœurs,
Et surtout qu'elles soient fidèles.

Il me semble qu'il vous reste encore un champ assez vaste.

VERNISSAC. Je ne vois pas cela.

LEGRAND. C'est que vous ne voulez pas voir.

AIR : *Ces postillons.*

Des gais enfants de la Garonne
Peignez l'esprit et les traits fanfarons.

VERNISSAC.

Non pas, san-dieu! je défends en personne
Qu'on ose attaquer les Gascons.

LEGRAND.

Qu'importe? suivez mon précepte.

Nous voyons tant d'originaux fieffés.

MOKA.

N'épargnez rien, pourvu que l'on excepte
Les garçons de cafés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. BERNARD.

BERNARD. Ah! il n'y a plus de place; peu m'importe, j'ai une loge, et j'espère rouler vos montagnes.

LEGRAND. A qui ai-je l'honneur de parler?

BERNARD. Monsieur, on me nomme Bernard Lerond, et je suis négociant, rue Saint-Denis, à la Bonne-Foi.

AIR des *Poëtes sans-soucis.*

J'ai toujours accueilli chez moi,
Ce fut notre règle commune,
La justice et la bonne foi,
Et bientôt j'ai vu la fortune
Avec elles venir s'asseoir
Dans mon comptoir. (4 *fois.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Je n'ai pas d'acajou brillant,
Et chez moi la dorure manque;
Mais des doublons, de l'argent franc,
Surtout de bons billets de banque;
Voilà, Monsieur, ce qu'on peut voir
Dans mon comptoir. (4 *fois.*)

LEGRAND. Est-ce que Monsieur se croirait attaqué?

BERNARD. Moi, Monsieur? point du tout; mais j'ai deux neveux, deux charmants garçons, qui sont à la tête de mon magasin, et que j'aime comme s'ils étaient mes fils. Eh bien! ce matin, en arrivant de Bordeaux, où j'avais été faire un voyage pour mes affaires, imaginez-vous qu'au lieu de m'embrasser et de me demander de mes nouvelles, ils m'abordent en se plaignant d'une injure qu'on leur a faite! Ils prétendent qu'on a voulu les tourner en ridicule... Et je ne souffrirai pas qu'on attaque ma famille...

LEGRAND. Comment! Monsieur, est-ce que messieurs vos neveux portent des moustaches?

BERNARD. Non, Monsieur.

LEGRAND. Est-ce qu'ils portent des éperons?

BERNARD. Non, Monsieur. Qu'est-ce que c'est que des éperons, des moustaches? je voudrais bien voir qu'ils en eussent: est-ce qu'ils rougiraient de leur état? Apprenez, Monsieur, que l'état de commerçant est le plus beau et le plus utile de tous.

AIR: *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est lui qui répand l'abondance
Par ses efforts industrieux;
C'est lui dont l'utile influence
Unit tous les peuples entre eux.
Aux nobles fruits de la victoire,
Si les états doivent l'honneur,
Si les beaux-arts en font la gloire,
Le commerce en fait le bonheur.

Et quand on a l'honneur d'être commerçant, on doit être fier d'en porter l'habit. Qu'est-ce que c'est que des moustaches?

LEGRAND. Prenez garde; n'en parlez pas si haut: si l'on vous entendait, il y aurait peut-être du danger.

BERNARD. A Dieu ne plaise que j'en dise du mal; je les respecte trop pour cela.

AIR: *A soixante ans.*

Rendons honneur aux guerriers intrépides
Qui pour la France ont bravé le trépas;
S'il le fallait, en les prenant pour guides,
On nous verrait tous marcher sur leurs pas.
Mais jusqu'alors, au sein de nos murailles,
(*Montrant la place des moustaches.*)
Ce noble signe a seul droit de flatter
Ceux qui déjà, sur les champs de batailles,
Ont acheté le droit de le porter.

LEGRAND. Quant à cela, tout le monde est de votre avis, et voilà justement ce que nous voulions faire entendre.

BERNARD. Oh! parbleu, c'est entendu.

AIR de la *Robe et des Bottes.*

Chez nous l'honneur devance l'âge;
Et les Français pensent avec raison
Qu'on peut bien avoir du courage
Sans avoir de barbe au menton;
Et fiers d'une aussi noble tâche,
Aux ennemis il ferait voir
Que pour leur couper la moustache,
On n'a pas besoin d'en avoir.

LEGRAND. Alors je ne vois pas trop pourquoi messieurs vos neveux n'ont pas voulu permettre qu'on attaquât un léger ridicule qu'ils ne partagent pas.

BERNARD. Oui, je crois que nous nous sommes fâchés un peu vite, et qu'au fait tout cela ne tombait que sur les éperons.

LEGRAND. Vous l'avez dit.

BERNARD. Eh bien! Monsieur, nous sommes aussi gens à entendre la plaisanterie; et je suis sûr que s'il en est encore quelques-uns parmi nous qui tiennent à cette petite manie, ils seront les premiers à en rire.. Tenez, moi, je me charge d'arranger l'affaire, et de leur dire:

AIR de la *Sentinelle.*

Oui, croyez-moi, déposez sans regrets
Ces fers bruyants, cet appareil de guerre,
Et des Amours, sous vos pas indiscrets,
N'effrayez plus la cohorte légère.
Si des beautés dont vous causez les pleurs,
Nulle à vos traits ne se dérobe,
Contentez-vous, heureux vainqueurs,
De déchirer leurs tendres cœurs,
Et ne déchirez plus leur robe.

LEGRAND. Et je suis sûr qu'ils auront égard à la pétition.

BERNARD. Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir éclairé... Je vais me placer dans ma loge, et vous m'entendrez. (*S'adressant au parterre.*) J'espère maintenant que personne n'a plus de réclamations à faire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUTOUPET, *paraissant aux premières loges.*

DUTOUPET. C'est ce qui vous trompe, ça ne finira pas ainsi.

LEGRAND. Je ne vois pas que dans notre pièce Monsieur soit attaqué en rien.

DUTOUPET. C'est justement pour ça que je réclame. Ces messieurs se plaignent d'être mis en scène, et moi, Monsieur, je me plains de ce que je n'y suis pas; il me semble que je suis un personnage assez important pour qu'on fasse attention à moi.

LEGRAND. En voici bien d'une autre! Mais, Monsieur, on ne fait pas ainsi une scène publique.

DUTOUPET. Au contraire, il ne peut y avoir trop de témoins; c'est une affaire dont je veux faire juges ces messieurs, et vous verrez s'ils ne vous donnent pas tort. Messieurs, je suis artiste coiffeur; j'ai un cabriolet et un jokey, suivant l'usage, puisqu'à présent il est impossible sans cela de faire son chemin! J'éclabousse tout le monde; je rase les boutiques; je frise les passants; et le soir, du haut de mon wiski, je fais encore la barbe à ceux que j'ai coiffés le matin. Tout à l'heure encore, en venant au théâtre, j'ai manqué

de renverser une pratique; il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu. Eh bien! tout cela n'y fait rien; et je ne puis venir à bout de faire du bruit dans le monde.

LEGRAND. Vous en faites beaucoup trop ici, et l'on ne trouble pas ainsi un lieu public.

DUTOUPET. Est-ce que vous croyez me faire peur? Apprenez que je suis un homme de tête; et que si une fois je mets les fers au feu, je vous prouverai que j'ai, comme un autre, la tête près du toupet.

LEGRAND. Au fait, Monsieur, que voulez-vous?

DUTOUPET. Je demande qu'il soit question de moi dans vos montagnes. Je ne vous demande qu'une petite scène; quand ce serait un peu tiré par les cheveux, qu'est-ce que ça fait?

LEGRAND. Monsieur, c'est assez difficile; mais je connais l'auteur, et je vous promets que, dans sa première pièce, il sera question de vous.

DUTOUPET. C'est ça; une pièce, un prologue, je n'y tiens pas... Vous me le promettez?

LEGRAND. C'est comme si vous y étiez.

DUTOUPET. Eh bien! à la bonne heure. Moi, je m'emporte d'abord; je suis vif comme la poudre; mais ça ne tient pas.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN PETIT JOKEY, *paraissant sur le théâtre.*

LE JOKEY. Le cabriolet de M. Dutoupet! Monsieur, le cabriolet est là.

DUTOUPET. Eh! c'est vrai; j'ai de l'ouvrage pour ce soir à l'Opéra, Vénus et Psyché qui hier se sont prises aux cheveux... Ça n'est pas aisé à démêler. Messieurs, les affaires avant tout. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

BERNARD. Plaisant original, qui se fâche de ce qu'on ne le met pas en scène, tandis que tant d'autres... Vous voyez, Messieurs, qu'il est difficile de contenter tout le monde.

VAUDEVILLE.

AIR du *Val de Vire.*

LEGRAND.

Depuis que ce bas monde est fait,
Partout on se querelle.
Ah! réalisons, en effet,
La paix universelle.
Entre les plaideurs,
Et les procureurs,
L'amour et l'hyménée;
Entre les mamans,
Entre les amants,
Que la paix soit signée.

VERNISSAC.

Entre l'artiste et les huissiers,
L'acteur et le parterre;
Les propriétaires altiers
Et l'humble locataire;
Entre le bon sens
Et des noirs pédants
La race renfrognée;
Entre les auteurs,
Les restaurateurs,
Que la paix soit signée.

DUTOUPET.

Vous qui, sur un char élevé,
Causez mainte bagarre,
Brûlez un peu moins le pavé,
Et surtout criez: Gare!
Que la foule qui
Redoute un wiski
Par vous soit épargnée;
Entre les piétons
Et les phaétons,
Que la paix soit signée.

GOBIN.

Les biens et les maux presque tous
Sont compensés sur terre;
On prétend que chez les époux
On voit souvent la guerre.
Je m'en aperçoi,
C'est un train chez moi
Le long de la journée!
Mais le jour finit,
Arrive la nuit,
Et la paix est signée.

BERNARD, *au public.*

On sait que c'est par des chansons
Que tout finit en France;
En chantant nous vous proposons
Un traité d'alliance;
Il ne suffit pas
Que la guerre, hélas!
Ici soit terminée;
Par un bruit plus doux,
Messieurs, prouvez-nous
Que la paix est signée.





HERMINIE. Ah! Cécile. — Acte 5, scène 8.

LA CALOMNIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 février 1840.

Personnages.

RAYMOND, premier ministre.
LUCIEN DE VILLEFRANCHE, son ami, député.
CÉCILE DE MORNAS, pupille de Raymond.
HERMINIE DE GUIBERT, sœur de Raymond.
M. DE GUIBERT, banquier, mari d'Herminie.
LA MARQUISE DE SAVENAY, cousine de Cécile.
LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, employé aux affaires étrangères.
COQUENET, habitant de Dieppe.
BELLEAU, garçon de bains.

La scène se passe dans l'hôtel des bains, à Dieppe.

(Le théâtre représente un salon des bains. Porte au fond et croisées donnant sur des jardins et sur la mer. A droite et à gauche, deux portes de chaque côté donnant sur des chambres ou sur d'autres salons. Au fond, un piano, des tables de jeu. A gauche, sur le devant du théâtre, une table ronde couverte de brochures et de journaux.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAIGNEURS ET COQUENET, *assis à gauche, autour de la table ronde, et lisant des journaux; entrent* HERMINIE ET CÉCILE; *puis, derrière elles,* BELLEAU ET MADAME DE SAVENAY, *à qui* LUCIEN *donne le bras.*

LUCIEN, *à Belleau.* Les appartements de ces dames seront-ils bientôt prêts?

BELLEAU. Dans l'instant!.. Jamais il n'y eut plus de monde que cette année aux bains de Dieppe... Avez-vous écrit vos noms sur le livre des voyageurs?..

HERMINIE. Eh! mon Dieu, non...

BELLEAU, *lui donnant le livre.* Ça occupe toujours!.. (*Les trois dames et Lucien écrivent leurs noms.*)

COQUENET, *de l'autre côté, à gauche.* Ce sont des voyageurs

et des voyageuses qui arrivent. (*Lisant tout haut son journal.*) « Grâce à la sagesse de l'administration et à l'activité « déployée par nos ministres, le commerce et l'industrie « renaissent de toutes parts... » Est-ce étonnant... voilà ma gazette qui, aujourd'hui, dit du bien de l'administration... Il faut qu'il y ait eu de grandes améliorations... et ça me fait plaisir... (*Regardant le titre.*) Eh non!.. je m'étais trompé de journal, ce n'était pas le mien... Garçon, celui du département!..

BELLEAU, *lui en donnant un.* Voilà, Monsieur... je le lisais...

COQUENET, *lisant.* « La faiblesse et la stupidité de l'administration... » A la bonne heure... « ont paralysé toutes « les sources de l'industrie... » C'est bien, je me retrouve... me voilà chez moi... avec celui-ci, je sais toujours d'avance ce que je vais lire.

BELLEAU. Eh bien! alors, qu'est-ce que vous y gagnez?..

COQUENET. Ça m'instruit, ça me tient au courant... (*Lisant.*) « Par malheur pour le pays, le personnage le plus « influent est M. Raymond qui, jadis avocat médiocre, est « devenu ministre... on ne sait comment... »

LUCIEN, *vivement.* On ne sait comment?.. (*Herminie lui fait signe de se taire.*)

COQUENET, *continuant.* « Risque de tout perdre.. » Ça se pourrait bien... et ça ne m'étonnerait pas, d'après ce qu'on sait de lui...

PREMIER BAIGNEUR. Un homme indigne!

DEUXIÈME BAIGNEUR. Mauvais citoyen!

PREMIER BAIGNEUR. Mauvais administrateur!

TROISIÈME BAIGNEUR. Mauvais fils!

COQUENET. Voilà ce que je ne lui pardonne pas; il paraît qu'il a chassé son père de chez lui... Vous m'avouerez que c'est atroce.

LUCIEN, *passant au milieu du théâtre.* Lui! Raymond?.. le connaissez-vous, Monsieur?..

COQUENET. Parfaitement... par mon journal... car, du reste, nous ne nous sommes jamais vus... ce qui est tout naturel... lui, premier ministre, et moi, Coquenet, propriétaire électeur de la ville de Dieppe, que je n'ai jamais quittée... attendant toujours, pour aller à Paris, l'arrivée du chemin de fer par les plateaux.

BELLEAU. Et vous l'attendrez longtemps, grâce au ministre!.. On dit ici qu'il a reçu des sommes énormes des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la vapeur allait ruiner. (*Il sort.*)

LUCIEN. Mais c'est absurde!..

HERMINIE, *le retenant.* Y pensez-vous, Lucien... faire un éclat... vous, son ami intime?..

COQUENET, *toujours à table, à ceux qui l'écoutent.* Et encore, ce n'est pas lui qu'on doit accuser le plus... c'est sa famille, c'est sa sœur.

HERMINIE, *se levant.* Monsieur!

LUCIEN, *la retenant à son tour, et à demi-voix.* Voulez-vous donc vous faire connaître?..

COQUENET, *continuant.* Sa sœur, qui est, dit-on, ambitieuse, intrigante... impérieuse.

PREMIER BAIGNEUR. C'est elle qui gouverne et qui accapare toutes les places.

HERMINIE, *que Lucien retient toujours.* C'est trop fort!.. (*Lucien l'oblige à se rasseoir, et reste près d'elle.*)

PREMIER BAIGNEUR. Témoin son mari... un banquier, un sot, un important... un être nul, qui vient d'obtenir ce riche emprunt.

COQUENET. En vérité!.. moi qui ne demanderais qu'une recette... et qui ne peux pas l'obtenir.

DEUXIÈME BAIGNEUR. Une affaire magnifique...

TROISIÈME BAIGNEUR. Un million de bénéfice!

COQUENET. Et en disposer pour un des siens... au lieu de la donner à quelqu'un de l'opposition... qu'on aurait gagné.

PREMIER BAIGNEUR. Comme c'est gouverner!..

COQUENET. Ça fait pitié...

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est d'une maladresse...

TROISIÈME BAIGNEUR. Pas tant!.. car on dit que le banquier partage avec son beau-frère le ministre...

COQUENET. Vous croyez?..

PREMIER BAIGNEUR. C'est possible...

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est probable.

BELLEAU. C'est sûr...

TOUS. Il n'y a pas de doute!

CÉCILE, *qui s'est contenue jusqu'alors, s'adressant à Herminie et à madame de Savenay.* Et vous pouvez écouter de sang-froid de telles calomnies?

MADAME DE SAVENAY, *à voix basse.* Que faites-vous, Cécile... vous, sa pupille?..

HERMINIE, *de même.* Son enfant...

CÉCILE, *se levant.* Et c'est justement pour cela que je prends sa défense... il ne m'appartient pas à moi, jeune fille, de juger les talents ou les opinions de l'homme d'État... mais je sais que mon tuteur est un honnête homme, je sais que la modique fortune de l'orpheline a prospéré entre ses mains, et que lui n'a rien, ne possède rien... Oui, Messieurs, cet homme, si avide et si gorgé d'or, a contracté des dettes pour doter sa sœur...

HERMINIE. Cécile... Cécile... plus bas.

CÉCILE. Et pourquoi donc, quand on l'attaque tout haut?

HERMINIE, *à part.* Comme si on disait ces choses-là.

COQUENET. Pardon... Mademoiselle... pardon, nous ne savions pas!.. sans cela... je me serais bien gardé!.. ce que vous nous racontez, d'ailleurs, me paraît si positif... moi, d'abord, dès qu'on me dit quelque chose... je le redis fidèlement sans aucune espèce d'intention.

HERMINIE. Comme un écho!..

COQUENET. C'est vrai... je n'ai jamais inventé une syllabe.

HERMINIE, *bas, à madame de Savenay.* Monsieur les répète...

MADAME DE SAVENAY, *de même.* Et pour les pensées...

HERMINIE, *de même.* Cela ne le regarde pas... ça dépend de celui qui précède.

BELLEAU, *entrant.* Le bateau à vapeur qui arrive! (*Tous se lèvent et prennent leurs chapeaux.*)

COQUENET. Le bateau de Brighton!.. je cours sur la jetée, c'est notre seule occupation du jour... à nous autres bourgeois de Dieppe!.. Mesdames... (*Il les salue et sort.*)

—

SCÈNE II.

LUCIEN, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, HERMINIE.

MADAME DE SAVENAY. Y pensez-vous, Cécile? prendre ainsi la parole et vous mettre en scène devant des étrangers, des... bourgeois!..

CÉCILE. J'ai eu tort, ma cousine, puisque vous me désapprouvez... et que Monsieur me semble de votre avis... par son silence... du moins.

LUCIEN. Non, Mademoiselle... je conçois votre indignation, et moi-même je la partageais en entendant outrager ainsi un camarade de collége, un ami d'enfance à qui je dois mon bonheur... car c'est à lui que je dois mon mariage. Mais ce mariage, auquel il veut assister, doit être célébré sans bruit et sans éclat... d'abord à cause de la santé de madame la marquise... et puis le ministre, qui ne peut s'absenter de Paris que pour vingt-quatre heures, désirait arriver ici sans être connu... et, dans cette petite ville, où la curiosité s'éveille d'un rien... je crains que la scène de tout à l'heure...

HERMINIE. Oh! vous d'abord vous craignez tout! le moindre bruit vous effraie... le moindre propos vous arrête... Sans cesse aux aguets pour interroger la rumeur publique, vous vous laissez guider par elle; et avant de faire une démarche, une visite, un pas, avant de saluer quelqu'un, vous regardez autour de vous, et vous vous demandez : Qu'est-ce qu'on va dire?

LUCIEN. J'en conviens... et devant vous, Cécile, devant vous que j'aime... j'avouerai hautement ce besoin d'estime, cette crainte des jugements du monde...

CÉCILE. Qui est d'un honnête homme.

HERMINIE. Ou d'un poltron... car enfin vous êtes l'ami et le camarade de mon frère, vous pensez comme lui au fond du cœur... oui, Monsieur, par inclination vous êtes ministériel... mais la peur de l'opinion vous empêche d'être... de la vôtre; et à la Chambre... vous votez contre nous de crainte des journaux et des épigrammes... qui vous empêchent de dormir!.. Bien plus... ici même, quoique épris et amoureux autant que peut l'être un député, vous avez été un an à avouer votre amour... et pourquoi?... parce que mademoiselle Cécile de Mornas est la cousine de madame la marquise de Savenay, d'un sang noble et légitimiste... et que vous vous répétez sans cesse : Que dira le monde?.. que dira mon journal?.. que dira l'extrême gauche? Enfin pour être heureux et pour épouser celle que vous aimez, vous avez été obligé de demander permission...

LUCIEN, *avec fierté*. A qui, s'il vous plaît?..

HERMINIE. A la révolution de juillet... qui y consent... ou qui du moins ferme les yeux... à condition que vous redoublerez, contre son tuteur, contre le ministre, vos attaques...

LUCIEN. Dites mes conseils, les conseils d'un frère; et s'il les suivait plus souvent, s'il bravait moins l'opinion publique, que je respecte, il ne serait pas en butte aux outrages et aux calomnies dont on l'abreuve chaque jour.

HERMINIE. Et qui n'ont pas le sens commun...

MADAME DE SAVENAY, *d'un ton grave*. Peut-être... Madame... peut-être...

CÉCILE. Quoi! ma cousine, vous pourriez croire...

HERMINIE, *à part*. Je déteste les marquises.

MADAME DE SAVENAY. Permettez, permettez... il ne faut pas faire si légèrement le procès à l'opinion publique... non pas que je me sois donné la peine d'examiner ici jusqu'à quel point ses attaques peuvent être fondées... car, nous autres, nous nous occupons fort peu de vos affaires actuelles; et dans mon château de Savenay, en Normandie, où je passe la moitié de l'année, nous ne discutons pas...

HERMINIE. Que faites-vous donc, Madame?

MADAME DE SAVENAY. Nous attendons!.. Mais enfin, il y a un vieux proverbe, bien peuple, bien trivial, en qui j'ai la bourgeoisie d'avoir confiance... c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée... et dans ce que dit le monde... quelque absurde que ce soit... il y a toujours au fond quelque chose de vrai... toujours.

CÉCILE. Quoi! ma cousine, vous n'admettez pas que la calomnie...

MADAME DE SAVENAY. Non, ma chère, la calomnie n'existe pas... je n'y crois pas... passe pour de la médisance, et si elle ose élever la voix, c'est qu'on lui en donne sujet... car dans la haute société... on n'invente pas... on raconte...

HERMINIE, *avec intention*. Il est alors des gens de qui on raconte beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, *avec hauteur*. Vous en connaissez, Madame?..

HERMINIE, *la regardant*. De très-proches...

MADAME DE SAVENAY. Dans votre famille, sans doute... et sans aller plus loin, votre crédit sur votre frère... et cet emprunt que votre mari vient d'obtenir, suffiraient pour justifier une partie des reproches qu'on adresse au ministre.

HERMINIE, *avec ironie*. Vous croyez?

LUCIEN, *vivement*. J'en étais sûr!.. je le lui ai dit... et malgré mes instances... malgré mes prières... il a cédé à vos sollicitations...

HERMINIE. Ah! c'est vous, Monsieur, qui vous y opposiez...

LUCIEN. Avais-je tort? vous voyez ce que produit une telle faveur... les bruits injurieux qu'elle fait courir, et les cris de rage que poussent déjà vos ennemis!..

HERMINIE. Je n'ai jamais prétendu leur être agréable, au contraire... et j'espère bien que mon mari n'en restera pas là... qu'il ira plus haut!..

LUCIEN, *avec chaleur*. Quoi! vous oseriez plus encore... et le pays, et la presse, et le monde... que ne dira-t-on pas?

HERMINIE. C'est juste!.. c'est votre phrase... je l'attendais.

LUCIEN. Et qu'y répondez-vous?..

HERMINIE, *gaiement*. Que je compte sur votre mariage... pour faire diversion... et pour occuper le monde!... il aura lieu de s'étonner et de causer à son tour, en voyant d'un côté tant d'empressement et d'ardeur... (*Montrant Cécile.*) de l'autre, tant de calme et de réserve... et il trouvera sans doute piquant de vous voir plus tard rencontrer dans votre ménage l'opposition que vous aimez tant à la Chambre. (*Apercevant une femme de chambre qui entre.*) Pardon, Monsieur, pardon, Mesdames... on nous annonce que nos appartements sont prêts... et je vais m'occuper de ma toilette, pour recevoir mon frère et mon mari. (*Elle leur fait la révérence et sort.*)

—

SCÈNE III.

CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

MADAME DE SAVENAY, *à Cécile, avec dépit*. Je permettrais encore les ministres... mais leurs femmes et leurs sœurs... je ne peux pas m'y résoudre! Il y a dans cette petite bourgeoise... une parodie de grande dame, qui me suffoque... elle n'a pas même de quoi être impertinente... et elle l'est...

CÉCILE, *souriant*. Comme une duchesse.

MADAME DE SAVENAY, *avec colère*. Elle! je l'en défie! elle aura beau faire... elle n'aura jamais cette impertinence de bon ton qui est de naissance, et que les parvenus ne peuvent acquérir... Venez-vous, Cécile?..

LUCIEN, *se mettant devant elle*. Pardon, Mademoiselle, un mot, de grâce... vous pouvez bien l'accorder à un prétendu, et devant madame la marquise, votre parente... (*Cécile et la marquise reviennent près de lui.*) Je vous ai vue cet hiver à Paris... et je me suis dit : « Ou je ne me marierai jamais, ou elle sera ma femme... » Et Raymond, mon camarade et mon ami, à qui je ne cachai pas mes espérances et mes craintes, m'aida à vaincre tous les obstacles... Comme votre tuteur, il ne réglait que votre fortune... votre main dépendait de vous et de votre respectable parente, madame de Savenay, qui par sa position et sa naissance pouvait me repousser, moi, homme nouveau... Il a triomphé de sa résistance... il a obtenu son consentement, plus encore!.. le vôtre... oui... je ne m'abuse pas... c'est son crédit sur vous... c'est son influence, bien plus que mon mérite, qui vous a décidée... et dans ma joie, dans mon égoïsme, je n'ai rien examiné, rien vu, que mon bonheur; je n'ai pas pensé au vôtre... mais aujourd'hui... et pour la première fois... je crains que l'obéissance seule...

CÉCILE, *souriant*. Je comprends! la phrase de madame Guibert a produit son effet...

LUCIEN, *vivement*. Non, sans doute. (*Avec embarras.*) Mais elle a remarqué... votre froideur... votre réserve... et ainsi que le prétendait tout à l'heure madame la marquise... si dans les discours du monde il y a quelque chose de véritable... si cette union doit vous coûter une larme ou un regret... si enfin... je ne suis pas aimé... comme je vous aime...

CÉCILE, *gravement*. Je vous entends, Monsieur... et vous n'aurez point fait en vain un appel à ma franchise.

MADAME DE SAVENAY. Cécile... que voulez-vous dire?

CÉCILE. Tout ce que je pense, Madame... (*Après un instant de silence, et se retournant du côté de Lucien.*) Orpheline de bonne heure, j'ai à peine connu mon père, qui, quoique d'une noble et ancienne famille, avait préféré son pays à sa noblesse... il avait pris du service sous l'Empereur... et s'était battu...

MADAME DE SAVENAY, *avec dédain*. Comme un roturier, comme un soldat.

CÉCILE. Il était devenu général et intime ami...

MADAME DE SAVENAY, *de même*. De l'usurpateur..

CÉCILE. A qui il resta plus fidèle que la fortune... Aussi, proscrit après Waterloo et mort dans l'exil, il confia par son testament l'administration du peu de biens qu'il me laissait à un jeune homme, un avocat pauvre et obscur... qu'il avait élevé, à qui il avait, autrefois, fait obtenir une bourse au Lycée impérial... Ce jeune homme, c'était Raymond, votre ami... et votre camarade d'études...

LUCIEN, *avec chaleur*. Je sais ce que vous devez à son zèle et à ses talents... je sais que lors des lois d'indemnité, c'est lui qui fit valoir vos droits.

CÉCILE. Qui les fit triompher dans ce procès...

LUCIEN. Qui commença sa réputation.

CÉCILE. Et qui changea en une brillante fortune le modeste héritage de l'orpheline... Madame de Savenay, ma parente, consentit alors à me retirer de la pension où mon tuteur m'avait placée, et voulut bien m'emmener avec elle, ici, en Normandie, dans son château... où nous vivions la plus grande partie de l'année. Le reste du temps se passait à Paris... et là, Monsieur, dès que je fus en âge de m'établir, je me vis entourée de jeunes gens aimables et brillants, qui se disaient mes adorateurs et qui m'offraient leurs hommages... à moi, ou à ma fortune, je n'examinerai pas. Mais ce que je puis vous attester, Monsieur, c'est que libre de choisir parmi eux, je l'aurais fait si leur mérite m'avait dicté quelque préférence... Tous m'étaient également indifférents... Un seul, peut-être, parla quelque temps à mon cœur ou à mon imagination... sans le savoir... sans m'en rendre compte... je crus l'aimer... je l'aimais peut-être...

LUCIEN, *vivement*. Et lui...

CÉCILE. Ne s'en doutait seulement pas, et n'a jamais pensé à moi! Il avait raison... tout nous séparait... je ne pouvais lui appartenir... et je ne comprends pas d'attachement possible en opposition avec le devoir... C'est vous dire, Monsieur, que cette chimère n'existe plus... Vous vous êtes présenté... vous avez demandé ma main... Mon tuteur m'a dit : « Monsieur Lucien de Villefranche est mon ami « d'enfance et mon adversaire politique... mais c'est un « homme de mérite, un homme d'honneur.. Il t'aime éperdument, il te rendra heureuse, je te le jure, aie confiance « en moi. » Et j'ai répondu : « Mon ami, disposez de ma « main... » Voilà, Monsieur, comment je vous ai connu, et comment je me suis engagée à vous; fidèle à mes serments et à mes devoirs, je me conduirai en honnête femme, en amie dévouée, je serai digne de vous et de votre estime... je le sens... je vous le promets!.. Et maintenant, en échange de l'amour ardent et passionné que vous éprouvez, dites-vous, pour moi, vous me demandez des sentiments pareils, que vous blâmeriez, peut-être, s'ils existaient déjà, mais que le temps amènera bientôt sans doute; et lorsqu'il en sera ainsi, je ferai comme aujourd'hui, Monsieur, je vous dirai la vérité... je vous la dirai toujours!.. et maintenant que vous savez tout, croyez-vous en moi?..

LUCIEN. Oui, plus qu'en moi-même!.. j'étais un insensé... j'exigeais ce que je ne puis obtenir encore, et ce que j'attendrai du temps et de mes soins!.. Pour commencer... confiance entière et absolue; et, quoi qu'il arrive... quoi qu'on puisse dire...

—

SCÈNE IV.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, LUCIEN.

LE VICOMTE, *à Belleau*. Comment, pour moi, ton ancien maître, il n'y aurait pas d'appartement!.. Arrange-toi! il m'en faut un... et ce qu'il y aura de mieux... Quand on se décide à être malade, il faut que ce soit avec agrément, ou ne pas s'en mêler... Ah! des dames. (*Saluant.*) Je ne m'attendais pas à cette heureuse rencontre.

LUCIEN, *bas, à Cécile qui salue*. Quel est ce jeune homme... qui vous salue d'un air si intime?

CÉCILE. Je n'en sais rien... il faut bien qu'il me connaisse; mais je ne pourrais pas dire son nom.

MADAME DE SAVENAY. Ni moi non plus, et il se trompe probablement... mais dans le doute... (*Elle fait la révérence au vicomte, qui la salue encore, et les deux femmes sortent avec Lucien par une des portes à droite.*)

—

SCÈNE V.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ.

LE VICOMTE, *suivant Cécile des yeux:* Une charmante personne... que je connais certainement et beaucoup... où diable l'ai-je vue?.. peut-être à l'Opéra... allons donc... à moins que ce ne soit aux premières loges... c'est possible... Sais-tu qui sont ces dames? Qui les amène?

BELLEAU, *naïvement*. Non, Monsieur... je n'ai pas encore eu le temps de causer avec leurs femmes de chambre; mais elles ont écrit leurs noms sur la liste des voyageurs.

LE VICOMTE. Ah! voyons... (*Lisant.*) La marquise de Savenay et mademoiselle Cécile de Mornas... Je ne connais pas... et cependant... (*Vivement.*) Eh! oui, c'est cela même... cette jeune personne qu'il y a six mois j'ai rencontrée.

BELLEAU. Vous la connaissez?..

LE VICOMTE, *avec distraction*. Infiniment... c'est-à-dire de vue... de souvenir... un fâcheux souvenir que j'avais eu le bonheur d'oublier... et voilà qu'ici même... au moment de mon arrivée... quand par ordonnance du médecin.. il m'est défendu de me fâcher ou de me contrarier... Après tout, ce n'est pas ma faute... au diable les idées tristes! (*Chantant.*) Tra, la, la, la, la... Dis-moi un peu... s'amuse-t-on à Dieppe?

BELLEAU. Oui, Monsieur... pas autant qu'à Paris quand j'étais votre groom!..

LE VICOMTE. Danse-t-on? y a-t-il des concerts? y a-t-il spectacle?..

BELLEAU. Oui, Monsieur... tous les soirs au salon... on fait de la musique. De plus, nous avons ici des amateurs qui jouent le vaudeville dans la semaine, et la tragédie le dimanche.

LE VICOMTE. C'est trop de plaisir... je vais me croire à Pa-

ris!.. et moi à qui l'on a ordonné de le quitter pour me reposer et me mettre au régime...

BELLEAU. Vous, Monsieur...

LE VICOMTE. Il n'y a pas moyen d'y vivre... je donne ma démission!.. des amis... des maîtresses... des créanciers! c'est drôle, dans les livres ou dans les comédies... j'ai cru que ce serait gai... pas du tout, c'est assommant, c'est exigeant... quand on doit maintenant... il faut payer...

BELLEAU. C'est selon.

LE VICOMTE. Eh! oui... mon cher... sinon, on devient mauvais genre... les gens comme il faut ne font plus de dettes... c'est une mode comme une autre... c'est bizarre, mais c'est ainsi... je m'en suis aperçu... moi, le vicomte de Saint-André... ça me faisait du tort...

BELLEAU. Vous devez donc beaucoup?..

LE VICOMTE, *riant*. Parbleu... si je voulais comme tant d'autres écrire mes mémoires. Si encore je m'étais amusé... mais je ne connais rien d'ennuyeux comme la vie de plaisir que je mène depuis dix-huit mois... Au lieu d'aller à mon ministère des affaires étrangères... où mon oncle m'a fait entrer... tous les jours au bois de Boulogne, au Jockey-Club, ou au balcon de l'Opéra... faire le matin l'état de postillon, et le soir un métier de dupe... obligé d'admirer, d'adorer ces dames, et de se battre pour elles... oui, le diable m'emporte! ça m'est arrivé une fois... contre un honnête homme qui sifflait... et qui avait raison... la petite était détestable ce soir-là... mais enfin... (*Respirant avec satisfaction.*) et grâce au ciel... elle m'a trahi!

BELLEAU. Ce qui vous désole.

LE VICOMTE. Au contraire, je ne suis plus obligé de crier *brava!* j'ai reconquis mon indépendance... je suis libre... et ruiné!..

BELLEAU. Vraiment!

LE VICOMTE, *se jetant sur le fauteuil, à gauche, près de la table et feuilletant le livre des voyageurs.* Une belle occasion pour être sage et pour étudier!

BELLEAU. Vous!

LE VICOMTE. Pourquoi pas?.. ça me changera... c'est du nouveau, et je ne penserai plus qu'à ça... (*Regardant toujours le livre des voyageurs.*) Ah! madame de Guibert... elle est ici... la femme du banquier et la sœur du ministre... Voilà les femmes que j'aime... aimable, spirituelle, méchante, excellente... tout cela à la fois... et coquette, et envieuse, et vaniteuse... et ambitieuse... c'est un charme... une femme complète, si elle avait des passions... mais elle n'a pas le temps!

BELLEAU. Vous la connaissez?

LE VICOMTE, *vivement*. Du tout... du tout... la sagesse... la vertu même!.. mais je connais son mari... un important... un fat... un vantard, et le bavard le plus ennuyeux... Il rit toujours... et il n'y a rien de triste comme la gaieté des sots... Il est aussi du Jockey-Club... et c'est lui qui m'a gagné, l'autre semaine, mon dernier billet de mille francs... Je vois qu'il n'a pas accompagné sa femme, et j'aurai du moins ici un avantage... c'est que je ne l'entendrai pas... (*Entendant rire dans la coulisse.*) Allons, décidément, je suis maudit!.. me poursuivre jusqu'ici, jusqu'à Dieppe... (*A Belleau.*) Vite mon appartement... et un bain... je n'ai plus qu'à m'aller jeter à la mer. (*Belleau sort.*)

—

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, *sur un fauteuil, tenant toujours le livre des voyageurs, et tournant le dos à de Guibert;* DE GUIBERT, *entrant par le fond avec* COQUENET.

DE GUIBERT, *entrant en riant, et tenant Coquenet par la main.* C'est toi, Coquenet, toi, que j'ai rencontré en descendant de voiture... Comme on se retrouve!.. qui m'eût dit que le rivage de Dieppe présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste!

COQUENET. Depuis quinze ans que nous ne nous sommes vus!

DE GUIBERT. Chez maître Durand, notre avoué... à l'étude où je faisais des romances... et madame Durand... te rappelles-tu madame Durand?.. et Didier, le maître clerc... mais je me tais... parce que de ce temps-là, déjà, vous m'accusiez d'être mauvaise langue et satirique comme Juvénal... Toi, c'est différent... tu as toujours été bon enfant... physionomie candide traduite de l'allemand... naturel excellent et inoffensif.

COQUENET. Tu es bien bon!

DE GUIBERT, *riant toujours.* Tu croyais toujours tout ce qu'on te disait... es-tu marié?

COQUENET. Pourquoi me demandes-tu cela?

DE GUIBERT, *riant.* Je te demande : Es-tu marié?.. Le tout pour s'amuser...

COQUENET. Moi... le mariage ne m'amuse pas beaucoup!.. attendu que madame Coquenet m'a gratifié de quatre enfants...

DE GUIBERT, *riant.* Qui te ressemblent... j'en suis sûr...

COQUENET. Les avis sont partagés... elle m'en fait espérer un cinquième... et quoique j'aie quelque fortune... quoique je sois, Dieu merci, un des plus imposés du département... tu comprends qu'avec cinq enfants, un pauvre propriétaire n'est jamais riche; aussi je ne rêve qu'aux moyens d'avoir quelque bonne place... J'avais là une pétition pour notre député... qui ne l'est plus.

DE GUIBERT. Est-ce qu'il lui serait arrivé un accident?

COQUENET. Il a été nommé pair! ce qui nous oblige à une réélection.

DE GUIBERT. Tu peux te passer de lui... je t'aurai ça.. j'obtiens tout ce que je veux... c'est-à-dire ma femme, qui est sœur du ministre...

COQUENET, *avec admiration.* Quoi! mon ami Guibert... tu es beau-frère du ministère?

DE GUIBERT. Comme tu vois, pas plus fier pour ça... une position superbe... en passe d'arriver à tout... et j'arriverai... (*A demi-voix.*) il en est question.

COQUENET. Est-il possible?

DE GUIBERT, *de même.* Ça ne me serait jamais venu à l'idée... mais ma femme le veut... elle y tient, il faut que cela soit... je serai obligé un de ces jours d'être ministre pour avoir la paix dans le ménage...

COQUENET. Moi, je ne demande pas tant, et si je pouvais être nommé à la recette de Dieppe, vacante par décès du titulaire...

DE GUIBERT. Nous verrons ça.

COQUENET. Ça ne rapporte que quinze mille francs... mais en revanche, on n'a rien à faire... place honorable qui irait à mes goûts et à mes moyens; car je vis sans ambition, sans intrigue, sans cabale... lisant mon journal et faisant ma partie de whist ou d'échecs...

DE GUIBERT. La vie de province!.. la douce médiocrité. *Aurea mediocritas.*

COQUENET. Oui, mon ami, *aurea,* si j'avais des appointements, si j'avais cette place... par malheur nous avons des concurrents...

DE GUIBERT. Il y en a toujours.

COQUENET. M. Rabourdin, un ancien employé, qui a des droits...

DE GUIBERT. Qu'est-ce que ça fait?.. si tu as des amis... si tu te mets bien avec ma femme... je te présenterai .. c'est elle que ça regarde... car nous ne nous mêlons jamais d'af-

faires ni de politique, nous autres jeunes gens fashionables du Jockey-Club, nous autres *lions* parisiens.

COQUENET. Tu es donc lion?.. tu es donc jeune?...

DE GUIBERT. Plus que jamais!.. car je suis riche... et à Paris, avec de l'argent, on n'a pas d'âge, on plaît toujours... on ne vieillit pas... au contraire... le Pactole, vois-tu bien, est la fontaine de Jouvence... Aussi, vivent le plaisir, le scandale et les aventures! je te les dirai, car je les connais toutes! sans compter celles dont je suis le héros, parce que tu sens bien qu'un banquier, je ne peux pas y suffire... parole d'honneur... Silence!.. c'est ma femme!

—

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, *toujours à gauche, près de la table, lisant et tournant le dos aux autres interlocuteurs;* DE GUIBERT, COQUENET, HERMINIE, *entrant par une des portes à droite, et s'arrêtant un instant devant une des glaces qui sont près de la porte.*

COQUENET. Ah! mon Dieu! c'est là ta femme?..

DE GUIBERT. Madame de Guibert!..

COQUENET. La sœur du ministre?

DE GUIBERT, *allant au-devant d'elle.* Elle-même... je vais te présenter.

HERMINIE. Monsieur, vous voilà! et ce n'est pas sans peine! prendre le bateau à vapeur jusqu'au Havre pour arriver plus vite...

DE GUIBERT. Nous allions comme le vent. Mais que veux-tu?.. trois cent cinquante passagers... au lieu de quatre-vingts... le tout par égard pour l'ordonnance de police... Nous touchions fond à chaque instant... de sorte que mon voyage maritime... s'est fait... par terre... (*Riant.*) Je suis destiné aux aventures... Voici, chère amie... j'ai l'honneur de te présenter... (*Il remonte le théâtre pour chercher Coquenet, et Herminie aperçoit en face d'elle le vicomte, qui vient de se lever; elle passe près de lui.*)

HERMINIE. Monsieur de Saint-André!..

DE GUIBERT, *riant et lâchant la main de Coquenet.* Le petit vicomte... ici... à Dieppe... Qui diable l'amène?.. Il vient me demander sa revanche... le billet de mille francs... les dix fiches que je lui ai gagnées avant-hier au whist!.. Ça va... je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE. Non, vraiment, je ne m'y exposerai pas... vous êtes trop heureux... monsieur de Guibert... tout vous réussit... Après cela, ce n'est pas votre bonheur au jeu que j'envierais le plus... ici, surtout...

HERMINIE. Savez-vous qu'on a raison de venir à Dieppe, ne fût-ce, Monsieur, que pour vous apercevoir... car, à Paris, on ne vous voit plus... c'est indigne...

DE GUIBERT. Je crois bien... il ne sort pas des coulisses de l'Opéra.

HERMINIE, *à son mari.* Où, sans doute, Monsieur le rencontrait?

DE GUIBERT. Du tout... je le sais par ouï-dire... par la renommée...

HERMINIE, *à son mari.* Avec qui, en effet, vous êtes très-bien... (*Au vicomte.*) Et vous venez à Dieppe?..

LE VICOMTE, *gravement.* Par régime, Madame... par sagesse.

HERMINIE. En vérité!..

LE VICOMTE, *de même.* C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer...

DE GUIBERT. Allons donc... faites donc le discret... comme si on ne le connaissait pas... Il a des intentions... il va tous les ans faire des passions dans les départements.

LE VICOMTE. Moi?..

DE GUIBERT. Conquérir chaque année de nouvelles provinces... Pas plus tard qu'il y a six mois... cette fameuse aventure, dont j'ai été témoin...

LE VICOMTE, *vivement.* Monsieur...

DE GUIBERT. Une histoire impayable... invraisemblable... de quoi faire un drame romantique!.. et si je vous la disais...

LE VICOMTE, *avec colère.* Monsieur... vous m'avez donné votre parole de n'en jamais parler... ni à moi, ni à personne au monde...

DE GUIBERT, *de même.* Aussi, je n'en parle pas... je ne dis rien... Il n'est pas moins vrai... que si je voulais...

LE VICOMTE, *de même.* Encore, morbleu!..

DE GUIBERT, *de même.* Mais je ne veux pas... je suis connu pour ma discrétion... et ma fidélité... à mes amis... A propos de ça... j'en ai un que j'oubliais... où donc est-il?.. (*Se retournant vers Coquenet, qui se tient à l'écart.*) Avance donc!.. Voici, Madame, un de mes anciens camarades... que je vous présente...

HERMINIE. Monsieur...

DE GUIBERT. Monsieur Coquenet, père de famille, propriétaire notable de la ville de Dieppe.

COQUENET. Moi-même.

DE GUIBERT. Homme paisible et sans ambition, qui désire une place de quinze mille francs, ici, à Dieppe, pour servir sa patrie et être utile à ses concitoyens.

COQUENET. Moi-même...

DE GUIBERT. Et un mot de toi, chère amie... une apostille au bas de sa pétition... (*A Coquenet.*) As-tu ta pétition?

COQUENET, *cherchant dans sa poche.* J'en ai toujours!

DE GUIBERT. Ma femme se chargera de la présenter à mon beau-frère le ministre... N'est-il pas vrai?

HERMINIE, *froidement.* Non, Monsieur!

DE GUIBERT. Comment, non?

HERMINIE, *froidement.* Je craindrais qu'on ne m'accusât de vouloir accaparer toutes les places...

DE GUIBERT. Allons donc!

HERMINIE, *de même.* C'est déjà trop d'avoir parlé pour mon mari... si j'osais demander plus, on me taxerait d'ambition... d'intrigues, peut-être.

DE GUIBERT, *à Coquenet.* Et qui donc?.. des sots et des imbéciles... n'est-il pas vrai?..

COQUENET, *balbutiant.* Certainement... mais (*Regardant Herminie.*) quand on ne connaît pas les personnes...

DE GUIBERT. Tu as raison... dès que ma femme te connaîtra mieux, elle se décidera à parler pour toi.

COQUENET. Je crains que non...

DE GUIBERT, *à demi-voix, avec importance.* Je m'en charge... j'en fais mon affaire!.. s'il le faut même... je dirai: « Je le veux! . »

COQUENET, *vivement.* Dis-le.

DE GUIBERT. Pas devant le monde!..

COQUENET. C'est juste!

DE GUIBERT, *lui prenant le papier.* Laisse-moi ta pétition, et reviens.

HERMINIE, *qui, pendant ce temps, a causé bas avec le vicomte.* Oui, Monsieur, nous allons, avant le dîner, faire une promenade en mer, et je compte sur vous... (*Le vicomte s'incline, et sort par la porte à gauche, pendant que Coquenet sort par le fond.*)

—

SCÈNE VIII.

HERMINIE, *s'asseyant près de la table, à gauche;* DE GUIBERT.

DE GUIBERT. Maintenant que nous sommes seuls... je te demande pourquoi tu n'as pas mieux accueilli mon ami Coquenet?

HERMINIE, *toujours assise.* Votre ami?

DE GUIBERT. Que je n'ai pas vu depuis quinze ans, j'en conviens... et une amitié qui a eu quinze ans d'*interim* n'est pas des plus violentes... Mais c'est égal, je me suis mis en avant... on n'aime pas à avoir l'air d'un zéro... et si ce n'est pour lui... du moins pour moi, et pour ma considération personnelle, je te prie d'avoir égard à cette pétition.

HERMINIE, *la prenant et la jetant sur la table, et frappant dessus, de la main, avec impatience.* Je vous prie, moi, de ne plus m'en parler!..

DE GUIBERT, *avec vivacité.* Et moi, je veux!..

HERMINIE, *se levant.* Qu'est-ce que c'est?..

DE GUIBERT, *baissant le ton.* Je veux savoir pour quelle raison?..

HERMINIE. La raison, c'est que M. Coquenet est un sot; c'est que votre ami est un ennemi qui, ce matin encore et sans me connaître, a répété ici des calomnies sur moi et sur le ministre.

DE GUIBERT. Il aurait répété de même des éloges, car de sa nature il est de l'avis de tout le monde, ne contrarie jamais personne; et si tu savais combien il est bon enfant...

HERMINIE, *sèchement.* C'est assez, c'est trop nous occuper de lui... Quelles nouvelles de Paris?.. avez-vous vu mon frère? est-il venu avec vous?..

DE GUIBERT. Il n'arrivera que ce soir; il y avait conseil des ministres... Il paraît, comme tu me l'as dit, qu'il est question de remanier... de modifier le cabinet...

HERMINIE. Oui... un changement aux finances... Lui avez-vous parlé?..

DE GUIBERT. J'ai hasardé quelques mots... qu'il n'a pas eu l'air de comprendre.

HERMINIE. C'est votre faute, il fallait aborder franchement la question; il croit avoir fait beaucoup en vous faisant obtenir cet emprunt... il vous croit enchanté...

DE GUIBERT. Le fait est que je suis très-content...

HERMINIE, *avec vivacité.* Ce n'est pas vrai, vous ne l'êtes pas... et avec le haut rang que vous occupez dans la banque il vous faut plus que cela... il le faut... pour moi... sinon pour vous... oui, Monsieur, je ne porte envie à personne, mais je veux que personne ne l'emporte sur moi... Je suis malheureuse, vous le savez, quand je vois une plus belle voiture, une parure plus brillante que la mienne... Eh bien! s'il faut vous le dire... j'ai une amie de pension, une amie intime dont le mari est ministre... je veux que le mien le soit aussi... ou tout au moins sous-secrétaire d'État... pourquoi ne le seriez-vous pas?..

DE GUIBERT. Mais, ma femme...

HERMINIE, *vivement.* A tout autre ministère, je ne dis pas... il faut des talents qui se voient!.. mais aux finances, on en a sans que cela paraisse... des comptes, des calculs... c'est un mérite de chiffres, et vous serez placé là à merveille, je pose zéro... et retiens... ce que vous voudrez... on ne s'amuse pas à vérifier, et on vous croit un grand homme sur parole...

DE GUIBERT. C'est possible... mais tu connais ton frère... il a haussé les épaules sans me répondre, et je n'ai pas osé continuer.

HERMINIE. Eh bien! moi... j'oserai... je parlerai...

DE GUIBERT. Encore si j'étais député... il me craindrait peut-être...

HERMINIE. Eh bien! Monsieur, il faut l'être, ça n'est pas si difficile.

DE GUIBERT. Il est capable de s'y opposer... car lorsqu'une fois il a dit non...

HERMINIE. Il faudra bien qu'il dise oui!.. il me doit le prix de ma complaisance... Savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris?.. pourquoi, à la prière du ministre, je suis venue ici, à Dieppe, ainsi que vous?..

DE GUIBERT. Par agrément, je le suppose... du moins, jusqu'ici, je l'ai appris ainsi.

HERMINIE. Non, Monsieur; pour signer au contrat de mariage de M. Lucien de Villefranche, l'ami de mon frère, et notre ennemi, à nous; lui qui ne perd pas une occasion de nuire à notre fortune... lui qui a tenté, mais en vain, de s'opposer à votre dernière entreprise!.. il me l'a avoué à moi-même.

DE GUIBERT. Et pourquoi, je vous le demande, avons-nous la bonté de faire ce voyage?

HERMINIE. Parce qu'il épouse une jeune personne de Normandie, dont la famille vient cette saison aux bains de Dieppe... un ange que mon frère admire... en un mot, son incomparable pupille... mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT. Cette beauté de province, dont j'ai si souvent entendu parler depuis notre mariage... est-elle aussi bien qu'il le dit?..

HERMINIE. Elle vient d'arriver avec une de ses parentes, madame de Savenay... qui est marquise... et bégueule... il y a déjà antipathie entre nous! quant à la jeune fiancée... mon frère m'a recommandé l'amabilité, les prévenances, la tendresse... ordre ministériel, auquel j'ai obéi... et j'y ai du mérite, car je la déteste déjà.

DE GUIBERT. Et pourquoi?..

HERMINIE, *avec volubilité.* Parce que de tout temps mon frère me l'a présentée comme l'emblème de toutes les vertus, le type, le modèle de la perfection... je n'aime pas les modèles... et une fois mariée avec M. Lucien... le plus ennuyeux de tous les hommes... une autre perfection dans son genre, elle et son mari habiteront avec mon frère, qui les adore et ne pourra rien leur refuser... ce sera dans son intérieur une opposition continuelle qui ruinera notre influence et notre crédit!.. Soyez donc sœur d'un ministre pour ne rien obtenir... pas la moindre faveur... pas la plus petite injustice!.. Et bien d'autres inconvénients... à Paris, à l'Opéra, aux Italiens, elle sera toujours avec moi dans la loge du ministre...

DE GUIBERT. Qu'est-ce que ça fait?

HERMINIE, *avec impatience.* Cela fait, Monsieur, qu'elle est jolie... ce qui est fort désagréable.

DE GUIBERT. Ah! elle est jolie?..

HERMINIE. Eh bien! n'allez-vous pas vous en occuper et l'adorer aussi... je vous défends de la regarder. (*Se retournant et apercevant Cécile au fond du théâtre.*) Eh! la voilà... cette chère enfant! arrivez donc, ma toute belle!..

—

SCÈNE IX.

COQUENET, *entrant par la gauche et s'adressant à* DE GUIBERT; HERMINIE, *allant au-devant de* CÉCILE, *de* MADAME DE SAVENAY *et de* LUCIEN, *qui entrent par la droite.*

COQUENET, *à Guibert, et à voix basse.* Eh bien! as-tu dit : Je veux?

DE GUIBERT, *de même.* Tu m'as compromis... tu ne me dis pas que ce matin...

COQUENET, *de même.* C'est ma faute!.. mais qu'importe, si tu es le maître...

DE GUIBERT, *de même.* Certainement... aussi, plus tard nous verrons... tâche, en attendant, de te mettre bien avec elle... (*Il continue de causer à voix basse avec Coquenet, en tournant le dos aux trois dames.*)

HERMINIE, *à madame de Savenay et à Cécile.* Oui, Mesdames, c'est mon mari, qui ne vous connaît pas encore, et qui meurt d'envie de vous être présenté.

MADAME DE SAVENAY, *bas, à Lucien.* N'est-ce pas le banquier dont on parlait ce matin?

LUCIEN. Lui-même. (*Herminie a pris la main de son mari qui causait toujours avec Coquenet et le présente aux deux dames; de Guibert passe près d'elles et les salue.*)

DE GUIBERT, *regardant Cécile.* Eh mais! je ne me trompe pas... j'ai déjà eu le plaisir de voir ces dames...

CÉCILE. Où donc, Monsieur?

DE GUIBERT. L'année dernière... en Normandie... à Rouen!

CÉCILE. Je ne me rappelle pas... mais c'est possible... (*A madame de Savenay.*) Lors de votre procès.

MADAME DE SAVENAY. Nous y sommes restées un jour.

DE GUIBERT. C'est cela même... (*Bas, à Herminie.*) Quoi!.. c'est là Cécile de Mornas... la prétendue de notre ami Lucien... j'en suis enchanté...

HERMINIE, *vivement.* Et pourquoi donc?..

DE GUIBERT, *en riant et à voix basse.* Une aventure, ma chère... une aventure que je sais sur son compte...

HERMINIE, *avec joie.* Il serait possible!..

—

SCÈNE X.

Les précédents, BELLEAU.

BELLEAU. Le canot est prêt... et quand ces messieurs et dames voudront partir...

HERMINIE, *à Cécile, à madame de Savenay et à Lucien qui sortent.* Nous vous suivons... (*Vivement, à son mari.*) Qu'est-ce que c'est, Monsieur?.. qu'est-ce que c'est?..

DE GUIBERT. Ah! par exemple... je ne puis le dire...

HERMINIE. Et moi, je veux le savoir...

COQUENET, *s'avançant.* Si je pouvais être utile à Madame...

HERMINIE. Merci, Monsieur!.. cela dépend de mon mari... qui parlera... (*En riant et donnant la main à son mari pour sortir.*) Ah! la jeune personne modèle a déjà eu des aventures... c'est délicieux... c'est charmant... (*Elle sort avec de Guibert.*)

COQUENET. Ah bah! des aventures... elle?.. à son âge?.. c'est inconcevable!

BELLEAU, *s'approchant de lui.* Qu'est-ce donc?

COQUENET. Rien... (*A demi-voix.*) On prétend que cette jeune personne, qui était là tout à l'heure, a déjà eu un amant!.. (*Il sort.*)

BELLEAU, *seul, riant.* Ah!.. elle a eu des amants!.. Fiez-vous donc aux demoiselles du grand monde!.. Elle a eu des amants!.. (*Il entend des sonnettes de différents côtés de l'hôtel.*) Voici! on y va! (*Il sort en courant.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, *tenant sous le bras une liasse de papiers*, LUCIEN.

LUCIEN. Enfin, te voilà, mon cher Raymond... comme tu arrives tard!..

RAYMOND. Que veux-tu? on n'est pas le maître... quand on est ministre: on ne s'appartient plus, et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié!.. Le conseil a fini si tard... j'ai cru que je ne partirais pas... et au moment de monter en voiture, les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marchepied... Tiens, tu vois ce que j'ai emporté avec moi... (*Lui montrant une liasse de papiers qu'il tient.*) J'en ai lu une partie en route... (*Allant les poser sur la table, à gauche, où est restée la pétition de Coquenet.*) Et puis, le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur, qui me rafraîchissaient le sang, ont donné, malgré moi, une autre direction à mes idées... le papier est tombé de mes mains, le présent a disparu... je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse... dans la cour du Lycée... le jour de mon premier prix, au concours général... vous, mes rivaux et mes amis, vous m'entouriez, vous m'applaudissiez... tandis que mon vieux père me serrait, en pleurant, dans ses bras... Mon pauvre père! . J'ai fait toute la route avec lui... avec toi... je me revoyais auprès du foyer paternel... choyé, chéri de tous... j'avais tout oublié... j'étais heureux... j'étais aimé!.. je n'étais plus ministre!..

LUCIEN. Et ton rêve va continuer, je l'espère... ici... avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille...

RAYMOND, *gaiement* Oui, j'ai laissé là-bas les ennemis et les haines... j'ai congé pour vingt-quatre heures... Eh bien! monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

LUCIEN. Nous revenons, à l'instant, d'une promenade en mer, que nous avons faite tous ensemble en t'attendant; j'étais à côté d'elle, et il me semble, si toutefois c'est possible, que, d'aujourd'hui, je l'aime plus encore!.. si jolie et si modeste... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances...

RAYMOND, *souriant de sa chaleur.* En effet, la tête n'y est plus... et tu as raison, c'est un vrai trésor que je te donne là... et que chacun eût envié!.. Ah! s'il était permis à un homme d'Etat d'être amoureux... si ma jeunesse, déjà flétrie et usée par les travaux, avait pu me laisser la moindre prétention de plaire, c'est une conquête que je t'aurais disputée... (*Riant.*) Oui, Monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule... j'y suis fait!.. et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux... car voilà la femme qu'il m'eût fallu... bonté, douceur, saine raison, jugement solide... et quand je la compare à mon étourdie, à mon évaporée de sœur... En as-tu été content, depuis qu'elle est ici?..

LUCIEN. Certainement... nous venons d'avoir la discussion la plus animée...

RAYMOND. Où donc?

LUCIEN. Pendant notre promenade sur mer.

RAYMOND. Un combat naval?

LUCIEN. Justement! une bataille rangée... Cécile et moi, d'un côté, te défendions contre ta sœur et son mari, qui t'attaquaient vivement.

RAYMOND, *souriant.* En vérité! c'est amusant... Et le sujet de l'attaque?

LUCIEN. Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille...



De Guibert. Et moi, je veux. — Acte 1er, scène 8.

RAYMOND. Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari...

LUCIEN. Précisément... lui confier une opération aussi importante, c'était déjà un tort... ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

RAYMOND. Oui, si, parmi les concurrents, il y avait eu des hommes de mérite... Mais ceux que l'on me proposait, je te le prouverai, n'étaient point d'honnêtes gens... de plus, ils étaient tous aussi nuls... et j'ai cru pouvoir, sans grande injustice, accorder à mon beau-frère la palme de la nullité... et de la probité!

LUCIEN. N'importe! tout autre choix valait mieux... car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs...

RAYMOND. Un pareil motif est bon pour toi, que les clameurs effraient... mais pour moi, c'est tout le contraire... tu sais bien que, dans les jours de combat, elles m'excitent et m'encouragent.

LUCIEN. Tu ignores donc ce que l'on a dit et imprimé!.. On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses, et que tu les partages avec ton beau-frère.

RAYMOND, *froidement*. Vraiment! ils disent cela? Parbleu, j'en suis charmé, et tu me fais grand plaisir... Est-ce tout?.. n'as-tu rien de mieux à m'annoncer?

LUCIEN. En vérité, je vous admire, toi et ton sang-froid... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines...

RAYMOND. Toi, je le crois bien... tu n'y es pas fait... tu n'y es pas habitué!.. Nous avons pris tous les deux des chemins différents, qui aboutiront peut-être au même but... moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front... toi, tremblant à son approche, et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles! quelque bas que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange... on l'y trouverait encore... c'est là qu'elle habite, et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi... tu as beau prodiguer les caresses et les poignées de main, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde...

LUCIEN, *avec fierté*. Excepté au pouvoir.

RAYMOND. Eh! morbleu! il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui... le courage serait peut-être de le défendre, et tu ne l'oses pas.

LUCIEN. Je défends ce que le monde approuve... je repousse ce qui est blâmé par lui... et toi, au contraire, tu

prends à tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements!.. frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense! S'il est au contraire quelqu'un que tout le monde s'accorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

RAYMOND. Celui-là n'aura pas le mien.

LUCIEN. Et pourquoi?

RAYMOND. Parce qu'il y a vingt à parier contre un que ces suffrages sont usurpés!.. Si un joueur gagne à tous les coups c'est que les dés sont pipés... si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un... c'est qu'ils sont gagnés ou vendus... car l'approbation universelle est impossible!.. Les jugements humains se composent de blâme plus que de louanges... d'erreurs plus que de vérités... et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis... celui-là... je l'estime, je l'aime et je le défends... mais l'ami de tout le monde doit être... selon moi...

LUCIEN, *riant*. Un réprouvé...

RAYMOND, *s'échauffant*. Oui, sans doute, car pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants... non, non, il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires... il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages... et, comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre... en immense majorité... j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

LUCIEN, *riant*. Est le plus honnête homme!

RAYMOND. Certainement! je m'en vante... et à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure... je me frotte les mains et je me dis : « Courage!.. poursuivons ma route!.. j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LUCIEN. Et ces morsures multipliées te laissent toujours invulnérable!..

RAYMOND. Autrefois... dans les commencements... je ne dis pas que j'eusse la force d'âme d'y rester insensible... mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir... quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels, accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux... j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds... et de les repousser dans leur bourbier natal!.. Si tu savais quelle a été ma vie!.. je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde! je ne te rappellerai pas les reproches dont ils m'accablent!.. avilir ma patrie, la livrer à l'étranger, la partager même... ils l'ont dit!... comme si cela était possible!.. moi... un ministre du roi!.. moi! un Français, moi qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays... (*Avec émotion.*) Enfin, ils l'ont dit... peu importe!..

LUCIEN. Cette idée seule t'émeut.

RAYMOND. Non... non... cela m'est indifférent... je te le jure; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait pas l'être... c'est quand je me suis vu attaquer dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne, qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur de répondre dignement à ses soins et à ses sacrifices... mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos concours; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes; si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent que l'on ne contestait pas alors, Dieu sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien! quand après de pénibles luttes et de glorieux combats, soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé; quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la Chambre, et que plus tard la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan, ma première pensée fut pour mon père... j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi... « Non, me dit-il, « je suis bien vieux! le séjour de Paris m'effraie... je préfère mon repos et ma retraite... c'est mon désir, mon « fils!.. » Ce désir, je devais le respecter... cette retraite, je l'embellis de mon mieux... je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner... et un matin, je lis dans une feuille publique que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan... à un vigneron... et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

LUCIEN. Chassé!

RAYMOND. C'était imprimé!.. et mille voix le répétaient à ma honte... Hors de moi, éperdu... je courus chercher mon père... « Que vous le vouliez ou non, cette fois, lui dis-je, il faut venir, il y va de mon honneur... on accuse votre fils d'être un ingrat, d'être un infâme... venez!.. » J'avais, ce jour-là, dans mon salon, des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris... J'amenai mon père, je le leur présentai, et m'inclinant devant lui, je m'écriai : « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous si votre fils vous respecte et vous honore. »

LUCIEN. C'était bien!.. très-bien... il n'y avait rien à répondre à cela.

RAYMOND, *avec ironie*. Ah! tu crois... tu crois qu'on impose silence à la calomnie... Le lendemain, tous répétaient que reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre qu'ils tournaient en ridicule... En vain mon père proclama hautement et attesta ma tendresse et mes soins pour lui... on prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi; que je l'avais forcé à les écrire; que la pension que je lui faisais en était le prix; que je la lui retirerais s'il parlait jamais et disait la vérité... Et maintenant, j'aurais beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction : quand on parle d'un mauvais fils, tous les regards se tournent de mon côté... ou plutôt se détournent de moi!.. Que faire?.. quel parti prendre?.. se brûler la cervelle?.. j'y ai pensé d'abord... je l'avoue.

LUCIEN. O ciel!..

RAYMOND, *avec amertume*. Mais loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus... voyez-vous, auraient-ils dit, l'effet des remords...

LUCIEN. Y penses-tu?

RAYMOND. Oui, mon ami, oui, tu ne les connais pas... et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins, peut-être, termineront les jours de mon père... ils diront que j'en suis cause... ils diront que je l'ai tué... ils m'appelleront parricide!.. je m'y attends... Eh bien! soit! redoublez vos clameurs, je les brave et les méprise... un mot, mon père... un seul mot!.. votre bénédiction au parricide!.. et que Dieu nous juge!..

LUCIEN, *avec émotion*. Raymond...

RAYMOND. Mais pour les jugements des hommes... jugements d'iniquités et d'erreurs... je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique... Fais ce que dois, advienne que pourra; c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui maintenant font mon bonheur. (*Avec exaltation.*) Oui... pamphlétaires et calomniateurs, je ne ferais pas un pas pour vous désarmer; si je savais qu'une mesure me rendît populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute... et approuvé par vous,

je dirais presque comme cet Athénien que le peuple applaudissait : Est-ce que j'ai dit quelque sottise?..

LUCIEN, *souriant.* Allons, allons... te voilà comme toujours! ardent, exagéré, dépassant le but, et allant trop loin.

RAYMOND. Je ne te ferai pas le même reproche.

LUCIEN. Je m'en félicite!

RAYMOND. Tant pis pour toi.

LUCIEN. Tant mieux, taisons-nous ; voici ta pupille.

—

SCÈNE II.

RAYMOND, CÉCILE, LUCIEN.

CÉCILE, *courant à Raymond.* Ah! Monsieur, nous vous attendions avec tant d'impatience... et votre retard nous avait bien inquiétés... il ne vous est rien arrivé?

RAYMOND. Rien, ma chère enfant, que la contrariété de ne pas te voir plus tôt.

CÉCILE. Quel dommage que vous n'ayez pas pu être de notre promenade en mer!..

RAYMOND. C'est égal... je n'étais pas absent pour vous... je le sais... je sais que tu m'as défendu...

CÉCILE. Vous n'en aviez pas besoin.

RAYMOND. Si vraiment... mes défenseurs sont trop rares pour que je ne les compte pas avec reconnaissance!.. comment se porte madame de Savenay, ta noble cousine?..

CÉCILE. Beaucoup mieux... depuis deux heures seulement qu'elle est à Dieppe... elle prie M. Lucien de vouloir bien passer dans son appartement pour une grave conférence, dit-elle, où je ne dois pas assister...

RAYMOND. C'est juste... les affaires d'intérêt regardent les grands parents... et les tuteurs... (*Prenant sur la table les papiers qu'il y a posés à la première scène.*) J'ai là un projet de contrat à vous soumettre. (*A Lucien.*) Examinez-le en m'attendant, et puis faites-moi le plaisir de placer tous ces papiers dans la chambre que vous me destinez. (*Cécile ramasse un papier qui était en dessous et qui tombe ; elle le lui présente.*) Qu'est-ce que c'est que ça?..

CECILE. C'était là, sur cette table, avec vos papiers...

RAYMOND, *lisant.* « Monsieur le ministre... la recette de « Dieppe est vacante par décès du titulaire... et jose me « mettre sur les rangs...» (*S'arrêtant et reployant le papier.*) Au diable les pétitions... à peine arrivé, elles m'assaillent déjà... et je vous demande comment on a pu me glisser celle-ci... à moins que ce ne soit au moment où je descendais de voiture... (*La mettant au milieu des papiers que tient Lucien*.) Nous avons le temps de lire, rien ne presse.

LUCIEN. Il faudrait voir cependant...

RAYMOND. C'est tout vu... c'est un intrigant... auquel je ne répondrai même pas.

LUCIEN. C'est quelqu'un de cette ville... quelqu'un peut-être d'influent... et c'est un nouvel ennemi que tu vas te faire...

RAYMOND. Ça m'est égal!

LUCIEN. On en a toujours assez.

RAYMOND. Peu m'importe!

LUCIEN, *s'adressant à Cécile.* Je vous demande, Mademoiselle, quel est le plus raisonnable? je m'en rapporte à vous.

RAYMOND. Et moi aussi... prononce!.. qui de nous deux a tort?

CÉCILE, *timidement.* Eh! mais... tous les deux peut être. . (*Vivement.*) Pardon... mais il me semble, à moi, qui ne m'y connais guère, (*Montrant Lucien*.) que si l'un craignait un peu moins les discours du monde... si l'autre les redoutait un peu plus. .

RAYMOND, *riant.* Bravo! nous tomberions dans le juste milieu.

CÉCILE. Non, mais vous seriez tous deux, peut-être, bien près de la perfection.

RAYMOND, *la regardant d'un air galant et rieur.* Nous y sommes dans ce moment.

CÉCILE. Ah! Monsieur se moque de moi! ce n'est pas bien.

RAYMOND, *à Lucien.* N'ai-je pas dit vrai?.. et pour t'en rapprocher le plus tôt possible... va parler affaires... je vous rejoins dans l'instant. (*Lucien sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE III.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND. Eh bien! ma chère enfant, maintenant que tu le connais, ne t'ai-je pas dit la vérité?.. et à part ses opinions, qui n'ont pas le sens commun, n'est-ce pas un excellent homme?

CÉCILE. Oui, Monsieur.

RAYMOND. Crois-tu être heureuse avec lui?

CÉCILE. Je l'espère...

RAYMOND. Ça ne suffit pas!.. je veux que tu en sois sûre... car ton père, à qui je dois tout, m'a légué le soin de ton bonheur... et si je me trompais! parle, mon enfant, ouvre-moi ton âme... autrefois, quand tu étais élevée près de moi, je ne te l'aurais pas demandé... te voyant tous les jours, je devinais, je prévenais tes moindres désirs... jusqu'à douze ou quatorze ans, tu as été ma fille... je t'avais regardée comme telle... mais alors, et quoique ayant le double de ton âge, les convenances et ma position m'ont forcé de t'éloigner, de te remettre entre les mains d'une parente, qui ne pouvait t'aimer comme moi, mais qui, plus heureuse, ne t'a pas quittée... s'est emparée à mon préjudice de ton amitié, de ta confiance...

CÉCILE. Jamais...

RAYMOND. Et maintenant que je ne sais plus, comme autrefois, lire dans tes yeux et dans ton cœur... je suis obligé de te demander : Que veux-tu, Cécile?.. que désires-tu?..

CÉCILE, *avec émotion.* Rien, Monsieur... le choix que vous avez fait doit assurer mon bonheur... et s'il en était autrement, ce ne serait pas votre faute... mais la mienne... aussi je n'hésite pas... car vous êtes mon père, et je dois vous obéir.

RAYMOND. Ce n'est pas ainsi que je l'entends ; et malgré mon amitié pour Lucien, s'il se présente une personne que tu préfères, si tu es aimée de quelqu'un... parle... je ne te reprocherai rien... que de ne pas me dire la vérité.

CÉCILE. Je vous l'ai dite, Monsieur : je ne suis aimée de personne.

RAYMOND. Bien vrai?

CÉCILE. De personne, je vous le jure... excepté de M. Lucien... et je pense comme vous que, sous tous les rapports, c'est un choix convenable... et honorable.

RAYMOND. A la bonne heure... je m'en vais le lui dire... Adieu, mon enfant, adieu... (*Il fait quelques pas pour sortir, s'arrête et la regarde.*) Cécile, tu as encore quelque chose à me demander?

CÉCILE. C'est vrai, Monsieur... et je n'osais pas... (*Raymond revient vivement près d'elle.*) c'est-à-dire avec vous, Raymond... j'oserais bien... Mais ce que j'ai à demander, c'est au ministre... et j'ai peur.

RAYMOND. Pourquoi donc?.. si c'est juste...

CÉCILE. Ah! c'est de toute justice... Des marins... des pêcheurs... ceux qui tantôt conduisaient notre barque... ils

sont bien pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, qui n'ont qu'eux pour vivre... et malgré cela, lors de la dernière tempête... ils se sont exposés pendant toute la nuit... l'un a ramené à bord trois passagers... et l'autre en a sauvé quatre... et ils n'ont eu pour toute récompense... que la joie de leurs enfants, qui croyaient avoir perdu leur père... Ai-je tort, Monsieur, de m'intéresser à eux, et de vous les recommander?

RAYMOND. Non, sans doute... je m'occuperai d'eux... dès aujourd'hui, dès ce matin... tu peux le leur dire.

CÉCILE. J'y vais à l'instant! quel bonheur!.. de leur porter la promesse formelle du ministre... du ministre lui-même... (*Coquenet entre par une des portes de gauche; il entend ces derniers mots, et voit Raymond embrasser Cécile sur le front. Cécile sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE IV

COQUENET, RAYMOND. *Il tire de sa poche un carnet et prend des notes sur la demande que Cécile vient de lui adresser.*

COQUENET, *à part, pendant que Raymond achève d'écrire.* Du ministre lui-même!.. c'est lui qui vient d'arriver... et puisque sa sœur refuse jusqu'à présent de parler en ma faveur... si je profitais de l'occasion pour faire mes affaires moi-même... ça n'est pas défendu... et comme je ne suis pas censé le connaître, cela n'en fera que plus d'effet. (*Il s'approche de la table, y prend un journal, et salue Raymond qui lui rend son salut.*) Monsieur arrive, à ce que je vois.

RAYMOND. Oui, Monsieur.

COQUENET. Il vient peut-être de Paris?

RAYMOND. Oui, Monsieur!..

COQUENET. Je vous en fais mon compliment...

RAYMOND. Il n'y a pas de quoi...

COQUENET. Si vraiment, si vous étiez hier à la Chambre?

RAYMOND. J'y étais...

COQUENET. Vous pouvez vous vanter d'avoir entendu un fameux discours... celui qu'a prononcé le ministre, et qui a tenu toute la séance... Quel homme, Monsieur, que ce gaillard-là! comme il les a retournés, vers la fin surtout?..

RAYMOND. C'est l'endroit qui a excité le plus de murmures...

COQUENET. Qu'est-ce que ça fait?..

RAYMOND, *se rapprochant.* Ah! cela ne vous fait rien?

COQUENET. Non, Monsieur, cela n'empêche pas que ce ne soit un superbe discours... et un homme d'un talent immense, prodigieux... (*Avec brusquerie.*) Si vous ne pensez pas comme moi, tant pis pour vous... voilà mon opinion...

RAYMOND, *souriant.* Que j'estime... (*A part.*) surtout pour sa rareté...

COQUENET, *continuant avec chaleur.* C'est un homme d'État, celui-là... le seul que nous ayons.. ou je ne m'y connais pas...

RAYMOND, *à part, de même.* Ma foi, il faut venir à Dieppe pour entendre ces choses-là... (*Haut.*) On s'occupe donc de lui, en ce pays?

COQUENET. Il y est adoré...

RAYMOND, *à part et de même.* Ah bah!.. Et le télégraphe qui ne m'en dit rien...

COQUENET. On lui dresserait des statues.

RAYMOND, *à part.* Pour m'en jeter demain les débris à la tête... (*Haut.*) C'est une très-aimable ville que la vôtre, Monsieur...

COQUENET. Oui, l'air y est pur, la population éclairée, les fonctionnaires y sont très-bien... Nous venons, avant-hier, d'en perdre un très-estimé...

RAYMOND. Je le savais.

COQUENET, *à part.* Déjà! (*Haut.*) C'est la nouvelle du pays... cela fait une place vacante... et l'on compte plusieurs concurrents...

RAYMOND. Je m'en doute... car moi, qui suis de Paris, et qui ne peux rien, j'ai déjà reçu une pétition à ce sujet.

COQUENET. Est-il possible?

RAYMOND. On me l'a remise au moment où je descendais de voiture.

COQUENET. Vous m'avouerez que c'est d'une indiscrétion, pour ne pas dire plus... et j'en suis fâché pour notre endroit... (*A part.*) Ce ne peut être que Rabourdin, le sous-directeur, le seul qui ait des chances... (*Haut.*) Du reste, je connais ici tout le monde... et si vous me disiez le nom de l'individu, qui devait être au bas de la demande?

RAYMOND. Je ne l'ai pas lu... je n'ai pas achevé la pétition.

COQUENET. Franchement, vous avez bien fait... je me doute de qui cela peut être...

RAYMOND, *riant.* D'un intrigant... d'abord... c'est ce que j'ai pensé.

COQUENET. Et vous avez eu raison.

RAYMOND. Cela ne m'empêche pas cependant de voir... d'examiner... de prendre des renseignements... Et vous, Monsieur, qui êtes de cette ville...

COQUENET. Voilà quinze ans que je n'en suis sorti.

RAYMOND. Vous qui me paraissez un citoyen estimable, et en l'opinion duquel on peut avoir confiance...

COQUENET. Vous me faites trop d'honneur...

RAYMOND. Dites-moi, puisque vous semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable... un homme de talents?

COQUENET, *d'un air dubitatif.* Eh! eh!

RAYMOND. Jouit-il de quelque estime... de quelque considération?

COQUENET, *de même.* Eh! eh!

RAYMOND. C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité mêmes?..

COQUENET, *de même.* Eh! eh!

RAYMOND. Vous y mettez une discrétion et une délicatesse que j'apprécie... vous n'osez me dire que ce choix n'est pas convenable?..

COQUENET. Franchement... il y a mieux que cela à choisir... et pour peu que l'on ne se presse pas et qu'on attende...

RAYMOND. Je vous remercie, Monsieur... Sans avoir d'action directe dans cette affaire... il se peut que je sois consulté, que l'on demande mon avis, et alors, je me souviendrai de celui que vous avez eu l'obligeance de me donner. (*Il salue Coquenet et sort.*)

—

SCÈNE V.

COQUENET, *seul.* Je n'ai rien dit : pas un mot, pas une syllabe... ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival! un concurrent! c'est de bonne et légitime défense... chacun pour soi... Dieu et les ministres pour tout le monde... Et puis, Rabourdin est garçon... et je suis père de famille... Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration... vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable! il faut de la justice... chacun son tour! A bas le cumul et le monopole!..

SCÈNE VI.

HERMINIE, DE GUIBERT, COQUENET.

HERMINIE, *entrant en causant avec son mari.* Oui, Monsieur, vous pensiez ce matin à la députation pour arriver au ministère... il y a dans cette ville, à ce qu'on vient de m'apprendre, une réélection que l'on peut contester... et faire tourner à votre profit.

DE GUIBERT. Certainement!..

HERMINIE. Eh bien! alors, tandis que vous êtes dans le pays, tâchez d'obtenir des voix... de gagner des gens influents...

DE GUIBERT. Je ne demanderais pas mieux... c'est toi qui les repousses. (*A demi-voix.*) Voilà mon ami Coquenet... propriétaire... électeur... un des plus imposés du département... que tu refuses d'appuyer...

HERMINIE. Et qui vous dit cela!.. est-ce qu'il faut faire attention à un mouvement de dépit ou de mauvaise humeur?.. est-ce qu'on ne change pas d'idées vingt fois par jour?..

DE GUIBERT. Tu l'entends, mon ami... (*A demi-voix.*) Je t'avais bien dit qu'elle finissait par faire tout ce que je voulais... tu seras nommé... ma femme parlera pour toi au ministre.

COQUENET. C'est ce que j'ai déjà fait?..

DE GUIBERT. Tu l'as donc vu?..

COQUENET. Nous venons de causer ensemble... dans un incognito réciproque; et quoiqu'il ignore qui je suis, je le crois très-bien disposé pour moi!.. si, maintenant... madame veut me proposer... comme receveur... une idée qui viendrait d'elle... parce que moi, je ne peux plus... me mettre en avant... je crois que nous l'emporterons.

HERMINIE. Je ne demande pas mieux... je sais même en ce moment le moyen de tout obtenir de mon frère... les deux places ensemble... à une condition!

DE GUIBERT. Et laquelle?

HERMINIE. C'est que vous me raconterez dans tous ses détails l'aventure dont vous m'avez dit un mot ce matin... l'aventure arrivée à mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT, *vivement.* Impossible, ma chère... impossible... c'est un secret trop important.

HERMINIE. Raison de plus! vous parlerez... ou je suis muette... je ne dis rien à mon frère...

COQUENET. Un moment... il y va de notre fortune... et il ne s'agit pas ici d'une indiscrétion déplacée... toi, qui en fait d'aventures racontes toujours avec tant de facilité...

DE GUIBERT. Oui; mais celle-ci... j'ai promis de la garder pour moi...

COQUENET. Et tu tiens ta parole... ta femme est une autre toi-même... ton ami aussi...

DE GUIBERT. Je le sais bien... mais cela me ferait de fâcheuses affaires avec le ministre...

HERMINIE, *vivement.* Le ministre...

DE GUIBERT, *de même.* Avec d'autres personnes encore!.. des mauvaises têtes... des férailleurs... moi je n'aime à me battre que le moins possible... et ça n'aurait qu'à en venir là...

COQUENET. Si ça se savait!.. mais nous nous tairons...

DE GUIBERT. Toi, je ne dis pas... tu seras comme moi... tu auras peur!.. mais ma femme... tu ne la connais pas...

HERMINIE. Et moi, Monsieur, je vous déclare que vous avez excité et redoublé ma curiosité à un tel point, que je veux... j'exige que vous parliez à l'instant même, ou je me brouille avec vous, je ne vous revois de ma vie...

DE GUIBERT, *à voix basse.* Eh bien! donc... et puisque vous me promettez tous les deux le secret .. je vous dirai tout ce que je peux vous dire... apprenez que l'année dernière... dans une maison... (*Se reprenant.*) dans un château... où j'ai rencontré Cécile pour la première fois... j'ai vu, le matin au point du jour, un beau jeune homme sortir de son appartement...

HERMINIE. Vous l'avez vu...

DE GUIBERT. De mes propres yeux vu... et il ne peut, à cet égard, me rester aucun doute... car le mystérieux inconnu, que je connais très-bien, me l'a avoué lui-même en me faisant jurer le silence le plus profond.

HERMINIE. A merveille... et cet inconnu, quel est-il?

DE GUIBERT. Voilà, par exemple, ce que je ne vous dirai pas... je lui ai promis le secret, et je n'irai pas à plaisir me compromettre... en vous révélant un nom tout à fait inutile au piquant de l'anecdote...

HERMINIE. Vous avez raison!.. d'autant que j'ai deviné... je sais qui!..

DE GUIBERT. Silence, alors, et n'allez pas me compromettre.

HERMINIE. C'est mon frère.

DE GUIBERT. Non pas!..

HERMINIE. J'en suis sûre. . à votre effroi d'abord, et à votre inquiétude... et puis l'adoration que Raymond a pour sa pupille, les louanges dont il l'accable... le crédit qu'il lui accorde à nos dépens. (*A Guibert qui veut parler.*) Vous avez beau vous fâcher, c'est lui... Monsieur, c'est lui!..

COQUENET. Il est de fait que je l'ai trouvé ici, tout à l'heure, qui l'embrassait!

HERMINIE, *avec joie.* Vous l'entendez!.. je n'en dirai rien... mais j'en suis enchantée.

DE GUIBERT. Ce n'est pas vrai!..

HERMINIE. Ah! monsieur mon frère, vous qui me faites toujours de la morale.

DE GUIBERT. Ce n'est pas vrai, vous dis-je.

HERMINIE. Vous osez le nier...

DE GUIBERT. Permettez! je ne dis pas que le ministre ne soit pas actuellement fort bien avec elle, ça ne me regarde pas... mais ce n'est pas lui dont je veux parler!.. la vérité avant tout... il ne faut compromettre personne.

COQUENET, *gravement.* Alors, c'est un autre...

HERMINIE, *gaiement et en riant.* Ça en fait deux! c'est gentil.

DE GUIBERT. Ma femme!.. point de suppositions hasardées, je vous en prie...

HERMINIE. Alors, Monsieur, point de demi-confidences... quel est donc ce séducteur si discret... si timide... qui n'ose paraître et qu'on n'ose nommer devant moi?..

COQUENET. Je le connais...

HERMINIE, *remontant le théâtre pour voir si personne ne vient.* Vous me le direz.

COQUENET, *bas à l'oreille.* C'est toi-même, mon gaillard... c'est toi...

DE GUIBERT, *avec embarras et à demi-voix.* Veux-tu te taire... devant ma femme...

COQUENET, *lui faisant signe qu'il gardera le silence.* J'en étais sûr...

HERMINIE, *qui a remonté près de la porte à droite, redescend le théâtre en courant et revient se placer entre eux deux.* Silence... c'est mon frère...

COQUENET. Parlez-lui... je m'en vais... j'aime mieux ne pas être là... mais je reviendrai... car voici bientôt l'heure où tout le monde se réunit au salon. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VII.

DE GUIBERT, HERMINIE, RAYMOND.

RAYMOND, *qui est entré en lisant un papier, lève les yeux et aperçoit Herminie et Guibert.* Ah! bonjour, ma petite sœur! (*Donnant la main à Guibert.*) Bonjour, mon cher Guibert.

HERMINIE. Vous avez fait un bon voyage?

RAYMOND. Excellent!

HERMINIE. J'en suis ravie, et je le suis, surtout, de vous voir!.. vous savez qu'il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé...

RAYMOND. Je le crois bien... j'arrive!..

HERMINIE. Aussi, j'ai deux pétitions à vous adresser!.. ça vous étonne?

RAYMOND, *souriant.* Non, parbleu!.. ce qui m'étonnerait, ce serait si tu n'en avais pas!..

HERMINIE. La première... mais je vous préviens d'abord qu'elle ne compte pas... c'est pour un ami... une personne de cette ville... M. Coquenet!

RAYMOND. Coquenet!.. justement... (*Montrant le papier qu'il tient à la main.*) J'étais à lire sa pétition... une pétition qui m'a été remise au moment de mon arrivée!..

HERMINIE. Il demande la place de receveur.

RAYMOND, *montrant la pétition.* Je le vois bien!

DE GUIBERT. Que sollicite aussi un M. Rabourdin, mais Coquenet est notre ami...

HERMINIE. Un ami intime...

RAYMOND, *avec intention.* Que tu connais... tu es sûre de le connaître?..

HERMINIE. Pas beaucoup!.. mais mon mari...

RAYMOND. Tu me permettras alors d'attendre de plus amples informations... car quelqu'un de ce pays... quelqu'un tout à fait désintéressé dans la question, m'a fait sur lui un rapport très-défavorable...

HERMINIE. Quelque envieux!..

RAYMOND. Il n'en avait pas l'air; quoique paraissant le connaître mieux que personne, il y a mis une discrétion... enfin, comme je te l'ai dit... je m'informerai, et saurai qui de vous deux a raison... voyons maintenant ta demande principale!..

HERMINIE. Ne l'avez-vous pas devinée... le peu de mots que vous a dits mon mari... la tendresse que j'ai pour lui... et que vous prenez pour de l'ambition...

RAYMOND. Je comprends... c'est toi qui lui as donné ces idées de pouvoir.

HERMINIE, *avec câlinerie.* Eh bien! oui... toute ma joie, tout mon orgueil, seraient de le voir votre collègue...

RAYMOND, *imitant son ton.* Eh bien! non... ce n'est pas possible...

HERMINIE. Et pourquoi donc?.. il est capable ou il ne l'est pas?

RAYMOND. C'est évident! voyons le dilemme?

HERMINIE. S'il est capable... faites-le nommer...

RAYMOND. C'est juste... et s'il ne l'est pas?..

HERMINIE, *vivement.* Raison de plus... car vous l'êtes, vous!.. et vous ordonnerez, vous gouvernerez sous son nom... tout n'en ira que mieux... il y aura enfin unité dans le gouvernement...

RAYMOND. Le raisonnement est supérieur, et je n'ai rien à y répondre, qu'un seul mot: non.

HERMINIE, *avec colère.* Vous osez dire: non!..

RAYMOND, *froidement.* Je l'ose, et je t'engage même à ne plus m'en parler... et à n'y plus penser.

HERMINIE. Moi, j'y penserai toujours... je vous en parlerai sans cesse, et il faudra bien que vous cédiez, ou je dirai partout de vous un mal affreux...

RAYMOND. Permis à toi... et tu trouveras de l'écho... il ne manquera pas de monde pour faire ta partie...

HERMINIE. Ils font bien... ils ont raison... je suis de leur avis... c'est indigne de traiter ainsi une sœur qui vous aime...

DE GUIBERT. Il est de fait, mon beau-frère, que vos procédés envers nous...

RAYMOND. Et toi aussi... qui t'en mêles?.. c'est charmant d'être ministre... on vous accuse de tout immoler à votre famille, et votre famille se plaint qu'on la sacrifie...

HERMINIE. Ah! j'aurais plus de pouvoir, plus de crédit sur vous, si au lieu d'être sœur... j'étais votre pupille... (*De Guibert lui fait signe de se taire.*)

RAYMOND. Sans contredit; car si tu étais Cécile, tu ne demanderais que des choses raisonnables.

HERMINIE. Raisonnables ou non, je serais sûre de les obtenir...

DE GUIBERT, *à demi-voix.* Ma femme, au nom du ciel... (*Haut, et pour interrompre la conversation.*) Voici toute la société des bains qui se rend au salon, car tous les soirs on fait de la musique.

SCÈNE VIII.

HERMINIE, *à l'extrême gauche;* LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, *entrant sur ces derniers mots;* DE GUIBERT, *au milieu du théâtre;* CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, *allant s'asseoir à droite;* LUCIEN, *appuyé sur leur fauteuil;* RAYMOND, *allant causer avec elles;* BAIGNEURS ET BAIGNEUSES, *qui entrent dans le salon, s'asseyent sur des canapés, se placent à des tables que l'on dresse, ou à la table ronde, et lisent des journaux ou des brochures;* DES DAMES *s'approchent du piano qui est ouvert, d'autres travaillent, pendant que* BELLEAU *va et vient, et offre des rafraîchissements à tout le monde.*

LE VICOMTE, *à de Guibert.* De la musique... c'est ce qu'on dit, et nous allons rire.

DE GUIBERT. Et ma femme qui a promis de chanter.

LE VICOMTE, *à Herminie, en s'inclinant.* Alors nous ne rirons plus, nous admirerons... et j'en ai grand besoin... je m'ennuie déjà ici.

DE GUIBERT, *souriant.* Et les plaisirs... et les amours?..

LE VICOMTE. Bah! c'est toujours la même chose... et il me prend souvent l'envie de me lancer dans le sérieux et dans l'utile, pour m'amuser.

DE GUIBERT. Prenez garde, vous devenez philosophe!..

LE VICOMTE, *levant les yeux et apercevant Raymond, à droite, en face de lui.* — *A part.* Monsieur Raymond!.. (*Il s'approche et le salue.*)

RAYMOND, *lui rendant son salut.* N'est-ce pas monsieur le vicomte de Saint-André?..

LE VICOMTE. Attaché aux affaires étrangères.

RAYMOND. Que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois. (*Souriant.*) Non pas à son ministère...

LE VICOMTE, *de même.* C'est vrai... ce n'est pas là qu'on me trouve... mais en revanche, là, comme ailleurs, on a dû vous dire beaucoup de mal de moi... et cela sans doute m'a fait du tort dans votre esprit...

RAYMOND, *froidement.* Cela m'a prévenu en votre faveur, et m'a fait penser qu'il n'était pas impossible que vous eussiez du mérite.

LE VICOMTE, *étonné.* Monsieur...

RAYMOND. Sans cela, comment expliquer cet acharnement contre un jeune étourdi, qui n'a encore employé son temps qu'à faire des folies et des dettes... A votre âge, on n'a que des camarades... on n'a pas encore l'honneur d'avoir des ennemis. . Courage, jeune homme, c'est bon signe, cela promet!.. mais ça ne suffit pas... il faut justifier cette haine.

LE VICOMTE. Ah! que l'on m'en offre les occasions.

RAYMOND. Eh bien! nous verrons; et pour commencer, il faut vous éloigner de Paris... nous trouverons moyen de vous employer.

LE VICOMTE. Je suis prêt à partir, et suis à vos ordres, monsieur le ministre.

TOUS LES BAIGNEURS, *à demi-voix*. Le ministre... (*Ils causent entre eux et regardent Raymond, qui retourne s'asseoir près de Cécile et de madame de Savenay, et cause avec elles : pendant ce temps, entre Coquenet, qui s'approche de M. et madame de Guibert.*)

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, COQUENET.

COQUENET, *à demi-voix, à madame de Guibert*. Eh bien! mon aimable protectrice, quelles nouvelles?

HERMINIE. Mauvaises pour tout le monde...

COQUENET. Ah bah!..

HERMINIE. On vous a desservi auprès de lui

DE GUIBERT. On lui a dit de toi un mal affreux...

COQUENET. Et qui donc?..

DE GUIBERT. Quelqu'un de l'endroit...

COQUENET, *vivement*. Je sais qui... ce ne peut être que Rabourdin... mon concurrent.

DE GUIBERT. C'est possible.

COQUENET. C'est évident... c'est le seul qui ait intérêt à me nuire... et vous conviendrez que c'est indigne... que c'est infâme... d'employer de pareils moyens pour réussir... je le dirai partout.

DE GUIBERT. Et tu feras bien.

HERMINIE. Du reste, tout n'est pas perdu... Le ministre, qui ne vous connaît pas encore, a promis de prendre des informations.

COQUENET. C'est ce que je demande... parce que, n'en déplaise à Rabourdin, je veux agir franchement et loyalement... mais si, en attendant, je puis lui rendre la pareille et trouver quelque occasion de lui nuire en dessous... (*Pendant ces derniers mots, des baigneurs ont porté au milieu du théâtre et sur le devant, le piano qui était au fond de l'appartement.*)

DE GUIBERT, *à haute voix*. Ne disait-on pas que ces dames allaient nous faire de la musique?.. (*A sa femme qui est assise.*) Le quatuor de la *Dame du Lac*, que tu étudiais tout à l'heure..

HERMINIE. Je suis bien en train de chanter...

DE GUIBERT. Tu l'as étudié avec mademoiselle Cécile...

CÉCILE, *vivement*. Oh! du tout!.. (*Bas, à Lucien qui est près d'elle.*) Je n'oserai jamais devant le monde...

HERMINIE, *à part*. Ça la contrarie... (*Se levant vivement et passant près d'elle.*) Eh bien! voyons... je suis à vos ordres... nous ne chantons pas assez bien pour nous faire prier... et si Mademoiselle y consent...

CÉCILE. Pardon, Madame; nous n'avons pas achevé de répéter ce morceau... et puis, pour ce quatuor, il manque deux personnes... la voix de basse... d'abord...

DE GUIBERT. C'est moi... je chante tous les rôles de Lablache.

RAYMOND, *à part, et souriant*. Belle recommandation pour être ministre!

DE GUIBERT, *montrant un jeune homme en gants jaunes qui est près de lui*. Et voici M. de Sivry, un ténor délicieux... qui, de plus, accompagne à merveille. (*Le jeune homme s'incline et se met en devoir d'ôter ses gants. — A Herminie.*) Allons, ma chère amie... (*Allant à Cécile.*) Allons, Mademoiselle... il n'y a plus à refuser... vous feriez manquer ce morceau...

CÉCILE, *souriant*. Je le ferai manquer bien mieux encore... en acceptant...

LUCIEN, *à demi-voix et d'un air de prière*. N'importe, Mademoiselle, on vous regarde, et c'est fixer l'attention.

CÉCILE. J'obéis.

HERMINIE, *avec bonté*. Et vous avez raison. (*A part.*) Elle ira tout de travers...

DE GUIBERT, *offrant la main à Cécile, qu'il conduit au piano*. Nous demanderons à la société cinq minutes de répétition à demi-voix. (*Guibert, sa femme et Cécile se groupent près de M. de Sivry, qui vient de s'asseoir au piano, et tous quatre étudient à voix basse; pendant ce temps, Coquenet, qui était à gauche du théâtre, a remonté par le fond derrière le piano, et est redescendu à droite où l'on vient de dresser une table de whist.*)

COQUENET, *présentant une carte à Raymond*. Monsieur voudrait-il être de notre whist?

RAYMOND, *prenant la carte*. Très volontiers... (*Coquenet retourne à la table de whist et compte les fiches et les jetons.*)

LUCIEN, *à Raymond qu'il prend par le bras*. J'ai vu tout à l'heure, dans l'autre salon, des dames qui regardaient Cécile en chuchotant et en causant avec ce M. de Sivry qui accompagne au piano... quel est-il?..

RAYMOND. Je l'ignore. (*Lui montrant Belleau, qui dans ce moment leur présente un plateau de rafraîchissements.*) Mais demande au garçon des bains; ces gens-là savent tout. (*Il retourne près du piano où M. de Sivry et les dames préludent à voix basse.*)

LUCIEN, *pendant que Belleau lui présente le plateau, prend un verre d'eau sucrée*. Dis-moi, Belleau... quel est ce jeune homme... là... au piano?..

BELLEAU. Près de la jeune personne. (*D'un air malin.*) Hein! comme ils se regardent... et comme ils ont l'air de s'entendre?.. (*Avec finesse et à voix basse.*) C'est peut-être un des trois...

LUCIEN, *étonné*. Comment... un des trois?..

BELLEAU. Oui... l'on prétend qu'elle a eu déjà trois aventures...

LUCIEN, *remettant son verre sur le plateau*. Morbleu!

BELLEAU. Prenez donc garde, vous avez manqué de renverser mon plateau.

LUCIEN, *cherchant à se contenir*. Pardon... (*Cherchant à rire.*) Eh!.. de qui le sais-tu?..

BELLEAU. De personne... on en parlait tout à l'heure dans l'autre salon, et tout le monde vous le dira : c'est connu... (*Il va présenter son plateau à d'autres personnes.*)

LUCIEN, *à part*. Non... ce n'est pas possible... c'est absurde!.. ce n'est pas d'elle qu'il a voulu parler!.. ou plutôt j'ai mal entendu, je ne suis pas dans mon bon sens...

COQUENET, *lui montrant la table qui est prête*. Si Monsieur veut tirer les cartes... (*Lucien va à la table, retourne une carte et revient près de Coquenet.*) Vous avez l'as de cœur.

LUCIEN, *s'efforçant de rire*. Oui, Monsieur... mais une question... vous qui étiez tout à l'heure dans l'autre salon... avez-vous entendu dire que cette jeune personne qui est au piano...

COQUENET, *à voix basse*. Silence... il ne faut pas parler de cela... vous savez donc aussi?..

LUCIEN, *dans le dernier trouble*. Mais... à peu près...

COQUENET, *à voix basse*. Ils disent trois ou quatre intrigues... mais ce n'est peut-être pas vrai... il ne faut jamais croire



De Guibert. Silence, alors. — Acte 2, scène 6.

que la moitié de ce qu'on dit... (*Lucien fait un geste de fureur et veut s'éloigner ; madame de Savenay se présente à lui à sa gauche.*)

MADAME DE SAVENAY. J'ai un *deux*, vous êtes mon partner... venez, Monsieur.

LUCIEN, *hors de lui.* Oui, Madame. (*Il se retourne et trouve de l'autre côté Raymond et Coquenet.*)

RAYMOND ET COQUENET, *l'entraînant.* Allons... plaçons-nous.

DE GUIBERT, *au piano.* Enfin !.. nous sommes prêts... nous commençons !.. (*M. de Sivry, qui est au piano, joue la ritournelle. — Raymond, Coquenet, madame de Savenay viennent de s'asseoir à la table de whist. — Lucien, debout encore et prêt à s'asseoir, regarde du côté du piano. — Les chanteurs, tenant leurs papiers de musique, vont commencer le morceau.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, *seul.* Je n'ai pas dormi de la nuit... je ne sais à quelle idée m'arrêter, ni quel parti prendre... il faut que je parle à Raymond... car, enfin, rien n'est encore terminé !.. excepté madame de Guibert et son mari, personne ici ne sait que ce contrat doit se signer aujourd'hui... Personne ne me connaît pour le prétendu ; de ce côté, du moins, j'échapperai aux railleries et au ridicule... Mais sur les propos de ce garçon de bains et de ce Coquenet, le type des badauds de province... renoncer à celle que j'aime, à un mariage avantageux, sans raisons, sans motifs... sans preuves !.. Il est vrai que j'ose à peine interroger... tant j'ai peur qu'ils ne devinent tous l'intérêt que je porte à Cécile... Mais enfin, des preuves... personne n'en donne... il n'y en a pas... et cependant, cela se dit, cela se répète, et... tout à l'heure encore... là... dans ce salon, n'ai-je pas entendu, près de moi, les suppositions les plus extravagantes, sur Cécile, sur



RAYMOND. Appuie-toi sur ce bras. — Acte 3, scène 14.

sa famille, sur tout ce qui l'entoure... et une fois que je serai marié, ils ne m'épargneront pas... bien plus, ils diront que je n'ignorais rien... ce Coquenet l'attestera... lui, qui est venu hier tout me raconter, à moi-même !.. Je savais tout... et j'ai passé outre, parce que Cécile est riche, de haute naissance... pupille du ministre... Ils le diront... je les entends déjà croasser de tous côtés autour de moi... J'en ai le frisson... j'en ai la fièvre !.. Allons, consultons Raymond, lui seul peut me donner un bon conseil... C'est lui !.. quelle contrariété ! il est avec sa sœur.

—

SCÈNE II.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN.

HERMINIE. Comment, Monsieur, vous ne déjeunez pas avec nous ?..

RAYMOND, *avec son chapeau et ses gants.* Non vraiment !.. le vicomte de Saint-André a trahi, hier soir, mon *incognito*, et il faut que j'aille ce matin, avec le sous-préfet et les notables de la ville, à trois lieues d'ici, poser la première pierre d'un phare qui doit éclairer la côte... Impossible de me soustraire à cet honneur, qui va me valoir quelques quolibets... N'est-ce pas, Lucien ?.. vous allez dire, vous autres, que le ministère a beau établir des phares, il n'y voit pas plus clair pour cela...

LUCIEN. Mon ami, j'aurais voulu te parler...

RAYMOND. Est-ce à ce sujet ?..

LUCIEN. Non, pour autre chose...

RAYMOND. Impossible, en ce moment... ces messieurs vont venir me prendre en voiture... si même ils ne m'attendent déjà... mais je reviendrai pour dîner... un grand dîner, où j'aurai l'élite de la population... les titres sont connus... il faut en accepter les charges... Mais ce soir... pour nous dédommager, (*Frappant en riant sur l'épaule de Lucien.*) le contrat que nous signerons...

LUCIEN. C'est justement à propos de cela... que je voudrais te faire part... d'une inquiétude... que j'ai.

RAYMOND. Je devine... ta corbeille qui n'arrive pas... Sois tranquille, tout était commandé avant mon départ, et choisi avec un goût... Ce n'est pas moi qui m'en suis chargé... c'est ma sœur... qui a présidé à tout cela !

LUCIEN. Quoi! c'est madame qui a eu cette complaisance?..

RAYMOND. Elle en a été ravie! les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de noce... (*A sa sœur.*) Et quand celle-là arrivera-t-elle?

HERMINIE. Aujourd'hui, je le suppose; du moins on me l'a formellement promis... le premier magasin de Paris!..

RAYMOND. Ce n'est pas une raison d'exactitude... au contraire!.. N'importe... j'aime à y croire... et tantôt nous jouirons de l'effet...

LUCIEN, *à demi-voix.* Oui.. mais comme je te le disais... je désirerais te parler?..

HERMINIE, *faisant la révérence.* Je vous demande bien pardon, Monsieur, j'étais arrivée avant vous.

RAYMOND. Quoi!.. même en famille, on se dispute chez moi les audiences... Parlez vite... les dames d'abord,.. c'est de droit... (*Lucien va s'asseoir sur un des fauteuils.*)

HERMINIE. Deux mots suffiront... Je vois avec peine, Monsieur, que vous ne me rendez jamais justice..

RAYMOND. Si vraiment... j'ai pu te reprocher de l'étourderie, de la frivolité... jamais de torts sérieux!.. et si chaque jour ils m'attaquent dans mon honneur... ils ont du moins respecté le tien!.. C'est une joie et une consolation réservées à notre vieux père, qui n'en a plus d'autres...

HERMINIE. Eh bien! Monsieur, s'il en est ainsi... vous savez ce que je vous ai dit hier?..

RAYMOND. Tu m'as dit tant de choses...

HERMINIE. Pour cette nomination... dont j'ai promis de vous parler sans cesse, quoi qu'il m'en coûte...

RAYMOND. Ça ne te coûtera plus rien, tu n'auras plus cette peine... notre nouveau collègue est nommé...

HERMINIE, *avec joie.* Il serait vrai?..

RAYMOND. Et ce n'est pas ton mari...

HERMINIE, *avec colère.* Ah! c'est une trahison!..

LUCIEN, *avec étonnement et se levant.* Comment!.. il était sur les rangs?..

RAYMOND. Tu l'entends!.. voilà Lucien... voilà nos amis eux-mêmes qui haussent les épaules à l'idée seule d'une pareille prétention... et si j'avais pu l'accueillir un instant, ils s'y seraient opposés.

LUCIEN, *avec chaleur.* Oui, vraiment... pour ton honneur...

RAYMOND. Je ne le leur fais pas dire...

HERMINIE, *à Lucien.* Et moi, Monsieur, je me rappellerai ce mot-là...

RAYMOND, *se retournant vers Lucien.* A toi, maintenant... parle...

LUCIEN. Pas devant ta sœur...

HERMINIE. Je comprends... encore quelque perfidie... quelque complot contre moi...

SCÈNE III.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN, BELLEAU.

BELLEAU, *entrant et s'adressant à Raymond.* M. le sous-préfet... et toutes les autorités sont en bas, dans une calèche... Les voilà qui descendent et demandent M. le ministre.

RAYMOND. Je cours au-devant d'eux... (*A Lucien qui veut le retenir.*) Mon cher ami, à mon retour, nous causerons... il ne faut jamais qu'un ministre se fasse attendre... ça donne le temps de dire du mal de lui...

BELLEAU, *naïvement.* Oh non! monsieur le ministre... ils n'oseraient pas... car en arrivant, j'ai entendu M. le sous-préfet qui disait aux autres : Taisez-vous donc, il est ici!..

RAYMOND, *riant, à Lucien.* A merveille!.. ils avaient déjà commencé... (*A Belleau.*) Passe devant... dis-leur que je vais avoir l'avantage (*En riant.*) de les interrompre!.. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

HERMINIE, LUCIEN.

HERMINIE. Je vois, Monsieur, que j'essaierais en vain de balancer votre crédit, et surtout celui de votre prétendue, de votre fiancée, à qui l'on n'a rien à refuser...

LUCIEN, *étonné.* Que voulez-vous dire?..

HERMINIE. Qu'au moment même où je sollicitais en vain, Cécile venait d'obtenir du ministre cinq ou six places vacantes... ici, à Dieppe... Des pilotes, des gens du port, des commis, ont été nommés à sa recommandation... elle dispose de tous les emplois, et désormais, quand je voudrai obtenir quelque faveur, c'est à elle que je m'adresserai... (*Avec ironie.*) ou plutôt à celui qui aura tout pouvoir par elle,,, (*Lui faisant la révérence.*) à vous, Monsieur, son heureux époux!.. (*Elle le salue et sort.*)

SCÈNE V.

LUCIEN, *seul, avec agitation.* Et elle aussi... dont les compliments ironiques.,. elle sait tout .. et pour que ces bruits soient arrivés jusqu'à son oreille, il faut donc que de tous les côtés on les répète, ce qui est déjà aussi terrible que si ça était réellement... car enfin, quand tout le monde le dit, tout le monde ne peut avoir tort... il est impossible que de pareils bruits se répandent et circulent aussi hardiment sans une cause, sans un prétexte.,. il faut donc que réellement il y ait quelque chose... (*Se retournant vers le fond.*) Madame de Savenay et Cécile,.. Allons, et quoi qu'il m'en coûte... il faut connaître la vérité...

SCÈNE VI.

LUCIEN, *à l'écart, près de la table où sont les journaux;* CÉCILE, MADAME DE SAVENAY.

CÉCILE, *gaiement à madame de Savenay, et sans voir Lucien.* C'est bien étonnant... comment, ma cousine, vous n'avez pas remarqué?..

MADAME DE SAVENAY. Quoi donc?..

CÉCILE. Quand nous sommes entrées au salon, et pendant que nous le traversions, il s'est fait tout à coup un grand silence... et tout le monde avait un air si extraordinaire...

MADAME DE SAVENAY. Un air de déférence... on sait dans ce pays ce qu'est la marquise de Savenay... et leur respect.

CÉCILE, *toujours gaiement.* Était bien grand!.. ils baissaient tous les yeux... sans nous adresser la parole... et à peine étions-nous passées... j'entendais derrière nous un bourdonnement... qui cessait dès que vous retourniez la tête.

MADAME DE SAVENAY, *gravement.* De nouvelles arrivées... surtout quand elles ont quelque distinction dans les manières... sont toujours sûres d'attirer l'attention... ici, dans cette petite ville... où l'on n'a rien à faire qu'à regarder...

CÉCILE. Je le crois bien... tout à l'heure, dans la cour, quand ces pauvres pêcheurs sont venus me remercier... de la gratification que je leur avais fait obtenir du ministre...

LUCIEN, *s'avançant*. C'est donc vrai!..

CÉCILE, *l'apercevant*. Ah! Monsieur... vous étiez là?..

LUCIEN. Oui, Mademoiselle... (*Vivement*.) Mais cette gratification dont vous parlez?..

CÉCILE. Vous savez... ces marins qui hier conduisaient notre barque, et qui, plusieurs fois déjà, ont exposé leurs jours pour des naufragés... ils sont bien misérables, et je voulais vous prier de parler en leur faveur, mais mon tuteur est si bon! il m'a enhardie... j'ai osé lui raconter leur dévouement... et jugez de mon bonheur!.. ils ont eu une gratification et sont nommés gardes-côtes.

LUCIEN. Pas autre chose!.. (*Avec trouble*.) Je veux dire... voilà tout.

CÉCILE. Cela suffit, puisqu'ils sont enchantés!.. et pendant qu'eux, leurs femmes et leurs enfants me remerciaient dans la cour, avec tant de joie que j'en étais attendrie... je me retourne et je vois toute la société du salon, dont les figures étaient appliquées contre les carreaux des fenêtres... et ils me regardaient tous avec un air de raillerie que je ne puis vous rendre... Est-ce parce que j'avais des larmes dans les yeux? c'est très-mal... Il paraît que dans ce pays ils sont très-moqueurs...

MADAME DE SAVENAY. C'est possible... mais ils ont du bon... surtout une sévérité de mœurs et de principes que j'approuve... Ce matin, et pendant que je prenais mon bain... les femmes de chambre de l'établissement causaient entre elles d'une jeune personne d'ici... qu'elles traitaient de la bonne manière.

CÉCILE. Pauvre jeune fille!..

MADAME DE SAVENAY. Et leur indignation m'a fait plaisir!.. une demoiselle de haute naissance qui, à peine âgée de dix-huit ans, a déjà eu quatre inclinations... pour ne pas dire plus?.. Concevez-vous cela?.. concevez-vous un scandale pareil?..

CÉCILE, *souriant*. Peut-être aussi est-ce un mensonge?.. car cela me paraît invraisemblable...

MADAME DE SAVENAY. Invraisemblable ou non, j'admets... (car je suis toujours portée à l'indulgence...) j'admets qu'il y ait seulement inconséquence... ou étourderie... n'importe!.. elle n'a que ce qu'elle mérite... Dès qu'une femme fait parler d'elle... elle est dans son tort... de ce côté-là... je suis sans pitié... Est-ce qu'on a jamais rien dit de moi?..

CÉCILE. Non, sans doute.

MADAME DE SAVENAY. Pourquoi?.. parce qu'il n'y avait rien... où il n'y a rien, le monde perd ses droits; car je le répéterai sans cesse, au fond de tous les jugements humains... il y a toujours quelque chose!.. n'est-ce pas, monsieur Lucien?.. Eh! mon Dieu!.. qu'avez-vous donc?.. comme vous voilà pâle et troublé...

LUCIEN, *passant entre les deux femmes*. J'en conviens... mais c'est de colère... et d'indignation... car moi aussi... je connais la jeune personne dont vous parliez tout à l'heure...

MADAME DE SAVENAY, *souriant*. Ah! la demoiselle aux quatre inclinations...

LUCIEN. Oui, Madame... et je cherche en vain à m'expliquer... qui a pu donner lieu à d'aussi absurdes suppositions?..

CÉCILE, *vivement et sautant de joie*. Elle n'est donc pas coupable... Ah! que vous me faites plaisir!.. (*A madame de Savenay*.) Vous voyez, je m'en doutais d'avance... parlez, Monsieur... contez-nous cela!.. vous la connaissez donc?..

LUCIEN, *avec trouble*. Oui... sans doute... et beaucoup...

MADAME DE SAVENAY, *sèchement*. Je ne vous en fais pas mon compliment.

LUCIEN, *avec émotion*. J'ajouterai que vous, Madame, vous pouvez l'apprécier encore mieux que moi... car elle est de votre société intime...

MADAME DE SAVENAY. Est-il possible?..

CÉCILE, *naïvement*. Alors... et moi aussi... je la connais donc? (*Avec joie*.) Dieu, que je suis contente de l'avoir défendue... car de toutes mes amies de pension... il n'en est pas une, grâce au ciel, de qui un pareil soupçon puisse seulement approcher... son nom, Monsieur... son nom?..

LUCIEN. Oui, vous le saurez... oui, quelque coup que je puisse vous porter... je dois tout vous dire... ne fût-ce que pour chercher avec vous, et la cause de ces outrages... et les moyens de les punir.

MADAME DE SAVENAY. Parlez donc!

CÉCILE. Parlez... cette jeune fille si indignement accusée...

LUCIEN. C'est vous!..

CÉCILE, *poussant un cri et passant près de madame de Savenay*. Moi! moi! grand Dieu!..

MADAME DE SAVENAY, *avec indignation*. Une personne qui est sous mon égide et ma protection... on ose l'attaquer... on ose avoir besoin de la défendre!

CÉCILE, *lui prenant les mains*. Ah! que je vous remercie!

LUCIEN. Oui... je pense comme vous... oui, sa vue seule devrait réduire ses ennemis au silence... et cependant, ni vous, ni moi, ne pouvons empêcher les bruits les plus injurieux, les plus invraisemblables de se glisser dans l'ombre et de se répandre.

MADAME DE SAVENAY. Et comment?.. et par qui?

CÉCILE. Oui, Monsieur... achevez... je puis, je veux tout entendre; ce droit de défense que je réclamais pour une autre... on ne me le refusera pas, à moi, je l'espère; et pour me défendre, il faut au moins connaître ceux qui m'accusent. Et d'abord... ces personnes qui m'aimaient... non, vous avez dit mieux... que j'ai aimées... quelles sont-elles?

LUCIEN. Je l'ignore! mais à quelques mots... que j'ai entendus, là, au salon..: où j'écoutais incognito... à quelques railleries, que j'ai cru comprendre... (*A Cécile*.) et que m'a répétées madame de Guibert... la malignité s'exerçait sur la reconnaissance et sur l'amitié bien naturelles que vous portiez à votre tuteur...

MADAME DE SAVENAY. Là... je vous l'ai toujours dit!.. vous en parlez sans cesse avec un enthousiasme, une exaltation! ce matin encore... ici, quand tout le monde l'attaquait, vous avez pris hautement la parole... vous vous êtes posée son avocat...

CÉCILE. J'ai eu tort... sans doute... mais cependant...

MADAME DE SAVENAY. Les jeunes personnes ne veulent jamais rien croire... il n'en faut pas davantage pour donner lieu aux remarques, aux commentaires, aux interprétations.

LUCIEN. Auxquelles la scène de tout à l'heure a prêté une nouvelle force... cette gratification... cette place accordée à de pauvres gens...

MADAME DE SAVENAY. Vous voyez bien!.. Qu'aviez-vous besoin de solliciter pour ces gens-là?.. vous saviez bien que le ministre céderait à vos instances... et que cela ferait jaser... car il ne sait rien vous refuser...

LUCIEN, *avec inquiétude*. En vérité...

MADAME DE SAVENAY. Ce n'est pas comme à moi qui, dernièrement encore, n'ai pas même pu obtenir une place de garçon de bureau pour mon vieux valet de chambre... Mais, dès qu'il s'agit d'elle, tout est bien... tout est juste!.. et c'est plutôt par la faute de Raymond que seront venus de tels bruits, car il fait partout de Cécile un tel éloge... c'est une telle admiration... que moi, qui vous parle, j'ai cru souvent qu'il l'aimait...

LUCIEN ET CÉCILE. Lui?..

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité*. En tout bien... tout honneur, s'entend... car j'étais toujours là... et ce n'est pas devant moi, et dans ma maison, qu'on pourrait supposer...

LUCIEN, *avec impatience*. Eh bien! c'est ce qui vous trompe... les suppositions ne respectent rien... et je ne vou-

lais pas... je craignais de vous dire que vous-même n'étiez pas épargnée.

MADAME DE SAVENAY, *passant devant lui.* Moi, la marquise de Savenay!.. Je voudrais bien voir qu'on se permît...

LUCIEN. J'ai entendu, à côté de moi, quelqu'un du pays murmurer, à l'oreille de son voisin, que c'était vous qui aviez favorisé, ou du moins toléré de pareils sentiments.

MADAME DE SAVENAY, *poussant un cri.* Ah! c'est une infâme et atroce calomnie, que rien au monde ne pourrait justifier.

LUCIEN. On ajoutait que c'était le prix de la pension de dix mille francs que vous venez d'obtenir du ministre.

MADAME DE SAVENAY. Mais c'est une horreur qui n'a pas de nom...

LUCIEN, *vivement et avec joie.* Ce n'est donc pas vrai?.. cette pension n'existe pas?

MADAME DE SAVENAY. Si Monsieur... mais d'abord, elle n'est que de cinq mille francs...

LUCIEN, *avec impatience.* Eh! qu'importe le chiffre...

MADAME DE SAVENAY. Il importe, Monsieur, qu'elle avait été accordée, sous la Restauration, aux loyaux services du marquis de Savenay, et que, supprimée arbitrairement à la révolution de Juillet... elle m'a été rendue dernièrement avec justice...

LUCIEN. Par qui?..

MADAME DE SAVENAY. Par le ministre... par Raymond.

LUCIEN, *avec force.* Vous voyez donc bien qu'il y a, dans leurs mensonges mêmes, une apparence de vérité... et comme vous le dites vous-même...

MADAME DE SAVENAY. Mais c'est à étrangler toute la ville de Dieppe... Il faudrait donc, pour leur complaire, renoncer à une pension qui m'est due...

CÉCILE. Ma pauvre cousine...

MADAME DE SAVENAY. Et c'est vous, Mademoiselle, qui êtes cause de tout cela... ce sont vos étourderies... vos inconséquences qui rejaillissent sur moi... et me compromettent.

CÉCILE. J'espère que non, Madame; de pareils bruits sont trop absurdes, pour que la raison n'en fasse pas justice... (*Passant près de Lucien, et avec dignité.*) Mais si, malgré leur invraisemblance, ils pouvaient, Monsieur, influer un instant sur votre esprit ou sur votre cœur... vous êtes libre, je vous rends vos promesses... Ce mariage n'est connu que de mon tuteur et de sa famille, le reste du monde l'ignore, et la rupture n'en causera ni bruit, ni scandale...

LUCIEN. Moi, renoncer à vous, quand je vous aime plus que jamais... quand je voudrais, au prix de tout mon sang, confondre ces infâmes!..

CÉCILE. Laissez-moi achever... Je ne puis rien contre des outrages dont j'ignore l'origine et la cause; je ne puis convaincre ceux qui m'ont jugée sans m'entendre et sans me connaître... mais je puis vous dire à vous, Monsieur, je ne suis pas coupable... je n'ai rien à me reprocher, et je n'en ai qu'une preuve à vous donner... mon serment... s'il suffit, à vos yeux, pour répondre à toutes les calomnies... Si dans ce moment, où tout m'accable, vous seul croyez en moi... ce sera un gage d'estime, que je n'oublierai jamais... une marque de tendresse qui vous acquiert, dès aujourd'hui, cet amour que vous réclamiez hier... et ma vie entière se passera à vous le prouver... Maintenant, Monsieur, prononcez... j'attendrai votre réponse. (*Elle salue et sort.*)

—

SCÈNE VII.

LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

LUCIEN, *avec désespoir.* Ah! ce n'est pas moi qu'il faut convaincre... je crois plus que jamais à sa pureté, à sa vertu... mais les autres!..

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité.* Cela me regarde!.. car maintenant, je suis intéressée plus qu'elle à faire connaître la vérité, et ce sera facile...

LUCIEN, *avec doute.* Vous croyez?

MADAME DE SAVENAY. J'en suis sûre!.. quelques misérables ont pu, dans l'ombre, répandre de pareils bruits; mais quand, moi, la marquise de Savenay... je me montrerai... ils n'oseront soutenir mon regard, et un mot de moi suffira pour les confondre!.. qu'ils viennent... je les attends!..

LUCIEN, *avec impatience.* Mais c'est qu'ils ne viendront pas!.. et en attendant, ces bruits circulent; et que leur opposerez-vous?..

MADAME DE SAVENAY. La vérité...

LUCIEN, *avec impatience.* Eh! ils ne voudront pas l'entendre... il y a tel mensonge qui, répété par la foule, acquiert la force de l'évidence; on ne discute plus une calomnie qui circule; c'est une monnaie que l'on reçoit, que l'on rend, qui a cours partout; et loin d'en effacer l'empreinte, la circulation ne fait que la rendre plus palpable et plus saillante... Vous-même, souvent, l'avez accueillie de bonne foi, sans vous en douter... et, peut-être, vous finirez encore comme les autres, par vous laisser entraîner au torrent!..

MADAME DE SAVENAY. Parlez pour vous...

LUCIEN. Moi, jamais...

MADAME DE SAVENAY. Vous, Monsieur?.. mais moi... je saurai y résister... et faire triompher la vérité... il y a en elle un accent auquel on ne peut se méprendre, surtout quand il vient d'une voix puissante et imposante... Je vous l'ai dit, Monsieur... cela me regarde... ne vous en mêlez pas!.. Qui vient là?

LUCIEN. Un monsieur du pays.

MADAME DE SAVENAY. C'est par lui qu'il faut commencer.

—

SCÈNE VIII.

COQUENET, LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

COQUENET, *après l'avoir saluée.* N'est-ce pas madame de Savenay que j'ai l'honneur de saluer?..

MADAME DE SAVENAY, *avec hauteur.* Moi-même, Monsieur...

COQUENET. Mademoiselle votre nièce... ou votre cousine... n'est pas ici?.. Je l'aime autant... je n'aurais peut-être pas osé m'adresser à elle... tandis qu'à vous, Madame, je le préfère.

MADAME DE SAVENAY, *de même.* Pour quelles raisons... qu'y a-t-il?

COQUENET. Vous voyez, Madame... quelqu'un qui n'espère qu'en vous... un père de famille indignement calomnié... car la malignité n'épargne personne...

MADAME DE SAVENAY. A qui le dites-vous?

COQUENET. Je le sais, Madame, je sais tout ce qu'on a dit sur mademoiselle Cécile, votre nièce...

LUCIEN. Et vous n'avez pas craint de le répéter hier soir, à moi, Monsieur, qui connais ces dames...

COQUENET, *vivement.* On me l'avait dit, Monsieur, je vous le jure... mais j'étais dans l'erreur, je me trompais... je le reconnais maintenant...

LUCIEN, *avec joie.* Est-il possible?

MADAME DE SAVENAY, *à Lucien, d'un air de triomphe.* Eh bien! vous le voyez, Monsieur, il n'est pas si difficile d'éclairer ces gens-là!..

LUCIEN. Parlez, de grâce... je vous écoute...

COQUENET. C'est tout ce que je demande... (*Passant entre

eux deux.) Eh bien! Madame, je sollicitais une place, où j'avais des droits, et que j'allais obtenir, lorsque M. Rabourdin, mon concurrent, m'a représenté au ministre comme un homme sans capacité, sans talent, sans considération... oui, Monsieur, lui, mon concurrent... lui-même!.. c'est connu de toute la ville... chacun vous le dira, car je ne m'en suis pas caché... et quoi qu'il arrive, c'est un homme perdu de réputation... Aussi, moi qui vous parle, j'aimerais mieux ne pas avoir de place... que de l'avoir à ce prix-là... mais enfin on m'attaque... je dois me défendre... vous comprenez, et c'est pour mon honneur, maintenant, que je tiens à être nommé, pas pour autre chose.

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY, *avec impatience.* Eh bien! Monsieur?..

COQUENET. Je m'étais d'abord adressé à madame de Guibert, la sœur du ministre, dont le crédit a échoué... et alors... j'ai eu l'heureuse idée d'implorer votre protection toute-puissante...

MADAME DE SAVENAY. A moi, Monsieur, qui n'ai aucun pouvoir...

COQUENET. Cela vous plaît à dire... (*Hésitant.*) Mais vous savez mieux que moi... et nous savons tous, que par mademoiselle votre nièce...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY. Comment?..

COQUENET. Vous pouvez tout sur elle... qui peut tout sur le ministre... témoin encore ce matin... ces places nombreuses qui ont été accordées par mademoiselle Cécile, à votre recommandation...

MADAME DE SAVENAY, *avec indignation, voulant parler.* Monsieur!..

COQUENET, *continuant plus vivement.* Témoin ces quinze mille francs de pension que vous avez obtenus pour vous-même...

MADAME DE SAVENAY, *avec colère.* Quinze mille francs!..

LUCIEN, *de même, à madame de Savenay.* Otez-leur donc, maintenant, de l'idée!.. (*Lucien remonte le théâtre et redescend à droite près de madame de Savenay.*)

COQUENET, *continuant toujours.* Et pourquoi, je vous le demande, refuser votre protection à un honnête homme... à un père de famille... vous ne l'aurez jamais accordée à quelqu'un qui vous soit plus dévoué, plus reconnaissant... (*Baissant la voix.*) Et s'il le faut même... s'il faut des sacrifices...

MADAME DE SAVENAY, *poussant un cri d'indignation.* Ah! je suffoque... je me trouve mal... et quand je devrais traduire celui-ci devant le procureur du roi!..

COQUENET, *étonné.* Moi, mon Dieu! que vous ai-je donc fait?..

LUCIEN, *à demi-voix et avec impatience.* Eh! Madame! comme je vous l'ai dit... vous voyez bien qu'il n'a pas cru vous offenser, qu'il est de bonne foi, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas le seul...

COQUENET. Ils me l'ont tous conseillé... et madame de Guibert m'a dit : « Mon cher protégé, je ne puis rien pour vous... mais voyez ces dames, qui ont tout pouvoir... c'est la seule manière d'arriver... » Après cela, si je m'y prends mal... excusez-moi...

MADAME DE SAVENAY, *se contenant à peine.* Ah! c'est de madame de Guibert que vient tout cela?..

LUCIEN, *à demi-voix.* Modérez-vous, de grâce... elle est avec son mari et avec un étranger...

MADAME DE SAVENAY. Tant mieux, plus il y aura de témoins, plus le démenti sera éclatant... et voici l'occasion que j'attendais pour les faire rentrer tous dans la poussière.. soyez tranquille, ce ne sera pas long...

—

SCÈNE IX.

COQUENET, M. DE GUIBERT, HERMINIE, *donnant le bras au* VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ; MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

HERMINIE, *donnant le bras au vicomte, et s'adressant à son mari.* Oui, Monsieur, il y a ici, à Dieppe, des ouvrages en ivoire délicieux!.. Une de mes amies en a acheté pour mille écus! et je veux, comme elle... encourager les arts!.. Ne venez-vous pas avec nous?..

DE GUIBERT, *se jetant dans un fauteuil, à gauche.* Je n'aime pas les arts!.. parce que c'est moi toujours qui paie les mémoires.

HERMINIE, *tenant toujours le bras du vicomte.* Eh bien! nous irons sans vous.

COQUENET, *passant entre de Guibert et sa femme, et bas, à Herminie.* Je joue de malheur, j'ai encore échoué!..

HERMINIE, *riant.* Ce pauvre Coquenet!

MADAME DE SAVENAY, *s'approchant d'elle, et à haute voix.* Je suis enchantée de vous voir, Madame... j'allais chez vous!..

HERMINIE. Aviez-vous quelques nouvelles à me donner?

MADAME DE SAVENAY, *malgré les efforts de Lucien pour l'engager au silence.* Non des nouvelles... mais une leçon... (*Herminie s'arrête, de Guibert se lève, se rapproche de sa femme, et le vicomte, quittant le bras d'Herminie, se met dans le fauteuil que vient de quitter de Guibert; Coquenet s'assied de l'autre côté de la table.*)

HERMINIE, *à madame de Savenay.* Venant de vous, Madame, elle n'a rien qui puisse blesser... je suis encore dans l'âge où on les reçoit, et depuis longtemps Madame est dans celui où on les donne!

DE GUIBERT, *lui faisant signe de se taire.* Ma femme!..

HERMINIE. J'attends ce que Madame veut m'apprendre...

MADAME DE SAVENAY, *avec une colère concentrée.* Je vous apprendrai donc que lorsqu'une personne de mon rang veut bien recevoir une personne du vôtre... lorsqu'elle daigne admettre dans son intimité la femme d'un homme de rien...

DE GUIBERT. Madame!..

MADAME DE SAVENAY. Je veux dire d'un homme d'argent... c'est la même chose, à mes yeux... il ne faut pas pour cela que ces gens-là oublient leur origine et leur père, vigneron en Bourgogne... (*Geste d'Herminie et de Lucien.*) Je ne lui connais pas, du moins, d'autre titre.

LUCIEN, *à demi-voix, à madame de Savenay.* Eh! Madame! de grâce...

MADAME DE SAVENAY. Non, Monsieur... il est bon de prouver que nous sommes placées trop haut pour que leurs calomnies puissent nous atteindre.

HERMINIE. Des calomnies, Madame?

MADAME DE SAVENAY. Celles que vous avez répandues contre Cécile et contre moi...

HERMINIE, *froidement.* Moi, Madame... je n'ai rien dit... je n'ai fait qu'écouter, voilà tout... Est-ce ma faute si j'ai beaucoup entendu?..

MADAME DE SAVENAY. Et moi, je vais croire, Madame, et je crois déjà, que tous ces bruits mensongers ont été, non pas écoutés, mais inventés par vous.

HERMINIE, *avec indignation.* Par moi!.. vous pourriez supposer...

MADAME DE SAVENAY. Je ne suppose rien que votre silence ne prouve... J'en appelle à ces messieurs... qu'ils prononcent! (*Coquenet et le vicomte, qui étaient assis, se lèvent, et Lucien se rapproche de la marquise.*)

HERMINIE, *hors d'elle-même.* Ah! c'en est trop!.. le ciel m'est témoin que je voulais me taire!.. mais puisqu'on a

presque publiquement provoqué cette explication... puisqu'on appelle calomnies des vérités... il faut bien que je me résigne à donner des preuves...

DE GUIBERT, *voulant l'empêcher de parler*. Ma femme...

HERMINIE. Eh! Monsieur, n'ayez pas peur!.. je ne nommerai personne... Peu importent les noms, si les faits subsistent... et il me suffira de rappeler à Madame que l'année dernière, dans un château où elle se trouvait avec sa jeune parente... une personne digne de foi a vu... cela est assez évident... (*Appuyant sur le mot.*) vu, de grand matin, un bel inconnu sortant d'un appartement!..

MADAME DE SAVENAY, *vivement*. Quelle indignité!..

HERMINIE, *lui faisant la révérence*. Était-ce du vôtre, Madame?.. mes suppositions n'ont jamais été jusque-là.

MADAME DE SAVENAY. Mensonge et fausseté dont on ne pourrait trouver de témoin...

HERMINIE. Ce témoin existe... il est ici.

MADAME DE SAVENAY. Et quel est-il?

HERMINIE. Mon mari...

DE GUIBERT, *passant près de madame de Savenay*. Permettez...

HERMINIE, *continuant avec chaleur*. Oui, devant moi, (*Montrant Coquenet.*) et devant Monsieur, l'a attesté...

COQUENET, *passant près d'Herminie*. C'est vrai... il m'a avoué à voix basse... que c'était lui!.. lui-même... la vérité avant tout...

HERMINIE, *avec colère*. Ah! voilà ce que j'ignorais... (*Se retournant vers son mari.*) et s'il était vrai...

DE GUIBERT, *à sa femme*. Je te jure que non.

HERMINIE, *à demi-voix*. Alors, et comme je vous le disais... c'était donc Raymond!..

TOUS. Raymond!

LUCIEN, *avec colère et passant entre madame de Savenay et de Guibert, qu'il interpelle*. C'était donc Raymond!..

HERMINIE, *de l'autre côté, à son mari*. Était-ce vous?

LUCIEN, *de l'autre côté*. Était-ce Raymond?

DE GUIBERT, *entre les deux, avec embarras*. Mais, Monsieur... mais, ma femme...

LUCIEN ET HERMINIE. Répondez!

DE GUIBERT. Ni l'un, ni l'autre...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY. Qui donc, alors?

DE GUIBERT, *avec un embarras toujours croissant*. Qui donc?.. eh! mais... que vous dirai-je?.. un jeune homme fort bien... fort aimable!.. probablement... une première inclination...

LUCIEN, *à part*. O ciel!

DE GUIBERT. Qui aura sans doute commencé à Paris... (*Vivement.*) Un amour pur... platonique... j'en suis persuadé!

HERMINIE, *à son mari, avec impatience*. Mais enfin, Monsieur... cette personne...

LUCIEN. Oui... nous voulons la connaître... ou sinon...

DE GUIBERT, *avec embarras*. Eh bien!.. eh bien! vous êtes tous témoins que ce n'est pas ma faute... que je ne voulais compromettre personne... mais puisque j'y suis contraint et forcé... c'est M. de Saint-André!..

LE VICOMTE, *courant à lui, avec colère*. M. de Guibert!..

HERMINIE, *au vicomte*. Vous, Monsieur!.. est-il possible?..

LE VICOMTE, *à de Guibert, de même*. Vous m'aviez juré le secret...

DE GUIBERT. Je ne dis pas non!.. mais dans la position où je me trouvais... quand, à son corps défendant... il faut dire la vérité...

LE VICOMTE, *de même*. Et qu'en savez-vous? qui vous le prouve?

DE GUIBERT. C'est autre chose... ça ne me regarde plus!.. que ça ne soit pas... j'y consens... je le veux bien... Mais je vous ai vu... mais vous en êtes convenu!

LE VICOMTE, *de même*. Monsieur!..

DE GUIBERT. Vous me l'avez dit, à moi! et plus tard, devant d'autres personnes que je pourrais citer, vous ne l'avez pas nié...

LE VICOMTE, *avec feu*. Et si je vous ai abusés... si je me suis vanté, si j'ai menti... si, par inconséquence, vanité ou tout autre motif peut-être... j'ai compromis une personne que je ne connaissais même pas...

DE GUIBERT, *vivement*. Convenons-nous de ça?.. à la bonne heure!.. je ne demande pas mieux... je le préfère même pour moi (*Regardant Lucien.*) et pour tout le monde.

LE VICOMTE. Et cela est ainsi... (*A voix haute.*) Oui, Messieurs, c'est la vérité que j'atteste et que je proclame... et si vous, monsieur de Guibert, si vous, ou tout autre, osiez maintenant révoquer en doute cette déclaration solennelle... ce serait m'insulter moi-même, et me faire, dans mon honneur, un outrage dont je lui demanderais raison. (*Il sort.*)

—

SCÈNE X.

Plusieurs baigneurs, à gauche, ont entouré COQUENET; DE GUIBERT, HERMINIE, *sont près de lui du même côté; de l'autre, à droite*, LUCIEN, *debout, près de* MADAME DE SAVENAY, *qui vient de tomber dans un fauteuil; plusieurs autres baigneurs et baigneuses, au fond, réunis par groupes, causent à voix basse sur ce qui vient d'arriver.*

COQUENET, *sur le devant du théâtre, prenant sa prise de tabac et causant avec les baigneurs qui l'entourent*. C'est un brave jeune homme... un galant homme... qui se conduit bien... il fait ce qu'il doit faire.

DE GUIBERT, *à demi-voix*. Parbleu! il ne pouvait guère agir autrement.

HERMINIE, *stupéfaite*. Comment! c'était lui!.. et l'année dernière encore!..

DE GUIBERT, *riant*. Eh! Madame... le temps ne fait rien à l'affaire.

HERMINIE, *avec impatience*. Si, Monsieur!.. en tout temps, c'est très-mal... c'est indigne!.. (*Elle continue à parler bas avec Coquenet et son mari.*)

MADAME DE SAVENAY, *assise de l'autre côté*. Je ne puis en revenir encore!

LUCIEN. Ni moi non plus... (*A part, avec douleur et colère.*) Mais ce premier attachement dont elle-même nous parlait hier!..

MADAME DE SAVENAY. Il faut qu'elle parte! qu'elle s'éloigne! et quant à ce mariage, à ce contrat... que l'on ignorait encore!..

LUCIEN, *à part*. Grâce au ciel!.. (*Se retournant.*) Dieu! c'est elle!.. (*A l'entrée de Cécile chacun fait un mouvement et garde le silence.*)

—

SCÈNE XI.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE, CÉCILE, *entrant par le fond*; LUCIEN, MADAME DE SAVENAY, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES *par groupes, au fond du théâtre.*

CÉCILE, *traversant vivement le théâtre et courant gaiement à Lucien*. Ah! Monsieur, que je vous remercie! votre réponse ne s'est pas fait attendre! la réponse la plus aimable, la plus gracieuse! une corbeille magnifique... qui m'arrive à l'instant... de votre part.

HERMINIE. Une corbeille... (*A part.*) C'est la mienne.

CÉCILE. Vous la verrez.

HERMINIE. Je la connais.

CÉCILE. C'est délicieux, n'est-ce pas... et puis ce qui vaut mieux, ce qui est plus précieux encore pour moi... c'est le moment même que vous avez choisi pour me l'offrir... c'est une marque d'estime et de courage que j'attendais de vous.

LUCIEN, *troublé.* Mademoiselle!

CÉCILE. C'est dire hautement que vous me rendez justice, que vous ne craignez pas, aux yeux de tous, d'avouer et de défendre votre fiancée... votre femme...

TOUS, *à demi-voix et avec étonnement.* Sa femme!

COQUENET, *à demi-voix, à de Guibert, montrant Lucien.* La femme... de ce Monsieur...

DE GUIBERT. Eh! oui... sans doute...

COQUENET. Et moi qui lui ai dit ce qui en était... combien je suis fâché...

CÉCILE, *à Lucien, l'amenant au bord du théâtre.* Ne venez-vous pas voir, ainsi que ces dames, votre beau présent?

LUCIEN, *à demi-voix, avec émotion et douleur.* Pardon, Mademoiselle... je voudrais... et je ne sais comment vous expliquer... que des considérations imprévues... des obstacles plus forts même que mes sentiments, m'obligent à différer des projets... impossibles en ce moment à réaliser!.. (*Il la salue et sort. — Quelques personnes sortent après lui.*)

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LUCIEN.

CÉCILE, *étonnée.* Comment... il s'éloigne?.. (*S'avançant vers plusieurs personnes du salon, qui s'éloignent également et sortent de l'appartement.*) On m'évite... on détourne les yeux... (*Courant à madame de Savenay, qui est toujours assise.*) Ah! Madame...Madame...qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE SAVENAY, *se levant et d'une voix grave.* En ce moment, Mademoiselle, je m'abstiendrai de toute réflexion!.. ailleurs... et plus tard... je vous parlerai... et vous dirai ce que je pense!.. (*Elle sort, et par les différentes portes du salon, tout le monde s'éloigne lentement.*)

COQUENET, *voyant Cécile qui, chancelante, s'appuie sur un fauteuil.* Pauvre jeune fille!.. elle me fait de la peine!.. (*A part.*) Mais voyez pourtant, comme tout finit par se savoir! (*Tout le monde a disparu; Herminie seule veut courir à Cécile, mais M. de Guibert retient sa femme, l'entraîne et sort avec elle et Coquenet.*)

—

SCÈNE XIII.

CÉCILE, *seule, et se soutenant à peine.* Madame de Savenay me méprise et me repousse... ma famille elle-même!.. ah! c'est le dernier coup!.. Qu'ai-je donc fait, mon Dieu? et maintenant qui implorer?.. à qui demander justice?.. et dans mon malheur... (*Raymond paraît à la porte du salon, à droite.*) que me reste-t-il?

—

SCÈNE XIV.

CÉCILE, RAYMOND, *à la porte du fond.*

RAYMOND. Moi! moi! mon enfant!..

CÉCILE, *se jetant dans ses bras.* Ah! mon ami, mon ami... mon sauveur!.. défendez-moi. (*S'arrachant de ses bras.*) Non, non... je n'ose même pas implorer votre protection... ils me soupçonneraient... ils m'accuseraient... ils diraient...

RAYMOND. Eh! qu'importe?.. En traversant l'autre salon... leurs clameurs sont parvenues jusqu'à moi!.. je n'y ai rien compris... sinon que tu étais leur victime... et j'accours... Ah!.. il y a injustice! il y a calomnie... Me voilà!.. elle me connaît... elle sait que je n'ai pas l'habitude de reculer devant elle... allons, ma fille, allons, ne tremble pas... relève la tête... regarde-la en face... et si, à sa vue, le courage te manque... appuie-toi sur ce bras qui ne te manquera pas!.. (*Il emmène Cécile par le fond.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, BELLEAU.

(*Saint-André se promène vivement et sans parler, Belleau le suit.*)

BELLEAU. Monsieur, voici le moment de prendre votre bain.

LE VICOMTE, *se promenant.* Laisse-moi tranquille!..

BELLEAU. Après cela, il sera trop tard... et quand on est malade...

LE VICOMTE, *de même.* Je ne le suis plus...

BELLEAU. Déjà?.. Ce que c'est que l'eau de mer!..

LE VICOMTE. Non, je souffre horriblement... j'ai la tête en feu... j'ai couru chez ces dames pour m'avouer coupable, leur demander pardon... Elles n'ont pas voulu me recevoir; elles ont raison... j'en veux à moi-même... et à tout le monde!.. J'ai beau répéter : Cela n'est pas... cela n'est pas!.. ils ne veulent pas me croire... au contraire! mon insistance leur semble une preuve de plus...

BELLEAU. Dame! Monsieur, soyez franc... avec eux, c'est bon... mais avec moi... vous pouvez en convenir...

LE VICOMTE. Et toi aussi!.. quand je te dis que cela n'est pas...

BELLEAU. Si Monsieur a ses raisons... je le veux bien...

LE VICOMTE. Des raisons... et lesquelles?.. si ce n'est le tort que, malgré moi, et sans le vouloir... j'ai fait à cette jeune personne.

BELLEAU. Si ce n'est que cela, Monsieur est bien bon!.. on dit déjà tant de choses... sans vous compter...

LE VICOMTE, *avec colère.* Encore, morbleu!..

BELLEAU. Eh bien! en vous comptant... on dit tant de choses d'elle... et de sa tante surtout, une pension de vingt mille francs qu'elle a acquise...

LE VICOMTE. Qu'est-ce que cela signifie?..

BELLEAU. Ça signifie, s'il faut vous l'avouer... que, parmi tous ces messieurs, la manière dont vous la défendez...

LE VICOMTE. Eh bien! achève...

BELLEAU. Eh bien! les jeunes gens comme il faut... les jeunes gens de Paris, que nous avons ici, disent que ça n'est pas naturel... que cela étonne de Monsieur... et que décidément, il faut qu'il ait des motifs...

LE VICOMTE. Des motifs?.. et que peuvent-ils supposer?..

BELLEAU. Je ne vous le dirai pas... Mais voilà M. Coquenet, qui causait tout à l'heure avec eux...

LE VICOMTE. Ah! je saurai du moins par lui...

SCÈNE II.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, COQUENET.

COQUENET, *allant à lui et lui donnant la main.* Bravo! jeune homme, bravo! une noble conduite qui vous fera honneur près des dames... toutes celles de la ville raffolent déjà de vous, à ce que m'a dit madame Coquenet, et vous aurez encore plus de succès ici qu'à Paris!..

LE VICOMTE. Encore un à qui on ne l'ôtera pas de l'idée.

COQUENET. Voyez-vous, ce qu'on estime le plus en province, c'est la discrétion!.. peut-être parce qu'elle y est plus rare qu'ailleurs.

LE VICOMTE. Mais, Monsieur...

COQUENET. Et puis, non-seulement c'est généreux... mais adroit... Aussi, vous y gagnerez... car on gagne toujours à se bien conduire... et si vous étiez convenu de la moindre chose... vous étiez perdu.

LE VICOMTE. Comment cela, s'il vous plaît?..

COQUENET. A cause du ministre!.. qui eût été furieux... On ne se laisse pas impunément enlever une si jolie maîtresse.

LE VICOMTE, *étonné et regardant Belleau qui, de la tête, lui fait signe que oui.* C'est la maîtresse du ministre?..

COQUENET. Qui n'eût jamais accordé à un rival la place qu'il vous a promise... tandis que maintenant, et en récompense...

LE VICOMTE. Quoi! Monsieur... vous pourriez croire...

COQUENET. Ce n'est pas moi qui le dis... ce sont ces messieurs vos amis intimes... qui prétendent que, d'ordinaire, vous ne défendez pas la réputation des dames... au contraire... mais que, dans cette occasion... et pour faire son chemin, on peut déroger, une fois par hasard, à ses principes.

LE VICOMTE. Mais c'est une infamie... Moi, capable d'un mensonge, d'une bassesse, pour un ministre, pour obtenir une place... Je suis donc, à leurs yeux, un indigne, un misérable... C'est pour cela que, tout à l'heure, Dervière a détourné la tête, et ne m'a pas salué...

COQUENET. Allons donc, vous vous trompez.

LE VICOMTE. Non, non, et je lui en demanderai raison... Mais apprenez-moi tout.... racontez-moi ce qu'ils ont dit...

COQUENET. Rien que d'inoffensif et de tout naturel... ils prétendent que, maintenant, vous voilà ministériel, et qu'avant trois mois vous serez secrétaire d'ambassade... grâce à ce désaveu...

LE VICOMTE. Que je regrette maintenant... Oui, j'ai eu tort... c'est ma faute... et pour un rien, je dirais que c'est vrai...

BELLEAU. Dame!.. si c'est vrai, dites-le...

LE VICOMTE. Eh non! morbleu! cela n'est pas!..

COQUENET, *froidement.* Alors, ne le dites pas, et ça reviendra au même! car maintenant, que vous le disiez ou non, ce sera exactement la même chose.

LE VICOMTE. Eh! Monsieur, vous me feriez damner, et si vous n'étiez pas un homme respectable... c'est à vous d'abord que je m'adresserais...

COQUENET, *effrayé.* Par exemple!..

LE VICOMTE, *le rassurant.* Eh non!.. je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous êtes innocent de tout ceci... Mais enfin, je ne sais plus que dire, ni que faire... je n'oserai plus défendre cette jeune personne... et d'un autre côté, cependant, et de peur de paraître ministériel, je ne peux pas trahir ma conscience et la vérité...

COQUENET. Silence! voici le ministre!..

SCÈNE III.

BELLEAU, COQUENET, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, RAYMOND.

LE VICOMTE, *à part.* Tant mieux! je voudrais qu'il me cherchât querelle!.. ça me justifierait... et s'il sait ce qui s'est passé...

RAYMOND, *avec bonté.* Ah! monsieur de Saint-André...

LE VICOMTE, *d'un air de hauteur.* Oui, Monsieur, moi-même...

RAYMOND. J'arrive! mais avant mon départ, je m'étais occupé de vous.

COQUENET, *à demi-voix.* Vous voyez déjà!.. c'est une place!.. (*A part.*) Est-il heureux!.. (*Il remonte le théâtre et redescend à droite, où il s'assied.*)

RAYMOND. Vous trouverez chez vous une lettre qui, je crois, ne vous déplaira pas!

LE VICOMTE, *balbutiant.* Mais, Monsieur... je ne sais... si je peux... si je dois...

RAYMOND, *avec bonté.* Vous me remercierez après... voyez d'abord, et puis... nous en causerons avec vous et avec votre oncle... (*Le congédiant de la main.*) Allez!.. (*Il remonte le théâtre, et s'adresse à Belleau qui est resté au fond.*) Dites à M. Lucien de Villefranche que je suis de retour... et que je l'attends ici... dans ce salon.

BELLEAU. Oui, Excellence... (*Montrant l'autre salon.*) Il était là tout à l'heure à causer avec ces messieurs. (*Il entre dans le salon à droite. Raymond redescend le théâtre, s'assied près de la table, à gauche, et prend un journal qu'il lit; pendant ce temps, le vicomte a traversé le théâtre et s'adresse à demi-voix à Coquenet, qui est assis à droite.*)

LE VICOMTE. Si c'est une place... je refuse!

COQUENET, *haussant les épaules.* Allons donc!..

LE VICOMTE, *de même.* Je refuserai... je vous le jure. (*Il sort.*)

COQUENET, *à part, toujours assis, à droite, pendant que Raymond, qui lui tourne le dos, est à gauche, et lit un journal.* Pour en avoir alors une meilleure... car il obtiendra maintenant tout ce qu'il voudra... ce que c'est que d'être joli garçon et de plaire aux maîtresses des grands seigneurs... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... ça sera toujours une protection contre mes ennemis... et contre les attaques de ce Rabourdin.

RAYMOND, *jetant avec impatience sur la table le journal qu'il vient de lire, et apercevant Coquenet.* Pardon, Monsieur, je ne vous avais pas vu depuis hier... depuis notre dernière rencontre... dont je me félicite... car tous les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner... sont exactement conformes aux informations que j'ai prises depuis...

COQUENET, *avec joie.* N'est-il pas vrai? (*A demi-voix et secouant la tête.*) C'était un mauvais choix!..

RAYMOND. Très-mauvais... comme vous me le disiez... un homme sans capacité... sans considération...

COQUENET, *de même.* C'est bien cela... et de plus, un infâme calomniateur!..

RAYMOND. Est-il possible!.. en auriez-vous la preuve?..

COQUENET, *en confidence.* Il m'a calomnié moi-même... et pas plus tard qu'hier... moi!.. moi qui vous parle!..

RAYMOND. Cela suffit, Monsieur... et si, comme je n'en doute pas, cela est aussi vrai que le reste... je vous jure qu'il ne sera pas nommé.

COQUENET, *vivement.* C'est tout ce que je veux... et maintenant, Monsieur le ministre... car je sais aujourd'hui à qui j'ai l'honneur de parler... j'aurais aussi une demande à vous adresser...



COQUENET. Que vous ai-je donc fait? — Acte 3, scène 8.

RAYMOND. Je suis à vos ordres, Monsieur... (*Voyant Lucien qui entre.*) mais dans un autre moment si vous le voulez bien... car voici un ami, avec qui j'ai à traiter une affaire importante.

COQUENET. Je m'en doute bien... et je vais, en attendant, rédiger une petite note que je vous apporterai...

RAYMOND, *le retenant au moment où il va sortir*. Comment, Monsieur... vous vous doutez?..

COQUENET, *avec un air de finesse*. Oui, je sais à peu près ce dont il s'agit... et l'on vous dira avec quelle force je me suis élevé contre ces bruits absurdes et mensongers...

RAYMOND. Que nous réduirons à leur juste valeur... je vous le promets... avec l'aide des honnêtes gens... je compte sur la vôtre, Monsieur!

COQUENET. Elle vous est acquise... Je vais rédiger ma petite note... (*Il salue et sort.*)

—

SCÈNE IV.

LUCIEN, *qui est entré lentement et d'un air sombre*, RAYMOND.

RAYMOND. Eh bien! tu voulais me parler ce matin avant mon départ... j'ai moi-même à causer avec toi... Eh! mon Dieu! quel air sombre et menaçant... qu'as-tu donc?

LUCIEN. Ce que j'ai... tu me le demandes?.. Ils disent tous, (*Montrant la porte à droite.*) et d'ici tu peux les entendre, que tu t'es joué de moi... que tu m'as trompé... abusé...

RAYMOND, *riant avec ironie*. En vérité?

LUCIEN. Que tu as voulu me rendre la fable de tous... m'avilir... et qu'alors je dois t'en demander compte et me battre avec toi... voilà ce qu'ils disent!

RAYMOND. A merveille! on a toujours le temps de se battre... on n'a pas toujours celui de parler raison... et puisque nous sommes seuls, expliquons-nous. Qu'as-tu à me reprocher? je ne sais rien! je n'ai vu encore que Cécile, qui, elle-même, ignore sur quelles preuves, sur quels témoignages on la condamne; j'aurais pu demander... interroger... les nou-

velles ne m'auraient pas manqué... mais tronquées, dénaturées, et surtout amplifiées et embellies... Je n'ai voulu entendre que toi, qui te dis l'offensé, et j'ai promis d'avance à Cécile, qui est dans les larmes, à madame de Savenay, qui voulait partir, qu'aujourd'hui même, ce soir, à ce dîner où j'ai invité toute la ville de Dieppe, je prouverais clairement, hautement, que Cécile est innocente et pure ; que ceux qui l'attaquent sont infâmes, et ceux qui les croient absurdes!.. à commencer par toi... Accuse-la, maintenant... je suis prêt à la défendre !

LUCIEN. Ce n'est pas moi qui l'accuse... c'est cette rumeur soudaine et générale qui s'élève contre elle ! c'est la voix publique...

RAYMOND. Qu'est-ce que c'est que la voix publique? où commence-t-elle? où finit-elle?.. et pour la composer, combien faut-il de clameurs et de sots réunis?.. des bruits ne sont pas des preuves... il m'en faut d'autres... il me faut des faits...

LUCIEN, *avec embarras*. Eh bien!.. on dit... on prétend...

RAYMOND. Des faits...

LUCIEN, *baissant la voix*. Eh bien!.. on lui donne des amants... on lui en donne plusieurs...

RAYMOND, *froidement*. Quels sont-ils?..

LUCIEN. Toi, d'abord...

RAYMOND, *avec un contentement ironique*. A la bonne heure... voilà une calomnie qui ne procède point par détour... et par faux-fuyant... une calomnie franche et nette... comme je les aime... Examinons-la... Je ne te dirai pas que Cécile est la fille de mon bienfaiteur, de mon second père... de celui à qui je dois tout... qu'il me l'a confiée à son lit de mort... que je l'ai élevée comme mon enfant... et qu'on ne déshonore pas son enfant!.. ce serait peut-être une raison pour toi... ce n'en est pas une pour la calomnie qui s'accommode à merveille d'ingratitude et d'inceste... et qui tient d'avance pour vraisemblable tout ce qui est infâme ; mais je te donnerai des arguments plus positifs... je te parlerai de calculs... d'intérêts... des miens... et cette fois, peut-être, on pourra me croire. Si j'avais aimé Cécile... si j'en avais été aimé... pourquoi ne pas l'épouser?.. non-seulement elle est jeune... elle est belle... mais elle est riche... par mes soins et par mes efforts, par les trésors que j'ai disputés autrefois et arrachés pour elle à l'indemnité... Elle est riche!.. et je n'ai rien!.. tu le sais, toi!.. tu en as les preuves... (*Avec orgueil.*) Oui, quoi qu'ils aient pu dire, je suis honnête homme... et grâce au ciel, je n'ai rien... et au lieu de m'assurer un avenir légitime et honorable, en épousant celle que j'aime et dont je suis aimé, j'aurais préféré sa honte à ma fortune... j'en aurais fait, comme vous dites, ma maîtresse... au lieu d'en faire ma femme?.. pourquoi?.. pour déshonorer exprès la fille de mon bienfaiteur?.. pour être infâme à plaisir!..

LUCIEN. Non, non.. cela n'est pas !

RAYMOND. Voilà ce qu'ils proclament, cependant!.. et tu as pu les croire?.. et j'ai voulu, disais-tu, t'avilir et te tromper en te faisant épouser une jeune fille que tu aimais, que tu m'avais supplié de t'accorder, que tu étais trop heureux d'obtenir, pour qui se présentaient chaque jour de nombreux partis... et je les ai éloignés... je t'ai choisi... parce que je te savais un honnête homme... et que je voulais le bonheur de ma pupille, de Cécile qui me chérit... comme un ami... comme un frère... entends-tu bien... car moi, l'on ne peut m'aimer autrement... Mais si vos calomnies eussent été véritables, si, malgré mes rides précoces et mes cheveux blanchis avant l'âge, il eût été possible, comme vous le disiez, que je fusse aimé de cette jeune fille... mets-toi bien dans l'idée que je ne l'eusse cédée ni à toi, ni à aucun autre, car j'aurais trouvé en elle la compagne que j'avais rêvée, la consolation de mes chagrins, le bonheur de ma vie entière... et loin de renoncer à un pareil trésor... je te l'aurais disputé au prix de mon sang, au prix même de notre amitié!.. et cependant je te l'ai donnée à toi... qui pour récompense me soupçonnes et m'accuses... à toi, qui, loin de me défendre, m'attaques et me défies ; à toi enfin, qui, avant de m'entendre, voulais d'abord te battre avec moi... (*Geste de Lucien.*) Rassure-toi... j'ai tout dit .. et maintenant, si tu le veux... nous pouvons finir par là!..

LUCIEN. Non, non.. tout est faux et absurde... pour toi... du moins... que je crois... que je révère... mais les autres!..

RAYMOND. Eh bien! pourquoi n'en serait-il pas de même des autres?. pourquoi n'y aurait-il pas mensonge sur eux comme sur moi?

LUCIEN. C'est impossible... pourquoi une insistance... une animosité pareilles?.. Qui peut en vouloir à cette jeune fille?

RAYMOND. Voilà le grand mot!..

LUCIEN. Qui donc a intérêt à la calomnier?

RAYMOND. Personne... et cela n'empêche pas!.. la calomnie est la seule chose qu'ici-bas on fasse gratis et sans intérêt!.. Il y a dans le cœur humain un instinct malin et malfaisant qui porte notre croyance au mal plutôt qu'au bien... De là, dans le monde, cette espèce d'aide, d'appui, d'assistance tacite et mutuelle, que l'on prête de soi-même au développement et à la propagation d'un mensonge!.. Par ce moyen, la calomnie est partout... et le calomniateur nulle part ; nulle part on ne trouve un traître de mélodrame assez maladroit pour affirmer hautement une imposture réelle et positive, dont un soufflet ou dont les tribunaux feraient justice... Jamais, dans la société, on ne dit la chose qui n'est pas... mais on la dit autrement qu'elle est... on la dit de manière à la dénaturer, à l'altérer dans son intention, à la changer dans ses détails... la malignité fait le reste... Et, grâce à l'ignorance, à la sottise et aux causeries de salon, la vérité la plus limpide et la plus claire, se trouve imperceptiblement passée à l'état complet de mensonge!..

LUCIEN. Je conçois cela pour des étrangers... mais des parents! .

RAYMOND. Ça n'y fait rien.

LUCIEN. Ton beau-frère... par exemple... M. de Guibert.

RAYMOND. Il appartient à la majorité de la société... C'est un sot?..

LUCIEN. Mais ta sœur... Herminie?..

RAYMOND. Autre majorité... celle des étourdies et des coquettes... Misère et vanité que tout cela!.. Les vrais coupables ne sont pas nos ennemis qui nous attaquent... c'est leur état... ils le font en conscience!.. ceux qui ne font pas le leur, ce sont nos amis qui ne nous défendent pas... qui cèdent, qui nous abandonnent... c'est madame de Savenay, qui voulait partir et que j'ai retenue... c'est toi qui repousses Cécile et qui l'accables!..

LUCIEN. Moi! j'ai gardé le silence...

RAYMOND. Ah! voilà nos amis!.. ils se taisent!.. C'est là leur seul courage!.. ils se taisent au milieu des clameurs... Eh morbleu! c'est quand mugit la tempête qu'il faut élever la voix! Ils entendront la mienne... car le bruit ne m'effraie pas... et quand on attaque mes amis... entends-tu bien... je ne recule pas... je reste près d'eux! devant eux!.. et si tu veux suivre mon exemple...

LUCIEN. Peux-tu en douter?..

RAYMOND. Je m'en vais te dire ce que nous devons faire.

LUCIEN. D'abord ne pas nous battre!..

RAYMOND. C'est convenu!.. la réputation de Cécile n'y eût pas résisté... et un duel eût été pour elle le coup de la mort... ensuite... la meilleure manière de vaincre la calomnie est de remonter à sa source... Eh bien!.. essayons!.. remontons tous les deux à l'origine de tous ces bruits?.. Par qui ces premières rumeurs te sont-elles parvenues?.. cherche, rappelle-toi...

LUCIEN. Que sais-je?.. c'était hier... ici... dans ce salon!..

(*En ce moment, Belleau, venant de la porte du fond, se dirige vers la porte à gauche, portant un plateau sur lequel est un thé complet. Il pose un instant le plateau sur la table à gauche, remet en ordre les cuillers et les tasses, et sort.*)

LUCIEN, *au moment où Belleau est entré.* Tiens... Belleau, le garçon de bains... qui le premier...

RAYMOND. Cela ne m'étonne pas... ça devait partir d'aussi bas!.. Eh bien! cette opinion publique dont tu parlais... en voici un fragment... un honorable fragment...

LUCIEN, *à demi-voix et entre ses dents.* Un misérable...

RAYMOND, *de même.* Que tu méprises quand il est seul... et devant qui tu t'inclines quand ils sont plusieurs... Après!.. quel autre encore?..

LUCIEN. Eh mais... tout le monde!

RAYMOND, *avec impatience.* Qui enfin?..

—

SCÈNE V.

LUCIEN, RAYMOND, COQUENET.

LUCIEN, *apercevant Coquenet qui sort de la porte à droite, tenant sa note à la main.* Eh! parbleu! M. Coquenet, ici présent!..

RAYMOND, *étonné.* M. Coquenet!..

LUCIEN. Qui m'a parlé de trois ou quatre intrigues...

RAYMOND, *étonné.* Quoi!.. c'est là M. Coquenet!..

COQUENET, *avec embarras, et serrant sa pétition.* Moi-même... que vous ne connaissiez pas...

RAYMOND. Et que j'apprends à connaître... Flétrir une jeune fille... que rien ne vous donnait le droit d'accuser... ni même de soupçonner...

COQUENET, *vivement.* On me l'avait dit, Monsieur... et je le croyais... je le croyais... et pourquoi?..

RAYMOND. Parce que vous la connaissiez, sans doute?..

COQUENET. Parce que je ne la connaissais pas... parce que je ne l'avais jamais vue... parce que j'ignorais l'intérêt que vous y portiez... et que, de plus, le fait m'était attesté... par une personne honorable... un de vos parents...

RAYMOND. Et qui donc?..

COQUENET. Je cite mes autorités... M. de Guibert...

RAYMOND. Mon beau-frère...

COQUENET. Qui m'a avoué... ou plutôt donné à entendre... que lui-même...

RAYMOND. Lui!.. qui a vu Cécile, hier, pour la première fois...

COQUENET. Il est vrai qu'aujourd'hui... (*Montrant Lucien.*) et devant Monsieur... il est convenu que ce n'était pas lui... mais un de ses amis... un jeune homme... qui le nie... qui s'en défend...

RAYMOND, *à Lucien.* Eh bien!.. tu le vois... le nombre diminue en avançant... et tout se réduit déjà à un seul... qui n'en convient pas... c'est sur un mot... sur une supposition, même démentie, que l'on joue l'honneur... la réputation d'une femme... Mais enfin cela vient de Guibert; cela me regarde maintenant. (*A Lucien.*) Toi, vois ces dames... rassure-les!.. console-les... je vais faire dire à mon beau-frère... que je l'attends... ici.

COQUENET. J'y vais moi-même... et je vous l'envoie... trop heureux de déjouer avec vous toutes les calomnies... et de contribuer ainsi au triomphe de la vérité!.. (*Il sort par le fond et Lucien par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VI.

RAYMOND, *seul.* Ah! monsieur de Guibert!.. je vous apprendrai!.. Et quant à ce jeune homme dont il a parlé... je saurai... je connaîtrai par lui...

—

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, RAYMOND.

RAYMOND, *apercevant le vicomte qui s'est approché de lui et qui le salue.* Ah!.. monsieur de Saint-André!.. vous avez reçu?..

LE VICOMTE, *avec émotion.* Oui, monsieur le ministre... cette mission... dont vous voulez bien me charger!.. et je venais vous dire... qu'à mon grand regret, je ne pouvais accepter cette marque de faveur...

RAYMOND. Et pourquoi donc, s'il vous plaît?..

LE VICOMTE. Parce que, dans la situation où je suis... elle m'enchaînerait... m'empêcherait de dire la vérité... et surtout de souffleter ceux qui en douteraient.

RAYMOND. Je vous avoue... que je ne comprends pas.

LE VICOMTE. Je me suis trouvé, malgré moi, et par ma faute cependant, mêlé à des bruits injurieux contre mademoiselle Cécile de Mornas... et quand j'ai voulu prendre sa défense et la justifier... ils ont tous prétendu que j'avais pour but, non de proclamer la vérité, mais d'obtenir par là votre faveur... Et vous savez ce qui en est!..

RAYMOND. Je sais qu'ils sont capables de tout... et je vous comprends... Mais ces bruits dont vous parliez...

LE VICOMTE. Sont de toute fausseté, et j'ai beau le crier... à tout le monde... à de Guibert lui-même qui m'accuse...

RAYMOND, *vivement.* Ah! nous y voilà!.. C'est vous... que de Guibert prétend avoir été aimé de Cécile...

LE VICOMTE. Je ne l'avais jamais vue.

RAYMOND, *se frottant les mains.* Bravo!.. je m'en doutais... c'est toujours comme cela...

LE VICOMTE. Et cependant, ce n'est pas lui qui est le plus coupable...

RAYMOND, *apercevant de Guibert qui entre, et courant à lui.* C'est ce que nous allons voir... Venez ici, Monsieur, venez...

—

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, RAYMOND, DE GUIBERT.

DE GUIBERT, *étonné.* Qu'y a-t-il donc?.. Coquenet vient de me raconter que vous étiez furieux contre moi.

RAYMOND, *à de Guibert.* Et ce n'est pas sans raison!.. Vous avez osé dire...

LE VICOMTE, *vivement, à Raymond.* Vous ne m'avez pas laissé achever... Tout ce qu'il a avancé était faux... (*Montrant de Guibert.*) Oui, Monsieur... et cependant par mon imprudence, par mon étourderie, par ma faute, enfin... il avait le droit de parler ainsi... et je dois convenir que même en se trompant... même en calomniant, il était de bonne foi...

DE GUIBERT, *avec bonhomie.* Certainement, je suis toujours de bonne foi... qui ose en douter?..

RAYMOND, *au vicomte.* Achevez, Monsieur... achevez!.. Comme tuteur de Cécile... j'ai droit à une explication...

LE VICOMTE, *avec trouble.* Je le sais, Monsieur...

DE GUIBERT. Et moi aussi, pour moi-même qui, aux yeux de mon beau-frère, suis calomnié!..

RAYMOND, *lui faisant signe de se taire.* Il suffit...

LE VICOMTE, *à Raymond.* Certainement... Je ne demanderais pas mieux... mais l'embarrassant est de vous la donner, cette explication, sans compromettre, peut-être, d'autres personnes...

RAYMOND. Vous ne les nommerez pas, je ne vous demande pas les noms... mais les faits.

LE VICOMTE. C'est qu'ils sont, eux-mêmes, difficiles à raconter... ici... dans ce moment, sans y avoir réfléchi... sans y être préparé...

RAYMOND. Bah!.. un jeune homme d'esprit, comme vous, doit avoir le talent de tout dire.

DE GUIBERT. D'ailleurs, nous comprendrons à demi-mot...

LE VICOMTE, *à Raymond.* J'aimerais mieux ne confier cet aveu qu'à vous seul...

RAYMOND. Impossible!.. ce n'est pas devant moi... c'est devant mon beau-frère que la calomnie a eu lieu... c'est devant lui, surtout, qu'il importe de la rétracter. (*Il fait passer le vicomte entre Guibert et lui.*)

DE GUIBERT. C'est de toute raison... et de toute équité...

LE VICOMTE, *avec hésitation.* Je le sens bien... et malgré cela... (*Comme prenant du courage.*) Eh bien! donc, Messieurs... il y a six mois, à Rouen, où je me trouvais... il y avait à l'hôtel d'Angleterre... une femme.

DE GUIBERT. Mariée?..

LE VICOMTE, *froidement.* Non... une veuve...

DE GUIBERT. Peu importe... il y a des veuves fort aimables.

LE VICOMTE. Et celle-là était charmante... jeune, spirituelle et distinguée...

DE GUIBERT. Comme elles le sont toutes...

LE VICOMTE. Enfin, elle était seule avec une femme de chambre... je l'avais connue à Paris, je l'avais saluée souvent dans sa loge, aux Italiens... je la retrouvais à Rouen!.. Deux Parisiens... en pays étranger... c'est-à-dire en province... Elle aimait les arts... nous faisions de la musique... nous chantions des romances...

RAYMOND. Très-bien... très-bien...

LE VICOMTE. Des mélodies de Schoubert.

DE GUIBERT. Nous comprenons...

LE VICOMTE. Et un jour... celui de son départ... à la suite d'une discussion... une discussion musicale... des plus vives... nous ne devions plus nous revoir... (*A Raymond.*) Comme en effet je ne l'ai plus revue... je vous le jure...

DE GUIBERT. Peu importe!..

LE VICOMTE. Je sortais de chez elle, lorsque, dans un corridor de l'hôtel, je me trouve vis-à-vis (*Montrant de Guibert.*) de Monsieur...

DE GUIBERT. J'arrivais de Paris, par le bateau à vapeur... quatre heures du matin... la rencontre était romantique... Ah! mon gaillard, lui dis-je en riant, d'où venez-vous?..

LE VICOMTE. Et dans ma surprise... dans mon trouble... ne voulant ni compromettre, ni nommer la personne véritable... je lui désignai, de la main, et à tout hasard, la porte d'un appartement qui était près de moi... en lui recommandant le silence...

DE GUIBERT. Porte en citronnier, nº 12.... je la vois encore...

LE VICOMTE. Le soir, une jeune personne charmante traverse, avec sa vieille parente, le salon de l'hôtel pour monter en voiture et quitter la ville... Et quel fut mon étonnement en entendant M. de Guibert, qui ne la connaissait pas alors plus que moi... et d'autres jeunes gens de l'hôtel, à qui il avait raconté cette histoire, me féliciter en riant sur ma bonne fortune! Ici, Monsieur, commence une faute inexcusable et que je ne me pardonnerai jamais... Certes, je me défendis de l'honneur qu'on m'attribuait...

DE GUIBERT. C'est vrai, j'en suis témoin.

LE VICOMTE. Mais pas aussi bien, peut-être... que je le devais... Que voulez-vous, ces dames étaient inconnues dans l'hôtel... je ne les avais jamais vues... je ne devais plus les revoir... et l'amour-propre... la vanité de jeune homme... d'autres raisons... plus puissantes encore peut-être, la crainte de compromettre une personne à qui je devais le secret... vous comprenez...

RAYMOND. Je comprends, Monsieur, qu'alors vous ayez cru pouvoir agir ainsi; mais, maintenant, les choses sont arrivées au point que la justification de Cécile ne peut plus être complète que par le nom de cette personne...

LE VICOMTE, *vivement.* Jamais, Monsieur!... jamais!.. sa position, le rang qu'elle occupe dans le monde... Plutôt mourir que la perdre de réputation.

RAYMOND, *sévèrement.* Cette femme est-elle donc tellement respectable dans sa faute, qu'il faille lui sacrifier l'honneur d'une jeune fille pure et innocente...

LE VICOMTE. Non, sans doute... Mais si ce n'est pas pour elle... c'est pour les siens... c'est pour sa famillle... de nobles et d'honnêtes parents... que j'estime, que je respecte...

RAYMOND. Qu'importe, Monsieur?.. les fautes sont personnelles... la vérité avant tout... votre devoir est de la faire connaître...

DE GUIBERT. Oui, jeune homme... vous parlerez... vous direz tout...

LE VICOMTE, *à Raymond.* J'ai dit tout ce que je pouvais dire... ne m'en demandez pas davantage!.. Du reste... parlez... ordonnez... prescrivez-moi ce qu'il faut faire... j'obéirai... mais, je vous en prie... je vous en supplie...

—

SCÈNE IX.

COQUENET, *sortant de la première porte à gauche;* HERMINIE, *sortant de la seconde porte à gauche;* RAYMOND, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, DE GUIBERT.

HERMINIE, *qui est entrée sur les trois dernières lignes, et les a entendues.* Ah! monsieur le vicomte qui sollicite aussi...

RAYMOND, *vivement.* Oui, ma sœur.

COQUENET, *à Herminie, lui montrant la première porte à gauche, d'où il sort.* On vient d'apporter les ouvrages en ivoire que vous avez choisis... (*Sur ce mot, Guibert remonte le théâtre et redescend près de sa femme.*) Le marchand est là qui vous attend...

HERMINIE, *à Coquenet.* Je suis à lui!.. (*Se retournant vers son frère, et lui montrant M. de Saint-André.*) J'espère qu'il sera plus heureux que moi, et que vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

LE VICOMTE, *à Raymond, avec prière.* Je l'espère aussi.

HERMINIE, *à Raymond, avec gaieté.* Il le faut d'abord!.. un charmant cavalier... l'amabilité et la complaisance mêmes. (*Revenant à gauche du théâtre, près de Coquenet, pendant que les trois hommes, à droite, continuent à causer ensemble à voix basse.*) L'année dernière, tandis que monsieur mon mari me laissait seule, à Rouen... il m'a tenu fidèle compagnie... Nous faisions de la musique... nous chantions des mélodies de Schoubert.

LES TROIS HOMMES, *se retournant vivement et frappés de surprise.* O ciel!..

RAYMOND, *retenant, par la main, de Guibert qui veut courir à sa femme.* Silence... il le faut!..

HERMINIE, *étonnée et riant.* Qu'ont-ils donc tous trois?.. (*En ce moment, des portes du fond et de côté, entrent toutes les personnes des bains.*)

DE GUIBERT, *toujours retenu par Raymond.* Ce que j'ai...

ce que j'ai... voilà du monde... (*A part.*) Et ne pouvoir pas même être furieux à mon aise!..

RAYMOND, *bas, à Saint-André.* Je vous rejoins à l'instant, Monsieur! je vous rejoins!.. (*Le vicomte de Saint-André sort par une des portes de droite, au moment où, d'une des portes de gauche, sort le marchand dont Coquenet a parlé, tenant un coffret à la main. A sa vue, Herminie remonte le théâtre, et entourée de plusieurs dames, examine, pendant la scène suivante, et sur une des tables du fond, les ouvrages en ivoire que l'on vient d'apporter.*)

—

SCÈNE X.

COQUENET, *sur le devant du théâtre*; DE GUIBERT, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN, RAYMOND.

MADAME DE SAVENAY, *à Raymond.* Enfin, Monsieur, comme j'ai toujours dit, et comme j'en étais sûre, nous avons donc la preuve évidente de toutes ces calomnies.. M. Lucien me l'a attesté...

RAYMOND, *troublé.* Oui... Madame... oui... à ne pouvoir en douter...

LUCIEN, *d'un air de triomphe, et s'adressant aussi à Raymond.* Ah! tu avais raison! tu disais bien qu'aux yeux de tous tu lui rendrais justice...

RAYMOND, *avec embarras.* Certainement... oui, je l'ai dit, et je le répète... Mais dans ce moment et devant tout le monde... je ne le peux.

LUCIEN. Au contraire, c'est devant eux... devant les autres encore... (*Il veut faire un pas vers le fond, Raymond le retient par la main.*) Qu'as-tu donc?... toi que j'ai vu si hardi... si confiant... (*Le regardant.*) te voilà pâle et troublé... Hésiterais-tu? aurais-tu des doutes?..

RAYMOND. Des doutes... quand d'un mot... je peux lui rendre l'honneur... Oui, quoi qu'il arrive... (*A part.*) et fût-ce même aux dépens du mien... je le dois... (*Il fait un pas en avant, de Guibert en fait un au-devant de lui, Raymond s'arrête.*) Non, non... mon pauvre père!.. il en mourrait... (*A Lucien.*) Plus tard... à toi seul... et d'ici là, si mon témoignage ne te suffit pas... (*Montrant de Guibert.*) voici la première cause de cette calomnie!..

LUCIEN. Lui!..

RAYMOND. Il sait mieux que personne combien elle est injuste... (*Il sort et entre dans l'appartement à droite, où vient d'entrer le vicomte*

—

SCÈNE XI.

COQUENET, HERMINIE, MADAME DE SAVENAY, DE GUIBERT, LUCIEN.

(*Au moment où Raymond vient de sortir, Herminie, qui était restée au fond de l'appartement avec les dames qui l'entouraient, renvoie le marchand et redescend le théâtre.*)

LUCIEN, *à de Guibert.* Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes au fait de tout...

HERMINIE, *gaiement.* En vérité...

LUCIEN. Parlez! nous vous écoutons...

MADAME DE SAVENAY. Oui, Monsieur... j'ai le droit de vous demander ces preuves de l'innocence de Cécile... donnez-nous-les.

LUCIEN. Pour que je les proclame... que je les rende publiques...

DE GUIBERT. Il ne manquerait plus que cela!... Je vous déclare, Monsieur, que je n'ai rien à dire... ni à vous, ni à personne...

HERMINIE. C'est qu'alors il ne sait rien...

COQUENET. C'est malheureusement probable...

DE GUIBERT, *furieux, à sa femme.* Je ne sais rien, dites-vous... je ne sais rien... je sais tout!..

HERMINIE. Eh bien! alors, parlez... qui vous en empêche?

DE GUIBERT. Ce qui m'en empêche... Vous me le demandez?..

LUCIEN. Eh! oui, Monsieur, on vous le demande!... C'était déjà trop d'avoir accusé ce matin devant moi une personne que je dois défendre... Mais la savoir innocente de vos calomnies, pouvoir la justifier et ne pas le faire, c'est un procédé que je ne veux pas qualifier... un procédé dont j'ai le droit de vous demander compte... et je vous déclare ici, Monsieur... que vous parlerez.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, HERMINIE. Oui, sans doute, parlez, parlez!..

DE GUIBERT, *regardant sa femme, voulant et n'osant parler.* J'en suffoque... oser là, devant moi... ce sang-froid!.. Non... je ne parlerai pas...

LUCIEN, *avec force et lui prenant la main.* Vous parlerez... ou nous nous battrons...

DE GUIBERT, *hors de lui.* Eh bien! soit... Monsieur!.. aussi bien il faut que ma colère tombe sur quelqu'un... Nous nous battrons... je l'aime autant... nous nous battrons!

CÉCILE, *sortant de l'appartement à droite, et entendant ces derniers mots.* Se battre! O ciel!.. (*Elle chancelle, prête à se trouver mal; Coquenet et madame de Savenay courent à elle, la soutiennent et l'emmènent dans son appartement.*)

LUCIEN, *à de Guibert.* Je suis à vos ordres...

DE GUIBERT. Je suis aux vôtres. (*Ils s'élancent vers la porte du fond; Herminie et toutes les personnes des bains se précipitent sur leurs pas, et sortent en désordre.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVENAY, *paraissant à la porte du fond*; CECILE, *sortant de l'appartement à droite.*

CÉCILE, *avec inquiétude.* Eh bien! Madame... quelles nouvelles?

MADAME DE SAVENAY. Mauvaises!.. ce combat a eu lieu!..

CÉCILE. C'est fait de moi!..

MADAME DE SAVENAY. J'ignore les détails... mais il paraît que M. de Saint-André est intervenu dans l'affaire, et que quelqu'un a été blessé... très-légèrement, il est vrai!.. N'importe... l'éclat est toujours le même... et après un tel événement, malgré tous mes efforts pour vous défendre... et même pour vous croire...

CÉCILE. Quoi! Madame!..

MADAME DE SAVENAY. Tenez, Cécile, ne faisons pas de phrases et parlons franchement; il y a encore un moyen de vous sauver, et notre parenté... quoique éloignée... l'intérêt que je vous porte, les calomnies même dont j'ai été l'objet et qu'il est urgent de dissiper... tout me faisait un devoir de tenter un dernier effort en votre faveur.

CÉCILE, *avec impatience.* Permettez-moi seulement...

MADAME DE SAVENAY. Écoutez moi d'abord, vous me répondrez après... ou plutôt il n'y a rien à répondre. M. le marquis de Sommerville, le pair de France, l'oncle du vicomte de Saint-André, arrivait aujourd'hui à Dieppe pour sa santé... et vous jugez de son indignation en apprenant la conduite de son neveu... car le marquis est religieux et moral!.. Je l'ai beaucoup connu autrefois!.. beaucoup... et entre gens de qualité, on s'entend aisément, on parle la même langue. Il a compris comme moi qu'un mariage était indispensable... il se charge d'y décider son neveu, son seul héritier...

CÉCILE, *de même*. Mais, Madame...

MADAME DE SAVENAY. Il cherchait pour lui un riche parti... car le vicomte est sans fortune... la vôtre est fort belle... la famille consent... moi aussi...

CÉCILE, *ne se contenant plus*. Et moi, Madame... je refuse.

MADAME DE SAVENAY. Après ce qui s'est passé!..

CÉCILE. Mais il ne s'est rien passé... et puisque vous daignez, dites-vous, me porter quelque intérêt... quelque amitié... je vous en demande une preuve... la plus grande de toutes... emmenez-moi, partons d'ici!

MADAME DE SAVENAY. Eh! que ne dira-t-on pas?..

CÉCILE. Tout ce qu'on voudra... pourvu que je parte... que je m'éloigne...

MADAME DE SAVENAY. Il y a dans cette résolution subite quelque nouveau mystère.

CÉCILE. Aucun, Madame.

MADAME DE SAVENAY. Si, Mademoiselle... et comme je ne veux pas, encore à mon insu, jouer un rôle indigne de moi... j'entends que vous n'ayez plus ni secrets ni restrictions. Il me semble d'ailleurs qu'après tout ce que j'ai fait pour vous... j'ai quelques droits à votre confiance... Parlez, et je consens à vos demandes... je vous emmène à l'instant même.

CÉCILE, *avec impatience et douleur*. Mais que voulez-vous que je vous dise?.. je n'ai rien à vous avouer.

MADAME DE SAVENAY. Quoi! M. de Saint-André?..

CÉCILE. Je ne le connaissais pas; je l'ai vu hier pour la première fois; je n'y ai jamais pensé...

MADAME DE SAVENAY. Ainsi, vous n'avez jamais aimé... vous n'aimez personne... vous me le jurez devant Dieu!..

CÉCILE, *avec embarras*. Ah! Madame...

MADAME DE SAVENAY, *vivement*. C'est donc vrai!..

CÉCILE, *vivement*. Ah! le ciel m'est témoin que c'est dans ce moment seulement que je vois clair en mon cœur...

MADAME DE SAVENAY. A la bonne heure au moins... voilà parler... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt?..

CÉCILE. Mais c'est que plus tôt, je ne pouvais me rendre compte des sentiments que j'éprouvais!.. il me semblait que c'était de l'amitié, de la reconnaissance... pas autre chose... et cependant, me défiant de moi-même... je cherchais à combattre, à éloigner ces idées... j'y avais réussi, je consentais à me marier... je m'efforçais d'aimer celui qu'on me destinait... Mais quand j'ai vu que celui-là aussi, que tout le monde, que vous-même... vous m'abandonniez!.. qu'une seule personne osait me défendre, me protéger et exposer son honneur pour sauver le mien!.. alors, que vous dirai-je?.. pénétrée d'estime, d'admiration, de tendresse... j'ai compris ce que j'éprouvais pour lui!.. et loin d'en rougir, il me semblait que cela lui était dû... que j'en étais fière!.. voilà mon crime... si c'en est un... et c'est à vous seule que je l'aurai confié, Madame... (*A demi-voix et avec expression.*) Je l'aime!..

MADAME DE SAVENAY. Lui! Raymond!..

CÉCILE. Le plus noble... le plus généreux des hommes!..

MADAME DE SAVENAY. Ce qui ne l'a pas empêché de séduire une jeune personne confiée à sa garde et à la mienne...

CÉCILE. Non, Madame... il ignore ce que je viens de vous confier...

MADAME DE SAVENAY. Allons donc!..

CÉCILE. Il ne s'en doute même pas... il ne le saura jamais... et la preuve, c'est que je vous supplie de m'emmener avec vous... de partir à l'instant même...

—

SCÈNE II.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, *qui est entré sur ces derniers mots*, CÉCILE.

COQUENET. Pardon... mais je crains qu'en ce moment, ce ne soit pas très-prudent...

CÉCILE. Et pourquoi donc?..

COQUENET. A cause du bruit que fait dans la ville ce malheureux duel... combat d'autant plus fâcheux, que ce matin déjà le ministre devait se battre avec M. Lucien... Tout le monde s'y attendait... et il paraît qu'il n'a pas voulu...

CÉCILE. Ce n'est pas vrai!

COQUENET. Certainement... mais c'est le bruit général!.. Comme ils disent aussi que M. de Saint-André, qui vient d'intervenir dans l'affaire... s'est battu à la place du ministre... C'est absurde!.. Mais, vrai ou non... c'est affreux, blessé comme il est...

MADAME DE SAVENAY. Ah! c'est le vicomte qui est blessé?..

CÉCILE. Légèrement... à ce qu'on dit...

COQUENET. Très-dangereusement... je craignais de vous l'apprendre...

CÉCILE, *retenant un mouvement d'indignation*. Achevez...

MADAME DE SAVENAY. Vous y étiez?..

COQUENET. Non, Madame... Je venais de quitter Mademoiselle... à qui j'avais, ainsi que vous, prodigué mes soins... et quand je suis arrivé.. c'était fini... Mais je le tiens d'un témoin digne de foi... qui a tout vu, et chacun plaint ce pauvre jeune homme... chacun est furieux contre le ministre... (*Geste de Cécile.*) Ça n'a pas le sens commun... mais enfin c'est une clameur... un haro général... dont il ne se relèvera pas... il sera peut-être obligé de donner sa démission... (*A part.*) S'il pouvait au moins me nommer avant...

MADAME DE SAVENAY. Et les têtes sont ainsi montées contre lui...

COQUENET. Au point que, s'il sortait... le peuple lui jetterait des pierres...

CÉCILE. Ah! mon Dieu!

COQUENET. C'est pour cela, Mesdames (c'est bien injuste... et je ne sais comment vous le dire)... mais à cause de lui... on vous en veut...

MADAME DE SAVENAY. Qu'est-ce à dire?

COQUENET. Il y a des groupes sur la place... et si l'on apercevait la berline... à vos armes...

MADAME DE SAVENAY. Les armes de Savenay!..

COQUENET. C'est pour cela!.. votre voiture est connue... la mienne ne l'est pas... un cabriolet de famille... que vous pouvez prendre chez moi... et qui vous conduira à la première poste...

CÉCILE. Ah! comment vous remercier...

COQUENET. Trop heureux de vous être agréable... quoique ce matin madame votre parente m'ait bien mal accueilli... mais vous, je l'espère...

CÉCILE. Ah! croyez que ma reconnaissance... (*A madame de Savenay.*) Voilà le seul ici qui m'ait montré quelque intérêt...

COQUENET. Suivez-moi, Mesdames, par une des portes latérales...

CÉCILE. Oui, partons... partons!..

—

SCÈNE III.

COQUENET, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND. Partir!.. et pourquoi donc?..

CÉCILE. Mais tout ce qui arrive... tous ces bruits effrayants!

RAYMOND, *souriant*. Tout va à merveille... je suis accouru avec M. de Saint-André juste au moment où le combat commençait... Impossible de faire entendre raison aux deux adversaires... et c'est en me jetant entre eux que j'ai reçu cette égratignure, (*Montrant sa main enveloppée d'un morceau de taffetas noir.*) seule goutte de sang qui ait coulé dans cette mémorable affaire.

MADAME DE SAVENAY. On prétendait que M. de Saint-André était blessé...

CÉCILE. Et très-dangereusement...

COQUENET. C'est Belleau, le garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un témoin oculaire...

RAYMOND.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Croyez donc, après cela, aux récits des grandes batailles... Du reste, après la guerre... la paix!.. elle vient d'être signée... M. de Saint-André et moi avons donné à Lucien des raisons si claires, si évidentes, si positives... que celui-ci a tendu la main à son adversaire...

COQUENET. En vérité... (*Il va s'asseoir près de la table à gauche, et y reste à lire les journaux jusqu'à la fin de la scène.*)

RAYMOND, *à Cécile*. Maintenant .. comme je te l'avais promis... plus de soupçons... ils sont tous dissipés... Lucien va venir réclamer de toi cette main qui lui appartient... pour laquelle il a combattu... et tout à l'heure, à table, devant notre brillante société de Dieppe et de Paris, nous annoncerons officiellement votre mariage...

CÉCILE, *avec embarras*. Non... non... Monsieur, je vous prie!

RAYMOND. Qu'est-ce à dire?

CÉCILE. Je suis heureuse... que M. Lucien me rende justice... quelque tardive qu'elle soit... Mais celui qui a pu me soupçonner... m'accuser...

RAYMOND. Allons, allons... nous sommes tous sujets à l'erreur... et par son caractère... lui, plus qu'un autre peut-être!.. Mais n'oublie pas que même te croyant coupable, il t'aimait toujours, te défendait et se battait pour toi!.. moyen qui devait te compromettre plus encore, mais qui, enfin, est une preuve, sinon de sa raison, au moins de sa tendresse.

CÉCILE. Oui, Monsieur... mais hier encore, vous m'avez laissée libre de mon choix...

RAYMOND. Hier, sans doute, sur un mot de toi, j'aurais tout rompu. Mais aujourd'hui, mon enfant, ce n'est plus possible... l'éclat de ce duel, les bruits qui l'ont précédé... ont rendu ce mariage nécessaire... indispensable... et pour toi, Cécile, pour ton honneur... je te le demande... je t'en supplie, au nom de la raison... au nom de l'amitié...

CÉCILE, *hésitant*. Ah! Monsieur...

RAYMOND. Ton père m'a remis ses droits... tu le sais... et s'il était là... il te dirait lui-même : « Il le faut, ma fille, je l'exige! »

CÉCILE, *à demi-voix, à madame de Savenay*. Vous l'entendez, Madame!.. vous avais-je dit la vérité?..

MADAME DE SAVENAY, *à Raymond*. Mais cependant, Monsieur, s'il était des obstacles...

CÉCILE, *vivement et à voix basse, à madame de Savenay*. Silence... au nom du ciel!.. (*Haut.*) Dès que vous le voulez, Monsieur... et quoi qu'il m'en coûte... j'obéirai... je ne partirai pas. (*A Coquenet.*) Merci, Monsieur, de vos soins, de vos bons offices... que je n'oublierai jamais. (*A madame de Savenay.*) Venez, Madame. (*Elle sort, avec madame de Savenay, par la porte à droite.*)

—

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

RAYMOND, *étonné*. Elle vous remercie, Monsieur...

COQUENET. De ce que j'ai pu faire pour elle et pour réparer des torts involontaires... Cela, je l'espère, balancera à vos yeux tout le mal que mes ennemis vous ont dit de moi!

RAYMOND. Des ennemis!.. monsieur Coquenet, vous n'en avez pas d'autres que vous-même! (*Lui remettant un papier.*) Voici la pétition que j'avais reçue hier en arrivant...

COQUENET, *y jetant les yeux*. Une des miennes!.. est-il possible!

RAYMOND. Sur laquelle vous m'avez donné votre avis!

COQUENET, *vivement*. Vous êtes trop juste pour y ajouter foi!.. Il y a eu erreur! il y a eu calomnie!..

RAYMOND, *souriant*. Non, Monsieur, ce n'était malheureusement que de la médisance!.. car tous les faits allégués contre vous, et par vous, sont de la plus grande exactitude!

COQUENET, *vivement*. C'est par hasard!.. c'est sans savoir ce que je faisais!..

RAYMOND. Mais vous le saviez quand vous avez répandu dans toute la ville les bruits les plus injurieux contre votre rival et votre concurrent!.. quand vous accusiez M. Rabourdin de dénonciations et d'intrigues auprès de moi!.. et je ne l'avais pas même vu!.. Ah! me suis-je dit, il y a contre celui-ci injure et calomnie, ce doit être un honnête homme... et c'était vrai!.. Je sors de chez lui... il a la place!..

COQUENET. Est-il possible?..

RAYMOND. C'est à vous qu'il la doit, Monsieur.

COQUENET, *hors de lui*. Mais, moi... je vous le jure...

RAYMOND. Il suffit!.. laissez-moi. (*Il passe à gauche, près de la table, et s'assied.*)

COQUENET, *à part*. C'est une machination infernale... (*Frappant sur sa pétition qu'il tient à la main.*) Il y a là-dessous une intrigue que l'on saura... On saura tout... Je vous salue, Monsieur... et vous laisse... (*A part.*) Mais ça ne se passera pas ainsi; je vais tout raconter par la ville, et on connaîtra dès demain la vérité par le journal du département. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

RAYMOND, *toujours assis près de la table*. Enfin, et non sans peine, tout est arrangé! Lucien va venir... il sait la vérité, et maintenant ce secret est le sien... c'est le nôtre!.. Ma sœur ne sera pas compromise, et son déshonneur n'abrégera pas les jours de mon père. De Guibert m'a promis le silence... avec sa femme... à qui, moi, je me réserve de parler... Et, Cécile une fois mariée, tous ces bruits tomberont d'eux-mêmes. (*Apercevant Cécile qui entre.*) Eh mais! que me veux-tu?

—

SCÈNE VI.

RAYMOND, CÉCILE.

CÉCILE, *avec émotion*. Vous m'avez dit, Monsieur, que mon devoir était d'épouser M. Lucien, que mon honneur, que ma réputation dans le monde dépendaient de ce mariage!

RAYMOND. Et je le pense encore.

CÉCILE, *lui remettant une lettre qu'elle tient à la main.* Tenez!

RAYMOND, *regardant l'écriture.* C'est de Lucien?

CÉCILE, *avec émotion.* Oui, Monsieur, il sait comme vous et par vous que je n'ai rien à me reprocher, il en a la preuve... mais, cette preuve, il ne peut la donner à ce monde qui m'accuse et qui me croit coupable.

RAYMOND, *qui a parcouru la lettre.* Ah! l'indigne!.. il t'estime!.. il t'honore!.. il t'aime!.. et n'ose, en t'épousant, braver d'injustes calomnies... que je voudrais... et que maintenant je ne puis réduire au silence. (*Froissant la lettre avec colère.*) Ah! tout est fini entre nous... et je cours...

CÉCILE, *se jetant au-devant de lui.* Où donc?

RAYMOND. Lui demander compte de ton honneur qui me fut confié! de ton honneur qui m'est aussi cher que le mien!..

CÉCILE, *avec force.* Et que vous allez perdre à jamais!.. (*Raymond pousse un cri et s'arrête.*) Vous voyez que j'avais raison de vouloir partir... Et, quant à ces calomnies qui m'accablent, je ferai comme vous, mon ami, je les mépriserai.

RAYMOND. Moi, mon enfant, c'est bien différent... Un homme doit avoir ce courage, il peut braver l'opinion; mais une femme... mais toi... pauvre jeune fille. . c'est impossible! tu seras accablée par elle.

CÉCILE. Eh bien! donc, je me résignerai à mon sort... je vivrai pure, innocente... et déshonorée!.. déshonorée à leurs yeux... mais non pas aux vôtres, n'est-il pas vrai?..

RAYMOND. Non... car tu es pour moi l'honneur même... Et ne pouvoir la défendre! (*Avec rage.*) Et pour la première fois de ma vie, reculer devant la calomnie... lui céder la victoire... lui abandonner sa victime... la lui laisser flétrir comme coupable... quand j'ai la conscience, la conviction de son innocence... Ah! mon cœur se révolte à cette idée, et quand je devrais défier le monde entier... (*S'arrêtant.*) Mais elle a dit vrai... Je me battrais contre cet infâme... contre eux tous... mon sang et ma vie ne la justifieraient pas... au contraire!.. (*Avec inspiration.*) Mais mon nom!.. mon nom, peut-être!.. (*Allant à elle.*) Cécile!.. veux-tu m'épouser?..

CÉCILE, *poussant un cri et tombant à ses pieds.* Ah!..

RAYMOND. Tu ne peux pas m'aimer!.. je le sais, c'est impossible!.. mais moi, je t'aimerai tant!.. je t'honorerai, je t'aimerai comme l'image de la vertu... et, peut-être un jour... l'amitié... la reconnaissance... (*Cherchant à la relever.*) Réponds... le veux-tu?.. le veux-tu?..

CÉCILE, *se jetant dans ses bras en pleurant.* Ah!.. Monsieur!..

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAVENAY.

MADAME DE SAVENAY, *voyant Raymond qui presse Cécile contre son cœur et qui l'embrasse, pousse un cri et détourne les yeux.* Quelle indignité! (*Allant à Cécile.*) Cette fois, Mademoiselle, je ne serai plus votre dupe... Voilà donc cet amour pur et platonique que vous avez eu tant de peine à m'avouer...

RAYMOND. Que dit-elle?..

MADAME DE SAVENAY. Cette tendresse que vous lui portiez depuis si longtemps en secret, et dont il ne se doutait même pas...

CÉCILE, *étendant la main vers elle.* Ah!.. taisez-vous.

RAYMOND, *avec joie.* Non, non... parlez!.. Il serait possible... elle vous aurait dit...

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité.* Ce que vous savez mieux que moi, Monsieur... Je vois maintenant ce que je dois penser, ce que je dois croire... Tout n'était que trop vrai, et je n'entends plus servir de manteau à une liaison coupable, qui dure depuis longtemps à mon insu...

RAYMOND, *la retenant par la main.* Non, Madame, vous resterez, et, ainsi qu'eux tous, vous saurez la vérité!

—

SCÈNE VIII.

BELLEAU, *qui se tient, à gauche, à l'écart;* PLUSIEURS BAIGNEURS, COQUENET, HERMINIE, RAYMOND, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY; *au fond,* PLUSIEURS HOMMES ET FEMMES DES BAINS.

RAYMOND. Messieurs, des bruits injurieux ont circulé ici, depuis hier... vous les connaissez comme moi... (*Regardant Coquenet.*) Et mieux peut-être!.. je déclare, devant vous, qu'ils sont faux et calomnieux... cette conviction... je ne puis, je le sais, la faire passer dans vos esprits... je ne puis vous forcer à croire mes paroles... mais, peut-être, croirez-vous mes actions... Je vous ai invités, Messieurs... (*Prenant Cécile par la main.*) pour vous présenter ma femme!..

COQUENET ET BELLEAU. Sa femme!..

MADAME DE SAVENAY, *avec satisfaction,* HERMINIE, *avec dépit.* Il l'épouse!..

COQUENET, *aux personnes des bains qui l'entourent.* Ça ne m'étonne pas! ils disent tous qu'elle est si riche!

CÉCILE, *à madame de Savenay, avec joie et à voix basse.* Eh bien! Madame...

MADAME DE SAVENAY, *avec fierté.* Il le devait...

CÉCILE. Quoi! vous croyez encore...

MADAME DE SAVENAY. N'en parlons plus. (*Élevant la voix.*) Je consens...

BELLEAU, *à Coquenet.* Je crois bien... cela fera doubler la pension de vingt-cinq mille francs, qu'elle a déjà...

HERMINIE, *à Raymond, à demi-voix et au bord du théâtre.* Je ne puis vous empêcher, Monsieur, de nous donner Mademoiselle pour belle-sœur... mais je déclare que je ne la verrai pas... et ne la recevrai pas!

RAYMOND, *solennellement.* Vous la recevrez et la respecterez... (*Il lui parle bas à l'oreille, en la faisant passer près de Cécile.*) Ou sinon!..

HERMINIE, *effrayée.* Ah! Monsieur!.. (*S'inclinant du côté de Cécile, comme pour lui demander pardon.*) Ah! Cécile!.. (*Cécile la relève et l'embrasse.*)

COQUENET, *regardant les deux femmes qui s'embrassent.* Sa pauvre sœur!.. la forcer ainsi de... C'est un despote!

BELLEAU. C'est un tyran!..

COQUENET. C'est un homme infâme!..

FIN DE LA CALOMNIE.

Quelques moments après, entra dans la loge de la duchesse, un grand monsieur maigre, sec.



MAITRESSE ANONYME

I.

Si je vous apprends, ami lecteur, que j'ai acheté une petite propriété dans la Brie, cette nouvelle vous intéressera fort peu, sans doute ; si j'ajoute que j'ai eu l'imprudence d'y faire bâtir, que les maçons, les charpentiers, les entrepreneurs, et surtout les devis faits en conscience, m'ont presque ruiné, il y a une grande chance que ce malheur vous sera totalement indifférent ; je vous confierais même, en secret, que mes constructions ne sont pas encore achevées, et que, pour la régularité d'un si bel édifice, il ne manque rien qu'une aile droite ; cet aveu qui me coûte beaucoup, vous laisserait froid et impassible, et ne vous ferait pas un instant interrompre la lecture du volume que vous tenez en ce moment. Mais si je vous disais, mon insensible lecteur, que ce corps de bâ-

timent arriéré, que cette aile absente, il faut absolument que ce soit vous qui la payiez, peut-être l'imprévu de cette annonce vous engagerait-il à me prêter quelque attention, et dès mon début j'aurais excité votre curiosité, votre intérêt, et surtout votre effroi, seul but que se proposent, de nos jours, les faiseurs de Nouvelles et de Romans.

J'étais donc dans ma cour, assis sur une pierre, regardant tristement la place qu'occuperait si bien mon aile droite, quand elle serait élevée, si jamais elle s'élevait... lorsque je sentis une main me frapper sur l'épaule, et une voix jeune et joyeuse s'écrier : Bonjour, mon voisin! C'était Georges Lisvard, mon voisin de campagne, que je connaissais à peine, car arrivé depuis quelques mois dans le pays et vivant toujours avec mes ouvriers, je n'avais encore fait de visites à personne; mais avec Georges la connaissance n'était pas longue à faire. Il avait une de ces heureuses et aimables physionomies qui appellent le plaisir et la confiance. La première fois qu'on le voyait, on était son ami, et dès la seconde on ne pouvait plus se passer de lui; plein de franchise et de gaieté, insouciant de l'avenir, et heureux du présent, sans ambition malgré son mérite, et sans prétention malgré sa jolie figure, il n'y avait pas de mère qui n'eût été fière d'un tel fils, pas de sœur qui ne fût heureuse d'un tel frère.

Entré de bonne heure à l'École polytechnique, il en avait été l'un des élèves les plus distingués; officier d'artillerie, il s'était fait remarquer au siége d'Anvers, seule occasion de gloire qui lui eût encore été offerte et maintenant que la paix était revenue, il passait auprès de sa vieille mère ses jours de repos et de congé. Quand il s'agit d'établir sa sœur, il déclara qu'il ne savait que faire de sa fortune, qu'il était trop riche avec sa paie de lieutenant d'artillerie et il renonça à son modeste patrimoine en faveur de sa sœur Hélène, qui, grâce à ce supplément de dot, fit un assez beau mariage. Je voulus une fois parler de ce trait-là à Georges, qui haussa les épaules et me tourna le dos; c'est le seul jour où je l'aie vu malhonnête.

Arrivé depuis quelques jours dans notre voisinage, chez sa mère, il venait de temps en temps visiter ma bibliothèque, la seule qui existe dans la commune de Bussières, et dessiner nos points de vue, car Georges dessine, et même peint très-bien.

— Qu'avez-vous? me dit-il. Pourquoi cet air soucieux? Je lui racontai alors ce que je vous disais à l'instant même, mon cher lecteur, et comment je cherchais les moyens de faire achever au public mes constructions commencées.

— Quoi! sérieusement, vous croyez qu'il paiera vos ouvriers?

— Il est assez grand seigneur et assez généreux pour cela! Il paie toujours; mais seulement quand on l'amuse; or, l'amuser devient chaque jour plus difficile. Aussi il me faudrait pour lui, dans ce moment, et c'est ce que je ne puis trouver, quelque sujet bien neuf, bien piquant, bien original.

— Un sujet de quoi?

— Un sujet de roman, de comédie, d'opéra...

— Quoi! avec des opéras on bâtit des maisons!

— Pourquoi pas? témoin mon ami Auber qui en a deux rue Saint-Georges...

— Dont il éleva les murailles, comme Amphyon, avec sa lyre!

— Avec son talent! ce qui est moins mythologique.

— Vous avez raison, ce n'est plus là de la fable... Eh bien! si j'avais, moi, un sujet d'opéra à vous donner?

— Vous, mon cher voisin, est-il possible?

— Quand je dis d'opéra... c'est peut-être une niaiserie!

— C'est souvent la même chose.

— Ou bien une tragédie, une comédie, un roman... je n'en sais rien.

— Dites toujours?

— Ce que je sais.., c'est que c'est original... bizarre, incompréhensible.

— C'est ce qu'il faut!

— Et que cela n'a pas le sens commun!

— C'est un succès, mon cher ami, un grand succès! Parlez, vous redoublez mon impatience.

— C'est une histoire qui m'est arrivée.

— A vous?

— A moi... dans ma jeunesse.

— Vous n'êtes cependant pas si vieux.

— Il y a cinq ou six ans... j'en suis le héros; mais l'aventure est un peu longue, et je ferais mieux de ne pas la commencer aujourd'hui, car il est tard et j'ai à midi une affaire importante que je ne puis remettre...

— Il n'est que onze heures et demie, et je vous promets dans une demi-heure de vous rendre votre liberté.

— Bien vrai?

— Je vous le jure!

— J'y compte.

Nous nous assîmes alors dans un endroit écarté du parc, au bord de ma rivière, près d'une cascade dont l'eau claire et limpide tombe sur un lit de cailloux, et s'enfuit à travers mon bois jusqu'à la vallée du *Petit-Morin*, lieu enchanté, qui rappelle la Suisse dans les petits cantons! vallée délicieuse, qui jouirait de la plus haute renommée, si les coteaux verdoyants qui l'entourent se nommaient Glaris ou Appenzell, mais que le voyageur regarde à peine parce qu'elle est à vingt lieues de Paris et à trois lieues de La Ferté-sous-Jouarre.

Georges, mon jeune ami, n'était pas de ces gens-là, car d'un œil ému et animé, contemplant cette prairie verdoyante, la source argentée qui l'arrose et qui baigne le pied d'un temple rustique où j'ai gravé ces mots :

Verts gazons! clair ruisseau! près de vos bords chéris,
Le plus que vous pourrez, retenez mes amis!

— Vous ne pouviez choisir, me dit-il, un endroit qui cadrât mieux avec l'histoire que je vous ai promise. Cette jeune verdure, cette riante cam-

pagne, ce temple dédié à l'amitié et les rayons de ce beau soleil qui en ce moment l'éclaire, me rappellent et me rendent toutes les idées que j'avais il y a six ou sept ans, quand je sortis du collége. Que tout est beau le matin au soleil levant!... Le monde où j'allais entrer s'offrait à moi, paré de tant de charmes et d'espérances. Je m'étais persuadé, comme beaucoup de jeunes gens de mon âge, que je ne devais y rencontrer que des amis, des succès, et surtout des conquêtes. Oui, monsieur, je l'avoue franchement, c'était là ce qui m'occupait le plus.

Nous lisions beaucoup au collége, et les livres que nous dévorions en cachette n'avaient pas tous été approuvés par le conseil de l'Université. Il y en avait un surtout, bien amusant et bien dangereux pour de jeunes têtes comme les nôtres, un livre où tout est attrayant, peut-être parce que tout y est faux, parce que ni les femmes, ni les jeunes gens, ni la société, n'ont jamais existé comme ils y sont représentés: sentiments, mœurs, caractères, rien n'est possible... tout y est d'imagination, et c'est ce qui séduisait la nôtre...

— Vous voulez parler du roman de *Faublas.*

— Précisément... un ouvrage classique..... car vous le trouverez dans toutes les classes, depuis la quatrième jusqu'à la philosophie. Il est si agréable de se représenter toutes les grandes dames... se jetant à la tête d'un petit jeune homme de dix-sept ans... sans que celui-ci ait besoin de mérite, de talents, ou de considération... Au contraire, inutile à lui de s'occuper de son état, de se livrer à des études ou à des travaux assidus; l'amour se chargera de sa réputation, de son bonheur et de son avancement... Aussi, et comme tous mes camarades me répétaient que j'étais bien fait, que j'avais une jolie figure, une figure de demoiselle... je vous demande pardon de vous dire ces choses-là... mais quand on raconte ..

— Vous avez raison... cela, d'ailleurs, se voit de reste.

— Je vous prie de croire, me dit Georges en rougissant, que je n'ai plus ces idées-là... je parle d'un temps si éloigné!.. il y a sept années... j'étais alors bien sot, bien fat, bien absurde; je croyais que je n'aurais qu'à jeter le mouchoir. Aussi je m'étais promis de ne m'adresser qu'à des marquises, des comtesses... peut-être des princesses, si l'occasion se présentait... mais décidé dans aucun cas, et sous aucun prétexte, à ne jamais descendre au-dessous des baronnes! Hélas! de cruels désappointements m'attendaient!

A ma sortie du collége, je m'établis modestement chez ma mère, me préparant, pour lui faire plaisir, à mes examens de l'École polytechnique; mais persuadé que ces travaux ne me serviraient jamais à rien, réservé que j'étais à de plus hautes et de plus brillantes destinées. Malheureusement je ne voyais pas trop les moyens de les réaliser; la société de ma mère se composait de belle et bonne bourgeoisie, de quelques parentes à nous, des cousines assez gentilles, femmes d'avoués ou de négociants; mais des grandes dames.. Il fallait pour les connaître être répandu dans le grand monde? Et où existait le grand monde? qui m'y aurait mené? qui m'y aurait reçu?

C'était au commencement de 1830, sous la Restauration, au moment où les anciens noms et les anciennes familles brillaient du plus vif éclat? Le milliard de l'indemnité avait rendu à l'aristocratie nobiliaire son luxe et ses richesses; quant à son bon ton, à son élégance et à sa fierté... elle ne les avait jamais perdus.

Et comment, moi pauvre écolier et jeune homme inconnu, être admis familièrement dans ces nobles hôtels, sanctuaire de mes divinités?

Cette réflexion, que je n'avais pas faite, me déconcertait singulièrement, mais ne diminuait en rien mon humeur conquérante. J'étais sûr, ce premier obstacle franchi, de me faire remarquer et de fixer les regards. Vous voyez, monsieur, que je ne manquais, ni de présomption, ni d'orgueil, et voilà pourquoi je vous raconte mon histoire, ce sera une expiation!.. Je cherchais donc constamment les moyens de rapprocher les distances, de voir de près, de coudoyer ce grand monde jusque-là inaccessible, et à force de chercher je trouvai un expédient qui vous semblera bien simple, et qui me coûtait bien cher! J'allais tous les soirs au Théâtre-Italien; c'était le rendez-vous de la haute société, le salon fashionable où se réunissaient les gens de la cour, et où étaient admis les gens comme il faut. Une stalle d'orchestre que je louai, me donna ce privilége. Et comme le cœur me battit la première fois que je m'assis dans cette arène brillante! comme mes yeux incertains et éblouis se promenaient avec ivresse sur tant de richesses, d'élégance et de beautés! Toutes les loges étincelaient de parures, de diamants et de duchesses. Toutes n'étaient pas jeunes, toutes n'étaient pas belles, mais je les voyais à travers leurs titres, et toutes me semblaient nobles, distinguées et charmantes... Dans l'entr'acte, je me promenais au foyer, dans les corridors, je m'arrêtais aux portes de leurs loges presque toujours ouvertes. A la fin du spectacle j'étais sous le vestibule, à les voir descendre, j'étais près d'elles, je touchais presque leurs châles aux longs plis, ou leurs robes de gaze; je les regardais monter en voiture, m'en retournais à pied, et le surlendemain je recommençais. Ma mère s'effrayait de mon goût pour la musique italienne et des dépenses qui en étaient la suite. Je dois dire que cette musique m'ennuyait à périr, mais je n'en convenais pas, seul point de rapport que j'eusse avec beaucoup de ses nobles habitués. J'avais troqué ma stalle d'orchestre contre une stalle de balcon pour être plus en vue, et personne ne me regardait, pas même mes voisins, qui ne s'occupaient pas plus de moi que de la pièce, et qui, pour se montrer, passaient la soirée à saluer les personnes de leur connaissance.

Un soir, je vis entrer dans une loge de face une personne charmante que je n'avais pas encore vue, une jeune fille de quinze à seize ans, gracieuse et fraîche comme la couronne de roses qu'elle portait

sur sa tête... je demandai timidement à mon voisin de gauche qui elle était : — La petite duchesse, me répondit-il sans me regarder et en la lorgnant. — Quelle duchesse? demandai-je avec les mêmes égards à mon voisin de droite. — La dernière présentée..., vous savez... et il garda le silence. Vous comprenez bien que pour rien au monde je n'aurais avoué mon ignorance, et je répondis par un sourire d'homme au fait, qui voulait dire : Je connais parfaitement.

Quelques moments après, entra dans la loge de la jeune et jolie duchesse, un grand monsieur, maigre, sec, l'œil dur, la tête poudrée et portant soixante ans au moins, quoique la poudre, dit-on, rajeunisse. Mon voisin, qui saluait tout le monde, ne perdit pas une si belle occasion; il se courba vivement et à plusieurs reprises vers le grand homme sec qui lui répondit par un salut lent et mesuré comme la statue du commandeur dans *Don Juan*, puis sortit de la loge avec la même gravité. — Il va faire le whist du roi, dit mon voisin de droite. — C'est pour cela qu'il laisse sa femme avec la vieille marquise, répliqua mon voisin de gauche.

Sa femme, me dis-je en moi-même avec effroi... sa femme!.. Cette jeune et jolie personne!.. Et ce maudit roman de *Faublas* se représentant à mon esprit, je pensai malgré moi à la si gentille et si piquante madame de Lignolles! Toutes mes illusions revinrent, tous mes rêves recommencèrent. Je me regardais comme destiné à défendre, à venger cette victime... de l'orgueil et des préjugés; seulement je l'aurais désirée triste et mélancolique, et je la voyais souvent rire, ce qui m'affligeait; mais elle était si bien du reste, qu'on pouvait pardonner ce seul défaut à tant de perfections. Aussi, entraîné, fasciné et comme sous le charme, je la suivis malgré moi, et à la sortie du spectacle, je me trouvai sous le vestibule près d'elle et de la vieille marquise, pendant que ces dames attendaient leur voiture, qui, grâce au ciel, fut une des dernières; la duchesse m'avait paru charmante de loin, mais de près elle était bien mieux encore. C'étaient des traits si fins, si délicats, un éclat de jeunesse et de beauté qui faisait plaisir à voir comme un premier jour de printemps; et puis il y avait tant d'esprit et de malice dans ses grands yeux noirs!.. Par malheur, enveloppée dans sa pelisse de satin blanc garnie d'hermine, elle ne disait mot; mais elle souriait, pendant que sa respectable compagne s'impatientait contre sa voiture, qui n'arrivait pas, mais qui, hélas! parut enfin. On l'annonça; ces dames sortirent : je les suivis sans y penser.

Il faisait un temps affreux; la pluie tombait par torrents, et malgré l'auvent protecteur de la rue de Marivaux, il y avait encore jusqu'à la voiture un trajet de deux ou trois pas qui effraya ces dames, car elles s'arrêtèrent.

Dans cette foule dorée qui les entourait, j'étais le seul peut-être qui eût un parapluie! parapluie que je n'eusse probablement pas avoué, si j'avais eu le temps de la réflexion; mais n'écoutant que mon premier mouvement, je l'ouvris et l'offris généreusement, bourgeoisement à la vieille marquise, puis je revins à ma duchesse, qui, embarrassée dans sa pelisse, qu'elle relevait, pouvait à peine marcher. D'une main, j'élevai le parapluie au-dessus de ses cheveux et de sa couronne de roses; de l'autre, j'osai la soutenir, l'aider à monter en voiture... et je ne vous parle pas du petit soulier de satin blanc, ni du pied ravissant, ni de la jambe admirable que j'aperçus à la lueur du gaz, parce qu'en ce moment elle m'adressait un remercîment et un sourire enchanteurs, qui m'avaient fait tout oublier. Je passai derrière la voiture, puis par instinct, je me rapprochai de la portière à droite, dont la glace était baissée, et pendant que les laquais relevaient le marche-pied de la portière à gauche, j'entendis les mots suivants; c'était ma duchesse qui parlait :

— *Un joli cavalier, une charmante tournure*, disait-elle.

Oh! que sa voix était douce! j'étais là debout dans la rue presque sous la roue de la voiture, écoutant et respirant à peine.

— *Connaissez-vous ce beau jeune homme?* continua-t-elle.

La pluie tombait sur moi, et j'avais les pieds dans un fleuve, je ne voyais rien.... je ne sentais rien... j'écoutais...

L'autre répondit dédaigneusement : — *Est-ce que l'on connaît ça..... Il vient tous les soirs aux Italiens.*

— *Pourquoi?*

— *Je vais vous le dire....*

En ce moment le cocher fouetta ses chevaux; le laquais monta à son poste, la voiture s'ébranla et je manquai d'être écrasé. Je n'y fis seulement pas attention, pas plus qu'au rhume de cerveau et de poitrine que je rapportai à la maison, et dont ma pauvre mère était mortellement inquiète, tandis que moi, j'étais ravi, enchanté. Je ne dormis pas; j'avais la fièvre et je passai la journée suivante dans un état d'ivresse continuelle. Tous mes rêves étaient réalisés..... Mon roman commençait..... j'adorais cette femme... je me serais tué pour elle, oui, monsieur; je n'ai jamais éprouvé dans ma vie rien de plus vif et de plus délirant que ces premières vingt-quatre heures de passion... Heureusement elles n'ont pas eu de lendemain, les forces humaines n'y auraient pas résisté.

— Comment! m'écriai-je, pas de lendemain?

— Si vraiment, reprit Georges, mais vous allez voir lequel.

A cet endroit du récit, l'horloge de la paroisse de Bussières sonna midi; Georges poussa un cri : Ah! je serai en retard; adieu, me dit-il en courant.

— Et la suite de votre histoire?

— A demain, me dit-il..., et il disparut.

II.

Le lendemain, Georges fut exact au rendez-vous et continua son récit en ces termes :

C'était un jeudi; on donnait la *Sémiramide;* mais n'importe ce qu'on aurait donné : vous vous doutez bien que, malgré mon rhume, ma fièvre et ma mère qui voulait me retenir... j'étais là le premier, à ma stalle de balcon, avant que les rampes fussent levées, ce qui, déjà, était bien mauvais genre; mais personne ne me voyait, j'étais seul dans la salle. Les belles toilettes arrivèrent, l'orchestre se fit entendre.... Madame Malibran chanta. Je n'entendais rien... je n'existais pas... j'attendais! Enfin, l'âme, la vie et le sentiment me revinrent. *Elle* parut, *elle* entra dans sa loge, plus belle encore, plus ravissante que la première fois. Mes voisins s'écrièrent qu'elle était éblouissante de diamants; je n'en avais pas vu un seul; je n'avais vu qu'elle; je m'inclinai respectueusement en la regardant... Ses yeux rencontrèrent les miens... Elle me vit, j'en suis certain. Elle me vit! Et tournant la tête d'un autre côté, elle ne me rendit pas mon salut.

— Ce n'est pas possible, lui dis-je, et vous vous étiez trompé.

— Ah! s'écria-t-il avec chaleur; vous croyez que j'étais homme à ne pas m'assurer du fait! J'allai l'attendre à la porte de sa loge; elle donnait le bras à ce grand monsieur sec et poudré, à son mari. Elle causait avec lui, avec gaieté, avec affection; enfin il avait l'air de lui plaire... elle avait l'air de l'aimer! Elle! madame de Lignolles! Où en étions-nous? Tout était bouleversé! Adossé contre un pilier... je la voyais descendre et venir droit à moi, et quand elle fut à deux pas, je m'inclinai encore; mais se tournant en ce moment même pour parler à la marquise, qui était derrière elle, elle feignit de ne pas m'avoir aperçu, passa froidement sans me regarder, et gagna sa voiture. Il faisait beau ce soir-là, elle n'avait besoin de personne!

Ah! je l'abhorrais! je la détestais... Elle me parut affreuse; je rentrai chez moi pâle et tremblant de colère, je n'allai plus aux Italiens, je m'enfermai pendant trois mois, et me mis à travailler avec une assiduité et une rage qui avancèrent beaucoup mon examen pour l'École polytechnique.

— Ce qui dut vous paraître alors un grand bonheur.

— Non, je n'étais pas heureux. L'heure de la raison n'était pas arrivée, je n'en étais encore qu'au dépit, à la colère; mon amour-propre avait été humilié, et, passant de l'amour à la haine, je n'aspirais qu'à me venger; j'aurais donné tout au monde pour plaire à une de ces grandes dames, si fières et si orgueilleuses, non plus pour le bonheur d'être aimé, mais pour le plaisir de les dédaigner, de les humilier à mon tour!.. Vous voyez ce que j'avais déjà gagné au contact du monde. J'étais resté aussi extravagant, aussi fat qu'autrefois, et, de plus, j'étais devenu méchant. Par malheur, les mauvaises intentions trouvent toujours, plus que les bonnes, des occasions de s'exercer, et le hasard m'en offrit que je ne cherchais pas.

Un de mes camarades de collége, neveu d'un pair de France, avait quitté Paris à la fin de ses études; il était parti avec un gouverneur pour commencer ses voyages; mais apprenant en route la mort de son oncle, qui lui laissait une belle terre et un beau titre (car alors la pairie était encore héréditaire), il se hâta de revenir en France, et un matin, je le vis entrer chez moi et me sauter au cou, me racontant la perte ou plutôt la fortune qu'il avait faite, et m'engageant à venir passer quelques semaines dans sa terre d'abord, et ensuite dans la vallée d'Orsay, au château de sa sœur, la comtesse Julia, chez qui se réunissait pendant la belle saison, la plus brillante société de Paris. Il me semblait, pendant qu'il me parlait, voir arriver ma vengeance. D'ailleurs, je travaillais sans relâche depuis trois mois, j'avais besoin de repos. Nous étions en juillet, la campagne était superbe, ma mère me pressait d'accepter, ce que je fis avec joie, et nous partîmes.

Mon ami Constantin, le nouveau pair de France, était un excellent garçon, peu fort dans ses études, mais fort à la chasse, s'occupant plus de ses chevaux que de ses discours à la Chambre, et ayant fort bien fait de gagner sa fortune par succession, car il eût été fort embarrassé de l'acquérir par son travail ou par ses talents : du reste, ne s'en faisant nullement accroire et s'effaçant lui-même pour mettre en avant ses amis, il me présenta à sa sœur en lui disant : « Tu sais, Julia, que je ne suis qu'un ignorant, mais voici mon ami Georges qui a de la science pour deux, et, grâce à lui, nous sommes au complet. » La comtesse et son mari m'accueillirent à merveille; le comte de Vareville était un homme de trente-six ans, d'une belle figure, qui, au physique, se portait à merveille, et qui, au moral, était le plus grand propriétaire du pays. C'était là le résumé de toutes ses qualités; de plus, excellent maître de maison, ne gênant personne, et laissant le gouvernement à sa femme, qui, tout aimable et toute gracieuse, s'en acquittait à merveille.

La comtesse Julia était fort jolie, avait vingt-quatre à vingt-cinq ans, de beaux yeux bleus, une tournure distinguée, une coquetterie de conversation très-piquante, faisant briller les personnes qui avaient de l'esprit et en donnant souvent à celles qui n'en avaient pas. Bonne et indulgente pour les gens timides et embarrassés, c'est à ce titre qu'elle me prit sous sa protection. Dévouée en amitié, indifférente en amour, sage et vertueuse par principes, et quant à la dévotion, elle en avait juste ce que la mode exigeait alors chez les dames du grand monde.

Vous pensez bien que l'idée de lui faire la cour ne se présenta pas à mon esprit, c'était la sœur d'un ami, et puis les devoirs de l'hospitalité.... Et puis, enfin... j'aurais probablement échoué, et je n'ai jamais voulu examiner si cette dernière raison ne venait pas en première ligne; c'eût été d'autant plus mal, qu'il y avait au château un essaim de comtesses, de vicomtesses, de baronnes, tout ce que le faubourg Saint-Germain avait de jeune, d'élégant, de coquet; et loin d'imiter ma dédaigneuse duchesse, elles étaient, il faut le dire, comme toutes les grandes dames d'alors, pleines de gracieusetés

et de bienveillance, semblant toujours oublier leur rang, et cependant vous faisant sentir par une nuance et un tact admirables le moment où l'abandon devait s'arrêter et le respect commencer. J'étais comblé de soins et d'attentions que je m'efforçais de reconnaître de mon mieux... Je faisais de la musique avec ces dames et avec ces demoiselles; j'avais toujours des dessins pour leur album ou pour leurs broderies, et s'il s'agissait d'une promenade dans le parc, ou d'une course à cheval.... ou d'un rôle dans un proverbe, fût-ce le plus difficile ou le plus insignifiant, j'étais toujours prêt..... Ma complaisance était connue, et en général tout le monde m'adorait, tout le monde, par malheur; ce qui faisait que personne ne pensait à moi en particulier. Il y avait même dans l'affection universelle dont j'étais l'objet, quelque chose de blessant pour mon amour-propre. C'était presque me dire que j'étais sans conséquence ou sans danger.

Bientôt je m'aperçus aussi, et cette découverte fut bien autrement pénible, que chacune de ces dames avait auprès d'elle des personnes qu'elles honoraient de leur dépit, de leurs dédains, souvent même de leurs reproches! Ah! que n'aurais-je pas donné pour être à leur place, moi que l'on traitait si bien!

Je me plaignais de mon bonheur, j'en étais indigné. Je ne voyais pas que ces rivaux, que l'on me préférait avec raison, avaient, par leurs talents, leur réputation, leur position dans le monde, mérité et inspiré une confiance qu'on ne pouvait m'accorder à moi, enfant de dix-sept à dix-huit ans, à moi qui n'étais rien... qui ne pouvais offrir aucune garantie, pas même celles de la prudence ou de la discrétion. Mon roman de *Faublas* m'avait donc encore trompé; cette jeunesse même, qu'il m'offrait comme un moyen de réussite, était un obstacle! Ainsi, m'écriai-je avec désespoir, personne ne fera donc attention à moi, personne ne m'aimera jamais! Hélas! j'étais injuste!.... je me plaignais à tort! Il y avait, dans ce moment-là même, une personne que mon mérite inconnu avait touchée..... Amour d'autant plus glorieux, que je n'avais jamais pensé à le faire naître et que je ne m'en doutais même pas.

A qui donc avais-je inspiré une tendresse si discrète et si désintéressée? Qui donc éprouvait enfin pour moi ce premier amour si longtemps attendu?

Hélas! c'était mademoiselle Rose, la femme de chambre de la comtesse Julia!...

Une femme de chambre!!! à moi, qui avais rêvé des duchesses, des marquises, des baronnes! encore un bonheur dont j'étais indigné et humilié, toujours à cause des préjugés dont j'étais imbu, car tout autre à ma place se serait résigné à une pareille conquête.

Mademoiselle Rose était de ces femmes de chambre de grande maison : l'œil coquet, le pied mignon, la taille élancée, toujours blanche et bien mise, ne portant jamais que les robes ou les fichus de sa maîtresse (seconde édition), fière et dédaigneuse avec la livrée; faubourg Saint-Germain dans l'antichambre, et n'ayant de gracieux sourires que pour les gens du salon.

Cette fierté, à ce qu'il paraît, s'était venue briser contre mon ignorance ou ma modestie... et il avait fallu que la pauvre fille me témoignât une préférence bien marquée pour qu'il me vînt à l'idée de m'en apercevoir; mais il n'y avait plus moyen d'en douter! Mon ami Constantin, le pair de France, avait été repoussé par elle, il me l'avait avoué en secret. Elle avait refusé les propositions les plus brillantes, et s'était montrée plus généreuse que ses maîtresses, pour qui? pour moi, jeune homme sans fortune, sans titres, sans naissance! Ajoutez que Rose était jeune et gentille... Et elle m'aimait tant... Et elle me l'avouait... à moi, à qui personne ne l'avait jamais dit... Et puis, monsieur, je n'avais pas dix-huit ans! Je ne dis pas cela pour justifier, mais du moins pour excuser l'attention que malgré moi j'accordais à ma jolie soubrette.

J'évitais cependant de la rencontrer, et quand je l'apercevais au bout d'un corridor, je doublais le pas, ou je détournais la tête, exactement comme la jeune duchesse du Théâtre-Italien. C'était, sur une échelle inférieure, le même orgueil du rang! Jugez alors ce que je devins lorsqu'un jour, sous mon oreiller, je trouvai un petit billet où étaient écrits ces mots :

« Il faut que je vous parle, monsieur Georges,
« ou je suis perdue. Le jour c'est impossible, ne
« m'en veuillez donc pas, et ne soyez pas fâché
« contre moi, si je vous demande dix minutes, ce
« soir dans ma chambre, à minuit. »

A ce billet était jointe une petite clé. Cet écrit, qui m'eût transporté de joie, et m'eût fait battre le cœur s'il eût été d'une des nobles dames du château, m'inspirait une espèce de malaise et de honte. Tout me dépitait contre moi-même.... jusqu'aux fautes d'orthographe dont le billet était parsemé et qui semblaient mettre en relief la mésalliance que j'allais commettre... Mais dédaigner une pareille occasion! Combien mon ami Constantin envierait mon bonheur! Ah! s'il était à ma place, il n'hésiterait pas!..... Mais d'un autre côté, si cela se sait dans le château.... Si la comtesse Julia.... Si ces dames... Vous voyez que j'étais déjà plus d'à moitié vaincu, puisque je ne craignais plus que d'être découvert. D'ailleurs, qui le saurait à cette heure... au milieu de la nuit... dans ce vaste château dont les corridors étaient obscurs et silencieux... Et tout en faisant ces réflexions, j'étais sorti de mon appartement sur la pointe du pied, retenant ma respiration.... tremblant au moindre bruit.... J'arrivai ainsi à la porte de Rose, et là...

En ce moment, mon horloge fatale sonna midi. J'espérais que Georges ne l'entendrait pas... mais, oubliant et son histoire et les souvenirs qu'elle devait lui rappeler, il me quitta en courant et en me criant : A demain!

III.

Le lendemain Georges fut exact au rendez-vous. Aussitôt que je le vis arriver, je courus à lui :

— Est-il possible, m'écriai-je, de me quitter ainsi au moment le plus intéressant d'une histoire?

— Je vous conseille de me faire des reproches! Ce serait plutôt à moi de vous en adresser... vous avez manqué me faire oublier...

— Quoi donc?

— Une affaire bien autrement intéressante pour moi... une affaire qui ne peut se retarder... mais je me suis arrangé aujourd'hui pour être plus exact!..

— Quoi! vous me quitterez encore à midi!

— Certainement!

— Et pour quelle raison?... quelle obligation tellement indispensable vous force ainsi chaque jour....

— Pour cela, mon voisin, répondit Georges d'un air sérieux, je ne puis vous le dire... et vous prie de ne pas me le demander... Passe pour mes aventures de jeunesse, continua-t-il en riant... c'est un autre monde, un autre siècle... c'est presque de l'histoire...

— Une histoire instructive!

— Oui, pour la jeunesse! mais peut-être fort peu amusante pour les gens raisonnables.

— Au contraire... et la preuve, c'est que je vous prie en grâce de continuer le sujet de drame que vous m'avez promis et dont le premier acte me semble déjà tout disposé.

— Vous trouvez!

— Certainement. Il y a exposition de caractères, préparation des événements et la toile tombe sur une péripétie des plus piquantes, le moment où vous arrivez à la porte de mademoiselle Rose.

— Le second acte sera peut-être plus difficile à mettre en scène.

— Pourquoi donc? tout se met en scène maintenant... Vous étiez donc devant la porte de mademoiselle Rose...

— Que je venais d'ouvrir le plus doucement possible. Le cœur me battait d'émotion et surtout de crainte. Ce n'était pas sans raison : mademoiselle Rose habitait une espèce de cabinet de toilette, qui, d'un côté, avait une sortie sur un escalier de dégagement, c'est par celui-là que j'étais arrivé. Mais de l'autre côté, était une porte qui donnait dans l'appartement de la comtesse ; le moindre bruit pouvait être entendu, et si la maîtresse de la maison m'avait surpris... Ah! je n'aurais pas survécu à un tel éclat, et au ridicule qui en eût été la suite... je me serais brûlé la cervelle .. j'y étais décidé ; et, sous ce point de vue du moins, le danger ennoblissait, à mes yeux, le commun et le bourgeois de mon expédition nocturne.

Je n'avais pas refermé la porte de l'escalier, je l'avais laissée entr'ouverte, d'abord pour ne pas faire de bruit, et puis pour me ménager, en cas d'accident, une retraite prompte et facile. La chambre où je venais d'entrer était dans une obscurité complète, précaution que j'attribuai à la pudeur ou à la prudence de Rose... Pauvre fille! me disais-je, elle m'attend! Elle doit trembler, car je tremble, moi... et je m'avançai lentement, écoutant du côté de la chambre de la comtesse, et me rappelant ce vers de Delille qui, grâce au ciel, convenait parfaitement à la situation :

« Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence! »

Alors, plus rassuré, je me dirigeai vers l'endroit de l'appartement où devait être Rose, et à mesure que j'approchais, j'entendais le bruit calme et régulier de la respiration la plus égale. J'approchai encore, et ne pus revenir de ma surprise en m'apercevant qu'elle dormait. Elle dormait! Quoi! l'émotion qu'elle éprouvait lui permettait de dormir! moi j'avais eu la fièvre depuis l'instant seulement où cette idée de rendez-vous m'était venue.

Je sentais en ce moment encore mon cœur s'agiter avec violence.. Et elle!.. elle dormait en m'attendant! Un pareil sang-froid annonçait une habitude du danger, ou une hardiesse surnaturelle qui m'effrayait! Je pouvais admirer Napoléon ou le grand Condé dormant la veille d'une bataille... Mais mademoiselle Rose!.. J'étais furieux! J'étais indigné!.. Un instant j'eus la pensée de retourner sur mes pas pour la punir... pour me venger! Et puis dans ma colère, d'autres idées de vengeance me vinrent à l'esprit. Mais à peine si je parvins à interrompre ce sommeil profond où elle était plongée, et, sans ouvrir les yeux... elle murmura à demi-voix et avec impatience ces mots qui n'avaient rien de flatteur : *Mon Dieu!... Laissez-moi donc!* — Ah! pour le coup et dans mon dépit oubliant les périls qui nous environnaient, j'allais éclater!.. lorsque du côté de l'appartement de la comtesse je crus entendre du bruit... Je vis même à travers les fentes de la porte briller la lueur d'une bougie; par un mouvement aussi rapide que la pensée, je m'élançai hors de la chambre de Rose dont je refermai la porte, et il était temps! J'étais encore sur l'escalier que j'entendis comme un cri de surprise ou d'exclamation... mais peu m'importait, je n'avais plus rien à craindre, personne ne m'avait vu, et, deux minutes après, j'étais chez moi, dans mon appartement clos et barricadé... comme si, en fermant ma porte au verrou, j'empêchais les soupçons ou les souvenirs d'entrer.

Je passai une mauvaise nuit et une mauvaise matinée; j'étais mécontent de moi, je me sentais humilié. Toutes les réflexions que j'avais faites la veille et qui avaient eu si peu de pouvoir, avant, en avaient beaucoup, après; j'espérais bien que jamais cette aventure ne serait connue; mais n'était-ce rien que de rougir aux yeux de Rose, de me retrouver avec elle dans ce château, de la rencontrer dans cette antichambre que vingt fois par jour il fallait traverser, et où d'ordinaire elle était à coudre ou à broder! Je redoutais sa vue, je crai-

gnais surtout ses regards d'intelligence... Je ne savais comment m'y soustraire; j'étais sûr de baisser les yeux, de pâlir, de rougir... et si ces dames remarquaient mon trouble; si elles en devinaient la cause... j'étais perdu! Au milieu de ces angoisses, la cloche du château sonna le premier coup du déjeuner... puis le second... il fallait bien se résigner... il fallait descendre! Je pris mon parti, et de l'air le plus intrépide qu'il me fut possible, je traversai l'antichambre avec une apparence de résolution et de gaieté, qui se changea bientôt en satisfaction réelle, quand, jetant autour de moi un coup d'œil rapide, je n'aperçus pas le témoin redoutable que je craignais de rencontrer.

Je repris courage, m'efforçant d'être aimable et de montrer une grande liberté d'esprit. Jamais je ne fus plus triste et plus préoccupé; à chaque instant je m'attendais à une apparition qui n'arriva point!

Contre toutes mes prévisions, Rose ne parut pas de la journée.

Que lui était-il donc arrivé?... Le soir même, et comme à l'ordinaire, elle ne servit point le thé dans le salon.

Je commençai à être inquiet mais pour rien au monde, je n'aurais osé m'informer d'elle. Ce fut une de ces dames qui prit la parole et demanda tout haut : où donc est Rose?

Je l'aurais remerciée!

Il se fit un instant de silence. La dame renouvela sa question.

— Elle n'est plus ici, dit froidement la comtesse Julia en baissant les yeux et sans me regarder.

— Pourquoi donc? s'écrièrent toutes ces dames.

— Ma belle-sœur, qui est restée à Paris, avait besoin d'une femme de chambre... je la lui ai envoyée ce matin.

— Et vous?

— J'ai la fille du jardinier.

— C'est singulier!

— C'est original!

— C'est invraisemblable! s'écrièrent trois dames à la fois; car enfin, ma chère comtesse, votre belle-sœur, qui est à Paris, peut se procurer des femmes de chambre plus facilement que vous.

Chacun convint de la justesse de cette observation, et donna à entendre qu'il y avait sans doute d'autres motifs.

— Je ne dis pas non, reprit la comtesse avec le même sang-froid.

— Et quels motifs? dites-les-nous.

— Pas à présent.

— Vous nous les direz plus tard!

— C'est possible.

— Et quand donc! s'écrièrent toutes les dames en se levant et en entourant la comtesse...

Pendant ce temps, j'étais plus mort que vif, et semblable à un criminel qui attend son arrêt.

— Comme tu es pâle! s'écria Constantin, comme ta main est froide! est-ce que tu es indisposé?

Et, grâce à cette maudite observation, tous les regards et tout l'intérêt se reportèrent sur moi. Rose fut oubliée.

— En effet, balbutiai-je d'un air interdit... je... ne me sens pas bien.

— Je m'en suis aperçue depuis ce matin, dit avec bonté l'une de ces dames.

— Peut-être a-t-il eu froid avec nous sur la rivière, dit une autre en se rapprochant de moi.

— Peut-être a-t-il passé une mauvaise nuit, dit la comtesse Julia avec un air de simplicité qui acheva de me bouleverser. J'étais dans un état déplorable!

Et tout le monde de m'entourer, de me donner sa consultation et son ordonnance. L'une m'engagea à me retirer, ce que j'acceptai de grand cœur; l'autre me conseilla la fleur de tilleul, celle-ci de la camomille, et tous les avis se réunirent pour du thé bien léger et bien chaud.

— Je regrette que Rose ne soit pas là, dit la comtesse Julia avec le même sang-froid; elle vous l'aurait porté.

Pour le coup je fus atterré. Elle sait tout! me dis-je, elle sait tout!

La comtesse sonna le valet de chambre de son mari, qui m'accompagna. Je rentrai dans mon appartement, et je me jetai sur mon lit dans un état voisin du désespoir.

Elle sait tout! Et dans ce moment peut-être, au milieu du salon, elle raconte à toutes ces dames l'histoire de mon voyage nocturne, et ma passion délirante... pour qui? pour une femme de chambre qu'elle a été obligée de renvoyer à cause de moi! Ah! quelle honte!... Je suis perdu de réputation, je suis voué au ridicule, je serai désormais l'objet de leurs railleries! J'écoutai... et du salon au-dessus duquel était placée ma chambre... de longs éclats de rire arrivèrent à mon oreille.

« Ah! m'écriai-je furieux, je ne resterai pas dans ce château; je ne reverrai plus ces nobles dames à qui je ne veux pas servir de jouet. Plutôt mourir!

« Encore elles... encore elles, — que j'entends! » Et en effet, dans les vastes corridors qui menaient à leurs chambres, les échos répétaient au loin leurs éclats joyeux. Plusieurs même, en passant devant ma porte, me dirent d'une voix douce et maligne : Bonsoir, monsieur Georges, bonne nuit... Ah! si elles eussent été des hommes!.. Mais non, il fallait se taire et subir leurs outrages, sous peine d'un ridicule plus grand encore!..

Vous devinez quelle nuit je passai! Et le lendemain, sans voir les maîtres de la maison, sans prévenir mon ami Constantin, je partis au point du jour, laissant sur ma table une lettre où je demandais pardon d'un si brusque départ, m'excusant sur mon indisposition dont la gravité avait augmenté, etc., etc., donnant enfin des raisons dont je savais que personne ne serait dupe; mais tout m'était devenu indifférent, pourvu que je sortisse de ce château, pourvu que je fusse loin de cette société insultante et railleuse, à laquelle je venais de dire un éternel adieu!..

J'arrivai chez ma mère, qui fut tout effrayée de ma pâleur et de mon air souffrant, ne pouvant concevoir qu'un mois de bonne société m'eût changé à ce point.



Aussi, quand, s'adressant à moi d'un air aimable et gracieux, elle demanda : « Si Monsieur voulait un verre d'eau sucrée !.. ou autre chose. »

Je m'enfermai encore, ne voulant voir personne, ne répondant pas même aux lettres de mon ami Constantin ou aux billets de ces dames, qui, désolées de perdre leur victime, envoyèrent tout d'abord savoir de mes nouvelles. Je ne m'occupais plus que de mes travaux et de mon état, commençant à comprendre que c'était de moi seul que dépendaient ma fortune, mon avenir et ma réputation, et je fis si bien qu'au bout de six mois je passai mon examen, et fus reçu le premier à l'École polytechnique.

— Et moi ! m'écriai-je, en interrompant mon ami Georges au milieu de son récit, je vous fais compliment de vos malheurs, car chaque catastrophe amoureuse vous vaut un avancement rapide et réel. L'amour et les femmes, ces grands moyens de succès d'autrefois, ne sont-ils pas de nos jours un empêchement à la fortune? N'est-ce pas là, dites-moi, la véritable morale de votre récit?..

— Tirez-en de la morale, si vous pouvez, me dit Georges en éclatant de rire, cela m'étonnera, surtout quand vous connaîtrez la fin de cette aventure qui me confond toujours quand j'y pense.

— Continuez donc, car je ne vois pas jusqu'ici mon second acte.

— Dieu veuille qu'il arrive ; or, voici peut-être qui va nous y mener. Je venais d'être reçu à l'École polytechnique, je portais l'épée et presque l'épaulette, et ce succès, que je ne devais qu'à moi-même, m'avait un peu consolé des mésaventures que je devais au hasard. Le maréchal de ***, ancien compagnon d'armes de mon père, était venu inspecter l'école, et avait prié le gouverneur de lui présenter les élèves les plus distingués ; j'avais eu l'honneur d'être compris dans ce choix ; il nous avait invités à dîner ; c'était un grand bonheur, un jour de fête pour tout le monde ; il en fut autrement pour moi. Le dîner se passa à merveille, et la soirée s'annonçait de même ; le maréchal, qui avait causé avec mes camarades, me prit à part

près de la cheminée, et à la manière dont il commença l'entretien, je vis qu'il voulait juger par lui-même du bien qu'on lui avait dit de moi. Aussi je rassemblai toutes mes forces pour sortir avec honneur de ce nouvel examen. Il venait de mettre en avant une question que je me sentais les moyens de traiter d'une manière victorieuse et brillante, lorsque madame la maréchale sonna pour avoir un verre d'eau sucrée. Il lui fut apporté près de la cheminée où j'étais, par une femme de chambre qui se retourna, et je reconnus... Rose! Rose qui, dans un moment de surprise et de joie, manqua de renverser sur la robe de sa maîtresse le verre d'eau qu'elle tenait d'une main tremblante, pendant que ses yeux ne quittaient pas les miens. Et moi, troublé, déconcerté par cette apparition subite, j'hésitais... je balbutiais... je n'avais pas deux idées de suite... Je répondais tout de travers au maréchal, qui prenant mon embarras pour ignorance ou incapacité, se hâta de changer la conversation. « Quel est le « tailleur qui fait vos uniformes? me dit-il, le vôtre « vous va à merveille, et voilà ce que j'appelle une « jolie tournure d'officier. » J'étais désespéré; j'aurais mieux aimé qu'il m'eût donné des coups de poignard, que de m'adresser une phrase pareille. Il était dit que les femmes en général, et Rose en particulier, devaient toujours me porter malheur. Aussi, quand, s'adressant à moi d'un air aimable et gracieux, elle demanda: « Si monsieur voulait aussi un verre d'eau sucrée... ou autre chose... » je lui lançai un regard d'impatience et de colère, et je crois même que je lui tournai le dos; puis, rejoignant mes camarades, nous prîmes congé du maréchal, eux enchantés, et moi désolé de ma soirée.

Le lendemain, je reçus une lettre dont l'écriture ne m'était que trop présente, je l'aurais d'ailleurs reconnue à l'orthographe et aux efforts inouis que l'on avait faits pour écrire *élève de l'École polytechnique;* ce dernier mot surtout avait dû lui donner une peine... dont il fallait lui savoir gré... quoiqu'à vrai dire elle eût complétement échoué; j'ouvris donc la lettre, que je ne lus point sans quelque travail, et qui contenait ce qui suit :

« Je sais, monsieur Georges, pourquoi vous m'en « voulez, et pourquoi hier, chez madame la ma- « réchale, ma nouvelle maîtresse, vous ne m'avez « pas seulement regardée. Vous êtes fâché contre « moi de ce que j'ai manqué au rendez-vous que « je vous avais donné, et vous croyez que je me « suis moquée de vous. Je vous prie de croire que « ça n'est pas; que je ne me suis jamais moquée de « personne, et surtout de vous qui êtes si aimable « et si gentil. Voici la chose : le soir même, au « moment où je venais de glisser sous votre oreiller, « et en faisant votre couverture, le billet en ques- « tion, madame me dit : Vous allez partir pour « Paris; le cabriolet est en bas qui vous attend. « Je voulus objecter pour gagner jusqu'au lende- « main... Madame répondit : Ce soir, à l'instant « même. C'est pour une robe dont voici le modèle; « vous la porterez à ma couturière, et vous ne re- « viendrez que quand elle sera achevée. Or, vous « saurez qu'il n'y avait pas moyen de raisonner « avec madame, surtout quand il s'agissait de robes! « Au bout de trois jours, quand elle fut faite, je re- « vins bien vite pour me justifier; mais vous n'é- « tiez plus au château. Plus tard, à Paris, j'espérais « vous voir chez ma maîtresse... mais vous n'y « êtes pas venu; et quelques mois après j'en suis « sortie moi-même pour des raisons... à cause du « valet de chambre de monsieur... qui me pour- « suivait toujours et que je n'ai pas écouté, je vous « le jure... on vous le dira, etc. »

Je n'achevai pas cette lettre dont la fin m'intéressait peu. Le commencement ne me donnait que trop à réfléchir... Comment?... la nuit de mon voyage dans les corridors, mademoiselle Rose n'était plus au château, elle en était partie depuis quelques heures. C'est sa maîtresse qui l'avait éloignée exprès, sous un prétexte imaginaire. Quelle était donc la personne qui occupait l'appartement à la place de sa femme de chambre! Ce ne pouvait être qu'elle-même! la comtesse Julia! A cette idée, un battement de cœur me saisit, la rougeur me monta au front, un éclair de joie brilla dans mes yeux; je me sentis un mouvement d'orgueil et de vanité bien absurde, un sentiment de triomphe qui n'avait pas le sens commun, car, enfin, ce triomphe, si je l'avais obtenu, c'était par une erreur, par une fraude, ou plutôt par un hasard qui excluait toute idée de préférence... et malgré cela j'étais fier et heureux, comme si mon mérite y eût été pour quelque chose... et puis ce n'était pas une femme de chambre, c'était une grande dame, une comtesse!

Plus je réfléchissais cependant, et plus mon aventure me semblait inconcevable et difficile à expliquer. D'abord toutes mes craintes d'avoir été découvert, et le ridicule et les railleries dont je redoutais l'effet, n'avaient jamais existé que dans mon imagination. La comtesse et ces dames n'avaient jamais soupçonné ni moi, ni Rose, puisque celle-ci était revenue trois jours après au château, et qu'elle était restée quelques mois encore chez sa maîtresse; on ne l'avait donc pas chassée, mais on avait voulu l'éloigner ce soir-là... Pourquoi?... Pour un amant heureux et attendu. Mais l'accueil que l'on m'avait fait prouvait assez qu'on n'attendait personne!.... et moi moins encore que tout autre! Comment d'ailleurs deviner la clé que j'avais en mon pouvoir! sans compter que la réputation de la comtesse éloignait toute idée de ce genre! On ne lui connaissait aucun amant... bien plus, on ne lui en donnait aucun... ce qui rendait le hasard encore plus flatteur pour moi; et sans chercher davantage à pénétrer ce mystère, j'acceptai mon bonheur sans l'expliquer, ni le comprendre; mais, par un effet bien singulier, la comtesse, qui jusqu'à ce jour m'avait été tout à fait indifférente, cessa dès ce moment de l'être pour moi; je ne pensais plus qu'à elle et aux moyens de la revoir; autant j'avais négligé mon ami Constantin, autant je mis d'empressement à le rechercher. Je le croyais furieux de

mon absence... Hélas! à peine s'en était-il aperçu. Les personnes qui n'aiment rien sont les gens du monde les plus faciles à vivre! Jamais de reproches, jamais d'humeur... Il faut aimer pour avoir un mauvais caractère! Constantin me reçut à bras ouverts, et c'est dans une soirée qu'il donnait que, pour la première fois... je revis sa sœur. Sa présence produisit sur moi un effet dont elle-même s'aperçut, car elle me regarda d'un air étonné. Jusqu'alors, je l'avais à peine remarquée, et maintenant je contemplais avec curiosité cette taille si élégante, ces beaux bras, ces jolies mains, ces cheveux blonds cendrés et surtout ces yeux bleus, qu'animaient à la fois la malice et la bonté... Je regardais tout cela avec plaisir, avec bonheur, avec un sentiment que je ne puis définir et que vous, monsieur, vous ne comprendrez pas.

— Si vraiment, lui dis-je... Ces arbres qui, dans ce moment, balancent leur feuillage au-dessus de nos têtes, me semblent les plus beaux des environs, pourquoi? Parce qu'ils sont à moi! Le sentiment de la propriété!!...

Georges sourit et continua.

Sans le vouloir et sans m'en rendre compte, je fus dès ce moment plus assidu, plus prévenant que jamais auprès de la comtesse; mes attentions avaient un caractère de soumission et surtout de respect qui frappait tout le monde et qui me semblait à moi une restitution, une réparation. J'avais, sans qu'elle le sût, tant de torts à expier! Elle n'était pas insensible à un dévouement si désintéressé, car, je l'ai déjà dit, son cœur était tout à l'amitié, et de ce côté il n'y avait point de sacrifice dont elle ne fût capable. Mais tout autre sentiment la laissait froide et indifférente; elle-même en convenait, et un jour qu'assez maladroitement, son mari vantait tout haut sa vertu et ses principes : Je n'y ai pas de mérite, dit-elle avec impatience, je n'ai dans l'esprit rien d'exalté, rien de romanesque, et ce n'est pas ma faute, ni la vôtre peut-être, si jusqu'à présent je vous ai été fidèle!

Je ne pus retenir un sourire qu'elle remarqua.

— Pourquoi riez-vous, monsieur Georges, me dit-elle?

— Pour des raisons que je ne peux pas dire.

— Et que vous allez cependant m'avouer...

— Non, car elles vous fâcheraient.

— Jamais je ne me fâche avec mes amis!

Malgré cette assurance, je gardai mon secret et continuai pendant plus d'un an ma cour assidue et silencieuse, non que j'aimasse la comtesse d'amour; cela n'y ressemblait en rien. Ce n'étaient ni cette fièvre, ni ce délire que j'avais éprouvés dans la passion de vingt-quatre heures dont je vous parlais hier. Il n'y avait là ni tourment, ni malheur, ni extravagance, rien enfin de ce qui constitue l'amour; mais, je n'aimais personne plus que la comtesse; c'était une affection qui ne ressemblait à aucune autre, car elle avait quelque chose de piquant, de mystérieux et en même temps de calme et de paisible! Cela venait peut-être de ce qu'ayant commencé le roman, comme les autres le terminent d'ordinaire, j'avais de moins l'impatience et la curiosité, qualités inséparables de tous les amours de ce monde.

La comtesse cependant ne pouvait ignorer mes sentiments; je voyais qu'elle en était touchée, mais pas comme je l'aurais voulu, car elle s'en affligeait et s'en inquiétait pour moi. Un jour que nous étions seuls dans son boudoir, elle me tendit la main et me dit : Georges, vous êtes un bon et aimable jeune homme... à qui, depuis longtemps, j'ai donné toute mon amitié, mais n'attendez et ne demandez jamais plus. Je voudrais vous l'accorder que cela me serait impossible.

— Peut-être! lui dis-je; et alors, me jetant à ses pieds et implorant mon pardon, je lui racontai en peu de mots et la faute et le bonheur que j'avais à me reprocher. Elle poussa un cri! mais je ne remarquai dans ses traits ni trouble ni colère; et, reprenant sur-le-champ un sang-froid admirable, elle me tendit de nouveau la main et me dit : Relevez-vous, je n'ai pas de pardon à vous accorder; *ce n'était pas moi!*

Ce que j'éprouvais est impossible à décrire.

Était-ce un moyen de se soustraire à mes vœux? Voulait-elle m'abuser?..... me donner le change? et anéantir ainsi les droits que le hasard m'avait donnés.

Je levai les yeux vers elle.

Son front était calme et serein, et dans son regard noble et pur brillait la vérité tout entière.

Je rougis d'avoir douté un instant.

— Je vous crois! je vous crois! m'écriai-je; mais qui donc était-ce?

— Je ne puis vous le dire.

— Vous me le direz...

Tout à coup Georges se leva brusquement; il venait d'entendre le premier coup de midi. Je voulus en vain le retenir ou le suivre de loin... Je le vis, à l'extrémité du bois, s'élancer sur un cheval qu'on lui tenait prêt, et il disparut en me criant, encore comme la veille : A demain!

IV.

Le lendemain, Georges arriva un peu plus tard que de coutume.

Un air soucieux avait remplacé cet air de franchise et de gaieté, caractère distinctif de sa physionomie.

— Est-ce l'histoire d'hier qui vous a laissé des idées sombres? lui dis-je.

— Non, répondit-il, des contrariétés, des chagrins plus récents qu'il faut oublier.

— Alors, reprenons votre histoire.

— Très-volontiers; où en étais-je?

— Au moment où la comtesse Julia refusait de vous nommer l'héroïne de votre aventure.

— C'était piquant, n'est-ce pas? Possesseur d'un bien que je ne pouvais connaître; amant heureux d'une maîtresse qui gardait l'anonyme, je sup-

pliais, je pressais la comtesse de me nommer, ou du moins de me laisser deviner cette beauté mystérieuse. Elle s'y refusa constamment.

— Je le crois bien, m'écriai-je, c'était elle.

— Non, monsieur, je vous ai déjà dit les raisons que j'avais de croire le contraire.... et puis il y en avait d'autres encore... des détails que je n'avais pu vous donner... mais qui me frappaient alors, et qui tous me prouvaient qu'elle avait dit la vérité... Ma curiosité n'en devenait que plus vive. Je mourais d'envie de connaître ce secret. Je jurais de n'en point abuser. — Alors, me répondit la comtesse, à quoi bon vous le dire? pourquoi vous donner des regrets inutiles?

— Elle est donc jolie? m'écriai-je.

— Eh! mais, me dit-elle après m'avoir regardé en souriant, c'est moi qui vous le demanderais.

— Ah! c'est de l'ironie, c'est de la raillerie!

— Eh bien, s'il faut vous parler sérieusement, pourquoi exposer une honnête femme?

— Elle est donc vertueuse?... tant mieux.

— Pourquoi?

— Je ne sais... mais tant mieux!

— Tant pis, au contraire..... il vaudrait mieux qu'il s'agît d'une coquette, je vous la nommerais, sans crainte de vous voir profiter d'un tel avantage.

— Moi!... vous pourriez croire...

— Certainement! et je m'explique à présent vos assiduités auprès de moi.... c'est là ce qui vous a donné l'idée et plus tard la hardiesse de me faire la cour... Soyez franc.

— Eh bien! oui, je l'avoue.

— Comment alors n'en serait-il pas de même auprès d'une personne qui, sous tous les rapports, vaut mille fois mieux que moi?

— Que dites-vous? m'écriai-je avec joie.

— Je n'ai rien dit, reprit-elle vivement, sinon que je ne veux pas troubler son repos en la faisant rougir d'un crime dont elle est innocente, ou en l'exposant à des dangers...

— Qui ne sont pas à craindre pour elle!

— Peut-être! — Elle me regarda, réfléchit encore, et reprit : — Oui, en ne la nommant pas, je fais une bonne action!

— Une bonne action? m'écriai-je.

— Et je vous en épargne peut-être une mauvaise. Ainsi, monsieur Georges, résignez-vous, car vous ne saurez jamais rien.

— Jamais!...

— Je vous l'atteste!

— Vous me traitez en ennemie!

— Au contraire, je vous parle en amie, en amie jalouse de votre affection, et qui ne veut ni la perdre ni la partager.

Je la quittai, jurant de ne plus la revoir, et le lendemain j'étais chez elle.

— Je l'aurais parié! s'écria-t-elle en m'apercevant; et jugez, monsieur, quelle bonne position je viens d'acquérir. Je suis sûre maintenant de vous voir tous les jours. On peut douter de l'amitié des hommes, mais jamais de leur curiosité. Aussi vous serez assidu auprès de moi tant que vous ne connaîtrez pas le mot de l'énigme, et comme vous ne le saurez jamais...

J'eus beau protester de la vivacité de mon affection et de sa durée... quand même!!... je vis bien que la comtesse était décidée au silence... Eh bien! m'écriai-je, je saurai la vérité malgré vous.

— Ce sera difficile.

— D'abord, c'était une des dames qui passaient l'été dans votre château.

— Je ne dis pas non.

— Vous en convenez?

— Je ne conviens de rien.

— Et moi, je saurai à quoi m'en tenir : je ferai plutôt la cour à toutes...

— Permis à vous...

Je cherchai alors dans ma tête, et naturellement mes idées se tournèrent vers celles que de moi-même j'aurais préférées, comme si le hasard n'eût eu rien de mieux à faire que de se rencontrer avec mes désirs.

Je venais d'être nommé officier d'artillerie; j'étais mon maître, et l'hiver que je passai dans la recherche de cette beauté inconnue fut sans contredit le plus heureux et le plus amusant de ma vie. Lorsque, dans une soirée, dans un bal, j'apercevais une jeune et jolie femme, je la regardais avec satisfaction, avec orgueil. Je me disais : C'est peut-être elle!... Et semblable à l'avare du *Dissipateur*, cette idée me valait presque une réalité! Quand je voyais des cavaliers empressés qui sollicitaient vainement un regard, je pensais que, peut-être sans le savoir, j'avais été plus heureux qu'eux tous. Alors je m'approchais avec une confiance que venait déconcerter le sourire railleur de la comtesse. Son coup d'œil calme et tranquille me disait : Ce n'est pas elle; car elle eût été émue ou inquiète si j'avais deviné juste!...

Je me trompais donc toujours, et d'erreur en erreur cela pouvait aller très-loin; cette recherche vaine qui occupait toutes mes pensées me faisait négliger des études sérieuses d'où dépendait mon avenir. La comtesse, qui avait pour moi une amitié véritable... une amitié de sœur, s'effrayait de mon extravagance et cherchait à m'en détourner.

— Eh bien! lui disais-je, avouez-moi la vérité.

— Je le voudrais... Je ne le puis.

Et notre discussion recommençait. Un soir surtout, Julia était plus que jamais en humeur de faire de la morale; et l'endroit était bien choisi, nous étions au bal de l'Opéra avec son frère et son mari, qui tous deux s'ennuyaient à plaisir, et qui s'étaient lancés dans la foule pour chercher des distractions. Resté avec la comtesse, et tous deux assis dans le foyer de l'Opéra, nous en revînmes à notre éternel sujet de conversation. Je me fâchais.... je m'irritais, et Julia riait de si bon cœur et si haut, qu'elle ne pensait même pas à déguiser sa voix. Un masque s'approcha d'elle et lui adressa la parole :

— La comtesse de Vareville est bien gaie ce soir.

— Y trouves-tu à redire, beau masque?

— Non, parce que je suis ton amie; sans cela...

La comtesse tressaillit.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

— Rien.

Mais il m'était aisé de voir qu'elle était émue; elle venait sans doute de reconnaître à la voix le masque qui nous avait adressé la parole..... Quels rapports... quelle relation existaient entre elles? c'est ce que j'ignorais. Tout ce que je me rappelle, c'est que ce petit domino me déplaisait singulièrement, peut-être parce qu'il était venu interrompre une conversation intéressante. Pour être juste cependant, je dois convenir qu'il avait de l'originalité, de la gaiete, et surtout de l'esprit! Il lui en fallait pour deux, car depuis son arrivée la comtesse, visiblement embarrassée, ne prenait plus part à la conversation, et cependant le petit masque avait le talent d'être amusant sans méchancetés, ni épigrammes; au contraire, tout ce qu'il disait était flatteur pour Julia, à qui il reprochait galamment son silence obstiné. Ce beau cavalier en est-il cause? dit-il en me montrant. Ai-je interrompu une déclaration?

— Une déclaration de guerre, m'écriai-je, en me hâtant de prendre la parole pour venir en aide à ma compagne et lui donner le temps de se remettre. Nous nous disputions.

— En vérité...

— Une discussion très-vive sur une question....

— Douteuse...

— Très-douteuse!

— Alors, c'est vous qui avez tort.

— Qu'en savez-vous?

— Dès qu'il y a doute... les hommes ont tort, et je décide contre vous.

— Savez-vous de quoi il s'agit!

— Me voulez-vous pour juge? dit-elle en s'asseyant près de la comtesse.

— Non pas, s'écria vivement celle-ci.

— C'est donc bien sérieux, ma belle Julia?

— Du tout, répondis-je; c'est une personne que j'ai le droit de connaître, et dont madame refuse de me dire le nom.

La comtesse voulut me faire taire.

— Quand on ne connaît pas et qu'on ne nomme pas, on ne compromet personne.

Et alors avec l'insouciance et la liberté que donne le bal masqué, je racontai l'histoire que vous savez, en peu de mots et à demi-voix, au milieu de la foule qui passait près de nous et nous heurtait.

L'inconnue écoutait avec une attention qui flattait beaucoup ma vanité de narrateur... Lorsque tout à coup, à l'endroit le plus intéressant... au moment où je m'esquivais de la chambre de Rose, elle poussa un cri et s'évanouit.

—Ah! s'écria vivement la comtesse... la chaleur... le manque d'air... Elle se trouve mal... Transportez-la hors du foyer. Ce que je fis à l'instant, malgré la foule que cet événement avait rendue plus compacte, et qui ainsi que cela arrive toujours, manqua de nous étouffer par excès d'intérêt!

Arrivés dans le corridor qui sépare le foyer de la salle, je plaçai l'inconnue sur une chaise, et là tout me parut singulier, d'abord l'effroi et le zèle de la comtesse, jusque-là si indifférente; et puis, lorsque, pour donner de l'air à la belle évanouie, qui commençait à reprendre ses sens, je voulus dénouer son masque, Julia s'y opposa avec un air de terreur.

— Et pourquoi?

— Elle a ici des raisons pour ne pas être connue.

— Et lesquelles?

— Je ne puis les dire.

— Tout est mystère avec vous!.. et alors pour la première fois un soupçon m'arriva... je m'écriai, tremblant : est-ce que par hasard ce serait...

— Non, non, répondit la comtesse avec une vivacité qui changea mes doutes en certitude. Mais taisez-vous, on nous observe.

En effet un grand jeune homme blond s'était tenu constamment derrière nous... regardant l'inconnue avec attention; il s'avança et avec un accent irlandais, offrit ses services à ces dames qui le refusèrent.

— Plus de doute, s'écria-t-il alors à voix haute, vous accepterez mon bras.

— Non pas, lui dis-je, tant que ces dames auront le mien. Et je voulus suivre Julia qui se retirait en entraînant sa compagne, mais l'Irlandais me retint par la main.

— Monsieur, j'ai une question à vous adresser.

— Quand vous voudrez, mais pas dans ce moment!

— Au contraire, monsieur, en ce moment même.

Et il me retenait toujours, tandis que les deux fugitives, s'esquivant au milieu de la foule, avaient déjà disparu à mes yeux.

Furieux, je me retournai vers l'importun qui me faisait manquer ainsi la première, la seule occasion que j'eusse encore eue de connaître la vérité.

— Monsieur, que me demandez-vous?

— Oui, major Hollydai, que demandez-vous à mon ami Georges! s'écria Constantin qui arrivait en ce moment.

— Je demande qu'il dise le nom des deux dames avec qui il était tout à l'heure.

— Calmez-vous! l'une était ma sœur la comtesse de Vareville.

— Pour laquelle je professe le plus grand respect, mais l'autre...

— L'autre, dit Constantin en relevant son col de cravate, je ne la connais pas!

— Je m'en doute bien... Mais monsieur la connaît, j'en suis sûr...

— Moi! m'écriai-je avec fureur, tant l'assertion me parut dérisoire et absurde dans la situation où j'étais.

— Oui, monsieur, continua le major irlandais avec flegme, vous me direz son nom.

— Je ne vous le dirai pas.

— Vous me le direz!

— Eh! pourquoi ne pas le dire, s'écria Constantin d'un air de gaieté qui redoublait ma colère, dis-le.

— Je ne le dirai pas... parce que je ne le sais pas.

— Allons donc, tu le sais, tu dois le savoir.

— Certainement, dit le major, il est impossible que monsieur ne le sache pas.

— Quand j'atteste que non! m'écriai-je d'une voix haute qui fit tourner vers nous tous les yeux.

— Ce n'est pas une raison. ., reprit l'impassible major...

Alors, hors de moi-même, hors d'état de réfléchir, je m'élançai vers lui et lui donnai un soufflet; la foule se jeta entre nous.

— Je suis aux ordres du major, dis-je à Constantin, conviens de tout avec lui, et je me retirai.

Deux heures après, arriva Constantin avec un air sombre qui allait si mal à sa physionomie, que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Demain, me dit-il, à six heures au bois de Vincennes, le major a choisi le pistolet : sais-tu tirer?

— Comme tout le monde...

— C'est qu'il est de la première force, il enlève à trente pas un pain à cacheter.

— Que veux-tu que j'y fasse?

— Il est l'offensé... il tire le premier, et à vingt pas... je n'ai pu obtenir d'autres conditions.

— Il faut donc s'en contenter... à demain, je compte sur toi.

Resté seul, vous devinez quelles furent mes réflexions, je vous en fais grâce. J'écrivis à ma mère pour lui demander sa bénédiction et ses prières. Je fis mes adieux à la comtesse, et dans sa lettre j'adressai celle-ci à son amie :

« Vous que je ne connais pas, je me hâte de « vous rassurer; quand vous recevrez cette lettre, « vous serez vengée... Je meurs avec votre secret... « que ne puis-je dire, avec votre pardon! »

V.

Le lendemain, à six heures, le major Hollydai était chez moi, et, une demi-heure après, nous descendions de voiture à Vincennes avec nos témoins.

— Messieurs, dit à haute voix l'Irlandais... j'ai une déclaration à vous faire : la personne que je soupçonnais n'était point hier soir au bal de l'Opéra; j'en ai les preuves positives, et la dame que monsieur protégeait... m'était totalement étrangère... Je devais cet aveu à ma conscience et à la vérité.

Maintenant, continua-t-il, en se tournant vers ses témoins et vers les miens, comme j'ai fait mes preuves et que vous savez tous que la vie de monsieur est entre mes mains, je la lui accorde s'il veut me la demander.

Tout mon orgueil se révolta, tout mon sang se souleva à cette arrogante parole.

— Plutôt mourir, monsieur, que de rien vous devoir; permis à vous de me tuer!

— Mais, jeune homme! je suis sûr de mon coup!

— Alors, permis à vous de m'assassiner...

La colère brilla dans les yeux de l'Irlandais; il arma son pistolet, et s'arrêta encore :

— Rétractez ce nouvel outrage... Un pardon... une excuse!

— Vous n'aurez rien de moi, que mon sang!

— Vous l'entendez, messieurs, cria le major... il le veut... il m'y force... Je le devrais...; mais j'ai eu le premier tort, et je ne l'oublierai pas. Alors visant lentement, il dit tout haut : A l'épaule droite!

Le coup partit, et je tombai, l'épaule droite fracassée.

Quand je revins à moi, j'étais dans mon lit, entouré de tous mes amis, et le médecin assurait qu'il répondait de mes jours.

Le lendemain, je reçus une visite qui me fit grand plaisir : c'était celle de la comtesse; elle était venue avec son frère, qui ne resta qu'un instant, et quand nous fûmes seuls : Georges, n'êtes-vous pas bien étonné de me voir?

— Non, je vous attendais!

— Ah! je vous remercie de ce mot-là; elle me tendit la main et se mit à fondre en larmes. « C'est ma faute, c'est ma faute; je ne me le pardonnerai jamais. »

— C'est la mienne, madame, c'est ma folie, mon étourderie.

— Moi qui vous connaissais, ne devais-je pas veiller sur vous?.. Mais j'étais bien malheureuse; placée entre vous et une autre amie... qui m'est bien chère... Pas plus que vous, cependant; car vous souffrez; vous êtes en danger, c'est vous que j'aime le mieux... Et alors elle me dit tout ce que l'amitié d'une femme peut inspirer de tendre et de saintement passionné. Jamais rien de plus doux, de plus pur, de plus ravissant, n'avait retenti à mon oreille et à mon cœur; pour la première fois, j'apprenais à connaître Julia. Je sentais tout le prix d'une amitié pareille; c'est moi qui, à mon tour, couvrais ses mains de mes baisers et de mes larmes, qui lui jurais un dévouement éternel et à toute épreuve.

— Eh bien! me dit-elle, en tombant à genoux près de mon lit, si vous dites vrai, si je dois croire à vos serments, je vous demande une grâce; je vous la demande à mains jointes.

— Laquelle?

— Ne pensez plus à... Elle hésita et reprit... à cette inconnue dont l'influence vous a été si fatale; ne cherchez point à découvrir qui elle est. Je vous le demande pour vous et pour elle! Vos recherches d'ailleurs seraient inutiles; elle a quitté la France.

— Quand donc?

— Ce matin, dès qu'elle a eu la certitude que vous étiez hors de danger.

— L'autre jour, à l'Opéra... c'était donc elle!

— Oui, mon ami.

— Et cependant je ne crois pas l'avoir vue parmi les dames qui étaient avec vous au château.

— Vous ne l'avez jamais vue; vous ne connaissez ni ses traits ni son rang, ni son nom. Est-ce alors un sacrifice pour vous de l'oublier et de ne plus regarder cette aventure que comme un rêve... un mauvais rêve?

— Oui, la fin?.. car le commencement était joli...

— Taisez-vous!..

— Un mot encore, et je me tais... Elle sait donc tout?..

— Hélas! oui.

— Elle me connaît... moi qui ne la connais pas!

— Oui, monsieur...

— Lui avez-vous remis ma lettre?

— J'ai hésité... mais cette lettre était bien... car vos écrits valent mieux que vos actions... Et, ne voulant pas qu'elle emportât une trop mauvaise opinion de vous, qui êtes mon ami... je lui ai donné ce billet.

— Et qu'a-t-elle dit... du dernier mot?

— Du pardon que vous lui demandez?..

— Oui!..

La comtesse me regarda attentivement comme si elle eût voulu juger de l'effet que sa réponse allait produire sur moi; et elle me dit seulement : Ce pardon... elle vous l'accorde... à une condition.

— Et laquelle?

— Celle que je vous imposais tout à l'heure, car elle a dit : *J'oublierai son offense, s'il oublie que j'existe!..* Et maintenant, mon ami, que j'ai répondu à toutes vos questions... j'attends le serment que je vous ai demandé... la promesse formelle... de ne plus chercher à la connaître... Mon amitié est à ce prix!..

Que pouvais-je répondre?.. Cette beauté mystérieuse était partie, elle avait quitté la France... Et puis, quand on a été à deux doigts de la mort, quand on a perdu la moitié de son sang, l'imagination n'est plus aussi vive, aussi ardente... Un blessé entend la raison mieux qu'un homme bien portant. Aussi je compris à l'instant qu'un rêve, une chimère, qui, après tout, ne pouvaient me mener à rien, ne valaient pas mon repos, mon avenir, et surtout l'amitié d'une femme charmante. Je donnai donc la promesse que l'on me demandait, et, comme j'ai pour principe et pour habitude de tenir mes serments, depuis plus de cinq ans je n'ai fait aucune tentative, aucune recherche... et je n'ai eu aucune nouvelle de ma belle inconnue... Voilà mon histoire!..

— Eh bien! lui dis-je, quand il eut terminé ce récit... et comme m'attendant à une suite...

— Eh bien! me répondit Georges, que voulez-vous de plus?

— Ce que je veux?.. C'est une fin, c'est un dénoûment.

— Je vous dis les choses comme elles me sont arrivées.

— Et vous ne savez pas quelle est cette dame?

— Pas le moins du monde!..

— Aucun soupçon, aucun indice...

— Je n'ai pas cherché!.. Je l'avais promis; sans compter que depuis ce temps-là; depuis cinq ans, les idées changent, et d'autres chagrins, d'autres attachements...

— Une nouvelle passion peut-être?..

— C'est possible... mais celle-là, il n'y a pas de quoi se vanter...

— On aime cependant à parler des amours heureux.

— A ce titre, je ne parlerai jamais des miens, brisons là. Y penser seulement me met de mauvaise humeur.

— Vous avez raison... revenons à l'inconnue, car vous m'avez promis un sujet de drame ou de comédie.

— Le voilà!

— Il n'y a pas de drame sans dénoûment, et je ne peux pas laisser le public à l'endroit où vous m'avez abandonné.

— Quand il n'y a pas autre chose à dire!

— C'est égal, il lui faut davantage.

— Alors cherchez... inventez... arrangez une manière de finir. Cela vous regarde!

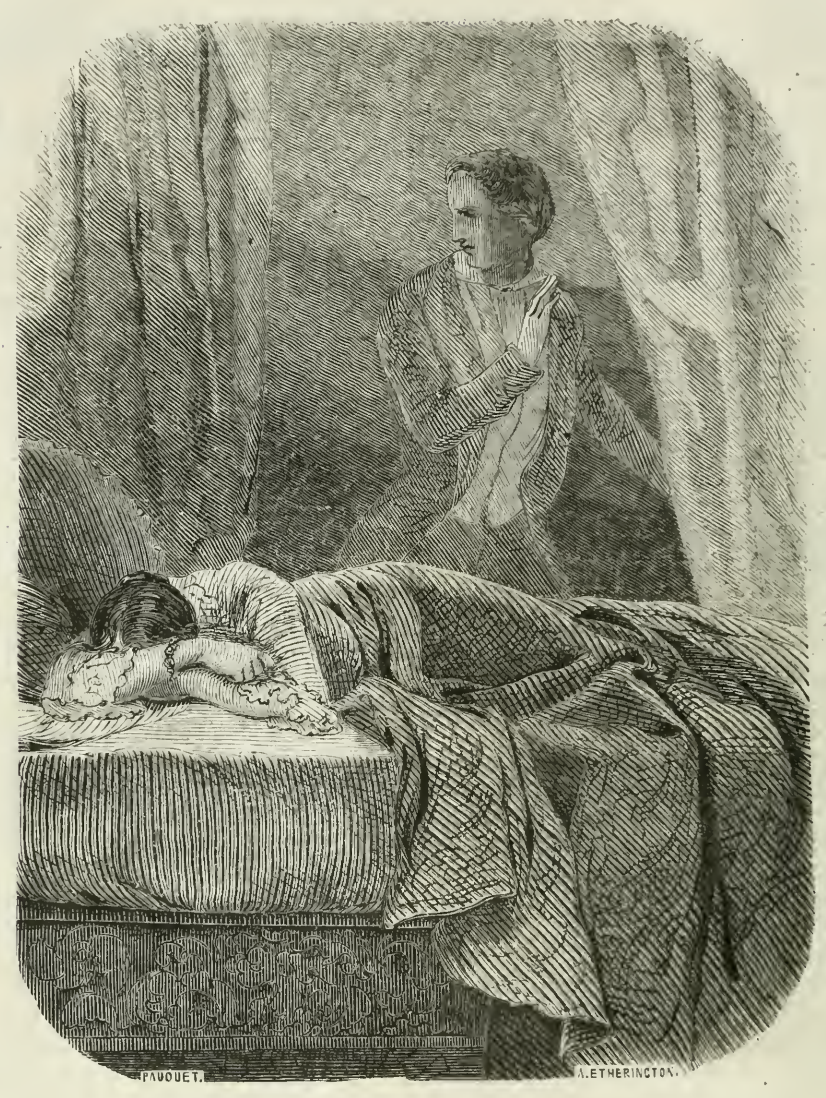
— C'est très-difficile; car, dans tout ce que vous m'avez dit, rien n'annonce le dénoûment. La véritable héroïne n'a même pas encore paru... on ne sait pas qui elle est!.. On ne connaît rien de son caractère, de ses sentiments, ni même de sa personne. Vous seul pourriez donner à ce sujet des renseignements...

— Que j'ai oubliés depuis longtemps, dit Georges en riant... d'ailleurs voici midi... Et il me quitta au moment où mon domestique m'apportait une lettre.

C'était une invitation à dîner, le lendemain, chez un riche, ou plutôt chez le plus riche seigneur des environs, le duc de... Je vous dirais bien son nom, mais ce serait tout à fait inutile. Dès qu'on dit M. le duc... cela suffit. C'est le seul du département; on ne le désigne jamais que par ce titre; et, à vingt lieues à la ronde, dès que vous demandez : à qui ces belles forêts... ces champs, ces immenses prairies? le paysan ôte son chapeau, quand il en a un, et vous répond d'un air d'admiration et d'envie : A monsieur le duc!...

Je ne le connaissais pas, mais il demeurait près de moi, à trois lieues; à la campagne c'est être voisin; et puis il faisait les avances et m'invitait, moi le dernier arrivé, moi qui ne lui avais pas même fait encore ma visite de voisinage. Il n'y avait pas moyen de refuser, et, tout en rêvant à mon dénoûment, que je ne trouvais point... je me rendis chez lui. C'était une habitation royale, un superbe château, avec deux ailes dont la vue me fit soupirer. Le salon, meublé avec une richesse et une élégance toute parisienne, donnait, par trois grandes croisées sur un parc magnifique, dont les pelouses vertes s'étendaient jusqu'aux bords de la Marne.

Le maître de la maison était un homme âgé de soixante-dix ans à peu près, mais sa taille fort élevée et droite encore, ne manquait pas de dignité; avec un extérieur sévère, il avait des manières polies et bienveillantes, où perçait cependant le sentiment de sa supériorité nobiliaire et territoriale. C'était le grand seigneur de Louis XIV, plus, le grand propriétaire de nos jours. Près de lui se tenait un long jeune homme maigre qui avait une grande figure, un grand nez et un air glacial. Il faisait froid à voir, et à son aspect, on se rappro-



Je m'élançai hors de la chambre de Rose dont je refermai la porte, et il était temps!

chait involontairement de la cheminée; ses lèvres minces et pâles, qui à coup sûr, ne lui avaient jamais servi à rire, s'ouvrirent pour me dire bonjour, et il m'annonça qu'il était enchanté de faire ma connaissance, du ton et de l'air dont un autre vous annoncerait une mauvaise nouvelle. Un petit garçon de cinq à six ans, d'une figure délicieuse, et dont les cheveux blonds tombaient en belles boucles dorées, courait étourdiment et sans se baisser, entre les longues jambes maigres du grand monsieur, et le duc lui dit d'un air sévère : « Prenez garde, mon fils, vous allez faire tomber votre cousin. » L'enfant, privé de la seule récréation qui lui fût possible dans ce salon, avait déjà pris un petit air boudeur, avant-coureur d'un orage, lorsque la porte du fond s'ouvrit, et parut une jeune dame, la plus jolie et la plus gracieuse que j'aie jamais vue! une de ces beautés ravissantes, idéales, que l'on ne rencontre jamais qu'en peinture ou sur un piédestal! comme qui dirait la Vénus de Médicis, avec une robe de mousseline, un bouquet de violettes et le sourire sur les lèvres.

L'enfant s'élança au-devant d'elle, en lui disant :

— Maman, on ne veut pas que je coure dans les jambes de mon cousin.

— C'est bien mal, mon enfant!

— Alors, qu'est-ce qu'il en fera?

Tout le monde se mit à rire... et je remarquai chez le cousin lui-même une espèce de contraction musculaire, mais si imperceptible, qu'elle ne pouvait en conscience lui être comptée pour un sourire.

La duchesse, sans répondre à son fils, se baissa vers lui et l'embrassa; argument qui, sans doute, parut sans réplique, car l'enfant s'en contenta, et ne demanda pas d'autre explication.

— Ma chère Nisida, lui dit le duc, en me présentant à sa femme, ainsi que quelques personnes qui venaient d'arriver, voici nos voisins : et il nous nomma.

La maîtresse de la maison était aussi aimable que jolie; car, avec une grâce parfaite, elle nous



Georges courant se jeter aux pieds de Nisida.

adressa à chacun le mot qui devait nous flatter, la phrase qui devait nous plaire, et tout cela avec ce sourire plein de bonté qui donne de l'esprit aux moindres paroles, et qui souvent même pourrait s'en passer.

Nous avions à table le maire du pays, administrateur fort habile d'une commune fort pauvre et dont l'unique souci est de trouver des fonds pour l'établissement d'une école primaire.

Nous avions le curé, excellent homme plein de zèle, de ferveur et de talents, qui dessert à la fois deux paroisses, qui, presque tous les jours, fait trois ou quatre lieues à pied par les mauvais chemins et les mauvais temps, et qui, pour lui et pour ses pauvres, a sept ou huit cents francs de traitement, tandis que ses confrères de Paris sont richement dotés et subventionnés pour faire de la musique, des décorations et de la mise en scène, comme j'en ai vu à Saint-Roch, au grand déplaisir de M. Duponchel, directeur de l'Opéra, qui se plaint de la concurrence.

Nous avions le père du curé, brave homme qui ne comprenait rien et prenait tout de travers.

Nous avions aussi le percepteur de l'enregistrement, gros homme réjoui et bavard, espèce de registre vivant, chez qui tout était noté et inscrit avec les dates... J'avais le bonheur d'être à côté de lui, et, dès le premier service, il me semblait avoir lu la biographie de tous les habitants du château, car mon voisin parlait comme un livre, un livre mal écrit.

Il m'apprit que M. le duc, grand dignitaire, pair de France en 1815, dévoué de cœur à la royauté de 1824, avait eu d'abord l'envie de donner sa démission en 1830; mais un voyage qu'il avait fait en Allemagne, en 1831, avait changé ses idées. Il avait prêté serment au nouveau gouvernement pour rester fidèle à l'ancien et continuer à le servir avec loyauté; c'était un système comme un autre, système de principes, qui lui laissait à la fois sa fortune, ses places et sa conscience tranquille.

Je remerciai mon voisin des renseignements qu'il voulait bien me donner. Et ce monsieur, lui dis-je au moment où nous passions dans le salon, ce grand monsieur blond?

— C'est un cousin de M. le duc, son seul parent et son héritier. Aussi, lorsque M. le duc, qui était déjà riche, épousa la fille d'un riche financier, en décembre 1829, le cousin fut désolé.

— Je le crois bien.

— Mais M. le duc avait alors soixante-six ans, étant né en 1764. J'attestai à qui voulut l'entendre que cette union n'aurait point de suite... Point du tout... contre toutes les prévisions, M. le duc a eu un descendant en avril 1831. J'en ai été confondu, et le major encore plus!

— Qui, le major?

— Le cousin; il n'est point Français... Il est major dans un régiment irlandais depuis 1825, le major Hellydai.

— O ciel! m'écriai-je.

— Qu'avez-vous donc?.. Est-ce que vous le connaissez?

— Non... Mais l'on me racontait dernièrement une histoire où il jouait un rôle.

— Dites-la-moi, s'écria le percepteur qui semblait déjà tenir la plume pour enregistrer.

— C'est inutile, répondis-je, en cherchant à cacher ma surprise, qui augmenta encore lorsque la porte s'ouvrit et qu'un domestique galonné annonça... M. Georges Lisvard.

Je n'y concevais plus rien.

Mon jeune ami s'avança, salua respectueusement le duc et la duchesse, et parut tout déconcerté en m'apercevant.

— On ne vous a pas vu aujourd'hui! lui dit la duchesse d'un air aimable.

— Je n'ai pas pu, madame; ma mère était malade. . mais ce soir elle va mieux... et j'en ai profité pour vous faire mes excuses.

— Que je reçois à condition que demain vous me donnerez une heure de plus.

Et comme je faisais un geste d'étonnement...

— Oui, me dit le duc, M. Georges, notre voisin, est la complaisance même... Ma femme qui, à Paris, avait commencé la peinture, ne pouvait continuer ici, faute de maître... et tous les jours, à midi, M. Georges fait trois lieues pour lui donner leçon...

Je regardai Georges qui, baissant les yeux, me dit à demi-voix : Silence, demain vous saurez tout.

VI.

J'étais seul chez moi le lendemain matin, attendant mon ami Georges, et repassant dans mon esprit la singulière soirée de la veille, et les événements dont j'avais été le témoin involontaire et l'observateur muet. Un moment j'avais cru tenir le dénoûment que j'espérais, mais plus je réfléchissais et plus je m'en trouvais éloigné.

D'abord ce ne pouvait être la belle inconnue, la maîtresse anonyme de mon ami Georges. Depuis cinq ans elle avait quitté la France; il l'avait oubliée, il ne s'en occupait plus, et d'ailleurs, l'avant-veille, il m'avait avoué lui-même qu'il avait une autre passion.

La jeune duchesse était donc cette autre passion! C'était évident.

Et une passion qui commençait!

Témoin son exactitude de tous les jours. Trois lieues pour lui donner une heure de leçon, autant pour revenir : total, six lieues à cheval au grand galop. Je l'avais vu partir! Les anciens amants, les amants heureux ont plus d'égards pour leurs chevaux.

Et puis je me rappelais les plaintes, la tristesse, la mauvaise humeur de ce pauvre Georges. Il aimait donc en vain et sans espoir de réussite, et c'est ce que j'avais peine à comprendre, car, en vérité, c'était un cavalier charmant. On en aurait trouvé difficilement de plus aimable, de plus distingué, et il fallait de grands principes et une grande vertu pour rester indifférente à tant de mérite et à tant d'amour.

Mais il faut convenir aussi que, pour réussir, et d'après ce que j'avais vu la veille, Georges s'y prenait d'une manière extraordinaire et inusitée. Il était fort bien et fort convenable avec le duc, mais il était peu gracieux avec la duchesse. Deux ou trois discussions s'étaient élevées; la maîtresse de la maison y avait pris part avec esprit, avec finesse, avec convenance. Georges n'avait jamais été de son avis. Rien de mieux : les amants sont rarement d'accord; mais ce qui semblait impardonnable, c'est que lui, d'ordinaire si bienveillant et si bon, mettait dans toutes ses réponses de la sécheresse, de l'aigreur... et même une nuance de plus... vers la fin de la soirée, la duchesse avait un mal de tête qui l'empêchait presque d'entendre la conversation; chacun la plaignait et s'intéressait à ses souffrances; Georges, seul, près de la cheminée, se permit une plaisanterie sur les migraines des dames, plaisanterie assez dure pour la duchesse, qui le regarda avec bonté, et dit, en souriant, à ceux qui l'entouraient : Je ne me plains plus maintenant... je suis enchantée d'être sourde.

Un mot pareil aurait désarmé l'homme du monde le plus en colère; il ne produisit rien sur Georges... qui, par politesse seulement, crut devoir balbutier quelques excuses.

— C'est inutile, lui dit-elle, je n'ai rien entendu.

Avec le grand cousin, c'était bien autre chose : Georges était d'une froideur ou d'une hauteur qui me faisait craindre à chaque instant que leur ancienne dispute ne recommençât, et, comme je connaissais l'habileté du major et la maladresse de mon jeune ami, je ne concevais pas que, de gaieté de cœur, il s'exposât à un danger certain. Quant à l'Irlandais, son calme et son sang-froid contrastaient, dans toutes les occasions, d'une manière admirable avec la chaleureuse impétuosité de Georges. Il ouvrait la bouche lentement, parlait lentement,

s'écoutait parler. Ce qui expliquait son air d'ennui habituel, ennui qu'il communiquait du reste à ses auditeurs, et qui avait un grand avantage, celui d'amortir la discussion, et de paralyser Georges lui-même.

Mais ce qu'il y avait de plus inconcevable..., c'était la manière dont Georges était avec ce jeune enfant, si beau et si gracieux : il était aisé de voir que la duchesse l'adorait; que c'était son bien, son trésor le plus cher, et, à chaque mot, à chaque geste de Georges, on devinait que cet enfant lui déplaisait, le choquait, lui était insupportable... Quand sa mère l'embrassait, il avait toujours une épigramme prête contre l'amour maternel *à effet*... La duchesse alors, et sans se fâcher, le regardait d'un air de pitié... Mais souvent aussi, au moment de caresser son fils... elle s'arrêtait en voyant les regards de Georges fixés sur les siens. Tout cela me semblait inexplicable !

Le soir même, ce pauvre enfant, qui avait l'air d'aimer beaucoup Georges, et qui cherchait toujours à jouer avec lui, s'amusait avec sa montre dont il s'était emparé; Georges la lui reprit ou plutôt la lui arracha brusquement des mains, en murmurant entre ses dents : *Je déteste les enfants*... La duchesse, qu'il ne voyait pas, était près de lui...; il se hâta de s'excuser, et dit en montrant sa montre : Je craignais qu'il me *l'abîmât*.

La duchesse, sans lui répondre, détacha de sa robe un nœud en perles fines d'une grande valeur, et dit tranquillement à son fils : Tiens, *abîme ça*.

L'enfant, qui avait l'habitude d'obéir à sa mère, ne se le fit pas dire deux fois..., et au moment où le duc qui passait s'écria : Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est ?

— Rien, répondit froidement la duchesse... mes perles qui se sont détachées, et qu'Arthur a écrasées par mégarde.

Quant à Georges, qui faisait tous ses efforts pour se modérer, il y avait, la veille, dans tous ses traits une telle fureur..., que je soupçonnais dans cette aventure un mystère dont j'allais sans doute avoir une explication..., car c'était lui qui arrivait.

Il entra dans mon cabinet, l'air triste et abattu.

— C'en est fait, me dit-il et je le vois maintenant, personne ne m'aimera jamais.

— Y pensez-vous, lui dis-je, vous qui autrefois dans votre jeunesse, vous étiez persuadé...

— Que tout le monde devait m'aimer...; je m'abusais bien étrangement alors !

— Et maintenant encore !

— Non, monsieur..., tout est fini..., je n'ai plus d'espoir...; je n'ai pu rien obtenir d'elle : ni mon dévouement, ni ma constance, ni les sacrifices que j'ai faits n'ont pu toucher son cœur ; elle a toujours été pour moi froide, dédaigneuse et insensible. Je croyais du moins à son amitié, et hier, devant vous, elle en a brisé la dernière preuve ; parmi ces perles qu'elle a jetées à ses pieds, il y en avait une qu'elle avait bien voulu recevoir de moi l'année dernière, à sa fête; c'est la seule faveur que j'aie obtenue d elle : c'était un gage d'amitié qu'elle m'avait promis de ne jamais quitter, et elle l'a fait broyer à mes yeux... par cet enfant que j'abhorre, que je déteste.

— Il est charmant !

— Il est affreux ! et je ne puis le souffrir.

— Pourquoi?

— A cause d'elle, qui est née pour le malheur de ma vie... Tenez, monsieur, je m'en vais tout vous dire, et vous me donnerez un conseil.

Un an environ s'était écoulé depuis ma blessure et la fin de la folle histoire que je vous ai racontée, lorsque le siége d'Anvers fut décidé. Jusqu'alors, j'avais perdu mon temps à courir après des femmes qui se moquaient de moi et à me battre en duel pour des aventures d'Opéra ; il me semblait qu'il y avait mieux que cela à faire pour un lieutenant d'artillerie; mes épaulettes n'avaient pas encore vu le feu ; car, dans ce temps-ci, les occasions et les boulets sont rares, n'en a pas qui veut ; j'espérais faire partie de l'expédition, je l'avais demandé avec instance; le ministre m'avait refusé, et, dans mon désespoir, à qui pouvais-je m'adresser? Le comte de Vareville avait depuis quelques mois été nommé ambassadeur près d'une petite cour du Nord, et mon ami Constantin, son beau-frère, secrétaire d'ambassade. Malgré cela la négociation eut un plein succès; ce qui vous étonnera moins, quand vous saurez que l'ambassadeur avait emmené avec lui sa femme, la comtesse Julia, circonstance très-heureuse pour lui et très-fâcheuse pour moi qui me trouvais sans protecteurs.

Un vieux médecin, ami de mon père, à qui je racontai mes chagrins, me dit : J'ai bien peu de pouvoir ; mais j'en ai cependant sur un vieux duc, mon client, qui lui-même en a beaucoup au ministère et à la cour, car il est tout à fait opposé au gouvernement. — C'est une assez mauvaise recommandation ! — C'en est une excellente ! car, de ce temps-ci, on fait beaucoup plus pour ses ennemis que pour ses amis, et un pair de l'opposition est une chose si rare, qu'il n'y a point de sacrifice qu'on ne fasse pour le conserver et l'encourager. Il a été un an absent, mais il doit être de retour, voici une lettre pour lui.

Je la pris et me rendis à l'hôtel du duc chez qui nous avons dîné hier. C'était la première fois que je le voyais, et cependant sa physionomie ne m'était pas inconnue. Je cherchais où j'avais rêvé cette longue figure sèche et froide, qui, dans ce moment, redoublait de sécheresse et de froideur, car il accueillait assez mal ma demande, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit et sa femme parut... Nisida, la charmante Nisida que vous avez vue hier, et jugez de ma surprise, lorsque je reconnus en elle ma petite duchesse du Théâtre-Italien, ma première passion, mon premier délire, celle que, pendant vingt-quatre heures j'avais adoré avec frénésie, et que, vingt-quatre heures après, je détestais avec rage, car, avec cette femme-là, la raison n'est pas possible, on ne peut pas l'aimer ou la haïr modérément... comme tout le monde !

Elle sentit bien elle-même le reproche que j'avais

le droit de lui faire, et elle n'avait oublié ni mes traits, ni son impolitesse, car, à mon aspect, elle se troubla... elle changea de couleur... et elle s'assit tremblante en s'efforçant de me saluer d'un air aimable. Mais ce salut qu'autrefois elle m'avait refusé, cette réparation tardive ne pouvait me désarmer; son mari se retourna vers elle et lui dit : — Au moment même où nous arrivons d'Allemagne, je reçois là, du docteur, une lettre qui m'embarrasse beaucoup.

— Je suis désolé, monsieur le duc, lui dis-je en me levant, de vous avoir fait une demande qui peut-être vous compromettrait... regardez-la, je vous prie, comme non avenue...

— Et pourquoi donc? s'écria vivement la duchesse.

— Parce que j'ai réfléchi, madame; je vois maintenant qu'il y a trop d'obstacles, et je renonce à mes espérances...

— Mais la lettre du docteur...

— Je lui aurai dû un grand plaisir, celui de pouvoir vous présenter mes respects, et je me retirai en saluant profondément.

— C'est tout au plus, mon cher Georges, lui dis-je, si c'était poli.

— Ça l'était plus, répondit-il brusquement, que de ne pas saluer du tout, ainsi qu'elle l'avait fait autrefois; mais, avec une personne de ce caractère, on ne sait jamais si l'on a tort ou raison; il n'y a pas plus de motifs à ses dédains qu'à ses préférences. Ma politesse et mes attentions, le jour du Théâtre-Italien m'avaient valu d'elle une impertinence, et mon impertinence me valut sa faveur, sa protection, je dirais presque son amitié, si elle était capable d'en éprouver.

Je reçus une lettre du ministre de la guerre qui m'autorisait à partir pour le siége d'Anvers; à cette lettre en était jointe une autre... tenez... la voici... j'en ai trois, elles sont toutes là, et il les tira de son sein.

Cette lettre ne contenait que ces mots :

« *Vous nous avez mal jugés, monsieur, et voici*
« *notre réponse.*

« Nisida, *duchesse de**** »

Vous vous doutez bien que mon ancien ressentiment devait fléchir et s'effacer devant un trait pareil. Je courus avant mon départ lui faire une visite de remercîment, et je ne puis vous dire, vous ne pourriez vous faire une idée de ce qu'est cette femme-là, quand elle veut être aimable. Il y a dans ses manières, dans son moindre regard, dans sa voix, un charme qui vous attire, vous enivre, vous soumet et vous façonne à son vouloir, de sorte qu'on ne peut plus agir, ni penser qu'à sa convenance! Elle n'a jamais songé à vous demander votre affection et votre amitié, parce que, dès qu'elle a causé un quart d'heure avec vous... elle les a, elle les possède... on lui est dévoué, on serait heureux de se faire tuer pour elle... voilà du moins comme j'ét is à la fin de ma visite; je so.ti: plus amoureux que jamais, et, depuis ce moment, cela ne m'a plus quitté.

J'eus quelque bonheur au siége d'Anvers : d'abord je ne fus pas tué, et j'en fus enchanté, j'aurais été trop malheureux de ne plus revoir Nisida, et puis j'entrai un des premiers dans la lunette Saint-Laurent; mon nom fut mis dans le rapport du maréchal, et je me dis : Elle le lira.

Je retournai à Paris fier d'un nouveau grade que je venais d'obtenir et que je croyais devoir à mon seul mérite. J'appris par un ami, chef de division au ministère de la guerre, que j'aurais peut-être été oublié, sans une lettre pressante du duc de***. Cette circonstance diminua ma fierté, mais augmenta ma reconnaissance. Je demandai au duc et à sa femme la permission de venir la leur témoigner de temps en temps; elle me fut accordée, et je vins tous les jours.

Tous les jours pour mon malheur!.. car plus je la voyais, plus je l'aimais, et aucun ami ne m'empêchait de courir à ma perte. J'avais tout confié à Julia, qui, effrayée de ma nouvelle folie, m'écrivait de son ambassade, et me suppliait de ne plus revoir la duchesse. C'était le conseil de la sagesse; mais la sagesse était loin et Nisida était près.

Jamais je n'avais obtenu un aveu ou un mot, qu'il me fût possible d'interpréter à mon avantage... Et cependant, dans mille occasions imperceptibles pour tout autre, elle était pour moi d'un abandon, d'une tendresse et d'une bizarrerie indéfinissables. Quand je lui parlai de mon amour, elle m'imposait silence; j'allais me fâcher et je m'arrêtais en voyant des larmes dans ses yeux.

Quand je lui demandais avec instance un mot, un seul gage de tendresse, elle ne m'écoutait pas... et elle embrassait son fils sans me répondre.

Un jour je lui rappelai notre première entrevue au Théâtre-Italien, et je lui demandai pourquoi elle ne m'avait pas salué.

Elle se mit à rire comme une folle, et, voyant que j'insistais : Cela vous fâchera! me dit-elle.

— Je vous promets que non...

— Eh bien! la marquise, qui ne vous connaissait pas, et qui, tous les jours, vous voyait au balcon du Théâtre-Italien, examinant attentivement les dames et leurs toilettes... s'était persuadée et m'avait dit que vous étiez un artiste... qui venait là par état et pour se tenir au courant des coiffures ou des modes...

— C'est-à-dire que vous m'aviez pris pour un coiffeur ou un tailleur?

— Vous étiez alors d'une élégance à le faire croire...

— Et voilà pourquoi vous ne m'avez pas rendu mon salut?

— C'était mal... mais la marquise m'en aurait fait un crime, ou, pis encore, se serait moquée de moi... J'avais seize ans, j'entrais dans le monde... je ne savais rien; mais cependant, le lendemain, j'en avais eu des remords, et si j'avais eu votre adresse...

— Eh bien!

— Je vous aurais prié de venir me coiffer, ou me prendre mesure d'une amazone !

— Ah ! plût au ciel ! m'écriai-je vivement ; j'aurais été trop heureux !

— Pourquoi ? me demanda-t-elle naïvement.

— Pourquoi ! m'écriai-je avec passion, ah ! Nisida, ne m'avez-vous jamais deviné... vous, mon premier, vous, mon seul amour ?..

— Taisez-vous... taisez-vous, me dit-elle à voix basse ; ce que vous dites là à Nisida, la duchesse pourrait l'entendre et se fâcher ! .

Et elle retira doucement sa main, que j'avais prise... Mais elle semblait émue... Ses yeux rencontrèrent les miens avec une expression que je ne lui avais jamais vue... Je crus qu'elle allait me dire : Je vous aime ! et elle me dit froidement : Allez-vous-en, laissez-moi ! Il fallut la quitter... Je revins le lendemain ; elle n'était pas visible, elle était indisposée : toute la semaine il en fut de même.

— Vous êtes trop heureux, lui dis-je... Elle vous aimait !

— Hélas ! un instant je le crus ; mais il était dit qu'avec elle la présomption me porterait toujours malheur. J'eus bientôt la preuve du contraire, et des preuves dont il me fut impossible de douter. Il était tout naturel que, pour savoir des nouvelles de sa santé, je m'adressasse au vieux médecin qui m'avait présenté dans la maison.

Le docteur d'Hérissel avait une riche clientelle et une immense réputation comme médecin..... C'était un homme des anciens jours et des anciennes méthodes qu'il avait constamment pratiquées et surtout défendues contre toutes les innovations. Il avouait franchement que depuis Hippocrate, la médecine n'avait pas fait un pas. On tuait, de mon temps, disait-il avec bonhomie à ses clients ; mais M. Broussais tue aussi, et l'homéopathie fait comme M. Broussais ; alors, à quoi bon changer pour ne pas trouver mieux ? à quoi bon tous ces jeunes docteurs ? le risque étant le même, choisissons le médecin, ou plutôt le danger le plus connu, c'est-à-dire le plus ancien, et me voilà !

Il y avait longtemps que le docteur d'Hérissel me connaissait, je lui devais le jour, disait-il gaiement, car il m'avait mis au monde, et depuis il ne m'avait jamais perdu de vue ; il m'avait soigné lors de ma blessure, et j'avais pu juger alors de l'amitié qu'il me portait, car, lui, d'ordinaire si sec et si tranchant, écoutait les avis et même les demandait.

Lorsque je l'interrogeai sur la santé de la duchesse, il me regarda bien en face, prit une prise de tabac dans sa tabatière d'or, ornée du portrait de deux souverains, et me dit d'un air goguenard : Ce n'est pas elle qui est la plus malade, Georges, mon ami, c'est toi.

— Quand ce serait vrai, docteur, je m'adresse à vous, guérissez-moi ?

— Est-il bien certain que tu veuilles être guéri, le désires-tu franchement ?

— Oui, lui dis-je avec fermeté.

— Eh bien ! la guérison ne sera pas longue ; je vais l'opérer d'un mot, et il aspira une seconde prise.

— Parlez donc, lui dis-je avec impatience, ce mot ?..

— Ce mot, c'est qu'elle ne t'aime pas.

— Je le sais, répondis-je, et cela ne me guérit pas encore.

— Ah ! la dose n'est pas assez forte... J'ajouterai donc une pilule à l'ordonnance. Une fâcheuse pilule... C'est qu'elle en aime un autre !

— Cela n'est pas possible... Cela n'est pas ! m'écriai-je avec rage.

— Voilà de mes malades, qui veulent être guéris et qui se révoltent contre les médecins !

— Eh ! qui donc... qui donc ? continuai-je sans l'écouter.

— Je ne le dis qu'à toi au moins, car la duchesse est ma cliente, et les secrets de mes clients me sont sacrés... Il est vrai que celui-là, elle ne me l'a pas confié... Et puis c'est pour toi, c'est pour te rendre à la raison !

Pendant qu'il parlait ainsi, je rassemblais toutes mes forces pour ne pas me trouver mal... mais je me sentais mourir.

Le docteur continua avec le même calme.

— Pendant la première année de son mariage, le duc ne voyait personne, ne recevait personne qu'un cousin à lui, qui habitait dans son hôtel.

— En êtes-vous sûr ?

— Je l'y voyais tous les jours. Ce cousin ne quittait pas la jeune duchesse, l'accompagnait partout, ne laissait personne approcher d'elle ; en un mot, exigeant, sévère et jaloux comme un tigre.

— Vous croyez !

— La duchesse s'en plaignait à moi.

— Ce n'est pas une raison.

— Attends donc, je laisse de côté toute réflexion, toute supposition ; la médecine ne marche qu'avec des faits, et je vais en donner que je regarde, moi, comme authentiques et irrécusables.

L'empereur Napoléon demandait...

— Docteur, m'écriai-je avec impatience, il ne s'agit pas ici de Napoléon.

— Si vraiment, l'empereur Napoléon demandait à mon confrère Corvisard si un homme qui se mariait à cinquante ans avait quelque chance d'avoir des héritiers. Corvisard répondit : Sire, à cinquante ans, on en a quelquefois ; à soixante, rarement ; à soixante-dix toujours.

— Et ce parent, quel est-il ? où est-il ?

— A Paris, depuis huit jours, et, depuis ce temps, la duchesse a refusé de vous recevoir, sa porte vous est fermée.

Je restai atterré, confondu... Que dire ? que répondre ? que faire surtout ? s'exposer à une nouvelle visite..... C'est le parti que je pris. Cette fois seulement, je demandai M. le duc, et je me présentai chez sa femme. La duchesse n'était pas seule, elle était avec son cousin, qui, assis près de la cheminée, me tournait le dos quand j'entrai ; à ma vue Nisida pâlit... Mais enfin, faisant tous ses efforts pour se remettre de son trouble... elle me

présenta elle-même ce parent que je détestais avant de le connaître, et que devins-je quand s'offrit à moi le major Hollydai, cet Irlandais que vous savez, et que je ne connaissais que trop bien?

C'est avec lui que je m'étais battu deux ans auparavant, et, dans ce moment, je ne cherchais que les moyens de recommencer. Mais comment? mais sous quel prétexte?... Il fallait attendre! d'autant plus que, pour mon malheur, et comme pour me narguer, l'impassible major était l'homme le plus poli des trois royaumes. Notez aussi que je ne voulais pas être l'agresseur, ce qui rendait l'occasion plus difficile; mais enfin, elle se présenta! C'était ici, à la campagne: un jour que nous étions à cheval, en pantalons blancs, il m'éclaboussa de la tête aux pieds d'une façon si complète et si grotesque, qu'il ne put retenir, en me voyant affublé de la sorte quelques railleries innocentes, que je trouvai les plus mordantes et les plus injurieuses du monde. En vain les jeunes gens qui étaient avec nous voulurent nous séparer; je lui demandai raison de l'esprit qu'il avait fait à mes dépens, en des termes qui ne lui permirent pas de refuser, car il est brave, vous le savez. Mais cette fois j'avais le choix des armes, et je voulus combattre de près... à l'épée; c'était pour le lendemain. Quelque secret que j'eusse réclamé pour cette rencontre, la duchesse en fut instruite... et si j'avais pu douter de son amour pour son cousin, j'en aurais eu la preuve irrécusable à son trouble et à son désespoir! Elle était ce soir-là dans un état à faire pitié... Il y avait du monde chez elle, elle avait été obligée de recevoir! Heureusement, comme hier, un mal de tête affreux, une migraine, vinrent à son aide, et c'est à cela que je faisais allusion dans cette plaisanterie que vous avez trouvée si déplacée et dont moi seul connaissais la portée. Un instant, et quand tout le monde se retira, je restai seul avec elle... car, malgré moi, j'avais voulu la voir encore... avant de mourir peut-être! Les yeux pleins de larmes, elle me dit rapidement: Je sais tout... Ce fatal combat... qu'il n'ait pas lieu... je vous en prie... et elle joignait les mains en suppliante.

— Ah! me prier pour lui! m'écriai-je; c'est trop fort, et je m'enfuis avec toute ma colère, qui devait être fatale à mon adversaire, car le lendemain je l'attaquai avec tant d'impétuosité et de rage, que sa nature flegmatique et tranquille en fut toute déconcertée; et malgré son adresse, son épée se trouva engagée si malheureusement, que, d'un coup de poignet, je la fis sauter à dix pas. Hélas! il se trouvait sans défense et je ne pouvais continuer. A mon tour, lui criai-je, à vous donner la vie, mais, plus généreux que vous, je ne vous oblige pas à la demander, prenez-la sans condition.

Le soir j'allai au château, où sans pitié, sans pudeur, la duchesse qui savait déjà l'issue du combat, ne craignit pas de laisser éclater toute sa joie à mes yeux; elle osa me remercier hautement de ce que j'avais fait pour son cousin. Et pourtant, voyez ma folie; je doutais encore!... je me répétais à chaque instant: Le docteur se trompe! Mais peut-on se tromper soi-même? peut-on révoquer en doute le témoignage de ses yeux et de ses oreilles?

— Quoi! vous avez vu!

— Oui, monsieur, vu et entendu... plus que ce dernier trait; et après cela vous jugerez s'il me reste même le bonheur de douter encore... Il y avait chez elle, à la campagne, un bal, une fête... c'était celle de son mari. Toutes les dames étaient montées au premier étage du château pour mieux voir le feu d'artifice que l'on tirait sur la pelouse; moi j'étais resté en bas sur la terrasse où je me promenais seul en rêvant à elle, toujours à elle... qu'il m'est plus facile de haïr que d'oublier... Je fus tiré de ma rêverie par les pas d'un promeneur qui venait à moi; c'était le major!! Encore lui... qui se trouvait sur mon chemin, et j'allais quitter la terrasse solitaire qu'il était venu me disputer, lorsque des fenêtres du premier étage j'entends des cris d'effroi. Une lampe, un candélabre placé près d'une croisée avait mis le feu à un rideau, de là à une draperie; en un instant la salle avait été en feu... et la foule effrayée, se précipitant vers la même issue, augmentait le désordre au lieu de le diminuer. Une femme paraît à la fenêtre qui donnait sur la terrasse... J'avais déjà reconnu Nisida, et saisissant une longue échelle que les jardiniers avaient laissée couchée à terre sous la fenêtre, je montai, je volai à son secours... et arrivé près d'elle, je lui tendais les bras pour la sauver...; mais, hors d'elle-même, pâle, échevelée, ne voyant rien, ne pensant à rien qu'à son enfant qu'elle serrait contre son cœur, elle le jeta dans mes bras en me disant d'une voix étouffée que moi seul pus entendre: « Tiens... sauve ton fils!! »

Immobile, stupéfait... je regardai autour de moi et je vis derrière... à quelques échelons plus bas, l'inévitable major qui, avec son flegme ordinaire, montait lentement à l'assaut, et qui, dans ce moment, était presque au même niveau que moi! Dans son trouble, Nisida avait cru s'adresser à lui!

Pouvant à peine maîtriser ma colère, je lui donnai, ou plutôt je lui jetai cet enfant; ce n'était pas moi, c'était lui que cela regardait... Il le descendit à terre avec précaution, tandis que moi, prenant Nisida qui venait de se jeter dans mes bras, Nisida, plus belle que jamais, et dont le cœur battait d'effroi contre le mien; Nisida que j'aurais voulu étouffer et que j'étais indigné d'aimer encore!... je la déposai sur le gazon, près de son enfant, et je m'enfuis, lui jurant un adieu éternel!

— Éternel!

— Oui, monsieur, cela dura trois jours; je restai trois jours sans la voir, mais encore occupé d'elle; car je passai tout ce temps à la mépriser, à la maudire, à me répéter ces mots fatals...: ***Tiens, sauve ton fils!***... qui retentissaient sans cesse à mon oreille comme une cloche de mort. Enfin, le quatrième jour, il me fut impossible d'y tenir plus longtemps, je courus au château. D'ailleurs, le duc son mari n'était pas bien portant; ce n'était pas pour elle, c'est pour lui que j'y allais... J'y rencontrai le docteur assez inquiet de son malade... non

que le mal fût violent; mais le duc est bien vieux, dit-il, c'est le commencement de la fin! Nous passâmes ensemble dans l'appartement de la duchesse, un vaste appartement où elle était seule avec le major... Leurs fauteuils étaient à vingt pieds de distance, le major lisait le journal... et Nisida bâillait. Je poussai le docteur en lui montrant ce tableau.

— Je n'ai jamais dit que cela durât encore, me répondit-il à voix basse, le mal a eu son temps, sa période ordinaire; fièvre inflammatoire qui se termine en maladie de langueur.

Le major se leva, emmena le docteur hors de l'appartement sans doute pour lui parler de son noble cousin, et je restai seul avec Nisida.

— Je sais tout, lui dis-je, en tâchant de modérer mon émotion, je connais votre secret.

— Ah! s'écria-t-elle, je suis perdue... Puis, d'une voix suppliante : Taisez-vous alors... taisez-vous!... Pas un mot! et comme ne pouvant supporter ma vue, elle cacha sa tête dans ses mains et elle se mit à pleurer, et ses sanglots soulevaient la mousseline transparente qui couvrait sa poitrine.

Toute ma colère tomba devant un tel désespoir.

— Oui, je me tairai, lui dis-je, je vous le jure, je n'en parlerai qu'à vous, et alors je lui racontai lentement ce que je savais... ce que j'avais entendu... Mais le croiriez-vous, monsieur? à mesure que je parlais... elle relevait sa tête cachée entre ses mains, et me regardait à travers la grille rosée que formaient ses petits doigts; elle avait séché ses larmes; le calme revenait sur son front et le sourire sur ses lèvres. Oui, monsieur, pendant que je l'accusais d'avoir aimé le major, pendant même que je lui parlais de son fils, le fils du major, elle semblait respirer plus librement; un air de satisfaction se peignait sur tous ses traits.

— Quoi! ce n'est que cela, dit-elle avec un air de naïveté inconcevable.

Ah! j'avoue qu'à ce mot il me fut impossible de contenir ma colère, j'éclatai en reproches, et, dans ma fureur, dans mon désespoir, dans mon amour, je passai sans doute toutes les bornes; et elle, sans se fâcher, et me regardant d'un air de compassion, me dit seulement ces mots :

— Ah! Georges, que vous serez malheureux un jour de tout ce que vous me dites là!

— Vous ne l'aimez donc plus? m'écriai-je.

— Non! me dit-elle. Et il y avait dans ce mot une expression, une tendresse que je ne puis vous rendre. Alors, ému et attendri, c'est moi qui me mis à pleurer! Je tombai à ses genoux... Et moi, Nisida, moi, lui dis-je, moi qui vous aime depuis si longtemps, je n'aurai jamais rien... rien obtenu de vous.

Elle sourit tristement; et, posant sa main sur mon front brûlant, elle murmura ce mot : Insensé!

— Oui, m'écriai-je, je suis un insensé, à qui vous avez ravi le repos et le bonheur, un insensé qui donnerait sa vie et son sang pour un seul baiser de vous... Et comme elle cherchait à se dégager de mes bras : Mon Dieu! m'écriai-je avec jalousie, avec désespoir, est-il possible que quelqu'un ait jamais été assez heureux pour que vous fussiez à lui!

Dans ce moment, monsieur, je vis un sourire contracter ses lèvres... un sourire railleur... Oui, c'était cela, un sourire railleur et ironique que je ne puis vous rendre, mais qui me mit hors de moi... et depuis ce temps... toujours aussi froide, aussi sévère, ne m'accordant jamais rien, et cependant si dévouée, si bonne... si tendre que... Tenez... monsieur, je déteste cette femme-là; et maintenant que vous la connaissez, que me conseillez-vous?

— Je vous répondrai comme le docteur : Voulez-vous être guéri?

— Oui, je le veux cette fois! je le veux de toutes les forces de mon âme.

— Eh bien... il faut l'oublier : il faut vous marier!

— C'est l'avis de ma mère, qui m'en prie tous les jours, et je m'occuperai de la personne que l'on me propose... je retournerai à Paris.

— Quand cela?

— La semaine prochaine.

— C'est trop tard, lui dis-je! aujourd'hui même, vous partirez avec moi, ou vous êtes un homme sans énergie et sans courage.

Et Georges partit, décidé à se marier.

VII.

Il paraît que mes conseils ou mes reproches avaient eu quelque influence sur Georges. Il tint bon, il resta à Paris, ne vit plus la duchesse, qui était restée dans son château, et il s'occupa, ou plutôt il laissa sa mère s'occuper activement de son mariage. C'était un parti honorable sous tous les rapports, une bonne famille, une belle fortune. Une jeune personne fort bien élevée, pas très-jolie; mais, eût-elle été un modèle de beauté, Georges, dans ce moment, n'en aurait pas été amoureux : il ne s'agissait pas d'inclinations, nous n'en avions que trop... Il suffisait d'un mariage de convenance, et celui-ci offrait toutes les garanties désirables... On s'était déjà entendu sur les conditions principales, et plus le moment approchait, et plus Georges, malgré la gaieté qu'il affectait, me semblait triste et malheureux : je me repentais presque du conseil que je lui avais donné; mais sa mère en était si contente et me remerciait tant! — J'ai cru perdre mon fils, me disait-elle, j'ai tremblé pour ses jours ou du moins pour sa raison... car il avait des heures entières de folie et de délire où il ne me reconnaissait plus, moi, sa mère, et où il me parlait d'*Elle*. Voilà comment j'ai su son secret... mais maintenant, monsieur, le plus difficile est fait... Il est engagé, il a donné sa parole; pour rien au monde il ne voudrait y manquer et faire du tort à une famille d'honnêtes gens... Ainsi le voilà sauvé... il sera heureux!... Cette idée et surtout la confiance de sa mère dissipèrent mes craintes sur l'avenir de Georges : il devait y avoir dans l'instinct maternel plus de réalité que dans mes prévisions. Je les

laissai donc s'occupant déjà de la corbeille et des préparatifs du mariage, qui devait avoir lieu vers la fin du mois. Je retournai à la campagne surveiller mes ouvriers et promettant de revenir à Paris pour la noce.

L'époque en approchait, et je calculais déjà mon départ, lorsqu'une voiture entra dans ma cour, et Georges en descendit avec cet air de fureur que je lui connaissais et qu'il avait toujours quand il s'agissait de la duchesse. En effet, c'est encore d'elle qu'il était question.

— Et votre mariage? lui criai-je.

— Rompu à tout jamais!

— Par vous?

— Non, cela ne vient pas de moi; j'avais promis, et j'aurais tenu ma parole quand j'aurais dû en mourir, parce que cela me faisait du bien; cela m'était nécessaire : j'étais heureux de lui prouver que je l'avais oubliée et que je ne l'aimais plus... J'avais déjà tous mes papiers; nous avions jeté avec le notaire le projet de contrat, lorsque mon futur beau-père s'avisa d'aller aux informations... d'abord dans notre cercle, dans nos alentours, où tout m'était favorable; mais là il apprend que je vais souvent chez le duc et la duchesse, que je suis presque un ami de la maison, et, dans son orgueil bourgeois, flatté de voir confirmés par eux les renseignements qu'il avait déjà sur mon compte, il arrive! Le duc était très-souffrant, et il paraît que c'est Nisida qui le reçut.

J'ignore, mon ami, ce qu'elle a dit de moi, de mon caractère, de ma conduite... beaucoup de bien sans doute, selon son ordinaire... mais tourné d'une manière telle et avec tant d'adresse, que mon honnête homme de beau-père, qui n'est pas fort et n'entend pas malice, est revenu tout effrayé des éloges qu'on m'avait prodigués... et, par un détour plein de convenance et de délicatesse, il nous a exprimé tous ses regrets en nous disant que, pour se marier, sa fille était trop jeune encore.

— C'est peut-être vrai!

— Elle l'est moins qu'il y a deux mois, quand il me l'a accordée, et il est évident que c'est une suite de son entrevue avec la duchesse... dont la conduite est affreuse... c'est-à-dire que c'est une ennemie déclarée, qui m'en veut, qui cherche à me nuire, que c'est entre nous maintenant une guerre ouverte, une guerre à mort. Il en sera de même de tous les mariages que je voudrai contracter... Il n'y a plus moyen maintenant d'y songer et il faut y renoncer.

— Malheur auquel vous vous résignez facilement. Voie indirecte pour revenir à elle!

— Non pas, s'écria-t-il vivement, cela ne m'empêchera pas de la fuir : je quitte Paris, je quitte la France.

— Eh! mon Dieu! où allez-vous donc?

— En Afrique!.. à Constantine, le seul endroit où l'on se batte à présent; je viens vous faire mes adieux. Vous voyez que je suis calme et résigné... que mon parti est pris; que le temps de la faiblesse est passé.

— Et vous ne la verrez pas avant votre départ?

— Non, j'y suis résolu, dit-il d'un ton ferme.

— Vous avez raison.

— Oui, j'ai raison... car je ne partirais pas. Puis rougissant de ce souvenir : Adieu, me dit-il; vous ne me reverrez plus, ou vous me reverrez guéri!

Quelques jours après, il était à Marseille et voguait vers l'Afrique, où son régiment allait rejoindre le maréchal Clausel. Il assista à cette première campagne, si pénible et si désastreuse : il m'écrivit :

« Nous n'avons point réussi. Je n'ai été que « blessé, j'espérais mieux; mais le malheur s'at« tache toujours à moi; rien de ce que je veux, « n'arrive. Je ne puis vivre heureux, ni mourir « glorieusement. Ma blessure sera longue, mais « non pas dangereuse. Dites-le à ma mère, et après « elle, aux personnes qui pourraient s'intéresser à « moi... s'il y en a encore. »

Ce qui signifiait : allez voir la duchesse; donnez-lui de mes nouvelles, et de plus cela voulait dire : donnez-moi des siennes? ce que la raison eût peut-être blâmé... Mais ce pauvre garçon était malheureux et souffrant; je n'eus pas le courage d'être raisonnable, et, pour lui donner la légère satisfaction qu'il me demandait, je me rendis au château et m'informai de la santé de mon noble voisin.

Le duc était fort mal, sa femme ne quittait pas son appartement; je fus témoin des soins touchants qu'elle lui prodiguait, et le docteur me dit à demi-voix : C'est toujours ainsi depuis deux mois; si jeune, si délicate et si courageuse! elle passe les nuits auprès de ce vieillard égoïste et morose, et le soigne comme un père. Il est vrai qu'elle eût été sa petite-fille... mais ce n'est pas une raison. » J'admirais comme lui tant de bonté unie à tant de charmes! Plus je regardais ce front calme et serein, siége de la candeur et de la vertu... et moins je pouvais ajouter foi aux idées de Georges. La porte s'ouvrit; entra le major. J'observai avec attention : à peine si elle s'aperçut de sa présence, et, sans jeter les yeux de son côté, elle continua la lecture qu'elle faisait au vieillard; c'était celle du journal : NOUVELLES EXTÉRIEURES; *Armée d'Afrique*... A ce mot, sa voix baissa, et à mesure qu'elle lisait le récit de l'assaut et de la retraite, ses mains tremblaient, sa voix devenait plus brève, moins intelligible et plus pressée... comme si elle eût hâte d'arriver à la fin du bulletin... au point que son mari lui cria plusieurs fois : Pas si vite; et le major Hollydai, ennemi naturel de la vivacité, attesta lentement qu'il n'y avait pas moyen de la suivre.

— Recommencez, lui dit le duc.

La pauvre femme eut un mouvement d'angoisse impossible à décrire; et cependant, après avoir levé les yeux au ciel comme pour lui demander du courage, elle allait reprendre l'éternelle lecture. J'eus pitié d'elle, et, pour abréger son tourment, je déclarai que j'avais des nouvelles directes et positives de l'événement, une lettre de M. Georges. Tous ceux qui étaient là, et même le malade, firent un mouvement, excepté Nisida, qui restait im-



Nisida dit tranquillement à son fils : Tiens, *abîme ça.*

mobile; mais elle jeta sur moi un regard qui semblait me remercier, un regard où brillait une tendresse si vive et si pure!.. les anges doivent regarder ainsi, et, dès ce moment sa cause fut gagnée... Je ne me chargeai de rien comprendre ni de rien expliquer... ce que je savais et ce que j'aurais juré, c'est qu'elle n'était point coupable.

A peine avais-je fini ma lecture, que son front avait repris sa sérénité habituelle. Elle me chargea de quelques mots de bienveillance et d'amitié pour M. Georges, puis, reportant les yeux vers son mari, elle ne le quitta plus, ne s'occupa plus que de lui, comme si elle eût voulu expier par un nouveau zèle le peu d'instants donnés à une autre pensée, qu'à celle de ses devoirs.

Par malheur, des soins si généreux et si assidus devaient être inutiles; le docteur avait prophétisé juste, et le duc, condamné par son âge plus encore que par la Faculté, laissa bientôt un beau château, une veuve charmante et une fortune immense.

La duchesse passa les six premiers mois de son deuil seule à la campagne avec son fils; elle ne voulut voir personne; elle ne reçut personne, pas même son cousin le major; circonstance dont je pris note.

Il est vrai que, bien avant l'année écoulée, le château avait été rouvert à la société : toute celle des environs y affluait. Le major n'y demeurait plus, mais on l'y voyait très-souvent, et bien d'autres encore : tous les élégants de Paris, ceux du moins qui aiment les jolies veuves et les grandes fortunes, venaient assidument, et il y en avait beaucoup. Nous avions même fait du tort aux courses de Chantilly, et le maître de poste de La Ferté prétendait, avec un sentiment de fierté pour le pays, qu'il n'avait jamais vu autant de calèches que cette année.

Une nouvelle, cependant, diminua l'ardeur des prétendants : on apprit que le major Hollydai, le plus proche parent du défunt, s'était mis sur les

rangs et affichait hautement ses prétentions à la main de sa cousine.

Bientôt le bruit courut que sa recherche était agréée. Il y eut des paris pour et des paris contre; toujours comme aux courses de Chantilly.

Quant à moi, je l'avoue, je tremblais, et n'aurais osé parier maintenant pour personne.

L'année de deuil était écoulée depuis un mois, et des personnes bien instruites, entre autres notre maire, qui le tenait d'un de ses confrères d'une commune voisine, assurait que la première publication serait pour dimanche prochain.

Je réfléchissais à tout cela au coin de mon feu, lorsque ma porte s'ouvrit, et un officier me sauta au cou : c'était mon ami Georges qui s'écria : — A nous cette fois-ci ! à nous Constantine ! Toutes les campagnes, par bonheur, ne se ressemblent pas, et les succès de cette année ont glorieusement réparé l'échec de l'année dernière. Notre artillerie a fait des miracles. C'est un général d'artillerie qui avait le commandement en chef, et qui va, dit-on, être nommé maréchal.

— Tant mieux, les officiers qui ont commandé sous lui vont sans doute aussi avoir de l'avancement.

— C'est possible... Mais vous savez que je n'ai pas d'ambition... Tous mes désirs étaient de revoir la France et de retrouver mes amis.

— Il y en a, lui dis-je, que vous ne retrouverez pas : le duc est mort.

— Je le savais, me dit-il d'un air préoccupé... et il garda le silence.

Je devinais bien ce qu'il attendait de moi. Il ne voulait pas me parler de la duchesse ; mais il espérait que, le premier, j'amènerais la conversation sur ce sujet ; j'y avais une répugnance mortelle : les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez vite...

Je revins donc à Constantine, il ne me répondit que par des monosyllabes; j'insistai de nouveau, et, cette fois, il me reçut comme un Bédouin, comme un Arabe, comme il n'aurait pas reçu Achmet-Bey lui-même.

— Parbleu ! me dit-il avec impatience, nous avons le temps de parler batailles, quelles nouvelles en ce pays-ci ?

Il fallut bien alors lui faire part de la demande en mariage du major irlandais.

Cela devait être, me répondit-il froidement : je devais m'y attendre... Il est tout naturel qu'elle épouse le père de son enfant..... C'est convenable ; et a-t-elle accepté ?

— On dit que oui.

— Et quand ce mariage ?

— Très-prochainement, à ce qu'on dit.

Alors, il devint furieux et s'emporta contre la duchesse, selon son habitude ; car sa vie entière n'était qu'une colère continuelle contre elle ! lui qui, pour tous les autres, était l'indulgence et la bonté même.

— Mais, lui dis-je, vous approuviez tout à l'heure ce mariage; vous le trouviez convenable.

— Je ne dis pas non; mais puis-je trouver convenable une union aussi prompte ! Au bout d'un an, à peine veuve, n'est-ce pas blesser toutes les bienséances que d'afficher une tendresse si vive et si empressée.... elle qui me jurait, avant mon départ, qu'elle ne l'aimait plus... Mais dès qu'elle le disait, je ne devais en rien croire..... car cette femme-là a passé toute sa vie à me tromper ou à se jouer de moi.

Et il marchait à grands pas dans la chambre, et probablement Nisida n'en eût pas été quitte pour cette première tirade. D'autres allaient suivre immanquablement, lorsque Georges fut arrêté dans son premier accès par l'entrée du maire, qui avait un air de triomphe.

Je devinai qu'il avait une nouvelle. C'est quelque chose, en province, qu'une nouvelle dont on est possesseur. C'est de l'occupation et de l'importance pour toute une journée !

VIII.

— Une nouvelle, s'écria M. le maire, une nouvelle étonnante et imprévue ! La duchesse ne se marie pas!... le major est refusé..... positivement refusé. Il a repris des chevaux pour Paris ; la nouvelle est certaine.

— De qui la tenez-vous ?

— Du maître de poste.

D'après une pareille autorité, le doute n'était plus permis, et j'éprouvai un vif mouvement de joie. Quant à Georges, il venait de s'emporter trop violemment contre Nisida, et sa colère était montée trop haut pour redescendre brusquement et sans transitions. Aussi, et après le départ du maire, murmura-t-il entre ses dents :

— Qui sait si cela est vrai? qu'en sait-elle elle-même? Elle a tant de bizarrerie, tant de caprices... Et pourquoi refuser son cousin? pour faire quelque autre choix qui ne vaudra pas mieux.

— C'est possible, lui dis-je en le regardant, ou pour rester libre.

— Oui, vous avez raison, s'écria-t-il, saisissant avidement une occasion de reprendre sa colère... pour être libre et coquette à son aise, pour tenir la balance entre vingt rivaux, pour les désespérer tous et n'en choisir aucun.

— Vous êtes bien sévère envers elle.

— Je suis juste... après la manière dont elle m'a traité, après tous les torts qu'elle a eus envers moi.

— Il serait plus généreux de les oublier, maintenant surtout qu'elle est malheureuse.

— Malheureuse ! s'écria-t-il avec émotion. Vous croyez qu'elle est malheureuse !!! et toute sa colère tomba.

— Elle a besoin de la présence et de la consolation de ses amis. N'irez-vous pas lui faire une visite?

— A quoi bon? Entourée comme elle l'est, aura-t-elle seulement le temps de me recevoir !

— Qu'importe? vous laisserez votre nom... vous aurez du moins rempli un devoir indispensable. Vous lui devez une visite de deuil et de condoléance.

— Vous le pensez?

— Vous ne pourriez y manquer..... quand vous devriez vous faire violence.

— Allons donc! puisque vous le voulez... j'irai demain.

Puis il reprit et ajouta :

— Je ne pourrai pas.

— Allez-y ce soir.

— Il fait bien mauvais temps, et ce n'est guère agréable : n'importe.

D'un air de mauvaise humeur, il prit son chapeau et partit. Le pauvre garçon en mourait d'envie.

Ce qui se passa dans cette entrevue... je ne l'ai su que depuis; mais il me l'a répété tant de fois, qu'il me serait impossible d'en oublier un mot!

D'abord, ce ne fut pas sans une émotion bien grande que Georges aperçut de loin ce château qui renfermait son bonheur, son tourment et toutes ses espérances! Elle était libre, il est vrai, mais en serait-il plus avancé? Et quel accueil allait-il recevoir? Jamais, se disait-il, elle ne m'a avoué qu'elle m'aimait; et, rappelant à son souvenir tout ce qui s'était passé entre lui et la duchesse..... il était obligé de convenir que, fidèle à tous ses devoirs, elle ne s'était montrée à lui que comme une amie tendre et dévouée; que, du reste, inflexible et sévère, elle ne lui avait jamais accordé la moindre faveur, ni donné le moindre espoir... et, si réellement elle n'avait pour lui que de l'amitié, pourquoi changerait-elle maintenant?

Il entra dans la cour du château; le cœur lui battit en demandant madame la duchesse, et bien plus fort encore, quand on lui eut répondu qu'elle était seule au salon.

— Ah! elle est seule!.. dit-il avec embarras. Dans ce moment, il eût presque mieux aimé qu'il y eût du monde; mais il n'avait pas le choix : il monta lentement les degrés en pierre du vaste escalier, traversa l'antichambre où se tenaient plusieurs domestiques portant encore la livrée de deuil. L'un d'eux ouvrit les grandes portes du salon : madame n'y était pas. Georges eut un mouvement d'effroi. Elle était dans un très-petit boudoir attenant à la pièce principale, et quand on annonça M. Georges, elle se leva et lui fit signe de s'asseoir.

Du reste, ni étonnement, ni émotion... Le domestique sortit.

Georges fut d'abord atterré d'une réception aussi cérémonieuse : la froideur de la duchesse le gagna malgré lui, et, balbutiant avec peine quelques phrases banales, il lui demanda des nouvelles de sa santé.

— Très-bonne, répondit Nisida en s'inclinant. La conversation en resta là, et Georges, pour la ranimer, lui dit :

— Vous êtes seule dans ce vaste château?

— J'attends du monde... des amis qui doivent arriver ce soir et venir passer quelques jours avec moi.

Georges n'osa pas demander qui l'on attendait; mais il répéta... Ah! ce sont des amis qui doivent arriver...

— Oui, monsieur.

— La conversation s'arrêta encore. Cette fois ce fut la duchesse qui reprit la parole.

— Vous venez de Constantine, monsieur Georges, dit-elle.

— Oui, madame.

— On assure que cela a été admirable! Et Georges, interdit... calculait en lui-même si, pour soutenir la conversation, il n'allait pas être obligé de faire le récit du siége, lorsque, en ce moment, plusieurs voitures roulèrent dans la cour, et Georges bénit les importuns qui venaient interrompre ce pénible tête-à-tête.

Les portes du salon s'ouvrirent brusquement : on entendit marcher ou plutôt courir. Quelqu'un se précipita dans le boudoir, c'était Julia, qui, apercevant Georges et la duchesse, dans cet endroit retiré, tous deux, le soir et en tête-à-tête... s'écria en riant et en embrassant Georges : Enfin, vous savez tout, l'inconnue s'est fait connaître!

Georges, stupéfait, hors de lui..... poussa un cri de surprise, ou plutôt d'effroi, en voyant la duchesse tomber sans connaissance sur le divan du boudoir.

— Quoi! vous ne saviez pas! s'écria Julia désolée. ... Malheureuse, qu'ai-je fait? Voici mon mari et mon frère qui entrent dans le salon; courez au-devant d'eux... je reste auprès d'elle. Et Georges, sans savoir ce qu'il faisait, s'élança dans le salon, où il reçut les embrassements du comte de Vareville et de Constantin, qui arrivaient de leur ambassade. Constantin avait commencé, sur ses succès diplomatiques, un récit dont Georges n'avait pas entendu un mot, lorsque rentra Julia. — Ne vous effrayez pas, dit-elle. La maîtresse de la maison est un peu indisposée; dans une demi-heure il n'y paraîtra plus : elle me charge, en attendant, moi, son amie intime, de faire les honneurs et de commander à sa place. A dix heures le souper; d'ici là, chacun peut s'installer dans ses appartements.

— Bravo! s'écria Constantin. Je ne suis pas d'une tenue présentable, pas plus que monsieur l'ambassadeur; et quand il s'agit de faire sa cour à une jeune et jolie veuve, il faut paraître avec tous ses avantages.

Les deux hommes sortirent du salon : il était temps, Georges n'y tenait plus... il suffoquait. Mais, grâce au ciel, il était libre... il était seul avec la comtesse, et, dans un trouble inexprimable, il tomba à ses pieds.

— Que faites-vous? que faites-vous? lui dit-elle en riant; Georges, mon ami, vous vous trompez! vous n'avez rien à me demander, rien à attendre de moi... qu'un récit... que je vous dois depuis longtemps, j'en conviens et je suis prête à m'acquitter... si vous voulez vous relever, vous asseoir à côté de moi, vous calmer; et surtout ne pas trembler comme vous le faites, ni regarder à chaque instant du côté de ce boudoir, parce que, lorsque je

parle, j'aime qu'on m'écoute; d'ailleurs Nisida n'y est plus. Ce boudoir donne dans ses appartements, et elle vient d'y remonter.

Georges alors promit attention et silence; et, sans aucun préambule, la comtesse lui dit :

« Nisida est mon amie intime; nous avons été élevées ensemble. Plus âgée qu'elle, je fus mariée la première; plus tard, et bien malgré moi, sa famille lui fit épouser le vieux duc de ***, qui était d'origine irlandaise, pair d'Angleterre et pair de France, ami et favori du roi Charles X. Tout se trouvait dans ce mariage... excepté un mari. De plus, il y avait un cousin, seul parent et seul héritier du duc... le major Hollydai, qui était furieux de se voir enlever une si belle succession; mais il se consola en pensant que son illustre parent était presque septuagénaire, qu'il n'y avait pas à craindre d'héritier direct, à moins de grands malheurs; et, ces malheurs, il voulut les prévenir autant qu'il était en son pouvoir. Il ne quittait point sa jeune cousine, il la surveillait avec une assiduité et un zèle qu'on aurait pris pour de l'amour ou de la jalousie, et qui étaient tout uniment de l'intérêt. Au spectacle, au bal, en soirée, la vue d'un adorateur ou d'un simple attentif... lui donnait la fièvre ou le glaçait d'effroi... il employait tout au monde pour les éloigner, et le duc avait chez lui, sans s'en douter, et dans la même personne, un Sigisbé précieux et une duègne incorruptible qui ne lui coûtaient rien.

« Le pauvre major se donnait du reste une peine bien inutile. Sage et vertueuse par religion et par principes, jamais personne n'eut plus que Nisida le sentiment de ses devoirs et de sa propre dignité. Aussi le malheureux et défiant cousin commençait à se rassurer sur son héritage, qui, chaque jour, devenait plus probable et ne pouvait guère lui échapper : ce n'était plus qu'une question de temps lorsqu'une nouvelle inouïe, inconcevable, prodigieuse, se répandit dans le faubourg Saint-Germain : le vieux duc de ***, à la seconde année de son mariage, en 1831, allait avoir un héritier. C'était un miracle de la Providence, qui ne permet pas l'extinction des grandes familles; et la preuve évidente, c'est que la duchesse eut un garçon... Le vieux duc pensa en mourir de joie, et le major se mit au lit. Il était sérieusement malade et manqua d'aller rejoindre sa succession défunte !

« Tels furent les effets de ce grand événement... Quant à la cause, tout le monde l'ignorait, excepté, moi!... et une autre personne peut-être qui n'en fut pas plus avancée pour ça... »

Et la comtesse regarda Georges, qui redoublait d'attention.

Elle continua.

« Vous rappelez-vous, monsieur, le mois de juillet 1830, et la brillante société que j'avais réunie dans mon château d'Orsay : M. Georges y était, et beaucoup de jolies dames! mais Nisida, que j'avais aussi invitée, n'avait pu venir. Elle était restée à Saint-Cloud avec la cour, où se préparaient alors de graves événements. Son mari, un des conseillers, un des confidents intimes du roi, ne pouvait quitter son maître dans une circonstance aussi importante. Nous, pendant ce temps, loin de nous douter de l'orage qui grondait, nous dansions dans mon salon et faisions de la musique, lorsqu'on vint me dire mystérieusement à l'oreille que quelqu'un demandait à me parler. Je sortis et trouvai dans une salle basse Nisida, qui venait d'arriver à pied et déguisée. Je jetai un cri de surprise. — Silence, me dit-elle; et elle m'apprit rapidement comment, en trois jours, un trône et une dynastie venaient de s'écrouler !...

« Le duc avait perdu la tête; et de plus fortes que la sienne n'y auraient pas résisté. Il était persuadé que les horreurs de la première révolution allaient se renouveler; que ses jours allaient être mis à prix et ses biens confisqués; que lui, favori du roi, on le poursuivrait pour le massacrer; qu'il fallait à la hâte gagner la frontière et émigrer de nouveau... Mais à qui se fier, et comment faire pour ne pas être reconnu ?

« Sa jeune femme, qui seule avait conservé du sang-froid et du courage, avait pris et cousu dans ses vêtements de l'or et des billets; puis sans demander conseil à personne, elle avait affublé son mari d'une redingote de palefrenier, elle d'un mauvais châle; était sortie de Saint-Cloud, montée hardiment dans une petite voiture de la banlieue jusqu'aux environs de Versailles. Là elle avait laissé son mari... chez ma nourrice à moi, une brave femme qu'elle connaissait; puis, par les chemins de traverse, elle était venue à pied au château me dire : « Sauvez mon mari et faites-le sortir de France! » D'après son récit, il n'y avait pas de temps à perdre, et il fallait surtout que personne ne soupçonnât les proscrits auxquels j'allais donner asile : ce qui n'était pas facile avec vingt personnes chez moi et un nombreux domestique. Je commençai par éloigner Rose, ma femme de chambre, dont l'appartement donnait dans le mien, et qui nous aurait entendus; sans compter que le cabriolet qui allait la mener jusqu'à Versailles, ramènerait le duc à Orsay sans éveiller le moindre soupçon. A onze heures du soir il était arrivé et nous étions tous réunis dans ma chambre, tenant conciliabule sur les mesures à prendre; mesures bien inutiles par l'événement, puisque, le lendemain, et à six lieues de chez moi, voyant tout rentré dans l'ordre, le duc et sa femme revinrent à Paris dans leur hôtel, sans avoir été, depuis, un seul instant inquiétés.

« Mais alors nous n'en étions pas là, et prévoyant quelques catastrophes, nous préparions, mon mari et moi, le déguisement de nos amis et leur fuite jusqu'à la frontière. Il était près de minuit, accablée par les événements et la fatigue de la journée, la pauvre Nisida tombait de sommeil : je la conduisis à la chambre de Rose, que j'avais préparée près de la mienne pour elle et son mari; et pendant que, dans la chambre à côté, le duc prenait avec nous les derniers arrangements pour le départ du lendemain, elle se hâta de s'endormir, et..... »

La comtesse s'arrêta en cet endroit, et, regardant Georges qui écoutait toujours, elle lui dit avec impatience...

— Pour la fin de l'histoire, monsieur, vous la savez mieux que moi.

La comtesse se trompait... depuis quelques moments Georges n'écoutait plus... il avait vu s'entr'ouvrir la porte du boudoir et toutes ses pensées, toute son âme étaient là.

Nisida parut, plus jolie, plus touchante que jamais, les yeux baissés, et tenant par la main un enfant aux cheveux blonds bouclés.

Georges courut se précipiter aux pieds de Nisida, saisit sa main, qu'il couvrit de larmes, ne pouvant murmurer que ce mot : Pardon ! pardon !!!.

Nisida baissa de nouveau les yeux sans lui répondre ; mais elle prit son fils et le jeta dans les bras de son amant... de son mari !

Ah ! comme Georges le serra contre son cœur et le couvrit de ses baisers ! comme alors il le trouvait beau !

Quelques jours après, mon ami Georges avait une immense fortune, un beau château et une femme charmante.

FIN DE LA MAITRESSE ANONYME.

LA CONVERSION

OU

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU

(La cellule de Fra-Ambrosio. — Au fond, son confessionnal — Sur une table un chapelet, des papiers, des livres de piété.)

AMBROSIO. Je ne puis écrire, je ne puis m'occuper. Et mon sermon de demain !.. je n'en ai encore rien préparé. Pourtant je dois le prononcer devant sa sainteté, devant les cardinaux, devant tout ce que Rome a de plus distingué. Et ces femmes si brillantes d'attraits et de parure !... oh ! oui, c'est le dernier jour de la semaine sainte, elles y viendront toutes, avant d'aller au Corso. Allons, à quoi vais-je penser? Chassons ces idées, travaillons. (*Entre Girolamo.*) Qui vient là ?

GIROLAMO, *d'un air béat.* Votre fidèle valet, monseigneur, qui vient vous prévenir que la cérémonie est pour midi.

AMBROSIO. Quelle cérémonie ?

GIROLAMO, *du même ton.* Le mariage du marquis de Gondolfo, le gouverneur de Rome. Par saint Phanuce. mon patron, avez-vous oublié que c'était vous qui deviez lui donner la bénédiction nuptiale ? Faveur insigne pour le couvent des dominicains, ce qui nous fait assez de jaloux chez les révérends pères de Jésus.

AMBROSIO, *travaillant sans l'écouter.* Quel bavardage !

GIROLAMO. Je vais préparer votre étole et votre chasuble. Laquelle mettez-vous? Celle en moire bleue, ou plutôt celle vert et or qu'on vous a envoyée ce matin avec deux caisses de confitures?

AMBROSIO. Envoyée ! Et qui donc?

GIROLAMO. On l'ignore : sans doute quelque grande dame de celles qui étaient hier dans l'église de la Piazza Sciarra à votre sermon. Quelle affluence ! quels beaux équipages ! On dit que le cardinal Fesch et toute la famille Bonaparte y assistaient.

AMBROSIO. C'est vrai, un auditoire de rois déchus.

GIROLAMO. Et quel effet vous avez produit ! Toutes les femmes sont sorties les yeux rouges et le mouchoir à la main. Ce qui a surtout excité l'enthousiasme, c'est l'endroit où vous faisiez le tableau des saints devoirs du mariage et du bonheur conjugal.

AMBROSIO. Et comment le sais-tu, toi qui étais resté à la porte?

GIROLAMO. Je l'ai entendu dire à la duchesse de Popoli, qui sortait avec le comte de Lucques.

AMBROSIO, *à part.* Ah ! elle y était avec son amant.

GIROLAMO. J'ai eu l'honneur de leur offrir de l'eau bénite, et tous les deux s'écriaient que c'était un sermon admirable.

AMBROSIO. Et surtout bien utile. C'est encourageant pour celui de demain.

GIROLAMO. Voici aussi des lettres que je vous apporte.

AMBROSIO. C'est bon ; je les lirai plus tard, je travaille.

GIROLAMO. Toujours travailler, comme un homme de rien, comme un savant, vous qui êtes d'une des premières maisons des États romains ; une famille si noble et si nombreuse !

AMBROSIO, *avec amertume.* Trop nombreuse en effet pour que nous puissions partager ! Aussi les titres, les dignités, la fortune, le droit même d'être heureux, tout a été pour mes frères aînés ; et moi, qui n'avais d'autre tort que d'être le dernier, je l'aurai expié bien chèrement peut-être !

GIROLAMO, *d'un ton patelin.* Par les saints apôtres, vous n'avez pas à vous plaindre. Vous êtes en passe d'arriver à tout, évêque, cardinal, et, qui sait même? Les princes de l'Église sont bien vieux, et vous êtes bien jeune : et, honoré de tous, comme vous l'êtes, monseigneur, distingué par vos talents, par votre conduite irréprochable...

AMBROSIO. Oui, jusqu'ici je me suis conduit en honnête homme, et Dieu, je l'espère, me fera la grâce de continuer. J'aimais... j'aime l'état auquel je me suis voué ; je n'en connais pas de plus beau, de plus respectable que de secourir le faible, de consoler l'affligé, et d'enseigner la vertu en en donnant l'exemple. Mais à côté de ces devoirs que je respecte et que j'honore, pourquoi en est-il d'autres que Dieu n'a pas voulus, et que le caprice des hommes nous a seul imposés?

GIROLAMO. Que voulez-vous dire?

AMBROSIO. Rien. Laisse-moi. Quand ces idées-là se présentent à mon esprit, mon sang bouillonne, ma tête est en feu; je ne vois, je n'entends plus rien. (*Repoussant ses livres*) Suspendons ce travail... Donne-moi mes lettres. (*Girolamo lui présente plusieurs lettres, puis va et vient dans l'appartement en préparant ce qu'il faut pour la toilette de son maître.*)

AMBROSIO, *ouvrant la première.* Ah! c'est d'Édouard Villougby, mon ami, mon camarade d'études. Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis qu'il était retourné en Angleterre, sa patrie : (*Lisant.*) « Mon « cher Ambroise, nous ne sommes point de ces « gens chez qui la différence d'opinion ou de « croyance rend impossible l'amitié. La religion « catholique, où tu as été élevé, la religion pro- « testante, que je professe, se ressemblent en bien « des points, et celui d'aimer son prochain comme « soi-même m'a paru de tous leurs préceptes le « plus facile à exécuter, depuis le jour où je t'ai « connu. » (*S'interrompant.*) Ce cher Édouard! « Ainsi que toi, le plus jeune fils d'une nombreuse « famille, et destiné, comme toi, à l'état ecclésias- « tique, j'ai reçu les ordres au mois de janvier « dernier; et je me trouvais heureux dans mon « petit presbytère, situé à deux lieues d'Oxfort, « dans un endroit délicieux, lorsqu'un autre évé- « nement est venu encore ajouter à ma félicité. Le « pasteur voisin, le meilleur et le plus vertueux « des hommes, a une famille charmante, à laquelle « il a consacré tous ses soins. Si tu savais quelle « union, quel bonheur règne dans ce ménage; si « tu voyais surtout Emma, sa fille aînée, qui « charme les jours de son vieux père, et qui bien- « tôt embellira les miens, car je l'ai demandée en « mariage, et le mois prochain elle sera à moi, « elle sera ma femme. Conçois-tu mon bonheur! » (*S'arrêtant et froissant la lettre entre ses mains.*) Oui, oui, je le conçois, moi à qui un pareil sort est interdit, moi qui vivrai et mourrai seul, sans qu'aucune main amie vienne fermer mes yeux. Il n'y avait qu'une personne qui autrefois m'aimait, une pauvre fille... Juliette, l'enfant de ma nourrice, ma sœur..... Je l'ai mariée à un autre, elle a maintenant un mari, une famille; et moi, jamais je ne dirai : Ma femme! mon fils!... Ces mots-là me sont défendus : la pensée même ne m'en est pas permise. Un concile l'a décidé ainsi. Un concile!!! ils se sont levés, ils ont été aux voix, et cinq ou six qui l'ont emporté nous ont condamnés à tout jamais à être malheureux ou coupables.

GIROLAMO, *rentrant.* Monseigneur, vous n'entendez pas? voici les cloches qui annoncent l'arrivée du cortége, et il faut vous préparer pour ce mariage.

AMBROSIO, *à part.* Un mariage! encore un mariage!.. et c'est à moi de le bénir! Ces biens dont ils nous ont déshérités, ils nous obligent encore à les leur dispenser. (*A Girolamo.*) Allons, dépêche-toi. (*Ouvrant une autre lettre.*) Ah! c'est du gouverneur, c'est du nouvel époux... Il me remercie, il épouse une jeune fille noble et riche, la belle Gaëtani. Je me la rappelle! assidue à mes sermons, placée près de moi, attentive à mes moindres paroles, je voyais toujours ses yeux noirs fixés sur les miens.(*Avec un soupir.*) Ah! que son mari est heureux; elle est bien belle! (*Reprenant la lettre qu'il achève.*) Que me demande-t-il? que veut-il encore? « Ma femme, qui tient en haute estime et « votre sainteté et vos vertus, me charge de vous « faire passer un avis important. Vous avez de « puissants ennemis, les révérends pères jésuites, « qui vous regardent comme un déserteur de leur « ordre, ne vous pardonneront jamais l'illustration « que vos talents et votre éloquence répandent sur « l'ordre des Dominicains; ils ne négligeront au- « cune occasion de vous perdre ou de vous nuire; « ils font épier toutes vos démarches. » (*S'arrêtant.*) Tant mieux. « Tenez-vous sur vos gardes, et en cas « de danger, comptez sur nous en tout temps. « Mais en échange de cet avis et de l'admiration « qu'elle a pour vous, ma femme réclame une « grande faveur, que jusqu'ici vous n'avez encore « accordée à personne. » (*S'arrêtant.*) Et laquelle? « Puisque c'est vous qui aujourd'hui l'aurez ma- « riée, daignez être désormais son guide spirituel « et son directeur, je joins mes prières aux siennes, « tant à cause de vos mérites qu'à cause de l'hon- « neur qui en rejaillira sur notre maison. » (*S'arrêtant et rêvant quelques instants.*) Y pense-t-il? Non, non, jamais : j'ai juré d'être honnête homme, et ces yeux noirs m'en empêcheraient. Je ne m'y exposerai pas, je refuserai. (*On entend de nouveau sonner les cloches.*)

GIROLAMO, *tout en l'habillant.* Voici l'étole et la chasuble. Entendez-vous tout ce bruit autour du couvent? Les voitures encombrent la rue; c'est toute la noblesse de Rome, et déjà aux portes deux ou trois mille mendiants. La cérémonie sera magnifique.

AMBROSIO. C'est bien; est-on venu ce matin?

GIROLAMO. Ces étrangers que je soupçonne être des Anglais, des hérétiques qui crient toujours famine.

AMBROSIO, *lui donnant de l'argent.* Tu leur donneras cela.

GIROLAMO. Je leur ai demandé leur billet de confession, ils n'en ont pas.

AMBROSIO. Qu'importe, s'ils ont faim?

GIROLAMO. Il est venu aussi le signor Zambardi, l'ouvrier en marbre.

AMBROSIO. Ah! le mari à Juliette.

GIROLAMO. Il est sans ouvrage, et son fils aîné a la fièvre.

AMBROSIO, *à part.* Pauvre Juliette! j'évite de la voir, elle doit croire que je la néglige. (*A Girolamo.*) Écoute : tu es un bon et fidèle serviteur, en qui j'ai confiance; ce soir tu passeras chez Zambardi.

GIROLAMO. Y pensez-vous? La fièvre est dans leur maison et dans le quartier.

AMBROSIO. Tu as raison, il y a du danger, j'irai moi-même; c'est mon devoir. Adieu. Mets tout cela en ordre, je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)



Ce fatal combat... qu'il n'ait pas lieu... je vous en prie!

GIROLAMO, *s'inclinant.* Oui, monseigneur, votre excellence, votre grâce peut compter sur moi, sur mon zèle... (*Regardant par la porte de l'escalier.*) Il est descendu, je ne l'entends plus. (*Se relevant.*) Cela va bien, et, grâce au ciel, je n'ai pas grand'peine à gagner les deux cents écus que me donne le père Barnabé, qui, par l'âme du Christ, est un digne et respectable religieux ; car enfin je ne suis plus à son service, et il me paie pour être au service d'un autre, et il ne me demande pour cela que de lui dire ce que fait mon nouveau maître, et les personnes qu'il voit, et les endroits où il va. Ça n'est pas difficile, et ça ne fait de tort à personne. Cependant, comme je songe à mon salut avant tout, je m'en suis fait un cas de conscience, j'ai eu des scrupules, je me disais : Il me semble que de deux maîtres il faudrait être fidèle à l'un ou à l'autre. J'ai consulté là-dessus le père Fortis, un autre jésuite, qui m'a prouvé que je pouvais être fidèle à tous les deux, pourvu que je les servisse avec la même honnêteté, ce que je fais. J'ai doublé de zèle en raison de mes doubles appointements, ce qui est, je crois, d'un honnête homme. D'ailleurs, je suis porté de cœur pour l'un comme pour l'autre : le père Barnabé a de si bonnes manières, et frère Ambrosio est un si saint personnage, un ange qui peut braver les investigations et les jugements des hommes. (*Se mettant à genoux.*) O mon Dieu, vois d'un œil de miséricorde un misérable pécheur ; et si jamais, comme il y en a qui le disent, tu voulais me damner pour mes relations avec les bons pères jésuites, si c'était ton intention, j'espère qu'avant de le faire tu y regarderais à deux fois, et que les services que j'ai rendus à monseigneur Ambroise entreront en ligne de compte et compensation auprès de ta justice éternelle, que j'implore au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen ! (*Il reste quelque temps à genoux et continue de prier bas; puis il écoute et se lève.*) On monte l'escalier; serait-ce déjà monseigneur qui



Ambrosio dans l'appartement de Loretta.

revient? Moi qui voulais jeter un coup d'œil sur ses papiers, car je suis arriéré depuis avant-hier. Ce sera pour une autre fois; c'est lui. (*Entre Fra-Ambrosio d'un air agité et en désordre.*)

AMBROSIO. Ils sont unis!.. J'ai pu leur échapper, je suis sorti : me voilà seul, respirons. (*Se jetant sur un fauteuil.*) Qu'il m'a fallu de force pour me vaincre, pour cacher à tous les yeux les tourments que j'éprouvais! Elle était brillante de tant de charmes! Comment sais-je cela? Je ne voulais pas la regarder, et je n'ai rien perdu de sa parure. Je vois encore cette coiffure élégante, ces fleurs, ces diamants, ces voiles transparents qui la cachaient à peine! et comment l'éviter? comment oser même baisser les yeux? Elle était là devant moi, à genoux. Malédiction sur elle et sur moi! J'ai couru au pied de l'autel implorer Dieu, qui m'abandonnait; je voulais feuilleter le livre saint et y trouver des prières, tout se brouillait sous mes yeux, je ne voyais rien que ses beaux bras et ses blanches épaules. Enfin réunissant mes forces et mon courage, je suis revenu à elle : ma voix tremblait en prononçant les paroles qui la livrent à un autre; et quand j'ai senti sa main dans la mienne, et que cette main il a fallu l'unir à celle de son époux, la rage était dans mon cœur. Et lui, le cruel, sans égard, sans pitié pour moi, comme il la regardait avec amour! quelle ardeur brillait dans ses yeux! Et tous deux me remerciaient encore, me renouvelaient leur offre de ce matin, me suppliaient de ne pas les quitter, de regarder leur maison comme la mienne. Sans leur répondre, je me suis dérobé à leurs transports; j'ai traversé la foule qui se prosternait devant moi et me demandait ma bénédiction. La bénédiction d'un coupable, d'un maudit! (*Levant les yeux et apercevant Girolamo qui est devant lui.*) Que me veux-tu? que fais-tu là?

GIROLAMO. J'observais l'agitation où je vous vois et qui m'inquiète. Seriez-vous malade?

AMBROSIO, *montrant son cœur.* Oui; le mal est là.

GIROLAMO. Est-ce que cela vous prend souvent?

AMBROSIO. Chaque jour, à chaque instant. Ces tourments-là ne finiront qu'avec moi, et je n'ai pas vingt-cinq ans.

GIROLAMO. Du courage, mon doux maître, et puisque vous souffrez, je vais renvoyer vos pénitentes; car il y a là beaucoup de monde qui attend pour la confession.

AMBROSIO. Ils attendent, dis-tu? fais-les entrer.

GIROLAMO. Il y a le père Philippe et le père Barthoiomée qui pourront les entendre.

AMBROSIO. Je dois les aider; c'est mon devoir.

GIROLAMO. Et vos souffrances?

AMBROSIO. Raison de plus : le sentiment du devoir console et soutient, j'en ai besoin.

GIROLAMO. Il y a de grands seigneurs, de grandes dames, et des gens du peuple.

AMBROSIO. Commençons par ceux-ci. (*Montrant le confessionnal.*) C'est là surtout que les derniers doivent être les premiers. (*Il se met dans le confessionnal; Girolamo va ouvrir la porte à droite; entre Loretta couverte d'un voile. Elle s'approche du confessionnal, s'agenouille et commence sa prière. Girolamo est sorti*)

AMBROSIO, *caché dans le confessionnal.* Dites votre *Confiteor.*

LORETTA. *Confiteor Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper virgini, beato Michaeli archangelo, beato Joanni Baptistæ, sanctis apostolis Petro et Paulo, omnibus sanctis, et tibi, pater, quia peccavi.*

AMBROSIO. De quoi vous accusez-vous, ma fille?

LORETTA. Je m'accuse d'un grand péché dont je viens vous demander l'absolution.

AMBROSIO. Je vous écoute.

LORETTA. Vous n'êtes pas le père Augustin, celui qui m'entend d'ordinaire?

AMBROSIO. Non, ma fille; il est malade.

LORETTA. Alors peu importe. J'ai dix-sept ans, et tant de gens m'ont dit que j'étais jolie que j'ai fini par le croire. Mais je n'en suis pas plus fière pour ça, et j'ai toujours rempli exactement mes dévotions, tant à la sainte Vierge qu'à Notre-Dame de Lorette, ma patronne, dont j'ai la statue dans mon oratoire.

AMBROSIO. C'est bien; après.

LORETTA. Avec tout ça, et à l'aide de mon état de couturière, le seul que j'aie appris, je serais morte de faim l'année dernière, moi et mes quatre frères et sœurs, dont je suis l'unique soutien, lorsqu'un seigneur anglais, qui passait à Rome, me fit la cour.

AMBROSIO. J'entends : vous l'aimâtes.

LORETTA. Non, mon père.

AMBROSIO. C'est bien. Vous avez repoussé ses vœux.

LORETTA. Non, mon père. C'est-à-dire, ce n'est pas moi; c'est ma tante, qui est loueuse de chaises à l'église Saint-Pierre, et qui m'a dit que je me devais à ma famille. Sans cela, et pour rien au monde...

AMBROSIO. Malheureuse enfant! vous avez pu écouter ses perfides conseils! et voilà ce crime qui pesait sur votre conscience?

LORETTA. Non, mon père. Je m'en suis déjà accusée l'année dernière, et j'en ai eu l'absolution du cardinal-vicaire, qui, après le départ du seigneur anglais, avait daigné se charger de moi et de mon salut. Il m'avait donné un hôtel, un équipage; et quand le pape officiait à la chapelle Sixtine, j'avais toujours une tribune réservée, et je serais encore dans la bonne voie, sans un jeune Français qui n'avait rien, car il était exilé. Je lui ai tout donné; et il m'a quittée pour une autre. Il m'a fait bien de la peine! Aussi, de tous ceux qui m'ont aimée depuis, c'est le seul que je n'aie pas oublié. Mais toutes ces fautes-là m'ont été pardonnées à Noël dernier, et j'ai communié depuis.

AMBROSIO. Alors que me voulez-vous? Qui vous amène?

LORETTA. Un péché que j'ai commis avant-hier bien malgré moi, et qui depuis deux nuits m'empêche de dormir. C'était, comme je vous l'ai dit, avant-hier, jeudi saint; j'avais chez moi à souper deux jeunes peintres; ces artistes, ça ne respecte rien; ils ont bu du vin de leur pays, du vin de Champagne; ils riaient, ils chantaient des chansons d'un nommé Béranger, que j'ai retenues tout de suite, et que je vous chanterais si j'osais.

> Lisette, ma Lisette,
> Tu m'as trompé toujours.

AMBROSIO, *l'interrompant.* Ce n'est pas la peine.

LORETTA. Et au milieu de leurs chansons, de leurs éclats de rire, je ne sais comment cela s'est fait, on ne se défie de rien quand on rit, j'ai mangé, sans y prendre garde, une aile de poulet qu'ils avaient mise sur mon assiette.

AMBROSIO. Comment?

LORETTA, *pleurant.* Je ne m'en suis aperçu qu'après. O mon bon ange! O Notre-Dame de Lorette, ma patronne!! de la viande un jeudi-saint!! Toutes mes voisines m'ont dit que je ne pourrais pas faire mes pâques, et que je serais damnée. O mon père, ayez pitié de moi; je ne veux pas être damnée. Je suis une bonne catholique, et pour avoir l'absolution, je me soumettrai à ce que vous ordonnerez. Je dépenserai, s'il le faut, en cierges et en *ex-voto*, tout ce que je gagnerai dans l'année.

AMBROSIO. Cela ne suffit pas.

LORETTA. Le père Augustin n'est pas si sévère. Est-ce que ce n'est pas le seul moyen d'être agréable à Dieu? Est ce qu'il y en a d'autres?

AMBROSIO. Pauvre brebis égarée! Je dois vous plaindre, plutôt que vous blâmer; car vous ne me comprendriez pas. Est-ce que la situation à laquelle vous êtes condamnée ne vous rend pas malheureuse?

LORETTA. Non, mon père; j'y ai toujours été.

AMBROSIO. Et vous n'avez pas de remords?

LORETTA. Jamais. Pourquoi en aurais-je? Toutes les grandes dames de Rome font comme moi; et comme moi, elles n'ont pas deux frères et deux sœurs à nourrir. Ils sont si gentils, et ils m'aiment tant! Matin et soir je leur fais dire leurs prières, et je leur apprends déjà leur catéchisme. Venez les voir, mon père.

AMBROSIO. Moi! Y pensez-vous?

LORETTA. Pourquoi non? Je vois aussi des gens comme il faut, des gens de bien, des prélats.

AMBROSIO. Qu'entends-je! ô ciel! et comment l'osent-ils? Comment peuvent-ils, sans se compromettre...

LORETTA. Ah! rien n'est plus facile. Je demeure près du Ponte-Rotto, non loin de la maison de Rienzi, et à côté des ruines du temple de Vesta.

AMBROSIO. Cela se trouve bien.

LORETTA. A merveille! parce que ma maison est adossée juste à l'église de Saint-Barthélemi; et dans le temps, le cardinal-vicaire, dont je vous ai parlé, avait fait faire une porte de communication; de sorte qu'on entre par l'église, et puis, près de la sacristie, à côté du bénitier, une petite porte... c'est la mienne; on frappe trois coups : personne ne vous voit; et ce qu'il y avait surtout de commode pour le cardinal, c'est qu'en sortant il pouvait faire sa prière. Aussi il n'y manquait jamais; et c'est de lui, mon père, que je tiens les sentiments religieux qui ne m'ont jamais quittée, et qui font qu'aujourd'hui je suis si désolée et si malheureuse du péché pour lequel vous me refusez l'absolution.

AMBROSIO. Cela dépendra de vous. Passez cette soirée seule et en prières, et revenez demain.

LORETTA. Avant la grand'messe?

AMBROSIO. Oui, ma fille.

LORETTA. Et alors je pourrai communier. Ah! que je suis heureuse! combien d'ici là faudra-t-il dire de *Pater* et d'*Ave?*

AMBROSIO. Trente.

LORETTA. J'en dirai le double.

AMBROSIO. Achevez votre *Confiteor.*

LORETTA, *se frappant le sein. Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ. Ideò precor beatam Mariam semper virginem, beatum Michaelem archangelum, beatum Joannem Baptistam, sanctos apostolos Petrum et Paulum, omnes sanctos, et te, pater, orare pro me ad Dominum Deum nostrum. Misereatur nostri omnipotens Deus, et, dimissis peccatis nostris, perducat nos ad vitam æternam. Amen!* (*Loretta fait le signe de la croix, baisse son voile, se lève et sort.*)

AMBROSIO, *seul et rêvant.* Jamais je n'avais rien entendu de pareil. Quoi! des prêtres! des prélats! des princes de l'Église!.. (*Se levant et marchant.*) Pourquoi donc alors défendez-vous par vos écrits et vos discours ces lois absurdes et injustes dont je me plains? Pourquoi les approuvez-vous hautement? C'est donc pour les violer plus sûrement en secret, pour chercher tous les moyens de les éluder, de vous y soustraire? N'est-ce pas attester par là même qu'elles sont impossibles à remplir, et que les lois de la nature sont plus fortes que les vôtres? Pourquoi donc les avez-vous faites, ou pourquoi tardez-vous à les abolir? Un ménage heureux, une femme, des enfants, sont-ils donc des crimes si grands que, pour y échapper, il faille préférer le désordre et le vice? C'est là leur sort cependant. Et moi qui fuis leur exemple, moi qui suis fidèle à des lois que je déteste, pourquoi n'éprouvé-je pas cette satisfaction intérieure qui accompagne toujours l'accomplissement d'un sacrifice ou d'un devoir? Ce contentement, je le cherche en vain, et ne le trouve ni dans mon cœur, ni dans ma conscience, ni même dans le bonheur des autres. Que nous soyons humains, bienfaisants, charitables, que la société exige de nous ces vertus, je le conçois : elle y gagne quelque chose; mais que gagne-t-elle aux tourments que j'endure? que lui en revient-il? quel avantage pour elle? et moi que dévore une fièvre ardente, moi qui passe sans repos et mes jours et mes nuits, faudra-t-il donc combattre et brûler sans cesse? Faudra-t-il, pour glacer ce sang qui bouillonne dans mes veines, attendre le froid de la vieillesse ou celui de la tombe? Non. C'est souffrir trop longtemps; c'est être trop malheureux, Dieu ne peut pas avoir condamné une créature humaine à de pareils tourments. J'irai trouver Juliette, qui m'aimait, qui m'aime encore : je lui dirai : Prends pitié de moi... (*S'arrêtant.*) Non, non... Troubler la paix de son âme, le contentement d'elle-même? Pauvre femme! elle n'a que cela (*Recommençant à se promener.*) Le gouverneur est riche, il est heureux; lui et sa femme veulent absolument m'attirer dans leur maison. (*Souriant avec amertume.*) Sa femme!.. dont la coquetterie et les regards depuis si longtemps me poursuivent. Oui, je ne peux m'abuser, c'est pour triompher de moi, c'est pour me voir à ses pieds qu'elle désire si ardemment m'avoir pour directeur; et je lui céderais! et je tromperais la confiance de son mari! Non, non; Juliette et elle doivent m'être sacrées; elles ne s'appartiennent plus. Jamais je ne jetterai les yeux sur la femme d'un autre. C'est là ce qui serait coupable. (*Il s'arrête, et regarde le confessionnal.*) Mais cette jeune fille, qui tout à l'heure... elle n'appartient à personne, pas même à elle-même. (*S'éloignant avec horreur.*) Ah! quelle idée! Comment a-t-elle pu me venir? Mon Dieu, chasse-la de ma tête et de mon cœur. (*Se jetant à genoux devant un tableau de la Vierge.*) Sainte madone, Vierge sainte, viens à mon aide, calme mes sens et le délire qui m'agite. C'est toi seul que j'aime; viens, et que tes attraits célestes... (*Regardant la figure de la madone.*) Ah! qu'elle est belle! Malheureux que je suis! Dans cette image même je ne vois plus la divinité, je n'y vois qu'une femme. Voilà ces traits enivrants qui portaient le trouble dans tout mon être. Voilà ces beaux bras, ces blanches épaules qui depuis ce matin sont devant mes yeux. Je ne puis donc plus prier sans être criminel? Comment résister encore? Comment rester maître de moi-même? Vous qui l'exigez, vous qui m'ordonnez d'être plus qu'un homme, ordonnez donc à mes yeux de ne pas voir, à mon cœur de ne pas battre, à mon sang de ne pas circuler dans mes veines; et si je ne le puis, vous direz que je suis coupable! Non, je ne le suis pas; j'en appelle à Dieu même, qui voit mes tourments et mes combats; à ce Dieu qui m'a créé, comme ses autres enfants, pour vivre et pour sentir; à ce Dieu dont je suis le serviteur et le ministre, et qui n'a pas voulu que, pour avoir

le droit de le servir, on fût voué au malheur. Nulle part il ne l'a dit; ce n'est pas sa volonté : c'est celle des hommes, et je la brave; j'y suis décidé. (*Entre Girolamo.*) Que me veux-tu?

GIROLAMO. Je venais prendre vos ordres.

AMBROSIO, *avec agitation.* Mon chapeau, mon manteau; je vais sortir.

GIROLAMO. Pour aller chez le signor Zambardi, le mari de Juliette; vous aviez dit que vous lui porteriez des secours.

AMBROSIO. Oui, tu as raison; des secours qui puissent désormais la mettre à l'abri de la misère, et surtout de la séduction. (*Écrivant.*) Ce mot à Taddeo le banquier. Deux mille écus romains. (*Il remet la lettre à Girolamo, et se promène d'un air agité.*) Loretta, près le Ponte-Rotto!

GIROLAMO, *le suivant.* Ah! c'est pour la signora Loretta qu'est cet argent?

AMBROSIO. Qui te parle de cela?

GIROLAMO. Je l'ai cru; vous me donnez une adresse près le *Ponte-Rotto*.

AMBROSIO. L'ai-je dit? je me suis trompé, je pensais à autre chose. Ce billet au banquier seulement. Il saura ce qu'il a à faire.

GIROLAMO. Vous suivrai-je?

AMBROSIO, *préoccupé.* C'est inutile. Je reviens... je sors... je... Sais-je moi-même ce que je veux faire? Laisse-moi. (*Il sort.*)

GIROLAMO. C'est singulier! je ne l'ai jamais vu ainsi; et ce nom de Loretta qu'il a prononcé... (*Loretta près le Ponte-Rotto.*) Il me semble que ce nom-là ne m'est pas inconnu. (*Montrant la lettre.*) Certainement je lui obéirai; c'est mon devoir! mais suivons-le d'abord de loin, et voyons où il va, pour en instruire sur-le-champ mon autre maître, le père Barnabé, car c'est encore mon devoir, et Dieu aidant, je veux les remplir tous. (*Il sort.*)

(L'appartement de Loretta richement décoré. — Au fond une madone au-dessus d'un divan.)

LORETTA. Eh quoi! déjà me quitter?

AMBROSIO, *d'un air sombre.* Il le faut, Loretta.

LORETTA. Reste encore, je t'en supplie : Zerlina, ma camérière, va voir si tu peux sortir. Ta voix est si douce à mon oreille! Tu me parles un langage qui m'est inconnu. Et puis tu as un air si triste! Tout à l'heure, près de moi, des larmes roulaient dans tes yeux.

AMBROSIO, *à part.* Oui, mon âme est triste et flétrie; elle était née pour un autre bonheur, pour un bonheur qu'on peut avouer.

LORETTA. Est-ce que tu es fâché, mon doux seigneur? est-ce que tu m'en veux?

AMBROSIO. Non pas à toi, (*A part.*) mais à ceux qui m'ont condamné à chercher dans l'ombre de pareils plaisirs; mon cœur seul désire encore, et sent plus que jamais ce qui lui manque. Ah! qu'on doit être heureux d'un amour véritable, de cet amour pur et légitime qu'ils m'ont interdit, et que j'ai toujours rêvé! Combien alors les vertus sont faciles! Tous les devoirs sont un bonheur. Édouard, Édouard, tel est ton sort. Et le mien!!! (*Il reste la tête appuyée dans ses mains.*)

LORETTA. Tu ne me réponds pas? Sombre et rêveur, tu gémis. Quels sont tes chagrins? dis-les-moi.

AMBROSIO, *la regardant douloureusement.* Ah! tu n'y peux rien.

LORETTA. Peut-être? Et puisque tu es malheureux, tiens, reprends tes présents, je n'en veux pas.

AMBROSIO, *rougissant.* O ciel! quelle humiliation!

LORETTA. Eh quoi! tu me repousses? c'est mal à toi, c'est me faire de la peine; je ne veux rien de ceux que j'aime... et je t'aime.

AMBROSIO. Ah! tu blasphèmes en prononçant un pareil mot.

LORETTA. Pourquoi donc? tu es jeune, tu es beau, ton front est noble et majestueux; et dans tes yeux noirs si doux et si mélancoliques, il y a je ne sais quelle expression de fierté qui m'impose et m'inspire du respect. Tu n'as voulu m'avouer ni ton nom, ni ton rang; mais tu m'es supérieur, je le sais, je le devine : n'importe, si tu le veux, je t'aimerai comme mon égal.

AMBROSIO, *la regardant avec étonnement.* Que dis-tu?

LORETTA. Ah! il n'y a que ceux-là qu'on aime bien; et puis, s'il faut te le dire, tu ressembles à quelqu'un que je n'ai vu qu'une fois de bien loin, mais dont les traits et les paroles sont gravés dans mon cœur.

AMBROSIO. Où l'as-tu vu?

LORETTA. A l'église Saint-Pierre, où il prêchait.

AMBROSIO. Quoi! ce serait?..

LORETTA. Ne le connais-tu pas? Toutes les beautés romaines en raffolent, c'est à qui se mettra le plus près de sa chaire les jours de sermon. Aussi on ne peut en approcher; les grandes dames prennent les meilleures places. Il est mieux que toi encore; il est plus grand, surtout quand il parle : il parle si bien! Moi, je ne crois pas à un prédicateur, quand il est petit ou quand il est laid.

AMBROSIO, *souriant.* Vraiment?

LORETTA. Et de temps en temps ta voix m'a rappelé la sienne.

AMBROSIO. Quelle folie!

LORETTA. Il est vrai que partout je crois l'entendre. Ce matin encore, au confessionnal...

AMBROSIO, *troublé et l'interrompant.* Adieu, Loretta, adieu.

LORETTA. Et je ne te reverrai plus?

AMBROSIO. Malgré moi peut-être je reviendrai. Où est Zerline, qui doit me reconduire et m'indiquer le chemin?

LORETTA. Tiens, la voici.

ZERLINE, *accourant tout effrayée.* Ah! signora, n'entendez-vous pas tout ce bruit?

LORETTA. Qu'est-ce donc?

ZERLINE. Tout le peuple est amassé dans la rue, il est animé par le père Barnabé, qui est à leur tête. Ils menacent d'enfoncer la porte, que j'ai refusé d'ouvrir.

AMBROSIO, *à part.* O ciel, c'est fait de moi !

LORETTA. Et pourquoi? que nous veulent-ils?

ZERLINE. Ils prétendent qu'il y a ici un frère dominicain, Fra-Ambrosio.

LORETTA. Qu'ai-je entendu?

AMBROSIO, *à demi-voix.* La vérité; c'est moi-même.

LORETTA, *transportée de joie.* Il serait possible! J'ai été assez heureuse, assez bénie du ciel pour que vous, mon père, vous m'ayez honorée, sanctifiée de votre présence.

AMBROSIO. Tais-toi, et songe à me sauver.

LORETTA. Avant d'arriver jusqu'à vous, ils me tueront.

AMBROSIO. S'il ne s'agissait que de mourir, me verrais-tu trembler? Mais il s'agit de mon honneur, de ma réputation; faut-il tout perdre à la fois?

LORETTA. O mon Dieu, que faire?

AMBROSIO. Cette fenêtre?

LORETTA. Elle donne sur la rue.

AMBROSIO. La porte par laquelle je suis entré, celle qui donne sur l'église?

LORETTA. Elle doit être gardée.

AMBROSIO. Qui te l'a dit?

LORETTA. J'en suis sûre... C'est le père Barnabé qui les conduit, qui les excite contre vous.

AMBROSIO. Eh bien?

LORETTA, *baissant les yeux avec confusion.* Eh bien ! cette porte secrète, il la connaît aussi.

AMBROSIO, *avec colère.* Malheureuse!

LORETTA, *avec désespoir.* Ah! pardonne-moi; alors je ne te connaissais pas.

ZERLINE. Signora, signora, ils ont forcé la porte, ils montent l'escalier; les voici!

AMBROSIO. Aucun moyen de fuir! Que Dieu seul m'inspire. (*Prenant avec force Zerline et Loretta par la main.* A genoux, à genoux toutes deux, et prosternez-vous.

LORETTA, *effrayée, tombant à genoux et joignant ses deux mains.* M'y voici, mon père, que voulez-vous de moi? (*Les deux femmes sont à ses pieds et le front courbé vers la terre. Dans ce moment les portes s'ouvrent, Barnabé, Girolamo et tout le peuple se précipitent dans l'appartement, et s'arrêtent étonnés, à la vue d'Ambrosio, debout entre les deux femmes.*)

AMBROSIO, *à voix haute et d'un ton inspiré.* Malheur à vous, malheur à moi ! Que ma voix, plus forte que le tonnerre, ébranle jusqu'en leurs fondements ces murs détestés ; que, plus puissante que le bras de Samson, elle renverse les colonnes du temple des faux dieux; que leurs débris dispersés ensevelissent les Philistins et les pécheurs; qu'ils n'en épargnent aucun !.. Malheur à vous, malheur à moi, si mes vœux, qui montent jusqu'au trône de l'Éternel, sont exaucés par lui !

GIROLAMO. Doux Jésus! à qui en a-t-il? Est-ce de moi qu'il parle?

AMBROSIO, *se retournant et l'apercevant.* Qui t'amène ici? Qui conduit ce peuple sur tes pas? Quel dessein le guide? S'il est parmi eux un cœur pur, et qui n'ait point failli, qu'il se retire, qu'il s'éloigne : mes paroles ne sont point pour lui; mais s'il est un coupable, qu'il reste. (*Avec force.*) Restez tous, et écoutez...

UNE FEMME DU PEUPLE, *tremblante.* Jésus! Maria! Dieu est en lui !

UN HOMME DU PEUPLE. Je vous l'ai toujours dit.

BARNABÉ, *à demi-voix, au peuple.* Vous pourriez croire à une telle imposture?

UN HOMME DU PEUPE. Je crois en Dieu ; et puisqu'il annonce sa parole, écoutons-le.

AMBROSIO, *se retourne vers Loretta, qui est toujours à genoux; il baisse les yeux, et lui dit lentement et d'une voix troublée :* Venu en ces lieux par hasard... ou plutôt par la volonté de la Providence, pour vous éclairer... pour vous sauver... pour vous arracher à cette vie criminelle... que le ciel qui m'inspire me donne la force de vous convaincre !.. (*S'animant peu à peu et finissant par parler de conviction.*) Pauvre fille, que je plains ! ô malheureuse enfant, dont un souffle impur a flétri la jeunesse, était-ce pour un tel usage que Dieu t'avait donné tant d'attraits? toi, qu'aucune loi divine et humaine ne condamnait au vice et au malheur, toi qui, libre et maîtresse de toi-même, pouvais écouter la voix de la nature, ou suivre le penchant de ton cœur, toi enfin à qui la vertu était permise, tu l'as dédaignée; tu as préféré les plaisirs du monde à la paix de l'âme, et les hommages de tous à l'estime d'un seul. Sais-tu ce que tu as perdu? le bonheur de tous les instants, le charme de l'existence, l'amour d'un époux, l'affection de tes enfants; car, si tu en as, ils rougiront de leur mère, et nul d'entre eux n'embellira ta vie, ou ne soutiendra ta vieillesse. En revanche, et pour prix de tant de biens auxquels tu as volontairement renoncé, pour prix de ta beauté prostituée et de ta jeunesse avilie, sais-tu le sort qui t'attend? Le voici. Ces jouissances qui t'enivrent ne t'inspireront bientôt que de l'horreur et du dégoût. Dans tes folles dissipations, tu ne trouveras plus de plaisirs que ceux qui s'achètent; tu les paieras avec l'or pour qui tu t'es vendue, et les richesses que le crime t'a données, le désordre te les retirera. Avec le temps, tes charmes se flétriront, les amants s'éloigneront de toi; les jours de peine et de misère succéderont à tes beaux jours; errante, et ne sachant où reposer ta tête, tu troqueras tes lambris dorés contre l'asile de la pitié, et tes coussins de soie contre la paille d'un hôpital; et là, sur ce lit de douleur, isolée, abandonnée de tous, tu n'auras plus rien à espérer ni à attendre, rien... que le mépris, compagnon de ta vie, et qui te suivra par delà la tombe (*Avec un accent terrible.*) C'est ainsi que tu paraîtras devant Dieu ! Que lui répondras-tu alors?

LORETTA, *avec effroi, et étendant les bras vers lui.* Ah ! mon père !

AMBROSIO, *la regarde un instant, la voit à ses pieds pâle et tremblante; son cœur s'émeut, des larmes s'échappent de ses yeux; il lui prend la main, la relève, et continue avec douceur.* Loin de moi de vouloir jeter le désespoir dans votre âme! Coupable moi-même, je dois prier pour le pécheur et non pas le maudire. Ministre d'un Dieu de paix et de mi-

séricorde, je ne vous effrayerai point de sa colère, je vous parlerai de sa clémence, plus grande encore que vos fautes. Je vous le montrerai vous ouvrant les bras, et vous disant : Égarés ou coupables, revenez à moi; repentez-vous, et tous vos torts sont oubliés. Oui, ma fille, entends sa voix qui t'appelle; reviens à Dieu, dont la miséricorde ne s'est point lassée, à ce Dieu que le remords désarme, et près de qui le repentir tient lieu de vertus. Plus coupable encore était Madeleine la pécheresse! Comme toi, plongée dans l'erreur, livrée à de honteux plaisirs, elle courait à sa perte éternelle; déjà l'abîme était sous ses pas, et prête à s'y précipiter, un rayon de repentir se glissa dans son âme; elle leva les yeux vers le ciel, et le ciel lui fut ouvert. Elle y règne à présent; elle y brille auprès des vierges saintes qui n'ont jamais succombé. Que son exemple te soutienne et t'encourage; relève ton front humilié; regarde les cieux qui t'attendent, et qu'il faut mériter.

LORETTA. Oui, oui, mon père, c'est Dieu qui parle par votre bouche; sa grâce m'a touchée; je me repentirai, j'expierai mes fautes, j'entrerai au couvent des Annonciades, je vous le jure.

AMBROSIO, *étonné*. Que dit-elle?

LORETTA, *se retournant vers le peuple*. Et vous, témoins de mes désordres, soyez-le de mon repentir et de ma conversion. Priez pour moi; priez pour celui à qui je devrai mon salut.

TOUT LE PEUPLE, *tombant à genoux*. *Gloria in excelsis!* Gloire à Fra-Ambrosio, à l'élu de Dieu!

UN HOMME DU PEUPLE. Et on osait le calomnier! et nous avons pu le soupçonner! Pardonne-nous, mon père, et donne-nous ta bénédiction.

AMBROSIO, *ému*. Assez, assez, mes enfants; je ne mérite point vos hommages.

TOUS, *à genoux*. Ta bénédiction.

AMBROSIO. Je vous la donne.

UN AUTRE. C'est le père Barnabé et Girolamo qui nous ont excités contre lui, qui nous ont amenés ici.

AMBROSIO, *étonné*. Quoi, Girolomo, mon serviteur!

PLUSIEURS. Qu'ils périssent tous deux! Traînons-les dans la rue; jetons-les au Tibre.

TOUS, *entourant Barnabé et Girolamo, et les entraînant de force*. Au Tibre! au Tibre!

AMBROSIO. Arrêtez, ou craignez ma colère. Qu'on les laisse; qu'ils soient libres. L'homme est inexorable : Dieu seul pardonne; Dieu seul sait oublier. C'est en l'imitant qu'on se rend digne de lui, et s'il est vrai qu'il y en ait ici qui aient juré ma perte, qu'ils approchent (*Tendant la main à Girolamo et à Barnabé.*) et qu'ils touchent ces mains qui s'étendent pour les bénir et les absoudre. Maintenant, sortez tous, et laissez-moi. (*Barnabé et Girolamo confus baissent la tête; tout le peuple sort avec eux, et Zerline les reconduit.*)

AMBROSIO, *seul*. Oui, oui, je leur pardonne, et du fond du cœur, pour que Dieu me pardonne aussi. (*Se jetant dans un fauteuil.*) Malheureux que je suis! j'ai donc employé le mensonge et l'hypocrisie, dont j'avais horreur. Ah! c'est là mon crime, le seul que je me reproche; mais il le fallait : j'y étais forcé. Voilà donc la conséquence inévitable de l'esclavage qu'ils m'ont imposé! C'est l'esclave qui trompe; l'homme libre n'en a pas besoin. (*Apercevant Loretta, qui le regarde.*) Adieu, Loretta; je pars, embrasse-moi.

LORETTA, *faisant le signe de la croix*. Non, jamais; je vous l'ai dit.

AMBROSIO, *la regardant avec surprise*. Quoi! c'est sérieusement? Et ce que tu disais tout à l'heure n'était point pour me sauver!

LORETTA. C'était pour me sauver moi-même. Oui, j'y suis décidée; je vous devrai mon bonheur dans ce monde et dans l'autre.

AMBROSIO. Il est donc vrai! que le ciel alors, que le ciel te soutienne dans ta courageuse résolution! mon estime t'est rendue, et mon amitié te suivra. (*Loretta se met à genoux dans un coin de l'appartement et prie. Ambrosio, de l'autre côté, assis, et tenant sa tête appuyée sur sa main.*) Et moi, me voilà donc de nouveau abandonné de tous! En dehors du monde, proscrit et exilé au milieu même de la société, qui me condamne à la solitude. Non, je l'ai trop éprouvé déjà, jamais je ne pourrai vivre ainsi, jamais je ne pourrai apaiser l'orage des passions qui gronde dans mon sein! Le ciel est témoin que mon cœur était pur, que je ne voulais pas songer à la femme d'autrui; mais puisque le monde et l'Église m'y contraignent, puisque ni les hommes, ni les lois ne viennent à mon aide, que la faute retombe sur ceux qui me la font commettre! (*Se levant.*) Allons! j'irai chez le gouverneur!

FIN DE LA CONVERSION

LE JEUNE DOCTEUR

OU

LE MOYEN DE PARVENIR

SCENE PREMIERE.

(Le cabinet du premier médecin de Paris.)

LE DOCTEUR, *que Guillaume, son valet de chambre, achève d'habiller*, ERNEST, *près d'une table et travaillant.*

LE DOCTEUR, *à son valet de chambre.* Ma montre! ma tabatière! pas celle-là.

GUILLAUME. Celle de l'empereur Alexandre?

LE DOCTEUR. Non, celle d'Autriche. Je vais déjeuner chez M. d'Appony, à l'ambassade. Ma liste de visites.

GUILLAUME. Il y en a beaucoup pour aujourd'hui.

LE DOCTEUR. Peu m'importe, je n'en ferai que la moitié, tantôt, après déjeuner.

GUILLAUME. Et les malades qui vous attendent ce matin?

LE DOCTEUR. Je les verrai ce soir... Il n'y a pas de mal à ce qu'un médecin soit en retard. C'est en me faisant attendre que j'ai fait ma fortune. On se disait : voilà un jeune homme bien occupé, un jeune homme de mérite : il n'a pas le temps d'être exact; et chaque quart d'heure de retard me valait un client. Aussi tu sens bien que maintenant...

GUILLAUME. Ça augmente en proportion.

LE DOCTEUR. Sans doute; on tient à sa réputation. Demande mes chevaux, ma voiture, et n'oublie pas d'y porter ma chancelière; car il y a, grâce au ciel, beaucoup de rhumes cette année. — Ernest, que faites-vous là?

ERNEST. Je travaille, monsieur, j'étudie.

LE DOCTEUR, *à part.* Est-il bête! voilà trois ans qu'il a le nez fourré dans les livres, et ne sort de mon cabinet que pour aller à mon hospice, voir mes malades. S'il croit que c'est ainsi qu'on fait son chemin... (*Haut.*) Et qu'est-ce que vous étudiez là?

ERNEST. Je cherche l'origine et la cause de ces maladies inflammatoires si communes à présent, et qu'on pourrait, il me semble, aisément prévenir.

LE DOCTEUR. Les prévenir, une jolie idée! Ce sont les seules à la mode! Je vous demande alors ce qui nous resterait à guérir. Apprenez, mon cher ami, qu'il n'y a pas déjà trop de maladies; et si vous vous avisez de nous en ôter... Mais voilà, vous autres jeunes fanatiques de la science, où vous mène la rage des investigations et des découvertes. (*Se promenant et se parlant à lui-même.*) En vérité, si on les laisse faire, ils deviendront plus savants que nous. Il est vrai que celui-là, qui est mon élève, ne travaille que pour moi, et je puis sans danger... (*Haut.*) Allons, allons, étudiez. Je vais déjeuner; s'il vient des clients, vous les recevrez.

ERNEST. Et vos lettres! (*Les lui donnant.*)

LE DOCTEUR. Bah! des malades qui s'impatientent! demain nous verrons.

ERNEST. Et s'ils meurent aujourd'hui.

LE DOCTEUR, *avec impatience.* S'ils meurent! s'ils meurent! faut-il pour cela que je me tue! c'était

bon autrefois... (*Ouvrant des lettres.*) Le général Desvailliers, un officier retraité, une demi-solde, joli client. — Un peintre... un artiste, un employé... tout peuple, tout cinquième étage. — Je n'ai pas le temps d'aller si haut.

ERNEST. J'irai, moi, Monsieur, si vous voulez.

LE DOCTEUR. A la bonne heure! M. le bailli de Ferrette, l'envoyé de Bade! l'ordre de Bade est le seul qui me manque, une couleur qui tranche, et qui fait bien à la boutonnière! d'ailleurs c'est moins connu et moins commun que les autres... j'irai. (*Ouvrant d'autres lettres.*) Un banquier prussien. — Un Anglais millionnaire. — Vous avez raison, il faut voir ce que c'est. (*En ouvrant une autre.*) Ah! mon Dieu, l'envoyé de don Miguel qui a fait une chute; quel malheur! j'y passerai, pourvu que je ne sois pas prévenu par quelque confrère.

ERNEST. Eh! mon Dieu, quel amour pour l'étranger!

LE DOCTEUR. En médecine, il n'y a pas d'étranger, je ne vois que des hommes, je ne vois partout que l'humanité.

ERNEST. Si vous la voyez en Portugal, vous êtes bien habile.

LE DOCTEUR. Ce sont des mots, et si don Miguel lui-même me faisait l'honneur de m'appeler, je le traiterais comme mon ami, comme mon frère.

ERNEST. Et lui, pour vous payer de vos soins, vous traiterait peut-être... comme sa sœur.

LE DOCTEUR. Ce sont des affaires de famille, cela ne nous regarde pas. (*Ouvrant une autre lettre.*) Ah! mon Dieu, la marquise de Nangis! moi qui dîne aujourd'hui chez elle.

ERNEST, *avec émotion.* Madame de Nangis!..

LE DOCTEUR. Son mari est député, un homme grave, profond, qui à la Chambre ne parle jamais, mais qui vote beaucoup, ce qui le rend très-influent, très-utile au pouvoir; et il y a dans ce moment, à la maison du roi, une place de médecin qui est vacante et qu'il pourrait me faire obtenir.

ERNEST. Une place! vous en avez tant!

LE DOCTEUR. Raison de plus! Ce sont des droits, cela prouve qu'on a du mérite, du crédit. J'en ai déjà parlé à madame de Nangis, une femme charmante, qui est la vertu et la coquetterie même. Coquette et vertueuse, avec cela on arrive à tout; aussi a-t-elle dans le monde une puissance d'opinion... Elle seule aurait fait ma réputation, si elle n'eût été déjà faite. C'est moi qui l'ai tirée dernièrement de cette maladie que vous avez soignée.

ERNEST, *soupirant.* Oui, Monsieur, j'ai passé cinq jours et cinq nuits à l'hôtel!

LE DOCTEUR. C'est vrai, je n'y pensais plus. Quoique parfaitement rétablie et en apparence bien portante, elle souffre.

ERNEST. O ciel!

LE DOCTEUR. Et il y a trois jours que je lui ai promis un mot de consultation, que j'ai oublié net.

ERNEST. Vous avez pu l'oublier!

LE DOCTEUR. Sur le nombre, c'est facile; mais puisque mes chevaux ne sont pas encore mis, j'aurai le temps d'écrire ma consultation.

ERNEST. Et qu'a-t-elle donc?

LE DOCTEUR, *écrivant.* Rien d'alarmant! il y a en elle, au contraire, trop de sève, trop d'existence! A son âge, à vingt-cinq ans, elle est, malgré sa coquetterie, d'une insensibilité, d'une froideur, même avec son mari, qui s'en est plaint souvent. C'est un tort; aussi je veux l'effrayer, et lui prescrire...

ERNEST. Quoi donc?

LE DOCTEUR, *écrivant toujours.* Un régime tout opposé, sous peine de perdre sa beauté, sa fraîcheur... menace terrible pour une jolie femme. (*Souriant.*) Le marquis, je l'espère, m'en remerciera.

ERNEST. Vraiment!

LE DOCTEUR. Lui qui aspire à la pairie, et qui voudrait faire revivre après lui un nom...

ERNEST, *à part, avec dépit.* Qui est déjà mort de son vivant!

LE DOCTEUR, *fermant la lettre et y mettant l'adresse.* Voilà qui est fini... Je m'en vais! — Vous n'oublierez pas ce matin de passer à mon hôpital.

ERNEST. Quoi! vous n'irez pas?

LE DOCTEUR. Je ne peux pas tout faire. — Il faut que j'aille aujourd'hui même toucher mes appointements de médecin en chef.

ERNEST. C'est qu'il y aura peut-être des opérations importantes; et si je ne réussis pas...

LE DOCTEUR. Tant pis pour vous, vous en aurez le blâme.

ERNEST. Et si j'ai du succès, vous en aurez l'honneur.

LE DOCTEUR. Qu'est-ce à dire?...

ERNEST. Que j'ai besoin, Monsieur, de vous parler une fois à cœur ouvert. Depuis trois ans, je me suis attaché à vous; je n'ai épargné ni mon temps ni mes peines; mes travaux même vous ont été souvent utiles; et loin de m'en savoir gré, loin de me protéger, de me produire, il semble que vous ayez pris à tâche de me tenir dans l'ombre.

LE DOCTEUR. Ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre, si vous n'avez rien de ce qu'il faut pour parvenir. Vous êtes trop jeune, trop timide; vous n'avez pas d'aplomb; vous vous effrayez d'un rien. Dans la dernière maladie de madame de Nangis, par exemple, quand j'ai ordonné cette saignée, votre main tremblait. J'ai vu le moment où vous faisiez un malheur; et quand j'ai prescrit cette ordonnance salutaire qui l'a sauvée, je vous ai vu pâlir, hésiter... Vous ne sauriez jamais de vous-même prendre un parti vigoureux et décisif.

ERNEST. C'est ce qui vous trompe, Monsieur; selon moi, cette ordonnance devait tuer la malade.

LE DOCTEUR, *d'un air railleur.* Vraiment! qui vous l'a dit?

ERNEST. L'événement même; car je n'en ai pas suivi un mot : j'ai fait tout le contraire; et la marquise existe encore.



LORETTA, *effrayée, tombant à genoux.* M'y voici, mon père, que voulez-vous de moi.

LE DOCTEUR, *furieux.* Monsieur, un pareil manque d'égards... un tel abus de confiance...

ERNEST. Vous êtes le seul qui en soyez instruit; mais quand je me tais sur ce qui pourrait nuire à votre réputation, ne cachez pas au moins ce qui pourrait servir la mienne. Que la bonté soit chez vous égale au talent; et quand vous êtes arrivé, daignez tendre la main à ceux qui marchent derrière vous!

LE DOCTEUR. Demain, Monsieur, vous êtes libre, nous nous séparerons. (*A Guillaume qui entre.*) Hé bien! cette voiture?...

GUILLAUME. Elle est prête.

LE DOCTEUR, *à Guillaume.* C'est bien heureux! Vous porterez cette lettre à l'instant à l'hôtel de Nangis? Vous la remetterez à la marquise... à la marquise elle-même, entendez-vous? (*A Ernest.*) Adieu, Monsieur. (*A part.*) Un jeune homme qui me doit tout... que j'ai fait ce qu'il est... quelle ingratitude!

—

SCÈNE II.

ERNEST, *seul, le regardant sortir.* Voilà le monde!... voilà ceux qui réussissent! Et moi!... moi, comment parviendrais-je jamais? Orphelin, sans fortune, je n'ai point de protecteur, point d'ami... personne ne s'intéresse à moi; et pour comble de malheur et d'extravagance il faut encore que je sois amoureux... et de qui? d'une grande dame pour qui je donnerais ma vie et qui sait à

peine que j'existe... (*Se promenant à grands pas.*) Je ne puis dire ce que j'éprouvais tout à l'heure, pendant qu'il écrivait cette lettre. — C'était du dépit... de la jalousie, de la rage.. oui, de la rage!.. et pourquoi? est-ce que cela m'importe? est-ce que cela me regarde? est-ce que je suis quelque chose au monde? Aussi quand je songe à mon abaissement et à ma misère, j'entre dans un accès de ressentiment contre tout le genre humain, j'ai besoin de me venger du malheur que j'éprouve. — Qui vient là? M. de Nangis... son mari! (*Avec colère.*) son mari! vient-il me narguer avec son bonheur?

—

SCÈNE III.

ERNEST, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *d'un air préoccupé.* Bonjour, mon cher monsieur, bonjour! — Le docteur y est-il?

ERNEST. Non, Monsieur, il vient de sortir!

LE MARQUIS, *ayant l'air de réfléchir.* Sorti — Soit. — (*Après un instant de silence.*) Je voulais lui parler. — Mais depuis cette fièvre ataxique dans laquelle vous m'avez soigné, j'ai presque autant de confiance en vous qu'en lui.

ERNEST, *en s'inclinant.* Monsieur le marquis!

LE MARQUIS, *mystérieusement.* Vous sentez que c'est entre nous, et que je ne le dirais pas dans le monde, parce qu'on se moquerait de moi...

ERNEST. Vous êtes bien bon!

LE MARQUIS. Et puisque nous voilà seuls il faut que je vous consulte longuement, en détail et en reprenant de plus haut.

ERNEST, *lui avançant un fauteuil.* Daignez donc vous asseoir. (*Ils s'asseyent tous les deux; le marquis se recueille un instant, puis se tourne vers Ernest.*)

LE MARQUIS, *gravement et pesant chaque mot.* J'ai de la fortune, — deux cent mille livres de rentes ou à peu près, de la naissance, du crédit. — Membre de la chambre des députés, j'aurais pu arriver au Luxembourg lors de la dernière invasion...

ERNEST, *étonné.* Quelle invasion?..

LE MARQUIS. Celle des soixante-seize dans la chambre des pairs. Mais j'ai promesse pour la prochaine levée; ce que j'aime mieux, parce que d'ici là j'aurai le temps de prendre mes arrangements, de réaliser ma fortune en portefeuille; car je ne veux garder en biens-fonds que vingt-neuf mille cinq cents livres de rentes.

ERNEST. Et pourquoi?

LE MARQUIS, *avec finesse.* Pour avoir droit à la dotation que nous sommes votée dernièrement, sans avoir l'air de savoir ce que nous faisions. (*D'un air d'importance.*) Mais, je le savais... moi!!!

ERNEST. Vraiment!

LE MARQUIS, *avec gravité.* Oui, mon cher, nous ne sommes plus dans ces temps où les marquis étaient légers, étourdis, et réussissaient dans le monde en ruinant leur fortune ou leur santé! On a changé tout cela. Notre siècle est positif, il est grave, il est sérieux. — Pour parvenir, il faut une idé fixe, un but déterminé, une grande pensée, et j'en ai une à laquelle se rattachent toutes les actions de ma conduite politique ou privée! (*Mystérieusement.*) Je pense...

ERNEST. Et à quoi?

LE MARQUIS, *gravement.* A bien me porter! lorsque l'on a tout ici-bas, on n'a plus que cela à faire (*Avec aplomb.*) Acquérir n'est rien, conserver est tout; aussi dans le monde j'évite les attachements ou les affections trop vives, de peur de troubler ma tranquillité; en politique je ne me prononce pas de peur des commotions, et à la Chambre je ne parle jamais, de peur de me fatiguer la poitrine.

ERNEST. C'est prudent, et alors qu'y faites-vous?

LE MARQUIS. Ce qu'il faut toujours faire dans les assemblées délibérantes. Je me tais.

ERNEST. Cela doit vous coûter.

LE MARQUIS. Du tout. — J'y suis fait. — J'ai été sénateur, et j'ai même gardé alors en portefeuille tous les discours que j'ai faits contre l'usurpateur, je les ai publiés depuis!

ERNEST. Et ceux que vous avez maintenant...

LE MARQUIS, *en confidence et avec un air de profondeur.* Je les publierai plus tard, — parce que dans ce moment ils donneraient lieu à des réclamations, à des répliques; cela influerait sur mon repos, sur ma santé, qui, dans ce moment, je vous l'avouerai, me donne des inquiétudes!..

ERNEST. Que ressentez-vous?

LE MARQUIS. Je ne puis dire... mais il y a quelque chose... je crains que la vie de l'homme d'État ne me vaille rien.

ERNEST. Quand cela vous prend-il?

LE MARQUIS. A la suite de nos discussions, de nos travaux administratifs. Tenez, avant-hier soir nous raisonnions la dernière loi en comité secret.

ERNEST. Où cela?

LE MARQUIS. A table... chez le ministre, et au moment du premier article...

ERNEST. Que mangiez-vous alors?

LE MARQUIS. Du saumon à la Chambord.

ERNEST. Et vous buviez?..

LE MARQUIS. Du vin du Rhin à chaque amendement.

ERNEST. Combien y a-t il eu d'amendements?

LE MARQUIS. Huit ou dix, sans compter les sous-amendements. (*Gravement.*) On a parlé pour, on a parlé contre, la discussion a été tellement longue et approfondie que la séance qui avait commencé à sept heures n'a été levée qu'à dix, et en entrant

dans le salon je me suis senti des douleurs de tête, des pesanteurs, un malaise général...

ERNEST, *à part*. Une indigestion administrative!..

LE MARQUIS. Et le soir ce fut bien pis; je trouvai, en rentrant chez moi, la marquise qui allait partir pour le bal, et qui était charmante.

ERNEST, *troublé*. Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS. Qu'avez-vous donc? quel air d'effroi?

ERNEST, *avec inquiétude*. Est-ce que par hasard?..

LE MARQUIS, *froidement*. Jamais, mon ami, jamais, depuis mes travaux parlementaires. Quelquefois cependant... (*Souriant*.) Car la marquise est fort jolie, plus encore qu'on ne le croit (je vous dis cela à vous, parce qu'on dit tout à son médecin). Quelquefois, quoique homme d'État, au milieu de nos sous-amendements, de nos projets... j'en ai eu d'autres que j'aurais voulu voir adopter... Mais loin de donner suite à mes propositions, la marquise a toujours passé à l'ordre du jour.

ERNEST, *avec joie*. Heureusement!

LE MARQUIS. Et pourquoi donc?

ERNEST, *vivement*. Pourquoi? vous me demandez pourquoi?.. Parce que dans ce moment, dans les dispositions où vous êtes, ce serait courir à une perte certaine.

LE MARQUIS. O ciel!

ERNEST. Sur-le-champ!.. à l'instant même. Autant vaudrait pour vous une attaque d'apoplexie foudroyante. Je ne sais même si je ne l'aimerais pas mieux.

LE MARQUIS, *effrayé*. Qu'est-ce que vous me dites là?

ERNEST, *avec chaleur*. Aussi je vous en prie en grâce, monsieur le marquis, je vous en supplie...

LE MARQUIS, *lui prenant les mains*. Mon ami, mon cher ami, rassurez-vous, n'ayez pas peur, je suis trop sensible à l'intérêt que vous me portez, pour ne pas suivre vos avis... diable! il ne s'agit pas ici de plaisanterie!

ERNEST, *à part*. Je respire.

LE MARQUIS, *marchant vivement dans l'appartement*. Apoplexie foudroyante! voilà ce que je craignais, et toutes les fois que j'ai eu envie de monter à la tribune, la crainte de m'animer m'a toujours arrêté à la première marche. — Hé bien, c'est ce que je ferai chez moi... je me tairai... ce ne sera pas difficile. — La marquise n'y tient pas, et au lieu de lui faire des phrases, je lui voterai tout uniment le bonsoir.

ERNEST. A la bonne heure.

LE MARQUIS. Et du reste, mon cher ami, quel régime à suivre?

ERNEST. De l'exercice, de la sobriété.

LE MARQUIS. Que cela?

ERNEST, *à part*. Au fait, si je ne le droguais pas, il ne se croirait jamais guéri. (*Haut*.) Je vous donnerai des bols que je vais composer. Vous en prendrez deux par jour; mais après les avoir pris, il faudra faire à pied ou à cheval le tour du bois de Boulogne.

LE MARQUIS. Quand commencerons-nous?

ERNEST. Aujourd'hui si vous voulez: je vous porterai cette boîte tout à l'heure à votre hôtel.

LE MARQUIS. Et moi je vais faire seller mon cheval. — Adieu, mon cher Esculape; ce n'est pas chez un vieux médecin que j'aurais trouvé ce zèle... cette chaleur... il n'y a que la jeune médecine pour se mettre ainsi à la place des clients... Adieu. Adieu!... Apoplexie foudroyante!! En vous remerciant bien! Au revoir. (*Ils sortent tous les deux*.)

—

SCÈNE IV.

(Le boudoir de la marquise.)

LA MARQUISE, *seule, sur un canapé et tenant à la main une lettre qu'elle vient de lire*. Quelle folie, quelle déraison! à quoi cela ressemble-t-il?... Je rougis encore d'y penser. — En vérité, si cette consultation ne venait pas d'un médecin renommé, de quelqu'un, en un mot, qui doit s'y connaître... (*Jetant la lettre*.) c'est égal... je ne m'y conformerai jamais. C'est bien la peine d'être de la Faculté, pour prescrire de pareilles ordonnances! J'en connais qui n'en sont pas et qui m'en auraient conseillé tout autant. Hier encore, à ce bal, ces adorateurs si empressés, si assidus... Tous ces docteurs-là sont sujets à caution, je n'en croirai aucun, pas même le mien. — (*Reprenant la lettre, qu'elle relit avec attention*.) Cependant, perdre sa jeunesse... sa beauté... sa fraîcheur! — (*Avec un soupir*.) Pour ce que j'en fais, cela devrait m'être égal... Hé bien, non... ce ne me l'est pas! Être sage quand on est jolie, c'est de l'héroïsme! Quand on est laide, ce n'est plus que de la résignation! et puis mourir!... (*Regardant la lettre*.) car il dit que cela peut aller là... Mourir si jeune! — On doit être affreuse, quand on est morte!... — Mon Dieu, comment faire? Si je voyais, si j'interrogeais d'autres personnes... (*Avec dépit*.) C'est cela; une consultation, une assemblée de médecins à ce sujet, pour être demain dans la *Gazette de Santé*, et recevoir sur mon indisposition les compliments de condoléance de tout Paris. (*Après un moment de silence*.) Il est bien quelqu'un en qui j'aurais confiance, et que je pourrais consulter; un galant homme, qui a du talent, du mérite, qui dans ma dernière maladie m'a soignée avec tant de zèle et de dévouement... par malheur il est trop jeune, ce pauvre garçon... cela fait du tort à un médecin. Je me rappelle cette nuit où tout le monde m'avait abandonnée, où j'étais si mal,.. il croyait que je

sommeillais, et je l'ai vu à genoux près de mon lit, pleurer à chaudes larmes... Hé bien, depuis ce moment, au lieu de lui savoir gré de cette preuve d'intérêt, j'ai évité de le faire venir, de le consulter; et quoique je lui doive la vie, je n'ai même pas osé, dans le monde, parler de lui comme il le méritait... Mon Dieu, que notre cœur est ingrat! qu'il est injuste! car enfin qui me dit que cela est? je n'en sais rien. Je puis me tromper. — D'ailleurs, est-ce sa faute? N'importe, je ne lui montrerai pas cette lettre, ce sont de ces secrets que l'on ne peut confier qu'à un mari... et c'est au mien que je m'adresserai. Après tout, je dois l'aimer... et je l'aime!... comme un mari qu'il est! Mais moi qui l'éloignais toujours, comment faire à présent? C'est très-difficile... je ne peux pas, en conscience, lui présenter une pétition à ce sujet, ni lui dire : je le veux... d'autant plus que ce n'est pas moi, c'est le docteur. Il en arrivera ce qu'il pourra; mon parti est pris, et bien décidément je ne veux pas mourir

—

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE, *de l'air le plus aimable.* C'est vous, Monsieur, qui vous amène chez moi?

LE MARQUIS. Je n'ai pas été hier à la Chambre, et j'allais m'y rendre.

LA MARQUISE. La séance sera-t-elle amusante? y aura-t-il quelque chose d'extraordinaire?

LE MARQUIS. Oui, Madame, je dois y parler.

LA MARQUISE Et vous ne me disiez pas cela. Mais voilà qui m'intéresse beaucoup.

LE MARQUIS. Je voulais avant tout m'informer de vos nouvelles.

LA MARQUISE. Je vous suis obligée, je vais mieux.

LE MARQUIS. En effet, je vous trouve un teint charmant... (*A part.*) C'est singulier, jamais ma femme ne m'a semblé aussi jolie... (*Haut.*) Alors, chère amie, je vous dis adieu.

LA MARQUISE. Mais un instant, Monsieur... êtes-vous donc si pressé?...

LE MARQUIS. Il est tard.

LA MARQUISE. On n'est jamais exact; et pour lire vos journaux ou pour causer dans la salle des conférences...

LE MARQUIS. C'est qu'hier il y a eu à l'Opéra un nouveau ballet, *la Belle au bois dormant*, et je ne serais pas fâché de savoir l'avis de mes honorables collègues.

LA MARQUISE. Comment! à la Chambre on parle de l'Opéra?

LE MARQUIS. Très-souvent. D'abord l'Opéra est dans le budget, et il faut, autant que possible, connaître les choses dont on parle...

LA MARQUISE. Voilà pourquoi vous êtes un habitué de l'orchestre.

LE MARQUIS. Oui, Madame, chaque soir à l'extrême droite nous sommes là plusieurs honorables qui observons tout avec soin, et nous devons même proposer des réductions.

LA MARQUISE, *souriant.* Dans les jupes des danseuses.

LE MARQUIS. Peut-être bien. — Ce serait une économie de gaze ou de mousseline. — J'en parlerai à M. de La Rochefoucauld.

LA MARQUISE, *souriant.* Est ce là, Monsieur, le sujet de votre discours d'aujourd'hui.

LE MARQUIS, *gravement.* Non, Madame, c'est une question de propriété particulière...

LA MARQUISE. Mais asseyez-vous donc... pas sur ce fauteuil... vous êtes à une demi-lieue de moi... cela fatigue de parler de si loin.

LE MARQUIS. Vous avez raison, un orateur doit ménager son organe... moi surtout qui aurai besoin aujourd'hui de tous mes moyens!

LA MARQUISE, *se reculant en lui faisant une place sur le canapé.* Hé bien! Monsieur, approchez-vous... là, plus près de moi...

LE MARQUIS. Je vous gênerai.

LA MARQUISE, *prenant sa broderie.* Du tout... je vous écoute en travaillant.

LE MARQUIS, *troublé; à part.* C'est comme un fait exprès, elle est encore plus aimable et plus séduisante qu'à l'ordinaire!

LA MARQUISE, *avec amabilité.* Hé bien, Monsieur... vous disiez donc... (*Levant les yeux.*) eh mais, mon ami, vous ne me regardez pas... vous détournez la tête; (*Souriant.*) je devine.

LE MARQUIS, *vivement.* Quoi donc?...

LA MARQUISE. Vous avez de la rancune... vous vous rappelez notre discussion d'hier pour ma loge aux Italiens.

LE MARQUIS, *vivement.* Notre discussion!... (*A part.*) me voilà sauvé! (*Haut et affectant de la colère.*) Oui, Madame; oui, c'est cela même... il a fallu céder... mais contre mon gré... car il est absurde qu'au mois de mai, et pour douze représentations, on renouvelle un abonnement aux Italiens... surtout pour entendre des chanteurs autrichiens ou bavarois qu'on n'entend pas!

LA MARQUISE, *riant.* Vous conviendrez, mon ami, que c'est là une querelle d'allemand...

LE MARQUIS. Non, Madame... c'est une dispute raisonnable... une dispute motivée... car j'ai des motifs.

LA MARQUISE. Hé bien, vous n'en aurez plus.

LE MARQUIS. Qu'est-ce à dire?

LA MARQUISE. Qu'avant tout, Monsieur, je désire vous être agréable : cette loge était à votre intention; je me disais : il viendra le soir se délasser de

ses travaux du matin ; et puis un mandataire de la France doit chercher toutes les occasions de se montrer ; et un député aux premières loges... cela fait bien... on est en vue ; c'est presque une tribune où l'on n'est obligé à rien... qu'à écouter. Mais dès que cela vous contrarie, je n'en veux plus, j'y renonce !

LE MARQUIS, *cherchant encore à paraître fâché.* Non, Madame. — Non. — Et puisque j'ai promis...

LA MARQUISE, *tendrement.* Ce serait pure complaisance de votre part... et je ne veux rien par complaisance... je veux que cela vous plaise comme à moi... n'est-il pas vrai?... Ainsi, mon ami, n'en parlons plus... (*Lui tendant la main avec grâce.*) donnez-moi la main, et que tout soit fini... (*Plus tendrement.*) N'y consentez-vous pas?...

LE MARQUIS, *troublé.* Moi, Madame, moi... Certainement. — Ce serait bien dans mes idées... si ce n'était...

LA MARQUISE. Quoi donc?...

LE MARQUIS, *de même.* Je veux dire... s'il dépendait de moi...

—

SCENE VI.

LES MÊMES, JULIE.

LE MARQUIS, *avec joie.* Dieu !.. c'est Julie... votre femme de chambre. (*A part.*) Je lui dois la vie !.. Quel trésor qu'une bonne domestique, une domestique qui arrive à propos !

LA MARQUISE. Qu'y a-t-il, Julie?..

JULIE. Madame, c'est votre couturière qui vous apporte votre nouvelle robe...

LA MARQUISE, *avec impatience.* Dans un moment !

LE MARQUIS. Non pas ; les affaires avant tout ! Une robe à essayer... c'est une affaire d'État. — Adieu, chère amie, je vous laisse.

LA MARQUISE, *d'un air de reproche.* Pourquoi donc?..

LE MARQUIS. Et mon discours à prononcer ! — Sans cela, j'aurais été trop heureux de passer la matinée avec vous.

JULIE. Ah ! mon Dieu ! Monsieur, j'allais oublier... on sort d'ici ; M. le baron de... un nom qui finit en *ac*... celui qui va toujours à la Chambre... avec Monsieur...

LE MARQUIS. Et qui vote avec moi. Je sais qui c'est. Hé bien?..

JULIE. Hé bien, il a dit que, comme vous n'aviez pas assisté à la séance d'hier, il venait vous dire...

LE MARQUIS. De ne pas manquer ce matin? J'en etais sûr.

JULIE. Non... qu'il n'y avait pas de réunion aujourd'hui.

LE MARQUIS, *atterré.* Ah ! mon Dieu... voilà un contre-temps.

LA MARQUISE. Dont je me félicite... car j'avais à vous parler.

LE MARQUIS, *avec inquiétude.* A moi..?

LA MARQUISE. Oui, à vous seul... cinq minutes d'entretien.

LE MARQUIS, *embarrassé.* Je ne demanderais pas mieux, mais votre couturière qui attend.

LA MARQUISE. Julie... faites-la entrer.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COUTURIÈRE.

LA MARQUISE, *au marquis.* C'est l'affaire d'un instant, et si vous voulez permettre...

LE MARQUIS. Madame. — Certainement... dès que cela vous est agréable.

LA MARQUISE. Beaucoup. — Vous nous donnerez votre avis.

LE MARQUIS. Vous savez bien que je n'en ai jamais...

LA MARQUISE, *voyant le marquis qui s'asseoit.* Hé bien, Monsieur, vous voterez par assis et levé... vous vous croirez à la Chambre. (*A la couturière qui l'habille.*) Quelle est cette étoffe-là, Mademoiselle?

LA COUTURIÈRE. Ce qu'il y a de plus nouveau, Madame, pour robe d'été ; — mousseline égyptienne.

LA MARQUISE, *à son mari.* Qu'en dites-vous, Mon sieur?

LE MARQUIS, *d'un ton de regret.* Je dis, Madame, je dis qu'il est impossible de voir un plus beau bras que le vôtre.

LA MARQUISE. Vraiment... on croirait que cela vous fâche.

LE MARQUIS. Moi...

LA MARQUISE. Oui... vous me le dites d'un air de mauvaise humeur... (*A Julie.*) Prenez donc garde, Mademoiselle, vous me piquez... (*Regardant la robe devant la glace.*) La ceinture fait-elle bien?

LA COUTURIÈRE. A merveille !.. mais nous n'avons pas de mérite à réussir. — Madame a une si jolie taille... (*Au marquis.*) n'est-ce pas, Monsieur? Regardez donc.

LE MARQUIS, *à part.* Elle a peur que je ne m'en aperçoive pas.

LA MARQUISE. Les manches ont assez d'ampleur... mais du haut, c'est trop décolleté.

LA COUTURIÈRE. Non, Madame, on les porte ainsi.

LA MARQUISE, *à son mari.* Qu'en pensez-vous, mon ami?

LE MARQUIS. Je pense, Madame... je pense que voilà une robe... qui doit coûter bien cher.

LA MARQUISE. Vous voulez peut-être m'en faire cadeau...

LE MARQUIS. Et pourquoi pas?..

LA MARQUISE. Vous êtes charmant..... et puisqu'elle vous plaît... (*A la couturière.*) je ne l'ôterai pas, je la garderai toute la journée... pour me faire honneur de votre présent. (*Aux deux femmes.*) Laissez-nous. (*Julie et la couturière sortent.*)

—

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *arrangeant encore sa robe devant la glace.* Maintenant, Monsieur, je suis tout à vous!..

LE MARQUIS, *à part, et la regardant.* Dieu! si ce n'était l'apoplexie foudroyante!

LA MARQUISE. Qu'avez-vous?

LE MARQUIS. Rien!

LA MARQUISE, *du ton le plus doux.* Si vraiment, et c'est là-dessus que je voulais m'expliquer franchement avec vous! Vous avez quelque arrière-pensée?

LE MARQUIS. Non, Madame.

LA MARQUISE, *tendrement.* Bien vrai! notre discussion d'hier ne vous a laissé aucun fâcheux souvenir?

LE MARQUIS. Je vous l'atteste.

LA MARQUISE, *tendrement.* Vous n'êtes plus fâché, vous ne m'en voulez plus?

LE MARQUIS. Non, Madame.

LA MARQUISE. Vous ne dites pas cela d'un ton pénétré, d'un accent qui parte du cœur.

LE MARQUIS, *avec chaleur.* Quoi! vous pourriez douter..?

LA MARQUISE. Nullement; je ne demande qu'à vous croire, qu'à être persuadée. — C'est vous qui ne le voulez pas!

LE MARQUIS, *la regardant avec des yeux animés.* Moi, Madame, je ne le veux pas! Moi qui vous admire! moi qui vous aime plus que ma vie! (*Se retenant.*) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je dis là?

LA MARQUISE. Qu'est-ce donc? d'où vient ce trouble?.. Vous rougissez.

LE MARQUIS, *vivement.* Moi rougir!.. (*A part, et se regardant dans la glace.*) Dieu! si c'était un commencement d'attaque! (*Se promenant vivement dans la chambre.*) Je crois en effet que le sang me porte à la tête.

LA MARQUISE, *le regardant avec étonnement.* Mais à qui en avez-vous donc? à quoi pensez-vous?..

LE MARQUIS. Vous me le demandez, Madame... vous me le demandez!..

LA MARQUISE. Eh oui! sans doute.

LE MARQUIS. A mon discours, qui, malgré moi, me préoccupe... et dont toutes les phrases me reviennent sans cesse à l'esprit; car si vous saviez, Madame, ce que c'est qu'un discours...

LA MARQUISE, *avec humeur.* Eh! Monsieur, il ne s'agit pas ici de discours...

LE MARQUIS. Tenez... voulez-vous me permettre de vous le lire?..

LA MARQUISE, *avec impatience.* Monsieur!..

LE MARQUIS. C'est l'affaire d'une demi-heure; et vous me donnerez votre avis... comme je vous ai donné le mien sur votre nouvelle robe!

LA MARQUISE. Au nom du ciel...

LE MARQUIS. Je vous préviens que si vous m'interrompez, je m'en vais... oui, Madame, je m'en irai... c'est plus prudent.

LA MARQUISE. Non, Monsieur, vous vous expliquerez, vous resterez...

LE MARQUIS. Je ne le puis!..

LA MARQUISE. Et moi, je le veux!

LE MARQUIS. Je le veux! Madame, j'aurais pu céder... mais un mot comme celui-là me rend toute mon indépendance, parce que moi qui fais des lois, je ne m'en laisserai pas imposer; et vous devez toujours voir en moi le pouvoir législatif.

LA MARQUISE, *avec dépit.* Législatif, à la bonne heure! mais pour exécutif...

LE MARQUIS, *avec colère.* Qu'est-ce à dire?..

LA MARQUISE, *de même.* Que vous ne savez rien faire, rien exécuter de ce qui est bien... de ce qui est convenable.. (*Julie ouvrant la porte, et annonçant M. le docteur Ernest.*)

LE MARQUIS, *à part.* Dieu soit loué! (*Allant à lui.*) Venez donc, mon cher docteur... vous arrivez à propos pour interrompre un tête-à-tête conjugal.

ERNEST, *saluant la marquise.* Ma présence est peut-être indiscrète?

LE MARQUIS. Du tout... nous allions nous disputer.

ERNEST. J'ai remis à votre valet de chambre, monsieur le marquis, ce que je vous avais promis.

LE MARQUIS. A merveille! et pour commencer, je vais faire le tour du bois de Boulogne.

LA MARQUISE. Comment, Monsieur!

LE MARQUIS. C'est par ordonnance du médecin...

demandez-lui, il vous le dira... Je reviendrai pour dîner... (*A Ernest.*) Et je vous dirai alors comment je me trouve de ma promenade, car vous êtes des nôtres, vous nous restez.

ERNEST. Monsieur le marquis...

LE MARQUIS. Vous acceptez... c'est convenu... d'ici là vous tiendrez compagnie à ma femme... Adieu, chère amie, adieu, docteur, mille pardons de vous laisser ainsi; mais la santé avant tout. *Il sort et referme la porte.)*

—

SCÈNE IX.

(Le salon du marquis. — Il est six heures. — Presque tous les convives sont arrivés.)

ERNEST, *debout près de la cheminée, cause avec* LA MARQUISE — *De l'autre côté*, LA COMTESSE ET LA BARONNE.— *Au fond du salon, plusieurs convives sont debout, formés en groupes; d'autres causent en se promenant.*

LA COMTESSE, *montrant Ernest qui cause à voix basse avec la marquise.* Il est très-bien, ce jeune docteur!

LA BARONNE. Une tournure charmante et beaucoup de talent, à ce qu'on dit!

LA COMTESSE. Il paraît qu'ici on s'en loue beaucoup.

ERNEST, *de l'autre côté de la cheminée, à la marquise.* Oui, Madame, croyez-moi, il n'y a plus aucun danger.

LA MARQUISE. Vous en êtes bien sûr?

ERNEST, *vivement.* Je vous l'atteste!

LA MARQUISE, *baissant les yeux.* A la bonne heure! C'est en vous désormais que je veux avoir confiance.

LA COMTESSE, *haut, à Ernest.* Et moi, Monsieur, que pensez-vous de mes spasmes?

ERNEST. Rien à craindre, madame la comtesse : l'air de la campagne... du calme, du repos, pas de contrariétés...

LA COMTESSE. Et mon mari qui ne veut pas m'acheter la terre du Bourget.

ERNEST, *souriant.* Voilà la cause du mal?

LA COMTESSE. N'est-il pas vrai! (*A la baronne.*) La marquise a raison; c'est un jeune homme de mérite et le médecin qui nous convient... il doit traiter à merveille les maux de nerfs. (*Entre le docteur, la tête haute et sans regarder personne; il fait à Ernest un signe de tête protecteur, et s'approche de la marquise, qu'il salue.*)

LE DOCTEUR, *à la marquise.* Madame la marquise a-t-elle reçu de moi, ce matin, la petite consultation que je lui avais promise?

LA MARQUISE, *rougissant.* Oui, Monsieur!

LE DOCTEUR, *à demi-voix.* C'est tout à fait mon avis!

ERNEST, *tout haut.* Ce n'est pas le mien!

LE DOCTEUR, *stupéfait.* Comment! ce n'est pas le vôtre...

LA MARQUISE, *les interrompant.* Pas de discussions à ce sujet. (*Au docteur.*) Comme c'est moi que cela regarde, vous me permettrez de ne pas suivre l'ordonnance, et de m'en rapporter à M. Ernest.

LA COMTESSE. Sans savoir ce dont il s'agit, je suis de son opinion.

LA BARONNE. Et moi aussi...

ERNEST, *gaîment.* Me voilà sûr d'avoir raison!

LE DOCTEUR, *étonné et regardant Ernest.* Quel changement! je n'en reviens pas... Il a pris depuis ce matin un aplomb et un air d'assurance. (*Entre le marquis.*)

LE MARQUIS. Mille pardons, Mesdames, de vous avoir fait attendre... est-ce qu'il est tard?

LA MARQUISE. Non : six heures et demie.

LE MARQUIS. Je viens de Bagatelle... (*A Ernest.*) et je me trouve admirablement bien de ce que vous m'avez ordonné; je me sens une force... d'appétit! (*Au docteur.*) Vous avez là, docteur, un élève qui ira loin...

LA BARONNE ET LA COMTESSE. C'est ce que nous disions tout à l'heure!

LA BARONNE, *au docteur.* Ah! Monsieur est votre élève?

LE DOCTEUR, *cachant son dépit.* Oui, Madame, je m'en vante.

LE MARQUIS. Ce qui m'étonne, moi, c'est qu'il ne soit pas plus connu!

LA MARQUISE. Parce que vous ne le voulez pas. Il y a à la maison du roi une place de médecin...

LE DOCTEUR, *à demi-voix.* Celle dont je vous parlais...

LA MARQUISE, *au docteur, d'un air distrait.* C'est vrai!.. c'est vous qui m'avez appris qu'elle était vacante. (*A son mari.*) Une place superbe!

LE MARQUIS, *vivement.* Je la demanderai, Madame, je la demanderai (*Montrant Ernest*) Il est justement du département dont je suis député; et dès que cela vous intéresse...

LA MARQUISE. Beaucoup! Vous ne pouvez rien faire qui me soit plus agréable.

LE DOCTEUR, *à part.* C'est fini! le voilà lancé! et à propos de quoi, je vous le demande!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame la marquise est servie!

LA MARQUISE, *à Ernest.* Allons, notre protégé, donnez-moi la main.

LE MARQUIS, *au docteur, pendant que tout le monde passe dans la salle à manger.* Savez-vous, docteur, que c'est glorieux pour vous?..

LE DOCTEUR. Aider mes confrères, quels qu'ils soient, et surtout protéger la jeunesse, ce fut toujours mon seul but...

LE MARQUIS. Aussi ce jeune homme-là vous fera honneur dans le monde!

LE DOCTEUR. Et à vous aussi, monsieur le marquis.





VALÉRIE. Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre.

VALÉRIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 21 décembre 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve.
VALÉRIE, son amie.
ERNEST, comte de Halzbourg.
HENRI MILNER, conseiller.
AMBROISE, domestique de Caroline.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne.

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins; porte et croisées au fond, et deux portes latérales.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE. Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

HENRI. Il est vrai, Madame; mais dans la journée vous faites des visites, le soir vous avez toujours du monde. Le moyen de vous parler?

CAROLINE. Hier cependant nous étions seuls, ou c'est tout comme. Je n'avais avec moi que ma cousine; et une personne qui n'y voit pas ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI. N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir est si difficile à aborder...

CAROLINE. Je vous devine. Vous allez me parler de l'état de ma fortune. Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lumières, la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance. Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellents; mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI. Du tout, Madame; ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Je ne viens pas pour vous parler raison.

CAROLINE. Ah! que vous êtes aimable! C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire?

HENRI. Justement!

CAROLINE. Avez-vous du temps? êtes-vous pressé? C'est que j'ai aussi un secret; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami? Vous ne savez pas, je vais me marier.

HENRI. Ah! mon Dieu! Depuis quand avez-vous pris cette résolution?

CAROLINE. Depuis ce matin, je crois.

HENRI, *à part.* Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (*Haut.*) Après un secret comme celui-là, le mien n'aurait plus rien d'intéressant. Nous en causerons une autre fois.

CAROLINE. Eh! mais, qu'avez-vous donc?

HENRI. Rien; je vous écoute. Parlons de vous, de votre bonheur.

CAROLINE. Vous savez que je suis veuve, et que M. Blumfeld, mon mari, m'avait laissé six mille florins de rente; ce qui était fort bien à lui, sans un maudit procès qui s'est élevé au sujet de sa succession.

HENRI. Un procès détestable, que vous ne pouvez manquer de perdre, et qui doit vous ruiner.

CAROLINE. Vous croyez?

HENRI. Oui, Madame.

CAROLINE. C'est ce qu'ils disent tous, et pourtant il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner. Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser...

HENRI. Heureusement qu'il est mort.

CAROLINE. C'est égal; il n'y a pas idée d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu, le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

HENRI. Je ne crois pas.

CAROLINE. Il était le cadet d'une famille nombreuse; et comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres; vous vous rappelez, maintenant. C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

HENRI. Oui; j'ai de tout cela quelque idée confuse.

CAROLINE. Eh bien, Monsieur, pendant cet espace de temps, il a successivement perdu deux frères, et je ne sais combien de cousins; de sorte qu'il est maintenant riche à millions; et, en outre, c'est encore à lui que revient, dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui... écoutez bien cette clause du testament, à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que m'a appris ce matin mon homme d'affaires, et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre?

HENRI. Eh mais! d'après les premiers mots de votre conversation, il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE. Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien du comte de Halzbourg; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts : je suis vive, impatiente, étourdie; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable; enfin, cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère... si vous m'aimiez, bien entendu.

HENRI. Comment, Madame, il serait possible?

CAROLINE. Après cela, il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités; et bien décidément je l'épouserai peut-être, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur! Ma cousine, surtout; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer! Riche, je ne la quitterai plus; je l'entourerai de tous les soins que son état réclame. Il est si triste d'être privée de la vue! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre dans l'absence : autant mourir tout à fait! Moi, d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI. Vous, sans doute! Mais Valérie, qui depuis l'âge de trois ou quatre ans est privée de la lumière, ne peut regretter des plaisirs dont elle n'a aucune idée, et bien certainement...

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE. Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, *prenant la lettre.* C'est bien.

AMBROISE. Je l'ai prié bien poliment d'attendre; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.

CAROLINE, *qui a ouvert la lettre.* C'est du comte de Halzbourg. Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi... sans doute pour me parler de la clause du testament de son oncle. Une lettre très-honnête et très-respectueuse; quel est votre avis?

HENRI. Je n'en ai pas à donner : il ne s'accorderait probablement pas avec le vôtre, et je me mettrais peut-être très-mal avec vous en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE. D'abord ce ne serait pas convenable, dans la situation où nous sommes. Je ne peux pas me dispenser...

HENRI. Ne cherchez pas de prétexte; dites plutôt que vous le désirez.

CAROLINE. Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien. Toi, Ambroise, préviens Valérie que M. Henri Milner est ici, au salon, et qu'il est seul. (*A Henri.*) Elle vous tiendra compagnie en mon absence. Je vais écrire ma réponse. (*Elle sort avec Ambroise.*)

—

SCÈNE III.

HENRI, *seul.* Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer hier, ç'aurait été pour elle un triomphe de plus. Elle ignorera toujours que je l'aimais. Quelle légèreté! quelle étourderie! Que n'a-t-elle les sentiments et le cœur de Valérie! Ah! Valérie! ma seule amie, venez à mon secours!

—

SCÈNE IV.

HENRI, VALÉRIE, *conduite par* AMBROISE.

VALÉRIE. Henri, êtes-vous là?

HENRI. Oui, sans doute; et je désirais bien vous voir.

VALÉRIE. Eh! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté! (*Lui tendant la main.*) Bonjour, mon ami, je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute; je ne vais pas aussi vite que je le voudrais!

AMBROISE. Oh! vous allez encore un bon pas, surtout pour moi! Qui m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le conducteur d'une jeune et jolie fille telle que vous?

VALÉRIE, *gaiement.* Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de Richard, tu es mon Antonio.

AMBROISE. Oui, un Antonio caduc.

VALÉRIE. Tant mieux. Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi. Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE. Si vous vouliez bien, vous pourriez un jour vous guider vous-même. Vous avez beau dire, je n'ai pas perdu tout espoir.

VALÉRIE. Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie; tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE. D'accord; mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. En France, par exemple, si je vous racontais ce qui m'est arrivé, à moi.

HENRI, *bas, à Valérie.* Valérie, j'ai besoin de vous parler. Renvoyez-le.

VALÉRIE. Laissez-lui achever son histoire; ce vieux serviteur aime à raconter; je suis pauvre, je n'ai rien. Je le paye en écoutant. (*A Ambroise.*) Eh bien?

AMBROISE. Depuis longtemps j'étais comme vous privé de la vue, et l'année dernière, lors de la mort de M. Blumfeld, mon ancien maître et le mari de Madame, je me trouvais avec lui à Paris.

HENRI. Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE. Il n'était question alors que d'un savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. J'y allai par curiosité. Un grand hôtel, des voitures dans la cour, à ce qu'on me dit du moins, une antichambre immense, où l'on me fait attendre deux heures un quart : enfin on se serait cru chez un ministre!

HENRI. Eh bien, voyons. Ce docteur t'a guéri.

AMBROISE. Du tout, Monsieur! j'étais pauvre; il ne voulut seulement pas m'écouter; et je me retirais, lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me reconnaître à mon accent, me demande si par hasard je ne suis pas Allemand.

VALÉRIE. Eh bien, qu'est-ce que tu as répondu?

AMBROISE. J'ai répondu *ia mein herr!* il n'y avait pas de meilleure réponse. — De quelle province? — Souabe. — Connaissez-vous Olbruk? — J'y suis né. — Quoi! vous êtes d'Olbruk? combien je suis heureux! Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, *vivement.* Enfin, c'est lui qui t'a rendu la vue?

AMBROISE. Oui, Monsieur. Quel beau jeune homme! un air noble, distingué; et quel talent! comme il m'écoutait parler, celui-là; et avec tous les développements convenables!

HENRI, *souriant.* J'entends; mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée, combien cela t'a-t-il coûté?

AMBROISE. Je ne vous dirai pas au juste, vu qu'après l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main, en me souhaitant un bon voyage!

VALÉRIE. Comment! il serait possible!

HENRI. Je ne puis le croire encore!

VALÉRIE. Je te remercie, Ambroise! ton histoire est en effet très-singulière! malheureusement nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles!

AMBROISE. Vous croyez peut-être que j'en impose?

VALÉRIE. Non, certainement; mais que je ne te retienne pas, Ambroise; je n'ai pas besoin de toi.

AMBROISE. Merci, Mademoiselle; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend, ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser Madame, et c'est tout au plus si j'aurai le temps nécessaire. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI. Enfin, il est parti!

VALÉRIE. Eh bien! que me voulez-vous?

HENRI. Vous venez de l'apprendre; on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, un millionnaire; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place...

VALÉRIE. Eh bien, qu'importe?

HENRI. Qu'importe! il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime, que je l'adore, que personne ne s'en est encore aperçu?

VALÉRIE. Excepté moi.

HENRI. Comment, il serait possible?

VALÉRIE. Oui. Depuis quelques jours vous êtes triste, silencieux; aucun plaisir ne paraît vous toucher : alors j'ai réfléchi, je me suis rappelé... (*Elle a l'air de tomber dans une profonde rêverie.*)

HENRI. Eh bien! avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi? Si du moins Caroline savait mon amour! J'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son cœur. Je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg; mais en ce moment, comment aller le défier? comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant? Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer. Non. Je veux oublier Caroline, je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALÉRIE. Vous éloigner! croyez-moi, mon ami, c'est un mauvais moyen; l'absence ne fait rien sur un amour véritable. Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux!

HENRI. Que dites-vous, Valérie? vous parlez de ces tourments comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALÉRIE, *avec émotion.* Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.

HENRI. D'où vient donc ce trouble, cette émotion? Mon récit vous a rappelé quelques souvenirs douloureux! Oui, vous avez des peines et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALÉRIE. Caroline ne sait rien; elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI. Moi, du moins, je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir en ces lieux; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALÉRIE. Vous partez! faut-il vous perdre aussi? vous qui êtes maintenant mon seul ami, vous partez si je ne vous confie mes chagrins! Que me demandez-vous? le cours de mon existence offre si peu d'intérêt! Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire ce que j'éprouve, et l'histoire de ma vie est celle de mes sensations, de mes sentiments. Est-ce là ce que vous voulez connaître?

HENRI. Oui, sans doute.

VALÉRIE. Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge, j'ai gardé de mon enfance un souvenir confus et extraordinaire. Il me semble qu'il y a bien longtemps j'habitais un autre monde dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe, si ce n'est que nous étions plusieurs, et que tout à coup je me suis trouvée seule! Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi! J'étais élevée à Olbruk, au château de la comtesse de Rinsberg, avec Émilie, sa fille, qui était à peu près de mon âge. Les premiers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter : Pauvre enfant! quel dommage! ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse, car jusque-là je ne demandais rien, je ne désirais rien! Je ne pensais pas! Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique qui avait lieu à Olbruk, je me trouvai avec la comtesse Émilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Émilie s'évanouit et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense! Ah! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait

à nous rassurer! Qu'elle me parut fière et menaçante lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer un passage. J'entendis des injures, un défi; et tout à coup se fit un grand silence; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu; une espèce de cliquetis qui me glaçait de frayeur. En ce moment un instinct secret semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur! je m'élançai au-devant de lui, en lui tendant les bras; j'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid, et puis je ne sentis plus rien.

HENRI. O ciel! vous étiez blessée!

VALÉRIE. Dangereusement, à ce que j'ai su depuis! Hélas! c'était lui qui, sans le vouloir... Mais jugez de mon bonheur! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours. Quelques semaines après, quand je revins à la vie, Ernest, (*Se tournant vers Henri.*) il se nomme Ernest, était installé au château; il donnait à la comtesse Émilie des leçons de français et d'italien dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de l'amour de la science! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi. Alors j'existai. Ces objets inconnus dont il me retraçait l'image étaient tous vivants, animés. Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumants, ces tapis de verdure, dont il me parlait, je les ai vus! je voyais quand il était là.

HENRI. Eh bien! qu'est-il devenu?

VALÉRIE. Depuis trois ans il était mon guide, mon ami! Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit, élevaient mon âme, son amitié attentive veillait sans cesse autour de moi. — J'aurais reconnu sa démarche, le bruit de ses pas. Dans le salon où il entrait, je devinais sa présence. On s'effraya sans doute d'un si tendre attachement, car la comtesse de Rinsberg et sa fille ne me quittèrent plus d'un seul instant! nous ne pouvions plus nous entendre!.. Chaque matin seulement, en signe de son amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir après l'avoir porté toute la journée; c'était là notre seul entretien! Enfin un jour il me dit: Valérie, je quitte ce château, l'honneur le veut; mais je reviendrai, ma vie est avec toi! Alors je crus mourir! je sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes yeux! Il partait, il ne me laissait rien, pas même son image!

HENRI. Pauvre Valérie!

VALÉRIE. J'errais en vain dans ces allées que nous avions parcourues ensemble, sous ces ombrages, près de ces ruisseaux. Hélas! je ne voyais plus! A cette époque, mon aimable cousine, madame Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut touchée de mon amitié, m'accorda la sienne et m'amena avec elle dans ces lieux où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'ai rencontré que des souvenirs, des regrets. Croyez-moi, mon ami; le malheur, c'est l'absence.

HENRI. Et depuis qu'il est parti, il ne vous a pas écrit une seule lettre?

VALÉRIE. Je n'aurais pas pu la lire! (*Se tournant vers la gauche.*) Mais, écoutez... on vient!

HENRI. Ah mon Dieu! serait-ce Caroline?

VALÉRIE. Eh bien! ne tremblez donc pas ainsi. Allons, voilà le moment. Faites votre déclaration.

HENRI. Je le sens, je n'oserai jamais.

VALÉRIE. Eh bien! je la ferai pour vous, et je trouverai moyen d'éloigner le comte de Halzbourg; car d'après ce que vous m'avez dit, je le hais déjà, et sans le connaître, je le déteste sur parole.

HENRI. Ah! que vous êtes bonne!

VALÉRIE. Vous ne partez plus?

HENRI. Non, non, je reste.

VALÉRIE. Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige? J'entends ma cousine. Laissez-nous! (*Henri sort.*)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, CAROLINE.

CAROLINE, *à la cantonade.* Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout on débarrasse la première cour. Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALÉRIE. Eh mon Dieu, cousine! tu attends donc des gens à équipage?

CAROLINE. Oui, la personne avec qui je plaide.

VALÉRIE. Et quel est le but de cette visite?

CAROLINE. Un arrangement à l'amiable! Et que sait-on? Il a le bon droit de son côté; mais je suis jeune, jolie...

VALÉRIE. Jolie! Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est que d'être jolie?

CAROLINE. Mais c'est... de plaire.

VALÉRIE. Et moi, suis-je jolie?

CAROLINE. Ordinairement, entre femmes, on n'en convient pas; mais avec toi c'est sans conséquence, et je puis te l'accorder.

VALÉRIE, *avec satisfaction.* Tant mieux. — J'ignore pourquoi, mais ce que tu me dis là me fait plaisir. Eh bien donc, continue.

CAROLINE. Il est même déjà question de mariage. Je n'en serais pas éloignée! Moi, je ne m'en cache pas, j'ai un faible pour la richesse, peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle me porte à me ranger du parti des opprimés. Enfin je l'aime d'inclination, non pour elle-même, mais pour la considération, et surtout pour les envieux qu'elle procure. — Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne; et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne: Cette pauvre madame Blumfeld, se trouver sans protecteur, sans fortune, quel dommage! Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire... ne fût-ce que par dépit!

VALÉRIE. Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur?

CAROLINE. Non; mais je veux assurer le tien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi. Tu vois donc bien que, quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALÉRIE. Chère Caroline, combien je te remercie! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait au contraire si tu épousais le comte de Halzbourg qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE. Et pourquoi donc?

VALÉRIE. Si je m'étais chargée de défendre un ami, un ami qui t'aime réellement, serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur?

CAROLINE. Eh mon Dieu? quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement? J'y suis: le colonel Saldorf?

VALÉRIE. Du tout.

CAROLINE. L'intendant Kelmann?

VALÉRIE. Encore moins. Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne?

CAROLINE. Écoute donc, je vois tant de monde!

VALÉRIE. Je suis donc bien heureuse de ne pas voir, car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sincèrement; et quel autre serait-ce que le bon, l'aimable Henri Milner?

CAROLINE. Ah! le pauvre jeune homme! C'est justement lui que j'ai pris pour confident, et à qui tout à l'heure encore j'ai demandé conseil; j'ai toujours eu tant d'amitié pour lui!

VALÉRIE. Il t'en aurait bien dispensée dans ce moment-là.

CAROLINE. Comment deviner qu'il m'aimait? Il ne m'en

parlait jamais, ne me flattait pas, me grondait toujours. C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère. .

VALÉRIE. Oui, c'est cela; un maître, un guide, un ami; moi, je l'aurais reconnu! Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser. C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours. Qu'ai-je besoin d'opulence, de trésors, de riches parures? Pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne. J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien m'admettre dans leur bonheur; ce partage-là n'appauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime! si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir!

CAROLINE. Comment, il se pourrait!

VALÉRIE. Tu ne t'aperçois donc de rien? Moi, je ne pouvais le voir; (*Lui prenant la main.*); mais sans qu'il parlât, je l'entendais; je sentais sa main trembler dans la mienne. O ciel! comme toi dans ce moment; tu es émue, agitée. Oh! que j'ai bien fait de lui promettre!.. N'est-ce pas, Caroline, tu l'aimes, tu vas te rendre, et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause?

CAROLINE, *la retenant.* Mais un instant. (*A part.*) Avec elle, c'est terrible, on se croit en sûreté, et l'on se laisse surprendre. (*Haut.*) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter. Peut-être me fait-il découvrir en mon cœur des sentiments que j'étais loin d'y soupçonner; et je crois qu'un jour...

VALÉRIE. Cela ne me suffit pas. Il faut l'aimer, et sur-le-champ.

CAROLINE. Eh mais, cousine, un instant. Je l'aimerais d'abord que je n'en conviendrais pas, et...! (*S'arrêtant.*) Quel est ce bruit?

VALÉRIE, *écoutant.* C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, *regardant par la fenêtre.* Oh! le magnifique équipage! Quels beaux chevaux! Quelle livrée élégante! Eh mais vraiment, c'est un landau!

VALÉRIE. Un landau?

CAROLINE, *regardant toujours.* Oui. Ah! que je te plains!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE. Monsieur le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.

VALÉRIE. Le comte de Halzbourg! J'aurais dû m'en douter.

CAROLINE. Eh mon Dieu! je ne l'attendais pas sitôt. En causant avec toi je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette.

VALÉRIE. Puisque tu veux le congédier...

CAROLINE. C'est égal; ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas?

VALÉRIE. Moi! je n'ai que faire ici, et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, *à Ambroise.* Priez-le d'attendre dans le petit salon. Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.

VALÉRIE. Ambroise! es-tu là? Conduis-moi dans mon appartement. (*A part.*) Ah! le maudit landau! il vient de renverser tout ce que j'avais fait. (*Elle sort, conduite par Ambroise qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui après sort par le fond.*)

ACTE DEUXIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE HALZBOURG, CAROLINE, *en grande parure.*

CAROLINE. Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte! Vous avez attendu.

LE COMTE. C'est moi, Madame, qui ai des excuses à vous faire. Oser me présenter ainsi en habit de voyage! J'ai couru toute la nuit, tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE. Eh! mon Dieu! Vous devez être horriblement fatigué!

LE COMTE. Oui, d'abord; mais depuis quelques lieues, je ne m'en aperçois plus.. Un beau pays! des chemins superbes!

CAROLINE. Que dites-vous? Des routes affreuses! des précipices, des fondrières! Tous les jours il arrive des accidents.

LE COMTE. Vraiment, vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des vœux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE. Comment, Monsieur, vous repartez?

LE COMTE. Oui, Madame; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk; mais, avant, je vous ai fait demander un instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament...

CAROLINE. Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut d'abord songer à se reposer; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, *la retenant.* Mais, Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire...

CAROLINE. J'ai très-bien compris. L'idée la plus déraisonnable! Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui vous dînerez avec nous; sans cela, je ne parle point d'affaires; vous en serez réduit à traiter avec mon procureur; et si vous êtes pressé, je vous plains; car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE. Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout à l'heure; car c'est avec vous seule, Madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. — Daignez donc, je vous prie, m'accorder dix minutes d'audience. — Vous savez qu'il s'agit...

CAROLINE. De plaider ou de m'épouser. Tel est l'état de la question; si vous tenez à mon avis, je vous ai déjà déclaré que d'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, Monsieur, il est un moyen très-simple de me les faire connaître. Si vous consentez à rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix. Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk, je croirai, Monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre. (*Elle lui fait la révérence et sort.*)

—

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.* Eh mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame Blumfeld, et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités. Cependant rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A me-

sure que j'approche du but de mon voyage, j'éprouve une émotion, une impatience .. C'est fini, je pars, je risque la déclaration de guerre. (*Appelant*.) Holà! quelqu'un! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien! viendra-t-on?

—

SCÈNE III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE. Voilà, voilà. Ces grands seigneurs ont la parole haute. Mais le prétendu a bonne tournure. (*Haut.*) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

LE COMTE. Je te remercie, je n'en profiterai pas! Dis à mes gens que je repars à l'instant.

AMBROISE, *à part*. C'était bien la peine, après tout le mal que je me suis donné ce matin. (*Haut.*) Je vais dire de faire avancer la voiture de Monseigneur.

LE COMTE. Oui, c'est cela!

AMBROISE, *prêt à s'en aller*. C'est agréable de recevoir des personnages importants, des gens à équipage. Voilà notre cour encombrée de tous les mendiants des environs.

LE COMTE, *avec un peu d'impatience*. Eh bien! qu'on les renvoie.

AMBROISE. C'est bien aisé à dire. Il y a là surtout un aveugle qui fait un bruit...

LE COMTE, *vivement*. Un aveugle, dis-tu? Tiens, donne ma bourse à celui-là.

AMBROISE, *étonné, et regardant la bourse*. Qu'est-ce que cela signifie? (*S'avançant et regardant le comte.*) Ah! mon Dieu! voilà une ressemblance... et si vous n'étiez pas monseigneur, je croirais que vous êtes ce brave jeune homme... qui l'année dernière... à Paris... chez le docteur Forzano...

LE COMTE, *avec dignité*. Hein? qu'y a-t-il?

AMBROISE. Pardon, Monseigneur, je me trompe sans doute. Il me semblait au premier coup d'œil... Mais quelle différence! ce bel équipage! ces grands laquais! Monseigneur est bien mieux. (*A part.*) L'air plus noble d'abord.

LE COMTE. Qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire?

AMBROISE. Rien, Monseigneur, je croyais reconnaître les traits... (*Le regardant.*) Allons, allons, au fait, il y a quelque chose. (*Haut.*) Les traits d'un jeune homme que j'avais vu à Paris, et qui m'avait parlé d'Olbruk, ma patrie.

LE COMTE. Ah! ah! tu es d'Olbruk! tu connais le château de Rinsberg?

AMBROISE. Si je le connais! Ces quatre grandes tourelles...

LE COMTE. Je veux parler de ses habitants. Peux-tu me donner des nouvelles de la comtesse de Rinsberg, de sa fille Émilie, et de cette jeune personne qui était chez elle, Valérie?

AMBROISE. Mademoiselle Valérie! elle est ici, chez madame Blumfeld, son amie.

LE COMTE, *vivement*. Elle est ici! (*Se remettant.*) Eh bien, mon ami, je reste; c'est bien. Dis à madame Blumfeld que j'accepte l'appartement qu'elle a eu la bonté de m'offrir. Il faut aussi que je lui parle... mais auparavant, écoute, y a-t-il ici un homme d'affaires, un notaire?

AMBROISE. Pas précisément. Il n'y en a qu'un pour cette résidence et les trois villages voisins; de manière que quand il se trouve le même jour un mariage et un testament...

LE COMTE. C'est bien. Envoie-le chercher à l'instant, qu'il vienne me parler ici, en secret; en secret, entends-tu bien? et surtout n'en dis rien à personne.

AMBROISE. J'entends; cette fois-ci, ce ne sera pas pour un testament. (*Pesant la bourse.*) Allons, puisque notre jeune maître a une prédilection pour les aveugles, je vais toujours donner cela à mon ancien confrère, (*A part.*) et un peu aux autres, parce que ce n'est pas leur faute s'ils ne jouissent pas des mêmes avantages personnels. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul*. C'est maintenant que je suis le plus heureux des hommes, et que je crains de ne pouvoir supporter l'excès de ma joie. (*Regardant par la gauche.*) On vient de ce côté. C'est elle! c'est Valérie!

—

SCÈNE V.

LE COMTE, VALÉRIE.

VALÉRIE, *sortant de son appartement*. Ambroise! Ambroise! Je voudrais bien savoir si le comte est parti. Ambroise avait promis de venir me reprendre; et moi, quand on m'oublie... (*Entendant le comte qui a fait quelques pas vers elle.*) Ah! te voilà! Viens; donne-moi la main. (*Le comte s'avance et saisit sa main.*) Eh mais, ce n'est pas la main d'Ambroise! (*Avec une émotion marquée.*) O ciel! est-il possible! (*Mettant son autre main sur son cœur.*) Voilà ce que j'éprouvais autrefois. (*Au comte.*) Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas lui, ne me répondez pas, et laissez-moi mon erreur. Ernest, est-ce toi?

LE COMTE. Valérie!

VALÉRIE. Dieux! Il ne m'a donc pas oubliée!

LE COMTE. Oui, c'est Ernest qui, fidèle à sa promesse, revient te défendre, te protéger. Veux-tu me rendre mes droits, me permettre d'être encore ton guide, ton ami? Valérie, le veux-tu?

VALÉRIE, *écoutant toujours*. Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre; il y a si longtemps que ta voix n'a retenti à mon oreille!

LE COMTE. J'allais te chercher à Olbruk, au château de Rinsberg, dans ces lieux qui me rappelaient tant de souvenirs.

VALÉRIE. Que vous est-il arrivé? qu'êtes-vous devenu? que de choses vous aurez à me raconter! Vos peines, vos chagrins, vos dangers, songez, mon ami, que je veux tout savoir.

LE COMTE. Et vous, Valérie, pendant ces trois années d'absence, que faisiez-vous?

VALÉRIE. J'attendais. Et si vous saviez, Ernest, combien pour moi les instants s'écoulent lentement! Vous, du moins, vous pouvez les compter; mais moi! j'ignore ce que vous appelez des jours, des semaines, des mois; depuis votre absence, ce n'était qu'une nuit, mais qu'elle fut longue! Enfin, n'en parlons plus; il me semble qu'elle est finie, et que je m'éveille. Vous voilà!

LE COMTE, *souriant*. Oui; vous avez raison, c'est le jour qui revient; je l'espère du moins.

VALÉRIE. Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk?

LE COMTE. Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

VALÉRIE. Que dites-vous? Moi, Ernest; moi, votre femme!

LE COMTE. Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez vous le partager?

VALÉRIE. Ah! si je n'écoutais que mon cœur, je serais peut être assez égoïste pour accepter; mais il est bien temps qu'à mon tour je pense à votre bonheur. (*Le cherchant de la main.*) Mon ami, où êtes-vous? écoutez-moi. Quand vous m'avez quittée, j'ignorais les idées, les opinions d'un monde qui m'était étranger. Depuis, ce que j'ai entendu, ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-

même, et dans l'état où je suis, je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien.

LE COMTE. Valérie!

VALÉRIE. Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner. Mais je ne vous porterai point en dot le malheur qui m'accable; je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne coûteraient rien... à vous, je le sais, mais à celle qui les reçoit! Oui, Ernest, soyez encore mon guide, mon ami; ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre; mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; j'en aurai la force, le courage. Plus qu'une autre je puis supporter cette idée, car je saurai votre bonheur, et du moins, je ne le verrai pas.

LE COMTE. Ah! Valérie! si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi?

VALÉRIE. Eh! c'est parce que je vous aime que je vous refuse! Ernest, je ne veux pas vous affliger; mais nous ne serions pas heureux; tout ne serait pas commun entre nous; vous auriez des plaisirs que je ne pourrais partager, et songez, Monsieur, si je devenais jalouse! cela peut arriver, je le sens, et très-aisément, j'en mourrais d'abord! Vous voyez donc bien que, pour notre bonheur à tous deux, il faut que je sois toujours votre sœur et votre amie?

LE COMTE. C'est là votre résolution?

VALÉRIE. Oui, inébranlable comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE. Et si par hasard vous veniez à recouvrer la vue?

VALÉRIE, *souriant*. Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE. Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer?

VALÉRIE. Je crois que je refuserais.

LE COMTE. Et pourquoi?

VALÉRIE. Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées... un espoir qui, s'il était déçu, me rendrait l'existence insupportable, tandis que, telle que je suis, je ne désire rien, je me trouve heureuse... du moins depuis quelques instants.

LE COMTE, *la regardant*. Ah! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez comme moi le bonheur de voir ce qu'on aime!

VALÉRIE. Je suis moins à plaindre que vous ne croyez. Tenez, mon ami, je vous vois.

LE COMTE. Vous, Valérie!

VALÉRIE. Oui, tous vos traits sont là, mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE. Quoi! vous croyez que si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître?

VALÉRIE. Sur-le-champ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps. Pour moi, ils seront insensibles; vous serez toujours le même; je n'aurai pas le chagrin de voir vos traits s'altérer, se flétrir. Ils seront comme mon amitié; ils ne vieilliront pas!

LE COMTE. Et ces merveilles qui vous environnent et que vous ignorez; ce beau ciel dont l'aspect est si consolant; ce spectacle imposant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de prix si je pouvais l'admirer avec vous; et ce bonheur plus doux encore de s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, de pouvoir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les temps et les lieux... En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence!

VALÉRIE. Ah! voilà ce que je craignais. Pourquoi me tenter ainsi? Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pourrai jamais jouir?

LE COMTE. Et si rien n'était plus facile? Si ce miracle ne dépendait que de vous, de votre courage?

VALÉRIE. De moi! Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne de partager la vôtre!

LE COMTE. Eh bien, j'ai un ami qui vous est dévoué; et si le ciel ne trompe point mes espérances, il saura vous rendre à la lumière. Daignez vous confier à ses soins, à son zèle, et dès ce soir je vous mène auprès de lui. Quoi! vous hésitez?

VALÉRIE. Non; mais l'idée seule me rend toute tremblante. Songez bien, Ernest, à ce que je vous ai dit! Rien ne pourra changer ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut renoncer à jamais à l'espoir d'être à vous!

LE COMTE. N'achevez pas; ne m'offrez pas une pareille idée. Dites-moi seulement que vous acceptez.

VALÉRIE. Mon ami, ayez pitié de moi; laissez-moi quelques instants, jusqu'à ce soir.

LE COMTE. Eh bien! à ce soir. Valérie, vous rappelez-vous le château de Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet?

VALÉRIE. Quoi! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'amitié?

LE COMTE. Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme un gage d'amour, comme un consentement à notre union. Mais on vient. Adieu, adieu, Valérie.

VALÉRIE. Vous me quittez?

LE COMTE. Pour quelques instants. Je vais tout préparer; à ce soir. Vous consentirez, n'est-ce pas? (*Il sort en saluant Henri, qui vient d'entrer par le fond.*)

—

SCÈNE VI.

VALÉRIE, HENRI, *qui regarde sortir le comte.*

HENRI, *à part*. Il nous laisse, c'est fort heureux. (*Haut.*) Ah! Valérie, je vous cherchais; rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALÉRIE. Quel dommage! je suis si heureuse, je voudrais que tout le monde le fût. Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI. J'ai vu Caroline; je lui ai parlé, et après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALÉRIE, *souriant*. La belle avance! Je le lui avais déjà dit.

HENRI. Je le sais, mais c'est égal, j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALÉRIE. Eh bien?

HENRI. Elle a ri d'abord; mais elle paraissait émue. Je sollicitais un aveu; je voulais savoir si j'étais aimé. Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ de M. de Halzbourg.

VALÉRIE. Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI. Mais c'est que le comte ne part pas; il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld; il veut l'épouser! Elle convient elle-même qu'en restant dans ces lieux il le lui a déclaré formellement. Et le plus terrible, c'est qu'il est fort aimable, du moins à ce qu'elle prétend.

VALÉRIE. Vraiment!

HENRI. Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle.

VALÉRIE. Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI. Il vous quitte dans l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici...

VALÉRIE, *avec joie*. Vous ne savez pas? C'est Ernest!

HENRI. C'est le comte de Halzbourg.

VALÉRIE. Que dites-vous?

HENRI. Je n'en saurais douter; j'étais présent à son arrivée.

VALÉRIE. Lui! vous vous trompez, il n'a point de titres, de richesses; il me l'aurait dit.

HENRI. Qu'il vous l'ait dit ou non; c'est le comte de Halzbourg; et c'est là celui que vous aimiez?

VALÉRIE. Oui, et quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse : c'est le plus noble, le plus généreux des hommes!

Si vous saviez quel motif le ramène ici! C'est pour moi, pour moi seule qu'il revenait...

HENRI. Plût au ciel! Mais malheureusement je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld; car vous, Valérie, il ignorait que vous fussiez en ces lieux, et il devait toujours vous croire à Olbruk.

VALÉRIE. Il connaissait Caroline, et il ne m'en a pas parlé! Et cet amour, ce mariage... Cela n'est pas possible, puisque tout à l'heure encore il m'offrait sa main.

HENRI. Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout. Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité! Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne le laisse point ignorer à madame de Blumfeld? Il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALÉRIE. Eh! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves!

HENRI. Pardon! Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer. On dit qu'il est fort bien, fort agréable. D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère; et vous seriez de mon avis, si vous pouviez en juger...

VALÉRIE. Attendez. Au moment de me quitter, il a hésité. Je me rappelle qu'il tremblait. Oui, j'en suis sûre, il était troublé. Mais comment soupçonner sa perfidie? Sa voix était toujours la même; j'avais toujours le même plaisir à l'entendre... Non, mon ami; rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper. Ce serait trop facile.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

HENRI. Que demande Ambroise?

AMBROISE. M. le comte de Halzbourg n'est pas ici?

HENRI. Que lui veux-tu?

AMBROISE. C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte vient d'arriver. Il est là...

VALÉRIE. Un notaire! et pourquoi?

AMBROISE. Vous ne le devinez pas? Ce n'est déjà plus un secret dans notre petite ville. C'est tout naturel, un si beau parti!

HENRI. C'est cela même. Déjà le contrat de mariage! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALÉRIE, *à Ambroise*. Quoi! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire?

AMBROISE. Ah! mon Dieu! il m'avait défendu d'en parler. Mais à vous deux qui êtes les amis de la maison, on peut tout dire, il n'y a pas de risque. Et M. le notaire qui attend. (*Il sort.*)

HENRI. C'est évident. Ils s'entendaient ensemble. Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner. Mais je ne le souffrirai pas. Je cours trouver le comte de Halzbourg...

VALÉRIE. O ciel! perdre Caroline! la compromettre! Henri, en avez-vous le droit?

HENRI. Non. — Aussi, ce n'est pas pour elle, — mais pour vous dont je dois être l'appui, le défenseur; je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi, et bien certainement je ne le souffrirai pas.

VALÉRIE. Ah! peu m'importe à présent! Qu'ils me laissent tous deux! qu'ils s'éloignent! Je n'aime plus rien au monde; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous. Moi, recouvrer la lumière! Jamais, jamais! Venez, venez, Henri! vous, du moins, ne m'abandonnez pas! (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, VALÉRIE.

CAROLINE, *tenant Valérie par la main*. Eh mais, où étais-tu donc? Qu'es-tu devenue? Je te cherchais partout. J'ai tant de choses à te dire!

VALÉRIE. Caroline, est-il encore ici?

CAROLINE. Qui donc?

VALÉRIE. Votre visite, M. le comte de Halzbourg.

CAROLINE. Sans doute, et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALÉRIE. Il vous aime donc beaucoup?

CAROLINE. Jusqu'ici tout me le prouve. (*Regardant Valérie.*) Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc?

VALÉRIE. Rien. (*A part.*) Je sens auprès d'elle une défiance dont je ne puis me rendre compte. Ah! voilà des tourments que je ne connaissais pas! (*Haut.*) Il vous aime; il vous l'a dit?

CAROLINE. Pas positivement, mais...

VALÉRIE. Eh bien donc, achève: qu'y a-t-il qui te désole? et d'où peut venir ce chagrin?

CAROLINE. C'est que ton protégé, M. Henri Milner, s'est enfin déclaré.

VALÉRIE. Je le sais.

CAROLINE. Et que, touchée de son amour, émue de ses prières... j'ignore comment cela s'est fait... mais enfin j'ai senti que c'était lui que j'aimais.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI, *qui s'avance lentement du fond.*

CAROLINE. Lorsqu'un instant après je rencontre au jardin le comte de Halzbourg; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt, et s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier ici, dans ce salon.

HENRI, *s'avançant*. Comment? un tête-à-tête!

CAROLINE, *souriant en l'apercevant*. Ah! vous étiez là?

HENRI. Oui, Madame; j'arrivais, et j'ai entendu « dans ce salon. » Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre?

CAROLINE. Eh mais, sans doute.

VALÉRIE. Quoi, vous avez consenti?..

CAROLINE. Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

HENRI, *très-ému*. Je le saurai avant vous, Madame, car c'est moi qui me charge de le recevoir.

CAROLINE. Eh mon Dieu oui, faire une scène! Je déclare, Monsieur, que s'il y a entre vous la moindre explication, je me rétracte, je n'ai rien promis...

HENRI. Mais enfin, Madame, c'est un rendez-vous...

CAROLINE. Oui, Monsieur, que je lui ai accordé... pour le congédier; car je ne sais comment moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs. (*Remontant le théâtre à droite.*) N'est-ce pas lui? (*Elle regarde avec crainte par la porte du fond.*)

HENRI, *à voix basse, s'approchant de Valérie*. Eh bien?



VALÉRIE. O mon Dieu! je te rends grâce. — Acte 3, scène 9.

VALÉRIE, *de même*. Je ne puis le croire encore, et à moins que je ne l'entende lui-même... Dites-moi, Henri, est-ce mal que d'écouter?

HENRI, *vivement*. En pareil cas, c'est l'action la plus louable, la plus légitime.

CAROLINE, *à Valérie et à Henri*. Il vient; laissez-nous.

VALÉRIE, *bas*. Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être... là à gauche. (*Arrivée près du cabinet, elle s'arrête, et dit à Henri.*) Venez-vous?

HENRI. Qui, moi? (*Montrant Caroline.*) La confiance... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot. (*Valérie sort par le cabinet à droite du spectateur, Henri par le fond.*)

—

SCÈNE III.

CAROLINE, *seule*. C'est terrible une audience de congé; et quoique certainement j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable. Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien : mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

SCÈNE IV.

CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE. Vous allez penser, Monsieur, que je tiens peu à mes résolutions; car je m'étais bien promis que d'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous. Eh bien! Monsieur, que me voulez-vous, et qu'avez-vous décidé?

LE COMTE. Je n'oserais vous le dire, Madame; mais daignez m'entendre, et après ce que je vais vous confier, j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.

CAROLINE, *à part*. Eh! mon Dieu, que veut-il dire? je n'y suis plus.

LE COMTE. Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec mes parents; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme; et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne

pour commencer mon tour d'Europe ; il ne fut pas long ; je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, *souriant*. Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez..

LE COMTE. Vous vous trompez, Madame ; elle était aveugle !

CAROLINE, *à part*. Grand Dieu ! quel rapprochement !

LE COMTE. C'était aux dépens de sa vie qu'elle avait sauvé la mienne. Je la lui consacrai ! je n'existai plus que pour l'aimer ! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour dont je ne jouissais que par elle. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui ! j'aurais tout donné ! j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait. Mais j'ignorais même si un pareil miracle était possible à la science ! Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser ? Je ne comptai que sur moi et je partis. — Je traversai à pied l'Allemagne, la France, j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talents ! Je cherchai le plus habile, le plus savant ; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine ; je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins, non pas son élève, mais son apprenti, son serviteur, son valet !

CAROLINE. Vous, monsieur le comte ?

LE COMTE. Oui ! trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis ! Mais bien différent de ces savants généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile, mon maître spéculait sur ses talents ; il ne voyait que la fortune, les trésors ; et avare de la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant avec moi ! Eh bien ! cette science, je la lui dérobai ! La nuit j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits ! Le jour, témoin assidu des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui je surprenais ses secrets ! Ni ses mauvais traitements, ni le joug humiliant de sa tyrannie, rien ne me rebuta. Enfin, au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi ! Un vieillard se présente : un de vos serviteurs, Madame, un Allemand, un compatriote ; il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir.

CAROLINE. Comment ! ce serait vous ?..

LE COMTE. Combien j'étais ému ! mon cœur palpitait et ma main était tremblante. Enfin, Madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées du succès, m'avaient attesté mes talents. Je partis plein de confiance et d'espoir, et c'est en rentrant en Allemagne que j'appris les titres, les dignités et le riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement. Mais j'avais l'orgueil de croire en moi ! Et vous le dirai-je, Madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait. Il me semblait que ce prix m'était dû !

CAROLINE, *vivement*. Oui, sans doute, vous le méritiez.

LE COMTE. Eh bien ! Madame, l'objet de tant d'amour, celle en qui réside et ma vie et mon bonheur, elle est ici, je l'ai vue, c'est Valérie !

CAROLINE. Que dites-vous ? O ciel !

LE COMTE. Prononcez maintenant. Suis-je libre ? et m'est-il permis de vous épouser ?

CAROLINE, *lui tendant la main*. Avez-vous besoin de ma réponse ?

LE COMTE. Non, je la lis dans vos yeux ; et quant au procès d'où dépend votre fortune, je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser par un notaire des environs ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

CAROLINE. Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

LE COMTE, *souriant*. J'entends, Madame ; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice. Eh bien, soit ; imitez-moi, faites aussi le sacrifice de votre fierté ; acceptez mes offres et accordez-moi votre amitié.

CAROLINE. Ne l'avez-vous pas déjà ?

LE COMTE. Eh bien, Madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie ; elle hésite encore ; je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire.

CAROLINE. Quoi ! ne lui avez-vous pas dit ?..

LE COMTE. Gardez-vous-en bien ! il n'y aurait plus d'espoir si elle savait que c'est moi ! Un pareil moment exige la tranquillité, le calme le plus absolu ; la moindre émotion peut nous perdre, et elle n'aurait jamais le courage...

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE.

VALÉRIE, *à part, sortant du cabinet à gauche*. Je n'y tiens plus ! tant d'amour, de générosité... ah ! que j'étais coupable ! (*Haut.*) Ernest, n'êtes-vous pas là ?

CAROLINE, *pendant qu'Ernest s'approche*. Oui, le voici près de toi !

VALÉRIE. Oh ! je le savais. (*A Ernest.*) Eh bien, mon ami, j'ai changé d'idée, je suis décidée : partons ; allons trouver votre ami.

LE COMTE, *à part*. Qu'entends-je ?

CAROLINE, *à part*. Quel bonheur ! elle y consent !

LE COMTE. Notre départ ne sera pas nécessaire ; car il est venu me trouver, il est ici.

VALÉRIE, *souriant*. Voilà alors qui est à merveille ; mais voyez comme cela se rencontre.

LE COMTE. En vérité, j'admire votre courage.

CAROLINE. Quoi ! tu n'as pas peur ?

VALÉRIE. Non, je suis tranquille, (*Lui prenant la main*) tout à fait calme, voyez plutôt ; et puis vous serez près de moi, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE. Oui, sans doute. (*Appelant.*) Ambroise ! (*Bas, à Caroline.*) Je l'ai prévenu. (*Haut, à Valérie.*) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALÉRIE. C'est bien. (*A Ernest, avec un sourire.*) Vous venez, n'est-ce pas ?

LE COMTE. Oui, oui, je vous suis. (*Valérie sort, conduite par Ambroise.*)

—

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE. Eh mais, qu'avez-vous donc ?

LE COMTE, *très-ému*. Je ne puis vous dire ce que j'éprouve ! Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus ! toute ma résolution m'abandonne ; je tremble.

CAROLINE. Allons, mon ami, allons, remettez-vous.

LE COMTE. Jamais je n'aurai la force...

CAROLINE. Ernest, mon ami, du courage ! revenez à vous ! Songez à notre amitié. — Songez à Valérie !

LE COMTE. Valérie ! Oui, vous avez raison, vous me rendez à moi-même ! Je vous réponds de moi, ma généreuse amie. (*Il lui baise la main et sort.*)

—

SCÈNE VII.

CAROLINE, HENRI, *qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente, et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.*

HENRI. A merveille!

CAROLINE. Ah! vous voilà, mon cher Henri!

HENRI. Oui, Madame; je reviens trop tôt sans doute! Ah! Caroline! est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

CAROLINE, *regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.* Silence. Taisez-vous.

HENRI, *continuant.* Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (*Caroline faisant le même geste.*) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent; et votre âme tout entière est loin de moi!

CAROLINE, *regardant toujours du côté par où le comte est sorti.* Je l'avoue, je suis d'une inquiétude...

HENRI. Pour lui?

CAROLINE. Oui; l'événement est si incertain!

HENRI. Apprenez donc... dussé-je redoubler encore le trouble et l'émotion où je vous vois... apprenez que le comte de Halzbourg vous abuse, qu'il aime Valérie.

CAROLINE, *froidement.* Oui, il en est amoureux fou, je le sais.

HENRI. Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

CAROLINE, *le regardant avec tendresse.* Presque autant que vous. Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

HENRI. Pour celui-là, c'est autre chose.

CAROLINE. Eh bien, Monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie, et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

HENRI. Comment! il serait vrai? Ah! l'honnête homme! Je cours le remercier. (*Revenant.*) Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

CAROLINE. Pourrait-elle le refuser? C'est à ses soins généreux que, dans ce moment, peut-être elle doit la lumière.

HENRI. Que dites-vous?

CAROLINE. Le voici.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

CAROLINE, *allant à lui.* Eh bien, mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

LE COMTE. Je ne puis vous répondre; j'ignore moi-même...

CAROLINE. Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE. Un instant je me suis flatté du succès.

HENRI. Eh bien?

LE COMTE. Au cri qu'elle a jeté, j'ai fui épouvanté...

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE, *qu'*AMBROISE *suit de loin.*

VALÉRIE. *Elle s'élance rapidement de la porte de côté.* Laissez-moi, laissez-moi; je vois! je vois! (*Elle fait quelques pas au milieu du théâtre; elle s'arrête en chancelant et comme éblouie du rayon de lumière qui la frappe.*) Qui m'a touchée? qui m'a arrêtée? (*Ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière.*) Où suis-je? quel est ce monde nouveau? ces objets inconnus qui m'environnent, qui me touchent et que je ne puis saisir? (*Se regardant et regardant autour d'elle.*) Dieux! je ne suis pas seule! O merveille que je ne puis comprendre! ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est là le jour, c'est la lumière, c'est la vie! (*Croisant ses mains et tombant à genoux.*) O mon Dieu! je te rends grâce, je sors de ma prison, j'existe!

CAROLINE, *allant à elle.* Valérie, mon amie!

VALÉRIE. Dieux, quelle voix! c'est toi, Caroline; laisse-moi te connaître, que je te regarde! Que tu es belle! autant que tu étais bonne... (*Elle se retourne, aperçoit Henri et le comte qui sont l'un à côté de l'autre.*) Ah! (*Elle les regarde, hésite un instant, et va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête, détache son bouquet et le lui présente.*) Tiens, Ernest!

LE COMTE, *se jetant à ses genoux.* Ah! je suis trop récompensé.

AMBROISE, *à Valérie, lui présentant un bandeau noir.* Allons, Mademoiselle, encore pendant quelques jours; c'est par ordonnance du docteur.

VALÉRIE. Quoi! déjà redevenir aveugle!

LE COMTE. Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable?

VALÉRIE, *le regardant.* Ah! je n'avais pas vu!

FIN DE VALÉRIE.

LES INDÉPENDANTS

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 novembre 1837.

Personnages.

M DHENNEBON, employé.
ÉMILIE, sa femme
ESTHER, sœur d'Émilie.
M. DE ROUVRAY, député.
EDGARD DE SAINT-RAMBERT, son neveu, officier.
MADAME GESLIN, femme de chambre d'Esther
UN NOTAIRE
UN VALET.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon de M. Dhennebon. Porte au fond; deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DHENNEBON, *habillé et prêt à sortir;* ÉMILIE.

ÉMILIE. Va donc à ton bureau!

DHENNEBON. Oui, ma femme...

ÉMILIE Tu arriveras trop tard!

DHENNEBON. Aussi je pars!.. Quel horrible esclavage! et quand donc serai-je libre!..

ÉMILIE, *souriant.* Joug bien pesant! despotisme insupportable en effet! Partir de chez soi après un bon déjeuner, arriver à son ministère à onze heures, se chauffer. lire les journaux, causer politique ou théâtre, et travailler quand il vous reste du temps...

DHENNEBON. Ma femme!..

ÉMILIE. Sortir à quatre heures, même avant; et que la rente soit montée ou descendue; que la grêle ait détruit les vignes de la Bourgogne, ou les blés de la Beauce; sans souci de la veille, et sans inquiétude du lendemain, la tête libre, le cœur content, le pied léger, revenir le long des boulevards en lisant les affiches, ou admirant les gravures... rentrer au logis, dîner, et se reposer près de sa femme! voilà la vie de l'employé... Et pour tant de travail, pour tant de fatigues, six mille francs de traitement. (*Voyant qu'il veut parler.*) Tais-toi! et résigne-toi à ton bonheur... car tu es le plus heureux des hommes!

DHENNEBON. D'accord; mais je ne suis pas mon maître, je ne suis pas indépendant, et la liberté est le premier des biens!

ÉMILIE. Je n'ai pas le temps de discuter avec toi, tu devrais être parti! dépêche-toi pour revenir de bonne heure.

DHENNEBON, *vivement.* Sois tranquille!.. Mais j'ai les pieds gelés, et avant de partir... (*Il s'approche de la cheminée.*)

ÉMILIE. Nous dînons à Passy... chez ton chef de division...

DHENNEBON. Quel assujettissement!..

ÉMILIE. Un excellent homme! qui nous accable de politesses, et nous a envoyé pour aujourd'hui, à sa campagne, une invitation qu'il n'est pas possible de refuser...

DHENNEBON. C'est justement ce qui m'ennuie! Être obligé d'accepter, craindre de le fâcher, lui qui est mon supérieur, c'est honteux!.. c'est humiliant! Moi, toute espèce d'obligation ou de chaîne m'est insupportable!..

ÉMILIE. Et vous dites cela à votre femme?

DHENNEBON, *vivement.* Excepté celle-là!.. tu sais bien que tu commandes!

ÉMILIE. Non, Monsieur, c'est vous, et ce doit être ainsi.

DHENNEBON. C'est vrai; mais je commande toujours ce que tu veux.

ÉMILIE. Ce doit encore être ainsi dans les bons ménages... voilà pourquoi le nôtre est excellent?.. tout nous réussit... Une belle place! chef de bureau à trente-deux ans! une petite fille charmante! et pour comble de bonheur.. ma sœur, ma bonne Esther! que je n'ai pas vue depuis cinq ans, et qui nous arrive aujourd'hui!

DHENNEBON. Il est donc décidé qu'elle habitera avec nous?

ÉMILIE. C'est toi qui l'as voulu!

DHENNEBON. Parce que tu me l'as conseillé; car si tu veux que je te le dise, je n'aime pas beaucoup ta sœur!

ÉMILIE. Laissez donc!.. Quand vous vîntes, il y a cinq ans, chez ma tante, ce fut d'abord à elle que vous eûtes envie d'adresser vos vœux!

DHENNEBON. Moi!..

ÉMILIE. Elle est l'aînée, d'abord, c'est tout naturel!.. et puis elle est charmante!

DHENNEBON. Quand tu n'es pas là; car toi, ma femme, tu es si bonne, si gentille, qu'on aime à t'aimer... on se trouve ton ami sans le vouloir, et sans y penser!. ce qui m'a souvent effrayé pour les autres!.. Mais ta sœur, malgré son esprit et ses talents, plus je la voyais, et moins elle me plaisait!

ÉMILIE. Et pourquoi cela?

DHENNEBON. Elle est trop indépendante; elle ne veut faire que sa volonté, ne se soumettre à aucun lien.

ÉMILIE. Cela aurait dû te séduire... toi qui es justement comme elle...

DHENNEBON. Quelle différence!.. Il est bien qu'un homme soit le maître... mais une femme!..

ÉMILIE. A merveille!.. tu es de ces gens qui ne comprennent la liberté que pour eux seuls! Ma sœur chérit le célibat, par goût et par système; presque sans fortune, elle a refusé de riches partis, des jeunes gens aimables, séduisants, qui l'adoraient!.. Trop fière pour se donner un maître, trop franche pour être coquette, elle leur a déclaré qu'elle ne se marierait jamais; et pour mieux le prouver, pour ôter toute espérance, elle s'était retirée en Bretagne, près de sa marraine, qui vient de mourir.

DHENNEBON. Une vieille fille qui partageait ses principes...

ÉMILIE. Et qu'elle n'a point quittée depuis cinq ans...

DHENNEBON. Elle a dû bien s'amuser...

ÉMILIE. J'en doute... Mais toi qui parles... tu t'amuses trop, et tu arriveras trop tard à ton bureau.

DHENNEBON. C'est ta faute!.. je t'écoute, et tu ne sais pas, ma femme, que tu es très-aimable!

ÉMILIE. Prétexte pour rester, et gagner du temps... Allons, ton chapeau... ton parapluie... as-tu tes socques?

DHENNEBON. Non... je prendrai l'omnibus... le tilbury des employés!..

ÉMILIE. A la bonne heure... mais pars!

DHENNEBON. Et ma fille que je n'ai pas embrassée!.. elle me ferait une querelle!.. (*Se retournant et apercevant M. de Rouvray.*)

—

SCÈNE II.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, ÉMILIE.

DHENNEBON, *courant à lui, et l'embrassant.* Eh!.. mon ami Gaspard!..

M. DE ROUVRAY. On m'avait bien dit que tu n'étais pas encore sorti!..

DHENNEBON. Grâce au ciel! car j'aurais manqué ta visite!.. Ma femme, madame Dhennebon, que je te présente!.. (*A sa femme.*) M. de Rouvray... mon camarade à l'École de Droit, quand je faisais mon droit... pour être avocat!.. état superbe que j'ai abandonné pour les chaînes de l'administration... Il a été mieux avisé... il est resté son maître!.. avocat distingué, il ne parle jamais qu'à la tribune... car il est député... il l'était du moins quand la Chambre a été dissoute.

M. DE ROUVRAY. Et je le suis encore!.. je viens d'être réélu!..

DHENNEBON. Je t'en fais compliment!.. et tu es arrivé à Paris...

M. DE ROUVRAY. Hier soir...

DHENNEBON. Pour la nouvelle session?

M. DE ROUVRAY. Comme tu dis, et ma première visite est pour toi.

DHENNEBON, *posant son chapeau sur une table.* Ce cher ami!.. assieds-toi donc, de grâce!..

ÉMILIE, *bas, à son mari.* Et ton bureau?

DHENNEBON, *de même.* Bah! une demi-heure plus tôt ou plus tard, on n'y regarde pas de si près!

ÉMILIE, *de même.* Et la tyrannie du ministre?

DHENNEBON, *de même.* Est-ce qu'il s'informe de ça?.. D'ailleurs, je lui dirais que je causais avec un député... un député qui est mon ami, et il ne m'en voudrait plus... au contraire... c'est capable de me faire avancer!..

M. DE ROUVRAY. Qu'est-ce que c'est?

DHENNEBON. Rien, mon ami!..

ÉMILIE, *à Dhennebon, et regardant M. de Rouvray.* Tu es le maître, et c'est à toi de faire ce que tu jugeras convenable; je retourne près de ma fille. (*Elle fait la révérence à M. de Rouvray, et sort.*)

—

SCÈNE III.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON.

DHENNEBON, *d'un air d'importance à sa femme qui sort.* C'est bien... c'est bien, ma bonne. (*A M. de Rouvray.*) Excellente femme!.. et si tu te maries jamais, je t'en souhaite une pareille!

M. DE ROUVRAY. Moi!.. me marier!.. Il se peut que pour des raisons de convenance ou d'intérêt cela m'arrive un jour!.. mais jusqu'à présent, grâce au ciel, je suis resté célibataire!

DHENNEBON. Cela m'étonne!.. toi qui as toujours adoré les femmes!

M. DE ROUVRAY. Raison de plus! parce qu'un garçon, vois-tu bien..

DHENNEBON. Je comprends!.. des passions!.. des conquêtes!

M. DE ROUVRAY. Plus que je ne veux!

DHENNEBON. Est-il heureux!.. voilà une existence d'homme! Moi, si je n'avais pas enchaîné ma liberté, j'aurais voulu comme toi être homme à bonnes fortunes!.. c'est un bel état!..

M. DE ROUVRAY. Mais oui! malgré la concurrence... je te le dis sans vanité, parce que ces succès-là... ce n'est pas à moi que je les dois... c'est à ma fortune... à ma position politique... Je me suis fait quelque réputation à la tribune! Je suis de l'opposition, je suis avocat, je parle... quoi qu'il arrive, je parle toujours contre... je suis indépendant!

DHENNEBON. Est-il heureux!

M. DE ROUVRAY. Voilà comment nos amis m'ont fait nommer à cent lieues d'ici dans un département...

DHENNEBON. Où tu es connu!

M. DE ROUVRAY. Je n'y avais jamais mis le pied!..

DHENNEBON. Au lieu de se donner la peine de choisir quelqu'un de leur endroit!..

M. DE ROUVRAY. Que veux-tu? Ils avaient cet automne leurs vignes et leurs vendanges, ils ne pouvaient pas s'occuper de leur opinion... il leur en faut une toute faite! Dans la province, d'ailleurs, c'est l'usage, on fait tout venir de la capitale! et un mandataire qu'on leur envoie de Paris leur paraît bien plus beau qu'un député du crû... quelque bon propriétaire, qui s'occuperait de leurs affaires .. mais qui ne parlerait pas! Tu ne peux t'imaginer quel effet cela produit quand le journal arrive, et qu'ils se disent : « Notre député a parlé! »

DHENNEBON. Même quand il ne parle pas d'eux!

M. DE ROUVRAY. C'est égal!.. c'est un grand bonheur pour le département! et puis, ils ont un avantage avec moi; je heurte tout le monde, je ne pense jamais comme les autres, et quand on est de mon avis, je n'en suis plus! l'indépendance avant tout!

DHENNEBON. Tu as raison! voilà l'homme libre! il n'est soumis à rien... tandis que moi, obligé par ma place de répondre au public, d'obéir au chef de division, au ministre, au conseil d'État, à tout le monde! tremblant devant le pouvoir! enchaîné comme un forçat, à un bureau impitoyable! (*Tirant sa montre.*) Deux heures dans l'instant!.. j'aurai aussitôt fait de ne pas y aller aujourd'hui! (*Reprenant.*) Enfin, mon ami, l'esclavage administratif est une tyrannie de tous les moments; tandis que toi!..

M. DE ROUVRAY. Je brave tout!.. je suis au-dessus de tout! je n'ai besoin de personne!

DHENNEBON. Ce cher ami!

M. DE ROUVRAY. Et comme j'avais un service à te demander...

DHENNEBON. Parle, mon ami!

M. DE ROUVRAY. Je n'ai pas voulu, comme je te l'ai dit, m'exposer aux chances du mariage et à tous les tracas qui en sont la suite! grâce au ciel, un garçon n'a pas d'enfants, n'a pas d'héritier direct... mais... mais... il a quelquefois par ci... par là... des filleuls!..

DHENNEBON. Et tu as des filleuls?

M. DE ROUVRAY. J'en ai un dont je ne conviens pas, excepté avec toi: un joli garçon, je m'en flatte... que j'ai élevé, d'après mon système, dans les idées jeune-France... des idées de progrès.

DHENNEBON. Et en fait-il?

M. DE ROUVRAY. Du tout... D'abord... il n'a pas voulu rester au collége, où je l'avais mis, parce qu'il trouvait humiliant d'obéir à ses maîtres; de même chez le notaire, chez l'avoué, dans toutes les professions que je lui ai données... il ne veut être rien... que libre ..

DHENNEBON. C'est un bel état!

M. DE ROUVRAY. Oui, mais très-cher, pour moi du moins! et pour m'en débarrasser, j'ai pensé à la carrière des places. Peux-tu, pour commencer, le faire entrer surnuméraire dans ton bureau?

DHENNEBON. J'en dirai deux mots à notre chef de division que je vois aujourd'hui à Passy; et dès qu'il saura que c'est pour toi...

M. DE ROUVRAY. Garde-t'en bien!.. je ne dois pas paraître; parce que, dans ma position... si je demandais quelque chose au pouvoir... moi, député indépendant, tous mes amis politiques me tomberaient sur le corps!

DHENNEBON. Tu n'es donc pas libre de faire ce que tu veux?

M. DE ROUVRAY. Non, mon ami! voilà pourquoi je me confie à ton obligeance et à ta discrétion; de mon côté, si je puis te rendre quelque service, te donner une position indépendante!..

DHENNEBON. Voilà!.. il n'y a que cela qui manque à mon bonheur! les six mille francs du gouvernement sont là comme un poids que je voudrais augmenter!.. parce que six mille francs, avec femme et enfant, ce n'est pas vivre!

M. DE ROUVRAY. Je t'en ferai avoir douze, quinze, plus encore, si tu veux; et, pour commencer, prends d'abord de nos chemins de fer... je suis un des administrateurs... cinquante pour cent de bénéfice, et si tu veux vingt-cinq actions, je n'ai qu'un mot à dire à mon neveu l'agent de change!

DHENNEBON. Ah! ton neveu est agent de change?

M. DE ROUVRAY. Oui, l'aîné, Léon de Saint-Rambert; et son frère, Edgard, est dans le militaire... officier supérieur, aide-de-camp du prince, il est fort bien en cour... un garçon charmant que je loge chez moi, à Paris.

DHENNEBON. Malgré tes opinions et tes amis politiques?..

M. DE ROUVRAY. Cela a fait d'abord quelques difficultés... mais ils me permettent d'être oncle!..

DHENNEBON. Ce n'est pas un emploi salarié!..

M. DE ROUVRAY. Au contraire!.. et à propos de cela, mon neveu Edgard avait quelque chose à demander au ministère de la guerre... je lui ai conseillé de s'adresser à toi, et il a dû aller à ton bureau...

DHENNEBON. Aujourd'hui!.. il a été à mon bureau!..

M. DE ROUVRAY. Oui, mon ami.

DHENNEBON. Eh bien! il est plus habile que moi... qui n'ai pas pu y mettre les pieds! le pauvre garçon aura fait une course inutile!

EDGARD, *en dehors*. Ah! M. Dhennebon est encore ici!

M. DE ROUVRAY. Tiens!.. c'est lui!.. qui ne te trouvant pas au ministère, sera venu te réclamer jusque chez toi!

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EDGARD.

DHENNEBON, *allant à lui*. Qu'il soit le bienvenu?.. Entrez, monsieur Edgard, vous êtes ici en pays de connaissance!

EDGARD. Je vois, Monsieur, que mon oncle avait eu la bonté de m'annoncer, et de vous prévenir de ma visite.

M. DE ROUVRAY. Oui, mon ami, je te laisse avec Dhennebon, mon ancien camarade, qui t'accordera tout ce que tu voudras... Je vais, moi, m'occuper de ses intérêts auprès de ton frère Léon; il n'est pas encore trois heures, et la Bourse ne sera pas encore fermée.

DHENNEBON. Que de bontés!

M. DE ROUVRAY. Sois tranquille, tu auras tantôt tes coupons d'actions.

DHENNEBON. Et de l'argent?

M. DE ROUVRAY. Est-ce qu'on s'en sert jamais! tu achètes pour vendre!.. et tu vends pour acheter!.. ne t'inquiète de rien... j'arrangerai cela comme pour moi. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

DHENNEBON, EDGARD.

DHENNEBON. Voilà un véritable ami!.. et je suis trop heureux d'être utile à lui, ou aux siens!

EDGARD. Je suis bien indiscret, sans doute, de venir ainsi vous déranger de vos travaux et de vos importantes occupations.

DHENNEBON. Nous sommes, il est vrai, tellement assujettis!.. je n'ai pas encore pu, de la matinée, sortir de chez moi! tandis que vous, Monsieur, un militaire!.. un jeune officier!.. quelle noble et belle profession!.. et point de soucis, point de chaînes!.. libre comme l'air!

EDGARD. Je ne vois pas cela : nous dépendons de tout le monde au contraire, et ma démarche en est la preuve. Depuis longtemps, mon oncle, mon frère, tous mes amis me pressent de m'établir; je sens qu'ils ont raison... et pourtant c'est presque malgré moi que j'ai cédé à leurs instances... mais un militaire ne peut se marier sans permission... je me suis adressé au roi, qui m'a dit : Cela ne dépend pas de moi!..

DHENNEBON. Ah! le roi ne peut pas!

EDGARD. Non, Monsieur... il m'a dit : Voyez le ministre! et le ministre m'a dit : Cela regarde M. Dhennebon, le chef de bureau; qu'il me fasse son rapport!

DHENNEBON. C'est juste... c'est moi qui délivre ces permissions, et je vous promets de ne pas vous faire attendre...

EDGARD. Vous êtes trop aimable!

—

SCÈNE VI.

EDGARD, DHENNEBON, ÉMILIE.

ÉMILIE, *apercevant Dhennebon, et souriant*. Comment, mon ami! est-ce que tu serais déjà de retour de ton bureau?..

DHENNEBON, *embarrassé*. Oui... oui, ma chère amie! *Pour changer la conversation, s'adressant à Edgard.*) Permettez que je vous présente ma femme, que vous ne connaissez pas.

EDGARD, *se retournant pour saluer madame Dhennebon*. O ciel!..

DHENNEBON. Comme le voilà troublé!.. (*A Émilie.*) C'est singulier, n'est-ce pas?..

ÉMILIE, *balbutiant*. Oui... mon ami!

DHENNEBON. Eh bien! et toi aussi!.. Qu'est-ce que cela veut dire?

ÉMILIE. Qu'il y a près de cinq ans que je n'ai vu Monsieur, mais que nous nous connaissons beaucoup.

DHENNEBON. Comment, cinq ans!.. c'est-à-dire avant mon mariage!

ÉMILIE. Précisément!.. Monsieur venait très-assidûment chez ma tante!

DHENNEBON. Avec des intentions...

EDGARD, *souriant*. Très-légitimes!

DHENNEBON, *à Émilie*. Pour vous?..

ÉMILIE. Non, pour ma sœur.

EDGARD. Ah!.. ne me rappelez pas ce temps-là!.. j'ai tout oublié, excepté votre généreux appui, et l'intérêt que vous m'avez alors témoigné!.. Mais il était écrit que je ne pouvais réussir, puisque votre protection même n'a pu faire triompher mon peu de mérite!

DHENNEBON. Ma belle-sœur vous aurait refusé!..

EDGARD. Oui, Monsieur! et très nettement!

DHENNEBON. Elle n'en fait jamais d'autres!.. c'est une bégueule!.. Et si j'avais épousé une femme pareille...

ÉMILIE. Tu oublies qu'elle ne veut pas se marier.

DHENNEBON. Et elle fait bien!..

ÉMILIE. Alors de quoi la blâmes-tu?..

DHENNEBON, *embarrassé*. Je ne la blâme pas!.. je dis seulement que... je... (*A Edgard.*) Je m'en vais faire mon rapport, et si vous voulez prendre la peine de m'envoyer au plus tôt les noms, prénoms de la future...

EDGARD. Je vous les apporterai moi-même, si vous voulez le permettre. (*Dhennebon sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

EDGARD, ÉMILIE.

EDGARD. Vous deviez, Madame, m'accuser d'ingratitude de vous avoir ainsi négligée!.. mais j'avais quitté la France! Une mission éloignée que j'avais sollicitée m'a tenu plusieurs années absent, et à mon retour, le désir de vous revoir était combattu par la crainte de rencontrer ici votre sœur.

ÉMILIE. Elle m'avait quittée... elle habitait la Bretagne.

EDGARD. Ah!.. si je l'avais su!

ÉMILIE. Mais je dois vous dire que je l'attends aujourd'hui.

EDGARD, *faisant quelques pas*. Adieu, Madame, adieu!

ÉMILIE. Craindre à ce point sa présence! c'est bien flatteur pour elle!..

EDGARD. C'est faire trop d'honneur à ma constance!.. je ne voulais que lui éviter une vue peu agréable!.. car moi, je suis revenu à la raison!.. je suis guéri!.. et la preuve, c'est que je peux sans peine vous parler d'elle, et de ce que j'ai souffert!.. Maintenant ce n'est plus qu'un souvenir!.... Vous savez si je l'ai aimée!.. sa beauté, son esprit, l'élévation de son caractère, l'amitié même qu'elle me témoignait, tout ne justifiait que trop mon amour!.. et puis j'étais riche!.. elle ne l'était pas... et la fortune alors devient un si grand bonheur!.. si vous m'aviez vu ivre de joie et d'espérance, jeter à ses pieds ma vie, mon avenir! Ah! quel désenchantement! quel froid glacial se glissa jusqu'à mon cœur, lorsque j'entendis cette femme, que je supposais aimante et sensible, calculer devant moi, avec une raison désespérante, toutes les chances probables du mariage!.. me démontrer que pour mon bonheur, comme pour le sien, il fallait rester libre! que c'était là son seul vœu!.. quand le mien était de lui obéir!.. quand, fortune et liberté, je lui aurais tout donné!.. Et le plus terrible encore, c'est qu'il n'y avait pas d'autre obstacle!.. c'était le seul!.. Ah! si elle avait aimé quelqu'un, si j'avais eu un rival! j'aurais été trop heureux!.. je l'aurais tué, ou il m'aurait délivré de mes tourments! Mais non, tout venait se briser contre sa volonté, contre un système égoïste, où son esprit et son sang-froid lui donnaient l'avantage; j'avais trop d'amour pour avoir raison, et à tous ses sophismes je ne répondais que par un mot: Je vous aime!.. Vain effort! inutile argument! qui ne persuade que ceux dont on est aimé!.. Tenez!.. tenez!.. ne parlons plus de ce moment, car il réveillerait peut-être quelques idées de haine et de colère dans un cœur qui ne veut désormais connaître que deux sentiments: oubli, et amitié!

ÉMILIE. Pauvre Edgard!

EDGARD. Non, Madame! non, je ne suis plus à plaindre!.. car je vois clair maintenant! je lui rends justice... je pense comme elle!.. avec un pareil caractère nous n'aurions pas été heureux ensemble!.. puissions-nous l'être séparément!.. elle, du moins! car le dépit a pu me rendre injuste, mais non indifférent!.. Et que fait-elle?.. que devient-elle?.. quel est son sort?

ÉMILIE. Fort tranquille, je le suppose; elle soutient fièrement la gageure!.. elle a voulu être vieille fille, et cela commence! Vingt-cinq ans!.. la grande majorité!.. limite redoutée, qui pour une demoiselle sépare la jeunesse de l'âge raisonnable!

EDGARD. Et depuis longtemps elle habitait la province?..

ÉMILIE. Près de sa marraine, une femme de mérite, dont vous aurez sans doute entendu parler!.. une baronne immensément riche qui, comme elle, n'a jamais voulu se marier... et qui s'était réfugiée dans ses terres, pour s'y livrer aux arts et à la littérature: mademoiselle Palmire de Vaucresson!

EDGARD. Un bas-bleu! une femme poëte!

ÉMILIE. Qui fait des vers charmants!

EDGARD. Ah! mon Dieu! vous me faites peur!.. cette maladie-là se gagne!.. est-ce que votre sœur...

ÉMILIE. Non, vraiment!

EDGARD. Je respire!.. j'aurais été trop vengé!.. Et qui la ramène à Paris?

ÉMILIE. Elle a perdu son amie!.. la baronne vient de mourir, et Esther, ma sœur, se trouvant seule dans le monde, a enfin cédé à mes instances... elle vient habiter avec moi .. dans cette maison.

EDGARD. Je ne puis que l'en féliciter! Vous, Madame, si judicieuse et si sage, parviendrez sans doute, par votre influence, et plus encore par votre exemple, à vaincre ses préjugés!.. à la ramener à la raison!..

ÉMILIE, *souriant*. La raison, dites-vous?.. sais-je de quel côté elle est? il ne m'appartient pas de décider la grave question du mariage et du célibat.

EDGARD. Mais vous, Madame!

ÉMILIE. Moi!.. je me trouve la plus heureuse des femmes! J'ai un mari excellent! un enfant que j'adore! une fortune comme je la désire; car en m'ordonnant l'ordre et l'économie, elle me permet d'apporter ma part dans le bien-être dont nous jouissons: paix intérieure, douce gaieté, plaisirs modestes... quelques amis!.. dont le nombre, j'espère, vient de s'augmenter! voilà ma vie!.. Le mariage est-il toujours ainsi, ou suis-je une exception?.. je l'ignore, et n'en veux rien conclure, sinon que dans ce dernier cas je dois bénir ma position, et me dire plus que jamais: Mon Dieu! que je suis heureuse!

EDGARD. Et vous méritez de l'être!.. et plus heureux encore celui qui a su apprécier et deviner tant de bonté, tant de raison!..

ÉMILIE. Ah! mon nouveau... ou plutôt mon ancien ami!.. vous êtes trop indulgent, ou trop galant!.. ce n'est pas là ce que j'attends de vous!.. c'est de la franchise, et surtout votre confiance!.. oui, Monsieur, ne croyez pas que je veuille vous rendre vos compliments; mais vous êtes si bon!.. vous feriez un si bon mari! et l'espèce, dit-on, en est si rare!.. comment n'êtes-vous pas marié?..

EDGARD. Il est question pour moi, dans ce moment, d'une alliance assez belle... peu de fortune, il est vrai... mais un grand nom!.. une grande famille!..

ÉMILIE. A la bonne heure!

EDGARD. J'ai longtemps hésité..... et au moment de conclure... il me semble que je ne suis plus décidé.

ÉMILIE. Et pourquoi?.. est-ce que la personne n'est pas bien?

EDGARD. Si, vraiment!.. mais le passé... (*La regardant.*) et surtout le présent, me rendent très-difficile.



DHENNEBON. Encore la promener! — Acte 2, scène 7.

EMILIE, *prêtant l'oreille.* Écoutez!.... une voiture!.. oui, c'est ma sœur!.. c'est elle!..

EDGARD. Je vous laisse!

ÉMILIE. Et pourquoi donc?..

EDGARD, *troublé.* Après une aussi longue absence, elle doit désirer être seule avec vous, et je sacrifie le plaisir de la voir à la crainte d'être indiscret! (*Il la salue, et sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VIII.

ÉMILIE; ESTHER ET MADAME GESLIN, *entrant par la porte à droite.*

ESTHER, *courant à Émilie qu'elle embrasse.* Ma bonne sœur!

MADAME GESLIN, *pendant que les deux sœurs sont dans les bras l'une de l'autre.* Si Mademoiselle voulait seulement m'écouter...

ESTHER. Cela suffit, madame Geslin!.. Allez-vous recommencer cette discussion? il n'y a personne au monde d'aussi obstinée que vous!

MADAME GESLIN. Peut-être! (*Lui présentant un papier.*) Voici le bulletin des Messageries, et la preuve que nos effets ont été enregistrés; si, après cela, votre malle et votre boîte à chapeau ont été changées au bureau... ce n'est pas ma faute! deux femmes seules dans une diligence!

ESTHER. C'est bien!

MADAME GESLIN. Est-ce qu'on peut se faire obéir?.. est-ce que le conducteur vous écoute seulement?.. Mademoiselle ne veut jamais de cavalier avec nous!

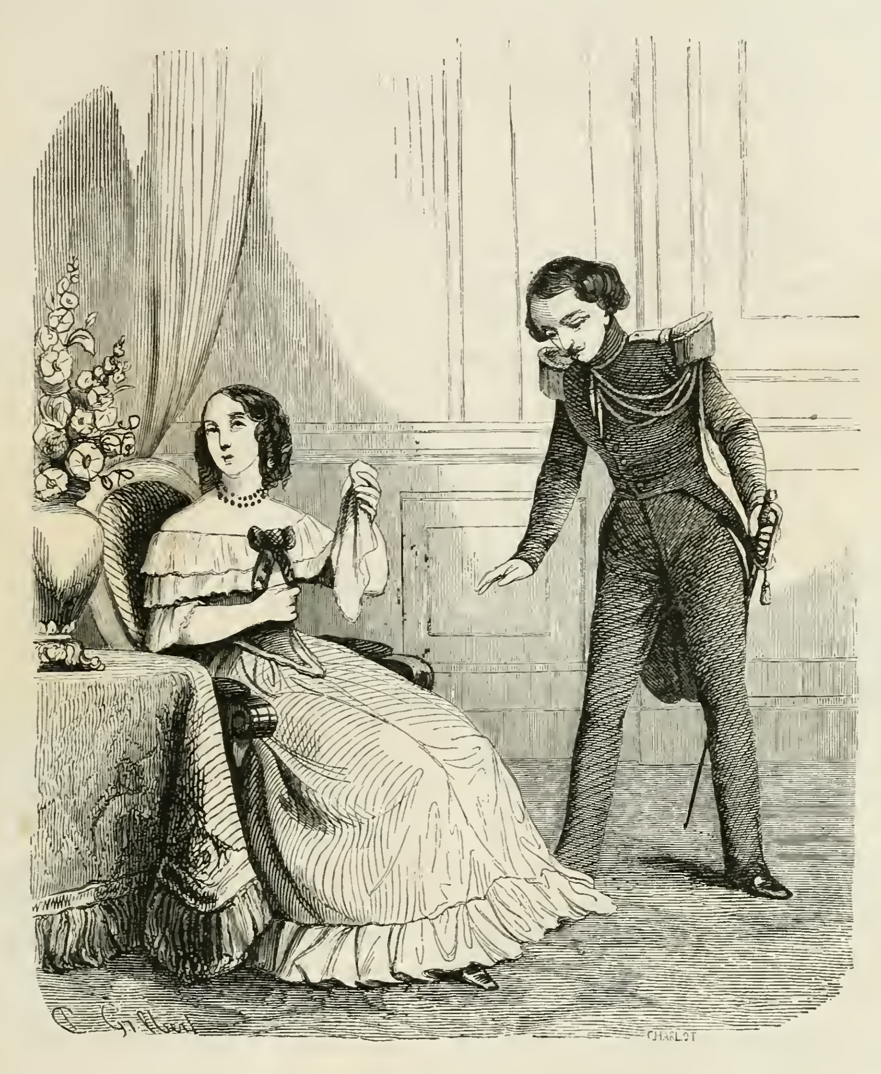
ESTHER. C'est mon idée.

MADAME GESLIN. Si c'est pour qu'on ne nous en conte pas en route, nous n'y gagnons guère!.. car au lieu d'un, nous en avons cinq ou six! . il n'y a pas de commis-voyageur qui ne se croie le droit de faire le galant!

ÉMILIE, *riant.* Il serait vrai?

ESTHER. Non, ma sœur!.. madame Geslin, ma femme de chambre, s'effraie de tout!

MADAME GESLIN. Ah! je m'effraye de tout! et les bons mots, et les récits de ces messieurs!.. passe pour moi... je puis



ESTHER, *portant la main sur son cœur.* Ah! je ne m'étais pas trompée. — Acte 3, scène 11.

entendre... mais j'ai été obligée de leur imposer silence, et de leur dire : « Messieurs! ma maîtresse n'est pas mariée, elle est demoiselle ! »

ESTHER, *avec impatience.* Madame Geslin!..

MADAME GESLIN. Il était temps!.. depuis ce moment, du moins, la conversation a été convenable ; et sauf quelques plaisanteries à double entente sur les ingénues qui sont majeures, sur le boston, la province, et le caractère acariâtre des vieilles filles, plaisanteries que j'ai eu l'air de ne pas entendre...

ESTHER. Il suffit!.. je vous ordonne de vous taire!

MADAME GESLIN. Je me tais, Mademoiselle; mais ce n'est pas moins très-désagréable!.. et si seulement feu mon mari avait été avec nous!..

ÉMILIE. Madame a été mariée?

MADAME GESLIN. Trois fois, Madame!

ÉMILIE, *gaiement.* Voilà une puissante alliée!.. un argument vivant qui prouve pour le mariage!..

ESTHER. Ou pour la soumission de madame Geslin; il y a des gens qui aiment à obéir.

MADAME GESLIN. Eh! mon Dieu! Mademoiselle, je n'ai jamais été plus libre que sous mes trois maîtres! je veux dire mes trois maris! je faisais tout ce que je voulais ; mais, depuis mon dernier veuvage, depuis que je suis entrée chez mademoiselle de Vaucresson, votre marraine...

ÉMILIE, *bas, à Esther.* Ah! c'est de là qu'elle vient?

ESTHER. Oui; ma marraine, qui y tenait beaucoup, me l'a laissée, me l'a léguée!..

ÉMILIE, *à demi-voix.* Ce serait le cas de renoncer à la succession.

ESTHER, *à madame Geslin.* Voyez la chambre que ma sœur me destine... mettez tout en ordre; et tantôt nous sortirons.

MADAME GESLIN. Une belle idée! Après un aussi long voyage, et fatiguée comme vous l'etes! ce qu'il y a de mieux est de se reposer.

ESTHER. Sans doute; mais j'ai affaire, et comme je ne puis sortir seule...

MADAME GESLIN. Si vous ne songez pas à votre santé, c'est à moi de m'en occuper. Oui, Mademoiselle!.. vous direz ce que vous voudrez, je ne vous laisserai pas être malade! demain il sera assez tôt! d'autant plus qu'à cette heure vous

ne trouverez plus les gens d'affaires que vous voulez voir.

ESTHER, *impatientée*. C'est bon!.. c'est bon!.. en voici beaucoup trop sur ce sujet!

MADAME GESLIN, *à part*. Et elle est de mauvaise humeur encore!.. Les maîtres sont si difficiles et si ingrats! surtout les vieilles filles!.. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IX.

ÉMILIE, ESTHER.

ÉMILIE. Ma bonne sœur! que j'avais envie de t'embrasser et de me trouver seule avec toi!.. J'ai cru qu'elle ne nous laisserait pas!

ESTHER. Ma marraine, qui était trop bonne, lui avait laissé prendre une autorité!..

ÉMILIE. Qui continue sous ton règne! car c'est elle qui commande... et qui est la maîtresse!

ESTHER. Dans des misères!.. dans les petites choses!

ÉMILIE. La vie intérieure en est faite, elle ne se compose que de cela; et tout calculé, je trouve qu'il vaut autant être menée par son mari que par sa femme de chambre!.. Mais elle parlait d'hommes d'affaires... Comment en as-tu besoin?

ESTHER. C'est que ma fortune est un peu en désordre; ce que je possède est si mal placé!

ÉMILIE. C'est toi qui as voulu t'en charger!

ESTHER. Oui, sans doute! pour ne dépendre de personne!.. Mais je n'entends rien aux notaires et aux avoués... Comment fais-tu?

ÉMILIE. C'est mon mari que cela regarde... Il a fait son droit, il connaît les affaires... Moi je ne m'en mêle pas... Un mari... c'est un intendant.

ESTHER. Ah!

ÉMILIE. Du reste, je t'indiquerai son notaire.

ESTHER. Tu y viendras avec moi?

ÉMILIE. Pourquoi donc?

ESTHER. C'est gênant d'être seule en tête-à-tête, même avec un notaire... Avec cela que maintenant ils sont tous jeunes... et l'année dernière, pour une circonstance pareille et fort indifférente, on a tenu des propos qui m'ont été désagréables!

ÉMILIE. Je n'en reviens pas! car moi, qui suis plus jeune que toi, j'irais seule chez tout ce monde-là, qu'on n'en dirait rien.

ESTHER. C'est bien différent! toi, tu es mariée!

ÉMILIE. Je sors quand j'en ai envie, je rentre quand il me plaît, j'accepte le bras qui me convient.

ESTHER, *avec impatience*. Toi!.. tu es mariée!

ÉMILIE. C'est singulier!.. moi, esclave, je fais tout ce que je veux! et toi, libre et indépendante...

ESTHER. Maintenant!.. mais dans quelques années, j'aurai les mêmes droits!

ÉMILIE. Oui, quand tu seras tout à fait vieille!.. beau privilége qui coûte trop cher à acquérir!

ESTHER. En attendant... j'aurai ta fille, ma petite nièce.

ÉMILIE. Elle a quatre ans!

ESTHER. N'importe!.. je la prendrai... je sortirai avec elle... C'est un maintien, une sauvegarde...

ÉMILIE. Ma pauvre sœur! tu voulais te passer de tout le monde, et tu dépends de tous... même d'une enfant!

ESTHER. Quelle idée! C'est parce que je le veux bien, car je n'ai besoin de personne.

ÉMILIE. A la condition de vivre dans l'isolement!

ESTHER, *avec dépit*. Et souvent je le préférerais! La position qu'on nous fait dans le monde est si fausse, si injuste, si absurde! Une femme mariée, eût-elle seize à dix-sept ans, a le droit de parler, elle a le droit de tout dire, et j'ai à peine celui d'entendre! A la moindre plaisanterie banale que vient de hasarder un sot, je vois se diriger vers moi des regards curieux et malins qui s'étonnent de me voir troublée, et me feraient un crime de ne pas rougir! et si, perdant enfin patience, un regard de mépris ou un mot piquant les déconcerte ou les réduit au silence, il me semble les entendre, entre eux, me traiter de prude ou de revêche; épithètes qui nous reviennent de droit, attribut obligé du célibat!.. Alors cette idée-là vous irrite, vous fâche, vous aigrit le caractère; on devient réellement méchante, railleuse, satirique, et grâce à eux-mêmes, leur calomnie se trouve une réalité!.. Témoin ma pauvre marraine, avec qui je viens de passer les années les plus pénibles et les plus tristes.

ÉMILIE. Vous, amies intimes!

ESTHER. Nous nous aimions toujours, mais nous nous disputions sans cesse! La vie serait si longue sans cela!

ÉMILIE. Et si quelqu'un cependant pouvait se passer de famille et d'intérieur, c'était elle!.. avec ses goûts et son existence d'artiste!

ESTHER. Sans doute!.. noblesse de sentiments, esprit élevé, talents remarquables, elle avait tout réuni! mais son isolement l'accablait; elle ne savait que faire, et cherchait dans son imagination ce qu'elle ne pouvait trouver en son cœur! J'écoutais ses vers, qui étaient fort beaux; mais je les connaissais tant!.. Et puis toujours dans les cieux! toujours de la poésie, c'est ne pas vivre! on n'existe qu'en prose!.. et fatiguée d'esprit, j'étais heureuse de me délasser avec madame Geslin : c'était mon seul plaisir! et je périssais d'ennui!.. Mais quand j'ai vu ma pauvre marraine malade et souffrante, tout a été oublié! et dans ses derniers moments, ému des soins que je lui prodiguais, touché peut-être de mon amitié et de ma douleur, ce cœur que je croyais insensible et égoïste m'a montré tant de tendresse et de reconnaissance, que je m'en veux maintenant de l'avoir mal jugé, ou plutôt de ne l'avoir pas deviné!

ÉMILIE. Et riche comme elle l'est, sans parents, sans héritier connu, je ne doute pas qu'elle n'ait fait quelque disposition en ta faveur.

ESTHER. A quoi bon?... je n'ai besoin de rien; j'aurai toujours assez pour vivre seule.

ÉMILIE, *souriant*. Seule!.. il est heureux alors que tu ne te sois pas trouvée ici tout à l'heure avec notre ancien ami Edgard de Saint-Rambert; vos discussions auraient recommencé.

ESTHER. Ah!.. M. Edgard était ici tout à l'heure?..

ÉMILIE. Il est parti au moment où l'on annonçait ton arrivée.

ESTHER. Fidèle à ses principes, je ne doute pas qu'en mon absence il ne les ait mis en action, et qu'il ne se soit marié!

ÉMILIE. Pas encore...

ESTHER. Ah!.. pas encore!

ÉMILIE. Mais cela ne tardera pas... il est question pour lui d'un mariage important qui bientôt va avoir lieu.

ESTHER. Je lui en ferai compliment, et à celle qu'il a choisie!

ÉMILIE. N'est-ce pas? surtout si elle a su l'apprécier; car c'est un si galant homme!.. (*Se retournant.*) Eh!.. c'est monsieur mon mari que je te présente!

—

SCÈNE X.

DIENNEBON, ÉMILIE, ESTHER.

ESTHER, *allant à lui*. Mon cher beau-frère!

DIENNEBON. Ma chère belle-sœur! y a-t-il longtemps que l'on ne vous a vue? (*Bas, à sa femme.*) Dieu! comme je la trouve vieillie!..

ÉMILIE. Veux-tu te taire!

DHENNEBON, *de même*. Les demoiselles à cet âge-là se fanent tout de suite!.. tandis que toi... quelle différence!

ESTHER. Que dit-il?

ÉMILIE. Rien... il me parle de ton appartement, et nous allons arranger cela ensemble pour que tu sois comme chez oi, et tout à fait libre. (*Elles causent à voix basse toutes les deux.*)

DHENNEBON, *à part*. Ce diable de Rouvray vient de m'envoyer ses coupons de chemin de fer!.. et pour la première chose que j'ai faite sans consulter ma femme... ça m'inquiète horriblement! (*S'approchant.*) Chère amie, je voudrais bien te parler.

ÉMILIE. Plus tard!.. Je suis là avec ma sœur!..

DHENNEBON. C'est juste!.. Tu ne veux pas que nous sortions ensemble tout à l'heure?

ÉMILIE. Pourquoi?..

DHENNEBON. Pour nous promener.

ÉMILIE. Du tout!

DHENNEBON. Alors, je reste... c'est que, tu ne sais pas, M. de Rouvray était ici tout à l'heure.

ESTHER. M. de Rouvray!.. je connais ce nom... le comte de Rouvray?

DHENNEBON. Précisément.

ESTHER. Un parent éloigné... un arrière-cousin de mademoiselle de Vaucresson, ma marraine!

ÉMILIE. Et de plus, l'oncle d'Edgard.

ESTHER, *à Dhennebon*. Eh bien?

DHENNEBON, *à sa femme, avec embarras*. Eh bien! il me parlait tout à l'heure des chemins de fer et de leurs actions, qui sont très-avantageuses...

ÉMILIE. Qu'est-ce que ça nous fait?

DHENNEBON, *hésitant*. Si nous en prenions quelques-unes? qu'est-ce que tu en dis?

ÉMILIE. Que ça ne convient pas à un employé qui ne s'y entend pas.

DHENNEBON. Mais les autres n'y comprennent rien non plus!

ÉMILIE. C'est pour cela qu'ils en prennent.

DHENNEBON, *avec embarras*. C'est qu'il m'avait proposé...

ÉMILIE. Tu refuseras!

DHENNEBON, *de même*. Et sous quel prétexte?

ÉMILIE. Tu diras : Ma femme ne veut pas!

DHENNEBON. C'est vrai! Et s'il demande pourquoi?

ÉMILIE. Parce que je ne veux pas!

DHENNEBON. C'est juste!.. ça répond à tout!..

ÉMILIE, *à Esther qu'elle emmène*. Viens, chère amie!

ESTHER, *bas, à sa sœur, en s'en allant*. C'est inconcevable! une soumission pareille dans un mari!

ÉMILIE, *souriant*. Tu le vois!.. voilà comme nous sommes, nous autres esclaves! (*Elles sortent toutes les deux par la porte à droite.*)

—

SCÈNE XI.

DHENNEBON, *puis* M. DE ROUVRAY.

DHENNEBON. Au fait!.. dès que ma femme n'en veut pas, il faudra bien que Rouvray les reprenne. (*Le voyant entrer.*) Ah! c'est toi! quel bon hasard t'amène?

M. DE ROUVRAY. Je suis bien aise de te trouver encore. J'ai des renseignements à te demander sur quelqu'un que tu dois connaître : une demoiselle de province, fille majeure, mademoiselle Esther Delaroche...

DHENNEBON. Oui, vraiment!

M. DE ROUVRAY. Parente ou alliée, vient-on de me dire, de M. Dhennebon, chef de bureau à la guerre.

DHENNEBON. C'est ma belle-sœur... la sœur de ma femme.

M. DE ROUVRAY. Très-bien. Dis-moi où je pourrai lui écrire?

DHENNEBON. Elle est ici, à Paris... et demeure chez nous.

M. DE ROUVRAY. Encore mieux!.. Je viens de recevoir pour elle, de Bretagne, des papiers que j'allais lui adresser.. et que j'aime mieux lui remettre à elle-même... si tu veux bien le permettre.

DHENNEBON, *l'arrêtant*. Un instant!.. je voulais te parler de nos actions!..

M. DE ROUVRAY. Ah! tu en as reçu les coupons?

DHENNEBON. Oui, mon ami.

M. DE ROUVRAY. Bonne affaire pour nous... mon neveu nous en a acheté à un cours excellent!.. et avant la fin de la Bourse ça avait déjà monté!

DHENNEBON. J'en suis enchanté! parce que je voulais te prier de les reprendre.

M. DE ROUVRAY. Pourquoi cela? as-tu peur!

DHENNEBON. Non, mon ami!..

M. DE ROUVRAY. Eh bien! alors, pourquoi?

DHENNEBON, *avec embarras*. C'est que... c'est que... ma femme ne veut pas!

M. DE ROUVRAY, *riant de pitié*. Ta femme ne veut pas!.. ah çà! tu n'es donc pas le maître?

DHENNEBON, *vivement*. Si, vraiment!

M. DE ROUVRAY. C'est donc ta femme qui commande?

DHENNEBON. Non, mon ami!.. c'est seulement son avis qu'elle m'a exprimé avec crainte et respect!

M. DE ROUVRAY. Est-ce qu'elle s'y connaît? est-ce qu'elle peut s'y connaître? et toi qui es homme, qui as du caractère, qui es le chef de la communauté... tu aurais besoin de son approbation pour une affaire excellente?

DHENNEBON, *hésitant*. Au fait, je suis le chef...

M. DE ROUVRAY. Une affaire qui peut t'enrichir, et qui commence déjà!.. cinq ou six cents francs de bénéfice!.. en une heure!

DHENNEBON. C'est plus que mes gratifications de toute l'année! et si cela continue ainsi...

M. DE ROUVRAY. Te voilà riche!

DHENNEBON. Mieux encore... me voilà mon maître!.. je n'irai plus au bureau... ou j'irai en voiture.

M. DE ROUVRAY. Cela dépend de toi... voilà l'occasion; et à moins que tu ne sois pas libre...

DHENNEBON, *avec fierté*. Je le suis!.. je le serai toujours!

M. DE ROUVRAY. Eh bien! alors, garde tes actions!.. nous avons justement aujourd'hui un petit dîner avec les deux ou trois principaux actionnaires... un dîner de garçons... quoiqu'ils soient tous mariés!.. veux-tu en être?.. je te régale!

DHENNEBON. Moi!..

M. DE ROUVRAY. Une partie fine! au Rocher de Cancale!.. nous nous amuserons!

DHENNEBON. Dame!.. mon ami!..

M. DE ROUVRAY. Il faut s'amuser quand on est jeune!.. et puis nous avons ce soir une loge à l'Opéra! une avant-scène!

DHENNEBON. Partie complète!

M. DE ROUVRAY. Oui, vraiment!

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GESLIN.

MADAME GESLIN. Madame fait demander à Monsieur à quelle heure il faudra la voiture pour Passy.

DHENNEBON. Passy!.. ah! mon Dieu!.. je n'y pensais plus! je dîne aujourd'hui avec ma femme et ma fille...

M. DE ROUVRAY. Tu y dînes tous les jours!

DHENNEBON. Oui! mais c'est à Passy, chez mon chef de division!.. un homme à ménager!

M. DE ROUVRAY. Est-ce toi que j'entends?.. un homme libre! un homme qui a de la fierté dans le cœur! tu préférerais le dîner du pouvoir à celui de l'amitié?

DHENNEBON. Non, sans doute!

M. DE ROUVRAY. Un dîner aussi humiliant! un dîner qui est presque ministériel, excepté qu'il ne sera pas aussi bon!..

DHENNEBON. Ce n'est pas le dîner... c'est ma femme!

M. DE ROUVRAY. Ta femme!.. mais alors tu es donc esclave?.. tu ne peux pas aller au Rocher de Cancale sans sa permission?

DHENNEBON, *à demi-voix*. Mon ami, tu veux me débaucher!.. tu veux que je devienne mauvais sujet!

M. DE ROUVRAY. Je veux... que tu deviennes le maître! et il n'y a pour cela que le premier pas qui coûte!

MADAME GESLIN, *qui s'est tenue à l'écart, s'avançant en ce moment*. Eh bien! Monsieur... que dirai-je à Madame?..

M. DE ROUVRAY. Qu'il n'ira pas à Passy! qu'il ne veut pas!

DHENNEBON, *fièrement*. Oui! (*D'une voix plus douce.*) Je ne veux pas!.. une obligation, une affaire imprévue que je lui dirai... (*A part.*) J'en inventerai une... (*A M. de Rouvray.*) Eh bien! mon ami, tout à toi!

M. DE ROUVRAY. A la bonne heure!

DHENNEBON. Je suis libre!

M. DE ROUVRAY. Allons donc!.... Je me présente chez ta belle-sœur... et ici, tantôt, rendez-vous à six heures!..

DHENNEBON. A six heures!.. (*Voyant madame Geslin qui sort par le fond, il poursuit à voix haute.*) car, décidément, je n'irai pas à Passy!

M. DE ROUVRAY. Bravo!.. le gant est jeté! c'est la déclaration d'indépendance des États-Unis! (*Il entre par la porte à droite chez Esther, Dhennebon sort par la porte à gauche.*)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROUVRAY, *puis* EDGARD.

M. DE ROUVRAY, *sortant de la porte à droite, et parlant encore*. Adieu, Mademoiselle; j'attendrai vos ordres, et vous pouvez compter sur tout mon dévouement!.. (*La porte se referme.*) Elle est vraiment fort bien! et de l'esprit, du jugement; une femme supérieure! (*Apercevant Edgard qui entre par la porte du fond.*) Eh!.. c'est mon cher neveu!

EDGARD. Qui vous remercie, mon cher oncle, de votre recommandation auprès de votre ami. M. Dhennebon est un fort galant homme!.. très-obligeant... et je lui apporte les papiers qu'il m'a demandés.

M. DE ROUVRAY. Pour ton mariage avec mademoiselle de Néris?

EDGARD. Oui, mon oncle, je suis tout à fait décidé, et je vous prie de vouloir bien faire la demande dès aujourd'hui.

M. DE ROUVRAY. Diable!.. tu es donc bien amoureux?

EDGARD. Non, mon oncle, un mariage de raison!

M. DE ROUVRAY. S'il en est ainsi, il fallait qu'il fût *plus raisonnable*... qu'il fût plus riche!.. Quand on prend de la raison, on n'en saurait trop... et elle n'a presque rien!

EDGARD. Qu'importe!.. Le caractère... la famille, tout est convenable... et puis... (*D'un air rêveur.*) d'autres raisons!.. (*Se reprenant.*) Le roi daigne s'intéresser à ce mariage.

M. DE ROUVRAY. Je comprends!.. et vous serez admis à toutes les fêtes... aux présentations... aux bals de la cour!..

EDGARD. Pourquoi pas? Il y a là aussi bonne compagnie qu'ailleurs!.. et c'est du reste, fort agréable!

M. DE ROUVRAY. Et moi, je te l'avoue, je ne conçois pas qu'un jeune homme de sens, et qui a de la fierté dans le cœur, consente volontairement à enchaîner son indépendance, et à être, comme autrefois, gentilhomme à la suite. Et qu'est-ce qui lui en revient? de se montrer couvert d'un brillant uniforme, au camp ou au château; escorte indispensable, accompagnement obligé de toutes les revues et entrées solennelles; tapisserie permanente des fêtes royales où il se trouve honoré d'être debout dans la foule, quand il pourrait rester chez lui, libre, indépendant... et assis!.. Attendre son bonheur d'un sourire, sa fortune d'un caprice, et son opinion... de celle du maître!.. Je ne dis pas cela pour toi, mon neveu; mais voilà le courtisan du prince!

EDGARD. Et moi, mon oncle, je ne conçois pas qu'un homme libre, riche, qui n'a besoin de personne, et qui a quelque dignité dans l'âme, s'établisse volontairement le complaisant de la multitude, et aille chercher au-dessous de lui des maîtres pour caresser leurs exigences; je ne conçois pas que, pour se faire populaire, il se fasse esclave; qu'il mendie l'aumône de la faveur publique, et sacrifie tout au désir de la conserver ou à la crainte de la perdre; défenseur du contribuable, ennemi des impôts, et n'osant se soustraire à celui des souscriptions! prêchant la liberté, et n'osant manquer une ovation libérale, ou un banquet patriotique!.. humble et respectueux avec le journaliste dont il paie les éloges! ami du moindre industriel, et lui touchant dans la main... quand il est électeur!.. Dénigrer ce qui est en haut, exalter ce qui est en bas, suivre le torrent qui passe, sans l'arrêter ni le braver; se mettre aux gages de tous, et faire antichambre dans la rue!.. Je ne dis pas ça pour vous, mon cher oncle; mais voilà le courtisan du peuple!

M. DE ROUVRAY, *riant*. C'est beau!.. mais c'est fier!..

EDGARD. Chacun l'est à sa manière; et tenez, mon oncle, il vaudrait mieux, peut-être ne dépendre de personne; mais comme ici-bas il paraît que c'est difficile... je préfère, tout calculé, obéir au moins de maîtres possible.

M. DE ROUVRAY. Je n'obéis à personne; je n'appartiens qu'à moi et à mes amis.

EDGARD. Oui, mais vous en avez tant!.... En tout cas, je suis du nombre, je l'espère; et malgré nos discussions, il est un chapitre sur lequel nous nous entendrons toujours.

M. DE ROUVRAY, *lui tendant la main*. Tu dis vrai!..

EDGARD. J'y compte bien!..

M. DE ROUVRAY. Et, puisque tu le veux, puisque cela te fait plaisir, j'irai dès aujourd'hui chez M. de Néris faire ta demande.

EDGARD. Ce n'est pas tout; et, pendant que j'y suis, j'ai encore un service à vous demander.

M. DE ROUVRAY. Parle.

EDGARD. Il me faut de l'argent!

M. DE ROUVRAY. Pour ta corbeille?..

EDGARD, *secouant la tête*. Non, pour autre chose!.. Il m'en faut beaucoup.

M. DE ROUVRAY. Permets donc!.. je suis libéral, c'est connu; mais tu abuses de l'expression!.... j'ai donné pas mal le mois dernier.

EDGARD. Ce n'est pas pour moi, vous le savez, c'est pour mon frère l'agent de change.

M. DE ROUVRAY. Passe pour lui donner des affaires! mais de l'argent!.. ça devient une mauvaise spéculation!

EDGARD. Non, mon oncle, c'en est une bonne! vous sauvez un honnête homme, victime de désastres et de faillites qu'il ne pouvait prévoir! grâce au ciel on n'a rien su! tout est réparé!.. Son honneur... le nôtre est intact; venez encore ce mois-ci à son aide, et un bel avenir s'offre à lui!.. C'est une trentaine de mille francs qu'il lui faut.

M. DE ROUVRAY. Trente mille francs!

EDGARD. Je m'engagerai pour lui... je signerai... J'ai fait ce que j'ai pu... vous le savez! sans cela...

M. DE ROUVRAY. Oui... oui... je sais que tu es un brave jeune homme, et un bon frère!.. mais trente mille francs!.. diable!.. trente mille francs!

EDGARD. Qu'est-ce que c'est que ça, pour vous qui êtes garçon?

M. DE ROUVRAY. Garçon!.. garçon!.. ils n'ont que ce mot-là!.. tous ceux qui me demandent, me disent : « Vous êtes garçon... » La belle avance! et le beau profit!.. On ne se marie pas pour n'avoir ni dépense de ménage, ni embarras de famille... et voilà les neveux, les parents, les filleuls!..

EDGARD. Ah! vous avez été parrain!.. c'est de droit!.. c'est le revenu habituel des célibataires.

M. DE ROUVRAY. Eh! non... tu sais bien... ce que je t'ai dit dans le temps...

EDGARD. Ah! oui, mon petit cousin Télémaque!

M. DE ROUVRAY. Eh bien! oui!.. Télémaque!.. Télémaque n'est pas sage.

EDGARD. C'est peut-être la faute de Mentor?

M. DE ROUVRAY. Eh! non; je l'ai élevé comme un prince!.. et ce gaillard-là est devenu républicain!.. il ne veut obéir à personne... il s'étonne de ce que je suis riche et de ce qu'il ne l'est pas!.. et il voulait me prouver dernièrement que nous devions partager.

EDGARD. C'est de l'égalité.

M. DE ROUVRAY. Pas pour moi!.. sans compter d'autres ennuis, d'anciennes passions dont on ne sait comment se défaire, des exigences féminines!

EDGARD. Oui... oui... mademoiselle Clorinde ou mademoiselle Amanda, dont j'ai entendu parler hier soir au foyer de l'Opéra..

M. DE ROUVRAY. Du tout... du tout... mais elles ou d'autres... tourmenté ainsi de tous les côtés, je ne sais souvent où donner de la tête.

EDGARD. Faites comme moi, mariez-vous.

M. DE ROUVRAY. J'en ai eu quelquefois l'idée, comme ces remèdes violents auxquels on se décide tout à coup; et puis j'y voyais une foule d'obstacles : toi, d'abord. . dont je n'ai jamais eu qu'à me louer, et que je ne veux pas priver de mon héritage.

EDGARD. N'est-ce que cela, mon cher oncle? je n'y ai jamais compté, et je vous ai toujours aimé *gratis*. Je mourrai probablement avant vous, car je parviendrai ou je me ferai tuer; dernièrement ça a bien manqué... Vous voyez bien que, de toutes les manières, je n'aurai besoin de personne. Ainsi, que ça ne vous inquiète pas; mariez-vous quand il en est temps et que vous êtes jeune encore : quarante ans, c'est le bel âge!

M. DE ROUVRAY. C'est ce que me disent toutes les veuves, et même quelques mamans qui ont encore des filles à marier...

EDGARD. N'attendez pas davantage; songez à votre vieillesse. Sans appui et sans consolation, voyez en perspective les rhumatismes, la goutte, dernière compagne du vieux garçon... et la seule souvent qui lui demeure fidèle! Songez aux collatéraux, aux filleuls même, qui peut-être déjà calculent l'instant du partage!

M. DE ROUVRAY. Tais-toi!.. tais-toi!.. tu me fais peur!

EDGARD. C'est ce qu'il faut!.. La seule difficulté c'est de trouver quelque chose qui vous convienne... car vous n'êtes pas aisé à marier.

M. DE ROUVRAY. Je le sais bien... mais j'ai depuis quelques moments une idée... c'est d'abord d'épouser une femme très-riche... c'est nécessaire pour réparer quelques brèches déjà faites, et d'autres qui se préparent : témoin tes trente mille francs.

EDGARD. Très-bien raisonné!

M. DE ROUVRAY. Ensuite, d'épouser non pas une jeune personne de seize à dix-sept ans, mais une femme de vingt-six à trente, fraîche et jolie encore... commençant sa seconde jeunesse... enfin les premiers beaux jours d'automne, ce que nous appelons l'été de la Saint-Martin.

EDGARD. C'est très-convenable.

M. DE ROUVRAY. N'est-ce pas? Bien entendu qu'elle gardera sa liberté, comme moi la mienne; elle fera ce qu'elle voudra et moi aussi; ça ne changera ni mes habitudes ni les siennes; et nous nous trouverons placés sur un territoire neutre, qui ne sera ni le mariage ni le célibat.

EDGARD, *riant*. Un plan superbe! Mais où diable trouverez-vous une femme pareille?

M. DE ROUVRAY. Elle est trouvée! ici même, dans cette maison... je viens de la voir... la belle-sœur de mon ami Dhennebon.

EDGARD, *avec émotion*. Mademoiselle Esther!

M. DE ROUVRAY. Précisément! et j'espère que je te donne là une jolie tante!

EDGARD. Je vous en remercie bien! mais vous oubliez le premier article de votre programme : une femme riche! et mademoiselle Esther n'a rien!.. elle est sans fortune!

M. DE ROUVRAY. C'est ce qui te trompe. Mon notaire de Bretagne m'a envoyé pour elle des papiers que nous venons de lire ensemble; une arrière-cousine à nous, cousine au dixième degré, une vieille fille, mademoiselle Palmire de Vaucresson, me nomme son exécuteur testamentaire, et institue pour sa légataire universelle mademoiselle Esther Delaroche, sa seule amie.

EDGARD. Ah! c'est elle!..

M. DE ROUVRAY. A qui je viens d'apporter cette bonne nouvelle, quarante-cinq à cinquante mille livres de rente en terres, ce qui en vaut le double en cinq pour cent.

EDGARD. Et vous vous êtes proposé sur-le-champ?

M. DE ROUVRAY. Du tout!.. ce n'était qu'une idée, car je n'étais pas encore déterminé!.. mais je le suis maintenant, grâce à ton exemple et à tes conseils! Seulement, comme il n'est ni convenable ni agréable de se proposer soi-même, je compte sur ton amitié.

EDGARD, *troublé*. Moi!..

M. DE ROUVRAY. Tu peux bien faire pour moi ce que je vais faire pour toi?

EDGARD. Certainement!.. mais vous me chargez là d'une mission où je cours grand risque d'échouer!.. j'ai entendu dire que mademoiselle Esther avait à ce sujet des idées très-arrêtées.

M. DE ROUVRAY. Comme moi!

EDGARD. Chérissant avant tout son indépendance!

M. DE ROUVRAY. Comme moi!

EDGARD. Et qu'elle avait juré de ne jamais se marier!

M. DE ROUVRAY. Comme moi!.. Tu vois que nous nous convenons à merveille.... que nous sommes faits l'un pour l'autre... et pour la décider, tu lui diras...

EDGARD. Quoi?

M. DE ROUVRAY. Ce que tu m'as dit!

EDGARD. Je ne demanderais pas mieux! mais pour traiter un semblable sujet... je connais peu mademoiselle Esther!

M. DE ROUVRAY. Je croyais, au contraire, que tu avais été lié autrefois avec ces dames?

EDGARD. Avec sa sœur, madame Dhennebon, qui a toujours eu beaucoup d'amitié pour moi!

M. DE ROUVRAY. Eh bien! tu es ici chez elle... c'est une question de famille, cela se traite avec les grands parents; présente-lui ma demande; je vais m'occuper de ces trente mille francs que je tâcherai de t'avoir pour aujourd'hui ou demain.

EDGARD. C'est trop de bonté!.. et un pareil service!..

M. DE ROUVRAY. N'est rien!.. à charge de revanche. (*Apercevant Émilie qui entre par la porte à gauche.*) La voici! j'attends chez moi de tes nouvelles, et la permission de me présenter. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE II.

EDGARD, *à droite et rêvant*; ÉMILIE.

ÉMILIE, *à part*. Mon pauvre mari!.. ne pouvoir venir avec nous à Passy, et pour un motif comme celui-là!.... (*Apercevant Edgard.*) Ah! monsieur Edgard!..

EDGARD. Je venais ici, Madame, pour une affaire où votre mari veut bien s'employer pour moi, et je ne croyais pas avoir également un service à vous demander.

ÉMILIE. A moi?.. parlez, de grâce!

EDGARD. Un service qui vous étonnera peut-être beaucoup!.. et je suis moi-même fort embarrassé pour aborder la question...

ÉMILIE. Est-ce de moi qu'il s'agit?

EDGARD. Presque... c'est-à-dire... c'est tout comme... car c'est de mademoiselle votre sœur... (*Voyant Esther, qui entre vivement en tenant un papier à la main, il s'arrête avec émotion.*) C'est elle!..

ESTHER, *en l'apercevant, fait un geste de surprise.* Edgard!.. (*Puis elle se reprend, et lui fait respectueusement la révérence.*)

ÉMILIE, *à Edgard*. Eh bien! Monsieur, vous disiez...

EDGARD, *à Émilie*. J'entre chez monsieur votre mari qui m'attend; et après cela, Madame, si vous êtes seule, si je ne vous gêne point... je viendrai réclamer de votre bonté quelques moments d'entretien. (*Il salue, et sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE III.

ÉMILIE, ESTHER.

ÉMILIE, *allant à Esther, et lui prenant les mains.* Qu'as-tu donc? comme tu es émue!

ESTHER. Ah! juge toi-même si c'est sans raisons... lis cette lettre... les dernières volontés de ma marraine... si bonne, si généreuse...

ÉMILIE, *qui a parcouru la lettre.* Elle te laisse toute sa fortune!

ESTHER. A moi, ingrate, qui osais l'accuser...

ÉMILIE, *lisant toujours.* A la condition expresse de te marier!

ESTHER. Oui!..

ÉMILIE. Ce n'est pas possible!.. elle qui détestait le mariage, et qui avait refusé tous les partis... elle qui a voulu vivre et mourir dans le célibat!

ESTHER, *rêvant.* Elle me défend de suivre son exemple, et je connais enfin la cause de cette douleur sombre et cruelle qu'elle n'a jamais osé m'avouer, et qui l'a conduite au tombeau!.. tout est expliqué dans ces derniers vers qu'elle a écrits pour moi, et qui accompagnent sa lettre... (*Prenant le papier.*) Écoute, ma sœur... écoute bien!.. (*Lisant.*)

A toi mes vœux, ma dernière pensée,
Et le secret qui desséchait mon cœur!
A toi ces vers que, d'une main glacée,
Je trace encor pour toi!.. pour ton bonheur!
J'ai quarante ans, je suis seule sur terre;
Et j'ai passé la saison des amours!
J'ai quarante ans! le bonheur d'être mère
Ne viendra pas consoler mes vieux jours!
Le temps ne peut adoucir ma souffrance,
Et, je le sens, je n'ai plus qu'à mourir!
Car, à mon âge, on n'a plus l'espérance!
Et je n'ai pas même le souvenir!...

ÉMILIE. Elle a raison!.. vivre et mourir seule!.. mourir sans avoir rien aimé!.. elle a dû être bien malheureuse!.. n'est-ce pas, ma sœur?

ESTHER. Oui, c'est ce que je me dis depuis que j'ai lu sa lettre.

ÉMILIE. Et ce qu'il y a de plus généreux encore... elle a voulu te soustraire au sort dont elle avait fait l'expérience!.. elle a voulu t'obliger, te contraindre à te marier!.. et que tu le veuilles ou non...

ESTHER. C'est là le terrible!.. c'est l'obligation de se décider, et de faire un choix!.. Car, moi, je n'ai jamais distingué personne... et ne pense à personne.

ÉMILIE. C'est fâcheux!.. car si tu avais préféré quelqu'un, ça nous aurait bien aidées.

ESTHER. J'ai beau chercher... je ne vois pas!.. et je ne peux cependant pas faire imprimer le testament, en annonçant qu'il y aura concours.

ÉMILIE. Cela se répandra de soi-même!.. dès que l'on saura qu'il y a ici une riche héritière, tous les prétendus arriveront, à commencer par les jeunes gens qui ont des charges à payer!..

ESTHER. Je n'aime pas les jeunes gens.

ÉMILIE. Aimes-tu mieux les gens raisonnables?

ESTHER. Encore moins! c'est si ennuyeux!

ÉMILIE. Qui voudrais-tu donc?

ESTHER, *hésitant.* Quelqu'un... qui fût...

ÉMILIE, *vivement.* Entre les deux!

ESTHER. Peut-être!..

ÉMILIE, *vivement.* Tu as donc une idée?

ESTHER. A laquelle je ne m'arrêterai même pas!.. quelqu'un qui va se marier.

ÉMILIE. Raison de plus pour se hâter!.. et M. Edgard?...

ESTHER, *vivement.* Est-ce que je l'ai nommé?

ÉMILIE, *froidement.* Depuis une heure.

ESTHER. Lui que j'ai dédaigné, refusé!.. est-ce que je peux revenir?.. est-ce que je peux l'inviter comme pour une contredanse, et lui dire : « Monsieur, voulez-vous bien me faire l'honneur... »

ÉMILIE. Du tout!.. tu ne paraîtras en rien là dedans, ce sera moi.

ESTHER. C'est la même chose!.. Toi! ma sœur... tu irais me proposer! . tu irais à lui!.. jamais!

ÉMILIE. Et si c'était lui qui vînt à nous!.. si cet entretien qu'il m'a demandé tout à l'heure, en ta présence, était pour me parler de toi?..

ESTHER. En vérité!..

ÉMILIE. Après cela... vois toi-même s'il faut le recevoir ou le renvoyer.

ESTHER. Moi, cela ne me regarde pas!.. je n'y suis pour rien!.. Mais il me semble qu'on peut toujours...

ÉMILIE. Essayer de l'écouter?

ESTHER. Essayons!.. (*Avec émotion.*) C'est lui!..

ÉMILIE, *après un instant de silence, et à voix basse.* Alors!.. il faut nous laisser.

ESTHER. J'allais te le proposer... (*Lui serrant la main.*) Adieu!.. (*Elle fait à Edgard, qui entre, une grande révérence, et sort par le cabinet à droite.*)

—

SCÈNE IV.

EDGARD, ÉMILIE.

ÉMILIE. Vous voyez, Monsieur, que je me suis conformée à vos intentions, et que nous sommes seuls.

EDGARD, *lentement et froidement.* Je vous en remercie, Madame...

ÉMILIE, *à part.* Dieu!.. quel air solennel!.. c'est bien cela!.. (*Haut.*) Je vous écoute, Monsieur.

EDGARD. Mademoiselle votre sœur est riche à présent!....

ÉMILIE. Elle vient de l'apprendre.

EDGARD. Je lui en adresse mes félicitations!.. J'ignore si ce changement de fortune a changé ses opinions sur le mariage...

ÉMILIE. Elle les a, du moins, beaucoup modifiées... car une clause du testament lui ordonne expressément de se marier... Et quelles que soient ses idées à cet égard, elle ne peut que se soumettre aux volontés de sa bienfaitrice!.. (*Regardant Edgard, qui fait un mouvement de surprise.*) Il est ému...

EDGARD, *froidement.* J'en suis ravi... et je peux alors avec quelques chances de succès vous demander officiellement la main de votre sœur... pour mon oncle, M. de Rouvray.

ÉMILIE. Votre oncle!.. ô ciel! y pensez-vous?..

EDGARD. Pourquoi pas?.. mon oncle a quarante ans, il est vrai; mais il est jeune par ses goûts, qui sont ceux de votre sœur : même caractère, même amour de la liberté, une fortune presque égale; et de plus, une belle position politique!.. La prochaine session peut le porter au pouvoir!

ÉMILIE. Votre oncle, Monsieur! et qui lui a donné une pareille idée?

EDGARD. Moi, Madame; je ne pouvais lui conseiller un meilleur choix.

ÉMILIE. Il me semble qu'autrefois vous auriez été moins généreux!.. Et à moins que ce mariage, dont vous me parliez ce matin... ne puisse plus se rompre... (*Regardant Edgard qui se tait.*) et je le vois... c'est possible encore... je pense que vous ne devez pas à votre oncle une telle preuve de générosité... un si grand dévouement!..

EDGARD. Non!.. le mien n'irait pas jusque-là!..

ÉMILIE. Il y a donc d'autres motifs?

EDGARD. Oui, Madame, des motifs que je puis seul apprécier, un obstacle invincible qu'il ne m'est pas permis de vous dire.

ÉMILIE, *à demi-voix, et lui prenant la main.* Écoutez-moi, Edgard! vous connaissez mon amitié!.. parlez-moi avec franchise : est-ce le souvenir d'un premier refus, est-ce l'amour-propre blessé qui vous empêche de songer aujourd'hui à un parti superbe?

EDGARD. Ah! ce n'est pas là ce qui m'eût déterminé!

ÉMILIE. Je le sais!.. je le sais!.. je connais votre caractère noble et désintéressé, et, grâce au ciel, votre fortune personnelle, votre position indépendante, vous mettent à l'abri d'un pareil soupçon!.. Il n'est donc qu'un motif, un seul qui pourrait vous faire hésiter!.. (*L'entraînant à l'autre bout du théâtre, et à voix basse.*) Eh bien! Monsieur... eh bien!.. c'est peut-être mal ce que je vais vous dire... mais enfin, si moi, sa sœur... j'avais cru voir... si j'étais sûre qu'on vous aimât!..

EDGARD *pousse un cri de joie.* O ciel!.. (*Puis il s'arrête, se reprend, et dit froidement à Émilie.*) Je ne puis...

ÉMILIE, *poussant un cri d'indignation.* Ah!.. (*Vivement.*) Je n'ai rien dit, Monsieur! je n'ai rien dit!

EDGARD. Et moi... je ne sais rien!.. je vous le jure!.. mais mon honneur, ma conscience me disent que je dois agir ainsi!.. et vous-même en d'autres temps me rendrez justice peut-être!.. Daignez faire part à mademoiselle votre sœur des intentions de M. de Rouvray; je vais le retrouver chez lui où il m'a donné rendez-vous, le prier de faire désormais valoir ses droits lui-même, et de venir chercher ici la réponse qu'il attend. (*Il la salue respectueusement, et sort.*)

—

SCÈNE V.

ÉMILIE *va ouvrir la porte à droite, et trouve sur le seuil* ESTHER, *pâle et tremblante.*

ESTHER, *entrant, et affectant de sourire.* Eh bien!.. eh bien! qu'y a-t-il?

ÉMILIE, *d'un air dégagé.* Rien encore... j'ai à peine abordé la question... je n'ai parlé que bien vaguement...

ESTHER. Oh! non!.. non!.. il m'a refusée!.. refusée!..

ÉMILIE. Quelle expression!.. ce n'est pas cela qu'il a dit!

ESTHER, *avec douleur.* Je l'ai entendu, ma sœur!

ÉMILIE. Eh bien! oui... il voulait autrefois... il ne veut plus maintenant... je n'y comprends rien!.. les hommes sont capricieux... comme des femmes! Et moi qui t'en faisais l'éloge, moi qui avais de l'amitié pour lui! je n'en ai plus!.. je suis indignée!.. et toi aussi... je le vois!.. Allons, ma sœur! allons! de la fierté, du courage!.. n'y pensons plus!

ESTHER, *les yeux baissés et douloureusement.* Oui!.. n'y pensons plus!

ÉMILIE, *gaiement.* Ce sera bien vite oublié!.. tu es riche, tu es belle!.. moi je te trouve charmante! et, j'en suis sûre, tous les hommes auront mes yeux!.. aussi, sois tranquille... dès que tu vas paraître, tous les hommages vont t'entourer, c'est à qui te fera la cour!.. et des cavaliers empressés, des adorateurs, des amants, il n'en manquera pas!.. dans le monde, il y en a bien d'autres!..

ESTHER. Non!.. il n'y en a pas d'autre!

ÉMILIE. Qu'est-ce que tu me dis là?..

ESTHER. Ah! tu vas me haïr!.. tu vas me mépriser!.. mais à qui avouer mes chagrins et ma honte, si ce n'est à toi, ma sœur et mon amie? Eh bien! oui, depuis longtemps je l'aimais!..

ÉMILIE. Je le savais mieux que toi.

ESTHER. Mais depuis qu'il m'a dédaignée!.. repoussée!..

ÉMILIE. Eh bien?..

ESTHER, *pleurant.* Eh bien!.. je crois que je l'aime encore plus!

ÉMILIE. Voilà ce que c'est!.. on dit que c'est toujours

ainsi !.. je ne voulais pas le croire !.. mais alors, insensée que tu es, pourquoi autrefois l'avoir refusé?..

ESTHER. Mon Dieu ! si tu savais de quoi dépend notre destinée!.. Est-ce ma faute à moi si je n'ai écouté alors que ma tête? un faux enthousiasme, une vanité puisée dans les hommages mêmes qui m'entouraient, et qui me persuadaient que je pouvais me passer de tout le monde!.. Et puis, s'il faut te l'avouer... quoique déjà je le préférasse à tous les autres... ce n'était qu'une préférence, ce n'était pas tout à fait de l'amour! et lui m'aimait tant!.. m'était si dévoué!.. que je me disais : Je peux voir... je peux attendre... il m'aimera toujours!.. on est là-dessus si disposé à se persuader!.. Et plus tard, quand nous avons été éloignés... quand j'ai senti le froid de l'abandon, de l'isolement, mes regrets ont commencé!.. et quand, regardant autour de moi, je l'ai comparé à tous ceux que je voyais, ah! alors je me suis accusée, je me suis repentie! alors je l'ai aimé de toutes les forces de mon âme! mais je n'osais plus le dire... pas même à toi! et puis l'espoir me restait, je savais qu'il ne se mariait pas, que maître de former d'autres nœuds il conservait sa liberté... il pensait donc encore à moi!.. il m'attendait peut-être! ma vanité me défendait de faire les premiers pas... mais ma coquetterie me disait : Qu'importe? quand je changerai d'idée... quand je le voudrai... il reviendra!.. Ah! je l'ai mérité, ma sœur! j'ai mérité d'être punie... car je suis bien coupable!

ÉMILIE. Oui! bien coupable de jouer ainsi ton bonheur contre de vains caprices, contre des idées fausses; voilà cinq années de liberté bien employées!.. Par bonheur il est temps encore... il faut oublier le passé, se résigner, prendre son parti, et réparer le temps perdu !

ESTHER. Oui, mon parti est pris, et maintenant plus que jamais je renonce au mariage... je resterai fille.

ÉMILIE. Encore la même faute!

ESTHER. C'est mon seul désir.

ÉMILIE. Maintenant, soit... mais si dans cinq années tu te repens encore, ce sera, comme aujourd'hui, cinq années de perdues... ou plutôt de gagnées... car le temps va vite; et dès qu'on a trente ans... on est si près d'en avoir quarante!.. Songe à ta marraine!.. il faut la croire, ma sœur... il faut se faire une raison... et se marier... Il y a encore de bons maris... on ne les adore pas; mais qu'importe?

ESTHER. Laisse-moi, je t'en prie!

ÉMILIE. Non, vraiment, je ne te laisserai pas; et puisque tu détestes les jeunes gens... voilà un autre parti qui se présente... M. de Rouvray.

ESTHER. Lui!

ÉMILIE. Tu le connais à peine; mais il faut le voir, l'accueillir.

ESTHER, *qui ne l'a pas écoutée.* Tu crois donc qu'il ne m'aimera jamais?

ÉMILIE. M. de Rouvray?

ESTHER. Eh! non... Edgard!

ÉMILIE. Tu y penses encore?

ESTHER. Toujours... car tout à l'heure, pendant qu'il te parlait... à cette froideur affectée que souvent trahissait l'émotion de sa voix .. il me semblait... tu vas m'appeler insensée... il me semblait qu'il m'aimait encore!..

ÉMILIE. Ma pauvre sœur!

ESTHER. Oui, ce n'était pas là le son de voix d'un indifférent... et, j'en suis sûre, il était troublé... il était pâle.

ÉMILIE. Je n'ai pas regardé.

ESTHER, *avec impatience.* O mon Dieu ! à quoi donc pensais-tu?

ÉMILIE. A ses paroles qui, plus que ses traits, m'exprimaient franchement la vérité... Il est engagé... il épouse... il aime une autre personne.

ESTHER. Oh ! non... ne me dis pas cela! Qu'il m'abhorre... qu'il me déteste... mais qu'il n'en aime pas d'autre! Dis-moi plutôt qu'il est blessé de mes défauts, de ma vanité, de mon orgueil, de mes idées de domination... oui, oui, c'est cela : il ne veut pas fléchir sous un pareil joug... il pense que je le rendrai malheureux... il ne croit pas possible que je me corrige... voilà pourquoi il s'éloigne.

ÉMILIE. Que puis-je te dire?

ESTHER. Mais il reviendra... Moi je l'aime tant!.. il reviendra... tout me le dit. Tais-toi!.. tais-toi!.. c'est une voiture... c'est lui !

ÉMILIE. Quelle idée!

ESTHER. J'en suis certaine!.. mes pressentiments ne me trompent jamais... C'est lui, te dis-je !

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. de Rouvray, mon maître, demande si ces dames peuvent le recevoir.

ESTHER, *bas, à Émilie* Ah! je ne veux pas!..

ÉMILIE, *de même.* Ce n'est pas possible; et même, pour le refuser, il faut l'écouter : on doit des égards aux gens qu'on n'aime pas... ils n'ont que cela à attendre. (*Au domestique.*) Faites entrer. (*A Esther.*) C'est dans les convenances ; tu ne voudras pas y manquer... et puis, c'est l'oncle d'Edgard...

ESTHER. Ah! c'est vrai!.. mais quel ennui!

ÉMILIE, *à demi-voix.* Toutes les demoiselles à marier en sont là... et c'est bien pis pour moi, la sœur cadette, qui fais la mère, et suis obligée d'assister à l'entrevue!

SCÈNE VI.

M. DE ROUVRAY, ESTHER, ÉMILIE, UN DOMESTIQUE.

M. DE ROUVRAY, *au domestique.* Retourne à l'hôtel et reviens avec la voiture. (*Le domestique sort. — Aux dames.*) C'est une bien terrible chose que les avocats et les gens d'affaires, n'est-il pas vrai, Mesdames? on ne peut se soustraire à leurs visites!.. et malheureusement pour vous, Mademoiselle, mes fonctions d'exécuteur testamentaire vous forceront souvent de me voir!

ÉMILIE, *voyant qu'Esther garde le silence.* Ma sœur ne s'en plaint pas, Monsieur.

M. DE ROUVRAY. Et moi, je m'en félicite, ainsi que de la fortune qui vous arrive.

ÉMILIE. Vous à qui elle revenait !.. c'est être bien généreux !

M. DE ROUVRAY, *à Esther.* Je vais peut-être cesser de le paraître, si j'aborde la question qui fait l'objet de ma visite... Vous rougissez! je vois que madame votre sœur vous a prévenue, et quoique avocat, j'aurais probablement gagné à lui laisser plaider ma cause.

ESTHER. Elle m'a fait part de l'honneur que vous vouliez bien me faire... et de vos intentions...

M. DE ROUVRAY. Que mon empressement, peut-être, vous a rendues suspectes... cela doit être... avouez-le franchement!.. quand on adresse ses hommages à une riche héri-



ESTHER. C'est bon, en voilà assez sur ce sujet. — Scène 7.

tière, elle doit supposer dans ceux qui se présentent des vues intéressées!.. Heureusement je puis répondre d'une manière victorieuse à l'objection... j'avais un fort beau patrimoine.. soixante mille livres de rente, que j'ai un peu entamées, parce que j'ai eu, comme tout le monde, des passions... des fantaisies... et des neveux... ce dernier article-là surtout est très-cher à Paris!

ESTHER, *avec émotion.* Ah! vous avez des neveux?..

M. DE ROUVRAY. Deux... malgré cela, il me reste encore quarante mille livres de rente!.. et voilà pourquoi...

ESTHER, *l'interrompant.* Je croyais qu'ils avaient aussi de la fortune?

M. DE ROUVRAY. C'est selon... l'un est agent de change... état brillant qui fait envie à tout le monde, et peur aux familles, surtout aux oncles célibataires! voilà pourquoi je désire ne plus l'être! Ainsi donc, comme je vous disais...

ESTHER, *l'interrompant.* Et votre autre neveu, Monsieur?..

ÉMILIE, *à voix basse.* Prends donc garde!..

M. DE ROUVRAY. Celui-là n'est pas dans la finance... au contraire... c'est un grand seigneur! si toutefois il y en a encore aujourd'hui... il est bien en cour, et finira par quelque bel établissement!..

ESTHER. Je... croyais que c'était déjà fait?

M. DE ROUVRAY. Non, Mademoiselle.

ESTHER, *vivement.* Et pourquoi donc?

M. DE ROUVRAY. Il ne s'agit pas de mon neveu, mais de moi... Je vous disais que pour la fortune...

ESTHER. Elle est fort belle, je le sais, ce n'est pas là seulement ce qui me touche; je tiens surtout aux liens de parenté, aux rapports de famille...

M. DE ROUVRAY, *à part.* Ah! diable! est-ce qu'on lui aurait parlé de Télémaque?

ESTHER. Et vous disiez que votre neveu allait contracter une alliance?..

M. DE ROUVRAY. Je n'ai pas dit cela... Edgard m'avait prié, ce matin, de faire positivement sa demande, et tout à l'heure, en venant chez moi me prévenir que vous m'attendiez... il m'a prié de n'en rien faire; il y renonce.

ESTHER, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Et pour quel motif?

M. DE ROUVRAY. Il ne me l'a pas dit.

ESTHER, *bas, à Émilie.* Ah! c'est pour moi, j'en suis sûre!

ÉMILIE, *à part.* J'en doute encore...

M. DE ROUVRAY, *se rapprochant des dames dont il s'est éloigné un instant.* Qu'avez-vous donc?

ESTHER. Rien... je vous remercie, Monsieur, de votre loyauté, de votre franchise... des renseignements que vous voulez bien me donner, et dont je suis enchantée...

ÉMILIE, *à demi-voix.* Y penses-tu?..

M. DE ROUVRAY. Je m'en doutais!..

ESTHER, *se reprenant.* C'est-à-dire, enchantée...

M. DE ROUVRAY. Pour ma position politique .. elle est connue... d'un instant à l'autre le pouvoir peut nous arriver... il y a assez longtemps que nous l'attendons; et chacun son tour.. Quant aux qualités personnelles, au caractère...

ESTHER. Il est excellent... je le sais.

M. DE ROUVRAY. Alors, grâce au ciel, je vois peu d'obstacles...

ESTHER. Peut-être... en est-il...

M. DE ROUVRAY. Et lesquels?

ESTHER. Je ne puis les dire encore... je n'en suis pas malheureusement assez sûre!..

M. DE ROUVRAY. Comment cela?

ESTHER, *vivement.* Quoique j'espère... quoique j'aie bonne idée.. je vous demande le temps d'examiner, de réfléchir... surtout de consulter ma sœur; et demain... après-demain, vous aurez ma réponse...

M. DE ROUVRAY. Vous me le promettez?

ESTHER. Oui, Monsieur. (*A sa sœur.*) Viens!.. Ah! que je suis heureuse!

ÉMILIE, *s'en allant.* Et si nous nous abusions!..

ESTHER, *sortant avec elle.* Ah!... j'en mourrais! (*Elles sortent toutes deux.*)

SCÈNE VII.

M. DE ROUVRAY, *puis* DHENNEBON.

M. DE ROUVRAY, *seul.* Pour une première entrevue, ce n'est pas mal... on ne m'a même pas laissé achever ma cause, preuve qu'elle est gagnée!.. C'est du moins comme cela au palais... (*Apercevant Dhennebon qui entre avec son chapeau sur la tête, l'habit boutonné, la badine à la main; tenue de jeune homme.*) Eh! te voilà, mon cher Dhennebon!

DHENNEBON, *riant et se frottant les mains.* Oui, mon ami! libre comme l'air! ma femme va partir avec sa sœur... à toi pour toute la soirée... une soirée de garçon!.. ça ne m'est pas arrivé depuis mon mariage.

M. DE ROUVRAY. Tu as eu de la peine à te dégager?

DHENNEBON. Du tout!

M. DE ROUVRAY. Quand je te le disais!.. il ne s'agit que de se prononcer.

DHENNEBON. Je lui ai dit que nous passions la soirée ensemble, que tu avais absolument besoin de moi pour les affaires de ma belle-sœur... c'était une idée...

M. DE ROUVRAY. Ah! c'est ainsi que tu as parlé?

DHENNEBON. Oui, mon ami! ainsi ne va pas me démentir!

M. DE ROUVRAY. Sois tranquille... Et ta femme n'a pas fait de difficultés?

DHENNEBON. Pas la moindre!.. au contraire, elle me plaignait : « Mon pauvre mari, passer une soirée ennuyeuse, avec des gens d'affaires!.. » C'est inconcevable! comme il est aisé de tromper les femmes!

M. DE ROUVRAY, *riant.* N'est-il pas vrai? La voiture est en bas, nous allons partir... ces messieurs ne peuvent pas venir, et nous ne serons que nous deux.

DHENNEBON. Tant mieux!

M. DE ROUVRAY. J'ai fait retenir un petit salon au Rocher de Cancale... et tu me diras des nouvelles du dîner!

DHENNEBON. Et puis le soir à l'Opéra?..

M. DE ROUVRAY. Et dans l'entr'acte, je te mènerai sur le théâtre!..

DHENNEBON. Quel bonheur!.. ma femme n'en saura rien... n'est-ce pas?..

M. DE ROUVRAY. N'aie donc pas peur! ni la mienne non plus!.. car je vais aussi me marier!.. je te raconterai cela! Allons, partons!

UN DOMESTIQUE, *apportant trois lettres.* Des lettres pressées qui étaient chez Monsieur.

DHENNEBON. Vois... vois, mon cher. (*Il s'assied.*) Allons-nous-en dire!.. Quel bonheur d'être son maître, et de faire ce qu'on veut!.. je sens un air plus libre qui circule dans ma poitrine!.. dans ma poitrine d'homme! et il me monte un tas d'idées à la tête!

M. DE ROUVRAY, *qui pendant que Dhennebon parle a décacheté la première lettre et la parcourt.* Ah! mon Dieu!.. c'est insupportable! c'est comme un fait exprès...

DHENNEBON. Qu'est-ce donc?

M. DE ROUVRAY, *avec humeur.* Une passion à moi... la petite Clorinde, qui est malade, souffrante, et m'attend chez elle à dîner!

DHENNEBON, *riant.* Ah! bien oui! elle prend bien son temps!..

M. DE ROUVRAY. Elle a un instinct pour me contrarier! (*Parcourant l'autre lettre et lisant la signature.*) Amanda!..

DHENNEBON. Encore une lettre de femme! est-il heureux!..

M. DE ROUVRAY. Mademoiselle Amanda qui ne danse pas ce soir, et qui veut absolument que je la mène dîner chez Véry!.. elles se sont donné le mot!..

DHENNEBON. Envoie-les promener!

Vous ne dansez pas, j'en suis fort aise!..
Eh bien! chantez maintenant!

M. DE ROUVRAY. Tu crois que cela s'arrange ainsi?..

DHENNEBON. Parbleu!.. quand on est homme, et qu'on a un peu de fermeté! ça ne m'inquiéterait pas un moment!

M. DE ROUVRAY. Et si je refuse ou cherche des prétextes... ce sont des disputes... des querelles!.. c'est à n'y pas tenir! on est capable de me suivre!.. de venir faire une scène chez moi! chez ma prétendue! et avec mes idées de mariage... Je ne peux pas, mon ami! je ne peux pas dîner avec toi!.. c'est impossible!..

DHENNEBON. Eh bien! par exemple!.. peut-on être esclave à ce point-là!.. ne pas oser dîner avec un ami!

M. DE ROUVRAY. Ne vas-tu pas te fâcher? nous passerons la soirée ensemble!.. que diable, entre nous... c'est sans gêne, sans façon!

DHENNEBON. Comme tu voudras... mais si j'étais à ta place, je ne me laisserais pas mener ainsi, et par deux femmes encore!.. Moi je n'en ai qu'une!

M. DE ROUVRAY, *qui a ouvert la dernière lettre, s'écrie avec colère.* A merveille!..

DHENNEBON. Une troisième!

M. DE ROUVRAY. C'est pis encore!.. c'est bien autrement ennuyeux!.. une réunion de députés pour ce soir!.. tous les députés de notre parti qui se rassemblent chez un collègue...

pour savoir au juste quelle opinion nous aurons à la session prochaine.

DHENNEBON, *avec colère*. Et tu iras?..

M. DE ROUVRAY, *de même*. Et le moyen de s'y soustraire?.. Que ne dirait-on pas de mon absence?.. on ne me la pardonnerait jamais!.. car tu n'as pas idée d'un assujettissement, d'une tyrannie pareille!..

DHENNEBON, *avec bonhomie*. C'est bien étonnant!.. moi qui suis lié et garrotté, je fais ce que je veux!.. et toi, et toi, l'homme indépendant, tu ne peux pas même disposer d'une soirée!

M. DE ROUVRAY, *avec humeur*. Je le peux!.. si je le veux!

DHENNEBON. Eh bien! alors...

M. DE ROUVRAY. Mais je ne le veux pas!..

DHENNEBON. C'est comme si tu ne le pouvais pas.

M. DE ROUVRAY. Tu n'entends rien à cela!.. et je t'expliquerai, dans un autre moment... car voilà six heures, et je ne sais où donner de la tête!

DHENNEBON. Tu ne peux cependant pas dîner aux deux endroits en même temps?

M. DE ROUVRAY. Je verrai!.. je tâcherai!.. Je dînerai avec l'une, et je souperai avec l'autre!.. Pardon, mon ami, de te manquer ainsi de parole... Demain... après-demain... une autre fois... je prendrai ma revanche! (*Au domestique.*) Allons, partons! (*Il sort en courant par la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

DHENNEBON, *seul*. Une autre fois... je ne pourrai peut-être pas!.. Je ne suis pas, comme lui, libre tous les jours!.. mais aujourd'hui, du moins, je le suis!.. et puisqu'il me laisse seul... je me passerai de lui!.. Je profiterai de mon indépendance... car pour la première fois de ma vie, me voilà sans surveillant... sans contrôle, et maître de faire tout ce que je voudrai!.. Qu'est-ce que je m'en vais faire?.. D'abord, aller dîner chez le meilleur restaurateur... mais tout seul!.. sans avoir à qui parler!.. et pour toute compagnie, obligé de lire le journal!.. ce n'est pas amusant!.. Si ma femme était là... nous irions ensemble!.. (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que je dis donc? autant me faire faire à dîner ici... et j'irai après cela au spectacle... un bon spectacle... si j'en trouve!.. Cela me fait penser que j'avais promis à ma petite fille de l'y mener!.. et si je l'avais avec moi... ça serait gentil!.. mais elle n'y est pas!.. (*Appelant.*) Joséphine!.. Madame Geslin!.. personne ne répond! et cette maison est si grande!.. on n'y entend rien... c'est comme un tombeau!.. Au moins quand ma femme et ma fille sont là... il y a du bruit... il y a de la vie... de l'existence... Pauvre femme! je l'ai trompée!.. elle croit que je travaille... elle pense à moi... elle me plaint!.. elle a raison!.. car je suis ici tout seul à m'ennuyer avec ma liberté, dont je ne sais que faire... quand j'aurais pu dîner gaiement à Passy, à la campagne, chez des amis... en famille... avec ma femme... et mon enfant!.. Il me semble qu'il y a si longtemps que je ne les ai vus!.. Ah!.. je suis seul!.. je suis mon maître!.. on dira ce qu'on voudra! Je vais à Passy! (*Il prend son chapeau, et sort par la porte du fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Un salon élégant chez M. de Rouvray. Porte au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROUVRAY, *assis à la droite, et rêvant*; DHENNEBON, *paraissant à la porte du fond, et se disputant avec le domestique.*

LE DOMESTIQUE, *empêchant M. Dhennebon d'entrer*. M. de Rouvray n'y est pas!.. il n'est pas chez lui.

DHENNEBON. Mais je l'aperçois.

LE DOMESTIQUE. C'est égal... Monsieur ne reçoit pas.

M. DE ROUVRAY, *se retournant*. Qu'est-ce donc?.. Eh! mon ami Dhennebon!.. de si grand matin! (*Il fait un signe au domestique, qui se retire.*)

DHENNEBON. A la bonne heure, au moins!.. Que diable te prend-il de faire ainsi défendre ta porte?.. et qu'y a-t-il donc de nouveau?

M. DE ROUVRAY. Bien des événements depuis hier, et j'ai eu raison d'aller à notre réunion de députés... il s'y est passé de grandes choses.

DHENNEBON, *d'un air étonné*. Ah!.. bah!..

M. DE ROUVRAY. Il y a des pourparlers, des concessions... des arrangements; nous faisons nos conditions... c'est tout naturel! on fait un pas vers nous... nous en faisons deux, et il se peut très-bien qu'aujourd'hui je sois ministre.

DHENNEBON. Toi! (*Montrant la porte qu'on lui refusait.*) C'est donc ça que tu commençais déjà...

M. DE ROUVRAY, *sans l'écouter, et avec joie*. Oui, mon ami, ministre!

DHENNEBON. Et comment cela s'arrange-t-il avec ta position et tes opinions?

M. DE ROUVRAY. Très-aisément... Par ma naissance et ma fortune, je suis d'une certaine nuance de la Chambre... par mes principes, je suis d'une autre tout à fait opposée..... mais les extrêmes se touchent, et les deux nuances n'en font qu'une qui, dans ce moment, sont occupées à se fondre dans une troisième... et voilà comment, de nuance en nuance, on change de couleur sans que personne s'en aperçoive.

DHENNEBON. Je comprends... Qu'est-ce que tu serais là-dedans?

M. DE ROUVRAY. Presque rien... Pour commencer, j'irais au commerce ou à l'instruction publique.

DHENNEBON. Il me semble que tu n'es guère savant.

M. DE ROUVRAY. Une occasion pour le devenir!.. ce n'est pas là ce qui m'inquiète... ce sont les ennemis, les pamphlets, les attaques de tout genre... Je ne sais pas comment ils ont eu vent de notre combinaison, mais avant qu'elle soit formée... on l'abîme déjà; et si cela prend cette tournure, il faudra y renoncer, car je ne sais pas trop comment arranger ma puissance et ma popularité...

DHENNEBON. Encore des nuances... qu'il s'agit de fondre!.. et tu feras comme hier avec Clorinde et Amanda; tu dîneras avec l'une, et tu souperas...

M. DE ROUVRAY, *avec humeur*. Laisse-moi donc tranquille! il s'agit bien de cela aujourd'hui!.. quand je ne sais quel parti prendre... quand j'ai la fièvre d'inquiétude et de tourment!

DHENNEBON. Tu n'es pas le seul! et c'est pour ça que j'arrive chez toi de grand matin!

M. DE ROUVRAY. Qu'y a-t-il donc?

DHENNEBON. Imagine-toi qu'hier, à Passy... où je suis arrivé à la fin du dîner...

M. DE ROUVRAY, *étonné*. Comment!.. tu y es donc allé?....

DHENNEBON. Certainement!.... (*Avec fierté.*) mais de moi-même!

M. DE ROUVRAY. Quelle faiblesse!

DHENNEBON. Cela te va bien! toi qui m'as abandonné!

M. DE ROUVRAY. Enfin!.. qu'y a-t-il?

DHENNEBON. Un événement affreux!.. qu'on nous a raconté au dessert : un employé des finances venait de se blesser sur notre chemin de fer!

M. DE ROUVRAY. Quelqu'un que tu connais?

DHENNEBON. Pas le moins du monde!

M. DE ROUVRAY. Eh bien! alors, qu'est-ce que cela te fait?

DHENNEBON. Ça me fait!.. que ça fera baisser nos actions!.. tout le monde le disait!

M. DE ROUVRAY. Laisse donc!

DHENNEBON. Ça m'a troublé à un point!.. d'autant que je n'osais rien demander, parce que ma femme était là!.. mais moi qui dors si bien d'ordinaire, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit!.. moi qui ne pense jamais à rien le matin, qu'à mon déjeuner et à mon bureau, je suis sorti de chez moi sans rien prendre et sans rien dire à ma femme; je me suis arrêté au café Tortoni...

M. DE ROUVRAY. Pour déjeuner?

DHENNEBON. Non... pour écouter!.... pour interroger..... pour savoir des nouvelles... Mon ami, elles sont désastreuses! ils prédisent tous pour aujourd'hui une baisse effroyable!

M. DE ROUVRAY. Nous verrons bien!

DHENNEBON. Mais non!.. je ne veux pas le voir! il y va de ma fortune! je tiens à la conserver, et j'ai écrit à ton neveu de vendre aujourd'hui même si ça baissait.

M. DE ROUVRAY. Mais au contraire... il ne faut vendre que quand cela monte.

DHENNEBON. Que veux-tu? je n'y entends rien!

M. DE ROUVRAY. Allons!.. allons!.. calme-toi!.. cela me regarde encore plus que toi! reste ici à déjeuner; nous passerons ensemble à la Bourse, à deux heures.

DHENNEBON. Je n'irai donc pas encore à mon bureau!.... c'est le second jour.

M. DE ROUVRAY. Puisque ça t'ennuie tant! puisque ça t'est insupportable, à ce que tu me disais!

DHENNEBON. C'est vrai; mais quand je n'y suis pas, il me manque quelque chose... les matinées n'en finissent pas..... je ne sais que faire. C'est comme quand ma femme n'est pas là; ma femme et mon bureau, je ne peux pas m'en passer, ma femme surtout... Si tu savais combien ça me tourmente d'avoir acheté ces actions sans sa permission! non... sans son consentement... Si c'était elle qui l'eût fait..... ça me serait égal... elle ne pourrait pas me gronder; aussi tu sens bien qu'il ne faut pas qu'elle soupçonne...

M. DE ROUVRAY. Sois donc tranquille... tu as peur de tout.

—

SCÈNE II.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Deux dames demandent à voir Monsieur.

M. DE ROUVRAY. Ah! mon Dieu!

DHENNEBON, *à demi-voix*. Si c'étaient Clorinde et mademoiselle Amanda?

LE DOMESTIQUE. Un homme en noir les accompagne.

DHENNEBON. Ce n'est plus ça.

M. DE ROUVRAY. Le nom de tout ce monde-là?

LE DOMESTIQUE. M. de Verceuil.

DHENNEBON. Mon notaire!

LE DOMESTIQUE, *continuant*. Madame Dhennebon.

DHENNEBON, *à part*. Juste ciel!.. ma femme!..

LE DOMESTIQUE. Et mademoiselle sa sœur.

M. DE ROUVRAY. Est-il possible! Qu'elles entrent. (*Le domestique sort.*)

DHENNEBON. Y penses-tu?.. Et si ma femme me voit?

M. DE ROUVRAY. Qu'est-ce que cela te fait? Je ne peux pas faire attendre ces dames.

—

SCÈNE III.

DHENNEBON, M. DE ROUVRAY, ÉMILIE, ESTHER, LE NOTAIRE.

M. DE ROUVRAY. Quel honneur pour moi! Quoi! vous daignez, Mesdames, me faire une visite?

ÉMILIE. M. de Verceuil, notre notaire et celui de ma sœur, est venu lui faire part de quelques difficultés qu'elle n'a pas voulu résoudre sans vous consulter... vous qui êtes l'exécuteur testamentaire.

M. DE ROUVRAY, *à Esther*. Mademoiselle sait que je lui suis tout dévoué.

ÉMILIE, *levant les yeux et apercevant Dhennebon qui lui tourne le dos, et se cache*. Eh mais!.. c'est mon mari!

DHENNEBON, *embarrassé*. Oui, ma chère amie.

ÉMILIE. Moi qui depuis longtemps te croyais à ton bureau!

DHENNEBON, *à part*. Voilà ce que je craignais!

ÉMILIE. Et que viens-tu faire ici?

DHENNEBON. Je viens... je viens... faire mes compliments à mon ami de Rouvray, qui est presque ministre.

ESTHER. En vérité, Monsieur?

LE NOTAIRE, *s'inclinant*. Ah! Monsieur est ministre?

DHENNEBON. Je l'avais appris ce matin... ça se répand..... c'est connu... et pour mieux causer de tout cela, il m'avait retenu à déjeuner.

M. DE ROUVRAY. Et maintenant, j'espère bien que ces dames nous tiendront compagnie?

ESTHER, *hésitant*. Eh! mais...

ÉMILIE, *souriant*. Moi, je le peux... j'ai mon mari... mais toi... prends garde!.. Une demoiselle accepter un déjeuner de garçon!

ESTHER. Tu te moques de moi!..

M. DE ROUVRAY. En famille, il n'y a rien à dire!.... Et si, avant de nous mettre à table, vous voulez que nous causions (*Montrant le notaire.*) avec Monsieur des réclamations qui se présentent.

ESTHER. C'est très-nécessaire... car je n'y entends rien.

M. DE ROUVRAY. Avec moi, je l'espère, vous n'aurez pas peur des procès!..

DHENNEBON. Je crois bien, avocat et ministre!.. deux personnes à qui l'on n'oserait en faire... tant l'on serait sûr de perdre!.. (*M. de Rouvray a offert sa main à Esther, et entre avec elle et le notaire dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE IV.

DHENNEBON, ÉMILIE.

DHENNEBON. Tu ne les suis point?..

ÉMILIE, *souriant.* On peut se passer de moi... ma sœur est majeure. . et hors de tutelle... D'ailleurs, j'avais à te parler.

DHENNEBON, *à part.* Nous y voilà!..

ÉMILIE. Il y a quelque chose que tu me caches... tu as depuis hier un air inquiet!.. ce n'est pas un chagrin ou un malheur?

DHENNEBON, *avec embarras.* Non, ma femme.

ÉMILIE. Tu me les aurais dits, n'est-ce pas?.... car ils m'appartiennent aussi!.. et tu ne voudrais pas garder pour toi seul ce qui est à nous deux?

DHENNEBON, *avec embarras.* Non, certainement!..

ÉMILIE. Alors, c'est quelque idée qui te tourmente... une de ces idées que tu as depuis quelque temps!

DHENNEBON. Eh bien! oui... c'est cela!.. (*A part.*) Si je pouvais l'amener à consentir... (*Haut.*) Je pense toujours à ces actions que tu n'as pas voulu me laisser acheter!.. tu ne serais pas d'avis, aujourd'hui, d'essayer un peu?

ÉMILIE. Pourquoi?

DHENNEBON. Dame!.. ça peut nous enrichir!

ÉMILIE. A quoi bon?..

DHENNEBON. A beaucoup de choses!.. et d'abord à se passer de tout le monde, parce que je vois maintenant qu'il n'y a de véritable indépendance que dans la fortune.

ÉMILIE. Pas plus là qu'ailleurs!.. elle impose aussi des obligations, des devoirs, et mille tracas dont tu ne te doutes point!.. ma sœur, qui est riche depuis hier, a déjà des discussions et des procès!.. c'est inévitable! et l'on dépend alors des hommes d'affaires, des avoués, des avocats, des juges!.. on a toujours besoin de quelqu'un, et l'indépendance dont tu parles est une chimère qui n'existe nulle part.

DHENNEBON. Tu avoueras cependant que mon ami de Rouvray, s'il est nommé ministre...

ÉMILIE. Ton ami le ministre dépendra du roi... et le roi ne peut rien sans les Chambres; et les Chambres dépendent de la nation; et la nation, c'est toi, c'est nous, c'est tout le monde! tu vois donc bien que nous dépendons tous les uns des autres!.. la société est ainsi faite, et tout n'en va que mieux!

DHENNEBON. Oui, ma femme!.. mais cependant en achetant des actions, en spéculant à la Bourse, on ne dépend de personne!..

ÉMILIE. On dépend de tout le monde!.. d'un accident, d'une guerre, d'une bataille!.. on dépend de tous les souverains de l'Europe!.. Va, crois-moi, reste comme tu es!.. le plus riche est celui qui a le moins de désirs!.. Et qu'as-tu à désirer?.. qu'est-ce qui te manque?.. n'as-tu pas ta femme et ton enfant pour t'aimer?.. n'as-tu pas le bonheur intérieur?.. n'as-tu pas la santé, et une bonne conscience?.. et tu n'es pas content de ton sort?.. C'est mal, Henri!.. c'est être ingrat envers la Providence! c'est mériter qu'elle nous retire ce qu'elle nous a donné!.. Pour moi, je ne lui demande rien que ce que j'ai!.. et mon sort est si heureux, que je la bénis chaque jour de n'y rien changer!

DHENNEBON, *se jetant dans ses bras.* Ah! tu as raison!.. et avec toi, ma femme, je suis plus riche qu'eux tous!

SCÈNE V.

DHENNEBON, ÉMILIE; M. DE ROUVRAY, *sortant de la porte à droite.*

ÉMILIE, *à demi-voix, à son mari.* Monsieur de Rouvray!.. prends donc garde!.. un mari! si l'on te voyait! je dirai comme Henri IV : on va croire que je te pardonne! (*A M. de Rouvray.*) Eh bien! Monsieur, la conférence est terminée?

M. DE ROUVRAY, *préoccupé.* A peu près... Mais je suis obligé de m'absenter pour quelques moments... Une affaire imprévue qui réclame ma présence... (*A Edgard, qui entre par la porte du fond.*) Eh bien!.. quelles nouvelles?..

EDGARD. Je vous en apportais... Je sors de chez mon frère.

DHENNEBON. Votre frère, l'agent de change?

EDGARD. Oui, Monsieur.

M. DE ROUVRAY. Ah!.. ces nouvelles-là... peu importe... Tu ne sais rien du côté de nos amis?

EDGARD. Non, mon oncle.

M. DE ROUVRAY. On me prie de passer chez eux... Tiens compagnie à ces dames... je reviens à l'instant. Il paraît que notre combinaison rencontre des obstacles... il y en a plusieurs sur jeu!... on a appelé d'autres personnes aux Tuileries!.. (*A Émilie.*) Peu m'importe à moi, comme vous le sentez bien... mais on tient à savoir... ne fût-ce que par curiosité!.. Pardon!.. (*Bas, à Dhennebon.*) Je sèche d'impatience et d'inquiétude! (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* M. DE ROUVRAY.

DHENNEBON. Et moi aussi!

ÉMILIE. Pourquoi donc?

DHENNEBON. Pour lui!

ÉMILIE. C'est d'un bon ami.

DHENNEBON, *à Edgard.* Monsieur sort de chez un agent de change... Qu'y a-t-il de nouveau?.. Et les fonds publics?

EDGARD. Eh! mon Dieu... qu'est-ce que cela vous fait, à vous, monsieur Dhennebon?

DHENNEBON. Rien!.. c'est seulement comme votre oncle, par curiosité!.. les chemins de fer surtout!.. nous avions envie d'en prendre ma femme et moi... Et le cours d'aujourd'hui?..

EDGARD. Les chemins de fer!.. dégringolade complète!

DHENNEBON, *effrayé.* Ah! mon Dieu!..

ÉMILIE, *riant.* La!.. qu'est-ce que je te disais?.. Tu vois bien comme tu as eu raison de ne pas suivre tes idées, et de t'en rapporter aux miennes?

DHENNEBON, *troublé.* Oui... oui, ma femme!.. (*A part, et pendant qu'Émilie parcourt le papier que lui a remis Edgard.*) Et moi qui ai dit de vendre!.. Une baisse semblable sur vingt-cinq actions!.. c'est peut-être un an ou deux de mes appointements! A qui m'adresser maintenant pour que ma femme ne se doute de rien?..

ÉMILIE. Où vas-tu donc?

DHENNEBON, *embarrassé.* Je vais... je vais dire à mon bureau que je déjeune ici!..

ÉMILIE. Tu peux bien écrire!..

DHENNEBON. Oui... oui... je vais écrire!.. (*A part.*) O mon

pauvre bureau! quand te reverrai-je?.. (*Haut.*) Ah! mon Dieu! une affaire d'administration que j'oubliais... J'oublie tout! (*A Edgard.*) Cette permission que vous m'avez demandée hier, et qui a été expédiée ce matin!..

EDGARD, *prenant le papier.* Merci, Monsieur, de votre obligeance, qui aujourd'hui me devient inutile... mon mariage n'a plus lieu!

ÉMILIE, *avec joie, à part.* Il est donc vrai!.. (*Haut.*) Votre oncle me l'avait dit, et je ne voulais pas le croire!..

EDGARD. Non, Madame, je ne me marie plus!.. je pars.

ÉMILIE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Adieu, Monsieur... (*A part.*) Ah! ma pauvre sœur!.. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

DHENNEBON, *écrivant, à la table à gauche*; EDGARD, *à droite, suivant des yeux Émilie qui s'éloigne, et restant quelque temps plongé dans ses réflexions.*

DHENNEBON, *à la table.* J'écris là à quelques amis qui, j'en suis sûr, n'auront pas de fonds disponibles!.. les jours d'emprunt, l'amitié est toujours comme ça... C'est égal!.. écrivons...

EDGARD, *prêt à partir, et s'arrêtant près de Dhennebon.* Je ne partirai pas du moins, Monsieur, sans vous exprimer ma reconnaissance pour toutes vos bontés!.. je n'oublierai jamais ce que je dois à votre obligeance et à l'amitié de votre femme... fasse le ciel que je trouve l'occasion de m'acquitter! et si je suis jamais assez heureux pour rendre quelque service à elle ou à vous, Monsieur...

DHENNEBON, *se levant de la table.* En vérité!.. cela se trouve à merveille...

EDGARD. Parlez et croyez que ma vie, que mon sang...

DHENNEBON, *avec émotion et lui serrant la main.* Vous êtes un brave jeune homme... un ami véritable!.. et cependant c'est étonnant combien ça me coûte à vous dire.

EDGARD. Qu'est-ce donc?

DHENNEBON. Après cela, ce n'est pas pour moi, c'est pour ma femme qui me pardonnerait, mais qui me gronderait!.. et c'est pour lui éviter ce chagrin que je m'adresse à vous...

EDGARD. Eh bien! de grâce!..

DHENNEBON. Eh bien! mon cher ami, ça m'ennuyait d'être commis et de dépendre de tout le monde... vous comprenez... Alors j'ai voulu devenir riche pour devenir mon maître et n'avoir plus besoin de rien... ce qui fait que j'ai recours à vous.

EDGARD. O ciel!..

DHENNEBON. J'ai fait des spéculations malheureuses... je suis en déficit... un déficit momentané... et comme vous êtes garçon et très-riche...

EDGARD. Ah! Monsieur, qu'allez-vous penser de moi?..

DHENNEBON, *à part.* Déjà un qui n'a pas de fonds disponibles...

EDGARD. Après ce que je vous ai dit... après mes offres de services... vous allez croire peut-être... non... et quoi qu'il m'en coûte à mon tour, quoique ce ne soit pas mon secret, mais celui d'un autre... vous saurez tout... apprenez que je n'ai rien!.. que je ne possède plus rien!

DHENNEBON. Une si belle fortune!

EDGARD. Je l'ai engagée pour mon frère.

DHENNEBON. L'agent de change!

EDGARD. Un honnête homme... que des désastres, des faillites imprévues allaient pousser à sa ruine et au désespoir... j'ai fait... ce que vous auriez fait, Monsieur, je suis venu à son secours, je lui ai tendu la main... tout mon patrimoine... mais j'ai sauvé son honneur, celui de la famille! et comme mes ressources mêmes étaient insuffisantes, mon oncle est venu à notre aide... Ce matin encore, une somme considérable...

DHENNEBON. Est-il possible?

EDGARD. Oui, Monsieur... maintenant mon frère est sauvé; sa réputation, son crédit, sont intacts!.. il s'acquittera envers nous, j'en suis sûr... mais dussé-je tout perdre, ce n'est pas ma fortune que je regretterais le plus, mais le plaisir dont je suis privé en ne pouvant aujourd'hui obliger un ami!

DHENNEBON. Je comprends... je comprends.

EDGARD. Adieu!.. adieu, Monsieur!.. c'est pour vous seul au moins!.. gardez bien mon secret! (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VIII.

DHENNEBON, *seul.* Pas de fonds disponibles!.. je le plains... et moi aussi!.. A qui m'adresser maintenant?.. à mon ami de Rouvray!.. qui déjà a prêté ce matin à ses neveux... et puis il perd encore plus que moi! Non, non, ça ne se doit pas! il vaut mieux me confier à mes confrères du bureau, qui peut être sur leurs économies... (*S'arrêtant.*) leurs économies!.. est-ce que j'y pense?.. des employés!.. Il n'y a que notre chef de division, chez qui je dînais hier... Mais lui avouer que j'ai joué à la Bourse... moi Dhennebon!.. un chef de bureau!.. Si c'était un ministre... je ne dis pas; mais moi, ça peut me faire du tort... nuire à mon avancement... Et puis comment me recevra-t-il?.. comment seulement entamer ce chapitre-là?.. Je sens les gouttes d'eau qui me tombent du front... Ah! c'est quand on a des dettes qu'on dépend de tout le monde!.. Moi qui n'avais besoin de personne! qui pouvais me passer d'eux tous!.. j'étais si tranquille!.. si heureux!.. si libre!.. (*Voyant entrer Esther.*) Ah!.. ma belle-sœur, à laquelle je ne pensais pas!.. Il est vrai que je ne l'aime pas beaucoup, et ne suis guère à mon aise avec elle... Mais enfin elle est riche, elle est ma belle-sœur, cela lui revient de droit... ça regarde la famille.

SCÈNE IX.

DHENNEBON; ESTHER, *qui est entrée en rêvant, et s'assied sur un fauteuil à droite.*

ESTHER, *à part.* Il part!.. Oui, ma sœur a raison, il n'y a plus d'espoir... il ne m'aime plus!

DHENNEBON, *à part.* Demander de nouveau... et recommencer les mêmes phrases... Dieu! quel ennui!.. (*S'approchant d'Esther.*) Ma chère belle-sœur!

ESTHER. Ah! c'est vous, Dhennebon!..

DHENNEBON, *avec embarras.* Oui, j'aurais un service, ou plutôt un conseil à vous demander.

ESTHER. Lequel?

DHENNEBON, *à part.* Elle va me refuser... (*Hésitant.*) C'est au sujet de ces chemins de fer, dont j'ai pris des actions sans en parler à ma femme.

ESTHER. Je le savais par M. de Rouvray, qui prétend même qu'elles sont en perte dans ce moment.

DHENNEBON. Il vous l'a dit!.. tant mieux. (*A part.*) C'est toujours ça de moins.

ESTHER, *à part.* Et, grâce au ciel, je me suis déjà arrangée pour que ma sœur ne s'en aperçût pas... (*Regardant Dhennebon.*) ni lui non plus.

DHENNEBON, *toujours avec embarras.* Il est de fait qu'elles perdent beaucoup... ça remontera.. c'est évident... (*A part.*) Elle ne m'aide pas du tout... (*Haut.*) Il s'agit seulement d'attendre... mais un pauvre employé n'a pas de temps... et quelquefois même il n'a pas... ses capitaux ne dorment guère... et souvent il est comme ses capitaux... quand il a de l'inquiétude... et j'en ai!..

ESTHER. En vérité!

DHENNEBON. Oui, ma belle-sœur!.. Après ça, croyez bien que si je vous importune d'une pareille confidence... que j'aurais voulu vous épargner, c'est que je ne peux pas faire autrement... je me suis adressé à des amis... à M. Edgard...

ESTHER, *avec indignation.* Qui vous a refusé?..

DHENNEBON. Du tout!.. du tout!.. le pauvre garçon ne demandait pas mieux; mais quand on ne peut pas!.. quand on n'a rien!.. quand on est ruiné!

ESTHER, *vivement.* Lui! est-il possible?..

DHENNEBON, *de même.* Non, il ne l'est pas!.. c'est un secret!..

ESTHER, *de même.* Et je le garderai!.. je vous le jure! achevez... expliquez-vous! ruiné!..

DHENNEBON. Pour un motif honorable... son frère! et c'est pour cela même qu'il faut se taire!

ESTHER. Je me tairai!.. (*A part.*) Ah! s'il était vrai!.. Edgard si noble! si généreux!.. Oui! oui!.. c'est cela même... il n'avait plus rien, et moi riche, il n'aura pas voulu me devoir...

DHENNEBON, *à part.* Elle se consulte!

ESTHER, *allant à lui.* Mon cher beau-frère!.. mon ami! si vous saviez combien je suis heureuse!..

DHENNEBON. Vous ne m'en voulez donc pas?

ESTHER. Au contraire!..

DHENNEBON, *à part.* Elle va me prêter!

ESTHER. Mais vous en êtes bien sûr au moins?.. vous ne vous trompez pas?

DHENNEBON. Un peu plus... un peu moins... c'est à peu près dix mille francs qu'il me faut!..

ESTHER, *voyant entrer Edgard.* C'est lui!.. ah! je saurai la vérité!

DHENNEBON. Et si vous pouvez me les avancer sans que ma femme en sache rien...

—

SCÈNE X.

EDGARD, *qui est entré par la porte à gauche;* DHENNEBON, ESTHER.

ESTHER, *feignant de ne pas voir Edgard.* Vous ne doutez pas, mon cher beau-frère, que pour vous et pour ma sœur... je n'eusse grand plaisir à employer ma fortune!.. si elle existait!.. Mais hélas!.. cette fortune n'était qu'un rêve!

EDGARD, *s'avançant vivement.* Comment?.. quand j'ai vu dans les mains de mon oncle ce testament!..

ESTHER. Qu'un autre, d'une date plus récente, vient d'annuler! (*A Dhennebon.*) C'est ce que m'a annoncé tout à l'heure M. de Verneuil, votre notaire, (*A Edgard.*) et ce que vous attestera M. de Rouvray, votre oncle!..

EDGARD, *avec joie.* Ah! plus de doute!..

DHENNEBON. C'est indigne!.. et cette joie que vous m'avez témoignée tout à l'heure.

ESTHER. C'est d'être débarrassée enfin des soins et des soucis qui m'accablaient déjà!.. un surtout!..

DHENNEBON. C'est comme un fait exprès, tous mes amis sont ruinés!.. il semble que je leur porte malheur... N'importe, je vais voir, me remettre en course... demander encore... et tout ça pour ces dix mille francs que je déteste! J'en donnerais vingt pour ne pas les devoir!.. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE XI.

EDGARD; ESTHER, *assise.*

EDGARD, *s'approchant d'elle.* Si vous saviez, Mademoiselle, combien je prends part à la perte de vos espérances!..

ESTHER. Une fortune d'un jour laisse peu de regrets!.. on n'a pas eu le temps de s'y habituer!.. Il est d'autres malheurs plus difficiles à supporter, et qui ne sauraient vous atteindre! la perte d'un ami!.. Vous en avez tant, Monsieur! mais moi!.. seule au monde!..

EDGARD, *à demi-voix et avec émotion.* Et si l'ami que vous accusez était toujours le même... si le temps, si l'éloignement, si votre indifférence même n'avaient pu changer son cœur!.. Oui, Esther, je vous ai trop aimée, j'ai trop souffert de mon amour pour que le souvenir puisse s'en effacer ainsi! la raison et l'honneur peut-être me conseillaient ce départ!.. Mais vous êtes seule au monde! sans amis, sans fortune!.. Ah! l'honneur maintenant m'ordonne de rester! Je bénis votre malheur qui me permet de vous aimer, et surtout de vous le dire!.. Mais maintenant, hélas! moins heureux qu'autrefois, je n'ai plus de richesses à vous offrir.

ESTHER, *à part, et portant la main sur son cœur.* Ah!.. je ne m'étais pas trompée!..

EDGARD. Et pour partager mon sort... il faut m'aimer aujourd'hui... autant que je vous aime!..

ESTHER. Est-ce vous que j'entends? vous, Edgard, qui, hier encore, m'avez dédaignée?

EDGARD. Moi!..

ESTHER. Oui, vous avez refusé ma main que ma sœur..... ou plutôt... que moi, Monsieur, je vous offrais!..

EDGARD. Eh bien! oui!.. je le devais alors, et je le ferais encore!..

ESTHER, *à part.* O ciel!..

EDGARD. Être homme!.. et tenir d'une femme sa fortune et son existence! tout lui devoir!.. et sous peine d'être ingrat se mettre éternellement dans sa dépendance..... non, cela ne se doit pas! ce serait renoncer à sa propre estime, et s'avilir aux yeux même de celle qui vous enrichit!

ESTHER. Quand on ne l'aime pas!.. mais quand on l'aime!..

EDGARD, *avec embarras.* Ah! n'importe!

ESTHER. Dites plutôt, ce que votre générosité n'ose m'avouer, que devant toute autre votre fierté eût fléchi peut-être!.. mais que devant moi... ces folles idées de ma jeunesse, ces idées de liberté ou de domination... me nuisaient encore à vos yeux, et vous empêchaient de rien devoir à celle même que vous aimiez!..

EDGARD. Peut-être!

ESTHER. Ah! vous n'eussiez pas eu une pareille pensée, si vous aviez pu lire en mon cœur, si vous aviez vu comment

le temps et la raison ont peu à peu dissipé les rêves insensés qui avaient fait votre malheur... et le mien peut-être!.. mais maintenant, grâce au ciel, j'ai un guide, un ami, un maître!.. je puis lui dire : A vous tous mes droits!.. à vous ma liberté!.. à vous ce pouvoir que je suis heureuse d'abdiquer!..

EDGARD. Esther!..

ESTHER. Mais vous, Edgard, à présent que je vous ai tout avoué et que je suis à vous!.. quelque changement qui survienne en mon sort... ou dans le vôtre... quelque malheur qui m'arrive ou me menace... vous ne me quitterez plus!.. vous ne m'abandonnerez pas?

EDGARD. Ah! quelle idée!..

ESTHER. Vous me le jurez!..

EDGARD, *voyant Émilie qui entre par la porte à droite, et M. de Rouvray par la porte du fond.* Oui! devant votre sœur, devant mon oncle, je jure d'être à vous!.. toujours à vous!..

M. DE ROUVRAY, *étonné.* Que dit-il?

EDGARD, *vivement.* Vous allez me blâmer... m'accuser de folie..... vous, mon oncle, qui connaissez ma position..... mais, que voulez-vous?.. je n'ai pas d'ambition... on n'en a plus quand on aime; et le peu de bien que nous possédons nous suffira.

M. DE ROUVRAY. Je le crois parbleu bien! et tu n'es pas difficile!.. quarante-cinq à cinquante mille livres de...

ESTHER, *courant à lui, et lui mettant la main devant la bouche.* Taisez-vous!.. taisez-vous!

EDGARD, *se retournant et l'apercevant.* Ah!.... l'on m'a trompé!..

ESTHER, *vivement.* J'ai votre parole!.. A moi! toujours à moi!.. quelque malheur qui m'arrive... et si la fortune en est un à vos yeux...

EDGARD, *voulant l'interrompre.* Permettez!..

ESTHER, *de même.* Si c'est là le seul obstacle, il ne sera pas de longue durée... bientôt je serai digne de vous! bientôt je n'aurai plus rien... dès demain, je fais comme mon beau-frère : je prends des chemins de fer, des canaux!

ÉMILIE, *vivement.* Qu'est-ce que c'est?

ESTHER, *se reprenant.* Dieu! qu'ai-je dit!..

SCÈNE XII.

M. DE ROUVRAY, ESTHER, EDGARD, ÉMILIE; DHENNEBON, *entrant par le fond.*

DHENNEBON, *pâle, en désordre, et sautant au cou d'Émilie.* Ma femme!.. ma femme! embrasse-moi!.. j'en suis dehors... j'en suis quitte... je suis le plus heureux des hommes!

ÉMILIE. Qu'as-tu donc?

DHENNEBON. Mon agent de change, (*A Edgard.*) votre frère, a revendu pour moi!..

M. DE ROUVRAY. Sans me consulter... à une perte énorme!..

DHENNEBON. Du tout; je ne perds ni ne gagne : il a saisi adroitement un moment de hausse.

M. DE ROUVRAY. Il est bien habile... il n'y en a pas eu..... au contraire!..

ESTHER, *à demi-voix, et lui serrant la main.* Taisez-vous donc!

M. DE ROUVRAY, *vivement.* Ah! oui... oui, je comprends!.. des nouvelles d'Espagne..... une victoire qui cinq minutes après s'est trouvée une retraite... C'est toujours comme ça... ça monte et ça descend...

DHENNEBON. Et tu n'as pas, comme moi, profité de la bonne veine?

M. DE ROUVRAY. Non, mon ami.

DHENNEBON. Lui qui pourtant a l'habitude de la Bourse! ça prouve comme c'est difficile d'y bien jouer!

ÉMILIE. Raison de plus pour s'en abstenir!

DHENNEBON. C'est fini, ma femme, c'est fini!.. j'ai manqué en faire une maladie... j'étais un insensé qui ne connaissait pas son bonheur..... un aveugle qui a voulu marcher sans son guide, et qui le reprend.

M. DE ROUVRAY, *qui s'est approché de Dhennebon, et lui a frappé sur l'épaule.* Va! tu seras mené toute ta vie!..

DHENNEBON. Ça m'est égal, pourvu qu'on me mène bien. Et toi qui parles!..

M. DE ROUVRAY. Moi, mon ami, je reste garçon; parce que l'homme d'État doit être libre de toute chaîne... je renonce à toute concession, à tous les avantages qu'on pouvait m'offrir; parce que le tribun, le mandataire du peuple, doit se tenir en dehors du pouvoir.

DHENNEBON, *à demi-voix.* La combinaison a donc manqué?

M. DE ROUVRAY. Grâce au ciel! je le préfère, je suis mon maître, je n'appartiens plus qu'à moi!.. nous allons déjeuner en famille, sans que rien nous dérange...

UN DOMESTIQUE, *entrant.* On demande Monsieur aux Tuileries...

M. DE ROUVRAY. Aux Tuileries?.. J'y vais! (*Il sort.*)

DHENNEBON. Encore un indépendant qui se croit libre!....

ÉMILIE. Et qui ne l'est pas plus que nous! (*A son mari.*) Car tu vois bien maintenant qu'en cette vie on est toujours dépendant de quelqu'un!.. et à défaut des autres, on a pour tyrans ses propres passions..... le tout est de les choisir bonnes.

EDGARD, *à Esther.* Mon choix est fait!

DHENNEBON, *à sa femme.* Le mien aussi!

FIN DES INDÉPENDANTS.



RIALTO. Sortez d'ici tous deux. — Acte 4, scène 6.

DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME

OU

LES MAUVAIS CONSEILS

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 17 mars 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. TERRIER.

Personnages.

DARCEY, riche propriétaire.
VALDÉJA, son ami.
RODOLPHE, fashionable.
ÉVRARD, négociant, père de madame Darcey.
DUSSEUIL, magistrat, beau-frère d'Évrard.
ALBERT MELLEVILLE, neveu d'Evrard.
HIPPOLYTE GONZOLI.
RIALTO, banquier étranger.
LÉOPOLD.
ACHILLE GROSBOIS, jeune docteur fashionable.
MOURAVIEF, Kalmouck au service de Valdéja.
LAURENT, domestique d'Adele.
UN HOMME DE JUSTICE.
UN DOMESTIQUE d'hôtel garni.
ADÈLE ÉVRARD, femme de Darcey.
CLARISSE ÉVRARD, sa sœur.
SOPHIE MARINI, } ses amies de pension.
AMÉLIE DE LAFERRIER, } ses amies de pension.
CREPONNE, jardinière, puis femme de chambre d'Adèle.
MADAME DUSSEUIL, sœur d'Évrard.

La scène se passe, au premier acte, à Viroflay, et aux autres à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, ADÈLE, *assises sur un banc.*

ADÈLE. Oui, je suis la plus malheureuse des femmes!

CLARISSE. Y penses-tu, ma sœur? toi, mariée depuis deux ans à un homme excellent, jeune encore, immensément riche, et dont le seul désir est de prévenir tous les tiens! Que te manque-t-il donc?

ADÈLE. Je ne sais... l'ennui m'obsède; des idées vagues et indociles s'emparent de mon imagination qu'elles fatiguent, et quoi que je fasse, je ne puis m'y soustraire.

CLARISSE. Aurais-tu des chagrins?

ADÈLE. Plût au ciel! cela me distrairait.

CLARISSE, *souriant*. Il me semble qu'en fait de distraction tu peux aisément en trouver qui ne te coûtent pas aussi cher. Mais il y a quelques mois encore tu étais si heureuse!.. tu n'avais pas de pareilles idées!.. Qui donc a pu te les donner?

ADÈLE. Toutes les jeunes femmes que je vois, qui ont su autrement arranger leur existence et se rendre maîtresses de leur avenir... Amélie de Laferrier, Sophie Marini, mes amies intimes, qui me sont dévouées.

CLARISSE. Cependant nous autres femmes, combien en ménage nous sommes mieux partagées que les hommes!.. les embarras de l'avenir, les soins de la fortune, notre rang et notre considération dans la société, ce n'est pas nous que cela regarde... c'est eux..... Ils sont responsables de notre sort, de notre bonheur, et nous n'avons rien à faire qu'à nous laisser être heureuses.

ADÈLE. Ah! voilà bien ces idées de jeunes filles que jamais tu ne pourras réaliser.

CLARISSE. Pourquoi donc? il me semble à moi que cela est possible .. et même que déjà cela commence...

ADÈLE. Serait-il vrai?

CLARISSE. Oui... je peux te le dire, à toi ma meilleure amie... Tu sais bien quand M. Darcey, ton mari, venait il y a trois ans chez mon père pour te faire la cour, il était souvent accompagné d'un de ses amis.

ADÈLE. Oui, je me le rappelle, M. Valdéja... un Espagnol.

CLARISSE. Son père était Espagnol... mais lui est né en France.

ADÈLE. On ne s'en serait pas douté... toujours sombre, rêveur, misanthrope.

CLARISSE. Il avait eu tant de malheurs... tant de chagrins de toute espèce... Mais à travers l'ironie amère qui dictait tous ses discours, que de nobles et généreux sentiments lui échappaient comme malgré lui et semblaient le trahir!..

ADÈLE. Eh! mon Dieu, ma chère amie, quel enthousiasme!

CLARISSE. Il était si malheureux! et puis, lui qui détestait tout le monde, il semblait m'avoir prise en amitié.

ADÈLE. Ce qui flattait ton amour-propre.

CLARISSE. Non... je n'ai jamais pensé à en être fière... mais j'en étais contente.

ADÈLE. Je comprends, et ce qu'on disait de lui était donc vrai; il aura tout employé pour te séduire.

CLARISSE. Lui!.. il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait... ni moi non plus... Je crois cependant que nous nous sommes compris; car il y a plus de deux ans, au moment où il allait partir pour la Russie, il me dit seulement: Attendez-moi, et si dans trois ans je ne reviens pas digne de vous, oubliez un malheureux.

ADÈLE. Et depuis as-tu reçu de ses nouvelles?

CLARISSE. Mais oui..... sans en demander, j'en avais de temps en temps par ton mari qui est son meilleur ami, et à qui il écrivait souvent. Je sais qu'il a fait un chemin rapide... une belle fortune... qu'il est secrétaire d'ambassade... et hier est arrivée chez mon père une grande lettre timbrée de Saint-Pétersbourg, dont on ne m'a pas encore parlé; mais je suis sûre que c'est une demande en mariage.

ADÈLE. Tu le crois?

CLARISSE. Sans doute... Voilà bientôt les trois ans écoulés, il ne s'en faut plus que de six mois.

ADÈLE. Et tu accepterais?.... tu deviendrais la femme de M. Valdéja?

CLARISSE. De grand cœur...

ADÈLE. Le ciel t'en préserve! et si tu savais comme moi ce que c'est que le mariage... Tais-toi, c'est M. Darcey..... c'est mon mari... tu vois si on peut être seule et libre un instant dans la journée.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, DARCEY.

DARCEY. Vous voilà, ma chère belle-sœur! que vous êtes aimable de vous être rendue à notre invitation et de venir passer quelques jours avec ma femme! . Bonjour, Adèle... es-tu encore fâchée contre moi?.. (*A Clarisse.*) Nous avons eu une petite discussion ce matin.

CLARISSE. Je m'en doutais, et j'espère que cela se passera.

ADÈLE. Jamais.

DARCEY. Ce serait bien long... Mon seul crime, autant que j'ai pu le comprendre, est de t'avoir amenée à trois lieues de Paris... à la campagne... comme tu le désirais...

ADÈLE. Je désirais y être, mais non pas seule...

DARCEY. Et moi... ne suis-je rien pour toi?

ADÈLE, *avec dépit*. Oh! beaucoup, sans contredit .... Un mari et une femme ne font qu'un: mais, comme je vous l'ai dit, je m'ennuie quand je suis seule.

DARCEY. Langage de femme conseillée, dont je ne tiendrai nul compte.

ADÈLE. Exigences de mari auxquelles je ne me soumettrai pas.

DARCEY. Des rigueurs... Un seul fait et je me rends!

ADÈLE. Mille, s'il le fallait!

DARCEY. Encore?..

ADÈLE. Vous n'avez jamais été du même avis que moi. Au moindre de mes désirs vous avez toujours eu une objection à faire.

DARCEY. Tout ceci n'est que vague; tu ne précises rien, et je te demande des faits.

ADÈLE. Des faits! des faits! (*Pleurant.*) Dieu! que je suis malheureuse!

DARCEY. A la bonne heure, voilà du positif; et puisque tu crains de m'accuser, je me charge moi-même de ce soin... Je veux avouer tous mes torts devant ta sœur... Depuis quelque temps tu reçois chez toi une foule de jeunes coquettes dont la vie n'est qu'une déplorable erreur; tu n'aimes que leur société... tu ne suis que leurs conseils; et ce n'est jamais par elle-même qu'une femme se perd, c'est par ses amies intimes; c'est par celles qui l'entourent. Les mauvais exemples commencent sa ruine en la décourageant, en la dégoûtant de ce qui est bien; puis viennent les mauvais conseils qui la conduisent à ce qui est mal... Déjà elles ont détruit chez toi le bonheur intérieur... Tu jettes un regard d'envie sur leur folle existence..... Tu voudrais les imiter..... Tu brûles de briller et de t'afficher comme elles; et moi qui suis ton ami, moi qui suis chargé de veiller sur ton honneur, qui m'appartient, qui est le mien, je dois d'une main sévère t'arrêter au bord de l'abîme et t'empêcher d'y tomber..... Voilà mes torts, n'est-il pas vrai? ceux que tu n'osais me reprocher devant Clarisse.

CLARISSE. Mon frère!

DARCEY. Après cela qu'elle m'en veuille, qu'elle soit fâchée contre moi... je trouve cela tout naturel... Pour être raisonnable il faut du courage. (*A Adèle.*) Mais crois-tu qu'il ne m'en faut pas à moi pour t'affliger... pour te causer du chagrin?.. et cependant j'y suis décidé.

ADÈLE. Vous, Monsieur!

DARCEY, *froidement*. Tu sais qu'avec moi une décision prise est toujours exécutée, et voici ce que j'avais à te dire: je vais souvent à Paris pour mes affaires, j'y vais même aujourd'hui, toute la journée, et je voudrais qu'en mon absence ces dames, tu sais de qui je veux parler, ne vinssent ici qu'invitées par moi.

ADÈLE. Vous ne les inviterez jamais.

DARCEY. Si, vraiment. Il en est quelques unes qui ne sont que folles et étourdies, celles-là sont peu dangereuses... mais il en est d'autres que je redoute... madame de Laferrier, par exemple...

ADÈLE. Mais son mari est un riche banquier en relation d'affaires avec vous.

DARCEY. Oui, un fort honnête homme, que je verrai le matin dans son cabinet ou dans le mien; mais tu m'obligeras de ne plus voir sa femme... je t'en prie. Quant à madame Marini, ton autre intime, elle a fait, dit-on, la fortune de son mari par son crédit auprès des ministres, et celui-ci par reconnaissance croit devoir fermer les yeux sur la conduite de sa femme; moi qui n'ai pas les mêmes motifs d'indulgence, je te défends de voir madame Marini.

ADÈLE. Me le défendre!

DARCEY, *avec tendresse*. Oui, mon amie, et tu m'en remercieras un jour. Après cela, crois que mon amour te tiendra compte d'un pareil sacrifice.

ADÈLE, *sèchement*. Je ne demande rien, Monsieur.

DARCEY, *avec douceur*. Je le vois, et tu m'obéiras sans cela... (*Avec fermeté.*) car tu sais que si j'ai de l'indulgence pour des caprices, je suis inexorable pour des fautes. Adieu, je pars. Mais auparavant, ma chère Clarisse, je voudrais vous parler un instant.

CLARISSE. Très-volontiers.

ADÈLE. Encore quelques complots contre moi?

DARCEY. Probablement... mais le complice que je choisis doit vous rassurer. (*Il veut lui baiser la main, qu'elle retire avec humeur. Darcey sort avec Clarisse qui fait signe à sa sœur de se modérer.*)

—

SCÈNE III.

ADELE, *seule*. Et je souffrirais une pareille tyrannie!.. j'obéirais à mon mari quand toutes les femmes que je vois commandent aux leurs!.. Oh! non, cela n'est pas possible! je ne pourrais jamais vivre ainsi, il faut que cela finisse.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE DE LAFERRIER, ACHILLE GROSBOIS.

AMÉLIE, *à Achille*. Ne l'avais-je pas dit, que nous la trouverions en méditation?

ADÈLE. Dieu!.. madame de Laferrier!

AMÉLIE. Bonjour, ermite.

ADÈLE, *s'efforçant de rire*. C'est bien aimable à toi de ne pas m'abandonner; à vous aussi, monsieur Grosbois.

ACHILLE. Nous causons de vous à chaque instant du jour, Madame.

AMÉLIE. Puisque tu ne viens pas, il faut bien que je fasse la route. J'ai amené le docteur avec moi, ne sachant pas voyager seule. Eh! mais, qu'as-tu donc? est-ce que tu aurais pleuré, par hasard?

ADÈLE. Ah! ma bonne Amélie, j'ai bien du chagrin.

AMÉLIE. Et quelle en est la cause?

ADÈLE. Tu me le demandes?

AMÉLIE. Ton mari... c'est juste : j'aurais dû le deviner.

ADÈLE. J'ai besoin que tu diriges le cours de mes idées... Je voudrais... je n'ose... ou plutôt, je ne sais ce que je voudrais, ni à quel parti m'arrêter. Conseille-moi, de grâce!

AMÉLIE. Adèle, tu connais mes principes là-dessus; je n'empêche personne de me regarder faire; mais pour des conseils, je n'en donne jamais.

ADÈLE. Cependant...

AMÉLIE. Ma chère amie, c'est comme cela; et puis, parler raison à un enfant, à quoi bon?

ADÈLE, *piquée*. Comment, à un enfant?

AMÉLIE. Oui, à un enfant. Je puis bien le dire devant lui, (*Montrant Achille.*) il est discret. Tu es encore ce que tu étais chez madame Destournelles, notre maîtresse de pension.

ADÈLE. Tu veux rire?

AMÉLIE. Non, ma chère, petite fille de la tête aux pieds, à cela près de la gaieté perdue, du nom changé, du professeur aussi, lequel, au lieu de t'apprendre, comme l'autre, de l'histoire et de la grammaire, t'enseigne l'art de périr d'ennui entre quatre murs.

ACHILLE. Dommage! vraiment dommage!

AMÉLIE. Tu es sous le joug.

ADÈLE. Et comment m'y soustraire, puisque pour le rendre plus pesant encore il veut me séparer de celles qui m'aidaient à le supporter! de mes meilleures amies!

AMÉLIE, *riant*. C'est une plaisanterie, je pense?

ADÈLE. Non vraiment... il m'a priée de ne plus te voir, et m'a défendu de recevoir Sophie Marini.

AMÉLIE. Ah! moi, je suis seulement priée... Comment donc! mais il y a là une nuance très-délicate dont je lui sais un gré infini. Tu lui as ri au nez, j'espère?

ADÈLE, *timidement et baissant les yeux*. Non vraiment... je n'ai pas osé.

AMÉLIE, *riant*. Elle n'a pas osé... c'est délicieux!.. alors, à ce compte-là, il faut donc que nous nous en allions.

ADÈLE, *avec crainte*. Tu vas m'en vouloir de ma faiblesse!

AMÉLIE, *gaiement*. Moi, du tout; je trouve l'aventure charmante... et je la raconterai partout... c'est une bonne fortune.

ADÈLE, *effrayée*. Y penses-tu?

AMÉLIE. Oui, sans doute... car c'est bien plus gai encore que tu ne crois... Imagine-toi que Sophie Marini, sachant par moi que je devais, ce matin, te faire une visite à la campagne... doit venir aussi.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

AMÉLIE. Avec M. Rodolphe.

ACHILLE. M. Rodolphe!.. Il me semble que je connais cela et que je l'ai vu.

AMÉLIE. Oh! sans doute... à Tortoni.

ACHILLE. Qu'est-ce qu'il est?

AMÉLIE. Il va à Tortoni.

ACHILLE. J'entends bien... mais qu'est-ce qu'il fait?

AMÉLIE. Il déjeune chez Tortoni le matin... et le soir, nous le trouvons en gants jaunes aux balcons de tous nos théâtres. Du reste, il est garçon, a vingt mille livres de rente... et c'est un adorateur d'Adèle...

ADÈLE. De moi?

AMÉLIE. Il te poursuit partout sans pouvoir t'atteindre, et en désespoir de cause nous adore, Sophie et moi, parce que nous sommes tes meilleures amies.

ADÈLE. M. Rodolphe! mais je ne veux ni ne dois le recevoir... et maintenant surtout que je connais ses sentiments... c'est un parti que je prends de moi-même.

AMÉLIE. De toi-même? Non pas... c'est un détour indirect pour obéir à ton mari.

ADÈLE. En aucune façon.

AMÉLIE. Et moi, j'en suis sûre. Je te connais trop bien... Et voici le moment de développer toutes tes vertus conjugales, à commencer par la soumission; car j'aperçois Sophie et M. Rodolphe.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE MARINI, RODOLPHE.

SOPHIE. Charmant! délicieux! Quel séjour admirable! n'est-il pas vrai?

RODOLPHE. Moi, je n'admire jamais! (*Apercevant Adèle qu'il salue.*) et il ne faut pas moins que la vue de Madame pour me faire déroger à mes principes.

AMÉLIE, *bas, à Adèle, qui baisse les yeux avec embarras.* Ne crains rien... tu peux lui faire la révérence... ton mari n'est pas là.

SOPHIE, *passant près d'Adèle.* Que dis-tu, chère amie, de notre visite impromptue? J'adore les parties de campagne.

RODOLPHE. Et celle-ci a rendu à Madame toute sa bonne humeur.

ADÈLE. Est-ce que tu avais quelque chagrin... quelque contrariété?

RODOLPHE. Une très-grande! Quand je suis arrivé chez Madame, elle venait de voir dans le journal une place importante donnée à quelqu'un qu'elle ne peut souffrir.

ACHILLE. Il y a de quoi avoir une migraine!

RODOLPHE. Un M. Valdéja...

ADÈLE. M. Valdéja... le secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg?

SOPHIE. Tu le connais?

ADÈLE. Fort peu!.. Mais il a pour ma sœur une passion romanesque qui la flatte infiniment. Je vous le dis en confidence et entre amies.

AMÉLIE. Sois tranquille, ce n'est pas par moi que M. Valdéja en sera instruit, car je ne le connais pas.

RODOLPHE, *montrant Sophie.* Madame ne peut pas en dire autant.

SOPHIE. Rodolphe! c'en est assez...

RODOLPHE. Et pourquoi donc? Moi je ne cache jamais ni ma haine, (*En regardant Adèle.*) ni mon amour. J'aime à vous croire la même franchise, et vous pouvez bien avouer que M. Valdéja est votre ennemi déclaré.

AMÉLIE. Vraiment?

RODOLPHE. Et d'honneur je le plains; car Madame n'a jamais pardonné aux gens qu'elle n'aime pas... ou qu'elle n'aime plus. Il n'y a qu'elle pour ces noirceurs délicieuses qui rappellent les rouerics de la régence : c'est un genre qui n'était plus de notre siècle et que vous nous avez rendu.

SOPHIE. Vous voulez me fâcher.

RODOLPHE. Vous auriez bien tort... c'est le moyen de se distinguer et d'avoir une physionomie dans le monde. Il y a tant de gens qui n'en ont pas! (*A Achille.*) N'est-il pas vrai, docteur?

ACHILLE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Eh bien! par exemple... pourquoi me demande-t-il cela à moi?

ADÈLE. Silence, voici ma sœur.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CLARISSE.

CLARISSE. Ma sœur! ma sœur! viens donc vite! Est-ce que tu n'as pas entendu une voiture qui entrait dans la cour?

ADÈLE, *avec effroi.* Quoi! déjà mon mari?

CLARISSE. Mon Dieu non! pas encore!.. (*Apercevant Amélie et madame Marini.* O ciel! (*Elle leur fait la révérence et dit bas à sa sœur.*) Y penses-tu?.. quand ce matin encore M. Darcey vient de te défendre...

ADÈLE, *l'interrompant.* Il suffit!.. Je sais ce que j'ai à faire. Que venais-tu m'annoncer?

CLARISSE. Une galanterie charmante de ton mari. C'est aujourd'hui ta fête, tu ne le savais pas?

AMÉLIE ET SOPHIE. Ni nous non plus.

CLARISSE. Et il avait commandé pour toi un coupé délicieux qui vient d'arriver.

ADÈLE, *avec joie.* Est-il possible?

CLARISSE. Et deux chevaux gris magnifiques! Oh! le bel attelage!

ADÈLE, *avec satisfaction.* J'avoue que je ne m'y attendais pas.

SOPHIE, *sèchement.* Il me semble cependant que c'était de droit?

AMÉLIE. Comment! tu n'avais pas encore de coupé? Mais c'était une indignité!.. Moi j'en ai un depuis trois ans, et cependant mon mari n'est pas si riche que le tien, il s'en faut beaucoup.

ADÈLE, *froidement.* C'est vrai.

SOPHIE. Et s'il te le donne c'est pour ne pas rougir.

AMÉLIE. C'est par respect humain.

CLARISSE. Non, Mesdames; c'est par affection, par amitié pour elle; car tu ne te doutes pas de ce qui vient d'arriver dans ce bel équipage?

ADÈLE. Eh! qui donc?

CLARISSE. Mon père, qui attend avec impatience que tu ailles l'embrasser.

ADÈLE. Je le voudrais... mais ces dames, que je ne puis abandonner...

CLARISSE. Je me chargerai de leur tenir compagnie et de leur faire les honneurs... Va vite.

ADÈLE. A la bonne heure... Adieu, mes amies, je reviens dans l'instant...

AMÉLIE. Et moi je ne te quitte pas; je veux voir tes chevaux, et puis nous avons ensemble une conversation à achever. (*Adèle et Amélie sortent.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ADÈLE ET AMÉLIE.

(*Achille examine les jardins. Rodolphe s'est étendu sur trois chaises, et bâille en jouant avec sa canne.*)

RODOLPHE, *regardant Clarisse.* Elle est jolie, la petite sœur! et je l'aimerais autant que l'autre! Moi je ne tiens pas au droit d'aînesse.

SOPHIE, *à Clarisse.* Je suis bien heureuse de vous voir, ma chère Clarisse, j'ai à vous remercier de ce que vous m'avez envoyé lors de ma dernière quête.

CLARISSE. C'était si peu de chose!.. mes économies de demoiselle; et l'on doit rendre grâce à celles qui, comme vous, Madame, veulent bien se dévouer pour remplir un devoir si pieux.

SOPHIE. Cette fois du moins, et c'est assez rare, l'argent de cette collecte aura été bien placé. Une pauvre jeune fille, une orpheline, que l'inexpérience et la misère avaient livrée à la séduction...

RODOLPHE, *toujours étendu sur sa chaise.* Voilà qui est horrible...

SOPHIE. D'autant plus que son séducteur l'a indignement abandonnée... Je ne vous le nommerai pas; quoique je le

connaisse... mais ce serait inutile, il n'est plus en France... il est très-loin... à l'étranger... en Russie...

CLARISSE, *vivement*. En Russie?

SOPHIE. Où il occupe une fort belle place; et certainement ce Valdéja aurait bien pu...

CLARISSE. Valdéja!

SOPHIE. Est-ce que je l'ai nommé?.. Pardon, c'est sous le sceau du secret... parce que cette jeune personne est vraiment d'une fort bonne famille... vous la verrez, vous l'entendrez.

CLARISSE. Non, Madame... c'est inutile.

SOPHIE. Et puis, qui sait?.. il peut revenir en France et l'épouser; c'est peut-être son dessein, et il ne faut désespérer de rien... Eh! mais, qu'avez-vous donc?

CLARISSE. Rien, Madame, rien... il fait froid dans ce jardin, et je ne me sens pas bien. (*Elle s'appuie sur une chaise, à gauche; et, pendant ce temps, Rodolphe qui s'est levé s'approche de Sophie.*)

RODOLPHE, *froidement, et à demi-voix*. Je ferais un pari.

SOPHIE. Et lequel?

RODOLPHE. C'est que dans ce que vous venez de lui raconter, il n'y a pas un mot de vrai.

SOPHIE. Et qui vous le fait croire?

RODOLPHE, *souriant*. D'abord, c'est que vous l'avez dit; mais vrai ou non, c'est bien trouvé; bonne perfidie pour perdre Valdéja dans l'esprit de sa maîtresse. Mais prenez garde, si jamais j'ai à me plaindre de vous, je le justifie.

SOPHIE. Quelle idée!

RODOLPHE. Je ferai leur bonheur par vengeance.

SOPHIE. C'est-à-dire que vous me menacez!

RODOLPHE. Du tout; mais avec vous il faut toujours être sur le pied de guerre, on ne peut jamais désarmer. Voici madame Darcey, la belle des belles. (*Il va au-devant d'Adèle qui entre pensive.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADÈLE.

ADÈLE, *entrant et rêvant*. Oui, certainement... Amélie a raison... je montrerai du caractère et nous verrons... (*Levant les yeux et apercevant Rodolphe.*) Pardon, Monsieur: (*A Sophie.*) pardon, ma chère Sophie, de vous avoir laissés aussi longtemps... je viens de faire préparer pour vous, dans le petit pavillon, quelques rafraîchissements dont vous devez avoir besoin.

ACHILLE. A la campagne, et par cette chaleur napolitaine, cela ne fait pas de mal.

ADÈLE, *à Sophie*. Et puis, vous me resterez tous à dîner...

SOPHIE. Nous y comptions bien.

ACHILLE. C'était notre intention.

RODOLPHE. Je n'osais l'espérer.

ADÈLE. Pourquoi donc, Monsieur? Présenté par ces dames...

RODOLPHE, *lui présentant la main*. Oserai-je vous offrir la main?

ADÈLE. Je reste ici... j'ai des ordres à donner... des détails de ménage... mais voici ma sœur qui voudra bien continuer à me remplacer... Clarisse, Clarisse, tu ne m'entends pas?

CLARISSE, *se levant brusquement*. Si, ma sœur. (*A part.*) Ah! pourquoi m'a-t-elle rappelée à moi?.. j'espérais mourir.

RODOLPHE, *lui donnant la main*. Pauvre jeune fille!.. elle me fait de la peine, je vais la consoler. (*Haut, à Achille, et entraînant Clarisse.*) Monsieur Achille, nous vous montrerons le chemin. (*Achille et madame Marini le suivent.*)

—

SCÈNE IX.

ADÈLE, *seule*. Oui, oui, le sort en est jeté... je suivrai ses conseils... je ferai comme elle... je serai maîtresse chez moi... je recevrai mes amies, et pour commencer je les garde aujourd'hui à dîner, et une fois que le pli en sera pris, mon mari fera comme les autres maris, il obéira .. je ne vois pas pourquoi il y aurait exception pour lui. Holà! quelqu'un... Eh! Créponne! la jardinière!

—

SCÈNE X.

ADÈLE, CRÉPONNE.

ADÈLE. Viens vite ici... où est ton mari?

CRÉPONNE. Là-bas, près des melons... où il travaille; je vais l'appeler.

ADÈLE. C'est inutile, j'ai du monde à dîner.

CRÉPONNE. Beaucoup?

ADÈLE. Neuf ou dix personnes... il me faut un dessert de choix; va cueillir dans le verger ce qu'il y a de mieux..... ces pêches du coin à droite.

CRÉPONNE. Je vais le demander à mon mari.

ADÈLE. A quoi bon?

CRÉPONNE. Parce que, excepté lui, il a défendu que personne y touche.

ADÈLE. Quand c'est moi qui te le dis, ne dois-tu pas m'obéir?

CRÉPONNE. Oui, Madame, car je suis votre sœur de lait et je vous aime bien; mais faut aussi obéir à son mari, et surtout au mien, sans cela il me battrait.

ADÈLE. C'est ce que nous verrons.

CRÉPONNE. C'est pas vous qui le verriez, c'est moi.

ADÈLE. S'il avait cette audace...

CRÉPONNE. Il l'aura.

ADÈLE. N'importe, fais ce que je te dis.

CRÉPONNE. Mais, Madame...

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY, *qui est entré vers la fin de la scène précédente.*

DARCEY. Eh! oui sans doute, Créponne, fais ce que t'ordonne ta maîtresse.

ADÈLE. Quoi! Monsieur, vous étiez là? Vous voilà de retour?

DARCEY. Oui, ma chère amie, j'ai bien vite expédié mes affaires, car il me tardait, surtout aujourd'hui, de revenir près de toi... (*A Créponne.*) Va vite, Créponne.

CRÉPONNE. Ça ne sera pas long, car il ne s'agit que de cueillir des pêches... mais si Monsieur voulait seulement me permettre d'en demander la permission à mon mari...

DARCEY. Certainement, la permission d'un mari, ça ne peut jamais faire de mal.

CRÉPONNE. C'est que, voyez-vous, ce sont nos plus belles... et il paraît qu'il en faudra beaucoup, car Madame a dit que vous seriez une dizaine de personnes.

DARCEY, *regardant Adèle.* Ah! nous serons dix?

ADÈLE, *cherchant à s'enhardir.* Oui, Monsieur.

DARCEY. C'est bien, ma chère amie. (*A Créponne.*) Je t'ai déjà priée de nous laisser.

CRÉPONNE, *s'en allant.* Oui, Monsieur.

—

SCÈNE XII.

ADÈLE, DARCEY.

DARCEY. Je croyais que nous ne dînerions qu'en famille; mais je vois que de ton côté tu m'as ménagé aussi une surprise... sans doute quelques amis communs que tu as invités pour le jour de ta fête?

ADÈLE, *avec émotion.* Oui, Monsieur, des amis.

DARCEY. Et lesquels?.. à moins que ce ne soit un secret, et alors je n'insiste plus... je ferai même l'étonné, si tu le désires.

ADÈLE, *avec crainte.* Peut-être le serez-vous en effet?

DARCEY. Et pourquoi donc, ma chère amie?

ADÈLE. Pourquoi?.. (*A part.*) Allons, et comme Amélie me l'a conseillé, tâchons de vaincre cette sotte timidité.

DARCEY. Achève!

ADÈLE, *avec embarras.* C'est que... je ne sais comment vous l'avouer; mais franchement je n'ai pu m'en défendre... elles sont venues me demander à dîner.

DARCEY. Et qui donc?

ADÈLE. Madame de Laferrier et madame Marini.

DARCEY. Tu ne parles pas sérieusement?

ADÈLE, *avec vivacité.* Si, Monsieur; je les ai invitées, et maintenant il n'y a plus à s'en dédire. (*A part.*) Grâce au ciel! j'ai tout dit... m'en voilà quitte!

DARCEY, *avec une colère concentrée.* Adèle!.. Adèle!.. ton intention n'a pas été de me braver?.. tu avais oublié ma défense, dis-le-moi.

ADÈLE. Non, Monsieur... mais cette défense était injuste et injurieuse pour moi, et ce serait m'humilier à mes propres yeux et aux vôtres que de renvoyer mes meilleures amies.

DARCEY, *avec chaleur.* Vos meilleures amies! Rien au monde ne m'est plus pénible que de vous entendre les appeler ainsi, mais j'espère que bientôt vous connaîtrez ceux qui vous aiment véritablement.

ADÈLE. Ce sont ceux qui me plaignent, ceux qui cherchent à calmer mes souffrances; à mon tour, je dois les défendre quand on les calomnie et les préférer à ceux qui ne veulent que m'affliger et me tyranniser... Le trouvez-vous surprenant?

DARCEY, *avec douleur.* Surprenant! non, Adèle; depuis longtemps il n'y a plus rien qui me surprenne; et l'ingratitude d'une femme ne saurait y faire exception.

ADÈLE, *avec fierté.* Monsieur!

DARCEY. Pardon... j'ai tort de vous laisser voir ce que je souffre.

ADÈLE. Des reproches! ai-je trahi mes devoirs?

DARCEY, *avec douleur.* Je lui parle de tendresse, elle me parle de devoirs.

ADÈLE, *froidement.* Et que voulez-vous de plus? Le reste dépend-il de ma volonté?

DARCEY, *s'éloignant d'elle.* Ah!.. qu'il n'en soit plus question! cette épreuve est la dernière. Désormais je ne vous demanderai plus que des devoirs, Madame, nous verrons comment vous saurez les remplir. Le premier de tous était la soumission à mes volontés; et si vous avez pensé que dans un jour comme celui-ci j'oublierais de vous le rappeler, vous avez eu tort... Un jour, une heure de faiblesse compromettrait toutes les heures de ma vie, et je ne transige jamais avec ce que je crois raisonnable et nécessaire; je vais vous le prouver.

ADÈLE. Dieu! ce sont mes amies!

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, SOPHIE, ACHILLE.

AMÉLIE. Nous voici revenus au point d'où nous étions partis... Il est charmant, ce parc... mais c'est un véritable labyrinthe.

SOPHIE. Heureusement nous n'y avons pas rencontré le Minotaure.

ACHILLE, *riant.* Il est à Paris.

DARCEY, *qui jusque-là s'est tenu à l'écart, s'avance près d'Achille.* Non, Monsieur. (*Exclamation générale.*)

ACHILLE. Ma foi, Monsieur, qui se serait douté que vous étiez là à m'écouter? Rien n'est plus désobligeant que d'être écouté... Vous excuserez la plaisanterie, j'espère.

DARCEY. Monsieur!..

ACHILLE. L'air de la campagne pousse singulièrement aux bons mots; et, sans examiner s'ils sont exacts, la langue s'en débarrasse.

DARCEY. Je comprends cela à merveille, mais...

ACHILLE. Trop bon, en vérité.

DARCEY. Mais j'ai un grand travers d'esprit, je n'aime pas les fats...

ACHILLE. Ah! vous n'aimez pas...

DARCEY. Non, je ne les aime pas; et quand ils s'introduisent chez moi, (*Regardant les deux dames.*) dans quelque compagnie qu'ils se trouvent, je les chasse sans balancer.

ACHILLE, *sur les épines.* Fort bien... fort bien... je disais tout à l'heure...

DARCEY, *élevant la voix.* Monsieur, vous m'avez compris...

SOPHIE, *à Amélie.* Il n'y a pas moyen d'y tenir... sortons, ma chère. (*Elle sort en donnant la main à Achille.*)

DARCEY. Je serais désolé de vous retenir.

AMÉLIE. Monsieur. . un pareil outrage...

DARCEY. Madame de Laferrier me permettra-t-elle de la reconduire jusqu'à sa voiture?.. (*Il sort en donnant la main à Amélie.*)

—

SCÈNE XIV.

ADÈLE, *seule*, *puis* RODOLPHE.

ADÈLE. Quelle horreur!.. quelle indignité!.. pouvais-je jamais m'attendre à un affront aussi sanglant!.. je m'en vengerai.

RODOLPHE, *un bouquet à la main.* Eh bien!.. où sont donc ces dames?

ADÈLE. Dieu! Monsieur Rodolphe!.. partez... éloignez-vous...

RODOLPHE. Et pourquoi donc?

ADÈLE. Mon mari est de retour.

RODOLPHE. Et que m'importe?

ADÈLE. Il vient de nous faire une scène affreuse.

RODOLPHE, *gaiement.* C'est comme cela que je les aime, les maris!

ADÈLE. Mais pour moi, Monsieur, pour moi, de grâce, partez.

RODOLPHE. Pour vous, c'est différent, il n'y a rien que je ne fasse... mais mon respect, ma soumission, me priveront-ils de votre présence? dois-je renoncer désormais à ce bonheur?

ADÈLE. Il le faut, je ne puis plus vous voir.

RODOLPHE. Chez vous... je le comprends... mais dans le monde, mais chez vos amies...

ADÈLE, *avec crainte*. Monsieur, vous me faites mourir.

RODOLPHE. Un mot de consentement... un seul mot, et je pars... sinon, je reste.

ADÈLE. Partez!.. partez!.. je vous en supplie...

RODOLPHE, *lui baisant la main*. Ah! que je vous remercie! (*Il s'enfuit par le fond du jardin.*)

—

SCÈNE XV.

ADÈLE, *puis* DARCEY.

ADÈLE. Mais du tout... que peut-il supposer?.. que peut-il croire? (*Apercevant Darcey.*) Dieu!

DARCEY. Leur voiture est sur la route de Paris. Maintenant voulez-vous que nous passions au salon?

ADÈLE. Monsieur, est-ce là le commencement du rôle de mari?

DARCEY. Oui, Madame.

ADÈLE, *sortant*. Alors, malheur à celui qui ose s'en charger!

DARCEY, *la suivant des yeux et sortant après elle*. Malheur à toi si tu écoutes d'autres conseils que ceux de la raison!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement chez Darcey.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DARCEY, *seul d'abord, occupé à arranger sa bibliothèque; puis* VALDÉJA ET MOURAVIEF.

DARCEY, *à Valdéja*. Déjà éveillé, mon ami! es-tu un peu remis des fatigues de ton long voyage?

VALDÉJA. Je commence à croire que les membres me tiennent au corps, et j'en doutais hier soir quand je suis arrivé. (*A Mouravief.*) Tiens, Mouravief, ces papiers au ministère des relations extérieures... on t'en donnera un reçu, et tu reviendras, car j'ai d'autres commissions à te donner. (*Mouravief porte la main à son chapeau et sort.*) Un joli sujet, n'est il pas vrai? un pur Kalmouck que j'ai pris à mon service et ramené avec moi.

DARCEY. Enfin, te voilà de retour de ta maudite Russie. Depuis six mois que tu ne m'écrivais plus, j'ai cru que quelque belle Moscovite avait gelé tes souvenirs.

VALDÉJA. Ils ne couraient aucun risque... tu étais là pour les réchauffer. Mais, vois-tu, si je ne t'ai pas écrit, c'est que je souffrais trop. Maintenant je ne souffre plus; je suis heureux, mon cœur s'est endurci, il n'aime plus rien... que toi, que toi, mon ami.

DARCEY, *lui tenant les mains*. Et moi, j'espère que nous ne nous quitterons plus. D'abord, est-il vrai que tu abandonnes la place brillante que tu avais obtenue il y a six mois, que tu renonces à la diplomatie?

VALDÉJA. Oui. Ces honneurs, ces emplois, ce n'est pas pour moi que je les désirais; et maintenant... je n'en ai plus besoin.

DARCEY. Tu as assez de fortune sans cela; car, ainsi que je te l'ai écrit, grâce à un concours d'heureuses circonstances, ce capital que tu avais laissé entre mes mains s'est accru considérablement.

VALDÉJA, *le regardant*. Tu me trompes. C'est aux dépens de ta fortune que tu veux m'enrichir.

DARCEY. A quoi bon? Ma fortune est la tienne... je n'ai pas besoin de te tromper.

VALDÉJA, *froidement*. Tu as raison... Alors peu importe... garde-la... je n'en ai que faire.

DARCEY. A la bonne heure; et si tu t'établis, si tu te maries. .

VALDÉJA. Jamais, et maudit soit le moment où une pareille idée s'est offerte à mon esprit! maudit soit le jour où j'ai voulu faire dépendre d'une femme ma vie, mon bonheur et mon avenir! Ne les connaissais-je pas déjà? ne savais-je pas qu'il n'y a en elles que ruse et trahison? N'est-ce pas une femme qui dénonça mon père et m'a forcé à fuir de la terre natale dans nos temps de discorde? Et quand, jeune encore, mon cœur s'ouvrait à toutes les impressions de l'amour et de l'amitié, n'est-ce pas une femme qui a armé mon bras contre un ami d'enfance, qui l'a fait rouler sanglant à mes pieds? Plus tard enfin, n'est-ce pas encore une d'elles qui a manqué de compromettre mon avenir, mon honneur?.. et si tu n'avais pas été là, toi, mon seul ami! toi qui, plus âgé que moi, n'as jamais cessé de me protéger...

DARCEY. Dis de t'aimer, et voilà tout.

VALDÉJA. Tu es tout pour moi; et quant au reste du monde, je lui avais juré, tu le sais, railleries et dédain, lorsque s'offre à mes yeux une jeune fille candide, ingénue, qui sans me rien promettre me persuade de son amour. Celle-là, me disais-je, est à part de son sexe; c'est une exception, elle ne saurait tromper! Et je croyais en elle... comme en toi.

DARCEY. Et elle t'a trahi?

VALDÉJA. Je devais m'y attendre; je l'aimais trop!.. et lorsqu'au bout de deux ans et demi d'exil et de travaux je touchais enfin au but de mes espérances, lorsqu'une place honorable me permettait d'aspirer à sa main, j'écris à son père, il y a six mois, je la demande en mariage; et cette réponse que j'attendais avec tant d'impatience... elle arrive enfin, et m'apprend que ce n'est pas lui, que c'est sa fille qui me refuse; qu'elle ne saurait m'aimer; que du reste ils garderont sur ma demande et sur son refus le plus profond silence.

DARCEY. Écoute, Valdéja, et dussé-je te fâcher, le père a agi en galant homme; et quant à sa fille... tu ne peux lui reprocher que sa franchise; une autre n'eût rien dit... et t'aurait trompé.

VALDÉJA. Tu me juges mal; et si je lui en veux, ce n'est point de m'avoir dédaigné; c'est au contraire de m'avoir laissé croire à son amour. Et je lui pardonnerais mes illusions détruites, mon existence désenchantée et mon avenir désert!.. Non, non; grâce au ciel, cette haine qu'elle m'a rendue pour tout son sexe sera désormais mon seul bonheur, mon occupation, mon existence. Je ne vivrai que pour le poursuivre, le démasquer; et toujours sur ses traces, je lui tiendrai lieu du remords qu'il n'a pas.

DARCEY, *avec tendresse*. Mon ami, mon ami!..

VALDÉJA. Pardon de corrompre par ces idées la joie du retour; ne me parle pas d'elle; ne m'en parle jamais... Ne songeons qu'à l'amitié, qui console de tout et fait tout oublier. Toi, es-tu heureux? réponds.

DARCEY. Depuis trois ans, tu sais que j'ai pris femme...

VALDÉJA. J'entends. C'est un *non* positif.

DARCEY. Tu te trompes, je suis aussi heureux... que je puis l'être.

VALDÉJA, *le regardant attentivement.* Ce n'est pas vrai.

DARCEY. Parbleu! voilà qui est fort, quand je te dis...

VALDÉJA. Je ne m'étais pas assis chez toi, que je savais à quoi m'en tenir; et ta confiance n'est pas verbeuse, elle n'est pas comme la mienne.

DARCEY. Que veux-tu? la main qui touche à nos blessures nous fait mal... même quand c'est celle d'un ami. Tu as deviné juste; je suis malheureux, car j'ai choisi une femme froidement égoïste, qui n'a que de la vanité dans le cœur.

VALDÉJA. Une pareille femme à toi!

DARCEY. Ce sont les plus nombreuses, mon ami.

VALDÉJA. Et bravement tu as été choisir dans la foule?

DARCEY. Tu la connaissais; car souvent, avant ton départ, nous allions ensemble dans la maison de son père, monsieur Évrard, négociant.

VALDÉJA, *avec émotion.* M. Évrard! oui... c'est vrai.

DARCEY. Tu m'as souvent fait remarquer sa beauté et celle de sa sœur Clarisse. Tu te la rappelles aussi?

VALDÉJA, *avec une émotion qu'il cherche à maîtriser.* Clarisse?.. non! je ne me la rappelle pas.

DARCEY. Adèle était si jolie, si pure, si enivrante! et puis ses quinze ans, sans fortune, comment les abandonner aux prétentions du premier venu? Il y avait dans cette pensée une image accablante pour moi.

VALDÉJA. Anéantir sa vie pour une fleur sans parfum! (*A part.*) Voilà comme Clarisse aurait été.

DARCEY. Longtemps j'ai eu à combattre et à souffrir; mais enfin, et depuis six mois, depuis que j'ai chassé deux ou trois femmes dangereuses qui formaient son conseil, la paix est revenue!

VALDÉJA. Et le bonheur?

DARCEY. Il ne faut plus y penser... le charme est détruit. Je vois Adèle aujourd'hui telle qu'elle est, et j'ai cessé de l'aimer.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CREPONNE, *en costume de femme de chambre.*

CRÉPONNE. Monsieur, je viens voir si vous êtes visible.

DARCEY. Oui, Créponne, je suis visible. Pourquoi cette question?

CRÉPONNE. Parce que Madame désire vous dire bonjour, ainsi qu'à monsieur votre ami, avant de sortir; c'est naturel, simple, de bon ton et de bon ménage.

DARCEY. Puisque vous le jugez tel, Créponne, il ne me reste rien à dire; prévenez ma dame Darcey que nous l'attendons.

CRÉPONNE. Ça lui fera grand plaisir, certainement.

—

SCÈNE III.

DARCEY, VALDEJA.

VALDÉJA. Voilà une maîtresse soubrette.

DARCEY. Y penses-tu? c'est la femme de Fleury, mon jardinier. Adèle, don elle est la sœur de lait, l'a prise en affection, et l'a retirée de ma campagne pour en faire sa femme de chambre à Paris.

VALDÉJA. Tant pis! Moi, vois-tu bien, je ne crois pas aux vertus de campagne.

DARCEY. Tu ne crois à rien!

VALDÉJA. Seul moyen de ne pas être trompé.

DARCEY. Voici ma femme!

—

SCÈNE IV.

DARCEY, VALDÉJA, ADÈLE.

ADÈLE, *avec amabilité.* Mon ami, je n'ai pas voulu sortir sans te faire une petite visite.

DARCEY, *la baisant au front.* Bonjour, Adèle.

ADÈLE. Comment monsieur Valdéja se trouve-t-il ce matin?

VALDÉJA. Je vous rends grâce, Madame; dans les meilleures dispositions du monde.

ADÈLE. Et toujours sans regret d'avoir quitté la Russie?

VALDÉJA. Oui, Madame, sans regret... surtout depuis que je suis ici.

ADÈLE. Ferdinand, je vais aller chez mon père.

DARCEY. Quelle nécessité t'y oblige?

ADÈLE. Le désir de le voir. Depuis huit jours je n'ai pas entendu parler de lui et je suis dans une inquiétude mortelle.

DARCEY. J'aurais bien désiré que cette inquiétude te prît un autre jour, et que tu nous restasses aujourd'hui.

ADÈLE. Je pense que monsieur Valdéja sera assez indulgent pour m'excuser en faveur du motif? D'ailleurs je serai rentrée pour le dîner.

DARCEY. Vraiment? Il est neuf heures, nous dînons à six, et tu seras rentrée!

ADÈLE. A moins que l'on ne me retienne. Ce pauvre père, il est si bon!

DARCEY. Il me semble qu'en envoyant Créponne ou Baptiste s'informer de l'état de sa santé...

ADÈLE, *avec véhémence.* Oh! ce serait d'une indifférence... et puis, Clarisse, ma jeune sœur, m'a écrit, elle désire me voir... Sans doute au sujet du mariage dont il est question pour elle... tu sais?

VALDÉJA, *vivement.* Ah! mademoiselle votre sœur va se marier?

DARCEY. Oui, avec un fort honnête homme, un de nos cousins, M. Melleville, qui a une place aux finances.

ADÈLE. Et pour sa parure, pour la corbeille... il faut que je voie ma sœur... il est indispensable que je sorte... Au surplus, si tu l'exiges, je resterai. Je n'ai d'autre volonté que la tienne, tu sais; d'autre désir que de ne pas te contrarier... Dis ce que tu veux que je fasse, mon cher Ferdinand.

DARCEY. Mais, je te l'ai dit, rester avec nous. Valdéja penserait que tu fuis la maison parce qu'il y est arrivé.

ADÈLE. Je suis convaincue que monsieur Valdéja lèvera l'obstacle en ce qui le concerne.

VALDÉJA. Moi, Madame, vous m'embarrassez beaucoup; car si je consens à ce sacrifice, vous allez m'accuser de manquer de galanterie.

DARCEY, *avec impatience.* Eh oui! sans doute! Envoie chez ton père, comme je te l'ai dit.. En voilà beaucoup trop pour une chose si simple.

ADÈLE, *ôtant son chapeau.* N'en parlons plus. Je ferai compagnie à Monsieur, puisqu'il le faut absolument; mais papa ne recevra pas un semblable message, ce serait inouï!

DARCEY. En lui en disant le pourquoi...

ADÈLE. Il se refuserait à croire qu'un ami puisse causer une semblable gêne dans la maison de son ami.

VALDÉJA, *vivement.* Ferdinand, tu me désespérerais beaucoup si tu contraignais Madame à rester davantage.



LÉOPOLD. Allons! une lettre à la Sévigné, ce cher Hippolyte. — Acte 5, scène 5.

DARCEY, *avec impatience*. Eh bien donc! qu'elle sorte, qu'elle s'en aille! elle est la maîtresse.

ADÈLE, *remettant son chapeau*. C'est parce que vous me l'ordonnez, Monsieur; sans cela je resterais, j'y étais bien décidée; mais je n'oublierai pas que si vous m'avez cédé, ce n'est pas pour moi, c'est pour monsieur Valdéja, c'est pour lui complaire... et je lui en garderai la reconnaissance que je lui dois. Adieu. (*A Valdéja, en lui faisant la révérence froidement.*) Adieu, Monsieur.

VALDÉJA, *de même*. Adieu, Madame. (*Adèle sort.*)

—

SCÈNE V.

DARCEY, VALDÉJA.

VALDÉJA. Adieu; je sors aussi, j'ai des visites à rendre, des lettres à remettre. Connais-tu ce monde-là?

DARCEY, *parcourant les adresses*. Oui, sans doute. On t'indiquera ici où tout cela demeure. (*Lisant les adresses.*) Madame de Laferrier... tu as une lettre pour madame Laferrier?

VALDÉJA. Oui, c'est un prince russe qui se rappelle à son souvenir.

DARCEY. Il fait bien, car depuis lui bien des nations se sont succédé : c'est une beauté européenne... Eh! mais, qui vient là?

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Monsieur, c'est mademoiselle votre belle-sœur qui vient d'arriver seule avec une femme de chambre, et qui demande à vous parler.

DARCEY. Comment, Clarisse est là?

VALDÉJA, *voulant s'éloigner*. Clarisse!

DARCEY, *le retenant*. Eh bien! où vas-tu donc? Est-ce qu'une jeune fille te fait peur?

VALDÉJA, *froidement*. Moi?.. non.

DARCEY. Reste alors, que je te présente à elle; vous re-

donnerez connaissance. (*A Créponne.*) Mais j'y pense maintenant, ma femme qui allait chez son père... dis à madame Darcey que Clarisse est ici, et qu'elle vienne.

CRÉPONNE. Madame est sortie.

DARCEY. C'est étonnant! je n'ai pas entendu sa voiture, et il y a trop loin pour qu'elle aille à pied.

CRÉPONNE. Madame avait envoyé Baptiste à la place voisine pour faire avancer un fiacre.

DARCEY. Un fiacre! c'est singulier... elle qui était si pressée... peu importe, j'oublie que cette pauvre Clarisse est là à attendre; dis-lui vite d'entrer.

CRÉPONNE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Je crois que Madame a eu tort d'y aller ce matin; elle ne veut jamais m'écouter. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

DARCEY, VALDÉJA, *puis* CLARISSE.

DARCEY. Je vous demande quelle idée de sortir seule en voiture de place quand elle a dans son écurie six chevaux qui ne font rien! (*Apercevant Clarisse.*) Ah! vous voilà, ma chère belle-sœur! qui me procure de si bon matin une si jolie visite? N'est-ce pas à ma femme que vous vouliez parler?

CLARISSE. Non, Monsieur, à vous, à vous seul. (*Apercevant Valdéja.*) Dieu!.. (*Valdéja salue froidement.*)

DARCEY, *riant.* J'étais bien sûr qu'il y aurait une reconnaissance pathétique... un ancien ami de la maison que depuis trois ans vous n'aviez pas vu; mais quel motif vous amène?

CLARISSE. Ah! Monsieur... ah! mon cher beau-frère, nous sommes tous au désespoir.

DARCEY. Qu'y a-t-il? parlez.

CLARISSE. C'est à vous seul que je devrais confier un pareil secret; mais je sais que monsieur Valdéja est un autre vous-même, et que vous n'avez rien de caché pour lui; et à quoi bon du reste faire un mystère de ce qui demain ne sera que trop public?

DARCEY. Achevez, de grâce.

CLARISSE. Mon père est perdu, déshonoré; de nombreuses faillites lui ont enlevé toutes ses ressources, et demain il est obligé de déclarer sa honte. Il n'y survivra pas. Son existence, à lui, c'était l'honneur, la considération, et les perdre c'est perdre la vie; je lui disais: Pourquoi ne pas en parler à votre gendre, qui est riche, qui vous estime et vous aime!

DARCEY. Eh! oui, sans doute.

CLARISSE. Jamais, m'a-t-il dit; et il m'a défendu, sous peine de toute sa colère, de m'adresser à vous.

VALDÉJA. Et pourquoi donc?

CLARISSE. M. Darcey, a-t-il ajouté, a pris ta sœur aînée sans dot aucune, et de plus il m'a déclaré qu'il te donnerait cent mille francs le jour de ton mariage. Cette nouvelle m'a rendu le courage..... je suis venue vous trouver pour vous prier de reprendre vos bienfaits, d'en disposer en faveur de mon père. (*Vivement.*) Oui, Monsieur, ne pensez plus à moi, ne pensez qu'à lui, sauvez son honneur, je ne me marierai pas, je resterai dans la maison paternelle, et en voyant le bonheur que vous y aurez ramené, je ne passerai pas un jour sans vous remercier et vous bénir.

DARCEY, *la serrant contre son cœur.* Ma chère Clarisse!

VALDÉJA, *avec amertume.* Ne pas vous marier! quelle folie! est-ce que c'est possible?

CLARISSE, *étonnée.* Et pourquoi, Monsieur?

VALDÉJA, *de même.* Quelle somme faut-il à votre père?

CLARISSE. Cent mille écus, aujourd'hui même.

VALDÉJA, *brusquement.* Vous voyez bien que votre dot ne suffirait pas. (*A Darcey.*) C'est moi, moi ton meilleur ami, qui compléterai cette somme.

CLARISSE, *avec angoisse.* O mon Dieu!.. recevoir de lui!.. jamais! et cependant mon pauvre père...

DARCEY. Enfant que vous êtes, est-ce que cela se peut! Est-ce que je laisserais payer à un étranger les dettes de ma famille!

VALDÉJA, *avec amertume.* A un étranger!..

DARCEY. Pour elle, du moins.

VALDÉJA, *froidement.* Oui, tu as raison... un étranger. ... pas autre chose.

DARCEY, *à Clarisse.* C'est moi que cela regarde! Rassurez-vous, Clarisse; l'amitié qui m'unit à votre père... tout s'arrangera.

CLARISSE, *lui sautant au cou et l'embrassant.* Ah! quelle bonté! quelle générosité!

DARCEY. Il faut, avant tout, consoler M. Evrard, lui rendre le calme: et je suis content maintenant que ma femme soit allée le voir.

CLARISSE. Ah! Adèle est près de lui? tant mieux.

DARCEY. Vous le savez bien, puisque vous lui avez écrit hier de venir.

CLARISSE. Non vraiment, je ne lui ai pas écrit, et j'aurais dû le faire.

DARCEY. Comment! votre père malade et souffrant ne l'attendait pas ce matin?

CLARISSE. Non, Monsieur.

DARCEY, *à part.* Et cet empressement à sortir... de si bonne heure... seule... en voiture de place! (*Se rapprochant de Valdéja et à demi-voix.*) Que dis-tu de cela?

VALDÉJA, *de même et froidement.* Rien! pourrais-tu soupçonner...?

DARCEY. N'importe... je saurai.

CLARISSE, *s'approchant de Darcey.* Eh mais! qu'avez vous donc?

DARCEY. Rien, rien... Venez, je vais passer chez mon banquier, et vous porterez vous-même à votre père la somme dont il a besoin. C'est à vous, Clarisse, qu'il devra sa joie et son honneur... Venez, venez avec moi. (*Il sort avec Clarisse.*)

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, *seul, puis* MOURAVIEF.

VALDÉJA. Et c'est dans un pareil moment qu'il les sauve tous de leur ruine... qu'il préserve de la honte cette famille à laquelle peut-être il doit la sienne!.. car cette Adèle..... cette sortie mystérieuse... ce mensonge... Il y a ici trahison... j'en suis sûr... et je le souffrirais!.. non... l'amitié n'est qu'un vain nom, ou je saurai bien l'empêcher. Ah! je sens mes idées de vengeance qui se réveillent. Encore une femme perfide à poursuivre... à démasquer. (*Voyant Mouravief qui entre.*) Ah! te voilà!.. madame Darcey est sortie... il y a une heure... en fiacre?..

MOURAVIEF. Oui, Excellence... j'étais là à la porte quand elle y est montée.

VALDÉJA. Où a-t-elle commandé qu'on la menât?

MOURAVIEF. Elle a dit tout haut, chez M. Evrard, rue Saint-Louis au Marais.

VALDÉJA, *à part.* Oui, c'était là son premier mot... elle aura donné contre-ordre en route. (*Haut.*) As-tu remarqué le numéro de ce fiacre?

MOURAVIEF. Non, Excellence.

VALDÉJA. Comment était-il?

MOURAVIEF. Brun.

VALDÉJA. Ils le sont tous! et les chevaux?

MOURAVIEF. Un noir et un blanc.

VALDÉJA. C'est différent... voilà des indices. Ce fiacre a été pris sur la place voisine... il est probable qu'il y reviendra dans la journée. Va donc, jusqu'à ce soir, te mettre en faction.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Sans en bouger!

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Et, si tu le vois paraître, tu proposeras au cocher de boire avec toi.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Tant qu'il pourra, et tâche de savoir de lui la rue et le numéro de la maison où il aura conduit ce matin madame Darcey.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. En avant! marche! retourne à ton poste..... et songe que je t'attends. (*Ils sortent chacun d'un côté différent. — Le théâtre change.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Un boudoir élégant chez madame de Laferrier.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, RODOLPHE.

ADÈLE, *assise, à Rodolphe qui entre.* C'est aimable, arriver si tard!.. moi qui risque tout pour vous voir.

RODOLPHE. Des risques!.. chez madame de Laferrier... il n'y en a aucun... et puis, nos entrevues sont si rares, surtout depuis quelque temps.

ADÈLE. Et c'est pour cela que vous arrivez le dernier?

RODOLPHE. Pardon, chère Adèle, j'étais au bois de Boulogne et mes chevaux n'ont pas mis vingt minutes pour me conduire ici... Je crains même qu'Élisabeth ne s'en trouve pas très-bien, j'en serais désolé.

ADÈLE. Qu'est-ce que c'est qu'Élisabeth?

RODOLPHE. Ma jument anglaise que j'ai achetée hier quatre mille francs chez Crémieux.

ADÈLE. Il s'agit bien de cela! il s'agit de moi, Monsieur, que vous avez presque fait attendre.

RODOLPHE. J'ai failli attendre!.... c'est parler comme Louis XIV, et je trouve en effet entre vous et le grand roi beaucoup de ressemblance : la même fierté, le même absolutisme, et surtout la même ardeur de conquêtes.

ADÈLE. Moi, Monsieur?..

RODOLPHE. Hier, encore, aux Italiens... lord Kinsdale et M. d'Alzonne, qui ont passé toute la soirée dans votre loge, et dont les hommages étaient assez évidents... Le plaisant, c'est que vous vouliez que chacun des deux se crût le préféré, et vous aviez un mal à tenir l'équilibre entre les deux puissances!..

ADÈLE. Ainsi, Monsieur me fait l'honneur de m'observer, de m'épier?

RODOLPHE, *nonchalamment.* Par hasard... j'étais dans une baignoire.

ADÈLE, *vivement.* Et avec qui?

RODOLPHE. Eh! mais, seul apparemment...

Les amants malheureux cherchent la solitude.

Et je vous dirai, Adèle, pour parler sérieusement, que je ne suis pas content de vous.

ADÈLE. Quel est ce ton et de quel droit?..

RODOLPHE. Du droit que vous avez bien voulu me donner.

ADÈLE. Vous n'en avez aucun.

RODOLPHE. Si vraiment, et il faut bien nous entendre..... Je vois depuis quelque temps, à votre froideur, à vos reproches, que cet amour que j'ai cru éternel aura bien de la peine.. (*Adèle fait un geste.*) Je ne vous accuse pas... je n'accuse que moi dont la constance est inamovible, ce qui a amené pour vous l'uniformité, l'ennui, la satiété... C'est un malheur, je m'y résigne, et il faut bien s'habituer à l'abandon et au désespoir; mais ce à quoi je ne m'habituerai jamais, c'est au ridicule, et il n'y a rien de ridicule comme un amant délaissé; ça l'est bien plus qu'un mari.

ADÈLE. Monsieur!..

RODOLPHE. Oui, Madame, un mari c'est son état, il ne peut pas le changer, c'est une fatalité à subir; mais pour l'autre, c'est un affront gratuit auquel il n'était pas obligé par la loi... et si je suis délaissé par vous pour M. d'Alzonne, je lui brûle la cervelle.

ADÈLE. Quelle horreur!

RODOLPHE. Par peur du ridicule, voilà tout : parce que, quand le pistolet a porté juste, on ne rit plus au café Tortoni.

ADÈLE. A merveille, Monsieur, et je vois clairement que c'est vous qui désirez cette rupture.

RODOLPHE, *vivement.* Non, ma parole d'honneur! jamais, Adèle, vous ne m'avez paru plus jolie, plus séduisante; il n'est question que de vous dans le monde; on vous cite, on vous recherche, on vous adore... Plus que jamais je tiens à vous.

ADÈLE. Par amour-propre... c'est très-flatteur! mais moi, Monsieur, je tiens à être aimée autrement... Un mouvement de vanité et de coquetterie m'avait seul portée à recevoir vos hommages; j'avais eu tort... très-grand tort...

RODOLPHE, *souriant.* Ce tort-là, je vous le pardonne.

ADÈLE, *froidement.* Vous êtes bien généreux!.. moi, Monsieur, je ne me le pardonnerai jamais; mais je puis du moins le réparer, j'en cherchais les moyens et ne les trouvais pas... C'est vous qui avez eu la bonté de me les offrir, et je vous prie d'en recevoir tous mes remercîments.

RODOLPHE. Que voulez-vous dire?..

ADÈLE. Que vous m'avez demandé de la franchise, et que vous devez me comprendre.

RODOLPHE. O ciel! vous ne m'aimez plus?

ADÈLE. Je n'ai pas de compte à vous rendre... mais vous m'avez dit, Monsieur, que vous désiriez être prévenu, et maintenant vous n'avez plus rien à désirer.

RODOLPHE. C'est trop fort, et l'on n'a jamais vu...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE.

AMÉLIE. Eh! mais... quel bruit chez moi?

ADÈLE. Une scène affreuse que me fait Monsieur.

AMÉLIE. Une querelle? tant mieux, c'est le premier acte d'un raccommodement.

RODOLPHE. J'aime à le croire... n'est-il pas vrai, chère Adèle?.. et s'il ne faut que se reconnaître coupable et te demander pardon...

ADÈLE. Ce serait inutile, Monsieur, tout est fini... et je vous prie de ne plus me tutoyer.

RODOLPHE. Soit! mais au moins l'on ne se brouille pas sans motif.

ADÈLE. Il me semble que je n'en manque pas, et que votre fatuité, votre légèreté, vos défauts...

RODOLPHE. Mes défauts! ce n'est pas là une raison, je les avais tous quand vous m'avez aimé.

ADÈLE. Votre oubli de toutes les convenances... Avant-hier, par exemple, quand vous me donniez le bras, oser saluer sur le boulevard mademoiselle Anastase, une figurante de l'Opéra!

RODOLPHE. Du chapeau seulement... sans mains, sans grâce, comme on salue tout le monde.

ADÈLE. Je l'avais vue une fois sortir de chez vous.

RODOLPHE. C'est ma locataire; j'aime les arts, moi! De grâce, point de suppositions jalouses... moi, qui vous aime, qui n'aime que vous, et qui depuis six mois suis d'une fidélité...

ADÈLE. Dont je vous dégage. Je vous prie de me rendre mes lettres et mon portrait.

RODOLPHE, *à Amélie*. Vous l'entendez! vous le voyez!

AMÉLIE. Je vois que votre cause est perdue, car malheureusement, mon cher Rodolphe, elle n'est pas du tout en colère.

RODOLPHE. C'est une trahison de sang-froid; elle s'éloigne de moi par un entraînement réfléchi et combiné. (*A Adèle.*) Dès demain, mon valet de chambre Silvestre vous rapportera vos lettres; et quant à votre portrait, à ce médaillon que j'avais fait faire, et qui ne me quittait jamais... le voici, Madame.

ADÈLE, *prenant le médaillon*. C'est bien! le voilà donc revenu dans mes mains... (*L'ouvrant pour le regarder.*) Dieu! que vois-je! et quelle indignité... le portrait de mademoiselle Anastase!

AMÉLIE. La figurante de l'Opéra?

RODOLPHE, *riant*. Est-il possible! c'est délicieux! je me serai trompé en le prenant ce matin.

ADÈLE. Comment! Monsieur, cette fidélité dont vous vous vantiez...

RODOLPHE. Avait deviné la vôtre. Vous voyez qu'entre nous il y avait décidément sympathie.... même en nous trahissant nous nous entendions encore... Il ne vous servirait à rien... (*Adèle le jette à terre, il le ramasse.*) Je le reprends; demain, je vous le promets, vous aurez le véritable, et je le regarderai avant, de peur de méprise... Adieu, cruelle. (*A Amélie.*) Adieu, Madame. (*Lui baisant la main.*) Je n'oublierai jamais vos bontés. (*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

AMÉLIE, ADÈLE.

AMÉLIE. Ce pauvre Rodolphe, un charmant cavalier, es-tu folle de rompre avec lui?

ADÈLE. J'ai mes raisons.

AMÉLIE. Je ne cherche pas à les pénétrer; mais je les devine peut-être.

ADÈLE. Depuis quelque temps il s'était arrogé des airs de domination exclusive, il devenait mari, et cela pouvait finir par me compromettre, dans ce moment surtout... où il me faut redoubler de prudence et de précaution.

AMÉLIE. Et pourquoi cela?

ADÈLE. Cet ami de mon mari... ce Valdéja, est arrivé hier.

AMÉLIE. Valdéja! l'ennemi mortel de Sophie Marini!

ADÈLE. Lui-même.

AMÉLIE. Elle m'en a dit tant de mal, que j'aurais bien envie de le voir! Comment est-il?

ADÈLE. Effrayant.

AMÉLIE. Marini le disait joli garçon.

ADÈLE. Elle peut avoir raison, il est fort bien; mais c'est égal, il est effrayant. Il y a en lui quelque chose... Sais-tu ce que Sophie Marini a contre lui?

AMÉLIE. Elle ne me l'a jamais confié... Mais on prétend qu'autrefois... elle l'a aimé... Puis il a découvert qu'il avait des rivaux, et il s'en est vengé d'une manière indigne.

ADÈLE. Comment cela?

AMÉLIE. En la faisant trouver à un dîner où il avait invité tous ceux qu'elle avait préférés... On ne dit pas combien il y avait de couverts.

ADÈLE. Voilà qui est affreux!.. Dieu! c'est Créponne! qui peut l'amener?

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Ah! Madame... Madame! voilà six heures que je vous cherche... J'ai été chez M. Rodolphe, chez madame Marini.

ADÈLE. Et pourquoi donc? qu'est-il arrivé?

CRÉPONNE. Mademoiselle Clarisse, votre sœur, est venue à la maison dix minutes après votre départ.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

CRÉPONNE. Je ne sais pas ce qu'elle a dit à votre mari, mais tous les deux sont partis en voiture, et Guillaume, le cocher, les a conduits chez monsieur votre père où ils comptent vous trouver.

AMÉLIE. Je n'y comprends rien.

CRÉPONNE. Et Madame qui a dit qu'elle passerait la journée chez son père, qu'elle y dînerait peut-être. C'est sous ce prétexte-là qu'elle est sortie.

ADÈLE. Eh! mon Dieu, oui!

CRÉPONNE. Sans moi vous étiez prise, vous auriez dit, en rentrant, que vous en veniez.

ADÈLE. Je m'en garderai bien... Amélie, que faut-il faire?

AMÉLIE. Rentrer au plus vite.

ADÈLE. Mais où aurai-je été ce matin, toute la journée?

AMÉLIE. Cela t'embarrasse?

ADÈLE. Certainement.

AMÉLIE. Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allés, toi et ton mari, chez madame Longpré, dont tu me parles souvent?

ADÈLE. Quinze jours environ.

AMÉLIE. Assieds-toi là et écris-lui.

ADÈLE. Que veux-tu que je lui écrive?

AMÉLIE. Assieds-toi toujours.

ADÈLE, *en s'asseyant*. Voyons.

AMÉLIE, *dictant*. « Si avant de m'avoir vue, le hasard vous « mettait en rapport avec mon père et mon mari, n'oubliez pas que je suis arrivée chez vous aujourd'hui dans « un état affreux, que j'y suis restée très-longtemps, et que « j'en suis repartie en fiacre. » (*Parlant.*) A la ligne. (*Dictant.*) « Je vous envoie mon chapeau et mon mouchoir, « vous me les renverrez demain par votre femme de « chambre. N'y manquez pas. » (*Parlant.*) Date et signe... commences-tu à comprendre?

ADÈLE. Oui, mon bon ange.

AMÉLIE. En arrivant chez toi, tu te trouveras mal, et je réponds du reste.

ADÈLE. Dieu! que c'est simple et bien!

CRÉPONNE. Oh! oui, c'est joliment bien! une femme de

chambre elle-même n'aurait pas mieux trouvé... Allons, Madame, partons; une voiture est en bas qui nous attend.

AMÉLIE. Non, non... il ne faut pas qu'on vous voie rentrer ensemble.

CRÉPONNE. C'est juste! je l'oubliais... Madame pense à tout. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

AMÉLIE, ADÈLE, UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte à gauche.*

LE DOMESTIQUE, *à Amélie.* Madame, un monsieur demande à vous parler.

AMÉLIE. Il prend bien son temps, qu'il s'en aille.

LE DOMESTIQUE. Il prétend qu'il n'est que pour un jour à Paris, et qu'il apporte à Madame des lettres et des nouvelles du prince Krimikoff.

AMÉLIE. Ce pauvre prince! il pense encore à moi. Dis à ce monsieur d'attendre, là, dans la pièce qui touche à ce boudoir... Dans un instant je suis à lui... je le recevrai.

LE DOMESTIQUE. Oui, Madame. (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VI.

AMÉLIE, ADÈLE.

ADELE. Une seule chose m'inquiète maintenant... Ce sont ces lettres... ce portrait que Rodolphe a entre les mains.

AMÉLIE. C'est ta faute. Je t'ai dit vingt fois de ne pas écrire. Tu en veux toujours faire à ta tête.

ADÈLE. Il n'en a que trois, et il m'a bien promis devant toi de me les renvoyer demain par son valet de chambre...

AMÉLIE. Espérons-le... Allons, va-t'en vite...

ADÈLE, *montrant la porte à gauche.* De ce côté?..

AMÉLIE. Eh! non... Tu serais vue par cet étranger...

ADÈLE. Eh! mais, j'y pense maintenant. Nous sommes là à parler tout haut, et l'on entend de ton petit salon tout ce qui se dit ici.

AMÉLIE. Qu'importe!.. Cet étranger ne sait peut-être pas le français... (*Lui montrant la porte opposée.*) Passe ici à droite, par cet escalier dérobé.

ADÈLE. Adieu encore... (*Elle l'embrasse.*) N'oublie pas d'envoyer mon chapeau, mon mouchoir et ma lettre à madame Longpré...

AMÉLIE. Sois tranquille. Attends donc, je descends avec toi... La porte du bas de l'escalier est fermée, j'en ai la clé... (*Elle prend la clé dans le tiroir de la toilette et sonne; le domestique paraît sortant de la porte à gauche.*) Dites à ce monsieur d'entrer et d'attendre ici, je remonte à l'instant. (*Elle sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VII.

LE DOMESTIQUE, *puis* VALDÉJA.

LE DOMESTIQUE, *parlant près de la porte à gauche.* Monsieur, Madame dit que vous seriez mieux ici.

VALDÉJA. Je te remercie. (*Le domestique sort.*) Mais je n'étais pas déjà si mal où j'étais! et dès qu'à travers cette légère cloison j'ai en reconnu la voix de madame Darcey, j'aurais mérité de ne plus rien entendre de ma vie, si j'avais perdu un mot de leur conversation. Mouravief m'avait bien guidé; ce n'est pas chez son père, c'est ici que l'attelage blanc et noir l'avait conduite. Mais ce Rodolphe dont elles parlaient... quel est-il?.. je le saurai. Et ce chapeau... ce mouchoir... cette lettre à madame Longpré... Rien de clair encore, sinon qu'il y a ici mensonge... trahison... adultère... Mais en ce moment ce sont des preuves qu'il me faut... et en voici qui m'arrivent.

—

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, AMÉLIE, *rentrant par la porte à droite, et tenant le chapeau et le mouchoir d'Adèle.*

AMÉLIE. Elle est partie, mettons de ce côté son chapeau. Ah! sa lettre, j'allais l'oublier. (*Elle la tire de sa ceinture.*) Là, dans le coin de ce mouchoir pour qu'elle ne s'égare pas.

VALDÉJA, *à part.* Cette lettre passera par mes mains. (*Il salue Amélie qui lui rend une révérence.*)

AMÉLIE. Mille pardons, Monsieur, de vous avoir fait attendre...

VALDÉJA. C'est moi qui suis indiscret, sans doute... mais j'arrive de Saint-Pétersbourg, et chargé par le prince Krimikoff d'une lettre...

AMÉLIE. Pour moi?

VALDÉJA. Non, pour M. de Laferrier, votre mari.

AMÉLIE. C'est donc une lettre d'affaires?

VALDÉJA. Je le présume.

AMÉLIE. Mon mari est absent en ce moment; mais voici l'heure du dîner, et il ne peut tarder à rentrer.

VALDÉJA, *à part.* Ah! diable... alors dépêchons-nous... (*Après avoir réfléchi.*) Ah! bien.

AMÉLIE. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

VALDÉJA. Je vous suis obligé. (*Ils s'asseyent. Valdéja cherche la lettre dans son portefeuille.*)

AMÉLIE, *à part, le regardant.* Celui là, par exemple, a bien l'air moscovite... (*Voyant les lettres qu'il tire de son portefeuille.*) Ah! mon Dieu! que de lettres!

VALDÉJA. Je suis chargé de les remettre ici, à Paris, commission d'autant plus difficile, que j'ai quelques noms sans adresse. M. Laffitte, banquier, tout uniment.

AMÉLIE. Tout le monde vous l'enseignera.

VALDÉJA, *prenant une autre lettre.* M. Lavarenne, pas d'autre renseignement.

AMÉLIE. Je ne le connais pas.

VALDEJA, *montrant une troisième lettre.* M. Rodolphe...

AMÉLIE. M. Rodolphe!.. j'en connais un... rue de Provence, n. 71.

VALDÉJA, *à part.* Je le tiens! (*Haut et négligemment.*) Un peintre en voitures?

AMÉLIE, *riant.* Non, vraiment, un propriétaire, un jeune homme qui est fort bien.

VALDÉJA. Alors ce n'est pas cela; mais n'importe, Madame, je vous remercie de votre bonté, que je ne sais comment reconnaître...

AMÉLIE. En me donnant des nouvelles de M. Krimikoff. Dans quel état l'avez-vous laissé?

VALDÉJA. Fort triste et fort maussade.

AMÉLIE. Changé à ce point! Je l'ai vu ici il y a six ans... il était charmant.

VALDÉJA. Je sais cela; il m'a dit què vous l'aviez trouvé charmant.

AMÉLIE. Il vous a dit...

VALDÉJA. Chut! (*A demi-voix.*) Parce que je sais vos heures intimes avec lui, ce n'est pas une raison pour aller les publier.

AMÉLIE. Monsieur, M. Krimikoff est un fat; je nie positivement...

VALDÉJA. A quoi bon! Parce qu'on arrive du fond de la Russie, nous croyez-vous en dehors de la civilisation? là-bas comme ici, la vie bien entendue n'est qu'un joyeux festin; et de quel droit M. Krimikoff se réserverait-il le privilége d'une ivresse exclusive?

AMÉLIE, *souriant.* Eh! mais, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, voilà d'affreux principes.

VALDÉJA. Affreux à avouer, doux à mettre en pratique.

AMÉLIE. Monsieur...

VALDÉJA. Ne le niez pas... je sais tout... car cette lettre que j'ai là... cette lettre n'est point pour votre mari, comme je vous l'ai dit : elle est pour vous, Madame.

AMÉLIE. Vraiment?

VALDÉJA. Mais à votre seul aspect, je me suis repenti de m'en être chargé. Il me semblait cruel de vous apporter de la part d'un autre... des hommages que j'étais tenté de vous rendre, et de vous voir lire devant moi ce que je n'osais vous dire.

AMÉLIE. Y pensez-vous?

VALDÉJA. Voici cette lettre, Madame, la voici; mais par grâce, par pitié, attendez pour l'ouvrir que je me sois éloigné, et que mon absence vous ait livrée tout entière à mon heureux rival.

AMÉLIE, *jetant la lettre sur la table.* Un rival!.. Permettez... Je ne vous cacherai pas que les brillantes qualités de M. Krimikoff m'avaient frappée. Cependant, et sans le piége qu'il m'a tendu, je serais, je l'atteste, restée toujours irréprochable.

VALDÉJA, *avec chaleur.* Irréprochable, dites-vous! Eh bon Dieu! de quel mot vous servez-vous là? qu'est-ce que c'est que vertueuse? et par opposition, qu'est-ce que c'est que coupable? (*Riant.*) Ah! ah! sur mon âme, voilà d'étroites idées, d'anciennes façons bien pauvres, et je croyais la France moins arriérée! Vous arrêter un instant à de pareilles distinctions! Ah! Madame! j'avais d'abord conçu une meilleure idée de vous.

AMÉLIE, *rayonnante.* Mais, Monsieur...

VALDÉJA. Quand on adopte un régime, il faut tâcher qu'il soit bon, et je ne connais qu'un enseignement respectable, c'est celui de nos passions; la nature y est pour tout, la société pour rien... Plaisir, ivresse, délire, voilà des mots auxquels nos cœurs répondent. Vous le savez, vous qui ne pouvez, même en ce moment, contenir vos pensées qui s'allument, (*Il lui prend la main.*) vous dont le pouls s'active, dont l'œil est humide, et qui riez là en silence de tous ces aphorismes de vertu...

AMÉLIE. Monsieur... Monsieur..

VALDÉJA, *serrant son débit.* A quoi bon ces vains scrupules? je vous comprends, je vous suis, je vous devance peut-être.

AMÉLIE. Parlons d'autre chose, je vous prie.

VALDÉJA. Voyez! votre mémoire vous domine, vos souvenirs sont dans votre sang, vous vous rappelez tout ce que vaut dans la vie un instant d'illusion...

AMÉLIE. Laissez-moi!

VALDÉJA. Ce que peut un bras qui serre...

AMÉLIE. Laissez-moi!

VALDÉJA. Un souffle qui renverse...

AMÉLIE. Oh! grâce! grâce!

VALDÉJA, *la prenant par la taille.* Venez!

AMÉLIE, *se dégageant de ses bras.* Écoutez!.. c'est mon mari, voilà sa voiture qui rentre!

VALDÉJA. Et vous quitter ainsi, sans un gage, sans un souvenir!.. (*Apercevant le mouchoir qui est resté sur la table.*) Ah! ce mouchoir qui est le vôtre...

AMÉLIE, *voulant le reprendre.* Monsieur...

VALDÉJA, *pressant le mouchoir sur son cœur.* Là, là, sur mon cœur. Il y restera comme votre image.

AMÉLIE. Monsieur, rendez-moi mon mouchoir.

VALDÉJA. Jamais! Adieu, adieu, Madame! (*Il sort.*)

AMÉLIE, *le poursuivant.* Monsieur, mon mouchoir!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Chez Valdéja, dans un hôtel garni.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALDÉJA, *seul, assis à une table, tenant à la main le mouchoir qu'il a pris chez madame de Laferrier.* Déjà ces preuves!.. Mouravief ne tardera pas à m'en apporter d'autres. Malheureux Ferdinand! que faire?.. quel parti prendre?

SCÈNE II.

VALDÉJA, MOURAVIEF.

MOURAVIEF, *entrant.* Excellence...

VALDÉJA. Eh bien! quelle nouvelle?

MOURAVIEF. J'ai réussi.

VALDÉJA. Le portrait et les lettres?

MOURAVIEF. Les voici...

VALDÉJA. C'est bien. Voilà dix louis... Tu t'y es donc pris avec adresse?

MOURAVIEF. Oui, Excellence. Ce matin, à sept heures, j'étais rue de Provence, n° 71. J'ai demandé M. Rodolphe. C'était là.

VALDÉJA, *à part.* Madame de Laferrier avait dit vrai; pour la première fois peut-être. (*Haut.*) A qui as-tu parlé?

MOURAVIEF. A M. Silvestre, son valet de chambre, qui était chez le portier à lire les journaux avant les locataires. Il m'a dit que son maître n'était pas encore levé. J'ai dit : Je repasserai; et, sûr de connaître et sa demeure et son valet de chambre, je me suis établi dans la rue, en face de la porte cochère; j'ai attendu deux heures.

VALDÉJA. C'est bien.

MOURAVIEF. Oui, Excellence, il gelait très-fort.

VALDÉJA. Tu t'es cru à Saint-Pétersbourg; ça t'a fait plaisir.

MOURAVIEF. Non, Excellence, ça m'a fait froid. Enfin est sorti M. Silvestre un mouchoir sur le nez et un paquet à la main; je l'ai suivi.

VALDÉJA. A merveille!

MOURAVIEF. Il s'est dirigé vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré, je le suivais toujours.

VALDÉJA. Après?

MOURAVIEF. Il approchait de la maison de M. Darcey lorsque j'ai passé près de lui en le heurtant. Nous nous sommes reconnus, je lui ai dit : Où allez-vous? Ici près, m'a-t-il répondu, porter ce petit paquet; alors j'ai glissé dou-

crement ma jambe entre les siennes, puis la retirant avec force, je l'ai fait tomber tout de son long sur la glace; dans la chute le paquet lui est échappé, je l'ai ramassé et me suis sauvé.

VALDÉJA. Belle invention! je te dis d'employer un moyen adroit, et tu emploies un moyen cosaque... on t'a reconnu?

MOURAVIEF. Oui, Excellence, mais ça m'est égal.

VALDEJA. Et à moi aussi... laisse-moi. (*Mouravief sort.*)

—

SCÈNE III.

VALDÉJA, *seul, puis* MOURAVIEF.

VALDÉJA. Parcourons maintenant toutes ces lettres. (*Il brise le cachet de l'enveloppe contenant les lettres d'Adèle.*) Le billet de rupture sans doute. (*Il lit.*) « Je vous renvoie « vos lettres; mais je garderai le silence. Adieu. Rodolphe.» (*Parlant.*) C'est court et d'un homme qui en a assez. Aux épitres de Madame maintenant. (*Lisant.*) « Mon ami, sans « doute rien n'est plus doux..... » (*Parlant.*) Les fadaises obligées du premier moment. Passons. (*Prenant une seconde lettre.* « On m'a empêchée de sortir, nous ne pourrons nous « voir... » (*Parlant.*) Déclin de la passion. (*Prenant la troisième lettre. Lisant.*) « En cédant à tous vos désirs j'aurais « dû prévoir que je serais malheureuse, et que pour prix « de toutes mes faiblesses un jour vous me paieriez d'in- « différence. » (*Parlant.*) Dénoûment obligé; des lieux communs, rien de plus. Cette femme est bien pauvre; elle n'a pas même un style à elle, une manière en propre d'être vicieuse. Et voilà celle à qui Darcey est lié pour jamais; et quand je sais que mon meilleur ami est lâchement trahi..... je ne peux ni ne dois l'avertir de sa trahison! (*Réfléchissant.*) Oui, il faut malheureusement qu'il ignore à jamais et l'affront et la vengeance... n'importe, vengeons-le toujours, nous verrons après. Allons trouver ce Rodolphe. (*S'arrêtant.*) Mais si je succombe... si je suis tué..... Darcey continuera donc à être la dupe d'une perfidie que sa loyauté même l'empêche de soupçonner! Son nom et son honneur seront le jouet du monde! Non, non! Moi, mourant, je peux tout dire, je peux lui léguer la vérité; c'est le dernier devoir d'un ami. (*Il se met à la table et fait un paquet des lettres et du portrait.*) Holà! Mouravief! (*Mouravief entre.*) Approche, et écoute bien: si dans deux heures je n'étais pas de retour, tu porterais ce paquet ici à côté chez M. Darcey..... Dans deux heures, tu entends bien? Pas avant.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Laisse-moi. (*Mouravief sort.*) Me voilà plus tranquille. Maintenant occupons-nous de M. Rodolphe. (*Il ouvre une malle et en tire deux épées et une boîte à pistolets.*) C'est n° 71, a dit madame de Laferrier; il ne s'attend pas à ma visite, ce cher monsieur.

—

SCÈNE IV.

VALDÉJA, LE DOMESTIQUE *de l'hôtel*, RODOLPHE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Rodolphe!

VALDÉJA, *à part.* Rodolphe! pour le coup, c'est d'une force d'impromptu... (*Rodolphe entre, équipé de la même manière que Valdéja; deux épées sous le bras gauche, son chapeau sur sa tête, une boîte à pistolets à la main droite; Valdéja et lui se trouvent face à face près de la porte et s'examinent longtemps.*)

VALDÉJA. Monsieur, j'allais chez vous.

RODOLPHE. Vous êtes bien honnête; si je l'avais su, je vous y aurais attendu.

VALDÉJA. Le motif de votre visite, Monsieur?

RODOLPHE. Le motif de la vôtre?

VALDÉJA, *lui montrant toutes ses armes.* Ces préparatifs-là l'annoncent suffisamment.

RODOLPHE, *de même.* Et ceux-là donc, qu'en dites-vous?

VALDÉJA. Je dis que je les vois sans les comprendre.

RODOLPHE. Alors je vais vous conter cela. (*Il dépose ses armes sur la table.*) Allons, faites comme moi, débarrassez-vous du fardeau. (*Valdéja l'imite.*) Vous dites donc que vous ne comprenez pas?

VALDÉJA. C'est à ce point que je doute si vous êtes vraiment le Rodolphe que j'allais chercher.

RODOLPHE. Eh bien! moi, je suis plus avancé que vous; je suis convaincu que vous êtes le Valdéja auquel je veux avoir affaire.

VALDÉJA, *étonné.* Ah!

RODOLPHE. Il n'y a rien de surprenant là dedans. Mon domestique, qui a vu entrer le vôtre dans cet hôtel, s'est informé à qui appartenait ce brutal de Moscovite; on vous a nommé, et je viens demander au maître raison de l'outrage de son valet. Oui, Monsieur, il s'agit d'abord de me rendre, à l'instant même, le portrait et les lettres enlevés par violence, et de m'accompagner ensuite sur un terrain de votre choix.

VALDÉJA. Les lettres n'existent plus, je ne saurais vous les rendre; pour le portrait, je le garde; et quant à vous accompagner sur un terrain, vous avez pu juger que c'était mon seul désir.

RODOLPHE. A votre tour, m'en direz-vous le pourquoi?

VALDÉJA. C'est chose juste et facile. Je suis amoureux de madame Darcey, vous avez été son amant, il faut que je vous tue.

RODOLPHE. Comment dites-vous cela?

VALDÉJA. Je dis qu'il faut que je vous tue, parce que vous avez été son amant; êtes-vous sourd?

RODOLPHE. Non, pardieu! je vous écoute; vous pouvez vous flatter d'être un peu étonnant, mon cher monsieur.

VALDÉJA. Vous trouvez?

RODOLPHE. Ah! vous voulez me tuer parce que... ah! çà, bien; mais, et les autres?

VALDÉJA. Quels autres?

RODOLPHE. Les autres, les tuerez-vous aussi?

VALDÉJA. Sans nul doute... si je puis les connaître.

RODOLPHE. Ah! ça devient une Saint-Barthélemy! Mais comme il ne me conviendrait en aucune façon qu'on me tournât en ridicule ou qu'on se moquât de moi au café Tortoni, nous allons dresser au préalable un petit protocole énonçant clairement les causes de notre conflit; car je ne me bats pas pour les femmes, moi.

VALDÉJA. Il me semble cependant...

RODOLPHE. Je vous demande bien pardon; mettez à la place du portrait et des lettres que vous m'avez subtilisés tout autre objet à moi appartenant, vous me verriez exactement dans les mêmes dispositions, parce que, quel qu'en fût le motif, l'insulte aurait été la même. Règle générale, voyez-vous: c'est toujours pour moi que je me bats.

VALDÉJA. Très-bien! Tenez, il faut que je vous le dise, je regrette de ne pas vous avoir connu dans d'autres circonstances.

RODOLPHE. Ah!

VALDÉJA. Nous nous serions entendus.

RODOLPHE. Peut-être bien... car, quoique ce soit la première fois que je vous voie, monsieur Valdéja, je vous con-



ADÈLE. Vous pouvez dire à M. Darcy, votre ami... — Acte 4, scène 8.

nais-ais de réputation; madame Darcey n'est pas la seule personne de la famille que vous ayez adorée..... et sa sœur Clarisse...

VALDÉJA, *avec colère*. Monsieur!

RODOLPHE. Il paraît que vous les aimez toutes; moi je n'en aime aucune, ce qui revient exactement au même, et c'est en ce point-là que nous nous ressemblons. Je pourrais donc, au sujet de Clarisse, vous confier un secret...

VALDÉJA, *impérieusement*. Et moi, je vous conseille de ne pas prononcer ce nom devant moi, et de vous taire.

RODOLPHE. Ce serait une raison pour me faire parler; mais comme en parlant je vous rendrais service, je m'en garderai bien, du moins en ce moment. Vous voudriez peut-être, par reconnaissance, différer le combat, et c'est ce que je n'entends pas.

VALDÉJA. Ni moi non plus.... partons.

RODOLPHE, *se mettant à la table*. Un instant; il faut auparavant que je rédige le petit protocole.

VALDÉJA, *avec impatience*. Eh! Monsieur...

RODOLPHE. Je ne me bats pas sans cela. (*Écrivant.*) « Afin « d'éviter toute interprétation fâcheuse, il est bien entendu « de la part... » (*Parlant.*) Voulez-vous en être, oui ou non, avant que je passe outre?

VALDÉJA. J'ai mes causes de combat; elles ne sauraient changer, surtout maintenant.

RODOLPHE. Comme il vous plaira. (*Écrivant.*) « De la part « du sieur Rodolphe, que les motifs qui l'ont porté à pro- « voquer en duel le sieur Valdéja ne sont autres qu'une « belle et bonne injure personnelle reçue de ce dernier di- « rectement; qu'en conséquence les femmes n'y sont pour « rien. » (*Parlant.*) Signez-moi cela et approuvez l'écriture.

VALDÉJA, *avec ironie*. Du moins, Monsieur, et pour qu'on vous croie, mettez en tête que ce n'est pas une plaisanterie.

RODOLPHE. La rédaction l'indique suffisamment; mon caractère bien connu fera le reste.

VALDÉJA, *riant*. Ah! ah!.. (*Il signe.*) Tenez...

RODOLPHE. Maintenant, marchons.

VALDÉJA. Marchons...

RODOLPHE, *en montrant les épées*. Emportons-nous toute cette ferraille?

VALDÉJA. Comment nous battrons-nous?

RODOLPHE, *avec insouciance*. Comme il vous plaira.



ADÈLE. C'est bien aimable à toi de ne pas m'adandonner. — Acte 1er, scène 4.

VALDÉJA. A la rigueur, j'aurais le choix des armes, je vous le laisse.

RODOLPHE. J'ai un faible pour le pistolet... Je suis plus fort à l'épée, cependant; mais au pistolet la besogne est moins fatigante.

VALDÉJA. Le pistolet, soit.

RODOLPHE. Chacun les nôtres?

VALDÉJA. J'y consens.

RODOLPHE, *lui et Valdéjà ont pris chacun leur boîte*. Dites-moi donc, nous avons l'air de bijoutiers courant la pratique.

VALDÉJA. Pourquoi non? La mort est un chaland tout comme un autre, et nos âmes, dit-on, sont des joyaux divins.

RODOLPHE. Vieilles idées sans base et sans soutien.

VALDÉJA. Pour l'un des deux, Rodolphe, le doute aura cessé d'exister aujourd'hui!

RODOLPHE. Va comme il est dit! (*Ils sortent.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Un salon dans la maison d'Évrard.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉVRARD, CLARISSE, ALBERT MELVILLE.

CLARISSE, *à Évrard*. Eh bien! mon père, vous voyez qu'il n'y a plus d'inquiétude à avoir. Voilà votre crédit plus solide que jamais, et l'estime publique n'a pas cessé un instant de vous environner.

ÉVRARD. A qui le dois-je? au meilleur des hommes; à mon gendre, à mon fils... car un fils n'aurait pas fait davantage. Vous saurez (et cela vous regarde, mon cher Melville), qu'il n'a voulu rien diminuer de la dot de Clarisse. Elle aura toujours cent mille francs en mariage.

ALBERT. Je vous prie de croire, mon cher oncle, que ma cousine, n'eût-elle rien, je la préférerais encore à toute autre femme; car je ne l'ai pas quittée depuis son enfance. Je sais quel trésor de sagesse et de vertu je trouverai en

elle. Et alors peu importe sa dot; ma place et mon travail suffiront toujours à nous faire vivre honorablement. Mais c'est dans un mois à peu près que ce mariage doit avoir lieu; et, avant d'en fixer le jour, il est une chose dont je voudrais vous parler.

ÉVRARD. Qu'est-ce donc?

ALBERT. Je n'ose pas, tant que Clarisse est là.

CLARISSE. Moi, mon cousin?

ALBERT. Et cependant, je le sens, c'est devant elle que je dois vous avouer ce qui cause mes craintes et trouble mon bonheur.

CLARISSE. Eh! mon Dieu, Albert, qu'y a-t-il?

ALBERT. Je le dirai franchement : je vous aime, ma cousine, je vous aime d'amour, je n'ai jamais aimé que vous; et il me semble que cette tendresse, si vive et si brûlante, n'est pas partagée.

ÉVRARD. Y penses-tu?

ALBERT, *vivement, à Évrard.* Je connais sa bonté, sa douceur, son amitié... Elle est parfaite avec moi comme avec tout le monde; cela ne peut pas être autrement .. Mais enfin, elle ne m'aime pas comme je l'aime; je le crains, du moins.

ÉVRARD. Et c'est là ce qui t'inquiète?

ALBERT. Oui, mon oncle.

ÉVRARD. Eh bien! tu te trompes, et tu n'as pas le sens commun.

ALBERT. Qu'elle le dise, et je la croirai. Oui, Clarisse, je m'en rapporte à vous maintenant comme toujours; j'en appelle à votre cœur, à votre franchise... m'aimez-vous?

CLARISSE. Mais oui... mon cousin.

ALBERT. M'aimez-vous d'amour?

CLARISSE. Non, mon cousin.

ALBERT, *à Évrard.* Quand je vous le disais!

ÉVRARD. Et comment veux-tu qu'une jeune fille te réponde autrement?

CLARISSE. Vous m'avez demandé de la franchise, Albert, et au risque de vous faire de la peine, je ne devais pas vous tromper. Je vous aime comme mon ami, comme mon frère, comme l'homme que j'estime le plus au monde, et à qui je confierai sans crainte mon avenir et mon bonheur... Ce que vous me demandez viendra sans doute, je le désire, je l'espère; je n'en veux pour garants que vos bonnes qualités et votre amour... Mais, quoi qu'il arrive, vous aurez en moi une amie sincère, une épouse dévouée... et une honnête femme. Cela peut-il vous suffire? voilà ma main. Je vous la donne devant mon père et devant Dieu, qui entend mes serments.

ALBERT, *lui prenant la main.* Ah! je suis trop heureux encore! j'étais un fou, un insensé...

ÉVRARD. Non, tu étais amoureux, ce qui revient exactement au même. Ne parlons plus de cela, et ne songeons qu'à notre réunion d'aujourd'hui, dont je me fais une fête... une petite soirée de famille. Il y a si longtemps que nous ne nous étions trouvés tous ensemble. M. et madame Dusseuil viendront.

CLARISSE. Nous aurons mon oncle et ma tante! Tant mieux!

ÉVRARD. Et puis ma fille Adèle que je ne vois presque jamais. Elle me néglige...

CLARISSE. Non, mon père, car la voilà.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ADÈLE, *puis* M. ET MADAME DUSSEUIL.

ADÈLE. Bonjour, mon père.

ÉVRARD, *l'embrassant.* Bonjour, mon enfant... Et ton mari, où est-il donc?

ADÈLE. M. Darcey? je n'en sais rien, mais il viendra probablement.

ÉVRARD. Est-ce qu'il ne te l'a pas promis?

ADÈLE. Il ne m'a rien promis... Je ne l'ai pas vu depuis ce matin. (*A madame Dusseuil, qui entre avec son mari.*) Bonjour, ma tante... Vous avez un chapeau qui vous va à merveille... Vous n'avez que vingt ans.. Ce que c'est que d'avoir pris ma marchande de modes.

MADAME DUSSEUIL. Je t'en remercie tous les jours, ma chère enfant.

ADÈLE. N'est-il pas vrai! Je vous donnerai aussi ma lingère, madame Payan, rue Montmartre. Tout ce qu'elle fait est délicieux; c'est aérien. On a du génie maintenant.

M. DUSSEUIL. Oui, mais le génie coûte cher.

ADÈLE. Pour vous, mon oncle, un grave magistrat... Mais qu'est-ce qui coûte bon marché maintenant? rien! pas même la justice... quoique vous la donniez gratis.

ÉVRARD. Tu seras donc toujours futile et légère?

MADAME DUSSEUIL. Elle a raison, c'est de son âge.

ADÈLE. C'est ce qui vous trompe; je deviens la raison même. On se forme en trois ans de ménage; et dès que ma sœur sera mariée, je me charge de lui donner des conseils... dont elle se trouvera bien, et son mari aussi... Vous verrez, mon cher cousin.

ALBERT. Je tâcherai, ma cousine, qu'elle ait un aussi bon mari que le vôtre, si toutefois cela est possible.

ÉVRARD. Non, sans doute! car après ce qu'il a fait pour nous...

ADÈLE. Et quoi donc?

ÉVRARD. Comment! tu l'ignores?

ADÈLE. A moins de deviner...

ÉVRARD. Il nous a sauvés tous de la ruine et du déshonneur.

ADÈLE, *froidement.* Vraiment? c'est très-bien à lui.

ÉVRARD. Et tu reçois ainsi une pareille nouvelle?

CLARISSE. Tu ne le bénis pas?

ALBERT. Vous n'êtes pas fière de lui et de porter son nom?

ADÈLE. Eh! mon Dieu, quel feu! quel enthousiasme! Croyez-vous donc que je ne sois pas de votre avis? J'ai commencé par vous dire que c'était très-bien... que je l'approuvais; mais, après tout, c'est tout naturel. Darcey n'est-il pas votre gendre? A qui donc appartient-il de secourir un beau-père, si ce n'est à un gendre?

ÉVRARD. A un gendre heureux, rien de mieux; mais...

ADÈLE. C'est aussi ce que je pense; et ce qu'il a fait pour vous prouve qu'il s'estime heureux dans son ménage, et c'est ce bonheur-là dont il vous remercie.

ÉVRARD. Lui, du bonheur!.. avec toi?

ADÈLE. Mon Dieu! j'entends chaque jour des hommages et des regrets qui l'attestent hautement; et si j'étais comme ma sœur, si j'étais demoiselle, vous recevriez vingt demandes pour une. Je m'en rapporte à mon mari lui-même; s'il était ici, il me défendrait contre les injustices de ma famille.

CLARISSE. Tiens, le voici...

MADAME DUSSEUIL. Tu n'as qu'à désirer, tout t'arrive à souhait.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY, *pâle et contraint.*

(*Clarisse et Albert ont été au-devant de lui.*)

ALBERT, *l'amenant par la main.* Venez, Monsieur, venez, vous êtes pour moi plus qu'un homme.

DUSSEUIL. Mon ami, votre conduite est un bel exemple. Je suis fier d'avoir un neveu comme vous.

MADAME DUSSEUIL. Vous êtes un ange, monsieur Darcey, vous êtes un ange!

CLARISSE. Mon bon frère!

ÉVRARD. A son bienfaiteur, une famille reconnaissante.

ADÈLE. C'est moi qui suis la plus endettée de tous, mon cher Ferdinand; des paroles peindraient mal ce que j'éprouve.

DARCEY. Tu me réserves des faits?

ADÈLE. Ils prouvent mieux.

DARCEY. Bonne Adèle!

CLARISSE. Le thé est servi.

ÉVRARD. Veuillez vous approcher de la table.

ADÈLE. Mais qu'es-tu devenu toute la journée, mon ami? je t'ai à peine entrevu. Sais-tu que c'est fort mal.

DARCEY. Une affaire importante qui m'occupe...

ADÈLE, *s'asseyant.* Oublie-la dans ce moment, je te le conseille. (*Ils sont tous assis.*)

ÉVRARD. Nous voilà donc réunis! et quel plaisir j'éprouve à vous voir tous autour de moi! (*A Darcey.*) Et votre ami Valdéja, vous m'aviez promis de nous l'amener.

DARCEY. Je suis passé chez lui pour le prendre : il n'y était pas... mais il m'a écrit.

ADÈLE. C'est très-heureux; grâce à son absence, tu auras du moins un jour de congé; car il ne te quitte pas plus que tes pensées, et lorsqu'il n'est pas là, il te domine encore; il est facile de s'en apercevoir à ton air rêveur.

ALBERT. Serait-il vrai?

DARCEY. Du tout, c'est un autre ami que lui qui m'occupe en ce moment.

ADÈLE. C'est là cette affaire si importante dont tu nous parlais?

DARCEY. Oui, je médite sur la position de cet ami, afin de lui donner un conseil.

MADAME DUSSEUIL. Quelle est donc sa position?

DARCEY. Celle d'un mari trompé.

TOUS, *excepté Adèle et Darcey.* Ah!

DARCEY. Et puisque nous voilà tous réunis, je vais consulter à ce sujet les membres de la famille; leur avis sera le mien. Je ne saurais mieux faire.

ADÈLE. C'est insupportable! et devant ma sœur...

MADAME DUSSEUIL. Nous écoutons, Ferdinand.

DARCEY. Il y aura du scandale, peut-être!

MADAME DUSSEUIL. Ah! ah!

DUSSEUIL. Du scandale?

DARCEY. Mais avec le scandale on fait justice du vice.

ADÈLE. Moi j'ai presque envie de m'en aller.

DARCEY. Te voilà devenue bien susceptible.

ADÈLE. Je ne comprends pas qu'on s'occupe...

DARCEY. Laisse-moi continuer, tu comprendras après. Cet ami avait épousé sa femme de passion; elle était loin d'y répondre, il le sentait : ce fut une cruelle déception pour lui, et bien lui prit d'avoir reçu de la nature une âme forte, car il aurait succombé.

ADÈLE. C'est M. de Nelles, je parie.

DARCEY. Quoi qu'il en soit, il ne se découragea pas. Elle était jeune; il espérait que le temps et ses soins modifieraient un semblable état de choses. Il ne se trompa point; il se fit effectivement de grands changements dans les manières de sa femme : jusque-là elle avait été sage et querelleuse, de ce jour elle devint aimable et criminelle.

TOUS. Ah!

DARCEY. Un si constant amour n'a produit que d'infâmes trahisons.

ADÈLE. Je sais qui; c'est madame de Servières.

DARCEY. Il en eut les preuves.

ALBERT, *avec feu.* Alors que fit-il?

DARCEY. Rien, il ne devint pas fou.

MADAME DUSSEUIL. Mais les noms? Vous ne nous avez pas dit les noms.

DUSSEUIL. Cela me paraît parfaitement inutile, madame Dusseuil, à moins que le mari n'ait l'intention d'intenter à sa femme une action judiciaire.

ADÈLE. Ce récit est vraiment pénible.

DARCEY. Ce qui l'arrête, c'est l'inflexibilité de son caractère. Lorsqu'il aura pris une détermination, elle sera éternelle; et il craint d'en finir, car mille idées fougueuses se disputent sa tête, car il est indigné.

ÉVRARD. On le serait à moins.

DARCEY. Je crois donc qu'on ne saurait trop peser les choses. Je vais recueillir les avis. Les plus jeunes d'abord et les sages ensuite. Voyons, Clarisse, si vous étiez à sa place, que feriez-vous?

CLARISSE. Je pardonnerais, mon frère, dans l'espoir d'obtenir, par le repentir, ce qu'un autre sentiment n'aurait pas eu assez de force pour faire naître.

DARCEY. Et vous, Albert?

ALBERT. Moi? je la tuerais.

M. ET MADAME DUSSEUIL. Ah!

ADÈLE. C'est affreux!

DUSSEUIL. Doucement, mon ami, la loi te punirait.

DARCEY. Et vous, mon père?

CLARISSE, *l'interrompant.* Mais, mon frère, c'est au tour de ma sœur.

ADÈLE. Pour rien au monde je ne voudrais me mêler d'une aussi sotte affaire.

DARCEY, *à Évrard.* Vous dites?..

ÉVRARD. Aïe! aïe! ma foi, à sa place, je la mènerais à ses parents; je les ferais juges entre elle et moi; je leur dirais : La voilà. Le mauvais germe a étouffé le bon; il a porté ses fruits : ils sont mûrs, récoltez. Et je la leur laisserais.

DARCEY, *se levant.* Eh bien! c'est vous qui l'avez jugée! (*Tous se lèvent.*)

ADÈLE, *avec anxiété.* Mais qui donc?

DARCEY, *avec chaleur.* Je ne la tuerai pas, je ne la traînerai pas sur les bancs d'un tribunal; mais je vous la rendrai, mon père, car cet homme, c'est moi; cette femme, c'est votre fille.

ADÈLE. Ah!

ÉVRARD. Adèle!

ALBERT. Ma sœur!

ADÈLE. Ce n'est pas vrai.

ÉVRARD. Adèle vous a trahi?

ADÈLE. Je ne suis pas coupable.

MADAME DUSSEUIL, *à Darcey.* Mon cher ami, êtes-vous certain de ce que vous avancez là?

DARCEY. Oui, ma tante.

ADÈLE. Il ne m'aime plus; c'est un prétexte...

DARCEY. Et Rodolphe, l'avez-vous oublié depuis hier!

ADÈLE. Qui, Rodolphe!

DARCEY. Rodolphe, votre amant?

ADÈLE. Je... ne connais point de Rodolphe.

DARCEY. Vous ne connaissez pas de Rodolphe?

ADÈLE. Non.

DARCEY, *lui mettant ses lettres sous le nez.* Lisez donc, lisez. (*A Évrard.*) Voilà les pièces au procès; ces lettres, ce sont les siennes! (*Adèle pousse un cri et tombe sur un fauteuil.*)

CLARISSE. Mon frère, vous avez eu tant de pitié de nous, serez-vous inexorable pour elle seule?

DARCEY. Clarisse, vous avez seize ans! Adieu! justice est faite... Maintenant je vais me venger, car il y a sur terre un homme de trop dans le monde, et il faut que lui ou moi...

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA.

VALDÉJA, *arrêtant Darcey.* Où vas-tu ?

DARCEY. Trouver Rodolphe.

VALDÉJA. Auparavant, un mot... un seul mot... (*A Clarisse.*) Mademoiselle Clarisse connaissait-elle ce Rodolphe ?

CLARISSE, *vivement, étonnée.* Moi, Monsieur ?

ALBERT, *avec chaleur.* Une telle question...

VALDÉJA. C'est que tout à l'heure il m'a dit en me serrant la main : Apprenez un danger... une trahison... dont Clarisse serait victime...

ALBERT. Achevez...

VALDÉJA. Il n'a pu en dire davantage.

ALBERT. Et pourquoi ?

VALDÉJA, *d'un air sombre.* Il était mort !

TOUS. Ah !

DARCEY. Mort !.. qui l'a frappé ?

VALDÉJA. Moi.

DARCEY. Ton zèle t'emporte loin quelquefois, Valdéja.

VALDÉJA. Zèle, destin ou devoir, n'importe... Maintenant partons.

DARCEY. Oui, je te suis.

TOUS, *cherchant à le retenir.*

Mon ami,
Mon neveu, } grâce, grâce pour elle !
Mon frère,

DARCEY, *avec force et dignité.* Jamais !.. A compter de ce jour je ne la connais plus !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Chez Adèle : intérieur modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, essayant de faire une lettre.* Écrire à mon mari ! Affreuse nécessité ! Ah ! qui me paiera toutes ces humiliations ! moi en être réduite à implorer... Oh ! non... non... cela ne se peut pas. (*Elle jette sa plume, et puis regardant son ameublement.*) Après ceci cependant ce sera la misère !.. la misère !.. allons, allons, écrivons.

SCÈNE II.

ADÈLE, AMÉLIE ET SOPHIE.

ADÈLE, *les voyant entrer.* Sophie !.. Amélie !..

AMÉLIE. Eh ! oui... tu vois que tout le monde ne t'abandonne pas.

SOPHIE. Et que nous te sommes fidèles dans le malheur... il y a si longtemps que je veux venir te voir... mais j'ai eu trois bals cette semaine.

AMÉLIE. Et moi donc ? du monde tous les jours.

ADÈLE. Vous recevez... vous allez au bal... vous êtes bien heureuses.

SOPHIE. Mais toi, pourquoi cet air plus soucieux encore qu'à l'ordinaire ?

ADÈLE. On le serait à moins : ma sœur me quitte à l'instant, elle veut que j'écrive à mon mari.

AMÉLIE. A ton mari ?

SOPHIE. Tu deviens absurde !

ADÈLE. Pourquoi donc ?

SOPHIE. Comment, pourquoi ? mais ne vois-tu pas que Clarisse n'est venue ici que de sa part ; c'est ton mari lui-même qui l'envoie : il est plus impatient que toi de te revoir, car il t'aime et tu ne l'aimes pas.

AMÉLIE. Il est désolé de l'éclat qu'il a fait.

SOPHIE. Et ne demande qu'un prétexte pour se raccommoder.

ADÈLE. Oui ! oui !.. c'est possible... Si cependant vous alliez vous tromper, que deviendrais-je ? car enfin vous en parlez bien à votre aise toutes deux ; vos maris sont riches et ne voient rien que vos mémoires qu'ils ont la bonté d'acquitter ; mais moi, à qui il ne reste rien de mes splendeurs passées... rien que ce goût de dépenses... ces habitudes de luxe auxquelles on ne peut renoncer, et qui sont devenues pour moi comme une seconde nature... que ferais-je ?

AMÉLIE. Es-tu bonne de t'inquiéter ainsi, et de penser à l'avenir !.. Tu n'as que de beaux jours à espérer, que des plaisirs, du bonheur en perspective...

ADÈLE. Et comment cela ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Madame ! c'est le domestique de ce banquier, qui apporte une lettre.

ADÈLE. M. Rialto ?.. mais c'est une persécution !

AMÉLIE. M. Rialto ! ce capitaliste étranger ?

SOPHIE. Dont les écus ont une réputation d'esprit européenne ?

ADÈLE, *riant.* Lui-même.

AMÉLIE. Et tu lui fais faire antichambre ?

ADÈLE. Il est affreux !.. et il m'ennuie à périr.

AMÉLIE. Tu fais bien alors de ne pas le recevoir.

SOPHIE. Mais du moins tu peux le lire... cela nous amusera.

ADÈLE. Je ne demande pas mieux... et sous ce rapport-là son épître arrive à point. (*Lisant.*) « Ma belle dame... je ne « dirai pas que je vous aime ; ce serait répéter ce que tout « le monde dit, et j'aurais l'air d'un écho... » (*Parlant.*) C'est joli !

AMÉLIE. Très-joli.

SOPHIE. Mais oui, pas mal pour un madrigal à la financière.

ADÈLE, *lisant.* « J'aurais l'air d'un écho, et ce n'est pas « avec des phrases que je voudrais payer le mien. » (*S'arrêtant.*) Payer le sien ?

AMÉLIE, *riant.* Son écot.

SOPHIE, *riant.* Celui-là est admirable !.. continue, de grâce.

ADÈLE, *lisant.* « Ce n'est pas avec des phrases que je vou- « drais payer le mien... c'est par des attentions et des ser- « vices réels. J'apprends à l'instant que M. Albert Melville, « votre cousin, qui était sur le point d'épouser votre sœur, « vient de perdre sa place au ministère des finances, ce qui « va, dit-on, faire manquer son mariage... »

SOPHIE, *vivement.* Manquer son mariage ! y pense-t-il ? Que deviendrait notre vengeance ? que deviendrait Valdéja ? Il faut que ce mariage s'achève pour qu'il sache... oui..... alors seulement je lui dirai tout.

AMÉLIE ET ADÈLE. Explique-toi...

SOPHIE. Plus tard... Achève ce billet.

ADÈLE, *continuant.* « Vous saurez qu'au ministère des fi- « nances on n'aura rien à me refuser tant qu'il y aura des

« emprunts à faire, et que j'aurai de l'argent à donner. Eh « bien! ma belle dame, dans une demi-heure votre cousin « sera réintégré dans sa place, et dans une heure son ma- « riage aura lieu. Pour cela je ne vous demande qu'un mot, « un seul mot, qui me permette d'espérer et me donne le « droit de mettre à vos pieds mes hommages et ma fortune. « Pour mon cœur, vous savez qu'il y est et depuis longtemps. « *Signé* Rialto. » (*Parlant.*) Quelle extravagance!

AMÉLIE. Une extravagance?

ADÈLE. Eh! oui, sans doute, à laquelle il n'y a pas même de réponse à faire.

SOPHIE. Tu aurais donc un bien mauvais cœur? quand il y va du bonheur de ta sœur, de son mariage?

AMÉLIE. De la fortune et de l'avenir d'Albert, ton cousin.

SOPHIE. Et mieux encore, de la réussite de nos projets, de la certitude de notre vengeance contre ce Valdéja.

AMÉLIE. Et tu pourrais hésiter?

ADÈLE. Permettez donc... vous n'avez pas lu...

AMÉLIE. Qu'il t'offre ses hommages? où est le mal? tu n'es pas la première à qui il les ait adressés!

SOPHIE. Bien d'autres grandes dames te les envieraient et te les disputeraient.

AMÉLIE. Et cependant ne seraient pas dans la même position que toi, car c'est à la fois une bonne affaire.

SOPHIE. Une vengeance...

AMÉLIE. Et une bonne action.

SOPHIE. Donne, donne.

ADÈLE. Que veux-tu faire?

SOPHIE. Deux mots seulement. (*Elle va écrire.*)

ADÈLE. Je m'y oppose.

SOPHIE. Aussi, ce n'est pas toi qui écris, c'est moi. Tiens, Créponne, porte cette lettre au domestique; qu'elle soit remise à l'instant, il n'y a pas de temps à perdre.

ADÈLE. Mais, encore une fois, je veux savoir... Dieu! que vois-je?

—

SCÈNE IV.

Les précédents, VALDÉJA, *paraissant à la porte du fond.*

(*Les trois femmes s'arrêtent étonnées.*)

TOUTES TROIS. Valdéja!

VALDEJA *s'incline et salue, puis les regarde attentivement.* D'où vient donc, Mesdames, le trouble où vous jette ma présence? Aurais-je, par hasard, dérangé quelques combinaisons nouvelles?

SOPHIE. Non, Monsieur, rassurez-vous.

VALDÉJA. En effet, à votre joie mal déguisée, à votre physionomie radieuse, je vois que je n'ai rien empêché.

SOPHIE, *ironiquement.* Pourquoi ne supposez-vous pas que cette joie nous vient de votre présence, Monsieur?

AMÉLIE, *avec ironie.* Et du plaisir que nous avons à vous voir?

VALDÉJA, *froidement.* J'en doute, on n'aime guère l'aspect d'un ennemi et d'un ennemi vainqueur.

ADELE, *avec fierté.* Est-ce pour me braver, Monsieur, que vous êtes venu chez moi?

VALDÉJA. Non, Madame, un tout autre motif m'y amène, et c'est au nom de M. Darcey que je viens vous parler.

ADÈLE. Au nom de mon mari!

AMÉLIE, *bas, et avec joie.* Quand je le disais!

ADÈLE. Que me veut-il?

VALDÉJA. C'est à vous seule que je puis le dire.

AMÉLIE. Nous renvoyer de chez toi; le souffriras-tu?

VALDÉJA. Je viens pour éloigner le mal.

SOPHIE. Et vous restez avec elle?

AMÉLIE, *riant.* Ah! Monsieur croit se venger en nous privant de l'entendre; mais cette vengeance-là ressemble à une grâce.

SOPHIE. Moi... je serai moins généreuse et bientôt, je l'espère, il nous entendra; je l'y forcerai bien.

VALDÉJA. Quand donc?

SOPHIE. Le jour, et il n'est pas éloigné, où je vous apporterai des paroles qui vous frapperont à mort.

VALDÉJA, *lui tendant la main.* Soit. Touchez là, et maintenant que c'est une affaire convenue et que nous sommes gens à nous tenir parole...

SOPHIE. Sans adieu! sans adieu! (*Elle sort avec Amélie.*)

—

SCÈNE V.

VALDÉJA, ADÈLE.

ADÈLE. Qu'avez-vous à me dire, Monsieur, et quelles sont les propositions de M. Darcey?

VALDÉJA. Ces propositions, si vous voulez bien leur donner ce nom, sont tout ce qu'il y a de plus simple au monde.

ADÈLE. Mon mari se repent donc enfin du traitement affreux qu'il m'a fait endurer?

VALDÉJA. Pas précisément, Madame, (*Adèle le regarde.*) pas précisément.

ADÈLE. Monsieur, j'ai des droits que la volonté de M. Darcey ne suffit pas seule pour détruire.

VALDÉJA. Des droits! vous n'en avez aucun. Il vous a épousée sans dot; votre contrat de mariage ne vous assurait rien qu'après sa mort. Et grâce au ciel, quels que soient vos désirs à cet égard, vous n'avez rien encore à réclamer. Cependant, au milieu de l'oubli où il est pour vous, une femme, c'était votre sœur, est venue tout à l'heure prononcer votre nom. Elle a prié, elle a supplié, elle a peint avec les traits de son âme les angoisses de votre abandon. Une démarche de vous, et peut-être... vous ne l'avez pas faite. Néanmoins Ferdinand s'est ému, son cœur a parlé.

ADÈLE, *vivement.* Son cœur a parlé?

VALDÉJA. Son cœur, ouvert à toutes les infortunes, même aux infortunes méritées, n'a pu résister aux instances de celle qui plaidait pour vous. Il vous a fait une pension, en voici le contrat.

ADÈLE, *avec dédain.* Une pension?

VALDÉJA. Tout autre que moi aurait été chargé de vous en remettre le titre, mais il était essentiel que vous ne vous méprissiez pas sur les motifs de la générosité de Ferdinand. Sachez-le bien, ce n'est pas à Adèle Évrard, ce n'est pas à madame Darcey, c'est à un être souffrant, inconnu, qu'il tend la main.

ADÈLE. Inconnu!

VALDÉJA. Prenez-vous le contrat?

ADELE, *avec angoisse.* Mais, Monsieur, la manière dont il m'est offert... (*Valdéja dépose le contrat sur la table.*)

—

SCÈNE VI.

Les précédents, SOPHIE.

SOPHIE, *à demi-voix, en entrant.* Il y a de bonnes nouvelles qui nous arrivent pour le mariage de ta sœur; ne termine rien avant de les connaître.

ADÈLE. Pardon, Monsieur, daignez-vous attendre un instant ma réponse?

VALDÉJA. Je n'en vois pas la nécessité; j'attendrai néanmoins.

SOPHIE. Et pour payer Monsieur de sa complaisance, c'est moi qui me chargerai de lui tenir compagnie. (*Bas, à Adèle.*) Va vite et reviens.

SCÈNE VII.

VALDÉJA, SOPHIE.

SOPHIE. Eh bien! Monsieur, vous ne me remerciez pas du tête-à-tête que je vous ai ménagé.

VALDÉJA. C'est un bonheur que personne ne révoquera en doute, car trop de gens ont été à même de l'apprécier.

SOPHIE. J'ai vu un temps où vous eussiez été fier de l'obtenir. (*Riant.*) Il est vrai qu'alors je connaissais le chemin de votre cœur.

VALDÉJA. Vous l'avez bien perdu.

SOPHIE. Oh! si je voulais, je saurais bien le retrouver.

VALDÉJA. Vraiment!

SOPHIE. Je n'aurais pour cela qu'un mot à prononcer.

VALDÉJA, *souriant.* Ce serait donc un mot bien terrible!

SOPHIE. Mais non, ce serait tout uniment le nom d'une jeune fille, douce, naïve, charmante; et si je vous disais, Clarisse. (*Valdéja fait un geste.*) Ah! vous le voyez, déjà il me semble que ce nom vous ait fait mal.

VALDÉJA. Oui, dans votre bouche, car du reste, ce nom-là ou tout autre ne saurait m'émouvoir.

SOPHIE, *froidement.* C'est ce que nous verrons, et pour cela je continue. Vous l'avez aimée, et beaucoup; et malgré l'éloignement et l'absence, vous n'avez rêvé pendant trois ans qu'au bonheur de l'épouser. Oh! je sais tout, mes renseignements sont de la dernière exactitude. On s'informe avec tant d'intérêt de tout ce qui concerne un ami!

VALDÉJA. Si c'est à cela que se borne votre science.

SOPHIE. Attendez donc! Ce que personne ne sait, et ce que vous voudriez peut-être ignorer vous-même, c'est que vous l'aimez toujours.

VALDÉJA. Moi!

SOPHIE. Oui, vous ne pouvez la voir sans émotion, vous craignez sa présence; on ne vous rencontre jamais chez son père; et cependant, quoique vous pensiez avoir à vous plaindre d'elle, c'est la seule femme que votre critique sanglante veuille bien épargner. Souvent même, et sans le savoir, vous la défendez, vous dites partout...

VALDÉJA. Qu'elle ne vous ressemble pas, c'est vrai! Si vous appelez cela un éloge...

SOPHIE. Ce matin, quand vous avez appris que son mariage n'aurait pas lieu aujourd'hui, vous n'avez pu retenir votre joie. Dans ce moment encore, elle perce dans tous vos traits et vous rend indifférent à toutes mes attaques; mais patience, j'ai déjà trouvé un endroit sans défense, et j'en trouverai bientôt un autre plus vulnérable encore; car cette femme que vous aimez malgré vous est celle qui a refusé votre main, qui vous a dédaigné, et n'a pas voulu de vous pour mari! Et savez-vous pourquoi?

VALDÉJA. Que m'importe! parce qu'elle ne m'a pas jugé digne d'elle! sans doute, parce qu'elle ne m'aimait pas.

SOPHIE. C'est ce qui vous trompe, elle vous aimait; elle vous aime peut-être même encore.

VALDÉJA, *avec chaleur.* Pourquoi donc, alors?

SOPHIE. Pourquoi? il n'y avait que deux personnes au monde qui auraient pu vous l'apprendre : l'une était Rodolphe, et vous l'avez tué; l'autre personne, c'est moi.

VALDÉJA. Vous! au nom du ciel, parlez!

SOPHIE. Ah! je savais bien que je vous forcerais à m'entendre. Écoutez; entendez-vous le bruit de ces cloches?

VALDÉJA. Quelque cérémonie funèbre, peut-être.

SOPHIE. Oui, vous dites vrai; ils viennent de l'église qui est ici en face. Ces sons religieux m'ont calmée, m'ont adoucie; il me semble dans ce moment que je vous hais moins, que mon âme est satisfaite, et quels que soient mes sujets de ressentiment contre vous, je veux bien parler et tout vous dire.

VALDÉJA, *avec joie.* Est-il possible? parlez; mais parlez donc!

SOPHIE. Clarisse vous aimait, et pendant votre absence ne rêvait qu'à vous, ne désirait que votre retour; en un mot, ne voulait que vous pour époux. Vous auriez été trop heureux; ce n'était pas mon compte, et j'ai entrepris de vous brouiller. Je lui ai dit du mal de vous, j'en ai imaginé, et c'est en cela que j'ai eu tort, car il n'y avait pas besoin d'en inventer.

VALDÉJA. Et elle a pu croire vos calomnies!

SOPHIE. Je m'étais arrangée pour cela : dans notre quartier une jeune fille, coupable, égarée, avait été recommandée à ma pitié; une fille du peuple qui ne savait rien, pas même le nom de son séducteur, dont elle se souciait fort peu; je l'assurai de ma protection, à la seule condition de débiter la leçon que je lui avais faite; et lorsque Clarisse, à qui j'en avais parlé, vint lui porter des secours et l'interroger en secret, elle lui raconta que celui qui l'avait trompée et abandonnée était parti pour la Russie, à la suite de l'ambassade, que c'était un nommé Valdéja...

VALDÉJA, *avec fureur.* Misérable!

SOPHIE. Vous le connaissez, et vous devinez maintenant comment dans le cœur de Clarisse le mépris a succédé à l'estime, comment elle a refusé sa main, et comment en l'aimant toujours elle en épouse un autre.

VALDÉJA. C'est ce que nous verrons, et dès aujourd'hui même, détrompée par moi...

SOPHIE. Rassurez-vous, il n'est plus temps : sans cela croyez-vous que je vous eusse dit la vérité! on ne la dit qu'à ses amis, vous le savez bien. *Les cloches recommencent à sonner.* Et tenez, entendez-vous dans la rue ce bruit, ces équipages?

VALDÉJA. Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE ET ADÈLE.

ADÈLE ET AMÉLIE, *courant à la fenêtre du fond.* Ils sont mariés.

VALDÉJA. Et qui donc?

ADÈLE. Albert Melville et ma sœur qui dans ce moment sortent de l'église.

VALDÉJA. Ah! priez le ciel d'avoir menti.

SOPHIE. Albert avait perdu sa place; elle lui a été rendue par le crédit de M. Rialto, et le mariage a eu lieu aujourd'hui.

VALDÉJA, *à part, la tête dans ses mains.* Clarisse!.. Clarisse appartient à un autre! et quand je pense par quelle trahison!..

ADÈLE, *prenant le contrat sur la table. A Valdéja.* Vous pouvez dire à M. Darcey, votre ami, que je repousse ses offres, (*Déchirant le papier.*) et que voilà le cas que j'en fais. Monsieur Valdéja, vous m'avez enlevé mon mari, moi je vous enlève votre maîtresse; je suis vengée, nous sommes quittes.

VALDÉJA. Non pas, nous ne le serons jamais. Adieu, Adèle, ne vous démentez pas, bientôt vous parviendrez au terme; ce seront alors vos vices eux-mêmes qui me vengeront. (*A madame Marini.*) Et vous, Sophie, (*A Amélie.*) vous, Ma-

dame, Dieu vous pardonnera peut-être, mais moi jamais; et entre nous désormais, entre nous ce sera sans merci!

ADÈLE, SOPHIE ET AMÉLIE, *étendant les mains en prêtant serment.* Accepté.

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente un joli jardin; à gauche, un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, assise et lisant, puis* CRÉPONNE.

ADÈLE. Quel insipide roman!

CRÉPONNE, *entrant en courant.* Madame, Madame! bonne nouvelle! M. Samson, notre propriétaire, a refusé à M. Rialto de lui renouveler le bail de votre appartement, parce qu'il est en marché pour vendre sa maison.

ADÈLE. Vraiment? es-tu bien certaine de ce que tu me dis là?

CRÉPONNE. Très-certaine, je le tiens de la portière. Madame, il faudrait tâcher de décider M. Rialto à vous acheter cette maison, parce que s'il venait à mourir ou à changer de manière de voir, elle vous resterait toujours.

ADÈLE. Il y a trois ans qu'il me promet qu'il en sera ainsi.

CRÉPONNE. Il promet beaucoup, M. Rialto; c'est comme ce nouvel équipage...

ADÈLE. Ne m'en parle pas; tous les gens qui ont amassé leur argent à la Bourse sont faits ainsi, ma chère.

CRÉPONNE. Vieux jaloux!

ADÈLE. Ah! pour jaloux, il l'est à en mourir sur la place. Doit-il venir aujourd'hui?

CRÉPONNE. Il m'a dit qu'il viendrait dîner, et s'il découvrait les assiduités de M. Hippolyte. Accueillir ainsi chez vous un tout jeune homme, sans raison, sans expérience... (*Hippolyte entre.*) Ah! le voici; comme il a l'air rêveur.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, *tenant un bouquet.* Bonjour, ma chère Adèle.

ADÈLE. Ah! arrivez donc, Monsieur, je m'entretenais de vous.

HIPPOLYTE, *en lui remettant le bouquet.* Et moi je pensais à vous; vous le voyez, ma chère Adèle, des fleurs, votre image.

ADÈLE. Mon Dieu! que vous avez l'air grave! on voit bien que d'aujourd'hui vous êtes majeur.

HIPPOLYTE. Créponne, laissez-nous.

CRÉPONNE. Madame, je vais aller jusque chez ma couturière.

ADÈLE. Ne sois pas longtemps dehors.

CRÉPONNE. Il est midi, je serai rentrée dans une heure.

ADÈLE, *avec signes.* Dis à Laurent de se tenir sous le vestibule.

CRÉPONNE. Oui, Madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ADÈLE, HIPPOLYTE.

ADÈLE. Voyons, qu'est-ce qui pèse si fort sur ta gaieté aujourd'hui?

HIPPOLYTE. J'ai quelque chose de si important à te dire.

ADÈLE. Quoi donc?

HIPPOLYTE. Ma chère Adèle, depuis trois mois je suis aimé de toi. Depuis six semaines j'ai formé le projet de devenir ton mari; et je viens te l'annoncer.

ADÈLE, *éclatant de rire.* Ah! ah! ah! ah!

HIPPOLYTE. Et qu'y a-t-il donc là de si risible?

ADÈLE. Je ris, parce que... ah! ah! ah! ah! mais c'est une plaisanterie!

HIPPOLYTE. Une plaisanterie! rien n'est plus sérieux.

ADÈLE, *à part.* A cet âge-là on épouse toujours. (*Haut.*) Ne te fâche pas.

HIPPOLYTE. Je veux t'épouser, vois-tu, parce que je ne vis pas quand je suis loin de toi, et que je ne conçois pas qu'on restreigne volontairement son bonheur à quelques heures craintives et dérobées, alors qu'on peut être réunis et pour toujours!

ADÈLE. Les heures craintives, dis-tu, c'est ce qui fait le charme de notre position.

HIPPOLYTE. Au diable le charme qui fait battre le cœur à coups redoublés! Qu'est-ce que c'est que de te voir une heure en secret, de me faire un masque qui cache à tous les yeux ce que je voudrais que tous les yeux vissent clairement; et puis, ces tourments de l'absence, ces craintes qu'elle fait naître! Je suis jaloux, Adèle, et sans t'offenser je puis bien supposer que d'autres ainsi que moi brûlent du désir de résigner leur liberté entre tes mains; du moins, quand je serai ton mari, ils seront avertis que le cœur auquel ils s'adressent n'est pas libre, et s'ils venaient à élever la voix, je serais là pour les faire taire.

ADÈLE. Mon ami, c'est impossible.

HIPPOLYTE. Impossible! quoi donc, impossible?

ADÈLE. Que nous nous mariions.

HIPPOLYTE. Et pourquoi donc? n'es-tu pas veuve? qui peut nous en empêcher?

ADÈLE. Mille considérations. Tu es trop jeune, tu n'as pas vu le monde.

HIPPOLYTE. Le monde? j'en ai vu ce que j'en voulais voir puisque je t'y ai rencontrée. Et cet âge dont tu fais tant de bruit, je voudrais pouvoir en retrancher une partie afin d'avoir à t'aimer plus longtemps.

ADÈLE. D'accord; mais mon père ne veut pas que je me remarie; irai-je lutter contre sa volonté? et puis d'autres considérations, ta famille à toi... Qu'est-ce que c'est donc que cette rage de mariage?

HIPPOLYTE. D'aujourd'hui je suis majeur; jusqu'ici je dépendais d'un tuteur, d'un brave et honnête homme qui m'a servi de père, et à qui j'étais obligé d'obéir.

ADÈLE, *impatientée.* Ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de suivre ses avis.

HIPPOLYTE. Aussi je lui ai confié ce matin mes idées de mariage; grande colère de sa part. Mon ami, lui ai-je dit, vous ne connaissez pas celle que j'aime, voyez-la, consentez à voir madame Demouy, et si après cela vous avez une seule objection à faire, je renonce à mon projet. Il a accepté.

ADÈLE. Est-il possible!

HIPPOLYTE. Et je vous le présenterai aujourd'hui; c'est M. Valdéja.

ADÈLE, *avec saisissement.* Valdéja!

HIPPOLYTE. J'étais bien sûr que vous en aviez entendu parler;

c'est un homme du plus grand mérite; avec ses talents il serait arrivé à tout; mais depuis trois ans il est si triste, si malheureux! je ne sais quelle douleur secrète le tourmente, et c'est grand dommage; car pour ceux qui le connaissent, c'est un bien excellent homme; n'est-il pas vrai?

ADÈLE, *qui a fait tous ses efforts pour se contenir.* Certainement; mais je ne veux ni ne peux le recevoir, et vous allez à l'instant même vous rendre chez lui pour l'empêcher de venir.

HIPPOLYTE. C'est impossible.

ADÈLE. Je le veux.

HIPPOLYTE. Mais, ma chère amie, pense donc...

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT. Madame, Madame, M. Rialto descend de voiture en ce moment.

ADÈLE, *avec effroi.* M. Rialto!.. vous dites, M. Rialto?

LAURENT. Oui, Madame.

ADÈLE. C'est bien, Laurent. (*Il sort.*)

HIPPOLYTE. C'est votre père!

ADÈLE, *hors d'elle-même.* Oui, mon ami. (*A part.*) Mon Dieu, mon Dieu, qui l'aurait attendu ce matin? (*Haut.*) Il faut partir à l'instant; par ici, par la porte de ce pavillon.

HIPPOLYTE, *froidement.* Pourquoi donc?

ADÈLE. Il ne faut pas qu'il vous voie, ou tout serait perdu; éloignez-vous, de grâce.

HIPPOLYTE, *s'asseyant.* Du tout; je veux voir monsieur votre père, moi, j'ai à lui parler.

ADÈLE. Et que lui dire, malheureux?

HIPPOLYTE, *toujours assis.* Cela me regarde; je sais ce que j'ai à faire et je l'attends.

ADÈLE. C'est fait de moi!.. le voici!

HIPPOLYTE. Je vous prie alors de me présenter, et de lui dire qui je suis.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RIALTO.

RIALTO. Ah! bonjour, bonjour, petite! Je viens te chercher, ma belle; il fait beau temps, il n'y a pas de Bourse aujourd'hui, nous allons faire un tour au bois... (*Apercevant Hippolyte.*) Qu'est-ce que c'est que celui-là?

ADÈLE, *à demi-voix.* Je vais vous le dire. C'est un jeune homme que j'ai vu chez madame de Laferrier, qui vous a rencontré quelquefois avec moi, et pour ma réputation, je lui ai dit, comme nous en sommes convenus, que vous étiez mon père.

RIALTO, *de même.* C'est bien, c'est bien! cela donne une couleur, une nuance... Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici?

ADÈLE, *avec embarras.* Je l'ignore, c'est à vous qu'il désire parler.

RIALTO. C'est différent, alors il aurait pu passer à la caisse; je ne m'occupe pas ici de commerce. (*Haut, à Hippolyte.*) Qu'y a-t-il pour votre service, mon cher Monsieur?

HIPPOLYTE. Monsieur, je viens pour un motif qui vous paraîtra fort extraordinaire et qui est pourtant bien simple; j'ai vu plusieurs fois chez madame de Laferrier madame Demouy, votre fille.

RIALTO, *à part.* Nous y voilà!

HIPPOLYTE. Et je viens vous la demander en mariage.

RIALTO, *avec colère.* Eh bien! par exemple...

ADÈLE, *bas, à Rialto.* Modérez-vous, de grâce, je vous jure que j'ignorais... et sa démarche même en est la preuve.

RIALTO. Elle a raison, et le plus court est de s'en amuser, cela m'arrive si rarement! (*Bas, à Adèle.*) Et nous allons rire. Quelle est, Monsieur, votre profession?

HIPPOLYTE. Je n'en ai pas.

RIALTO, *riant aux éclats.* Et vous voulez vous marier afin d'en avoir une, n'est-il pas vrai?

HIPPOLYTE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Quelle sotte gaieté! et quelle antipathie j'éprouve pour cet homme! Heureusement, ce n'est pas lui que j'épouse.

RIALTO. Eh bien! mon cher, je vous dirai, comme dans je ne sais quelle comédie des Variétés : touchez là, ma fille n'est pas pour vous.

HIPPOLYTE. Et pour quelle raison, Monsieur?

RIALTO. Pour quelle raison?.. celle-là est jolie!.. il faudrait que de moi-même, et de mon consentement...

ADÈLE. Ménagez-le, au nom du ciel! (*A part.*) Je suis sur les épines.

HIPPOLYTE. A qui puis-je le demander, si ce n'est à vous? c'est vous que cela regarde puisque vous êtes le père.

RIALTO. Si je vous accordais ce que vous me demandez, je ne serais plus son père.

HIPPOLYTE. Si c'est la crainte de vous séparer de votre fille, je ne prétends pas vous en priver.

RIALTO. Vous êtes bien bon.

HIPPOLYTE. Nous demeurerons près de vous, nous habiterons tous ensemble; et si, comme je le crains, des considérations de fortune pouvaient vous arrêter, je vous déclare, Monsieur, que je ne demande rien, que je ne veux rien que sa main et son cœur; j'ai, grâce au ciel, une fortune indépendante. Six mille livres de rente, c'est bien peu sans doute; mais j'en suis maître, je puis en disposer, vous en parlerez avec mon tuteur qui va arriver.

ADÈLE. Grand Dieu!

RIALTO. Il ne manquait plus que cela.

HIPPOLYTE. Il vous dira que je suis Hippolyte Gonzoli, d'une famille honorable et estimée; mon père était militaire, il est mort au champ d'honneur, me recommandant aux soins de M. Valdéja, son ami.

RIALTO. Est-il bavard!

HIPPOLYTE. Et maintenant que vous savez tout, mon bonheur est dans vos mains, et ne me refusez pas, car vous ne savez pas de quoi je suis capable si vous me réduisez au désespoir.

RIALTO. Permettez, cela devient trop fort...

ADÈLE, *effrayée.* Au nom du ciel!

HIPPOLYTE. Prononcez, Monsieur, prononcez!

RIALTO. Écoutez-moi, jeune homme : la Bourse ne me laisse mes après-midi libres que le dimanche ordinairement; vous me permettrez donc de ne pas perdre un temps précieux à écouter vos déclarations... Adèle, va chercher ton chapeau.

HIPPOLYTE. Monsieur, c'est beaucoup plus grave que vous ne pensez.

RIALTO. C'est possible; mais si vous êtes malade du cerveau, je ne suis pas médecin.

ADÈLE. Mon Dieu! laissons là cet entretien.

HIPPOLYTE. Non, Madame, et je forcerai bien monsieur votre père à ne plus me refuser.

RIALTO. C'est ce que nous verrons.

HIPPOLYTE. Un mot suffira; et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, daignez me répondre. Connaissez-vous l'honneur?

RIALTO. Eh bien! oui, je le connais, qu'est-ce que vous en voulez dire?

HIPPOLYTE. Tenez-vous au vôtre, à celui de votre famille?

RIALTO. Sans doute que j'y tiens.

ADÈLE, *à part.* Est-ce qu'il dirait?..



CLARISSE, *se mettant à genoux près d'Adèle.* Ma sœur, ma sœur! reviens à toi! — Acte 5, scène 4.

HIPPOLYTE, *emporté.* Arrangez-vous donc alors pour qu'il ne souffre pas des atteintes que je lui ai portées, et tâchez de réparer avec le mari le dommage que l'amant lui a fait.

ADÈLE. Ah!

RIALTO. L'amant?

ADÈLE. Ne l'écoutez pas.

HIPPOLYTE. L'amant. Depuis trois mois madame Demouy m'appartient!

RIALTO. Ah! ah! qu'est-ce que vous me dites là?

HIPPOLYTE. Ce qui est!

ADÈLE. C'est une horreur.

HIPPOLYTE. La terreur t'égare, ma chère Adèle; tu es à moi, à moi pour la vie.

ADÈLE. Ce n'est pas vrai!

RIALTO, *avec fureur.* Adèle!

HIPPOLYTE. Et si vous avez un cœur de père...

RIALTO. Eh! Monsieur, je ne suis pas son père.

HIPPOLYTE. Vous n'êtes pas son père?

RIALTO. Ni son père, ni son frère, ni son oncle, ni son mari; comprenez-vous maintenant?

HIPPOLYTE, *stupéfié.* Ah! ce n'est pas possible!

RIALTO. Aïe! aïe! belle dame, vous m'en faisiez donc en cachette, et mes billets de mille francs comptaient pour deux, à ce qu'il paraît.

ADÈLE. Il n'en est rien, je vous jure.

RIALTO. Ah! ah! Et vous, mon brave, vous voulez épouser des femmes qui vivent séparées de leurs maris et que des protecteurs consolent?

HIPPOLYTE. Oh! mes rêves!

RIALTO. Sortez d'ici tous les deux!

HIPPOLYTE, *avec fierté et d'un air menaçant.* Est-ce à moi que vous parlez?

RIALTO, *se ravisant.* Non, Monsieur, non; vous êtes excusable, vous; c'est à Madame. (*A Adèle.*) Sortez de chez moi, vous dis-je!

HIPPOLYTE, *avec frénésie.* Mais tu n'étais donc qu'une infâme! (*Apercevant Valdéja, qui entre.*) Ah! mon ami, venez à mon secours.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA.

ADÈLE, *se cachant la tête dans ses mains.* Valdéja!

VALDÉJA, *à Hippolyte.* Qu'y a-t-il donc?

HIPPOLYTE. Une trahison, une perfidie.

VALDÉJA, *froidement.* Cela t'étonne?

RIALTO, *à Adèle, avec menace.* Sortez, sortez! Je ne me connais plus!

VALDÉJA, *lui saisissant le bras.* Arrêtez!.. (*Dans ce moment ses yeux rencontrent ceux d'Adèle, il la reconnaît.*) Dieu! Adèle!.. Je vous l'avais bien dit, que vos vices me vengeraient. (*A Hippolyte.*) Viens, mon ami, viens, cela vaut vingt ans d'expérience.

RIALTO. Sortez, Madame, sortez.

ADÈLE, *sortant et jetant un dernier regard de rage sur Valdéja.* Chassée! et devant lui encore!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Une salle basse et de triste apparence; porte au fond, deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, *puis* ADÈLE.

SOPHIE, *à la cantonade.* Puisqu'elle ne peut pas tarder à rentrer, je l'attendrai... mais ce n'est pas trop beau chez elle. (*Regardant l'appartement.*) Cela ne vaut ni son riche appartement de la rue Saint-Honoré, ni la petite maison de M. Rialto.

ADÈLE, *entrant et parlant à la cantonade.* Il y a quelqu'un qui m'attend, dites-vous? Dieu! si c'était... (*Elle s'avance vers Sophie qu'elle reconnaît, et dit froidement:*) Ah! c'est toi, Sophie!

SOPHIE. Tu me reconnais, toi, c'est heureux; pour moi, je l'avoue, j'aurais eu quelque peine ..

ADÈLE. Je suis donc bien changée!

SOPHIE. Tu as l'air souffrant.

ADÈLE. Et toi, depuis trois ans que tu as quitté Paris?..

SOPHIE. J'étais allée en Belgique avec mon mari lorsqu'il est parti pour ce pays-là sans le dire à ses créanciers; car les fournisseurs en sont tous là... se ruiner en entreprises, en spéculations, quand il y a tant d'autres moyens...

ADÈLE. Et il ne lui est rien resté?

SOPHIE. Rien que des dettes; mais moi j'avais encore des espérances: un oncle paralytique, M. de Saint-Brice, qui, veuf et sans enfants, avait une immense fortune; et je suis revenue en France, à Paris, où j'avais appris que, grâce au ciel, il venait de mourir; mais vois l'horreur, j'étais déshéritée.

ADÈLE. Et comment cela?

SOPHIE. Tu ne le devines pas? M. de Saint-Brice, longtemps attaché aux relations étrangères, était lié avec ce Valdéja...

ADÈLE. Je comprends.

SOPHIE. Qui lui a débité sur mon compte je ne sais quelles calomnies, quelles horreurs, et qui a si bien fait qu'il a déterminé M. de Saint-Brice à laisser toute sa fortune à un parent éloigné de sa femme, à M. Albert Melville.

ADÈLE. Mon beau-frère!.. son rival! (*Avec ironie.*) quelle générosité!

SOPHIE. Dis plutôt quelle rage de nuire; car enfin je ne lui avais enlevé que sa maîtresse... on en retrouve toujours! tandis qu'une fortune comme celle-là... Et maintenant, ne sachant quoi devenir, je sollicite un bureau de timbre. Ne pourrais-tu pas m'y aider?

ADÈLE. Je n'ai moi-même nulle protection; mais vois Amélie, madame de Laferrier.

SOPHIE. Elle n'a pas voulu me recevoir.

ADÈLE. Quelle indignité! c'est aussi là que j'en suis; nous ne nous voyons plus depuis ma rupture avec M. Rialto.

SOPHIE. Une rupture! et comment cela?

ADÈLE. Une imprudence à moi! je te raconterai cela. J'ai été bien malheureuse depuis ce temps-là; enfin, parmi ceux qui me faisaient la cour, j'avais daigné remarquer M. Léopold, le fils d'un riche commerçant en vins, qui venait de recueillir la succession de son père.

SOPHIE. Une succession? il est bien heureux, celui-là.

ADÈLE. Elle ne lui a pas duré longtemps; toujours entouré de mauvais sujets tels que lui, il l'a dissipée en moins d'un an, et depuis ce temps, je ne peux te dire à quels projets, à quelle conduite, à quels excès il s'est livré, lui et ses dignes compagnons.

SOPHIE. Et tu ne l'as pas abandonné?

ADÈLE. Je le voudrais... je n'ose pas... il est si violent! il me tuerait. Et puis, sans le vouloir et sans qu'il s'en doute, j'ai découvert des secrets qui me font trembler, et que je n'oserais dire!

SOPHIE. Tu fais bien; mais à moi, ta meilleure amie...

ADÈLE, *baissant la voix.* Dans cette maison où il donne à jouer, des jeunes gens imprudents et sans expérience ont été attirés; ils ont été trompés, dépouillés... Oh! j'en suis certaine. Léopold est capable de tout; et si quelque ami bienfaisant ne vient pas à mon aide, c'est fait de moi; je n'ai plus que ma sœur, je lui ai écrit... mais me répondra-t-elle?..

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Madame, Madame, une lettre pour vous.

ADÈLE. Est-il possible?

CRÉPONNE. Et, par bonheur, M. Léopold n'était pas là quand on me l'a remise.

ADÈLE. C'est son écriture!.. c'est de Clarisse. O ma bonne sœur! j'ai toujours dit qu'il n'y avait que toi...

CRÉPONNE. Nous envoie-t-elle de l'argent?

ADÈLE, *qui a décacheté la lettre.* Non... mais c'est égal. Va voir si l'on ne vient pas nous surprendre. (*Créponne sort. A Sophie.* Tiens, lis... moi, ma main tremble et je ne vois pas, tant je suis émue.

SOPHIE, *lisant.* « Ma chère sœur, en recevant ta lettre, « j'aurais voulu sur-le-champ courir auprès de toi; mais je « ne suis pas maîtresse, je ne suis pas libre d'écouter tous « les mouvements de mon cœur... j'ai un mari...

ADÈLE. Pauvre femme!

SOPHIE. Encore une de malheureuse; mais si elle veut nous écouter et suivre nos conseils...

ADÈLE. Achève donc.

SOPHIE, *lisant.* « J'ai un mari que j'aime, que j'estime, « auquel je dois obéissance... et, je te l'avoue avec la plus « grande peine, il m'a formellement défendu de te voir, toi « et madame de Laferrier, et surtout madame Marini, et « toutes ces horribles femmes qui t'ont perdue!.. » (*Parlant.*) Quelle indignité!..

ADÈLE, *voulant reprendre la lettre.* Sophie, de grâce!..

SOPHIE. Non, non, il faut voir jusqu'au bout. (*Lisant.*)

« Cependant, et quels que soient ses ordres, quand ma « sœur est malheureuse, quand elle souffre... je n'ai ni le « courage, ni la force d'obéir... » (*Parlant.*) Allons donc!.. (*Lisant.*) « J'ai tort peut-être, mais que la faute en retombe « sur moi. Aujourd'hui, à deux heures, enveloppée de mon « manteau et sans être vue, je sortirai de chez moi et j'irai « te voir. Arrange-toi pour être seule. »

ADÈLE. Elle va venir!.. quel bonheur!..

SOPHIE. Tu feras comme tu voudras; mais si j'étais toi, je ne la recevrais pas.

ADÈLE. Y penses-tu?.. quand c'est mon seul espoir...

SOPHIE. A la bonne heure, si tu préfères ta sœur à tes amies. (*A part.*) Mais pour moi, je ne l'en tiens pas quitte, et j'apprendrai à cette petite prude-là les égards qu'on se doit entre femmes. (*Haut.*) Adieu, Adèle, si j'ai quelque chose de nouveau, je viendrai te revoir.

ADÈLE. Je crains que Léopold ne se fâche, et que cela ne lui déplaise.

SOPHIE. Eh bien! par exemple...

ADÈLE. Pour plus de sûreté, quand tu auras à me parler, ne monte pas par le grand escalier, où l'on pourrait te voir, mais (*Montrant la porte à droite.*) par celle-ci, dont voici la clé. Il donne sur une allée obscure, et de là dans une petite rue détournée où il ne passe presque personne.

SOPHIE, *prenant la clé.* C'est bien... je m'en vais... car nous disons que ta sœur viendra aujourd'hui... ici... seule et déguisée... à deux heures?

ADÈLE. Nous avons le temps. (*Elle va serrer la lettre de Clarisse dans son secrétaire.*)

SOPHIE, *à part.* Non! non... il n'y en a pas à perdre... et Clarisse, et son mari, et ce Valdéja!.. je me vengerai d'eux tous... d'un seul coup, et de l'un par l'autre. (*A Adèle.*) Un mot encore... tu n'aurais pas quelque argent à me prêter?

ADÈLE. J'en ai si peu!

SOPHIE. Et moi, je n'en ai pas du tout. Je te rendrai cela dès que j'aurai obtenu ce que je sollicite.

ADÈLE. Bien sûr?

SOPHIE. Je te le promets.

ADÈLE. A la bonne heure; car, sans cela... (*Lui remettant quelques pièces de monnaie.*) Tiens!..

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LÉOPOLD.

(*Il entre par la porte du fond, passe entre les deux femmes et saisit l'argent qu'Adèle présente à Sophie.*)

LÉOPOLD. Je vous y prends donc!

ADÈLE. O ciel!

SOPHIE. Mais, Monsieur...

LÉOPOLD, *mettant l'argent dans sa poche.* Confisqué par mesure de police, et maintenant, Madame, de quoi s'agit-il et qu'y a-t-il pour votre service?

SOPHIE. Je suis une ancienne amie d'Adèle.

LÉOPOLD. Je n'aime pas les anciennes amies, et encore moins les nouvelles.

ADÈLE. Mais madame Marini, dont je vous ai parlé quelquefois, était une femme du monde, du grand monde...

LÉOPOLD. Raison de plus; elle vient ici vous faire des phrases, vous parler de morale, de vertu, enfin, vous donner de mauvais conseils.

ADÈLE. Vous vous trompez, Monsieur.

LÉOPOLD. Je n'aime pas cela.

ADÈLE. Mais encore!..

LÉOPOLD. Assez; elle me fera plaisir de rester chez elle, et vous ici, c'est plus facile pour la sûreté des communications. Maintenant, je ne vous renvoie pas, mais j'ai à lui parler.

SOPHIE. Il suffit, Monsieur, je me retire. Adieu, chère amie, je te reverrai dans un autre moment. (*A part.*) Dieu! quelle horreur d'homme!

LÉOPOLD. Je vous prie d'agréer mes respectueux hommages. (*Au moment où elle est près de la porte du fond.*) Mes excuses, si je ne vous reconduis pas. (*Sophie sort.*)

—

SCÈNE IV.

ADÈLE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD. A nous deux, maintenant, puisque vous avez de l'argent de trop, il faut m'en donner.

ADÈLE. Y pensez-vous?

LÉOPOLD. Tant que j'en ai eu, je ne vous l'ai pas épargné. La succession de mon père y a passé. Pauvre brave homme! le plus riche marchand de vin de la Rapée!

ADÈLE. Vous n'avez pas voulu m'écouter.

LÉOPOLD. Courte et bonne! c'est ma devise; j'avais, je n'ai plus. Maintenant c'est à ceux qui ont à me donner; et s'ils font des façons, je les forcerai bien à me rendre ma part; car j'ai mes idées là-dessus.

ADÈLE. Et quel est votre dessein?

LÉOPOLD. De quitter cette maison, qui commence à être mal notée, les abonnés se dispersent, le jeu languit, rien ne va plus. Nous voulons voyager dans les départements, ou à l'étranger, si faire se peut. Mais pour cela il faut de l'argent.

ADÈLE. Je n'ai rien, vous le savez.

LÉOPOLD. Vous avez conservé des relations dans le monde, de belles connaissances, de hautes protections; il faut les employer, faire un appel à leurs sentiments, à leur délicatesse, et leur demander de l'argent pour moi; ou pour vous, cela revient au même.

ADÈLE. Je ne connais plus personne.

LÉOPOLD. Vous avez une famille, un père, une tante.

ADÈLE. Vous savez bien qu'ils sont morts de chagrin!

LÉOPOLD. Oui, à ce qu'ils disent; mais votre sœur, votre beau-frère, on peut les mettre à contribution.

ADÈLE. Ils ne veulent plus me voir.

LÉOPOLD. Et M. Rialto?

ADÈLE. Jamais.

LÉOPOLD. D'autres enfin; M. Hippolyte; d'après ce que vous m'avez dit, c'est un jeune homme à grands sentiments, qui depuis trois ans a, dit-on, réussi dans le monde, et qui ne refusera pas à une ancienne passion un souvenir utile. Moi à sa place je n'hésiterais pas, parce que nous autres jeunes gens du monde nous sommes tous comme ça.

ADÈLE. Plutôt mourir que d'avoir recours à lui!

LÉOPOLD, *haussant la voix.* Il le faut cependant, car je le veux, et vous ne me connaissez pas quand on me résiste!

ADÈLE. Léopold! Léopold! vous m'effrayez! (*A part.*) O mon Dieu! qui m'arrachera de ses mains?

LÉOPOLD. Là, à ce secrétaire; voilà ce qu'il faut pour écrire. (*Pendant qu'il dispose le papier, la plume et l'encre, etc., entre Créponne.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE, *bas, à Adèle.* Une dame enveloppée d'un manteau est là dans votre chambre.

ADÈLE, *de même.* C'est ma sœur, c'est Clarisse. (*Elle se dispose à passer dans la pièce à gauche.*)

LÉOPOLD, *l'arrêtant par le bras.* Où vas-tu? tu ne sortiras pas d'ici que tu n'aies écrit.

ADÈLE. O mon Dieu!

LÉOPOLD, *la faisant asseoir au secrétaire.* Allons, une lettre à la Sévigné, et pour cela je vais dicter. « Cher Hippolyte...

ADÈLE. Je ne mettrai jamais cela.

LÉOPOLD. Hippolyte tout court.

ADÈLE, *écrivant.* « Monsieur.

LÉOPOLD. A la bonne heure, je n'y tiens pas. (*Dictant.*) « Monsieur, une ancienne amie bien malheureuse...

CRÉPONNE. C'est bien vrai.

LÉOPOLD. Je ne mens jamais. (*Dictant.*) « est menacée d'un « affreux danger dont vous seul pouvez la sauver... »

ADÈLE. Mais c'est le tromper.

LÉOPOLD. Qu'en savez-vous? Je ne mens jamais. (*Dictant.*) « Si tout souvenir, si toute humanité n'est pas éteinte dans « votre cœur, venez à son secours, elle vous attendra au- « jourd'hui, rue... » Mets notre nom et notre adresse. « Prenez avec vous de l'or, beaucoup d'or. Vous saurez « pourquoi... »

ADÈLE, *indignée.* Je n'écrirai jamais cela!

LÉOPOLD, *dictant d'un ton impératif.* « Vous saurez pour- « quoi, et j'ose croire que vous m'en remercierez. » (*Lui prenant la main.*) Allons, écris! je le veux!

ADÈLE. Mais que voulez-vous donc faire? le forcer à jouer, le dépouiller?..

LÉOPOLD. Cela me regarde, signe... et maintenant je ne vous demande plus rien que le silence. (*Prenant la lettre.*) Je me charge d'envoyer la lettre, et, pour le départ de demain, si je suis content de vous, j'aurai des égards; je ne vous emmènerai pas. Adieu. (*Il sort.*)

ADÈLE, *à Créponne.* Cours vite chez Hippolyte, et dis-lui que s'il reçoit une lettre de moi il n'en tienne nul compte, qu'il ne sorte pas de chez lui. Il y va de sa sûreté, de ses jours peut-être. Ils sont capables de tout!

CRÉPONNE. Oui, Madame, oui, je mets mon châle et j'y vais.

ADÈLE, *pleurant.* Et ma sœur? ma sœur qui m'attend; ah! c'est mon seul espoir de salut! (*Elle entre par la porte à gauche.*)

CRÉPONNE, *seule, mettant son châle.* Ah! quelle horrible maison! quand donc en serons-nous dehors? Où est le temps où j'étais femme de chambre honnête d'une honnête femme! Ah! tout calculé, la vertu donne plus d'agrément, sans compter le profit; mais ma pauvre maîtresse, comment l'abandonner, quand elle n'a plus que moi au monde, que moi, dans cet infernal logis habité par des démons! (*Apercevant la porte du fond qui s'ouvre lentement.*) Encore un qui arrive, il en sort donc ici de tous les côtés! (*Elle sort, en courant, par le fond.*)

SCÈNE VI.

ALBERT, *seul, enveloppé dans un manteau et sortant de la porte à droite.* Je n'ai pu y résister; c'était plus fort que moi. Cette lettre maudite qui me l'a envoyée! Ah! relisons-la pour affermir mon courage! (*Lisant.*) « Votre femme « vous trahit, croyez-en un ami fidèle, et, si vous en dou- « tez, n'en croyez que vos yeux; aujourd'hui, un peu avant « deux heures, seule et enveloppée d'un manteau, elle se « rendra en voiture de place dans une maison suspecte, « pour y attendre M. Valdéja, qu'elle aimait et dont elle « était aimée avant son mariage. La clé jointe à cette lettre « vous donnera les moyens d'entrer en secret dans la mai- « son; et dès que vos yeux vous auront convaincu de la « vérité, vous pourrez fuir par cette allée obscure sans être « vu de personne. » (*Parlant.*) J'ai repoussé d'abord cet avis infâme; sûr de l'amour et de la vertu de Clarisse, j'aurais regardé comme un crime l'apparence même d'un soupçon; et prêt à détruire, à brûler cette œuvre, non de l'amitié, mais de la haine, je ne sais quelle voix secrète me disait d'y ajouter foi. Pouvoir infernal d'un écrit anonyme! je n'y croyais pas, je le méprisais, et pourtant je suis sorti, j'ai épié; non, je ne peux le croire encore; et cependant c'était elle! c'était Clarisse; je l'ai vue sortir du logis d'un pied furtif, et jetant autour d'elle un regard de crainte. Ah! Clarisse! Clarisse! (*Résolu.*) Et maintenant dussé-je l'immoler et son complice, et moi-même avec elle, j'irai jusqu'au bout, je saurai tout. On vient, rentrons. (*Apercevant Valdéja dans la coulisse.*) Dieu! c'est lui, c'est Valdéja! notre arrêt à tous est prononcé, qu'il s'accomplisse! (*Il referme la porte du cabinet et disparaît.*)

SCÈNE VII.

VALDÉJA, *qui pendant ces derniers mots est entré par le fond.* Je ne puis, je n'ose croire à un pareil message; Clarisse a besoin de moi, de mon amitié; il y va, dit-elle, du repos, du bonheur de sa vie; c'est dans ce lieu qu'elle m'attend pour me confier un secret; aurait-elle enfin découvert la trahison qui nous a désunis, ou quelque nouveau danger pourrait-il la menacer? N'importe, il n'y a pas à examiner, à réfléchir : Clarisse a besoin de moi, cela suffit; je n'ai vu que ce mot, et me voilà; mais où suis-je? (*Apercevant Clarisse qui sort par la porte de gauche accompagnée d'Adèle.*) Dieu! c'est elle!

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, CLARISSE, ADÈLE.

CLARISSE, *mystérieusement.* Conduis-moi, il faut que je te quitte; mais maintenant que je sais tout, sois tranquille, calme-toi.

ADÈLE. Me calmer, ma sœur, quand le désespoir et la crainte m'assiégent, quand il y a un génie infernal, un pouvoir vengeur qui me poursuit sans cesse, et que je rencontre partout!.... (*Elle aperçoit Valdéja droit et immobile devant elle; elle pousse un cri et s'enfuit.*)

CLARISSE. C'est vous qui causez sa terreur... vous, monsieur Valdéja, dans ces lieux!

VALDÉJA. Comment cela pourrait-il vous étonner, Madame? prompt à me rendre à vos ordres, je viens...

CLARISSE. A mes ordres?

VALDÉJA. Sans doute; ne m'attendiez-vous pas?

CLARISSE. Non, Monsieur...

VALDÉJA. Vous ne m'attendiez pas? et ce mot de vous que j'ai reçu...

CLARISSE. Je n'ai point écrit.

VALDÉJA. Est-il possible! tremblez alors, tremblez; quelque sort perfide que je ne puis deviner, nous menace tous deux; votre sœur est ici, et ses amies, ses dignes conseils, ne doivent pas être loin; c'en est assez pour justifier mes alarmes; de grâce, venez, sortons, permettez-moi de veiller sur vous.

CLARISSE. Je vous remercie, je suis venue seule, je désire sortir de même.

VALDÉJA. Ah! ce coup est le plus cruel de tous ceux que j'ai reçus; vous vous défiez de moi, Clarisse! de moi qui depuis six ans ai fait pour vous le plus grand et le plus cruel des sacrifices; j'ai renoncé à votre présence, à votre amitié, et, plus que tout encore, à votre estime; j'ai consenti à être méprisé de vous, quand d'un mot je pouvais vous détromper, et j'y ai consenti pour ne pas troubler votre repos.

CLARISSE. Que voulez-vous dire?

VALDÉJA. Que je n'ai point mérité les affreuses calomnies dont on m'a noirci à vos yeux; que toujours digne de vous... laissez-moi achever, Clarisse; ce moment est peut-être le seul de ma vie où je pourrai vous dire la vérité; oui, je vous aimais, j'étais aimé.

CLARISSE. Monsieur...

VALDÉJA. Ah! vous ne m'interdirez pas ce souvenir, c'est le seul bien qui me reste. Une trame infernale nous a séparés. Cette jeune fille, cette séduction, calomnie, infâme calomnie! comme tout ce qui sortait du cœur de la femme qui avait juré ma perte; les preuves aujourd'hui me seraient faciles à vous donner, mais d'autres nœuds vous enchaînent; et c'est le jour même de votre mariage, que j'ai appris, pour mon éternel tourment, la perfidie qui vous jetait dans les bras d'un autre : je voulais courir, réclamer mon bien, vous avouer la vérité, me justifier du moins; il n'était plus temps, vous sortiez de l'église et portiez pour jamais le nom de mon heureux rival. Clarisse, alors j'ai gardé le silence, je me suis interdit votre vue, mais non le droit de veiller sur vous, sur votre avenir, sur votre fortune; j'y ai réussi, Madame; et maintenant, si un mot de vous m'apprend que j'ai recouvré votre estime, quel que soit mon sort, je n'aurai plus la force de me plaindre, et je croirai encore au bonheur.

CLARISSE. Que m'avez-vous dit! et qu'ai-je appris! Écoutez, Valdéja, ce n'est pas avec vous que je veux feindre; et vos souffrances... les miennes peut-être, me donnent le droit de parler sans que personne s'en offense; oui, j'ai été malheureuse de vous retirer mon estime; et malgré moi et lorsqu'un autre hymen allait m'enchaîner, le mépris même que je croyais vous devoir n'avait peut-être pas encore éteint toute ma tendresse; je me le reprochais; et cette faute involontaire, je jurais de l'expier! Grâce au ciel, j'y ai réussi. Oui! j'ai pour mari un honnête homme qui mérite tout mon amour, toute ma confiance; je l'aime, je n'aime que lui, et, je vous le dis à vous, j'aimerais mieux mourir que d'oublier un instant ou mes devoirs, ou ce que je dois à son honneur; après un tel aveu, et pour qu'il n'y ait pas dans mon cœur une seule pensée qu'il ne puisse connaître, je demanderai sans crainte à votre amitié un dernier service; vous voyez que vous ne vous étiez pas trompé et que vous aviez deviné que j'aurais besoin de vous. Eh bien! mon ami, et ce nom vous le méritez, continuez votre noble et généreuse conduite; évitez de me voir, évitez les lieux où vous pourriez me rencontrer, je vous en saurai gré, et un jour viendra où mon cœur vous tiendra compte de tout, même de votre absence.

VALDÉJA. J'obéirai, Clarisse, trop heureux d'avoir à vous obéir; ce soir, dans une heure, j'aurai quitté Paris.

CLARISSE, *se reculant.* Adieu donc.

VALDÉJA. Adieu! (*Il fait un mouvement pour lui baiser la main.*)

CLARISSE. Pas un mot de plus; adieu!

VALDÉJA, *lui prenant la main et la lui serrant affectueusement.*) Adieu! (*Il se dispose à sortir.*)

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE, *à Clarisse.* Ah! Madame, c'est de la part d'Adèle, de votre sœur, que je viens vous prévenir; vous êtes épiée poursuivie; votre mari est sur vos traces.

CLARISSE. Mon mari?

SOPHIE. Et s'il vous trouvait en ces lieux, seule avec Monsieur... (*A Valdéja.*) Fuyez, emmenez-la.

CLARISSE. Fuir? jamais! qu'il vienne, je lui dirai tout : c'est pour ma sœur, c'est pour la voir et la secourir, que je lui ai désobei; c'est ma première faute, je n'en commettrai pas une seconde en lui cachant la vérité, en prenant un autre guide, un autre conseil que lui.

SOPHIE. Y pensez-vous!

VALDÉJA, *à Clarisse.* Bien! bien! votre raison vous a dit vrai. Dès qu'elle donne un conseil, il ne peut y avoir que malheur et trahison. Partez sans moi, partez, courez près d'Albert.

SOPHIE. Qu'elle le rejoigne donc si elle veut, il est trop tard maintenant; elle ne sortira point de cette maison sans être vue, car il y a ici du monde, des gens qui la connaissent, qui publieront partout qu'elle était ici avec vous en tête-à-tête.

CLARISSE. O mon Dieu! elle dit vrai! je suis perdue, déshonorée! Qui pourrait me secourir, me protéger?

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT, *sortant du cabinet à droite.*

ALBERT. Moi! Clarisse.

SOPHIE ET VALDÉJA. Que vois-je!

ALBERT. Son mari! qui était ici avec elle; qui ne l'a pas quittée! (*A Valdéja.*) J'ai tout entendu, Monsieur; je vous reconnais pour un homme d'honneur, pour un galant homme, que j'estime et que je plains; car je sais mieux que personne le prix du trésor que vous avez perdu.

VALDÉJA. Je le laisse, du moins, en des mains dignes de l'apprécier. Adieu, Madame; dans une heure, je vous l'ai dit, j'aurai quitté Paris; adieu, éloignez-vous au plus tôt de cette maison, qui n'aurait jamais dû vous recevoir. Pour moi, je vais en sortir par le grand salon, par la grande porte, avec Madame. Nous ne craignons rien, n'est-il pas vrai?

SOPHIE. Sans doute, votre réputation est au-dessus d'une telle atteinte.

VALDÉJA. Et la vôtre au-dessous. Venez. (*Il lui prend la main et sort par le fond avec elle. La nuit se fait.*)

—

SCÈNE XI.

ALBERT, CLARISSE.

CLARISSE. O mon ami! me pardonneras-tu?

ALBERT. N'en parlons plus, la nuit est venue, prends ce manteau, et descendons par cet escalier dérobé, dont j'ai la clé.

CLARISSE. Et comment cela?

ALBERT. Tu le sauras.

CLARISSE. Et ma sœur?

ALBERT, *tirant une bourse de sa poche.* Il ne lui faut que de l'or, en voilà. (*Pendant ce temps Léopold, qui est entré par la porte du fond, aperçoit Albert.*)

LÉOPOLD. C'est le bel Hippolyte. Allons l'attendre... (*Il sort par la porte à droite et disparaît.*)

ALBERT. Allons, dépêche-toi. (*Apercevant Adèle qui entre.*) Tenez, Adèle, (*En lui remettant la bourse.*) tenez...

ADÈLE. Albert!

ALBERT. J'avais accompagné ma femme, et vous apportais

ce qu'elle vous a promis sans doute. Prenez, et dorénavant ne vous adressez plus à elle, mais à moi.

CLARISSE, *lui donnant sa chaîne et l'embrassant.* Adieu, ma sœur!

ALBERT, *à Clarisse.* Viens, l'air qu'on respire ici me fait mal. (*Albert entraîne Clarisse et tous deux sortent par la porte à droite.*)

—

SCÈNE XII.

ADÈLE, *seule. Elle jette la bourse sur le secrétaire et couvre de baisers la chaîne que sa sœur vient de lui donner.* O ma sœur! ma sœur! (*On entend du bruit en dehors, puis un coup de pistolet et des cris de :* Au secours! au meurtre!)

ADÈLE, *poussant un cri.* Ah! qu'est-ce que cela signifie? (*Elle s'élance vers l'escalier à droite et la toile tombe.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Chez Adèle. — Le grabat.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, assise dans un vieux fauteuil; sa respiration est oppressée.* O mon Dieu, que je souffre! (*Elle tousse.*) Quel état! Je me sens mourir. A vingt-neuf ans, mourir! Seule, sans avoir une main qui vous soutienne... N'avoir pour toute consolation que l'espoir de ne plus souffrir; demain peut-être. O mon Dieu!.. (*Elle tousse.*)

—

SCÈNE II.

ADÈLE, CRÉPONNE.

ADÈLE. Te voilà, Créponne?

CRÉPONNE. Oui, bonne maîtresse. Ai-je été longtemps?

ADÈLE. Non. Qu'a dit le docteur?

CRÉPONNE. Qu'il fallait vous ménager! ne pas vous exposer au grand air. Cela vous tuera.

ADÈLE, *d'un air morne.* Que veux-tu? il faut vivre. Dis-moi, as-tu entendu parler de quelque chose? Fait-on toujours des recherches?

CRÉPONNE. Depuis huit mois les poursuites se sont ralenties.

ADÈLE. Je tremble toujours de voir arriver les gens de justice... Et cependant, tu le sais, je ne suis pas coupable; j'ignore encore comment mon beau-frère a été attiré dans cette horrible maison. Et quand il a été frappé, je courais à ses cris et à son aide, je te le jure.

CRÉPONNE. Je le sais bien!

ADÈLE. Et quoique dangereusement blessé, il en reviendra, n'est-il pas vrai? il n'en mourra pas? Mais moi, la honte, la misère... O mon Dieu! mon Dieu! quel chemin depuis dix ans! Quand je pense à ce que j'étais, et à ce que je suis maintenant. C'est un rêve, un rêve affreux que je tremble de voir finir, car je crains le réveil!.. (*Elle tousse.*) Puisque tu es sortie, as-tu vu les numéros? notre terne l'avons-nous gagné?

CRÉPONNE, *éludant.* Madame...

ADÈLE, *avec insistance.* Avons-nous gagné?

CRÉPONNE. Mais...

ADÈLE. Réponds-moi donc! avons-nous gagné? (*Créponne baisse la tête.*) Non! je le vois. (*Elle se met à pleurer.*)

CRÉPONNE. Faut pas vous chagriner, Madame; ça augmenterait votre mal.

ADÈLE. Au surplus, je le savais, je l'avais vu dans les cartes. Mais Sophie Marini prétend que les numéros sortiront ce mois-ci.

CRÉPONNE. Oui, croyez celle-là et ses conseils!

ADÈLE. Elle doit s'y connaître, elle y met si souvent! Et mes derniers bijoux, cette chaîne que ma sœur m'a donnée le dernier jour où je l'ai vue.

CRÉPONNE. Eh bien! ce'te chaîne?

ADÈLE. Elle m'a conseillé de la vendre pour suivre nos numéros, et je l'ai priée de s'en charger.

CRÉPONNE. Il est donc dit qu'avec ses conseils elle vous perdra jusqu'au bout.

ADÈLE. Le moyen de faire autrement! quand on n'a plus rien, ni amis, ni famille; car le monde entier doit ignorer maintenant ce qu'est madame Laurencin. (*Elle se cache la tête dans les mains.*)

CRÉPONNE. J'ai cependant adressé votre demande à la mairie, et on doit la transmettre à toutes les dames de charité.

ADÈLE, *avec ironie.* Et monsieur le maire, qu'on dit si bienfaisant!..

CRÉPONNE. J'y ai été ce matin. Ce n'est pas loin, car notre maison touche à la mairie.

ADÈLE. L'as-tu vu?

CRÉPONNE. On m'a répondu qu'il était avec un de ses amis qui arrivait à l'instant même de voyage, et qu'il ne recevait personne.

ADÈLE. Toi seule m'es restée fidèle, ma brave Créponne, toi seule!

CRÉPONNE. Et je ne vous abandonnerai jamais.

ADÈLE. Dans peu de temps tu seras libre de tout souci! Mais je ne veux pas que, jusque-là, le désespoir m'approche; je ne le veux pas! je ne le veux pas! Allons, ne pleure pas... Voyons! tu sais bien que ça me fait mal.

CRÉPONNE, *essuyant ses larmes.* Ah! mon Dieu! qui vient là?

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE. N'ayez pas peur, c'est moi!

ADÈLE. Et toi aussi tu ne m'as pas abandonnée!

CRÉPONNE, *à part.* Malheureusement!..

SOPHIE. Ma chère, cela va mal. Tu sais, cette chaîne que tu tenais de ta sœur?

ADÈLE. Eh bien!

SOPHIE. J'ai été la vendre chez le joaillier notre voisin... un vieux qui l'a regardée bien attentivement, puis il m'a dit : De qui tenez-vous cette chaîne? — D'une dame de mes amies. — Qui est-elle? — Que vous importe? — C'est que, a-t-il ajouté en feuilletant un registre, cette chaîne, à ce qu'il me semble, est au nombre des objets qui, lors de l'affaire Léopold, nous ont été signalés par la police.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

SOPHIE. Alors, que te dirais-je? J'ai perdu la tête; et crai-

gnant les explications, je me suis enfuie de sa boutique en lui laissant la chaîne.

ADÈLE. Quelle imprudence!

SOPHIE. Je le sais bien! car il a appelé ses garçons; et si l'on m'a suivie de loin et vue entrer ici...

ADÈLE. On ne sait pas qui tu es?

SOPHIE. Peut-être! Car j'ai rencontré en montant ta propriétaire.

CRÉPONNE. Que nous ne connaissons pas.

ADÈLE. Il y a à peine quelques jours que son mari a acheté cette maison.

SOPHIE. Et sais-tu quelle est cette femme? C'est notre ancienne amie.

ADÈLE. Amélie de Laferrier?

SOPHIE. Elle-même, dont le mari a continué à faire fortune.

CRÉPONNE. Et qui est toujours restée au pinacle!..

SOPHIE. Tandis que nous... (*On frappe en dehors. Mouvement d'effroi.*)

CRÉPONNE, *après un long silence.* On a frappé.

ADÈLE, *avec terreur.* N'ouvre pas!

SOPHIE. Seraient-ce déjà les gens de justice qui seraient sur tes traces?

ADÈLE. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

CRÉPONNE, *à part.* Et le médecin qui a dit que la moindre émotion la tuerait! (*Haut.*) Qui va là?

UNE VOIX D'HOMME, *en dehors.* Est-ce ici madame Laurencin?

CRÉPONNE. Oui.

LA MÊME VOIX. Ouvrez!

CRÉPONNE. Pourquoi?

LA MÊME VOIX. C'est une dame de charité qui voudrait la voir.

ADÈLE. Ah! quel bonheur! (*Créponne ouvre la porte.*)

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CLARISSE, *en costume de veuve et suivie de deux domestiques en livrée.*

CLARISSE. Où est madame Laurencin?

CRÉPONNE, *d'un air confus, lui montrant Adèle.* Là, Madame.

ADÈLE, *poussant un cri.* Dieu! Clarisse! (*Elle s'évanouit.*)

CLARISSE, *la reconnaissant et se jetant dans ses bras.* Adèle! ma sœur! c'est elle que je retrouve ainsi! O Dieu vengeur! vous l'avez trop punie. (*Courant à l'un des domestiques et prenant un flacon.*) Donnez, donnez. (*Se mettant à genoux près d'Adèle.*) Ma sœur, ma sœur! reviens à toi; c'est moi qui suis près de toi, c'est moi qui t'appelle!

ADÈLE, *revenant à elle.* Où suis-je?

CLARISSE. Dans les bras de ta sœur.

ADÈLE, *pleurant.* Clarisse! Dieu a donc pitié de moi; je ne suis donc pas tout à fait une maudite, une réprouvée, puisqu'il m'envoie un de ses anges! (*Regardant Clarisse en noir.*) Eh mon Dieu! cette robe... Albert!..

CLARISSE. Il n'est plus.

ADÈLE, *se levant avec effort.* Je ne suis pas coupable, je te le jure; que son sang retombe sur moi si jamais j'ai eu la pensée... (*Elle retombe sur son siége.*)

CLARISSE. Je te crois, je te crois; Albert lui-même t'a pardonné.

ADÈLE. Et toi, ma sœur, depuis ce temps qu'as-tu fait?

CLARISSE. J'ai prié pour toi.

ADÈLE. Ah! je n'en suis pas digne; si je n'avais écouté que ta voix, si j'avais repoussé loin de moi les indignes conseils qui m'ont perdue... (*Bruit au dehors.*) Ah! qui vient là?.. l'on monte l'escalier.

SOPHIE, *qui a remonté la scène, la redescend en ce moment. A part.* Dieu! Amélie!

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, *plusieurs gens de justice.*

AMÉLIE. Entrez, entrez, Messieurs, je ne m'oppose point au cours de la justice, et comme propriétaire de cette maison...

ADÈLE, *serrant Clarisse dans ses bras.* Les voilà! Ma sœur, sauve-moi, protége-moi.

AMÉLIE. Je ne connais point madame Laurencin; mais si c'est elle que vous cherchez... (*Reconnaissant Adèle.*) Dieu! Adèle! (*Elle se retourne, se trouve en face de Sophie et jette un cri.*)

SOPHIE, *lui saisissant la main.* Oui, il ne te manquait plus que de la livrer.

CLARISSE, *aux gens de justice.* C'est ma sœur, Messieurs, c'est ma sœur; elle n'est point coupable; et de quel droit ose-t-on violer son domicile?

UN DES AGENTS. Pardon, Madame, il est une personne dont nous devons nous assurer; nous ignorons encore si c'est Madame; mais afin de procéder légalement, nous avons requis la présence du premier magistrat de cet arrondissement, et c'est devant lui...

CRÉPONNE. Qu'il vienne! qu'il vienne nous protéger!

CLARISSE, *avec effroi.* Oh! non, non! qu'il n'entre pas!

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY ET VALDÉJA.

AMÉLIE ET SOPHIE, *à part.* Monsieur Darcey!

DARCEY. Qu'y a-t-il, Messieurs? quelle est cette femme que l'on parle d'arrêter?

CRÉPONNE, *d'un ton suppliant et à demi-voix.* C'est la vôtre, Monsieur, votre pauvre femme qui se meurt.

DARCEY, *avec indignation et repoussant ce mot.* Ma femme!

ADÈLE. Qui parle donc?

CLARISSE. C'est ton mari.

ADÈLE, *épouvantée.* Mon mari! sauvez-moi, sauvez-moi!

DARCEY. Cette femme est Adèle?

ADÈLE, *dans le délire.* Non, non, ce n'est pas elle, ne le croyez pas.

CLARISSE, *à Darcey.* Mon frère! mon frère! ne l'accablez pas.

DARCEY, *avec calme et dignité.* N'ayez nulle crainte, elle est oubliée depuis longtemps.

CLARISSE. Oh! vous lui pardonnerez...

ADÈLE. Darcey, ne me dis rien, je vais mourir.

CLARISSE. Un mot, un mot qui la console...

ADÈLE *se lève soutenue par Créponne et se dirige vers Darcey.* Darcey, j'ai été bien coupable; mais aussi j'ai bien souffert. Pardonne, pardonne-moi! Au nom de mon pauvre père, ne me maudis pas, Darcey, grâce! grâce!

DARCEY. Jamais! (*Adèle jette un cri et tombe sur son fauteuil.*)

CLARISSE. Mais moi, je te pardonne, je t'aime; ma sœur, que ces derniers mots frappent ton oreille, que la main d'une amie ferme tes yeux. (*A Darcey.*) Mon frère, quelle rigueur! Oh! venez, venez!..

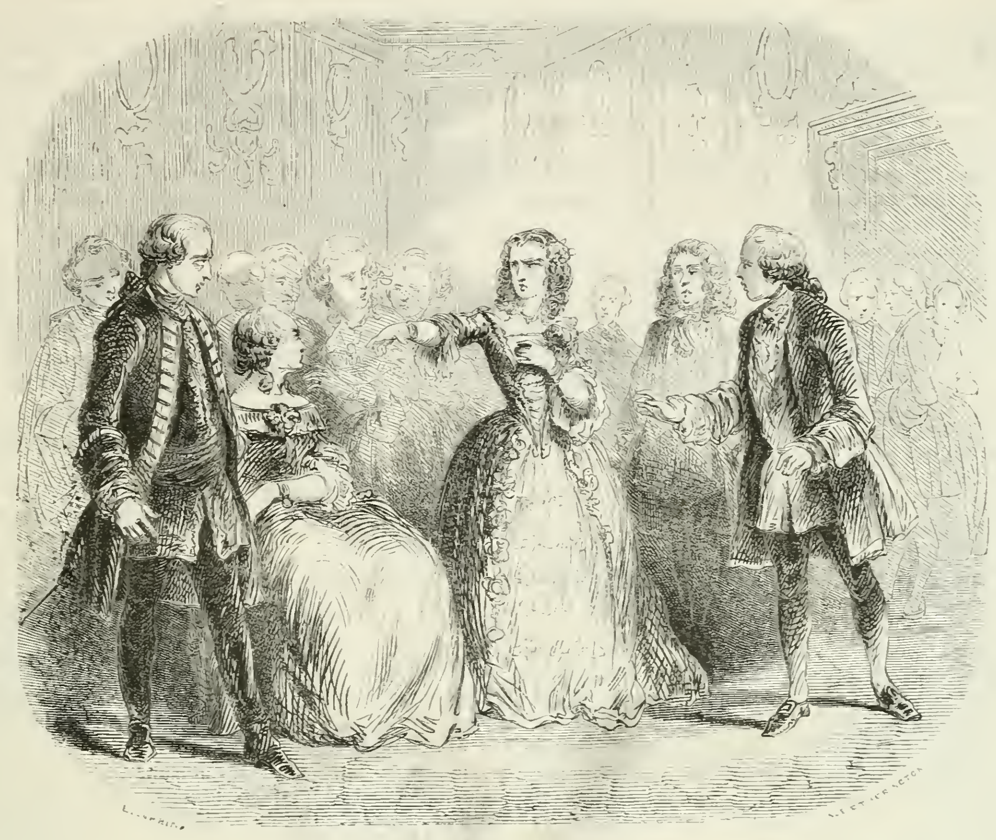
DARCEY, *se laissant entraîner, dit à Valdéja qui le pousse vers Adèle.* Tu le veux? eh bien!.. (*En ce moment Adèle rend le dernier soupir.*) Dieu! il n'est plus temps.

VALDÉJA. Elle expire! (*A Amélie et à Sophie.*) Eh bien! femmes, prenez ce cadavre; prenez-le donc, il est à vous. Vos œuvres méritaient un salaire, le voilà! Honte à vous et à toutes vos semblables! (*A Darcey.*) A toi, la liberté!

DARCEY, *lui montrant Clarisse.* Et à toi, je l'espère, bientôt le bonheur!

FIN DE DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME.





Adrienne Lecouvreur. Acte 4, Scène 9.

ADRIENNE LECOUVREUR

COMÉDIE-DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la République, le 14 avril 1849

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADRIENNE LECOUVREUR, de la Comédie française	Mlle RACHEL.
MAURICE, comte de Saxe	MM. MAILLART.
LE PRINCE DE BOUILLON	SAMSON.
LA PRINCESSE, sa femme	Mme ALLAN-DESPRÉAUX.
L'ABBÉ DE CHAZEUIL	M. LEROUX.
ATHÉNAIS, duchesse d'Aumont	Mlle DENAIN.
MICHONNET, régisseur de la Comédie française	M. REGNIER.
LA MARQUISE	Mlle BERTIN.
LA BARONNE	Mlles FAVART.
MADEMOISELLE JOUVENOT, sociétaire de la Comédie française	BONVAL.
MADEMOISELLE DANGEVILLE, sociétaire de la Comédie française	WORMS.
M. QUINAULT, sociétaire de la Comédie française	MM. CHERI.
M. POISSON	GOT.

Seigneurs et dames de la cour, acteurs et actrices de la Comédie française.

La scène se passe à Paris, au mois de mars 1730.

Le premier acteur inscrit au commencement de chaque scène, est placé au théâtre le premier à la gauche du spectateur, les autres suivent dans le même ordre; quand il y a un changement dans les positions, il est indiqué dans le courant de la scène.

ACTE PREMIER.

Un boudoir élégant chez la princesse de Bouillon. Une toilette à gauche du spectateur; une table à droite et une console du même côté, au fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ, *appuyé sur la toilette,* LA PRINCESSE, *assise en face de la toilette, sur un canapé.*

LA PRINCESSE, *achevant de se coiffer.* Quoi, l'abbé, pas une historiette... pas le moindre petit scandale?..

L'ABBÉ. Hélas! non!

LA PRINCESSE. Votre état est perdu! Vous devez, d'obligation, savoir toutes les nouvelles... C'est pour cela que les dames vous reçoivent le matin à leur toilette... Donnez-moi la boîte à mouches... Voyons, cherchez bien... Je vois, à votre air mystérieux, que vous en savez plus que vous ne dites...

L'ABBÉ. Des nouvelles insignifiantes... certainement! Vous apprendrais-je que mademoiselle Lecouvreur et mademoiselle Duclos doivent ce soir jouer ensemble dans *Bajazet*, et qu'il y aura une foule immense?..

LA PRINCESSE. Après?.. Un instant, l'abbé... Placeriez-vous cette mouche à la joue... ou à l'angle de l'œil gauche?..

L'ABBÉ, *passant derrière le canapé* (1). Si madame la princesse ne m'en veut pas de ma franchise, j'aurai le courage de lui dire... que je me prononce ouvertement contre le système des mouches.

LA PRINCESSE. C'est toute une révolution que vous tentez là... et, avec votre air timide et béat... je ne vous aurais jamais cru un lévite si audacieux.

L'ABBÉ. Timide... timide... avec vous seule.

LA PRINCESSE. Ah bah!.. Eh bien! vous disiez donc?.. Votre autre nouvelle?..

L'ABBÉ. Que la représentation de ce soir est d'autant plus piquante que mademoiselle Lecouvreur et la Duclos sont en rivalité déclarée. Adrienne Lecouvreur a pour elle le public tout entier, tandis que la Duclos est ouvertement protégée par certains grands seigneurs, et même par certaines grandes dames, entre autres par la princesse de Bouillon!

LA PRINCESSE, *se mettant du rouge*. Par moi?

L'ABBÉ. Ce dont chacun s'étonne. Et l'on commence même, dans le monde, à en rire.

LA PRINCESSE, *avec hauteur*. Et pourquoi, s'il vous plaît?

L'ABBÉ, *avec embarras*. Pour des motifs que je ne puis ni ne dois vous dire... parce que ma délicatesse et mes scrupules...

LA PRINCESSE. Des scrupules... à vous, l'abbé!.. Et vous disiez qu'il n'y avait rien de nouveau?.. (*Se levant.*) Achevez donc!.. Aussi bien, ma toilette est terminée... et je n'ai plus que dix minutes à vous donner...

L'ABBÉ. Eh bien! Madame... puisqu'il faut vous le dire, vous, petite-fille de Sobiesky, et proche parente de notre reine, vous avez pour rivale mademoiselle Duclos, de la Comédie française.

LA PRINCESSE. En vérité!

L'ABBÉ. C'est la nouvelle du jour... Tout le monde la connaît, excepté vous, et comme cela peut vous donner un ridicule... je me suis décidé, malgré l'amitié que me porte M. le prince de Bouillon, votre mari, à vous avouer...

LA PRINCESSE. Que le prince lui a donné une voiture et des diamants!

L'ABBÉ. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Et une petite maison...

L'ABBÉ. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Hors les boulevards de Paris, à la Grange-Batelière.

L'ABBÉ, *étonné*. Quoi! princesse, vous savez?..

LA PRINCESSE. Bien avant vous, bien avant tout le monde!.. Écoutez-moi, mon gentil abbé, le tout pour votre instruction. M. de Bouillon, mon mari, quoique prince et grand seigneur, est un savant: il adore les arts, et surtout les sciences. Il s'y était adonné sous le dernier règne.

L'ABBÉ. Par goût?..

LA PRINCESSE. Non! pour faire sa cour au régent, dont il s'efforçait de devenir la copie exacte et fidèle; il s'est appliqué, comme lui, à la chimie; il a, comme lui, un laboratoire dans ses appartements, que sais-je? Il souffle et il cuit toute la journée; il est en correspondance réglée avec Voltaire, dont il se dit l'élève. Ce n'est plus le bourgeois gentilhomme, c'est le gentilhomme bourgeois qui prend un maître de philosophie... toujours pour ressembler au régent... Et vous comprenez que, voulant pousser l'imitation aussi loin que possible, il n'avait garde d'oublier la galanterie de son héros... Ce qui ne me contrariait pas excessivement... Une femme a toujours plus de temps à elle... quand son mari est occupé... Et pour que le mien, même infidèle, restât dans ma dépendance, j'ai pardonné à la Duclos, qui ne fait rien que par mes ordres, et me tient au fait de tout. Ma protection est à ce prix, et vous voyez que je tiens parole!

L'ABBÉ. C'est admirable! Mais, qu'y gagnez-vous, princesse?

LA PRINCESSE. Ce que j'y gagne?.. C'est que mon mari, craignant d'être découvert, tremble devant la petite-fille de Sobiesky dès qu'elle a un soupçon... et j'en ai quand je veux... Ce que j'y gagne? c'est qu'autrefois il était très-avare, et que maintenant il ne me refuse rien! Commencez-vous à comprendre?

L'ABBÉ. Oui, oui... c'est une infidélité d'une haute portée et d'un grand rapport!

LA PRINCESSE. Le monde peut donc me plaindre et gémir de ma position, je m'y résigne, et si vous n'avez, cher abbé, rien autre chose à m'apprendre...

L'ABBÉ, *timidement*. Si, Madame! une nouvelle...

LA PRINCESSE, *souriant*. Encore une!

L'ABBÉ, *de même*. Qui me regarde personnellement... et celle-là, je crois être sûr que vous ne vous en doutez pas... C'est que... c'est que...

LA PRINCESSE, *gaiement*. C'est que vous m'aimez!

L'ABBÉ. Vous le saviez!.. Est-il possible!.. Et vous ne m'en disiez rien!

LA PRINCESSE. Je n'étais pas obligée de vous l'annoncer...

L'ABBÉ, *avec chaleur*. Eh bien! oui... C'est pour vous que je me suis fait l'ami intime de votre mari! Pour vous, je suis de toutes ses parties! Pour vous, je vais à l'Opéra et chez la Duclos! Pour vous, je vais à l'Académie des sciences! Pour vous, enfin, j'écoute M. de Bouillon dans ses dissertations sur la chimie, qui ne manquent jamais de m'endormir!

LA PRINCESSE. Pauvre abbé!

L'ABBÉ. C'est mon meilleur moment!.. je ne l'entends plus... et je rêve à vous!.. Mais, convenez-en vous-même, un tel dévouement mérite quelque indemnité, quelque récompense...

LA PRINCESSE, *souriant*. Oui, l'on vous a souvent donné, à vous autres abbés de boudoir, pour moins que cela! Mais, dussiez-vous crier à l'ingratitude, je ne peux rien pour vous en ce moment.

L'ABBÉ, *vivement*. Ah! je ne vous demande pas une passion égale à la mienne! c'est impossible!.. Car ce que j'éprouve pour vous, c'est une adoration, c'est un culte!

LA PRINCESSE. Je comprends, l'abbé, et vous demandez pour les frais du... Impossible, vous dis-je... mais, silence, on vient... C'est mon mari et madame la duchesse d'Aumont... N'avez-vous pas aussi quêté de ce côté là?..

L'ABBÉ. La place était prise...

LA PRINCESSE. C'est jouer de malheur... (*A part.*) Ce pauvre abbé arrive toujours trop tard.

SCÈNE II.

La princesse va au-devant d'Athénaïs, à qui le prince donnait la main, et les acteurs, en redescendant le théâtre, sont dans l'ordre suivant: ATHÉNAIS, LA PRINCESSE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LA PRINCESSE, *à Athénaïs*. C'est vous, ma toute belle, quelle bonne fortune! Qui vous amène de si bon matin?

LE PRINCE. Un service que madame la duchesse veut vous demander.

LA PRINCESSE. Un plaisir de plus. Et comment avez-vous rencontré mon mari, que moi je n'ai pas aperçu depuis avant-hier?..

ATHÉNAÏS. Chez le cardinal de Fleury, mon oncle!

LE PRINCE. Oui, vraiment!.. le grand ministre qui nous gouverne, et que j'ai connu quand il était évêque de Fréjus, est membre, comme moi, de l'Académie des sciences... c'est aussi un savant, et, comme tel, je lui avais dédié mon nouveau traité de chimie... ce livre qui a étonné M. de Voltaire

(1) La princesse, l'abbé.

lui-même!.. Jamais, m'a-t-il dit, il n'avait lu d'ouvrage écrit comme celui-là! Ce sont ses propres paroles, et je le crois de bonne foi!

LA PRINCESSE. Moi aussi... mais le cardinal premier ministre...

LE PRINCE. Nous y voici. (*A un valet qui entre portant un petit coffret.*) Bien! posez là ce coffret. (*Le valet pose le coffret sur la table à droite et sort.*) Le cardinal, qui, comme homme d'État et comme chimiste, connaît mes talents, m'avait prié de passer à son hôtel, pour me confier une mission honorable... et terrible...

TOUS. Qu'est-ce donc?

LE PRINCE. L'analyse scientifique et judiciaire... des matières renfermées dans ce coffret... poudre dite de *succession*, inventée sous le grand roi à l'usage des familles trop nombreuses, et dont la nièce du chevalier d'Effiat est accusée, comme son oncle, d'avoir voulu se servir...

LA PRINCESSE, *faisant un pas vers le coffret.* En vérité!

ATHÉNAÏS, *de même, et gaiement.* Ah! voyons.

LE PRINCE, *la retenant.* Gardez-vous-en bien!.. si ce que l'on dit est vrai, rien qu'une pincée de cette poudre dans une paire de gants ou dans une fleur, suffit pour produire d'abord un étourdissement vague, puis une exaltation au cerveau... et enfin un délire étrange... qui conduit à la mort... c'est, du reste, ce qui sera démontré, car j'analyserai, j'expérimenterai et je ferai mon rapport...

LA PRINCESSE. Très-bien! mais cette analyse scientifique m'apprendra-t-elle, Monsieur, ce que vous êtes devenu hier toute la journée?..

LE PRINCE, *bas, à l'abbé.* Une scène de jalousie affreuse...

L'ABBÉ, *de même.* Qui se prépare...

LE PRINCE, *de même.* Sois tranquille... (*Haut, à la princesse.*) Ce que je faisais, Madame?.. je surveillais moi-même une surprise... que je vous réservais pour aujourd'hui. (*Il lui présente un écrin*).

LA PRINCESSE, *vivement.* Qu'est-ce donc?..

LE PRINCE, *à l'abbé, à voix basse.* Voilà comme on s'y prend! cela les étourdit, les éblouit, les empêche de voir...

LA PRINCESSE, *qui vient d'ouvrir l'écrin.* Des diamants superbes!..

LE PRINCE, *tenant toujours l'abbé.* Et quant à l'analyse de cette poudre diabolique... voici mon raisonnement... vois-tu bien, l'abbé...

L'ABBÉ, *à part, avec un soupir.* Encore une dissertation chimique!.. (*Il écoute le prince, qui lui parle bas et avec chaleur.*)

LA PRINCESSE. Regardez donc, ma charmante, comme ce bracelet est distingué!

ATHÉNAÏS. Et monté d'une façon si remarquable... c'est exquis!

LA PRINCESSE. Venez donc, l'abbé... venez admirer comme nous.

L'ABBÉ. Moi!.. admirer!.. je ne peux pas, j'écoute.

LE PRINCE. Oui, je lui explique... et il ne comprend pas... mais je vais lui montrer... (*Il fait quelques pas du côté du meuble.*)

L'ABBÉ, *le retenant.* Non pas... non pas... une poudre pareille, qu'il suffit de respirer... pour qu'à l'instant... j'aime mieux ne pas comprendre... Allez toujours! (*Le prince continue à parler bas à l'abbé. Tous les deux sont près de la table, à droite; pendant ce temps, Athénaïs et la princesse ont été s'asseoir sur le canapé, à gauche, près de la toilette.*)

LA PRINCESSE, *assise.* Et nous, très-chère, pendant que ces messieurs parlent science, parlons du motif de votre visite, et du service que vous attendez de moi.

ATHÉNAÏS, *assise.* Je vous confierai, princesse, qu'il y a un talent... que j'admire, que j'adore... celui de mademoiselle Adrienne Lecouvreur.

LA PRINCESSE. Eh bien?

ATHÉNAÏS. Eh bien! est-il vrai (comme M. le prince s'en est vanté tout à l'heure chez mon oncle le cardinal) que mademoiselle Lecouvreur vienne demain soir chez vous, et y récite des vers?

LE PRINCE, *s'avançant vers les deux dames.* Nous l'avons invitée. (*L'abbé a suivi le prince, et les acteurs sont dans l'ordre suivant: Athénaïs, sur le canapé, à gauche; l'abbé, derrière le canapé; la princesse, assise près d'Athénaïs; le prince, debout, près de sa femme.*)

LA PRINCESSE. Oui, quoique je ne partage pas votre enthousiasme, ma mignonne, et que mademoiselle Duclos, chacun le sait, me semble bien supérieure à sa rivale; mais c'est une fureur! un engouement! tous les salons du grand monde se disputent mademoiselle Lecouvreur...

L'ABBÉ. Elle est à la mode!

LA PRINCESSE. Cela tient lieu de tout... et comme madame de Noailles, que je ne peux souffrir, avait compté demain sur elle pour sa grande soirée, je me suis empressée, depuis huit jours, de l'inviter, et j'ai là sa réponse.

ATHÉNAÏS, *vivement.* Une lettre d'elle!.. Ah! donnez, que je voie son écriture.

LE PRINCE. Vous disiez vrai: c'est une passion réelle!

ATHÉNAÏS. Je ne manque pas une de ses représentations... mais je ne l'ai jamais vue de près... On assure qu'elle apporte dans le choix de ses ajustements un goût particulier qui lui sied à merveille... puis, des manières si nobles, si distinguées...

LE PRINCE. M. de Bourbon disait d'elle, l'autre jour, qu'il avait cru voir une reine au milieu de comédiens.

LA PRINCESSE. Compliment auquel elle a répondu par une plaisanterie fort peu convenable... C'est à cela que je faisais allusion dans mon invitation... et voici sa réponse: (*Lisant la lettre.*) « Madame la princesse, si j'ai eu l'imprudence de « dire devant M. d'Argental que l'avantage des princesses de « théâtre sur les véritables, c'est que nous ne jouions la co- « médie que le soir, tandis qu'elles la jouaient toute la « journée, il a eu grand tort de vous répéter ce prétendu « bon mot... et moi, un plus grand encore de l'avoir dit, « même en riant; vous me le prouvez, Madame, par la fran- « chise et la gracieuseté de votre lettre. Elle est si digne, si « charmante, elle sent tellement la véritable princesse, que « je l'ai gardée devant moi, sur mon bureau, pour placer la « vérité à côté de la fable. J'avais juré de ne plus aller ré- « citer de vers dans le monde; ma santé est faible, et cela « ajoute beaucoup à mes fatigues du théâtre. Mais le moyen, à « une pauvre fille comme moi, de vous refuser? vous me croi- « riez fière!.. Et si je le suis, Madame, c'est de vous prouver « à quel point j'ai l'honneur d'être votre très-humble et « obéissante servante. ADRIENNE. »

ATHÉNAÏS. Mais voilà une lettre du meilleur goût!.. et personne de nous, je pense, n'en écrirait de mieux tournée... (*Prenant la lettre.*) puis-je la garder? Je ne m'étonne plus de la passion de ce pauvre petit d'Argental... le fils!

L'ABBÉ. Il en perd la tête!

LA PRINCESSE. C'est un mal de famille... car le père, que vous connaissez, avec sa perruque de l'autre règne et sa figure de l'autre monde, s'étant rendu chez Adrienne pour lui ordonner de restituer l'esprit de son fils, y a perdu lui-même le peu qui lui restait...

ATHÉNAÏS. C'est admirable!

L'ABBÉ. Et l'histoire du coadjuteur?

LE PRINCE. Il y a une histoire de coadjuteur?

L'ABBÉ. Qui, trouvant dans une mansarde, au chevet d'une pauvre malade, une jeune dame charmante, lui donna le bras pour descendre les six étages... et, comme il pleuvait à verse... la força malgré elle à monter dans sa voiture épiscopale, et traversa ainsi tout Paris, conduisant qui?.. mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS. C'était elle!

L'ABBÉ. De là, le bruit qu'il avait voulu l'enlever.... Le saint homme était furieux et a juré de lancer sur elle les foudres de l'Église à la première occasion! aussi, qu'elle ne s'avise pas de mourir!

ATHÉNAÏS. Elle n'en a pas envie, je l'espère. (*Se levant, ainsi que la princesse.*) Ainsi, à demain soir! je m'invite... pour la voir, pour l'entendre.

LA PRINCESSE. Vous viendrez? nous allons, comme vous, adorer mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS. Adieu, chère princesse, je m'en vais. (*Tout le monde la reconduit; elle fait quelques pas pour sortir, s'arrête et revient* (1). A propos, savez-vous la nouvelle?

LA PRINCESSE. Eh! mon Dieu non! je n'ai à moi que l'abbé, qui ne sait jamais rien!

ATHÉNAÏS. Ce jeune étranger au service de France, que, l'hiver dernier, toutes les dames se disputaient... ce jeune fils du roi de Pologne et de la comtesse de Kœnismarck ..

LA PRINCESSE, *avec émotion.* Maurice de Saxe!

ATHÉNAÏS. Est de retour à Paris!

L'ABBÉ. Permettez, le bruit en a couru, mais cela n'est pas!

ATHÉNAÏS. Cela est! je le sais par mon petit-cousin, Florestan de Belle-Isle, qui l'avait accompagné dans son expédition de Courlande... ce qui était même bien inquiétant, bien effrayant... (*Vivement.*) pour M. le duc d'Aumont, mon mari... et pour moi... mais enfin, il est à Paris depuis ce matin... Je l'ai vu, et il revenait, m'a-t-il dit, avec son jeune général...

LA PRINCESSE. Qui, à ce qu'il paraît, n'avoue pas son retour.

L'ABBÉ. A cause de ses dettes... il en a tant! Il doit seulement, à ma connaissance, soixante-dix mille livres à un Suédois, le comte de Kalkreutz, qui, l'année dernière déjà, aurait pu le faire arrêter et qui y a renoncé, parce que où il n'y a rien...

LE PRINCE. Le roi perd ses droits!

ATHÉNAÏS. L'abbé ne l'aime pas et lui en veut parce que, l'année dernière, il lui faisait du tort dans son état de conquérant... jalousie de métier.

L'ABBÉ. C'est ce qui vous trompe, duchesse. Je l'aime beaucoup, car, avec lui, c'est chaque jour une aventure nouvelle, un scandale nouveau, qui rajeunit mon répertoire... cela vous plaît, Mesdames!

ATHÉNAÏS. Fi, l'abbé!

L'ABBÉ. Vous aimez l'extraordinaire, et chez lui tout est bizarre. D'abord, on l'appelle Arminius! comment peut-on se nommer Arminius?

LE PRINCE. C'est un nom saxon... tous les savants vous le diront.

L'ABBÉ. Et puis, un autre talisman, il a l'honneur d'être bâtard, bâtard de roi.

LE PRINCE. C'est une chance de succès!

L'ABBÉ. C'est à cela qu'il doit sa renommée naissante.

ATHÉNAÏS. Non pas, mais à son courage, à son audace! A treize ans, il se battait à Malplaquet sous le prince Eugène; à quatorze ans, sous Pierre le Grand, à Stralsund... c'est Florestan qui m'a raconté tout cela.

L'ABBÉ. Il a oublié, j'en suis sûr, son plus bel exploit... au siége de Lille, il a enlevé, il n'avait pas douze ans... il a enlevé...

ATHÉNAÏS. Une redoute!

L'ABBÉ. Non, une jeune fille nommée Rosette.

ATHÉNAÏS, *avec admiration.* A douze ans!

L'ABBÉ. Et quand on commence ainsi, vous jugez...

ATHÉNAÏS. Eh bien! vous le jugez très-mal, car, dans cette dernière expédition, que l'on dit fabuleuse, et où il vient de se faire nommer duc de Courlande, l'héritière du trône des czars, la fille de l'impératrice, avait conçu pour lui une affection qui ne tendait rien moins qu'à le faire un jour empereur de Russie.

LA PRINCESSE. Et, sans doute, ébloui d'une conquête aussi brillante, Maurice aura tout employé...

ATHÉNAÏS. Je l'aurais cru comme vous! Pas du tout, Florestan m'a raconté qu'il n'avait rien fait de ce qu'il fallait pour réussir... au contraire, il a laissé voir franchement à la princesse moscovite qu'il avait au fond du cœur une passion parisienne...

LA PRINCESSE, *avec émotion.* En vérité!

ATHÉNAÏS. Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas toujours croire les abbés... Adieu, princesse.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le comte Maurice de Saxe!

ATHÉNAÏS. Ah! il est dit que je ne m'en irai pas aujourd'hui... je reste!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE (1).

L'ABBÉ. Salut au souverain de Courlande!

LE PRINCE. Salut au conquérant!

ATHÉNAÏS. Salut au futur empereur!

MAURICE, *gaiement.* Eh! mon Dieu oui, Mesdames, duc sans duché, général sans armée, et empereur sans sujets, voilà ma position!

LE PRINCE. Les états de Courlande ne vous ont-ils donc pas choisi pour maître?

MAURICE. Certainement! nommé par la diète, proclamé par le peuple, j'ai en poche mon diplôme de souverain. Mais la Russie me défendait d'accepter, sous peine du canon moscovite, et mon père, le roi de Pologne, qui craint la guerre avec ses voisins, m'ordonnait de refuser, sous peine de sa colère.

LA PRINCESSE. Eh bien! qu'avez-vous fait?

MAURICE. J'ai répondu à l'impératrice par un appel aux armes de toute la noblesse courlandaise, et j'ai écrit à mon père qu'avant d'être élu souverain, j'étais officier du roi de France; que dans les armées de Sa Majesté Très-Chrétienne je n'avais pas appris à reculer, et que j'irais en avant.

ATHÉNAÏS. A merveille!

L'ABBÉ. Il n'y avait rien à répliquer.

MAURICE. Aussi, faute de bonnes raisons, mon père me mit au ban de l'empire, l'impératrice mit ma tête à prix, et son général, le prince Menzicoff, entra, sans déclaration de guerre, à Mittau, pour m'enlever par surprise dans mon palais. Il avait avec lui dix-huit cents Russes, et moi, pas un soldat!

L'ABBÉ, *riant.* Il fallut bien se rendre!

MAURICE. Non pas.

LA PRINCESSE. Vous avez osé vous défendre?

MAURICE. A la Charles XII. Ah! m'écriai-je, comme le roi de Suède, à Bender, en voyant luire autour de mon palais les torches et les fusils : Ah! l'incendie et les balles! cela me va!.. Je rassemble quelques gentilshommes français qui m'avaient accompagné, le brave Florestan de Belle-Isle.

ATHÉNAÏS, *vivement.* Mon petit-cousin... vous en êtes content, monsieur le comte?

MAURICE. Très-content, duchesse, il se bat comme un enragé. Avec lui, les gens de ma maison, mon secrétaire, mon cuisinier, six hommes d'écurie.... et une jeune marchande courlandaise qui se trouvait là...

(1) Les acteurs, en redescendant le théâtre, se trouvent placés dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Athénaïs, le prince.

(1) Les acteurs, qui ont remonté le théâtre, le redescendent dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Maurice, Athénaïs, le prince.

L'ABBÉ. Toujours des femmes! il a une manière de faire la guerre...

MAURICE. Qui vous irait, n'est-ce pas, l'abbé? Nous étions en tout soixante!

LE PRINCE. Un contre vingt!

MAURICE. Ne craignez rien, la différence diminuera bientôt. Les portes bien barricadées avec tous les meubles dorés du palais... je place mes gens aux fenêtres avec leurs mousquets et ma jeune marchande avec une chaudière...

L'ABBÉ. Vous l'aviez enrégimentée aussi?

MAURICE. Sans doute. Un feu de mousqueterie dont tous les coups portaient dans la masse des assiégeants qui, après une perte de cent vingt hommes, se décidèrent enfin à l'assaut.... c'est là que je les attendais; sous le pavillon de droite, le seul où l'escalade fût possible, j'avais placé moi-même deux barils de poudre, et au moment où trois cents Cosaques, qui l'avaient envahi, hurlaient hourra et victoire... je fis sauter en l'air les vainqueurs avec une moitié du palais.

ATHÉNAÏS. Et vous?

MAURICE. Debout, sur la brèche, au milieu des décombres... appelant aux armes les citoyens de Mittau, que l'explosion avait réveillés... Les cloches sonnaient de toutes parts, et Menzicoff effrayé se retira en désordre sur son corps principal... Ah! si j'avais pu les poursuivre, si j'avais eu deux régiments français... un seulement! C'est là ce qui me manque et ce que je viens chercher.

LA PRINCESSE. Tel est le but de votre voyage?

MAURICE. Oui, Madame! Que le cardinal de Fleury m'accorde, à moi, officier du roi de France, quelques escadrons de houzards... le nombre ne me fait rien, la qualité me suffit, et, par Arminius, mon patron, j'espère, l'année prochaine, Mesdames, vous recevoir et vous traiter dans la royale demeure des ducs de Courlande.

LA PRINCESSE. En attendant, vous nous permettrez de vous faire les honneurs de notre hôtel.

LE PRINCE. Je l'invite pour demain à notre soirée. (*Maurice s'incline.*)

ATHÉNAÏS. Vous me donnerez la main; je serai fière d'avoir pour cavalier le vainqueur de Menzicoff. (*Souriant.*) Et puis, l'on vous réserve ici un plaisir de roi.

MAURICE. Je serai avec vous, duchesse.

ATHÉNAÏS. Vous entendrez mademoiselle Lecouvreur. (*Mouvement de Maurice.*) La connaissez-vous, monsieur le comte?

MAURICE, *avec réserve.* Oui, un peu... lors de mon dernier voyage.

ATHÉNAÏS. C'est admirable! Elle a amené toute une révolution dans la tragédie, elle y est simple et naturelle, elle parle.

LA PRINCESSE. Le beau mérite!

ATHÉNAÏS, *à Maurice.* Je vous préviens que madame de Bouillon ne partage pas mon enthousiasme, elle est passionnée pour mademoiselle Duclos, dont la déclamation emphatique n'est qu'un chant continuel.

LA PRINCESSE. C'est la vraie tragédie.

L'ABBÉ. Certainement! les poëtes disent tous : Je chante... Je chante...

LE PRINCE. *Arma virumque cano...*

LA PRINCESSE. Qu'est-ce que c'est que cela?

L'ABBÉ. C'est de l'Horace ou du Virgile.

ATHÉNAÏS. Ah! l'abbé, vous devenez pédant!

LA PRINCESSE. Donc, plus la tragédie est *chantée*... mieux cela vaut.

L'ABBÉ. C'est sans réplique.

ATHÉNAÏS. Eh bien! moi, je m'en rapporte à monsieur le comte.

LA PRINCESSE. Je ne demande pas mieux, qu'il prononce?

MAURICE. Moi, Mesdames! je serais un juge bien peu compétent. Un soldat qui ne sait que se battre... un étranger qui connaît à peine votre langue.

ATHÉNAÏS. Laissez donc! on prétend que vous vous formez... que vous faites des progrès étonnants, que vous étudiez nos bons auteurs. (*A la princesse.*) Oui, vraiment, dans la dernière campagne, Florestan l'a surpris, sous sa tente, récitant seul des vers de Racine ou de Corneille.

LA PRINCESSE, *riant.* C'est fabuleux.

ATHÉNAÏS, *poussant un cri.* Ah! mon Dieu! deux heures, et mon mari, M. le duc d'Aumont, qui m'attend pour aller à Versailles.

LE PRINCE. Depuis quelle heure?

ATHÉNAÏS. Depuis midi.

LA PRINCESSE. Ce n'est pas trop.

ATHÉNAÏS. Venez-vous avec nous, l'abbé? Nous avons une place à vous offrir.

LE PRINCE, *retenant l'abbé par la main.* Non!.. je le garde!.. j'ai à lui lire ce matin la moitié du dernier volume de mon traité...

L'ABBÉ, *bas, à la princesse, d'un air misérable.* Vous l'entendez!..

LE PRINCE. Impossible de remettre... l'imprimeur attend... et je l'emmène dans mon cabinet!

ATHÉNAÏS. Pauvre abbé!.. Adieu, Messieurs! (*A la princesse.*) Adieu, ma toute belle, à demain! (*Athénaïs sort par le fond, l'abbé et le prince, par la porte à droite.*)

—

SCÈNE IV.

MAURICE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *après avoir attendu que toutes les portes se fussent refermées, se rapprochant vivement de Maurice.* Enfin donc, on vous revoit! Depuis deux mois, pas une seule ligne de vous; c'est par la duchesse d'Aumont que j'ai appris votre retour, et j'ai cru que je ne recevrais pas votre visite.

MAURICE. Ma première a été pour vous, princesse... arrivé cette nuit...

LA PRINCESSE. Vous n'avez vu, de la matinée, personne encore?..

MAURICE. Que le secrétaire d'État au département de la guerre... (*Ayant l'air de chercher.*) le cardinal-ministre.... et le premier commis, qui, tous, du reste, m'ont assez mal accueilli et m'ont donné peu d'espoir!

LA PRINCESSE. D'autres vous ont dédommagé!

MAURICE. Que voulez-vous dire?

LA PRINCESSE, *qui, depuis le commencement de la scène, a tenu les yeux fixés sur un bouquet que Maurice porte à la boutonnière de son habit.* Je ne m'imagine pas que ce soit le secrétaire d'État ou le cardinal-ministre qui vous ait donné ce bouquet de roses.

MAURICE, *avec embarras.* C'est vrai!.. je n'y pensais plus! vous voyez tout!

LA PRINCESSE. De qui vous viennent ces fleurs?

MAURICE, *riant.* De qui?.. Eh! mais, d'une petite bouquetière... fort jolie, ma foi... que j'ai rencontrée presque aux portes de votre hôtel, et qui m'a supplié si vivement de le lui acheter...

LA PRINCESSE. Que vous avez pensé à moi...

MAURICE. Oui, princesse!

LA PRINCESSE. Quel aimable souvenir!.. j'accepte, monsieur le comte, j'accepte...

MAURICE, *avec embarras, le lui présentant.* Vous êtes trop bonne!..

LA PRINCESSE, *à voix haute, et feignant de l'admirer.* Il est charmant!.. L'essentiel, en ce moment, quoique peut-être vous méritiez peu qu'on s'occupe de vous... est de songer à vos intérêts... vous dites que le cardinal-ministre... vous a mal accueilli...

MAURICE. Fort mal.

LA PRINCESSE. Je verrai à faire changer ses dispositions... on vous accordera vos deux régiments.

MAURICE. S'il était vrai !...

LA PRINCESSE. J'irai à Versailles... et, pour vous tenir au courant de ce que j'aurai fait, de ce que j'aurai appris...

MAURICE. Je viendrai ici...

LA PRINCESSE. Ici... non ! la foule des curieux et des importuns, sans compter mon mari, ne me laisse pas un instant de liberté. Mais, écoutez-moi : M. le prince de Bouillon a acheté pour la Duclos une petite maison charmante, délicieuse, près de la Grange-Batelière... à deux pas de l'enceinte de Paris... j'en puis disposer... c'est là seulement que je vous recevrai.

MAURICE. Dans cette maison, qui appartient...

LA PRINCESSE. A mon mari... raison de plus! chez lui, c'est chez moi...

MAURICE, *gaiement*. En vérité, princesse, il n'y a que vous pour de telles combinaisons!

LA PRINCESSE. Oui, c'est assez ingénieux... Quand ce sera possible et nécessaire, c'est mademoiselle Duclos elle-même qui vous en préviendra en vous écrivant, jamais moi !

MAURICE, *de même*. Mais, ne craignez-vous pas ?..

LA PRINCESSE. Rien !.. la Duclos m'est dévouée... son sort est dans mes mains...

MAURICE. Je comprends... mais moi... (*A part.*) Accepter quand j'en aime une autre... non, mieux vaut tout lui dire. (*Haut.*) Je ne sais, princesse, comment vous remercier de votre générosité, de votre dévouement...

LA PRINCESSE (1). En acceptant ! Silence, on vient !.. Qu'est-ce ?.. (*Se retournant avec impatience.*) Rien... C'est l'abbé.

MAURICE, *salue respectueusement la princesse, et sort par le fond ; à part*. Plus tard ! plus tard !

—

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, *qui est remontée avec Maurice jusqu'au fond du théâtre*, L'ABBÉ, *se jetant dans un fauteuil, à droite.*

L'ABBÉ. Soixante pages de chimie ! (*Il tire de sa poche un flacon de sels, qu'il respire à plusieurs reprises.*)

LA PRINCESSE, *redescendant le théâtre en rêvant et en regardant le bouquet*. Une bouquetière qui attache ses fleurs avec des cordons soie et or !.. Cet embarras... cette froideur... sont de quelqu'un qui n'aime plus !.. cela peut arriver à tout le monde.. mais si cette passion, qui lui a fait dédaigner la fille du czar... était, non pas pour moi, mais pour une autre !.. une rivale ! une rivale préférée !.. Je m'emporte !.. non... non... sans me mettre en avant, sans me compromettre... je le saurai. (*Elle redescend toujours le théâtre vers le fauteuil où l'abbé est assis, et s'assied dans une chaise à côté de lui.*)

L'ABBÉ, *respirant un flacon*. Soixante pages de chimie ! c'est au-dessus de mes forces ! je donne ma démission ! je renonce à mon emploi d'ami de la maison... (*Regardant la princesse.*) Puisqu'il n'y a, décidément, ni avancement, ni indemnité à obtenir...

LA PRINCESSE, *à part*. Et pourquoi donc, l'abbé ?..

L'ABBÉ. Que voulez-vous dire ?..

LA PRINCESSE, *à demi-voix*. Écoutez-moi vite !... Une amie à moi... une amie intime...

L'ABBÉ. La duchesse d'Aumont ?..

LA PRINCESSE. Peut-être !.. je ne nomme personne, désire, avec ardeur... avec passion... enfin... comme nous désirons, nous autres femmes... désire découvrir un secret que l'on cache avec soin.

L'ABBÉ. Lequel ?

LA PRINCESSE. Quelle est la beauté mystérieuse... inconnue... qu'adore en ce moment Maurice de Saxe !.. car il y en a une... Vous, l'abbé, qui savez tout... qui, par état, devez tout savoir...

L'ABBÉ. Certainement !

LA PRINCESSE. J'ai pensé que vous pourriez nous rendre ce service.

L'ABBÉ. C'est très-difficile !

LA PRINCESSE. Voilà un mot que je n'admets pas !

L'ABBÉ. Pour moi surtout... qui, dans ce moment, n'ai pas de chance et ne suis pas heureux...

LA PRINCESSE. Le bonheur dépend souvent de bien jouer... Les heureux sont les habiles...

L'ABBÉ. Et si j'étais assez habile... pour découvrir ce secret...

LA PRINCESSE. Je pourrais peut-être, à mon tour... vous en confier un... auquel vous paraissiez tenir...

L'ABBÉ, *avec joie*. O ciel ! est-il possible !

LA PRINCESSE. Vous voyez donc bien que vous aviez tort de vous plaindre ! Aide-toi, le ciel t'aidera ! Ce n'est plus de moi... c'est de vous seul que tout dépend... Adieu... adieu ! . (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, *seul*, *puis* LE PRINCE.

L'ABBÉ. L'ai-je bien entendu ?

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix !

Mais comment en sortir ?.. Le comte de Saxe, qui est la discrétion même, ne me confiera rien... Je ne suis pas son ami .. impossible de le trahir. A qui donc m'adresser... pour épier... pour savoir... et pour obtenir la récompense...

LE PRINCE. Miracle ! l'abbé qui réfléchit !

L'ABBÉ. Oui, sans doute... et sur un problème... qui n'est pas facile à résoudre !..

LE PRINCE. Un problème !.. cela nous regarde, nous autres savants !

L'ABBÉ, *le regardant en riant*. Au fait... c'est vrai... cela le regarde... ça l'intéresse... en un sens.

LE PRINCE. Voyons, l'abbé..... voyons..... qu'est-ce qui te tourmente ?

L'ABBÉ, *amenant le prince au bord du théâtre*. Il est impossible que Maurice de Saxe, qui est si galant et si à la mode, n'ait pas au moins un amour dans le cœur ?

LE PRINCE, *riant*. Eh bien ! qu'est-ce que cela te fait à toi, l'abbé ?

L'ABBÉ. Cela me fait... que, pour des raisons inutiles à vous expliquer... des raisons personnelles, de la plus haute importance... je tiendrais à savoir quelle est sa passion actuelle... la beauté régnante...

LE PRINCE, *avec bonhomie*. Je te saurai cela !

L'ABBÉ. Vous !

LE PRINCE. Moi ! dès ce soir...

L'ABBÉ. Allons donc... ce serait trop original !

LE PRINCE. Veux-tu parier deux cents louis ?

L'ABBÉ. C'est cher ! mais cela vaut ça... pour la rareté du fait. (*Au prince, qui vient de sonner.*) Que faites-vous donc ?

LE PRINCE, *à un domestique qui paraît*. Mes chevaux..... (*A l'abbé.*) Veux-tu venir ce soir avec moi a la Comédie française ?.. la Lecouvreur et la Duclos jouent dans *Bajazet*.

(1) Maurice, la princesse, l'abbé, *qui vient d'entrer par la porte, à droite.*

L'ABBÉ. Volontiers... Mais qu'est-ce que cela fait à notre affaire?..

LE PRINCE. La Duclos connaît le nom que tu veux savoir...

L'ABBÉ. En vérité!..

LE PRINCE. L'autre soir, au moment où j'entrais dans sa loge comme on parlait de Maurice de Saxe... la Duclos disait en riant... je connais une grande dame qu'il adore..... Elle s'est arrêtée en me voyant... Mais tu sens bien que, si je le lui demande... elle n'a rien à me refuser... Elle me le dira en confidence... je te le dirai en secret.

L'ABBÉ. Et c'est par vous que je l'apprendrai... C'est impayable...

LE PRINCE, *riant*. Impayable? non pas... tu me paieras les deux cents louis du pari... Vivent les abbés!

L'ABBÉ. Vivent les savants!.. Donnons nous la main!

LE PRINCE. Et à la Comédie française! (*Ils sortent ensemble en se donnant la main.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le foyer de la Comédie française; à gauche du spectateur, deux portes par lesquelles on pénètre sur le théâtre : entre les deux portes, une glace avec des candélabres; au fond, une grande cheminée sur laquelle est un buste de Molière; devant la cheminée, des fauteuils rangés en cercle; à droite, deux portes par lesquelles on va dans la salle : aux deux angles du foyer, les bustes de Racine et de Corneille placés sur des demi-colonnes; au fond, sur la muraille, et des deux côtés de la cheminée, les portraits de Baron, de la Champmeslé, etc. Au lever du rideau, mademoiselle JOUVENOT, en costume de Fatime, dans *Bajazet*, est devant la glace, à gauche, et met la dernière main à sa coiffure; plus loin, mademoiselle DANGEVILLE, dans le rôle des *Folies amoureuses*, est assise et cause avec un jeune seigneur, qui est derrière elle appuyé sur son fauteuil; au fond, debout ou assis devant la cheminée, plusieurs des acteurs qui jouent dans *Bajazet* ou les *Folies amoureuses*. MICHONNET, au milieu du théâtre, va et vient et répond à tout le monde; à droite du spectateur, et devant une table, QUINAULT, dans le costume du vizir Acomat, et POISSON en costume de Crispin, jouant une partie d'échecs; d'autres acteurs et actrices se promènent en causant ou en étudiant leurs rôles.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE JOUVENOT, MADEMOISELLE DANGEVILLE, MICHONNET, QUINAULT, POISSON.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Michonnet, avez-vous du rouge?

MICHONNET. Oui, Mademoiselle, là, dans ce tiroir.

POISSON. Michonnet!

MICHONNET. Monsieur Poisson!

POISSON. La recette est-elle belle ce soir?

MICHONNET. Adrienne et la Duclos jouant ensemble dans *Bajazet* pour la première fois! plus de cinq mille livres!

POISSON. Diable!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Michonnet! A quelle heure commencera la seconde pièce, les *Folies amoureuses?*

MICHONNET. A huit heures, Mademoiselle...

QUINAULT, *jouant au tric-trac*. Michonnet!

MICHONNET. Monsieur Quinault!

QUINAULT. N'oubliez pas mon poignard.

MICHONNET. Non... non... Michonnet!.. toujours Michonnet!.. Pas un instant de repos... et à qui la faute?.. à moi, qui me suis mis sur le pied de tout surveiller... jusqu'aux accessoires, et qui ne dormirais pas tranquille si je n'avais remis moi-même à Hippolyte son épée et à Cléopâtre son aspic... Distribuer tous les soirs des parures en rubis ou des bourses pleines d'or... et quinze cents livres d'appointements... quelle ironie!.. Si au moins ils m'avaient nommé sociétaire!... cela ne rapporte pas grand'chose, mais on est de la Comédie française... On signe : *Michonnet, de la Comédie française!* Au lieu de cela : *premier confident tragique* et régisseur général... c'est-à-dire obligé d'écouter les tirades et les ordres de tout le monde...

MADEMOISELLE JOUVENOT. Adrienne aura-t elle ce soir ses diamants?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Ceux que lui a donnés la reine?

MADEMOISELLE JOUVENOT. A ce qu'elle dit!

MICHONNET. Ces diamants là lui ont fait bien des ennemis!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Il n'y a pas de quoi!.. Il est si facile d'avoir des diamants...

MICHONNET, *entre ses dents*. A vous autres... mais à nous, qui n'avons que nos appointements... ou à celles qui n'ont que leur mérite...

MADEMOISELLE JOUVENOT, *avec fierté*. Qu'est-ce à dire?

MICHONNET. Rien, Mademoiselle, rien!.. (*A part.*) Ah! si tu n'étais pas sociétaire! Si je n'avais pas besoin de toi pour le devenir... comme je te répondrais!.. comme je t'aurais trouvé quelque chose de bien piquant et de bien spirituel!..

QUINAULT, *d'un air important*. Échec et mat... Vous n'êtes pas de force, mon cher...

POISSON. Quoi! monsieur Quinault! tu ne me tutoyes plus!..

MADEMOISELLE DANGEVILLE. C'est un manque d'égards...

POISSON. Que voulez-vous! depuis que mademoiselle Quinault, sa sœur et notre camarade, a épousé le duc de Nevers... il se croit duc et pair par alliance... Voyons, dis-le franchement, veux-tu que je t'appelle monseigneur?

QUINAULT. Il suffit... Commence-t-on?..

MICHONNET. Ne craignez rien... je vous avertirai... je suis la pendule du foyer.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Pendule qui jamais ne retarde!

MICHONNET. C'est vrai!.. le moindre manquement dans le répertoire bouleverse tout mon être, et un jour de clôture est un jour de relâche dans mon existence.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE JOUVENOT, MADEMOISELLE DANGEVILLE *et d'autres dames devant la cheminée du fond;* MICHONNET, *sur le devant du théâtre;* L'ABBÉ, LE PRINCE DE BOUILLON *et plusieurs seigneurs venant de la salle et entrant par la porte à droite;* QUINAULT ET POISSON, *sur le devant, à droite, et remontant, après l'entrée des seigneurs, pour aller causer avec eux.*

MICHONNET. Allons, encore des étrangers qui viennent dans nos foyers, dans nos coulisses... (*L'abbé, le prince et les seigneurs s'approchent des dames qui sont près de la cheminée, les saluant et causant avec elles. Reconnaissant et saluant.*) Ah!.. monsieur l'abbé de Chazeuil, monseigneur le prince de Bouillon! (*A part.*) Quand je pense que cet homme-là pourrait, d'un mot, me faire nommer sociétaire... je ne peux pas m'empêcher de le regarder avec respect!.. Quelle bassesse!.. moi, qui blâme ces dames et leurs parures!.. (*Le prince, l'abbé, Quinault, Michonnet, descendent sur le devant du théâtre.*)

L'ABBÉ, *s'adressant à Quinault*. Bonsoir, vizir!.. On dit, monsieur Quinault, que vous serez admirable dans *Bajazet*.

LE PRINCE. Ainsi que mademoiselle Duclos!

MICHONNET. Et Adrienne donc!.. sublime!

QUINAULT. Oui, ça a fini par la gagner!.. (*Souriant.*) Ce n'est pas la peine! car, sans me vanter, il n'y a pas dans le rôle de Roxane une seule intonation que je ne lui aie donnée...

MICHONNET, *avec colère*. Par exemple!

QUINAULT, *avec hauteur*. Qu'est-ce que c'est?

MICHONNET, *s'arrêtant.* Rien. (*A part.*) Encore un qui est sociétaire... sans cela!.. (*Regardant par la porte à droite.*) C'est Adrienne qui descend de sa loge... la voici.

L'ABBÉ. Oui, vraiment, elle étudie son rôle!

MICHONNET. Toute seule! (*A part et regardant Quinault.*) et sans Monsieur... c'est étonnant!

—

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DANGEVILLE, MADEMOISELLE JOUVENOT, *près de la glace, à gauche;* LE PRINCE, ADRIENNE, *entrant par la porte à droite et étudiant son rôle;* L'ABBÉ, MICHONNET, QUINAULT.

ADRIENNE, *étudiant.*

Du sultan Amurat je reconnais l'empire.
Sortez! que le sérail soit desormais fermé...

Non, ce n'est pas cela! (*Essayant une autre manière.*)

Sortez! que le sérail soit désormais fermé...
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé!

L'ABBÉ, *qui s'approche d'elle.* Superbe!

ADRIENNE. Monsieur l'abbé de Chazeuil!

LE PRINCE. Éblouissant!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Vous voulez parler des diamants?

LE PRINCE. Ceux de la reine! fort beaux, en effet! Quand mademoiselle Lecouvreur voudra s'en défaire, je lui en ai déjà offert soixante mille livres. (*Mademoiselle Jouvenot, mademoiselle Dangeville remontent vers la cheminée qui est au fond du théâtre. A Adrienne.*) Vous étudiez donc toujours? que cherchez-vous encore?

ADRIENNE. La vérité.

L'ABBÉ, *regardant Quinault.* Mais vous avez eu des leçons des premiers maîtres.

MICHONNET, *à Quinault, qui veut sortir.* Restez donc, monsieur Quinault, on ne commence pas encore.

L'ABBÉ, *à Adrienne.* Pour le rôle de Roxane, par exemple!

ADRIENNE. Eh! mon Dieu, non, par malheur! (*Apercevant Michonnet.*) Je me trompe, j'allais être ingrate en disant que je n'avais pas eu de maître. Il est un homme de cœur, un ami sincère et difficile, dont les conseils m'ont toujours guidée, dont l'affection m'a toujours soutenue... (*Passant près de Michonnet, à qui elle tend la main* (1). Lui! et je ne suis sûre du succès que quand je lui ai entendu dire : C'est cela! c'est bien cela!

MICHONNET, *à moitié pleurant.* Ah! Adrienne! vois-tu!.. ce trait-là... j'étouffe!

L'ABBÉ, *qui est passé près de Michonnet, à l'extrême droite du théâtre.* Mais, monsieur Michonnet, dites-moi comment, vous qui donnez de si bons conseils, vous êtes...

MICHONNET. Comment je suis si mauvais, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? je me le suis souvent demandé. Cela tient, je crois, à ce que je ne suis pas sociétaire.

L'ANNONCEUR. Messieurs et Mesdames, le premier acte va commencer!

QUINAULT, *au fond.* Et ces dames, qui ne sont pas prêtes!

ADRIENNE, *traversant le théâtre et passant près de la glace, à gauche.* Je le suis.

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *redescendant.* Et moi aussi, quoique je ne joue que dans la seconde pièce!

QUINAULT. Mais mademoiselle Duclos?

MICHONNET. Il y a un quart d'heure que je suis entré dans sa loge, où elle écrivait... tout habillée.

(1) Le prince, l'abbé, Michonnet, le prince *remonte à la cheminée près des dames;* tous les autres acteurs sont groupés auprès de la cheminée du fond, ou se promènent dans le foyer.

LE PRINCE (1). Ah! elle écrivait!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. En costume! (*A l'abbé, qui lui parle de près.*) Prenez donc garde, l'abbé, vous chiffonnez le mien!

MICHONNET. Il fallait que ce fût une épître bien pressée!

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *regardant le prince.* Ou qu'on attendît avec bien de l'impatience.

LE PRINCE. Qu'est-ce que cela signifie?..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *à demi-voix, au prince de Bouillon.* Je vais vous le dire... La femme de chambre de mademoiselle Duclos...

LE PRINCE, *souriant.* Pénélope?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Prétendait, tout à l'heure, en montrant une lettre, qu'elle avait là un petit billet que monsieur le prince paierait bien cher.

LE PRINCE. Moi! le payer!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ce qui donnerait à penser qu'il n'était pas pour vous! Après cela, c'est une supposition... parce que, chez nous, en fait d'infidélités... on suppose volontiers... on bavarde, on cause, on invente, et presque toujours cela se rencontre juste.

POISSON, *qui est assis près de la table, à droite.* Le hasard!..

LE PRINCE, *vivement, et à part.* O ciel! je cours interroger Pénélope. (*Bas, à l'abbé.*) Je vais, l'abbé, m'occuper de notre affaire...

L'ABBÉ. A merveille... Où vous retrouverai-je?

LE PRINCE. Ici... après le troisième acte.

L'ABBÉ. C'est convenu.

MICHONNET. Allons, mademoiselle Jouvenot, allons, monsieur Quinault. (*Ces dames sortent par la porte à gauche, qui est celle du théâtre.*)

QUINAULT, *que Michonnet presse toujours.* Me voici... me voici!.. (*Rencontrant l'abbé a la porte à gauche.*) Après vous, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Après votre excellence turque! (*Tous les deux sortent par la porte à gauche.*)

LE PRINCE, *à part, et se dirigeant vers la porte a droite.* Je me suis défié de cette petite Pénélope... rien que ce nom-là, au théâtre, devait porter malheur. (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE IV.

ADRIENNE, *assise à gauche,* MICHONNET.

MICHONNET, *regardant Adrienne, qui s'est remise à étudier son rôle à voix basse.* Dire qu'elle a une amitié pareille pour moi, et voilà cinq ans que j'hésite toujours à lui avouer... C'est tout simple... elle est sociétaire... et je ne le suis pas! elle est jeune, et je ne le suis plus! Et puis aujourd'hui me semble un mauvais jour... attendons à demain... Il est vrai que demain je serai encore moins jeune... D'ailleurs, elle n'aime rien... que la tragédie... (*S'avançant en se donnant du courage.*) Allons!.. (*Avec embarras, et s'approchant d'Adrienne.*) Tu étudies ton rôle?

ADRIENNE. Oui.

MICHONNET, *avec embarras.* A propos de rôle... et si ça ne te dérange pas... moi qui, depuis si longtemps... fais les confidents, j'aurais bien à mon tour... quelque chose...

ADRIENNE, *avec intérêt.* A me confier...

MICHONNET. Oui, vraiment!.. Tu te rappelles mon grand-oncle, l'épicier de la rue Férou?

ADRIENNE. Sans doute!

(1) Adrienne, *devant la glace, à gauche,* mademoiselle Jouvenot, le prince, mademoiselle Dangeville, l'abbé, Michonnet, les autres acteurs et actrices, *au fond.*



Adrienne Lecouvreur, Acte Ier, Scène Ire.

MICHONNET. Eh bien! ce pauvre homme vient de mourir.

ADRIENNE. Ah ! tant pis !

MICHONNET. Oui, oui, tant pis! Mais pourtant il me laisse sur son héritage dix bonnes mille livres tournois.

ADRIENNE. Tant mieux !

MICHONNET. Pas tant tant mieux !.. parce que moi, qui n'ai jamais eu tant d'argent, je ne sais qu'en faire, et ça me tourmente.

ADRIENNE, *souriant*. Tant pis, alors...

MICHONNET. Pas tant... parce que ça m'a donné une idée qui ne me serait peut-être pas venue sans cela... celle de me marier...

ADRIENNE. Vous avez raison... (*Avec un soupir.*) et si je le pouvais aussi... moi...

MICHONNET, *avec joie*. Ce ne serait pas loin de ta pensée ?

ADRIENNE. N'avez-vous pas remarqué qu'ils disent tous, depuis quelque temps : Le talent d'Adrienne est bien changé !

MICHONNET, *vivement*. C'est vrai !.. il augmente !.. Jamais tu n'as joué Phèdre comme avant-hier.

ADRIENNE, *avec animation et contentement*. N'est-ce pas ?.. Ce jour-là, je souffrais tant! j'étais si malheureuse !.. (*Souriant.*) On n'a pas tous les soirs ce bonheur-là !

MICHONNET. Et d'où cela venait-il !

ADRIENNE. On parlait d'un combat !.. et pas de nouvelles !.. blessé... tué peut-être !.. Ah ! tout ce qu'il y a dans le cœur de crainte, de douleur, de désespoir, j'ai tout deviné, tout souffert !.. je puis tout exprimer maintenant, surtout la joie... je l'ai revu !

MICHONNET, *hors de lui*. Qu'entends-je, ô ciel !.. tu aimes quelqu'un...

ADRIENNE. Comment vous le cacher, à vous, mon meilleur ami ?

MICHONNET, *cherchant à se remettre*. Mais... comment cela est-il arrivé ?

ADRIENNE. C'était à la sortie du bal de l'Opéra ! de jeunes officiers, dont un joyeux souper égarait sans doute la raison (lequel d'entre eux, sans cela, eût osé insulter une femme?) voulaient m'empêcher de regagner ma voiture, lorsqu'un jeune homme que je ne connaissais pas, s'écria : Messieurs, c'est mademoiselle Lecouvreur... vous la laisserez passer ; et comme mes quatre adversaires.... (ils étaient quatre) se mirent à rire de cet ordre, par un mouvement plus prompt que la parole et avec une force surnaturelle, mon étrange protecteur renverse de chaque côté et d'un seul coup, deux

de ses ennemis, puis m'enlevant dans ses bras et me portant jusqu'à ma voiture, il me dépose sur les coussins, au moment où nos jeunes officiers, qui s'étaient relevés, accouraient l'épée à la main : Monsieur, vous me rendrez raison! — Très-volontiers! — Vous commencerez par moi — par moi — par moi. — Lequel choisissez-vous? — Tous, répondit-il, en les chargeant à la fois... et, au cri que je poussai : ne craignez rien, restez, Mademoiselle, me dit-il, vous serez aux premières loges; et nous, Messieurs, allons en scène! — Que vous dirai-je? quoique saisie de frayeur, je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle... et si vous l'aviez vu braver, en se jouant, la pointe de ces quatre épées dirigées contre sa poitrine, c'était le bras et le regard d'un héros. Loin de reculer, il les défiait! il les appelait! Il me semblait entendre :

> Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
> Et tout ce que l'Espagne a produit de vaillants!

Mais, aux cris de la foule, le guet arrivait de tous côtés... Nos adversaires, honteux de leur nombre et redoutant les flambeaux, disparaissaient l'un après l'autre du champ de bataille...

> Et le combat finit faute de combattants!

MICHONNET, *vivement*. Et tu l'as revu?

ADRIENNE. Dès le lendemain!.. Pouvais-je l'empêcher de se présenter chez moi, de venir s'informer de mes nouvelles, surtout quand il m'eut avoué que lui, étranger, simple officier, n'avait de fortune, de titres, de nom même à attendre que de son courage... Voilà ce qui le rendait si redoutable pour moi!... Riche et puissant, peu m'importait; mais pauvre, mais malheureux, mais ne rêvant, comme moi, que l'amour et la gloire, comment lui résister?

MICHONNET. O ciel!

ADRIENNE. Parti, depuis trois mois, pour chercher fortune avec le jeune comte de Saxe, fils du roi de Pologne, son compatriote, il est revenu ce matin, et sa première visite a été pour moi; mais son général, mais le ministre, qui l'attendaient à Versailles, ont abrégé encore le peu d'instants qu'il me donnait; aussi, ce soir, il me l'a promis, il viendra ici au théâtre!..

MICHONNET. Il viendra!

ADRIENNE. Me voir jouer Roxane!

MICHONNET, *vivement*. Ah! mon Dieu! et dans quel état te voilà! Ce trouble... cette émotion... tu ne pourras rien détailler... rien calculer!

ADRIENNE. Qu'importe!

MICHONNET. Ce qu'il importe!.. c'est qu'aujourd'hui, pour la première fois, tu joues ce rôle avec la Duclos!

ADRIENNE, *sans l'écouter*. Soyez tranquille!..

MICHONNET. Je ne le suis pas! Il faut du calme et du sang-froid, même dans l'inspiration. La Duclos se possédera... elle profitera de ses avantages... tandis que toi... tu ne verras que lui...

ADRIENNE, *avec passion*. C'est vrai!.. Et si, dans la salle, mon œil le découvre...

MICHONNET, *avec désespoir*. Tu es perdue!... Ne t'occupe que de ton rôle... L'amour passe, mais un beau rôle, une belle création, un triomphe éclatant, cela reste toujours! (*D'un air suppliant.*) Voyons! est-ce qu'il ne t'est pas possible de ne pas penser à lui?

ADRIENNE. Hélas! non!

MICHONNET. Pour ce soir, du moins! Adrienne, mon enfant, sois magnifique! je t'en supplie, sois magnifique; si ce n'est pas pour moi, eh bien! que ce soit dans l'intérêt même de cette folle passion! L'amour des hommes ne vit que d'amour-propre!... et si la Duclos l'emportait sur toi... si tu n'étais pas la plus belle!..

ADRIENNE, *poussant un cri*. Je le serai!

MICHONNET, *avec reconnaissance*. Merci!

ADRIENNE, *avec émotion, et lui tendant la main*. C'est plutôt à moi de vous remercier, mon excellent ami!..

MICHONNET, *à part*. Dis plutôt : imbécile de Michonnet!.. (*Prêt à s'en aller, revenant sur ses pas.*) Il y a un endroit que tu négliges toujours:

> N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!...

Vois-tu, Adrienne... cette pauvre femme! ce qui excite encore plus son dépit, c'est que c'est justement pour une rivale que... tu sais... et alors... elle éprouve... là... elle se dit... Je ne peux pas bien rendre l'expression.... mais, tu me comprends.

ADRIENNE, *déclamant*.

> N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!

MICHONNET, *avec joie*. C'est cela!

ADRIENNE. Ne craignez rien!.. Mais vous... ce que vous vouliez me dire..... tout à l'heure..... de vos idées de mariage?

MICHONNET, *vivement*. Non, c'est inutile, ce n'est plus le moment... Je te laisse étudier. (*A part.*) Allons, j'ai beau faire, je ne peux pas sortir de mon emploi de confident..... Et l'héritage de mon oncle, et mes projets... (*Essuyant une larme.*) Ne pensons plus à rien... à rien au monde!..... (*Il fait quelques pas pour sortir par la porte à gauche et revient près d'Adrienne, qui vient de traverser le théâtre et repasse à droite.*) Bois une gorgée d'eau en entrant en scène, et surtout n'oublie pas... tu sais... ton... enfin, comme tu as dit!.. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

MAURICE, *entrant par la porte à droite et s'avançant au milieu du théâtre;* ADRIENNE, *à droite, debout, étudiant et lui tournant le dos.*

ADRIENNE, *à droite, étudiant*.

> Mes brigues, mes complots... ma trahison fatale.
> N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!...
> Que pour une rivale!...

MAURICE, *se tournant du côté des bustes et des portraits qu'il regarde*. C'est beau, le foyer de la Comédie française... beau de gloire et de souvenirs... Rien qu'en traversant ces longs corridors, où semblent errer tant d'ombres illustres... on sent là comme un certain respect, surtout quand on y vient, comme moi, pour la première fois... Aussi, je l'espère, personne ne m'y connaît... pas même Adrienne... le mystère est le dernier égard que je doive à madame de Bouillon.

ADRIENNE, *levant les yeux et l'apercevant*. Maurice!

MAURICE. Adrienne!

ADRIENNE. Vous! ici!

MAURICE. J'étais arrivé le premier, ou peu s'en faut, pour ne rien perdre de vous!

ADRIENNE. Miséricorde! on vous aura pris pour un clerc de procureur!

MAURICE. Soit! ceux-là s'y connaissent aussi bien que d'autres; car, au nom seul d'Adrienne, ils tressaillent et crient : Bravo! Mais la toile s'était levée, je ne voyais que le grand vizir et son confident.

ADRIENNE. Patience!

MAURICE. Je n'en ai pas quand je suis si près et si loin de vous... J'ai aperçu une petite porte par laquelle venait de passer une façon de gentilhomme... Puisqu'il entrait, j'en pouvais faire autant... On ne passe pas! Que demandez vous?

— Mademoiselle Lecouvreur..... J'ai à lui parler..... Elle m'attend...

ADRIENNE. Imprudent!.. me compromettre!

MAURICE. En quoi? Parce qu'on n'est pas gentilhomme de la chambre, on n'a pas le droit de vous admirer de près... Il faut, à l'écart, dans un coin de la salle, frémir ou sangloter, sans vous remercier de ce cœur que vous avez fait battre ou de cette tête que vous avez exaltée... Il aurait fallu attendre jusqu'à ce soir pour vous dire : Adrienne, je t'aime!

ADRIENNE, *mettant un doigt sur sa bouche.* Silence! (*Lui montrant son costume.*) Roxane va vous entendre! Mais, avant que je vous renvoie, dites-moi bien vite, car à peine ce matin ai-je pu vous entrevoir..... avez-vous fait de bien belles actions?.. me rapportez-vous quelque beau trait bien héroïque?

MAURICE. Ah! s'il n'avait tenu qu'à moi!..

ADRIENNE. Vous êtes trop difficile! Votre jeune général, le comte de Saxe, dont on dit tant de bien, et que je voudrais bien voir, est-il satisfait de vous, Monsieur?

MAURICE. Oh! le comte de Saxe est plus difficile encore que moi... Mais enfin, je ne l'ai pas quitté et j'ai été blessé!

ADRIENNE. Près de lui?

MAURICE. Très-près.

ADRIENNE. C'est bien! l'idée seule de vous savoir blessé me fait frémir, et cependant il me semble qu'en suivant les périls, vous suivez votre route; que les chemins qui s'élèvent sont les vôtres!.. Je vous ai déjà vu l'épée à la main, et quand je vous écoute, quand vous me racontez, en riant, quelqu'une de vos actions de guerre... ne vous moquez pas de mes présages... je devine en vous un grand homme, un héros!

MAURICE. Enfant!

ADRIENNE. Oh! je m'y connais! je vis au milieu des héros de tous les pays, moi! Eh bien! vous avez dans l'accent, dans le coup d'œil, je ne sais quoi qui sent son Rodrigue et son Nicomède... aussi, vous arriverez!

MAURICE. Vous croyez?

ADRIENNE. Vous arriverez!... je saurai bien t'y forcer.

MAURICE. Comment?

ADRIENNE. Je vous vanterai tant le comte de Saxe, votre jeune compatriote, dont toutes ces dames raffolent, qu'il faudra que vous l'égaliez, ne fût-ce que par jalousie!

MAURICE, *souriant.* Je n'ai pas idée que je sois jamais jaloux de lui!

ADRIENNE. Présomptueux! mais avez-vous vu le ministre?

MAURICE. Pas encore, mais je vais lui écrire.

ADRIENNE. Oh! non, n'écrivez pas!

MAURICE. Pourquoi?

ADRIENNE. Parce que, vous savez... l'orthographe...

MAURICE. Eh bien?

ADRIENNE. Eh bien! la première lettre de vous que j'ai reçue était bien chaleureuse, bien tendre, et elle m'a touchée profondément, mais en même temps elle m'a fait rire aux larmes... une orthographe d'une invention!

MAURICE. Qu'importe? je ne veux pas être de l'Académie.

ADRIENNE. Ce n'est pas cela qui vous en empêcherait. Mais vous savez bien que je me suis chargée de faire votre éducation, mon Sarmate, de vous polir l'esprit...

MAURICE. Et moi, je n'ai point oublié mes promesses! que de fois, là-bas, j'ai appris des scènes de Corneille!

ADRIENNE, *avec admiration.* Vous pensiez à Corneille?

MAURICE. Non pas à lui, mais à vous, qui l'interprétez si bien!

ADRIENNE. Et ce petit exemplaire de La Fontaine, que je vous avais donné en partant?

MAURICE. Il ne m'a jamais quitté... il était là, toujours là... à telles enseignes qu'il m'a sauvé une balle dont il a gardé l'empreinte... voyez plutôt?

ADRIENNE. Et vous l'avez lu?

MAURICE. Ma foi, non!

ADRIENNE. Pas même la fable des Deux Pigeons, que je vous avais recommandée?

MAURICE. C'est vrai... mais, pardonnez-moi, ce n'est qu'une fable.

ADRIENNE, *d'un air de reproche.* Une fable! vous ne voyez là qu'une fable!

(*Récitant.*)
Deux pigeons s'aimaient...
(*Avec expression.*)
D'amour tendre.

MAURICE. Comme nous!

ADRIENNE.

L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays!

MAURICE. Comme moi!

ADRIENNE.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux!
Non pas pour vous, cruel!

MAURICE. Est-ce qu'il y a cela?

ADRIENNE, *continuant.*

Hélas! dirai-je, il pleut!
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste!

MAURICE, *vivement.* Le reste! ah! après? après?

ADRIENNE, *souriant.* Après? (*Avec finesse.*) Ah! cela vous intéresse donc, Monsieur? et si je vous disais les malheurs de celui qui s'éloigne... et plus encore, ingrat, les tourments de celui qui reste... (*Vivement.*) Non, non!

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines!
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager!
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout... comptez pour rien le reste.

MAURICE. Ah! quand c'est vous qui lisez, quelle différence! c'est bien mieux que La Fontaine!

ADRIENNE. Impie!

MAURICE. A votre voix, mon cœur s'ouvre, mon intelligence s'élève, tout me devient facile!

ADRIENNE, *souriant.* Tout!.. même l'orthographe!

MAURICE. A quand ma première leçon?

ADRIENNE. Ce soir, après le spectacle, venez me chercher... voici mon entrée.

MAURICE. Adieu!

ADRIENNE. Vous allez dans la salle?.. (*Vivement.*) Vous m'écouterez... (*Avec tendresse.*) Tu me regarderas?

MAURICE. Aux premières, à droite.

ADRIENNE. Que je vous voie bien! que je vous adresse tous mes vers! je tâcherai d'être belle! oh! oui, je serai belle! (*Elle sort par la première porte à gauche.*)

MAURICE, *sortant par la droite.* A ce soir!

—

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE JOUVENOT, LE PRINCE DE BOUILLON, *sortant par la seconde porte à gauche.*

LE PRINCE, *avec agitation.* Merci, Mademoiselle, merci, je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu!..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *vivement.* C'était donc vrai!

LE PRINCE, *avec humeur.* Que trop!..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *riant.* Voyez le hasard! enchantée de vous avoir été agréable!

LE PRINCE. Ah! vous appelez cela agréable!... (*Avec colère.*) Eh bien! oui!... car je ne désirais qu'une occasion de rompre avec elle.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Il fallait donc le dire!.. si j'avais su plus tôt que cela vous fît plaisir!..

LE PRINCE, *avec impatience.* Eh! Mademoiselle!

—

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE JOUVENOT, *va s'asseoir devant la cheminée du fond et se chauffe les pieds*, LE PRINCE, L'ABBÉ, *entrant vivement par la seconde porte à droite et se retournant avec agitation.*

LE PRINCE, *courant à lui.* Ah! c'est toi, l'abbé!.. (*S'efforçant de rire.*) Viens donc recevoir mes consolations... ou plutôt me prodiguer les tiennes.

L'ABBÉ. Comment cela?

LE PRINCE. L'aventure la plus piquante pour nous deux...

L'ABBÉ, *à part.* Est-ce qu'il s'agit de sa femme?

LE PRINCE. Pour toi, d'abord... tu sais notre pari de tantôt, ces deux cents louis... au sujet du comte de Saxe....

L'ABBÉ, *vivement.* Le comte de Saxe... je viens de me rencontrer nez à nez avec lui... comme il sortait de ce foyer... il y vient donc?

LE PRINCE, *vivement.* Preuve de plus!.. et j'aurais, parbleu, bien vou u le voir.

L'ABBÉ. Nous le trouverons au numéro trois des premières loges.

LE PRINCE. A merveille! il s'agissait de découvrir sa passion régnante...

L'ABBÉ. Oui, vraiment...

LE PRINCE. Je n'ai pas été loin pour cela... (*Montrant mademoiselle Jouvenot.*) Tout m'a si bien secondé qu'il ne te reste plus, mon cher, qu'à t'exécuter.

L'ABBÉ. Sur le vu des preuves...

LE PRINCE. C'est bien ainsi que je l'entends... lis d'abord et dis-moi ton avis sur ce billet d'invitation... tiens... (*Le lui donnant.*) Il n'est pas long, mais clair et précis!..

L'ABBÉ, *lisant.* « Pour des motifs politiques que vous con-
« naissez mieux que personne, on désire vous entretenir ce
« soir à dix heures, dans le plus rigoureux tête-à-tête, en
« ma petite maison de la rue Grange-Batelière, que j'ai fait
« dernièrement meubler! Amour et discrétion! — Signé
« CONSTANCE! »

LE PRINCE, *avec colère.* La signature de la perfide Duclos.

L'ABBÉ, *avec étonnement. Constance!*

LE PRINCE, *avec impatience.* Eh oui! vraiment! le nom ne fait rien à la chose!.. Je tiens ce billet de Pénélope, sa femme de chambre.

L'ABBÉ. Qui vous l'a remis?

LE PRINCE. Ou plutôt vendu à un taux d'autant plus exorbitant...

L'ABBÉ. Qu'ici ces valeurs-là ne sont pas rares!

LE PRINCE, *qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre, parlant à un domestique.* Ce billet au numéro trois des premières, sans dire de quelle part. (*Revenant près de l'abbé* (1). Et maintenant, mon cher abbé, j'ose compter sur toi!..

L'ABBÉ. Et pourquoi?

LE PRINCE. Pour te rendre témoin d'un éclat que je me dois à moi-même; je veux d'abord ce soir tout briser chez elle.

(1) L'abbé, le prince.

L'ABBÉ. C'est du plus mauvais goût pour un abbé et un savant!

LE PRINCE. Quand la science est trahie!..

L'ABBÉ. La science doit savoir se taire!.. Le bruit est permis au comte de Saxe... à un soldat, mais à vous, presque parent de la reine... à vous, un homme marié, ce serait un scandale...

LE PRINCE. On saura toujours l'anecdote... parce qu'ici, au Théâtre-Français... Tiens, (*Montrant mademoiselle Jouvenot, qui est à la cheminée.*) voilà déjà mademoiselle Jouvenot qui n'a encore vu personne, et qui peut-être a déjà trouvé moyen de le dire.

L'ABBÉ. Prévenez-la... Racontez l'histoire à tout le monde!.. Faites mieux encore... une vengeance digne de vous... Les deux amants n'avaient-ils pas résolu de passer cette soirée dans le plus rigoureux tête-à-tête, dans cette petite maison qui vous appartient?

LE PRINCE. Je le crois bien! louée et meublée à mes frais.

L'ABBÉ. Raison de plus!... je ferais comme chez moi... un souper galant, délicieux, où j'inviterais ce soir toute la Comédie française, toutes ces dames.

LE PRINCE, *secouant la tête.* Un souper galant... délicieux...

L'ABBÉ. C'est moi qui paie, j'ai perdu le pari.

LE PRINCE, *vivement.* C'est juste!

L'ABBÉ. Au lieu du tête-à-tête, une surprise... un coup de théâtre, tableau mythologique.

LE PRINCE. Mars et Vénus.

L'ABBÉ. Surpris par... (*S'interrompant.*) Ballet-comédie, vengeance en un acte! Vous, de votre côté, allez faire vos invitations.

LE PRINCE. Toi, du tien, le plus grand secret avec la Duclos... et nous aurons ce soir un succès d'enthousiasme. (*On entend un grand bruit de bravos.*) Tiens, nous y sommes déjà...

MICHONNET, *entrant* (1). Eh! oui, c'est Adrienne! Entendez-vous, toute la salle applaudit; mademoiselle Duclos ne sait déjà plus où elle en est.

LE PRINCE, *applaudissant.* Bravo! cela commence.

MICHONNET. Que dit-il?

LE PRINCE, *avec colère.* Bravo!.. bravo!.. bravo, Adrienne! (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

MICHONNET, *montrant le prince.* Jusqu'à celui-ci, qu'elle a gagné et subjugué... Une preuve pareille de tact et de goût! (*A part.*) Je ne l'en aurais pas cru capable.

—

SCÈNE VIII.

MICHONNET, *seul, écoutant vers la gauche.* Ah! nous voilà au monologue, et maintenant quel silence! comme elle les tient tous enchaînés à sa parole! (*Comme s'il l'entendait.*) Bien! bien! pas si vite, mon Adrienne! c'est cela! Ah! quel accent, comme c'est vrai! Applaudissez donc, imbéciles!.. (*On applaudit.*) C'est bien heureux!.. divine!.. divine!.. (*Avec jalousie.*) Ah! elle l'a aperçu, c'est évident, il est dans la salle! et penser que c'est pour un autre qu'elle joue ainsi! qu'elle le regarde en ce moment! qu'elle puise dans ses yeux tout ce génie!.. c'est horrible! (*Entendant un vers.*) Comme c'est dit... c'est délicieux... je deviens fou, je ris, je pleure... je meurs de douleur et de joie! Oh! Adrienne, en t'écoutant, j'oublie tout, même ma jalousie, même... (*Cherchant autour de lui.*) même les accessoires... où donc est la lettre de Fatime? je la tenais tout à l'heure!.. est-ce que je l'aurais perdue? Pour la première fois, depuis vingt ans, il y aurait erreur ou omission par ma faute... c'est qu'une lettre turque n'est pas comme une autre, cela

(1) Michonnet, le prince, l'abbé.

ne se remet point par la petite poste. (*Il cherche dans la table, à droite.*)

—

SCÈNE IX.

MAURICE, *entrant par la porte de droite et se dirigeant vers la gauche*, MICHONNET, *à la table, à droite.*

MAURICE, *au fond.* Par saint Arminius, mon patron, maudit soit le duché de Courlande!

MICHONNET, *cherchant toujours.* Ah! dans ce tiroir.

MAURICE, *toujours au fond.* Manquer à mon rendez-vous avec Adrienne... jamais!.. et d'un autre côté, ce billet que la Duclos vient de m'envoyer au nom de la princesse... comment m'a-t-elle découvert au fond de cette loge?.. et comment la faire attendre toute la nuit hors de son hôtel, dans cette petite maison où elle ne vient que pour moi, pour mes intérêts, pour cette réponse du cardinal de Fleury? et puis, impossible de prévenir madame de Bouillon, tandis qu'Adrienne, cette pauvre Adrienne, si je pouvais lui parler et lui dire... non pas tout... mais l'essentiel. (*Il dirige ses pas vers la gauche.*)

MICHONNET, *toujours à la table, à droite.* Où allez-vous, Monsieur?

MAURICE. Je voudrais parler à mademoiselle Lecouvreur.

MICHONNET, *à part.* Encore un! et quel air agité! (*Haut.*) Impossible, Monsieur, elle est en scène...

MAURICE. Quand elle en sortira...

MICHONNET. Elle n'en sortira plus.

MAURICE, *à part.* Nouveau contre-temps!.. (*A Michonnet.*) Et veuillez me dire, Monsieur?...

MICHONNET. Pardon, Monsieur, d'autres devoirs... (*Apercevant Quinault, qui vient de la droite et traverse le théâtre.*) Acomat, mon bon, je veux dire monsieur Quinault, voulez-vous remettre à Zatime sa lettre pour Roxane, sa lettre du quatrième acte?

QUINAULT, *avec fierté.* Moi!.. Je vous trouve plaisant!.. Pour qui me prenez-vous?

MICHONNET. Pardon!.. Veuillez dire seulement à mademoiselle Jouvenot de ne pas entrer en scène sans prendre sa lettre, qui est là sur cette table...

QUINAULT. C'est bon!.. c'est bon!.. on le lui dira. (*Il entre sur le théâtre, à gauche, pendant que Maurice redescend vers la droite.*)

MICHONNET, *se levant de la table, en riant.* Il n'est pas de bonne humeur, je comprends... Roxane va trop bien! ah! Duclos, qui entre en ce moment... (*S'approchant de la gauche.*) Oui, évertue-toi, pauvre fille... pleure... crie!.. tu aimes mieux chanter?.. chante!.. Tu as beau faire, tu es vaincue!..

MAURICE, *qui s'est assis à droite, près de la table, prend le parchemin que Michonnet vient d'y placer et le déroule avec curiosité.*) Rien d'écrit! Ah! palsambleu! à mon secours les ruses de guerre! (*Il écrit quelques mots au crayon et roule le parchemin, qu'il remet sur la table.*)

MICHONNET, *regardant toujours du côté du théâtre, à gauche.* Adrienne reprend... elle parle à Bajazet, et sa voix est d'une douceur... Ah! si j'étais sociétaire, je jouerais peut-être les amoureux... On est toujours jeune quand on est sociétaire... Je l'entendrais me dire :

Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime!

MADEMOISELLE JOUVENOT, *sortant vivement de la coulisse, à gauche.* Eh bien! Michonnet, ma lettre?.. ma lettre pour Roxane, où en est-elle?

MICHONNET. Là... sur cette table... Est-ce que Quinault ne vous l'a pas dit?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Eh! non, vraiment!.. Il est si bon camarade!

MAURICE, *présentant à mademoiselle Jouvenot le parchemin roulé.* Voici, Mademoiselle.

MADEMOISELLE JOUVENOT, *lui faisant la révérence.* Merci, Monsieur. (*Le regardant en sortant.*) Voilà un officier qui est fort bien, mais très-bien!

MICHONNET. Eh bien! votre entrée?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ah! (*Elle sort par la coulisse, à gauche du spectateur.*

MAURICE, *à part, la suivant des yeux.* Elle aura mes deux mots de la main même de Zatime... et saura que je ne peux la venir chercher ce soir... Mais demain!.. demain!.. ô mon grand-duché de Courlande, vous ne valez pas ce que vous me coûtez!.. Allons à la rue Grange-Batelière. (*Il sort par la porte à droite.*)

MICHONNET, *regardant toujours par la gauche.* Zatime entre en scène... Bon! elle n'a pas la lettre... Si! elle l'a... elle la remet à Roxane... Dieu! quel effet!.. elle a tressailli... elle se soutient à peine!.. et son émotion est telle, qu'en lisant le billet, son rouge lui est tombé du visage... C'est admirable!... (*Les applaudissements éclatent avec force.*) Oui, oui... frappez des mains... Bravo! bravo! c'est cela!.. sublime! admirable!

—

SCÈNE X.

(Les acteurs entrent vivement par les deux portes de gauche et se rangent dans l'ordre suivant :)

MADEMOISELLE DANGEVILLE, POISSON, LE PRINCE, L'ABBÉ, QUINAULT, JOUVENOT. *Les autres acteurs et seigneurs vont et viennent au fond, ainsi que Michonnet.*

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Je ne sais pas ce qu'ils ont ce soir, ils applaudissent tous comme des fous.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ils se trompent, ma chère... ils se croient déjà aux *Folies amoureuses.*

L'ABBÉ, *entrant.* C'est superbe!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. C'est absurde!..

POISSON. Ça me fait rire...

QUINAULT. Ça me fait mal.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Pauvre homme!

LE PRINCE. Le fait est que jamais je n'ai rien entendu de plus beau... et je m'y connais!

ADRIENNE, *entrant avec agitation par la gauche, à part.* Après deux mois d'absence... ah! c'est bien mal!.. Allons, du courage!

LE PRINCE. (1) Et du plaisir!... Vous êtes des nôtres.

L'ABBÉ. Je venais l'inviter.

ADRIENNE. Moi!

L'ABBÉ. Au joyeux souper où nous avons toute la Comédie française... toutes ces dames.

ADRIENNE. Impossible!

MADEMOISELLE JOUVENOT, *qui est descendue à gauche.* Par fierté?

ADRIENNE, *avec bonté.* Oh! non... mais je n'ai pas le cœur à la joie.

L'ABBÉ. Raison de plus pour vous égayer... Un souper charmant! où nous vous offrirons ce qu'il y a de mieux (*Montrant les acteurs.*) dans les arts, (*Montrant le prince.*) à la cour, (*Se montrant lui-même.*) dans le clergé... et dans l'épée... Le jeune comte de Saxe est des nôtres! c'est le héros de la fête!

(1) L'abbé, Adrienne, le prince.

ADRIENNE, *vivement*. Lui que je désirais tant connaître!

LE PRINCE. En vérité!

ADRIENNE. Une demande que j'avais à lui présenter... un lieutenant dont je voulais faire un capitaine.

L'ABBÉ. Nous vous plaçons à table à côté de lui... et votre protégé est colonel... au dessert.

ADRIENNE. Ah! ce serait bien tentant... Mais la tragédie finira tard.... je serai fatiguée... Je n'ai pas de cavalier...

L'ABBÉ ET LE PRINCE, *présentant la main*. En voici!

ADRIENNE. Je n'en veux pas!

LE PRINCE, *vivement*. Eh bien, vous viendrez seule; vous connaissez la petite maison... de la Duclos...

ADRIENNE. Ma voisine! ce beau jardin...

LE PRINCE. Dont le mur fait face au vôtre! Voici la clé de la rue... quelques pas seulement...

ADRIENNE. C'est quelque chose...

L'ABBÉ, *vivement*. Vous acceptez?

ADRIENNE. Je n'ai pas dit cela!

LE PRINCE. Monsieur Michonnet sera aussi des nôtres...

MICHONNET. Comment donc, monsieur le prince, dès que mon spectacle de demain sera fait... (*A part, regardant Adrienne.*) Passer toute la soirée avec elle...

ADRIENNE, *à part*. Oui, je m'occuperai encore de lui, l'ingrat!.. ce sera là ma vengeance!

L'AVERTISSEUR, *en dehors*. Le cinquième acte qui commence.

ADRIENNE. Adieu, adieu, Messieurs. (*Elle sort par la gauche.*)

MICHONNET. Allons, Messieurs... allons, Mesdames...

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *à l'abbé*. Un mot seulement, l'abbé. Pourrais-je, pour me donner la main, amener quelqu'un?...

L'ABBÉ, *riant*. Le prince de Guéménée?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Du tout.

L'ABBÉ, *de même*. Un autre?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Fi donc! un tête-à-tête! Pour qui me prenez-vous?.. J'en amènerai deux...

L'ABBÉ, *riant*. A merveille!..

MADEMOISELLE JOUVENOT. Et notre toilette pour ce soir... et nos voitures, où seront-elles?

L'ABBÉ. On songera à tout... et de plus on vous promet... ce qu'on ne vous a pas dit... une surprise, un secret.

MESDEMOISELLES JOUVENOT, DANGEVILLE ET TOUTES LES AUTRES ACTRICES, *accourant et entourant l'abbé*. Ah! qu'est-ce donc... qu'est-ce donc?

L'ABBÉ. Je ne puis rien dire... vous verrez... vous saurez...

MICHONNET, *criant*. Le cinquième acte! voilà l'idée seule d'une fête qui bouleverse tout dans nos coulisses... on ne s'y reconnaît plus... A votre réplique. . à vos rôles... (*A l'abbé et au prince.*) Et vous, Messieurs, je suis obligé de vous exiler! (*Il se pose entre les seigneurs et les actrices, qu'il sépare, et d'un ton tragique :*)

Qu'à ces nobles seigneurs le foyer soit fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé!

(*Les seigneurs et les actrices se mettent à rire, et la toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon élégant dans la petite maison de la rue Grange-Batelière; porte au fond, vers la gauche, et en pan coupé, une porte, vers la droite, également en pan coupé; une croisée vitrée donnant sur un balcon; sur le premier plan, à gauche, un panneau secret, au second plan, une table, sur laquelle est un flambeau à deux branches avec des bougies allumées, sur le premier plan, à droite, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, *seule*. Louis XIV disait : J'ai failli attendre!.. et moi, princesse de Bouillon, petite-fille de Jean Sobiesky... j'attends! (*Souriant.*) J'attends réellement... je ne peux pas me le dissimuler!.. La Duclos m'a pourtant fait dire que son petit billet avait été remis au comte de Saxe lui-même dans une loge où il était seul... (*Réfléchissant.*) Seul!.. est-ce bien vrai? N'est-ce pas pour une autre qu'il manque à ce rendez-vous, où je suis venue, où me voici!.. On peut pardonner une infidélité, cela souvent ne dépend pas de nous; une impolitesse... jamais! Je n'ai pas été en ma vie une seule fois impertinente sans y avoir tâché... et réussi... (*Se levant avec impatience.*) Onze heures!... Monsieur le comte, vous arriviez le premier l'année dernière; voilà une heure de retard qui me prouve que j'ai un an de plus! Malheur à elle, malheur à vous de me l'avoir rappelé! Je venais ici avec empressement, avec impatience, pour vous sauver, et vous me laissez le temps de réfléchir que je puis également vous perdre, que votre fortune politique est entre mes mains... c'est plus qu'ingrat, c'est maladroit... (*Se levant et marchant vers le fond.*) Allons!

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MAURICE, *entrant par le fond.*

LA PRINCESSE, *apercevant Maurice, qui vient d'entrer doucement derrière elle*. Ah!.. (*Lui tendant la main.*) Vous faites bien d'arriver!

MAURICE. Mille excuses, princesse.

LA PRINCESSE, *d'un air gracieux*. Pas de reproches! d'autres ne songeraient qu'à leur dignité blessée, moi je ne songe (*Souriant.*) qu'au temps perdu sans vous voir. Il faut qu'à minuit je sois rentrée à l'hôtel.

MAURICE. Imaginez-vous qu'en quittant la Comédie française, il me sembla être suivi. Je pris plusieurs détours, plusieurs rues qui m'éloignaient de ce quartier, et je pensais avoir dérouté mes espions, lorsqu'en me retournant j'aperçus, sur ce boulevard désert, deux hommes enveloppés de manteaux qui me suivaient à distance. Que voulez-vous? leur demandai-je. Ils ne répondirent que par la fuite, et quoiqu'ils courussent bien, je n'eusse pas manqué de les poursuivre et de les assommer, sans la crainte de vous faire attendre, princesse.

LA PRINCESSE, *souriant*. Je vous en remercie!.. Cette aventure se lie peut-être à celle dont je voulais vous entretenir. J'ai été aujourd'hui, comme je vous l'avais promis, à Versailles... Marie Leckzinska, notre nouvelle reine, et comme moi Polonaise, n'a rien à refuser à la petite-fille de Sobiesky; elle a vu, à ma prière, le cardinal Fleury, elle lui a parlé de l'affaire de Courlande.

MAURICE. O bonne et généreuse princesse! Eh bien?..

LA PRINCESSE. Eh bien, le cardinal aimerait mieux ne pas accorder les deux régiments qu'on lui demande; il voudrait être agréable à la jeune reine, et en même temps ne mécontenter ni l'Allemagne ni la Russie, que vous menacez, et avec qui nous sommes en paix.

MAURICE, *avec impatience*. Son avis, alors?

LA PRINCESSE. Il n'en a pas, il n'en émet pas... et pour agir en votre faveur, sans rien faire, il vous permet seulement de lever ces deux régiments... à vos frais!

MAURICE. Cela me rassure.

LA PRINCESSE. Et moi pas!.. Avez-vous de l'argent?

MAURICE. Non!

LA PRINCESSE. Comment, alors, paierez-vous vos deux régiments?

MAURICE. Mes régiments français?

LA PRINCESSE. Oui.

MAURICE, *gaiement*. Je ne les paierai pas! si ce n'est après la victoire! Et jusque-là, soyez tranquille, je les connais!... ils se feront tuer pour moi... à crédit!

LA PRINCESSE. Très-bien! Une autre chose encore... est-il vrai que vous ayez des dettes? que vous deviez soixante-dix mille livres au comte de Kalkreutz, un Suédois, qui, en vertu d'une lettre de change, peut vous faire appréhender au corps?

MAURICE. Pourquoi cette demande?

LA PRINCESSE. Parce qu'un grand danger vous menace; l'ambassadeur russe a chargé messieurs de la police de ne pas vous perdre de vue.

MAURICE. Voilà donc pourquoi l'on m'a suivi ce soir... je suis fâché alors de n'avoir pas coupé les oreilles!

LA PRINCESSE. A ces espions?.. Mais leurs oreilles, c'est leur place! des pères de famille peut être! Fi donc!.. Mais ce n'est pas tout, l'ambassadeur moscovite veut également découvrir à tout prix ce monsieur de Kalkreutz qui doit être à Paris.

MAURICE. Et pourquoi?

LA PRINCESSE. Pour lui acheter sa créance, se mettre en son lieu et place, et vous faire mettre en prison.

MAURICE. Une belle vengeance!

LA PRINCESSE. Mieux que cela, un coup de maître; car, vous prisonnier, la Courlande, dont le souverain est en gage, est livrée aux intrigues de la Russie, les conjurés n'ont plus de chef, les troupes se dispersent.

MAURICE. C'est ma foi vrai!.. que faire!

LA PRINCESSE. J'y ai déjà pensé... J'ai obtenu de M. le lieutenant de police, qui me doit sa place, que s'il découvrait la demeure de M. de Kalkreutz, on m'en donnerait d'abord avis à moi, qui vous en préviendrai... Alors, vous irez trouver M. de Kalkreutz...

MAURICE. Pour me battre avec lui.

LA PRINCESSE. Non, mais pour prendre des arrangements. Le plus simple de tout, serait de le payer.

MAURICE. Et comment? je n'ai pas soixante-dix mille livres disponibles.

LA PRINCESSE, *avec affection*. Hélas! ni moi non plus!

MAURICE. Et d'ailleurs, je n'accepterais pas. Il n'y a donc qu'un moyen qui me convienne.

LA PRINCESSE. Lequel?

MAURICE. Laissant la Moscovie, la Suède et la police s'enlacer mutuellement dans leurs intrigues, auxquelles je n'entends rien, je pars demain.

LA PRINCESSE. Vous partez?..

MAURICE. Ce n'était pas mon dessein, mais une partie de mes recrues est déjà disséminée sur la frontière, et vos huissiers n'auront pas beau jeu contre mes houlans; c'est là que j'irai me réfugier! Le brevet que vous m'avez obtenu double les droits de mes sergents-recruteurs, qui enrôlaient déjà sans permission; jugez maintenant, avec autorisation et privilége du roi!.. Nous allons lever en masse toute la frontière... Je sais bien qu'à Versailles et ailleurs il y aura du bruit, des réclamations, l'ordre de suspendre... Je vais toujours! Des notes diplomatiques?.. j'intercepte... Des courriers?.. je les enrôle dans ma cavalerie... Et, lorsqu'enfin les chancelleries européennes seront en mesure d'échanger des protocoles, la Courlande sera envahie, et les Tartares de Menzikoff dispersés par les escadrons français : voilà mon plan!..

LA PRINCESSE. Il n'a pas le sens commun.

MAURICE. Permettez?.. S'il s'agissait de l'ordonnance d'une fête ou d'un quadrille de bal, je demanderais vos conseils; mais dès qu'il s'agit de cavalerie et de manœuvres, je prends tout sur moi... cela me regarde.

LA PRINCESSE, *s'animant*. Non, à peine arrivé, vous ne quitterez pas Paris! C'est bien le moins que vous y restiez quelques jours encore; que votre présence et votre affection me dédommagent enfin de ce que j'ai fait pour vous et des jours que je vous ai consacrés.

MAURICE. Princesse, entendons-nous? Je n'ai jamais été ingrat, et dans ce moment où je vous dois tant, manquer de franchise, serait manquer de reconnaissance; ce matin déjà, car moi je ne sais pas tromper... je voulais tout vous dire et vous avouer...

LA PRINCESSE. Que vous en aimez une autre?

MAURICE, *vivement*. Qui ne vous vaut pas, peut-être?

LA PRINCESSE, *en cherchant à se modérer*. Et quelle est-elle?.. (*Avec explosion.*) Quelle est-elle?.. Répondez... car vous ne savez pas ce dont je suis capable.

MAURICE. C'est justement pour cela que je ne veux pas vous la nommer. (*D'un ton conciliant.*) Mais au lieu d'emportement et de menaces, pourquoi ne pas se parler de franche amitié, pourquoi surtout ne pas se dire loyalement la vérité? Jamais je n'ai vu de femme plus aimable que vous, plus séduisante, plus irrésistible, et pourquoi? C'est que vos chaînes ne semblaient tressées que de fleurs, c'est que, gracieuses et légères, elles retenaient un heureux et non pas un captif... c'est que toujours prête à les briser, votre main coquette ne craignait pas d'en détacher parfois quelques feuilles.

LA PRINCESSE. Maurice!

MAURICE. J'ai juré de tout dire. C'est sous l'empire d'un pareil traité, que le plaisir, un jour, nous a souri, car ni vous ni moi, n'avions pris au sérieux un semblable sentiment, et nos liens volontaires ont eu d'autant plus de durée que chacun de nous s'était réservé le droit de les rompre; le reproche est donc injuste; où il n'y eut point de serment, il n'y a point de parjure. (*Avec chaleur.*) Il y en aurait, si je manquais à l'amitié et à la reconnaissance que je vous ai vouées. De ce côté-là, j'en jure par l'honneur, je me crois engagé. Pour le reste je suis libre.

LA PRINCESSE. Pas de me trahir, perfide!

MAURICE. Ah! prenez garde, princesse, je finis toujours par conquérir les libertés que l'on me conteste.

LA PRINCESSE. C'est ce que nous verrons, et dussé-je vous perdre vous et celle que vous me préférez; dussé-je, pour la connaître, tout sacrifier...

MAURICE. Écoutez donc... ce bruit dans la cour...

LA PRINCESSE. Un bruit de voiture!

MAURICE. Est-ce que vous attendez quelqu'un?

LA PRINCESSE. Eh! non, vraiment... Mademoiselle Duclos, qui, seule, peut venir ici, ne s'en aviserait pas, sachant que nous devions nous y trouver.

MAURICE, *à la princesse, qui s'approche de la croisée, à droite*. Voyez donc... par la fenêtre du jardin, vous qui connaissez cette maison...

LA PRINCESSE, *redescendant vivement* (1). O ciel! c'est mon mari!

MAURICE. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Le prince de Bouillon, j'en suis sûre... je l'ai vu, descendant de voiture!

MAURICE. Qu'est-ce que cela signifie?

LA PRINCESSE. Je l'ignore... Mais il n'est pas seul, d'autres personnes l'accompagnent, que la nuit ne m'a pas permis de distinguer...

MAURICE. Je les entends!... elles montent cet escalier!

LA PRINCESSE. C'est fait de moi!

(1) Maurice, la princesse.



Adrienne Lecouvreur, Acte 2, Scène 9.

MAURICE, *remontant vers le fond*. Non, tant que je serai près de vous.

LA PRINCESSE (1). Il ne s'agit pas de me défendre, mais d'empêcher que je sois vue dans cette maison!.. Si le prince, si quelqu'un au monde se doute que j'y ai mis les pieds... je suis perdue de réputation!

MAURICE. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Ils viennent... (*Montrant la porte à droite.*) Ah! de ce côté...

MAURICE. Où cela conduit-il?

LA PRINCESSE, *traversant le théâtre et s'élançant dans le cabinet à droite*. A un petit boudoir!

—

SCÈNE III.

L'ABBÉ, LE PRINCE, *entrant par le fond*; MAURICE.

LE PRINCE, *apercevant la porte à droite qui vient de se fermer*. Ah! l'on vous y prend, mon cher...

(1) La princesse, Maurice.

MAURICE, *avec trouble*. Vous ici, Messieurs?..

LE PRINCE, *riant*. J'ai vu la dame, je l'ai vue!

MAURICE. C'est une plaisanterie, sans doute!

LE PRINCE. Non, parbleu!.. la robe blanche flottante... qui disparaissait... Voici donc la Saxe aux prises avec la France...

MAURICE. Qu'est-ce que cela signifie?

L'ABBÉ. Que nous sommes au fait, mon cher comte.

LE PRINCE, *gaiement*. Et que cela ne se passera pas à huis clos, il nous faut de l'éclat et du scandale. (*Frappant sur l'épaule de l'abbé.* Nous ne sommes pas des abbés pour rien... n'est-il pas vrai?

MAURICE, *au prince avec impatience*. Eh! Monsieur, j'aurais cru, au contraire, que c'était pour vous qu'il fallait éviter le bruit... Mais puisque vous le voulez, puisque vous savez tout...

LE PRINCE, *riant*. Tout... et de plus nous avons les preuves...

MAURICE, *froidement et mettant son chapeau*. Monsieur le prince, je suis à vos ordres... Monsieur l'abbé consentira, je l'espère (le costume n'y fait rien), à nous servir de témoin, et comme il y a, je crois, un jardin, nous pouvons y descendre.



Adrienne Lecouvreur, Acte 3, Scène 10.

LE PRINCE, *riant*. A cette heure ?..

MAURICE. Il est toujours l'heure de se battre... et pourvu que nous en finissions promptement... cela doit vous convenir...

L'ABBÉ, *qui a remonté le théâtre, redescend près de Maurice* (1). Voilà où est votre erreur. Nous ne tenons pas à en finir, au contraire, nous voulons que cela dure :

Amour fidèle,
Flamme éternelle !

Comme dit l'air de Rameau ! Et par un héroïsme qui surpasse toutes les magnanimités d'opéra, M. le prince vous abandonne votre conquête !

MAURICE. Qu'est-ce à dire?

L'ABBÉ. A la condition que le traité de paix sera signé ici, à souper, à l'éclat des flambeaux !

LE PRINCE. Au bruit des verres et du champagne.

MAURICE. Est-ce de moi, Messieurs, que l'on veut rire ?

L'ABBÉ. Vous l'avez dit !

LE PRINCE. Mon seul but étant de prouver à la Duclos...

(1) Le prince, l'abbé, Maurice.

MAURICE. La Duclos...

LE PRINCE, *montrant la porte à droite*. Que je ne tiens plus à ses charmes.

L'ABBÉ. Et que si la France et la Saxe se battaient pour elle...

LE PRINCE. Et pour sa vertu...

L'ABBÉ. Ce serait là une querelle d'Allemand que monsieur le prince ne se pardonnerait jamais... Ah ! ah ! ah !

LE PRINCE, *riant aussi*. Ah ! ah ! ah ! c'est drôle, n'est-il pas vrai ?.. Et loin de rire... comme nous... vous avez un air étonné...

MAURICE. Oui, d'abord... Mais, maintenant, cela me paraît en effet si original. .

LE PRINCE. N'est-ce pas ?.. Ah ! ah ! m'enlever la Duclos... de mon consentement... un service d'ami !..

L'ABBÉ. Et vous ne refuserez pas, en nouveaux alliés, de vous donner la main...

MAURICE. Non, parbleu ! voici la mienne...

LE PRINCE, *déclamant*.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

L'ABBÉ, *riant*. Et si, pour ratifier le traité, il vous faut un

notaire, je vais chercher celui de la Comédie française! et d'autres témoins encore! (*Il sort par le fond.*)

MAURICE, *étonné*. Que dit-il?

LE PRINCE, *riant*. Vous ne vous doutez pas de la brillante compagnie qui vous attend dans ma petite maison... ou plutôt dans la vôtre... car, ce soir, vous êtes le maître, le héros de la fête; à vous les honneurs!

MAURICE, *avec embarras*. C'en est trop, prince!

LE PRINCE. Sans compter une nouvelle surprise que nous vous préparons, une jeune dame charmante, qui désirerait ardemment vous connaître, et l'abbé, qui est maître des cérémonies, est allé lui donner la main pour vous la présenter avant le souper!

MAURICE, *avec embarras*. C'est moi qui vous prierai de me conduire vers elle... (*A part, regardant à droite.*) Pourvu que d'ici là je puisse délivrer ma captive et la soustraire à tous les regards! (*Il s'approche de la croisée à droite, qui est restée ouverte, et regarde dans le jardin.*)

—

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, *donnant la main à* ADRIENNE, *et entrant par le fond;* LE PRINCE, *allant au-devant d'elle;* MAURICE, *regardant par la croisée, qui est au second plan, à droite.*

LE PRINCE, *à Adrienne*. Arrivez donc! M. le comte de Saxe est là qui vous attend avec impatience...

L'ABBÉ. Eh! mais, ma toute belle, vous tremblez?

ADRIENNE. Cela est vrai... la présence d'un homme illustre m'émeut toujours malgré moi.

LE PRINCE, *s'approche de Maurice, qui est toujours près du balcon, et lui dit:* Mademoiselle Lecouvreur.

MAURICE, *à ce nom, se retourne vivement*. O ciel!

ADRIENNE, *levant les yeux, et regardant Maurice, poussant un cri*. Ah! (*Le prince a passé près de la fenêtre à droite, qui était ouverte, et qu'il referme; l'abbé est remonté au fond, à gauche, vers la table, sur laquelle il place son chapeau et ses gants. Les acteurs sont dans l'ordre suivant: l'abbé, Adrienne, Maurice, le prince.*)

MAURICE, *à part*. C'est elle!

ADRIENNE, *le regardant*. Le comte de Saxe... ce héros... ce n'est pas possible... (*Elle s'avance vers lui.*)

MAURICE, *à voix basse, et lui saisissant la main*. Tais-toi!

ADRIENNE, *poussant un cri de joie, et portant la main à son cœur*. C'est lui!

LE PRINCE, *qui a refermé la fenêtre et qui revient se placer entre eux*. Eh! mais qu'avez-vous donc?

ADRIENNE. Une surprise... bien naturelle... monsieur le comte, que je croyais n'avoir jamais rencontré, m'était connu.. mais beaucoup... (*Le regardant avec expression.*) beaucoup!

L'ABBÉ, *gaiement*. De vue!..

ADRIENNE, *vivement*. Non! je lui avais même parlé

LE PRINCE. Où donc?

MAURICE, *vivement*. Au bal de l'Opéra!..

LE PRINCE, *riant*. Un déguisement.

ADRIENNE. Monsieur le comte les aime, les déguisements! je ne le croyais pas!

MAURICE. J'avais peut-être des raisons!.. et si je vous en faisais juge, Mademoiselle...

L'ABBÉ. Cela se trouve bien, Adrienne a aussi une demande à vous adresser.

MAURICE. A moi!

LE PRINCE. C'est là seulement ce qui l'a décidée à venir avec nous! une pétition à vous présenter en faveur d'un petit lieutenant.

L'ABBÉ. Dont elle veut faire un capitaine!

MAURICE, *avec émotion*. En vérité!.. vous, Mademoiselle, vous vouliez...

ADRIENNE. Oui... mais je n'ose plus..

MAURICE. Et pourquoi?..

ADRIENNE. Pauvre officier... je croyais qu'il n'avait que la cape et l'épée, et peut-être n'a-t-il pas besoin de moi pour faire son chemin.

MAURICE. Ah! quel qu'il soit, votre protection doit toujours lui porter bonheur!

ADRIENNE. Je verrai alors... je prendrai des informations, et s'il mérite réellement l'intérêt qu'on lui porte...

LE PRINCE. Vous aurez le temps de parler de lui à table..; nous vous mettrons à côté l'un de l'autre... (*Remontant le théâtre et revenant se placer entre Adrienne et l'abbé* (1).) L'abbé, toi, le grand ordonnateur, veille au souper.

L'ABBÉ. Les fruits et les bouquets, cela me regarde. (*Il sort par la porte du fond, à gauche.*)

LE PRINCE. Moi, je me charge d'un soin plus important... je crains que quelque fugitive ne veuille nous échapper... avant le souper.

ADRIENNE, *gaiement*. Ce n'est pas moi, je vous le jure!

LE PRINCE, *souriant*. Pour plus de sécurité... je vais moi-même donner la consigne: fermer toutes les portes, et nul ne sortira avant le jour! (*Il sort, comme l'abbé, par la porte du pan coupé, à gauche.*)

MAURICE, *à part, regardant la porte à droite*. O ciel! que devenir!

—

SCÈNE V.

ADRIENNE, MAURICE.

ADRIENNE, *les regardant sortir, puis portant la main à son front*. Ah! j'en doute encore!.. vous le comte de Saxe! Parlez?.. parlez?.. que je sois bien sûre que c'est lui qui m'aime et que pourtant c'est toujours toi!

MAURICE. Mon Adrienne!

ADRIENNE, *avec explosion*. Maurice! mon héros, mon dieu, vous que j'avais deviné...

MAURICE, *lui faisant signe de se taire*. Silence!.. (*A part, regardant à droite.*) Ah! quel dommage que l'autre soit là. (*A demi-voix.*) Ce mystère qui cachait notre bonheur est plus que jamais nécessaire.

ADRIENNE, *vivement*. Ne craignez rien! mon amour est si grand, que l'orgueil lui-même n'y peut rien ajouter. Ne parlait-on pas d'une entreprise nouvelle? de Moscovites que vous vouliez battre? d'un duché de Courlande que vous vouliez conquérir à vous tout seul? Bien, Maurice, bien! je comprends qu'au milieu des grands intérêts qui s'agitent auprès des graves conseillers ou des vieux ministres qu'il vous faut gagner, l'amour d'une pauvre fille comme moi puisse vous faire du tort.

MAURICE, *vivement*. Non, non, jamais!

ADRIENNE. Je me tairai, je me tairai. (*Montrant son cœur.*) Je renfermerai là mon ivresse et ma fierté; je ne me vanterai pas de votre amour et de votre gloire; je ne vous admirerai que tout haut, comme tout le monde: ils célébreront vos exploits, mais vous me les raconterez, à moi! ils diront vos titres, vos grandeurs, et vous me direz vos peines! Ces ennemis que font naître les succès, ces haines jalouses qui s'attaquent aux héros, comme à nous autres artistes, vous me confierez tout; je vous consolerai, je vous dirai. Courage, marchez au but qui vous attend! donnez à la France une gloire qu'elle vous rendra! donnez-leur à tous

(1) L'abbé, le prince, Adrienne, Maurice.

vos talents et votre génie, je ne te demande, moi, que ton amour!

MAURICE, *la pressant contre son cœur.* O ma protectrice! ô mon bon ange! (*Regardant autour de lui.*) Défends-moi toujours!

ADRIENNE. Oui, toujours, et aujourd'hui même, désolée de ne pouvoir passer cette soirée avec vous, c'est encore à vous que je pensais. C'est en votre faveur que je voulais solliciter ce comte de Saxe que l'on disait si aimable. Oui, Monsieur, coquette par amour, je venais ici avec le dessein de le charmer, de le séduire... c'était là, c'est encore mon projet! y réussirai-je?

MAURICE. Enchanteresse! comment vous résister! mais ce comte de Saxe, que, sans le connaître, vous vouliez séduire...

ADRIENNE, *souriant.* C'est vrai! Et même dans les plus grands périls, voyez, Monsieur, combien vous êtes heureux! vous étiez le seul homme pour qui je vous aurais trahi.

MAURICE. Et vous la seule que je ne trahirai jamais!

ADRIENNE. J'y compte bien. Je crois à la foi des héros! Silence, on vient.

—

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, *portant une corbeille de fleurs et sortant avec Michonnet par la porte du pan coupé, à gauche;* ADRIENNE, MAURICE.

L'ABBÉ, *tenant une corbeille de fleurs qu'il va placer sur la table, à gauche, et s'adressant à Michonnet tout en faisant des bouquets.* J'en suis fâché pour vous, mon cher Michonnet, mais c'est la consigne, une fois entré, on ne sort plus.

MICHONNET. J'espérais cependant pour un instant, et par votre protection...

L'ABBÉ. Moi, je ne m'occupe que des bouquets pour les dames... c'est M. le prince qui est gouverneur de la place, il a fermé lui-même toutes les portes de la citadelle... et il en garde les clés!

MICHONNET. C'est pour affaire urgente... pour mon répertoire.

ADRIENNE. Pauvre homme! il ne rêve qu'à cela, même la nuit.

MICHONNET. Une indisposition fait changer mon spectacle de demain, et je voudrais courir chez mademoiselle Duclos, avant qu'elle ne fût couchée.

L'ABBÉ, *arrangeant ses bouquets, à gauche, près de la table.* Ah bah!

MICHONNET. Lui demander si elle pourrait me jouer demain Cléopâtre.

L'ABBÉ, *de même.* N'est-ce que cela?

MAURICE, *à part.* O ciel!

L'ABBÉ. Vous n'avez pas besoin de vous déranger, mademoiselle Duclos soupe avec nous.

MICHONNET. Vraiment! je reste, alors.

L'ABBÉ. C'est la reine de la soirée, demandez à M. le comte de Saxe?

MICHONNET, *le regardant avec surprise et respect.* Il serait possible! quoi! c'est là M. le comte de Saxe... lui-même?

ADRIENNE, *présentant Michonnet au comte.* Monsieur Michonnet! notre régisseur général et mon meilleur ami.

MICHONNET, *passant près de Maurice* (1). C'est Monsieur, si je ne me trompe, que j'ai eu le plaisir de voir ce soir au foyer de la Comédie française. (*A Adrienne.*) Je crois même... c'est singulier... qu'il te demandait?

(1) L'abbé, *à la table, au fond,* Adrienne, Michonnet, Maurice.

ADRIENNE, *vivement.* Il ne s'agit pas de moi, mais de Cléopâtre et de mademoiselle Duclos.

MICHONNET. C'est vrai, et dès que vous m'assurez qu'elle est ici...

L'ABBÉ, *quittant la table à gauche et venant se placer entre Adrienne et Michonnet, et tournant des rubans autour d'un bouquet* (1). Nous sommes chez elle.. dans sa petite maison, où elle avait, pour ce soir, donné rendez-vous à M. le comte.

ADRIENNE. Que dites-vous?

MAURICE, *voulant le faire taire.* Monsieur l'abbé!

L'ABBÉ, *toujours arrangeant des bouquets.* En tête-à-tête... Je le sais, et je commets là une indiscrétion, car nous ne devions rien dire avant souper, mais ici, entre amis, je puis vous raconter l'anecdote.

MAURICE. Et moi, je ne le souffrirai pas!

L'ABBÉ, *terminant un bouquet.* Vous avez raison, monsieur le comte la sait mieux que moi, c'est à lui de vous la dire.

MAURICE, *furieux.* Monsieur!

L'ABBÉ. Je la gâterais, tandis que le héros lui-même de l'aventure. (*A Adrienne.*) Oserai-je offrir ce bouquet à Melpomène? Ah! mon Dieu! quelle expression dans ses traits! quelle expression tragique! regardez donc vous-même, monsieur le comte! (*L'abbé retourne vers la table du fond, à gauche* (2).

MICHONNET, *avec effroi.* Adrienne, qu'as-tu donc?

ADRIENNE, *s'efforçant de sourire.* Moi? rien, vous le voyez... désolée d'avoir interrompu l'aventure que monsieur le comte nous promettait...

MAURICE, *passant près d'Adrienne* (3). Et qui ne mérite point votre attention, Mademoiselle, rien n'est plus faux.

L'ABBÉ, *redescendant près d'Adrienne.* Permettez... je ne dis pas que l'histoire soit neuve, mais elle est vraie.

MAURICE. Et moi je vous atteste...

L'ABBÉ. Vous en êtes convenu tout à l'heure devant moi... (*Faisant un pas pour sortir.*) et devant M. le prince, qui va nous la redire...

MAURICE. C'est inutile!

L'ABBÉ. C'est juste... ce pauvre prince, c'est assez d'une fois... et si le témoignage de mes yeux vous suffit...

ADRIENNE. Vous avez vu?..

L'ABBÉ, *se rapprochant de la table, à gauche.* Au moment où nous entrions dans cet appartement, mademoiselle Duclos s'enfuir... dans celui-ci... (*Montrant la porte à droite.*) où elle est encore.

MICHONNET, *à part, au fond du théâtre.* Celui-ci...

L'ABBÉ, *retournant à la table du fond, à gauche.* Ce dont vous pouvez vous assurer.

ADRIENNE. Moi! (*L'abbé vient de se rasseoir devant la table du fond, à gauche. Adrienne s'élance vers la porte à droite: Maurice, qui s'est placé devant elle, la prend par la main et la ramène au bord du théâtre.*)

MAURICE. Un mot!

MICHONNET, *qui est resté à droite, près de la porte du cabinet.* Je vais toujours m'assurer de mon répertoire. (*Il entre doucement dans l'appartement à droite pendant que Maurice et Adrienne redescendent le théâtre.*)

—

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, *près de la table, à ses bouquets;* ADRIENNE, MAURICE, *sur le devant du théâtre et tournant le dos à l'abbé.*

MAURICE, *rapidement et à voix basse.* Une intrigue politique que ni l'abbé ni le prince lui-même ne peuvent connaître

(1) Adrienne, l'abbé, Michonnet, Maurice.
(2) L'abbé, Adrienne, Michonnet, Maurice.
(3) L'abbé, Adrienne, Maurice, Michonnet.

m'a amené ici cette nuit... (*Geste d'incrédulité d'Adrienne.*) Mon avenir en dépend!

ADRIENNE, *d'un air de mépris.* Et mademoiselle Duclos...

MAURICE, *de même.* Elle n'est pas ici!.. et ce n'est pas elle que j'aime... Je le jure sur l'honneur! me crois-tu?

ADRIENNE *lève les yeux, le regarde, et, après un instant, lui dit :* Oui!

MAURICE, *lui serrant la main avec joie.* C'est bien. Il faut plus encore... il faut empêcher l'abbé d'entrer dans cette chambre ou d'entrevoir la personne qui s'y trouve, pendant que moi... (l'honneur et la loyauté me le commandent) je vais tenter, sans que nul s'en aperçoive, de protéger sa sortie, dussé-je gagner ou étrangler le concierge et faire sauter ses verrous!

ADRIENNE. Allez! je veillerai.

MAURICE, *avec transport.* Merci, Adrienne!.. merci! (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ, *toujours à table, à gauche;* ADRIENNE, *seule sur le devant du théâtre, à droite, puis* MICHONNET.

ADRIENNE. Sur l'honneur! a-t-il dit... sur l'honneur! Maurice ne pourrait pas manquer à un pareil serment... j'ai dû le croire!.. sinon... ce ne serait plus lui. .

MICHONNET, *qui vient de sortir de la porte à droite, s'avance sur la pointe du pied; il dit tout bas :* Adrienne... Adrienne... si tu savais quelle aventure...

ADRIENNE, *avec distraction.* Qu'est-ce donc?

MICHONNET, *à voix basse.* Ce n'est pas la Duclos!

ADRIENNE, *à part, avec joie.* Il me l'avait dit!

MICHONNET, *à voix haute et riant.* Ce n'est pas la Duclos!

L'ABBÉ, *se levant de la table et s'avançant vivement.* Comment, ce n'est pas elle?

MICHONNET, *allant au-devant de lui* (1). Silence!... c'est un secret.

L'ABBÉ. Qu'importe!.. nous ne sommes que trois... et je ne compte pas! je suis muet.

MICHONNET. C'est ce que chacun dit toujours dans le comité, et cependant tout finit par se savoir.

L'ABBÉ, *vivement.* Ce n'est pas la Duclos!.. et le comte de Saxe qui nous a avoué lui-même que c'était elle... Qui est-ce donc, alors... qui donc?..

MICHONNET. Je n'en sais rien... mais ce n'est pas elle... je le jure.

L'ABBÉ. Vous l'avez vue?

MICHONNET. Du tout!

ADRIENNE, *vivement.* C'est bien!

MICHONNET. Obscurité complète... comme si la rampe et le lustre eussent été baissés; mais j'avais, en entrant, rencontré une manche et une robe de femme, et persuadé, (*A l'abbé.*) puisque vous me l'aviez dit, que c'était la Duclos... j'ai abordé sur-le-champ la question, et j'ai demandé, à tâtons, si, pour aider le répertoire, elle consentait à jouer demain Cléopâtre. La main que je tenais a tressailli, et une voix qui m'est inconnue s'est écriée avec fierté : « *Pour qui me prenez-vous?* » Pour mademoiselle Duclos, ai-je répondu. A quoi on a répliqué à voix basse : « Je suis chez elle, il est « vrai, pour des intérêts que je ne puis dire. »

L'ABBÉ. Est-il possible!

MICHONNET. « Mais, qui que vous soyez, » a continué la personne mystérieuse en baissant toujours la voix, « si vous « me donnez les moyens de sortir à l'instant de cette mai« son sans être vue, vous pouvez compter sur ma protec« tion, et votre fortune est faite. » Je lui ai répondu alors que je n'étais pas ambitieux, et que si je pouvais seulement être nommé sociétaire... Moi, sociétaire!

(1) L'abbé, Michonnet, Adrienne.

L'ABBÉ ET ADRIENNE, *avec impatience.* Eh bien?

MICHONNET. Eh bien! me voilà!.. que faut-il faire?

L'ABBÉ, *passant devant Michonnet et s'avançant vers la porte* (1). Savoir d'abord quelle est cette dame.

ADRIENNE, *se plaçant devant la porte.* Monsieur l'abbé, y pensez-vous?

L'ABBÉ. Elle était ici avec le comte de Saxe, je vous l'atteste.

ADRIENNE. Raison de plus pour la respecter! une pareille indiscrétion serait manquer à toutes les convenances... et vous, un homme du monde!.. un abbé!

L'ABBÉ. C'est que vous ne savez pas... je ne peux pas vous dire l'intérêt que j'ai à connaître cette personne... c'est pour moi d'une importance!..

ADRIENNE, *à part.* Maurice disait vrai.

L'ABBÉ, *à part.* La princesse compte sur moi, je lui ai promis, et à tout prix... (*Il fait un pas vers la porte.*)

ADRIENNE. Non, monsieur l'abbé, vous n'entrerez pas...

L'ABBÉ, *d'un air suppliant.* Par hasard et sans le vouloir...

ADRIENNE. Non, monsieur l'abbé, j'en appellerai plutôt à M. le prince lui-même, au maître de la maison, qui ne permettra pas que chez lui...

L'ABBÉ, *vivement.* Vous avez raison!.. je vais tout dire au prince, qui sera enchanté! quel bonheur! quel hasard pour lui! la Duclos est innocente! complétement innocente... Il ne s'y attendait pas... ni nous non plus. (*Il sort par le fond. Adrienne l'accompagne jusqu'à la porte et le suit encore des yeux pendant que Michonnet, qui était resté à gauche, traverse le théâtre en secouant la tête et va se placer à droite.*)

—

SCÈNE IX.

ADRIENNE, MICHONNET.

ADRIENNE, *redescendant le théâtre.* Il s'éloigne!

MICHONNET. Que veux-tu faire?

ADRIENNE. Délivrer cette personne quelle qu'elle soit... et la sauver!

MICHONNET. Pour moi!..

ADRIENNE. Non! pour un autre... à qui je l'ai promis!

MICHONNET. Encore lui!.. toujours lui! pourquoi te mêler de pareilles affaires?

ADRIENNE. Je le veux!

MICHONNET. Il ne faut pas, nous autres comédiens, nous jouer aux grands seigneurs et aux grandes dames, ça nous porte malheur...

ADRIENNE. Je le veux!

MICHONNET, *d'un air résigné.* C'est différent... puis-je au moins t'aider, t'être bon à quelque chose...

ADRIENNE. Non..... il l'a dit : personne ne doit la voir .... (*Éteignant les deux bougies qui sont sur la table.*) pas même moi!

MICHONNET, *étonné.* Eh bien... eh bien... comment veux-tu ainsi t'y reconnaître...

ADRIENNE. Soyez tranquille! Voyez seulement au dehors si personne ne vient nous surprendre...

MICHONNET, *avec colère.* C'est absurde!.. (*Se radoucissant.*) J'y vais... j'y vais... (*Il sort en fermant la porte du fond.*)

(1) Michonnet, l'abbé, Adrienne.

—

SCÈNE X.

ADRIENNE, *puis* LA PRINCESSE.

ADRIENNE, *se dirigeant vers la porte a droite.* Allons!... (*Elle frappe à la porte.*) On ne me répond pas... ouvrez... ouvrez, Madame... au nom de Maurice de Saxe... (*La porte s'ouvre.*) Je savais bien que rien ne résisterait à ce talisman.

LA PRINCESSE, *ouvrant la porte.* Que me veut-on?

ADRIENNE. Vous sauver!.. vous donner les moyens de sortir d'ici...

LA PRINCESSE. Toutes les portes sont fermées.

ADRIENNE. J'ai là une clé... celle du jardin sur la rue.

LA PRINCESSE, *vivement.* O bonheur!.. donnez! donnez!

ADRIENNE. Mais, par exemple... il faut descendre jusqu'au jardin sans être vue!.. comment? je ne saurais vous le dire, car je ne connais pas cette maison...

LA PRINCESSE. Rassurez-vous! (*Se dirigeant vers la gauche, pendant qu'Adrienne va écouter à la porte du fond; elle dit à part* (1). Grâce à ce panneau secret... (*Elle cherche dans la muraille le panneau, qui s'ouvre sous sa main.*) Le voici !.... (*Revenant vers Adrienne, qui, dans ce moment, redescend le théâtre.*) Mais, vous, à qui je dois un pareil service... qui êtes-vous?

ADRIENNE. Qu'importe... partez.

LA PRINCESSE. Je ne puis distinguer vos traits...

ADRIENNE. Ni moi les vôtres.

LA PRINCESSE. Mais cette voix ne m'est pas inconnue... je l'ai entendue plus d'une fois... oui, oui... Pourquoi vous dérober à ma reconnaissance... duchesse de Mirepoix... c'est vous?

ADRIENNE. Non!.. Mais hâtez-vous de fuir les dangers qui vous menacent...

LA PRINCESSE. Vous les connaissez donc?

ADRIENNE. Qu'importe, vous dis-je? croyez à ma discrétion et ne craignez rien.

LA PRINCESSE. Mais ces dangers... ces secrets, qui vous les a confiés?

ADRIENNE. Quelqu'un qui me dit tout...

LA PRINCESSE, *à part.* O ciel! (*Haut, à Adrienne.*) Qui donc a donné à Maurice le droit de tout vous dire?

ADRIENNE, *lui prenant la main.* Et qui vous a donné à vous-même le droit de l'appeler *Maurice*, le droit de m'interroger... de trembler... de frémir?.. car votre main tremble! vous l'aimez!

LA PRINCESSE. De toutes les forces de mon âme!

ADRIENNE. Et moi aussi!

LA PRINCESSE. Ah! vous êtes celle que je cherche.

ADRIENNE. Qui êtes-vous donc?

LA PRINCESSE, *avec fierté.* Plus que vous, à coup sûr!

ADRIENNE. Qui me le prouvera?

LA PRINCESSE. Je vous perdrai!

ADRIENNE, *avec hauteur.* Et moi... je vous protége!

LA PRINCESSE. Ah! c'en est trop!.. je saurai quels sont vos traits...

ADRIENNE. Je démasquerai les vôtres...

LE PRINCE, *en dehors.* Palsambleu! nous connaîtrons la vérité!..

LA PRINCESSE, *à part.* O ciel!.. la voix de mon mari... et partir quand ma rivale est en mon pouvoir, quand je vais la connaître...

ADRIENNE. Restez... restez... donc!.. voici des flambeaux!

LA PRINCESSE. Eh bien! oui... je resterai... non, non... je ne le puis! (*Elle s'élance par le panneau, à gauche, qu'elle referme, et disparaît pendant qu'Adrienne a remonté le théâtre et ouvre la porte du fond. Le prince et l'abbé entrent avec des flambeaux, tandis que deux valets restent au fond, en dehors, également avec des flambeaux.*)

ADRIENNE, *au prince.* Venez!.. venez!.. (*Regardant autour d'elle, et ne voyant plus personne.*) Grand Dieu!

(1) La princesse, Adrienne.

—

SCÈNE XI.

ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LE PRINCE. Tu es donc sûr, l'abbé, que ce n'est pas la Duclos?..

L'ABBÉ. Je l'atteste.

LE PRINCE. Quel bonheur!

L'ABBÉ, *montrant la porte à droite.* Entrons de ce côté, et pendant que ces dames, en bas, ne se doutent de rien... (*Ils entrent dans l'appartement, à droite, au moment où l'on voit à la porte du fond paraître les têtes de mesdemoiselles Dangeville et Jouvenot.*)

TOUTES DEUX, *s'avançant sur la pointe du pied.* Suivons-les!

ADRIENNE, *à part, avec douleur.* Sur l'honneur, avait-il dit, sur l'honneur! Non, je ne puis me persuader encore qu'il m'ait trompée...

—

SCÈNE XII.

MICHONNET, ADRIENNE.

MICHONNET, *entrant sur la pointe du pied, par la porte du pan coupé, à gauche.* Hé bien! cette dame, tu l'as donc sauvée?

ADRIENNE. Eh! oui.

MICHONNET. Alors c'est elle qui tout à l'heure traversait le jardin avec le comte de Saxe.

ADRIENNE. Vous en êtes sûr?

MICHONNET. Comment?.. En passant devant le massif où j'étais, elle a même laissé tomber un bracelet que voici...

ADRIENNE, *le prenant.* Donnez... Et le comte de Saxe...

MICHONNET. Il est parti avec elle!

ADRIENNE. Avec elle!

MICHONNET. Ainsi, rassure-toi!.. que ça ne t'inquiète plus... il veille sur elle!

ADRIENNE, *tombant sur le fauteuil qui est près de la table, à gauche.* Ah! tout est fini!

—

SCÈNE XIII.

MICHONNET, ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ ET LES DEUX DAMES *sortent de l'appartement, a droite.*

LE PRINCE. Personne!

LES DEUX DAMES ET L'ABBÉ. Personne!

LE PRINCE, *s'avançant.* C'est égal... ce n'était pas la Duclos et je triomphe!.. (*Se retournant.*) La main aux dames et à souper! (*Il offre une main à mademoiselle Jouvenot, l'autre à mademoiselle Dangeville, tandis que l'abbé présente la sienne à Adrienne, qui, toujours assise et absorbée dans sa douleur, ne le voit, ni ne l'écoute. — La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un salon de réception très-élégant chez la princesse de Bouillon, porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHONNET, *s'inclinant vers la porte à gauche, d'où il sort.* Merci, mon prince, merci! Rentrez donc, je vous prie! trop d'honneur! (*Redescendant le théâtre.*) Un prince de Bouillon! un descendant de Godefroy de Bouillon, me reconduire jusqu'à la porte de son cabinet... moi, régisseur! Que serait-ce donc si j'étais... Ah çà! voici ma commission faite, et avec quelque succès, j'ose le dire!.. Je puis m'en aller... (*Regardant la pendule du salon.*) Trois heures!.. la répétition sera finie, et sans moi! C'est la première fois que j'y aurai manqué... Je me dérange!.. C'est du désordre!.. mais Adrienne me l'avait demandé comme un service! Elle y tenait tant! elle était d'une telle impatience, qu'avant que je fusse parti elle aurait voulu que déjà je fusse de retour.

UN VALET, *entrant par la porte du fond, avec Adrienne, et lui montrant Michonnet.* Oui, Mademoiselle, il est encore ici

MICHONNET. Que disais-je? c'est elle!

—

SCÈNE II.

MICHONNET, ADRIENNE.

ADRIENNE. Que devenez-vous donc?.. Qui peut vous retenir... Depuis plus de deux heures je vous attends, et je craignais qu'il ne fût survenu quelque accident, quelque obstacle...

MICHONNET. Aucun! tout s'est passé comme tu le désirais. A ton nom seul toutes les portes se sont ouvertes! car il faut rendre justice à ces grands seigneurs, ils aiment les artistes, ils nous aiment!.. Mon prince, lui ai-je dit, vous avez souvent daigné répéter à mademoiselle Lecouvreur que vous lui donneriez, quand elle le voudrait, soixante mille livres des diamants qu'elle tient de la libéralité de la reine... — C'est vrai, je ne m'en dédis pas. — Eh bien! elle m'envoie vers vous, en secret, comptant sur votre bienveillance, pour lui rendre ce service, et sur votre discrétion, pour n'en parler à personne... Tu vois... c'était assez bien tourné.

ADRIENNE, *avec impatience.* Très-bien... et après?

MICHONNET. Après?.. Il a paru étonné... et m'a demandé pourquoi se défaire de ces diamants... dans quelle idée?.. dans quel but?.. Question à laquelle il m'a été impossible de répondre, attendu que tu ne m'as pas fait part de tes intentions... Il s'est mis alors à écrire un bon sur la caisse des fermiers généraux... en prononçant cette phrase, qui était convenable : Dites à mademoiselle Lecouvreur que je ne regarde cet écrin que comme un dépôt. Puis il a ajouté, avec un sourire qui m'a paru moins bien : Dépôt qu'elle pourra, quand elle le voudra, venir me redemander elle-même!..

ADRIENNE, *avec impatience.* Enfin, ces soixante mille livres...

MICHONNET. Je les ai là.

ADRIENNE. Ah! je respire... Mais si vous saviez tout ce que ces deux heures d'attente m'ont fait souffrir! Vous n'auriez pas été aussi longtemps... car la journée avance, et il me reste encore d'autres démarches à faire...

MICHONNET. Oui, dix mille livres de plus, qu'il te faut... Tu me l'avais dit, et les voici!

ADRIENNE. O ciel!

MICHONNET. J'ai commencé par aller te les chercher... Voilà ce qui m'a retenu... Je t'en demande pardon...

ADRIENNE. Vous... me les chercher!.. et où donc?

MICHONNET. Chez le notaire de la succession de mon oncle, l'épicier de la rue Férou.

ADRIENNE. Cet héritage! votre seul bien... tout ce que vous possédez!.. Je ne puis accepter un tel sacrifice.

MICHONNET. Et pourquoi donc?

ADRIENNE. Je puis exposer ma fortune... mais non celle d'un ami!

MICHONNET. L'exposer?.. en quoi?.. Explique-moi d'abord...

ADRIENNE. Je ne le puis!.. Je ne puis vous rien dire!

MICHONNET. Rien?.. Je ne t'en demande pas davantage!.. Prends... je le veux... Tout cela t'appartient!

ADRIENNE. Nous discuterons cela plus tard, gardez-les... Il faudrait, à l'instant même, porter cette somme rue Saint-Honoré, à l'hôtel de l'ambassadeur.

MICHONNET. L'ambassadeur moscovite?

ADRIENNE. Oui! à lui-même!.. La lui remettre en paiement d'une lettre de change de soixante-dix mille livres, souscrite à M. le comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *étonné.* Comment?

ADRIENNE, *avec impatience.* Le comte de Kalkreutz... un Suédois...

MICHONNET, *avec douceur.* Je ne comprends pas ..

ADRIENNE. Vous n'avez pas besoin de comprendre... Silence! c'est l'abbé!

—

SCÈNE III.

MICHONNET, L'ABBÉ, ADRIENNE.

L'ABBÉ, *entrant par le fond.* Que vois-je? mademoiselle Lecouvreur chez M. le prince de Bouillon!.. Est-ce que cela nous annoncerait un contre-ordre?.. Est-ce qu'on ne vous verrait pas ce soir?..

ADRIENNE. Si, vraiment! plus que jamais je dois tenir ma parole à M. le prince, et je viendrai.

L'ABBÉ. Je respire! car je connais des dames qui se font une grande fête de vous voir et de vous entendre; par malheur, il pourra bien vous manquer un de vos enthousiastes, de vos fanatiques...

MICHONNET. Qui donc?

L'ABBÉ. Ce pauvre comte de Saxe!

ADRIENNE, *à part.* Qu'entends-je?

L'ABBÉ. Il lui arrive l'aventure la plus piquante et la plus originale... Mon état est d'apprendre les nouvelles et de les répandre, et je tiens celle-ci de bonne source... Imaginez-vous qu'il ne s'agissait de rien moins, pour lui, que de partir cette semaine pour conquérir la Courlande, et de là, devenir grand-duc... roi, que sais-je? (*Riant.*) Et vous ne devineriez jamais qui lui enlève sa couronne? qui l'arrête au milieu de sa conquête?

MICHONNET. Non!

L'ABBÉ, *riant toujours.* Une lettre de change de soixante-dix mille livres.

MICHONNET, *étonné.* Comment dites-vous?

L'ABBÉ. Que l'ambassadeur de Russie a rachetée par-dessous main, afin de vaincre par huissier et de faire prisonnier, sans combats, le général qu'il redoutait.

MICHONNET, *étonné.* Ce n'est pas possible!

L'ABBÉ, *riant toujours.* Je vous l'atteste! et le plus curieux... c'est que cette lettre de change était d'abord entre les mains d'un comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *vivement.* Un Suédois!

L'ABBÉ. Vous le connaissez?

MICHONNET, *avec colère et regardant Adrienne.* Oui... certes...

L'ABBÉ. Et il paraît que c'est une maîtresse du comte de Saxe, une grande dame!..

ADRIENNE, *vivement*. Une grande dame!..

L'ABBÉ. Que par malheur je ne connais pas encore, mais que j'espère bien découvrir... qui, dans un transport de jalousie, a dénoncé ce fait à l'ambassadeur tartare; de sorte qu'en ce moment le héros saxon, sans sceptre et sans armée, gémit sous les verrous, attendant que la politique ou l'amour vienne le délivrer... Voilà l'aventure primitive, je vous la donne... je vous la livre... permis à vous de l'embellir et de l'orner... Je vais la confier aux méditations de M. de Bouillon... un savant qui aime à traiter ces sujets-là. (*Il sort par la porte à gauche; Michonnet remonte après lui le théâtre, le suit des yeux quelques instants, puis redescend à droite.*)

—

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *à Adrienne, qui, silencieuse, baisse les yeux*. Ce que je viens d'entendre est donc vrai... le comte de Saxe est celui que tu aimes?

ADRIENNE, *à voix basse*. Oui.

MICHONNET. Et que tu veux délivrer?

ADRIENNE, *de même*. Oui.

MICHONNET. Au prix de ta fortune?

ADRIENNE, *avec passion*. Au prix de tout mon sang!

MICHONNET. Mais tu n'as donc pas entendu qu'il ne t'aimait pas, qu'il en aimait une autre?

ADRIENNE. Je le sais!

MICHONNET. Et tu oses me l'avouer... et tu n'en rougis pas...

ADRIENNE. Ah! vous ne pouvez pas comprendre, vous, qu'on aime sans le vouloir et malgré soi.

MICHONNET, *vivement*. Si!

ADRIENNE. Cherchant à le cacher à tous et à soi-même... en rougissant de honte, de cette honte qui est encore de l'amour!

MICHONNET, *avec passion*. Si! si! je le comprends!.. pardon, Adrienne, c'est moi qui suis un insensé de t'avoir parlé ainsi. Mais qu'espères-tu?

ADRIENNE. Rien!.. (*Avec amour.*) que de le sauver!.. Et puis, ne nous a-t-on pas parlé tout à l'heure d'une rivale, d'une grande dame?

MICHONNET. Celle au bracelet, sans doute, celle qu'il te préfère et pour laquelle il t'a trahie.

ADRIENNE, *portant la main à son cœur*. C'est vrai! mais ne me le dites pas, c'est comme si vous me frappiez là d'un fer froid et aigu, et ce n'est pas votre intention.

MICHONNET, *vivement et avec bonté*. Oh! non, non! tu ne peux le croire.

ADRIENNE. Cette rivale, je veux la connaître. (*Avec énergie.*) Je la connaîtrai! pour lui dire : C'est par vous qu'il fut prisonnier, c'est par moi qu'il a recouvré la liberté, même celle de vous voir, de vous aimer, de me trahir encore... Jugez vous-même, Madame, qui de nous aimait le mieux.

MICHONNET. Et lui?

ADRIENNE, *avec mépris*. Lui!.. il m'a trompée, j'y renonce à jamais!

MICHONNET, *avec joie*. Bien cela!.. Mais alors, réponds-moi, pourquoi tout sacrifier à un ingrat?

ADRIENNE. Pourquoi? vous me le demandez! La vengeance m'est-elle donc interdite et ne m'est-il pas permis de la choisir? N'avez-vous pas entendu tout à l'heure qu'il s'agissait pour lui en ce moment de combattre, de vaincre, de gagner un duché... peut-être une couronne... Et songez donc, ami, songez, s'il me la devait!.. s'il la tenait de ma main! Roi, par la tendresse de celle qu'il a abandonnée et trahie!.. Roi, par le dévouement de la pauvre comédienne!.. Ah! il aura beau faire, il ne pourra m'oublier! A défaut de son amour, sa gloire même et sa puissance lui parleront de moi! comprenez-vous à présent ma vengeance?

Comblé de mes bienfaits, je veux l'en accabler!

O mon vieux Corneille! viens à mon aide! viens soutenir mon courage, viens remplir mon cœur de ces élans généreux, de ces sublimes sentiments que tu as tant de fois placés dans ma bouche Prouve-leur à tous que nous, les interprètes de ton génie, nous pouvons gagner au contact de tes nobles pensées... autre chose que de les bien traduire! Ce que tu as dit, je le ferai! (*A Michonnet.*) Allez! courez le délivrer! Je vous attendrai chez moi. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

MICHONNET, *seul, allant reprendre son chapeau, qu'il avait posé, dans la première scène, sur l'un des fauteuils à gauche*. Ah! elle n'a que trop raison de compter sur moi, qui suis encore plus insensé qu'elle... Car, après tout, elle donne sa fortune pour un amant, c'est tout simple!.. mais moi, la mienne pour un rival!... (*Soupirant.*) Enfin, elle le veut, cela lui fait plaisir... alors à moi aussi... Mais, ce qu'elle ne trouverait pas dans le grand Corneille lui-même, ce qui est le sublime de l'absurde, c'est que je souffre de sa peine... à elle! c'est que je suis tenté de lui en vouloir... à lui... de ce qu'il ne l'aime pas, et je serais furieux s'il l'aimait! (*Apercevant la princesse qui sort de l'appartement, à droite.*) Dieu! une belle dame!.. la maîtresse de la maison, sans doute. (*La saluant sans que la princesse le voie.*) Elle ne me voit pas, et je puis sortir, je crois, sans que cela la dérange... Allons remplir mon message, et porter notre argent à la Russie. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, *seule et rêvant, puis* L'ABBÉ, *sortant de la porte à gauche*.

LA PRINCESSE, *à part et rêvant*. Que Maurice coure la rejoindre, je l'en défie, et quant à briser mes chaînes, il doit voir à présent que cela n'est pas si facile... La seule chose qui m'inquiète, c'est ce bracelet, donné hier par mon mari et perdu dans ma fuite... à quel moment?.. sans doute en montant dans ce carrosse de louage qu'il m'a fallu prendre! Après tout! personne ne sait que ce bracelet m'appartient... quelques diamants de moins, cela regarde M. de Bouillon. L'essentiel, l'important pour moi, c'est de connaître cette femme qui exerce sur lui un tel empire. *Celle à qui il confie tout...* Et quand je pense que j'ai tenu ce secret, mieux encore! cette rivale entre mes mains... et que tout m'est échappé, grâce à mon mari, dont le flambeau est venu tout embrouiller... La science n'en fait jamais d'autres... avec ses lumières... Aussi je lui en veux, et vienne l'occasion!.. (*Apercevant l'abbé et d'un air gracieux.*) Eh! c'est vous, l'abbé.

L'ABBÉ, *sortant de la porte à gauche* (1). Vous, Madame! déjà superbe, éblouissante...

(1) L'abbé, la princesse.

LA PRINCESSE. J'ai voulu de bonne heure me tenir prête à recevoir tout mon monde... et en attendant, je rêvais.

L'ABBÉ. Non pas à moi... j'en suis sûr.

LA PRINCESSE. Peut-être!.. à des projets de vengeance... projets dans lesquels je ne vous ai pas défendu de m'aider... au contraire!

L'ABBÉ, *vivement*. Eh bien! Madame!.. vous me voyez furieux, je ne sais rien encore!

LA PRINCESSE, *souriant*. En vérité!.. vous me rassurez!.. je comptais si bien sur vos talents et votre habileté... que je commençais à m'effrayer de la récompense promise... mais, grâce au ciel!.. et à vous...

L'ABBÉ, *vivement*. Ah! ne me parlez pas ainsi... car vous me désespérez! un instant j'ai cru connaître la personne, tout me prouvait que c'était la Duclos...

LA PRINCESSE. La Duclos!

L'ABBÉ. Votre mari lui-même paraissait convaincu... il me l'avait dit et démontré...

LA PRINCESSE. Raison de plus pour ne pas le croire!.. Eh bien! moi, je suis plus heureuse ou plus habile que vous, j'ai vu cette beauté mystérieuse!.. par un hasard singulier, je me suis trouvée, il y a quelques jours... la semaine dernière, avec elle... à la campagne... dans une allée sombre... très-sombre...

L'ABBÉ. En vérité!

LA PRINCESSE. Et sans pouvoir distinguer ses traits... je lui ai entendu prononcer quelques mots... une phrase que j'ai retenue... celle-ci : « *Ne craignez rien. Votre secret m'a été* « *confié par quelqu'un qui me dit tout.* » C'est à coup sûr fort insignifiant; mais le singulier, le voici : c'est que l'accent, le son de la voix, me sont parfaitement connus! plus je me le rappelle et plus il me semble que maintes fois je l'ai entendue retentir à mon oreille!

L'ABBÉ. Vous croyez?

LA PRINCESSE. A n'en pouvoir douter!.. en quels lieux?.. c'est ce que je ne puis dire! J'avais d'abord pensé à la duchesse de Mirepoix, j'ai couru ce matin lui faire une visite d'amitié! une voix aigre et pointue qui fait mal aux nerfs! Je suis passée chez madame de Sancerre, madame de Beauveau, madame de Vaudemont, pour m'informer de leurs nouvelles, empressement dont elles ont été vivement touchées, sans compter que jamais je ne les avais écoutées avec autant d'attention! Quelles futilités! quel bavardage! quel ennui!... j'ai tout subi! courage héroïque dépensé en pure perte! ce n'était pas cela! et pourtant c'est la voix de quelqu'un que je rencontre souvent... habituellement... dans ma société intime!

L'ABBÉ, *vivement*. Attendez! avez-vous vu la duchesse d'Aumont?

LA PRINCESSE, *vivement*. Non, vraiment! et pourquoi?

L'ABBÉ. Une inspiration!.. une idée!

LA PRINCESSE, *vivement*. En effet!.. l'intérêt que, malgré elle, elle paraissait prendre hier au comte de Saxe! tous ces détails intimes qu'elle savait sur son compte... et qu'elle était censée tenir de Florestan de Belle-Isle...

L'ABBÉ, *riant*. Son cousin.

LA PRINCESSE. Est-ce que vous croyez aux cousins?

L'ABBÉ. Du tout... on ne les prend généralement que comme un manteau, contre l'orage.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Madame la duchesse d'Aumont!

LA PRINCESSE, *bas, à l'abbé*. C'est le destin qui nous l'envoie (1). (*Allant au-devant d'elle.*) C'est vous, ma toute belle!.. comme vous êtes aimable de nous venir de si bonne heure... l'abbé et moi nous parlions de vous... nous allions peut-être en dire du mal!..

ATHÉNAÏS, *souriant*. Vrai!

L'ABBÉ, *bas, à la princesse*. Est-ce la même voix?

LA PRINCESSE, *bas*. On ne peut pas juger sur un mot... faites-la parler... j'étudierai.

L'ABBÉ, *quittant la princesse et passant de l'autre côté, à droite, près d'Athénaïs* (2). Madame la duchesse tenait tant à entendre mademoiselle Lecouvreur...

ATHÉNAÏS. Oh! oui...

L'ABBÉ. C'est un talent... un talent...

ATHÉNAÏS. Fort!

L'ABBÉ. Tandis que celui de la Duclos...

ATHÉNAÏS. Nul.

LA PRINCESSE, *à part*. Il paraît que nous n'en obtiendrons pas une phrase entière... (*Haut.*) Je commence à être de votre avis, duchesse. Pour bien apprécier le charme de mademoiselle Lecouvreur et le naturel de sa diction, il faut avoir essayé soi-même quelques lignes en scène... tenez, nous devons la semaine prochaine dire des proverbes chez M. le comte de Noailles... je joue un rôle...

ATHÉNAÏS. Vous devez bien jouer la comédie, princesse?

LA PRINCESSE. Moi! non... tout m'embarrasse. Je répétais là tout à l'heure avec l'abbé, quand vous êtes venue...

ATHÉNAÏS. Vous déranger?

L'ABBÉ, *vivement*. Pas le moins du monde.

ATHÉNAÏS. Continuez... je ne dis plus un mot!

L'ABBÉ, *à part*. A merveille!

LA PRINCESSE. Gardez-vous-en bien! Je suis sûre, au contraire, de gagner à vous entendre, ma toute belle, car le difficile, c'est le naturel, c'est de parler simplement, comme on parle. J'ai, dans ma première scène, par exemple, une phrase, la plus simple qu'on puisse réciter, et je n'en puis venir à bout.

ATHÉNAÏS. Vous?

LA PRINCESSE. « Ne craignez rien. Votre secret m'a été « confié par quelqu'un qui me dit tout!.. »

ATHÉNAÏS. C'est bien facile.

LA PRINCESSE. Oui dà! eh bien! je voudrais vous l'entendre prononcer à vous-même!

ATHÉNAÏS. A moi!

LA PRINCESSE. Comment la diriez-vous?

ATHÉNAÏS, *riant*. Je ne la dirais pas. (*Elle les quitte et passe à la gauche du théâtre.*)

LA PRINCESSE, *bas, à l'abbé*. Elle élude la question.

L'ABBÉ, *de même*. C'est elle!

LA PRINCESSE, *allant au-devant de la marquise, de la baronne et des dames qui entrent par la porte du fond*. Bonjour, mes très-chères!

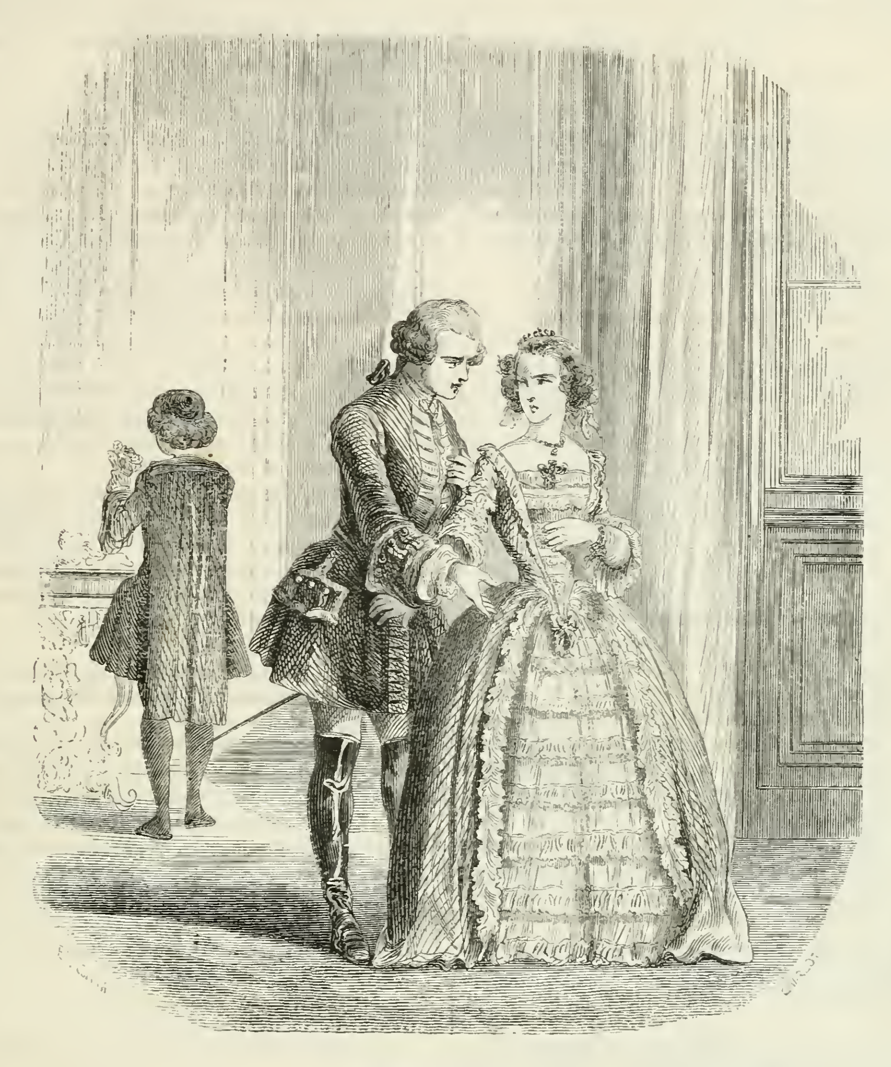
—

SCÈNE VIII.

Pendant que les dames entrent par le fond, plusieurs seigneurs sortent de l'appartement, à droite, avec LE PRINCE, LA MARQUISE, LA PRINCESSE, LA BARONNE, L'ABBÉ, ATHÉNAÏS. *Les autres dames, qui sont entrées par la porte du fond, vont s'asseoir sur des fauteuils placés à gauche : les seigneurs, qui sont entrés avec le prince, se tiennent debout devant elles.*

LE PRINCE, *à droite*. Oui, Messieurs, la nouvelle est authentique... (*Saluant les dames.*) et je puis vous attester qu'à

(1) L'abbé, la princesse, Athénaïs.
(2) La princesse, Athénaïs, l'abbé.



Adrienne Lecouvreur, Acte 3, Scène 7.

l'heure où je vous parle il est libre, complétement libre...

ATHÉNAÏS, *placée à l'extrême droite*. Et qui donc?

LE PRINCE. Le comte de Saxe!

LA PRINCESSE, *à part*. Maurice! ô ciel!

LA MARQUISE. Ah! vous savez aussi la nouvelle! c'est très-désagréable... je croyais être seule!

LA BARONNE. En effet, le bruit courait ce matin que le futur souverain de Courlande était retenu prisonnier pour une somme très-considérable... ce n'est donc pas vrai?

LA MARQUISE. Eh! mon Dieu! si.

ATHÉNAÏS. Alors, comment est-il libre?

LA BARONNE, *gaiement*. Un roman... un enlèvement, et comme il lui en arrive toujours, une aventure...

LA MARQUISE. La plus simple du monde... et la plus bourgeoise... on a payé ses dettes!

LA BARONNE. Oui-dà, marquise! et vous ne trouvez pas cela une aventure extraordinaire?

LA PRINCESSE. Si, vraiment, mais ces dettes, qui les a payées?

LA MARQUISE. Demandez à monsieur le prince, car, pour moi, l'histoire s'arrête là... on ne m'a rien dit de plus.

LE PRINCE, *gravement*. Et moi, Mesdames...

TOUT LE MONDE. Eh bien!

LE PRINCE, *de même*. Je n'ai pu en savoir davantage... ce qui prouve bien...

L'ABBÉ. Que cela n'est pas! je le saurais... Or, je ne le sais pas, donc cela n'est pas!

LA MARQUISE. Cela est, je le tiens d'une amie intime du comte de Saxe.

LE PRINCE. Moi, je le tiens de Florestan lui-même, qui a vu Maurice, à telles enseignes qu'il a été de sa part défier le comte de Kalkreutz. (*Au nom de Florestan, Athénaïs fait un mouvement que la princesse remarque.*)

L'ABBÉ. Celui qui a livré sa créance à l'ambassadeur moscovite?

LE PRINCE. Précisément.

ATHÉNAÏS. Action déloyale, indigne d'un gentilhomme!

LE PRINCE. Et dont le comte de Saxe lui a demandé raison... ils ont dû se battre.

LA PRINCESSE. Et sait-on l'issue du combat?

LE PRINCE. Pas encore! mais ce pauvre Maurice, qui devait nous venir ce soir...

ATHÉNAÏS. Ne craignez rien... il viendra!

LA PRINCESSE, *l'observant avec jalousie*. Vous croyez, Madame?

SCÈNE IX.

Les précédents, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Mademoiselle Lecouvreur et monsieur Michonnet, de la Comédie française!

L'ABBÉ. Ah! enfin! (*Tout le monde va au-devant d'Adrienne.*)

LA MARQUISE, *qui est restée avec la baronne sur le devant du théâtre, à droite*. Il paraît que nous aurons ce soir la tragédie.

LA BARONNE. Et la comédie.

LA MARQUISE. Le prince l'aime beaucoup.

LA BARONNE. Et la princesse, donc!

LE PRINCE, *redescendant en donnant la main à Adrienne* (1). Combien je vous remercie, Mademoiselle, de l'honneur que vous voulez bien nous faire, à madame de Bouillon et à moi!

ATHÉNAÏS, *à la princesse*. Daignez, princesse, me nommer à Mademoiselle. Il y a si longtemps que je l'admire de loin, que je suis bien aise de le lui dire de près!

LA PRINCESSE, *présentant la duchesse*. Madame la duchesse d'Aumont, Mademoiselle... (*La princesse fait passer Adrienne près d'Athénaïs, de la marquise et de la baronne, qui l'entourent; le prince et l'abbé se rapprochent d'elles. Michonnet est toujours presque seul à l'extrême droite, pendant que la princesse descend à gauche, au bord de la scène et devant les dames, qui sont assises.*)

ADRIENNE. En vérité, Mesdames, je suis confuse de tant d'honneur!

MICHONNET, *à part*. Ce n'est que justice! je vous demande si elle ne figure pas aussi bien qu'elles toutes dans un salon!

ADRIENNE. Vous avez voulu, vous et les nobles dames qui daignent m'accueillir...

LA PRINCESSE, *frappée du son de voix et écoutant*. O ciel!

ADRIENNE. Donner à l'humble artiste l'occasion d'étudier ce ton exquis, ces manières élégantes que vous seules possédez...

LA PRINCESSE, *de même*. Qu'entends-je?.. cette voix...

ADRIENNE. Aussi, je vais bien regarder... pour tâcher de copier fidèlement... certaine de réussir, pour peu que je sois ressemblante.

LA PRINCESSE. Plus je l'entends, plus il me semble... Non, non, ce n'est pas possible, c'est un rêve!.. ce n'est pas à mon oreille, c'est dans mon imagination seule que retentit et vibre encore ce son de voix qui me poursuit toujours. (*Athénaïs et les autres dames se sont emparées d'Adrienne, la font asseoir auprès d'elles et causent avec elle à voix basse, pendant que le prince et les autres seigneurs entourent son fauteuil. Souriant avec ironie* (2). Quelle idée... en effet, que cette rivale qu'il me préfère soit une femme de théâtre... une comédienne... et pourquoi non?.. N'ont-elles point un charme, un prestige qui n'appartient qu'à elles, le talent et la gloire qui enivrent et ajoutent à la beauté. (*Regardant Adrienne, que tous les seigneurs entourent.*) Dans ce moment encore ne sont-ils pas là tous à l'admirer, à l'adorer!.. Pourquoi n'aurait-il pas fait comme eux? Ah! ce doute est insupportable... et je veux à tout prix confirmer ou détruire mes soupçons. (*Se retournant vers le prince qui vient de quitter le fauteuil d'Adrienne et qui s'approche d'elle.*) Eh bien! ne commençons-nous pas (1)!

LE PRINCE. Il nous faut attendre le comte de Saxe, puisqu'on assure qu'il viendra.

LA PRINCESSE, *regardant du côté d'Adrienne*. Je crois que vous nous flattez d'un vain espoir, il ne viendra pas. (*A part.*) Elle a tressailli... elle écoute...

LE PRINCE. Qui vous le fait croire?.. qui vous l'a dit, puisqu'il est libre... libre par les mains de l'amour.

LA PRINCESSE, *à part, observant Adrienne*. Elle tressaille encore! serait-ce elle qui l'aurait délivré? (*Haut.*) Je n'ai pas voulu tout à l'heure troubler vos espérances, ni attrister ces dames, mais vous savez qu'il s'est battu.

ADRIENNE, *à part*. Battu!

LA PRINCESSE, *à part*. Elle se rapproche. (*Haut.*) Et l'abbé, qui sait tout, m'a dit... que le comte était blessé dangereusement.

L'ABBÉ, *étonné*. Moi!

LA PRINCESSE, *bas, à l'abbé*. Taisez-vous! (*Poussant un cri, et courant près d'Adrienne, qui vient de tomber évanouie dans un fauteuil.*) Mademoiselle Lecouvreur se trouve mal!

MICHONNET, *se précipitant vers elle*. Adrienne!

LA BARONNE ET LA MARQUISE, *passant derrière le fauteuil d'Adrienne*. Ah! mon Dieu (2)!

ADRIENNE, *revenant à elle*. Ce n'est rien... l'éclat des lumières... la chaleur du salon. (*A la princesse, qui lui fait respirer le flacon.*) Merci, Madame, que de bontés. (*Rencontrant ses yeux.*) Quel regard!

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. le comte de Saxe. (*Tout le monde pousse un cri de surprise; les dames quittent le fauteuil d'Adrienne et vont au-devant du comte.*)

ADRIENNE, *faisant un geste de joie*. Ah! (*Elle veut s'élancer vers lui, Michonnet la retient par la main: la princesse et Adrienne restent un moment les yeux fixés l'une sur l'autre.*)

MICHONNET, *à voix basse*. Prends garde!.. la joie trahit encore plus que la douleur. (*Les seigneurs et les dames qui étaient allés au-devant de Maurice redescendent avec lui* (3).)

LE PRINCE, *à Maurice*. Que nous disait donc l'abbé, que vous étiez blessé?

L'ABBÉ. Permettez, je réclame.

MAURICE. Bah! depuis Charles XII, la Suède ne sait plus se battre.

LE PRINCE, *riant*. Ainsi, ce comte de Kalkreutz...

MAURICE. Désarmé à la seconde passe. (*Le prince, l'abbé et Athénaïs remontent le théâtre et vont causer avec les autres dames et seigneurs. Maurice se trouve sur le devant de la scène près de la princesse, et lui dit à demi-voix, sans la regarder:*) Vous disiez vrai, princesse, en disant que vous me ramèneriez.

LA PRINCESSE, *avec joie*. O ciel!

MAURICE, *de même*. Je voulais partir sans vous voir, mais après le service que vous venez de me rendre, service que, du reste, je n'accepte pas... je...

ADRIENNE, *à droite, et à quelques pas d'eux, les suivant des*

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : les seigneurs, *au fond du théâtre*, les dames, *placées à gauche, qui s'étaient levées à l'entrée d'Adrienne, se rasseyent; devant elles*, l'abbé, *puis* le prince, Adrienne, la princesse, Athénaïs, la marquise, la baronne, Michonnet.

(2) Les dames, *assises à gauche*; la princesse, *sur le devant du théâtre, à gauche*; les seigneurs, *au fond, se rapprochant du canapé, où viennent de s'asseoir* Athénaïs; Adrienne, la marquise, *sur un fauteuil, plus loin*; la baronne, Michonnet, *debout, à gauche*; le prince et l'abbé, *debout, devant Adrienne, avec qui ils causent.*

(1) *Adrienne se lève en signe d'assentiment et passe à gauche, près de Michonnet.* Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant : Athénaïs, le prince, l'abbé, la princesse, la marquise, la baronne, Adrienne, Michonnet.

(2) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : le prince, Athénaïs, l'abbé, la princesse, *près d'Adrienne et lui faisant respirer un flacon que l'abbé vient de lui donner. Adrienne est assise sur un fauteuil, à l'extrême droite du théâtre; près d'elle, à sa gauche*, Michonnet.

(3) Les acteurs sont dans l'ordre suivant, en commençant par la gauche du spectateur : un groupe de seigneurs et de dames, Athénaïs, l'abbé, le prince, la princesse, Maurice, la marquise, la baronne; *un peu plus loin*, Adrienne, Michonnet.

yeux. Il lui parle bas!.. si c'était cette grande dame... si c'était elle!..

LA PRINCESSE, *continuant à causer avec Maurice.* Que voulez-vous dire?

MAURICE, *toujours bas, à la princesse.* Il faut absolument que je vous parle.

LA PRINCESSE, *de même.* Ce soir, quand tout le monde sera parti...

MAURICE, *de même.* Soit! (*La princesse remonte le théâtre à gauche du spectateur; Maurice se retourne et aperçoit à droite Adrienne, il la salue profondément.*) Mademoiselle Lecouvreur! (*Il fait quelques pas pour aller près d'elle : en ce moment, le prince qui avait remonté le théâtre, le redescend et prend Maurice par-dessous le bras, au moment où il s'approchait d'Adrienne.*)

LE PRINCE. A propos de la Suède, mon cher comte, j'ai à vous demander... (*Il s'éloigne avec lui en causant et en remontant le théâtre, ils disparaissent tous deux quelques moments dans d'autres salons. Pendant ce temps, la marquise et la baronne se sont rapprochées d'Adrienne, et pendant les mouvements de la scène précédente, Michonnet qui était à l'extrême droite, a remonté le théâtre, est resté quelque temps au fond, puis est redescendu à l'extrême gauche; en ce moment, les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant* (1).

L'ABBÉ, *à la princesse, à demi-voix.* Je vous demanderai maintenant, princesse, pourquoi tout à l'heure, vous m'accusiez ainsi de...

LA PRINCESSE, *à voix haute.* Pourquoi?.. parce que vous n'êtes jamais au fait des choses. (*Se retournant en riant vers les deux dames qui sont à sa gauche.*) Imaginez-vous, Mesdames... (*L'abbé quitte la droite de la princesse près de laquelle il est placé, remonte le théâtre, et se pose entre les deux dames comme pour se justifier près d'elles. Les acteurs se trouvent alors dans l'ordre suivant* (2).

LA PRINCESSE, *continuant sa phrase.* Imaginez-vous que le pauvre abbé court vainement depuis hier à la découverte d'un secret! Une belle inconnue qu'adore le comte de Saxe... Mais, j'y songe... (*Se retournant vers Adrienne.*) Mademoiselle Lecouvreur pourrait peut-être nous éclaircir sur ce mystère...

ADRIENNE. Moi, Madame!

LA PRINCESSE. Sans doute!.. on assure dans le monde que l'objet de cet amour est une personne de théâtre.

L'ABBÉ. Laissez donc...

ADRIENNE. C'est étrange! on assurait au théâtre que cette maîtresse en titre était une grande dame...

L'ABBÉ, *regardant Athénaïs.* Je le croirais plutôt!

LA PRINCESSE. Ma chronique parlait même d'une certaine rencontre nocturne...

ADRIENNE. Et la mienne d'une visite dans une petite maison...

ATHÉNAÏS. Mais c'est très-intéressant!

LA PRINCESSE. On disait que la comédienne y avait été surprise par une rivale jalouse.

ADRIENNE. On affirmait que la grande dame en avait été chassée par un mari indiscret.

ATHÉNAÏS. Que vous semblez bien instruites toutes deux!..

L'ABBÉ. Plus que moi, j'en conviens!

ATHÉNAÏS. Mais pour nous mettre à même de prononcer, qui nous donnera des preuves?

LA PRINCESSE. La mienne est un bouquet que la belle a laissé aux mains de son vainqueur... bouquet de roses, attaché par un ruban soie et or!

ADRIENNE, *à part.* Mon bouquet!

ATHÉNAÏS, *à Adrienne.* Et votre preuve, à vous... Mademoiselle?

ADRIENNE. La mienne?.. la mienne, c'est que la grande dame a laissé tomber en s'enfuyant dans le jardin...

ATHÉNAÏS. Comme Cendrillon, sa pantoufle de verre...

ADRIENNE. Non, mais un bracelet de diamants.

LA PRINCESSE, *à part.* Mon bracelet!

L'ABBÉ. Un conte des *Mille et une Nuits!*

ADRIENNE. Non, vraiment, une réalité!.. car ce bracelet on me l'a apporté... on me l'a laissé... (*Le montrant.*) Le voici!..

L'ABBÉ, *prenant le bracelet, et le montrant à la marquise et à la baronne, entre lesquelles il est placé.* Superbe! voyez donc, Mesdames.

LA PRINCESSE *jette un regard sur le bracelet, et dit froidement.* Admirable!.. c'est travaillé avec un art! (*Elle avance la main pour le prendre, mais le prince, qui depuis quelques instants est rentré dans le salon avec Maurice, s'est approché du groupe, se place entre la princesse et la marquise. La princesse s'éloigne et se rapproche d'Athénaïs, qui venait aussi pour regarder le bracelet* (1).

LE PRINCE. Qu'est-ce donc? qu'admirez-vous ainsi?

L'ABBÉ. Ce bracelet!..

LE PRINCE. Celui de ma femme!

TOUS, *avec un accent différent.* Sa femme!

LE PRINCE, *remontant le théâtre, et montrant à tout le monde le bracelet, avec un air de satisfaction.* Il est de bon goût, n'est-ce pas?..

ADRIENNE, *à part.* C'était elle!.. (*Pendant le désordre produit par cet incident, Athénaïs, la princesse, le prince et les autres dames ont remonté le théâtre. Adrienne, qui était à l'extrême droite, traverse la scène avec agitation, et va se placer à gauche, près de Michonnet.*)

LA PRINCESSE, *au milieu du théâtre, et mettant à son bras son bracelet, que son mari vient de lui rendre.* Eh bien! maintenant que M. le comte de Saxe est décidément des nôtres, si mademoiselle Lecouvreur était assez bonne pour nous dire quelques vers...

ADRIENNE, *hors d'elle.* Des vers!.. moi!.. en ce moment! (*Les dames qui étaient assises à gauche se lèvent, et se dirigent vers la droite du salon. A part.*) Ah! c'est trop d'impudence...

MICHONNET, *à gauche, près d'elle.* Calme-toi et étudie!.. Il y a dans le monde de plus grands comédiens que nous! (*Les dames et seigneurs se sont placés à droite, devant les deux rangées de fauteuils qui garnissent ce côté du salon.*)

MAURICE, *qui a redescendu le théâtre.* Quoi, Mademoiselle... vous daigneriez...

ADRIENNE, *froidement.* Oui, monsieur le comte!

LA PRINCESSE, *d'un air gracieux.* Quel bonheur!.. asseyons-nous, Mesdames... (*A Maurice.*) Monsieur le comte, auprès de moi...

ADRIENNE, *à part.* Les voir là, sous mes yeux, tous les deux ensemble... comme pour me braver!.. Mon Dieu, donnez-moi la force de me contraindre...

LE PRINCE. Que nous direz-vous?

ATHÉNAÏS. *Le Songe de Pauline.*

LA MARQUISE. *Hermione.*

(1) Michonnet, *à gauche, à l'écart;* quelques dames, *assises sur le second plan,* et quelques seigneurs, *debout, derrière leurs fauteuils et causant avec elles. Sur le premier plan et sur le devant du théâtre, comme formant dans le salon un groupe particulier,* Athénaïs, l'abbé, la princesse, la marquise, la baronne, Adrienne.

(2) Athénaïs, la princesse, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne, *un peu éloignée, à droite.*

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet, *à l'extrême gauche.* Athénaïs, la princesse, le prince, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne; Maurice est resté au fond du théâtre, *sur le second plan, causant avec les groupes de dames et de seigneurs*

LA BARONNE. Ou Camille des *Horaces*.

LA PRINCESSE, *avec ironie*. Ou plutôt le monologue d'*Ariane* abandonnée.

ADRIENNE, *à part, se contenant à peine*. Ah ! c'en est trop !

ATHÉNAÏS, *qui est assise à la droite de la princesse, s'écrie:* Non, non ! *Phèdre*, que vous avez si bien jouée avant-hier.

ADRIENNE, *vivement*. *Phèdre!* soit.

TOUS. Écoutons (1). (*Tout le monde est rangé à droite comme il est dit plus haut. Michonnet, assis à gauche, a tiré plusieurs brochures de sa poche; il prend celle de* Phèdre, *et s'apprête à souffler. Adrienne est seule debout au milieu du théâtre.*)

ADRIENNE, *récitant avec une agitation et une fièvre toujours croissantes, les yeux fixés sur la princesse, qui se penche plusieurs fois sur l'épaule de Maurice et lui parle bas avec affectation.*

.... Juste ciel!.. qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paraître, et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père!
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,

(*Regardant Maurice.*)

L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés,
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?

(*Regardant Maurice, qui vient de ramasser l'éventail que la princesse avait laissé tomber, et qui le lui remet d'un air galant.*)

Il se tairait en vain! je sais ses perfidies,
Œnone!.. et ne suis point de ces femmes hardies...

(*Hors d'elle-même, et s'avançant vers la princesse.*)

Qui, goûtant dans le crime une honteuse paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais!..

(*Elle a continué à s'avancer vers la princesse, qu'elle désigne du doigt, et reste quelque temps dans cette attitude, pendant que les dames et seigneurs, qui ont suivi tous ses mouvements, se lèvent comme effrayés de cette scène.*)

LA PRINCESSE, *avec calme*. Bravo ! bravo ! admirable !

TOUS. Admirable !

MICHONNET, *bas, à Adrienne*. Malheureuse !.. qu'as-tu fait?

ADRIENNE. Je me suis vengée !

LA PRINCESSE, *hors d'elle-même*. Un tel affront !.. je le lui ferai payer cher !..

ADRIENNE, *au prince, qui la félicite*. Déjà souffrante et fatiguée, je vous demanderai la permission de me retirer...

LA PRINCESSE, *bas, à Maurice, qui fait un pas vers Adrienne*. Restez !

LE PRINCE, *à Adrienne*. Quelque envie que nous ayons de vous retenir... nous n'osons insister... (*Remontant le théâtre, et parlant à des domestiques qui sont au fond.*) La voiture de mademoiselle Lecouvreur... (*Pendant le temps où le prince remonte le théâtre, la princesse fait quelques pas à droite, et Maurice se rapproche d'Adrienne, qui est à droite.*)

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet et Adrienne, *seuls à gauche*, les dames, *assises à droite sur les deux rangées de fauteuils; derrière elles, debout*, l'abbé, le prince et les autres seigneurs. *Sur les deux premiers fauteuils à droite et faisant presque face au spectateur*, la princesse et le comte de Saxe.

ADRIENNE, *à demi-voix*. Suivez-moi...

MAURICE, *de même*. Impossible, ce soir! Vous saurez pourquoi... Mais...

ADRIENNE. Il suffit... (*En ce moment le prince, qui a redescendu le théâtre, offre sa main à Adrienne. Elle remonte avec lui vers la porte du fond. Les hommes, groupés à gauche de la porte, et les femmes, debout à droite, la saluent. Adrienne jette sur Maurice un dernier regard de reproche et de douleur, et s'éloigne pendant que la princesse la regarde sortir d'un œil menaçant. La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

L'appartement d'Adrienne; à gauche, une cheminée, près de la cheminée, un fauteuil, puis une table, porte au fond; deux portes latérales; fauteuils au fond et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHONNET, *à la porte du fond, parlant à une femme de chambre, puis* ADRIENNE, *sortant de la porte à gauche.*

MICHONNET. Oui, je sais que sa porte est fermée, et qu'il est onze heures ! Mais si elle n'est pas encore déshabillée... vous lui direz que c'est moi, Michonnet !..

ADRIENNE, *l'apercevant, et courant à lui*. Ah !.. je vous attendais !..

MICHONNET, *à la femme de chambre, qui se retire*. Vous voyez bien !

ADRIENNE. Je souffrais tant !

MICHONNET. Et moi donc !.. Je ne pouvais pas rentrer sans savoir comment tu te trouvais... je n'aurais pu dormir...

ADRIENNE. Depuis que vous êtes là... je suis mieux !

MICHONNET. Et moi aussi !.. Après t'avoir reconduite, je suis passé au théâtre, d'où je viens!

ADRIENNE. Le spectacle est-il terminé ?

MICHONNET. Nous en avons encore pour une heure.

ADRIENNE. Tant mieux !.. Je suis si souffrante, que je voulais faire dire au théâtre qu'il me serait impossible de jouer demain.

MICHONNET. Je vais y passer... J'arrangerai cela, et je viendrai te rendre réponse.

ADRIENNE. Que de peines je vous donne !..

MICHONNET. Allons donc !.. moi, qui demeure dans ta maison, ne me voilà-t-il pas bien malade !.. ce n'est pas cela qui m'inquiète !

ADRIENNE. Qu'est-ce donc?..

MICHONNET. La scène de ce soir... chez cette grande dame ! crois-tu donc, qu'excepté son mari, tout le monde n'ait pas compris l'allusion... à commencer par elle...

ADRIENNE. Je l'espère bien ! Je l'ai blessée à mort, n'est-ce pas?.. Quelle joie ! c'est le seul moment de bonheur que j'aie éprouvé après tant de souffrance ! A chaque mot de ces derniers vers... il me semblait lui enfoncer un poignard dans le cœur ! Et puis, avez-vous lu la terreur sur tous les visages? Avez-vous entendu ce silence? L'avez-vous vue elle-

même, en dépit de son audace, pâlir sous mes regards. Ah! j'avais marqué d'une tache ineffaçable

..... Ce front qui ne rougit jamais!

MICHONNET. Voilà justement ce qui m'effraie! C'était trop bien... c'était trop fort!.. Ces grandes dames, si belles et si gracieuses avec leurs guirlandes de fleurs et leurs robes de gaze, c'est vindicatif... c'est méchant... tout leur est permis... et elles osent tout! celle-là surtout... à qui justement hier je proposais de jouer le rôle de Cléopâtre... elle a toutes les qualités de l'emploi : elle ne reculera devant aucun moyen... pour se venger d'un affront ou se débarrasser d'une rivale...

ADRIENNE. Eh! que m'importe?.. Quel mal peut-elle me faire désormais qui égale les tourments renfermés dans cette pensée... dans ce mot : Aimée!.. elle est aimée! . Cette blessure faite par moi, il la guérit par ses paroles d'amour!.. Ces larmes, si elle en répand, il les essuie sous ses baisers!.. Et maintenant même... maintenant que mon cœur se brise... elle est heureuse... elle est près de lui... Vous ne savez donc pas que je l'ai supplié, à voix basse, de me suivre, tandis qu'elle lui ordonnait de ne pas la quitter!..

MICHONNET. Eh bien!..

ADRIENNE. Il est resté! resté avec elle!.. Ah! c'en est trop! je n'y résiste plus! (*Faisant un pas pour sortir, et remontant le théâtre.*)

MICHONNET. Où vas-tu?

ADRIENNE. Me jeter entre eux... les frapper... et après... qu'on fasse de moi ce qu'on voudra!

MICHONNET. Y penses-tu?

ADRIENNE, *redescendant le théâtre et allant se jeter dans un fauteuil, à droite.* Cela ne vaut-il pas mieux que de mourir ici de jalousie et de désespoir... car, je le sens, j'en mourrai!

MICHONNET. Non! non! par malheur tu t'abuses encore!.. c'est une fièvre qui ne vous quitte pas, une douleur aiguë de tous les instants... on souffre... on est bien malheureux... mais on n'en meurt pas!.. Tu vois bien que j'existe encore!

ADRIENNE, *le regardant avec étonnement.* Vous!

MICHONNET. Ah! cela t'étonne, n'est-ce pas?.. Tu ne peux croire que sous cette épaisse enveloppe il y ait un cœur qui souffre comme le tien... qui aime... qui saigne comme le tien...

ADRIENNE. Quoi! ces tourments, vous les avez éprouvés?

MICHONNET. Oui... autrefois... il y a bien longtemps... Crois-moi, on s'habitue à tout... même à être malheureux!

ADRIENNE. Ah! cette force que je ne vous soupçonnais pas... ce courage que j'admire en vous!... je l'imiterai!.. je l'égalerai, si je le puis... Je triompherai d'une passion insensée dont maintenant je rougis!

MICHONNET, *avec joie.* Dis-tu vrai?

ADRIENNE. Vous voyez bien que je parle de lui sans haine et sans colère... que le souvenir de ses outrages me laisse calme et tranquille... que son nom même ne m'émeut plus!.. (*Adrienne traverse le théâtre et va se placer près du fauteuil, à gauche, entre la cheminée et la table. La porte du fond s'ouvre.*)

—

SCÈNE II.

ADRIENNE, LA FEMME DE CHAMBRE, MICHONNET.

LA FEMME DE CHAMBRE. Un coffret qu'on apporte pour Madame.

ADRIENNE. Qui l'a apporté?

LA FEMME DE CHAMBRE. Un domestique sans livrée, qui a dit seulement : De la part de M. le comte de Saxe.

ADRIENNE, *poussant un cri.* De lui!.. (*Prenant le coffret des mains de la femme de chambre.*) Laissez-nous... laissez-nous... (*La femme de chambre sort, et Adrienne pose le coffret sur la table et s'assied toute tremblante.*) Ah! mon Dieu!.. que peut-il me vouloir? ma main tremble... et je ne puis ouvrir...

MICHONNET, *à part.* Et elle croit qu'elle ne l'aime plus!..

ADRIENNE, *vivement.* Voyons! voyons! (*Poussant un cri de douleur.*) Ah!

MICHONNET. Qu'est-ce donc?..

ADRIENNE. En ouvrant ce coffret... j'ai éprouvé une sensation douloureuse... un souffle glacial qui parcourait mes sens... c'était comme un présage du coup qui m'attendait...

MICHONNET. Que contient donc cette boîte?

ADRIENNE. Mon bouquet! (*Le prenant à la main.*) Je le reconnais... celui qu'hier je tenais à la main lors de son arrivée! demandé par lui... donné par moi comme un gage d'amour... il pouvait le dédaigner, l'oublier, le jeter à l'écart!.. mais me le renvoyer... exprès!.. mais joindre l'affront au mépris...

MICHONNET. Cela ne vient pas de lui!.. c'est cette rivale qui l'aura forcé!

ADRIENNE, *se levant avec indignation.* Devait-il obéir? et tout esclave qu'il est, ne devait-il pas se révolter à l'idée seule d'insulter celle qu'il a aimée! (*Retombant sur le fauteuil, près de la cheminée, en tenant à la main le bouquet de fleurs qu'elle regarde quelque temps en silence.*) Fleurs d'un jour, hier si éclatantes, aujourd'hui flétries, vous qui aurez duré plus longtemps encore que ses promesses! Pauvres fleurs, reçues par lui avec tant d'ivresse et de joie, vous ne pouviez plus rester sur ce cœur où il vous avait placées et dont une autre m'a bannie! Exilées et dédaignées comme moi, je cherche en vain sur vos feuilles la trace des baisers qu'il y imprimait!.. que celui-ci soit le dernier que vous recevrez, celui d'un adieu éternel! (*Elle porte avec force le bouquet à ses lèvres.* Oui... oui... il me semble que c'est celui de la mort! et maintenant... qu'il ne reste plus rien de vous, ni de mon amour... (*Elle jette le bouquet dans la cheminée.*)

MICHONNET. Adrienne!.. Adrienne!..

ADRIENNE, *se levant et s'appuyant sur le marbre de la cheminée.* Ne craignez rien! (*Portant la main à son cœur.*) Cela va mieux! (*Regardant du côté de la cheminée.*) Je suis forte maintenant... je n'y pense plus!..

SCÈNE III.

ADRIENNE, MAURICE, *se précipitant par la porte du fond*, MICHONNET.

MAURICE, *à la cantonade et comme parlant à la femme de chambre, qui veut le retenir*. Elle y sera pour moi, vous dis-je? (*Courant à Adrienne.*) Adrienne!..

ADRIENNE, *se jetant involontairement dans ses bras*. Maurice!.. (*Voulant se dégager de ses bras.*) Ah! qu'ai-je fait?.. laissez-moi! laissez-moi!

MAURICE. Non, je viens tomber à tes pieds! je viens implorer mon pardon! si je ne t'ai pas suivie quand tu me l'ordonnais... c'est que j'étais retenu par le devoir, par l'honneur... par un bienfait dont le poids m'accablait... je le croyais, du moins! et je ne voulais pas laisser finir cette journée sans dire à la princesse : Je ne puis accepter votre or, car je ne vous aime pas, car je ne vous ai jamais aimée, car mon cœur est à une autre... Mais, juge de ma surprise!.. aux premiers mots que je lui adresse... en m'écriant : « Je » sais tout! je sais tout!.. » tremblante... éperdue... elle, qui ne tremble jamais... tombe à mes pieds et avec des larmes feintes ou véritables m'avoue que l'amour et la jalousie l'ont égarée, qu'elle seule est la cause de ma captivité!. elle ose me l'avouer... à moi, qui pensais lui devoir ma délivrance...

ADRIENNE. O ciel!..

MAURICE, *continuant avec chaleur*. A moi! qui, honteux et désespéré de ses bienfaits, venais implorer seulement quelques jours pour m'acquitter, dussé-je jouer mon sang et ma vie!.. et j'étais libre... libre de la mépriser, de la haïr... de l'abandonner! libre de courir vers toi et de me réfugier à tes pieds!.. ma protectrice, mon bon ange... m'y voici. (*Tombant à ses genoux.*) Ne me repousse pas!

ADRIENNE. Faut-il te croire?

MAURICE. Par le ciel... et l'honneur, je t'ai dit la vérité... quelque difficile qu'elle soit à expliquer... car, renversé du haut de mes espérances, arrêté, jeté dans un cachot, j'ignore encore quelle main m'a délivré, et j'ai beau chercher, je ne puis découvrir par qui me sont rendus ma liberté, mon épée, et un glorieux avenir peut-être, le sais-tu? peux-tu m'aider à le deviner?

ADRIENNE, *baissant les yeux*. Je ne sais!.. je ne puis dire.

MICHONNET, *qui, pendant la tirade précédente, a remonté le théâtre, passe vivement entre eux deux*. Que c'est elle!.. elle-même.

ADRIENNE, *vivement*. Taisez-vous, taisez-vous!

MICHONNET, *avec chaleur*. C'est elle qui a engagé pour vous sa fortune, ses diamants, tout ce qu'elle avait... et plus encore!..

ADRIENNE. Ce n'est pas vrai!

MICHONNET, *de même, avec force*. C'est vrai!.. et s'il faut en donner des preuves, apprenez qu'elle a emprunté... emprunté à quelqu'un... (*Se reprenant.*) que je ne connais pas, mais vous pouvez m'en croire, moi!.. qui ne veux que son repos... son bonheur... moi qui l'aime comme un père. (*Vivement.*) Oh! oui... comme un père.

ADRIENNE, *vivement*. Vous pleurez?

MICHONNET. De contentement, d'émotion... adieu... tu sais qu'on m'attend au théâtre, et j'y dois être avant la fin du spectacle... adieu.. adieu... (*Il se précipite vers la porte du fond.*)

—

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MAURICE.

MAURICE. Ainsi, Adrienne, c'était toi...

ADRIENNE, *montrant de la main Michonnet, qui vient de sortir*. Et lui, mon meilleur ami, lui qui m'est venu en aide... mais ne parlons plus de cela... tu as accepté...

MAURICE. A une condition... c'est qu'à ton tour tu ne refuseras rien de moi! J'ignore l'avenir qui m'est réservé, j'ignore si je dois, sur le champ de bataille, gagner ou perdre la couronne ducale que les états de Courlande m'ont décernée; mais vainqueur, je jure de partager avec toi le duché que tu m'aides à conquérir, de te donner le nom que tu m'aides à immortaliser!

ADRIENNE. Ta femme! moi!

MAURICE. Toi! reine par le cœur et digne de commander à tous! Qui a grandi mon intelligence? toi. Qui a épuré mes sentiments? toi. Qui a soufflé dans mon sein le génie des grands hommes, dont tu ès l'interprète?.. toi! toujours toi!.. Mais, ô ciel! tu pâlis!

ADRIENNE. Ne crains rien... tant de bonheur succédant à tant de désespoir aura épuisé mes forces.

MAURICE, *l'aidant à s'asseoir sur le canapé*. Tu chancelles!

ADRIENNE. En effet, un trouble étrange, une douleur sourde et inconnue s'est emparée de moi... depuis quelques moments... depuis celui où j'ai porté à mes lèvres ce bouquet.

MAURICE. Lequel?

ADRIENNE. Ingrate! je le prenais pour un adieu de départ, et c'était un message de retour!

MAURICE. Que veux-tu dire?

ADRIENNE. Ces fleurs... envoyées par toi dans ce coffret...

MAURICE, *passant près de la table* (1). Moi! je ne t'ai rien envoyé... ce bouquet, où est-il?

ADRIENNE. Brûlé! je croyais que tu nous avais tous deux repoussés et dédaignés... il était comme moi, il ne pouvait plus vivre!

MAURICE, *avec tendresse*. Adrienne! mais ta main tremble.. tu souffres beaucoup...

ADRIENNE. Non, non, plus maintenant. (*Montrant son cœur.*) La douleur n'est plus là... (*Portant la main à sa tête.*) mais là... C'est singulier, c'est bizarre... mille objets divers et fantastiques passant devant moi... se succèdent confusément et sans ordre. . (*A Maurice.*) Où étions-nous? qu'est-ce que je te disais? je ne sais plus... Il me semble que mon imagination s'égare... et que ma raison, que je cherche à retenir, va m'abandonner... (*Vivement.*) Je ne le veux pas... en la perdant, je perdrais mon bonheur... Oh! non... non... je ne le veux pas! pour lui d'abord, pour Maurice, et puis pour ce soir... On vient d'ouvrir, et la salle est déjà pleine! Je conçois leur curiosité et leur impatience; on leur promet depuis si longtemps la *Psyché* du grand Corneille!.. Oh! oui, depuis longtemps... depuis les premiers jours où je vis Maurice... On ne voulait pas remonter l'ouvrage...

(1) Maurice, Adrienne.

C'est trop vieux, disait-on... mais, moi j'y tenais... j'avais une idée... Maurice ne m'a pas encore dit : Je vous aime! ni moi non plus... je n'ose pas... et il y a là certains vers que je serais si heureuse de lui adresser, à lui, devant tout le monde, sans que personne s'en doute...

MAURICE. Mon amie, ma bien-aimée, reviens à toi.

ADRIENNE. Tais-toi donc... il faut que j'entre en scène. Oh! quelle nombreuse, quelle brillante assemblée! Comme tous ces regards tournés vers moi suivent chacun de mes mouvements!.. Ils sont bons de m'aimer ainsi... Ah! il est dans sa loge... c'est lui... il me sourit... (*Murmurant entre ses lèvres.*) Bonjour, Maurice... A toi, Psyché, voici ta réplique.

Ne les détournez pas, ces yeux qui me déchirent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils m'inspirent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux!
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois?
Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que l'amour m'expliquât le trouble où je vous vois;
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paraissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis!

MAURICE, *lui prenant la main.* Adrienne! Adrienne! elle ne me voit plus... ne m'entend plus... Mon Dieu, l'effroi me glace... que faire?.. (*Il agite la sonnette qui est sur la table; paraît la femme de chambre.*) Votre maîtresse est en danger... courez!.. des secours!.. Moi, je ne la quitte plus... (*La femme de chambre sort.*) Ma présence et mes soins lui rendront peut-être le calme... (*Prenant la main d'Adrienne.*) Écoute-moi, de grâce!

ADRIENNE, *avec égarement.* Regarde... regarde donc!.. Qui entre dans sa loge? qui s'assied près de lui?.. Je la reconnais, quoiqu'elle cache son visage! c'est elle!.. il lui parle!.. (*Avec désespoir.*) Maurice!.. il ne me regarde plus!.. Maurice!..

MAURICE. Il est près de toi...

ADRIENNE, *sans l'écouter.* Ah! voilà leurs yeux qui se rencontrent, leurs mains qui se pressent! voilà qu'elle lui dit : Restez!.. Et moi, il m'oublie! il me repousse... il ne voit pas que je me meurs!

MAURICE. Adrienne!.. par pitié!

ADRIENNE, *avec fureur.* De la pitié!

MAURICE. Ma voix n'a-t-elle donc plus de pouvoir sur ton cœur?

ADRIENNE. Que me voulez-vous?

MAURICE. Que tu m'écoutes un seul instant! que tu me regardes, moi... Maurice!

ADRIENNE, *le regardant avec égarement,* Maurice!.. non.. il est près d'elle... il m'oublie!.. Va-t'en! va-t'en!

(*Poursuivant Maurice, qui recule d'effroi.*)

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Les dieux, les justes dieux... n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié...
Porte... porte aux autels... un cœur qui m'abandonne...
Va, cours, mais crains encor...

(*Poussant un cri et reconnaissant Maurice.*) Ah! Maurice!.. (*Elle se jette dans ses bras.*)

MAURICE. Mon Dieu... venez à mon aide!.. et pas de secours!... pas un ami... (*Apercevant Michonnet.*) Ah! je me trompais!.. en voici un!

—

SCÈNE V.

MAURICE, ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *entrant vivement.* Ce qu'on m'a dit est il vrai? Adrienne en danger!

MAURICE. Adrienne se meurt!

MICHONNET, *approchant le fauteuil de droite qu'il place au milieu du théâtre, et sur lequel Maurice dépose Adrienne à moitié évanouie.* Non... non... elle respire encore!.. tout espoir n'est pas perdu...

MAURICE, *s'approchant de l'autre côté du canapé.* Elle ouvre les yeux!

ADRIENNE. Ah! quelles souffrances! qui donc est près de moi?.. (*Avec joie.*) Maurice! (*Se retournant et voyant Michonnet.*) Et vous aussi!.. dès que je souffrais, vous deviez être là... Ce n'est plus ma tête, c'est ma poitrine, qui est brûlante... j'ai là comme un brasier... comme un feu dévorant qui me consume...

MICHONNET, *s'adressant à Maurice.* Mais tout me prouve... ne voyez-vous pas comme moi les traces du poison... d'un poison actif et terrible...

MAURICE. Quoi!.. tu pourais soupçonner...

MICHONNET, *avec fureur.* Je soupçonne tout le monde... et cette rivale... cette grande dame!..

MAURICE, *poussant un cri d'effroi.* Tais-toi!.. tais-toi!..

ADRIENNE. Ah! le mal redouble... Vous qui m'aimez tant, sauvez-moi, secourez-moi... Je ne veux pas mourir!.. Tantôt j'eusse imploré la mort comme un bienfait... j'étais si malheureuse... mais à présent je ne veux pas mourir... Il m'aime!.. il m'a nommée sa femme!

MICHONNET, *étonné.* Sa femme!

ADRIENNE. Mon Dieu! exaucez moi!.. mon Dieu! laissez-moi vivre... quelques jours encore... quelques jours près de lui... Je suis si jeune, et la vie s'ouvrait pour moi si belle!

MAURICE. Ah! c'est affreux!

ADRIENNE. La vie!.. la vie!.. Vains efforts!.. vaine prière!.. mes jours sont comptés!.. je sens les forces et l'existence qui m'échappent!.. (*A Maurice.*) Ne me quitte pas... bientôt mes yeux ne te verront plus... bientôt ma main ne pourra plus presser la tienne!..

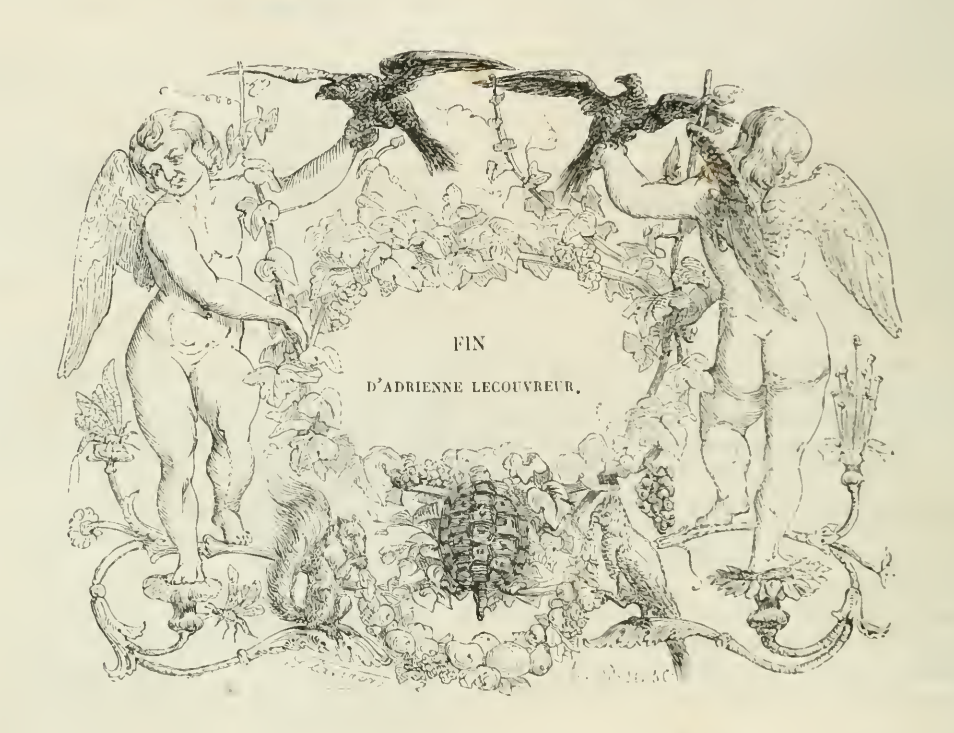
MAURICE. Adrienne!.. Adrienne!..

ADRIENNE. O triomphes du théâtre! mon cœur ne battra plus de vos ardentes émotions!.. Et vous, longues études d'un art que j'aimais tant, rien ne restera de vous après moi... (*Avec douleur.*) Rien ne nous survit à nous autres...

rien que le souvenir... (*A ceux qui l'entourent.*) Le vôtre, n'est-ce pas? Adieu, Maurice... adieu, mes deux amis!..

MICHONNET, *avec désespoir et tombant à ses pieds.* Morte... morte!..

MAURICE. O noble et généreuse fille! si jamais quelque gloire s'attache à mes jours, c'est à toi que j'en ferai hommage, et toujours unis, même après la mort, le nom de Maurice de Saxe ne se séparera jamais de celui d'Adrienne!





ÉDOUARD, *tournant autour du guéridon.* Cela m'est égal, l'honneur avant tout. — Scène 7.

LA MARRAINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 27 novembre 1827.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. LOCKROI ET CHABOT.

Personnages.

MADAME DE NÉRIS, jeune veuve.
ÉDOUARD, son filleul.
M. DE JORDY, son homme d'affaires.
CÉCILE, sœur de M. de Jordy.
CHAMPENOUX, fermier, et autre filleul de madame de Néris.

La scène se passe dans un château, à douze lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon de campagne, porte au fond; deux portes latérales. Aux deux côtés de la porte, une croisée avec des persiennes; une des persiennes est entr'ouverte. A gauche de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A droite, un petit guéridon, sur lequel on voit une raquette et un volant.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE JORDY, CÉCILE, CHAMPENOUX, *tenant un sac d'argent.*

(*M. de Jordy est assis auprès de la table et cause avec Cécile qui travaille; Champenoux est debout vers le fond à droite, tenant un sac d'argent sur son bras.*)

DE JORDY. Et tu dis donc, Cécile, que ce matin il courait après toi dans le jardin?

CÉCILE. Oui, mon frère.

DE JORDY. Et qu'il t'a embrassée?

CÉCILE. Je crois qu'oui.

DE JORDY. Deux fois.

CÉCILE. Je n'en sais rien; je n'ai pas compté; quand on est occupé à se défendre...

DE JORDY. Voyez-vous le petit mauvais sujet! A peine

dix-neuf ans, et embrasser déjà la sœur d'un avoué ! et d'un avoué de Senlis! Si c'était dans la capitale, je ne dis pas : on en voit bien d'autres; mais nous aurons soin aujourd'hui même d'en prévenir sa marraine.

CÉCILE. Et moi, si vous en parlez à madame de Néris, je ne vous dirai plus rien. Je ne veux pas qu'à cause de moi M. Édouard soit grondé, parce que, s'il m'a embrassée, c'est sans intention. Il ne sait jamais ce qu'il fait.

DE JORDY. Tu crois?

CHAMPENOUX, *s'avançant.* Dites donc, Monsieur, je vous attends toujours.

DE JORDY. Eh bien! est-ce que tu n'es pas fait pour cela! Je suis à toi.

CHAMPENOUX. Voilà deux heures que vous me dites cela. Si je venais demander de l'argent, à la bonne heure; mais comme j'en apporte. .

DE JORDY. Je sais bien, ton dernier fermage. Je vais rédiger ta quittance. (*Se mettant à écrire.*) N'est-ce pas trois mille francs?..

CHAMPENOUX. Oui, Monsieur. Pourquoi donc que Madame ne reçoit pas elle-même comme autrefois? c'était si tôt fait.

DE JORDY. Parce que je suis son avoué.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Aussitôt donc, en ce cas,
Qu'une affaire la réclame,
Je suis chargé par Madame
D'en avoir tout l'embarras.

CHAMPENOUX.

Je commence à m'y r'connaîtr'e,
Madam', qui vous laiss' le maître,
Vous paie en ces lieux pour être
Son homme d'affair's.

DE JORDY.

Justement.

CHAMPENOUX.

Son homm' d'embarras... et, comme
Vous êtes un honnête homme,
Vous y en fait's pour son argent.

DE JORDY. Qu'est-ce que c'est? tiens, voilà ta quittance; et les trois mille francs...

CHAMPENOUX. Dans ce sac. (*Il le dépose sur la table.*)

DE JORDY. C'est bon ; va-t'en.

CHAMPENOUX. Non pas; il faut que je parle à Madame.

DE JORDY. Elle n'est pas visible; mais qu'est-ce que tu as besoin de lui dire?

CHAMPENOUX. Cela me regarde ; une affaire particulière... Car vous, monsieur le nouveau régisseur, qui faites le fier avec moi, vous changeriez bien vite de ton, si vous saviez qui je suis.

DE JORDY. Eh! qui donc es-tu? Monsieur Champenoux, fermier de Madame.

CHAMPENOUX. C'est possible; ce que je veux dire n'est pas rapport à mon état, mais à ma naissance.

DE JORDY. Ta naissance!.. n'es-tu pas, à ce que je crois du moins, le fils d'un ancien garde-chasse?

CHAMPENOUX. C'est possible; mais il y a un autre titre que vous voudriez bien avoir, et qui me rapproche de Madame, un titre que je pourrais vous dire, et que je ne vous dirai pas, exprès pour vous apprendre...

DE JORDY. Eh! alors, laisse-moi tranquille et va te promener!

CHAMPENOUX. Pour ce qui est de me promener, je le pourrais si je voulais; mais j'aime mieux aller déjeuner, parce que j'ai le droit de déjeuner ici. Je suis de la maison, on doit m'y recevoir, m'y accueillir avec égard; et moi, à cause de mon titre, je peux aussi être fier et avoir des airs insolents.

DE JORDY. Qu'est-ce à dire?

CHAMPENOUX. Je sais bien que cela va sur vos brisées; mais, rassurez-vous, je ne prendrai pas tout, il vous en restera encore assez. (*M. Jordy se lève; il tient plusieurs papiers.*)

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Quoique, d'après le rang dont je me vante,
Faire antichambr' soit assez inconv'nant;
J'attendrai bien que Madam' se présente,
Et je prendrai patience en déjeunant.
J' vas boire un coup, ici près, dans l'aut' chambre;
Car en fait d' vin on n'a qu'à m'en montrer;
Je ne lui fais jamais faire antichambre,
Dès qu'il paraît, moi je lui dis d'entrer.

(*Il entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE II.

DE JORDY, CÉCILE.

DE JORDY. Mais a-t-on vu un impertinent semblable? jusqu'à ces rustres qui se permettent aussi de raisonner!..

CÉCILE, *se levant.* C'est vrai : tout le monde s'en mêle; il n'y a plus de paysans.

DE JORDY. C'est le voisinage des grandes villes. Il y a trop de villes en France, et tant qu'on n'en supprimera pas!.. Mais, revenons à notre conversation. Te voilà, ma sœur, en âge de te marier.

CÉCILE. Oui, mon frère.

DE JORDY. Il te faudra bientôt un époux, c'est-à dire une dot; parce qu'à présent, en province comme à Paris, l'un ne se trouve pas sans l'autre.

CÉCILE. Peut-être... Voilà M. Léonard, votre maître clerc, qui, j'en suis sûre, ne serait pas exigeant.

DE JORDY. Qu'est-ce que c'est? M. Léonard!..

CÉCILE. Je dis cela en général.

DE JORDY. J'espère bien, en effet, qu'avec lui il n'y a rien de particulier; car je tiens à ce que tu fasses un beau mariage. Je te donnerais bien une dot, parce que je suis bon frère, et que d'être avoué, ça n'empêche pas les sentiments. Malheureusement, j'ai besoin de mes capitaux pour une spéculation que je médite... un mariage.

CÉCILE. Vraiment... vous!..

DE JORDY. Oui. Je voudrais épouser quelque bon million ; il y en a encore à marier, ce qui me donnerait alors le moyen de t'établir toi-même. Regarde donc ce magnifique château situé à douze lieues de la capitale... (*Cécile va regarder par la porte du fond, et en revenant sur le devant du théâtre elle se place à la droite de M. de Jordy.*) Un beau parc, de belles eaux, une habitation de prince ; il me semble que cela conviendrait assez à un avoué qui se retire. Est-ce que tu ne trouves pas?

CÉCILE. Comment! vous auriez des vues sur madame de Néris? une petite veuve de dix-neuf ans, vive, légère, capricieuse! et puis elle est si riche!

DE JORDY. C'est justement pour cela. Fille d'un gros manufacturier, veuve d'un de nos premiers commerçants, elle réunit sur sa tête une fortune si considérable, qu'elle ne la connaît pas elle-même; l'administration seule de ses biens est un immense travail, et elle ne songe qu'au plaisir. Elle est réellement malheureuse dès qu'on lui parle d'affaires, et je lui en parle toute la journée.

CÉCILE. Une jolie manière de lui faire votre cour!

DE JORDY. Oui, sans doute, cela l'effraie. Il faudra qu'elle m'épouse pour me fermer la bouche, et qu'elle se trouve trop heureuse de prendre un mari qui la débarrasse de son homme d'affaires.

AIR de *Turenne*.

D'un séducteur qui chercherait à plaire,
Elle pourrait se défier ici;
Mais prudemment je fais tout le contraire,
Et je la veux séduire par ennui.

CÉCILE.

Lui faire la cour par ennui.

DE JORDY.

Par là, du moins, j'aurai la préférence,
Et je me vois sans rivaux.

CÉCILE.

C'est douteux,
Car maintenant, dans le genre ennuyeux,
On trouve tant de concurrence!

DE JORDY, *vivement*. Aussi, je me suis bien gardé de la laisser à Paris. Je lui ai persuadé de venir dans cette terre, où je lui fais la cour tout seul et à mon aise.

CÉCILE. C'est singulier, hier toute la journée elle n'a fait que bâiller.

DE JORDY, *avec joie*. C'est cela même; commencement de mon système! Mais ce qui me contrarie encore, c'est ce petit Édouard, son filleul, que je n'ai pas invité et qui vient d'arriver.

CÉCILE. Où est le mal? Un filleul peut bien venir sans façon chez sa marraine.

DE JORDY. Oui; mais quand le filleul et la marraine sont tous deux du même âge, quand ils ont à peine dix-neuf ans...

CÉCILE. N'avez-vous pas peur de celui-là? le fils d'un soldat! un pauvre orphelin que les anciens maîtres du château ont recueilli et fait élever à leurs frais.

DE JORDY. Non certainement; mais ce petit gaillard-là a un air goguenard. A peine sorti du collége, il se moque déjà de moi; je ne sais pas maintenant comment on élève la jeunesse.

CÉCILE, *regardant par la porte du fond qui donne sur le jardin*. Voici madame de Néris: elle vient de ce côté, un livre à la main, et elle bâille encore.

DE JORDY. Peut-être qu'elle pense à moi. Le moment est favorable. (*A Cécile.*) Laisse-nous. (*Cécile entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE III.

DE JORDY, CAROLINE (MADAME DE NÉRIS).

CAROLINE *entre en lisant*. L'insipide promenade! ce parc est si grand et si triste; tout ce qu'on y lit est ennuyeux: ce sont pourtant des romans nouveaux.

DE JORDY. Me permettrez-vous, Madame, de vous présenter mes hommages?

CAROLINE. C'est vous, monsieur de Jordy; venez donc à mon secours: je ne sais que faire, que devenir, et vous m'abandonnez! cela n'est pas bien.

DE JORDY. Notre conversation d'hier soir, ces comptes de fermage avaient l'air de vous fatiguer tellement.

CAROLINE. C'est égal, je l'aime mieux; il n'y a rien de plus terrible que de s'ennuyer sans savoir pourquoi; et au moins, quand vous êtes là, c'est un motif, un motif raisonnable.

DE JORDY, *parcourant les papiers*. Vous êtes bien bonne. Voici les différentes notes que je voulais vous soumettre.

CAROLINE. Est-ce bien long?

DE JORDY. Une ou deux petites heures seulement. (*Lisant*) « Ferme d'Hauterive. Le fermier Simon n'a « payé, cette année, que six mille francs. » Mais, comme je l'ai augmenté d'un quart en sus...

CAROLINE. Vous l'avez augmenté! et pourquoi?.... Il a une si jolie fille; Marguerite, ma petite fermière, qui ce matin m'apportait du lait.

DE JORDY. Ah! Marguerite, celle qui est brouillée avec Julien, son amoureux?..

CAROLINE. Marguerite est brouillée avec son amoureux!.. je me charge d'arranger tout cela, de les raccommoder. Cela me fera une bonne matinée; c'est à vous que je le devrai. C'est plus amusant que je ne croyais, de parler d'affaires. Et puis, nous aurons ensuite une noce de village, un grand repas, un bal. La jarretière de la mariée, c'est gentil; et je sais quelqu'un qui va être heureux.

DE JORDY. Qui donc?

CAROLINE. Édouard, mon filleul, qui aime tant la danse. Je vais lui écrire de venir.

DE JORDY. Ce n'est pas la peine. Il est ici; il vient d'arriver.

CAROLINE. Sans ma permission?

DE JORDY. De ce matin: il est dans votre parc, le fusil à la main; et il a fait un carnage de lièvres et de faisans...

CAROLINE. Oh! que c'est méchant! Où est M. Édouard!.. qu'il vienne tout de suite.

DE JORDY. Bah! il est bien loin; il est parti au grand galop, à travers vos plates-bandes de tulipes et de camélias.

CAROLINE. Mes camélias!.. il serait possible!.. Je lui aurais tout pardonné; mais des camélias, des fleurs superbes que je réservais pour me faire une garniture!.. car vous ne savez pas comme c'est joli, une garniture de fleurs naturelles! surtout en camélias, en roses du Japon, c'est charmant, c'est délicieux.

AIR du vaudeville de *la Lune de miel* (musique de M. Heudier).

De l'innocence la plus pure
Elle est l'emblème virginal.

DE JORDY.

Et, comme elle, souvent ne dure,
Hélas! que l'espace d'un bal.

CAROLINE.

Ici, Monsieur, c'est encor plus fatal.
Quand le plaisir fit notre destinée,
On se console en songeant au passé;
Mais, quel malheur quand la rose est fanée
Sans que le bal ait commencé!

DE JORDY. Aussi, Madame, vous avez pour ce jeune homme beaucoup trop d'indulgence, et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais que ce matin je l'ai surpris moi-même courant après ma sœur et l'embrassant.

CAROLINE, *souriant*. Vraiment!.. ce ne sont plus là des roses du Japon, et vous étiez là! vous conviendrez que c'est drôle... Non, non, c'est très-mal, un jeune homme qui sort du collége, qui ne devrait penser qu'à son droit..... Aussi, je vais ce matin le traiter sévèrement, cela m'amusera.

DE JORDY. Oui, vous commencez par lui faire des sermons, et vous finissez par jouer avec lui.

CAROLINE. C'est qu'on ne peut pas toujours gronder.

DE JORDY. A la bonne heure... Mais les bontés dont vous l'accablez... Songez donc, qu'après tout, ce n'était que le fils...

CAROLINE. D'un militaire qui est mort de ses bles-

sures... C'était la dette du pays, mon père s'est chargé de l'acquitter.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

J'avais cinq ou six ans à peine,
Quand mon père ordonna, je croi,
Que, jeune encor, je fusse la marraine
D'un orphelin aussi jeune que moi ;
Voulant, par un ordre aussi sage,
Déjà m'apprendre et me faire sentir
Que le malheur, hélas ! est de tout âge,
Et qu'à tout âge on doit le secourir.

DE JORDY. C'était certainement très-bien. Mais ces comptes que nous oublions.

CAROLINE. Comment! ce n'est pas fini!..

DE JORDY. Nous n'avons pas encore commencé.

CAROLINE. Vous verrez que je serai obligée de vous donner tous mes biens, pour ne plus en entendre parler.

DE JORDY. Si j'acceptais, Madame, ce ne serait qu'à la condition de les partager avec vous.

CAROLINE, *riant.* Vraiment... C'est très-gai, et l'idée est originale : savez-vous, monsieur de Jordy, que quand vous voulez vous êtes fort aimable?

DE JORDY. Ah! Madame...

CAROLINE. Se donner soi-même en paiement à son homme d'affaires! c'est amusant... Savez-vous que vous auriez là de jolis honoraires.

DE JORDY, *vivement.* Ah! Madame, certainement.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; CHAMPENOUX, *sortant de la chambre à droite.*

CHAMPENOUX. Faut être juste, j'ai déjeuné avec agrément.

DE JORDY. Dieu! l'on vient... l'instant était si favorable... (*A Champenoux.*) Qui t'a permis d'entrer?.. qui t'amène?

CHAMPENOUX. Ce qui m'amène, on le saura; mais ce n'est pas vous.

CAROLINE. Tiens, c'est Champenoux! Bonjour, mon garçon.

CHAMPENOUX. Bonjour, ma marraine... bonjour, ma marraine.

DE JORDY, *étonné.* Sa marraine!

CHAMPENOUX. Oui, monsieur l'homme d'affaires, et puisque les qualités sont connues... (*Passant devant lui, et allant auprès de madame de Néris.*) je prends mon rang; n'est-ce pas, ma marraine? (*Se retournant du côté de M. de Jordy.*) Car c'est elle qui est ma marraine : voilà ce que vous ne saviez pas.

DE JORDY. Comment, Madame, c'est aussi un filleul!.. Combien donc en avez-vous?

CAROLINE. Beaucoup..... Mais j'en ai peu, je crois, d'une aussi belle venue. Ce pauvre Champenoux!.... (*Lui donnant une tape sur la joue.*) il a toujours l'air bête.

CHAMPENOUX. Ah! ma marraine, que vous êtes bonne!.. (*A de Jordy.*) Voilà, au moins : ça n'est pas comme vous, qui faites le fier... Elle a toujours quelque chose de familier, quelque chose d'aimable à vous dire.

CAROLINE. J'espère que tu dîneras ici?

CHAMPENOUX. Oh! que oui, ma marraine... J'ai déjà commencé; je viens de déjeuner sans façon et sans préférence.

CAROLINE. Comment cela?

CHAMPENOUX. J'ai mangé de tout ce qu'il y avait.... J'ai bien fait, n'est-ce pas?

CAROLINE. Certainement.

CHAMPENOUX, *à de Jordy.* Vous l'entendez..... Moi, d'abord, je connais mes droits et mes prérogatives... On m'a toujours dit qu'un parrain et une marraine, c'était comme le père et la mère de l'enfant, ça en tenait lieu... Alors, je suis comme qui dirait le fils de la maison.

CAROLINE. C'est juste... Et comment vont les affaires?

CHAMPENOUX. Ah! Dieu! ma marraine, il y a bien des nouvelles, bien des changements, qui vont vous étonner, et c'est là-dessus que je voudrais vous parler particulièrement, (*Regardant de Jordy.*) et en particulier.

DE JORDY. C'est-à-dire qu'il faut que je m'en aille.

CHAMPENOUX. Je ne force personne..... Mais à bon entendeur... (*Otant son chapeau.*) Votre serviteur très-humble.

DE JORDY. Je comprends, et je cède la place au fils de la maison. (*A madame de Néris.*) Je vais faire un tour à nos fermes; et je reviens pour le dîner. (*Il emporte le sac de trois mille francs, et sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

CHAMPENOUX, CAROLINE.

CHAMPENOUX. Il emporte le sac... Nos fermes... Dites donc, ma marraine, avez-vous entendu? . Nos fermes. Est-ce qu'il y est pour quelque chose!.... Est-ce que ça le regarde?.... Ce n'est pas un filleul, ce n'est pas comme moi et M. Édouard, que je viens de rencontrer, et à qui j'ai donné une poignée de main.

CAROLINE. Ah! tu viens de le voir?

CHAMPENOUX. Oui..... Il était mis comme un prince; et savez-vous, ma marraine, que cela ne vous fait pas honneur?

CAROLINE. Comment cela?

CHAMPENOUX. Ce n'est pas bien, car moi, qui suis votre filleul comme lui, vous me laissez en veste et en gros souliers... Il dîne avec vous à table, et moi je dîne après à l'office... Je mange autant, c'est vrai; mais enfin je mange une heure plus tard : c'est là où est le déshonneur, et je vous le dis franchement, ma marraine, je crains que cela ne vous fasse du tort dans le monde.

CAROLINE. Je te remercie; mais je vois avec peine que tu en veux à Édouard.

CHAMPENOUX. Moi, ma marraine, j'en serais bien fâché... C'est aussi le fils de la maison; c'est quasiment un frère, et je ne lui en veux pas... Moi d'abord, je n'en ai jamais voulu à personne; mais j'en veux à ce qu'ils ont.

CAROLINE. Vraiment...

CHAMPENOUX. Je suis pour la justice... ça me fait mal quand je vois quelqu'un de mieux habillé, ou quelqu'un de plus riche que moi.

CAROLINE. Tu es cependant à ton aise... Ton père en mourant t'a laissé sa ferme.

CHAMPENOUX. Oui, ma marraine; comme j'étais le fils de la maison, ça m'est revenu... C'est toujours comme ça dans la loi, n'est-il pas vrai?

CAROLINE. Sans contredit.

CHAMPENOUX. J'ai aussi mon cousin Thomas, le plus riche cultivateur du pays, dont, grâces au ciel, je suis l'héritier.

CAROLINE. Ah! oui... cet honnête Thomas... un an-

cien soldat, le parrain d'Édouard; car c'est lui qui l'a tenu avec moi, qui a été mon compère... Comment se porte-t-il?

CHAMPENOUX. Vous êtes bien bonne, ma marraine... Il est mort, il y a un an.

CAROLINE. Ah! mon Dieu!.. il y a si longtemps que je n'étais venue dans cette terre... Ce pauvre homme!.. il avait pourtant l'air jeune encore.

CHAMPENOUX. Il n'était pas vieux, si vous voulez; mais il avait fait son temps... Il avait servi à l'armée avec le père d'Édouard, un troupier comme lui, et c'est à ce sujet que je voulais vous consulter, parce qu'il y a quelque temps, en cherchant dans ses papiers, j'en ai trouvé un qu'on m'a dit être un testament, et dans lequel il donne tout son bien... trois mille six cent cinquante francs de rentes, en bonnes terres, à M. Édouard, son filleul.

CAROLINE. Et tu ne le disais pas!.. Ce pauvre Édouard, qui, par fierté, maintenant ne veut plus rien recevoir de moi... C'est une fortune pour lui, une fortune légitime... c'est presque un patrimoine... Mais, quand j'y pense, toi, mon garçon, qui étais l'héritier naturel, cela doit te chagriner.

CHAMPENOUX. Non, vraiment, je n'ai pas si mauvais cœur... Un parrain ou une marraine peuvent donner tout ce qu'ils veulent à un filleul... Là-dessus, faut les laisser faire, n' faut pas les contrarier... Ce qui me chagrine, c'est que dans son testament, mon cousin Thomas met une condition.

CAROLINE. Et laquelle?

CHAMPENOUX. Craignant pour son filleul les folies de la jeunesse, ce qui est assez vrai, parce que c'est un gaillard qui ne demande qu'à faire le garçon...

CAROLINE. Eh bien! après?

CHAMPENOUX. Eh bien! comme je vous disais, pour l'empêcher de faire le garçon, son parrain ne lui laisse sa fortune qu'à condition qu'il sera marié avant dix-neuf ans.

CAROLINE. Il serait possible!

CHAMPENOUX, *lui donnant des papiers.* Voyez plutôt. Et comme malheureusement Édouard a maintenant dix-neuf ans passés, c'est à moi que tout ça revient.

CAROLINE. Tu crois?

CHAMPENOUX. Certainement. Il a eu dix-neuf ans au mois de janvier dernier, puisqu'on a toujours dit dans le pays qu'il était né le premier jour de l'année, ce qui est une époque assez remarquable; et comme nous sommes en septembre...

CAROLINE, *après avoir lu.* Si ce n'est que cela, rassure-toi; Édouard n'est pas si âgé que tu crois.

CHAMPENOUX. Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites là? Il n'est donc pas né le premier jour de l'an?

CAROLINE. Si vraiment; mais à l'époque de sa naissance, l'année commençait, je crois, au mois d'octobre. On appelait cela alors le premier vendémiaire.

CHAMPENOUX. C'est-y possible?

CAROLINE. Et comme, d'après ton calcul, nous sommes au milieu de septembre, il lui reste encore à peu près une quinzaine de jours pour se marier. C'est juste ce qu'il faut. (*Elle lui rend les papiers.*)

CHAMPENOUX. C'est fini, je ne crois plus à rien, pas même au calendrier. Cet imbécile de vendémiaire qui n'est pas dans *Mathieu Lænsberg*... Si encore je l'avais su, moi qui n'étais pas obligé de venir aujourd'hui...

CAROLINE, *réfléchissant.* Quinze jours seulement pour le marier! il n'y a pas de temps à perdre. Mais où lui trouver une femme du jour au lendemain? ici surtout.

CHAMPENOUX.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il faudrait être bien habile
Pour en trouver chez nous.

CAROLINE.

Vraiment.

CHAMPENOUX.

Dans not' village', c'est difficile,
Je m'en vais vous dire comment :
Elles ont tout's, ces jeun's fillettes,
L'une un amant, l'autre un mari;
Il en est mêm' des plus parfaites
Chez qui tout s' trouve réuni.

CAROLINE. Attends donc... j'y pense maintenant. Cette petite Cécile, la sœur de mon homme d'affaires, qui est fort aimable, fort bien élevée.

CHAMPENOUX. Oui! mais M. Édouard en voudra-t-il? ça fera-t-il son bonheur? Voilà l'essentiel.

CAROLINE. Puisqu'il courait ce matin après elle; puisqu'il l'a embrassée, c'est qu'il l'aime. (*Se mettant à la table.*) Attends, attends, ce ne sera pas long. (*Elle écrit.*)

CHAMPENOUX, *à part, pendant qu'elle écrit.* Faut-il avoir du malheur! rencontrer juste une inclination toute faite! C'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à ce coquin de vendémiaire. On a bien fait de le destituer; mais on aurait dû commencer plus tôt. Est-ce qu'on ne pourrait pas, avec des protections?.. dites donc, ma marraine?..

AIR du vaudeville de *l'Opéra-Comique.*

Vous qui voyez des gens puissants,
Vous qui connaissez les ministres.

CAROLINE, *écrivant.*

Laisse-moi.

CHAMPENOUX.

Pour les pauvres gens
Combien les destins sont sinistres!
J' suis sûr, si j'avais d' quoi payer,
Que j'obtiendrais, changeant l' quantième,
Que vendémiair' vînt en janvier,
Comme mars en carême.

CAROLINE, *qui pendant ce temps a écrit.* Tiens, cours à la ferme, où tu trouveras, sans doute, M. de Jordy; et remets-lui cette lettre, pour qu'il vienne lui-même, et sur-le-champ, m'apporter ici la réponse. Tout de suite, tout de suite; entends-tu?

CHAMPENOUX, *sans bouger de place.* Oui, ma marraine, voilà que j'y cours. Vous êtes bien sûre au moins...

CAROLINE. Eh! va donc. (*Champenoux sort par le fond.*)

—

SCÈNE VI.

CAROLINE, *puis* ÉDOUARD, *le fusil à la main.*

CAROLINE. Voilà un pauvre garçon, qui, dans ce moment, n'a pas de goût pour le mariage. (*On entend tirer un coup de fusil.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

ÉDOUARD, *encore en dehors.* Apporte, apporte; est-il maladroit! (*Il entre.*) Dieu! ma marraine! (*Il va poser son fusil au fond, auprès de la croisée à gauche.*)

CAROLINE. Oui, Monsieur, c'est moi qui suis très en colère, très-mécontente. Qu'est-ce que cela signifie de me faire des peurs comme celle-là?

ÉDOUARD, *troublé.* Je vous demande pardon, ma marraine. Je croyais que vous dormiez encore.

CAROLINE. Et c'est pour cela que vous venez tirer des coups de fusil jusque dans ce salon?

ÉDOUARD. J'ai tort, sans contredit. Mais quand on est une fois emporté par l'ardeur de la chasse...

CAROLINE. Et pourquoi aimez-vous la chasse? Vous savez bien que je ne l'aime pas. Il faut que les hommes soient bien méchants pour faire du mal à de pauvres bêtes qui ne leur font rien. Comme si on ne pouvait pas rester chacun chez soi. Et c'est pour cela que, depuis ce matin, vous avez tout bouleversé dans mon parc; que vous avez abîmé mes plantes, mes arbustes, mes camélias; des fleurs sur lesquelles je comptais pour me parer.

ÉDOUARD. O ciel!

CAROLINE. Et sur ce chapitre-là, je ne plaisante pas. Voyons, Monsieur, quand vous resterez là en silence, les yeux baissés, qu'avez-vous à dire? qu'avez-vous à répondre?

ÉDOUARD. C'est un grand malheur, ma marraine, que la perte de ces fleurs; mais vous n'en aviez pas besoin pour être jolie.

CAROLINE. Une belle excuse!

AIR : *Si ça t'arrive encore* (de Romagnési).

PREMIER COUPLET.

Avec de tels raisonnements
Pensez-vous donc me satisfaire?
Je n'aime pas les compliments,
Surtout quand je suis en colère.
Dans les bois, et contre mon gré,
Courir avant l'aurore;
Pour toujours je me fâcherai,
Si ça t'arrive encore.
Oui, Monsieur, je me fâcherai, etc.

Et dans quel état il est! S'abîmer, se fatiguer ainsi! Comme il a chaud! Tiens, voilà mon mouchoir. (*Elle le lui donne.*)

ÉDOUARD *le prend vivement et le porte à ses lèvres.* Ah!

CAROLINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Ce mouchoir que je te donnais
N'est pas pour un pareil usage,
Et je ne dois plus, désormais,
Permettre un tel enfantillage.
De ma bonté c'est un abus
Que cette fois j'ignore;
Mais je ne vous aimerai plus,
Si ça t'arrive encore.
Non, je ne vous aimerai plus, etc.

ÉDOUARD. Ah! ma marraine! je sais tout ce que je dois à vos bontés. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne se présente pas d'occasion de vous prouver ma reconnaissance; car le plus beau jour de ma vie serait celui où je me ferais tuer pour vous.

CAROLINE. Justement! Ce mot me rappelle qu'il faut encore que je te gronde; car je ne fais que cela. Qu'est-ce que c'est que cette discussion dont j'ai entendu parler, et que tu as eue, quelques jours avant mon départ, avec madame de Nerval et avec son frère?

ÉDOUARD. Quoi! ma marraine, vous sauriez...

CAROLINE. Avec son frère, encore passe; c'est un fat que je ne puis souffrir. Mais elle, c'est une fort jolie femme; et à ton âge, il ne faut pas se brouiller avec les jolies femmes, ce sont des moyens de succès. Je dis cela, parce que j'ai plus d'expérience que toi.

ÉDOUARD. Oui, ma marraine. Si ce n'avait été que moi, j'aurais gardé le silence... mais c'était vous qu'on insultait.

CAROLINE. Moi! Et que pouvait-on dire?

ÉDOUARD. On disait, on disait... des choses affreuses.

CAROLINE. Et quoi donc?

ÉDOUARD. Que... que vous alliez vous remarier.

CAROLINE. Vraiment. Et où est le mal? et qu'est-ce que cela te fait? Il me semble que je suis ma maîtresse, et que cela me regarde.

ÉDOUARD. C'est ce que j'ai dit, en ajoutant que personne au monde n'était digne de vous épouser. Et, plus je faisais votre éloge, plus madame de Nerval se fâchait; et il y a eu un moment, où, en me traitant comme un écolier, elle a presque levé la main sur moi.

CAROLINE, *riant.* C'était charmant.

ÉDOUARD. Du tout, ma marraine. Car enfin, si c'était arrivé, qu'est-ce que j'aurais fait? je vous le demande.

CAROLINE. Est-ce que je sais?

ÉDOUARD. C'est pourtant vous qui devez me donner des conseils.

CAROLINE. Ecoute, si c'eût été un homme, je n'ai pas besoin de te dire ce qu'il eût fallu faire; mais quand c'est une femme qui vous insulte, et une jolie femme, il n'y a qu'une seule réparation qu'on puisse exiger.

ÉDOUARD. Et laquelle?

CAROLINE. On l'embrasse.

ÉDOUARD. Merci, ma marraine. (*A part.*) Je m'en souviendrai.

CAROLINE. Mais prends cette chaise et viens ici; (*Elle va s'asseoir auprès du guéridon à droite. Édouard prend une chaise et s'asseoit auprès de Caroline, à la gauche.*) car j'ai à te parler raison : j'ai à t'entretenir de choses très-longues et très-sérieuses.

ÉDOUARD. Ah! mon Dieu! parlez, je vous écoute.

CAROLINE. Edouard, tu as dix-neuf ans : tu es un homme. J'ai formé pour toi des projets dont je ne puis te parler avant M. de Jordy, parce que cela dépend de lui.

ÉDOUARD. M. de Jordy, votre avoué, avec qui nous sommes toujours en dispute.

CAROLINE. Je pense qu'aujourd'hui vous vous entendrez. Il t'expliquera tout à l'heure mes intentions précises et formelles.

ÉDOUARD. Ah! mon Dieu!

CAROLINE. Elles vont t'imposer des obligations nouvelles, des devoirs plus difficiles, et ce ne sera plus à moi seule que tu en devras compte. Il va falloir travailler sérieusement, ne plus imiter ces jeunes désœuvrés, ces jeunes fats, qui font de leur toilette leur seule occupation, et qui viennent étaler dans nos salons les modes les plus ridicules. Tiens, tu as une jolie cravate.

ÉDOUARD. Je l'ai achetée hier.

CAROLINE. Elle te sied à ravir. Tu es gentil comme cela.

ÉDOUARD. Vous trouvez?

CAROLINE. Est-il coquet!

ÉDOUARD. Moi, ma marraine!

CAROLINE. C'est bien; mais j'aurais voulu une bordure un peu moins large, comme j'en ai vu l'autre jour, rue de Richelieu, chez Burthy. Nous irons ensemble; car, vois-tu bien, mon enfant, un homme inutile peut être accueilli dans le monde; mais il n'y est jamais estimé. Il faut donc, avant tout, choisir un état.

ÉDOUARD. Il est tout choisi. Je ferai comme mon père; je me ferai soldat.

CAROLINE. Du tout. Tu seras officier : je m'en charge, et il faut choisir un régiment où il y ait un joli uniforme.

ÉDOUARD. Peu m'importe.

CAROLINE. Les lanciers, par exemple; cela sied très-bien. Il n'y a que les moustaches qui me déplaisent. Est-ce que tu prendras des moustaches?

ÉDOUARD. Comme vous voudrez, ma marraine.

CAROLINE. Au fait, si elles ne sont pas trop exagérées... Il me semble déjà te voir, sur un joli cheval.

ÉDOUARD. Oui, le sabre à la main, au milieu de la mêlée, gagnant mes épaulettes de capitaine et puis celles de colonel; car je les aurai, je vous le jure, à moins que quelque boulet..... et encore, qu'importe? (*Il se lève.*)

AIR : *Bouton de Rose.*

Pour ma marraine,
On peut braver ces dangers là;
Et colonel ou capitaine,
Ah! mon dernier soupir sera
Pour ma marraine.

CAROLINE, *se levant aussi.* Du tout, du tout; moi qui ne pensais pas qu'on pouvait se faire tuer. Je veux un état où il n'y ait pas de risque à courir : notaire ou agent de change, on ne risque rien... que de s'enrichir.

ÉDOUARD. Et moi, je ne veux pas.

CAROLINE. Qu'est-ce que c'est que ce ton-là?.... c'est à moi de commander.

ÉDOUARD. Je le sais bien, ma marraine; mais je ne veux pas être dans les affaires : je ne veux pas ressembler à M. de Jordy, votre avoué, que je ne puis pas souffrir avec son air empesé. (*Il contrefait M. de Jordy.*) « Eh! Madame, l'affaire est des plus majeures.»

CAROLINE. Oh! que c'est bien cela! et la prise de tabac qui termine chaque période. (*Imitant de même M. de Jordy.*) « Et j'ai dit à monsieur le président...»

ÉDOUARD. Ah! c'est lui-même, je crois le voir.

CAROLINE. N'est-ce pas?

ÉDOUARD. Recommencez donc, ma marraine, je vous en prie.

CAROLINE. Du tout, Monsieur; c'est très-mal à vous de vous moquer d'un homme respectable, d'un homme de talent, qui a ma confiance; et là-dessus je ne céderai point à vos caprices, parce que j'ai une volonté ferme et inébranlable; et si cet état-là ne vous convient pas, je vous en donnerai un autre; car je le veux.

ÉDOUARD. A la bonne heure; et moi, je promets de vous obéir en tout, de suivre en tout vos conseils.

CAROLINE, *allant vers le guéridon.* Et c'est ce que tu as de mieux à faire, parce que, vois-tu, (*Prenant par distraction la raquette qui est sur le guéridon.*) à ton âge on ne réfléchit pas encore... au mien on est raisonnable. Je t'ai observé, je te connais, tu es un peu étourdi.

ÉDOUARD. Ah! ma marraine!

CAROLINE. Oh! tu es étourdi, conviens-en; tu as un excellent caractère, mais tu es bien jeune; tu ne peux pas t'occuper deux minutes de suite d'une chose sérieuse. (*Faisant sauter machinalement le volant sur la raquette.*) Le moindre objet de distraction, (*Édouard va prendre une raquette sur une chaise à gauche.*) et voici cependant le moment de renoncer à tout cela.

ÉDOUARD. Oui, ma marraine.

CAROLINE. C'est essentiel; parce qu'il y a tant de gens dans le monde qui vous jugent sur l'apparence, et qui, à la moindre étourderie..... (*Elle lance le volant, ils jouent.*)

AIR de *Marianne.*

Il faut sur soi veiller sans cesse.
— Ne le lance donc pas si fort.

ÉDOUARD.

J'en veux croire votre sagesse.
— Je l'ai jeté trop loin encor.

CAROLINE.

Que ta conduite...
— Va donc moins vite,
De tous mes soins me récompense un jour.

ÉDOUARD.

Oui, pour vous plaire
Je veux tout faire,
— Ah! j'ai failli le manquer à mon tour.

CAROLINE.

A moi.

ÉDOUARD.

Non.

CAROLINE.

Plus près.

ÉDOUARD.

Je le jette.

CAROLINE.

Ah! si tu veux
Combler mes vœux,
Sois toujours sage, studieux,
— Et tiens mieux ta raquette.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, *entrant par le fond et s'arrêtant à la porte.* Pardon, ma marraine.

CAROLINE, *continuant de jouer.* Tu vois bien que je suis occupée.

CHAMPENOUX. Si vous n'êtes pas pressée, tant mieux, je ne le suis pas non plus. C'est la réponse en question.

CAROLINE, *jetant sa raquette.* Ah! donne vite. (*Édouard jette aussi la sienne, et va prendre son fusil avec lequel il s'amuse à faire l'exercice.*)

CHAMPENOUX. Il a griffonné cela à la hâte, et avec un air sournois, avec un air sournois qui ne dit rien de bon.

CAROLINE, *qui a lu la lettre.* O ciel! je ne puis y croire, il refuse.

CHAMPENOUX, *à part.* Il serait possible! ah! l'honnête homme! Qui se serait attendu à cela d'un homme d'affaires?

CAROLINE. Il refuse, et de quelle manière! il lui reproche sa naissance, sa pauvreté; quelle indignité! comme si c'était sa faute.

ÉDOUARD, *posant son fusil sur la table, et accourant auprès de Caroline.* Qu'est-ce donc, ma marraine?

CAROLINE. Pauvre enfant! sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas; ils ont beau dire et beau faire. Moi d'abord, dès qu'on me contrarie, c'est une raison de plus; et il faudra bien que je lui trouve une femme. Dis-moi, Edouard, aimes-tu quelqu'un?

ÉDOUARD. Moi, ma marraine?

CAROLINE. Eh! oui, cela nous aiderait un peu. Voyons, cherche bien, aimes-tu quelqu'un?

ÉDOUARD. Non, non, ma marraine. (*Pendant ce temps, Champenoux a ramassé les raquettes, le volant, rangé les chaises, et est rentré dans la chambre à droite.*)

CAROLINE. Eh bien! tant pis!.... vous avez tort. Depuis trois mois que vous êtes sorti du collége, je vous demande à quoi vous avez employé votre temps?

ÉDOUARD. Mon seul vœu est de rester auprès de vous, de ne point vous quitter. Qu'ai-je à désirer de plus? je me trouve si heureux!

CAROLINE. Vraiment! ce pauvre garçon! Va, Edouard, je ne doute pas de ton amitié, de ton attachement; et moi aussi de mon côté, tu peux être sûr...

ÉDOUARD, *lui prenant la main.* Ah! que vous êtes bonne!

CAROLINE, *préoccupée.* Et bientôt, je l'espère, tu sauras, tu connaîtras mes projets.

ÉDOUARD. Ses projets!

CAROLINE. Quels qu'ils soient, Monsieur, je veux que sur-le-champ vous vous empressiez de vous y soumettre.

ÉDOUARD. Oui, ma marraine.

CAROLINE. Car votre premier devoir est d'être soumis.

ÉDOUARD. Ah! oui, ma marraine.

CAROLINE. De m'obéir en tout.

ÉDOUARD, *en pressant la main de Caroline sur son cœur.* Oui, ma marraine.

CAROLINE, *avec impatience, retirant sa main et lui donnant un petit soufflet.* Mais finis donc, et écoute-moi!

ÉDOUARD. Je crois, ma marraine, que vous venez de m'insulter.

CAROLINE. Moi! du tout.

ÉDOUARD. Et d'après ce que vous m'avez dit vous-même...

CAROLINE. Monsieur, finissez, je me fâcherai. (*Elle s'enfuit derrière le guéridon.*)

ÉDOUARD, *tournant avec elle autour du guéridon.* Cela m'est égal; l'honneur avant tout; il me faut une réparation.

CAROLINE, *s'enfuyant dans le jardin.* Je te la promets si tu peux l'atteindre.

ÉDOUARD. Ah! quelle trahison! (*Il court après elle.*)

SCÈNE VIII.

DE JORDY, *sortant de la chambre à gauche.* Eh mais! que vois-je? il poursuit sa marraine, (*Les regardant par la porte du fond.*) il l'embrasse; et loin de se fâcher, elle s'enfuit en lui jetant son bouquet. (*Il vient sur le devant de la scène, et, après un instant de silence et de réflexion, il continue.*) J'ai eu tort, très-grand tort; ce n'était pas là un baiser de filleul. Sans se l'avouer à lui-même, ce petit gaillard-là est déjà amoureux de sa marraine: quant à elle, elle n'y pense pas encore, du moins je le crois; mais avec son caractère, il ne lui faut qu'une idée, qu'un caprice, et je verrais tous mes projets renversés par un écolier, par un enfant. Ce petit serpent d'Édouard! je ne puis le souffrir, je le déteste! C'est décidé: il faut qu'il soit mon beau-frère, il faut que je lui donne ma sœur..... (*Se retournant et apercevant Édouard qui rentre par la porte du fond.*) Le voici.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DE JORDY.

ÉDOUARD. Impossible de la rejoindre; elle s'est enfermée chez elle, et je ne puis dire ce que j'éprouve. Ce baiser de tout à l'heure... et ma marraine elle-même qui semblait tout émue... Dieu! si elle avait pu encore m'insulter! Vrai, ça rendrait mauvaise tête; et j'ai envie maintenant de lui chercher querelle. (*Apercevant de Jordy.*) Ah! monsieur de Jordy!..

DE JORDY. Approche, Édouard, nous avons à causer ensemble, j'ai à te parler.

ÉDOUARD. Dans un instant, si cela vous est égal.

DE JORDY. Non, vraiment: c'est de la part de madame de Néris.

ÉDOUARD, *vivement.* De ma marraine? parlez vite, et au fait, je me le rappelle: elle m'a dit que vous étiez chargé de m'expliquer ses intentions.

DE JORDY. Elle ne t'a rien dit de plus?

ÉDOUARD. Non, vraiment.

DE JORDY, *à part.* A merveille! elle ne lui a pas encore parlé de mon refus. (*Haut.*) Eh bien! mon ami, ta marraine songe à ton avenir, à ton état.

ÉDOUARD. Je le sais.

DE JORDY. Et même à ton établissement.

ÉDOUARD. Pour cela, rien ne presse. A mon âge et sans fortune, qui est-ce qui voudrait de moi?

DE JORDY. Pourquoi donc? tu as des dispositions.

ÉDOUARD. Vous êtes bien bon.

DE JORDY. Tu es jeune, tu es aimable.

ÉDOUARD. Du tout.

DE JORDY, *avec impatience.* Je te dis que tu es aimable, je le sais mieux que toi; et d'ailleurs, je ne suis pas le seul qui s'en soit aperçu, il est ici une autre personne encore...

ÉDOUARD, *vivement.* Vraiment! et qui donc?

DE JORDY. Tu ne devines pas? cette demoiselle que tu poursuivais si vivement, Cécile, ma sœur.

ÉDOUARD. Grand Dieu!

DE JORDY. Je crois même... (*A part.*) car il paraît que c'est son système avec tout le monde, (*Haut.*) je crois même que tu l'as embrassée.

ÉDOUARD. Quoi! vous sauriez...

DE JORDY. Et ta marraine le sait aussi.

ÉDOUARD. C'est fait de moi.

DE JORDY. Rassure-toi: elle n'est pas fâchée, au contraire; car depuis longtemps son intention était de vous marier ensemble; et voici même deux mots qu'elle m'écrivait encore ce matin à ce sujet. (*Il lui remet la lettre de madame de Néris: Édouard la lit.*) Tu vois par là qu'elle entend, qu'elle exige que ce mariage se fasse sur-le-champ; elle y attache la plus grande importance; enfin, elle le veut comme tout ce qu'elle veut.

ÉDOUARD. O ciel! pourquoi donc se hâter ainsi!

DE JORDY. Je l'ignore; mais je crois qu'elle a pour elle-même quelque idée, quelque projet de mariage, et qu'elle veut, avant tout, s'occuper du tien et assurer ton bonheur. (*Édouard lui rend la lettre.*) Moi, d'abord, je ne peux m'y opposer; je suis trop dévoué à ses volontés. Et toi, mon cher, tu lui dois trop de déférence, trop de respect, trop de reconnaissance; mais ton propre cœur t'en dira là-dessus plus que je ne pourrais faire. Je te laisse: je vais rendre compte à madame de Néris de mon empressement à exécuter ses ordres et de la soumission avec laquelle tu les a reçus.

SCÈNE X.

ÉDOUARD, *seul.* Qu'ai-je entendu? et qu'est-ce qui se passe en moi? Au lieu de remercier madame de Néris, au lieu de lui savoir gré de ses bontés, il me semble que je lui en veux, que je lui chercherais querelle... mais non plus comme tout à l'heure...

AIR du *Château de la Poularde.*

Oui, je le sens, oui, je suis furieux
Contre moi-même et contre ma marraine;
Je ne sais plus, hélas, ce que je veux;
Ce que j'éprouve est presque de la haine.
J'ignore encor, dans le trouble où je suis,
Pourquoi ce trait et m'indigne et me blesse.
Elle ne m'avait rien promis,
Et cependant, là... je me dis
Que c'est manquer à sa promesse.



CHAMPENOUX. Il est parti, et pour jamais! — Scène 15.

Aussi c'est sa faute; c'est bien mal; c'est indigne. (*Il va s'asseoir auprès de la table.*)

—

SCÈNE XI.

CHAMPENOUX, ÉDOUARD.

CHAMPENOUX, *entrant par le fond*. Ah! mon Dieu! mon cher Édouard, qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD. Ce que j'ai? Je suis le plus malheureux des hommes.

CHAMPENOUX. Et pourquoi donc ça?

ÉDOUARD. On veut me marier.

CHAMPENOUX, *vivement*. Encore! quelle indignité!

ÉDOUARD. N'est-il pas vrai? c'est ce que je disais.

CHAMPENOUX. Certainement: et je voudrais bien savoir qui est-ce qui se permet?.. Eh bien! par exemple, ça a-t-il le sens commun? quelqu'un, j'en suis sûr, qui ne vous convient pas; une femme qui est laide, qui est affreuse, qui a un mauvais caractère.

ÉDOUARD. Eh! non, malheureusement; elle est fort bien, et je l'aimerais s'il ne fallait pas l'épouser; mais c'est ma marraine qui le veut, c'est M. de Jordy.

CHAMPENOUX. M. de Jordy! c'est-i possible? c'est-i sournois! lui qui tout à l'heure avait refusé... Eh bien! par exemple, si j'étais de vous...

ÉDOUARD. Qu'est-ce que tu ferais?

CHAMPENOUX. Je me moquerais de tout ce monde-là, je n'écouterais que ma fantaisie; je resterais garçon, parce que, voyez-vous, monsieur Édouard, nous autres paysans, nous n'avons pas d'esprit, nous ne sommes pas comme ces gens d'affaires, qui disent tantôt blanc, tantôt noir; mais nous avons un gros bon sens qui fait que nous allons toujours au but. Et ici, je vois clairement que vous n'aimez pas c'telle-là qu'on vous destine.

ÉDOUARD. C'est vrai.

CHAMPENOUX. Parce que moi j'ai été amoureux, j'ai passé par là, et je vois que vous n'aimez personne, que vous n'avez pas ces suffocations, ces frissons qui vous brûlent, ces battements de cœur...

ÉDOUARD, *mettant la main sur son cœur*. Ah! mon Dieu!

CHAMPENOUX. Ces lubies qui font qu'on voudrait battre les gens, ces vertiges qui vous rendent furieux sans savoir pourquoi.

ÉDOUARD. Au contraire, c'est que j'éprouve tout cela.

CHAMPENOUX, *effrayé.* C'est-i possible?

ÉDOUARD. Oui : je ne pouvais me rendre compte de mes tourments, je n'osais me l'avouer; mais tu m'as éclairé, tu m'as fait lire dans mon cœur; il est quelqu'un que j'aime, que j'adore...

CHAMPENOUX. C'est fait de moi, je suis ruiné!

ÉDOUARD. C'est un secret au moins, n'en parle à personne; je voudrais le cacher à tout le monde et surtout à moi-même. Oui, je rougis maintenant de mon ingratitude, de mon audace, de mon extravagance; car celle que j'aime, je ne puis jamais l'épouser.

CHAMPENOUX. C'est-i vrai? (*Vivement.*) C'est celle-là qu'il faut préférer, c'est à celle-là qu'il faut s'arrêter.

ÉDOUARD. Qu'oses-tu dire?

CHAMPENOUX. Oui, ma foi, l'amour avant tout! De quel droit que madame de Néris voudrait gêner votre cœur ou vos inclinations? c'était bon dans l'ancien régime. Moi je lui dirais : « Ma marraine, c'est tyrannique; vous ne pouvez pas me marier contre mon « gré; M. le maire ne le pourrait pas. »

ÉDOUARD. Y penses-tu? parler ainsi à ma marraine! à ma bienfaitrice! j'aime mieux ne lui rien dire et retourner à Paris.

CHAMPENOUX. Une belle idée! au milieu de toutes les sociétés, de toutes ces belles madames, pour en retrouver encore quelques-unes, qui vont peut-être vous détourner! Tenez, si vous voulez m'en croire, venez-vous-en à la ferme; je serai plus tranquille, et vous aussi. Vous ne risquerez rien : il n'y a pas de femmes. Vous y passerez, avec moi, une quinzaine de jours; c'est tout ce que je vous demande. (*A part.*) Pendant ce temps, vendémiaire...

ÉDOUARD. Mon cher Champenoux, je ne sais comment te remercier.

CHAMPENOUX. Il n'y a pas de quoi. Mais j'entends notre marraine; allons, du cœur, du courage. Envoyez-la promener respectueusement, ainsi que tous ces mariages. Je serai là : je vous soutiendrai; nous serons deux filleuls contre elle. (*Ils remontent le théâtre, et se trouvent au fond au moment où madame de Néris entre avec M. de Jordy.*)

SCÈNE XII.

DE JORDY ET CAROLINE, *sortant de la chambre à droite;* ÉDOUARD, CHAMPENOUX, *dans le fond.*

CAROLINE. Il suffit, Monsieur, je vous crois; et, puisqu'Édouard aime Cécile, puisqu'ils s'aiment, qu'ils se marient, et que je n'en entende plus parler. Ce mariage, d'ailleurs, a toujours été ce que je désirais, vous le savez; et je ne vois pas pourquoi, ce matin, M. Édouard ne m'a pas parlé de cette grande passion, et pourquoi c'est vous, Monsieur, qu'il a honoré de ses confidences. (*Apercevant Édouard.*) Approchez, Monsieur, approchez donc. (*Édouard s'approche.*) Depuis quand évitez-vous mes regards? depuis quand ma présence vous fait-elle fuir?

ÉDOUARD. Ma marraine, ne vous fâchez pas, ne soyez pas en colère contre moi, je vous en prie.

CAROLINE. Moi, en colère! et où voyez-vous cela? parce que je m'occupe de vous, de votre avenir; parce que je veux causer d'affaires et vous faire entendre raison, je me fâche, je suis en colère : quelle façon de parler! quelles expressions! Qui vous les a apprises? M. Champenoux probablement. Je vous les pardonnerais, si vous étiez, comme lui, sans esprit, sans éducation.

CHAMPENOUX. Ah! ma marraine!

CAROLINE, *à Champenoux.* Tais-toi. (*A Édouard.*) Mais vous, Édouard, vous.

ÉDOUARD. Pardon : je ne voulais point vous offenser.

CAROLINE. Je n'ai pas besoin de vos excuses, mais de votre franchise. Je vous ai demandé ce matin, ici même, si vous aimiez quelqu'un?

ÉDOUARD. Ah! ma marraine! pouvez-vous en douter?

CAROLINE. Point d'erreur, point de fausses interprétations. Je vous demande si vous aimez quelqu'un, mais là, aimer, comme on aime quand on est amoureux; enfin, Monsieur, vous m'entendez bien.

ÉDOUARD, *à part.* Ciel! (*Haut.*) En vérité, ma marraine, je ne puis... je ne sais... je n'oserai jamais.

CHAMPENOUX, *s'avançant entre Édouard et Caroline.* Eh bien! oui, il n'osera jamais. Mais moi, qui sais la vérité; moi, à qui il vient de l'avouer tout à l'heure, je puis vous attester qu'il est amoureux fou! qu'il en déraisonne, qu'il en perd la tête. (*Édouard cherche à l'empêcher de parler.*)

CAROLINE, *à Champenoux.* Qui est-ce qui te parle? de quoi te mêles-tu?

CHAMPENOUX. C'est lui qui me l'a dit.

CAROLINE. Tais-toi, et va t'en. (*Champenoux s'éloigne, et sort par le fond en répétant : C'est lui qui me l'a dit. A Édouard.*) Il paraît en effet, qu'excepté moi, chacun reçoit vos confidences, que M. de Jordy, M. Champenoux, que tout le monde enfin, a plus de part que moi à vos secrets. Mais je n'exige plus rien, Monsieur, que le nom de celle que vous aimez, que vous adorez.

ÉDOUARD, *à part.* Grand Dieu!

CAROLINE. Est-ce Cécile?

DE JORDY. Est-ce ma sœur?

ÉDOUARD. Eh bien!.. oui, ma marraine.

DE JORDY, *à part.* Il se pourrait!

ÉDOUARD. Et soumis à vos ordres, à vos moindres volontés, je suis prêt à vous obéir en tout... à l'épouser, si cela vous plaît; à ne pas l'épouser, si cela vous convient. Enfin, ma marraine, pourvu que vous me pardonniez, que vous ne soyez point fâchée contre moi, c'est tout ce que je vous demande.

CAROLINE. Il suffit, Monsieur : puisque vous aimez Cécile, M. de Jordy, qui connaît mes intentions, voudra bien se charger de tous les soins, de tous les détails de ce mariage, et partir, avec vous, pour Paris, sur-le-champ.

ÉDOUARD. Quoi! ma marraine, vous voulez?..

CAROLINE. Oui, Monsieur, il faut se hâter; il n'y a pas de temps à perdre; vous saurez pourquoi. Vous prendrez ma calèche; et pour des chevaux, nous enverrons Champenoux à la poste.

AIR : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance,
Loin de ces lieux, hélas! il faut partir;
A tous les yeux cachons bien ma souffrance,
L'honneur, l'amour m'ordonnent d'obéir.

DE JORDY, *à Caroline.*

Nous partirons, ce soin-là me regarde.

(*A part.*)

Selon mes vœux tout vient de réussir;
Il était temps; maintenant prenons garde
De leur laisser celui de réfléchir.

ENSEMBLE.

CAROLINE, *à de Jordy.*

Oui, tous ces soins vous regardent, je pense;
A l'instant même il faut tous deux partir.
A leur bonheur moi je consens d'avance;
Mais hâtez-vous surtout de les unir.

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance, etc.

DE JORDY.

Oui, dans mon cœur, où rentre l'espérance,
De mes talents, je dois me réjouir;
Continuons, et bientôt l'opulence
Embellira mon heureux avenir.

(*De Jordy entre dans la chambre à droite, Edouard sort par le fond.*)

—

SCÈNE XIII.

CAROLINE, *seule.* Grâce au ciel, ils s'en vont; c'est bien heureux, car il semble qu'aujourd'hui ils s'entendent tous pour m'ennuyer, pour me contrarier. Eh! mon Dieu, non! ils m'obéissent, ils font ce que je veux. Eh bien! justement c'est ce qui me contrarie. J'ai l'air de commander, d'imposer des lois, et je n'aime pas cela. Je n'aime pas qu'on soit de mon avis, surtout quand je n'en suis pas moi-même; car, après tout, qu'est-ce que je veux?.. qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent, qu'ils s'en aillent. Eh bien! tant mieux... des cœurs froids, des indifférents, des ingrats!.. Aimez donc les gens, croyez à leur affection, à leur reconnaissance... C'est là ce qui fait le plus de peine... et pour un rien, j'en pleurerais de chagrin et de dépit. Qui vient encore? (*S'essuyant les yeux; et puis à haute voix et sans se retourner.*)

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Que ma porte soit refusée;
Je n'y suis pas.

—

SCÈNE XIV.

CAROLINE, CÉCILE.

CÉCILE, *toute troublée.*

Hélas! pardon,
Car Madame est mal disposée.

CAROLINE.

Quand il serait vrai, pourquoi non?
C'est une tyrannie étrange...
On n'a qu'un instant, par bonheur,
Pour être de mauvaise humeur,
Il faut encor qu'on vous dérange.

Que voulez-vous, que demandez-vous? M. Édouard? Il n'est pas ici.

CÉCILE. Ah! Madame! je ne vous reconnais pas là? vous qui d'ordinaire êtes si bonne et si indulgente... Mais je n'insiste plus; je me retire, et je vois que pour moi, il n'est plus d'espoir.

CAROLINE. Je ne comprends rien à votre chagrin... apparemment, il vous convient d'en avoir, et vous êtes malheureuse pour votre plaisir; car tout le monde ici consent à votre union avec M. Édouard : vous épousez celui que vous aimez.

CÉCILE. Et si je ne l'aimais pas?

CAROLINE. Que dites-vous? Pauvre enfant! et j'ai pu l'affliger! j'ai pu causer ses larmes! Cécile, pardonnez-moi, confiez-moi vos peines, vos tourments. Je serai trop heureuse de les adoucir.

CÉCILE. Ah! je vous reconnais... je vous retrouve... Quelle différence!..

CAROLINE. Eh mais! sans doute, je vous croyais heureuse... je n'y avais que faire; je n'avais pas besoin de m'en mêler. Mais vous souffrez, vous avez des chagrins, il est naturel que je les partage. Parlez, parlez vite.

CÉCILE. Mon frère m'a dit que vous désiriez ce mariage, et qu'il y consentait. Il m'a dit de plus que M. Édouard m'adorait. Je veux bien le croire.

CAROLINE. Comment! est-ce que ce ne serait pas vrai?

CÉCILE. Je n'en sais rien, Madame; c'est possible. A son âge, à dix-neuf ans, on aime tout le monde.

CAROLINE. Vous croyez? Pourtant il était galant avec vous; il vous faisait la cour.

CÉCILE. Oui; mais d'un air si distrait... Et puis mon frère a chez lui un maître clerc, qui n'a pas assez d'argent pour acheter une charge, M. Léonard, qui s'occupe beaucoup de moi.

CAROLINE. J'entends... Celui-là n'est pas distrait, il est à ce qu'il fait.

CÉCILE. Je le crois... et c'est cela que je viens de dire à M. Édouard.

CAROLINE. Vous lui avez avoué?

CÉCILE. Oui, Madame... que j'en aimais un autre. Il m'a comprise, j'en suis sûre.

—

SCÈNE XV.

CÉCILE, CAROLINE, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, *entrant d'un air effrayé.* Ah! ma marraine! ah! Mademoiselle! cette fois ce n'est pas de ma faute, c'est bien de lui-même, et sans que je lui aie rien dit... M. Édouard...

CAROLINE. Qu'est-ce donc?

CHAMPENOUX. Il est parti, et pour jamais... et pour ne plus revenir.

CAROLINE. Qu'est-ce que cela signifie?

CHAMPENOUX. J'allais à la poste pour vous obéir; j'y allais lentement, c'est vrai, quand j'ai entendu un homme à cheval qui galopait derrière moi. C'était M. Édouard. « Où que vous allez comme ça? que je « lui dis. — Je m'en vais pour toujours, qu'il me ré- « pond. Dédaigné, repoussé par tout le monde, je ne « puis épouser celle que j'aime. Il ne m'est pas même « permis de l'aimer. »

CÉCILE. O ciel.

CAROLINE, *à Cécile.* Eh! que me disiez-vous donc de son indifférence? C'est du délire, de la passion... la tête n'y est plus, et je suis désolée maintenant.

CÉCILE. Madame...

CAROLINE. Rassurez-vous; je n'ai pas oublié mes promesses. Vous épouserez M. Léonard : je lui prêterai, s'il le faut, cent, deux cent mille francs, pour acheter une charge. J'en parlerai à votre frère.

CÉCILE. Quoi! Madame, tant de bontés, tant de générosité!..

CHAMPENOUX. Ah! ma marraine! que c'est bien à vous! Tant que vous ne ferez que des mariages comme ceux-là...

CAROLINE. Eh bien?..

CHAMPENOUX. Vous êtes sûre de mon approbation.

CAROLINE. C'est bien heureux. L'essentiel, maintenant, est de courir sur les traces d'Edouard... savoir ce qu'il est devenu.

CHAMPENOUX. Mais, ma marraine, vous ne voulez plus le marier, vous me le promettez.

CAROLINE. Eh! je n'y pense guère, ni lui non plus.

CHAMPENOUX. Au fait, voilà mam'selle Cécile qui est placée, c'est toujours une crainte de moins. Eh bien! ma marraine, je cours après lui. (*Il sort par le fond.*)

CÉCILE. Et moi je cours dire à mon frère que, grâce à vous, Madame, j'épouse M. Léonard. (*Elle entre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE XVI.

CAROLINE, *seule; ensuite* ÉDOUARD.

CAROLINE. Malheureux enfant! quelle tête! quelle folie! Pourquoi ne pas avoir plus de confiance en moi? Ah! si je ne tremblais pas pour lui!.. si j'avais moins d'inquiétude, que je serais en colère! (*Apercevant Édouard qui entre par la porte à gauche.*) Dieu! que vois-je! (*Courant à la porte du fond et à celle de côté, qu'elle ferme et dont elle prend les clés.*)

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Il ne peut plus m'échapper, je l'espère.
(*A Édouard.*)
Parlez, Monsieur, qui vous ramène ainsi!
Je vous trouve bien téméraire
D'oser encore vous présenter ici.
Ne croyez pas que ce retour m'apaise;
C'est très-vilain, très-mal... c'est une horreur...
(*A part.*)
A présent que je n'ai plus peur.
Je peux me fâcher à mon aise.

ÉDOUARD. J'étais déjà bien loin, lorsqu'un dernier regard, que j'ai jeté sur les tourelles de ce château, m'a rappelé toutes les bontés dont on m'avait comblé. Oui, ma marraine, je me serais reproché de partir sans vous avoir vue encore une fois, sans vous avoir demandé pardon; et je suis revenu au grand galop vous prévenir de ma fuite, et vous dire un éternel adieu.

CAROLINE. C'était bien la peine... Et où allez-vous ainsi?

ÉDOUARD. Je vous l'ai dit ce matin, me faire soldat, me faire tuer.

CAROLINE. Un beau projet! auquel il ne manque rien que ma permission; et par malheur, je la refuse.

ÉDOUARD. Que dites-vous?

CAROLINE. Oui, Monsieur, vous dépendez de moi; vous m'êtes confié; je suis la maîtresse; car je suis votre marraine.

ÉDOUARD, *murmurant entre les dents.* C'est-à-dire... c'est-à-dire...

CAROLINE. Quoi? qu'est-ce que c'est? je crois que vous raisonnez.

ÉDOUARD. Du tout, ma marraine, je ne dis rien.

CAROLINE. A la bonne heure. Je vous prie de m'écouter; vous savez que je n'aime pas la sévérité, et que je n'aurais voulu employer avec vous que la voix de la douceur et de la raison; mais, puisque ces moyens-là sont inutiles, j'aurai recours à la rigueur, et je vous déclare que vous ne sortirez pas d'ici, et que vous y resterez renfermé; et ne croyez pas tromper ma surveillance, car je ne vous quitterai pas d'un instant; je serai toujours avec vous.

ÉDOUARD. C'est aussi trop d'arbitraire, et vous n'avez pas le droit de me tyranniser ainsi.

CAROLINE. Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD. Oui, ma marraine, je suis libre, je suis mon maître; et si je veux suivre l'état de mon père, si je veux me faire soldat, si je veux me faire tuer, vous ne pouvez pas m'en empêcher. Et parce que vous êtes riche et que je n'ai rien; parce que vous êtes au comble du bonheur et que je suis le plus malheureux des hommes, vous croyez-vous le droit de m'humilier, de m'avilir?

CAROLINE. Grand Dieu! et qui vous parle de cela? qui peut vous donner de pareilles idées? Moi, vous humilier! quand je ne vous retenais ici que pour vous consoler, pour calmer vos chagrins, pour vous rendre au bonheur; mais je ne vous reconnais plus. Vous êtes colère, vous êtes méchant, vous vous fâchez contre moi. (*Lui rendant les clés.*) Allez, Monsieur, je ne vous retiens plus, vous êtes le maître.

ÉDOUARD, *prenant les clés et ne sachant s'il doit sortir.* Moi!

CAROLINE. Oui, vous êtes le maître de me faire bien du chagrin.

ÉDOUARD, *posant les clés sur le guéridon.* Jamais, je reste; et si j'ai pu vous offenser, pardonnez-moi, ma marraine : ce n'est pas ma faute, je suis si malheureux.

CAROLINE. Pauvre garçon! je ne sais alors comment te dire, comment t'apprendre une nouvelle qui va ajouter à tes peines.

ÉDOUARD. Qu'est-ce donc?

CAROLINE. Tu sais que Cécile ne t'aime pas.

ÉDOUARD. Oui, elle me l'a dit : eh bien?

CAROLINE. Eh bien! mon ami, réunis toutes tes forces, tout ton courage. Cécile... je ne sais pas comment t'annoncer...

ÉDOUARD. Ah! mon Dieu! vous m'effrayez, achevez.

CAROLINE, *s'approchant lentement de la table, et se mettant devant le fusil qu'Édouard y a laissé.* Cécile va en épouser un autre.

ÉDOUARD, *froidement.* Ah! ce n'est que cela? eh bien! tant mieux.

CAROLINE. Comment! tu ne te désoles pas, tu ne t'arraches pas les cheveux? tu n'es pas au désespoir?

ÉDOUARD. Et pourquoi donc?

CAROLINE. Toi qui l'aimais tant!

ÉDOUARD. Je n'y ai jamais pensé.

CAROLINE. Tu allais l'épouser.

ÉDOUARD. Pour vous obéir.

CAROLINE. Comment! cet amour, cette passion qui te faisait perdre la tête, qui t'obligeait à partir?

ÉDOUARD. Ce n'est pas pour elle.

CAROLINE. Il serait vrai! et pour qui donc?

ÉDOUARD. Ça, c'est autre chose. Je vous prie, ma marraine, de ne pas m'en parler. Ne croyez pas de nouveau que je veux me révolter contre vous; mais c'est mon seul bien, c'est mon secret; et personne au monde n'a le droit de me le demander.

CAROLINE. Oui; mais moi, c'est bien différent. Voyons, Édouard, dis-moi qui, je t'en prie.

ÉDOUARD. Impossible, ma marraine.

CAROLINE. Et moi, je veux le savoir tout de suite, à l'instant même. D'abord, je n'aime pas à attendre, et si tu ne me le dis pas, notre dispute va recommencer, je vais me fâcher.

ÉDOUARD. Et si je vous le dis, vous vous fâcherez bien davantage : vous me renverrez, vous ne voudrez plus me voir, vous ne m'aimerez plus.

CAROLINE. Cela me regarde : je saurai ce que j'aurai à faire. Voyons, Monsieur, parlez.

ÉDOUARD. Vous le voulez... eh bien! depuis que j'existe, depuis que je me connais, il est quelqu'un au monde qui exerce sur moi un pouvoir que je ne peux définir. Quand elle me souriait...

CAROLINE. Ah! c'est une femme?

ÉDOUARD. Oui, ma marraine, c'est une femme. Quand elle me souriait, j'étais heureux; quand elle me grondait, je l'étais encore; car elle me parlait, et le son de sa voix, le bruit de ses pas, le froissement de sa robe me faisaient tressaillir. Quand sa main rencontre la mienne, je ne sais plus ce que je veux, ce que je désire; et, prêt à tout oublier, je me sens arrêté par un coup d'œil. Tremblant, interdit à sa vue, je croyais jusqu'ici que c'était de la crainte, du respect. Eh bien! non; je n'en ai pas du tout; ou plutôt ce respect, c'est de l'amour. Oui, j'ai l'audace, j'ai l'ingratitude de l'aimer; mais je ne m'en suis aperçu qu'aujourd'hui, ce matin.

CAROLINE. Et quand donc?

ÉDOUARD. Quand je vous ai embrassée.

CAROLINE, *à part.* Ah! c'était moi. (*A Édouard.*) Et vous osez...

ÉDOUARD. Là! qu'est-ce que je disais? J'étais bien sûr que vous vous fâcheriez. Je pars, je m'en vais; car maintenant je ne peux plus aimer, je ne peux plus épouser personne.

CAROLINE. Eh! oui sans doute; c'est ce que vous aviez de mieux à faire. Il le faudrait; malheureusement vous ne le pouvez pas.

ÉDOUARD. Comment cela?

CAROLINE. Eh! oui, Monsieur, votre parrain vous a laissé par son testament toute sa fortune; mais, à condition que vous vous marieriez. Vous y êtes contraint, vous y êtes obligé.

ÉDOUARD. Ah! mon Dieu!

CAROLINE. Vous n'avez pour cela que quelques jours: voilà pourquoi ce matin je tenais tant à vous faire épouser Cécile; mais maintenant c'est bien un autre embarras: comment faire? Moi d'abord, je n'en sais rien.

ÉDOUARD. Ni moi non plus.

CAROLINE. Il n'y a dans ce château que Cécile, ou moi.

ÉDOUARD. O ciel! que dites-vous?

CAROLINE. Je dis, Monsieur, que vous êtes le plus maladroit des hommes, que je vous hais, que je vous déteste, et qu'avec vous il n'y a pas moyen de s'entendre.

ÉDOUARD, *à genoux.* O ciel! achevez.

CAROLINE. Non, Monsieur.

CHAMPENOUX, *en dehors et frappant à la porte.* Ma marraine, ma marraine, M. Édouard est revenu.

CAROLINE. Eh! que m'importe? (*A voix basse.*) Édouard, de grâce, relevez-vous.

ÉDOUARD. Non; dites-moi que vous me pardonnez, que vous m'aimez.

DE JORDY, *en dehors.* Madame, Madame, ouvrez donc.

CAROLINE. C'est M. de Jordy, et nous sommes enfermés!

ÉDOUARD, *toujours à genoux.* Eh bien! tant mieux; il n'entrera pas.

CAROLINE. Eh! non, il a la double clé de cet appartement.

ÉDOUARD, *de même.* Eh bien! alors, qu'est-ce qu'il demande? (*A madame de Néris.*) Un mot, un seul mot.

CAROLINE. Eh bien! oui, Édouard, oui, mon ami, je dirai tout ce que vous voudrez; mais levez-vous; mais laissez-moi. Ah! vous me perdez. (*En ce moment Champenoux, qui a ouvert la persienne à gauche, qui était restée tout contre, paraît à la fenêtre, sur le haut d'une échelle. De Jordy vient d'ouvrir la porte à droite et entre avec Cécile. Caroline les aperçoit et est prête à se trouver mal. Édouard la soutient et la porte sur le fauteuil qui est près de la table.*)

—

SCÈNE XVII.

CÉCILE, DE JORDY, CAROLINE, ÉDOUARD, CHAMPENOUX.

DE JORDY. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?

ÉDOUARD, *baisant la main de Caroline.* Je tâche de la faire revenir.

CAROLINE. Ce n'est rien... la frayeur, l'émotion. (*Montrant Champenoux.*) Cet imbécile, avec son apparition.

CHAMPENOUX. Dam'! vous me faites courir après lui, quand vous le tenez sous clé.

DE JORDY. En effet, Madame, il est fort extraordinaire que votre filleul...

CAROLINE. Vous croyez?

AIR nouveau de M. Heudier.

C'est assez juste, et j'ai la même crainte;
Oui, dans le monde on pourrait en jaser,
Je me vois donc presque contrainte,
Presque obligée à l'épouser.

ÉDOUARD.

Qu'entends-je? ô ciel! vous voulez m'abuser.

CAROLINE.

Non pas vraiment, cette nouvelle chaîne
(*Montrant Édouard.*)
De s'acquitter lui donne le moyen;
Car autrefois, je m'en souviens,
Je lui donnai mon nom comme marraine,
Et comme époux il me donne le sien.

ÉDOUARD. Quel bonheur!

CHAMPENOUX. Ah! ma marraine! que c'est mal à vous! Je ne m'attendais pas à ça de votre part, vous dont je ne me défiais pas, surtout après ce que vous m'aviez promis.

CAROLINE. Ce pauvre Champenoux!

CHAMPENOUX, *pleurant.* Pauvre! vous avez raison; car ce mariage-là me ruine; mais on verra. Je ne sais pas jusqu'à quel point une marraine peut épouser son filleul; ça n' doit pas être dans la loi, et je forme opposition.

ÉDOUARD. Eh bien! par exemple.

CAROLINE. Rassure-toi. Je comptais pour ma part, renoncer à la succession de ton cousin; et si Édouard, si mon mari est de mon avis...

ÉDOUARD. Ah! ma marraine, je n'en aurai jamais d'autre.

CHAMPENOUX, *riant et essuyant ses larmes.* Il se pourrait! ce cher Édouard! ça me raccommode avec vendémiaire. Ma marraine, je donne mon consentement.

CHŒUR.

AIR du *Maçon.*

Quel bonheur, quelle ivresse!
Il daigne consentir,

ENSEMBLE.

Nargue de la tristesse,
Et vive le plaisir!

DE JORDY.

Et malgré mon adresse,
L'amour va les unir.

CAROLINE, *au public.*

AIR de *Julie.*

Il faut, dit-on, dans chaque parrainage,
D'abord un filleul; le voici.
Une marraine : or, j'ai cet avantage;
Pour des témoins, en voilà, Dieu merci.
Il ne faut plus, dans ces sortes d'affaire,
Rien qu'un parrain : daignez être le sien;
Heureuse, si vous voulez bien
Ce soir me servir de compère.

CHŒUR.

Daignez, Messieurs, nous vous en prions bien,
Daignez nous servir de compère.

FIN DE LA MARRAINE.

CORALY

OU

LA SŒUR ET LE FRÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 novembre 1824

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

MADAME DE SELMAR, jeune veuve.
EDOUARD, son frère.
ROLAND, ami d'Edouard.
CORALY.
TONTON, danseur.
MILORD GUINSBOURG.
ANTOINE, concierge.

La scène se passe dans une maison de campagne auprès de Paris.

Le théâtre représente un salon; porte au fond; sur le premier plan, à droite et à gauche, la porte d'un cabinet; sur le deuxième plan, à droite, une croisée; au côté opposé, une porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; d'un côté de la porte du fond, un canapé; de l'autre, une table à toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR, *entrant par le fond.* Voilà qui est singulier! une maison de campagne à louer, et le concierge n'y est pas!

ÉDOUARD. Qu'importe, ma sœur, puisque sa petite fille nous a montré toute la maison.

MADAME DE SELMAR. Elle est fort bien située; au bord de la Seine, à Neuilly, à deux lieues de Paris.

AIR : *Ces postillons.*

Elle est charmante, et vient d'être bâtie;
Dans ses décors, que de goût, de fraîcheur!
Et la louer déjà... quelle folie!
Quel en est donc le possesseur?

ÉDOUARD.

Quelque intrigant ou quelque fournisseur;
Quelque banquier d'une prudence extrême,
Qui part peut-être emportant sans façon
Son portefeuille... et qui n'a pu de même
Emporter sa maison.

MADAME DE SELMAR. Du reste, on peut y entrer sur-le-champ; car elle est toute meublée. Qu'en dis-tu? j'ai bien envie de la louer.

ÉDOUARD. Mais, ma sœur, comme vous voudrez; en tout cas, nous en causerons en route : je vais faire avancer votre calèche.

MADAME DE SELMAR. Eh! mon Dieu! rien ne presse. Nous venons de tout visiter; c'est très-fatigant, et je ne suis pas fâchée de me reposer.

ÉDOUARD, *à part.* Allons, elle s'établit ici; et si on arrivait?

MADAME DE SELMAR, *assise, et le regardant après un moment de silence.* Edouard, parle-moi franchement. Une sœur de vingt-cinq ans n'est pas un Mentor bien sévère; et puis avant d'arriver en France, lorsque nous étions ensemble aux colonies, tu avais l'habitude de tout me dire. Où allais-tu ce matin, quand je t'ai rencontré?

ÉDOUARD, *embarrassé.* Je suis sorti à cheval de bonne heure pour faire une promenade à la porte Maillot, et j'ai été tout surpris d'apercevoir votre calèche.

MADAME DE SELMAR. Pourquoi donc ton premier mouvement a-t-il été de m'éviter? et lorsque je t'ai proposé de m'accompagner jusqu'à Neuilly, tu avais l'air contrarié.

ÉDOUARD. Moi, ma sœur!

MADAME DE SELMAR. Oh! je l'ai bien vu! Je cherchais une maison de campagne; quand j'ai voulu entrer dans celle-ci, tu as changé de couleur.

ÉDOUARD. Par exemple...

MADAME DE SELMAR. Tu as eu l'air plus rassuré en apprenant que le concierge n'y était pas pour le moment.

ÉDOUARD. Quoi! vraiment! quelle idée! Je vous jure, Hortense, que tout cela n'existait que dans votre imagination.

MADAME DE SELMAR. Alors, pardonne-moi... L'amitié d'une sœur a aussi sa jalousie. Songe qu'élevés tous les deux sur une terre étrangère, c'est à moi que tu as été confié.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

J'avais le double de ton âge,
Et n'avais guère que seize ans,
Lorsque deux mois après mon mariage,
La mort vint frapper nos parents.
Trop tôt ravie à sa jeune famille,
Ma mère, hélas! te remit à ma foi,
En me disant : Veille sur lui, ma fille,
Et le ciel veillera sur toi.

ÉDOUARD. Je sais qu'il n'y eut jamais de sœur plus tendre; et dans ce moment même, veuve et maîtresse d'une grande fortune, c'est pour moi que vous refusez de vous marier.

MADAME DE SELMAR. Sans doute. Nous avions un oncle à la Havane, qui, au lieu de partager sa fortune entre nous deux, l'a léguée tout entière à mes enfants... si j'en avais. Or, en ne me remariant pas, cet héritage reste à nous deux; la moitié t'en appartient, et c'est un dépôt sacré que je te garde jusqu'à ta majorité.

ÉDOUARD. Ah! c'est trop de générosité, et je ne dois pas souffrir...

MADAME DE SELMAR. Pourquoi donc? qu'ai-je besoin de prendre un époux? N'es-tu pas mon protecteur? Je suis enchantée d'avoir mon jeune frère pour cavalier. Il y a dans l'amitié de frère et de sœur une douceur qui ne se trouve dans aucun autre attachement. Aussi je suis heureuse d'être riche, pour que tu le sois... Tu as voulu revoir notre patrie, retourner en France...

ÉDOUARD. Que je vous remercie d'avoir cédé à mes désirs!.. Quel beau pays! tous les plaisirs réunis!

MADAME DE SELMAR. Oui; mais depuis quelques jours je ne te reconnais plus; tu es sombre, rêveur; je ne te vois presque jamais. Quelle est cette marquise Dudley chez laquelle tu vas souvent? L'autre semaine encore,

tu m'as quittée pendant deux jours pour une partie de chasse avec le comte de Sannois.

ÉDOUARD. C'est vrai, ma sœur.

MADAME DE SELMAR, *souriant*. Le comte était à Paris, et il est venu dîner chez moi pendant que vous chassiez ensemble dans les bois de Senart.

ÉDOUARD, *à part*. Ah! mon Dieu! (*Haut*.) Mais c'est que, voyez-vous, ma sœur, c'était une partie de garçons où nous étions...

MADAME DE SELMAR. Assez, assez je ne t'en demande pas davantage. Mais écoute-moi, Édouard; de tous tes amis, il n'y en a qu'un seul dans lequel j'aurais confiance; c'est M. Roland.

ÉDOUARD. Oui, Roland, c'est un bon enfant; mais c'est qu'au milieu de ses folies, il fait toujours de la morale; et il donne aux autres d'excellents avis, dont lui-même ne profite pas.

MADAME DE SELMAR. Eh bien! suis ses conseils et non pas son exemple.

ÉDOUARD. Vous le connaissez?

MADAME DE SELMAR. Moi? fort peu. Je me suis trouvée une ou deux fois à côté de lui, et il ne m'a jamais adressé la parole. Mais d'après plusieurs traits qu'on m'a cités, c'est un homme d'honneur, et je crois que tu peux sans danger en faire ton ami.

ÉDOUARD, *regardant sa montre*. Aussi j'espère bien... Ah! mon Dieu!.. midi dans l'instant! je m'en vais.

MADAME DE SELMAR. Est-ce que tu ne m'accompagnes pas dans ma promenade?

ÉDOUARD. Ce serait avec grand plaisir; mais j'ai des affaires à Paris... un rendez-vous que... Roland m'a donné hier...

MADAME DE SELMAR. Hier! c'est difficile... Tu m'as dit ce matin que tu ne l'avais pas vu depuis huit jours.

ÉDOUARD. Sans doute... mais il m'a écrit; et c'est pour...

MADAME DE SELMAR. C'est bien, c'est bien, mon ami; c'est moi qui ai eu tort de t'interroger. Rentreras-tu dîner?

ÉDOUARD. Non, non, ma sœur; et même ce soir... il sera bien tard... j'ai tant de choses à faire... (*A part*.) Ah! mon Dieu!.. et la chaise de poste que j'oubliais! et les préparatifs de mon départ! (*Haut*.) N'importe, ce soir... à dix heures .. à onze heures... j'irai chez toi. (*A part*.) Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.

MADAME DE SELMAR. Que dis-tu?

ÉDOUARD. Rien, rien... Adieu, ma sœur. (*Il sort*.)

SCÈNE II.

MADAME DE SELMAR, *seule*. Oh! les vilains jeunes gens! que d'inquiétude, que de chagrins ils nous donnent! Un mari, ou un amant, passe encore... ils se cachent, on n'en sait rien; mais un frère! c'est terrible... parce qu'enfin, sans connaître au juste, on se doute toujours...

AIR du *Petit Courrier*.

Que n'ai-je plutôt une sœur!
On a bien, quand elle est sensible,
A craindre l'amour : c'est terrible!
Mais on peut défendre son cœur;
On peut, sans être bien habile,
L'instruire contre les amants;
A son élève on est utile,
Et l'on s'exerce en même temps.

Mais Édouard, je ne peux pas le suivre, ni savoir par moi-même... Dieu! j'y pense maintenant; ces derniers mots qui lui sont échappés : *Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser*. Pourquoi partir? aurait-il quelque duel, quelque affaire d'honneur? A qui me confier? Ne connaissant personne, presque étrangère dans mon pays, je crains de hasarder quelque démarche qui ne soit pas convenable. N'importe, mon frère est en danger; et quoi qu'il arrive...

SCÈNE III.

MADAME DE SELMAR, ANTOINE.

ANTOINE. Mille pardons de ne pas m'être trouvé à l'arrivée de Madame. C'est Madame qui venait pour voir la maison...

MADAME DE SELMAR. Oui, mon ami.

ANTOINE. C'est moi que je suis Antoine, le concierge. J'étais à l'autre bout du village à causer chez le distillateur, parce que vous entendez bien, Madame, que, portier à la campagne, on est isolé; les maisons sont si éloignées!

AIR du *Ménage de garçon*.

C'est le concierge de Courcelles
Qu'est notre voisin le plus près;
C'est bien gênant pour les nouvelles,
Et s'il vient quelques p'tits caquets,
On n' sait... mille exemples l'attestent,
A qui les dire... c'est piquant!
Souvent même on en fait qui restent
Pour le compte du fabricant.

MADAME DE SELMAR, *à part*. C'est un bavard, tant mieux. (*Haut*.) A qui appartient cette maison?

ANTOINE. A un ancien fournisseur qui ne l'habite pas, vu qu'il voyage; alors il s'est déterminé à la louer. Je croyais lui avoir trouvé un locataire pour toute la saison, la marquise Dudley.

MADAME DE SELMAR. Comment! la marquise Dudley habitait cette maison?

ANTOINE. Oui, Madame; mais il paraît qu'elle veut partir aussi, car elle désire sous-louer le plus promptement possible.

MADAME DE SELMAR. Et quelle est cette marquise?

ANTOINE. Pour ce qui est de ça, Madame, ça vous paraîtra incroyable, impossible; mais s'il faut dire la vérité...

MADAME DE SELMAR. Eh bien?

ANTOINE. Eh bien! je n'en sais rien.

MADAME DE SELMAR. Tu n'en sais rien?

ANTOINE. Non, Madame; et pour un concierge, c'est humiliant à avouer. Mais, autant qu'on en peut juger, elle est riche, et ne tient pas à l'argent, car elle a loué cette maison, et n'y est venue que trois ou quatre fois. Ils étaient toujours sept ou huit personnes à dîner; de la gaieté, des éclats de rire, des bouchons qui sautaient, c'est tout ce qu'on entendait de l'antichambre. J'ai voulu parler aux domestiques : ah bien oui! *yes, yes, ya, ya,* voilà tout ce que j'en obtenais. Je ne sais pas où ils ont été élevés; et ici, en leur absence, pas une femme de chambre, pas un petit jockey : enfin, Madame, aucun moyen d'instruction, et l'on en est réduit aux conjectures... Mais je viens de voir sortir un jeune homme qui aurait pu vous donner des renseignements positifs, car c'était un ami de la maison.

MADAME DE SELMAR. Que dites-vous? comment! Édouard, mon frère!

ANTOINE. C'est le frère de Madame?

MADAME DE SELMAR, *à part*. Je ne m'étonne plus maintenant de son trouble, lorsque je lui ai proposé d'entrer dans cette maison. (*Haut*.) Et vous dites que la marquise doit partir?

ANTOINE. Je le présume, Madame. D'abord, elle fait sous-louer; ensuite il y a à l'auberge du *Chariot-d'Or* une femme de chambre à elle.

MADAME DE SELMAR. On pourrait la faire causer.

ANTOINE. Je l'ai déjà fait, Madame. Elle n'est point au service de la marquise, mais elle doit y entrer aujourd'hui.

MADAME DE SELMAR. La belle avance!

ANTOINE. Elle a une lettre de recommandation, et doit accompagner Madame en voyage : c'est pour cela qu'aujourd'hui elle l'attend à Neuilly; car il paraît que Madame va venir.



MADAME DE SELMAR. Non, Monsieur, me voilà résignée et je vous promets de ne plus vous interrompre. — Scène 15.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Tout ce que j'entends redouble mon inquiétude et ma curiosité; mais à quelque prix que ce soit, je veux pénétrer ce mystère. (*Haut.*) Mon ami, je loue cette maison, puisqu'on peut y entrer de suite; j'y viendrai demain... après-demain... (*A part.*) peut-être aujourd'hui. (*Haut.*) En attendant, (*Lui donnant une bourse.*) voici des arrhes; dès ce moment, tu n'es plus au service de la marquise, mais au mien.

ANTOINE, *à part, prenant la bourse.* Celle-ci est au moins une duchesse.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ces façons-là sont de mon goût;
C'est l' double du prix ordinaire.

MADAME DE SELMAR.

Des soins... du silence surtout!

ANTOINE.

Comment! il faut encor me taire...
Des portiers de bonne maison
Madame connaît les usages...
J'aim' mieux parler à discrétion
Et qu'on l' rabatte sur mes gages.

MADAME DE SELMAR. Eh! non, ce n'est que pour aujourd'hui... Mais qui vient là?

ANTOINE, *regardant à gauche.* Encore deux autres messieurs qui viennent souvent : ils sont entrés par la petite porte du parc, ou bien ils auront franchi la haie.

MADAME DE SELMAR. Je ne veux pas qu'ils me voient... (*A part.*) Cette femme de chambre qui est à Neuilly... quelque hasardée que soit cette démarche, c'est le seul moyen de m'instruire... (*A Antoine, qui regarde toujours par la porte latérale les personnes qui arrivent.*) Partons vite... je t'expliquerai mes projets et ce que j'attends de ton zèle. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE IV.

ROLAND, LORD GUINSBOURG.

ROLAND, *entrant le premier.* Eh bien! Milord, entrez donc. N'ayez pas peur : c'est moi qui vous présente, je suis toujours invité.

GUINSBOURG, *baragouinant.* Me voici donc chez elle... je été tout tremblant.



MADAME DE SELMAR. Monsieur, vous vous trompez. — Scène 17.

ROLAND. J'étais venu ce matin à pied, en philosophe, par delà la barrière de l'Étoile; et me trouvant près de Neuilly, je suis entré ici un instant, en ami de la maison. Mais que diable faisiez-vous donc en dehors, à la porte du parc, à regarder les murs en soupirant?

GUINSBOURG. C'est que, voyez-vous, messié Roland, je été amoureux... véritèble; et miss Coraly, elle rendait moi malheureux beaucoup.

ROLAND. Vous n'êtes pas le seul : Coraly est charmante, vive, aimable, spirituelle. De toutes les nymphes de l'Opéra, c'est la plus séduisante et la plus sage... et c'est là le mal : parce que, voyez-vous, Milord, je m'y connais; quand elles sont sages, c'est plus rare, mais c'est plus dangereux.

GUINSBOURG. Pourquoi donc?

ROLAND. Parce qu'au lieu d'être un caprice, cela devient une passion

GUINSBOURG. Vous n'êtes pas, vous, dans le sensibilité?

ROLAND. Jamais, par goût et par état. Je suis né sur mer, à bord d'un vaisseau; je n'ai jamais quitté mon père, un brave marin, le capitaine Roland, qui plus d'une fois, Milord, a parlé de près à vos compatriotes. A sa mort, tout a été fini pour moi : j'ai dit adieu à la gloire; j'ai réalisé sa fortune, et suis venu avec quarante mille livres de rente m'établir à Paris, où je vis en philosophe : et ce n'est pas, comme tant d'autres, une philosophie d'emprunt; celle-là est à moi : je l'ai bien payée, vingt mille livres de rente ou à peu près. Mais, c'est égal; il m'en reste encore autant, et c'est plus qu'il n'en faut pour obliger un ami, ou pour lui donner un bon conseil : car je ne suis pas égoïste; et quand je vois quelques imprudents qui veulent se lancer sur mes traces...

AIR du *Pot de fleurs.*

A leur jeunesse, à leur audace extrême,
Par mes leçons je montre le danger;
Sans cesse m'y trouvant moi-même,
Mieux qu'un autre j'en puis juger :
Trop souvent battu par l'orage,
Je suis à leurs yeux attentifs
Ainsi qu'un phare au milieu des récifs;
J'éclaire et sauve du naufrage.

Aussi, je suis adoré de mes élèves.

GUINSBOURG. Je croyais bien.

ROLAND. L'autre jour, j'ai tenu mon cours chez *Véry*,

où je leur donnais à dîner. A table on professe bien mieux..... En sortant de classe, ils étaient tous gris, parce que, voyez-vous, ma sagesse n'a rien d'austère; je suis bon enfant, bon convive; je fais marcher de front la philosophie et le vin de Champagne. Aussi, dans les boudoirs, dans les foyers de l'Opéra, je suis partout bien reçu, mais sans façon, sans conséquence, en amateur. On sait qu'avec moi il n'y a rien à faire... Comme Roland, mon patron, je suis maintenant invulnérable.

GUINSBOURG. Eh bien! mon ami, vous étiez plus heureux que moi, qui été blessé beaucoup dans le cœur!

ROLAND. Ah çà! où en êtes-vous donc de vos amours?

GUINSBOURG. Eh bien! mon ami, je avais parlé de mon passion et de mon fortune, et elle avait mis moi à la porte.

ROLAND. Et c'est là, en effet, que je vous ai trouvé.

GUINSBOURG.

AIR du *Piége.*

Pourtant je offrais à genoux
Deux ou trois millions d'opulence
Que je avais gagné chez vous.

ROLAND.

Au fait, c'est juste; et quand j'y pense,
Franchement ces étrangers-là
Sortiraient trop d'argent de France,
Si nous n'avions pas l'Opéra
Qui vient rétablir la balance.

GUINSBOURG. Croyez-vous, mon ami, qu'elle voulait être milédy Guinsbourg?

ROLAND. Vraiment?

GUINSBOURG. Yes, milédy Guinsbourg, vraiment.

ROLAND. C'est bien; c'est dans les grands principes. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres Anglais? vous n'y tenez pas. Les gazettes de Londres nous annoncent tous les jours de pareilles alliances.

GUINSBOURG. Yes, mais ce était toujours par capitulation, dans la dernière extrémité; et, en attendant, je venais ici pour le espionnage; car, voyez-vous, je soupçonne un petit Française, M. Edouard, de me mystifier, moi.

ROLAND. Qu'est-ce que vous me dites là? c'est pour Édouard que Coraly vous congédie?

GUINSBOURG. Je en ferais le gageure.

ROLAND. Est-ce qu'elle aurait sur lui des vues sérieuses? un instant, je ne le souffrirai pas.

GUINSBOURG. Oh, mon ami! mon cher ami! quel service!

ROLAND. Ne m'en remerciez pas : ce n'est pas par intérêt pour vous, mais pour lui. Edouard est un aimable garçon que j'ai pris en amitié; et puis il a à mes yeux un talisman qui le protégera toujours, une sœur, madame de Selmar..... Si vous la connaissiez! c'est la beauté, c'est la vertu même. Aussi, moi, mauvais sujet, je n'en parle jamais qu'avec vénération.

GUINSBOURG. Quoi! mon ami, vous qui disiez vous invulnérable?

ROLAND. Pas de ce côté-là; c'est bien différent; c'est le sentiment le plus pur, une adoration mêlée de respect : enfin deux ou trois fois je me suis trouvé près d'elle, et je n'ai pas seulement osé lui adresser la parole.

GUINSBOURG. Vous! un petit téméraire! audacieux auprès des dames!

ROLAND. C'est selon... Mais dans le monde ce n'est plus cela : dès que j'entre dans un salon, que j'adresse la parole à une femme, je perds cent pour cent de mon mérite; je m'intimide, je deviens gauche; je suis comme vous dans les coulisses de l'Opéra; j'ai l'air d'un étranger qui ne sait pas la langue du pays.

GUINSBOURG. Ecoutez, vous, je have entendu le voiture dans le roulement.

ROLAND. C'est vrai, c'est Coraly.

GUINSBOURG. Quel était le messier qui lui donnait la main?

ROLAND. Vous ne connaissez pas... c'est un danseur de l'Opéra, M. Tonton; ce n'est pas dangereux. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez!

GUINSBOURG. C'est qu'elle avait venir elle-même.

ROLAND, *à part.* Est-il bête!

GUINSBOURG. Et qu'elle avait défendu moi de paraître.

ROLAND. Soyez tranquille, restez. (*A part.* A cause d'Édouard, je veux savoir ce qui en est. *Haut.* Ne vous montrez pas d'abord; je me charge du raccommodement.

GUINSBOURG. C'était bien, c'était bien; je sauver moi. (*Il entre dans le cabinet à gauche, Roland remonte la scène.*)

—

SCÈNE V.

ROLAND, CORALY, TONTON.

CORALY. A merveille, William, je suis contente : je suis sûre que nous n'avons pas mis dix minutes pour venir de Paris.

TONTON. Oui, vos chevaux sont en nage! un attelage de quatre mille francs qui est peut-être perdu!

CORALY. Qu'importe? pourvu qu'on aille vite.

TONTON. Je vous l'ai dit, votre landau est beaucoup trop haut; en descendant, j'ai manqué de me fouler la rotule : et voilà comme on compromet une jambe.

CORALY. Je suis enchantée de ce que m'a dit Antoine, mon concierge. Ah! ma maison est louée d'aujourd'hui! c'est fort agréable.

ROLAND, *s'avançant.* Comment! Madame, votre maison est louée?

CORALY. Eh! mon Dieu! c'est vous, Roland : je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

ROLAND. C'est une surprise... Je suis sans façon, moi; je n'en fais jamais.

CORALY. Mais venir ainsi au hasard...

ROLAND. Oh! j'avais des données certaines : avant-hier, dans votre loge, vous avez dit : « Lundi, je ne danserai pas, j'aurai ma migraine. » Je me suis douté que vous viendriez à votre maison de campagne.

TONTON. Oui, la campagne, c'est commode : je ne sais pas pourquoi il n'y en a pas l'hiver.

ROLAND. Ce diable de Tonton est toujours de la même force; je ne connais pas de danseur qui fasse plus d'esprit.

TONTON. C'est vrai, c'est vrai, quand j'ai le temps... les jours où je ne danse pas. Mais patience, vous verrez ce que je médite.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Dans ce moment-ci j'accommode
Le romantique en entrechats,
Et tous les auteurs à la mode
Avec moi sauteront le pas.
Leurs ouvrages, quoi qu'il m'en coûte,
Sont mis en ballets par mes soins;
C'est un avantage...

ROLAND.

Sans doute;
Nous aurons le style de moins.

TONTON. Je comptais venir travailler ici cet été; mais vous dites que la maison est louée.

ROLAND. Pourquoi vous en défaire?

CORALY. J'ai d'autres vues. Les gens qui m'entourent sont curieux et bavards; moi, j'aime à cacher mon rang.

ROLAND. L'incognito est le plaisir des grands; et vous qui, d'ordinaire, êtes reine ou princesse...

CORALY. Ici j'abdique, et je ne suis que marquise.

TONTON. C'est bien modeste, mais c'est souvent indispensable. Si vous connaissiez comme moi les désagréments de la célébrité..... Je donnerais tout au monde pour n'être qu'un homme ordinaire. Quand je suis dans une promenade publique, tout le monde se dit à l'oreille : « Tenez, le voilà, c'est lui, c'est Ton-

« ton... c'est Tonton, ce fameux danseur qui a inventé « les pirouettes sur le talon. » Alors ils m'entourent, ils me pressent, ils me marchent sur les pieds; et je leur dis : « Messieurs, prenez donc garde; que diable! « j'en ai besoin. » (*Il rit.*)

ROLAND. Quand je vous le disais; c'est un feu roulant, c'est le *Voltaire* de la pirouette.

TONTON, *d'un air sérieux.* Permettez, Monsieur, permettez; vous me parlez là de Voltaire, c'est que je l'ai lu... nous avons même dansé dans un opéra de lui.

CORALY. Qu'est-ce qu'il dit donc?

TONTON. Je me le rappelle très-bien, *la Princesse de Babylone*, musique de Kreutzer. Nous avions là un pas de deux, vous rappelez-vous? tra la la.... un coupé à la seconde. (*On entend tomber un meuble dans la chambre à côté.*)

CORALY. Eh! qu'est-ce que j'entends? Est-ce qu'il y a quelqu'un ici?

ROLAND. Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus... c'est mon protégé que j'avais oublié. Il aura eu le temps de faire un somme.

CORALY. Qu'est-ce que cela signifie?

ROLAND. Que je me suis chargé de vous présenter un de vos esclaves indignes, le désolé milord Guinsbourg.

TONTON. Un de mes élèves, je lui montre à danser.

CORALY. Comment, il est ici? Je ne veux pas le voir.

ROLAND. Permettez; je lui ai promis ma médiation.

CORALY. N'importe.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je crains pour vous ce qu'on dira :
Quoi! vous lui déclarez la guerre!
Songez qu'en tout temps l'Angleterre
Fut en paix avec l'Opéra.
Entre eux que de rapports intimes!
Albion règne sur les flots,
Vénus naquit au sein des eaux.
Entre puissances maritimes
On doit toujours vivre en repos.

CORALY. Eh! que voulez-vous que j'en fasse? je l'ai congédié, et ne le recevrai pas.

ROLAND. Prenez garde... je vais croire à certains projets dont on parle, et qui pourraient nous brouiller à jamais.

CORALY, *inquiète.* Que voulez-vous dire?

ROLAND, *bas.* Ecoutez, Coraly, restons bons amis : parmi vos adorateurs, il en est un que j'excepte, Edouard, que je retranche de votre domaine... Vous m'entendez... Sans cela..

CORALY, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Quoi! vous pourriez supposer... S'il en est ainsi, et pour vous prouver... je suis prête à recevoir Milord; mais c'est qu'il est ennuyeux à la mort.

ROLAND. Eh bien! n'avez-vous pas Tonton qui fera sa partie?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LORD GUINSBOURG.

ROLAND. Entrez, Milord, et ne craignez rien; grâce à moi, la paix est faite.

GUINSBOURG. Je été bien heureux, Milédy, de obtenir le pardon de moi.

CORALY. C'est bien, Milord; qu'il n'en soit plus question.

GUINSBOURG. Ce messier Roland, il était bien dévoué pour moi. C'est pas comme vous, Milédy, qui traite moi comme un nègre; et pourtant (*Riant.*) le traite des nègres, il était défendu... ah! ah!.. vous permettez le petite plaisanterie.

ROLAND. Très-joli! Voilà de la galanterie britannique; et je ne sais pas pourquoi vous vous plaisez à désespérer cet honnête insulaire.

GUINSBOURG. Yes, mon amour... (*Tonton passe auprès de milord.*)

CORALY. Taisez-vous donc, voici qu'il gagne.

GUINSBOURG. Oh bien, tant pis; je allais lancer moi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE, *à Coraly.* Madame, c'est une jeune fille qui vient d'apporter cette lettre.

CORALY, *qui a ouvert la lettre.* Ah! ah! c'est de Jenny, une de mes camarades. (*Lisant.*) « Ma chère, je t'en« voie Henriette, la femme de chambre dont je t'ai « parlé. Selon tes instructions, je ne lui ai pas dit chez « qui elle allait entrer; elle a du zèle, de l'adresse, « de la présence d'esprit..... » (*Refermant la lettre.*) Cela suffit, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. (*A Antoine.*) Faites attendre ici..... (*Antoine sort.*) Je vais sur-le-champ répondre à Jenny, pour la remercier; et Milord, en retournant à Paris, aura la bonté de se charger de ma lettre.

GUINSBOURG. Comment! Milédy...

CORALY. C'est essentiel; et le plus tôt possible...

GUINSBOURG, *à part.* Goddem! que je étais un animal bête de milord, que je osais pas permettre moi dans le colère.

TONTON. Eh bien! Milord, si, en attendant, nous allions faire une partie de billard? (*A part.*) J'aime à jouer avec lui, je le gagne toujours.

ENSEMBLE

AIR de *l'Auberge de Bagnères.*

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Il séjourne :
Maîtrisant les hasards,
Il brille en tous les arts,
Et c'est un vrai César
Au billard.

TONTON.

Je suis un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Je séjourne :
Maîtrisant les hasards,
J'excelle en tous les arts,
Et je suis un César
Au billard.

ROLAND, *regardant Coraly.*

Oui, je crains de son cœur
Quelque trait séducteur;
Ici comme amateur
Je séjourne :
De ces lieux puisqu'il part
Observons à l'écart;
Profitons avec art
Du hasard.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur
Ici quelque noirceur;
La frayeur dans mon cœur
Il séjourne :
En jouant au billard,
Observons avec art;
Portons de toute part
Mon regard.

TONTON.

Je parie, et souvent
Pour le parti gagnant;
Le sage avec talent
Se retourne :
De l'audace et du front;
Et les succès viendront :
Pour ça que faut-il donc?
De l'aplomb.

ENSEMBLE.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur, etc.

TONTON.
Je suis un grand danseur, etc.
ROLAND.
Oui, je crains de son cœur, etc.
GUINSBOURG.
Je crains pour mon bonheur, etc.
(*Tonton sort par le fond avec Milord, et Coraly entre dans la chambre à gauche.*)

—

SCÈNE VIII.

ROLAND, *s'asseyant à gauche, et prenant un livre qui se trouve sur le canapé.* C'est clair, elle veut éloigner Milord; mais je reste, et nous verrons ce que cela deviendra.

MADAME DE SELMAR ET ANTOINE *entrent par la porte à gauche, derrière Roland.*

ANTOINE, *à voix basse.* Entrez, Madame, et du courage! c'est le seul moyen de tout savoir. Madame m'a dit de vous faire attendre ici; je vais l'avertir.

MADAME DE SELMAR. Chez qui suis-je? je n'en sais rien encore.

ROLAND, *à Antoine.* Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE. La nouvelle femme de chambre qu'attend Madame. (*Il entre dans la chambre où est Coraly.*)

ROLAND. C'est bien.

MADAME DE SELMAR, *jetant sur Roland un coup d'œil rapide.* Eh mais! si je ne me trompe, c'est M. Roland, l'ami de mon frère, ce jeune homme si timide qui n'osait me parler.

ROLAND, *remontant le théâtre.* Une soubrette jeune et gentille, c'est à merveille, ça ne me fait pas peur cela. (*Il s'approche derrière elle et lui prend la taille.*) Une jolie tournure... A nous deux, Lisette, à faire connaissance.

MADAME DE SELMAR, *tremblante.* Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que c'est?

ROLAND, *la regardant et s'éloignant d'elle.* Dieux! que vois-je!.... voilà une ressemblance qui m'a fait une peur... (*Haut.*) Mais, quelle idée! Parbleu, ma belle enfant, je suis enchanté de l'aventure ; je n'aurais jamais cru rencontrer cette figure-là sous un bonnet de soubrette.

MADAME DE SELMAR. Que voulez-vous dire, Monsieur? vous me prenez pour une autre.

ROLAND, *prenant son bras.* Du tout, je te prends pour moi ; car tu ne sais pas que tu ressembles trait pour trait à la femme de Paris la plus jolie et la plus aimable... à madame de Selmar.

MADAME DE SELMAR. Que dit-il?

ROLAND. Et juge donc, pour moi quel bonheur! lui dire que je l'aime... jamais de ma vie je n'aurais eu ce courage, cette hardiesse; tandis que toi... eh bien!.. Si vraiment! même avec toi, cela me fait quelque chose... Mais c'est égal, c'est sans conséquence Je suis encore un peu timide par habitude, mais ça va se passer.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) En effet, j'ai entendu parler de ma ressemblance avec cette dame.

ROLAND. N'est-ce pas? c'est frappant! Mais quelle différence! elle est mieux encore; il ne faut pas que cela te fâche.

MADAME DE SELMAR. Nullement. Sans doute vous étiez reçu chez elle?

ROLAND. Non, je n'ose pas; elle ne reçoit personne. Mais elle a un frère, un jeune étourdi, pour qui elle a l'amitié la plus tendre. Eh bien! et moi aussi, je l'aime, je le protége. Quelques dangers l'environnent, surtout dans ce moment.

MADAME DE SELMAR. Que dites-vous?

ROLAND. Oui; ta maîtresse trame quelques complots, mais malgré elle et malgré toi, je les déjouerai quand je les connaîtrai, parce que d'être mauvais sujet, ça n'empêche pas d'être honnête homme.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Ah! je n'ai plus peur de lui.

ROLAND. Songe donc qu'en défendant son frère, c'est elle-même que j'oblige; et de pouvoir lui rendre ainsi service sans qu'elle le sache, sans qu'elle s'en doute jamais, il me semble que c'est bien, que c'est délicat, que c'est digne d'elle.

MADAME DE SELMAR. Je comprends, et crois deviner quelles sont vos vues.

ROLAND. Moi! des vues sur elle! y penses-tu? Je me jetterais au feu pour lui épargner un chagrin ; mais l'épouser!.. ah bien oui! D'abord, à cause de son frère, elle ne veut point se marier; et puis dès que je l'aperçois...

AIR du *Fleuve de la vie.*

Saisi d'une frayeur nouvelle,
Je tremble et ne lui parle point;
Qu'elle est belle... et pourtant sur elle
Tu l'emportes en un seul point.

MADAME DE SELMAR.
Eh quoi! j'aurais cet avantage!
Quel est-il donc?

ROLAND.
C'est qu'en ce jour
Tu m'inspires autant d'amour
Et bien plus de courage.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Me voilà bien! Il y a maintenant un égal danger à parler ou à me taire. Si je pouvais du moins en obtenir des renseignements! (*Haut.*) Monsieur, daignez, par grâce, me faire connaître la maison de la marquise chez laquelle je suis.

ROLAND. La marquise! tu en es encore là? La marquise Dudley n'est autre que Coraly, une des plus jolies danseuses de l'Opéra.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Grand Dieu! une jolie condition que j'ai choisie là! Il vaut mieux tout lui dire. (*Haut.*) Protégez-moi, Monsieur; vous êtes le seul à qui je puisse me fier.

ROLAND. Voilà qui est parler.

AIR du vaudeville de *Oui et Non.*

Allons, plus de timidité ;
De tes yeux mon âme est charmée.

MADAME DE SELMAR.
Finissez donc.

ROLAND.
Que ta fierté
Ici ne soit point alarmée ;
Oui, d'honneur, j'ai cru voir en toi
Son air, sa tournure et sa grâce.
Ainsi ne me fuis pas, tu voi
Que ce n'est pas toi que j'embrasse.
(*On sonne.*)

Tiens, entends-tu ta maîtresse?

MADAME DE SELMAR. Grâce au ciel!

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, TONTON, *entrant par le fond.*

TONTON, *à Roland.* Je suis vainqueur; cinq parties à vingt francs... c'est comme si j'avais dansé ce soir, ce sont des feux! Milord se promène dans le parc; il attend son épître, et moi le dîner; (*On sonne.*) car si la maison est louée, j'espère que le dîner ne l'est pas.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; CORALY, *tenant à la main une lettre qu'elle jette sur la toilette.*

CORALY. Eh bien! est-ce qu'on ne m'entend pas? (*Apercevant madame de Selmar.*) Ah! c'est ma nouvelle femme de chambre; approchez, Henriette. (*Bas, à madame de Selmar.*) J'ai lu la lettre de Jenny ; vous avez ma confiance. Nous avons à causer, et beaucoup, mais quand nous serons seules. Je vais les éloigner. (*Haut.*) Approchez ma toilette.

MADAME DE SELMAR, *étonnée.* Comment! (*A part.*) C'est juste... (*Elle approche la toilette avec peine.*)

TONTON, *approchant un fauteuil qu'il offre à Coraly.* Ah çà! vous n'avez pas oublié que nous dansons après-demain ce pas de deux; n'allez pas être indisposée.

CORALY. Est-ce que vous ne pouvez pas danser sans moi?

TONTON. Du tout; quand vous n'êtes pas là, je ne suis pas soigné à mon entrée, et ça me casse bras et jambes.

CORALY. J'espère que ces messieurs vont nous faire le plaisir de nous laisser.

ROLAND. Vous avez bien raison.

AIR des *Artistes par occasion.*

De cette charmante retraite
(*Montrant Tonton.*)
Vous faites bien de le bannir;
L'admettant à votre toilette,
Quels périls vous alliez courir!

TONTON, *d'un air modeste.*

Quoi? moi!.. rassurez-vous, mon ange,
Du tout!.. rassurez-vous, mon ange.

ROLAND.

Craignez sa présence en ces lieux;
Car Zéphire est fort dangereux,
Et je tremble qu'il ne dérange
Les boucles de vos longs cheveux. (*Bis.*)

GUINSBOURG, *en dehors et à la porte du fond.* Milédy! Milédy!

ROLAND. C'est lord Guinsbourg.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Un milord! qu'est-ce que c'est que cela?

CORALY, *à haute voix.* On n'entre pas, je suis seule.

GUINSBOURG, *en dehors.* Je venais demander votre lettre.

CORALY. Dans l'instant.

GUINSBOURG. C'était bien, je vais attendre.

ROLAND, *chantant.*

Quand on attend sa belle
Que l'attente...

CORALY. Mais taisez-vous donc; ne voulez-vous pas qu'il entende?

ROLAND. C'est terrible chez vous, il faut toujours se gêner; je m'en vais, je vais faire un tour de parc.

TONTON. Et moi faire quelques battements.

ROLAND. Toujours occupé, monsieur Tonton.

TONTON. Que voulez-vous? il le faut bien. A Paris, je m'enferme quelquefois des heures entières... dans mon cabinet.

ROLAND. Vous avez raison, il n'y a que cela, le travail du cabinet. (*Ils sortent ensemble par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XI.

CORALY, MADAME DE SELMAR.

CORALY. Enfin nous voilà seules! ferme cette porte et viens ici. Jenny m'écrit que tu es discrète, intelligente, dévouée à tes maîtres.

MADAME DE SELMAR. C'est mon devoir.

CORALY. Tu ne t'en repentiras pas. Eh bien! Henriette, il faut que d'ici à ce soir... et c'est toi seule que je charge de cette commission, il faut que toutes nos malles soient prêtes; car nous partons toutes deux cette nuit pour l'Angleterre.

MADAME DE SELMAR. Partir toutes les deux! et pour quel motif?

CORALY. Apprends, Henriette, que je vais en Angleterre pour me marier.

MADAME DE SELMAR. Vous marier?

CORALY.

AIR : *de sommeiller encor, ma chère.*

Oui, j'en conviens, je suis jalouse
D'obtenir un état, un rang;
En un mot, je veux qu'on m'épouse.

MADAME DE SELMAR.

Quoi! faire un éternel serment!

CORALY.

Ces vœux d'éternelles tendresses
M'offrent un nouvel avenir :
Quelquefois j'ai fait des promesses,
Pour changer je veux les tenir.

C'est mon seul désir, ma seule ambition, et voilà ce qui me décide.

MADAME DE SELMAR. J'entends, vous choisissez pour époux ce milord Guinsbourg, dont vous parliez tout à l'heure.

CORALY. Non pas, il ne m'offre que sa fortune.

MADAME DE SELMAR. Et vous la refusez?

CORALY. Oui; pour un autre beaucoup moins riche, mais que j'aime, et qui m'offre sa main; c'est le jeune Édouard, le frère de madame de Selmar, une riche créole.

MADAME DE SELMAR, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Oui, j'ai entendu parler de cette dame; et Edouard y consent?

CORALY. Il n'ignore point le sacrifice que je lui fais en renonçant à la fortune de milord Guinsbourg.

MADAME DE SELMAR. Mais prenez garde, Madame; je dois vous éclairer sur la situation de M. Édouard et de sa sœur : j'ai entendu dire que madame de Selmar était riche, il est vrai; mais si elle se remariait, son frère n'aurait rien.

CORALY. Oui, mais elle ne se remariera pas; j'ai lu une lettre d'elle, où elle le jure à son frère, et sa parole est sacrée. On dit que cette femme-là est la vertu même.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Tout conspire contre moi, jusqu'à la bonne opinion que j'inspire.

CORALY. Depuis ce matin, Edouard s'est occupé de tous les préparatifs, des papiers pour son mariage, des passeports pour l'étranger, et cette nuit nous partons, avant que personne ait pu soupçonner notre fuite. Eh mais! qui vient là? (*Regardant par la fenêtre.*) Un cavalier entre dans la cour : c'est lui, c'est Edouard!

MADAME DE SELMAR. Ah! mon Dieu, que devenir?

GUINSBOURG, *en dehors et frappant à la porte à gauche.* Milédy!

CORALY. Encore lord Guinsbourg!

GUINSBOURG. Puis-je entrer, maintenant?

CORALY, *à madame de Selmar.* Trouve un moyen de l'éloigner.

MADAME DE SELMAR. Et comment?

CORALY. Est-ce là ce qui t'embarrasse? et cette adresse, cette présence d'esprit dont on m'a parlé. (*Apercevant une lettre qui est sur la table.*) Ah! ma lettre; donne-la-lui, et qu'il parte à l'instant, entends-tu?

MADAME DE SELMAR. Oui, Madame. (*A part.*) C'est bien, je lui remets cette lettre, et je pars. Je sais maintenant ce qui me reste à faire. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XII.

CORALY, *puis* ÉDOUARD.

CORALY. Qui peut l'amener si tôt? je ne l'attendais que ce soir. (*A Edouard qui entre par la droite.*) C'est vous, mon ami; comment! vous arrivez déjà?

EDOUARD. Tout est fini, j'ai terminé mes courses plus tôt que je ne croyais; dans une heure, votre voiture et les chevaux nous attendront près du pont.

CORALY. Pourquoi vous hâter? pourquoi ne pas attendre la nuit, comme nous en étions convenus?

ÉDOUARD. Parce que, si nous différons, je ne réponds de rien; tout à l'heure à Paris, je n'y tenais plus; j'ai été chez ma sœur pour tout lui avouer.

CORALY. O ciel! vous m'abandonnez!

EDOUARD. Moi, Coraly! vous savez bien que je vous aime trop pour concevoir seulement une pareille idée;

mais je voulais voir ma sœur, la prier de me pardonner, de me donner son consentement. Par bonheur, elle n'était pas chez elle; mais au trouble que j'éprouvais... Tenez, Coraly, partons sur-le-champ, c'est plus prudent.

CORALY. Mais, mon ami, réfléchissez donc.

ÉDOUARD. Non, non, pas de réflexion; car si j'en fais, je n'aurai peut-être plus le courage de partir. Venez.

CORALY. Attendez au moins que le dîner soit terminé, car j'ai du monde qui ce soir doit retourner à Paris; et alors nous nous trouverons seuls.

ÉDOUARD. Et quel est ce monde?

ROLAND, *en dehors*. C'est bien, je vais la prévenir.

CORALY. C'est Roland qui se trouve ici par hasard.

ÉDOUARD. Roland! je ne veux pas qu'il m'aperçoive.

CORALY. Et moi donc! j'en serais désolée. Entrez ici; je vais faire servir à dîner, et je reviens à l'instant.

ÉDOUARD. Comment ferez-vous pour les quitter?

CORALY. Soyez tranquille, j'aurai ma migraine. Partez vite. (*Édouard entre dans le cabinet à droite.*)

—

SCÈNE XIII.

CORALY, ROLAND.

ROLAND, *à Coraly*. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc ici? vous ne vous doutez pas de ce qui vous arrive.

CORALY. Qu'y a-t-il donc?

ROLAND. La personne qui ce matin a loué la maison vient s'y installer, à ce que m'a dit Antoine.

CORALY. S'y installer! dans ce moment! j'espère qu'elle nous donnera bien jusqu'à demain.

ROLAND. Ma foi, je ne sais pas comment vous allez faire. C'est amusant, il faudra qu'elle dîne avec nous; et si c'est une prude, ça se trouve bien.

CORALY. Quoi! c'est une dame! quelle est-elle?

ROLAND. Je n'en sais rien : j'ai vu de loin entrer sa voiture; mais voilà Tonton qui va vous donner des nouvelles.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, TONTON.

TONTON. C'est une belle dame en calèche, à qui j'ai couru donner la main, à la troisième position. — A qui ai-je l'honneur de parler? — A madame de Selmar.

ROLAND. Ah! mon Dieu! madame de Selmar dans cette maison!

TONTON. Madame de Selmar! n'est-ce pas une élève de Coulon, celle qui doit débuter?

CORALY. Eh! non, sans doute : c'est une passion de M. Roland. Quelle rencontre! Je ne veux pas la voir.

ROLAND. Ni moi non plus, je n'oserai jamais.

CORALY. Tonton va se charger de la recevoir.

TONTON. Du tout : est-ce que j'ai l'habitude de parler?

ROLAND. C'est juste; il n'est pas payé pour cela.

TONTON. Mais M. Roland, qui en est amoureux; c'est lui que ça regarde.

CORALY. Il a raison. Je vous en prie, Roland, daignez la recevoir; dites-lui que demain de grand matin la maison sera à sa disposition; faites-lui les honneurs, enfin tâchez qu'elle s'en aille le plus tôt possible.

TONTON, *lui donnant la main*. C'est cela; nous allons vous attendre dans la salle à manger. (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XV.

ROLAND, *puis* MADAME DE SELMAR.

ROLAND. Ils me chargent là d'une commission... Moi, tête à tête avec elle! pour la première fois de ma vie. Eh bien! qu'est-ce que je fais donc? est-ce que je tremblerais? oui, morbleu! me voilà aussi bête que Milord.

MADAME DE SELMAR, *au fond, à part*. C'est Roland! tant mieux, je pourrai du moins me concerter avec lui.

ROLAND, *la saluant respectueusement et levant les yeux*. Je suis pour ce que j'en ai dit : voilà une ressemblance. Si ce n'était cet air de noblesse et de dignité, que l'autre ne peut avoir. (*Haut.*) Madame, vous me voyez bien surpris... c'est-à-dire... non, je suis enchanté que le hasard... (*A part.*) Allons, je ne sais plus ce que je dis.

MADAME DE SELMAR, *à part*. Quelle différence! ce n'est plus le même homme.

ROLAND, *prenant un air plus assuré*. Cette maison, que vous venez de louer, appartient à une personne qui certainement ne peut, sous aucun rapport... et chez laquelle, moi, je me trouvais accidentellement...

MADAME DE SELMAR. C'est bien, monsieur Roland, je vous comprends; mais ce n'est pas là ce qui m'amène : c'est surtout à vous que je désirais parler.

ROLAND, *avec surprise*. A moi, Madame! (*A part.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle me veut?

MADAME DE SELMAR. Je connais l'amitié que vous portez à mon frère; je sais que je parle à un homme d'honneur, et je n'ai point hésité à m'adresser à vous.

ROLAND.

AIR d'*Aristippe*.

Que dites-vous? Je demeure immobile
Et de surprise et de plaisir;
Qui? moi, je puis vous être utile!
Parlez, et je cours vous servir.
La confiance enfin rentre en mon âme;
A mes vertus quand vous ajoutez foi,
J'y crois aussi, car vous devez, Madame,
Vous y connaître mieux que moi.

MADAME DE SELMAR. Apprenez donc ce qui cause toutes mes craintes : mon frère veut épouser Coraly, il le lui a promis.

ROLAND. Je m'en doutais; c'est pour cela que depuis huit jours il évitait ma présence; mais soyez tranquille, il ne l'épousera pas je me battrai plutôt avec lui.

MADAME DE SELMAR. Eh! non, Monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande.

ROLAND. Vous avez raison : l'éloquence et la persuasion... Dès demain matin je serai chez Édouard.

MADAME DE SELMAR. Et cette nuit, il part avec Coraly pour l'Angleterre; tout est disposé pour leur fuite et pour leur mariage.

ROLAND. Que me dites-vous là!

MADAME DE SELMAR. Je le sais; j'en ai les preuves : et bien plus, dans ce moment, mon frère est ici.

ROLAND. Cela n'est pas possible, je l'aurais vu!

MADAME DE SELMAR. Il y est caché.

ROLAND. Je n'en reviens pas. Comment se peut-il que vous soyez au fait mieux que moi?

MADAME DE SELMAR. Vous le saurez. Voyons avant tout ce qu'il faut faire. Donnez-moi vos conseils. Je veux m'établir ici, me présenter devant mon frère, et empêcher son départ. Est-ce un bon moyen?

ROLAND. Je ne le pense pas. Je crois bien qu'Édouard céderait à vos prières pour aujourd'hui; mais demain, mais après-demain... Il faut détruire le mal dans sa racine.

MADAME DE SELMAR. Et comment détacher Coraly de mon frère? car il paraît qu'elle l'aime.

ROLAND. Oh! pour terminer sur-le-champ cet amour-là, il y aurait bien un moyen, un moyen terrible, c'est-à-dire rien n'est plus facile.

MADAME DE SELMAR. Eh bien! parlez vite!

ROLAND. Je veux dire terrible à expliquer : ce n'est qu'une ruse d'un instant, dont l'exécution dépend de vous. Mais je suis sûr que vous refuserez.

MADAME DE SELMAR. Enfin, Monsieur, voyons ce qui en est, dites-le-moi.

ROLAND. C'est que je n'ose pas. Vous ne voudrez jamais.

MADAME DE SELMAR. Eh bien! Monsieur, je vous le promets; je promets d'avance.

ROLAND. Eh bien! Madame, nous allons voir. Ce serait d'abord de vous mettre à cette table.

MADAME DE SELMAR. Et pourquoi?

ROLAND. Coraly connaît votre écriture, j'en suis certain; car elle a entre les mains un billet de vous adressé à votre frère. Il faudrait alors écrire la lettre que je vais vous dicter.

MADAME DE SELMAR. M'y voici, parlez.

ROLAND. Avant tout, je dois vous prévenir que cette lettre ne restera que dix minutes entre mes mains; au bout de ce temps, je vous promets de vous la rapporter, si toutefois vous avez cette confiance en moi.

MADAME DE SELMAR. Oui, Monsieur; commençons.

ROLAND. C'est à moi que vous écrivez.

MADAME DE SELMAR. Ah! c'est à... c'est bien.

ROLAND, *dictant.* « *Mon ami...*

MADAME DE SELMAR, *s'arrêtant.* Comment! Monsieur.

ROLAND. Je vous ai prévenue que dans cette lettre il n'y aurait rien de vrai; dans dix minutes vous pourrez la déchirer, et elle sera comme nulle et non avenue.

MADAME DE SELMAR. Continuez.

ROLAND. « *Mon ami, je serais bien ingrate, si je n'é-* « *tais pas touchée de votre tendresse.* »

MADAME DE SELMAR, *s'arrêtant.* Quoi! Monsieur.

ROLAND. Vous voyez bien, Madame, que vous vous découragez déjà; j'en étais sûr.

MADAME DE SELMAR. Non, Monsieur, me voilà résignée, et je vous promets de ne plus vous interrompre.

ROLAND. Vous y êtes; une bonne résolution. Je continue: (*Dictant:*) « *La conduite de mon frère me dé-* « *cide, et je vous donne ma main.* »

MADAME DE SELMAR, *se levant.* Vous avez beau dire, Monsieur, je n'écrirai jamais ces choses-là.

ROLAND. Alors, Madame, c'est que vous n'aimez pas votre frère.

MADAME DE SELMAR. Mais, c'est que...

ROLAND, *d'un air suppliant.* Pour votre frère!

MADAME DE SELMAR, *allant se remettre à la table.* Je l'écris, Monsieur, je l'écris.

ROLAND. « *Ma main et toute ma fortune.* » Soulignez ce dernier mot; signez « *Hortense de Selmar.* »

MADAME DE SELMAR. Etes-vous content?

ROLAND. Et l'adresse; c'est l'essentiel. (*Madame de Selmar ploie la lettre, écrit l'adresse et la remet à Roland.*) Maintenant laissez-moi faire; je vous réponds du succès.

MADAME DE SELMAR. N'oubliez pas; dans dix minutes.

ROLAND. Je vous promets de la rapporter; mais je vous demande une grâce: laissez-moi la lire une seule fois. (*La regardant.*) « *A monsieur Roland. Mon ami,* « *je vous donne ma main.* » Oui, c'est bien de vous, c'est vous qui l'avez écrite. Ah! quel dommage! dire que je tiens là dans ma main... Adieu, adieu, Madame, je reviens dans l'instant. (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XVI.

MADAME DE SELMAR, *seule.* Pauvre jeune homme! je suis bien sûre du zèle qu'il mettra à nous servir; et mon frère a en lui un bien bon ami; mais il est si étourdi, si inconséquent. N'ai-je pas tort de me fier à sa promesse? de ne m'en rapporter qu'à lui? (*Regardant vers le fond.*) Qui vient là? Ah! mon Dieu! c'est le milord à qui tout à l'heure j'ai remis cette lettre. Que va-t-il dire en me voyant sous ce costume?

—

SCÈNE XVII.

MADAME DE SELMAR, LORD GUINSBOURG.

GUINSBOURG, *entrant par le fond avec mystère* Je avais agi prudemment en feignant de partir, moi; je avais vu une voiture de poste dans le dehors. (*Apercevant madame de Selmar.* Goddem! le petit soubrette, en milédy, ce était quelque machination diabolique; employons les précautions ordinaires, lé séduction britannique. (*Tirant une bourse de sa poche.*)

AIR : *Le luth galant.*

Venez, petite, approchez-vous ici,
Et dites-moi ce que fait Milédy.

MADAME DE SELMAR, *repoussant la bourse.*
Monsieur, vous vous trompez.

GUINSBOURG, *étonné.*
Eh quoi! Mademoiselle!..
(*A part.*)
Je croyais à son air
Avoir bon marché d'elle;
Mais par malheur, hélas! je vois qu'elle est fidèle.
(*Tirant une seconde bourse.*)
Alors, c'était plus cher.

Et si vous voulez dire à moi ce qui se passe ici.

MADAME DE SELMAR. Dieu! quelle idée! sa présence peut nous seconder. (*Repoussant la bourse.*)Non, Milord; je vous servirai, je vous le promets, et sans intérêt; mais hâtez-vous, nous avons découvert la vérité: Coraly veut épouser Edouard.

GUINSBOURG. L'épouser! il se pourrait!

MADAME DE SELMAR. Allez au secours de votre ami Roland qui plaide en votre faveur.

GUINSBOURG. En ma faveur; je comprenais rien, tout le monde il était pour moi, et sans intérêt.

MADAME DE SELMAR. Mais partez donc, les moments sont précieux.

GUINSBOURG. L'épouser! l'épouser! je étais dans la jalousie, comme un milord italien, et si on trompait moi, je allais tomber dans les Othello. Goddem! (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVIII.

MADAME DE SELMAR, *puis* ÉDOUARD.

MADAME DE SELMAR. Est-ce heureux qu'il soit revenu sur ses pas; c'est le ciel qui nous l'a envoyé, et peut-être sa présence... C'est Edouard.

EDOUARD, *sortant de la chambre avec précaution.* Je n'entends plus personne. Eh bien, Coraly! Ciel! ma sœur!

MADAME DE SELMAR. Qu'as-tu donc, mon ami? d'où vient ta surprise?

ÉDOUARD. Moi, ma sœur! je n'ai rien, et si vous saviez...

MADAME DE SELMAR. Je devine ce que tu vas m'apprendre, et je t'en remercie. Je me plaignais déjà d'en avoir reçu la première nouvelle par d'autres que par toi. Est-il vrai, Edouard, que tu vas te marier?

ÉDOUARD. Qui a pu vous dire?..

MADAME DE SELMAR. Est-ce vrai?

ÉDOUARD. Oui, oui, ma sœur.

MADAME DE SELMAR. Et comment ne m'as-tu pas présentée à ta prétendue?

ÉDOUARD. C'est que je n'osais pas: il y avait à ce mariage des obstacles.

MADAME DE SELMAR.

AIR : *Fils imprudent.*

Je te comprends; elle est pauvre peut-être;
Mais je suis riche pour nous deux;
Mon frère, fais-la-moi connaître.

ÉDOUARD.
Je suis confus de tes soins généreux.
MADAME DE SELMAR.
Dis-moi son nom. Quoi, tu baisses les yeux!
De ton bonheur ma tendresse est jalouse.
ÉDOUARD.
Je n'ose hélas! et c'est là mon tourment,
Te la nommer.
MADAME DE SELMAR.
Et dans l'instant
Tu vas la nommer ton épouse!

ÉDOUARD. Ne crois pas, ma sœur, qu'elle soit indigne de mon amour. Si tu savais ce qu'elle a refusé pour moi, et par quels sacrifices...

MADAME DE SELMAR. Tu en es bien sûr?

ÉDOUARD. Sans cela, peux-tu penser... Eh mais! quel est ce bruit? c'est celui d'une voiture.

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ROLAND.

ROLAND, *à la cantonade*. Bon voyage. Je me charge de vos commissions et de vos adieux.

ÉDOUARD. Eh! qui donc vient de partir?

ROLAND. Tu le sauras; mais auparavant tu m'entendras. Je venais de trouver Coraly : Ecoutez-moi, lui dis-je; j'accours vous rendre un service. Ne pensez plus à Edouard, il n'a plus rien; sa sœur se marie.

ÉDOUARD. Que dis-tu?

ROLAND. Oh! j'avais en main les preuves et les pièces à l'appui. Je le vois trop, m'a-t-elle dit avec un accent douloureux, sa famille, tout le monde s'oppose à cet hymen; je dois y renoncer pour ne point faire son malheur; qu'il m'oublie, qu'il soit heureux; moi, je ne l'oublierai jamais; je l'aimerai toujours.

ÉDOUARD, *faisant un geste pour sortir*. Et je serais insensible à un pareil sacrifice!

ROLAND. Attends donc. En ce moment arrive un allié sur lequel j'étais loin de compter. Milord arrive, et la scène change. Il avait appris, je ne sais comment, tes projets de mariage, et la fureur, la jalousie, mieux que cela, l'orgueil national s'en est mêlé. Il n'a pas voulu que, même en fait d'extravagance, un Français l'emportât sur lui : il a proposé sa main. Alors si vous aviez vu le trouble, l'embarras de Coraly; d'un côté cette fortune qui fuyait à jamais, de l'autre ces trésors, ces honneurs, ce titre de milady qu'on jetait à ses pieds. Elle a tiré son mouchoir, et, fondant en larmes...

ÉDOUARD. O ciel! elle a pleuré.

ROLAND. Oui, mon ami, elle a pleuré, et elle est partie.

ÉDOUARD, *désolé*. Partie avec Milord.

ROLAND. Dans la voiture que tu avais préparée pour votre fuite.

ÉDOUARD. Par exemple, voilà une trahison que je ne pourrai jamais oublier.

ROLAND. Laisse donc, je connais cela. En fait de trahisons, il n'y a jamais que les trois premières qui fassent de la peine. Songe à ce qui te reste... à ta sœur...

MADAME DE SELMAR. A notre amitié; car depuis ce matin, je ne t'ai pas quitté un instant, M. Roland te l'attestera.

ROLAND, *interdit*. Que voulez-vous dire?

MADAME DE SELMAR. Quoi! vous qui êtes si habile, ne devinez-vous pas maintenant par quels moyens j'ai surpris les secrets de l'ennemi?

ROLAND. O ciel! vous étiez Henriette!.. Et quand je pense à tout ce que j'ai eu l'audace de vous dire, à la manière dont je vous ai traitée... c'est fait de moi, je suis perdu. Mais j'ai encore une restitution à faire : (*Lui remettant la lettre.*) voici ce dépôt que vous m'avez confié, je ne mérite pas qu'il reste plus longtemps dans mes mains.

MADAME DE SELMAR. C'est bien.

ROLAND, *avec joie*. Eh quoi! vous ne le déchirez pas?

MADAME DE SELMAR. Non, je le garde, et je verrai dans quelque temps si, sans faire tort à mon frère, je dois l'envoyer à son adresse.

ROLAND, *hors de lui*. Qu'ai-je entendu! Je suis trop heureux.

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, TONTON.

TONTON, *la serviette à la main*. Ah çà! qu'est-ce que tout le monde devient donc? Comment! voilà une heure qu'on me laisse seul dans la salle à manger. Où est donc la maîtresse de la maison?

ROLAND. Elle vient de partir pour l'Angleterre.

TONTON. Comment! elle est partie! Et demain, notre pas de deux!

ROLAND. Vous le danserez à vous tout seul.

TONTON. Il y a là-dessous quelque cabale dont je ne suis pas la dupe. On sait d'où ça vient.

ROLAND. Puisqu'on vous dit qu'elle a été enlevée malgré elle.

TONTON. Enlevée malgré elle!.. Chez nous, Monsieur, ça arrive tous les jours; mais, quand on est bonne camarade, on s'arrange pour que ça ne tombe pas un jour d'opéra.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche* (musique de M. Heudier).

ÉDOUARD, *à madame de Selmar*.
J'eus en partage imprudence et folie :
Toi, la bonté, la raison, la douceur;
De mes amis la jeunesse étourdie
Aurait besoin d'un pareil précepteur;
Mais grâce à leurs têtes légères,
Dans Paris, séjour des erreurs,
Ainsi que moi l'on voit beaucoup de frères,
Mais comme toi l'on voit bien peu de sœurs.

ROLAND.
Sans caprice, sans jalousie,
Doux liens formés par le ciel,
Et qui durent toute la vie,
Oui, tel est l'amour fraternel.
Combien mes destins sont prospères!
Que je jouis de mon double bonheur!
(*A Edouard.*)
Car, Dieu merci, nous allons être frères,
(*A madame de Selmar.*)
Et, grâce au ciel, vous n'êtes pas ma sœur.

TONTON.
Chez les danseurs on devrait voir éclore
Le goût, l'éloquence, l'esprit;
Car Apollon et Terpsychore
Sont frère et sœur, à ce qu'on dit;
Mais Apollon, pour moi sévère,
Est, je le crois, jaloux de mon bonheur;
Et, si je suis fort mal avec le frère,
C'est que je suis trop bien avec la sœur.

MADAME DE SELMAR, *au public*.
Ainsi que la sœur la plus tendre,
A mon frère servant d'appui,
Je voudrais bien qu'on pût me rendre
Ce qu'aujourd'hui j'ai fait pour lui.
Pour ma conduite un peu légère
J'ai grand besoin de défenseur.
Jusqu'à présent j'ai protégé mon frère,
Vous, Messieurs, protégez la sœur.

FIN DE CORALY.



L'ESPÉRANCE. Voilà une jambe à succès ! — Scène 9.

LE SOLLICITEUR

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 7 avril 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. YMBERT ET WARNER.

Personnages.

M. LESPÉRANCE, solliciteur
MADAME DE VERSAC, jeune solliciteuse.
ARMAND, surnuméraire.
GEORGES, garçon de bureau.
MADAME DURAND, vieille solliciteuse.
ZURICH, suisse.
SORBET, limonadier.
CRIARDET, huissier.

La scène se passe dans le vestibule d'un ministère.

Le théâtre représente le vestibule d'un ministère. A gauche du spectateur une grande porte vitrée, qui est censée donner sur la cour, au-dessus de laquelle est écrit : *Fermez la porte S. V. P.* Une table à droite, un poêle à gauche, un plan au-dessus de la porte vitrée. A droite, l'entrée des bureaux. Au fond, et faisant face aux spectateurs, un vaste escalier, qui est celui du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, *avec une petite table, près le bureau n° 1;* CRIARDET, *en noir, avec une médaille, se promenant au bas de l'escalier du fond;* ARMAND; MADAME DE VERSAC, *sortant du bureau à droite.*

MADAME DE VERSAC. Oui, mon cher Armand, vous avez beau dire, je parlerai pour vous, et je réussirai.

ARMAND. Je n'en doute point, ma jolie cousine; mais pourtant je vous prie de n'en rien faire.

MADAME DE VERSAC. Eh! pourquoi donc? Quand on ne demande pas pour soi on est bien hardi. L'entrée de votre ministère m'avait d'abord effrayée; ces grandes portes, ce concierge, ce factionnaire... *Où va Madame? Que demande Madame?* Votre suisse a un air rébarbatif! mais vos chefs de bureau, c'est bien différent! Quel air gracieux! quel ton prévenant! comme le son de leur voix s'adoucit quand ils vous offrent le fauteuil obligé! c'est charmant de solliciter! je ne m'étonne plus si tant de gens s'en mêlent.

ARMAND. Et voilà justement ce qui me désespère.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Qu'un intrigant vante ses artifices,
Prône en tous lieux et son zèle et sa foi,
Loin de parler de mes services,
Eux seuls ici doivent parler pour moi.
Oui, l'honnête homme qu'on oublie,
Loin de se plaindre et de solliciter,
Met à servir son prince et sa patrie
Le temps qu'un autre emploie à s'en vanter.

MADAME DE VERSAC. Entendons-nous cependant : c'est fort bien d'avoir du mérite, mais faut-il que le mérite parle.

Air : *Le premier pas.*

Il faut parler :
Le talent et le zèle
A la faveur doivent se rappeler.
Des protecteurs la mémoire est rebelle,
Et, près des grands, comme auprès d'une belle,
Il faut parler.

Et si vous gardez le silence, le ministre ira-t-il deviner que vous êtes un officier distingué? que vous avez payé de votre personne sur le champ de bataille? que depuis un an vous travaillez gratis dans ses bureaux?

ARMAND. Quoi! vous voulez que j'aille demander moi-même?

MADAME DE VERSAC. Non, certes; mais si je prends ce soin, qu'avez-vous à répondre?

ARMAND. Je répondrai que ce n'est pas le ministre qu'il m'importe le plus de fléchir.

MADAME DE VERSAC. Que voulez-vous dire?

ARMAND.

Air d'*Agnès Sorel.*

Il est une personne encore
Qui peut bien plus pour mon bonheur!
Vous la connaissez, mais j'ignore
Si vous voudrez parler en ma faveur.
Loin de croire à la réussite,
Tout espoir est pour moi perdu.
Depuis un an, hélas! je sollicite,
Et n'ai rien encore obtenu.

MADAME DE VERSAC. Comment! vous sollicitez quelque chose de moi? eh mais! il fallait donc parler. Je suis comme le ministre : je n'entends pas les gens qui se taisent, et ne peux accorder ce qu'on ne me demande pas.

ARMAND. Pouvez-vous blâmer mon silence? Vous êtes riche, moi, sans état dans le monde, sans place...

MADAME DE VERSAC. Raison de plus pour en avoir une. Votre chef m'a fait espérer aujourd'hui une audience du ministre; et j'étais si empressée à venir, que je n'ai oublié qu'une chose, assez essentielle : c'est votre pétition, que j'ai laissée sur ma toilette. Vous aviez raison, pour une solliciteuse, je n'ai pas une trop bonne tête. Mais il est encore de bonne heure, et je vais...

ARMAND. Vous avez le laissez-passer pour rentrer?

MADAME DE VERSAC. Oh! j'ai tout ce qu'il faut.

Air : *Bonsoir, noble dame* (COMTE ORY).

Prenez confiance,
Moi j'ai l'assurance
Que ce projet-là
Nous réussira.

ARMAND.

Sans peine on défie
Le sort et ses coups,
Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

ENSEMBLE.

MADAME DE VERSAC.

Oui, c'est mon génie
Qui veille sur vous.

ARMAND.

Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

(*Armand conduit madame de Versac.*)

SCÈNE II.

ARMAND, GEORGES.

GEORGES. Pardon, Monsieur, est-ce que cette jolie dame n'aurait pas pu entrer?

ARMAND. Non, elle avait oublié quelques papiers importants.

GEORGES. Ah bien! elle est bien bonne; ce n'était pas la peine. Tiens, des papiers avec ces yeux-là! ça vaut un laissez-passer.

ARMAND. Ah! tu crois?

GEORGES. Il y en a bien qui n'ont pas ses yeux et qui entrent tout de même; tenez, ce grand monsieur sec, qui sollicite toujours, et qu'on appelle M. Lespérance; malgré le suisse, le concierge et la consigne, il trouve toujours le moyen de passer : je ne sais pas comment il fait son compte, et je m'étonne de ne pas le voir encore.

ARMAND. Il est de bonne heure; neuf heures, je crois.

GEORGES. Et vous voilà déjà au bureau? c'est superbe! Été comme hiver, je vous vois toujours brûlant du même zèle, et le premier à l'ouvrage. Mais, dame! vous êtes surnuméraire; et comme le chef de division n'arrive qu'à midi, c'est trop juste...

ARMAND. Allons, Georges, taisez-vous. D'ailleurs, qu'a donc de si triste l'état de surnuméraire?

Air du vaudeville de la *Partie carrée.*

Sous ce titre sans importance,
On est souvent très-important :
On y gagne de l'influence,
Si l'on n'y gagne pas d'argent.
Oui, ces messieurs ont, d'ordinaire,
Plus de crédit qu'un grand seigneur.

GEORGES.

Ça se peut; (*A part.*) mais ils n'en ont guère
Chez le restaurateur.

ARMAND. D'ailleurs, ça viendra; de la patience.

GEORGES. De la patience; ça n'est pas cela qui vous manque. A propos, nous aurons tous ces messieurs aujourd'hui, car c'est le jour du paiement.

ARMAND. Qu'est ce que ça me fait?

GEORGES. C'est vrai; je n'y pensais pas : le paiement, ça ne vous touche pas, ce sont ces messieurs qui touchent, et vous...

ARMAND. Et moi, je vais me mettre à l'ouvrage. Si cette jeune dame revient, tu la feras entrer; il vaut mieux qu'elle attende dans le bureau qu'ici.

GEORGES. Oui, Monsieur.

—

SCÈNE III.

GEORGES, *seul.* Ces pauvres surnuméraires! Ça viendra, ça viendra. Croyez cela, et buvez de l'eau : c'est le plus clair de leur déjeuner. Ça me fait penser au sien que j'ai oublié de lui porter, le pain et la carafe d'eau. A cela près, c'est un bel état que celui de surnuméraire : je sais ça, moi, qui l'ai exercé pendant trois ans.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Hormis qu'on travaille pour deux,
Et qu'on se passe de salaire,
C'est au fait l'emploi l' plus heureux
Qu'on puisse avoir dans l' ministère.
En fait de places, ici-bas,
J' vois chacun trembler pour la sienne;
Et, du moins, quand on n'en a pas,
On ne craint pas qu'on vous la prenne.

Mais qu'est-ce qui vient là? Déjà des solliciteurs! Ça commence bien; la journée sera bonne.

—

SCÈNE IV.

GEORGES, MADAME DURAND, *entrant par la gauche.*

MADAME DURAND, *parlant au suisse.* Oui, Monsieur, voilà mon laissez-passer. (*A Georges.*) Monsieur, la première division, bureau n° 1?

GEORGES. Il n'y a encore personne.

MADAME DURAND. Oui, Monsieur, mais vous voyez que j'ai un laissez-passer, et ce n'est certainement pas sans peine.

GEORGES. Je vous dis qu'il n'y a encore personne, excepté un surnuméraire.

MADAME DURAND. Eh bien! dès qu'il y a quelqu'un.

GEORGES. Qu'est-ce qui vous parle de quelqu'un? Je vous dis un surnuméraire. Vous arrivez de trop bonne heure.

MADAME DURAND. Pardon, je croyais qu'on ne pouvait jamais arriver de trop bonne heure. Je vous demanderai alors la permission d'attendre et de me chauffer au poêle? (*Elle prend la chaise du garçon.*)

GEORGES. Eh bien! c'est sans gêne.

MADAME DURAND. Voyez-vous, c'est un entrepôt de tabac que je sollicite depuis longtemps, et que j'aurais déjà sans mon mari.

GEORGES. Est-ce qu'il ne voudrait pas?

MADAME DURAND. Eh, bon Dieu! il n'a jamais eu de volonté, et encore moins à présent, le pauvre cher homme; mais il n'a jamais su faire les choses à propos. Imaginez-vous qu'il vient de se laisser mourir.

GEORGES. C'est bien malheureux!

MADAME DURAND. Oui, sans doute, car sans cela j'avais l'entrepôt de Saint-Malo : on prétend qu'il faut un homme pour remplir cette place. Dieu sait, pourtant, comme le défunt s'entendait à remplir une place! Mais comment trouver un mari? Dites-moi, vous qui voyez tant de monde ici, vous ne pourriez pas m'indiquer?..

GEORGES. Eh, mon Dieu! attendez; je vois d'ici votre homme; c'est même un concurrent redoutable : M. Lespérance, le plus rude solliciteur.

MADAME DURAND. Et vous croyez qu'il voudrait?..

GEORGES. Lui? pour obtenir une place, il est capable de tout. Vous ne le connaissez pas.

AIR : *Je me suis marié.*

C'est le roi des furets;
Il guette, il rôde, il trotte;
Son unique marotte
Est de courir après
Ses éternels placets.
Du ministère au Louvre,
Dès que la porte s'ouvre,
Soudain on peut le voir
Avec son habit noir.

Chef de bureau, préfet,
Commis, il vous menace;
Craignez d'entrer en place,
Vous aurez son billet
Avec votre brevet :
Car c'est d'après la *Gazette*
Qu'il règle sa courbette,
Et son souris flatteur
D'après le *Moniteur*.

En mai comme en janvier,
Que le ministre change,
Lui, rien ne le dérange :
Il est, sur l'escalier,
Ferme comme un pilier.
Et l'huissier du ministère,
S'il faisait l'inventaire,
Ne pourrait l'oublier
Dans notre mobilier.

Dans les mêmes instants
On le voit aux finances;
Il est aux audiences,
Et trouve encor du temps
Pour nos représentants.
En un mot, il se fatigue,
Marche, travaille, intrigue,
Le tout, pour parvenir
A ne rien obtenir.

MADAME DURAND. Il pourrait finir par arriver, et c'est un rival trop dangereux. Mais dès que vous me promettez de lui parler... Que d'obligations je vous aurai. (*Fouillant dans son sac.*) Mon Dieu! je n'ai là que mon mouchoir et ma pétition. Mais je crois entendre sonner dix heures. Je puis entrer, je crois?

GEORGES. Oh! sans difficulté; mais une autre fois ayez plus de mémoire, et rappelez-vous qu'on n'entre qu'à dix heures. C'est qu'en venant si tôt, on se presse, et on oublie toujours quelque chose. (*A part.*) Attrape ça. (*Madame Durand entre dans le bureau à droite.*) Et moi, n'oublions pas le déjeuner de M. Armand. (*Il entre également à droite, avec un petit pain et une carafe d'eau.*)

—

SCÈNE V.

L'ESPÉRANCE, *en bas noirs; habit noir serrant la taille, chapeau sur la tête; il ouvre la porte vitrée à gauche, et regarde autour de lui.* Personne. Si je me suis bien orienté sur ma carte topographique du ministère, voici la grande entrée et l'escalier du ministre; et c'est par là que moi, Félix Lespérance, je prétends enlever l'entrepôt de tabac de Saint-Malo, vacant par décès du titulaire. Ils sont là, par l'entrée ordinaire, trois ou quatre cents personnes à attendre leur tour, chacun son numéro. On appelle n° 1, n° 2, n° 3; moi qui ai justement le 399, et dès que je voulais me faufiler ou anticiper sur le voisin, ils étaient tous à crier : *à la queue! à la queue!* et puis les bourrades, vlan, vlan; encore si ça avait dû me faire avancer, je ne dis pas; parce que dès qu'on avance, le reste n'est rien. Mais quand j'ai vu que c'était en pure perte, je les laisse là; je fais le tour, et j'entre par la grande porte avec Azor, qui ne me quitte pas, et qui connaît tous les ministres comme moi-même. « Monsieur! Monsieur, les chiens n'entrent pas. » Je ne prends pas ça pour moi; je continue mon chemin. « Monsieur,

votre chien! » Je ne fais pas semblant de le connaître, je vas toujours comme s'il n'était pas de ma compagnie; et, pendant que le suisse, en baissant sa hallebarde, poursuit ce pauvre Azor dans la cour, je me glisse imperceptiblement derrière lui, et me voilà; et il y a des musards qui vous disent : «Mais comment donc faites-vous? on vous trouve partout.» L'audace; je ne connais que l'audace, moi. Audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

—

SCÈNE VI.

LESPÉRANCE, ZURICH, *en suisse, avec le baudrier et la hallebarde.*

ZURICH. Où il être donc ste petite monsir?
LESPÉRANCE. Ah, diable!
ZURICH. Comment havre-fous fait pour entrir, toi?
LESPÉRANCE. Pardi, par la porte.
ZURICH. Tairteff! toi n'entrir pas.
LESPÉRANCE. Vous voyez bien que si, puisque me voilà.
ZURICH. Où être la petite feuilleton, le garte de babier pour la passage?
LESPÉRANCE. Vous voulez dire ce papier par le moyen duquel on passe sans difficulté? Vous voyez bien qu'il me serait inutile, ainsi n'en parlons plus.
ZURICH. J'entendire boint, et être ingorruptible. (*Tendant la main.*)
LESPÉRANCE. Mais encore...
ZURICH, *tendant toujours la main.* A moins de afoir des motifs bréboudérants.
LESPÉRANCE. Mais quand je vous dis en bon français...
ZURICH. Je entendire point le français.
LESPÉRANCE, *à part.* Et moi, au contraire, j'entends fort bien le suisse. J'entends bien ce qu'il veut dire avec ses motifs prépondérants; je le comprends mieux que lui; mais si une fois on les habituait à cela, on n'en finirait pas. J'aime mieux prendre le plus long, c'est plus court.

ENSEMBLE.

AIR de *Gilles en deuil.*

Allons, puisqu'il faut que je sorte,
Solliciteur intelligent,
Gagnons tout doucement la porte,
Disparaissons pour un instant.

ZURICH.

Allons, falloir que Monsir sorte...
Je suis un souisse intelligent.
Allons, vite, gagnez la porte,
Et disparaissez à l'instant.

LESPÉRANCE.

Le hasard me sera propice,
Et je n'ai nul désir, vraiment,
D'aller me faire avec un Suisse
Une querelle d'Allemand.

ENSEMBLE.

Allons, puisqu'il, etc.

ZURICH.

Allons, falloir que, etc.

(*Lespérance sort.*)

—

SCÈNE VII.

ZURICH, *seul.* Il être ponne ste monsir de fouloir attraber moi, qui hafre été autrefois le loustic de la réchiment, et qui être toujours crantement fine pour le malice. Ce être bien crantement iommache que j'hafre la fue un beu passe, ce être gabable bour empêcher moi de faire mon jemin; n'imborte. Qui fa là?

—

SCÈNE VIII.

ZURICH, LESPÉRANCE. *Il ouvre vivement la porte et traverse le théâtre d'un air leste et dégagé; il a sur les yeux des lunettes vertes; il est sans chapeau et l'habit ouvert; il a une plume dans la bouche, des papiers sous le bras, et un rouleau à la main. Il se dirige vers la porte du bureau.*
ZURICH. Qui fa là?
LESPÉRANCE, *parlant avec la plume entre les dents.* Je suis de la maison, je suis de la maison.
ZURICH. C'est chuste, ce être un employé. Je retourne à mon boste. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IX.

LESPÉRANCE, *seul.* C'est encore moi. Je suis sûr qu'à ma place un solliciteur ordinaire, un pauvre diable, comme on en voit tant, se serait tenu pour battu. (*Prenant son chapeau, qui est attaché sous la basque de son habit.*) Mais aussi il faut savoir solliciter. (*Articulant.*) Il faut savoir solliciter; c'est un art comme un autre, et un art qui a ses principes : pour y exceller, il faut avoir de certaines qualités personnelles; ça ne se donne pas. Par exemple, une jambe taillée pour la course : voilà une jambe à succès. Mais me voilà enfin dans le camp des Grecs; il faut songer à l'attaque. J'ai là ma demi-douzaine de pétitions, jamais moins, quelquefois plus, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver. Si j'essayais..... Justement voici le garçon de bureau avec lequel j'ai fait connaissance en parlant de la pluie et de la politique.

—

SCÈNE X.

LESPÉRANCE, GEORGES, *sortant du bureau.*

LESPÉRANCE. Si je pouvais me le gagner par quelques familiarités. (*Voyant que Georges prend du tabac, il s'avance derrière lui et prend une prise dans sa tabatière.*)
GEORGES, *se retournant.* Eh! c'est monsieur Lespérance!
LESPÉRANCE. Moi-même, mon cher Georges. (*Le regardant.*) Hein! quelle santé ils ont dans ces bureaux; se porte-t-on comme ça?
GEORGES. Parbleu! je parlais de vous tout à l'heure à une dame.
LESPÉRANCE. Voyez ce brave Georges? Je te dirai quelque chose tout à l'heure; pour le moment j'ai une affaire indispensable, qui me force à entrer là dedans.
GEORGES. Non, ça ne se peut pas.
LESPÉRANCE. Comment! tu crois qu'il n'est pas possible?..
GEORGES. Non, à moins qu'un de ces messieurs ne vous fasse entrer : moi, je ne puis prendre sur moi... (*Lespérance regarde toujours la porte sans écouter Georges.*) Pour en revenir à cette dame, elle voulait vous faire avoir l'entrepôt de Saint-Malo.
LESPÉRANCE, *vivement.* Hein! qu'est-ce que c'est? de Saint-Malo, celui que je sollicite?
GEORGES. Et même elle vous offre sa main.
LESPÉRANCE. Par exemple, c'est dans ces moments-là qu'on apprécie vivement l'avantage d'être célibataire.
GEORGES. Si vous consentez à l'épouser, vous n'avez qu'à parler.
LESPÉRANCE. Il n'y a pas de doute, et dès qu'elle a l'entrepôt...
GEORGES. Je ne dis pas cela; je dis qu'elle est sûre de l'avoir dès qu'elle vous aura.
LESPÉRANCE. Non, non, nous ne nous entendons plus.

GEORGES. Songez donc qu'il lui faudrait un mari pour avoir l'entrepôt.

LESPÉRANCE. Au contraire, il faut qu'elle ait l'entrepôt pour avoir le mari. Diable! ne confondons pas; rien d'obtenu, rien de fait. Dis-lui qu'elle sollicite toujours; si elle est nommée, on verra : mais en attendant, je vais tâcher de... Eh mais! voilà justement quelqu'un qui sort. C'est aujourd'hui jour de paiement, et j'ai remarqué que ces jours-là on est mieux disposé. (*Montrant Armand qui arrive.*) Il fait sans doute partie des bureaux?

GEORGES. Partie, jusqu'à un certain point.

LESPÉRANCE. Ah! je devine... En effet, je ne lui trouvais pas cette gaieté... Au fait, il n'est pas payé pour ça; c'est égal.

—

SCÈNE XI.

GEORGES, LESPÉRANCE, ARMAND, *auquel Lespérance fait plusieurs salutations.*

ARMAND, *sans remarquer Lespérance.* Georges, est-ce que madame de Versac n'a point encore reparu?

GEORGES. Non, Monsieur.

ARMAND. Allons, je vais profiter de cela pour déjeuner; car j'ai tant d'ouvrage qu'il m'a encore été impossible...

LESPÉRANCE, *à part.* Qu'entends-je? il n'a pas déjeuné! C'est un homme à moi. Il n'y a que deux moyens : il faut prendre les gens par les sentiments ou par la faim; il ne serait pas régulier de commencer par la faim, débutons par les sentiments. (*Il tousse pour se faire remarquer, et recommence ses révérences.*) Monsieur...

ARMAND, *à part.* Quel est cet original? que me veut-il avec ses saluts?

LESPÉRANCE, *saluant toujours.* Vous devinez sans doute ce qui m'amène; s'il vous restait la plus légère incertitude... (*Il salue de nouveau.*)

ARMAND. Vous saluez avec une grâce, une aisance...

LESPÉRANCE. C'est la grande habitude : il y a dix ans que j'exerce.

ARMAND. Je devine que vous sollicitez.

LESPÉRANCE. Vous l'avez dit; et je compte sur vous, aimable jeune homme : il faut que vous me donniez un coup de main ou un coup d'épaule? Préférez-vous me donner un coup d'épaule? ça m'est parfaitement égal, pourvu que vous me poussiez.

ARMAND. Songez donc que je ne suis rien dans l'administration.

LESPÉRANCE. C'est ce qui vous trompe : vous ne recevez point de salaire, c'est fort bien : vous ne retirez aucun fruit de votre labeur, c'est à merveille; vous travaillez *gratis, pro Deo*, c'est encore mieux : mais on vous paie en égards, en bienveillance, et, sous ce rapport, vous jouissez d'un fort joli traitement. (*A part.*) Voilà pour les sentiments, nous verrons après. (*Haut.*) Parlez-moi des égards, de la bienveillance : cela tient lieu de tout.

ARMAND. Les égards, la bienveillance, tout cela ne suffit pas.

LESPÉRANCE. C'est ce que je dis... (*A part.*) Oh! alors, il faut lâcher le déjeuner. (*Haut.*) Quand je dis que ça tient lieu de tout, c'est une façon de parler. Je conçois, par exemple, qu'on n'engraisse pas avec de l'estime : moi qui vous parle, je jouis d'une considération très-distinguée, et cependant... et cependant si je n'avais pas déjeuné... Avez-vous déjeuné?

ARMAND, *offensé.* Monsieur!..

LESPÉRANCE, *affirmativement.* Vous n'avez pas déjeuné, vous chercheriez en vain à le dissimuler. Vous n'avez pas déjeuné.

ARMAND, *souriant.* Monsieur, je ne prends jamais rien.

LESPÉRANCE. Je sais cela à merveille. Vous autres, vous ne prenez jamais rien, mais vous acceptez quelque chose.

ARMAND. Monsieur!..

LESPÉRANCE. Une bavaroise au lait.

ARMAND. Vous vous moquez.

LESPÉRANCE. Je vois que vous êtes pour la côtelette; eh bien! va pour la côtelette et le carafon. (*A part.*) Ma foi! lâchons la côtelette.

ARMAND, *avec dignité.* C'est assez plaisanter.

AIR : ***Fils imprudent**, etc.*

En ces lieux je n'ai point d'empire;
Si jamais je dois en avoir,
En vain on voudrait me séduire :
Je ferai toujours mon devoir.
Je suis Français, et je fus militaire
L'honneur, Monsieur, jamais ne se paya.
Telle est ma loi.

(*Il sort.*)

LESPÉRANCE.

Ce garçon-là
Sera toujours surnuméraire.

Allons, c'est jouer de malheur. Tomber sur un surnuméraire qui ne déjeune pas! Mais c'est égal, il faudra bien... Quelle est cette jeune dame?

—

SCÈNE XII.

LESPÉRANCE, MADAME DE VERSAC.

LESPÉRANCE, *à part.* Je suis bien sûr qu'une figure comme celle-là ne sera pas refusée. Si je pouvais m'accrocher à elle. (*Haut.*) Oserais-je m'informer de ce que demande Madame?

MADAME DE VERSAC. Je cherche quelqu'un qui puisse m'annoncer.

LESPÉRANCE. Je vois que Madame a un laissez-passer?

MADAME DE VERSAC. Oui, Monsieur.

LESPÉRANCE. Si j'osais lui offrir mon bras : une femme seule se trouve souvent embarrassée. Comment se reconnaître dans ces corridors, dans ces escaliers? tandis qu'avec un cavalier...

MADAME DE VERSAC. Je vous remercie; je ne veux point abuser...

LESPÉRANCE. Ça ne me gêne pas du tout, au contraire. S'agit-il d'une place, une réclamation, une pétition? Si je pouvais être utile à Madame... J'ose dire que je suis assez connu...

MADAME DE VERSAC, *à part.* En vérité, voilà un monsieur bien obligeant. (*Haut.*) C'est une pétition que je dois donner à Son Excellence; mais je dois lui être présentée par un chef de division, et je ne sais pas au juste où est son bureau.

LESPÉRANCE. Voulez-vous me permettre de voir son nom? (*Prenant la pétition.*) Oui, M. de Saint-Ernest; c'est bien là son bureau. (*Gardant la pétition, et offrant son bras à madame de Versac.*) Et quand vous voudrez, nous pourrons entrer.

MADAME DE VERSAC. Mais si vous voulez seulement m'indiquer...

LESPÉRANCE. Je tiens à vous conduire moi-même.

MADAME DE VERSAC. Non, décidément, je ne souffrirai pas... Je vous rends mille grâces.

LESPÉRANCE. Mille, c'est beaucoup; mais quand on en possède autant que vous, on peut, sans se gêner, en accorder une quantité plus ou moins grande, ce qui fait que je vous en demanderai une. Vous refusez ma protection : eh bien! moi je ne suis pas fier, je vous demande la vôtre.

MADAME DE VERSAC, *à part.* Voilà qui est singulier! (*Haut.*) Certainement, Monsieur, je ne demanderais pas mieux; mais ne vous connaissant pas, il est indispensable...

LESPÉRANCE. C'est-à-dire indispensable, si l'on veut. Il y a beaucoup de gens qui sollicitent sans savoir précisément ce qu'ils demandent, et même sans savoir au juste pour qui.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ARMAND.

ARMAND. Eh quoi, Madame, vous êtes là! moi qui depuis une heure vous attendais pour vous conduire!

LESPÉRANCE, *à part*. Maudit surnuméraire! encore une tentative inutile; je n'arriverai point au ministère. Eh si! vraiment. Quelle idée!.. Qu'est ce que je risque?.. il aura toujours de ma prose, et présentée par une jolie main... Allons, en avant le bureau des pétitions... (*Il fouille rapidement dans sa poche de côté et tire une pétition qu'il présente à madame de Versac à la place de la sienne.*)

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

Puisqu'un autre ici vous donne
Le bras que l'on vous offrait,
A lui je vous abandonne,
Et je vous rends ce placet.

MADAME DE VERSAC.

Croyez qu'au fond de mon âme...

LESPÉRANCE.

Ah! je ne perds pas l'espoir;
Peut-être allez-vous, Madame,
Me servir sans le vouloir.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Souffrez qu'ici je vous donne
Le bras que l'on vous offrait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

MADAME DE VERSAC.

J'accepte, puisqu'on l'ordonne,
L'offre qu'ici l'on me fait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

LESPÉRANCE.

Puisqu'un autre ici vous donne, etc.

(*Madame de Versac et Armand sortent.*)

—

SCÈNE XIV.

LESPÉRANCE, *seul*. Récapitulons un peu. Nous disons donc une entre les mains de cette dame, deux ou trois que j'ai glissées dans la loge du portier, sous l'enveloppe du *Moniteur*, trois ou quatre qui me restent; il faut croire que sur la quantité il y en aura quelqu'une qui arrivera jusqu'au ministre. Où est le mal de faire ses demandes par duplicata? Quand on devrait avoir deux ou trois places au lieu d'une, voilà tout ce qu'on risque. Voyons donc la pétition de cette dame. (*Il lit.*) Diable! une place d'inspecteur! rien que cela. Le ministre ne peut qu'y gagner, je ne lui demande qu'un entrepôt. Pourtant, si je pouvais parvenir jusqu'à lui, et lui parler moi-même, ça vaudrait encore mieux. (*Il ploie la pétition, et la remet dans sa poche de côté.*) Allons, Lespérance, un dernier effort. Il faut réussir ou perdre ton nom.

CRIARDET, *sur l'escalier*. Le déjeuner de M. le secrétaire général!

GEORGES, *allant vers la porte vitrée*. Monsieur Sorbet! le déjeuner de M. le secrétaire général!

LE SUISSE, *en dehors*. Le décheuner de la secrétaire chénéral.

LESPÉRANCE. Mon Dieu! quel bruit! voilà tout l'hôtel en rumeur. Il paraît que c'est une affaire importante, et qu'elle est de celles qui demandent à être expédiées promptement.

—

SCÈNE XV.

LESPÉRANCE, M. SORBET, *une serviette sous le bras et un grand plateau chargé d'un déjeuner.*

SORBET, *entrant*. Me voilà! me voilà! A peine aujourd'hui a-t-on le temps de se reconnaître. A cette heure-ci tout le bureau est au café.

LESPÉRANCE. Diable! quelle gaucherie à moi de n'avoir pas déjeuné chez lui! Il peut m'être fort utile. C'est décidé, dorénavant j'y fais tous mes repas. Il ne résistera pas à une consommation un peu active. Dites-moi, monsieur Sorbet, il paraît qu'il y a de l'appétit parmi les employés?

SORBET. Dieu merci, ça n'est pas la faim qui leur manque; et si ce n'étaient les crédits, ça irait bien. On s'en retire toujours, parce que les jours de paiement, aujourd'hui, par exemple, on est là des premiers. (*Regardant par la porte vitrée.*) Ah, mon Dieu!

LESPÉRANCE. Qu'est-ce que c'est donc?

SORBET. Vous ne voyez pas dans la cour ce monsieur?

AIR de *Partie carrée*.

C'est l'employé que toute la semaine
Dans son logis j'ai cherché vainement.
Pour me solder une quinzaine,
Il m'a remis au jour de son paiement.

LESPÉRANCE.

Je parierais qu'il vous redoute.
A grands pas je le vois marcher.
Qu'il est léger!

SORBET.

Ah! plus de doute,
C'est qu'il vient de toucher.

Et s'il passe la porte, je suis perdu, parce que vous pensez bien que le marchand de vin et le propriétaire...

LESPÉRANCE. Eh bien! courez-y donc, courez vite. (*Lui prenant le plateau et la serviette*.) Laissez-moi cela.

SORBET. Je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVI.

LESPÉRANCE, *seul, tenant le plateau et regardant par la porte vitrée*. Oh! il l'attrapera! il l'attrapera! (*Regardant le plateau.*) Eh! mais! ma foi, dans la situation où je suis, il n'y a qu'un parti déterminé qui puisse me sauver. (*Regardant autour de lui.*) Personne. Il faudra bien qu'on laisse passer le déjeuner de M. le secrétaire général. (*Il s'attache autour du corps la serviette de Sorbet, et prend dans ses mains le plateau.*) Je l'ai déjà dit : audacieux et fluet, et l'on arrive à tout. (*Il monte par l'escalier du fond : Criardet se range pour le laisser passer; il disparaît.*)

—

SCÈNE XVII.

ARMAND, MADAME DE VERSAC, *sortant du bureau à gauche.*

MADAME DE VERSAC. Concevez-vous mon malheur? le ministre qui ne peut pas nous recevoir aujourd'hui; il n'a accordé d'audiences particulières qu'à deux ou

trois personnes dont je viens de voir les noms inscrits: un général, une duchesse, et un M. de La Ribardière que je ne connais point.

ARMAND. Notre chef de division est désolé de ce contre-temps.

MADAME DE VERSAC. Et moi j'en suis d'une humeur... Malheur aux personnes qui me feront la cour aujourd'hui!

ARMAND. Je vois qu'il ne faudrait pas vous demander d'audience particulière.

MADAME DE VERSAC. Non, certainement. Le ministre a des caprices, tout le monde s'en ressentira. Comment! pas d'audience avant huit jours!

ARMAND. Il faut espérer qu'une autre fois...

MADAME DE VERSAC. Et si un autre vous prévient, s'il obtient la place malgré vos droits... Vous voyez bien que si l'on accuse les grands d'injustice, on n'a pas toujours tort.

ARMAND. On ne peut cependant pas répondre à tout le monde.

MADAME DE VERSAC. Si, Monsieur; et si jamais je suis ministre, on verra.

ARMAND. C'est différent. Je vous trouve déjà un air ministériel tout à fait imposant; et dans le cas de votre nomination, je vous prie de ne point oublier ma pétition.

MADAME DE VERSAC. La voilà, cette maudite pétition que je n'ai pu présenter! Mais je pense maintenant à cet original qui voulait à toute force m'offrir son bras. Je commence à le plaindre, depuis que je sais combien il est désagréable de rester à la porte.

ARMAND. Lui? il n'y restera pas; il finira par entrer. Il y réussira peut-être plutôt que vous.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LESPÉRANCE.

(*Sur la ritournelle de l'air, on voit Lespérance descendre rapidement l'escalier.*)

LESPÉRANCE.

AIR : *Je triomphe! ah! quel bonheur!*

Ah! je triomphe! ah! quel bonheur!
Je suis nommé, j'ai l'entrepôt.

Eh bien! vous ne vouliez pas croire à mon crédit.

ARMAND. Comment! vous auriez vu le ministre?

MADAME DE VERSAC. Malgré la consigne?

LESPÉRANCE. Bah! la consigne, est-ce qu'il y en a pour moi! Je ne vous dirai pas comment j'ai franchi l'escalier, me voilà dans le corridor...

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je conçois que de cette enceinte
On connaisse mal les détours :
Moi-même dans ce labyrinthe
J'ai fait, je crois, plus de cent tours.
Vainement on passe, on repasse,
L'on va, l'on vient, peu s'en fallait
Qu'en ces lieux je m'égarasse...
J'avais vraiment l'air d'un placet.

J'arrive sur la pointe du pied, jusqu'à l'antichambre du ministre; je guette, j'observe; j'aperçois une vieille face de solliciteur, physionomie féodale, dont les bâillements annonçaient au moins deux heures d'attente. Je prête l'oreille; il grommelait entre ses dents : « Faire ainsi croquer le marmot à M. de La Ribardière! »

MADAME DE VERSAC, *à Armand.* C'est celui dont je vous parlais.

LESPÉRANCE. Il avait l'air de méditer sur l'éternité, à laquelle un solliciteur doit toujours croire. Son tour vient; les deux battants s'ouvrent, et l'huissier annonce, d'une voix de stentor: « M. de La Ribardière! » Notre homme cherche à se soulever d'un fauteuil où il avait, pour ainsi dire, pris racine. Embarrassé de sa toux, de son parapluie à canne et surtout de son épée, une faiblesse le fait retomber dans son fauteuil. Je ne perds pas un instant, et, tandis qu'il s'efforce de se redresser, je m'élance comme une flèche: j'étais dans le cabinet du ministre et j'avais déjà fait deux ou trois révérences, qu'il n'était pas encore debout.

MADAME DE VERSAC. J'avoue que je ne connaissais pas cette manière d'escamoter une audience.

LESPÉRANCE. Son Excellence témoigne d'abord quelque surprise. Je tire au hasard de ma poche une de mes pétitions; Son Excellence daigne la lire en disant : « Ah! je sais ce que c'est. » Je le crois bien : c'était peut-être la quatrième qu'il recevait. « Je con« nais les talents de ce jeune homme. » Ce jeune homme! Votre Excellence est bien bonne, ci-devant jeune homme. « D'ailleurs, continue-t-il, c'est une fa« mille de braves. » Je ne sais pas ce qui a pu dire cela à Son Excellence; le fait est que j'ai un frère conscrit. Alors, après avoir écrit quelques mots de sa main, le ministre a remis la pétition au secrétaire, en disant: « Que le brevet soit expédié sur-le« champ. »

MADAME DE VERSAC. Comment! il est possible...

LESPÉRANCE. Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ma pétition est au secrétariat général; et comme c'est à votre bureau que ça vient, je vous prierai de me faire délivrer promptement.

MADAME DE VERSAC. Eh bien! qu'en dites-vous?

ARMAND. Ma foi, si c'est là ce qu'on appelle l'art d'obtenir des places, je risque bien de ne jamais en avoir.

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DURAND.

MADAME DURAND. Ah, mon cher Georges! félicitez-moi.

GEORGES, *à Lespérance.* C'est la dame dont je vous ai parlé pour ce mariage.

MADAME DURAND. Je suis certaine d'avoir l'entrepôt de Saint-Malo; j'ai la parole formelle du chef.

MADAME DE VERSAC. Allons, tout le monde réussit, excepté nous.

LESPÉRANCE. Vous avez la parole, c'est fort bien; mais moi j'ai la place, et vous sentez qu'alors...

MADAME DURAND. Ah, mon Dieu! est-il possible?

LESPÉRANCE. Et cet autre qui voulait m'engager à vous épouser; j'étais joli garçon.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Non, c'en est fait, non, plus de mariage;
Je suis placé, je suis heureux :
L'entrepôt me tombe en partage;
J'obtiens enfin l'objet de tous mes vœux.
Depuis dix ans que, malgré mon astuce,
Je cours toujours, je commence à m'user;
On me devait une place, ne fût-ce
Que pour me reposer.

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, SORBET.

SORBET. Il m'a toujours donné un à-compte, mais ce n'est pas sans peine. Où est donc mon déjeuner?

LESPÉRANCE. Mon ami, je sais ce que vous cherchez; c'est M. le secrétaire général qui s'en occupe dans ce moment.

SORBET. Qui est-ce qui s'est donc donné la peine de le porter?

LESPÉRANCE. Que ça ne vous embarrasse pas. (*Tirant la serviette de sa poche.*) Tenez, voilà toujours la serviette ; c'est trop juste, elle vous appartient.

—

SCÈNE XXI.

Les précédents, CRIARDET.

CRIARDET, *à Armand.* C'est un ordre que le ministre a mis au bas de cette pétition.

ARMAND. Et qu'il faut expédier ; c'est bon.

LESPÉRANCE. Oui, je ne serais pas fâché qu'on m'expédiât.

CRIARDET. Ah ! c'est Monsieur? (*Le saluant.*) Je vous en fais mon compliment.

LESPÉRANCE. Ce que c'est que le vent de la faveur! ça vous courbe les uns, ça vous redresse les autres. Je suis persuadé que dans ce moment-ci je gagne au moins deux bons pouces.

MADAME DURAND. L'entrepôt de Saint-Malo donné à un autre, après ce qu'on m'a promis ! Ça n'est pas possible !

LESPÉRANCE. Signé du ministre, rien que ça. (*A Armand.*) Donnez-lui en lecture, je vous en prie.

ARMAND. Volontiers. (*Il jette les yeux sur la signature.*)

LESPÉRANCE. Non, lisez dès le commencement ; je ne suis pas fâché qu'on voie comment je rédige une demande.

ARMAND, *lisant.* « A son Excellence, etc.

« Monseigneur,

« Jules Armand, ancien lieutenant de chasseurs, a « l'honneur de vous exposer... » Que vois-je?

LESPÉRANCE, *l'interrompant.* Qu'est-ce qu'il lit donc là? Ne faites donc pas de mauvaises plaisanteries ; lisez comme il y a, Benoît-Félix Lespérance.

ARMAND. Mais non, c'est bien mon nom, Jules Armand ; et plus bas, de la main du ministre : « Accordé. « Je me ferai toujours un devoir de rendre justice au « mérite. »

LESPÉRANCE, *l'interrompant.* De rendre justice au mérite ! Effectivement, ce n'est pas ça.

ARMAND, *continuant.* « Et je connais celui de mon- « sieur Armand. »

MADAME DE VERSAC. Eh ! mon Dieu ! c'est ma pétition! qui donc s'est chargé de la présenter?

LESPÉRANCE, *fouillant dans sa poche.* Là, vous verrez que c'est moi-même ; je me serai trompé d'exemplaire.

MADAME DE VERSAC, *regardant dans son sac.* Pourtant elle n'est point sortie de mes mains ! Que vois-je? Benoît-Félix Lespérance !

LESPÉRANCE. C'est une des miennes ; nous avions changé. (*Il montre d'autres pétitions.*) Tenez, voilà les pareilles. Eh bien ! voilà la première place que j'obtiens de ma vie, et c'est pour un autre ! (*A madame Durand.*) Il ne m'appartient pas, Madame, de vanter mon crédit ; mais vous voyez ce que je viens de faire pour Monsieur, et vous sentez qu'il serait facile, en nous entendant bien...

MADAME DURAND. Il n'est plus temps, Monsieur ; je suis sûre de l'entrepôt, et n'ai plus besoin de mari.

LESPÉRANCE. C'est différent. J'ai fait là une jolie journée. Jeune homme, vous pouvez vous vanter que votre place m'a donné du mal. C'est égal, il faudra bien que je finisse par en accrocher une.

MADAME DE VERSAC. Maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître, je peux vous y aider, et si vous le voulez, vous en enseigner le moyen.

LESPÉRANCE. Comment ! si je le veux !

MADAME DE VERSAC.

Air de *Turenne.*

Du temps qui fuit se montrant moins prodigue,
Au travail seul consacrer ses instants ;
Ne rien espérer de l'intrigue,
Attendre tout de ses talents.
Loin de chercher à surprendre des grâces,
Les mériter par son zèle et sa foi :
Voilà, Monsieur, voilà, sous un bon roi,
Le seul art d'obtenir des places...

LESPÉRANCE. J'en essaierai. (*Tirant sa montre vivement.*) Ah, mon Dieu ! trois heures et demie ! cela ne sera pas fermé à l'intérieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

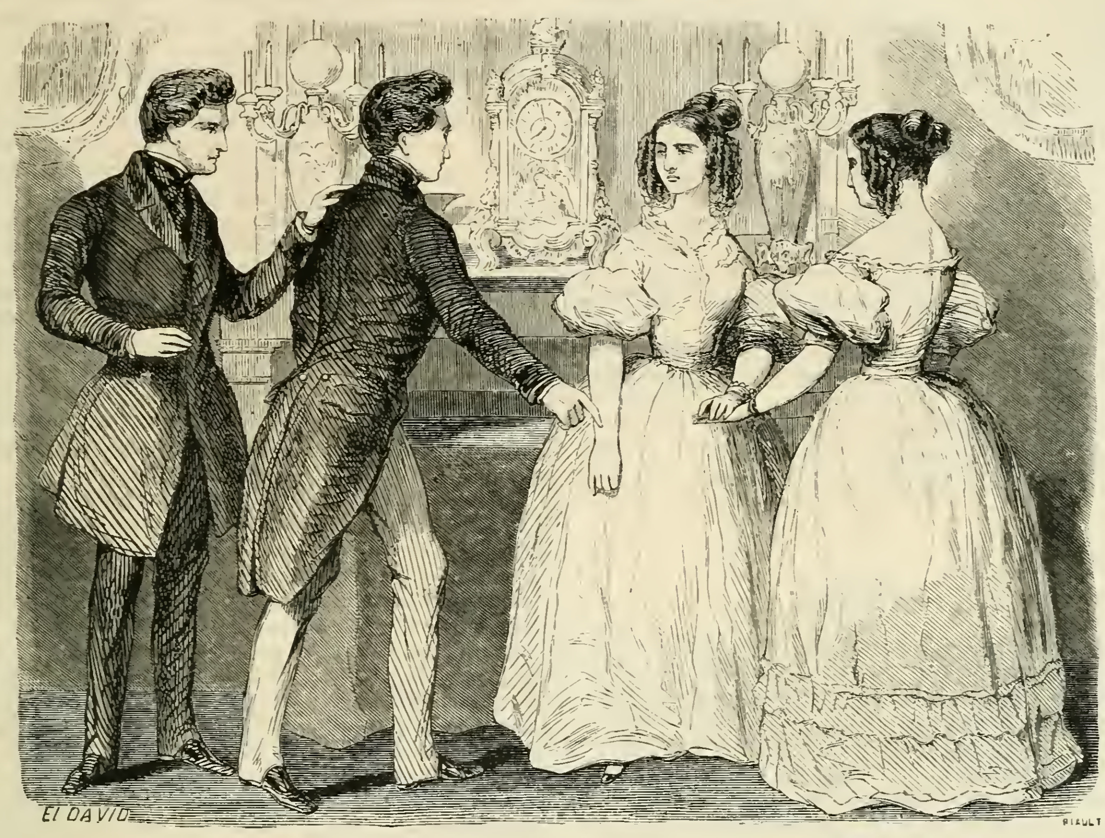
ARMAND, *tirant aussi sa montre.* Qu'est-ce que vous dites donc, trois heures et demie? Deux heures et demie.

LESPÉRANCE. Dans ce cas je reste. Aussi bien, j'ai encore quelque chose à solliciter. (*Tirant une pétition de sa poche, et s'adressant au public.*) Messieurs, Benoît-Félix Lespérance a l'honneur de vous exposer que :

Air du *Pot de fleurs.*

Dans ce pays on rencontre à la ronde
Nombre de gens qui ne sont pas placés,
Pour qu'ici nous ayons du monde,
Envoyez-nous ceux que vous connaissez
Et s'ils craignent encor quelques disgrâces,
Messieurs, dites-leur de ma part :
Qu'on est chez nous, *à six heures un quart,*
Toujours sûr d'obtenir des places.





MADAME DE BRIENNE, *avec indignation.* Ah! Monsieur, ah! que je vous plains. — Acte 3, scène 8.

LE MARIAGE D'ARGENT

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 3 décembre 1827.

Personnages.

DORBEVAL, banquier.
MADAME DORBEVAL, sa femme.
HERMANCE, sa pupille.
POLIGNI, camarade de collége de Dorbeval.
OLIVIER, camarade de collége de Dorbeval.
MADAME DE BRIENNE, jeune veuve, amie de madame Dorbeval.
DUBOIS, domestique de Dorbeval.

La scène se passe à la Chaussée-d'Antin, dans l'hôtel de Dorbeval.

Le théâtre représente un premier salon : porte au fond, et de chaque côté deux portes à deux battants. La première porte, à droite, conduit au cabinet de Dorbeval, la seconde à son salon de réception; les deux portes à gauche conduisent aux appartements de madame Dorbeval A droite, un guéridon; à gauche, et sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur un plan plus éloigné, une riche cheminée et une pendule.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, OLIVIER.

OLIVIER. Personne dans le salon, personne dans les antichambres, qui d'ordinaire sont encombrés de parasites et de solliciteurs! Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur à mon ami Dorbeval? Non, non; voilà un valet, l'hôtel est encore habité. (*A Dubois.*) M. Dorbeval?

DUBOIS, *à moitié endormi, et sans le regarder.* Il est sorti, Monsieur.

OLIVIER. Sorti à neuf heures du matin! à qui croyez-vous parler? Apprenez que je suis un ami, un camarade de collége qui le visite rarement; mais quand je viens, je vous prie de vous arranger pour qu'il y soit.

DUBOIS. C'est différent, Monsieur; il y est.

OLIVIER. A la bonne heure.

DUBOIS. Je demande pardon à Monsieur; il y a tant de gens de la Bourse qui viennent tous les matins demander les ordres de Monsieur.

OLIVIER. Vraiment; il y a du plaisir à être un des premiers banquiers de Paris : c'est un bel état.

DUBOIS. Oui, Monsieur, pour les domestiques; aussi j'ai refusé deux ministères et une place de suisse au faubourg Saint-Germain. Je vais voir si Monsieur est levé.

OLIVIER. A l'heure qu'il est!

DUBOIS. Vous ne savez donc pas que la nuit a duré jusqu'à ce matin. Nous avions hier un bal, une fête, et un monde! ce qu'il y a de mieux en France : des Anglais, des Russes, des Autrichiens; tous ambassadeurs. Je vais réveiller Monsieur.

OLIVIER. Eh non; s'il en est ainsi, garde-t'en bien : il y aurait conscience; viens seulement m'avertir quand il fera jour chez lui; j'attendrai.

DUBOIS. Monsieur va peut-être s'ennuyer.

OLIVIER. Ça me regarde.

DUBOIS. Comme Monsieur voudra. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

OLIVIER, *seul*. M'ennuyer! Ah bien oui! c'est bon pour un millionnaire; mais un artiste ne donne pas dans ce luxe-là! il n'en a pas le temps, surtout s'il a de l'imagination et s'il est amoureux. C'est agréable d'être amoureux : on n'est jamais seul; car dès que je suis seul, je suis avec elle. Ma protectrice, mon ange tutélaire, toi dont je n'ose prononcer le nom, viens avec moi, viens me tenir compagnie! Ce sont, par exemple, les seuls rendez-vous, les seuls tête-à-tête que j'aie encore obtenus, mais c'est égal. (*Se retournant.*) Hein! qui vient nous déranger? On a déjà peur que je ne sois trop heureux. Que vois-je? C'est Poligni!

—

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

POLIGNI. Cher Olivier, c'est toi que je rencontre chez Dorbeval!

OLIVIER. Et je m'en félicite; car nous ne nous apercevons maintenant que par hasard, et nos entrevues ont toujours l'air d'une reconnaissance.

POLIGNI. C'est vrai, je me le reproche souvent; car nous nous aimons toujours.

OLIVIER. Mais nous ne nous voyons plus, et c'est mal.

POLIGNI. Que veux-tu? les affaires, les occupations.

OLIVIER. Les miennes, je le conçois : un peintre, un artiste qui a son état à faire! mais toi, qui n'as d'autre occupation que de t'amuser.

POLIGNI. C'est justement pour cela. Si tu savais combien les plaisirs vous donnent d'affaires! et puis, tu demeures si loin; au haut de la rue Saint-Jacques.

OLIVIER. Puisque tu as équipage... Tiens, conviens-en franchement : si, au lieu d'habiter cette rue Saint-Jacques que tu me reproches, ce modeste quartier où s'éleva notre enfance, je possédais, comme notre camarade Dorbeval, un bel hôtel à la Chaussée-d'Antin, tes occupations te laisseraient quelques moments pour me voir.

POLIGNI. Quelle idée! tu pourrais le supposer?

OLIVIER. Je ne t'en fais point de reproches; je n'accuse point ton amitié, sur laquelle je compte, et que je trouverais toujours au besoin, je le sais; mais c'est la faute de ton caractère, qui a toujours été ainsi : tu aimes tout ce qui brille, tout ce qui éblouit les yeux. Ainsi, en sortant du collége, tu t'es fait militaire, parce qu'alors c'était l'état à la mode, l'état sur lequel tous les regards étaient fixés. En vain je te représentais les dangers que tu allais courir, un avenir incertain : tu ne voyais rien que l'épaulette en perspective, et les factionnaires qui te porteraient les armes quand tu entrerais aux Tuileries. C'est pour un pareil motif que vingt fois tu as exposé ta vie, sans penser aux amis qui auraient pleuré ta perte. Depuis, la scène a changé : aux prestiges de la gloire ont succédé ceux de la fortune. Les altesses financières brillent maintenant au premier rang; les gens riches sont des puissances, et leur éclat n'a pas manqué de te séduire. Ne pouvant être comme eux, tu cherches du moins à t'en rapprocher; tu ne te plais que dans leur société; tu es fier de les connaître; et souvent, je l'ai remarqué, quand nous nous promenions ensemble, un ami à pied qui te donnait une poignée de main te faisait moins de plaisir qu'un indifférent qui te saluait en voiture.

POLIGNI. Voilà, par exemple, ce dont je ne conviendrai jamais. Permis à toi de douter de tout, excepté de mon cœur; à cela près, j'avouerai mes faiblesses, mes ridicules, ce désir de fortune qui me poursuit sans cesse; non que je sois avide, car j'aimerais mieux donner que recevoir, et je n'ambitionne dans les richesses que le bonheur de les dépenser; mais ces torts ne sont pas les miens, ce sont ceux du temps où nous vivons. Dans ce siècle d'argent, ceux qui en ont sont les heureux du siècle, et, sans aller plus loin, je te citerai notre ami Dorbeval[1], que j'aime de tout mon cœur, mais qui au collége n'a jamais été un génie, qui était même le moins fort de nous trois.

OLIVIER. Tu t'abuses sur son compte; Dorbeval est très-fin, très-adroit, et ne manque, quand il le faut, ni de talent, ni d'éloquence; c'est plus que de l'esprit, c'est celui des affaires, et tu vois où en sont les siennes.

POLIGNI. Aussi, et c'est où j'en voulais venir, tu vois l'estime dont il jouit, les hommages qui l'environnent! A qui les doit-il? à son opulence; c'est de droit, c'est l'usage; et, dans les sociétés brillantes où je passe ma vie, je suis tellement persuadé que la différence des fortunes doit en mettre dans les égards et la considération, que, par fierté, je m'arrange, sinon pour être, du moins pour paraître leur égal.

OLIVIER. Et voilà, il faut en convenir, une fierté bien placée. Autrefois, tu t'en souviens, nous faisions bourse commune, et je connais ton budget. Tu as huit mille livres de rentes, et tu as équipage. Aussi, victime de ton opulence et de ta manie de briller, tu te gênes, tu te prives de tout. Chez toi, le superflu envahit le nécessaire : tu as un appartement de cinq cents francs et une écurie de cinquante louis. Selon toi, c'est presque une honte d'être pauvre; tu en rougis, tu t'en caches; moi, je m'en vante et je le dis tout haut. Orphelin et sans ressources, je dois tout aux bontés du meilleur des hommes, d'un brave et ancien militaire, M. de Brienne, qui m'avait fait obtenir une bourse au collége. Grâce à lui et à l'éducation que j'ai reçue, j'ai l'honneur d'être artiste, pas autre chose, et je ne vois pas pour cela que dans les salons où je te rencontre je sois moins bien accueilli. Je ne joue pas, c'est vrai; mais tandis que vous perdez à l'écarté, je gagne, moi, une réputation d'homme du monde. Je fais ma cour aux dames, je danse avec les demoiselles, et cette année, en l'absence des gens aimables, j'ai eu des succès dont ma modestie s'effrayait. Oui, mon ami, l'autre jour encore, à Auteuil, une maison de campagne délicieuse où nous jouions la comédie, je faisais répéter à une jeune demoiselle le rôle de Fanchette, dans le Mariage de Figaro.....

d'abord, mon élève était fort jolie, et puis cette pièce-là, je ne sais pas pourquoi, cela donne toujours des idées...

POLIGNI, *riant*. Vraiment... eh bien?

OLIVIER. Eh bien! c'était fort amusant, parce que ce rôle de Fanchette est une ingénuité, et que ma jeune écolière me semble appelée, par goût, à jouer les grandes coquettes.

POLIGNI. Je comprends : et nouveau professeur d'une nouvelle Héloïse...

OLIVIER. O ciel! peux-tu avoir de pareilles idées! Une jeune personne du grand monde, une riche héritière!

POLIGNI. Elle est à marier! c'est charmant! Quelle perspective pour le futur! Mais dis-moi, je t'en prie, le nom de ta passion d'Auteuil; car cette jeune Fanchette, cette coquette de village, j'ai idée que je la connais.

OLIVIER. Peut-être bien, et c'est pour cela maintenant que je suis fâché de t'avoir parlé de mes succès comme professeur, parce que tu as tout de suite une manière d'interpréter, et qu'en voulant faire une plaisanterie, j'ai l'air d'avoir fait une indiscrétion.

POLIGNI. Avec moi?

OLIVIER. Avec toi, comme avec tout autre, je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu faire du tort à une femme qui le mériterait; ainsi, à plus forte raison... Mais tiens, je t'en prie, ne parlons plus de cela. Apprends-moi plutôt qui t'amène de si bonne heure chez notre ami Dorbeval.

POLIGNI, *soupirant*. Ah! j'en aurais trop à te dire! En d'autres lieux, dans un autre moment, je t'ouvrirai mon cœur! Qu'il te suffise de savoir qu'il est des espérances, bien éloignées sans doute, mais qui, un jour enfin, peuvent se réaliser; qu'il est au monde une personne à qui est attachée ma destinée, et si j'ai désiré la fortune, c'était pour la lui offrir; c'était pour la partager avec elle. Voilà pourquoi j'ai sollicité une place brillante qui, chaque jour, m'était promise, et qui m'échappait toujours; voilà pourquoi j'ai fréquenté ces hautes sociétés où j'espérais trouver des protecteurs, et où je n'ai trouvé que des occasions de dissipations et de dépenses. Ce faste, cet éclat, ces salons dorés qu'ils habitent, ce luxe qui les environne, et auquel peu à peu je me suis habitué, tout cela est devenu pour moi un tel besoin que je ne puis plus m'en passer; c'est mon être, c'est ma vie; je suis là chez moi; et le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je me crois en pays étranger. Aussi le lendemain, j'en sors à la hâte pour briller de nouveau et pour souffrir, pour haïr les gens plus riches que moi et pour tâcher de les imiter. Voilà mon existence, et malgré les privations intérieures que je m'impose, malgré l'ordre et l'économie qui règlent ma conduite, je ne peux pas m'empêcher souvent d'être arriéré. Tiens, c'est ce qui m'arrive en ce moment, et ne voulant point entamer mes capitaux, je venais prier Dorbeval de me prêter cinq ou six mille francs dont j'ai besoin.

OLIVIER. Il se pourrait! Eh bien! mon ami, je viens ici pour un motif tout opposé. J'ai fait des économies, et, par prudence, je venais les placer chez notre ancien camarade.

POLIGNI. Toi, des économies!..

OLIVIER. Eh! oui vraiment! Un peintre, cela t'étonne! Je sais que ce n'est pas la mode, et qu'autrefois les financiers, les spéculateurs, et les sots de toutes les classes, se croyaient le privilége exclusif de faire fortune, et nous laissaient toujours dans leurs bonnes plaisanteries l'hôpital en perspective. Mais depuis quelque temps les beaux-arts se révoltent, et sont décidés à ne plus se laisser mourir de faim. Girodet et tant d'autres se sont enrichis par leurs pinceaux. Nous avons des confrères qui sont barons; nous en avons qui ont équipage, qui ont des hôtels, et j'en suis fier pour eux. Trop longtemps la peinture a habité les mansardes; dans ce siècle-ci, elle descend au premier, et elle fait bien. Je n'en suis pas encore là : je ne suis qu'au troisième, j'y ai mon atelier, et si tu y venais quelquefois, tu verrais quelle gaieté, quelle franchise, quelle ardeur y président; tu sentirais le bonheur d'être chez soi; tu comprendrais quelles sources de jouissances on trouve dans l'amitié, la jeunesse et les arts; tu me verrais enfin le plus heureux des hommes, car je dois à mon travail mon aisance, ma liberté, et plus encore, le plaisir d'obliger un ami. (*Tirant un portefeuille.*) Tiens, voilà mes fonds; c'est chez toi que je les place.

POLIGNI. Que fais-tu?

OLIVIER. Ne venais-tu pas t'adresser à un ami? me voilà! Il te fallait six mille francs : il y en a huit dans ce portefeuille. Accepte-les, ou je me fâcherai. Il me semble que l'argent d'un artiste vaut bien celui d'un banquier.

POLIGNI. Oui certainement. Mais je crains que cela ne te gêne.

OLIVIER. Je te répète que je venais les placer, et si j'aime mieux qu'ils soient chez toi qu'à la banque, tu ne peux pas m'empêcher d'avoir confiance. Tu me les rendras le jour de mon mariage, si je me marie jamais!

POLIGNI. Je ne sais comment te remercier. Mais Dorbeval...

OLIVIER. Je lui aurai enlevé le plaisir de te rendre service! Pourquoi se lève-t-il si tard? Cela lui apprendra..... Eh! le voilà ce cher Crésus. Arrive donc!

—

SCÈNE IV.

OLIVIER, DORBEVAL, POLIGNI.

DORBEVAL. Bonjour donc, mes chers et anciens camarades! bonjour, Poligni! suis-je heureux de te rencontrer! j'allais envoyer chez toi; mais si je m'étais douté d'une pareille surprise, je me serais bien gardé de vous faire attendre.

OLIVIER. Est-ce que tu étais éveillé?

DORBEVAL. Toujours. Est-ce que je repose jamais? est-ce que j'ai le temps? je travaille même pendant mon sommeil. J'ai souvent fait des spéculations en rêves; et la fortune, comme on dit, me vient en dormant. C'est drôle, n'est-ce pas?

OLIVIER. Sans contredit.

DORBEVAL, *leur prenant la main*. Y a-t-il longtemps que nous ne nous étions trouvés tous trois réunis en tête-à-tête!

POLIGNI. Cela ne nous est pas arrivé, je crois, depuis le collége!

DORBEVAL. C'est vrai, et avec quel plaisir je me rappelle ce temps-là! Quel beau collége que celui de Sainte-Barbe! y ai-je reçu des coups de poing! C'était toujours Poligni qui me défendait, parce qu'il a toujours été brave... Moi, j'avais de l'esprit naturel, mais je n'étais pas fort : j'étais toujours le dernier. Il est vrai que depuis j'ai repris ma revanche. Et te rappelles-tu, Olivier, quand tu me dictais mes versions grecques? parce que moi, le grec, je ne l'ai jamais aimé, quoique maintenant je sois un philhellène. Du reste, toujours ensemble, toujours unis, nous mettions en tiers les peines et les plaisirs. On nous appelait les inséparables, et pour parler en financier, notre amitié offrait l'emblème du tiers consolidé. (*Riant.*) C'est joli!

OLIVIER. Oui, si tu veux. Mais je te trouve ce matin d'une gaieté!

DORBEVAL. C'est vrai. Le matin quelquefois; mais si tu m'entendais ici le soir, j'ai bien plus d'esprit encore.

OLIVIER. Je crois bien : le soir, dans ton salon, tu es sûr de ta majorité.

DORBEVAL. Il est vrai que mon salon... (*Avec volubilité.*) Il est magnifique mon salon; je l'ai fait arranger : il me coûte quarante mille écus. C'est un goût exquis : de la dorure du haut en bas!.. Demande à Poligni, car toi, il est impossible de t'avoir; je réunis souvent cinq ou six cents amis, et j'ai beau t'inviter, tu ne viens jamais. Moi, je te le dis franche-

ment, cela me fait de la peine, surtout depuis quelque temps. Sais-tu que tu commences à percer, à avoir de la réputation? On se dit déjà dans le monde : Ce petit Olivier ne va pas mal, ce gaillard-là aura un beau talent; et moi je réponds : Je crois bien, c'est mon camarade de collége; je l'attends ce soir, vous le verrez...; et puis tu ne viens pas! C'est très-désagréable, cela m'ôte même de ma considération : j'ai l'air de ne pas aimer les arts.

OLIVIER. Pardon, mon cher, je suis un ingrat. Je te remercie, toi et tes amis, de la bonne opinion que vous avez de moi; mais je pense que les artistes, s'ils sont sages, doivent fuir le grand monde, dans l'intérêt même de leur réputation. Pour te parler à mon tour en style des beaux-arts, ils sont comme ces peintures à fresque qui gagnent toujours à être vues de loin. Quand on les regarde de trop près, on se dit : Comment, ce n'est que cela?.... et c'est par amour-propre que je reste chez moi : j'aime mieux qu'on me voie par mes ouvrages.

DORBEVAL. Tu as tort : tu y perds des protecteurs.

OLIVIER. Des protecteurs!.. Grâce au ciel nous ne sommes plus dans ces temps où le talent ne pouvait se produire que sous quelque riche patronage; où le génie, dans une humble dédicace, demandait à un sot la permission de passer à la postérité à l'ombre de son nom. Les artistes d'à présent, pour acquérir de la considération et de la fortune, n'ont pas besoin de recourir à de pareils moyens : les vrais artistes, j'entends; ils restent chez eux, ils travaillent, et le public est là qui les juge et les récompense.

DORBEVAL. Dans le public, au moins, tu comprends tes amis de collége, tes anciens camarades?

OLIVIER. Oui, mes amis, il n'y a que ceux-là sur lesquels on puisse compter.

DORBEVAL, *lui prenant la main*. Et tu as bien raison!.... Si je vous racontais, à propos d'amitié de collége, ce qui m'est arrivé à moi-même, hier, au Café de Paris, sans que j'y fusse.

POLIGNI, *à part*. Comment sait-il déjà cela?

OLIVIER. Qu'est-ce donc?

DORBEVAL. Un monsieur qui, sans doute, ne me connaissait pas, et qui s'est permis de me traiter de fat..... moi! Heureusement c'était en présence d'un de nos anciens camarades, qui a pris si vivement ma défense, que la discussion a fini par un soufflet et par un coup d'épée... Voilà ce que j'ai appris ce matin; et ce généreux protecteur, ce vaillant chevalier qui, se rappelant le temps heureux des coups de poing du collége, se croyait encore obligé de me défendre, c'était Poligni.

OLIVIER. Il se pourrait!

DORBEVAL. Lui-même.

POLIGNI. N'en parlons plus. Ce n'était pas toi, c'est moi seul que cela regardait. Insulter un ami absent! cela devient une injure personnelle.

OLIVIER, *allant à lui, et lui prenant la main*. Je te reconnais là.

DORBEVAL. Et me l'avoir laissé ignorer!.. Je n'ai plus qu'un désir, c'est de m'acquitter avec toi; et j'en trouverai les moyens. Oui, mes amis, oui, quoi qu'on en dise, la fortune n'a point gâté mon cœur; je suis toujours avec vous ce que j'étais autrefois : un bon enfant, et pas autre chose. Si avec d'autres, parfois, je suis un peu orgueilleux, un peu... fat, puisque l'épithète est connue, c'est que dans ma position il est bien difficile de résister au contentement de soi-même. On peut s'aveugler sur son esprit, mais non sur ses écus. Ils sont là dans ma caisse : un mérite bien en règle, dont j'ai la clé; et quand on peut soi-même évaluer ce qu'on vaut à un centime près, ce n'est plus de l'orgueil, c'est de l'arithmétique.

POLIGNI, *riant*. Il a raison; il faut de l'indulgence.

DORBEVAL. C'est ce que je dis tous les jours : il faut bien nous passer quelque chose à nous autres pauvres riches. Mais il y a des gens intolérants : ceux surtout qui n'ont rien; ils ont tort.

OLIVIER. Très-grand tort! Il faudrait pour bien faire que tout le monde fût millionnaire.

DORBEVAL. Voilà comme j'entends l'égalité. Ah çà! qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui? Je vous tiens; je ne vous quitte pas : nous passons la journée ensemble.

POLIGNI. Je ne demande pas mieux.

OLIVIER. Impossible! Il faut que je rentre chez moi.

POLIGNI. Et pourquoi donc? Le salon a ouvert cette semaine, (*A Dorbeval.*) et il paraît qu'Olivier a exposé un tableau magnifique, un sujet tiré d'Ivanhoé, la scène de Rébecca et du Templier, le moment où la belle Juive va se précipiter du haut de la tour.

OLIVIER, *vivement*. Tu l'as vu?

POLIGNI. Non, pas encore, mais allons-y aujourd'hui.

DORBEVAL, *à Olivier*. A merveille! Tu nous y mèneras, parce que, moi, j'ai le sentiment des beaux-arts, mais j'ai besoin de quelqu'un qui me fasse comprendre les beautés. Auparavant nous irons au bois avec ces dames, ma femme et Hermance, ma pupille : une cavalcade magnifique! De là nous déjeunerons au pavillon d'Armenonville, ou chez Lenter, ou chez Véry; enfin ce que nous autres, bonne compagnie, appelons aller au cabaret. Et puis ce soir à l'Opéra... Poligni, tu prendras une loge.

POLIGNI. Volontiers! ce sera charmant.

OLIVIER, *à voix basse*. Y penses-tu? voilà encore une journée à te ruiner.

POLIGNI, *de même*. Une fois par hasard... (*Haut.*) Et, tu as beau dire, tu viendras.

DORBEVAL. Oui, oui, c'est décidé.

OLIVIER. Non, vraiment; vous me proposez là une journée d'agent de change, et je ne suis qu'un artiste. Plus tard j'irai peut-être au salon; mais dans ce moment, je vous l'ai dit, il faut que je vous quitte.

POLIGNI. Et quel soin si important?.. que vas-tu donc faire?

OLIVIER. Je vais travailler! Adieu, mes amis; allez au bois de Boulogne, je retourne, moi, à mon atelier. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

POLIGNI, DORBEVAL.

DORBEVAL, *le regardant sortir*. Ce pauvre Olivier! ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah çà! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre; maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles; je comptais sur le neveu du ministre, M. de Nangis, un charmant jeune homme, qui est l'ami de la maison; mais depuis quelques jours on ne le voit plus; je ne sais ce qu'il devient; et cette préfecture que nous sollicitions...

POLIGNI. Eh bien?

DORBEVAL. Eh bien! nous ne l'aurons pas.

POLIGNI. Ah! mon Dieu!

DORBEVAL. J'ai du crédit à la banque, mais peu au ministère; et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

POLIGNI. Vraiment!

DORBEVAL. Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrière administrative? rien de certain, rien de positif : des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent pas ruiné pour cela : au contraire; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est?

POLIGNI. C'est vrai ; mais quel parti prendre ?

DORBEVAL. Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu ; mais maintenant à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur ; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer. Le premier, c'est de faire valoir tes fonds, et je m'en charge.

POLIGNI, *avec embarras*. Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

DORBEVAL. Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas des millions ! Mais tu es riche, tu es à ton aise, tu mènes dans le monde une belle existence, et quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus ?

POLIGNI, *embarrassé*. Mais moi... par exemple.

DORBEVAL. Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs ?

POLIGNI, *à part*. Quelle humiliation ! (*Haut*.) Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi qui es mon ami, et qui ne me trahiras pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs.

DORBEVAL, *d'un air de compassion*. Pas même deux cent mille francs ! Ce pauvre Poligni ! (*Lui prenant la main*.) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr ! Mais alors il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

POLIGNI. Y penses-tu ! des charges dont le prix est énorme !

DORBEVAL. Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup ; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baisseront encore.

POLIGNI. Mais comment veux-tu ?..

DORBEVAL. Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt ta procuration bien en règle, et moi, qui suis à même de savoir tout ce qui se passe, je saisirai la première occasion. Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

POLIGNI. Mais réfléchis donc : huit cent mille francs ! comment veux-tu que je les paye ?

DORBEVAL. Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comme on achète une charge : celles d'avoué, de notaire, ne se paient pas autrement, et je n'aurais rien fait pour toi, si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses, et que cela reviendrait au même ; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

POLIGNI. J'entends : elle est laide à faire peur.

DORBEVAL. Du tout ! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

POLIGNI. Comment ?

DORBEVAL. Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pupille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts, et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un qui n'a rien ; mais je peux la donner à un agent de change : vois si tu veux le devenir.

POLIGNI. Je suis confus de tant de bonté, de tant de générosité ; mais d'abord je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelquefois chez ta femme, à tes soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contredanses.

DORBEVAL. Eh bien ! l'entrevue est faite ! La contredanse de rigueur ! l'usage n'en veut qu'une ; vous êtes donc en avance. Du reste, si dans ces mariages-là tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé ; on demande aux parents : Combien a-t-elle ? je te l'ai dit ; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs ?

POLIGNI. Si, mon ami ; mais je te ferai observer que son caractère... non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

DORBEVAL. Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris : malgré cela, il n'est pas impossible... Il y a de bons hasards, des naturels qui résistent ; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs...

POLIGNI. J'ai bien entendu ; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

DORBEVAL. C'est possible ! Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est qu'elle a...

POLIGNI, *avec impatience*. Eh ! j'en suis bien persuadé.

DORBEVAL. Eh bien ! alors, pourquoi hésites-tu ? car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas qui ait apparence de raison.

POLIGNI. C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable : j'aime quelqu'un.

DORBEVAL. Toi ! c'est différent : si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais ? agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune ; mais si tu préfères un mariage d'inclination, je ne prétends pas te tyranniser, et je ne dis plus rien ; d'autant que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente : j'avais de la fortune ; j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé ; car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer ; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'as pas même deux cent mille francs !..

POLIGNI. Et qu'importe ? Plût au ciel que je fusse le maître de n'écouter que mon cœur ! plût au ciel qu'elle fût libre ! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède.

DORBEVAL. Comment ! elle est mariée !

POLIGNI. Hélas ! oui ; sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, M. de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

DORBEVAL. Elle est mariée ! elle est en Russie ! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe ! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas ; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple ; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche, d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé ? tu n'hésites plus ?..

POLIGNI. Nous en reparlerons ; nous verrons.

DORBEVAL. Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

POLIGNI. Dorbeval, de grâce !

DORBEVAL. Il faut te prononcer : oui ou non.

POLIGNI. Eh ! morbleu ! laisse-moi, fais ce que tu voudras.

DORBEVAL. Enfin... ce n'est pas sans peine. Voici ma femme et ma jeune pupille.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DORBEVAL, HERMANCE.

(*Elles arrivent de l'appartement de Dorbeval, à droite du fond.*)

DORBEVAL. Arrivez, Mesdames, nous avons de grands projets pour ce matin; venez donner votre voix, car nous délibérons.

MADAME DORBEVAL, *saluant*. Monsieur Poligni!

HERMANCE, *de même*. Mon danseur d'hier au soir!

DORBEVAL. Quand je dis que nous délibérons... c'est-à-dire que j'ai décidé. Nous irons au salon... C'est aujourd'hui samedi, un jour comme il faut : le jour où tout le monde y va... pour éviter la foule. De là, nous irons au bois. Ces dames essaieront ma nouvelle calèche, et nous, mes chevaux anglais; car Poligni nous reste, il nous accompagne.

HERMANCE. L'aimable tuteur! il n'annonce jamais que de bonnes nouvelles. Cela se trouve d'autant mieux que j'ai un nouveau chapeau de Céliane; oui, ma cousine, j'ai quitté votre marchande de modes; avec elle rien de surprenant, rien d'inattendu : pas une pensée originale.

POLIGNI, *riant*. Il est si difficile de trouver des idées neuves!

HERMANCE. Surtout en chapeaux!

DORBEVAL, *à sa femme*. Vous voyez, chère amie, que vous n'êtes pas prête; tâchez de ne pas nous faire attendre, et surtout, je vous en prie, de ne pas affecter comme hier cette simplicité de mise et de toilette qui me fait tort. Je ne vous refuse rien pour vos dépenses; mais ayez au moins la bonté d'en faire. Faites-moi le plaisir d'être heureuse : si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi!

MADAME DORBEVAL, *doucement*. Aujourd'hui, Monsieur, vous ne vous plaindrez pas de moi : je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner...

DORBEVAL. Y pensez-vous?

MADAME DORBEVAL. Par goût, j'aime mieux rester.

DORBEVAL. J'en suis bien fâché, chère amie; mais je vous ai acheté une calèche de six mille francs; je veux qu'on la voie...

MADAME DORBEVAL. J'avais des motifs qui me faisaient désirer de rester chez moi; mais puisque vous l'exigez...

POLIGNI. L'exiger!.. Ah! ce n'est pas, j'en suis sûr, l'intention de Dorbeval.

DORBEVAL. Non, sans doute. (*A sa femme.*) N'allez-vous pas aux yeux de mes amis, me faire passer pour un despote, un tyran? Vous savez bien que je n'exige jamais, et que vous êtes la maîtresse.

HERMANCE, *allant à la table de droite et feuilletant un album*. Monsieur Poligni, venez donc voir.

DORBEVAL, *appelant*. Dubois! mes gants! mon chapeau, et qu'on attelle à l'instant. Nous n'irons qu'au salon, ce qui est fort désagréable... *S'approchant de madame Dorbeval pendant que Poligni et Hermance causent à voix basse à l'autre extrémité du salon.*) Mais puis-je savoir, au moins, sans indiscrétion ni jalousie, quel est le motif si important qui vous retient ici?

MADAME DORBEVAL. Une amie intime, une amie d'enfance, qui était en pays étranger, et qui, après trois ans d'absence, revient demain à Paris; voilà pourquoi je désirais me trouver ici à son arrivée.

DORBEVAL, *mettant ses gants*. C'est juste! Je ne dis plus rien, surtout si elle est jolie, parce que la sensibilité... l'amitié... nous connaissons cela, n'est-ce pas, Poligni? Eh bien! Hermance! est-ce qu'ils ne m'entendent pas. (*Il va près d'eux.*)

HERMANCE, *sortant de sa conversation avec Poligni*. Pardon! nous causions de beaux-arts, de peinture; et en me parlant du salon, Monsieur me l'avait fait oublier.

POLIGNI, *vivement*. Quoi! je serais assez heureux!..

DORBEVAL. Assez heureux!.. je te dis que tu l'es trop. Allons, donne-lui la main, et partons; moi, je suis le surveillant, le tuteur, c'est mon emploi! (*A madame Dorbeval.*) Adieu, chère amie, je vous laisse dans les expansions du sentiment. Je vais au salon, de là à la Bourse, m'occuper de mes intérêts et de ceux de Poligni, et j'aurai mené de front, dans ce jour, les affaires, les plaisirs, l'argent et l'amitié. (*Poligni, Hermance et Dorbeval sortent par la porte du fond; madame Dorbeval rentre à gauche dans son appartement.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.
(*Elles entrent du fond.*)

MADAME DORBEVAL. Je te revois enfin! embrassons-nous encore! Que c'est bien à toi d'être venue aussi vite!

MADAME DE BRIENNE. J'ai cru que je n'arriverais jamais, et cependant nous allions jour et nuit.

MADAME DORBEVAL. Tu dois être accablée de fatigue?

MADAME DE BRIENNE. Oui, il y a quelques jours, en Allemagne, je m'en plaignais un peu; mais depuis la frontière, je ne m'en aperçois plus : c'est si bon de revoir la France! Qu'elle m'a paru belle! et à mesure que nous approchions de Paris, comme mon cœur battait, et comme les postillons allaient lentement! Mais quand je me suis vue dans ces murs, quand j'ai reconnu mes rues, mes boulevards, mes physionomies parisiennes, je ne puis te dire ce que j'ai éprouvé. Ce bruit, ce tumulte de la capitale, cette foule qui se jetait sur mes pas, jusqu'aux embarras qui arrêtaient notre voiture, tout me semblait beau, admirable. J'étais si heureuse!

MADAME DORBEVAL. C'est moi qui le suis maintenant!

MADAME DE BRIENNE. Chère Élise! j'ai tant de choses à te dire, tu en as tant à me raconter! car je t'ai quittée demoiselle, et te voilà mariée! on trouve tant de changements quand on revient de Russie!.. Et moi donc, si tu savais... mais par où commencer? voilà le difficile!

MADAME DORBEVAL. Parlons de toi d'abord; car je ne sais rien; tu ne me disais pas où je pourrais t'écrire, et toi-même ne m'adressais jamais que quelques lignes sur ta santé.

MADAME DE BRIENNE. Que veux-tu? il n'aimait pas qu'on m'écrivît, encore moins que j'écrivisse... même à mes amies intimes.

MADAME DORBEVAL. J'entends : *il*, c'est ton mari.

MADAME DE BRIENNE. Et qui serait-ce donc? je savais même qu'en lui montrant mes lettres je lui faisais plaisir, et il les lisait toutes : voilà pourquoi ma correspondance ne contenait jamais que des nouvelles officielles.

MADAME DORBEVAL. Je comprends; mais c'est toujours fort mal.

MADAME DE BRIENNE. Non; n'ayant que mon amitié, il était naturel qu'il en fût jaloux; d'ailleurs mon devoir était de tout lui sacrifier, même mes plus chères affections; et ce devoir, je l'ai rempli jusqu'à ses derniers moments.

MADAME DORBEVAL. O ciel! tu serais veuve?

MADAME DE BRIENNE. Eh! mon Dieu! oui, depuis longtemps; je me suis trouvée seule, abandonnée, à quinze ou seize cents lieues d'ici, à l'autre extrémité de la Russie, dans un

pays inconnu, où nous avaient appelés les intérêts de M. de Brienne. Je croyais ne plus vous revoir.

MADAME DORBEVAL. Mais c'est qu'aussi personne n'avait pu comprendre un tel mariage! épouser un homme de soixante ans, sans fortune!

MADAME DE BRIENNE. Il en avait; c'est ce mariage qui la lui a fait perdre : voilà ce que le monde ne savait pas, voilà ce que le devoir le plus sacré m'empêchait même de t'apprendre. M. de Brienne était un ancien ami de ma famille; c'était par lui que mon père avait obtenu cette place de receveur général dont il était si fier; M. de Brienne m'avait vue naître, me portait la plus grande amitié, mais jamais il ne m'était venu à l'idée qu'il dût être mon mari. Bien loin de cela, tu le sais, un autre avenir, d'autres espérances souriaient à mon cœur. Tu te rappelles ces premiers sentiments, ces impressions que rien ne peut effacer; car alors tu me donnais des conseils, tu recevais mes confidences. On est si heureuse d'un amour qu'on peut avouer! il est si doux d'en parler! et cela nous arrivait quelquefois.

MADAME DORBEVAL. Oui, le matin, le soir, toute la journée! Et son nom, crois-tu que je l'aie oublié? ce pauvre Poligni!

MADAME DE BRIENNE, *lui mettant la main sur la bouche.* Tais-toi! il y a si longtemps que je n'ai osé le prononcer.

MADAME DORBEVAL. C'est un ami de mon mari, nous le voyons assez souvent; il est libre, et j'ai lieu de croire qu'il est toujours fidèle.

MADAME DE BRIENNE. Vraiment. Je ne te le demandais pas; car enfin je n'avais le droit de rien exiger; mais autrefois, élevés ensemble, nous aimant dès l'enfance, rien ne semblait s'opposer à notre union. C'était pour obtenir le consentement de ma famille qu'il venait d'embrasser l'état militaire, source alors de gloire et de fortune. « Tout ce que je vous demande, me dit-il en partant, c'est de m'attendre! Ou vous apprendrez ma mort, ou je reviendrai colonel. » Déjà, tu le sais, les journaux avaient retenti de son nom, sa conduite lui avait mérité l'estime de ses chefs. Encore quelques mois, et la paix le ramenait auprès de nous, lorsqu'un jour, mon père, que je croyais à l'abri de tous les événements, ou que du moins les fonds publics, dont il était dépositaire, devaient éloigner de toute spéculation hasardeuse, mon père se présente à mes yeux, pâle et tremblant. « Je suis perdu, me dit-il, je suis déshonoré! Ma honte est encore un secret; mais ce soir elle sera connue et je n'y survivrai pas. Ma fille, c'est toi seule que j'implore! M. de Brienne, mon ami, sacrifie sa fortune pour me sauver l'honneur; mais je ne puis accepter ce bienfait que de la main d'un gendre. Prononce sur mon sort. » Hélas! mon père était à mes genoux. Je ne vis que lui. Je consentis, car j'espérais mourir; et quelques jours après mon mariage, j'étais chez moi, j'étais seule... tu devines à qui je pensais... quand tout à coup je le vois paraître devant moi. Ses traits étaient altérés par la souffrance, et me montrant de la main les riches épaulettes dont il était décoré... « J'ai tenu mes promesses, me dit-il, je les ai tenues au prix de mon sang; mais vous, Madame, vous!... » Ah! je ne pus y tenir. Je confiai à son honneur le secret de mon père; je le suppliai de me pardonner et de me plaindre, et je me trouvai moins malheureuse quand il sut à quel point je l'étais. Il partit, en me jurant un amour éternel, et depuis je ne l'ai point revu.

MADAME DORBEVAL. Jamais? Vous deviez cependant de temps en temps vous rencontrer de loin dans le monde?

MADAME DE BRIENNE. Cela revenait au même : je n'osais pas le regarder. Quelquefois seulement nous recevions Olivier, un artiste, un jeune peintre qui devait à mon mari son éducation, ses talents; et M. de Brienne avait eu bien raison de le protéger. Olivier était si bon, si aimable! Il me parlait toujours de Poligni, son camarade de collége; je ne répondais pas, mais j'écoutais. Ce pauvre Olivier, depuis ce temps-là je l'ai pris en amitié. Résignée à mon sort, je tâchais d'être heureuse, du moins quand mon père me regardait, et il est mort en me bénissant. Mais quand je l'eus perdu, quand il fallut quitter la France, tous mes amis, tous mes souvenirs; ah! que je fus malheureuse! que j'ai souffert pendant ces trois années! me reprochant jusqu'aux tourments que j'éprouvais, je cherchais à les expier en redoublant de soins, de tendresse pour un vieil époux, que j'aurais voulu aimer autant qu'il m'adorait. Mais ce n'était pas ma faute; ce n'était pas possible; mon cœur était resté ici, près de vous. En quittant ma patrie, j'y avais laissé le bonheur, et en la revoyant j'ai tout retrouvé.

MADAME DORBEVAL. Chère Amélie! il n'a pas dépendu de moi que nous ne fussions plus tôt réunies; depuis quelque temps je sollicitais, mieux que cela, j'espérais obtenir pour M. de Brienne une place, une pension qui lui permît de revenir en France, et ce que je demandais pour lui, je le réclamerai pour sa veuve.

MADAME DE BRIENNE. Je te remercie, je n'ai besoin de rien.

MADAME DORBEVAL. Tu es donc bien riche? et tu ne me parlais pas de ta situation, de ta fortune, de tes espérances.

MADAME DE BRIENNE. Ma situation... la plus belle du monde! je suis libre et maîtresse de moi. Ma fortune... je n'ai rien, presque rien : ce qu'il faut pour vivre; c'est bien assez. Et quant à mes espérances... ai-je besoin de te les dire?

MADAME DORBEVAL, *souriant.* Non, je crois les deviner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANCE.

HERMANCE, *à madame Dorbeval.* Ah! ma cousine, que vous avez perdu en ne venant pas au salon! c'était charmant : des bonnets d'un genre tout nouveau! j'ai surtout remarqué des robes du matin, des négligés magnifiques. Vous savez bien madame Despériers, cette dame qui est comtesse et qui danse si mal...

MADAME DORBEVAL, *à madame de Brienne.* C'est une jeune parente, une pupille de mon mari. (*A Hermance.*) Ma chère Hermance, voici une intime amie, dont je vous ai souvent parlé, madame de Brienne.

HERMANCE, *saluant et la regardant.* Ah! mon Dieu! c'est étonnant!

MADAME DORBEVAL. Qu'as-tu donc?

HERMANCE. Je n'avais jamais vu madame, et pourtant je connais ses traits. Vraiment oui, tout à l'heure, au salon, ce tableau du Templier, cette figure de la belle Juive que tout le monde admirait... c'est frappant de ressemblance!

MADAME DE BRIENNE, *souriant.* C'est difficile à croire, car j'arrive de Russie, et on ne se ressemble pas de si loin.

MADAME DORBEVAL. Et de qui donc est ce tableau?

HERMANCE. D'Olivier, un jeune peintre.

MADAME DE BRIENNE. Olivier! notre ancien ami?

HERMANCE. Vous le connaissez?

MADAME DE BRIENNE. Oui, et c'est avec grand plaisir que j'apprends ses succès, car c'est un digne et estimable jeune homme.

HERMANCE. N'est-ce pas, Madame? Et puis il joue très-bien la comédie, car nous l'avons jouée ensemble, et il est si gai, si aimable! c'est un charmant artiste : du feu, de l'imagination! en l'entendant on croit lire un roman; et moi j'aime beaucoup les romans.

MADAME DE BRIENNE, *riant.* Vraiment!

HERMANCE. Pour la lecture, seulement, pour s'amuser; car au fond qu'est-ce que cela prouve? Aussi vous sentez bien qu'un peintre, on ne peut pas y penser, on ne peut pas

épouser cela; d'autant que mon tuteur a des vues sérieuses; car tout à l'heure au salon il m'a parlé d'un de ses amis, d'un agent de change : à la bonne heure au moins.

MADAME DORBEVAL. Tu le connais?

HERMANCE. Non; mais un agent de change, c'est tout dire; cela signifie une maison, un équipage, mille écus par mois pour sa toilette; il me tarde tant d'être mariée! ne fût-ce que pour porter des diamants et pour aller aux bals masqués. Mais je suis là à causer et ne pense pas à ma parure de ce soir; cependant nous avons du monde, et beaucoup, que mon cousin vient d'inviter.

MADAME DORBEVAL. Quelle contrariété! (*A madame de Brienne.*) J'espérais que nous serions seules; mais tant pis pour toi, tu resteras.

MADAME DE BRIENNE. Non, non : les voyageuses ont des priviléges, et je les réclame.

MADAME DORBEVAL, *à Hermance*. Et qui avons-nous? le sais-tu?

HERMANCE. D'abord M. Poligni, qui nous accompagnait au salon.

MADAME DE BRIENNE, *vivement*. Poligni! (*A madame Dorbeval.*) Si tu le veux absolument, il faut bien s'immoler pour ses amis.

MADAME DORBEVAL. Que tu es généreuse! (*A Hermance.*) Et puis encore?

HERMANCE. Je ne connais pas tout le monde; mais il y a ce joli cavalier qui, au dernier bal, ne vous a pas quittée de toute la soirée.

MADAME DORBEVAL. Moi!

HERMANCE. Oui, ce jeune homme que toutes les dames trouvent si aimable, et les messieurs aussi; le neveu du ministre.

MADAME DORBEVAL, *vivement*. M. de Nangis... il vient aujourd'hui?

HERMANCE. Non, non, je me trompe. Mon tuteur l'a invité, il a hésité, et puis il a fini par refuser.

MADAME DORBEVAL. Ah! il a refusé.

MADAME DE BRIENNE. Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL. Rien.

HERMANCE, *passant au milieu*. Adieu, ma cousine; adieu, Madame. Vous n'avez pas de temps à perdre, car la matinée s'avance et je vous préviens qu'on dîne toujours à sept heures très-précises. (*Elle rentre dans l'appartement de Dorbeval.*)

—

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

MADAME DE BRIENNE, *allant à madame Dorbeval qui est restée plongée dans ses réflexions*. Élise!

MADAME DORBEVAL, *revenant à elle et affectant un air gai*. Eh bien! tu me disais donc?

MADAME DE BRIENNE. Moi! je ne te disais rien; mais je m'inquiétais de l'émotion où je te vois.

MADAME DORBEVAL. De l'émotion! je n'en ai aucune, je t'assure; mais n'aurais-je pas quelque droit de me plaindre de l'esclavage continuel où je suis? N'avoir pas un moment à soi ou à ses amis! recevoir chaque jour des indifférents, des gens que l'on connaît à peine!

MADAME DE BRIENNE. C'est très-fâcheux; mais je ne sais pourquoi, j'ai idée que ceux qui te contrarient le plus ne sont pas ceux qui viennent : ce sont ceux qui...

MADAME DORBEVAL. Que dis-tu?

MADAME DE BRIENNE. Je désire me tromper; mais il me semblait que M. de Nangis... Allons, décidément il y a des noms malheureux, car voilà que tu rougis encore.

MADAME DORBEVAL. Je ne sais pourquoi; car en conscience je n'ai rien à t'apprendre. Ne t'ai-je pas dit que j'espérais pour ton mari une place? une pension; et M. de Nangis, proche parent du ministre, était par son crédit, par sa position à la cour, une protection à ménager; je n'avais pas d'autre idée, d'autres motifs, je te le jure. Mais bientôt M. de Nangis est devenu un protecteur si dévoué, que je n'ose plus rien lui demander. Craignant même que ses assiduités ne finissent par être remarquées, je l'ai prié, autant que possible, d'éviter ma présence; et tu vois quel pouvoir j'ai sur lui; tu vois quelle est sa soumission; aujourd'hui mon mari l'invite, et il s'empresse de refuser.

MADAME DE BRIENNE. Eh mais! serais-tu fâchée d'être obéie?

MADAME DORBEVAL. Moi! tu me connais bien mal! Qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas, peu m'importe; tout m'est indifférent. Condamnée à ne rien aimer, je subis mon arrêt, je me résigne à mon sort, à ce sort brillant que chacun envie. S'ils le connaissaient, il leur ferait pitié.

MADAME DE BRIENNE. Que me dis-tu?

MADAME DORBEVAL. Est-ce ma faute, cependant? jeune, sans expérience, je voyais tous mes parents enchantés, éblouis : Tu n'as rien, disaient-ils, et il est riche... immensément riche, épouse-le. Eh bien! ils doivent être satisfaits : je suis bien riche et bien malheureuse.

MADAME DE BRIENNE. Toi! grand Dieu!

MADAME DORBEVAL. Oui, je l'épousai sans l'aimer; du moins je n'en aimais pas d'autre; et, au premier coup d'œil, l'opulence ressemble tant au bonheur! mais l'espèce d'enivrement qu'elle nous procure est de si courte durée! on s'y habitue si vite! et quand on rentre en soi-même; quand, effrayé du vide et de la solitude qui nous entoure, on cherche un cœur qui puisse répondre au vôtre, et qu'on ne trouve que sécheresse et indifférence; et quand, chaque jour, ce cœur est froissé par le mépris, par l'orgueil, par le souvenir des bienfaits qu'on lui reproche; lorsqu'en un mot on le condamne à la reconnaissance pour l'avoir voué au malheur! ah! c'est acheter bien cher la fortune, et ses trésors ne paieront jamais les larmes qu'elle vous coûte.

MADAME DE BRIENNE. Pauvre Élise!

MADAME DORBEVAL. Et si, plus tard, vous rencontrez dans le monde un ami qui vous devine, qui vous plaigne, qui vous console, celui peut-être que, libre encore, vous auriez choisi, il faut le fuir, l'éviter; sa présence vous est interdite; penser à lui est un crime! Je ne dis pas cela pour moi; car, grâce au ciel, je ne pense à rien, je n'aime rien; mais enfin cela pourrait arriver!

MADAME DE BRIENNE. Oui... mais je l'espère pour toi, cela n'arrivera pas. Peut-être, après cela, es-tu injuste envers ton mari. Ton indifférence a pu causer la sienne : essaye d'être aimable, pour qu'il le devienne à son tour, et quand même il ne le serait pas...

MADAME DORBEVAL. Tais-toi! c'est lui.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DORBEVAL.

DORBEVAL, *entrant du fond en rêvant, et tenant un carnet à la main*. La spéculation est superbe; elle est sûre. Si nous avons quelques centimes de hausse... soixante-quinze, vingt-cinq .. cela nous fait... (*Il écrit sur son carnet.*)

MADAME DE BRIENNE, *bas, à madame Dorbeval*. Est-ce qu'il compose?

MADAME DORBEVAL, *de même*. Du tout, il revient de la Bourse.

DORBEVAL, *toujours à part et tenant son crayon*. Cette loi d'indemnité ouvre un vaste champ aux spéculations; et c'est



OLIVIER, *revient, s'approche d'elle, et après un moment de silence lui dit douloureusement* Vous l'aimez donc? — Acte 3, scène 1re.

justement dans ce moment que ce Lajaunais va nous embrouiller notre fin de mois! Si je pouvais arranger cette affaire-là avec celle de Poligni! Oui, il le faut : ce serait un coup de maître...

MADAME DE BRIENNE. Tâche donc qu'il nous aperçoive! Est-ce que les banquiers ne regardent personne?

MADAME DORBEVAL, *a son mari.* Monsieur.

DORBEVAL. Qu'est-ce encore? Vous voyez que je travaille.

MADAME DORBEVAL. Cette amie que je vous ai annoncée ce matin, et que je voulais vous présenter...

DORBEVAL, *saluant madame de Brienne.* Mille pardons, belle dame! Une amie de ma chère Élise, et mieux encore une femme charmante! Madame nous donne-t-elle quelques jours?

MADAME DORBEVAL. Oui, sans doute, elle a bien voulu accepter l'appartement que je lui offrais, et j'espère que madame de Brienne...

DORBEVAL, *vivement.* Madame de Brienne... Ah! mon Dieu!

MADAME DORBEVAL. Qu'est-ce donc?

DORBEVAL, *de même.* Cette amie d'enfance qui, depuis trois ans, était en pays étranger, en Russie, peut-être?

MADAME DE BRIENNE. Précisément.

DORBEVAL. Et son mari, M. de Brienne, un ancien militaire?

MADAME DE BRIENNE. Je l'ai perdu, Monsieur.

DORBEVAL. O ciel! vous êtes veuve! (*A part.*) Il ne manquait plus que cela!

MADAME DE BRIENNE. Je suis bien sensible, Monsieur, à l'intérêt que vous daignez prendre...

MADAME DORBEVAL. D'autant que nous aurons besoin de vos avis; car la mort de M. de Brienne la laisse dans une situation...

MADAME DE BRIENNE, *lui imposant silence.* Élise!

DORBEVAL, *avec froideur.* Oui, sans doute... nous verrons... nous en causerons... Moi, j'ai fort peu de protection; je n'aime pas à demander; je ne dis pas cependant que si l'occasion se présente... Voici une nouvelle loi, une loi d'indemnités qui, peut-être, vous concerne, ou, du moins, M. de Brienne; c'est à vous de voir cela..

MADAME DE BRIENNE. Non, Monsieur, mon mari était le dernier enfant d'une famille nombreuse: et comme il n'avait rien avant la révolution, comme il n'y a rien perdu, il n'a rien à réclamer.

DORBEVAL. Qu'importe? on réclame toujours; cela ne coûte rien de se plaindre, et quelquefois ça rapporte... Mais pardon, belle dame, je vous demanderai la permission de vous quitter : des affaires importantes... Il est si difficile d'être aimable quand on a des occupations.

MADAME DE BRIENNE. Et Monsieur, je le vois, est toujours si occupé! C'est nous qui vous laissons. (*Elles sortent par la porte à droite.*)

—

SCÈNE V.

DORBEVAL, *seul.* Voilà, par exemple, une visite dont nous nous serions bien passés! Je vous demande à quoi tiennent les grandes conceptions financières? Un plan magnifique que l'arrivée d'une femme peut faire manquer! Non, vraiment; Poligni est trop raisonnable : il ne peut pas hésiter; il ne le doit pas; car, au fait, cela lui est fort avantageux; et puis, ça m'est utile. Ce Lajaunais va manquer, j'en suis sûr. J'ai trop l'habitude du monde et des affaires pour en douter encore! Il vient d'acheter un attelage superbe, des diamants à sa femme; il annonce un grand bal... cette nuit, peut-être, il partira pour Bruxelles! On ne peut pas d'avance le faire arrêter; car tout le monde en est là; c'est détruire la confiance, c'est donner un mauvais exemple... D'un autre côté, je ne me soucie pas de perdre les cent mille écus qu'il me doit. Il faut donc en revenir à ma première idée, qui arrange tout, qui concilie tout, et qui assure à la fois mes capitaux et le bonheur d'un ami. (*Apercevant Poligni.*) Ah! le voilà!

—

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, *entrant du fond.*

DORBEVAL. Arrive donc; une affaire admirable que je viens d'apprendre tout à l'heure à la Bourse; mais quoique tu m'eusses donné ta procuration, je n'ai rien voulu faire sans te consulter.

POLIGNI. A quoi bon, puisque je m'en rapporte à toi?

DORBEVAL. Cela ne suffit pas; il faut que cela te convienne, et cela te conviendra, j'en suis sûr... Une occasion superbe, qui ne se représentera peut-être pas de longtemps; (*A demi-voix.*) un agent de change qui a fait de mauvaises affaires.

POLIGNI, *étonné.* Ah! ils en font donc quelquefois de mauvaises?

DORBEVAL. Oui! quand ils vont trop vite... ce qui est très-rare... (*A voix basse.*) C'est Lajaunais.

POLIGNI. Lajaunais!.. Mais il passe pour un des premiers, pour un des plus solides de Paris.

DORBEVAL. C'est vrai; mais moi, je connais sa situation, je suis son créancier; je lui ai prêté des fonds considérables qu'il lui est impossible de me rembourser, et comme je peux le forcer à vendre, nous aurons peut-être pour cinq ou six cent mille francs une charge qui, dans un autre moment, vaudrait près d'un million.

POLIGNI. Mais, comme tu le disais, c'est une circonstance admirable, une affaire excellente pour moi.

DORBEVAL. Mieux que cela, pour nous deux! car je ne te cache pas qu'en t'enrichissant je me rends service.

POLIGNI. Que dis-tu?

DORBEVAL. Cela me fait rentrer dans mes fonds, dans une somme de cent mille écus dont la liquidation est au moins incertaine, et que par ce moyen je retiendrai sur le prix de la charge; mais ce n'est là qu'une considération secondaire, qui ne doit influer en rien sur ta résolution.

POLIGNI. Si j'hésitais encore, cela seul me déterminerait; obliger un ami à qui je dois tant!

DORBEVAL. Non, mon cher, je te le répète, la reconnaissance n'est là qu'un accessoire; le principal, c'est que te voilà agent de change, que tu l'es presque pour rien et dans les circonstances les plus favorables; la nouvelle loi qui vient de passer va donner à la Bourse un essor, une activité inconnue; nous avons des projets auxquels nous t'associons.

POLIGNI. Il serait possible! Ah! je te devrai ma fortune! je vois tous mes rêves réalisés!

DORBEVAL. Es-tu fâché maintenant d'avoir écouté mes conseils, d'avoir renoncé à tes idées romanesques? en as-tu des regrets?

POLIGNI. Ah! ne me demande rien : je ne veux voir que mon bonheur!

DORBEVAL. Et surtout t'en rendre digne; et comme je vois que tu y es décidé, je ne crains pas de t'apprendre une nouvelle à laquelle tu ne t'attends pas; c'est qu'il paraît que madame de Brienne est de retour en France.

POLIGNI, *avec effroi.* Que dis-tu? (*Se reprenant.*) Non, mon ami, rassure-toi; tu te trompes, je l'espère..

DORBEVAL. Elle est à Paris d'aujourd'hui même; je viens de la voir, de lui parler.

POLIGNI. O ciel! est-il une situation pareille à la mienne! j'y étais résolu; j'avais fait mes réflexions, ou plutôt j'avais eu le bonheur de les oublier toutes : par quelle fatalité faut-il qu'elle revienne aujourd'hui pour me rendre mes remords, pour empoisonner ma joie, pour bouleverser toutes mes idées! Cette femme est née pour mon malheur!

DORBEVAL. Si au moins le mariage était déjà fait.

POLIGNI. Ce serait pire encore! mais du moins ce serait irrévocable.

DORBEVAL. Eh bien! alors que t'importe sa présence, puisque tu es décidé, puisque tu l'es depuis ce matin et fort heureusement pour toi, car si tu n'avais pas pris avant son retour un parti ferme et courageux, vois, mon cher, où tu en serais maintenant; vois dans quelle situation fausse tu te trouverais. Je viens d'apprendre tout à l'heure qu'elle était libre.

POLIGNI. Grand Dieu! que m'as-tu dit?

DORBEVAL. Oui, mon ami, elle a perdu son mari, qui ne lui a rien laissé que des dettes ou des affaires fort embrouillées; car elle m'a prié de demander, de solliciter pour elle. Et toi qui n'es guère plus riche...

POLIGNI. Madame de Brienne est sans fortune, et c'est dans un pareil moment que je pourrais l'abandonner!

DORBEVAL. Me préserve le ciel de te donner un tel conseil! c'est au contraire pour la protéger, pour l'aider de ton crédit que je veux que tu t'enrichisses, et dès que son bonheur est ton unique but, qu'importent les moyens? En attendant, je cours chez Lajaunais; j'ai ta procuration, et tout ce que je te demande, c'est de me laisser faire ta fortune, et de ne pas te ruiner toi-même. Tiens, voici madame de Brienne... elle vient de ce côté.

POLIGNI, *tremblant.* O mon Dieu!

DORBEVAL. Allons, du caractère! si tu hésites, c'est que tu ne l'aimes pas.

POLIGNI, *prenant sa résolution.* Oui... oui. Je suis comme toi qu'il le faut, et tu seras content de moi. (*Dorbeval sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VII.

POLIGNI, MADAME DE BRIENNE, *entrant par la porte de droite.*

POLIGNI, *à part.* Ah! je n'ose la regarder.

MADAME DE BRIENNE, *à la cantonade.* Ne t'occupe pas de moi; liberté entière! Je vais me retirer dans mon appartement. (*Se retournant et apercevant Poligni.*) Ah! qu'ai-je vu? c'est lui! (*Faisant quelques pas à sa rencontre.*) Poligni! (*Poligni la salue respectueusement et sans oser lui répondre.*) Quoi! vous n'êtes pas étonné de mon arrivée?

POLIGNI, *froidement.* Je venais de l'apprendre à l'instant, Madame, et croyez que, de tous vos amis, aucun n'a pris plus de part que moi à votre heureux retour.

MADAME DE BRIENNE. J'en suis persuadée; mais d'où vient votre émotion? d'où vient que vos yeux semblent éviter les miens? Ah! je le vois, vous ignorez encore... Poligni, cette réserve que l'honneur vous imposait, cette froideur, ce respect dont j'ai tant de fois gémi, et dont je vous remerciais, eh bien! maintenant... je ne sais comment vous l'apprendre; mais je suis près de vous, je vous regarde, je vous parle, non sans trouble, mais du moins sans remords... ah! ne m'entendez-vous pas?

POLIGNI, *à part.* Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE. Oui, mon sort, mon existence, tout est changé... mon cœur seul ne l'est pas.

POLIGNI. Quoi! vous m'aimez encore?

MADAME DE BRIENNE. Pas plus qu'autrefois; mais aujourd'hui du moins je puis vous le dire.

POLIGNI, *avec tendresse.* Amélie!.. (*A part.*) Et c'est dans un pareil moment que je pourrais. .

MADAME DE BRIENNE, *le regardant.* Mais! qu'avez-vous?

POLIGNI. Ah! vous ne pouvez le savoir; je ne puis, je n'ose vous apprendre ce qui se passe en moi, ni quelles idées viennent troubler mon bonheur... non que je sois sans reproches... mais vous-même, Madame...

MADAME DE BRIENNE. En auriez-vous à m'adresser?

POLIGNI, *vivement.* Oui... oui, sans doute!

MADAME DE BRIENNE. Tant mieux! il me sera si aisé de me justifier, de vous rendre le calme, le bonheur. Parlez vite, dépêchez-vous de m'accuser, car il doit vous tarder de m'absoudre. Eh bien! mon ami... eh bien! mon juge, voyons; qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable?

POLIGNI. Vous me le demandez... quand, depuis trois ans séparés l'un de l'autre, pas une lettre n'est venue me consoler ni ranimer mon courage! Ah! qui sait si un mot de vous, si la vue seule de votre écriture n'eût pas dissipé, n'eût pas chassé loin de moi ces idées qui font aujourd'hui mon malheur.

MADAME DE BRIENNE. Poligni, j'étais mariée; vous écrire eût été manquer à mes devoirs. Cette conduite que vous blâmez aujourd'hui, vous m'en remercierez un jour, en m'estimant davantage. (*En riant.*) D'ailleurs, êtes-vous de ces gens défiants et soupçonneux à qui il faut toujours des écrits? Que vous aurait appris cette lettre? que je vous aimais... Eh bien! Monsieur, je vous le dis : ma parole vaut bien ma signature.

POLIGNI *fait un geste pour se jeter à ses pieds ; il s'arrête, et reprend froidement.* Maintenant, oui, sans doute ; mais convenez qu'alors d'autres soins, d'autres hommages...

MADAME DE BRIENNE, *le regardant en souriant.* Eh mais! voilà un défaut que je ne vous connaissais pas! Seriez-vous jaloux, par hasard?

POLIGNI. Moi!

MADAME DE BRIENNE. Ah! ne vous en défendez pas; j'aime tous vos défauts pour que vous aimiez les miens. Mais calmez-vous : pendant ces trois années, je vous le jure, pas la moindre coquetterie, pas une seule déclaration. C'est comme je vous le dis! cela même m'effrayait... pour vous, et je craignais... Dans ce moment seulement vos yeux me rassurent un peu, et puisque vous vous taisez, puisque vous ne m'accusez plus, c'est à moi de le faire, c'est à moi de vous apprendre tous mes torts. Oui, Monsieur, lorsque tout devait nous séparer, le temps, la distance, et plus encore, le devoir... eh bien! je ne vous ai pas quitté d'un moment : partout mes souvenirs vous suivaient. Ces lettres mêmes que vous réclamiez, je ne suis pas bien sûre de ne pas les avoir écrites... (*Vivement.*) mais vous ne les verrez jamais! Et quand il était question de ma patrie, quand mon mari lui-même me parlait de la France, c'était à vous que je pensais. N'était-ce pas bien mal? n'était-ce pas horrible? Voilà, Monsieur, voilà des torts véritables, et ceux-là cependant vous ne me les reprochez pas!

POLIGNI. Ah! je n'en ai plus la force, je n'en ai plus le courage! C'est à moi maintenant à me justifier à vos yeux. Oui, je vous aime, et plus que jamais.

MADAME DE BRIENNE. A la bonne heure au moins! Pas un mot de plus... celui-là suffit; tout est pardonné...

POLIGNI. Ah! tant de vertus, tant d'amour, méritaient un meilleur sort, et si vous saviez celui que je veux vous offrir! Il est si peu digne de vous! Voilà la cause de mes tourments, voilà ce qui me rend le plus malheureux des hommes.

MADAME DE BRIENNE, *souriant.* Il serait possible! Un autre défaut encore : vous avez de l'ambition.

POLIGNI. Oui, j'avais celle de vous rendre heureuse; il est si doux d'enrichir ce qu'on aime! Mais vous voir éclipsée par des femmes orgueilleuses, qui sont si loin de vous, et qui ne vous valent pas! c'est là ce qui me froisse et m'humilie. Mon bonheur eût été de prévenir tous vos vœux, de voler au-devant de vos moindres désirs; au lieu de cela, lorsque je verrai vos yeux attachés sur quelques brillantes parures, je serai donc obligé de vous dire : Ne les regardez pas; je ne puis vous les donner.

MADAME DE BRIENNE. Eh bien! mon ami, je ne les regarderai pas; je ne regarderai que vous. Ces parures dont vous me parlez, certainement je les aimerais assez, c'est si naturel! quelle est la femme qui n'y tient pas un peu? Moi, j'y tiendrais pour vous plaire, et si je vous plais sans cela, qu'aurais-je à regretter? Quand nous verrons passer des femmes élégantes dans un riche équipage, je serai modestement à pied, il est vrai, mais je serai près de vous, je m'appuierai sur votre bras; et si elles pouvaient lire dans mon cœur, ce seraient elles peut-être qui me porteraient envie.

POLIGNI. Chère Amélie!

MADAME DE BRIENNE. Quand on s'aime, les privations coûtent si peu! elles deviennent des plaisirs; et si vous n'avez pas d'autres tourments, j'espère vous prouver que votre chagrin n'a pas le sens commun. M. de Brienne m'a bien laissé par testament tout ce qu'il pouvait posséder; mais la succession réglée, il ne reste rien que ma dot; trois ou quatre mille livres de rentes en fonds de terre, voilà ma fortune. Et la vôtre?

POLIGNI. Hélas! à peu près sept ou huit mille francs sur l'État.

MADAME DE BRIENNE. Vraiment! nous aurons douze mille francs de rentes! mais nous sommes millionnaires ou peu s'en faut.

POLIGNI. Vous trouvez; c'est bien peu cependant.

MADAME DE BRIENNE. Et que vous faut-il de plus? que nous manquera-t-il? A Paris, nous serions peut-être un peu ignorés; et vous avez de l'ambition, vous tenez à paraître; mais en province nous serons riches, nous serons considérés, nous serons même les premiers de l'endroit : cela dépendra de celui que nous choisirons.

POLIGNI. Quoi! vous voudriez...

MADAME DE BRIENNE. Oui, Monsieur; quoi qu'en ait dit un auteur fort spirituel, il existe encore dans les petites villes des sociétés très-aimables, des gens instruits, des gens de mérite; il y a de l'esprit en province; maintenant il y en a partout, et là comme ailleurs on trouve le bonheur quand on le porte avec soi. Il nous y suivra; car l'unique soin de

ma vie sera d'embellir la vôtre, d'éloigner de vous les chagrins. J'ai été bonne avec un vieux mari que je n'aimais pas, jugez donc avec vous! combien votre bonheur me sera facile! je n'y aurai pas de mérite. Ainsi, Monsieur, un intérieur agréable, de bons amis, une bonne femme qui vous aime, voilà ce qu'on n'a pas souvent avec cent mille francs de rentes, et voilà ce que vous aurez! Êtes-vous pauvre maintenant?

POLIGNI. Non, je suis le plus riche et le plus heureux des hommes. Vous l'emportez, vous triomphez de toutes mes résolutions; avec vous, la pauvreté, le malheur ne peuvent exister!

MADAME DE BRIENNE. C'est ce que je me dis toujours quand je pense à vous: et puis enfin, nous ne devons rien, et quand on ne doit rien...

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS; *il entre du fond.*

DUBOIS, *remettant une lettre à Poligni.* De la part de monsieur Dorbeval.

POLIGNI. Qu'est-ce donc? (*A madame de Brienne.*) Vous permettez? (*Lisant.*) « J'espère que ma lettre te trouvera « encore chez moi. Victoire! mon ami, la charge est achetée « en ton nom, et presque pour rien! » O ciel!.. (*Continuant.*) « Nous avons terminé et signé à six cent mille francs.» Six cent mille francs!..

MADAME DE BRIENNE. Qu'avez-vous?

POLIGNI. Rien, je vous jure!

MADAME DE BRIENNE. Que vous apprend cette lettre?

POLIGNI. Ce n'est pas moi qu'elle concerne, mais un ami qui est dans la peine, dans l'embarras... et je voulais...

MADAME DE BRIENNE. Il faut y courir!

POLIGNI. Mais vous quitter aussi vite!..

MADAME DE BRIENNE. Tantôt nous nous reverrons; car, ainsi que vous, je dîne ici, et je vais tâcher de vous paraître jolie. Oui, Monsieur, je renonce à être coquette avec tout le monde, mais non pas avec vous! (*Elle sort par la première porte à gauche.*)

—

SCÈNE IX.

POLIGNI, *seul.* Six cent mille francs! une dette aussi énorme, que ne paierait pas le travail de ma vie entière! et ne pouvoir m'acquitter qu'en renonçant à Amélie! Jamais! à quelque prix que ce soit, je veux rompre ce marché; allons trouver Dorbeval.

—

SCÈNE X.

POLIGNI, OLIVIER, *venant du fond.*

OLIVIER, *s'arrêtant.* Où vas-tu donc? laisse-moi te faire mon compliment.

POLIGNI. A moi?

OLIVIER. Oui; je quitte à l'instant Dorbeval.

POLIGNI. Où est-il? où l'as-tu laissé?

OLIVIER. Dans son cabriolet. Il est maintenant bien loin, et ne reviendra pas avant deux ou trois heures.

POLIGNI. O ciel! attendre jusque-là!

OLIVIER. Peut-être davantage. Il court chez tous les banquiers de Paris pour une opération de trois pour cent où je n'ai rien compris, et dans laquelle il veut te mettre pour commencer ta fortune; car il m'a tout raconté; je sais ta nouvelle dignité, et je suis tout fier de pouvoir tutoyer un agent de change. Mais c'est un autre sujet qui m'amène, un motif bien plus important.

POLIGNI. Qu'est-ce donc? comme tu es ému!

OLIVIER. Est-il vrai, comme me l'a assuré M. Dorbeval, que madame de Brienne soit de retour à Paris, et qu'elle soit ici, dans cet hôtel?

POLIGNI. Oui, sans doute.

OLIVIER. J'osais à peine y croire. Elle est libre?

POLIGNI. Certainement.

OLIVIER. Ah! mon ami, je suis le plus heureux des hommes!

POLIGNI. O ciel! tu l'aimerais!

OLIVIER. Depuis cinq ans je ne fais pas autre chose.

POLIGNI. Et tu ne m'en avais rien dit.

OLIVIER. Ni à elle non plus; j'aurais voulu me le cacher à moi-même... La femme de mon bienfaiteur, de celui à qui je devais tout!.. Mais aujourd'hui elle est libre, je peux parler; malheureusement je n'ose pas, je n'oserai jamais si tu ne m'aides un peu.

POLIGNI. Moi?

OLIVIER. Oui; j'avais compté sur toi. Je sais que vous avez été élevés ensemble, que tu as son estime, sa confiance; et si tu veux parler pour moi... Mon ami, je t'en prie, rends-moi ce service.

POLIGNI, *à part.* Il ne me manquait plus que ce malheur-là!.. Et Dorbeval qui ne revient pas, qui me fait mourir... Mais pourquoi l'attendre?.. Si j'allais moi-même chez ce Lajaunais? Oui, c'est avec lui que j'ai traité, c'est avec lui que je peux rompre.

OLIVIER. Eh bien! tu te consultes, tu ne me réponds pas.

POLIGNI. Eh morbleu! pourquoi ne parles-tu pas toi-même? qui t'en empêche? ce n'est pas moi... Mais, pardon, tu as tes affaires, j'ai les miennes, et je n'ai pas de temps à perdre. Adieu. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XI.

OLIVIER, *seul.* Comment! depuis qu'il a fait fortune, il n'a pas le temps d'être mon ami! Voyez un peu comme les dignités changent les hommes! Allons, allons, quoi qu'il m'en coûte, je ferai désormais mes affaires moi-même. (*Il sort par la seconde porte à gauche du spectateur, appartement de Dorbeval.*)

—

ACTE TROISIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE BRIENNE, *sortant de l'appartement à gauche, puis* OLIVIER, *entrant par la porte du fond.*

MADAME DE BRIENNE, *tenant à la main une carte de visite.* Serait-il déjà parti? Comment, Olivier, c'est vous qui me faites une visite de cérémonie, une visite par carte?

OLIVIER. Pardon, Madame, je savais bien que vous y étiez, car je sors de chez madame Dorbeval, qui a eu la bonté de m'engager à dîner. Mais de crainte de vous déranger, j'aimais mieux attendre à ce soir.

MADAME DE BRIENNE. Un ami est-il jamais importun?

OLIVIER. Non, sans doute. Mais vous donner à peine le temps d'arriver, se présenter ainsi à l'improviste...

MADAME DE BRIENNE. Nullement, je vous attendais. (*Sou-*

riant, et d'un air de reproche.) Je trouve même que vous venez bien tard.

OLIVIER. A ce mot seul je vous reconnais, vous êtes toujours la même. Non, non, je me trompe, vous êtes bien mieux encore, et je sens renaître ma confiance: car vous ne vous douteriez pas qu'en venant ici le cœur me battait, et qu'arrivé à votre porte, je désirais presque que vous fussiez sortie.

MADAME DE BRIENNE, *vivement*. Et pourquoi?

OLIVIER. La crainte que vous ne fussiez changée pour nous... trois années d'absence, c'est terrible! et puis (*Hésitant.*) ma visite n'était pas tout à fait désintéressée, j'avais quelque chose à vous demander.

MADAME DE BRIENNE. Je pourrais vous être utile! ah! combien je vous remercie! je ne croyais pas qu'un pareil plaisir me fût réservé; car j'ai entendu parler de vos succès.

OLIVIER. Il serait vrai!..

MADAME DE BRIENNE. En arrivant ici, votre nom est le premier qui ait frappé mon oreille; et jugez de mon bonheur, moi, une étrangère! j'étais toute fière de connaître un homme célèbre, je me suis hâtée de le dire, car votre gloire appartient à vos amis, et il est naturel qu'ils s'en vantent.

OLIVIER. Ah! s'il est vrai que j'aie quelques talents, si quelques succès ont couronné mes efforts, vous savez à qui je les dois. Orphelin et sans ressources, je serais mort de misère et de faim, ou, traînant une pénible existence, je serais maintenant un artisan, un soldat ignoré, si M. de Brienne n'avait daigné me recueillir et me protéger. Ah! que n'a-t-il pu jouir de ses bienfaits! que n'a-t-il été témoin de mes premiers triomphes! Vous veniez de quitter notre patrie, et je me rappelle encore ce jour solennel, cet asile des arts, où siégeaient tous les talents dont s'honore la France, où la récompense du mérite est décernée par le mérite lui-même. Hélas! dans cette nombreuse et brillante assemblée, je cherchais M. de Brienne, je vous cherchais, Madame, et quand mon nom fut proclamé, quand ce prix de peinture, ce premier prix me fut accordé, nul regard ne cherchait les miens pour me féliciter; nulle sœur, nulle amie n'était là pour partager mon triomphe ou comprendre mon bonheur. Comme étranger, comme abandonné au milieu de la foule, je rentrai chez moi la mort dans l'âme, et triste de ma joie solitaire, je cachai en pleurant cette couronne que je venais d'obtenir, et que je réservais à mon bienfaiteur. Ah! je ne croyais pas alors devoir la déposer sur sa tombe. Mais pardon de renouveler vos douleurs, de vous rappeler de pareils souvenirs!

MADAME DE BRIENNE. Ah! ne le craignez pas; mon cœur se les retrace souvent. Mais en me parlant de M. de Brienne et des services qu'il vous rendit, je vous reprocherai d'oublier celui que vous attendiez de moi.

OLIVIER. Oui! Madame, oui, vous avez raison; mais c'est qu'au moment de vous en parler, cela devient plus difficile que jamais, et j'aimerais mieux remettre cette conversation à un autre instant.

MADAME DE BRIENNE. Comme vous voudrez, si rien ne presse.

OLIVIER. Au contraire, Madame, c'est très-pressé; car le sujet dont je voulais vous entretenir, à coup sûr, bien d'autres vous en parleront, et d'être le premier en date, c'est toujours un titre... pour moi, surtout, qui n'en ai pas d'autre.

MADAME DE BRIENNE. Mon ami, je ne vous comprends pas.

OLIVIER. Je le crois bien, car je ne suis pas bien sûr de me comprendre moi-même. Aussi, promettez-moi de l'indulgence.

MADAME DE BRIENNE. Eh! mon Dieu! vous tremblez!

OLIVIER. C'est vrai; et si je m'en souviens bien, tel fut le premier effet que produisit sur moi votre présence. Vous rappelez-vous ce jour où, quelque temps après son mariage, M. de Brienne nous présenta à sa jeune compagne. Jusque-là, étranger au monde et à ses usages, j'avais fui la société des femmes; mon caractère âpre et sauvage ne pouvait s'accommoder de ces soins empressés et futiles que je croyais indispensables pour leur plaire, et d'avance votre aspect m'effrayait. Quel fut mon étonnement de trouver en vous la simplicité unie à la franchise, ce charme inconnu qui inspire et promet l'amitié! Aussi, quand vous réclamiez pour vous celle que je portais à M. de Brienne, vous la possédiez déjà ainsi que lui. Ah! bien mieux encore! Ses vertus commandaient ma confiance; votre vue seule attirait la mienne. Mes idées, mes projets, je les lui disais parfois : à vous, jamais; vous les saviez avant moi, vous les aviez devinés. Je pouvais causer avec lui, je pensais avec vous. Et si vous vous rappelez quelles sombres idées flétrissaient alors mon âme! honteux de ma misère et de ma naissance, je croyais que le monde devait à jamais me repousser de son sein; c'est vous qui m'avez rendu le courage et la fierté; c'est vous qui m'avez dit : « Tous les chemins aujourd'hui « sont ouverts aux talents; l'estime publique qui les ho- « nore, qui les ennoblit, regarde où ils sont arrivés, et ne « s'informe pas d'où ils sont partis. » Vous m'avez montré alors l'honneur, la fortune, la gloire qui m'attendaient. Ah! si vous saviez en vous écoutant quelle noble ardeur embrasait mon âme, quel feu divin circulait dans tout mon être! Impatient de l'avenir, ces succès, ces honneurs, ces palmes que vous promettiez, je les rêvais d'avance, non pour un monde qui m'était indifférent, mais pour les apporter à vos pieds, pour les offrir à celle que j'adorais!

MADAME DE BRIENNE. O ciel!

OLIVIER. Oui, voilà mon secret, voilà ma vie.

MADAME DE BRIENNE. Olivier!..

OLIVIER. Ah! ne me répondez pas encore, ne me condamnez pas au silence, laissez-moi un instant de bonheur; laissez-moi vous parler d'un amour que votre vue seule a fait naître. Depuis ce jour fatal, dévorant mes chagrins, vous savez si la femme de mon bienfaiteur me fut sacrée! Commandant à ma bouche, à mes regards, l'instant où vous auriez soupçonné mon amour aurait été le dernier de ma vie; mais quels tourments, quel supplice continuel! quelle contrainte affreuse! A votre départ au moins je fus libre..... d'être malheureux! Je pouvais sans crainte m'occuper de vous; vous étiez sans cesse présente à mes yeux, et dans ce jour encore, je vous dois le plus doux des triomphes. A mon dernier ouvrage, je rêvais une beauté noble et touchante, une grâce enchanteresse, idéale; je croyais créer, je copiais! Vos traits venaient d'eux-mêmes se placer sous mes pinceaux, et tout à l'heure au salon, j'ai vu la foule arrêtée devant mon tableau. Quelle tête admirable! disaient-ils, que c'est beau! que c'est sublime!.. Et moi, je disais : Ah! que c'est ressemblant!.. De riches étrangers m'entouraient, m'en offraient des trésors : leur vendre mon tableau, mon bien, mon bonheur! Dussent-ils le couvrir d'or, jamais! Mais du moins mes rêves sont réalisés; ce peu de gloire et d'honneur que je désirais, je l'ai obtenu, et je viens vous l'offrir. (*Avec passion.*) Mon guide, mon appui, mon ange tutélaire, seul arbitre de ma vie, prononcez maintenant!

MADAME DE BRIENNE. Olivier! ce n'est pas avec un cœur tel que le vôtre que je puis feindre plus longtemps. Je vous dois ma confiance, toute mon amitié, et je vous crois même assez généreux pour me pardonner le chagrin que je vais vous faire.

OLIVIER. O ciel!

MADAME DE BRIENNE. Ah! j'en souffre autant que vous, car je vous plains, mon ami, je vous aime autant qu'une amie peut aimer; ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner davantage!

OLIVIER. Que dites-vous?

MADAME DE BRIENNE. Que ce cœur qui vous estime et vous admire... d'aujourd'hui, je vous le jure, serait à vous si déjà il n'appartenait à un autre.

OLIVIER. Que viens-je d'entendre? un rival? et quel est-il? quel est son nom? qu'a-t-il fait pour mériter un si grand bonheur?

MADAME DE BRIENNE. Au nom du ciel! calmez-vous.

OLIVIER. Qu'il en soit plus digne que moi, je le veux! mais ce bien qu'il m'enlève, il ne l'achètera du moins qu'au prix de son sang ou du mien!

MADAME DE BRIENNE. Qu'allez-vous faire? c'est le compagnon, l'ami de votre enfance... C'est Poligni.

OLIVIER. Grand Dieu! mon malheur me vient donc de tous ceux que j'aime! Vous m'avez porté le coup de la mort, mais vous n'entendrez de moi ni plaintes, ni reproches. Adieu, Madame.

MADAME DE BRIENNE. Olivier, vous me quittez?

OLIVIER, *revient, s'approche d'elle, et après un moment de silence, lui dit douloureusement.* Vous l'aimez donc?

MADAME DE BRIENNE. Hélas oui!

OLIVIER. Et beaucoup?

MADAME DE BRIENNE. Plus que je ne peux dire; mais je l'aimais avant de vous connaître. Comme vous nous fûmes bien à plaindre, comme vous nous avons souffert. Vous saurez tout; je ne veux plus avoir de secret pour vous. Mais, mon ami, mon meilleur ami, dites que vous ne m'en voulez pas, ou je serai bien malheureuse!

OLIVIER. Vous, malheureuse! jamais! Moi, c'est différent: c'est mon sort; grâce à vous, je suis habitué à souffrir. J'y suis fait; cela ne me coûtera rien.

MADAME DE BRIENNE. Ne vous verrai-je donc plus?

OLIVIER. Qu'avez-vous besoin de moi? vous êtes heureuse. Mais si jamais les chagrins pouvaient vous atteindre, alors je reviendrai. Jusque-là adieu! (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE II.

MADAME DE BRIENNE, *seule.* Ah! que je le plains! car celui-ci aimait réellement.

—

SCÈNE III.

MADAME DE BRIENNE, MADAME DORBEVAL, *arrivant vivement du grand salon.*

MADAME DE BRIENNE. Eh mais! c'est Élise!

MADAME DORBEVAL, *fort agitée.* Ah! te voilà! je te cherchais... Viens à mon aide, viens à mon secours!

MADAME DE BRIENNE. Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL. J'ai besoin de ton appui, de tes conseils, ou c'est fait de moi. Tout à l'heure Cécile, ma femme de chambre vient de me donner cette lettre.

MADAME DE BRIENNE. Et de qui?

MADAME DORBEVAL. Ne le devines-tu pas, au trouble où je suis?

MADAME DE BRIENNE. De M. de Nangis?

MADAME DORBEVAL. Oui, il est au désespoir, il veut mourir.

MADAME DE BRIENNE. Calme-toi. Il me semble qu'il te doit être indifférent?

MADAME DORBEVAL. Et s'il ne l'était pas?

MADAME DE BRIENNE. Que dis-tu, malheureuse?

MADAME DORBEVAL. Ah! ne me trahis pas! (*A voix basse et regardant autour d'elle.*) Eh bien! oui; j'ai voulu le fuir, je l'ai banni de ma présence; je peux tout supporter, hormis sa douleur et son désespoir. Tiens, lis toi-même.

MADAME DE BRIENNE, *prenant la lettre et lisant.* « La plus aimée, la plus adorée des femmes. » (*S'interrompant.*) Ah! je n'ai pas besoin d'achever; je comprends tes tourments; car je les ai éprouvés.

MADAME DORBEVAL. Ah! que tu devais souffrir!

MADAME DE BRIENNE, *lui prenant la main, et la regardant un instant en silence.* Oui, tu es bien malheureuse, je le vois; mais tu le serais bien plus encore, si tu étais coupable. Le malheur réel, c'est l'oubli de ses devoirs... Me préserve le ciel de m'ériger ici en moraliste, moi, ton amie, moi, qui suis femme et faible comme toi; d'autres s'armeront des maximes les plus sévères; je te parle, moi, de ton intérêt, de ton repos, de ton bonheur.

MADAME DORBEVAL. Mais ce sacrifice que tu me demandes, ce n'est pas moi seule qui dois en souffrir. Lis seulement les dernières lignes, elles te concernent.

MADAME DE BRIENNE. Oui, ici, au bas de la quatrième page. (*Lisant.*) « J'apprends l'arrivée de madame de Brienne, « de cette amie qui vous est si chère; je sais dans ce mo- « ment les moyens de lui être utile; mais pour cela il faut « que je vous parle à vous seule. Il y va de son sort, de sa « fortune. »

MADAME DORBEVAL. Eh bien?

MADAME DE BRIENNE, *souriant.* Si j'avais pu hésiter, voilà qui me déciderait sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL. Que dis-tu?

MADAME DE BRIENNE. Écoute-moi, Élise; je connais M. de Nangis.

MADAME DORBEVAL. Toi?

MADAME DE BRIENNE. Fort peu, il est vrai. Lors de la dernière ambassade, il vint à Saint-Pétersbourg, et je le rencontrai souvent dans le monde, où il obtenait des succès nombreux; car on le dit fort aimable, fort séduisant, et surtout n'aimant jamais qu'avec passion.

MADAME DORBEVAL. M. de Nangis!

MADAME DE BRIENNE. C'est son système, et le meilleur pour réussir. Cet amant que vous apercevez à peine dans le monde n'a que le temps d'être aimable et de séduire; il ne se montre jamais que sous son beau côté; tandis que les maris que nous voyons toute la journée se montrent franchement tels qu'ils sont, distraits, ennuyés, de mauvaise humeur; ils ne dissimulent rien. Juge alors ce qu'ils gagnent à la comparaison! mais ces rivaux qu'on leur préfère, ces rivaux si passionnés, n'ont pas plutôt usurpé les droits du mari, qu'ils en prennent les manières; tant qu'on refuse de les écouter, ils sont furieux, désespérés, (*Montrant la lettre qu'elle tient.*) ils écrivent quatre pages, ils sont prêts à mourir! Ils meurent, ma chère! Plus tard, calmes, tranquilles, ils ne savent plus écrire, et se portent à merveille. Tous les hommes en sont là, et M. de Nangis sera comme eux.

MADAME DORBEVAL. Tu pourrais supposer...

MADAME DE BRIENNE. Je veux croire qu'il est de bonne foi; mais en t'aimant, il ne songe qu'à lui et aux intérêts de son amour; peu lui importe ton intérêt ou ta réputation. Cette lettre qu'il t'envoie ainsi ne pouvait-elle pas t'exposer?

MADAME DORBEVAL. Non: point d'adresse ni de signature.

MADAME DE BRIENNE. Mais Cécile, à qui il s'est confié, possède son secret, peut-être le tien; un pas de plus, et tu es compromise aux yeux du monde, tu exposes un bien qui ne t'appartient pas: tu as des enfants, une fille, et ta réputation est la dot de ta fille.

MADAME DORBEVAL. Grand Dieu! (*Froidement et revenant à elle.*) Que me demandes-tu? que veux-tu que je fasse?

MADAME DE BRIENNE. Que tu n'accordes point ce rendez-vous; que tu renonces à M. de Nangis. Voilà ce qu'il faut lui écrire.

MADAME DORBEVAL. O ciel! une pareille réponse! (*Dans ce moment entre Dorbeval par la porte du fond.*)

MADAME DE BRIENNE. Ici même et à l'instant. Tiens, voici sa lettre.

MADAME DORBEVAL. Tu le veux; mais comment faire? mais que lui dire? Ah! que j'aurais besoin de conseils!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DORBEVAL.

DORBEVAL, *entrant vivement.* Un conseil, Madame, me voilà! je suis à vos ordres!

MADAME DORBEVAL. Dieu! mon mari!

DORBEVAL. Eh mais! qu'avez-vous donc toutes deux? et d'où vient cet effroi? cette lettre en serait-elle cause? (*Il prend la lettre que sa femme tient encore à la main.*)

MADAME DORBEVAL, *doucement.* Monsieur, de grâce!

DORBEVAL. Non pas! c'est dans les affaires importantes que vous devez me consulter.

MADAME DORBEVAL, *à part.* Oh! mon Dieu! elle avait raison : le châtiment ne s'est pas fait attendre!

DORBEVAL, *qui a déployé la lettre.* Voyons un peu... (*Lisant.*) « La plus aimée, la plus adorée des femmes... »

MADAME DORBEVAL. Monsieur, n'achevez pas!

DORBEVAL. Et pourquoi donc, Madame? (*Lisant.*) « Depuis « trop longtemps je suis séparé de vous! je ne puis vivre « ainsi... »

MADAME DE BRIENNE, *s'élançant vers lui.* Arrêtez, et n'allez pas plus loin, Monsieur : ce billet est pour moi.

MADAME DORBEVAL. O ciel!

MADAME DE BRIENNE. Vous avez mon secret, (*Montrant madame Dorbeval.*) un secret que l'amitié seule devait connaître, mais je vous crois trop galant homme...

DORBEVAL, *repliant la lettre et la lui rendant.* Pardon, pardon, Madame.

MADAME DE BRIENNE, *hésitant.* Cette lettre est de quelqu'un qui m'est fort indifférent, et à qui, certainement, je n'accorde aucune préférence.

DORBEVAL. Je n'en doute pas.

MADAME DE BRIENNE. Je ne pouvais l'empêcher de m'écrire; mais je puis au moins me dispenser de lui répondre; et quand vous êtes entré, je priais votre femme, qui est mon amie, qui possède tous mes secrets, je la priais de vouloir bien se charger de ce soin. (*Passant près de madame Dorbeval.*) Oui, chère Élise, je t'en supplie : rends-moi ce service, ôte-lui tout espoir; tu vois déjà les craintes, les inquiétudes que je prévoyais. On peut se trouver compromise...

DORBEVAL, *d'un ton de reproche.* Ah! Madame!

MADAME DE BRIENNE. Pas aujourd'hui, mais une autre fois, peut-être, je pourrais ne pas si bien rencontrer ou n'être pas aussi heureuse. (*A madame Dorbeval.*) Qu'il n'en soit plus question! Je compte sur toi. (*Lui serrant la main.*) Je te recommande le repos et le bonheur d'une amie. (*Elle salue Dorbeval et sort par la porte à droite.*)

SCÈNE V.

DORBEVAL, MADAME DORBEVAL.

DORBEVAL, *riant.* L'aventure est impayable, je n'en reviens pas; ni toi non plus, car tu es encore toute surprise. Mais, maintenant que nous sommes seuls, dis-moi donc la fin de la lettre.

MADAME DORBEVAL, *vivement.* Y pensez-vous?

DORBEVAL. Puisque je suis du secret, il n'y a pas de danger; c'est pour voir seulement si j'ai rencontré juste; rien qu'à l'écriture j'ai cru deviner...

MADAME DORBEVAL, *avec trouble.* Quoi donc?

DORBEVAL. Ce n'était pas bien difficile : un instant auparavant je venais de recevoir un petit mot de M. de Nangis...

MADAME DORBEVAL. O ciel!

DORBEVAL. Qui, désolé de ne pas dîner avec nous, m'annonçait qu'il viendrait passer la soirée. Et moi qui lui savais gré de son empressement! moi qui croyais qu'il venait pour moi! Comme quelquefois nous sommes dupes! et cette madame de Brienne, une femme aussi exemplaire, aussi prude!

MADAME DORBEVAL. Monsieur, je la défendrai; apprenez que c'est la vertu même.

DORBEVAL. Je le veux bien; mais une vertu qui reçoit de pareilles lettres est une vertu qui déjà prête beaucoup aux commentaires; car enfin, chère amie, je l'ai lu : « La plus aimée, la plus adorée des femmes!.. » et ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est ta vertueuse amie, qui à peine arrivée d'aujourd'hui... Où diable se sont-ils vus?.. Eh parbleu! m'y voilà : il a suivi le maréchal dans son ambassade en Russie, il y est resté six mois; c'est là qu'ils se seront rencontrés. Deux Français, deux compatriotes!

A tous les cœurs bien nés...

MADAME DORBEVAL. Quoi! Monsieur, vous pourriez supposer?

DORBEVAL. Moi, je ne suppose rien; je l'ai lu. D'ailleurs, si je me trompe, dis-lui de nous montrer cette lettre.

MADAME DORBEVAL. Non, Monsieur; mais pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, je vais, comme elle m'en a priée, répondre en son nom et le bannir à jamais.

DORBEVAL. A la bonne heure. Veux-tu que nous composions cette lettre ensemble?

MADAME DORBEVAL, *avec émotion.* Ensemble... volontiers. (*Elle se met à la table et écrit.*)

DORBEVAL, *par-dessus l'épaule de sa femme.* « L'honneur « vous fait un devoir d'oublier celle que vous aimez..... » Je mettrais là un point d'admiration. « Si son repos, si son « bonheur vous sont chers, elle vous supplie de ne plus pa- « raître à ses yeux, ni ce soir, ni jamais. » Voilà ce que je craignais, une lettre qui n'a pas le sens commun, et qui va le désespérer.

MADAME DORBEVAL, *vivement.* Vous croyez... (*Froidement.*) Cependant je n'y changerai rien, et je vais envoyer...

DORBEVAL, *la lui prenant des mains.* Y pensez-vous? Je vous en épargnerai la peine. (*Appelant.*) Dubois, cette lettre à l'instant chez M. de Nangis, dont l'hôtel est voisin du nôtre.

DUBOIS. Oui, Monsieur. Mais M. de Poligni est là qui vous demande. Il est déjà venu s'informer deux fois si Monsieur était de retour.

DORBEVAL. C'est juste : qu'il entre. (*A sa femme.*) Eh bien! vous nous quittez?

MADAME DORBEVAL. Oui, oui; nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne.

DORBEVAL. C'est différent.

MADAME DORBEVAL, *suivant des yeux la lettre que tient Dubois.* Allons, j'ai fait mon devoir. (*Elle sort par la porte à droite, et en même temps Poligni entre par le fond, précédé par Dubois qui l'introduit et se retire.*)

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, *entrant du fond.*

DORBEVAL. Eh bien! mon cher ami, eh bien! monsieur l'agent de change, que devenez-vous donc? Je ne t'ai pas vu depuis ta nouvelle dignité.

POLIGNI, *avec agitation.* Ne pouvant te rejoindre, j'ai couru chez Lajaunais.

DORBEVAL. Et pourquoi faire?

POLIGNI, *de même.* Pour lui rendre sa parole, pour rompre notre marché. Il refuse, ou il veut des dédommagements énormes; il parle de cent mille francs.



POLIGNY, *courant à elle pour la soutenir.* Amélie! — Acte 4, scène 6.

DORBEVAL. Ah çà! je t'écoute et ne puis te comprendre : rompre le marché le plus avantageux! et au moment où je viens déjà de t'employer dans une affaire superbe! A qui en as-tu? pour quelle raison?

POLIGNI. Ah! mon ami, je l'ai vue, et un seul mot d'elle a changé toutes mes résolutions. Je renonce à la fortune et à ses vaines promesses; madame de Brienne est tout pour moi.

DORBEVAL. Il serait possible! Et tu es bien sûr au moins que celle à qui tu t'immoles ainsi mérite un pareil sacrifice?

POLIGNI. Elle n'a jamais aimé que moi; et pendant ces trois années d'absence, nul autre souvenir, nul autre hommage...

DORBEVAL. Tu en es bien sûr?

POLIGNI. Elle me l'a dit.

DORBEVAL. Et si je te disais, moi... Mais au fait cela ne me regarde pas : fais comme tu le voudras.

POLIGNI, *avec inquiétude.* Quoi? qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela signifie?

DORBEVAL. Rien... rien, mon ami; d'ailleurs, je ne puis, c'est un secret qui m'a été confié.

POLIGNI. En as-tu donc pour moi, pour un ami?

DORBEVAL. Si tu étais raisonnable, si j'étais sûr de ta discrétion... mais je te connais; tu ne sais jamais prendre les choses modérément, ni d'une manière philosophique.

POLIGNI. Je me tairai, je te le jure.

DORBEVAL, *à demi-voix.* Eh bien! mon ami, madame de Brienne avait une liaison en Russie.

POLIGNI. Quelle indigne calomnie! qui oserait le soutenir?

DORBEVAL. Te voilà déjà! ne vas-tu pas te battre avec moi, parce que je veux te rendre service? si tu le prends ainsi, je ne te dirai rien.

POLIGNI, *se modérant.* Non, mon ami, je te remercie... Mais, comment sais-tu? où as-tu vu?..

DORBEVAL. Je le sais par ma femme, qui est son ancienne amie et sa confidente. Je l'ai vu par une lettre, que j'ai lue de mes propres yeux, ici, tout à l'heure, et qui est encore entre ses mains; est-ce clair? Une lettre adressée à madame de Brienne par M. de Nangis!

POLIGNI, *furieux.* M. de Nangis.

DORBEVAL. Oui, mon cher, une inclination commencée en Russie sous le règne du premier mari; et tu veux être le second, tu veux lui succéder!

POLIGNI. Adieu!



MADAME DE BRIENNE. Ce billet est pour moi. — Acte 3, scène 4.

DORBEVAL, *le retenant.* Où vas-tu?

POLIGNI. Chez M. de Nangis.

DORBEVAL. Y penses-tu? la compromettre par un éclat, quand tu lui dois des remercîments et de la reconnaissance! Tu allais te sacrifier pour elle, te ruiner à jamais, et elle t'offre les moyens de rompre; elle te rend ta liberté, ta fortune; je voudrais bien être à ta place : tu es trop heureux d'être trahi.

POLIGNI. Oui, oui, je suis trop heureux! mais je suis furieux, et elle saura du moins...

DORBEVAL. Et voilà ce qu'il ne faut pas. Dans la bonne société, un galant homme qu'on trahit ne se plaint jamais; sans cela, ce serait un bruit, on ne s'entendrait pas! D'ailleurs, tu m'as promis... La voici... du silence! et songe à ta parole.

SCÈNE VII.

POLIGNI, DORBEVAL, MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE, *arrivant du grand salon; elles sont prêtes à sortir.*

POLIGNI, *se contraignant, et toujours retenu par Dorbeval, qui lui fait signe de se taire.* Il paraît que ces dames se disposent à sortir?

MADAME DE BRIENNE. Oui, je ne connais plus Paris, et je m'apprête à admirer!

POLIGNI. Il vous paraîtra peut-être moins agréable que Saint-Pétersbourg?

MADAME DE BRIENNE. J'en doute, (*Le regardant.*) car je ne trouverais pas à Saint-Pétersbourg ce que je peux voir ici. Monsieur est-il assez aimable pour nous accompagner?

POLIGNI, *à madame de Brienne.* Tout autre cavalier vous plairait peut-être davantage; mais en son absence, je suis trop heureux de pouvoir m'offrir.

DORBEVAL, *bas, à Poligni.* Prends donc garde!

MADAME DE BRIENNE, *souriant.* De qui voulez-vous parler? je n'y suis pas.

POLIGNI. Vous m'entendriez mieux, sans doute, si M. de Nangis était ici.

MADAME DE BRIENNE, *étonnée.* M. de Nangis!

MADAME DORBEVAL, *à part.* O ciel!

DORBEVAL, *bas.* Tu vas me compromettre.

POLIGNI, *de même.* Eh! non, morbleu! ne crains rien..... (*Haut.*) Oui, Madame, des personnes dignes de foi, et qu'il est inutile de vous nommer, m'ont assuré que vous, Madame, qui, depuis trois ans, prétendiez avoir dédaigné tous les vœux, tous les hommages, vous n'aviez pas été insensible à ceux de M. de Nangis; que vous lui aviez même permis de vous écrire.

MADAME DORBEVAL, *vivement.* Lui! jamais! Qui a pu vous abuser ainsi?

MADAME DE BRIENNE, *la retenant.* Y penses-tu?

DORBEVAL. C'est étonnant comme les femmes se soutiennent entre elles! c'est même effrayant!

POLIGNI. Je ne prétends point récuser le témoignage de Madame; mais il est des gens qui, aujourd'hui même, assurent avoir vu entre vos mains...

DORBEVAL, *voulant l'arrêter.* Poligni!

POLIGNI, *hors de lui.* Et pourquoi feindre plus longtemps? Eh bien! oui, je sais tout, il m'a tout appris. Il faut que mon sort se décide, et il va dépendre d'un mot. Cette lettre à qui était-elle adressée?

MADAME DORBEVAL, *prête à se trahir.* A qui?

MADAME DE BRIENNE, *l'arrêtant, et s'adressant à Poligni.* A moi, Monsieur.

POLIGNI. Vous l'avouez enfin!

MADAME DE BRIENNE. Et quand M. de Nangis m'aurait écrit, quand il m'aimerait, est-ce à dire pour cela que je partage ses sentiments, que je suis obligée d'y répondre? Y a-t-il rien qui puisse justifier cet éclat, ces emportements auxquels j'étais loin de m'attendre, et dont je rougis pour vous?

POLIGNI. J'ai tort, j'en conviens; mais il est un moyen bien simple de détruire mes soupçons, et de me réduire au silence. Ne puis-je voir cette lettre?

MADAME DORBEVAL, *à part.* Grand Dieu!

DORBEVAL. Oui, sans doute, voilà qui concilie tout; car puisque malgré moi on m'a mis en jeu dans cette affaire, je ne suis pas fâché d'en être le médiateur. (*A madame de Brienne.*) Voyons, vous pouvez bien nous confier cet écrit, à moi du moins?

MADAME DE BRIENNE. Ni à lui, ni à vous. Il n'existe plus; je l'ai déchiré.

POLIGNI. Et vous croyez que je me contenterai d'une pareille excuse? N'est-ce pas me dire, n'est-ce pas m'avouer clairement?..

MADAME DE BRIENNE. Permis à vous de l'interpréter ainsi. Aussi bien mon cœur est froissé de ces débats; je suis humiliée de ce qui se passe, de ce que j'entends ici; il semble que vous désiriez, que vous souhaitiez ardemment me trouver coupable! Je vous le répète, Monsieur, je n'ai point vu M. de Nangis, je ne le verrai jamais. Après cela, pensez de moi tout ce que vous voudrez, il ne m'importe même plus de me justifier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANCE.

HERMANCE, *accourant du grand salon.* Ma cousine! ma cousine! la singulière aventure! Vous ne devineriez jamais qui je viens de rencontrer dans votre salon?

MADAME DORBEVAL. Eh! dis-nous-le tout de suite.

HERMANCE. M. de Nangis.

TOUS, *avec une expression différente.* M. de Nangis!

HERMANCE, *les regardant.* Eh bien! qu'avez-vous donc? Ce n'est pas là l'étonnant, car il vient souvent. Mais voilà qui va bien vous surprendre.

POLIGNI. Parlez vite.

HERMANCE. Il se promenait à grands pas, d'un air agité; et tenant un petit billet qu'il froissait entre ses mains, il répétait : Je saurai ce que cela signifie... je la verrai, il faut que je la voie.

POLIGNI. Eh! qui donc?

HERMANCE. Je n'en sais rien... car quoique je fusse en grande toilette, il ne s'était pas même aperçu de mon entrée. Il me regardait, mais sans me voir. J'étais d'une colère! Aussi, je suis sortie, et l'ai laissé immobile à la même place où il est encore. Est-ce étonnant!

DORBEVAL, *regardant sa femme.* Eh non! c'est tout simple.

MADAME DORBEVAL. Comment, Monsieur!

DORBEVAL. Après la lettre que Madame vous a priée de lui écrire...

POLIGNI. Quoi! Madame!

DORBEVAL. Je vous disais bien que cette lettre produirait le plus mauvais effet; vous n'avez pas voulu me croire. En tout cas, ce n'est pas ma faute, et je vais lui expliquer...

MADAME DORBEVAL, *l'arrêtant.* Monsieur, vous voulez...

DORBEVAL. Oui, Madame, lui faire des excuses en votre nom. (*Regardant madame de Brienne.*) N'en déplaise à certaines personnes, je n'entends pas me brouiller avec un homme que j'estime. (*Appelant.*) Dubois! dites à M. de Nangis que nous serons charmés de le recevoir.

POLIGNI. Oui, qu'il entre!

MADAME DORBEVAL, *bas, à madame de Brienne.* C'est fait de moi!

MADAME DE BRIENNE, *de même.* Du courage!

MADAME DORBEVAL, *de même.* La moindre explication me perd!

MADAME DE BRIENNE, *de même.* Je saurai l'empêcher. Dubois, arrêtez. (*Faisant signe à Dubois, qui est près de la porte, de s'arrêter, et s'adressant a Dorbeval.*) C'est à moi que M. de Nangis désirait parler, je vais le recevoir.

POLIGNI, *à demi-voix, à madame de Brienne.* Vous, Madame! et vos promesses de tout à l'heure! Vous ne deviez jamais le voir, disiez-vous, et si vous quittez ces lieux, songez-y bien, tout est fini entre nous.

MADAME DE BRIENNE, *avec indignation.* Ah! Monsieur... (*Elle s'arrête, le regarde douloureusement.*) Ah! que je vous plains! (*Elle serre la main de madame Dorbeval, jette un dernier regard sur Poligni.*) Adieu!.. (*Elle sort par la porte à droite. Madame Dorbeval sort par la porte à gauche, emmenant Hermance, qui pendant la fin de cette scène est restée devant la psyché à arranger les boucles de ses cheveux, et sans prendre part à ce qui se passait.*)

POLIGNI. C'en est fait, tous nos liens sont rompus! (*A Dorbeval.*) Mon ami, je ferai ce que tu voudras, je ne te quitte plus, je m'abandonne à toi.

DORBEVAL. Et à la fortune! et tu verras qu'elle n'est pas plus inconstante qu'une autre. (*Ils sortent par la porte du fond.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, HERMANCE, *entrant du fond.*

HERMANCE. Oui, ma cousine, c'est comme je vous le dis, c'est votre mari, c'est mon tuteur lui même qui vient de me l'annoncer : je vais me marier.

MADAME DORBEVAL. Je t'avoue que je ne m'y attendais pas.

HERMANCE. Ni moi non plus. Aussi cela produit un singulier effet.

MADAME DORBEVAL. Tu as donc commencé enfin à réfléchir?

HERMANCE. J'ai commencé par être enchantée. Jugez donc : moi, qui ai à peine dix-huit ans, c'est charmant; je serai mariée avant Victorine et Louise, mes amies de pension, qui sont presque majeures et qui ont de plus belles dots que moi! Aussi, vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL. Et tu sais quelle est la personne...

HERMANCE. Oh! oui, je l'ai demandé tout de suite après.

MADAME DORBEVAL. Tu connais son esprit, son humeur, son caractère?

HERMANCE. Oui, ma cousine, il est agent de change; il vient d'acheter la charge de M. Lajaunais, celui qui donnait de si beaux bals.

MADAME DORBEVAL. M. Lajaunais?

HERMANCE. Je sens bien que, d'abord, nous ne pourrons pas faire comme lui; car nous n'aurons que trente ou quarante mille francs par an. C'est exister, mais il faut être bien raisonnable. Je ne donnerai que trois bals dans l'hiver, et nous n'aurons point de loges aux Bouffes la première année. Que voulez-vous? on vit de privations, quitte à s'en dédommager plus tard.

MADAME DORBEVAL. Et ton futur?

HERMANCE. Oh! si vous saviez comme cela se rencontre! c'est un bonheur admirable! Moi, je voulais un établissement, ce qu'on appelle un mari, et il se trouve que j'épouse quelqu'un qui me convient très-bien, un homme charmant, très-aimable.

MADAME DORBEVAL. J'entends : c'est déjà une inclination!

HERMANCE. Une inclination! oh! non, ce n'est peut-être pas celui-là que j'aurais préféré. Mais il ne faut pas y penser; on ne peut pas tout avoir.

MADAME DORBEVAL. Tu as raison, et pourvu qu'il te rende heureuse...

HERMANCE. S'il me rendra heureuse! Mais j'y compte bien. Savez-vous que j'ai cinq cent mille francs de dot, et qu'il n'a rien que sa charge; ce qui est un grand avantage, parce qu'il n'aura rien à me refuser; il sera obligé de faire toutes mes volontés, ou, sans cela, dans le monde on crierait aux mauvais procédés, n'est-il pas vrai! Moi, d'abord, je le dirais partout.

MADAME DORBEVAL. Voilà déjà un commencement de bon ménage! Et le nom du jeune homme, tu ne me l'as pas encore dit; est-ce que tu ne le saurais pas, par hasard?

HERMANCE. Si vraiment... c'est que mon tuteur m'avait défendu de vous en parler encore; mais c'est égal.

MADAME DORBEVAL. Je te remercie de cette marque de confiance.

HERMANCE. Oh! oui, parce qu'il faut que ce soit vous qui vous chargiez de la corbeille; je vous dirai ce que je veux, pour que vous vous entendiez avec lui.

MADAME DORBEVAL, *avec impatience*. Et le futur? et son nom?

HERMANCE. C'est vrai, je n'y pensais plus; je l'avais oublié; mais vous ne connaissez que cela, un ami de la maison, un ami de votre mari, M. Poligni.

MADAME DORBEVAL. Poligni!.. que dis-tu?

HERMANCE. Qu'avez-vous donc?

MADAME DORBEVAL. Ce n'est pas possible! ce n'est pas lui, tu te trompes!

HERMANCE. Eh bien! par exemple, est-ce qu'on peut se tromper de mari?

DUBOIS, *annonçant*. Monsieur Poligni.

HERMANCE. Et tenez, tenez, je suis sûre, ma cousine, qu'il vient vous faire la demande.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, *habillé en noir, entrant du fond.*

POLIGNI, *après avoir salué profondément d'un ton froid et solennel.* Mesdames, l'objet de ma visite va sans doute vous surprendre, et de moi-même je n'aurais peut-être pas eu la hardiesse de me permettre une pareille démarche, si je n'y avais été encouragé et presque autorisé par Dorbeval, mon meilleur et mon plus ancien ami.

HERMANCE, *à madame Dorbeval.* Vous l'entendez! (*Elle va pour sortir.*)

POLIGNI. De grâce, Mademoiselle, daignez rester. Vous pouvez, en présence de votre cousine, de votre tutrice, assister à une conversation dont vous êtes l'objet.

HERMANCE, *baissant les yeux.* Monsieur, je ne comprends pas.

POLIGNI, *gravement.* Je venais, Mademoiselle, demander votre main.

HERMANCE, *jouant la surprise.* O ciel! que dites-vous?

MADAME DORBEVAL. Il est donc vrai! vous, Monsieur!

POLIGNI, *froidement.* Oui, Madame, j'ai l'honneur... d'aimer Mademoiselle, et de vous la demander en mariage. (*Un instant de silence.*)

HERMANCE, *bas, à madame Dorbeval.* Mais, ma cousine, répondez donc!

MADAME DORBEVAL, *regardant alternativement Poligni et Hermance.* Je vous avoue, Monsieur, que je suis très-surprise, je veux dire très-flattée de votre recherche; mais elle me semble un peu prompte. D'ailleurs l'âge d'Hermance, qui a à peine dix-huit ans...

HERMANCE, *bas.* Et demi... ma cousine.

MADAME DORBEVAL. Enfin, je pensais qu'on ne pouvait mettre trop de réflexion...

POLIGNI. Toutes les miennes sont faites, Madame; il ne nous manque plus que l'aveu de Mademoiselle; et s'il est vrai que ses sentiments...

HERMANCE, *baissant les yeux.* Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma famille que cela regarde, et ma cousine vous dira...

MADAME DORBEVAL, *vivement.* De ce côté-là, Monsieur, je vous atteste que ses sentiments sont conformes aux vôtres, et que tout ce que vous éprouvez elle le partage.

POLIGNI, *froidement.* Alors rien n'égale mon bonheur, et j'aurai l'honneur de venir prendre jour avec Madame, si toutefois cette alliance a aussi l'avantage de lui convenir.

MADAME DORBEVAL, *avec ironie.* A moi, Monsieur, comment ne me plairait-elle pas? Je connais depuis longtemps les brillantes qualités que l'on estime en vous. On me parlait aujourd'hui encore de votre franchise, de votre loyauté; une de mes amies, madame de Brienne...

POLIGNI. Madame de Brienne!

HERMANCE. Cette dame à qui M. de Nangis voulait parler, et qui a eu avec lui cette longue conférence...

POLIGNI, *vivement.* Ah! il est resté longtemps ici?

HERMANCE. Plus de trois quarts d'heure, lui qui n'avait pas trouvé un seul mot à m'adresser, et il paraît qu'il n'avait pas tout dit, car vingt-cinq minutes après son départ un domestique à sa livrée a apporté ici une lettre.

POLIGNI. Une lettre! en êtes-vous bien sûre?

HERMANCE. Qu'est-ce que je dis une lettre? il y en avait deux : une pour madame de Brienne, et l'autre pour ma cousine. Vous savez, je vous les ai remises tout à l'heure, et vous les avez encore.

POLIGNI, *avec ironie.* Il suffit. En remettant à madame de Brienne celle qui lui est adressée, je vous prie, Madame, de vouloir bien lui faire part de mon mariage avec Mademoiselle.

MADAME DORBEVAL. Je n'y manquerai pas, Monsieur. (*Bas, à Hermance.*) Hermance, laissez-nous un instant.

HERMANCE, *de même.* Est-ce que vous allez lui parler de la corbeille?

MADAME DORBEVAL, *de même.* Oui, sans doute.

HERMANCE, *de même.* Je voudrais bien rester.

MADAME DORBEVAL, *de même.* Du tout, ce n'est pas convenable.

HERMANCE. C'est cependant moi que cela regarde.

MADAME DORBEVAL. Laisse-nous, te dis-je, je le veux.

HERMANCE, *à part.* Je le veux! toujours je le veux! ah! le vilain mot! qu'il me tarde d'être mariée pour l'employer à mon tour! (*Elle fait à Poligni une grande révérence, et sort par le grand salon.*)

—

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, POLIGNI.

MADAME DORBEVAL. Rien ne peut-il donc changer votre résolution? et ce mariage, Monsieur, est-il définitivement arrêté?

POLIGNI. Ce n'est pas moi, c'est votre mari qui en a eu l'idée : il a ma parole, j'ai la sienne, sans vous parler ici d'autres engagements que maintenant rien ne peut rompre; car ce soir après le dîner nous signons le contrat. Dorbeval que j'attends doit tout à l'heure m'en apporter les articles.

MADAME DORBEVAL. O ciel! Mais, Monsieur, de bonne foi, est-ce que vous aimez Hermance?

POLIGNI. Non, Madame; vous savez mieux que personne qu'il n'y avait au monde qu'une seule femme que je pusse aimer, mais ce bonheur que je m'étais promis, il faut y renoncer.

MADAME DORBEVAL. Et si vous étiez dans l'erreur, si vous vous abusiez?

POLIGNI. M'abuser! moi! d'après ce que je viens d'entendre, ce serait lui faire injure que de douter de ses propres aveux! et M. de Nangis...

MADAME DORBEVAL. Eh bien! Monsieur, puisque je ne puis la justifier qu'en m'exposant moi-même, j'aurai le courage de faire pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Vous êtes l'ami de mon mari, je le sais; mais avant tout vous êtes un honnête homme, et quelque idée que vous ayez de moi, vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir manqué à la reconnaissance, d'avoir sacrifié à mon repos le bonheur d'une amie.

POLIGNI. Que dites-vous?

MADAME DORBEVAL. Que vous m'obligez à un aveu bien cruel; que vous me forcez à m'abaisser, à m'humilier à mes propres yeux : eh bien! j'accepte cette honte, cette humiliation; qu'elle soit la première punition de mes torts. Cette lettre de M. de Nangis, surprise par mon mari, elle était pour moi; elle m'était adressée.

POLIGNI. O ciel!

MADAME DORBEVAL. C'est pour me sauver que madame de Brienne s'est avouée coupable; et si vous en doutez encore, tenez, Monsieur, voici cette lettre dont Hermance vous parlait tout à l'heure.

POLIGNI, *refusant de la prendre.* Ah! Madame!

MADAME DORBEVAL. Non, Monsieur, lisez. Il faut que vous connaissiez celle que vous avez soupçonnée.

POLIGNI, *lisant.* « Je vous aime et pourtant je m'éloigne : « c'est madame de Brienne, c'est votre généreuse amie, qui « pour votre bonheur, qui au nom même de mon amour, « exige ce départ.... Adieu donc! j'accepte une mission im- « portante que j'avais d'abord refusée. »

MADAME DORBEVAL, *à part, et laissant échapper un soupir.* Ah!

POLIGNI. Qu'avez-vous?

MADAME DORBEVAL. Rien, Monsieur, continuez.

POLIGNI. « Si jamais je peux oublier mon amour, je de- « manderai à vous et à madame de Brienne de m'admettre « en tiers dans votre noble amitié. En attendant, donnez- « lui cette lettre qui lui prouvera que je me suis occupé de « ses intérêts, et qu'avant de réclamer le titre de son ami, « j'ai voulu d'abord en acquérir les droits.

« ADOLPHE DE NANGIS. »

Ah! que je suis coupable! comment implorer mon pardon? comment oser me présenter à ses yeux? Madame, je n'ai plus d'espoir qu'en vous; suppliez-la de m'accorder un instant d'entretien : surtout ne lui parlez pas de ces projets que j'abandonne, de ce mariage que je déteste et que je vais rompre.

MADAME DORBEVAL. Ah! qu'elle l'ignore à jamais! Vous ne savez pas comme moi de quelle fierté, de quelle énergie son âme est capable! L'honneur, le devoir... voilà les seules règles de sa conduite; elle leur sacrifierait tout, et perdre son estime, ce serait perdre son amour.

POLIGNI. Ah! ne tardez plus; partez, courez près d'elle! je vous confie mes plus chers intérêts... (*A part.*) Et moi, à tout prix, je vais rompre avec Dorbeval. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE IV.

MADAME DORBEVAL, *puis* MADAME DE BRIENNE, *entrant par la porte à gauche.*

MADAME DORBEVAL. Oui, oui! c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait... (*Apercevant madame de Brienne.*) Ah! te voilà! viens donc vite. J'ai une grâce à te demander... la grâce d'un coupable.

MADAME DE BRIENNE, *d'un air de reproche.* Comment! tu lui as tout dit?

MADAME DORBEVAL. Oui, tu te laisseras fléchir, tu lui pardonneras!

MADAME DE BRIENNE. C'est possible! mais dans bien longtemps.

MADAME DORBEVAL. Non, aujourd'hui même, et sur-le-champ; car tu en as autant d'envie que lui!

MADAME DE BRIENNE, *souriant.* Qui te l'a dit?

MADAME DORBEVAL. C'est que j'en ferais autant, et que je ne pourrais laisser attendre une grâce que je serais décidée à accorder.

MADAME DE BRIENNE. C'est bien ce que je me disais : c'est plus noble, plus généreux! Il y a cependant un certain plaisir à s'entendre appeler cruelle, inexorable, à se laisser prier, là, à genoux! C'est bien le moins qu'il prenne cette peine-là, et nous verrons. Je ne réponds de rien quand il y sera.

MADAME DORBEVAL. A la bonne heure!

MADAME DE BRIENNE. Mais tu es bien sûre au moins qu'il revient de lui-même, qu'il ne me croit plus coupable? C'était si mal à lui de m'avoir soupçonnée. Il est vrai que quand on aime bien... et puis la présomption était si forte! Je lui soutenais moi-même que j'étais infidèle, et malgré cela, j'aurais désiré qu'il me soutînt le contraire, qu'il me le prouvât. En pareil cas, on n'est pas fâché d'avoir tort.

MADAME DORBEVAL. Eh! mon Dieu! pour une femme en colère, je te trouve bien gaie!

MADAME DE BRIENNE. C'est vrai, je ne m'en défends pas, et j'ai peine à me taire; le bonheur est diffus, il cause beaucoup, si tu savais!

MADAME DORBEVAL, *avec intérêt.* Qu'y a-t-il donc?

MADAME DE BRIENNE. Un grand secret! c'est-à-dire non :

c'est connu de tout le monde; mais un événement inattendu pour moi, un incident de roman, qui vient du ministère! Ces indemnités dont ton mari parlait ce matin, cela me regarde, j'y suis comprise, non pas moi, mais M. de Brienne, dont je suis l'unique héritière.

MADAME DORBEVAL. Il serait possible! lui qui n'avait rien!

MADAME DE BRIENNE. Comment rien? Il avait un frère aîné et deux oncles qui avaient eu le malheur... non, je veux dire l'avantage de tout perdre à la révolution, et depuis leur décès, tous leurs biens, ou du moins la perte de ces biens appartient à mon mari, qui ne l'avait jamais réclamée, tu devines pourquoi? Mais aujourd'hui que cela rapporte, c'est bien différent! on a eu des malheurs, on les fait valoir. Moi, je n'y aurais jamais songé; mais M. de Nangis pense à tout : il me donne avant de partir les renseignements, les instructions nécessaires, il s'est déjà entendu avec le premier commis, et je n'ose te dire à combien ils évaluent ce qui doit me revenir.

MADAME DORBEVAL. Qu'est-ce donc?

MADAME DE BRIENNE. Huit ou neuf cent mille francs.

MADAME DORBEVAL. Une pareille fortune! quel bonheur!

MADAME DE BRIENNE. Oui, tu as raison : quel bonheur de la lui offrir!

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, *qui entre en rêvant.*

MADAME DORBEVAL. Tais-toi, le voilà!

MADAME DE BRIENNE. Crois-tu que je ne l'aie pas vu?

MADAME DORBEVAL, *bas.* Ne lui fais pas acheter trop cher son pardon; il a l'air si repentant, si malheureux!

MADAME DE BRIENNE, *voulant courir après lui, et s'arrêtant.* Malheureux! tu crois?

MADAME DORBEVAL. Je vois que ma présence pourrait gêner ta sévérité; je vous laisse.

MADAME DE BRIENNE. Ah! tu t'en vas? (*Lui serrant la main.*) Je te remercie. (*Madame Dorbeval sort.*)

—

SCÈNE VI.

MADAME DE BRIENNE, *à l'écart;* POLIGNI, *sortant de la porte à droite.*

POLIGNI, *à part sans la voir.* Il est trop tard! je n'ai pu rompre! tout ce que je possède était engagé, et la fortune d'Hermance peut seule maintenant me sauver du déshonneur et de la ruine. Mais comment avouer à madame de Brienne que je ne la crois plus coupable, et que cependant je renonce à elle... pour un mariage qui est devenu nécessaire... pour un mariage d'argent!.. Non, plutôt mourir que de rougir à ses yeux..... Il ne me reste plus qu'un moyen, et j'y suis résolu... Dieu! c'est elle!....

MADAME DE BRIENNE, *à part, le regardant.* Il hésite, il n'ose m'aborder... Élise a raison, il est trop malheureux! Allons à son secours. (*Timidement.*) Poligni!..

POLIGNI, *troublé et cherchant à se remettre.* Ah! c'est vous, Madame!

MADAME DE BRIENNE. Oui, Monsieur, c'est moi qui ai à me plaindre de vous, et c'est pour cela que je fais les premiers pas. (*Après un instant de silence allant à lui et lui tendant la main.*) Mon ami, croyez-vous encore que je sois coupable?

POLIGNI. Moi! conserver une pareille idée! ah! je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous soupçonner un instant... Je sais tout : madame Dorbeval m'a tout appris.

MADAME DE BRIENNE, *avec douleur.* Quoi! Monsieur, il vous a fallu son témoignage! ce n'est pas de vous-même! et cet entretien que vous m'avez demandé?..

POLIGNI. Il était nécessaire pour un aveu que depuis ce matin je n'ose vous faire, et qu'il ne m'est plus permis de différer.

MADAME DE BRIENNE. Qu'est-ce donc? vous me faites frémir. Achevez...

POLIGNI, *à part.* Allons! pour mon honneur, ayons le courage de la tromper.

MADAME DE BRIENNE. Eh bien!

POLIGNI. Eh bien! ce matin à votre arrivée, mon trouble, mon embarras, ces combats intérieurs, ces tourments que je n'ai pu vous cacher, tout doit vous dire assez qu'en proie aux regrets et aux remords, m'accusant moi-même, je lutte en vain contre un sentiment qu'il n'a été en mon pouvoir ni d'empêcher, ni de vaincre.

MADAME DE BRIENNE. O ciel! vous en aimez une autre!

POLIGNI, *hésitant.* Oui, Madame.

MADAME DE BRIENNE, *prête à se trouver mal.* Ah! je me meurs!

POLIGNI, *courant à elle pour la soutenir.* Amélie!

MADAME DE BRIENNE, *revenant à elle.* Qu'avez-vous? je ne me plains pas, je ne vous en veux pas; est-ce moi qui vous accuse?

POLIGNI. Ah! c'est moi-même, c'est mon propre cœur qui vous chérit encore plus que je n'ose le dire!

MADAME DE BRIENNE. Je le crois... (*Avec tendresse.*) moi je vous aimais tant! (*Froidement.*) Mais pendant mon absence, une autre a su vous plaire, cela ne dépendait pas de vous; vous n'avez pas voulu me tromper, vous avez agi en honnête homme, et je vous en remercie.

POLIGNI, *prêt à se trahir.* Ah! si vous saviez!

MADAME DE BRIENNE. Plus tard peut-être je pourrai vous entendre; mais dans ce moment, je ne veux rien savoir... rien... que son nom; par pitié, dites-le-moi.

POLIGNI. C'est une personne... qu'ici même, je crois, vous avez déjà vue : la pupille de Dorbeval.

MADAME DE BRIENNE. O ciel! c'est Hermance! un pareil choix... Pardon, j'ai tellement l'habitude de m'occuper de vous, qu'il me semble que votre bonheur m'appartient encore, et je pensais que son caractère...

POLIGNI. Il se peut, en effet, que son caractère... mais je l'aime.

MADAME DE BRIENNE. Ah! vous dites vrai, voilà qui répond à tout! On ne raisonne pas avec son cœur, et ce matin encore, pour vous, j'ai rendu bien malheureux un honnête homme qui, plus que vous, méritait mon amour. Pauvre Olivier! le voilà vengé de mon injustice! mais je ne croyais pas que ce fût à vous de m'en punir.

POLIGNI. Amélie!

MADAME DE BRIENNE. Épousez-la, soyez heureux! et surtout que mes chagrins ne troublent point votre bonheur : je vous les pardonne; ce que je n'aurais jamais pardonné, c'eût été de me tromper.

POLIGNI. O ciel!

MADAME DE BRIENNE. Maintenant, laissez-moi! Plus tard je l'espère, je vous reverrai, ainsi qu'Hermance, ainsi que... votre femme. Je sais ce que me prescrivent l'honneur et le devoir; mais j'ai besoin de tout mon courage, et votre présence me l'ôte. Par pitié, par amitié, laissez-moi!

POLIGNI. O fortune! que je t'aurai payée cher! (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

MADAME DE BRIENNE, *seule*. Ah! je respire... me voilà seule! J'espérais pleurer, et je ne le puis! Accablée, anéantie par ce coup imprévu, je n'ai pas même la force de me plaindre; je ne sens plus rien, sinon que tout est fini pour moi.

—

SCÈNE VIII.

MADAME DE BRIENNE; OLIVIER, *entrant vivement et courant soutenir madame de Brienne qu'il voit chanceler.*

OLIVIER. Qu'avez-vous?

MADAME DE BRIENNE, *poussant un cri.* Olivier!..

OLIVIER. Je partais, je venais prendre congé de vous; mais vous souffrez, je reste... Je réclame mes droits, je réclame vos chagrins; parlez : qu'avez-vous?

MADAME DE BRIENNE, *avec désespoir.* Il en aime une autre!

OLIVIER, *stupéfait.* Lui! Poligni!.. On vous a trompée..... ce n'est pas possible!

MADAME DE BRIENNE, *de même.* Il veut l'épouser!..

OLIVIER. L'épouser! et qui donc?

MADAME DE BRIENNE. La pupille de Dorbeval.

OLIVIER. Hermance! qui vous l'a dit?

MADAME DE BRIENNE. Lui-même.

OLIVIER. Rassurez-vous! ce mariage ne se fera pas.

MADAME DE BRIENNE. Que dites-vous? et comment? et qui pourrait l'empêcher?

OLIVIER, *avec chaleur.* Moi, qui suis votre ami; moi, dont le devoir est de vous consoler, de vous secourir! moi, qui veux votre bonheur aux dépens mêmes du mien!

MADAME DE BRIENNE. Olivier!

OLIVIER. Il ne s'agit pas de moi, mais de vous! il faut rompre cet hymen, et j'en ai les moyens! Si vous saviez avec quelle légèreté, quelle coquetterie!.. Mais ne restons point dans ces salons, où la foule va se rendre. Venez, vous saurez tout, vous déciderez vous-même, vous parlerez à Poligni; et, après cela, j'ose le croire, il renoncera à ce mariage.

MADAME DE BRIENNE. O le meilleur des amis! que vous êtes bon! que vous êtes généreux!

OLIVIER. Non, je ne suis pas généreux, mais je vous aime, je ne vis que par vous, je souffre de vos chagrins, et les adoucir, c'est diminuer les miens! venez, Madame, venez!.. (*Il rentre avec madame de Brienne dans son appartement.*)

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DORBEVAL, POLIGNI; *ils arrivent du grand salon.*

DORBEVAL. La bonne chose qu'un dîner! surtout ceux d'à présent! et quelle sublime, quelle admirable invention que celle du vin de Champagne!

POLIGNI, *froidement.* Oui, cela égaie, cela étourdit, cela fait tout oublier.

DORBEVAL. Mais j'ai des compliments à te faire : tu étais charmant auprès d'Hermance; tendre, galant, empressé. Est-ce que, par hasard, tu en serais amoureux?

POLIGNI. Eh! morbleu! il le faut bien, j'y suis forcé. Veux-tu que l'on croie que je ne l'épouse que pour sa dot? Dans la position où je suis, aux yeux du monde, il n'y a qu'une grande passion qui puisse me justifier, et je m'essayais. Aussi j'avais besoin de respirer; si tu savais comme c'est terrible un amour d'obligation!

DORBEVAL. Eh! mon Dieu! tu t'y feras; le mariage en lui-même n'est pas autre chose, et ce n'est pas parce que ta femme est riche que tu feras plus mauvais ménage. Il y a dans le monde une foule de préjugés bourgeois contre la fortune et même contre la beauté! Une jeune personne est-elle riche? ah! elle aura un mauvais caractère; est-elle jolie? elle sera coquette. Eh bien! moi, je connais des femmes laides qui n'avaient rien, et qui font enrager leurs maris; qui ne leur apportent dans leur ménage que des chagrins. Si elles avaient apporté une dot, la dot serait là; c'est une indemnité; car la fortune ne gâte rien et répare bien des choses. Je t'engage donc à prendre la tienne en patience, à t'y résigner, et à continuer ton système de passion, si cela te convient, si cela t'arrange.

POLIGNI. Oui, certainement. Il faut que mes amis, il faut que tout le monde me croie heureux; il y va de mon honneur. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce soir, dans ton salon, ce contrat de mariage. Quand devant tout le monde on en lira les articles, quand on connaîtra mon peu de fortune et la dot d'Hermance, qu'est-ce qu'on va dire? et puis, je crains qu'elle n'y soit.

DORBEVAL. Qui donc?

POLIGNI. Madame de Brienne! Grâce au ciel, elle a refusé d'assister à ce dîner; aussi, tu as vu comme j'y étais bien, comme j'étais à mon aise! Mais elle doit venir ce soir, et sa vue seule... Devant elle, je ne pourrai jamais signer.

DORBEVAL. Quel enfantillage! Mais il faut avoir pitié de ta faiblesse. Cette signature était fixée pour onze heures au salon, eh bien! je vais trouver le notaire, et sans en prévenir le reste de la compagnie, je l'emmène là, (*Montrant la première porte à droite.*) dans mon cabinet, ainsi que ta future et nos témoins; nous y lirons, nous y signerons ce contrat qui t'effraie, et d'ici à une demi-heure, tout sera terminé entre nous, et en comité secret. Es-tu content?

POLIGNI. A la bonne heure.

DORBEVAL. Pour les autres signatures, qui ne sont que de luxe, les donnera après qui voudra. Mais afin de procéder par ordre, voici d'abord des papiers qui désormais t'appartiennent; c'est la dot de ta femme, qu'en bon et fidèle tuteur je remets entre les mains de l'époux de son choix.

POLIGNI. Eh quoi! déjà?

DORBEVAL. Puisqu'en signant tu vas reconnaître les avoir reçus, il faut que je te les donne, et tu conviendras que c'est un beau moment que celui où l'on touche la dot! c'est peut-être même le plus... (*S'interrompant.*) Malheureusement tu n'en jouiras pas longtemps, car là-dessus tu as des dettes à payer. Lajaunais, qui ce soir est des nôtres, compte sur son argent.

POLIGNI. Oui, mon ami, je sais que de mes mains ce portefeuille va passer dans les siennes.

DORBEVAL. Pas tout à fait; prends bien garde : tu ne lui donneras que deux cent mille francs.

POLIGNI. Et pourquoi?

DORBEVAL. Parce que les cent mille écus qu'il me doit, c'est à moi que tu les remettras; c'est convenu.

POLIGNI, *riant.* Ah! c'est à toi! Mais alors tu pouvais les garder.

DORBEVAL. Non, mon cher, parce qu'en affaires la règle, l'exactitude... Mais quand j'y pense, ce Lajaunais que malgré lui je force à être honnête et à payer ses dettes!.. (*Riant.*) C'est très-gai.

POLIGNI. Oui, sans doute!

DORBEVAL, *riant.* Tu n'en ris pas assez.

POLIGNI. Si vraiment, c'est très-drôle. (*Ils rient tous les deux.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER. Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc? quels éclats de rire! on vous entend du salon.

DORBEVAL, *continuant de rire.* C'est ce Poligni qui est d'une folie, d'une gaieté!..

OLIVIER. Quoi! même avant le mariage?

DORBEVAL. Et quand veux-tu donc que l'on rie, si ce n'est dans ce moment-là? on jouit de son reste.

POLIGNI, *cherchant à s'échauffer.* Oui, vraiment, je suis si heureux aujourd'hui! de bons amis, une femme charmante, un dîner... un dîner de ministre!.. car tu y étais, Olivier; mais tu n'as pas fait honneur comme nous au champagne qu'il nous a prodigué. Ce cher Dorbeval, cet excellent ami! je serais bien ingrat si je ne l'aimais pas!

DORBEVAL. Et moi donc!.. Mais un bon dîner ne doit jamais nuire aux affaires, au contraire, et je vais penser aux nôtres. Olivier, est-ce que tu ne prends pas de café?

OLIVIER. Non.

DORBEVAL. Et toi, Poligni? Cela fait bien, cela dissipe les fumées.

POLIGNI, *vivement.* Non, non, Dieu m'en garde, je suis si bien ainsi!

DORBEVAL. Alors, je vais prendre le mien. (*A Poligni.*) Tu sais que dans une demi-heure je t'attendrai là dans mon cabinet. (*Il sort.*)

POLIGNI. Oui, mon ami, oui, je n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

OLIVIER. Ton mariage a donc toujours lieu?

POLIGNI, *affectant une grande gaieté.* Oui, mon ami, oui, sans doute; pourquoi me fais-tu cette question?

OLIVIER. Oh! pour rien. (*A part.*) Allons, madame de Brienne ne lui a pas encore parlé; mais c'est elle que cela regarde.

POLIGNI, *de même.* Et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple, tu ferais comme moi un bon mariage, un mariage d'inclination; juge donc quelle brillante perspective! une grande fortune qui, chaque jour, peut s'augmenter encore; de la considération, du crédit, le bonheur de recevoir mes amis; car vous viendrez tous! Quelle ivresse! quelle suite de plaisirs! Nous n'aurons pas le temps de réfléchir, et déjà, d'avance, je ne puis te dire à quel point je suis heureux!

OLIVIER. C'est singulier, cela n'en a pas l'air; le bonheur a un aspect plus tranquille. Mais cet amour pour Hermance t'est donc venu bien subitement?

POLIGNI. Non, mon ami, je l'aimais et depuis longtemps, mais sans oser l'avouer à personne, parce que la disproportion de nos fortunes... mais du reste une jeune personne charmante, qui joint aux traits les plus séduisants le caractère le plus heureux!

OLIVIER. Le caractère! le caractère! Il y a quelque temps cependant, tu me parlais de sa légèreté, de sa coquetterie.

POLIGNI. Sa coquetterie! eh! mais, pas tant; je ne vois pas cela. Je te jure, mon ami, que tu t'abuses sur son compte, ou que tu as des préventions contre elle.

OLIVIER. M'en préserve le ciel! Moi, ce que j'en dis, c'est pour toi; et, quand les avis, les conseils d'un ami peuvent nous éclairer...

POLIGNI. Des avis, des conseils! Je n'en veux pas, je ne veux rien écouter. Si quelque illusion, si quelque erreur m'abuse, qu'on se garde de la dissiper, qu'on me la laisse tout entière, je m'y plais, je veux y rester.

OLIVIER. Mais si l'on te prouvait à toi-même que ce mariage ne te convient pas.

POLIGNI, *hors de lui.* Ce mariage! rien ne peut le rompre; il faut qu'il ait lieu. Sais-tu que maintenant c'est mon seul espoir? sais-tu que s'il venait à manquer, ce serait fait de moi, de mon honneur, de ma vie, et que je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle?

OLIVIER. Y penses-tu? c'est du délire, de la passion; tu l'aimes donc avec excès?

POLIGNI, *avec un sourire amer.* L'aimer!.. moi, l'aimer! crois-tu donc que la fatalité qui me poursuit m'ait ôté le sens, le jugement, ait assez fasciné mes yeux pour me cacher la nullité de son esprit, la sécheresse de son cœur, la vanité, seul mobile de ses actions? Crois-tu que, tout à l'heure encore, je ne l'aie pas vue, dans le salon, entourée d'une foule de jeunes fats, dont son sourire sollicitait les hommages?

OLIVIER. Et tu l'as souffert?

POLIGNI. Et que m'importe à moi?

OLIVIER. Qu'entends-je?

POLIGNI. J'en ai trop dit pour te rien cacher. Aussi bien, je suis trop malheureux, et j'ai besoin d'un ami à qui confier mes peines. Oui, sans ce mariage, je suis perdu, déshonoré, obligé de fuir; à toi-même, je t'enlève le fruit de tes travaux!

OLIVIER. Qu'importe! sois heureux.

POLIGNI. Je ne le puis; je dois six cent mille francs!

OLIVIER. Grand Dieu!

POLIGNI. Et je ne te parle pas de mes inquiétudes, de mes craintes, de mes tourments; voilà ce qu'il m'en coûte pour être agent de change.

OLIVIER. Où en était la nécessité? toi qui avais une fortune honorable et indépendante, huit mille livres de rentes, qui te forçait à les compromettre?

POLIGNI. Qui m'y forçait? l'ambition, la vanité, le désir des richesses, le désir de briller.

OLIVIER. Eh bien! tu es encore maître de ton sort, il ne dépend que de toi; plus d'égards, de vains ménagements, il faut tout rompre.

POLIGNI. Rompre! y penses-tu? et dans quel moment? Quand toute une famille est réunie pour signer ce contrat, quand il y a dans ce salon plus de deux cents personnes qui seraient témoins d'un pareil éclat! Et de quel droit déshonorer une jeune fille qui n'a d'autres torts envers moi que de me sauver moi-même du déshonneur, de faire ma fortune, et à qui je ne peux pas même reprocher ses défauts, car je les connais, je les accepte; c'est à moi au contraire à la protéger, à la défendre; j'y suis engagé d'honneur, je suis lié par ses bienfaits, (*A voix basse.*) car déjà j'ai reçu sa dot; elle est là, j'en ai disposé d'avance, je l'ai presque employée. Je sais comme toi que j'y puis renoncer encore, je sais même qu'en vendant tout ce que je possède, je retrouve ma liberté au prix de l'indigence; mais te l'avouerai-je enfin? cette fortune dont j'ai déjà fait l'essai, cette fortune qu'on ne goûte pas impunément, est devenue pour moi le premier des biens. Plutôt mourir que de déchoir à tous les yeux! et je sacrifierai à cette idée mon avenir, mon amour, madame de Brienne, et moi-même, s'il le faut.

OLIVIER. O ciel! madame de Brienne! tu l'aimerais encore!

POLIGNI. Plus que jamais!

OLIVIER. Et cependant, tu lui as dit...

POLIGNI. Oui, parce que je tenais à son estime, parce que je veux bien rougir à tes yeux, mais non pas aux siens; et que, connaissant son âme noble et désintéressée, j'ai pensé qu'elle me pardonnerait mon inconstance plus aisément que

ma fortune. Mais ce secret que je confie à toi seul, ne le trahis jamais; tu me le promets, tu me le jures; je suis méprisable à ses yeux, si je ne suis infidèle.

OLIVIER. Ah! ne crains pas que je te trahisse; tu sais que moi-même...

POLIGNI. Oui, je me rends justice. Tu la mérites mieux que moi, tu es plus digne de tant de vertus. Qu'elle soit heureuse, qu'elle m'oublie, qu'elle t'aime! c'est ce que je veux, c'est ce que je désire, et cependant.. Adieu, adieu, plains-moi, et si je te suis cher, garde bien mon secret. (*Il entre dans le cabinet à droite.*)

—

SCÈNE IV.

OLIVIER, *seul.* Et ce matin, je me croyais malheureux! Il l'est cent fois plus que moi. Il aime, il est aimé; elle peut faire son bonheur, et il renonce à elle parce qu'elle ne peut faire sa fortune. Ah! il avait raison; pour son honneur, gardons bien son secret!

—

SCÈNE V.

OLIVIER, MADAME DE BRIENNE.

OLIVIER. C'est vous, Madame? vous sortez du salon?

MADAME DE BRIENNE. Oui, j'avais promis d'y paraître, j'y suis descendue un instant. Il y avait un monde, un bruit; ils parlaient tous de ce contrat; grâce au ciel, je n'ai rien entendu. (*Avec inquiétude.*) Il paraît que c'est ce soir à onze heures?

OLIVIER. Oui, Madame.

MADAME DE BRIENNE. Tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison, madame Dorbeval pouvait à peine approcher de moi ou me parler; perdue au milieu de la foule, je n'apercevais ni ce que je désirais, ni ce que je craignais de rencontrer; car je ne voyais ni vous ni Poligni, et fatiguée de tout ce monde, je quittais le salon, je rentrais chez moi.

OLIVIER. Sans parler à Poligni?

MADAME DE BRIENNE, *avec insouciance.* Je ne l'ai pas vu; d'ailleurs je n'avais rien à lui dire, j'y étais décidée.

OLIVIER. Vraiment!

MADAME DE BRIENNE. Depuis que vous m'avez quittée, j'ai réfléchi à ce que votre amitié, votre générosité m'avait confié, et j'ai trouvé indigne de moi d'en profiter. Oui, il ne m'est pas permis de compromettre une jeune personne, à laquelle, après tout, on ne peut reprocher que de l'imprudence, de l'étourderie; et nous avons toutes si besoin d'indulgence! Et puis cela empêcherait-il qu'il n'eût été infidèle? Il ne m'aime plus, il l'aime, il me l'a dit!

OLIVIER, *à part.* Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE. Et si je les séparais, ils s'aimeraient davantage. (*Vivement.*) Non, non, n'y pensons plus! Je ne suis plus telle que vous m'avez vue ce matin, sans énergie, sans force, sans courage. Ma raison est revenue, et avec elle ma fierté et l'estime de moi-même; (*Avec fermeté.*) je n'ai point mérité mon sort, je n'ai rien à me reprocher; je perds celui que j'aime, mais je m'immole à son bonheur, mais je fais des vœux pour lui, je le force à me plaindre, à m'estimer, à me regretter. (*Mettant la main sur son cœur.*) Je souffre encore, il est vrai; mais je suis sans remords, et il en aura peut-être!

OLIVIER. Combien je vous admire!

MADAME DE BRIENNE. Vous, restez à ce contrat; moi, je ne puis. Mais je vous verrai demain, n'est-il pas vrai? Vous avez voulu mon amitié, elle va vous imposer bien des obligations, vous être bien à charge.

OLIVIER. Ah! Madame!

MADAME DE BRIENNE. Non, je ne le pense pas. Je vous dirai ce que j'attends de vous: quelques visites, quelques démarches indispensables, car vous n'ignorez pas ce qui m'arrive aujourd'hui; je n'ai pas eu le temps de vous le dire : je suis riche.

OLIVIER, *avec effroi.* O ciel!

MADAME DE BRIENNE. Oui, je suis comprise dans ces indemnités; je m'en doutais déjà; mais tout à l'heure, au salon, M. Dubreuil, un commis des finances, me l'a confirmé hautement, et si vous saviez comme les compliments, les félicitations m'ont sur-le-champ accablée, et combien je me suis trouvé d'amis que je ne soupçonnais pas! je ne savais que répondre, je n'y étais plus : c'est un mauvais moment pour être heureuse.

OLIVIER, *troublé, et l'interrogeant en tremblant.* Mais cette fortune, je l'espère... je veux dire, je le pense, n'est pas une fortune bien grande?

MADAME DE BRIENNE, *négligemment.* Si vraiment; plus que je ne peux vous dire.

OLIVIER, *de même.* Cependant ce n'est pas aussi considérable, par exemple, que la dot d'Hermance?

MADAME DE BRIENNE. Près du double.

OLIVIER. Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE. Qu'avez-vous donc?

OLIVIER. Rien, rien, Madame. (*A part.*) Après tout, ne lui ai-je pas juré de me taire, de garder son secret? Mais le puis-je à présent sans faire leur malheur à tous deux? ah! je rougis d'avoir hésité, et c'est l'honneur lui-même qui m'ordonne de le trahir.

MADAME DE BRIENNE. Que dites-vous?

OLIVIER. Que le sort ne m'avait souri un instant que pour mieux m'accabler, et pour renverser toutes mes espérances. Apprenez que maintenant rien ne s'oppose à votre bonheur, à votre union; vous pouvez épouser Poligni.

MADAME DE BRIENNE. Y pensez-vous? quand il en aime une autre!

OLIVIER. Plût au ciel! mais il n'a jamais aimé que vous; il vous aime encore.

MADAME DE BRIENNE, *avec joie.* Il serait possible!

OLIVIER. Ah! vous pouvez m'en croire : c'est moi, moi seul au monde qui possède son secret; il vient de me le confier... pour mon malheur!

MADAME DE BRIENNE. Pourquoi alors ce mariage avec Hermance?

OLIVIER. Ce mariage faisait son désespoir, mais il y était forcé. Cette charge qu'il vient d'acheter compromettait son avenir, et pour acquitter les six cent mille francs qu'il doit, il lui fallait une dot considérable, une femme riche; maintenant il trouve tout réuni dans celle qu'il aime.

MADAME DE BRIENNE, *à part, et lentement.* Que viens-je d'entendre? il m'aimait, il m'aime encore! et il en épousait une autre! Il m'abandonne pour une dot, pour un mariage d'argent! (*Avec un sentiment de mépris.*) Ah! (*Elle cache sa tête dans ses mains, et reste quelque temps absorbée dans ses réflexions ; elle se relève et dit à Olivier.*) Olivier, ce secret qu'il vous a confié, vous seul en avez connaissance?

OLIVIER. Oui, Madame, je le crois.

MADAME DE BRIENNE. Et vous avez tout sacrifié pour votre ami! pour moi... (*A part.*) Ah! quelle différence! et que je rougis de moi-même! (*Cherchant à reprendre sur elle.*) Allons! (*Elle regarde la pendule et dit froidement.*) Ce mariage est pour onze heures : il sera temps encore; je veux lui écrire.

OLIVIER. Ne voulez-vous pas le voir?

MADAME DE BRIENNE. Non, dans ce moment sa présence me ferait mal. (*Elle se met à la table, écrit quelques mots, s'arrête, et écrit encore.*)



OLIVIER, *poussant un cri et se jetant aux pieds de madame de Brienne.* Ah! que viens-je d'entendre. — Acte 5, scène 6.

OLIVIER. Adieu, vous que j'ai tant aimée, et que je perds à jamais ; j'ai eu la force de tout immoler à votre bonheur, mais je n'ai pas celle d'en être le témoin. Adieu pour toujours!

MADAME DE BRIENNE. Olivier, de grâce...

OLIVIER. Non, Madame, je ne puis.

MADAME DE BRIENNE. J'ai pourtant un service à vous demander. Ah ! vous restez; j'en étais sûre.

OLIVIER. Que me voulez-vous?

MADAME DE BRIENNE. Cette lettre doit être remise à Poligni à l'instant; oui, à l'instant même; car il faut que sur-le-champ il puisse y répondre. Dieu ! le voici.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, *sortant du cabinet à droite.*

POLIGNI, *à madame de Brienne qui veut s'éloigner.* Ah ! Madame, ne me fuyez pas; que je puisse au moins vous voir.. pour la dernière fois!

MADAME DE BRIENNE. Je le voulais... je ne le puis... Mais cette lettre vous était destinée, je vous la laisse. (*Elle lui donne la lettre.*)

POLIGNI. Un instant encore; d'après ce que je viens d'entendre, j'y dois une réponse.

MADAME DE BRIENNE. Eh bien! Monsieur, lisez.

OLIVIER. Ah! tout est fini pour moi.

POLIGNI, *lisant.* « Je sais que vous m'aimez encore; je sais « les motifs qui vous forcent à épouser Hermance. » (*A Olivier.*) Ah! tu m'as trahi!

OLIVIER. Oui, pour ton bonheur!

POLIGNI, *continuant.* « Ce mariage vous rendrait à jamais « malheureux, et je dois l'empêcher, non pour moi, car « l'amour est éteint dans mon cœur, je vous le jure, et vous « savez si l'on doit croire mes serments; mais mon amitié « qui vous reste s'effraie de votre avenir, et je sais un « moyen de sauver votre réputation sans compromettre « votre bonheur : je suis riche, j'ai huit cent mille francs, « disposez-en. Olivier m'aimera bien sans cela, et vous pou- « vez les accepter sans rougir de la femme de votre ami. »

OLIVIER, *poussant un cri, et se jetant aux pieds de madame de Brienne.* Ah! que viens-je d'entendre!

MADAME DE BRIENNE. Olivier, levez-vous.

POLIGNI, *se cachant la tête dans ses mains.* Ah! malheureux!

MADAME DE BRIENNE, *à Poligni.* Eh bien! vous ne répondez pas? Qui vous empêche d'accepter?

POLIGNI. Je vous remercie de votre amitié, de vos offres généreuses qui désormais me sont inutiles. Mon sort est fixé, et je ne pourrais maintenant, sans me perdre aux yeux du monde, sans manquer à l'honneur, rompre des engagements qui du reste comblent tous mes vœux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DORBEVAL, HERMANCE, DORBEVAL, *tenant Hermance par la main.*

DORBEVAL. Eh bien! où donc est le marié? on le demande de tous les côtés, et c'est moi qui lui amène sa femme.

HERMANCE. Eh mon Dieu oui! voilà tout le monde qui vient vous chercher.

POLIGNI, *prenant un air riant.* Tout le monde! Ah! c'est fort aimable! c'est charmant! je suis ravi, enchanté!

DORBEVAL. Oh! ce n'est rien encore. Une de ces dames vient de se mettre au piano, et nous allons avoir un bal impromptu.

POLIGNI, *affectant une grande joie.* Nous danserons! c'est délicieux! tous les plaisirs à la fois! (*Prenant la main d'Hermance.*) Ma chère Hermance, venez, que je vous présente à mes amis. D'abord, à Olivier, mon camarade de collége.

HERMANCE. Oh! je connais déjà Monsieur, nous avons passé cet été quelques jours ensemble à Auteuil!

POLIGNI. A..... Auteuil!

HERMANCE. Nous y avons joué la comédie.

POLIGNI, *vivement.* Le Mariage de Figaro!

HERMANCE. Justement! je jouais Fanchette.

POLIGNI, *s'efforçant de rire.* Fanchette? c'est charmant! c'est très-gai!

DORBEVAL, *à madame de Brienne.* Mais à mon tour, Madame, permettez-moi de vous féliciter. On vient de m'apprendre votre fortune. Huit cent mille francs! Vous avez dû être ravie d'un pareil changement?

MADAME DE BRIENNE, *regardant Poligni.* Oui, je me réjouis du changement que j'éprouve, et auquel je n'osais croire.

DORBEVAL, *à Poligni.* Mais, à propos, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre; notre spéculation va à merveille! Dès demain, en réalisant, ta charge est payée, et, fin de mois, ta fortune est faite. Tu deviens un capitaliste, un riche propriétaire, et tu seras dans ton ménage aussi heureux que moi : maison de ville et de campagne, des chevaux, des équipages, de l'or, des amis; tu auras tout réuni.

MADAME DORBEVAL, *à part.* Excepté le bonheur!



LES INCONSOLABLES

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 8 décembre 1829.

Personnages.

MADAME DE BLANGY, jeune veuve.
M. DE COURCELLES, receveur général.
LE COMTE DE BUSSIÈRES.
SOPHIE, femme de chambre de madame de Blangy.

La scène se passe dans un pavillon du bois de Meudon.

Le théâtre représente un salon de campagne. A gauche du spectateur une table; à droite, un piano. Porte au fond, donnant sur des jardins; portes latérales conduisant dans d'autres appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE COURCELLES, SOPHIE.

SOPHIE. Enfin vous voilà, Monsieur; qu'il y a longtemps que vous n'êtes venu... trois mois pour le moins.

M. DE COURCELLES. Huit jours tout au plus.

SOPHIE. C'est possible! Mais au milieu des bois de Meudon, dans ce pavillon isolé où l'on ne voit personne.

M. DE COURCELLES. Cela fait événement! Comment se porte ta maîtresse?

SOPHIE. Toujours de même. Conçoit-on une chose pareille! Une si jolie femme se désoler, à vingt-cinq ans, pour un mari, et un mari qui est mort, encore! Je vous demande à quoi cela sert? Vous qui l'avez connu, Monsieur, il était donc bien aimable?

M. DE COURCELLES. Rien d'extraordinaire. De son vivant, c'était un mari comme un autre, mais depuis qu'il est mort, c'est bien différent! avec le temps et dans l'éloignement, les défauts s'effacent, les bonnes qualités ressortent, et il en résulte un portrait qui ne ressemble plus qu'en beau... Les grands hommes, les artistes et les maris gagnent cent pour cent à mourir.

SOPHIE. Je ne conçois pas alors qu'ils tiennent à vivre.

M. DE COURCELLES. Par habitude. Notre jeune veuve est donc toujours bien désolée?

SOPHIE. Je crois que cela augmente, ce qui est terrible, parce que nous autres femmes ne pouvons en voir pleurer une autre sans nous mettre de la partie, et cela me gagne malgré moi, sans que j'en aie envie.

M. DE COURCELLES. Pauvre Sophie!

SOPHIE. Que voulez-vous? cela fait plaisir à Madame, et je pleure vaguement, sans but déterminé, et pour les chagrins à venir : sans compter que la maison est bonne; avec ma maîtresse, on fait ce qu'on veut, la douleur n'y regarde pas de si près; mais je dis néanmoins que pleurer toute la semaine c'est trop fort, et que si on avait seulement le dimanche pour rire...

M. DE COURCELLES. Cela viendra. Comment se sont passés ces huit derniers jours?

SOPHIE. Lundi, Madame a rêvé que son mari revenait...

M. DE COURCELLES. Quelle folie!

SOPHIE. Pourquoi donc? Il y a si loin d'ici en Amérique... Il ne nous est pas encore prouvé qu'il soit défunt.

M. DE COURCELLES. Quand, depuis plus d'un an, nous l'avons appris par les lettres du commerce et les journaux du pays.

SOPHIE. Vous qui êtes un homme de finances, vous savez bien que le commerce se trompe quelquefois.

M. DE COURCELLES. Bien rarement.

SOPHIE. Oui, mais les journaux?

M. DE COURCELLES. Ah! je ne dis pas non.

SOPHIE. Voilà ce qui nous donne de l'espoir. Mardi et mercredi, Madame ne savait que faire, elle a passé toute la journée dans un désœuvrement et un ennui continuels, j'en bâille encore de souvenir.

M. DE COURCELLES. Tant mieux.

SOPHIE. Comment, tant mieux?

M. DE COURCELLES. Les grandes douleurs n'ont pas le temps de s'ennuyer, et cela annonce un mieux sensible.

SOPHIE. C'est ce mieux-là qui me rendrait malade. Jeudi, même état. Je conseillai à Madame de se mettre à son piano... impossible.

M. DE COURCELLES. Pourquoi?

SOPHIE, *montrant le violon qui est sur le piano.* Parce que son mari n'est plus là pour l'accompagner. Vendredi, elle a mis un chapeau neuf.

M. DE COURCELLES. De la toilette! c'est bien.

SOPHIE. Du bien perdu; car c'était pour son homme d'affaires, avec qui elle a eu une grande conférence.

M. DE COURCELLES. Je le sais; au sujet de cette maison qu'elle veut quitter.

SOPHIE, *avec joie.* Nous quitterions un lieu si triste?

M. DE COURCELLES. Ta maîtresse le trouve trop gai, trop près de Paris, et j'ai loué pour elle, dans la forêt de Fontainebleau, au milieu des rochers, une habitation affreuse dont elle raffole.

SOPHIE. Et vous trouvez qu'elle va mieux?

M. DE COURCELLES. Sans contredit. Pour bien s'affliger, tous les lieux sont bons, même les lieux les plus gais; car tant qu'elle existe, la douleur se suffit à elle-même; mais dès qu'elle éprouve le besoin du changement, dès qu'elle cherche à s'entourer d'objets tristes et lugubres, c'est qu'elle se sent faiblir et qu'elle appelle à son secours.

SOPHIE. Savez-vous, Monsieur, que pour un receveur général vous connaissez bien les femmes?

M. DE COURCELLES. C'est que nous autres financiers nous avons plus que personne l'occasion de les étudier.

SOPHIE. Tenez, voici Madame... toujours en grand deuil.

M. DE COURCELLES. Laisse-nous.

SOPHIE, *la regardant.* Déjà à soupirer! et il n'est encore que neuf heures! la journée sera bonne. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

M. DE COURCELLES, MADAME DE BLANGY.

MADAME DE BLANGY, *l'apercevant.* Monsieur de Courcelles! c'est vous, mon ami?

M. DE COURCELLES. Eh quoi! toujours de même?

MADAME DE BLANGY. Toujours. (*Après un moment de silence.*) Vous venez de Paris?

M. DE COURCELLES. Oui, Madame.

MADAME DE BLANGY. Quelles nouvelles?

M. DE COURCELLES. Aucune.

MADAME DE BLANGY. Vous craignez de me le dire : avouez-le-moi franchement, on y blâme mes projets de retraite et de solitude; l'on pense comme vous qu'ils ne dureront pas?

M. DE COURCELLES. C'est ce qu'on a dit d'abord.

MADAME DE BLANGY. Et maintenant que dit-on?

M. DE COURCELLES. Rien; on n'en parle plus.

MADAME DE BLANGY. Ah! je suis déjà oubliée?

M. DE COURCELLES. Excepté de vos amis. Mais les événements se succèdent avec tant de rapidité... L'hiver a été brillant, les bals très-nombreux... vous seule y manquiez, et, en conscience, si vous étiez raisonnable...

MADAME DE BLANGY. Raisonnable! vous n'avez jamais d'autre mot, comme si cela dépendait de moi. En vérité, Monsieur, vous êtes désolant.

M. DE COURCELLES. Désolant! l'expression est charmante, il n'y a que moi qui cherche à vous faire oublier vos chagrins, à vous consoler....

MADAME DE BLANGY. Voilà justement ce qui me met en colère contre vous! vous savez que je n'ai qu'un plaisir, qu'un bonheur au monde, celui de m'affliger, et vous voulez le troubler.

M. DE COURCELLES. Encore faut-il de la modération, même dans ses plaisirs, et quand depuis une année entière...

MADAME DE BLANGY. Quoi! Monsieur; après une perte pareille, vous ne croyez pas à une douleur profonde, éternelle?

M. DE COURCELLES. Profonde, oui; éternelle, non.

MADAME DE BLANGY. Et pourquoi?

M. DE COURCELLES. Parce que... heureusement ce n'est pas possible; le ciel est trop juste pour le permettre. La santé, la jeunesse, le plaisir, rien n'est stable dans la nature humaine; aucune de nos affections n'est durable. Pourquoi la douleur le serait-elle? Il n'y aurait pas de proportions. Bien plus, je lisais l'autre jour, dans La Bruyère, cette pensée que voici ou à peu près : « Si, au bout d'un certain temps, « les personnes que nous avons aimées et regrettées le plus « s'avisaient de revenir au monde, Dieu sait souvent quel « accueil on leur ferait! »

MADAME DE BLANGY. Quelle indignité!

M. DE COURCELLES. Ce n'est pas moi, Madame, qui dis cela, c'est La Bruyère, et vous voyez donc bien.....

MADAME DE BLANGY. Je vois, Monsieur, que vous êtes le cœur le plus froid, le plus égoïste, le plus insensible.

M. DE COURCELLES. Insensible! non pas, et vous le savez bien; car longtemps avant qu'Édouard, votre mari, s'offrît à vos yeux, je vous aimais déjà; c'est même moi qui vous l'ai présenté comme mon meilleur ami, confiance qu'il a reconnue en se faisant aimer de vous.

MADAME DE BLANGY. Ce n'était pas sa faute.

M. DE COURCELLES. C'était peut-être la mienne?

MADAME DE BLANGY. Ce pauvre Édouard!

M. DE COURCELLES. Il me semble que, dans cette occasion-là, il n'était pas le plus à plaindre; aussi depuis ce temps, j'ai pris en haine les grandes passions; j'ai prudemment battu en retraite, moi qui ne pouvais vous offrir qu'un amour raisonnable, et jamais je n'aurais pensé à faire revivre mes anciennes prétentions, s'il ne s'agissait aujourd'hui de vos intérêts.

MADAME DE BLANGY. Que voulez-vous dire?

M. DE COURCELLES. Édouard n'était pas riche, et je le suis beaucoup, ce qui ne vous a pas empêchée de me le préférer, parce que l'amour ne calcule pas; mais en allant au delà des mers chercher la fortune, il vous a laissé des affaires très-embrouillées, auxquelles votre douleur ne vous permettait pas de songer, et en votre absence, c'est moi qui me suis chargé de la liquidation.

MADAME DE BLANGY. Ah! mon ami!

M. DE COURCELLES. Je ne dis pas cela pour qu'on me remercie, mais pour qu'on m'écoute. Tout compte fait, tout le monde payé, il vous reste à peine trois ou quatre mille livres de rente.

MADAME DE BLANGY. C'est plus qu'il ne m'en faut pour vivre dans la solitude, et pour pleurer Édouard.

M. DE COURCELLES. Oui, tant que vous pleurerez; mais si vous venez à sécher vos larmes?

MADAME DE BLANGY. Jamais! ce n'est pas possible...

M. DE COURCELLES. Vous le croyez; mais malgré vous, et sans que vous vous en doutiez, un matin ou un soir vous serez tout étonnée de vous trouver consolée... c'est affligeant, mais c'est comme cela.

MADAME DE BLANGY. Plutôt mourir!

M. DE COURCELLES. Vous ne mourrez pas, et vous vous consolerez.

MADAME DE BLANGY. Je ne me consolerai pas.

M. DE COURCELLES. Je vous dis que si.

MADAME DE BLANGY. Je vous dis que non.

M. DE COURCELLES. Eh bien! ne vous fâchez pas, vous voilà justement au point où je voulais en venir : si vous restez renfermée dans votre douleur, rien de mieux; mais si vous devez en sortir, que ce soit pour vous acquitter envers moi, pour accepter ma main et les soixante mille livres de rente que je vous offre. Souscrivez-vous à mon traité?

MADAME DE BLANGY. A quoi bon?.. Je sens là que je n'oublierai jamais Édouard.

M. DE COURCELLES. Soit. Je demande seulement la préférence, et j'attendrai tant que vous voudrez. Me donnez-vous votre parole?

MADAME DE BLANGY. Oui, je vous la donne, et je voudrais pouvoir reconnaître autrement tant d'amitié et de dévouement.

M. DE COURCELLES. C'est moi maintenant que cela regarde; c'est à moi de tâcher de vous consoler, de vous égayer. Chaque éclat de rire avancera mon bonheur, et sera presque une déclaration.

MADAME DE BLANGY, *souriant.* Vraiment?

M. DE COURCELLES. Et voici déjà un demi-sourire que je regarde comme un à-compte.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE. Quand Madame voudra, son déjeuner est servi.

MADAME DE BLANGY. Il suffit; je n'ai pas faim.

SOPHIE. C'est tous les jours de même... Le moyen de vivre ainsi?

MADAME DE BLANGY. Que veux-tu? L'air qu'on respire ici ne vaut rien, tout m'y déplaît.

SOPHIE. Une forêt charmante! Depuis Montalais jusqu'à Chaville, des promenades délicieuses!

MADAME DE BLANGY. Justement, c'est pour cela. Quand je

vois passer dans nos bois ces habitants de Paris, ces heureux du jour...

SOPHIE. Ces couples qui vont se promener le dimanche?

MADAME DE BLANGY. Cela m'impatiente.

SOPHIE, *à part*. Moi, il n'y a que cela qui m'amuse.

MADAME DE BLANGY. Heureusement nous n'avons pas longtemps à rester ici. (*A M. de Courcelles.*) Vous êtes-vous occupé de ma maison de Fontainebleau?

M. DE COURCELLES. C'est une affaire terminée.

MADAME DE BLANGY. Tant mieux! Je pourrai donc dès demain m'y établir.

M. DE COURCELLES. Il faut que la maison soit vacante; ce qui, malgré mes instances, n'aura peut-être lieu qu'à la fin de la semaine. Du reste, on doit vous écrire aujourd'hui ou demain...

MADAME DE BLANGY. Voilà qui me contrarie beaucoup.

M. DE COURCELLES. Pourquoi donc?

MADAME DE BLANGY. C'est que celle-ci est déjà louée.

M. DE COURCELLES. Vraiment?

MADAME DE BLANGY. Le jour même où j'en avais parlé à mon homme d'affaires, un monsieur s'est présenté chez lui, qui l'a louée sur-le-champ toute meublée et telle qu'elle est... le comte de Bussières, le connaissez-vous?

M. DE COURCELLES. M. de Bussières, un jeune pair de France, je le connais fort peu; mais des relations d'affaires m'ont lié avec son père, à qui j'ai eu le bonheur de rendre service. Pour le fils, on en parle dans le monde comme d'un charmant jeune homme; je crois même qu'il était marié, car il a épousé, ou dû épouser, il y a six mois, mademoiselle Hortense de Rinville.

MADAME DE BLANGY. Je ne connais pas cette famille.

M. DE COURCELLES. Moi non plus; mais cela a fait du bruit, l'hiver dernier, il y a eu un duel...

MADAME DE BLANGY. M. de Bussières? en effet, cette affaire où il s'est si noblement conduit... Ah! c'est lui!

M. DE COURCELLES. Oui, Madame, un fou, un étourdi, dont on vante l'esprit et la gaieté... jouissant du reste d'une fortune immense.

MADAME DE BLANGY. Ce qui m'étonne alors, c'est qu'il se contente d'un séjour aussi modeste.

M. DE COURCELLES. Peut-être a-t-il des idées.

MADAME DE BLANGY. Comment?

M. DE COURCELLES. Les jeunes seigneurs de son âge et de son caractère ont souvent des habitations qu'ils n'habitent point par eux-mêmes... et celle-ci, par sa position mystérieuse...

MADAME DE BLANGY. Il suffit, Monsieur, il suffit, je ne vous demande point de détails...

SOPHIE. Par exemple, je sais bien qui sera étonné d'entendre rire; ce sera l'appartement de Madame.

MADAME DE BLANGY. Que dites-vous?

SOPHIE. Rien du tout, sinon que le déjeuner sera froid, et que si Madame ne veut pas en entendre parler, voilà Monsieur qui sera peut-être de meilleure composition.

M. DE COURCELLES. Elle a raison, car je tombe de faiblesse, et j'espère bien que vous me tiendrez compagnie.

MADAME DE BLANGY. A quoi bon? Je ne trouve rien d'absurde et d'humiliant comme cette obligation de soutenir des jours qui vous sont insupportables. Trop faible, ou trop timide pour m'ôter la vie, j'ai formé vingt fois le projet de me laisser mourir de faim, et ce projet-là, autant vaudrait peut-être l'exécuter dès aujourd'hui.

SOPHIE. O ciel!

MADAME DE BLANGY. Qu'en dites-vous?

M. DE COURCELLES. Je dis, Madame, que si vous ne devez plus jamais manger, à la bonne heure; mais si vous devez manger un jour, je vous conseille de commencer tout de suite.

MADAME DE BLANGY. Ah! Monsieur, qu'il y a en vous peu d'illusion:

M. DE COURCELLES, *lui présentant la main*. C'est vrai, je suis pour le positif, surtout quand j'ai faim; et j'espère bien, si le déjeuner est bon, vous faire revenir à mon avis. (*Ils sortent.*)

—

SCÈNE IV.

SOPHIE, *seule*. Allons, c'est toujours ça de gagné, elle va déjeuner, cela soutiendra sa douleur. Mais la forêt de Fontainebleau, et les rochers en perspective, c'est terrible, et je suis bien plus malheureuse que ma maîtresse, car enfin elle a perdu son mari. Elle est veuve, c'est bien; mais moi, je ne le suis pas, et à vivre ainsi loin du monde et des humains, je n'ai pas l'espoir de jamais l'être un jour. (*Écoutant.*) Ah! mon Dieu! j'entends le bruit d'une voiture. Oui, vraiment, un jeune homme en descend. Un jeune homme! quel bonheur! Mais d'où vient-il? car Madame n'attend ni ne voit personne. C'est sans doute ce nouveau locataire dont on parlait tout à l'heure. Est-ce qu'il voudrait déjà prendre possession? Ma foi, tant mieux, car un jeune homme, qui est la folie et la gaieté même, ça ne peut pas faire de mal. Il y a si longtemps que je n'ai vu de physionomie joyeuse, et la sienne du moins...

—

SCÈNE V.

SOPHIE, M. DE BUSSIÈRES, *en grand deuil, pâle, et le mouchoir à la main.*

SOPHIE. Ah! mon Dieu! quel air sinistre! Il est impossible qu'une figure comme celle-là annonce de bonnes nouvelles... Monsieur... Il soupire et s'arrête, maintenant le voilà qui se promène; et l'on dirait d'un enterrement qui se met en marche. Monsieur, que demandez-vous?

M. DE BUSSIÈRES, *d'un air distrait et égaré*. Moi... rien... Vous êtes de la maison?

SOPHIE. Oui, Monsieur.

M. DE BUSSIÈRES. Alors... (*Il a l'air de réfléchir.*) Laissez-moi. (*Il se jette sur un fauteuil, et cache ses yeux dans son mouchoir.*)

SOPHIE. Il n'est pas bavard, et le voilà déjà établi comme chez lui. Est-ce que Monsieur serait le comte de Bussières, celui qui a loué cette maison?

M. DE BUSSIÈRES. Oui, mon enfant.

SOPHIE. Ce n'est pas possible.

M. DE BUSSIÈRES. Et pourquoi?

SOPHIE. Ce jeune homme qu'on disait si gai, si étourdi?

M. DE BUSSIÈRES, *souriant avec amertume*. Oui, autrefois je l'étais.

SOPHIE. A moins que ce ne soit déjà l'air de la maison... Tenez, Monsieur, sans vous connaître, je m'intéresse à vous; et s'il y a moyen de revenir sur votre marché, je vous le conseille; c'est bien l'endroit le plus triste et le plus solitaire...

M. DE BUSSIÈRES. C'est ce qu'on m'a dit, et je suis content qu'on ne m'ait pas trompé.

SOPHIE. Oui; mais c'est humide, c'est malsain.

M. DE BUSSIÈRES. Tant mieux, le temps de l'exil y sera moins long.

SOPHIE. Et puis il y a à peine un arpent; c'est très-petit.

M. DE BUSSIÈRES. Il y a toujours assez de place pour un tombeau.

SOPHIE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ça signifie? vous qu'on disait si heureux et si riche? Est-ce que vous auriez perdu votre fortune?

M. DE BUSSIÈRES. Ma fortune. . hélas, non! Ces trésors, ces richesses... me restent encore.

SOPHIE. A la bonne heure.

M. DE BUSSIÈRES. Mais celle à qui je devais les offrir... il y a de cela six mois... à la veille de l'épouser... cette pauvre Hortense, au moment de la conduire à l'autel... . la perdre pour jamais.

SOPHIE. Et vous l'aimiez?

M. DE BUSSIÈRES. Plus que la vie!.. et j'ai juré de l'aimer toujours... Je lui ai juré de mourir de douleur.

SOPHIE. Pauvre jeune homme!

M. DE BUSSIÈRES. A présent, montrez-moi la maison; conduisez-moi dans la chambre à coucher... j'ai la tête pesante; je ne serais pas fâché de me jeter sur mon lit.

SOPHIE, *troublée*. Tout de suite?

M. DE BUSSIÈRES. Eh oui! sans doute... Qu'avez-vous donc?

SOPHIE. C'est que dans ce moment..... ce lit est celui de Madame.

M. DE BUSSIÈRES. Madame!.. Qu'est-ce que cela veut dire?

SOPHIE. Madame de Blangy, celle qui vous a loué.

M. DE BUSSIÈRES. On m'avait dit que la maison était libre, que je pouvais y entrer sur-le-champ.

SOPHIE. Cela ne tardera pas; mais si, en attendant, Monsieur veut parler à ma maîtresse?

M. DE BUSSIÈRES. Lui parler! le ciel m'en garde. Madame de Blangy... Qu'est-ce que c'est que cela? une vieille douairière?

SOPHIE. Non, Monsieur; elle est jeune et jolie.

M. DE BUSSIÈRES. Jeune ou vieille, peu m'importe; je suis venu ici pour ne voir personne, encore moins pour m'occuper d'affaires. Dites à votre maîtresse qu'elle en agisse à son aise, quand elle voudra, le plus tôt sera le mieux; seulement qu'elle me fasse savoir le jour, je viendrai alors.

SOPHIE. Et mais, Monsieur, vous pouvez le dire vous-même à Madame; car la voilà qui sort de déjeuner.

M. DE BUSSIÈRES. Non, chargez-vous de cela; je vais demander mes chevaux. En attendant qu'ils soient attelés, puis-je faire le tour du parc?

SOPHIE. Oui, Monsieur, ça ne sera pas long.

M. DE BUSSIÈRES, *sortant en soupirant*. Ah! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SOPHIE, *puis* MADAME DE BLANGY.

SOPHIE. Il est bien malheureux qu'un si joli cavalier ait des chagrins. Ah! Madame, vous voici, apprenez un événement...

MADAME DE BLANGY. Quel est-il?

SOPHIE. L'événement le plus étonnant, le plus singulier, et qui ne nous était pas arrivé ici depuis longtemps.

MADAME DE BLANGY. Qu'est-ce donc?

SOPHIE. Un jeune homme... une physionomie charmante, M. de Bussières, qui veut prendre possession...

MADAME DE BLANGY. Déjà! quand j'y suis encore!

SOPHIE. C'est ce que je lui ai dit; mais il m'a répondu qu'il ne voulait point gêner Madame, qu'elle y resterait tant qu'elle voudrait; car il est impossible d'avoir des procédés plus gracieux, et surtout des manières plus distinguées.

MADAME DE BLANGY. Tant pis, me voilà désolée d'être son obligée.

SOPHIE. Et pourquoi?

MADAME DE BLANGY. Parce que, pendant le peu de temps que j'ai à rester ici, il sera impossible, s'il se présente, de ne pas le recevoir; et l'apparence même d'une visite est pour moi une chose si ennuyeuse...

SOPHIE. Oh! si ce n'est que cela, rassurez-vous, il a été au-devant de vos vœux, et vous n'aurez pas même ce désagrément-là à redouter de lui.

MADAME DE BLANGY. Comment cela?

SOPHIE. Il va partir pour Paris, et ne reviendra que quand vous n'y serez plus.

MADAME DE BLANGY. A la bonne heure; mais je vais lui expliquer...

SOPHIE. Impossible; car à votre approche, il s'est hâté de s'éloigner, il ne veut voir personne au monde, et m'a chargée de vous le dire.

MADAME DE BLANGY. Il en est bien le maître; mais il me semble que cela s'accorde mal avec cette politesse et ces manières distinguées dont tu me parlais tout à l'heure.

SOPHIE. Comme il ne vous connaît pas... Il croyait d'abord que Madame était une douairière.

MADAME DE BLANGY. Je comprends.

SOPHIE. Mais quoique je lui aie répété que vous étiez jeune et jolie, ça n'y a rien fait; et je n'ai jamais pu le décider à se présenter chez Madame.

MADAME DE BLANGY. A quoi bon, s'il vous plaît? et de quoi vous mêlez-vous? Je vous trouve bien singulière de vouloir me forcer à recevoir des gens dont je ne me soucie pas, et plus étonnante encore de vous croire obligée de leur faire les frais de ma personne, et de leur donner mon signalement. Ce monsieur vient pour voir des appartements, des meubles, un jardin; il fallait donc lui parler de la maison, et non pas de moi; car je ne pense pas que je sois comprise dans le mobilier.

SOPHIE. Je ne croyais pas fâcher Madame en disant qu'elle est jolie, cela ne m'arrivera plus; et si je rencontre M. de Bussières, je lui dirai tout le contraire.

MADAME DE BLANGY. Et qui vous parle de cela, et à quoi cela ressemble-t-il? Je vous prie en grâce, qu'il ne soit question de moi ni en bien ni en mal; car je vous répète que je ne veux pas entendre parler de cet étranger, et que je ne veux pas le voir.

SOPHIE, *avec impatience*. Eh bien! Madame, ni lui non plus.

MADAME DE BLANGY. Tant mieux, c'est ce que je désire

SOPHIE. Eh bien! vous voilà d'accord, et vous n'aurez pas de dispute ensemble; car il est comme vous dans les larmes, dans les soupirs, et il ne pense à rien qu'à se désoler.

MADAME DE BLANGY. Vraiment! que me dis-tu?

SOPHIE. Il a perdu une jeune personne charmante qu'il allait épouser et qu'il adorait.

MADAME DE BLANGY. Qu'il adorait! Ah! que je le plains! qu'il doit être malheureux! Je ne lui en veux pas de son impolitesse; au contraire, cela prouve que, tout entier à sa douleur, le reste n'est rien pour lui : qu'il s'éloigne, qu'il me fuie, je le lui permets.

SOPHIE. Tenez, tenez, Madame, le voilà qui revient par cette allée.

MADAME DE BLANGY, *restant à la même place*. Éloignons-nous, respectons son chagrin; car, je m'y connais, et il a l'air bien triste et bien malheureux.

SOPHIE. Déjà! à son âge; car il a tout au plus trente ans.

MADAME DE BLANGY. Crois-tu qu'il les ait?

SOPHIE. Oh! oui, Madame. (*Pendant ce temps, M. de Bussières est arrivé jusque sur le devant du théâtre; il aperçoit Sophie et madame de Blangy, qui sont toujours restées à la même place; il s'incline respectueusement, mais sans les regarder.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BUSSIÈRES.

MADAME DE BLANGY. Pardon, Monsieur, de vous déranger dans votre promenade.

M. DE BUSSIÈRES. A qui ai-je l'honneur de parler?

SOPHIE. A la maîtresse de la maison, madame de Blangy.

M. DE BUSSIÈRES, *la regardant.* Madame de Blangy! Eh! mon Dieu! ces vêtements de deuil! je vois que vous aussi, Madame, vous avez quelque perte à déplorer?

MADAME DE BLANGY. Oui, Monsieur; et quand j'ai appris le motif qui vous faisait rechercher la solitude, je l'ai trouvé si naturel, que j'ai été désolée de mon séjour en ces lieux, et je ne sais comment vous en demander excuse.

M. DE BUSSIÈRES. Vous ne m'en devez aucune, Madame.

MADAME DE BLANGY. Ce sera pour très-peu de temps, j'ai loué moi-même une campagne qui, d'un instant à l'autre, peut être libre; demain, aujourd'hui, j'espère en recevoir la nouvelle.

M. DE BUSSIÈRES. Que cela ne vous gêne pas, Madame, je puis attendre maintenant.

MADAME DE BLANGY. Et comment cela?

M. DE BUSSIÈRES. Tout à l'heure, en franchissant la haie du jardin, j'ai vu à cinquante pas, en face, au milieu des rochers, une maisonnette où je suis entré, et comme ce pays me plaît beaucoup, je m'y établirai en attendant.

MADAME DE BLANGY. Y pensez-vous donc? une maison de paysan; vous y serez horriblement mal.

M. DE BUSSIÈRES. Tant mieux, on ne viendra pas m'y trouver, on m'y laissera seul, et quand je suis seul, je suis avec elle.

MADAME DE BLANGY. Je le conçois, et ce n'est pas moi qui vous enlèverai cette consolation, j'en connais trop le prix.

M. DE BUSSIÈRES. Quoi! votre cœur a connu comme le mien le malheur sans espoir, et les regrets éternels?

MADAME DE BLANGY. Jugez-en, Monsieur, j'ai perdu tout ce que j'aimais.

M. DE BUSSIÈRES. C'est comme moi.

MADAME DE BLANGY. J'en étais adorée.

M. DE BUSSIÈRES. Comme moi.

MADAME DE BLANGY. Ma vie entière se passera à le pleurer.

M. DE BUSSIÈRES. Eh bien, Madame, ce sera aussi ma seule occupation.

MADAME DE BLANGY. Je ne reviens pas de ma surprise! une telle rencontre! une situation aussi exactement pareille!..

M. DE BUSSIÈRES. Pareille! Oh! non, elle ne peut pas l'être. On n'a jamais vu de fatalité égale à la mienne! perdre ce qu'on aime la veille d'un mariage!

MADAME DE BLANGY. Le perdre une année après, est bien plus cruel encore.

M. DE BUSSIÈRES. Vous avez beau dire, il n'y a pas de comparaison, c'est moi qui souffre le plus, Madame.

MADAME DE BLANGY. C'est moi, Monsieur.

SOPHIE, *à part, et travaillant.* S'ils pouvaient se disputer! cela les distrairait.

M. DE BUSSIÈRES. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que tous deux nous sommes bien à plaindre.

MADAME DE BLANGY. Bien malheureux.

M. DE BUSSIÈRES. Et vous le dirai-je? voilà le premier soulagement que j'aie trouvé en ma douleur, c'est de penser qu'il y a quelqu'un qui l'éprouve...

MADAME DE BLANGY. Et surtout qui peut la comprendre; car, jusqu'à présent, je n'ai trouvé que des cœurs froids, indifférents, qui me reprochaient ma tristesse, qui semblaient m'en faire un crime. Quelle folie! quelle extravagance! disaient-ils; comme si c'était ma faute, à moi, si je suis malheureuse! Mais on fuit la douleur, on la craint; il est plus facile de blâmer ses amis que de pleurer avec eux.

M. DE BUSSIÈRES. Votre histoire est exactement la mienne. Parmi tous ces jeunes gens à la mode, tous ces intimes à qui je donnais à dîner, je n'en ai pas trouvé un seul qui eût le temps de s'affliger avec moi... Ils s'éloignent tous sous prétexte qu'ils ont leurs affaires, leurs plaisirs, leurs maîtresses... (*Pleurant.*) Moi, je n'en ai plus, j'ai tout perdu.

MADAME DE BLANGY. Pauvre jeune homme!

M. DE BUSSIÈRES. Aussi ai-je pris le séjour de Paris en horreur; j'ai juré dès aujourd'hui de n'y plus rentrer.

MADAME DE BLANGY. Ici du moins vous trouverez des cœurs qui sauront compatir à vos maux. Nous parlerons d'elle. C'est facile puisque nous serons voisins.

M. DE BUSSIÈRES. En effet, je n'aurai qu'à franchir la haie de votre jardin.

MADAME DE BLANGY. Dites du vôtre; car il vous appartient.

M. DE BUSSIÈRES. Eh bien! Madame, du nôtre.

MADAME DE BLANGY. C'est mieux. Nous voici à l'automne, et les soirées sont si longues...

M. DE BUSSIÈRES. Nos souvenirs les abrégeront... Nous causerons, nous lirons ensemble.

MADAME DE BLANGY. C'est à deux surtout qu'on peut bien apprécier le charme de la douleur.

M. DE BUSSIÈRES. Et de la solitude. Ah! que j'ai été bien inspiré en cherchant cet asile!

MADAME DE BLANGY, *avec impatience.* Qui vient là?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

(*Sophie se lève, va à lui, prend une lettre qu'il tenait à la main. Le domestique sort.*)

MADAME DE BLANGY. Qu'est-ce donc?

SOPHIE. Une lettre qu'on apporte; elle est timbrée de Fontainebleau.

MADAME DE BLANGY, *qui a pris la lettre, et qui l'ouvre.* De Fontainebleau! serait-ce la réponse que j'attendais? (*Lisant.*) « Madame, pressé par les instances de M. de Courcelles, qui « se plaignait en votre nom de notre lenteur et de nos re- « tards, etc... etc... (*Elle achève de lire à voix basse.*) Ah! la maison que j'avais retenue est entièrement vacante.

M. DE BUSSIÈRES. Ah! mon Dieu!

MADAME DE BLANGY. Et elle peut me recevoir dès demain.

SOPHIE. Madame doit être bien contente, car c'est tout ce qu'elle désirait.

MADAME DE BLANGY. Certainement; mais M. de Courcelles, qui n'a de tact ni de mesure en rien, aura pressé ces braves gens avec une rigueur dont je vais être responsable; on croira que je n'ai nul égard, nul procédé...

SOPHIE. Les procédés d'un locataire qui arrive; vous ferez à Fontainebleau ce que Monsieur fait ici.

M. DE BUSSIÈRES. Quoi, Madame, votre intention serait de partir dès demain?

MADAME DE BLANGY. Mais oui, Monsieur, il le faut bien; je ne puis abuser de votre complaisance, ni rester plus longtemps chez vous.

M. DE BUSSIÈRES. Chez moi?

MADAME DE BLANGY. C'est le mot. Dès demain cette maison sera à votre disposition; et pour les arrangements à prendre...

M. DE BUSSIÈRES. Rien ne presse; nous pourrons en parler à loisir.

MADAME DE BLANGY. A loisir, c'est-à-dire aujourd'hui... Mais je me mêle peu de mes affaires, auxquelles du reste je n'entends rien; c'est un ami de mon mari, M. de Courcelles, qui veut bien prendre ce soin.

M. DE BUSSIÈRES. M. de Courcelles, le receveur général?

MADAME DE BLANGY. Oui, Monsieur. Vous le connaissez?

M. DE BUSSIÈRES. Un excellent homme, qui a rendu à ma famille d'importants services; et je serai charmé de cette occasion de renouer avec lui.

MADAME DE BLANGY. Sophie, priez-le de venir, et dites-lui que M. de Bussières l'attend.



M. DE BUSSIÈRES. Alors... laissez-moi. — Scène 5.

SOPHIE. Oui, Madame, j'y vais. C'est donc demain que décidément nous partons?

MADAME DE BLANGY, *sèchement*. Sans doute!.. Est-ce que cela ne vous convient pas? Est-ce que vous avez quelque chose à dire?

SOPHIE. Rien, Madame. (*A part.*) Je dis seulement que c'est dommage, et que voilà, selon moi, une lettre bien maladroite. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IX.

MADAME DE BLANGY, M. DE BUSSIÈRES.

M. DE BUSSIÈRES. Vous le voyez, Madame, je suis né pour être malheureux! dès qu'il s'offre un adoucissement à mes peines, le sort semble me l'envier.

MADAME DE BLANGY. Que voulez-vous? il faut se résigner... Après tout, dans notre situation, qu'est-ce qu'un chagrin de plus?

M. DE BUSSIÈRES. Vous avez raison... c'est bien prendre la chose.

MADAME DE BLANGY. Depuis longtemps j'y suis habituée.

M. DE BUSSIÈRES. C'est comme moi, le bonheur ne me semble plus possible, je n'y crois plus, même quand il existe; et tout à l'heure, pendant que nous formions ces projets si séduisants, je ne sais quelle voix intérieure me disait que l'instant d'après devait les détruire.

MADAME DE BLANGY. Vous croyez donc comme moi aux fatalités, aux pressentiments?

M. DE BUSSIÈRES. J'ai tant de raisons d'y ajouter foi. Tenez, Madame, la veille du jour où elle est tombée malade...

MADAME DE BLANGY, *distraite*. Qui donc?

M. DE BUSSIÈRES. Hortense...

MADAME DE BLANGY. Pardon!

M. DE BUSSIÈRES. J'étais près d'elle dans un bal charmant; elle venait de danser avec un autre, et à ce sujet-là même nous avions eu une querelle...

MADAME DE BLANGY, *d'un air satisfait*. Ah! vous vous disputiez donc quelquefois?

M. DE BUSSIÈRES. Nous nous aimions tant! Et puis, elle avait un peu de coquetterie, bien innocente sans doute; car elle était si bonne! Et me voyant sombre et rêveur, pour-



M. DE BUSSIÈRES. Non, Madame, si bémol. — Scène 9.

suivi de je ne sais quelle vague inquiétude... elle me disait, en me pressant la main : Édouard! Édouard!

MADAME DE BLANGY. Ah! l'on vous nomme Edouard?

M. DE BUSSIÈRES. Oui, Madame.

MADAME DE BLANGY. C'est singulier!

M. DE BUSSIÈRES. Qu'avez-vous donc?

MADAME DE BLANGY. Moi? rien.

M. DE BUSSIÈRES. Si vraiment, vous êtes troublée. Pour quelle raison?

MADAME DE BLANGY. Je ne puis vous le dire.

M. DE BUSSIÈRES. Pardon, Madame, de mon indiscrétion.

MADAME DE BLANGY. Il n'y en a aucune.

M. DE BUSSIÈRES. J'ai cependant lieu de le croire; car je vous vois d'aujourd'hui seulement, et par un charme que je ne puis rendre, j'éprouve auprès de vous une confiance qui est plus forte que moi, et dont vous, Madame, savez si bien vous défendre.

MADAME DE BLANGY *avec un sourire aimable*. Vous m'accusez à tort.

M. DE BUSSIÈRES, *avec joie*. Vrai?

MADAME DE BLANGY. Mais quelle que soit l'estime, ou, si vous l'aimez mieux, la confiance que nous inspirent les gens... les connaître davantage serait souvent se préparer un regret, et surtout quand on doit se séparer, ne plus se revoir.

M. DE BUSSIÈRES. Qu'importe l'éloignement entre personnes que les mêmes chagrins, les mêmes sentiments unissent et rapprochent? Ne peut-on pas, quoique séparés, se communiquer ses pensées, ses souvenirs, les vœux que l'on forme l'un pour l'autre? Accordez-moi cette permission; elle seule, dans ces lieux où je vous ai vue, me dédommagera de votre absence; je vous le demande au nom de nos malheurs et de notre nouvelle amitié.

MADAME DE BLANGY. N'est-ce pas là une amitié bien prompte?

M. DE BUSSIÈRES. Faut-il donc tant de jours pour se juger, pour s'apprécier? L'amour, dit-on, peut naître d'un coup d'œil, pourquoi n'en serait-il pas de même de l'amitié? pourquoi n'aurait-elle pas les mêmes priviléges, elle qui vaut mieux? ce serait bien injuste, et ces projets que tout à l'heure nous formions ici, nous les réaliserons de loin. Les confidences, les souvenirs, les épanchements du cœur en sont plus doux et plus faciles; le papier est discret, et c'est causer avec soi-même qu'écrire à son ami.

MADAME DE BLANGY. Eh bien ! soit ; mais vous me promettez de tout me dire, de tout me confier?

M. DE BUSSIÈRES. Je le jure. Vous aussi?

MADAME DE BLANGY, *s'asseyant à gauche, près de la table.* Sans cela, il y aurait trahison ; et pour commencer, voyons, mon nouvel ami, que ferez-vous dans cette solitude où je vous laisse?

M. DE BUSSIÈRES *va prendre une chaise près du piano, et vient s'asseoir près d'elle.* Mais d'abord je penserai à vous.

MADAME DE BLANGY. Oh! non, d'abord à elle.

M. DE BUSSIÈRES. Cela va sans dire. Et vous à lui.

MADAME DE BLANGY. Certainement, les souvenirs qu'elle vous a laissés doivent être si doux!

M. DE BUSSIÈRES. Moins que les vôtres, j'en suis sûr. Songez donc que je l'ai perdue à la veille d'un hymen, lorsqu'elle ne m'appartenait pas encore, lorsque son cœur m'était presque inconnu; tandis que vous, qui avez passé plusieurs mois près d'un époux adoré, quelle différence!

MADAME DE BLANGY. Peut-être est-elle à votre avantage. Le bonheur qu'on espère est plus doux que celui qu'on possède. Plein d'amour et d'avenir, tout était bien, tout était beau à vos yeux, et, malgré votre malheur, l'espèce d'enivrement que vous éprouviez alors, vous l'éprouvez encore; un peu plus tard peut-être, le rêve pourrait se dissiper, l'illusion se détruire; car le ménage, même le meilleur, n'est pas tel que l'amour se le présente. L'amour, c'est le ciel, et l'hymen, c'est la terre. Vous y retrouvez toutes les imperfections de ce bas monde, les petits moments de vivacité, d'humeur, de querelle...

M. DE BUSSIÈRES, *souriant.* Ah! vous vous disputiez donc aussi?

MADAME DE BLANGY. Quelquefois... il le fallait bien, ne fût-ce que pour se raccommoder.

M. DE BUSSIÈRES. Ah! c'est vrai. Je n'aime pas cette idée-là.

MADAME DE BLANGY. Pourquoi?

M. DE BUSSIÈRES. Je ne sais... j'aimais mieux l'autre. Vous dites donc qu'il y avait des moments de brouille? C'est bien, mais cela m'effraie. Si, nous aussi, nous allions nous brouiller?

MADAME DE BLANGY. Pour quel motif? puisque nous sommes convenus de tout nous dire franchement.

M. DE BUSSIÈRES. Mais il pourrait arriver tel événement...

MADAME DE BLANGY. Lequel?

M. DE BUSSIÈRES. Une veuve, telle que vous, est bientôt entourée, malgré elle, de tant de gens qui aspirent à l'emploi de confident en chef et sans partage.

MADAME DE BLANGY. Ah! quelle idée! Je croyais que mon nouvel ami avait meilleure opinion de ses amis.

M. DE BUSSIÈRES. Celle-ci n'a rien qui doive vous offenser.

MADAME DE BLANGY. Si vraiment; car vous devez croire à ma promesse, et j'ai juré, je jure à vous-même de conserver toujours ma liberté.

M. DE BUSSIÈRES. C'est comme moi, j'en ai fait le serment, et je renonce à votre estime, à votre amitié, si j'y manque jamais.

MADAME DE BLANGY. Moi de même.

M. DE BUSSIÈRES. Il serait vrai?

MADAME DE BLANGY. Je vous l'atteste.

M. DE BUSSIÈRES. Ah! que je suis heureux! me voilà rassuré, et maintenant, certains l'un de l'autre, nous pouvons, sans crainte et sans danger, croire à une amitié que rien ne viendra troubler.

MADAME DE BLANGY *se lève.* Oh! non, rien au monde.

M. DE BUSSIÈRES *rapporte la chaise près du piano qui est ouvert, et jette les yeux sur un papier de musique.* Ah! mon Dieu!

MADAME DE BLANGY. Qu'est-ce donc?

M. DE BUSSIÈRES. Cet air que je viens d'apercevoir sur votre piano : un air de la *Muette de Portici.*

MADAME DE BLANGY. Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant, et d'où vient votre trouble?

M. DE BUSSIÈRES. C'était celui que je lui ai entendu chanter au dernier concert où nous avons été ensemble.

MADAME DE BLANGY. Combien je suis fâchée que le hasard vous ait offert un pareil souvenir!

M. DE BUSSIÈRES. Non, non, il n'est pas pénible, au contraire; car depuis elle, je ne l'ai pas entendu une seule fois, sans éprouver une émotion délicieuse et indéfinissable. (*Pendant qu'il parle, madame de Blangy s'est mise à son piano, et a joué les premières mesures.*) Ah! que je vous remercie, que votre amitié est ingénieuse.... Oui, c'est elle que je crois entendre; c'est mieux d'exécution... mais c'est égal, c'est toujours le même air, et j'éprouve un bonheur... *Pendant qu'elle joue, il prend le violon qui est sur le piano et l'accompagne.*)

MADAME DE BLANGY, *continuant à jouer, et le regardant.* Comment, Monsieur, mais c'est fort bien; je ne vous aurais pas cru un pareil talent.

M. DE BUSSIÈRES, *jouant toujours.* Qu'est-ce donc auprès de vous?

MADAME DE BLANGY, *s'arrêtant.* Prenez garde, vous vous trompez; c'est un *si* naturel.

M. DE BUSSIÈRES. Non, Madame, *si bémol.* (*En ce moment entre M. de Courcelles, qui s'arrête au fond du théâtre.*)

MADAME DE BLANGY. Mais regardez donc.

M. DE BUSSIÈRES, *riant.* C'est vrai, c'est vrai; je ne regardais pas le papier.

MADAME DE BLANGY, *de même.* Vous êtes distrait.

M. DE BUSSIÈRES. Je tâcherai de ne plus l'être.

MADAME DE BLANGY. Recommençons, et faites attention. (*Ils jouent ensemble. M. de Courcelles s'assied au fond du théâtre, les bras croisés et écoutant.*)

M. DE BUSSIÈRES. Le mouvement est plus vif.

MADAME DE BLANGY. Du tout.

M. DE BUSSIÈRES. Je vous l'atteste, c'est un air de danse, on danse sur l'air de la Princesse espagnole, et il serait impossible de danser aussi lentement.

MADAME DE BLANGY. Rien n'est plus facile; la mesure est si marquée.

M. DE BUSSIÈRES. Non, Madame. (*Tout en chantant il forme quelques pas.*)

MADAME DE BLANGY. Eh! si, Monsieur. (*Chantant en s'accompagnant.*) Tra la la la la la la la.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES. Bravo! bravo!

MADAME DE BLANGY ET M. DE BUSSIÈRES, *s'éloignant l'un de l'autre.* Ah! mon Dieu!

M. DE COURCELLES. Continuez de grâce; que je ne vous dérange pas!

MADAME DE BLANGY. Est-ce qu'il y a longtemps que vous étiez là?

M. DE COURCELLES. Depuis le *si bémol,* et je vous demande pardon de mon indiscrétion, car je n'étais pas invité au concert ni au bal.

MADAME DE BLANGY. Monsieur...

M. DE COURCELLES. Je venais pour parler d'affaires... avec Monsieur... mais nous pouvons remettre...

MADAME DE BLANGY. Non, Monsieur; et quant à ce que vous venez d'entendre, quand vous saurez dans quelle intention...

M. DE COURCELLES. Eh! mon Dieu! Madame, vous n'avez pas besoin de justifier auprès de moi un oubli... de dou-

leur; et je ne puis trop remercier Monsieur, dont l'entretien, dont l'aimable gaieté a contribué à vous distraire.

M. DE BUSSIÈRES. Monsieur...

MADAME DE BLANGY. Vous avez à parler d'affaires, à renouveler connaissance, je vous laisse; j'espère que Monsieur nous restera à dîner.

M. DE BUSSIÈRES. Je n'ai garde de refuser.

M. DE COURCELLES. A merveille, à condition que ce soir on achèvera le morceau que j'ai interrompu; j'y tiens.

MADAME DE BLANGY, *souriant.* Comme Monsieur voudra.

M. DE BUSSIÈRES, *s'inclinant.* Je suis à vos ordres.

MADAME DE BLANGY. A ce soir.

M. DE COURCELLES. Vous êtes charmante.

MADAME DE BLANGY. Vous trouvez?

M. DE COURCELLES. Le sourire vous va si bien, (*A demi-voix.*) qu'il y a longtemps que vous devriez être consolée, ne fût-ce que par coquetterie.

MADAME DE BLANGY. Voilà en effet un motif déterminant; j'y songerai. (*Elle le salue et sort.*)

—

SCÈNE XI.

M. DE BUSSIÈRES, M. DE COURCELLES.

M. DE BUSSIÈRES. Que je suis heureux de vous retrouver chez madame de Blangy! vous, Monsieur, un ami de mon père; car il me parlait souvent de vous, de sa fortune qu'il vous devait; et j'ai pu paraître bien ingrat en vous négligeant ainsi.

M. DE COURCELLES. En aucune façon; vous êtes plus jeune que moi, et à votre âge les plaisirs... Car vous avez été longtemps absent?

M. DE BUSSIÈRES. Oui, Monsieur, ce qui ne m'excuse point.

M. DE COURCELLES. Si vraiment; en amitié, il est toujours temps de commencer, et si vous vous croyez en retard, vous me rendrez tout à la fois, intérêt et capital... Je vous parle là en style de receveur général.

M. DE BUSSIÈRES. C'est le plus solide.

M. DE COURCELLES. N'est-il pas vrai? Ah çà! il s'agit d'affaires. Vous louez donc la maison de madame de Blangy?

M. DE BUSSIÈRES. Oui, Monsieur. (*Avec un peu d'embarras.*) Y a-t-il longtemps que vous la connaissez?

M. DE COURCELLES. Cette propriété?

M. DE BUSSIÈRES. Non. Celle qui l'habitait.

M. DE COURCELLES. J'étais l'ami de sa famille et de son mari. Une femme adorable, qui mériterait les hommages du monde entier. Si vous la connaissiez comme moi, si vous saviez quel charmant caractère, que de vertus, que de talents, et comme elle s'est conduite envers son mari! Un excellent garçon, j'en conviens, mais qui, après tout, n'était pas aimable tous les jours.

M. DE BUSSIÈRES. On me l'avait dit.

M. DE COURCELLES. Bon cœur, mais une tête chaude; un homme terrible quand il était en colère, et il avait tant d'occasions de s'y mettre. De fausses spéculations, de mauvaises affaires...

M. DE BUSSIÈRES. Que dites-vous là?.. Et nous souffririons que madame de Blangy...

M. DE COURCELLES. Avec son caractère, avec sa fierté, elle n'a besoin de rien, elle ne veut rien. Sans cela, Monsieur, je vous prie de le croire, elle ne manquerait pas d'amis qui seraient trop heureux... Mais revenons à notre affaire..... Vous avez loué combien?

M. DE BUSSIÈRES. Ce que vous voudrez... Ce qu'il vous plaira... le plus sera le mieux.

M. DE COURCELLES. Non, Monsieur, le prix qu'elle en donnait elle-même : douze cents francs.

M. DE BUSSIÈRES. Soit; je vous les remettrai... Mais vous disiez que ses amis... elle en a beaucoup?

M. DE COURCELLES. Tous ceux qui la connaissent. Quant à ses adorateurs, tous ceux qui la voient, et il n'aurait tenu qu'à elle d'accepter les partis les plus beaux, les plus riches.

M. DE BUSSIÈRES. Il serait possible?

M. DE COURCELLES. J'en sais quelque chose; car c'est toujours à moi que les soupirants s'adressent... Il faut croire qu'il y a dans ma physionomie quelque chose de paternel qui les attire et les encourage; mais elle les a tous refusés.

M. DE BUSSIÈRES, *gaiement.* Quoi! tous?

M. DE COURCELLES. L'un après l'autre... elle ne veut aucun de ces messieurs.

M. DE BUSSIÈRES, *riant.* C'est charmant!

M. DE COURCELLES, *confidentiellement.* Car si elle se prononce, je sais en faveur de qui...

M. DE BUSSIÈRES, *avec émotion.* Ah! vous savez?..

M. DE COURCELLES. Oui, mon jeune ami, quelqu'un qui a sa parole, sa promesse formelle, et elle n'y a jamais manqué.

M. DE BUSSIÈRES, *troublé.* Vous connaissez cette personne?

M. DE COURCELLES. C'est moi.

M. DE BUSSIÈRES. Que me dites-vous là?

M. DE COURCELLES, Je dois l'épouser dès qu'elle sera consolée, et déjà cela va mieux; déjà, grâce au ciel, sa douleur éternelle a des absences : témoin, tout à l'heure à ce piano où elle oubliait de s'affliger; c'est à vous que je le dois, je le sais; mais je voudrais vous devoir plus encore, et puisque vous avez daigné me parler d'amitié.... je viens vous en demander une preuve.

M. DE BUSSIÈRES. Monsieur...

M. DE COURCELLES. Il n'y a que moi, auprès d'elle, qui plaide en ma faveur, et on a toujours l'air gauche quand on parle à la première personne. J'ai beau lui répéter que je suis un honnête homme, que j'ai quelques bonnes qualités, un bon caractère, elle peut croire que je suis seul de mon avis; mais si ma proposition était appuyée, si j'avais une voix de plus... la vôtre, par exemple!

M. DE BUSSIÈRES. Moi! Monsieur?..

M. DE COURCELLES. Le tout est de la décider... Elle y viendra, j'en suis sûr; car elle m'aime au fond, elle me le disait encore ce matin.

M. DE BUSSIÈRES. Ce matin?

M. DE COURCELLES. Mais les convenances... le respect humain...

M. DE BUSSIÈRES. Quoi! cette retraite, ce deuil qu'elle s'était imposés...

M. DE COURCELLES. Voilà la seule chose qui l'arrête, je le parierais.

M. DE BUSSIÈRES, *avec dépit.* Croyez donc après cela aux douleurs éternelles?.. Cela ne m'étonne pas, les femmes sont toutes ainsi.

M. DE COURCELLES. Et nous aussi.

M. DE BUSSIÈRES. Non, Monsieur, non, ne le croyez pas; il est des hommes chez qui les sentiments profonds ne s'effacent point aussi aisément.

M. DE COURCELLES, *avec indifférence.* C'est possible! mais cela m'est égal. (*Avec chaleur.*) Pour en revenir à madame de Blangy, elle ne me croira peut-être pas, j'y suis trop intéressé... vous, c'est différent... et puis un grand avantage que vous avez, c'est que vous l'amusez, vous la faites rire, et cela avance mes affaires.

M. DE BUSSIÈRES. Je suis trop heureux d'être bon à quelque chose, et s'il ne tient qu'à hâter les bonnes dispositions où l'on est pour vous, je tâcherai de me tirer avec honneur de la mission que vous voulez bien me confier.

M. DE COURCELLES. Je ne sais comment vous remercier.

M. DE BUSSIÈRES. En aucune façon... cela m'amusera.

M. DE COURCELLES. Je crois que le moment est favorable,

elle est seule, et si avant de vous mettre à table vous obtenez pour moi une bonne réponse, il me semble que je dînerais mieux.

M. DE BUSSIÈRES. Il est de fait que voilà une raison...

M. DE COURCELLES. Positive, n'est-il pas vrai? Adieu, mon jeune ami, du courage. (*Lui donnant une poignée de main.*) Et à charge de revanche dans l'occasion. (*M. de Bussières sort.*)

—

SCÈNE XII.

M. DE COURCELLES, *seul.* Je crois que j'ai eu là une bonne idée! En affaire, en diplomatie, tout dépend du choix de l'avocat ou de l'ambassadeur! c'est peut-être pour cela que depuis quelque temps il s'est perdu tant de bonnes causes, et c'est pour cela que je gagnerai la mienne! Madame de Blangy tient à l'opinion du monde; mais pour une jolie femme, le monde, ce sont les gens à la mode, c'est la jeunesse..... corps respectable dont je ne fais plus partie; mais c'est égal, la jeunesse est pour moi, je l'ai pour alliée; elle parle en ma faveur, cela revient au même!

—

SCÈNE XIII.

M. DE COURCELLES, SOPHIE.

M. DE COURCELLES. Qu'est-ce que c'est, mademoiselle Sophie?

SOPHIE. C'est aujourd'hui le jour aux visites; en voici une nouvelle.

M. DE COURCELLES. Pour madame de Blangy?

SOPHIE. Ou pour vous, si cela vous convient.

M. DE COURCELLES. Qu'est-ce que cela veut dire?

SOPHIE. Qu'il y a chez Duval, le jardinier, un monsieur, un jeune homme...

M. DE COURCELLES. Encore un! nous sommes déjà ici assez de jeunes gens. Qui l'amène?

SOPHIE. Il ne voudrait pas déranger Madame, mais il désirerait parler à quelqu'un de la maison; et comme c'est probablement pour affaires, si vous vouliez voir...

M. DE COURCELLES. Des affaires! je n'ai pas le temps. J'en ai une en ce moment qui m'intéresse personnellement, une réponse que j'attends de madame de Blangy.

SOPHIE, *regardant de côté.* Justement elle vient de ce côté; elle salue M. de Bussières qui vient de la quitter.

M. DE COURCELLES. Il vient de la quitter; allons lui demander ce qui s'est passé. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE XIV.

SOPHIE, MADAME DE BLANGY.

SOPHIE, *regardant sortir M. de Courcelles.* Eh bien! eh bien! lui qui voulait parler à Madame, s'en va quand elle arrive. Est-il singulier! et lui aussi qui a des caprices.

MADAME DE BLANGY, *entrant de l'autre côté et sans voir Sophie.* Je ne reviens pas de ma surprise! quel changement dans son ton et dans ses manières; cet air d'ironie en me parlant de mes chagrins, de ma douleur..... Eh mais, sans doute, j'en ai beaucoup, de m'être ainsi trompée sur son compte.

SOPHIE. Madame...

MADAME DE BLANGY, *sans l'entendre.* Et puis quel ton d'amertume, et presque de reproche, en me rappelant la promesse que j'ai faite ce matin à M. de Courcelles qui, à coup sûr, est plus aimable que lui, qui a un meilleur caractère. Un homme excellent!

SOPHIE, *de même.* Madame...

MADAME DE BLANGY. Et me parler en sa faveur! me presser d'un air si leste, si dégagé, comme s'il suffisait de sa recommandation pour me décider, ce qui serait peut-être, après tout, le parti le plus sage; mais qui lui demandait son avis? personne. Je sais ce que j'ai à faire, et je n'ai pas besoin que l'on règle ma conduite ou mes sentiments.

SOPHIE, *plus haut.* Madame...

MADAME DE BLANGY, *avec impatience.* Qu'est-ce que c'est?

SOPHIE. Voilà trois fois que j'ai pris la liberté de vous adresser la parole.

MADAME DE BLANGY. Qu'y a-t-il?

SOPHIE. Quelqu'un demande à vous parler.

MADAME DE BLANGY, *avec dépit.* M. de Bussières!.. tant pis!

SOPHIE. Non, Madame.

MADAME DE BLANGY, *avec impatience.* Ah! M. de Courcelles?

SOPHIE. Non, Madame.

MADAME DE BLANGY. Tant mieux!

SOPHIE. C'est une autre personne, un étranger.

MADAME DE BLANGY. Je n'y suis pas, je ne puis recevoir.

SOPHIE. C'est qu'il attend... là-bas, chez le jardinier.

MADAME DE BLANGY, *avec impatience.* Voyez alors ce que c'est; parlez-lui, répondez-lui, pourvu que je ne le voie pas, car tout le monde m'excède, et il me tarde d'être seule.

SOPHIE. Madame sera satisfaite, car il paraît que M. de Bussières a demandé sa voiture.

MADAME DE BLANGY. Ah!

SOPHIE, *regardant par la porte du fond.* Du moins les chevaux sont attelés.

MADAME DE BLANGY. C'est bien, laissez-moi.

—

SCÈNE XV.

MADAME DE BLANGY, M. DE BUSSIÈRES.

M. DE BUSSIÈRES. Je viens, Madame, de faire part à M. de Courcelles de vos bonnes intentions à son égard.

MADAME DE BLANGY, *froidement.* Vous avez bien fait.

M. DE BUSSIÈRES. J'ai ajouté que vous n'étiez pas du tout éloignée de tenir la promesse que vous lui aviez faite ce matin...

MADAME DE BLANGY. Moi!

M. DE BUSSIÈRES. Du moins vous me l'aviez dit.

MADAME DE BLANGY. Allons, me voilà engagée avec lui.

M. DE BUSSIÈRES. Et dans sa joie, dans son ravissement, il vous demande la permission de se présenter devant vous pour vous remercier.

MADAME DE BLANGY, *à part.* Me remercier! il ne manquait plus que cela. (*Haut.*) Eh! Monsieur, qui vous avait chargé de ce soin?

M. DE BUSSIÈRES. Mon amitié pour lui et pour vous, Madame.

MADAME DE BLANGY. Je vous suis obligée.

M. DE BUSSIÈRES. C'est ce que je voulais vous annoncer, avant d'avoir l'honneur de prendre congé de vous.

MADAME DE BLANGY. Ah! vous partez?

M. DE BUSSIÈRES. Une affaire importante me rappelle à Paris.

MADAME DE BLANGY. Liberté entière.

M. DE BUSSIÈRES *salue madame de Blangy, qui lui fait la révérence.* Adieu, Madame. (*Il reste à la même place, et après un instant de silence, il salue une seconde fois, et prêt à partir il s'arrête.*) Madame n'a pas d'ordre à me donner?

MADAME DE BLANGY. Aucun. J'avais des lettres, que je n'ai pas encore écrites, croyant que vous nous resteriez à dîner.

M. DE BUSSIÈRES. J'ai dû changer d'avis : j'étais venu chercher ici la solitude et la douleur, je dois fuir quand la joie

et le bonheur arrivent. Pauvre Hortense, jamais je n'ai senti plus vivement la perte que j'ai faite.

MADAME DE BLANGY. Et moi donc! *Lui*, du moins, savait *autrement* reconnaître mon estime et ma confiance.

M. DE BUSSIÈRES. Ce n'est pas elle qui m'eût abandonné!

MADAME DE BLANGY. Ce n'est pas lui qui se fût conduit ainsi! qui m'eût traitée avec tant d'injustice!

M. DE BUSSIÈRES. Moi, injuste? Rappelez-vous que ce matin encore nous jurions ici que notre vie entière se passerait dans un éternel veuvage : notre amitié était à ce prix. Eh bien! ce serment, qui de nous deux y a manqué?

MADAME DE BLANGY. N'est-ce pas vous, en me parlant en faveur d'une personne à laquelle je n'aurais jamais pensé?

M. DE BUSSIÈRES. Et cependant cette promesse, vous la lui avez faite?

MADAME DE BLANGY. Dans le cas où je renoncerais à ma liberté; mais comme j'y tiens plus que jamais...

M. DE BUSSIÈRES. Il serait possible?

MADAME DE BLANGY. Oui, Monsieur, et j'y tiendrai toujours; car tous les hommes me sont odieux, à commencer par vous. Êtes-vous content maintenant?

M. DE BUSSIÈRES. Ah! que vous êtes bonne! et que je suis coupable!..

MADAME DE BLANGY. Bien coupable, sans doute; car enfin, entre amis, on parle franchement, on demande des explications. Est-ce que je vous les aurais refusées?

M. DE BUSSIÈRES. Oui, vous avez raison; mais je ne puis vous exprimer ce que j'éprouvais... ce qui s'est passé en moi, quand j'ai entendu M. de Courcelles se vanter d'une préférence que l'ancienneté de son amitié lui méritait peut-être; mais enfin, moi aussi, j'étais votre ami; j'espérais que personne au monde ne l'était plus que moi; et voir un autre me disputer ce titre!.. L'amitié a aussi sa jalousie.

MADAME DE BLANGY. Encore faudrait-il qu'elle ne ressemblât pas à de la tyrannie... vous, que ce matin encore je trouvais si bon, si aimable!

M. DE BUSSIÈRES. Que dites-vous?

MADAME DE BLANGY. Je ne vous reconnaissais plus, c'était du dépit, de la colère, de l'impatience, on aurait dit d'un mari!

M. DE BUSSIÈRES. Vraiment! c'est inconcevable!.. comme l'amitié nous change! Jusqu'à ce pauvre M. de Courcelles que, sans savoir pourquoi, je détestais intérieurement! Mais en revanche, je vais l'aimer, je vais l'adorer, je lui voue dès ce moment une affection!..

MADAME DE BLANGY. Qui va me faire du tort; et c'est moi qui, à mon tour, serai jalouse...

M. DE BUSSIÈRES. Oh! non, ce que j'éprouve pour vous est un sentiment à part, qui ne peut se définir, qui ne ressemble à rien... cela est si différent de ce que j'éprouvais pour Hortense.

MADAME DE BLANGY, *sévèrement*. Je l'espère bien.

M. DE BUSSIÈRES. Il n'y a aucune comparaison... c'est quelque chose de... de bien mieux encore.

MADAME DE BLANGY. A la bonne heure! Sans cela, songez-y bien, je le dis à vous comme je le dirai à M. de Courcelles, il faudrait à l'instant même se quitter, ne plus se voir! De l'amitié, rien que de l'amitié! et comme la mienne n'est pas exigeante, je vous rappellerai que votre voiture vous attend.

M. DE BUSSIÈRES. Ah! Madame!

MADAME DE BLANGY. Il ne faut vous gêner en rien; et puisque vous avez à Paris des affaires importantes...

M. DE BUSSIÈRES. Ma seule affaire, c'était d'être fâché avec vous... et comme, grâce au ciel, elle est terminée...

MADAME DE BLANGY. Vous restez?

M. DE BUSSIÈRES. J'en ai bien envie; et si vous le désiriez...

MADAME DE BLANGY. Est-ce que je ne vous l'ai pas dit?

M. DE BUSSIÈRES, *vivement*. Que vous êtes bonne! Dieu! M. de Courcelles qui vient de ce côté! quel ennui!

MADAME DE BLANGY. Vous qui deviez tant l'aimer...

M. DE BUSSIÈRES. Pas quand il vient. Ah! mon Dieu! c'est pour vous remercier de ce que je lui ai dit.

MADAME DE BLANGY. Voyez ce dont vous êtes cause... Comment faire à présent?

M. DE BUSSIÈRES. Je n'en sais rien. Songez que s'il y a de la justice, vous devez, comme à moi, lui ôter tout espoir.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES, *bas, à M. de Bussières*. Puis-je entrer?

M. DE BUSSIÈRES. Oui, sans doute; je vous laisse. (*Il sort en faisant à madame de Blangy des signes d'intelligence.*)

SCÈNE XVII.

MADAME DE BLANGY, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES. Ah! Madame, comment m'acquitter jamais de ce que je dois à vous et à M. de Bussières?

MADAME DE BLANGY, *à part*. Pauvre homme!

M. DE COURCELLES. Je suis si ému que, pour vous remercier, je ne puis trouver de phrases... d'ailleurs, je n'ai jamais su en faire, et j'irai droit au but! Quand la fin du deuil? quand notre mariage? le jour est-il fixé?

MADAME DE BLANGY. Pas encore.

M. DE COURCELLES. Est-ce bientôt?

MADAME DE BLANGY. Non, mon ami; avec vous je dois parler avec franchise, et je sens là, quoi qu'on ait pu me dire, que je ne suis pas du tout déterminée...

M. DE COURCELLES. Il ne faut pas que cela vous fâche, j'attendrai...

MADAME DE BLANGY, *avec embarras, et d'un air suppliant*. Non, n'attendez pas.

M. DE COURCELLES. Et pourquoi?

MADAME DE BLANGY. Parce que, *décidément*, j'ai idée que je ne me *déciderai* jamais.

M. DE COURCELLES. Vous vous trompez.

MADAME DE BLANGY. Je ne le pense pas.

M. DE COURCELLES. Je vous dis que si... je m'y connais... d'aujourd'hui déjà, et sans que vous vous en doutiez, il y a dans votre état un mieux sensible.

MADAME DE BLANGY. Vous croyez?

M. DE COURCELLES. J'en suis sûr, et quoique vous refusiez d'en convenir, votre conversation avec M. de Bussières a avancé mes affaires.

MADAME DE BLANGY. Au contraire.

M. DE COURCELLES. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME DE BLANGY. Cela m'a confirmée plus que jamais dans l'idée de rester libre.

M. DE COURCELLES. Comment, lorsqu'il vous parlait... et de si près... ce n'était pas pour mon compte?

MADAME DE BLANGY, *avec embarras*. Il l'avait fait d'abord... et puis...

M. DE COURCELLES. Il a parlé pour le sien?

MADAME DE BLANGY. Pas comme vous l'entendez.

M. DE COURCELLES, *brusquement*. Il me semble qu'il n'y a pas deux manières de s'entendre.

MADAME DE BLANGY, *vivement*. Si vraiment, vous êtes dans l'erreur, vous ne savez donc pas qu'il a perdu aussi quelqu'un qu'il aimait, et qu'il aimera toujours?.. et la même situation, le même malheur... c'était charmant! De sorte que du premier moment, du premier coup d'œil, il semblait

que depuis longtemps nous nous connaissions tous deux.

M. DE COURCELLES. Vraiment?

MADAME DE BLANGY. Le malheur vieillit si vite! et puis la douleur dispose à l'amitié.

M. DE COURCELLES. De l'amitié! Vous en êtes déjà là?

MADAME DE BLANGY. Eh! pourquoi pas? Rien que de l'amitié, je vous l'atteste, jamais autre chose.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE. Ah! par exemple! si je sais ce que cela veut dire...

MADAME DE BLANGY. Qu'est-ce donc?

SOPHIE. Je viens du logement du jardinier où, depuis un quart d'heure, attendait ce monsieur dont on vous a parlé; une trentaine d'années, une figure agréable, mais moins bien cependant que notre visite de ce matin, que M. le comte de Bussières...

MADAME DE BLANGY, *avec impatience*. Après?

SOPHIE. Beaucoup moins bien certainement... — Madame de Blangy est donc ici! — Oui, Monsieur. — Êtes-vous à son service? — Depuis trois mois. — Alors, je vous prie, prévenez-la... Puis il s'est arrêté en ajoutant : Non, je crains pour elle la surprise, l'émotion... Il vaut mieux lui écrire. Il trace à la hâte quelques lignes, puis il les a rayées, en a écrit d'autres, s'est levé, a déchiré le papier, s'est promené en long, en large, en répétant : En vérité, je ne sais que faire. Puis, s'adressant à moi : Attendez, m'a-t-il dit, je reviens... Et il s'est élancé vivement dans l'autre pièce...

M. DE COURCELLES. Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE BLANGY. Voilà qui commence à m'inquiéter... Achevez...

SOPHIE. Il est sorti quelque temps après en me disant : Décidément, portez cette lettre à votre maîtresse, j'attendrai ici qu'elle l'ait lue avant de me présenter chez elle. J'ai pris ce billet, je l'apporte, et le voici.

MADAME DE BLANGY. Eh! donnez donc. (*Jetant les yeux sur l'adresse.*) Dieu!

M. DE COURCELLES, *la voyant prête à se trouver mal, et courant à elle*. Qu'avez-vous donc?

MADAME DE BLANGY. Ce que j'ai?.. Tenez, tenez, voyez plutôt... (*Elle lui donne la lettre.*)

M. DE COURCELLES, *poussant un cri*. O ciel! c'est lui! c'est son écriture! c'est M. de Blangy.

SOPHIE. Cet époux si chéri! si longtemps regretté!.. Madame, vous vous trouvez mal!..

MADAME DE BLANGY, *se levant vivement*. Moi!.. du tout... Mais la joie, l'émotion... (*A M. de Courcelles.*) Mon ami, conseillez-moi... que faire?

M. DE COURCELLES. Courons au-devant de lui!.. Ce cher ami!

MADAME DE BLANGY, *hors d'elle-même*. Oui, vous avez raison... courons... venez... soutenez-moi... (*Elle fait quelques pas pour sortir.*) Dieu! M. de Bussières!

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BUSSIÈRES, *entrant d'un air agité*.

M. DE BUSSIÈRES, *vivement, à madame de Blangy*. Je n'y tiens plus, il faut que je connaisse mon sort.

M. DE COURCELLES. Qu'y a-t-il donc?

M. DE BUSSIÈRES. J'ignore ce que Madame vous a dit, ce que vous avez décidé; mais pendant ce temps, je me suis rendu compte de ce que j'éprouvais; j'ai vu clair dans mon cœur. Oui, Madame, dussiez-vous me bannir de votre présence, vous connaîtrez la vérité. Cette amitié dont je me vantais n'était qu'un vain mot, un prétexte; je l'avoue ici devant vous, devant Monsieur... je vous aime!

MADAME DE BLANGY. Monsieur!

M. DE BUSSIÈRES. De l'amour le plus tendre, le plus ardent; je vous offre ma main, ma fortune, tout ce que je possède... ne me réduisez pas au désespoir. De grâce, Monsieur, parlez en ma faveur.

M. DE COURCELLES. Moi?

M. DE BUSSIÈRES. J'ai bien parlé pour vous.

M. DE COURCELLES. Eh! Monsieur, ce n'est plus à moi qu'il faut vous adresser, c'est à son mari.

M. DE BUSSIÈRES. Son mari?

SOPHIE. Il est de retour, il est ici.

M. DE BUSSIÈRES, *atterré*. M. de Blangy!

M. DE COURCELLES. Lui-même.

MADAME DE BLANGY, *avec émotion*. Oui, Monsieur, il est des devoirs qui me sont imposés, devoirs que je respecte, que je chéris... Et vous sentez que votre présence en ces lieux...

M. DE BUSSIÈRES, *après un moment de silence*. Je suis anéanti, frappé de la foudre; mais puisque je suis voué au malheur, puisque le sort s'acharne à me poursuivre, je mériterai du moins sa rigueur. Adieu.

MADAME DE BLANGY. Où allez-vous?

M. DE BUSSIÈRES. Je n'ai plus rien à perdre, rien à ménager; la vie m'est importune.

M. DE COURCELLES, *l'arrêtant*. Jeune homme, y pensez-vous?

MADAME DE BLANGY. Je vous en supplie, Édouard! Ah! qu'ai-je dit? pas ce nom-là. Mon ami, mon ami, daignez m'écouter.

M. DE BUSSIÈRES. Je suis trop malheureux!

MADAME DE BLANGY. Eh! Monsieur, ne le suis-je pas moi-même?

M. DE BUSSIÈRES, *avec joie*. O ciel!

MADAME DE BLANGY, *vivement*. Du désespoir où je vous vois. Mais voulez-vous me perdre, me compromettre, m'ôter le seul bien qui me reste? Vous qui prétendez m'aimer, (*Geste de M. de Bussières.*) je le crois, Monsieur, je veux bien le croire; le ciel m'est témoin que je n'y suis pour rien, et j'ignore encore comment cela a pu arriver; enfin, ce n'est pas votre faute, je veux bien vous le pardonner, à une condition, c'est que vous partirez à l'instant même, et que jamais je ne vous reverrai.

M. DE BUSSIÈRES. Quoi, Madame!

MADAME DE BLANGY. C'est tout ce que je puis faire pour vous, c'est beaucoup encore... Mon ami, venez, guidez-moi. (*Ils vont pour sortir.*) Partons.

SOPHIE. Mais si, avant de le voir, vous lisiez ce qu'il vous écrit?

M. DE COURCELLES. Elle a raison, tenez.

MADAME DE BLANGY. C'est vrai... Je ne sais plus où j'en suis; lisez, mon ami, lisez vous-même.

M. DE COURCELLES, *décachetant la lettre*. « Ma chère Élise, ma femme. » C'est bien de lui.

MADAME DE BLANGY. C'est de lui!

M. DE COURCELLES, *à part, et regardant madame de Blangy*. Elle a frémi... Ce mari que ce matin encore... O La Bruyère! (*Haut.*) Lisons : « Ma chère Élise, ma femme, toi « qui aimais tant un époux qui le méritait si peu; toi, que « mes emportements, mon caractère et mes folles dissipa- « tions ont dû rendre si malheureuse... quand tu recevras « cette lettre, je n'existerai plus. »

TOUS. O ciel!

M. DE BUSSIÈRES. Achevez.

SOPHIE. Qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE COURCELLES, *qui a parcouru la lettre*. Que la lettre est datée de New-York, écrite par lui, à ses derniers moments.

M. DE BUSSIÈRES. Il serait vrai?

M. DE COURCELLES. Et qu'il en a chargé le fils de son associé, un jeune homme qui, plus tard, doit se rendre en France, pour régler et liquider avec vous ses affaires de commerce.

M. DE BUSSIÈRES, *hors de lui*. Ah! Sophie! ah! Monsieur! que je suis heureux!

MADAME DE BLANGY, *à M. de Courcelles*. Et moi, mon ami, je n'ose lever les yeux sur vous... Qu'allez-vous penser du trouble où tout à l'heure vous m'avez vue?

M. DE COURCELLES. Je penserai qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, cela devait être ainsi. Quand je vous disais ce matin, qu'un beau jour, et sans que vous vous en doutiez, vous vous trouveriez consolée; j'avais raison, mais je croyais que vous le seriez par moi, et j'avais tort.

MADAME DE BLANGY, *vivement*. Je vous jure cependant que j'ignore encore ce que je ferai, ce que je déciderai.

M. DE COURCELLES. Oui, c'est possible, mais nous... (*Regardant M. de Bussières.*) N'est-il pas vrai, nous le savons? et quelque peine que j'en éprouve, il y a si longtemps que je suis votre ami, que c'est une habitude dont je ne pourrai pas me défaire, et qui mourra avec moi.

M. DE BUSSIÈRES, *à M. de Courcelles*. Ah! Monsieur, comment reconnaître tant de générosité... je vous dois le bonheur de ma vie; car s'il avait fallu renoncer à elle, rien au monde ne m'en aurait consolé.

M. DE COURCELLES, *à part, et secouant la tête*. Peut-être.

M. DE BUSSIÈRES ET MADAME DE BLANGY. Que dites-vous?

M. DE COURCELLES. Rien, rien, mes amis; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et je me le répéterai chaque fois que je reverrai ces lieux.

M. DE BUSSIÈRES. Nous y reviendrons souvent, car je veux l'acheter, y établir un château, un parc.

M. DE COURCELLES. Et, à cette place, j'élèverai un pavillon consacré à deux divinités.

MADAME DE BLANGY. Lesquelles?

M. DE COURCELLES. Le Temps et l'Amour, avec cette inscription :

AUX DEUX CONSOLATEURS!

FIN DES INCONSOLABLES.

LA PASSION SECRÈTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 13 mars 1834.

Personnages.

M. DULISTEL.
ALBERTINE, sa femme.
CŒLIE, sœur cadette d'Albertine.
LÉOPOLD DE MONDEVILLE.
DESROSOIRS, vieux garçon, ami de Dulistel.
VICTOR.
UN DOMESTIQUE de Dulistel
UN DOMESTIQUE de Desrosoirs.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Dulistel.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un boudoir élégant. A droite, sur le premier plan, une cheminée. A gauche, sur le premier plan, un secrétaire; deux portes latérales au second plan.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *d'un air troublé.* Ainsi ta maîtresse est chez elle?

VICTOR. Oui, Monsieur; qu'y a-t-il donc d'étonnant? à neuf heures du matin!

LÉOPOLD. Oh! rien. C'est qu'ayant affaire à M. Dulistel, je m'informais des nouvelles de Madame. Tu dis donc qu'elle est rentrée?..

VICTOR. Mais non, Monsieur; elle n'est pas sortie; elle dort.

LÉOPOLD. Tu en es bien sûr?

VICTOR. Par exemple! Monsieur, voilà une question..... Est-ce que je peux le savoir!.. je dis je présume... parce que Madame n'a pas encore sonné sa femme de chambre. Mais je vais prévenir Monsieur que vous l'attendez.

LÉOPOLD. Rien ne presse; quand il sera descendu dans son cabinet. Eh! dis-moi, Victor... (*A part.*) Non, non!.. Qu'allais-je faire? Interroger ce domestique! (*Haut.*) C'est bien.

VICTOR. Monsieur n'a plus rien à me dire?

LÉOPOLD. Non.

VICTOR. Tant mieux! parce que j'ai à sortir. J'ai de l'argent à toucher pour mon compte. Voyez-vous quand on est en maison, c'est désagréable! Il faut toute la journée faire les affaires des maîtres; alors on profite du temps où ils dorment pour faire les siennes. Vous ne le direz pas. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

LÉOPOLD, *seul.* C'est inconcevable! Mais c'était elle, j'en suis sûr. Dans cette rue déserte..... écartée..... Petite-Rue-Saint-Roch!.. Seule à sept heures du matin..... et se glisser mystérieusement dans cette maison de chétive apparence!.. Une allée... un escalier obscur... et, avant d'y entrer, comme elle jetait autour d'elle un regard craintif!.. Ah! malgré ce voile qui cachait à moitié ses traits, j'ai reconnu sa démarche, sa tournure... Je l'aime trop, il y a trop longtemps que je l'aime pour m'être trompé; et cependant, comment soupçonner..... comment croire que la femme la plus sage..... la plus vertueuse, la plus irréprochable jusqu'à présent?.... Ah! il y a de quoi confondre!.... Et ne pouvoir éclater..... ne pouvoir se plaindre!.. car je n'en ai pas le droit... je n'en ai aucun!.. On vient... Si c'était elle!.. Non, c'est sa sœur.

—

SCÈNE III.

CŒLIE, LÉOPOLD.

CŒLIE, *à un domestique.* Le déjeuner à onze heures, ma sœur l'a dit.

LÉOPOLD. Mademoiselle Cœlie.

CŒLIE, *courant vivement à lui.* Ah mon Dieu! Léopold!.. (*Se reprenant et faisant une révérence.*) M. de Mondeville de si bonne heure... Quelle surprise!

LÉOPOLD. Oui, je voulais parler à M. Dulistel, votre beau-frère.

CŒLIE. Ah! que c'est mal! Ce n'est donc pas pour nous, c'est pour lui que vous venez? Il est bien heureux d'être dans les affaires.

LÉOPOLD. Vraiment!

CŒLIE. Pour cela seul, car, du reste, c'est bien ennuyeux. Mais ici c'est le mal du pays. On respire dans ces riches appartements un air lourd, épais, un air de finance qui gagne tout le monde... vous tout le premier... Oui, Monsieur, vous n'êtes pas si aimable à Paris qu'en Auvergne, il y a trois ans, dans ce vieux château qui me paraissait si riant, et où vous veniez tous les soirs.

LÉOPOLD, *soupirant.* Ah! Cœlie, quels souvenirs!

CŒLIE. Est-ce qu'ils vous affligent?.... Moi, quand j'ai du chagrin, je me les rappelle, et cela me rend du bonheur pour toute la journée! Nous étions si heureuses, ma sœur et moi, auprès de la vieille tante qui nous avait élevées!.. Un peu grondeuse, un peu exigeante..... il fallait toujours être avec elle, et quelquefois la journée était un peu longue... Mais quand le soir arrivait, et que le vieux domestique ouvrait la vieille porte du salon, en disant à voix haute : Monsieur Léopold de Mondeville! nous redevenions jeunes alors, la jeunesse avait la majorité! Les beaux concerts! et nos conversations du soir, et nos contredanses à trois, et nos éclats de rire, que ma tante n'entendait pas... car, avec tous ses défauts, elle avait de bonnes qualités... elle était sourde! Il n'y avait qu'une chose qui me fâchait alors..... j'étais si enfant!.. c'est que vous valsiez toujours avec ma sœur.

LÉOPOLD. En vérité!

CŒLIE. Oui... C'était ridicule, n'est-ce pas?.... car enfin c'était tout naturel, elle était plus jolie et plus aimable que



ALBERTINE, *courant à lui*. Ah! c'est vous, mon ami!.. — Acte 3, scène 9.

moi. Aussi, maintenant que je suis raisonnable, je n'ai plus de ces idées-là; et puis ma sœur est mariée.

LÉOPOLD, *avec dépit*. Voilà ce que je ne conçois pas, et je cherche encore comment ce mariage a pu se faire.

COELIE. M. Dulistel a demandé sa main.

LÉOPOLD. Oh! je le sais bien; je sais qu'elle a épousé M. Dulistel, un colonel, un baron de l'Empire. Mais comment, de la Chaussée-d'Antin au fond de l'Auvergne, ont-ils pu se rencontrer?

COELIE. Pendant l'année où vous étiez en Angleterre à soigner ce vieux parent, qui vient de vous laisser une si belle fortune. Et vous, qui autrefois n'aviez rien...

LÉOPOLD, *avec impatience*. Il ne s'agit pas de moi, mais de M. Dulistel.

COELIE. Eh! mon Dieu... comme vous êtes vif depuis que vous êtes riche! Eh bien! M. Dulistel allait comme tout le monde, et parce que c'était la mode, prendre les eaux du Mont-d'Or pour sa santé, qui était fort bonne. En visitant le château de ma tante, château pittoresque et remarquable, moins encore par sa situation (*Regardant Léopold.*) que par les personnages aimables qui l'ont habité, il a vu ma sœur, en est devenu amoureux, l'a demandée en mariage à ma tante, qui pour être sourde n'est pas aveugle, et qui, éblouie par les avantages d'une telle union, a dit oui. Ma sœur n'a pas dit non... et voilà comment elle est aujourd'hui madame Dulistel. Vous savez tout! êtes-vous content!

LÉOPOLD, *avec dépit*. Certainement!

COELIE. Alors on remercie!

LÉOPOLD. Et c'est vous qui, sans doute, l'avez encouragée à accepter?

COELIE. Moi? le ciel m'en préserve! Il est vrai que d'abord, et quand j'appris que ma sœur allait épouser un baron, un colonel de Napoléon, j'étais enchantée; je m'apprêtais à admirer, et tout prenait d'avance à mes yeux une physionomie militaire! Ah bien oui! un homme de quarante-cinq ans, qui rêve et qui spécule, qui ne parle jamais de Wagram ni d'Iéna, mais de la rente, des quatre canaux et des actions des ponts! un colonel homme d'affaires, un héros agent de change; sombre quand il gagne, grondeur quand il perd, et triste quand il ne fait rien... Du reste, un beau-frère charmant et une société très-agréable.

LÉOPOLD, *souriant*. En vérité!

COELIE. Oui, Monsieur : la gloire est bien ennuyeuse quand on la voit de près. Aussi, et quoique je sois bien pauvre, s'il s'était présenté pour moi un semblable parti...

LÉOPOLD, *vivement*. Vous auriez refusé?.. vous!

COELIE. Sans hésiter, et lui et tout autre qui ne m'offrirait que de la fortune. Il faudrait, avant tout, que je fusse bien sûre et de son caractère, et de sa bonté, et de sa tendresse... Sans cela plutôt rester fille!.. Est-ce donc un si grand malheur? Et cela ne vaut-il pas mieux que de passer, comme ma sœur, ses jours et ses nuits à pleurer?

LÉOPOLD. O ciel!.. que dites-vous?

COELIE. Ah mon Dieu!.. je ne voulais pas en parler! C'est malgré moi... car c'est un secret... un grand secret que je voulais garder pour moi... et que je garde encore... (*Le regardant avec amitié.*) puisque je vous le confie!

LÉOPOLD. Ah! que vous êtes bonne!.. Eh bien donc?

COELIE. Eh bien!.. cette nuit, en rentrant, ma sœur m'avait réveillée; et, comme ma chambre est près de la sienne, j'avais doucement entr'ouvert la porte pour lui demander des nouvelles de sa soirée, lorsque je l'aperçois encore en toilette de bal... mais pâle et les traits renversés, tenant dans ses mains une lettre qu'elle froissait avec un mouvement convulsif.

LÉOPOLD, *avec émotion*. Une lettre!

COELIE. Elle s'est levée... elle l'a jetée au feu... Une grosse larme était là sur sa joue... Et moi, toute tremblante et craignant qu'elle ne me surprît, je me suis retirée dans ma chambre, où je n'ai pas dormi. Et ce matin quand je suis entrée chez elle, à sept heures, pour l'embrasser...

LÉOPOLD, *vivement, et avec joie*. A sept heures... elle y était!.. quel bonheur!..

COELIE. Non... elle n'y était plus... elle était déjà levée...

LÉOPOLD, *à part, avec fureur*. Sortie!.. C'était elle... plus de doute.

COELIE, *vivement*. Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? Est-ce que vous sauriez ce qui la chagrine ainsi?

LÉOPOLD. Non vraiment!

COELIE. Si, Monsieur, je le vois, et c'est très-mal d'être discret. Est-ce que je le suis, moi? est-ce qu'on peut me faire ce reproche-là? Tandis que vous...

LÉOPOLD. Ne vous fâchez pas! Si je découvre quelque chose, je promets de vous le dire, quelque terrible que ce soit.

COELIE. A la bonne heure.

LÉOPOLD. Silence! on vient.

—

SCÈNE IV.

COELIE, DESROSOIRS LÉOPOLD.

COELIE. Ce n'est rien!.. c'est M. Desrosoirs, ce vieux garçon si riche... l'ami de la maison.

DESROSOIRS, *à la cantonade*. Ne réveillez personne... je ne suis pas pressé... je déjeunerai, s'il le faut, cela me donnera plus de temps. (*Saluant.*) Mademoiselle Cœlie... Monsieur de Mondeville... un charmant jeune homme que tout le monde chérit, surtout depuis son retour d'Angleterre.

LÉOPOLD. Vous êtes trop bon... Monsieur vient ici comme moi pour affaires?

DESROSOIRS. Du tout; ce cher Dulistel est depuis vingt ans mon ami intime. Je l'ai connu quand il était officier et moi payeur général. Mais je n'ai jamais fait d'affaires avec lui. Je ne lui ai jamais rien confié, rien prêté... ce qui est probablement cause de l'inaltérable amitié qui nous unit!

LÉOPOLD. Y pensez-vous?

DESROSOIRS. Oui, jeune homme... règle générale: voulez-vous être bien avec tout le monde, ne prêtez jamais à personne; car ce qui peut vous arriver de plus heureux... c'est qu'on vous rende. Par exemple, et rien ne vous en empêche, donnez si vous voulez... c'est différent.

COELIE. Ce qui vous arrive souvent, monsieur Desrosoirs.

DESROSOIRS. Mais oui, quand je le peux!

LÉOPOLD. Et vous avez raison.

COELIE. Donner est plus agréable que recevoir.

DESROSOIRS. Certainement. D'abord on s'en souvient plus longtemps.

COELIE. Quelle horreur!

DESROSOIRS. C'est possible... mais c'est ainsi. Celui qui rend un service ne l'oublie jamais, tandis que celui qui le reçoit... (*Geste de Cœlie.*) Ah! vous allez encore, comme l'autre jour, m'appeler cœur froid et égoïste, parce que je vois le monde tel qu'il est... Aussi je me tais, pour ne pas détruire vos illusions de seize ans. Madame Dulistel, votre charmante sœur, est-elle visible?

COELIE. Non, Monsieur, je ne crois pas.

DESROSOIRS. Elle désirait, ainsi que vous, aller cette semaine à l'Opéra, et je lui apportais une loge.

COELIE. En vérité, je n'en reviens pas! Monsieur Desrosoirs, vous êtes la providence des dames... Toujours aux petits soins pour elles, toujours des bouquets, des bonbons, des loges d'Opéra!

DESROSOIRS. Aujourd'hui j'ai eu de la peine. On s'arrachait les coupons... Heureusement je suis lié avec l'administration. (*Se retournant vers Cœlie.*) Voici, ma belle demoiselle, les derniers chefs-d'œuvre de Dantan, ses dernières épigrammes en plâtre. Il n'y a plus que lui maintenant qui nous fasse rire! J'y ai joint les nouvelles contredanses qui ont paru chez Troupenas, et votre abonnement à la *Revue de Paris*.

COELIE. Que disais-je? vous êtes d'une complaisance...

DESROSOIRS. A mon âge on n'a que ce mérite-là, et je ferais courir tout Paris à mes chevaux pour être agréable à vous d'abord et à votre sœur! vous lui direz que je l'attends ici, au salon, et je ne doute pas...

LÉOPOLD. Qu'elle ne s'empresse de venir...

DESROSOIRS. Mais oui; vous allez me trouver bien fat, et cependant c'est la vérité.

COELIE. Je vais près d'Albertine me charger de votre commission.

DESROSOIRS. Trop de bontés!

COELIE. C'est justice... vous vous chargez si souvent des nôtres! (*Elle lui fait la révérence, et sort.*)

—

SCÈNE V.

DESROSOIRS, LÉOPOLD.

DESROSOIRS, *la regardant sortir*. Charmante fille!.. (*Avec un soupir.*) Ah! si j'avais vingt-cinq ans... mais je ne les ai pas... c'est dommage pour elle... et pour moi, car de toute la maison c'est elle qui a le plus de sagesse et de discernement.

LÉOPOLD, *vivement*. Que voulez-vous dire par là?.. Est-ce que sa sœur... est-ce que vous supposeriez?..

DESROSOIRS. Moi, rien! une femme brillante, recherchée... adorée, c'est tout naturel...

LÉOPOLD. On lui fait donc la cour?..

DESROSOIRS. Mais oui... une cour très-assidue... de nombreux adorateurs.

LÉOPOLD. Vous en connaissez?..

DESROSOIRS, *froidement*. Intimement!.. un surtout, le plus passionné... le plus amoureux de tous.

LÉOPOLD, *avec colère*. Eh! lequel? parlez!

DESROSOIRS, *froidement*. Je lui parle en ce moment.

LÉOPOLD, *avec surprise*. Monsieur!..

DESROSOIRS. Vous voilà tout étonné que j'aie deviné votre

secret... Eh! mon Dieu, j'en sais bien d'autres! N'ayant, grâce au ciel, ni places, ni femme, ni état, je n'ai rien à faire dans la société qu'à observer; et je vois tout, je devine tout; en revanche, je suis discret, je ne dis rien... c'est le moyen de se faire des amis, et je suis celui de tout le monde; car, me voyant instruit, on aime mieux m'avoir pour confident que pour adversaire.

LÉOPOLD. Eh bien! oui... j'en conviendrai avec vous.

DESROSOIRS. Vous le voyez bien!

LÉOPOLD. C'est un penchant que je ne puis ni vaincre ni raisonner. Depuis trois ans, l'aimer est ma seule pensée, ma seule occupation. Je maudis cette fatale absence, cet héritage qui, en me donnant la fortune, m'a enlevé la seule femme que je puisse chérir... Ah! si elle était libre encore, tout ce que je possède serait à elle... mais enchaînée, mais unie à un autre... que puis-je faire? sinon de l'aimer en silence, de m'enivrer du plaisir de la voir, de la suivre partout dans le monde, au spectacle, à la promenade. Tantôt furieux de sa froideur, tantôt me réjouissant d'une indifférence qui désespère mes rivaux et me désespère moi-même... Enfin, chaque soir honteux de ma faiblesse, je rentre chez moi en jurant de la fuir, de l'oublier, et le lendemain je recommence... Voilà ma vie, Monsieur, je n'en ai pas d'autre.

DESROSOIRS, *s'asseyant près de la cheminée.* Je comprends, c'est l'espoir qui vous soutient; et pour vous guérir..... il faut vous l'ôter tout à fait; apprenez donc qu'il faut renoncer à madame Dulistel, car jamais vous ne serez son amant.

LÉOPOLD, *s'asseyant près de lui.* Eh! qui vous le fait croire?

DESROSOIRS. Je ne vous dirai pas la phrase d'usage : elle a un mari respectable..... parce que vous savez comme moi que cela ne prouve rien... mais il y a un autre obstacle..... un obstacle invincible.

LÉOPOLD, *à Desrosoirs, qui s'arrête pour prendre des pastilles dans une bonbonnière.* Eh! lequel?

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERTINE.

(*Elle sort de la porte à droite. Elle est habillée fort simplement. Elle ouvre la porte avec précaution, et aperçoit Desrosoirs et Léopold, qui sont assis et lui tournent le dos.*)

ALBERTINE, *les apercevant.* Dieu! déjà du monde dans ce petit salon! (*Elle marche sur la pointe des pieds, traverse le salon, et sort par la porte à gauche, qui est celle de sa chambre.*)

—

SCÈNE VII.

LÉOPOLD ET DESROSOIRS, *assis et continuant à causer.*

LÉOPOLD. Au nom du ciel!.. achevez!.... car ce que vous me dites là, je m'en doutais depuis aujourd'hui, depuis ce matin. Il y a quelqu'un qu'elle préfère, quelqu'un de plus heureux que moi?

DESROSOIRS. Halte-là!.. je n'ai pas dit cela... au contraire; avec un caractère naturellement ardent, exalté, susceptible des passions les plus vives... voyez comme elle s'est conduite depuis son mariage. C'est la femme la plus sage et la plus vertueuse que je connaisse!

LÉOPOLD, *vivement. Il se lève.* Vous me l'assurez... ah! je respire, et vous croyez que jamais personne ne parviendra...

DESROSOIRS, *se levant aussi.* Écoutez donc, vous m'en demandez trop; mais je crois pouvoir vous répondre que, si jamais quelqu'un réussissait près d'elle, ce ne seraient pas ces jeunes gens si beaux, si aimables, si élégants... comme vous, mon jeune ami; ceux-là, elle s'en défie; mais ce seraient plutôt de ces gens auxquels on ne pense pas, et qui ne comptent pour rien..... quelqu'un, par exemple, de mon âge ou de mon caractère... Je ne parle pas de moi, bien entendu.

LÉOPOLD. Je crois bien; à cinquante ans...

DESROSOIRS. Ce ne serait pas une raison; l'âge mûr donne plus d'avantages que vous ne pensez. D'abord on ne nous croit pas dangereux, et un vieux garçon qui a quelque fortune, qui est galant complaisant, jouit à Paris, près des femmes, d'une foule de priviléges dont on ne se doute pas... ça n'est ni gênant, ni embarrassant, ça n'a pas de suite, ça n'a pas de ménage; aussi partout il en trouve un, partout il est reçu, fêté; c'est l'ami du mari, l'oracle de la maison, le conseil de la famille; et, dans les mœurs actuelles, nous remplaçons les abbés d'autrefois.

LÉOPOLD. En vérité!

DESROSOIRS. Or, dans une telle position, rien qu'en attendant patiemment les bonnes occasions, il est impossible qu'il ne s'en présente pas; et tenez... pour ne vous parler ici que de ce qui vous regarde, vous rappelez-vous, il y a quelques années, avant que vous fussiez amoureux, une petite veuve chez laquelle je passais mes soirées... madame de Sainte-Suzanne, qui vous adorait?..

LÉOPOLD. Et qui me fut infidèle...

DESROSOIRS. C'était pour moi qu'elle n'aimait pas, et qui certes suis loin de vous valoir; mais elle avait une envie démesurée de paraître à Longchamps dans une calèche que vous ne pouviez alors lui donner... et je lui prêtai pour ce jour-là la mienne, qui était neuve, brillante, magnifique...

LÉOPOLD. Parbleu! une imagination pareille! une tête comme celle-là, c'est possible; mais toute autre femme.

DESROSOIRS. Une autre femme a d'autres ambitions, d'autres idées, d'autres fantaisies qu'on peut exploiter : le tout est de les connaître pour en profiter; et, comme je vous l'ai dit... c'est mon état... je n'en ai pas d'autre.

LÉOPOLD. Achevez alors, je vous en conjure, achevez cette confidence.

DESROSOIRS. Je ne le puis; elle ne vous avancerait à rien; mais je peux, dans votre intérêt, vous en faire une autre, fruit de mes observations.

LÉOPOLD. Et laquelle?

DESROSOIRS. C'est que, pendant que vous vous occupez inutilement d'une femme froide, insensible, indifférente, qui jamais ne pensera à vous, il en est ici une autre, jeune, tendre, naïve, qui vous aime.

LÉOPOLD. Eh! qui donc? mon Dieu!

DESROSOIRS. La sœur de madame Dulistel..... cette jeune Cœlie...

LÉOPOLD. Que dites-vous!

DESROSOIRS. Vous n'en savez rien... ni elle non plus; mais moi, spectateur désintéressé, il y a un siècle que je me suis aperçu...

LÉOPOLD. De son amitié pour moi?

DESROSOIRS. Non, non, je m'y connais trop bien, c'est de l'amour, l'amour pur et candide d'une jeune fille, ce premier, ce véritable amour... que nous autres observateurs avons si rarement l'occasion de signaler dans le monde! Et vous pourriez hésiter!.. Ah! mon cher ami, si j'étais à votre place...

LÉOPOLD, *avec impatience.* Oui, mais vous n'y êtes pas.

DESROSOIRS. Malheureusement! mais je vous réponds que c'est la femme qui vous convient; même franchise, mêmes illusions... Épousez, mon cher ami, épousez... et regardez-moi comme l'ami de la maison, c'est tout ce que je vous demande.

LÉOPOLD. Bien obligé!

DESROSOIRS. Eh! c'est ce cher Dulistel et sa femme.

LÉOPOLD, *avec dépit.* Sa femme! ah! je ne puis maîtriser mon trouble. (*Il passe à la gauche du spectateur.*)

—

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, DESROSOIRS; ALBERTINE, *en robe de matin très-élégante;* DULISTEL, VICTOR.

DULISTEL, *entrant en se disputant avec Victor.* Comment! voilà deux heures que je sonne monsieur Victor, et l'on me répond qu'il est sorti pour ses affaires.

VICTOR. Dame! Monsieur...

DULISTEL. Est-ce que je te paye pour cela? morbleu! et me faire mettre en colère... me troubler, m'interrompre au milieu de mon opération sur les fonds d'Haïti!

ALBERTINE, *à Dulistel.* Mon ami!..

VICTOR. Je viens de chez un homme de notre pays, qui m'a apporté ma part dans la succession de notre cousin... Voyez plutôt... une succession de deux mille francs! quel bonheur!

ALBERTINE, *à son mari, en souriant.* Allons, mon ami, il faut avoir quelque égard à la douleur d'un héritier.

VICTOR. Madame est bien bonne!..

ALBERTINE. Et puis, il ne faut pas que cela vous empêche d'apercevoir vos meilleurs amis..... Monsieur Léopold..... monsieur Desrosoirs, qui nous attendaient ici, à ce que m'a dit Cœlie.

DULISTEL, *passant devant Desrosoirs d'un air dégagé.* Bonjour, Desrosoirs. (*Allant d'un air affectueux à Léopold.*) Bonjour, mon cher ami; vous venez m'apporter des nouvelles de notre département? Avons-nous des chances pour l'élection?

LÉOPOLD. Oui, colonel; vous en jugerez vous-même par ces lettres.

DULISTEL. Vous êtes d'une obligeance! (*A Victor.*) Et mon cabriolet, est-il prêt?

VICTOR. Non, Monsieur... vous n'aviez rien dit.

DULISTEL. Morbleu! est-ce que vous ne deviez pas le deviner?.. est-ce qu'il ne faut pas que j'aille à la Bourse? Mais allez donc, et qu'on m'avertisse dès qu'on aura attelé.

ALBERTINE. Ce sera l'affaire de vingt minutes.

DULISTEL. Mais vingt minutes de retard sont peut-être vingt centimes de perte.

ALBERTINE. Et votre déjeuner que vous oubliez...

DULISTEL. Qu'importe!.. à la guerre comme à la guerre... Est-ce qu'on déjeune quand on est dans les affaires?..

ALBERTINE, *à Victor.* Servez toujours, pour vous du moins; car moi, j'ai pris mon chocolat. (*Le domestique sort.*) Ah! mon Dieu! j'oubliais... puisque vous allez à la Bourse, mon ami, j'ai chez moi des fonds, dont je vous prie de vous charger.

DULISTEL. Des fonds! eh! lesquels?

ALBERTINE. Quarante mille francs, que M. Archambaud, votre notaire, m'a remis hier en votre absence; la dot de ma sœur, que vous devez placer en rentes de Naples.

DULISTEL. Pas aujourd'hui, je n'aurai pas le temps.

ALBERTINE. Je ne me soucie cependant pas de les garder dans mon secrétaire.

DULISTEL. Tantôt, à mon retour, je vous les demanderai. (*A Léopold.*) Vous, mon cher ami, qui ne savez que faire de vos fonds... vous devriez prendre de l'Haïti.

LÉOPOLD. Merci, Monsieur; je me trouve déjà trop riche.

DULISTEL. Prenez alors la rente d'Espagne, c'est ce qu'il vous faut. Nous parlerons de cela et de nos élections ce soir, à notre réunion; car nous en avons une : nous avons un concert, ma femme le veut; nous n'en sortons pas : les invitations et les soirées m'accablent; hier encore... Quel ennui! à ce bal où il a fallu conduire Madame, j'ai été accaparé par ce vieux général qui me parle toujours de guerre et de campagnes; c'est si fastidieux... et si mauvais genre... une fois qu'il est dans sa bataille d'Austerlitz!..

LÉOPOLD. Une belle époque, colonel!

DULISTEL, *vivement.* Oui!.. c'est le seul moment où la rente se soit élevée à quatre-vingt-deux. Elle n'a jamais été plus haut sous l'empereur... C'est étonnant!

DESROSOIRS. C'était cependant là le bon temps!

DULISTEL, *d'un air de mépris.* Oui, de jolies spéculations à faire!.. (*A Albertine.*) Des spéculations dans votre genre... car hier soir, à ce bal, j'ai trouvé Madame établie, non pas à une contredanse, mais à une table de bouillotte, entourée de jeunes gens charmants, avec qui elle perdait de la meilleure grâce du monde.

ALBERTINE. Eh bien, qu'importe? en fait d'argent, n'en avez-vous pas assez?..

DULISTEL. Non, Madame!.. car nous vivons dans un temps où c'est la seule puissance réelle, positive et raisonnable.

LÉOPOLD. Raisonnable!..

DULISTEL. Oui, Monsieur; aujourd'hui, en 1834, qu'est-ce que la noblesse? qu'est-ce que la naissance?.. qui en veut?.. personne!.. De l'argent, c'est différent : tout le monde en demande. Gens en place, sous-préfets, préfets, ministres... qu'est-ce que vous voulez? Des honneurs, des dignités? non, de l'argent! et la preuve, supprimez les traitements, vous supprimez l'ambition.

LÉOPOLD. Permettez! cependant... il y a des gens...

DULISTEL. Qui crient contre la fortune... c'est vrai. Quels sont-ils? des amateurs qui n'en ont pas, et qui veulent en avoir.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; CŒLIE, *sortant de la porte à droite du spectateur.*

CŒLIE. Le thé est prêt; je viens de le faire.

DULISTEL. C'est bien heureux... Desrosoirs, déjeunes-tu!

DESROSOIRS. Toujours! je suis venu pour cela; car, moi qui ne suis pas comme toi dans les affaires, j'ai le bonheur de mourir de faim (*A Albertine.*) Je venais aussi vous rendre compte des commissions dont vous m'avez chargé. Mais, dans ce moment, impossible! avec un mari qui est pressé et mon estomac aussi. Mais si je savais l'instant où Madame sera visible!..

ALBERTINE. Tantôt à une heure!.. Je n'y serai que pour vous!..

CŒLIE, *à Dulistel, et regardant Léopold qui fait un geste d'impatience.* Et monsieur Léopold que vous n'invitez pas?

LÉOPOLD. Je vous rends grâce!.. j'ai déjeuné!

DESROSOIRS, *à demi-voix.* Très-bien! pour rester en tête-à-tête.

LÉOPOLD, *de même.* Monsieur!..

DESROSOIRS, *de même.* Il n'y a pas de mal!

DULISTEL. Eh bien! Desrosoirs?.. quand tu voudras... Je te préviens d'abord que je déjeune toujours en dix minutes. (*Il entre le premier dans la salle à manger, à droite.*)

DESROSOIRS, *le suivant.* Comme Napoléon!.. Vous autres grands hommes, vous êtes expéditifs... Moi, c'est différent; il me faut le temps. (*Il fait passer devant lui Cœlie, qu'il salue, et revient à Albertine.*) Adieu, Madame, à une heure, je serai exact. (*Il sort par la porte à droite, après que Cœlie a passé devant lui.*)

—

SCÈNE X.

ALBERTINE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *après un instant de silence.* M. Desrosoirs est bien heureux d'avoir ainsi votre amitié, votre confiance!

ALBERTINE. Eh! mais un homme de son âge... où est le mal? Je pense d'ailleurs qu'il le mérite.

LÉOPOLD. Je ne dis pas le contraire... Mais n'est-il pas des amis à vous, plus anciens et non moins dévoués peut-être, qui auraient aussi des droits à faire valoir?

ALBERTINE. Parmi les anciens amis, je ne vois que vous, Léopold, et peut-être serait-il peu convenable... (*Geste de Léopold.*) non, j'ai voulu dire dangereux... pour moi, sans doute... non pour vous...

LÉOPOLD. Dangereux! Et en quoi donc, Madame?

ALBERTINE. Je ne sais... D'abord les jeunes gens sont volontiers indiscrets.

LÉOPOLD. Je ne pense pas vous avoir donné lieu de le supposer?

ALBERTINE, *souriant.* Mais je ne pense pas non plus vous avoir donné lieu de l'être.

LÉOPOLD, *piqué.* Peut-être, Madame; et si je racontais à d'autres qu'à vous ce dont j'ai été témoin... ce matin... Petite-Rue-Saint-Roch, n° 7...

ALBERTINE. Monsieur, que voulez-vous dire?

LÉOPOLD. Eh! mais, remettez-vous, Madame... Et par grâce, par pitié, cachez-moi ce trouble, qui confirme tous mes soupçons...

ALBERTINE, *vivement.* Des soupçons!..

LÉOPOLD. Ah! c'est mieux que cela... Et puissiez-vous n'éprouver jamais les tourments que j'ai ressentis lorsque ce matin, seul sur le boulevard, rêvant à une personne en qui est mon existence tout entière... il me semble soudain l'apercevoir passer près de moi dans une voiture de place! Erreur, illusion sans doute, je me le disais; et cependant, comme malgré moi-même, et le cœur oppressé par je ne sais quel pressentiment, je suivais cette voiture, qui s'arrête au coin de la rue Poissonnière et de la Petite-Rue-Saint-Roch. Une femme en descend... et ce voile, ce manteau... Ne tremblez pas, Madame, cela peut appartenir à tout le monde. Mais ce qui n'était qu'à elle... c'est cette grâce, cette tournure, cette démarche que je reconnaîtrais entre mille!.. Je voulais fuir, le ciel m'en est témoin, et je ne sais comment je me trouvais sur ses pas.

ALBERTINE. Monsieur!..

LÉOPOLD. Pour veiller sur elle sans doute! une allée étroite, obscure... un escalier tortueux, et, au troisième!.. oui, c'était au troisième!.. cette porte... ah! je tremblais d'inquiétude... bientôt ce fut de rage. Un jeune homme assez bien mis... en frac bleu... est venu ouvrir... Je l'ai aperçu au moment où la porte se refermait; et quand la crainte d'un éclat m'a seule empêché de briser cette porte; quand, redoutant de succomber à cette horrible tentation, j'ai fui, hors de moi, éperdu, cachant à tous les yeux le supplice que j'éprouvais, vous vous défiez de moi, de ma discrétion, de mon amitié!.. Ah! Madame!

ALBERTINE. En vérité, Monsieur, voilà un récit qui m'a paru si intéressant, que je n'ai pas voulu vous interrompre dans ce roman... (*Mouvement de Léopold.*) Roman historique, si vous le voulez, et dont les détails peuvent être vrais, excepté le nom de l'héroïne, car ce n'est pas moi.

LÉOPOLD. Que dites-vous?

ALBERTINE. Non, Monsieur, quelque flatteur qu'il soit pour mon amour-propre de se persuader que partout vous croyez me voir, une telle illusion pourrait amener des conséquences trop dangereuses... dans ce moment, par exemple; et je me hâte de vous désabuser et de vous déclarer qu'aujourd'hui vous ne m'avez pas vue dans la rue dont vous me parlez, par la raison infiniment simple que je n'y suis point allée et que je n'y connais personne!

LÉOPOLD. Il serait possible!.. Vous n'y connaissez personne? Et cependant tout à l'heure, lorsque je parlais, ce trouble que j'ai cru remarquer...

ALBERTINE. Oh! je dois convenir que le commencement de votre récit m'avait un peu troublée, un peu effrayée; car il est vrai qu'à l'insu de mon mari et de ma sœur je suis sortie ce matin.

LÉOPOLD, *vivement.* Vous voyez bien.

ALBERTINE. Pour me rendre chez un peintre célèbre qui demeure dans cette rue même, près de notre hôtel.

LÉOPOLD. Grand Dieu!

ALBERTINE. Une surprise que je réserve à ma sœur pour après-demain, le jour de sa fête.

LÉOPOLD, *confus.* Ah! Madame?

ALBERTINE. Après cela, Monsieur, il est tout naturel que vous ne me croyiez pas sur parole. Il ne tient qu'à vous d'interroger mon peintre, et surtout mon portrait, dont le témoignage aura peut-être plus de pouvoir que le mien.

LÉOPOLD. Pardon!.. pardon!.. c'est m'accabler! Et maintenant que je me rappelle, que je compare, comment se peut-il que dans ma folie, dans mon délire?.. Mais je vous aurais vue comme je vous vois en ce moment, que je n'aurais pas dû en croire mes yeux; à plus forte raison quand je n'avais d'autre preuve, d'autre certitude, que cet instinct défiant et jaloux, dont je rougis maintenant!.. Oui, c'est moi qui suis coupable, puisque j'ai pu douter de vous!

ALBERTINE. Pas un mot de plus!.. Voici ma sœur et mon mari!

—

SCÈNE XI.

DULISTEL, *sortant le premier de la salle à manger;* DESROSOIRS, ALBERTINE, COELIE, LÉOPOLD; VICTOR, *qui reste au fond du théâtre.*

DULISTEL, *à Desrosoirs qui entre derrière lui.* Si tu veux que je t'emmène... finis-en!

DESROSOIRS. Un déjeuner brusqué ne valut jamais rien! Et, puisque ton cabriolet est prêt, tu me jetteras en face de la Bourse, à la Porte chinoise, où j'ai des emplettes à faire pour quelques-unes de mes clientes.

DULISTEL. Comme tu voudras. (*Cherchant sur le secrétaire à gauche du spectateur.*) Mes bordereaux et mon portefeuille!.. mes gants, mon chapeau.

COELIE *montre à Victor, qui les présente à son maître, les gants et le chapeau placés sur une chaise.* Ils sont là, colonel! (*A part.*) Dieu! que cela donne de mal, le départ d'un guerrier pour la Bourse! (*A Dulistel qui va pour sortir.*) Et ma sœur que vous n'embrassez pas?

DULISTEL, *embrassant sa femme.* C'est vrai!.. Adieu, chère amie!

DESROSOIRS, *à Dulistel.* Et tes bordereaux? (*Dulistel revient prendre sur le secrétaire les papiers qu'il avait laissés.*)

COELIE, *vivement, à Albertine.* Ah! mon Dieu! ma sœur, j'oubliais... Victor m'a dit que quelqu'un demandait à te parler en particulier.

ALBERTINE, *souriant.* A moi?

VICTOR, *s'avançant entre Albertine et Léopold.* Oui, Madame, un jeune homme, et qui n'a pas voulu dire son nom.

ALBERTINE. Eh! pourquoi donc?

VICTOR. Il prétend que vous saurez ce que c'est, et qu'il vient de la Petite-Rue-Saint-Roch, n° 7.

LÉOPOLD, *regardant Albertine avec indignation.* Ciel!..

ALBERTINE, *troublée*. Oui... en effet!.. Je sais pour quel motif!.. Je vais le recevoir. (*A Dulistel, qui sort avec Desrosoirs et Victor.*) Adieu, mon ami!

DULISTEL, *entraînant Desrosoirs*. Allons, partons! (*Ils sortent.*)

ALBERTINE, *regardant Léopold avec embarras*. J'espère qu'aujourd'hui, à notre soirée, nous aurons le plaisir de voir monsieur de Mondeville!

LÉOPOLD, *sèchement*. Non, Madame, je ne pourrai.

COELIE, *tristement*. Quel dommage!

ALBERTINE. Et pourquoi donc?

LÉOPOLD, *sévèrement*. Je vais vous le dire, Madame, si vous voulez!

ALBERTINE, *effrayée et regardant Cœlie*. Pas maintenant!

LÉOPOLD, *avec amertume*. C'est juste! on vous attend, et plus tard je craindrais encore d'être indiscret; car vous avez accordé une audience à M. Desrosoirs.

ALBERTINE, *avec embarras*. C'est vrai, pour quelques instants... Mais tantôt, à deux heures, je serais charmée... aujourd'hui comme toujours, de recevoir votre visite. (*D'un ton à moitié suppliant.*) Puis-je y compter?

LÉOPOLD, *après avoir hésité un instant*. Je viendrai, Madame. (*Il salue Albertine, qui sort vivement par la porte à gauche.*)

SCÈNE XII.

LÉOPOLD, COELIE.

COELIE. Eh bien! avez-vous découvert quelque chose?

LÉOPOLD. Non... non... rien encore! Elle espère en vain m'abuser... (*A part.*) Il n'y a plus de doute; et j'aurai du moins le plaisir de la confondre! (*Il sort brusquement, sans regarder Cœlie, qui s'arrête au milieu d'une révérence qu'elle lui faisait.*)

COELIE. Eh bien!.. il part sans me regarder, sans me saluer! Est ce que lui aussi il va à la Bourse? (*Elle rentre dans l'appartement à gauche.*)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

COELIE; VICTOR, *entrant par la porte à droite*.

VICTOR. Oui, Mademoiselle, c'est votre maître de chant. J'ai entendu sa voiture qui entrait dans la cour; car il vient faire des roulades en voiture! Un musicien en cabriolet! (*A part.*) Et nous autres derrière, ça fait mal!

COELIE J'y vais, car nous avons ce soir concert, et on me fera peut-être jouer mon air varié.

VICTOR. Pardon, Mademoiselle, de vous arrêter. Si ça ne vous dérangeait pas, j'aurais quelque chose à vous demander.

COELIE. Dis-le vite!

VICTOR. C'est au sujet de la succession qui m'est arrivée! Ça me tourmente, ça me rend malheureux! je ne sais qu'en faire. Quand je n'étais qu'un pauvre diable, je ne pensais à rien; mais maintenant que je suis riche, que j'ai deux mille francs, c'est tout naturel, je voudrais...

COELIE, *riant*. En avoir quatre!.

VICTOR. Ou davantage... Ils disent tous que c'est possible; que ça se voit tous les jours; que Monsieur n'en fait jamais d'autres, parce qu'il connaît ces messieurs qui font gagner de l'argent à tout le monde, et qu'on nomme, je crois, des agents de change, des gens bien respectables! Il y en a un qui vient souvent ici, et je n'ose jamais lui parler... mais si Mademoiselle voulait lui dire deux mots pour moi?

COELIE. Est-ce qu'il m'écouterait? est-ce que j'entends rien à tout cela?.. Aussi je te conseille de chercher pour tes capitaux un autre placement.

VICTOR. Je n'en connais qu'un où jusqu'à présent je mettais toutes mes économies.

COELIE. Et lequel?

VICTOR. La loterie.

COELIE. Fi donc!

VICTOR. C'est ce que je dis! c'est bon pour le peuple! pour les gens sans fortune! et puis une institution si immorale!.. On y perd toujours, et moi je veux gagner.

COELIE. Eh bien, alors, crois-moi, porte cela à la Caisse d'épargne.

VICTOR. Cela doublera-t-il ma succession?

COELIE. Non, mais cela t'empêchera de la perdre.

VICTOR, *hésitant*. Vous croyez!

COELIE. Du reste, fais comme tu voudras.

VICTOR. Oui, Mademoiselle, je suivrai vos avis : mais on n'ouvre la Caisse d'épargne que le dimanche; c'est aujourd'hui mardi, et d'ici là... si je passe devant quelques bureaux... Je me connais... il y a le 50 et le 42 que je nourris depuis si longtemps...

COELIE. Eh bien!.. où en veux-tu venir?

VICTOR. Que si Mademoiselle voulait bien me garder ma succession jusqu'à dimanche, ça me rendrait un grand service.

COELIE, *prenant les deux billets qu'il lui présente*. Si ce n'est que cela... bien volontiers! (*Apercevant Albertine qui entre.*) C'est ma sœur!.. (*Albertine entre, va à son secrétaire qu'elle ouvre, et se met à écrire.*)

VICTOR. Je m'en vais. (*A part, en soupirant.*) Quel dommage cependant!.. (*Montrant Cœlie.*) Si elle ou Madame avait voulu parler pour moi!.. Mais les maîtres sont tous de même!.. Ils ne veulent jamais qu'on devienne riche, parce qu'ils n'auraient plus personne pour monter derrière leur voiture. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ALBERTINE, *toujours devant son secrétaire*; COELIE.

ALBERTINE, *toujours écrivant*. Je ne m'y retrouve plus!.. C'est insupportable!.. Je n'entendrai jamais rien au calcul.

COELIE, *s'approchant d'elle*. Comme tu es occupée!

ALBERTINE. Ah! c'est toi!.. Ton maître de chant t'attend au salon.

COELIE. Je vais le trouver. (*Montrant les papiers qu'elle tient à la main.*) Mais, moi qui n'ai pas de secrétaire, serre-moi cela.

ALBERTINE, *toujours assise*. Qu'est-ce que c'est?

COELIE. Deux mille francs que M. Victor m'a priée de lui garder. (*Montrant le secrétaire.*) Je vais les mettre là.

ALBERTINE. Comme tu voudras.

COELIE. Tiens!.. à droite, sur ces papiers... (*En lisant le titre.*)

ALBERTINE, *souriant et se levant*. Ces papiers... Ils sont à toi : c'est ta dot.

COELIE. Ma dot! (*Soupirant.*) Ah! vous ne risquez rien de la garder longtemps!

ALBERTINE. Eh! pourquoi donc?

COELIE. Parce que je ne pense guère à me marier!

ALBERTINE. D'autres peut-être y pensent pour toi! Et si mes idées, si mes espérances peuvent se réaliser...

COELIE. Que dites-vous?

ALBERTINE. Oui!.. j'ai besoin de te voir heureuse. C'est là mon bonheur à moi!

COELIE. Ma sœur!..

ALBERTINE. Laisse-moi! c'est M. Desrosoirs.

COELIE, *en s'en allant et montrant le secrétaire.* Ma dot! Ah bien oui!.... Il s'agit bien de cela! (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

DESROSOIRS, ALBERTINE.

ALBERTINE. Vous voilà enfin!

DESROSOIRS. Nous sommes seuls?....

ALBERTINE. Oui; mon mari est à la Bourse et ma sœur à sa leçon de piano.

DESROSOIRS. Eh bien! comment nous trouvons-nous aujourd'hui?

ALBERTINE. Mal!.. J'ai passé une nuit pénible, et ce matin l'aventure la plus fâcheuse, la plus contrariante... Je vous dirai cela. Donnez-moi d'abord des nouvelles.

DESROSOIRS. Excellentes! Tout va à merveille.

ALBERTINE. En vérité?

DESROSOIRS. Et cela ne fera qu'augmenter; c'est l'avis général.

ALBERTINE. Ah! que vous me rendez heureuse! je respire! il me tarde tant de sortir de tout cela, de redevenir ce que j'étais! car, voyez-vous, mon ami, je ne me reconnais plus, ce n'est plus moi, je n'existe plus!

DESROSOIRS. Quelle folie de vous inquiéter ainsi!

ALBERTINE. M'inquiéter!.. Vous appelez cela une inquiétude! mais c'est un supplice, un tourment affreux; et quand je pense comment, sans m'en douter ni m'en apercevoir, je suis arrivée là... C'est inconcevable! c'est un rêve!.... eh! qui accuser? personne!.. pas même moi, car c'était d'abord dans l'intention la plus pure, la plus louable...

DESROSOIRS. En vérité!

ALBERTINE. C'est toujours comme cela!.. Nous autres femmes, ce sont les bonnes intentions qui nous perdent, parce que celles-là on ne s'en défie pas, on s'y abandonne... et elles vous conduisent souvent bien plus loin qu'on ne voulait aller! Moi, par exemple, unie à un homme que j'aurais voulu, et que, hélas! je ne pouvais aimer, je me suis dit: Du moins je n'aimerai personne. Fidèle à mes devoirs, je resterai, pour tout le monde, froide et insensible... On l'est toujours quand on le veut bien. Je le serai, je le promets.

DESROSOIRS. Promesse que vous avez tenue; et vous y avez quelque mérite, car je vous vois encore à votre entrée dans le monde! lorsque l'on crut s'apercevoir de l'indifférence de votre mari, de tous côtés les prétentions s'élevèrent.

ALBERTINE. Oui, l'on aurait dit d'une veuve, tant j'étais entourée de soins, d'hommages, d'adorateurs. J'avais fini par en voir partout... Et tenez... vous-même tout le premier.

DESROSOIRS. Moi!....

ALBERTINE. Oui, mon ami, j'en conviens à ma honte; dans cette amitié assidue dont vous m'entouriez, il m'avait semblé entrevoir quelques intentions de galanterie, quelques projets de séduction. J'étais folle... Aussi je vous dis tout, et je vous demande pardon de mes soupçons.

DESROSOIRS, *souriant d'un air embarrassé.* Prenez garde... Ils ne sont peut-être pas aussi injustes que vous pensez!

ALBERTINE, *de même.* Du tout; j'ai confiance, et vous me soutiendriez maintenant le contraire... que je ne vous croirais pas. (*Lui prenant les mains.*) Vous êtes mon ami, mon meilleur ami, celui à qui je peux ouvrir mon âme tout entière... car de vous, je le sais, je n'ai rien à craindre.

DESROSOIRS, *faisant la grimace.* Vous êtes bien bonne.

ALBERTINE. Tout le monde, par malheur, n'était pas comme vous, et dans le nombre de mes adorateurs, il s'en trouvait un... jeune, riche, aimable... Tout cela n'était pas une raison pour qu'on y fît attention. Mais il y avait là encore un autre danger plus grand et surtout bien rare... un amour réel, véritable, dont il ne m'avait jamais parlé! Ce qui faisait peut-être que je l'avais deviné tout de suite... Aussi, de toutes les puissances de mon âme je m'efforçais de l'éviter, de le fuir, et je pensais toute la journée aux moyens de l'oublier.

DESROSOIRS, *souriant.* Vraiment!

ALBERTINE. Je vous l'atteste... C'était mon plus grand désir. Mais que c'était difficile! et comment y parvenir, lorsque partout triste et silencieux je le rencontrais sur mes pas, dans le salon où j'entrais, dans la loge où je venais de me placer!.. il était là, je le voyais... et plus encore quand il n'y était pas. Enfin, un soir, en arrivant dans un bal où j'espérais qu'il ne serait pas invité... la première personne que j'aperçois... c'est Léopold... Ah! mon Dieu!.. je ne voulais pas le nommer... mais c'était lui, c'était bien lui qui m'invitait d'un air si respectueux... qu'irritée contre moi-même, contre lui, contre tout le monde... je le refusai; je déclarai que je ne danserais pas de la soirée; que j'étais souffrante... indisposée... que sais-je!.... Je disais vrai, et me voilà pendant tout le bal réfugiée dans le salon où l'on ne dansait pas et où l'on jouait; voyant mon ennui et mon désœuvrement, on m'offre à une table d'écarté une place que je m'empresse d'accepter, trop heureuse de m'occuper et d'attendre ainsi minuit qui semblait ne devoir jamais arriver! D'abord, distraite et inattentive, je gagnai sans le vouloir... sans y penser... le sort continuait à me favoriser, et une veine aussi prononcée avait attiré autour de nous une foule de joueurs qui engagent des paris pour ou contre moi; l'importance qu'ils y attachent me force à en mettre moi-même.... Me voilà attentive à mon jeu, en suivant toutes les chances, craignant de perdre... enchantée de gagner, encouragée par les applaudissements de mes partners, et j'étais en grand bénéfice quand la pendule sonna...

DESROSOIRS. Minuit?

ALBERTINE. Non. . deux heures du matin! Le temps s'était écoulé avec une telle rapidité, que j'avais tout oublié... même lui! Oui, pour la première fois depuis un an j'étais restée trois heures sans penser à lui, sans m'occuper de lui; j'étais ravie... j'étais heureuse; j'avais donc un moyen de me soustraire à son image, d'échapper à son amour qui me poursuivait sans cesse! Et ce moyen de salut... je l'avoue, je m'y livrai avec joie, avec ardeur; chaque soir me retrouvait près de cette table verte, ma distraction, mon espoir, mon bonheur, que j'aimais d'abord par reconnaissance... et bientôt par habitude, par goût... que vous dirai-je? chose inouïe, inconcevable!.. Tout entière à ces alternatives d'espérance et de crainte qui faisaient battre mon cœur, j'éprouvais là des émotions délirantes, inconnues... d'autant plus vives... qu'il fallait les cacher... qu'elles avaient tout le charme d'une passion mystérieuse, tout le bonheur d'un amour satisfait... Oui, c'était du bonheur... c'était du moins le seul dont mon cœur fût alors susceptible! mais bientôt il me sembla insuffisant. Je n'entendais parler ici que de spéculations... de jeu sur les rentes, de gens qui en un jour, en une heure, s'enrichissaient! mon mari lui-même passait sa vie dans ces combinaisons hasardeuses; il faisait en grand, le matin, ce que je faisais le soir, et moi, à qui tout réussissait... je voulus à mon tour tenter la fortune; je vous confiai en secret mes bénéfices du jeu... et je ne reviens pas encore du bonheur qui a d'abord semblé nous favoriser.

DESROSOIRS. Quinze mille francs en trois mois!

ALBERTINE. C'était superbe!.. j'étais trop riche!.. je ne



ALBERTINE, *arrangeant ses cheveux.* Mon Dieu! mon Dieu!

savais que faire de ces trésors qui pour moi m'étaient inutiles. Mais je me disais : Si je pouvais les doubler... les tripler... cela formerait une dot à ma sœur qui, pour toute fortune, n'a que quarante mille francs; et, sans rien demander à mon mari, je pourrais la marier, l'établir... je me voyais la cause de son bonheur... C'est cette idée-là qui m'a jetée de nouveau dans ces chances fatales d'où je voudrais... dont je ne puis maintenant me retirer! Que de jours d'inquiétudes et d'angoisses! que de nuits sans sommeil! et le plus terrible, c'est que cette fièvre continuelle use et dessèche l'âme; c'est qu'on devient insensible à tout; c'est qu'on ne désire plus rien que ces émotions mêmes qui vous torturent, qui vous brisent, mais qui sont devenues un besoin, et sans lesquelles on ne peut vivre! Si encore on pouvait s'y livrer tout entière!.. mais renfermer tout cela en soi-même, faire les honneurs de son salon, sourire à son mari, à ses amis, à des indifférents... sourire quand une main de fer vous presse le cœur!.. Et puis le soir, quand je rentre chez moi, quand cette fièvre ardente qui me soutenait est tombée ainsi que mon courage, je sens là un vide affreux qui me fait peur... je souffre... je pleure et je me repens!.... Ah! mon ami, je suis bien malheureuse!

DESROSOIRS. Eh! pourquoi donc?.. notre nouvelle spéculation est immanquable; depuis dix jours que nous jouons à la hausse... la hausse continue, et cette fois la fortune nous dédommagera de ses rigueurs passées.

ALBERTINE. Je n'y crois plus maintenant; rien ne me réussit, je perds tous les soirs; hier encore à cette bouillotte...

DESROSOIRS. Vraiment!

ALBERTINE. Oui, cet élégant, ce vicomte Dermilly était venu se poser en attitude à côté de ma chaise... il me porte toujours malheur... Je suis sûre de perdre quand il est là! et perdre sur parole!.. Devoir à Saint-Elme, un fat qui m'aimait, qui avait osé me le dire! aussi il me tardait de m'acquitter! Je suis sortie ce matin, j'ai été vendre en secret mes derniers diamants, dont le prix a servi à payer Saint-Elme... Mais par malheur j'ai été rencontrée par Léopold, à qui j'ai essayé en vain de donner le change, et j'aime mieux tout lui avouer, tout lui dire.

DESROSOIRS. Y pensez-vous?

ALBERTINE. Pourquoi pas?.. Il n'est plus pour moi qu'un ami, et je puis me confier à sa discrétion comme à la vôtre.



LÉOPOLD. Cœlie, voulez-vous être ma femme? voulez-vous m'épouser? — Acte 3, scène 8.

DESROSOIRS. Quelle imprudence!... donner à ce jeune homme qui vous aime encore des armes contre vous!.. des armes dont il peut abuser...

ALBERTINE. Jamais!.. Vous ne le connaissez pas!

DESROSOIRS. Mais moi, qui, à cause de votre mari, ne veux pas paraître là-dedans... c'est mon secret autant que le vôtre.

ALBERTINE. Eh bien! je ne lui dirai rien, je vous le jure. Mais hâtons-nous de tout finir, de tout réaliser, et puisque la hausse continue... puisque nous gagnons...

DESROSOIRS. Oui, Madame.

ALBERTINE. Gagnons-nous beaucoup?

DESROSOIRS. Mais, si vous attendez la fin du mois, c'est-à-dire encore deux jours, nous pouvons, à ce que dit Defrène, mon agent de change, réaliser net cinquante mille francs de bénéfice.

ALBERTINE, *avec joie.* Cinquante mille francs!

DESROSOIRS. A moins que vous ne préfériez gagner bien moins et vendre aujourd'hui même.

ALBERTINE, *après un instant d'hésitation.* Attendons deux jours... Dites-le à Defrène. En votre nom, comme à l'ordinaire... Je m'en rapporte à vous!

DESROSOIRS. Fiez-vous à mon amitié, qui s'exposerait à tout plutôt que de vous compromettre... Vous ne savez pas à quel point je vous suis dévoué...

ALBERTINE. Si; vous m'en avez donné tant de preuves, que je serais bien ingrate d'en douter.

DESROSOIRS. Ah! ce mot-là seul me suffit. Oui, mon amie... mon aimable amie... croyez bien que toujours... Dieu! l'on vient!..

—

SCÈNE IV.

DESROSOIRS, ALBERTINE, LÉOPOLD.

DESROSOIRS. Monsieur Léopold!.. déjà!

LÉOPOLD, *apercevant Desrosoirs.* Encore!.. il ne la quitte donc jamais!

DESROSOIRS. Adieu, Madame, (*Bas, à Albertine.*) Je vais transmettre à Defrène vos ordres exprès, et je viendrai vous en apprendre le résultat. (*Haut, à Léopold.*) Adieu, mon jeune ami... je vous laisse. (*Il sort en regardant Léopold d'un air railleur.*)

SCÈNE V.

ALBERTINE, LÉOPOLD, *qui s'est tenu à l'écart.*

LÉOPOLD, *à part.* Depuis deux heures il est avec elle, et avoir encore à lui parler à voix basse!..

ALBERTINE. Je vous remercie, Monsieur, de votre exactitude.

LÉOPOLD. C'est vous, Madame, qui avez paru désirer cet entretien... Sans cela, et de moi-même... je ne me serais pas permis de me présenter chez vous.

ALBERTINE. Eh! pourquoi donc?

LÉOPOLD. Je vous en prie, Madame, ne me le demandez pas... le silence que je garde est encore une preuve de mon dévouement pour vous.

ALBERTINE. Je le vois!.. vous avez le droit de m'accuser... de me croire coupable, et je le suis beaucoup en effet puisque j'ai été obligée de vous tromper, de vous cacher la vérité... Mais cependant cette vérité n'est pas telle, qu'elle doive m'enlever votre estime et vous donner sur moi et sur mon honneur des soupçons auxquels je ne me résignerai jamais.

LÉOPOLD. Moi, des soupçons?

ALBERTINE. Je les devine! et j'y répondrai d'un mot : Je vous jure, Léopold, que le mystère que vous avez pu remarquer dans ma conduite ne tient à aucun secret de cœur. (*Avec dignité.*) Je vous jure que je n'aime personne, que je suis fidèle à mon mari... me croyez-vous?

LÉOPOLD, *la regardant.* Vous croire!.. Oui, il y a dans cette voix un accent de vérité que je suis digne de comprendre... et maintenant je me mépriserais moi-même si je vous soupçonnais encore...

ALBERTINE, *lui tendant la main.* Je vous remercie... (*Avec émotion.*) Et à présent vous sentez bien que si vous l'exigez... je vais tout vous dire... Mais, je l'avoue, ce sera bien cruel... il m'en coûtera beaucoup... et j'aimerais mieux que vous fussiez assez généreux pour ne pas l'exiger...

LÉOPOLD. Je n'exige rien, je ne veux rien! Vous n'aimez personne, c'est tout ce que je demande. Ce mot suffit à mon amitié!.. Si vous saviez qu'on est malheureux de voir déchoir ce qu'on avait placé si haut dans son estime, de renoncer à l'objet de son culte, de son adoration... (*Mouvement d'Albertine.*) Oui, Madame, oui, je ne vous apprends rien de nouveau... Cet amour, dont je ne vous ai jamais parlé, vous le connaissez aussi bien que moi.... avant moi peut-être; et, sans en être convenus, nous nous entendions, moi pour souffrir, et vous pour n'en rien voir!

ALBERTINE. Oui, Léopold, oui... Je ne jouerai ici ni la surprise ni la colère... je sais ce que vaut un attachement tel que le vôtre. Mille autres femmes seraient fières de l'inspirer, de le partager peut-être... Moi, je ne le peux! telle est ma destinée; tel est le sort que moi-même je me suis fait... Et ce que je vais vous dire va vous paraître bien mal... Mais il me semble que j'aurais été moins malheureuse... (*Rêvant.*) Oui, vraiment, j'aurais peut-être mieux fait de vous aimer... (*Vivement, et se reprenant.*) Pas maintenant... ce n'est plus possible... Il ne peut plus y avoir que de l'amitié entre nous. Une amitié de sœur.... c'est ce que je vous demande, c'est ce que je réclame.

LÉOPOLD. Ah!.. c'est trop de bontés!... Vous voulez aujourd'hui me rendre trop heureux, et prenez garde, quand on n'y est pas habitué!.. car il est une remarque que j'ai faite depuis quelque temps... et sur laquelle je voudrais bien interroger cette amitié que vous daignez me promettre.

ALBERTINE. Qu'est-ce donc?

LÉOPOLD. Dites-moi pourquoi je vous vois un jour bonne, aimable, enchanteresse, comme aujourd'hui, comme en ce moment, par exemple; et puis le lendemain... que dis-je? l'instant d'après, vous devenez bizarre, capricieuse, humoriste, et même colère...

ALBERTINE, *réfléchissant.* Quoi! vous avez remarqué?..

LÉOPOLD, *vivement.* L'amant ne s'en serait jamais aperçu... Mais ici c'est l'ami qui parle...

ALBERTINE, *réfléchissant.* Oui, vous avez raison.

LÉOPOLD. Et d'où vient cette inégalité d'humeur qu'autrefois vous n'aviez jamais?..

ALBERTINE. Ah!.. cela tient à des motifs... que je voudrais... et que je n'ose vous confier... Je ne l'oserai jamais!..

LÉOPOLD, *la regardant avec émotion.* O ciel!.. qu'est-ce que cela signifie, et que dois-je croire?

ALBERTINE. C'est mon mari...

SCÈNE VI.

ALBERTINE, DULISTEL, LÉOPOLD.

DULISTEL, *riant.* Admirable... admirable... Bien joué, morbleu!.. Ah!.. ah!..

ALBERTINE. Eh! mon Dieu! Monsieur, qu'avez-vous donc? Voici la première fois de l'année que je vous vois rire!..

DULISTEL. C'est que je reviens de la Bourse!

LÉOPOLD. C'est donc bien gai?

DULISTEL, *riant toujours.* Oui... aujourd'hui... une aventure délicieuse!.. un coup de théâtre!.. Vous savez qu'au milieu du mois les fonds, qui depuis longtemps s'étaient tenus calmes, avaient pris s udain un mouvement ascensionnel?

LÉOPOLD, *froidement.* Je n'en savais rien.

ALBERTINE, *vivement.* Oui, l'on était en hausse... Eh bien?

LÉOPOLD. Ah! vous le saviez...

ALBERTINE, *se reprenant.* De l'entendre dire à mon mari, qui ne parle que de cela... (*Avec impatience.*) Eh bien! Monsieur?

DULISTEL. Eh bien, Madame, depuis quelque temps mes affaires avaient pris une tournure assez inquiétante; il fallait pour les relever porter un grand coup, et c'est moi et ces messieurs qui nous étions entendus en secret pour prendre la rente à 101. Nos achats l'ont fait monter successivement à 104, 50 c.

ALBERTINE. C'est là qu'elle a fermé hier. (*Vivement.*) Vous me l'avez dit du moins en dînant.

DULISTEL. C'est possible!.. mais ce matin, voilà le meilleur; elle était arrivée d'elle-même, commencement de bourse, à 105, 50.

ALBERTINE. Quel bonheur!

DULISTEL. Je le crois bien; car soudain, et au moment où l'on s'y attendait le moins, nous vendons tous ensemble, tous à la fois, et nous réalisons en une minute un immense bénéfice... Ce qui a fait, il est vrai, dégringoler la rente de trois francs.

ALBERTINE. O ciel!.. et ceux qui jouaient à la hausse?

DULISTEL. Déroute complète.

ALBERTINE. Ah! mon Dieu! trois francs de baisse!

DULISTEL. Qu'est-ce que ça fait?.. puisque je gagne... Vous voilà tout effrayée... Vous ne comprenez donc pas?.. Ce sont les autres qui perdent... Mais moi, je gagne!.. je gagne beaucoup... (*Riant.*) Les femmes n'entendent rien aux affaires... (*Prenant Léopold.*) Mais vous, mon cher ami, vous concevez que trois francs... trois francs de différence quand on opère sur des masses... ce qui est venu bien à point, car mon opération d'Haïti tournait mal.

LÉOPOLD. Et vous vouliez ce matin m'y associer!

DULISTEL. Du tout.

LÉOPOLD. Si vraiment.

DULISTEL. Que voulez-vous?.. entre amis... et puis c'est une chance; à la guerre comme à la guerre... je rentre dans

mon cabinet, faire ma balance de la semaine... Ne vous dérangez pas, je vous laisse avec ma femme!

—

SCÈNE VII.

LÉOPOLD, ALBERTINE.

ALBERTINE, *à part, et se jetant dans un fauteuil.* Et Desrosoirs qui ne revient pas!..

LÉOPOLD. A merveille! puisqu'il nous laisse, reprenons, de grâce, la conversation que son arrivée avait interrompue.

ALBERTINE, *avec impatience.* C'est bien... dans un autre moment.

LÉOPOLD. Non pas... vous voulez éloigner l'explication.

ALBERTINE. Moi!.. une explication!.. et à quel propos?.. et sur quel sujet?

LÉOPOLD. Eh! mon Dieu! en quoi vous ai-je offensée?.. et d'où vient un tel changement?

ALBERTINE. Un changement!.. eh! où voyez-vous cela?

LÉOPOLD. Mais en tout, dans vos traits, dans vos discours... dans l'émotion de votre voix... dans l'agitation où vous êtes, et dont je cherche en vain la cause.

ALBERTINE. Eh! qui vous dit, Monsieur, qu'elle en ait?

LÉOPOLD. A coup sûr... ou je vais croire, comme je vous le disais tout à l'heure, que c'est un de ces caprices soudains... un de ces moments d'humeur dont mon amitié se plaignait.

ALBERTINE. Eh! quand il serait vrai?.. quand je serais aussi bizarre, capricieuse... insupportable, que vous voulez bien le supposer... croyez-vous que ces questions, ce flegme, ce sang-froid, soient bien propres à me calmer?.. En vérité, il est des gens qui ne comprennent, qui ne devinent rien.

LÉOPOLD. Eh! comment voulez-vous que je devine un pareil secret?

ALBERTINE. Ce secret cependant n'est pas difficile à pénétrer... c'est que je veux être seule... c'est que votre présence m'irrite... m'agace... m'impatiente.

LÉOPOLD. O ciel! c'est à moi que vous parlez ainsi... à un ami!..

ALBERTINE. Eh! mon Dieu! parlez moins de votre amitié, et donnez-m'en des preuves!

LÉOPOLD, *vivement.* Eh! lesquelles exigez-vous?.. parlez!

ALBERTINE. Je vous l'ai déjà dit... que vous me laissiez... que vous sortiez.

LÉOPOLD. Est-ce bien vous que j'entends? vous qui me renvoyez, qui me chassez!.. Ce n'est pas votre cœur qui a dicté un pareil arrêt, et je ne veux y voir qu'un instant d'humeur et de dépit.

ALBERTINE. De l'humeur... du dépit... non, Monsieur... je suis calme... je suis de sang-froid... et puisque vous m'avez si bien dit mes défauts... je vous dirai les vôtres; je vous dirai que ce qu'il y a de plus insoutenable et de plus ridicule à la fois, c'est de vouloir gratifier les gens malgré eux de conseils qu'ils ne demandent pas, d'une présence qui les fatigue, et d'une amitié à laquelle ils renoncent.

LÉOPOLD. C'en est trop!.. et je serais le dernier des hommes, je m'avilirais à mes propres yeux, si, après un pareil outrage, je pouvais conserver encore des sentiments que j'abjure, et que je sais le moyen d'oublier à jamais... Oui, Madame... oui, à l'instant même... je vous prouverai qu'il en est d'autres qui plus que vous méritent ma tendresse.

ALBERTINE. Eh! Monsieur!..

LÉOPOLD. Mais ce n'est pas à vous, qui ne m'êtes plus rien, c'est à votre mari... que je veux et que je dois confier mes projets. (*Il sort par la porte à gauche, qui conduit au cabinet de M. Dulistel.*)

SCÈNE VIII.

ALBERTINE, *seule.* Enfin il est parti!.. je ne sais pas ce que je lui ai dit; mais, si je l'ai fâché, si je l'ai mis en colère... tant mieux... je ne serai pas la seule... car j'éprouvais, depuis un quart d'heure, des mouvements de dépit et de fureur... que sa présence irritait encore... Ils réussissent tous... ils gagnent tous!.. jusqu'à mon mari... Il n'y a que moi... moi seule, que la fortune semble poursuivre!.. Ah! j'en pleurerais de rage... ma tête est en feu! je brûle... j'ai la fièvre... et Desrosoirs qui ne revient pas! qu'ont-ils fait?.. que se passe-t-il?.. Si je pouvais le savoir?.. Si je pouvais y courir?.. Mais non... moi! une femme! il faut rester ici pour mourir d'inquiétude! Les hommes sont bien heureux!.. ils sont là du moins! ils peuvent se ruiner eux-mêmes!.. ils savent leur sort!.. ils n'ont pas comme moi à compter les instants ni ces minutes d'attente qui abrégent ma vie!.. Eh! si on venait... si on me voyait dans cet état... je suis affreuse, j'en suis sûre!.. (*Arrangeant ses cheveux devant la glace qui est au-dessus de la cheminée.*) Mon Dieu!.. mon Dieu! Si je puis sortir de l'embarras où je me trouve... si mon mari, si le monde n'en savent rien, je ne jouerai plus... je ne jouerai jamais!.. je le promets... je le jure... et le ciel qui m'entend viendra à mon aide... Eh! mon Dieu oui! tout espoir n'est pas perdu... je suis là comme une folle... je me désespère... je perds la tête... et sans doute mon agent de change aura fait comme mon mari... il n'aura pas tenu compte de mes ordres. Voyant cette baisse subite... au lieu d'attendre deux jours encore... il aura vendu sur-le-champ... n'importe à quel prix... nous gagnerons moins, voilà tout... Mais nous gagnerons encore... c'est cela même.. j'en suis sûre. (*Apercevant Desrosoirs.*)

—

SCÈNE IX.

ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE, *courant à lui.* Ah! c'est vous, mon ami! eh bien! quel bénéfice?.. est-ce trente mille francs?

DESROSOIRS. Non, Madame...

ALBERTINE. Ce n'est que vingt-cinq?.. (*Le regardant avec anxiété.*) Non... pas même... ô mon Dieu!.. ce n'est donc que dix-huit... j'en étais sûre... j'ai toujours joué de malheur.

DESROSOIRS. De malheur... ah! oui, Madame... car au moment où l'on s'y attendait le moins... une baisse effroyable...

ALBERTINE, *vivement.* Je le sais; mon mari me l'a dit. Aussi Defrène a vendu... n'est-ce pas?

DESROSOIRS. Non, Madame!..

ALBERTINE. O ciel!..

DESROSOIRS. Les ordres que vous m'avez donnés et que je venais de lui transmettre lui prescrivaient formellement d'attendre fin du mois.

ALBERTINE. Eh! qu'importe?.. ne devait-il pas de lui-même deviner et comprendre?.. Mais demandez donc du tact, de l'esprit, de l'intelligence à ces gens de finance! Grâce à lui, nous voilà en perte, et de combien? ne craignez pas de me le dire... je suis calme, je suis de sang-froid.

DESROSOIRS. Eh! mais, vous perdez à peu près ce que nous espérions gagner...

ALBERTINE. Grand Dieu!.. cinquante mille francs?..

DESROSOIRS. Tout compris, avec les droits, *et cætera*, que sais-je?..

ALBERTINE. Cinquante mille francs! je dois une pareille somme! moi! une femme!.. Mon cher Desrosoirs, mon ami, mon cher ami, mon confident, comment faire! que devenir?

DESROSOIRS. Je ne sais. . il faut le temps de chercher cette somme... de se la procurer... ce que je ferai dès demain, je l'espère bien; mais c'est que Defrène, votre agent de change, veut de l'argent dès ce soir... à l'instant.

ALBERTINE. Est-il possible!.. un pareil procédé!..

DESROSOIRS. Écoutez donc, des bruits sinistres se répandent... on dit qu'à la sortie de la Bourse deux ou trois de ses confrères ont pris la fuite... lui-même... n'est pas déjà trop bien dans ses affaires... Dans ces cas-là on prend ses sûretés... ses précautions.

ALBERTINE. Mais se défier de moi... ou plutôt de vous qui me serviez d'intermédiaire!

DESROSOIRS. Il y a bien quelques raisons. Comme je ne voulais pas vous nommer, et que moi, tout le monde sait que je ne joue pas à la Bourse, je lui avais donné à entendre, mais sans rien affirmer, que les ordres que je lui transmettais venaient en secret de votre mari... mon ami intime... un grand capitaliste... c'était tout naturel; mais aujourd'hui qu'il a vu que cette débâcle venait de la compagnie des banquiers dont M. Dulistel fait partie... cela lui a donné des doutes, des inquiétudes... il veut qu'on lui paie sur-le-champ la différence... qui, comme je vous l'ai dit, est de cinquante mille francs... sinon il va venir ici, chez votre mari, pour savoir ce que cela veut dire.

ALBERTINE. O ciel... une pareille explication...

DESROSOIRS. Il m'en a menacé.

ALBERTINE. C'est fait de moi!.. je suis perdue!.. Comment empêcher cette visite et l'éclat qui doit s'ensuivre? comment surtout gagner du temps?

DESROSOIRS. Silence!.. c'est Dulistel.

—

SCÈNE X.

Les précédents, DULISTEL.

DULISTEL, *son crayon à la main.* Cela fait bien pour ma part... de bénéfice net, cent soixante-deux mille francs.. quatre-vingt-cinq centimes... Il est fâcheux que ces messieurs en aient touché autant... cela m'aurait fait pour moi seul... (*Se retournant et apercevant Albertine.*) Ah! vous voilà, Madame; je viens d'apprendre une nouvelle... qui m'a un peu surpris, j'en conviens...

ALBERTINE. O ciel!..

DULISTEL, *calculant toujours.* Et qui vous concerne vous et moi.

ALBERTINE, *bas, à Desrosoirs.* Il sait tout!

DESROSOIRS. Eh! non... il ne serait pas si tranquille.

ALBERTINE, *s'avançant en tremblant.* Eh! puis-je savoir, Monsieur, quelle est cette nouvelle? (*Dulistel, sans lui répondre, lui fait signe de la main de ne pas l'interrompre, et se remet à calculer.*)

ALBERTINE, *avec impatience, et le tirant par le bras.* Qu'est-ce donc? répondez-moi!..

DULISTEL, *de même.* Eh! tout à l'heure... quand j'aurai achevé... vous m'avez troublé dans mon opération. (*Il s'assied à droite et écrit avec son crayon.*)

—

SCÈNE XI.

ALBERTINE, DESROSOIRS, VICTOR, DULISTEL, *toujours assis à droite.*

VICTOR. Monsieur!.. Monsieur!.. un agent de change!

DULISTEL. Le mien?

VICTOR, *de même.* Non, encore un autre, qui est là dans votre antichambre... M. Defrène.

ALBERTINE, *à part.* Defrène! plus d'espoir!

DESROSOIRS, *de même.* C'est lui.

VICTOR. Il demande à voir Monsieur.

DULISTEL. Defrène... à cette heure-ci, nous n'avons pas d'affaires ensemble! d'ailleurs il est invité à ma soirée; nous nous verrons tantôt.

VICTOR. Il dit que c'est très-pressé! qu'il faut qu'il parle à l'instant même à Monsieur.

DULISTEL, *avec impatience.* Priez-le d'attendre dans le salon, et qu'on ne me dérange plus!

VICTOR. J'y vais, Monsieur, et pour qu'il ne s'ennuie pas je lui ferai la conversation.

ALBERTINE. Encore un instant... quelques minutes, et tout est fini, je suis perdue!.. (*Montrant Desrosoirs.*) Demain, et grâce à lui, j'aurai trouvé les moyens d'emprunter... de me procurer cette somme; mais d'ici là... (*Courant au secrétaire.*) Ah! (*Y prenant des papiers qu'elle donne à Desrosoirs.*) Tenez... tenez, mon ami... portez-lui vite...

DESROSOIRS. Qu'est-ce donc?

ALBERTINE. Tout ce que j'ai là, quarante-deux mille francs! Allez, tâchez qu'il se contente de cette somme, et surtout qu'il parte!

DESROSOIRS. Soyez tranquille... je m'en charge!.. (*Desrosoirs sort.*)

ALBERTINE. Je respire... Dieu!.. Léopold!

—

SCÈNE XII.

ALBERTINE, DULISTEL, LÉOPOLD, *sortant du cabinet à gauche.*

LÉOPOLD, *froidement et à demi-voix, à Albertine.* Pardon, Madame, de paraître ici... sans vos ordres... Monsieur votre mari vous a dit le motif qui m'y faisait rester encore?

ALBERTINE. Non... Monsieur; il est là plongé dans ses calculs.

LÉOPOLD, *à Dulistel, qui est toujours à droite et qui écrit.* Comment, Monsieur, vous n'avez pas fait part à Madame de la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire?..

DULISTEL. Plus qu'un chiffre, et j'ai fini... (*Toujours le crayon à la main et repassant ce qu'il vient d'écrire.*) Oui... chère amie... M. Léopold de Mondeville nous demande en mariage mademoiselle Cœlie, ma belle-sœur...

ALBERTINE. O ciel!..

LÉOPOLD, *l'examinant.* D'où vient ce trouble!

DULISTEL. Comme son tuteur, vous sentez que j'ai dit oui... un beau parti, un jeune homme qui a du crédit dans le département où je veux être député, et puis un amoureux qui est pressé; car il voulait terminer à l'instant même; il fal-

lait envoyer chez mon notaire pour rédiger les conditions, et je l'ai décidé, non sans peine, à attendre jusqu'à ce soir.

ALBERTINE, *à son mari.* Ce soir!.. Mais vous savez, Monsieur... que ma sœur...

DULISTEL. Est presque sans fortune... il le sait, je le lui ai dit. (*Corrigeant son papier.*) C'est un huit au lieu d'un sept... Je lui ai dit que toute sa dot consistait dans les quarante mille francs que tu avais là dans ton secrétaire, et que tu peux me remettre...

ALBERTINE, *à part.* Je me sens mourir...

DULISTEL, *calculant toujours.* Ou ce soir au prétendu lui-même, en signant le contrat...

ALBERTINE, *pâle et tremblante.* Ce soir...

DULISTEL. C'est lui qui l'a voulu ainsi; et, puisque nous avons une soirée, elle servira à quelque chose.

LÉOPOLD, *qui a toujours observé Albertine.* Monsieur... elle se trouve mal...

DULISTEL. Qui donc?

LÉOPOLD, *courant à Albertine.* Votre femme.

ALBERTINE, *brusquement.* Non, Monsieur... non, ce n'est rien... un étourdissement... un éblouissement... je me trouve à merveille.

DULISTEL, *avec impatience.* Eh! Madame... je ne sais plus ce que j'ai retenu... et il me faut recommencer ma colonne. (*Il remonte le théâtre, et Léopold, qui était à gauche du spectateur, passe à la droite en regardant Albertine, qui vient de s'asseoir près du secrétaire. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Albertine, Dulistel, Léopold.*)

LÉOPOLD, *regardant Albertine.* Un pareil trouble à l'annonce de ce mariage... me serais-je abusé?.. et, sans se l'avouer à elle-même, m'aimerait-elle?.. oui, oui, c'est cela, et cette demande que je viens de faire... (*Se rapprochant de Dulistel.*) Il faut tout rompre, Monsieur... Dieu! c'est Cœlie!

SCÈNE XIII.

ALBERTINE, CŒLIE, DULISTEL, LÉOPOLD.

DULISTEL. Ah! vous voilà, Mademoiselle; arrivez, arrivez, il est question de vous...

CŒLIE. De moi... eh! comment cela?

LÉOPOLD, *vivement, à Dulistel et à voix basse.* Silence... Monsieur... pas un mot devant elle de mes projets.

DULISTEL. Eh! pourquoi donc?

LÉOPOLD, *avec embarras et regardant toujours Albertine.* Pourquoi?.. mais c'est que je veux... lui apprendre moi-même...

DULISTEL. Vous qui tout à l'heure étiez si pressé... en tout cas vous aurez le temps. (*Haut.*) Car nous le gardons à dîner... il le faut et pour cause.

CŒLIE. Une bonne idée que vous avez là.

DULISTEL. N'est-il pas vrai? et quant à vous, petite sœur, je vous conseille pour ce soir de vous faire belle, et de ne rien négliger.

CŒLIE, *étonnée.* Moi!.. me faire belle!

LÉOPOLD, *bas, à Dulistel.* Monsieur!.. de grâce!

CŒLIE, *les regardant tous.* Ah çà!.. qu'est-ce qu'il y a donc... à qui fait-on une surprise?.. ils ont tous un air gêné et mal à leur aise!.. est-ce que ce serait votre fête?..

DULISTEL. Du tout, ce n'est pas la mienne!.. (*A Léopold.*) Je ne dis rien, je dis seulement qu'aujourd'hui tout va bien, tout nous réussit. Et en faveur de bonnes nouvelles, nous voulons qu'on soit gai, n'est-il pas vrai, ma femme? (*Albertine qui rêvait, et s'était assise, se lève vivement et cherche à cacher son trouble.*) Ah! mon Dieu! et Defrène qui doit m'attendre!.. je vais lui parler; de là, chez Archambaud, mon notaire; vous, Mesdames, à votre toilette... et tantôt, à six heures, rendez-vous dans la salle à manger. (*Il entraîne par la porte à droite Léopold, qui voudrait toujours se rapprocher d'Albertine. Celle-ci sort par la porte à gauche avec Cœlie, qui les regarde tous d'un air étonné.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un boudoir élégant. Trois portes au fond, donnant sur un salon. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉOPOLD, DULISTEL.

DULISTEL, *assis sur le canapé, et tenant un contrat à la main.* Vous lui reconnaissez donc cinquante mille écus de dot?..

LÉOPOLD, *debout, et regardant vers la porte à gauche.* Oui, Monsieur... (*A part.*) Si je pouvais lui parler seul un instant... avant que l'on arrivât!

DULISTEL. Cet article-là ne souffre de votre part aucune difficulté!..

LÉOPOLD. Aucune! Mais nous sommes à discuter les articles d'un contrat dans ce boudoir, où tout le monde peut entrer; et demain, dans votre cabinet, ce serait plus convenable.

DULISTEL. Demain... Ah çà! mon cher ami, l'amour vous fait perdre la tête... nous le signons ce soir à onze heures; c'est vous qui l'avez demandé, et pour ce qui est d'être dérangé, ce n'est pas à craindre; nous sortons de table, ces dames sont à leur toilette, et en auront pour longtemps. Revenons donc au contrat.

LÉOPOLD, *à part.* Ah! quel supplice! et qu'ai-je fait!

DULISTEL. Vous sentez bien que j'aurais pu donner une dot à ma belle-sœur, si ce n'était mon opération d'Haïti qui m'envahit tous mes capitaux. C'est une chose terrible que les affaires; nous autres capitalistes nous sommes malheureux; nous ne pouvons jamais faire du bien, jamais!.. tandis que vous, quelle différence! vous faites le bonheur d'une jeune personne sans fortune, celui de sa famille; vous contribuez par votre influence à la nomination d'un beau-frère qui, grâce à vous...

LÉOPOLD. Sera député, je l'espère bien.

DULISTEL. J'y ai des droits.

LÉOPOLD. Vous êtes colonel!

DULISTEL. Je suis millionnaire!.. c'est le fruit de quinze ans de travaux dont le pays me doit compte. Aussi je vous le dis franchement, je compte sur vous, et je suis charmé de cette alliance. Mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que ma femme, je ne sais ce qu'elle a contre vous, mais ce mariage ne lui plaît pas, ne lui convient pas.

LÉOPOLD, *avec joie*. Vraiment!

DULISTEL. C'est évident. Elle était pendant tout le dîner d'une humeur étonnante, et quand devant Cœlie, qui ne se doute encore de rien, elle s'est mise à parler contre les maris qui sont insensibles, personnels, égoïstes, ça m'a fait rire... c'était pour vous.

LÉOPOLD. Vous croyez!..

DULISTEL. Pour effrayer sa sœur, et la prévenir contre le mariage; mais rassurez-vous; que cela plaise ou non à ma femme, Cœlie est ma pupille, et je vais dès ce soir lui ordonner...

LÉOPOLD, *vivement*. Non, je vous en supplie en grâce, ne lui en parlez pas encore.

DULISTEL. Pas encore!.. vous ne pouvez cependant pas l'épouser sans le lui dire.

LÉOPOLD. Aussi je ne vous demande qu'une heure. Je veux, avant de me déclarer, savoir d'elle-même... (*Vivement.*) Car enfin, écoutez donc... si elle ne voulait pas; si elle ne m'aimait pas...

DULISTEL. Eh! mon Dieu! s'il fallait s'inquiéter de tout cela, on ne se marierait jamais.

LÉOPOLD. Que voulez-vous?.. j'y tiens!.. une heure encore sans lui rien dire!..

DULISTEL. Soit.

LÉOPOLD, *à part*. D'ici là, si je ne puis parler à Albertine, je lui écrirai du moins. (*Haut.*) Et quant à ce contrat que vous avez rédigé avec le notaire, ne vous donnez pas la peine de me le lire. J'aime mieux en parcourir seul les articles, et si j'avais là une plume et de l'encre...

DULISTEL, *lui montrant la porte à droite*. Ici, dans ce petit salon, vous trouverez ce qu'il vous faudra; mettez vos observations en marge, et en une heure le troisième clerc d'Archambaud, mon notaire, aura tout recopié pour ce soir.

LÉOPOLD. Soyez tranquille... allons lui écrire, et remettons mon sort entre ses mains. (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE II.

DULISTEL, *puis* COELIE.

DULISTEL. C'est, le diable m'emporte! un héros de roman... un paladin... Si celui-là entend jamais les affaires!.. il fait bien de se marier, il n'est bon qu'à cela... Ah! voici l'autre héroïne... Déjà prête, ma chère belle-sœur!

COELIE. Je ne suis jamais longue à ma toilette.

DULISTEL. C'est que vous n'êtes pas coquette.

COELIE. Peut-être bien, mais à quoi bon?.. Je n'ai besoin de plaire à personne.

DULISTEL. Il ne faut pas dire cela ce soir!.. (*A part.*) Je puis bien, sans manquer à ma parole, lui parler avec adresse, vaguement, et en général... (*Haut.*) Cœlie... venez donc ici!..

COELIE. Quel air de finesse et de mystère! est-ce que vous avez une confidence à me faire?

DULISTEL. C'est possible : que diriez-vous si l'on vous proposait de vous marier?

COELIE. Est-ce étonnant?.. Et vous aussi! Voilà précisément la question que ma sœur m'a faite il y a une heure.

DULISTEL. Et que lui avez-vous répondu?.. eh bien?..

COELIE, *après un instant de silence*. Que je ne voulais pas!.. et alors elle m'a embrassée avec joie!..

DULISTEL. Elle vous a embrassée?..

COELIE. Oui, vraiment! et je craignais que vous n'en fissiez autant. Voilà pourquoi j'hésitais à répondre.

DULISTEL, *avec colère*. Il s'agit bien de cela!.. il vous sied bien de refuser, de faire la fière, à vous qui êtes sans fortune, qui n'avez rien. Eh! pourquoi ne voulez-vous pas?.. pourquoi refusez-vous votre bonheur?

COELIE, *reculant avec effroi*. Ah! mon Dieu!.. il me fait peur... (*Tremblante.*) Parce que je n'aime pas les maris méchants... qui se mettent en colère... et comme je ne vois que cela tous les jours, j'aime mieux renoncer au bonheur... et ne pas me marier...

DULISTEL. Silence donc!

COELIE, *à voix haute*. J'aime mieux rester fille!..

DULISTEL, *à demi-voix* Voulez-vous ne pas parler si haut?

COELIE. Ah! mon Dieu!

DULISTEL, *à part, et la prenant par la main*. Si près de ce petit salon d'où l'on peut tout entendre... (*L'emmenant de l'autre côté à gauche, et à voix basse.*) Savez-vous, imprudente que vous êtes, qu'un superbe parti se présente pour vous en ce moment?

COELIE. Peu m'importe.

DULISTEL. Qu'un jeune homme qui tient à être aimé pour lui-même... vous demande en mariage?..

COELIE. Je n'en veux pas!

DULISTEL. Que ce jeune homme est M. Léopold de Mondeville!..

COELIE, *poussant un cri et mettant la main sur son cœur, et toute tremblante de joie*. Ah!.. qu'avez-vous dit?.. est-ce bien vrai?.. répétez encore... répétez ce nom-là...

DULISTEL. Léopold!

COELIE, *vivement*. Je veux bien... mon beau-frère... je veux bien...

DULISTEL. Vous savez qu'il est riche!..

COELIE, *vivement*. Je ne tiens pas aux richesses...

DULISTEL. Et il vous reconnaît une dot de cinquante mille écus.

COELIE, *de même et sans l'écouter*. C'est égal!.. je veux bien!.. Quoi! c'est lui, vous en êtes bien sûr?.. O mon Dieu!.. mon Dieu! je suis folle... je perds la tête... c'est mal!.. je ne devrais pas être contente, surtout devant quelqu'un... vous n'en direz rien... vous ne lui direz pas!

DULISTEL. Non certainement... C'est ma femme... (*A part.*) Elle aura beau dire et beau faire maintenant... (*Regardant Albertine, Cœlie et la porte du cabinet où est Léopold.*) Je peux les laisser, je crois, tous les trois... en famille. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE III.

ALBERTINE, COELIE.

COELIE. Ma sœur... ma sœur, tu ne sais pas?.. viens donc vite... que je te dise... car je n'y tiens plus... j'en suffoque... Embrasse-moi d'abord.

ALBERTINE. Qu'est-ce donc?..

LÉOPOLD, *entr'ouvrant la porte du cabinet à droite, et apercevant Albertine*. C'est elle... mais Cœlie est encore là... attendons! (*Il referme la porte, qui reste tout contre.*)

COELIE, *qui vient d'embrasser sa sœur*. On me demande en mariage...

ALBERTINE, *froidement*. Puisque tu es décidée à refuser...

COELIE, *avec joie*. Mais c'est que c'est Léopold...

ALBERTINE, *froidement*. Qu'importe?.. tu m'as dit que tu ne voulais pas de mari...

COELIE, *avec effusion*. Je ne voulais que lui; et comme c'était impossible, j'étais décidée à refuser tous les partis, à ne jamais me marier, pour continuer à l'aimer toute seule! Mais que je pleurais, que j'étais malheureuse, quand je me disais : Lui, il faudra bien qu'il épouse quelqu'un!.. il a tant de bonnes qualités, tant de mérite! et puis cette maudite fortune qui était venue par là-dessus... Le jour, j'étais gaie... indifférente... on ne s'apercevait de rien! qui fait attention à une jeune fille?.. personne!.. (*A demi-voix*.) Mais, dès que j'étais seule, ma sœur, j'étais avec lui... il ne me quittait pas; je ne rêvais qu'à lui.

ALBERTINE, *avec effroi*. O ciel!..

COELIE. C'est bien mal!.. je le sais; je m'en accusais, je me le reprochais sans cesse; et si vous saviez quels tourments de renfermer dans son cœur un secret qu'on n'ose avouer à personne, et qu'on voudrait se cacher à soi-même!.. Mais désormais je puis le dire à vous, à tout le monde... même à lui!.. non pas maintenant... oh! bien sûr! et dût-il m'accuser d'indifférence... il n'en saura rien, il ne s'en doutera pas; mais, une fois sa femme, quel bonheur de lui dire : *Je vous aime!* Et penser que ce bonheur-là n'est plus un crime, que c'est permis!.. que c'est un devoir... Ah! ma sœur, il y a de quoi perdre la raison.

ALBERTINE, *souriant avec effort*. Cela commence!..

COELIE. C'est vrai! et s'il me voyait ainsi, il romprait le mariage! (*Regardant Albertine*.) Eh! mais, qu'avez-vous donc? vous ne partagez pas ma joie... vous êtes troublée... inquiète...

ALBERTINE. Oui... j'en conviens... et si l'espèce d'enivrement où je te vois pouvait laisser encore quelque place dans ton cœur à ton amitié pour moi...

COELIE. Oh! toujours... toujours, quoi qu'il arrive!..

ALBERTINE. Je te dirais : Si tu veux me rendre un grand service... un service d'où dépend mon bonheur... et le tien... car tu ne serais pas heureuse en voyant mes tourments et mes craintes..

COELIE. Des craintes!.. et sur qui? parlez; que voulez-vous de moi? que faut-il faire?

ALBERTINE. As-tu vu Léopold?.. t'a-t-il fait sa demande?

COELIE, *tristement*. Eh! mon Dieu, non!.. pas encore! il paraît qu'il n'a parlé qu'à mon beau-frère!

ALBERTINE. Eh bien! tout à l'heure... ce soir probablement il se déclarera...

COELIE, *avec joie*. Vous croyez!..

ALBERTINE. Eh bien! ce que je veux de toi... c'est de ne pas lui répondre sur-le-champ... mais d'éluder... de différer... de demander du temps... un ou deux jours seulement.

COELIE. Mais il croira que je ne veux pas...

ALBERTINE, *avec impatience*. Eh bien! qu'importe?

COELIE, *naïvement*. Mais c'est que je veux bien!.. eh! pourquoi, je vous en prie, pourquoi différer encore?

ALBERTINE. Je veux pour toi... dans ton intérêt... prendre quelques informations indispensables... m'assurer de ton prétendu... de son caractère.

COELIE, *vivement*. Il est excellent...

ALBERTINE. C'est possible, et je le crois.. mais il peut avoir quelques défauts.

COELIE, *de même*. Aucun, ma sœur; il n'en a aucun; depuis le temps que nous le connaissons, je ne lui en ai pas vu un seul.

ALBERTINE. Eh! mon Dieu! tous les hommes en sont là : parfaits avant le mariage, et puis à peine le contrat est-il signé...

COELIE, *avec crainte*. Vous croyez!..

ALBERTINE. Enfin, je te le répète, si ce n'est pour toi... c'est pour moi, pour ma sécurité, que je te supplie en grâce de différer.

COELIE. C'est si difficile!

ALBERTINE, *vivement*. Eh bien! réponds-lui, cela ne peut l'offenser, que cela dépend de moi, et que tu ne peux sans ma permission...

COELIE, *de même*. Mais vous permettrez... n'est-ce pas?..

ALBERTINE. Je te le jure!

COELIE. Ça sera-t-il bien long?..

ALBERTINE. Non... demain... après-demain!.. ce soir peut-être... si je sais ce que je veux savoir.

COELIE. Ah! tâchez... je vous en prie.

ALBERTINE, *avec chaleur*. Eh! je le désire plus que toi!

SCÈNE IV.

ALBERTINE, COELIE, VICTOR.

VICTOR, *à Cœlie*. Pardon, Mademoiselle...

COELIE, *avec impatience*. Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

VICTOR. Je voulais vous dire que tantôt je me suis enhardi, j'ai osé causer avec ce monsieur qui attendait... M. Defrène... un agent de change, qui veut bien se charger de ma succession et de me la placer.

COELIE, *avec impatience*. A la bonne heure!.. Et qu'est-ce que tu veux?

VICTOR. Mes fonds, qu'il faut lui remettre ce soir!

COELIE. Demande à ma sœur! c'est elle qui les a.

ALBERTINE, *à part*. O ciel!.. (*Haut et vivement*.) C'est bon... c'est bon!.. tout à l'heure!.. je n'ai pas le temps en ce moment!

VICTOR. Quand Madame voudra!.. mais M. Defrène vient passer ici la soirée, et avant qu'il s'en aille... il faudrait...

ALBERTINE, *vivement*. Cela suffit... ce soir avant dix heures. Et Desrosoirs que j'attends!.. (*L'apercevant*.) C'est lui... (*A Victor*.) Va-t'en, va-t'en!.. (*Victor sort par la porte du fond qui est à droite. A Cœlie*.) Et toi, songe à ce que je t'ai dit.

COELIE. Oui, ma sœur... est-ce terrible de ne pas pouvoir aimer les gens à son aise!.. (*Elle sort par la porte du fond qui est à gauche*.)

SCÈNE V.

ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE. Eh! arrivez donc!..

DESROSOIRS. Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il de nouveau?.. je reçois à l'instant votre billet : « Venez, mon ami, venez de « bonne heure et avant tout le monde... je vous attendrai « dans mon boudoir... » Nous y voilà! et vous conviendrez

que seul ici... en tête-à-tête avec vous, on pourrait se croire en bonne fortune!..

ALBERTINE, *qui pendant ces dernières lignes a regardé autour d'elle*. Ah! mon ami!.. je suis toute tremblante.

DESROSOIRS. Eh! pourquoi donc?.. plus rien à craindre! Defrêne prendra patience, il se contentera pour le moment des quarante-deux mille francs...

ALBERTINE. Mais cette somme que je vous ai remise était la dot de ma sœur! et elle va se marier.

DESROSOIRS. Avec qui donc?

ALBERTINE. Avec Léopold.

DESROSOIRS. Ce n'est pas possible... c'est un mariage de désespoir qui n'aura pas lieu.

ALBERTINE. Ce soir, on signe le contrat!.. c'est un miracle que mon mari ne m'ait pas encore parlé de cet argent; mais d'un instant à l'autre lui ou le notaire peut le demander, et que faire?.. que dire?.. avouer ici, dans ce salon, devant tout le monde, que la dot de ma sœur m'était confiée... et que je l'ai perdue... comment?.. au jeu!.. Ah! sauvez-moi de la honte de rougir aux yeux de mon mari, de ma sœur, et surtout de Léopold, qui m'aimait, que j'ai dédaigné, et que ce matin encore j'ai traité indignement... Et m'humilier devant eux tous... leur demander grâce et pardon... plutôt mourir, voyez-vous! je l'aimerais mieux!

DESROSOIRS. Y pensez-vous! allons... allons, du calme, du sang-froid... et tâchons de raisonner un peu.

ALBERTINE. Eh! ce n'est rien encore! sur cette somme que je vous ai donnée au hasard et sans savoir ce que je faisais... il y a deux mille francs qu'il faut rendre ce soir... à l'instant même... il ne me manquait plus maintenant que d'être dans la dépendance de mes gens... Ah! quelle leçon!

DESROSOIRS. Si ce n'est que cela... rassurez-vous; ma bourse de garçon peut y suffire, et au delà; aussi je venais vous l'offrir... (*Il lui remet un petit portefeuille.*)

ALBERTINE. Ah! mon ami!.. comment reconnaître jamais?..

DESROSOIRS. Cela se trouvera: je ne suis pas pressé. J'ai comme cela beaucoup de clientes qui finissent toujours par me payer... car moi, vous le savez, je ne prête qu'aux dames! je n'ai confiance qu'en elles.

ALBERTINE. Merci... merci mille fois... mais comment faire pour le reste?

DESROSOIRS. C'est fort embarrassant... parce que quarante mille francs à trouver sur-le-champ... c'est très-rare à Paris.

ALBERTINE. A qui le dites-vous?.. après que vous nous avez quittés, et avant le dîner, j'ai fait mettre les chevaux, je suis sortie... j'ai couru chez mes meilleurs amis, des parents à qui je croyais pouvoir me confier... tous m'offraient avec empressement leurs services; mais dès qu'il s'agissait de quarante mille francs... ils voulaient tous voir mon mari... s'entendre avec lui!

DESROSOIRS. Vraiment!

ALBERTINE. Les autres me parlaient de contrats... de notaire... d'hypothèques... est-ce que je sais?.. et ces personnes si empressées auprès de moi... si dévouées dans un salon...

DESROSOIRS. C'est qu'à les voir le matin ou le soir, la perspective est tout à fait différente... l'homme du monde et l'homme d'affaires sont deux êtres distincts et séparés, et pour risquer sans garantie une somme aussi forte...

ALBERTINE. Sans garantie... quand j'offre ma parole... mon billet, ma signature... n'est-ce rien?

DESROSOIRS. Eh! non... vous êtes en puissance de mari, votre signature n'est pas valable : c'est donc une affaire tout à fait de confiance, d'amitié, de générosité... et de la générosité, à ce prix-là, on n'en trouve guère; car les hommes, voyez-vous, je les connais, sont presque tous égoïstes... intéressés... ne faisant rien pour rien...

ALBERTINE. Ainsi je ne trouverai personne... personne pour m'obliger?

DESROSOIRS. Personne! c'est beaucoup dire... et en cherchant bien, nous pourrions peut-être trouver quelqu'un disposé à vous rendre ce service.

ALBERTINE. Un étranger!..

DESROSOIRS. Non, un ami à vous! qui accepterait votre billet, qui vous avancerait cette somme, en se gênant un peu, bien entendu, et qui, pour la lui rendre, vous donnerait tout le temps nécessaire...

ALBERTINE, *vivement*. Oh! parlez-lui... dites-lui que mon amitié, ma reconnaissance...

DESROSOIRS, *souriant*. Permettez!.. c'est peut-être sur ce chapitre-là que vous auriez de la peine à vous entendre.

ALBERTINE. Eh! pourquoi donc?

DESROSOIRS. Si, par exemple, ce qui est possible... il vous aimait?..

ALBERTINE. Moi!..

DESROSOIRS. Non pas, comme cet étourdi de Léopold, de cet amour de vingt ans qui expose et compromet... mais d'un attachement mûr, discret et raisonnable comme lui!..

ALBERTINE, *étonnée*. Que voulez-vous dire?..

DESROSOIRS. Après cela, je peux me tromper, car dans le monde il y a peu d'hommes raisonnables qui aient assez d'amour pour faire une pareille folie... mais enfin je suppose qu'il y en a un... un seul... et que cet homme-là vous dise : Malgré ma discrétion, mon dévouement, mon amitié, je n'ai aucun espoir de jamais vous plaire, car je me connais, je ne suis pas jeune, je ne suis pas beau... j'ai un esprit fort médiocre... je n'ai qu'un seul mérite, c'est ma fortune... Il faut bien alors me servir de ce mérite-là, puisque je n'en ai pas d'autre.

ALBERTINE, *s'éloignant*. Quelle indignité!

DESROSOIRS, *vivement*. C'est une supposition! je n'ai pas dit que cela fût... ni surtout de qui il s'agissait... car je ne suis pour rien là-dedans. Comment voulez-vous que moi, homme du monde, indépendant et libre de tous soucis, je sois assez insensé pour me jeter dans un pareil embarras, dans des affaires d'argent, des intrigues mystérieuses qui peuvent me faire du tort, me compromettre, me brouiller avec votre mari, mon plus ancien ami... et pourquoi? pour quel avantage?

ALBERTINE. Monsieur!..

DESROSOIRS. Dans le monde on fait une belle action quand on le sait, quand on vous regarde; je conçois un pareil sacrifice pour quelques souscriptions, quelques traits de bienfaisance... cela rapporte de la considération... c'est mis dans le journal... mais ici en secret! qui vous en remercierait? qui vous en saurait gré?

ALBERTINE, *mettant sa tête dans ses mains*. Ce n'est pas pos-



DULISTEL. Ah! diable... déjà signé par vous. — Acte 3, scène 14.

sible, ce n'est pas vous que j'entends : vous ne voudrez pas renoncer à ma confiance, à mon estime; vous reviendrez à votre vrai caractère, qui est noble et désintéressé. (*Écoutant.*) O ciel... on entre dans le salon. (*On entend annoncer au fond dans le salon dont les portes sont fermées.*) Le monde qui arrive!

UN DOMESTIQUE, *annonçant encore en dehors.* Monsieur Archambaud.

ALBERTINE, *avec effroi.* Le notaire!

DESROSOIRS. Qui vient pour le contrat.

ALBERTINE. Monsieur...

DESROSOIRS, *à demi-voix.* Eh bien! écoutez-moi!.. je ne pourrai plus vous parler... mais avant ce soir un seul mot de vous... *non,* et je pars... *oui,* et je vous suis dévoué, et tout ce que je possède...

ALBERTINE, *avec dignité, et rejetant le portefeuille qu'elle tenait.* C'en est trop!.. je ne veux rien de vous... plus rien... je repousse une amitié dont je rougis maintenant; et quoi qu'il arrive de mon sort... quelque honte qui rejaillisse sur moi, il y en aura moins à succomber... qu'à être sauvée par vous.

DESROSOIRS, *effrayé.* Que voulez-vous faire?.. y pensez-vous?

ALBERTINE. Grâce au ciel, c'est mon mari.

—

SCÈNE VI.

DULISTEL, *sortant de la porte du fond à gauche;* ALBERTINE, DESROSOIRS.

DULISTEL. Eh bien, Madame, vous restez ici?

ALBERTINE. Monsieur, j'ai à vous parler...

DULISTEL. Impossible; voici déjà du monde qui arrive au

salon. M. Defrène, Archambaud, d'autres encore; c'est votre sœur qui s'est chargée de faire les honneurs.

ALBERTINE. A la bonne heure, car je vous ai dit, Monsieur, que j'avais à vous parler, un secret à vous confier...

DESROSOIRS. Grand Dieu!

DULISTEL. Un secret, à moi? Alors, Madame, parlez vite, car dans ce moment nous n'avons pas le temps de nous faire de longues confidences.

ALBERTINE, *à part.* Oh! mon Dieu, que j'ai peur!

DULISTEL, *avec impatience.* Eh bien, Madame?..

ALBERTINE, *avec émotion.* Eh bien, Monsieur, je vous dirai qu'une dame de mes amies... une amie intime...

DULISTEL. Que je connais?

ALBERTINE, *de même.* Oui, Monsieur, beaucoup!.. elle se trouve en ce moment dans un grand embarras.

DULISTEL. J'y suis! de l'argent qu'elle vient vous emprunter! l'amitié n'en fait jamais d'autres... Eh bien! Madame, vous avez la pension que je vous fais pour votre toilette, vos économies; car je ne vous refuse rien... je l'espère.

ALBERTINE. Non, Monsieur; mais ces économies ne pourraient suffire, fussent-elles dix fois plus considérables!

DULISTEL, *avec ironie.* Vraiment! il s'agit donc d'une somme... respectable?..

ALBERTINE, *hésitant.* Mais... près de cinquante mille francs!..

DULISTEL, *souriant avec pitié.* Quelle folie!.. et vous avez dit alors ..

ALBERTINE. Que je m'adresserais à vous, mon seul espoir!..

DULISTEL. Et vous avez eu grand tort; s'il s'était agi d'un millier d'écus, je ne dis pas; mais avancer cinquante mille francs, je le voudrais, que peut-être ne le pourrais-je pas.

ALBERTINE. Vous, Monsieur, qui aujourd'hui encore... ces gains si considérables...

DULISTEL. Eh! qu'importe? connaissez-vous la véritable situation de mes affaires? Qui vous dit que le capitaliste en apparence le plus solide n'est pas souvent lui-même, et sans que le monde s'en doute, dans la position la plus précaire et la plus terrible?

ALBERTINE. O ciel!

DULISTEL. Je n'ai que faire ici de me plaindre ou de vous alarmer... qu'il vous suffise seulement de savoir qu'un tel sacrifice m'est dans ce moment impossible. (*Il va pour sortir.*)

ALBERTINE, *le retenant.* Il le faut cependant... il le faut... je ne puis m'adresser qu'à vous. (*A part.*) Ah! quelle honte! (*Haut.*) Et quand vous saurez, Monsieur, que cette amie intime, c'est...

DULISTEL, *sévèrement.* Eh! qui donc? morbleu!

ALBERTINE. Une femme mariée... oui, Monsieur, son honneur en dépend... une somme qui ne lui appartient pas, et qu'elle a risquée sur les rentes...

DULISTEL, *avec colère.* Sur les rentes!.. Mais tout le monde joue donc sur les rentes, jusqu'aux femmes aussi qui s'en mêlent!.... c'est bien fait! cela leur apprendra à aller sur nos brisées! et, si j'étais du mari, je ne donnerais pas un centime.

ALBERTINE, *indignée.* Monsieur!

DESROSOIRS. Qu'oses-tu dire?

DULISTEL. La vérité : une femme qui a une pareille passion ne se corrigera jamais. Si elle a joué aujourd'hui, elle jouera encore demain, après-demain, tous les jours; et après avoir payé dix fois, vingt fois, le mari est obligé de faire un éclat, de se séparer; et moi qui calcule, je me séparerais tout de suite... sur-le-champ; on ne perdrait pas tout... on sauverait du moins la fortune.

ALBERTINE, *avec colère.* Ah! voilà qui est indigne...

DULISTEL. A vos yeux; mais tous les gens sensés m'approuveront; je m'en rapporte à mon ami Desrosoirs. Qu'en penses-tu?

DESROSOIRS, *froidement.* Écoute..... dans ton intérêt, je te dirais peut-être : Donne cet argent; mais je te connais, tu ne le donneras pas.

DULISTEL. C'est vrai.

ALBERTINE. Ah! c'en est trop! et je ne sais ici ce qu'il y a de plus digne de ma colère ou de mon mépris. Je ne vous presse plus, Monsieur; je ne demande plus rien... ni à vous ni à personne... Il y avait un cœur au monde qui pouvait vous devoir une grande reconnaissance, et, grâce à vous, il en est dégagé... il ne vous doit plus rien... Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

DULISTEL, DESROSOIRS.

DULISTEL, *riant.* C'est cela..... parce qu'on a de l'ordre et que l'on calcule, ça les fâche... Mais j'espère que, quand elle sera de sang-froid, elle réfléchira à ce que je viens de lui dire.

DESROSOIRS. Je l'espère aussi, et cela ne peut manquer de produire un excellent effet. Mais voici notre jolie fiancée.

SCÈNE VIII.

CŒLIE, DULISTEL, DESROSOIRS.

CŒLIE. Eh bien! c'est aimable! vous restez dans ce boudoir : on arrive de tous les côtés, et ni vous, ni ma sœur n'êtes là pour recevoir! il n'y a que moi, qui ne peux y suffire.

DESROSOIRS. Il y a donc beaucoup de monde?

CŒLIE. Il y en a déjà de trop!.. J'espère cependant bien qu'il en arrivera encore (*Regardant autour d'elle.*), car je ne le vois pas. (*Dulistel ouvre une des trois portes du fond; au même instant s'ouvrent les deux autres, et l'on aperçoit le salon qui ne fait plus qu'un avec le boudoir. Le salon est rempli de monde. Des dames sont assises au fond, sur des causeuses, près de la cheminée. Des tables de jeu sont dressées. Des hommes se promènent, entourent les tables ou les canapés. Dulistel va et vient, salue tout le monde.*)

CŒLIE, *seule dans le boudoir.* Il n'y a rien d'ennuyeux

comme ces grandes soirées..... où il y a tant de monde..... (*Regardant autour d'elle.*) et où on ne voit personne... (*Apercevant Léopold, qui vient de sortir du cabinet à droite.*) Ah!.. le voici!.... je suis tranquille maintenant... (*Elle remonte dans le salon et donne des ordres; Léopold s'est jeté sur le canapé à droite, sur le devant du théâtre, où il reste rêveur, la tête appuyée sur sa main.*)

LÉOPOLD. Non... je ne puis revenir encore de tout ce que j'ai entendu!.... Ah! cela mérite justice et punition... Eh! j'ai pu m'abuser à ce point, j'ai pu croire un instant qu'elle m'aimait!.. le voile est tombé... mes yeux s'ouvrent..... et je dois l'en remercier, car pour elle j'allais sacrifier un trésor, un ange..... renoncer au cœur le plus pur et le plus tendre..... Ah! désormais ce sera trop peu de ma vie pour mériter un pareil amour.

DULISTEL, *rentrant dans le boudoir avec Desrosoirs et Cœlie.* Savez-vous pourquoi votre sœur ne nous honore pas de sa présence?

COELIE. Non, Monsieur.

DULISTEL, *à Desrosoirs.* J'ai déjà envoyé dans son appartement... lui dire de descendre...

COELIE. J'en viens aussi.

DULISTEL. Et que faisait-elle?

COELIE. Elle écrivait.

DESROSOIRS, *vivement.* Ah!.. elle écrivait!..

DULISTEL. C'est bien le moment!.. les femmes ne savent rien faire à propos.

DESROSOIRS, *froidement.* Qu'en sais-tu?

DULISTEL, *vivement.* Eh bien! voyons! vous, Cœlie... en son absence, établissez quelques parties... une bouillotte dans ce boudoir... où l'on ne fait rien.

COELIE, *faisant signe à des domestiques.* Oui, Monsieur... (*Regardant Léopold qui est toujours sur le canapé.*) Il ne parle pas, il ne dit rien!..

DESROSOIRS, *regardant les domestiques qui placent deux tables.* C'est ça... une table d'écarté pour la jeunesse, et une table de bouillotte pour les sages... la vieille... l'antique bouillotte si longtemps oubliée... qui est enfin revenue en faveur. (*A Dulistel.*) C'est consolant pour nous... pour moi du moins.

DULISTEL. Et en quoi?

DESROSOIRS, *regardant Léopold en souriant.* Cela prouve qu'il est des moments où les anciens peuvent reprendre l'avantage. (*On a placé à gauche sur le devant du théâtre une table d'écarté; à droite au fond, plus près de la porte du salon, une table de bouillotte. Cœlie, qui tient des cartes à la main, en a offert à plusieurs personnes, à Desrosoirs qui a accepté: il ne lui en reste plus qu'une, elle s'approche de Léopold.*)

COELIE, *avec émotion et baissant les yeux.* Monsieur de Mondeville... veut-il accepter une carte?

LÉOPOLD, *vivement et se levant du canapé.* Ah! Cœlie!.. c'est vous!.. (*Il lui prend la main et la mène au bord du théâtre.*)

COELIE, *troublée.* Ce n'est pas ma main qu'il faut prendre... c'est cette carte. (*Desrosoirs et les joueurs de bouillotte sont assis au fond du théâtre. Des jeunes gens sont assis à la table d'écarté à gauche. Dulistel est debout près d'eux et les regarde.*)

LÉOPOLD, *à Cœlie.* Merci... je ne joue jamais.

COELIE. Je le sais bien... mais je vous voyais tout seul sur ce canapé.

LÉOPOLD. Seul... oh! non... j'y étais avec vous... je pensais à vous! qui êtes la meilleure et la plus aimable des femmes... (*La regardant.*) Et jolie! je ne conçois pas comment je ne m'en étais pas encore aperçu.

COELIE. Comment, Monsieur, c'est la première fois!..

LÉOPOLD. Oui, j'en suis tout surpris, et charmé. Mais vrai! vous n'en aviez pas besoin, vous pouviez vous en passer, vous!.. on vous aurait aimée sans cela!

DULISTEL, *à la table d'écarté à gauche.* Léopold, pariez-vous?

LÉOPOLD, *remontant le théâtre.* Non!..

COELIE, *à part.* Nous y voilà enfin. Comment va-t-il y venir?.. (*Elle va s'asseoir sur le canapé à droite.*)

LÉOPOLD, *après avoir regardé autour de lui et voyant qu'on ne l'écoute pas, s'approche du canapé où vient de s'asseoir Cœlie et lui dit à voix basse et avec chaleur.* Cœlie, voulez-vous être ma femme?.. voulez-vous m'épouser?..

COELIE, *étonnée.* Ah! mon Dieu!..

LÉOPOLD. Répondez!..

COELIE. Écoutez donc, quand on ne s'attend pas!.. c'est-à-dire, si, au contraire, je m'attendais... mais pas si brusquement, et dans ce salon... au milieu de tout ce monde...

LÉOPOLD. Ils ne peuvent nous entendre.

COELIE, *à part.* Oh! que j'ai envie de dire oui tout de suite!.. (*A Léopold.*) Monsieur, ne vous fâchez pas, je vous en prie, et croyez bien que si ça ne dépendait que de moi... mais on croit ici que vous avez des défauts... on a des idées... (*Vivement.*) Pas moi, mais ma sœur! c'est son consentement qu'il faut demander... tout de suite, tout de suite, c'est l'essentiel.

LÉOPOLD. Et si je le demande, si je l'obtiens dès ce soir, le vôtre, Cœlie?

COELIE. Oh! le mien... Cela vous inquiète-t-il beaucoup? (*Geste de Léopold.*) Prenez donc garde, Monsieur, c'est ma sœur... (*Tous les deux se lèvent.*)

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERTINE.

(*Albertine, à la fin de la scène précédente, a paru au fond dans le salon, a salué tout le monde et est descendue dans le boudoir. Les joueurs qui sont à gauche, à la table d'écarté, se lèvent, saluent Albertine et s'éloignent.*)

LÉOPOLD, *saluant aussi Albertine.* On était inquiet de votre absence, Madame.

ALBERTINE. On est bien bon... de l'avoir remarquée.

CŒLIE, *bas, à sa sœur, près de qui elle passe.* Tout va bien il a parlé! j'ai dit que je ne voulais pas... (*Se reprenant.*) sans votre consentement; aussi maintenant c'est vous que cela regarde. Ne perdez pas de temps.

DULISTEL, *regardant à la table d'écarté à gauche.* Comment, l'écarté est abandonné!.. Eh bien! Messieurs... Desrosoirs!..

DESROSOIRS, *au fond.* Je suis à la bouillotte; je ne peux pas quitter, je gagne!..

DULISTEL. Eh bien! une dame!.. la maîtresse de la maison.

ALBERTINE. Moi, Monsieur!..

DULISTEL. Pour le bon exemple!

ALBERTINE. S'il le faut absolument, et pour engager la partie... (*Apercevant à gauche, vis-à-vis d'elle, Victor, qui est près de Cœlie, tenant un plateau.*) Ah! mon Dieu!

VICTOR, *bas, à Cœlie, qui est près de Léopold.* Si vous pouviez parler à Madame de ces deux mille francs, je n'ose pas. (*Il s'éloigne et rentre dans le salon.*)

LÉOPOLD, *qui a entendu ce que vient de dire Victor.* Deux mille francs! ah! j'ai pitié d'elle... (*Il s'approche vivement de la table, et prend le fauteuil qui est vis-à-vis celui d'Albertine.*) Désolé, Madame, que l'on vous fasse attendre, et puisque personne ne se présente...

ALBERTINE, *s'asseyant.* Monsieur Dulistel voudra-t-il mettre pour moi?

DULISTEL, *qui est au fond, redescend le théâtre.* Comment donc, chère amie! toute ma caisse est à votre service, vous le savez bien, et je parie de votre côté. (*Il se tient debout près de la table d'écarté, ainsi que plusieurs jeunes gens.*)

LÉOPOLD. Je tiens tout.

CŒLIE. Comment, Monsieur, vous jouez!

LÉOPOLD. Il le faut bien.

CŒLIE. Je parie alors pour vous.

LÉOPOLD. Je mets cinq napoléons.

CŒLIE. Et moi un franc. (*Dans ce moment on entend dans le premier salon le son du piano.*)

DULISTEL. Une dame au piano!.. madame de Sorigni!.... (*Il rentre vivement dans le salon, ainsi que les jeunes gens qui entouraient déjà la table d'écarté.*)

LÉOPOLD, *à Albertine.* A moins que Madame ne veuille jouer davantage, les dix napoléons qu'elle a là devant elle?

ALBERTINE, *dont les yeux s'animent et brillent de plaisir.* Moi, Monsieur? volontiers.

CŒLIE, *à Léopold.* Y pensez-vous?

LÉOPOLD, *donnant des cartes.* Moi j'aime à jouer gros jeu ou pas du tout. Voilà comme je suis.

CŒLIE. Mais c'est très-mal, très-vilain!.... Vous, Monsieur, qui avez l'air si calme et si raisonnable!

LÉOPOLD. Ne tremblez-vous pas pour les capitaux que vous me confiez?

CŒLIE, *debout et regardant de temps en temps son jeu.* Pourquoi pas?.. aussi j'espère bien que vous allez jouer sagement, prudemment. (*A part.*) C'est étonnant! il n'a jamais d'atouts. Eh! mais, comme il s'anime... il ne fait plus attention à moi... et ces défauts dont ma sœur me parlait... est-ce que par hasard il serait joueur? Ah! mon Dieu! le billet de mille francs... (*Haut.*) Je ne parie plus pour vous, c'est fini. (*A part.*) Je l'avais bien jugé; il est décidément joueur!.. il a cette passion-là! Eh! quel malheur, qu'un jeune homme qui est si bien du reste, qui a tant de bonnes qualités... tant d'instruction!.. (*Allant regarder.*) Mais c'est qu'il ne sait pas même le jeu. On n'a jamais vu ne pas demander de cartes avec un jeu pareil... Mais, Monsieur, on n'écarte pas les rois d'atout...

LÉOPOLD, *brusquement.* Qu'est-ce que c'est?.. que voulez-vous dire?

CŒLIE. Que vous avez écarté le roi de trèfle.

LÉOPOLD. Le roi de pique.

CŒLIE. Le roi de trèfle... j'en suis sûre! je l'ai vu!..

LÉOPOLD, *avec impatience.* Je suis sûr du contraire. Mais de quoi vous mêlez-vous?.. je joue comme je veux, vous ne pariez plus, vous n'avez pas le droit de conseiller...

CŒLIE. Oh! comme il est méchant!.. je ne l'avais jamais vu ainsi... Joueur et colère!.. deux défauts à présent.

LÉOPOLD, *se levant.* C'est une fatalité inconcevable...

ALBERTINE, *se levant aussi.* Oui, c'est jouer de malheur!

CŒLIE. Je crois bien, quand on n'écoute personne. Quel caractère!

ALBERTINE, *à part.* Deux mille francs!.. je n'ai plus rien à craindre.

LÉOPOLD, *à part.* C'est tout ce que je voulais...

DULISTEL, *entrant.* Eh bien! qu'est-ce que nous faisons là? le thé!.. Messieurs, le thé... et le punch... dans la grande galerie...

DESROSOIRS, *se levant et à part.* Bravo! il ne pouvait arriver plus à propos, je gagnais depuis une heure, et ne savais comment faire Charlemagne... (*Haut.*) Je vais prendre du thé...

LES JOUEURS. Ah! monsieur Desrosoirs!

DESROSOIRS. Il m'est ordonné le soir... il m'est nécessaire pour ma santé. (*Ils sortent tous, excepté Léopold et Desrosoirs.*)

SCÈNE X.

LÉOPOLD, DESROSOIRS, *puis* UN DOMESTIQUE.

LÉOPOLD. Pauvre Cœlie!.. elle m'en veut... j'en suis sûr...

DESROSOIRS, *qui a compté l'argent qu'il gagnait, est resté le dernier, et va rejoindre les autres, lorsque paraît un domestique qui entre mystérieusement, et le retient par son habit.* Qu'est-ce donc? eh! c'est Benoît, mon valet de chambre!..

BENOÎT, *à demi-voix.* Monsieur!.. une lettre.

LÉOPOLD, *l'examinant.* Qu'entends-je!..

DESROSOIRS. Et de quelle part?

BENOÎT. La femme de chambre de madame Dulistel me l'a remise pour vous, il y a plus d'une demi-heure, mais je ne pouvais pas entrer dans ce salon, où était tout le monde, et vous n'en sortiez pas.

DESROSOIRS. Je le crois bien... J'étais retenu à cette maudite bouillotte... c'est bien... c'est bien... va-t'en. (*Le domestique sort, et Léopold, qui avait remonté le théâtre et qui était entré dans le salon, rentre dans le boudoir et observe toujours Desrosoirs, qui tient la lettre entre ses mains.*) C'est de madame Dulistel... c'est sa réponse!.. je n'ose l'ouvrir... Ou elle accepte mes offres... ou elle me bannit à jamais!.. C'est le *oui*... ou le *non* que je lui ai demandé.

LÉOPOLD, *qui s'est approché.* O ciel!..

DESROSOIRS, *tenant toujours la lettre.* Dit-elle oui?.. dit-elle non?.. allons, je vais le savoir...

LÉOPOLD, *saisissant le bras de Desrosoirs qui va décacheter la lettre.* Non, Monsieur...

DESROSOIRS, *étonné.* Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

LÉOPOLD, *s'en emparant vivement.* Vous ne lirez pas cette lettre...

DESROSOIRS. Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LÉOPOLD. Je sais de qui elle vient... de madame de Sainte-Suzanne, cette jeune veuve que vous m'avez enlevée.

DESROSOIRS, *riant.* Quelle folie!.. vous vous trompez, mon cher.

LÉOPOLD. Du tout... j'ai reconnu son domestique... celui que j'ai vu si souvent chez elle.

DESROSOIRS. C'est le mien!.. qui à cette époque-là, il est vrai, était à ses ordres. Mais maintenant c'est différent... et je vous prie de me rendre...

LÉOPOLD. Non, Monsieur!..

DESROSOIRS. C'est trop fort!.. et je me fâcherai.

LÉOPOLD. Tant que vous voudrez... J'ai une revanche à prendre pour cette aventure où trop longtemps j'ai été votre dupe.

DESROSOIRS. Je vous répète que c'est fini... et je ne comprends pas ce qui vous prend en ce moment... vous qui n'y pensiez plus, qui en aimiez une autre... qu'est-ce que je dis? deux autres pour le moins... et je vous somme au nom de l'honneur de me rendre ce billet.

LÉOPOLD. Non, Monsieur, nous nous battrons.

DESROSOIRS. Il ne s'agit pas de cela.

LÉOPOLD. Nous nous battrons... je l'aime mieux.

DESROSOIRS. A mon âge!..

LÉOPOLD. Vous faites le vieillard, et vous ne l'êtes pas... Quand on est assez jeune pour aimer et pour plaire... on doit l'être assez pour se battre; d'ailleurs rien ne vous gêne... vous êtes garçon... sans enfants...

DESROSOIRS. Monsieur, c'est un procédé indigne!..

—

SCÈNE XI.

LÉOPOLD, ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE, *accourant au bruit.* Eh! mon Dieu! d'où vient ce bruit?.. qu'y a t-il, Messieurs?..

DESROSOIRS. Un manque de délicatesse... inouï... inconcevable!.. Monsieur qui s'empare d'une lettre qui m'est adressée! (*Avec intention.*) et que je venais à l'instant même de recevoir. (*Bas, à Albertine.*) C'est la vôtre.

ALBERTINE, *avec effroi.* O ciel!.. est-il possible?.. Monsieur Léopold!..

LÉOPOLD. Oui, Madame, car cette lettre, dont j'ai cru reconnaître l'écriture... vient d'une femme... que je n'aime plus, il est vrai, mais que j'ai aimée... que Monsieur m'a enlevée... et quand ce matin déjà j'ai été à ce sujet en butte à ses plaisanteries, dois-je souffrir que devant moi il jouisse insolemment d'un triomphe dont il se vante?

DESROSOIRS, *vivement.* Je ne me suis pas vanté, je ne me vante de rien.

LÉOPOLD. Enfin, Madame, ma colère n'est-elle pas excusable, légitime?.. c'est vous que je prends pour juge... c'est à vous que je m'en rapporte.

DESROSOIRS. Et moi aussi.

LÉOPOLD. Et si vous me condamnez... ce n'est pas à lui, c'est à vous que je remettrai cette lettre.

DESROSOIRS, *vivement.* Je ne demande pas mieux!

ALBERTINE, *s'efforçant de sourire.* C'est bien, c'est bien, Messieurs!.. je consens à être arbitre dans ce grave débat... Mais allez, Desrosoirs, mon mari vous demande de tous côtés.

DESROSOIRS. J'y vais, Madame. (*A part.*) Et ne pas savoir encore ce que contient ce maudit billet... que j'avais là... que je tenais!.. (*Nouveau geste d'impatience d'Albertine.*) J'y vais, vous dis-je, et reviens sur-le-champ. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XII.

ALBERTINE, LÉOPOLD.

ALBERTINE, *après un moment de silence, et souriant avec embarras.* Quoi! vraiment, monsieur Léopold, vous en rivalité avec Desrosoirs? ce n'est guère probable!..

LÉOPOLD. Cela est... cependant!.. c'est-à-dire cela était; mais, alors même que l'amour n'existe plus... il est des souvenirs pénibles, humiliants, qui froissent tout ce qu'il y a en nous de sentiments généreux; et jugez vous-même si je n'ai pas raison d'être indigné!.. j'aimais une femme, belle, vertueuse... qui méritait les adorations du monde entier, et, pour récompense de mes soins assidus, de mes tourments, de mon amour, je n'avais reçu d'elle que dédains, froideur, indifférence... Je ne m'en plains pas, Madame!.. malheureux par ses rigueurs, j'étais heureux de l'estime qu'elle me forçait de lui accorder, et je la respectais, je la révérais à l'égal de Dieu même, que nous adorons encore alors qu'il repousse nos vœux...

ALBERTINE. Ah!.. Monsieur!.. un pareil dévouement...

LÉOPOLD. N'était pas une raison pour être aimé... je le sais,

je me rends justice... mais je me disais : Si je ne suis pas digne de sa tendresse, je le suis du moins de son amitié, de sa confiance... elle peut bien les donner à celui qui lui donnerait sa vie... et il me semblait qu'à ce titre... j'y avais quelques droits... n'est-il pas vrai, Madame?

ALBERTINE. Ah! sans doute...

LÉOPOLD. Eh bien!.. voilà ce qui m'a frappé au cœur... voilà ce que je ne pardonnerai jamais : cette femme que j'aimais tant se trouve dans la peine, dans le malheur... dans une situation horrible... et, pour en sortir, elle a recours à qui? non pas à moi, qui l'en aurais remerciée à genoux, qui aurais été trop heureux de lui donner ma fortune, mon sang... elle s'adresse à quelqu'un qui prétend lui faire payer ses services... qui lui propose de les vendre!

ALBERTINE. Grand Dieu!

LÉOPOLD, *vivement*. Cela vous indigne... vous ne pouvez le croire; et moi-même, j'aurais peine à me le persuader, si d'un salon où j'étais par hasard, je ne l'avais entendu... (*Geste d'effroi d'Albertine.*) Moi seul, Madame, moi seul au monde... Oui, Madame, un homme s'est trouvé qui a osé demander un prix... que n'eût sollicité personne, et que personne n'eût jamais obtenu; mais ce que vous aurez peine de concevoir, c'est qu'à une demande semblable... (*Montrant la lettre qu'il tient.*) on a daigné faire une réponse... (*Vivement.*) pour le bannir, j'en suis sûr.

ALBERTINE, *vivement*. Oui, Monsieur... pour le bannir à jamais.

LÉOPOLD, *de même*. Je n'en doute point... je n'en ai jamais douté; mais c'est déjà trop que de répondre : il ne fallait pas qu'une pareille lettre restât entre les mains d'un pareil homme... je la lui ai arrachée au moment où il allait en rompre le cachet, et, selon nos conventions, c'est à vous, Madame, que je la remets... la voici. (*Il la lui donne.*) Et maintenant que j'ai puni M. Desrosoirs... il ne me reste plus qu'à me venger de celle qui m'a méconnu.

ALBERTINE. Vous venger!..

LÉOPOLD. J'ai commencé déjà et j'achèverai. (*Voyant entrer Desrosoirs.*)

ALBERTINE. O ciel!

LÉOPOLD. C'est lui! allons, Madame... allons, remettez-vous... vous n'avez plus rien à craindre ni de lui. . ni de personne.

—

SCÈNE XIII.

ALBERTINE, LÉOPOLD, DESROSOIRS.

DESROSOIRS. Eh bien!.. Madame.

LÉOPOLD, *qui va au-devant de Desrosoirs*. Arrivez, monsieur Desrosoirs... il est dit qu'en tout votre étoile doit l'emporter.

DESROSOIRS. J'en étais sûr, Madame a décidé...

LÉOPOLD. Que j'étais un insensé... et comme, malgré son arrêt, je ne pouvais encore me le persuader... j'ai lu cette lettre...

DESROSOIRS. O ciel!..

LÉOPOLD. Qui n'était pas de madame de Sainte-Suzanne, c'est vrai... et j'ignore de qui elle est; mais, en tout cas, il n'y avait pas de quoi se battre pour un pareil billet. . ni lieu d'en être jaloux.:. car il ne contenait qu'un mot, un seul, écrit en grosses lettres... *non.*

DESROSOIRS, *avec dépit*. Vous en êtes sûr... il y avait *non?*

LÉOPOLD. Pas autre chose... (*Pendant ce temps, Albertine qui avait froissé le billet, l'a déchiré en morceaux.*) Et tenez... en voici les morceaux... que Madame tient encore.

DESROSOIRS, *à part*. Morbleu! je ne m'y attendais pas.

LÉOPOLD. Après cela, Monsieur, si vous êtes toujours fâché contre moi...

DESROSOIRS. Nullement, jeune homme; et la preuve, c'est que je reste pour signer à votre contrat... car là-dedans tout se dispose pour cela.

—

SCÈNE XIV.

ALBERTINE, LÉOPOLD, DULISTEL, CŒLIE, DESROSOIRS.

DULISTEL, *qui est entré avant la fin de la scène précédente.* Eh! oui, mon cher : mon notaire est arrivé... Il boit du punch, et il attend, pour commencer ses fonctions, deux choses assez essentielles que je viens chercher...

LÉOPOLD. Et lesquelles?

DULISTEL. D'abord le prétendu... et puis ensuite le contrat que j'ai soumis à votre approbation.

LÉOPOLD. C'est juste. (*Le tirant de sa poche.*) Le voici.

DULISTEL, *le parcourant*. Ah! diable..... déjà signé par vous! Prenez garde, car le contrat porte quittance de la dot.

LÉOPOLD, *froidement et montrant Albertine*. Que Madame vient de me remettre à l'instant.

DESROSOIRS, *étonné*. Est-il possible!

LÉOPOLD, *froidement*. Je l'ai là!

ALBERTINE, *à demi-voix et joignant les mains en signe de remercîment*. Ah! Monsieur!..

DESROSOIRS, *stupéfait et la regardant*. Comment diable a-t-elle fait?.. Je m'y perds!

DULISTEL, *froidement*. C'est juste... c'était entre les mains de ma femme... et elle a bien fait...

CŒLIE, *qui jusque-là s'est tenue à l'écart et a gardé le silence*. Du tout... et Monsieur peut la lui rendre... à l'instant même, sur-le-champ...

TOUS, *avec étonnement*. O ciel!.. et pourquoi donc?

CŒLIE. Parce que je ne veux plus me marier!

LÉOPOLD, *passant près de Cœlie*. Cœlie... est-ce bien vous que j'entends?..

CŒLIE. Oui, Monsieur... j'avais accepté, parce que je vous

croyais un bon caractère, parce que, depuis que je vous connais, je ne vous avais pas vu un seul défaut... mais vous en avez, je le sais, et ma sœur avait bien raison, quand ce matin elle voulait différer ce mariage.

ALBERTINE, *courant à elle*. Moi, du tout... je donne mon aveu.. mon consentement : c'est le meilleur, le plus noble, le plus généreux des hommes... épouse-le, Cœlie, épouse-le! tu es digne d'un pareil bonheur... et lui aussi...

CŒLIE. Vous croyez?..

LÉOPOLD, *passant près de Cœlie*. Je vous aimerai tant, que vous me pardonnerez mes défauts... ou plutôt, je vous le jure, dès aujourd'hui je suis corrigé...

CŒLIE. A la bonne heure!.. car c'est si vilain d'être colère... et surtout d'être joueur! c'est le pire des défauts.

LÉOPOLD, *voulant la faire taire*. C'est bien... c'est bien ..

CŒLIE. On dit que cela mène à tout... que cela peut faire tout oublier... honneur, vertu, devoir.

ALBERTINE, *à part*. Oh! jamais! jamais!

LÉOPOLD, *voyant Albertine qui cache sa tête dans ses mains, et interrompant Cœlie avec impatience*. Silence... de grâce!..

CŒLIE. Là.. le voilà encore en colère!.. (*Pleurant*.) Ah! mon Dieu!.. mon Dieu!.. je suis bien sûre que je serai malheureuse.

DESROSOIRS. Eh bien! alors...

CŒLIE, *essuyant ses larmes pendant que Léopold lui baise les mains*. C'est égal!.. je me risque!





ABIGAIL. Quoi, c'est la duchesse Marlborough.

LE VERRE D'EAU

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du roi, le 17 novembre 1840

PERSONNAGES.

LA REINE ANNE.
LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, sa favorite.
HENRI DE SAINT-JEAN, VICOMTE DE BOLINGBROKE.
MASHAM, enseigne au régiment des gardes.
ABIGAIL, cousine de la duchesse de Marlborough.
LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV.
THOMPSON, huissier de la chambre de la reine.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.

La scène se passe à Londres, au palais Saint-James. Les quatre premiers actes dans un salon de réception; le dernier dans la chambre de la reine.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un riche salon du palais Saint-James. Porte au fond. Deux portes latérales. A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire ; à droite, un guéridon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, *entrant par la gauche du spectateur ;* MASHAM, *dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.*

BOLINGBROKE. Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine, j'en trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

LE MARQUIS DE TORCY. J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE. Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-Jean est un libertin et un dissipateur : esprit brouillon et capricieux, écrivain passionné, orateur turbulent... je le veux bien... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

LE MARQUIS DE TORCY. Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir! (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, MASHAM, *endormi.*

BOLINGBROKE. O chances de la guerre et destinée des rois conquérants! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la reine Anne!.. et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive... Pauvre marquis de Torcy... si sa négociation ne réussit pas... il en mourra!.. tant il aime son vieux souverain... qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...

MASHAM, *dormant.* Ah! qu'elle est belle!

BOLINGBROKE. Et la jeunesse... l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant!

MASHAM, *de même.* Oui, je t'aime... je t'aimerai toujours!

BOLINGBROKE. Il rêve, le pauvre jeune homme! Eh! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, *dormant toujours.* Quel bonheur!.. quelle brillante fortune!.. c'est trop pour moi!

BOLINGBROKE, *lui frappant sur l'épaule.* En ce cas, mon cher, partageons!

MASHAM, *se levant et se frottant les yeux.* Hein!.. qu'est-ce que c'est... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

BOLINGBROKE, *riant.* Et qui vous ruine!..

MASHAM. Vous, à qui je dois tout!.. Pauvre écolier, pauvre gentilhomme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours!

BOLINGBROKE. Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM. Pourquoi cela?

BOLINGBROKE. Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM. O ciel! vous êtes malheureux!

BOLINGBROKE. Non pas!.. je suis ruiné, voilà tout!.. mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années, les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans... tout était fini!..

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Je n'ai pas pu aller plus vite!.. Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... Impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot... j'y gagne encore!.. Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était whig... vous comprenez que je devais être tory; je me suis jeté dans l'opposition; je lui dois cela... je lui dois mon bonheur! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés! c'était là l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement!.. le malheur, c'est le repos!.. Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Oui... les jours où il me fallait conduire ma femme au bal!.. Mais maintenant je tiens à rester! je serais désolé de partir!.. je n'en ai pas le temps... je n'ai pas un moment à moi... membre de la chambre des communes et grand seigneur journaliste... je parle le matin, et j'écris le soir... En vain le ministère whig nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe... seul avec quelques amis, je soutiens la lutte, et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs... Lord Marlborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre journal l'*Examinateur.* Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi Swift, Prior et Atterbury... A lui l'épée, à nous la presse! nous verrons un jour à qui la victoire... L'illustre et avare maréchal veut la guerre qui épuise le trésor et qui remplit le sien... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM. Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE. Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM. Ah! vous ne direz pas cela...

BOLINGBROKE. Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là.. il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!.. Mais pardon.. je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête.... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM. Qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE. Vous-même!.. Je vous crois très-discret quand vous êtes éveillé, mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM. Moi?

BOLINGBROKE. A moins que ce ne soit la même!.. auquel cas je ne vous demande rien!.. je comprendrai...

MASHAM. Vous êtes dans l'erreur! je ne connais pas de grande dame! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être?..

BOLINGBROKE. Non vraiment...

MASHAM. Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine : la difficulté était d'arriver à Sa Majesté, de lui présenter ma pétition : et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture : j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne, et, croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.

BOLINGBROKE. Pas possible!

MASHAM. Oui, Monsieur... je vois encore son air insolent et ricaneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment, la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine, à qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçois une lettre d'audience de Sa Majesté!.. Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux, et à pied, pour de bonnes raisons... J'étais près

d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage qui allait plus vite que moi m'éclabousse de la tête aux pieds, moi et mon pourpoint de satin, le seul dont je fusse propriétaire... et pour comble de fatalité, j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude... qui riait encore... Ah! dans ma rage, je m'élançai vers lui, mais l'équipage avait disparu, et furieux, désespéré, je rentrai à mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

BOLINGBROKE. Et votre fortune!

MASHAM. Au contraire! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue, un riche habit de cour, et, quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

BOLINGBROKE. En vérité! Et vous n'avez aucun soupçon sur ce protecteur mystérieux?

MASHAM. Aucun!.. il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne... Je ne demande pas mieux... ce qui me paraît seulement gênant et ennuyeux... c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE. Ah! bah!

MASHAM. Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, *riant.* C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous?

MASHAM. Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, *de même.* Eh bien! mon cher ami, pour un ancien page de la reine et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM. Comment cela?

BOLINGBROKE, *de même.* C'est que ce protecteur inconnu est une protectrice...

MASHAM. Quelle idée!

BOLINGBROKE. Quelque grande dame, qui vous porte intérêt...

MASHAM. Non, Monsieur... non, cela n'est pas possible!

BOLINGBROKE. Qu'y aurait-il d'étonnant?.. La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable, et fort sage, qui s'ennuie royalement... je veux dire autant que possible!.. mais à sa cour, on s'amuse beaucoup!.. toutes nos ladys ont de petits protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM. Monsieur!..

BOLINGBROKE. Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM. Ah! c'est une indignité... et si je savais...

BOLINGBROKE, *allant s'asseoir près de la table, à gauche.* Après cela... je peux me tromper, et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père... laissez venir les événements... laissez-vous faire! Ah! si on vous ordonnait de vous marier... je ne dis pas... mais on vous le défend... il est clair que ce n'est pas un ennemi... au contraire... et lui obéir n'est pas si difficile...

MASHAM, *debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.* Mais si vraiment... quand on aime quelqu'un... quand l'on est aimé...

BOLINGBROKE. J'y suis!.. l'objet de vos rêves! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant?

MASHAM. Oui, Monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE. Vous n'êtes pas encore très-avancé... et elle de son côté?

MASHAM. Bien moins encore!.. orpheline comme moi, demoiselle de boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood...

BOLINGBROKE. Ah! mon Dieu!

MASHAM. Qui vient de faire banqueroute... elle se trouve sans place et sans ressource.

BOLINGBROKE, *se levant.* C'est la petite Abigaïl...

MASHAM. Vous la connaissez?

BOLINGBROKE. Parbleu, du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM. Eh! mais, à la manière dont vous en parlez... est-ce que vous en auriez été amoureux?..

BOLINGBROKE. Pendant huit jours! et peut-être plus! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre... maintenant surtout... Mais j'ai gardé à cette jeune fille... une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais mariés... Mais pour le présent, des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et pour l'avenir pas même l'espérance... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et, comme tous les sots, il se porte à merveille... Mais nous pourrions peut-être à la cour... chercher pour Abigaïl...

MASHAM. C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse, ni hautaine...

BOLINGBROKE, *secouant la tête.* Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM. J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE. Cela vaut mieux... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

MASHAM. Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle ce matin; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE. N'importe... l'espoir de vous y trouver, elle y viendra... et tenez... tenez... monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je?.. la voici.

—

SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAÏL, MASHAM.

ABIGAÏL. M. de Saint-Jean! (*Elle se retourne vers Masham, à qui elle tend la main.*)

BOLINGBROKE. Lui-même, ma chère enfant; et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile!.. la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis!.. rencontre bien rare en ce pays!..

ABIGAÏL, *gaiement.* Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur!.. surtout aujourd'hui...

MASHAM. Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland?

ABIGAÏL. Vous ne savez pas! j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM. Et vous êtes si joyeuse?

ABIGAÏL. C'est que j'en ai une autre!.. plus agréable, je crois... et que je dois...

MASHAM. A qui donc?

ABIGAÏL. Au hasard.

BOLINGBROKE. Cela vaut mieux!.. c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAÏL. Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à

moi, pour acheter... or, en achetant des diamants..... on cause.

BOLINGBROKE. Et miss Abigaïl cause très-bien...

ABIGAÏL. Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir... Ah! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici! vous faites ce que vous voulez... Si on peut dire cela... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour... il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien... trente guinées!.. Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : « Gardez, gardez, Milady, je prends tout sur moi. — Vous daignez donc être ma caution? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien, je reviendrai!.. » — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, *riant*. La grande dame était une friponne.

ABIGAÏL. J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood etait bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et dont, pour rien au monde, je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci qui me va bien, à ce qu'on dit.

BOLINGBROKE. Très-bien.

MASHAM. Et qui vous rend encore plus jolie, si c'est possible.

ABIGAÏL. Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me décider... Enfin, j'étais résolue... lorsque hier au soir, une voiture s'arrête à la porte, une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté... et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter... » Tout en parlant, elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais.. elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin!.. Enfin, je lui parlai de tout, excepté de M. Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : « N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs, la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... voulez-vous l'accepter?.. » Et je me jetai dans ses bras en lui disant : « Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. » — Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici.

MASHAM. C'est très-singulier...

BOLINGBROKE. Et ce papier, peut-on le voir?

ABIGAÏL, *le lui donnant*. Certainement!..

BOLINGBROKE, *souriant*. Ah! ah! rien qu'à sa bonté, je l'aurais devinée. (*A Abigaïl.*) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice?..

ABIGAÏL. Oui vraiment... Est-ce que, par hasard, vous connaîtriez cette écriture?

BOLINGBROKE, *froidement*. Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

ABIGAÏL, *avec joie*. La reine!.. est-il possible?

MASHAM, *de même*. La reine vous donne une place auprès d'elle... et sa protection!.. et son amitié!.. voilà votre fortune assurée à jamais!

BOLINGBROKE, *passant entre eux deux*. Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance!

ABIGAÏL. C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle!

BOLINGBROKE. Pas celle-là... Douce et bonne par caractère, mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut!.. c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

ABIGAÏL. La reine aime donc beaucoup cette duchesse?

BOLINGBROKE. Elle la déteste!.. en l'appelant sa meilleure amie!.. et sa meilleure amie le lui rend bien!

ABIGAÏL. Et pourquoi ne pas rompre avec elle?.. pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable?

BOLINGBROKE. Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne; et le parti whig, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement!.. La majorité leur est acquise; et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La duchesse l'a promis... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore!

ABIGAÏL. Ah! s'il en est ainsi... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous... j'ai quelque espoir!

MASHAM. Et lequel?

ABIGAÏL. Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE. Vous, Abigaïl?

ABIGAÏL. Eh! oui, vraiment... par mésaillance! un cousin à elle, un Churchill, s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère!

MASHAM. Est-il possible?.. parente de la duchesse.

ABIGAÏL. Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais présentée devant elle, parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... Mais moi... pauvre fille... qui ne lui demanderai rien, que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine.

BOLINGBROKE. Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois, du moins, je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine!

ABIGAÏL. Ah! que de bontés!

MASHAM. Comment les reconnaître jamais?

BOLINGBROKE. Par votre amitié.

ABIGAÏL. C'est bien peu!

BOLINGBROKE. C'est beaucoup!.. pour moi, homme d'État... qui n'y crois guère... (*Vivement.*) Je crois à la vôtre, et j'y compte!.. (*Leur prenant la main.*) Entre nous désormais... alliance offensive et défensive!

ABIGAÏL, *souriant*. Alliance redoutable!

BOLINGBROKE. Plus que vous ne croyez peut-être, et grâce au ciel, la journée sera bonne! deux succès à emporter!.. la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur... j'en attends et j'en cherche les moyens... Ah! si Abigaïl était nommée! si elle était reçue parmi les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, *vivement*. N'est-ce que cela?.. je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE. Est-il possible!

MASHAM. Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté, pendant son déjeuner, (*Prenant le journal sur la table, à droite.*) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE. A merveille!.. quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette... (*Glissant une lettre sous la couverture du journal.*) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes... (*Tirant un journal de sa poche.*)

ABIGAÏL. Que faites-vous?

BOLINGBROKE. Un numéro du journal l'*Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... mais ça lui donnera quelques instants de plaisir... et elle en a si peu!.. Voilà dix heures, allez, Masham... allez!

MASHAM, *sortant par la porte à droite*. Comptez sur moi!

—

SCÈNE IV

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE. Vous le voyez! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protége et nous sert!

ABIGAÏL. Lui! peut-être... mais moi qui suis si peu de chose!

BOLINGBROKE. Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes!.. Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur. Les États sont subjugués ou conduits par des héros, par de grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin .. moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'État, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère?

ABIGAÏL. Non vraiment.

BOLINGBROKE. Eh bien! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande; et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

ABIGAÏL. Est-il possible?

BOLINGBROKE, *regardant du côté de l'appartement de la reine*. Je vous conterai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant, sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus!..

ABIGAÏL. Et que pouvez-vous faire?

BOLINGBROKE. Attendre et espérer.

ABIGAÏL. Quelque grande révolution?..

BOLINGBROKE. Non pas... mais un hasard... un caprice du sort... un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAÏL. Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer?

BOLINGBROKE. Non... mais si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... les grands effets produits par de petites causes... c'est mon système... j'y ai confiance, vous en verrez les preuves.

ABIGAÏL, *voyant la porte s'ouvrir*. C'est Masham qui revient!

BOLINGBROKE. Non... c'est mieux encore; c'est la triomphante et superbe duchesse...

—

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAÏL, *à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse est censée s'avancer*. Quoi! c'est la duchesse de Marlborough?...

BOLINGBROKE, *de même*. Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAÏL. Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (*A part, et la regardant venir.*) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamants.

LA DUCHESSE, *qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue*. Monsieur de Saint-Jean!

BOLINGBROKE. Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

LA DUCHESSE. Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE. Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir...

LA DUCHESSE, *montrant le journal qu'elle tient à la main*. Rassurez-vous, Monsieur, je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE. Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE. Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, *troublé*. Ah! c'est là...

LA DUCHESSE. Oui, Monsieur!.. l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE. Où je ne suis pour rien...

LA DUCHESSE, *avec ironie*. Je le sais! Depuis longtemps votre règne est passé! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE. Adressée à la reine...

LA DUCHESSE. C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, *avec indignation*. Madame!

LA DUCHESSE. C'est du devoir de ma charge! Surintendante de la maison de Sa Majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti, Monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire!

BOLINGBROKE. Je me le rappellerai, Madame; mais du moins, et c'est ce que je voulais, Sa Majesté connaît les propositions du marquis?

LA DUCHESSE. C'est ce qui vous trompe... je les avais lues... cela suffisait... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE. Quoi! Madame...

LA DUCHESSE, *lui faisant la révérence et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl qui est restée au fond du théâtre.* Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart?.. quel est son nom?

ABIGAÏL, *s'avançant et faisant la révérence.* Abigaïl.

LA DUCHESSE, *avec hauteur.* Ah! la jolie bijoutière!... c'est vrai... je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette petite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine?

ABIGAÏL, *vivement.* Ah! Sa Majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE. Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et, puisque cette nomination dépend de moi seule... je verrai... j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, *à part.* Nous sommes perdus!

LA DUCHESSE. Vous comprenez, Mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, *s'avançant.* Elle en a.

LA DUCHESSE, *étonnée.* Ah! Monsieur s'intéresse à cette jeune personne!..

BOLINGBROKE. A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

LA DUCHESSE. Aussi je l'aurais admise avec plaisir: mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE. C'est par là qu'elle brille!..

LA DUCHESSE. C'est ce qu'il faudra voir... il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas!..

BOLINGBROKE. Aussi Mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!

BOLINGBROKE. Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, Madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal l'*Examinateur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique. . Mais rassurez-vous, Madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente pour que je veuille la lui faire perdre; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de Sa Majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, *fièrement.* Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de Mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à Sa Majesté... à elle seule!.. Quant à vous, Monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai jamais rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne... et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant... J'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée .. Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir... (*Souriant.*) car ces créances sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout à l'heure paraît dans le journal du matin... le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, Monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence, et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire. (*Elle fait la révérence.*)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL. Eh bien! qu'en dites-vous?

BOLINGBROKE, *gaiement.* Bien joué, vrai Dieu!.. très-bien... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution. Elle ne menace pas; elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable!.. surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur!

ABIGAÏL. Non, non... je renonce à tout, il y va de votre liberté!

BOLINGBROKE, *gaiement.* C'est ce que nous verrons! et par tous les moyens possibles.. (*Regardant une pendule qui est sur un des panneaux, à droite.*) Ah! mon Dieu! voici l'heure de la chambre... je ne peux y manquer!.. je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai a la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un schelling... Adieu! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance!... (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, *puis* MASHAM.

ABIGAÏL, *prête à partir.* Belle alliance!.. où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant!..

MASHAM, *accourant pâle et effrayé par la porte du fond.* Ah! grâce au ciel, vous voilà!.. je vous cherchais.

ABIGAÏL. Qu'y a-t-il donc?

MASHAM. Je suis perdu!

ABIGAÏL. Et lui aussi!..

MASHAM. Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAÏL. Qui donc?

MASHAM. Mon mauvais génie, ma fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (*Avec rage.*) il riait encore!.. Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée... lui, la sienne... et... il ne rit plus.

ABIGAÏL. Il est mort?

MASHAM. Oh! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAÏL. Peine de mort!

MASHAM. Si on veut... cela dépend des personnes.

ABIGAÏL. N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM. C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAÏL. Dès ce soir.

MASHAM. Mais vous... mais M. de Saint-Jean?..

ABIGAÏL. Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place!.. mais c'est égal... Vous d'abord... vous avant tout... éloignez-vous!..

MASHAM. Oui; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que je n'aimerais jamais que vous... je voulais vous voir, vous embrasser...

ABIGAÏL, *vivement*. Alors dépêchez-vous donc!..

MASHAM, *se jetant dans ses bras*. Ah!

ABIGAÏL, *se dégageant*. Adieu!.. adieu!.. et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus! (*Tous deux se séparent et s'éloignent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, UN HUISSIER DU PALAIS.

LA REINE. Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la chambre des communes?

THOMPSON. Oui, Madame... qui demandaient audience à Votre Majesté.

LA REINE, *à part*. Encore des adresses et des discours... quand je suis seule, quand la duchesse est ce matin à Windsor... (*Haut.*) Tu as répondu que des affaires importantes .. des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON. Oui, Madame, c'est ce que je dis toujours.

LA REINE. Et que je ne recevais pas...

THOMPSON. Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à Votre Majesté.

LA REINE. La duchesse y sera... cela la regarde; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (*A Thompson.*) Sais-tu quels étaient ces honorables?

THOMPSON. Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, *vivement*. Qui donc?

THOMPSON. Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE. Oh!.. et ils sont partis?

THOMPSON. Oui, Madame...

LA REINE. Tant pis... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus... M. de Saint-Jean, surtout!.. Quand il était au pouvoir... tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille... c'était comme un fait exprès... un bon hasard. J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé, c'est d'une maladresse...

THOMPSON. Madame la duchesse me l'avait tant recommandé... règle générale : toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE. Oh!.. c'est la duchesse!.. c'est différent! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON. C'est lui qui venait d'écrire, dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à Votre Majesté.

LA REINE, *prenant vivement le papier sur la table*. C'est bien. — Laissez-moi. (*Thompson sort.*)

LA REINE, *lisant* : « Madame, mes collègues et moi demandions audience à Votre Majesté! eux pour affaire d'État, « et moi, pour jouir de la vue de ma souveraine, qui depuis si longtemps m'est interdite. » Pauvre sir Henri! « Que la duchesse éloigne de vous ses ennemis politiques, « je le conçois; mais sa défiance va jusqu'à repousser une « pauvre enfant dont la tendresse et les soins eussent adouci « les ennuis dont on accable Votre Majesté. — On lui re- « fuse la place que vous vouliez lui donner près de vous, « en alléguant qu'elle est sans famille; et je vous préviens, « moi, qu'Abigaïl Churchill est cousine de la duchesse de « Marlborough. » (*S'arrêtant.*) Est-il possible!.. (*Lisant.*) « Ce seul fait vous donnera la mesure du reste... que Votre « Majesté en profite et veuille bien en garder le secret à son « fidèle serviteur et sujet, etc. » Oui... oui, c'est la vérité. — Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout .. ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux! Ah! quand ne serai-je plus reine pour être ma maîtresse! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la couronne, aux chambres, à la majorité... à tout le monde enfin. . c'est à n'y pas tenir... c'est un esclavage odieux, insupportable, et ici, du moins, je ne veux plus obéir à personne, je serai libre chez moi, dans mon palais. — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. — (*Elle sonne, Thompson paraît.*) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood, le joaillier... Vous demanderez miss Abigaïl Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne, moi la reine!.. allez!..

THOMPSON. Oui, Madame. (*Il sort.*)

LA REINE. L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne, et d'abord la duchesse, dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah! c'est elle! (*Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.*)

SCÈNE II.

LA REINE, LA DUCHESSE, *entrant par la porte du fond.*

LA DUCHESSE, *a remarqué ce mouvement et s'approche de la reine, qui reste assise et lui tourne le dos.* Oserai-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles?

LA REINE, *sèchement.* Mauvaise... souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE. Sa Majesté aurait eu quelques contrariétés...

LA REINE, *de même.* Beaucoup!

LA DUCHESSE. Mon absence peut-être...

LA REINE, *de même.* Oui, sans doute... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin à Windsor... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE. Vous savez donc ce qui se passe?

LA REINE. Non vraiment...

LA DUCHESSE. Une affaire très-grave... très-fâcheuse.

LA REINE. Ah! mon Dieu!

LA DUCHESSE. Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation... Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE. Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille?.. Nous avions pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE. Que Votre Majesté se rassure... nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons, qui, au premier bruit, marcherait sur Londres. Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à Votre Majesté.

LA REINE. Ah! c'est pour cela que vous étiez à Windsor?..

LA DUCHESSE. Oui, Madame... et vous m'accusiez...

LA REINE. Moi... duchesse...

LA DUCHESSE, *souriant.* Ah! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE. Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...

LA DUCHESSE. Dont je devine la cause... Votre Majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle?..

LA REINE. Non vraiment...

LA DUCHESSE. Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... Je connais sa bonté...

LA REINE. Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE. Je l'ai vu... Car à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement... et une émotion tels... qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi...

LA REINE Non, duchesse... je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille... (*Tirant la lettre de son sein.*) qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fille que je veux... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, *souriant*. En vérité!.. rien de mieux alors... et si Votre Majesté veut permettre...

LA REINE, *serrant la lettre*. C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigaïl.

LA DUCHESSE, *à part*. O ciel!.. (*Haut.*) Et celui qui vous la recommande si vivement?..

LA REINE. Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE. A cela seul... je le devine!.. c'est M. de Saint-Jean.

LA REINE, *troublée*. Je ne dis pas que...

LA DUCHESSE, *vivement*. C'est lui, Madame, j'en suis sûre...

LA REINE. Eh bien! oui... c'est la vérité!

LA DUCHESSE, *avec une colère qu'elle s'efforce de contenir*. Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, Madame, aujourd'hui même a été présenté au parlement le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard, votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés; et c'est pour eux enfin qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, *à part, avec impatience*. Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour toute la journée. (*Haut.*) Eh! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui dénature et exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE. Que Votre Majesté craint de me la montrer...

LA REINE, *avec impatience*. Par égard pour vous. (*La lui donnant.*) Car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, *parcourant la lettre*. N'est-ce que cela? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE. Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl!

LA DUCHESSE. Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de Votre Majesté.

LA REINE. Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine?..

LA DUCHESSE. Si, Madame... j'en conviens, je l'avoue hautement; c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison, de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures; de n'entourer Votre Majesté que de ma famille ou de gens à ma dévotion; nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie: et Votre Majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, *avec embarras et à moitié convaincue*. Oui certainement... je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

LA DUCHESSE. Ah! soyez tranquille sur son sort... je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE. A la bonne heure...

LA DUCHESSE. Et puis d'ailleurs, l'intérêt que Votre Majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans les gardes, que l'autre jour Votre Majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE. Moi?.. qui donc?

LA DUCHESSE. Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, *avec un peu d'émotion*. Oui, c'est vrai, un jeune militaire, qui tous les matins me lit le journal des modes.

LA DUCHESSE. J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal... qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier Votre Majesté

LA REINE, *avec joie*. Ah! il viendra!

LA DUCHESSE. Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE. C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE. C'est le maréchal... ça le regarde... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, *allant s'asseoir près de la table, à gauche*. C'est juste!

LA DUCHESSE. Vous voyez bien que quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

LA REINE, *assise, et se tournant vers elle*. Vous êtes si bonne!

LA DUCHESSE, *debout, près du fauteuil*. Mon Dieu non! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant Votre Majesté, je lui suis si dévouée...

LA REINE, *à part*. Après tout, c'est vrai!

LA DUCHESSE. Et les rois ont si peu d'amis véritables!.. d'amis qui ne craignent pas de les fâcher... de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous, je ne sais ni flatter... ni tromper... je ne sais qu'aimer...

LA REINE. Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose...

LA DUCHESSE. N'est-il pas vrai?.. Qu'importe le caractère? le cœur est tout... (*La reine lui tend la main que la duchesse porte à ses lèvres.*) Votre Majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire... elle a pensé me faire perdre vos bonnes grâces... elle m'a rendue si malheureuse...

LA REINE. Et moi aussi!

LA DUCHESSE. Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée!

LA REINE. Je vous le promets.

LA DUCHESSE. Ainsi, c'est convenu... vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl?..

LA REINE. Certainement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON. Miss Abigaïl Churchill!

LA DUCHESSE, *à part, et s'éloignant*. O ciel!

LA REINE, *avec embarras*. Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

ABIGAÏL. Votre Majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle...

LA REINE. C'est-à-dire... ordonné... j'ai dit que je désirais... J'ai dit : Voyez si cette jeune personne...



LA DUCHESSE. Soit. (*Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres.*) — Acte 2, scène 10.

LA DUCHESSE. C'est juste... il faut bien que Votre Majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise...

ABIGAÏL. Ma demande... je n'aurais jamais osé... c'est Sa Majesté qui d'elle-même... et dans sa bonté... a daigné me proposer...

LA REINE. C'est vrai!.. mais des raisons majeures... des considérations politiques...

ABIGAÏL, *souriant.* Pour moi!..

LA REINE. M'obligent à regret... à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse... de réaliser... Ce n'est plus moi... c'est madame la duchesse, votre parente... qui désormais se charge de votre sort... Elle m'a promis pour vous... loin de Londres... une position honorable... (*Avec dignité, passant près de la duchesse et prenant le milieu du théâtre.*) et j'y compte.

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. Je m'en occuperai... dès aujourd'hui... (*A Abigaïl.*) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine... à qui mon devoir est d'obéir en tout...

LA REINE, *à demi-voix, à Abigaïl.* Remerciez-la donc!.. (*Abigaïl reste immobile; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.*)

ABIGAÏL, *à part.* Pauvre femme! (*La reine s'éloigne avec la duchesse par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

ABIGAÏL, *seule, et regardant sortir la reine.* Ah! que je la plains!.. M. de Saint-Jean avait raison... il les connaît bien... ce n'est pas celle-là qui est reine... c'est l'autre!.. et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle... Plutôt mourir!.. Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs... car depuis hier... depuis le départ d'Arthur... je n'ai pas vu M. de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient... de sorte que j'ai peur toute seule... (*Avec effroi.*) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce à espérer... et s'il n'a pas déjà gagné le continent... c'en est fait de ses jours. Ah! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu!.. et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il

soit sauvé, qu'il vive! et je renonce au bonheur... je renonce à mon mariage.

—

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, *qui est entré avant la fin de la scène précédente.* Eh! pourquoi donc? palsambleu! moi, je ne renonce à rien...

ABIGAÏL. Ah! monsieur Henri, vous voilà... venez... venez... je suis bien malheureuse, tout est contre moi... tout m'abandonne.

BOLINGBROKE, *gaiement.* C'est dans ces moments là que mes amis me voient arriver. Voyons, ma petite Abigaïl, qu'y a-t-il?

ABIGAÏL. Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise...

BOLINGBROKE. Elle a tenu parole... elle est venue exacte au rendez-vous.

ABIGAÏL, *étonnée.* Comment cela?

BOLINGBROKE. Ne vous ai-je pas parlé du lord Richard Bolingbroke, mon cousin?

ABIGAÏL. Non vraiment.

BOLINGBROKE. Le plus impitoyable de mes créanciers, quoiqu'il fût comme moi de l'opposition! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

ABIGAÏL. Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

BOLINGBROKE. Il en était le chef. A lui tous les biens... à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAÏL. Eh bien! ce cousin...

BOLINGBROKE, *riant.* Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier?

ABIGAÏL. Vous, monsieur de Saint-Jean?..

BOLINGBROKE. Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAÏL. Comment cela?

BOLINGBROKE, *lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.* Avec mes honorables collègues que voici... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc?

BOLINGBROKE, *à demi-voix.* Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause; c'est le premier service qu'il rend à notre parti... et jamais, à coup sûr, il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence! c'est la reine.

—

SCÈNE VI.

ABIGAIL, *à droite du spectateur,* PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR *viennent se placer près d'elle.* SIR HARLEY ET LES MEMBRES DE L'OPPOSITION, *à gauche, se groupent autour de* BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS DAMES D'HONNEUR *sortent des appartements, à droite, et se placent au milieu du théâtre.*

BOLINGBROKE, *cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.* Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt, au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais... et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!..

BOLINGBROKE. A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel... un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois...

LA DUCHESSE. Permettez...

BOLINGBROKE. Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras... comment ne pas croire que le ministère... (*A la duchesse et aux seigneurs qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.*) Oui, Madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans... leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à Sa Majesté, que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre... mais à ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi!..

LA DUCHESSE, *froidement.* Avez-vous terminé?

BOLINGBROKE. Oui, Madame.

LA DUCHESSE. Maintenant voici la vérité... prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAÏL, *à part.* Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE. Il est malheureusement trop vrai... qu'hier, dans une allée du parc de Saint-James... lord Richard s'est battu en duel...

BOLINGBROKE. Avec qui?

LA DUCHESSE. Avec un cavalier dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE. Je demande à Votre Majesté si cela est vraisemblable...

LA DUCHESSE. Cela est cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger...

BOLINGBROKE. Je ne doute point de leur réponse!.. Les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartements et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir?

ABIGAÏL, *à part.* C'est fait de nous!

BOLINGBROKE. Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés?..

LA DUCHESSE. Ils le sont!

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. Sa Majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance...

LA REINE. Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse (*La remettant à Bolingbroke.*), et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire mylord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE. On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE. Mylord et Messieurs, êtes-vous satisfaits?

BOLINGBROKE. Toujours, quand on a vu Votre Majesté et qu'on a pu s'en faire entendre. (*La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et*

rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements, à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.)

—

SCÈNE VII.

ABIGAÏL, *suit un instant les membres de l'opposition qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre, à gauche.* BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE. A merveille!.. mais s'ils croient que c'est fini.. ils se trompent bien.. grâce à cette ordonnance, j'arrêterai plutôt toute l'Angleterre... (*Se retournant vers Abigaïl qui, se soutenant à peine, s'appuie sur un fauteuil, à gauche.*) Ah! mon Dieu!.. qu'avez-vous donc?

ABIGAÏL. Ce que j'ai!.. vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE. Comment cela?

ABIGAÏL. Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous êtes chargé de poursuivre... d'arrêter... de faire condamner...

BOLINGBROKE. Eh bien?..

ABIGAÏL. Eh bien!.. c'est Arthur!

BOLINGBROKE. Quoi?.. ce duel... cette rencontre...

ABIGAÏL. C'était avec lord Bolingbroke, votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, *poussant un cri.* J'y suis!.. l'homme à la chiquenaude... Oui, ma chère, une véritable chiquenaude... c'est elle qui a été la cause de tout... d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale...

ABIGAÏL. Qui vous prescrit de l'arrêter?

BOLINGBROKE, *vivement.* L'arrêter!.. allons donc! Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions!.. non... non... je ne suis pas assez ingrat, assez grand seigneur pour cela. (*Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.*) Et plutôt, morbleu... (*S'arrêtant.*) O ciel!.. et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel... et puis enfin, aux yeux de tous... c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAÏL. Que faire, mon Dieu!..

BOLINGBROKE, *gaiement.* Parbleu!.. je ne ferai rien... que du bruit... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentiments et ma responsabilité de cousin!

ABIGAÏL. Ah! que vous êtes bon!.. que vous êtes aimable... C'est bien, c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés il doit être loin maintenant... (*Poussant un cri en apercevant Masham.*) Ah!

—

SCÈNE VIII.

ABIGAÏL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, *l'apercevant.* C'est fait de nous!.. Malheureux! qui vous ramène?.. pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, *tranquillement.* Je ne suis jamais parti.

ABIGAÏL. Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM. Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait... vous comprenez... Je m'arrêtai et lui dis : (*Portant la main à son épée.*) « Mon officier, je suis à vos ordres. — Mes ordres, me dit-il, les voici, » et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAÏL. Eh bien!

MASHAM. Eh bien!.. c'est à confondre!.. c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE. Est-il possible?

ABIGAÏL. Une pareille récompense!..

MASHAM. Après ce que je venais de faire!.. « Demain matin, continue mon jeune officier, vous remercierez la reine; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps... tous nos camarades du régiment; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène!.. » Que répondre?.. Je ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons, me trahir... m'avouer coupable...

ABIGAÏL. Et vous l'avez suivi?..

MASHAM. A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAÏL. Malheureux!..

MASHAM. Et pourquoi cela?

BOLINGBROKE. Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer; qu'il vous suffise de savoir... que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM. Que dites-vous?

BOLINGBROKE. Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu; je désire que le second vous en rapporte autant... Mais, en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, *lui présentant son épée.* Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE. Eh! non... je n'ai pas de brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

ABIGAÏL. Heureusement... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAÏL. Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE. Évitez d'en faire naître; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM. Ce matin, il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE. Tant pis!..

MASHAM. De plus... voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAÏL. Une lettre de qui?

MASHAM. De mon protecteur inconnu! celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'HUISSIER, *paraissant à la porte des appartements de la reine.* Monsieur le capitaine Masham!

MASHAM. La reine qui m'attend... (*Remettant à Abigaïl la lettre et à Bolingbroke la boîte.*) Tenez.. et voyez... (*Il sort.*)

—

SCÈNE IX.

ABIGAÏL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL. Qu'est-ce que cela signifie?

BOLINGBROKE. Lisons!

ABIGAÏL, *lisant la lettre.* « Vous êtes officier! j'ai tenu ma « parole... tenez la vôtre en continuant à m'obéir; tous les « matins, montrez-vous à la chapelle, et tous les soirs au « jeu de la reine. Bientôt viendra le moment où je me ferai « connaître... D'ici là, silence et obéissance à mes ordres, « sinon, malheur à vous!.. »

ABIGAÏL. Et quels ordres? je vous le demande.

BOLINGBROKE. Celui de ne pas se marier.

ABIGAÏL. Une protection à ce prix-là, c'est terrible.

BOLINGBROKE. Plus que vous ne croyez, peut-être!

ABIGAÏL. Et pourquoi?

BOLINGBROKE, *souriant.* C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAÏL. Un ami de son père!.. un lord!

BOLINGBROKE, *de même.* Je parierais plutôt pour une lady.

ABIGAÏL. Allons donc! Lui! Arthur! un jeune homme si rangé, et surtout si fidèle!

BOLINGBROKE. Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

ABIGAÏL. Ah! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, *gaiement.* Ah! il y a un post-scriptum?

ABIGAÏL, *lisant, avec émotion.* « J'envoie à M. le capitaine « Masham les insignes de son nouveau grade. »

BOLINGBROKE, *ouvrant la boîte qu'il tient.* Des ferrets en diamants, d'un goût et d'une magnificence... c'est bien cela.

ABIGAÏL, *les regardant.* O ciel!.. je sais qui! Ces diamants, je les reconnais! ils ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi la semaine dernière...

BOLINGBROKE. A qui?.. parlez?

ABIGAÏL. Oh! je ne le puis!.. je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

BOLINGBROKE. Que vous importe! s'il ne l'aime point, s'il ne s'en doute même pas?

ABIGAÏL. Il le saura... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, *la tenant par la main.* Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera toujours!

ABIGAÏL. Pourquoi donc?

BOLINGBROKE. Ma pauvre enfant!... vous ne connaissez pas les hommes! Le plus modeste et le moins fat a tant de vanité! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame!.. Et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable...

ABIGAÏL. Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE. Et quelle est-elle donc?

ABIGAÏL, *montrant la duchesse qui entre par la galerie, à droite.* La voici!

BOLINGBROKE, *vivement, et lui prenant la lettre qu'elle tient.* La duchesse!.. (*A Abigaïl, qu'il renvoie.*) Laissez-nous..... laissez-nous.

ABIGAÏL. Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, *la poussant par la porte à gauche.* Eh bien! c'est moi qu'elle trouvera!.. (*A part.*) O fortune! tu me devais cette revanche...

—

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE. *Elle entre rêveuse. Bolingbroke s'approche et la salue respectueusement.*

LA DUCHESSE. Ah! c'est vous, Mylord... je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE. Oserais-je vous demander un moment d'audience?

LA DUCHESSE. Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre?

BOLINGBROKE. Aucun encore!.. et vous, Madame?

LA DUCHESSE. Pas davantage...

BOLINGBROKE, *à part.* Tant mieux.

LA DUCHESSE. Alors, que voulez-vous?

BOLINGBROKE. D'abord, m'acquitter de tout ce que je vous dois! la reconnaissance m'en faisait un devoir! Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France, pour payer les deux cent mille livres, auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE. Monsieur...

BOLINGBROKE. C'était beaucoup!.. je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons!.. Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... Vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, *souriant.* Mais si vraiment!.. pour vous!

BOLINGBROKE. Non, Madame: vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'État était l'ordre qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car, grâce à elle, on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres...

Cette leçon vaut bien un million sans doute!

Je ne le regrette pas, et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

LA DUCHESSE. Je comprends! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE. Au contraire...je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE. La paix entre nous!.. c'est difficile.

BOLINGBROKE. Eh bien! une trêve... une trêve de vingt-quatre heures!

LA DUCHESSE. A quoi bon?.. Vous pouvez, quand vous voudrez, commencer l'attaque dont vous m'avez menacée; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente; mes bienfaits ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume!

BOLINGBROKE. C'est fort généreux; mais je doute qu'elle accepte!

LA DUCHESSE. Pour quelle raison, s'il vous plaît?

BOLINGBROKE. Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, *avec ironie.* A cause de vous peut-être?

BOLINGBROKE, *avec fatuité.* C'est possible!

LA DUCHESSE, *gaiement.* Eh mais!.. je commence à le croire! l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre... (*Souriant.*) Là, vraiment, Mylord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE. Quand cela serait?..

LA DUCHESSE, *gaiement.* Je le voudrais!

BOLINGBROKE. Et pourquoi?

LA DUCHESSE, *de même.* Un homme d'État amoureux, il est perdu!.. il n'est plus à craindre!

BOLINGBROKE. Je ne vois pas cela!.. Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. Je connais entre autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (*Geste de la duchesse.*) C'est intéressant, n'est-ce pas, Madame?... Eh bien! ce n'est rien encore!.. Dernièrement, et par son mari qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques...

LA DUCHESSE, *avec embarras.* Ce n'est guère vraisemblable... et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE. Les voici!.. ainsi que la lettre qui les accompagnait. (*A demi-voix.*) Vous comprenez qu'à nous deux...

car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame!.. Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves... mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver; mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur.... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, *avec colère*. Monsieur!..

BOLINGBROKE, *changeant de ton*. Madame la duchesse!.. parlons sans métaphore... Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE. Ah! s'il était vrai!

BOLINGBROKE. Entre nous point de promesses, ni de protestations... Des faits! Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la reine.... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE. A l'instant...

BOLINGBROKE. Non... dès son entrée en fonctions... et il dépend de vous que ce soit dès demain... dès ce soir...

LA DUCHESSE. Ah! vous vous méfiez de moi et de ma parole?

BOLINGBROKE. Ai-je tort?

LA DUCHESSE. La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, *galamment*. Non!.. car je vous trouve charmante!.. et si au lieu d'être dans des camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde!

LA DUCHESSE. Vous croyez...

BOLINGBROKE. Rien de plus vrai! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée!

LA DUCHESSE. Eh bien! donnez-m'en une preuve... une seule, et je consens.

BOLINGBROKE. Laquelle?

LA DUCHESSE. Comment avez-vous découvert ce secret?

BOLINGBROKE. Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE. Que je devine!.. Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure... vous avez acheté à prix d'or... convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, *souriant*. C'est possible.

LA DUCHESSE. Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance!

BOLINGBROKE. Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE. Avec tous!

BOLINGBROKE. Ce soir la nomination d'Abigaïl...

LA DUCHESSE. Ce soir cette lettre...

BOLINGBROKE. Je le promets; trêve loyale et franche pour aujourd'hui!..

LA DUCHESSE. Soit! (*Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres; à part.*) Et demain la guerre... (*Elle sort par la porte à droite, et Bolingbroke par la porte à gauche.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAIL, *tenant un livre*, LA REINE, *tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite.; Abigaïl se tient debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.*

ABIGAÏL. Je ne puis revenir de mon bonheur, et quoique depuis deux jours je ne quitte plus Votre Majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

LA REINE. Ah! ce n'est pas sans peine!... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on ne me connaît pas... J'ai l'air de céder... je cède même pendant quelque temps; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère... C'est ce qui est arrivé!

ABIGAÏL. Vous avez parlé à la duchesse en reine!

LA REINE, *naïvement*. Non, je ne lui ai rien dit; mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté... et, exprès pour la punir... j'ai encore hésité quelques instants... et puis j'ai dit que décidément... je voulais!

ABIGAÏL. Que de bontés! (*Montrant le livre qu'elle tient à la main.*) Votre Majesté veut-elle?.. (*La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre. Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.*) Histoire du Parlement!..

LA REINE, *avec un geste d'ennui et posant la main sur le livre*. Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car, depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine...

ABIGAÏL, *toujours le livre à la main*. Les reines s'ennuient donc?

LA REINE, *lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle*. A périr!.. Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides. Avec eux j'écoute... avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes...

ABIGAÏL. Pas toujours!.. je suis si triste parfois!

LA REINE. Ah! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère qu'ils ont exilé... et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas!

ABIGAÏL. Ah! c'est affreux.

LA REINE. N'est-ce pas?.. Et, pendant que je parlais, je t'ai vue pleurer; et, depuis ce moment-là, toi qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAÏL. Ah! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne!

LA REINE. Oui, je suis bonne. Ils le savent, et ils en abusent... Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes; il leur faut des places; ils en veulent tous! et tous la même... tous la plus belle!

ABIGAÏL. Eh bien! donnez-leur des honneurs et du pouvoir... moi, je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, *se levant, et jetant son ouvrage sur le guéridon*. Ah! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAÏL. Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre?

LA REINE. Tais-toi... tais-toi!.. C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non,

non... j'ai préféré ma liberté, j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon.

ABIGAÏL. Je comprends... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même... ni aimer personne?

LA REINE. Non vraiment!

ABIGAÏL. Comment!.. en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un?

LA REINE, *souriant*. Le parlement le défend.

ABIGAÏL. Et vous n'oseriez le braver? Vous n'auriez pas ce courage... vous, la reine?

LA REINE. Qui sait? je suis peut-être plus brave que tu ne crois!

ABIGAÏL, *vivement*. A la bonne heure!

LA REINE. Je plaisante!.. C'est, comme tu le disais..... un rêve! une idée... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc pas? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, *souriant*. Plus tard... je ne dis pas.

ABIGAÏL. C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE. Peut-être! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole... et lui, jamais!.. C'est tout simple... à la reine...

ABIGAÏL. C'est vrai... c'est gênant d'être reine! Mais, avec moi, vous m'avez promis de ne pas l'être!.. Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrons parler de l'inconnu... sans craindre le parlement!

LA REINE. Tu as raison!.. Ici, il n'y a pas de dangers! et, ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État!.. toi, jamais!..

ABIGAÏL. Ah! mon Dieu!..

LA REINE. Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL. C'est que justement j'ai une demande à vous adresser, une demande très-importante, de la part...

LA REINE. De qui?..

ABIGAÏL. De lord Bolingbroke... Ah! que c'est mal!.. ses intérêts que j'oubliais!.. et qu'il venait de nous confier, à moi... et à M. Masham...

LA REINE, *avec émotion*. Masham!..

ABIGAÏL. L'officier qui est aujourd'hui de service au palais. — Imaginez-vous, Madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré, dans son voyage en France, un digne gentilhomme... un ami... qui lui avait rendu les plus grands services, et il voudrait, à son tour, obtenir pour cet ami...

LA REINE. Une place?.. un titre?..

ABIGAÏL. Non... une audience de Votre Majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE. C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations, je vais donner son nom. (*Passant près de la table, à gauche, et s'asseyant pour écrire.*) Quel est-il?

ABIGAÏL. Le marquis de Torcy.

LA REINE, *vivement*. Tais-toi.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc?

LA REINE, *toujours assise*. Un seigneur que j'estime, que j'honore!.. mais un envoyé de Louis XIV, et si l'on savait même que tu as parlé pour lui...

ABIGAÏL. Eh bien?

LA REINE. Eh bien!.. il n'en faudrait pas davantage pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences... c'est l'amitié la plus fatigante!.. et si je voyais le marquis...

ABIGAÏL. Mais lord Bolingbroke y compte... il y attache une importance... il prétend que tout est perdu, si vous refusez de le recevoir!

LA REINE. En vérité!

ABIGAÏL. Et vous, qui êtes la maîtresse, qui êtes la reine... vous le voudrez, n'est-ce pas?

LA REINE, *avec embarras*. Certainement... je le voudrais...

ABIGAÏL, *vivement*. Vous promettez?

LA REINE. Mais c'est que... silence!

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAÏL.

LA DUCHESSE, *entrant par la porte du fond*. Voici, Madame, des dépêches du maréchal... et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke.. (*Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.*)

LA REINE. Eh bien!.. achevez.

LA DUCHESSE, *montrant Abigaïl*. J'attends que Mademoiselle soit sortie.

ABIGAÏL, *s'adressant à la reine*. Votre Majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner?

LA REINE, *avec embarras*. Non... car j'ai tout à l'heure des ordres à vous donner..... (*Avec une sécheresse affectée.*) Prenez un livre. (*A la duchesse, d'un air gracieux.*) Eh bien! duchesse?..

LA DUCHESSE, *avec humeur*. Eh bien! malgré le discours de Bolingbroke, les subsides sont votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous, à la condition que la question sera nettement tranchée, et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV!

LA REINE. Certainement.

LA DUCHESSE. Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet; et j'ai eu grandement raison, comme nous en étions convenues, de promettre, en votre nom, que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passeports...

ABIGAÏL, *près du guéridon, à droite, où elle est assise, et laissant tomber son livre*. O ciel!

LA DUCHESSE. Qu'avez-vous?

ABIGAÏL, *regardant la reine d'un air suppliant*. Ce livre... que j'ai laissé tomber!

LA REINE, *à la duchesse*. Il me semble, cependant... que, sans rien préjuger, on pourrait peut-être entendre le marquis...

LA DUCHESSE. L'entendre... le recevoir... pour que la majorité, incertaine et flottante, se tourne contre nous et donne gain de cause à Bolingbroke!

LA REINE. Vous croyez!..

LA DUCHESSE. Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter; et si Votre Majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, *effrayée, et avec humeur*. Eh! non, mon Dieu! qu'on ne m'en parle plus... c'en est trop déjà! (*Elle va s'asseoir près de la table, à gauche.*)

LA DUCHESSE. A la bonne heure!.. Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire, pour le marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de Votre Majesté...

LA REINE. C'est bien!

LA DUCHESSE. Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle!

LA REINE. A merveille... je vous remercie!..

LA DUCHESSE, *à part*. Enfin! (*Elle sort.*)

ABIGAÏL, *qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon*. Pauvre marquis de Torcy... nous voilà bien! (*Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.*)

LA REINE, *à gauche, et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.* Ah! quel ennui! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques?.. et ces dépêches du maréchal... qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre! (*Elle parcourt le rapport.*)

—

SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL, MASHAM, *paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.*

ABIGAÏL. Eh! mon Dieu, que voulez-vous?

MASHAM, *à voix basse.* Une lettre de notre ami!

ABIGAÏL. De Bolingbroke!.. (*Lisant vivement.*) « Ma chère « enfant... puisque la fortune vous sourit, je conseille à « vous et à Masham de parler au plus tôt de votre mariage « à la reine. Mais pendant que vous êtes en faveur... moi, « je suis perdu!.. Venez à mon aide!.. Je suis là... je vous « attends!.. il y va de notre salut à tous. » Ah! j'y cours. (*Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.*)

—

SCÈNE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, *toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.* Qu'est-ce! (*Masham s'arrête.*) Ah! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham!

MASHAM. Oui, Madame... (*A part.*) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE. Que voulez-vous?

MASHAM. Une grâce de Votre Majesté.

LA REINE. A la bonne heure!.. vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien!..

MASHAM. C'est vrai, Madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE. Qui vous rend plus hardi?

MASHAM. La position où je me trouve. . et si Votre Majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE. Dans ce moment c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, *respectueusement.* Je me retire!..

LA REINE. Non!.. je dois avant tout justice à mes sujets; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes... et la vôtre a rapport sans doute à votre grade?

MASHAM. Non, Madame!

LA REINE. A votre avancement?..

MASHAM. Oh! non, Madame, je n'y pense pas!

LA REINE, *souriant.* Ah!.. et à quoi pensez-vous donc?

MASHAM. Pardon... Madame!.. je crains que ce ne soit manquer de respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, *gaiement.* Pourquoi donc? j'aime beaucoup les secrets! Continuez, je vous prie! (*Lui tendant la main.*) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, *portant la main à ses lèvres.* Ah! Madame!..

LA REINE, *retirant sa main, avec émotion.* Eh bien!

MASHAM. Eh bien! Madame... j'avais déjà, et sans m'en douter, un protecteur puissant.

LA REINE, *faisant un geste de surprise.* Ah! bah!

MASHAM. Cela vous étonne?..

LA REINE, *le regardant avec bienveillance.* Non!.. cela ne m'étonne pas...

MASHAM. Ce protecteur .. qui jamais ne s'est fait connaître.., me défend sous peine de sa colère...

LA REINE. Eh bien!.. vous défend...

MASHAM. De jamais me marier!

LA REINE, *riant.* Vous!.. vous avez raison!.. c'est une aventure!.. et des plus intéressantes... (*Avec curiosité.*) Achevez, achevez... (*Se tournant avec humeur vers Abigaïl qui rentre.*) Qu'est ce donc?.. qui se permet d'entrer ainsi?..

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ABIGAIL.

LA REINE. Ah! c'est toi, Abigaïl?.. plus tard je te parlerai.

ABIGAÏL. Eh! non, Madame, c'est sur-le-champ! Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à Votre Majesté!

LA REINE, *avec humeur.* Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses!.. Que me veut-on?.. quelle est cette personne?

ABIGAÏL. Lord Bolingbroke.

LA REINE, *avec effroi et se levant.* Bolingbroke!..

ABIGAÏL. Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante!

LA REINE, *à part, avec impatience.* Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (*Haut.*) C'est impossible... la duchesse va venir.

ABIGAÏL. Eh bien! avant qu'elle revienne!

LA REINE. Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler d'affaires d'État!.. D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien!

ABIGAÏL. Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

LA REINE. Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui?.. Qu'avez-vous fait?

ABIGAÏL. Punissez-moi, Madame, car le voici!

LA REINE, *avec colère et traversant le théâtre.* Laissez-nous!

ABIGAÏL, *à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre, et à voix basse..* Elle est mal disposée!

MASHAM, *de même.* Et vous n'y pourrez rien!

BOLINGBROKE. Qui sait?.. le talent... ou le hasard! celui là surtout!.. (*Abigaïl et Masham sortent.*)

—

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, LA REINE, *qui a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.*

LA REINE, *à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.* Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE. Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, *se levant.* Ah! je m'en doutais!.. et c'est justement là ce que je craignais... Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... j'apprécie vos motifs et vous en remercie... Mais, voyez-vous, ce serait inutile; les passeports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE. Ils ne le sont pas encore! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE. Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire... j'attends la duchesse



LA REINE. Très-bien!.. je lirai, j'examinerai. — Acte 3, scène 7.

pour cette signature... elle va venir à trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE. Je comprends...

LA REINE. Ce seraient de nouvelles scènes!.. de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

BOLINGBROKE. Vous m'éloignez... vous me congédiez pour accueillir une ennemie... Pardon... Madame, je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent?.. Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter. (*La reine qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.*) Un quart d'heure, Madame, un quart d'heure!.. c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays : son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... Et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts. Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... payer des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, Madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

LA REINE. Permettez, Mylord!..

BOLINGBROKE, *continuant*. Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants, et que dans leur glorieuse défaite, les vaincus n'en ont perdu que huit mille. Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de bataille et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés?.. Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas!

LA REINE. Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez... il faut



LA REINE. Ah ! vous êtes d'une maladresse. — Acte 4, scène 8.

un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, *s'animant.* Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE. Non... non... laissez-moi l'ignorer!.. Il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... je ne le puis.

BOLINGBROKE, *à part.* Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère? (*Haut.*) Quoi! Madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de vos subsides entre dans les coffres du duc de Marlborough, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, *écoutant et croyant entendre la duchesse.* Silence... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke... on vient...

BOLINGBROKE. Non, Madame... (*Continuant avec chaleur.*) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE. Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE. Voilà cependant la vérité!.. Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici... Arthur Masham, peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, *avec émotion.* Masham... que dites-vous?

BOLINGBROKE. Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, *tremblante.* Lui!.. Masham!..

BOLINGBROKE, *prêt à sortir.* Lui... ou tout autre, qu'importe?

LA REINE, *avec colère.* Ce qu'il m'importe, dites-vous?.. (*Se levant vivement.*) Si l'on m'abuse, si l'on me trompe!.. si l'on met en avant les intérêts de l'Etat, quand il s'agit de caprices, d'intrigues, ou d'intérêts particuliers... Non, non... il faut que tout s'explique! Restez, Milord, restez; moi, la reine, je veux, je dois tout savoir! (*Elle va regarder du côté de la galerie, à droite, et revient.*)

BOLINGBROKE, *à part, pendant ce temps.* Est-ce que par hasard... le petit Masham?.. O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous?

LA REINE, *avec émotion.* Eh bien! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse...

BOLINGBROKE, *observant la reine.* Désire la continuation de la guerre...

LA REINE, *de même.* Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, *de même.* Oui, Madame...

LA REINE. Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE. J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE. Lesquelles?

BOLINGBROKE, *vivement*. D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour dans la maison de Sa Majesté.

LA REINE. C'est vrai!

BOLINGBROKE, *de même*. C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE. C'est vrai!

BOLINGBROKE. Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE. Oui, oui, vous avez raison, sous prétexte que moi-même, je le voulais... je le désirais... (*Vivement.*) Et j'y pense maintenant, ce protecteur inconnu... dont Masham me parlait...

BOLINGBROKE. Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE. Qui lui défendait de se marier...

BOLINGBROKE, *près de la reine et presque à son oreille.* C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à sa vive imagination! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux plaisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées et fait voter des subsides pour continuer la guerre!. (*Avec intention.*) La guerre qui fait sa gloire, sa fortune... et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant hasard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition... servent en même temps ses amours! (*Voyant le geste de colère de la reine.*) Oui, Madame...

LA REINE. Silence!.. c'est elle!..

—

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine et reste stupéfaite.* Bolingbroke!.. (*Bolingbroke s'incline et salue.*)

LA REINE, *qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.* Qu'est-ce, Milady?.. que voulez-vous?

LA DUCHESSE, *lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.* Les passeports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne!

LA REINE, *sèchement.* C'est bien!.. (*Elle jette les papiers sur la table.*)

LA DUCHESSE. Je l'apporte à signer à Votre Majesté.

LA REINE, *de même, et allant s'asseoir à la table, à gauche.* Très-bien!.. Je lirai... j'examinerai.

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Votre Majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même... et ce matin...

LA REINE. Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, *avec colère, et regardant Bolingbroke.* Ah! je devine sans peine!.. et il m'est aisé de voir à quelle influence Votre Majesté cède en ce moment!

LA REINE, *cherchant à se contenir.* Que voulez-vous dire?.. et quelle influence? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, *debout près de la table, et à droite de la reine.* Nous le savons tous!..

LA REINE. On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi... mais dès qu'elle m'est connue.... dès qu'il s'agit des intérêts de l'État... je n'hésite plus!

BOLINGBROKE. C'est parler en reine...

LA REINE, *s'animant.* Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre....

LA DUCHESSE. Madame!..

LA REINE, *s'animant de plus en plus.* Tout calculé... il est constant qu'à la bataille de Hochstett, ou de Malplaquet, nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE. Mais, permettez...

LA REINE, *se levant.* Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste... et de savoir par moi-même?.. Non, madame la duchesse... je ne veux pas servir des desseins ambitieux... ou d'autres! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'État.

LA DUCHESSE. Un mot seulement...

LA REINE. Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle... (*A Abigaïl, qui vient de sortir par la porte à droite.*) Viens, partons!

ABIGAÏL. Comme Votre Majesté est émue!

LA REINE, *à demi-voix, et l'amenant sur le bord du théâtre.* Ce n'est pas sans raison!... Il est un mystère que je veux pénétrer... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAÏL, *gaiement.* Qui?... l'inconnu?

LA REINE. Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde!

ABIGAÏL, *de même.* Pour cela, il faut le connaître!

LA REINE, *se retournant, et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond, et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas à Abigaïl :* Tiens, le voici!

ABIGAÏL, *immobile de surprise.* O ciel!

BOLINGBROKE, *qui est passé près d'elle.* La partie est superbe!

ABIGAÏL. Elle est perdue!..

BOLINGBROKE. Elle est gagnée! (*La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre. Toutes deux s'éloignent. La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.*)

ACTE QUATRIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH. C'est inouï!.. Pour la première fois de sa vie, elle avait une volonté!.. une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke?.. Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?.. (*D'un air de mépris.*) Allons donc! (*Après un instant de silence.*) Je le saurai!.. En attendant, et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où, toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore!.. et il a fallu employer les grands moyens!.. Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la chambre... si le marquis partait!.. et j'ai ses passeports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe?.. Mais, tout en signant, la reine, qui ne tient à rien... pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit... une colère secrète et concentrée, qu'elle n'osait laisser éclater... (*En riant.*) Décidément elle déteste sa favorite!.. Je le sais, et c'est ce qui fait ma force!.. la faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!.. mais quand elle l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?.. Ah! notre jeune officier

—

SCÈNE II.

MASHAM, LA DUCHESSE.

MASHAM. C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi... N'importe... ayons en toujours peur... de confiance! (*Il la salue respectueusement.*)

LA DUCHESSE. N'est ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM. Oui, Milady. (*A part.*) Ah! mon Dieu! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE. Quels titres aviez-vous à cette nomination?

MASHAM. Fort peu, si l'on considère mon mérite; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE. C'est bien!.. j'aime cette réponse, et je vois que milord a eu raison de vous nommer...

MASHAM. Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre?

LA DUCHESSE. Il vous l'accordera; parlez.

MASHAM. Est-il possible?

LA DUCHESSE. Quelle est cette faveur?

MASHAM. C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE. Il le fera... croyez-en ma parole...

MASHAM. Ah! Madame... tant de bontés!.. vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE. Eh! qui donc?

MASHAM. Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE. Ce dévouement, puis-je y compter... puis-je le réclamer?

MASHAM. Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, *le regardant avec bienveillance.* C'est bien! Masham! je suis contente de vous. (*Lui faisant signe d'avancer.*) Approchez.

MASHAM, *à part.* Quels regards pleins de bonté! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE. Vous m'écoutez, n'est-ce pas?

MASHAM. Oui, Milady. (*A part.*) Que peut-elle me vouloir?

LA DUCHESSE. Il s'agit d'une mission importante, dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre avec moi et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM. Un coupable?

LA DUCHESSE. Oui, un crime audacieux et qui ne mérite pas de grâce a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que, du reste, j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. A été assassiné!

MASHAM, *avec indignation.* Non, Madame, il a été tué loyalement et l'épée à la main, par un gentilhomme insulté dans son honneur!

LA DUCHESSE. Eh bien! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer; vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM. Ne poursuivez personne, Madame, car c'est moi!..

LA DUCHESSE. Vous, Masham!

MASHAM. Moi-même.

LA DUCHESSE, *vivement, et lui mettant la main sur la bouche.* Taisez-vous!.. taisez-vous!.. que tout le monde l'ignore! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine!.. (*Vivement.*) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement... vous me l'avez dit : et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de nos ennemis, et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat... dont elle semble la récompense...

MASHAM. C'est vrai!

LA DUCHESSE. Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM. Est-il possible!.. un pareil intérêt!..

LA DUCHESSE. Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... Ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment; il faut partir pour l'armée.

MASHAM. Ah! que je vous remercie!

LA DUCHESSE, *avec émotion.* Pour peu de jours, Masham, le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai, pour le maréchal, des dépèches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM. A quelle heure?

LA DUCHESSE. Après le cercle de la reine... ce soir!.. Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie!

MASHAM. Je vous le jure! Mais je ne puis en revenir encore... vous que je craignais... vous que je redoutais... Ah! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE. Ce soir, vous me direz cela... Du silence! on vient.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ABIGAIL, *entrant tout émue par la porte à droite.*

ABIGAÏL. Seul avec elle... un tête-à-tête!..

LA DUCHESSE, *à part.* Encore cette Abigaïl, que je rencontrerai sans cesse. (*Haut.*) Qui vous amène?.. Que voulez-vous?.. que demandez-vous?

ABIGAÏL, *troublée, et les regardant tous deux.* Rien... je ne sais pas... je craignais... (*Se rappelant ses idées.*) Ah!.. si, vraiment... je me rappelle... la reine veut vous parler, Madame...

LA DUCHESSE. C'est bien... je m'y rendrai plus tard...

ABIGAÏL. A l'instant même, Madame, car la reine vous attend.

LA DUCHESSE, *avec colère.* Eh bien! dites à votre maîtresse...

ABIGAÏL, *avec dignité.* Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre. (*La duchesse fait un geste de colère, puis elle se reprend, se contient et sort.*)

—

SCÈNE IV

MASHAM, ABIGAIL.

MASHAM. Y pensez-vous, Abigaïl? lui parler ainsi?

ABIGAÏL. Pourquoi pas!.. j'en ai le droit. Et vous, Monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense?

MASHAM. Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible...

ABIGAÏL. Si méchante!.. je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM. Eh bien! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés... à sa protection.

ABIGAÏL. Sa protection!.. Comment! qui vous a dit!..

MASHAM. Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

ABIGAÏL, *sèchement.* A quoi bon?.. M. de Saint-Jean n'est-il

pas là?.. Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections!

MASHAM, *étonné*. Abigaïl... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble... cette émotion...

ABIGAÏL. Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai couru... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit?

MASHAM. Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée...

ABIGAÏL, *poussant un cri*. Vous faire tuer!.. pour vous soustraire au danger... Et vous croyez que cette femme-là vous aime... (*Se reprenant.*) Non... je veux dire... vous porte intérêt... vous protége!

MASHAM. Oui, sans doute... je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal... ce soir, chez elle...

ABIGAÏL. Vous avez dit cela, malheureux!..

MASHAM. Où est le mal!

ABIGAÏL. Et vous irez?

MASHAM. Oui vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAÏL, *avec joie*. En vérité!.. (*A part.*) Et moi qui le soupçonnais... (*Haut, et avec émotion.*) Pardon, Arthur... ce que vous me dites là est bien...

MASHAM. N'est-ce pas?... et ce soir chez elle... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAÏL. Non.... non, je vous en conjure... ne vous rendez pas à ses ordres... trouvez un prétexte...

MASHAM. Y pensez-vous?.. c'est l'offenser... c'est nous perdre!

ABIGAÏL. N'importe!.. cela vaut mieux...

MASHAM. Et pour quelle raison?..

ABIGAÏL, *avec embarras*. C'est que... ce soir et à peu près à la même heure... la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler, et qu'elle vous attendrait peut-être!.. ce n'est pas sûr!

MASHAM. Je comprends!.. et alors j'irai chez la reine...

ABIGAÏL. Non, vous n'irez pas non plus!

MASHAM. Et pourquoi donc?

ABIGAÏL. Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi! car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM. Qu'est-ce que cela veut dire?

ABIGAÏL. Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous, comme je vous aime?

MASHAM. Plus que ma vie. .

ABIGAÏL. C'est ce que je voulais dire!.. Eh bien! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelque absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM. Je vous le jure!

ABIGAÏL. Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM. Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine.

ABIGAÏL, *vivement*. Encore moins!..

MASHAM. C'est pour cela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait... car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant...

ABIGAÏL, *à part*. Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM. Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main... que j'ai baisée. (*A Abigaïl.*) Qu'avez-vous, la vôtre est glacée?..

ABIGAÏL. Non... (*A part.*) Elle ne m'avait pas dit cela! (*Haut.*) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine... je suis comblée de ses bontés, de son amitié; et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, *avec colère*. Ah! je comprends... quelques-uns de ces lords... de ces grands seigneurs. On veut nous séparer, nous désunir, vous ravir à mon amour...

ABIGAÏL. Oui, c'est à peu près cela. Silence, on frappe: c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir! Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM. Vous croyez?

ABIGAÏL. Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez!

MASHAM, *étonné*. Moi!..

ABIGAÏL. Ah! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM. Et je tiendrai tous mes serments! (*Il lui baise la main et sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE V.

ABIGAIL, *pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour.* Ah! Arthur!.. que je t'aime!.. plus qu'autrefois... plus que jamais! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh! non, je l'aimerais sans cela! (*On frappe encore à la porte à gauche.*) Et milord que j'oubliais, je perds la tête... (*Elle va ouvrir la porte à gauche à Bolingbroke.*)

—

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, *entrant gaiement*. J'accours aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAÏL, *sans l'écouter*. Oui... oui, la reine m'adore et ne peut plus se passer de moi! Mais venez, ou tout est perdu!

BOLINGBROKE. O ciel!.. est-ce que le marquis de Torcy?

ABIGAÏL, *se frappant la tête*. Ah! c'est vrai!.. je n'y pensais plus! la duchesse est venue dans le cabinet de la reine... celle-ci a signé!..

BOLINGBROKE, *avec effroi*. Le départ de l'ambassadeur!..

ABIGAÏL. Oh! ce n'est rien encore!.. imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE. Le marquis s'éloigne de Londres...

ABIGAÏL, *sans l'écouter*. Dans vingt-quatre heures! (*Avec force.*) Mais si vous saviez...

BOLINGBROKE, *avec colère*. Et la duchesse...

ABIGAÏL, *vivement*. La duchesse n'est pas la plus à craindre! un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE. Pour qui?

ABIGAÏL. Pour Masham!..

BOLINGBROKE, *avec impatience*. Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux... Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAÏL. Et moi, je vous parle des miens! L'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir!

BOLINGBROKE. Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle!

ABIGAÏL. Comme l'amour!

BOLINGBROKE. Eh bien! voyons! Vous dites donc que la reine a signé.

ABIGAÏL, *avec impatience*. Oui... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBROKE. Je sais!.. et la voilà au mieux avec la duchesse!

ABIGAÏL, *de même*. Non... elle la déteste.. elle lui en veut... j'ignore pourquoi... et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, *vivement*. Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible!.. Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui! que par égard pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela?

ABIGAÏL, *d'un air distrait*. Je crois que oui... je n'en suis pas sûre!.. Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE. C'est juste... voyons cet autre sujet?

ABIGAÏL. Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien! ce n'était rien!.. une autre encore... une autre grande dame... (*Avec embarras.*) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, *à part*. Pauvre enfant!.. elle croit me l'apprendre. (*Haut.*) Comment le savez-vous?

ABIGAÏL. C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus!

BOLINGBROKE, *avec intention*. J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne... duchesse ou marquise, aime aussi Masham?

ABIGAÏL. C'est bien mal, n'est-ce pas? c'est bien injuste! Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi, je n'avais que celui-là!.. Et comment le défendre, moi, pauvre fille? comment le disputer à deux grandes dames?

BOLINGBROKE. Tant mieux! c'est moins redoutable qu'une seule...

ABIGAÏL, *étonnée*. Si vous pouvez me prouver cela?

BOLINGBROKE. Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut : les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous?

ABIGAÏL. A peu près... Mais le danger le voici! la duchesse a donné rendez-vous à Masham ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE. Très-bien...

ABIGAÏL, *avec impatience*. Eh! non, Monsieur, c'est très-mal!

BOLINGBROKE. C'est ce que je voulais dire!

ABIGAÏL. Et en même temps, l'autre personne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE. Que vous disais-je? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous?

ABIGAÏL. A aucun, je l'espère!.. Heureusement cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir, au moment même... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours... pour des raisons que je ne puis expliquer...

BOLINGBROKE, *froidement*. Son mari?

ABIGAÏL, *vivement*. C'est cela même... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE. Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAÏL. Dans ce cas-là, pour prévenir, moi et Arthur, elle doit, ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur et demander négligemment un verre d'eau?

BOLINGBROKE. Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez?

ABIGAÏL. Mot pour mot.

BOLINGBROKE. C'est facile à comprendre.

ABIGAÏL. Que trop!.. Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas?.. car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre! plutôt mourir! plutôt me perdre!

BOLINGBROKE. Y pensez-vous?

ABIGAÏL. Oh! pour moi, peu m'importe!.. mais pour lui!.. plus j'y réfléchis!.. Ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où, à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté... Que faut-il faire?.. Conseillez-moi... Je ne sais que devenir et je n'ai d'espoir qu'en vous!..

BOLINGBROKE, *qui, pendant ce temps, a réfléchi, lui prend vivement la main*. Et vous avez raison! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous! le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine!

ABIGAÏL, *avec impatience*. Eh! Monsieur...

BOLINGBROKE, *vivement*. Nous sommes sauvés! Masham aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGAÏL. Ah! Bolingbroke!.. si vous dites vrai... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière! On ouvre chez la reine... partez! si l'on vous voyait!..

BOLINGBROKE, *froidement, apercevant la duchesse*. Je puis rester, on m'a vu.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LA DUCHESSE, *sortant de l'appartement à droite. — La duchesse, apercevant Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique. — Abigaïl la lui rend et sort. Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.*

BOLINGBROKE, *avec ironie*. Grâce au ciel! la voix du sang agit enfin! et vous voilà à merveille avec votre parente!.. cela me donne de l'espoir pour moi!

LA DUCHESSE, *de même*. En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer.

BOLINGBROKE, *galamment*. J'ai déjà commencé! et vous, Madame?

LA DUCHESSE. Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE. Vous pourriez ajouter pour ma loyauté... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour!

LA DUCHESSE. Et moi, les miennes! j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

BOLINGBROKE. Comment vous rien cacher? vous avez tant d'esprit!

LA DUCHESSE. J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives, et miss Abigaïl, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

BOLINGBROKE. J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à vous, Madame, que je devais m'adresser... et je le fais... (*S'approchant de la table et y prenant une lettre imprimée.*) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service.

LA DUCHESSE, *riant*. Vraiment, Milord!.. un service.. à vous?

BOLINGBROKE. Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble! Tout l'avantage pour vous... deux cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

LA DUCHESSE. Milord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet. Je le préviens que j'ai pris des mesures gé-

nérales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke votre femme... (*A demi-voix et en confidence.*) Je les ai obtenues de lord Evendale...

BOLINGBROKE, *de même et souriant.* Au prix coûtant, sans doute?

LA DUCHESSE, *avec colère.* Monsieur...

BOLINGBROKE. N'importe le moyen!.. vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte!.. au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

LA DUCHESSE, *avec ironie.* Qui me sera agréable?

BOLINGBROKE, *souriant.* Je ne le pense pas! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (*A demi-voix.*) Vous avez une rivale!

LA DUCHESSE, *vivement.* Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE. Il y a une lady à la cour, une noble dame, qui a des vues sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous

LA DUCHESSE, *tremblante de colère.* Vous me trompez...

BOLINGBROKE, *froidement.* Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous, après le cercle de la reine...

LA DUCHESSE. O ciel!

BOLINGBROKE. C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu, Madame. (*Il veut sortir par la porte à gauche.*)

LA DUCHESSE, *avec colère, et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.* Ce que vous disiez tout à l'heure... le lieu... du rendez-vous?.. le signal?.. parlez!

BOLINGBROKE, *lui présentant la plume, qu'il prend sur la table.* Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy; (*La duchesse se met vivement à la table.*) invitation de forme et de convenance... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme avec moi... (*Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. Un valet de pied paraît; il lui donne la lettre.*) Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade... vis-à-vis le palais... (*Le valet de pied sort.*) Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE. Eh bien! Milord... cette personne...

BOLINGBROKE. Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE. Lady Albemarle, ou lady Elworth... j'en suis sûre.

BOLINGBROKE, *avec intention.* J'ignore son nom; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillants, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, *avec impatience.* Achevez... achevez, de grâce!

BOLINGBROKE. Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE. Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE. Oui vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, *avec colère.* Ah! malheur à eux... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, *à part.* J'y compte bien!

LA DUCHESSE. Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE. Modérez-vous... voici la reine et ces dames...

SCÈNE VII

LA REINE ET LES DAMES DE SA SUITE, *entrant par la porte à droite;* SEIGNEURS DE LA COUR ET MEMBRES DU PARLEMENT, *entrant par le fond. Les dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite;* ABIGAIL ET QUELQUES DEMOISELLES D'HONNEUR *se tiennent debout derrière elles. A gauche, et sur le devant du théâtre,* BOLINGBROKE ET QUELQUES MEMBRES DU PARLEMENT. *A droite,* LA DUCHESSE *observe toutes les dames. Du même côté,* MASHAM ET QUELQUES OFFICIERS.

LA DUCHESSE, *à part, et regardant toutes les dames.* Laquelle?.. Je ne puis deviner... (*A la reine qui s'approche.*) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, *cherchant des yeux Masham.* A merveille... (*A part.*) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, *à voix haute.* Le tri de la reine! (*S'approchant de la reine, et à voix basse.*) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, *sans l'écouter, et cherchant toujours.* Très-bien!.. (*Apercevant Masham.*) C'est lui!..

LA DUCHESSE. Cela contentera l'opposition.

LA REINE, *regardant Masham.* Oui... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, *avec ironie.* Vraiment?.. (*La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.*)

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Oui, Messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE. Vous croyez?..

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE. C'est inouï!..

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant.* Monsieur l'ambassadeur, marquis de Torcy! (*Étonnement général; tout le monde se lève et le salue. Bolingbroke va au-devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.*)

LA REINE, *d'un air gracieux.* Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu; nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, *bas, à la reine.* Rien de plus... de grâce, prenez garde!

LA REINE, *se tournant vers Bolingbroke, qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix :* Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBROKE, *s'inclinant avec respect.* Ah! Madame... que de bontés!..

LE MARQUIS, *bas, à Bolingbroke.* Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, *de même.* Je le sais...

LE MARQUIS, *de même.* Cela va donc bien?

BOLINGBROKE, *de même.* Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

LE MARQUIS, *de même.* Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine?..

BOLINGBROKE, *de même.* Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS, *de même.* Du parlement ou des ministres?

BOLINGBROKE, *de même.* Non, d'un allié bien léger... et bien fragile... (*On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri, et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.*)

LA DUCHESSE, *de l'autre côté, et s'adressant à la reine.* Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partners?

LA REINE. Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE. Lady Abercrombie...

LA REINE. Non! (*Montrant une dame qui est près d'elle.*) Lady Albemarle.

LADY ALBEMARLE. Je remercie Votre Majesté!..

LA DUCHESSE, *à part.* Et moi aussi. (*Regardant lady Albemarle.*) Par ce moyen, elle ne lui parlera pas. (*Haut.*) Et pour la troisième personne?

LA REINE. La troisième? — Eh mais!.. (*Apercevant le marquis de Torcy, qui s'approche d'elle.*) monsieur l'ambassadeur... (*Mouvement général d'étonnement et de joie de Bolingbroke.*)

LA DUCHESSE, *bas, à la reine, avec reproche.* Un pareil choix... une pareille préférence...

LA REINE, *de même.* Qu'importe!

LA DUCHESSE, *de même.* Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, *de même.* Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, *de même.* On va penser... on va croire...

LA REINE, *de même.* Tout ce qu'on voudra! (*Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine, qu'il conduit à la table du tri, et s'assied entre elle et lady Albemarle. La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur, et passe du côté gauche.*)

BOLINGBROKE, *près d'elle, et à voix basse.* C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses... le marquis, admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté; c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, *avec dépit.* Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE. Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE. En effet... (*Elle veut faire un pas.*)

BOLINGBROKE, *la retenant.* Mais, au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE. Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, *jouant toujours, et ayant l'air de répondre au marquis.* Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait, dans ce salon... une chaleur étouffante... (*Avec émotion, et s'adressant à Masham.*) Monsieur Masham! (*Masham s'incline.*) je vous demanderai un verre d'eau!

LA DUCHESSE, *poussant un cri, et faisant un pas vers la reine.* O ciel!

LA REINE. Qu'avez-vous donc, duchesse?

LA DUCHESSE, *furieuse et cherchant à se contenir.* Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi! Votre Majesté... il serait possible...

LA REINE, *toujours assise et se retournant.* Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement?

LA DUCHESSE. Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE ET LE MARQUIS, *voulant la calmer.* Madame la duchesse!..

LADY ALBEMARLE. C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, *avec dignité.* Quoi donc, qu'ai-je oublié?

LA DUCHESSE, *troublée et cherchant à se remettre.* Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, *étonnée.* Tant de bruit pour cela! (*Se retournant vers la table de jeu.*) Eh bien! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, *stupéfaite.* Moi!

BOLINGBROKE, *à la duchesse, à qui Masham présente en ce moment le plateau.* Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, *se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.* Ah!

LA REINE, *avec impatience.* Eh bien, Madame... m'avez-vous entendue? et ce droit réclamé avec tant d'instance... (*La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.*)

LA REINE, *se levant avec vivacité.* Ah! vous êtes d'une maladresse... (*Tout le monde se lève, et Abigaïl descend à droite, près de la reine.*)

LA DUCHESSE. C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, *avec aigreur.* Cela prouve mon indulgence!

LA DUCHESSE, *de même.* Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, *de même.* Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE. Je ne les impose point à Votre Majesté, et s'ils lui sont importuns.. je lui offre ma démission.

LA REINE. Je l'accepte!

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!..

LA REINE. Je ne vous retiens plus... Milords et Mesdames... vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, *bas, à la duchesse.* Duchesse, il faut céder!..

LA DUCHESSE, *à part, avec colère.* Jamais!.. Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu! (*Haut, à la reine.*) Encore un mot, Madame!.. En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, *à part.* Que veut-elle faire?

LA DUCHESSE, *montrant Bolingbroke.* Sur la plainte de Milord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke...

BOLINGBROKE, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE, *à Bolingbroke.* C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ monsieur Masham, que voici!

LA REINE, *avec douleur...* Masham!.. il serait vrai!..

MASHAM, *baissant la tête.* Oui, Madame!..

LA DUCHESSE, *contemplant la douleur de la reine, et bas, à Bolingbroke.* Je suis vengée!..

BOLINGBROKE, *de même et avec joie.* Mais nous l'emportons!

LA DUCHESSE, *fièrement.* Pas encore, Messieurs! (*Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. — La reine, appuyée sur Abigaïl, rentre dans ses appartements et la duchesse sort par le fond. — La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le boudoir de la reine. — Deux portes au fond. — A gauche, une fenêtre avec un balcon. — A droite, la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine. — A gauche, une table et un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLINGBROKE, *entrant par la porte du fond, à gauche.* « Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine», m'a écrit Abigaïl!.. M'y voici! toutes les portes se sont ouvertes devant moi!.. Est-ce Sa Majesté elle-même... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler?.. Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre, l'explosion habilement préparée a enfin eu lieu... ce devait être. Ces deux augustes amies qui depuis si longtemps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse... je me doutais bien que dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux.. je croyais qu'aux yeux de

toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé... elle s'est arrêtée à temps!.. elle s'est modérée... mais les premiers coups sont portés... la duchesse en disgrâce, les whigs furieux, le bill rejeté; bouleversement général. Je disais bien que de ce verre d'eau dépendait le destin de l'État... (*Réfléchissant.*) Alors... et dès que je serai ministre...

—

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, *sortant par la porte du fond, à droite.*

ABIGAÏL. Ah! Milord! vous voilà!

BOLINGBROKE... Oui... je m'occupais du ministère.

ABIGAÏL. Lequel?

BOLINGBROKE. Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera pas.

ABIGAÏL. Au contraire!.. nous en sommes plus loin que jamais!

BOLINGBROKE. Que me dites-vous?

ABIGAÏL. Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine... à travailler avec elle et à parler de Masham... (*Vivement.*) qui ne risque rien... n'est-ce pas?

BOLINGBROKE. Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAÏL. Et pour la suite...

BOLINGBROKE. Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAÏL, *naïvement.* Ah! vous me faites trembler!

BOLINGBROKE, *vivement.* Et moi aussi!.. Achevez donc!

ABIGAÏL. Eh bien! sont arrivés chez la reine... milady... milady... une grande dame qui est dévouée...

BOLINGBROKE. Lady Abercrombie?

ABIGAÏL. C'est cela... avec lord Devonshire et Walpole.

BOLINGBROKE. Des amis de la duchesse...

ABIGAÏL. Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE. C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAÏL. Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux effets... que le parti whig était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE. Et la reine, qu'a-t-elle répondu?

ABIGAÏL. Elle ne répondait rien... incertaine... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE. Qu'il fallait donner.

ABIGAÏL. Est-ce que je m'y connais?

BOLINGBROKE. Qu'importe?.. demandez à la moitié des conseillers de la couronne!.. Enfin, qu'est-il arrivé?

ABIGAÏL. La reine hésitait encore, lorsque lady Abercrombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE. Qu'a-t-elle pu lui dire?

ABIGAÏL. Je l'ignore!.. J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evendale... et celui de Masham!.. (*Vivement.*) Oh! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine jusque-là froide et sévère, a dit, d'un air de bonté : N'en parlons plus, qu'elle vienne! je la reverrai.

BOLINGBROKE, *avec colère.* La duchesse! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAÏL. Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de vous écrire sur-le-champ : « Venez! » pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE. Avec qui?

ABIGAÏL. Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, *avec impatience.* Eh bien!

ABIGAÏL. Eh bien!.. il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clé des petits appartements. (*Montrant la porte à droite.*) Cette clé qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure, et sans être vue!..

BOLINGBROKE, *avec impatience.* Je le sais.

ABIGAÏL. La reine refusera de la reprendre; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de Sa Majesté, qui la relèvera, et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE. O faiblesse de femme et de reine! . et au moment où nous tenions la victoire.

ABIGAÏL. Y renoncer à jamais!

BOLINGBROKE. Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi! je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours!.. Cette réconciliation... cette entrevue... à quel moment?

ABIGAÏL. Dans une demi-heure!

BOLINGBROKE. Il faut que je parle à la reine!..

ABIGAÏL. Elle est renfermée avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, *se frappant la tête.* Mon Dieu!.. mon Dieu, que faire?.. Il faut pourtant que je la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai! Mais pour tout cela une demi-heure!..

ABIGAÏL, *lui montrant la porte du fond, à gauche, qui s'ouvre.* Quel bonheur!.. c'est la reine!

BOLINGBROKE, *respirant.* Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir!..

ABIGAÏL. Oui, Milord!.. Que Dieu le protége! (*Abigaïl sort par la porte du fond, à droite.*)

—

SCÈNE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, *à part.* Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée... (*Levant les yeux, et gaîment.*) Ah! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, *souriant, avec ironie.* J'apprends le nouveau trait de clémence de Votre Majesté... c'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE. L'oublier, dites-vous?.. plût au ciel! Mais le moyen!.. il n'est question que de cela, et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs... mais je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE. Et l'on vous réconcilie?..

LA REINE. Bien malgré moi... mais il a fallu en finir... Vous qui êtes pour la paix... vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse .. (*Geste d'étonnement de Bolingbroke.*) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier! (*Étourdiment*). Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier... (*Gravement.*) Mais le petit Masham... ce que vous m'en aviez dit!

BOLINGBROKE. Eh bien!..



MASHAM. Moi, Madame, jamais! — Acte 5, scène 7.

LA REINE, *souriant, avec contentement.* Erreur complète!

BOLINGBROKE, *à part.* C'est donc cela!

LA REINE. Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE. Vous croyez!

LA REINE, *souriant.* J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler!.. c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!

BOLINGBROKE, *souriant.* Votre Majesté appelle cela une raison!..

LA REINE, *d'un ton sévère.* Certainement. (*Riant.*) Et puis, réfléchissez... raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINGBROKE, *à demi-voix.* Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant?

LA REINE. Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, *riant et toujours à demi-voix.* La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner... qu'hier au soir, Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, *à part.* O ciel!

BOLINGBROKE. Avec qui?.. on l'ignore! il est même douteux que ce soit vrai... mais, si Votre Majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, *vivement.*. Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même heure, après le cercle de Votre Majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE. Un rendez-vous?

BOLINGBROKE, *vivement.* Oui, Madame!

LA REINE, *avec colère.* Hier!.. avec lui!.. Ils s'entendaient... ils étaient donc d'intelligence?

BOLINGBROKE, *vivement, et avec chaleur.* Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi une fois rentrée ici... à la cour...

LA REINE, *à part.* Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE; ABIGAIL, *accourant par la porte du fond, à droite.*

ABIGAÏL, *tout émue, accourant près de Bolingbroke.* Milord! Milord!

LA REINE, *avec colère.* Qu'y a-t-il?

ABIGAÏL. Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse!

LA REINE. La duchesse! (*Passant au milieu du théâtre.*) Eh! qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAÏL. Elle venait... offrir à Sa Majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE. Que je n'admets pas... Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; jamais celles dirigées contre la dignité de ma couronne... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE. Intention manifeste!

THOMPSON, *se présentant à la porte du fond.* Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de Sa Majesté.

LA REINE. Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!.. qu'elle ait dès demain à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clés de nos appartements, qui désormais lui sont interdits, ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAÏL, *stupéfaite.* Quoi, il serait possible!...

BOLINGBROKE, *froidement.* Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAÏL. Oui, Milord. (*A part.*) Ah! ce Bolingbroke est un démon! (*Abigaïl sort par la porte du fond, à gauche.*)

—

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, *s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans son fauteuil, à droite du spectateur.* Bien, ma souveraine, très-bien!

LA REINE, *avec exaltation, et comme fière de son courage.* N'est-ce pas! Ils m'ont crue faible, et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE. Nous le voyons bien!

LA REINE, *avec colère.* C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE. C'est un état de choses intolérable...

LA REINE. Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, *vivement.* C'est ce que nous disons depuis longtemps!.. Parlez!.. mes amis et moi, sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, *se levant.* Mes ordres... certainement!.. je vous les donnerai! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie... Mais, dites-moi... et Masham?..

BOLINGBROKE. Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé!

LA REINE, *avec agitation.* C'est bien!.. je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, *vivement.* Le maréchal?

LA REINE. Eh! non... Masham!..

BOLINGBROKE, *à part.* Toujours Masham!..

LA REINE, *de même.* Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné .. je le veux!

BOLINGBROKE, *à part.* O ciel!

LA REINE. Il vous a privé d'un parent que vous aimiez .. et puis la duchesse sera furieuse!

BOLINGBROKE, *vivement.* Au contraire..... elle sera enchantée!.. ils sont brouillés... une guerre à mort.

LA REINE, *dont la colère tombe tout à coup.* Ah!... (*D'un ton radouci.*) Vous ne me disiez pas cela!

BOLINGBROKE, *à demi-voix, et riant.* Elle a découvert à n'en pouvoir douter que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée .. qu'il en aimait une autre!

LA REINE, *vivement.* En êtes-vous sûr!.. qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, *de même.* Mon jeune prisonnier!.. qui me l'a avoué à moi! un amour mystérieux... une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, *avec contentement.* Voilà qui est bien différent... (*Se reprenant.*) Je veux dire bien singulier... (*En riant.*) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE. Oui, Madame!.. (*Vivement.*) Dès ce soir, Votre Majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu!.. L'ordonnance de dissolution...

LA REINE. C'est bien!

BOLINGBROKE, *de même.* Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, *de même.* A merveille.

BOLINGBROKE. Et dès que Votre Majesté aura donné sa signature...

LA REINE. Certainement!... Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE. Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE. Et pourquoi?

BOLINGBROKE. Parce que je réponds de lui!.. parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour... mais ce soir... quand tout le monde sera retiré... quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE. Je comprends!

BOLINGBROKE, *remontant le théâtre, et s'approchant de la porte du fond.* Je délivrerai mon prisonnier que nous interrogerons... ou plutôt que Votre Majesté voudra bien interroger, car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, *avec joie.* C'est bien!.. c'est bien... (*En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.*)

LA DUCHESSE, *apercevant Bolingbroke.* Dieu! Bolingbroke! (*Elle referme vivement la porte.*)

LA REINE, *s'arrêtant à ce bruit.* Silence!

BOLINGBROKE. Qu'est-ce donc?

LA REINE, *montrant le cabinet, à droite.* Rien... j'avais cru entendre de ce côté. (*Revenant à lui gaiement.*) Non... A ce soir!... à bientôt.

BOLINGBROKE, *s'éloignant.* Masham sera ici... avant onze heures. (*Bolingbroke est sorti par la porte du fond, à gauche.*)

—

SCÈNE VI.

LA REINE, *qui vient de le reconduire, aperçoit, en redescendant le théâtre,* ABIGAIL, *qui entre par la porte du fond, à droite.*

LA REINE, *allant s'asseoir sur le canapé, à gauche.* Ah! te voilà, petite! eh bien!.. et la duchesse?

ABIGAÏL. Ah! si vous saviez!

LA REINE, *s'asseyant.* Viens ici près de moi! (*A Abigaïl*

qui hésite à s'asseoir près de la reine.) Viens donc! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAÏL. Rien!.. mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits!..

LA REINE, *souriant*. Je le crois sans peine! car le message dont je l'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAÏL, *étonnée*. Que dites-vous?

LA REINE. Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi! car d'aujourd'hui je commande, je règne!.. Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse?

ABIGAÏL. J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle a dit à la duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (C'est miss Price qui l'a entendue, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance.) Elle a dit : « Quand je devrais me perdre, je déshonorerai la reine!.. »

LA REINE. O ciel!

ABIGAÏL. Et puis elle a ajouté : « Il vient de m'arriver « d'importantes nouvelles dont je profiterai...» Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage!

LA REINE. De quelles nouvelles voulait-elle parler?

ABIGAÏL. De nouvelles importantes!

LA REINE. Qu'elle vient d'apprendre!..

ABIGAÏL. Peut-être des nouvelles politiques...

LA REINE. Ou plutôt cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir?

ABIGAÏL. Où est le mal?

LA REINE. À coup sûr!... car hier, si je désirais, et devant toi, interroger Masham .. c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité!

ABIGAÏL. Ce qui est bien permis! surtout à une reine!

LA REINE. Tu crois?

ABIGAÏL. C'est un devoir. (*Vivement.*) Et puis enfin qu'aurait-elle à dire?.. Vous ne l'avez pas vu, (*A part.*) grâce au ciel! (*Avec satisfaction.*) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible!

LA REINE, *avec embarras*. Et si cela n'était pas!

ABIGAÏL, *effrayée*. Que voulez-vous dire?

LA REINE, *avec joie*. Tu ne sais pas, Abigaïl, il va venir, je l'attends!

ABIGAÏL, *vivement*. Vous, Madame?

LA REINE, *lui prenant la main*. Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL, *avec émotion*. Je tremble!.. j'ai peur.

LA REINE, *avec reconnaissance, et se levant*. Pour moi!.. Rassure-toi!.. aucun danger...

ABIGAÏL. Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement!.. à une pareille heure!.. Mais non, Votre Majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke, qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté!.. et c'est impossible...

LA REINE, *lui montrant la porte du fond, à gauche, qui vient de s'ouvrir*. Tais-toi!.. le voici!

ABIGAÏL, *voulant courir a Masham*. O ciel!

LA REINE, *la retenant*. Ne me quitte pas!

ABIGAÏL, *avec jalousie*. Oh! non, Madame, non certainement!

—

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAÏL.

(*Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui, avec émotion et sans lui parler, lui fait signe de la main d'avancer.*)

LA REINE, *bas, à Abigaïl*. Ferme ces portes... et reviens!.. (*Abigaïl ferme la porte du cabinet, à droite, et celles du fond, et revient vivement se placer près de la reine.*)

MASHAM. Lord Bolingbroke m'envoie présenter à Votre Majesté ces papiers, qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance!..

LA REINE, *avec bonté, et prenant les papiers*. C'est bien, je vous remercie!

MASHAM. Je dois les lui reporter avec la signature de Votre Majesté.

LA REINE. C'est vrai!.. j'oubliais!.. (*Elle passe près de la table, à gauche, et s'assied. Regardant les papiers.*) Ah! mon Dieu! comme en voilà!.. (*Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement, et sans les lire, les diverses ordonnances. Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigaïl, qui est de l'autre côté, à l'extrémité de droite.*)

MASHAM. Eh! mon Dieu! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle!

ABIGAÏL, *à demi-voix, avec émotion*. Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse!

MASHAM, *avec joie*. Est-il possible?

ABIGAÏL, *de même*. La faveur de la reine! et je suis décidée à repousser tous ces biens... à y renoncer...

MASHAM, *étonné*. Eh! pourquoi?..

ABIGAÏL. Pour vous!.. Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant?

MASHAM, *vivement*. Pouvez-vous le demander?

ABIGAÏL, *tremblante*. Eh bien! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM. Que dites-vous?

ABIGAÏL. Silence!.. (*Lui montrant la reine qui a achevé de signer et qui s'avance vers lui.*) La reine vous parle.

LA REINE. Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM. Je remercie Votre Majesté, et vais annoncer à milord qu'il est ministre!

LA REINE. C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM. Je ne crains rien!.. il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE. Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et, bien mieux encore, celle de la duchesse! (*Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur. — Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.*) On m'a assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM. Moi, Madame... jamais!

LA REINE. Et pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

MASHAM. Ah! qu'importe le rang et la puissance... on y songe peu quand on aime. (*Regardant Abigaïl, qui est debout derrière la reine.*) Et j'aime ailleurs!.. (*Abigaïl fait un geste d'effroi.*)

LA REINE, *baissant les yeux*. Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, *avec amour et regardant Abigaïl*. Plus que je ne peux vous dire... (*Se reprenant.*) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour; et punissez-moi, Madame, si même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, *se levant brusquement*. Taisez-vous!.. n'entendez-vous pas?..

ABIGAÏL, *montrant la porte du cabinet, à droite*. On frappe à cette porte!

MASHAM, *montrant les portes du fond*. Ainsi qu'à celles-ci!

ABIGAÏL. Et ce bruit au dehors!.. les appartements se remplissent de monde.

LA REINE. Comment fuir maintenant?.. (*A part, avec effroi.*) Et cette phrase de la duchesse! (*Haut.*) Et si on le voit ici...

ABIGAÏL. Là, sur ce balcon... (*Masham s'élance sur le balcon, à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.*)

LA REINE. C'est bien... va leur ouvrir.

ABIGAÏL. Oui, Madame... mais du calme... du sang-froid.

LA REINE. Oh! j'en mourrai!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS. *Abigaïl va ouvrir les portes du fond. — Paraissent* LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA COUR; BOLINGBROKE, *entre après eux. — Abigaïl va également ouvrir la porte à droite, d'où sortent* PLUSIEURS DEMOISELLES D'HONNEUR.

LA REINE. Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartements... Ciel! la duchesse... Une pareille audace!..

LA DUCHESSE, *regardant autour d'elle dans l'appartement.* Me sera pardonnée par Votre Majesté. . car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'État!

LA REINE, *avec impatience.* Lesquelles?

LA DUCHESSE, *examinant toujours l'appartement.* Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la ville... (*A part, regardant le balcon.*) Il ne peut être que là. (*Haut.*) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, *froidement.* C'est vrai!

LA DUCHESSE, *courant à la fenêtre, Abigaïl fait quelques pas pour la retenir et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.* Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple?

BOLINGBROKE. Qui demande la paix!..

LA DUCHESSE, *qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.* Ah!.. monsieur Masham... dans l'appartement de la reine!..

LA REINE, *à part, et voyant paraître Masham.* C'est fait de moi!

ABIGAÏL, *bas, à la reine.* Non!.. je l'espère!.. (*Tombant à genoux.*) Grâce, Madame!.. grâce!.. c'est moi qui, à votre insu... l'avais reçu cette nuit...

LA DUCHESSE, *avec colère.* Quelle audace!.. Vous osez soutenir...

ABIGAÏL, *baissant les yeux.* La vérité!

MASHAM, *s'inclinant.* Que Sa Majesté nous punisse tous deux!

LA REINE, *bas, à Bolingbroke.* Bolingbroke, sauvez-nous!

BOLINGBROKE, *s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond, et prenant le milieu du théâtre.* Permettez?.. J'ai à vous dire...

LA DUCHESSE, *s'adressant à Bolingbroke.* Et moi... je demanderai à Milord, comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif?

BOLINGBROKE, *se tournant vers l'assemblée.* Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, Milords! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigaïl Churchill! sa femme...

LA REINE ET LA DUCHESSE, *poussant un cri.* O ciel!..

LA REINE, *avec agitation.* Messieurs!.. Messieurs!.. (*Leur faisant signe de s'éloigner.*) Un instant... je vous prie!.. (*Ils s'éloignent tous de quelques pas; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.*)

LA REINE, *à demi-voix.* Ah! qu'avez-vous fait?..

BOLINGBROKE, *de même.* Vous m'avez dit de vous sauver... (*A la reine qui ne peut cacher son émotion.*) Allons, ma souveraine... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille qui venait de se dévouer pour Votre Majesté?

LA REINE, *avec courage et comme ayant pris sa résolution.* Non!.. (*A demi-voix.*) dites-leur d'approcher. (*Bolingbroke fait un signe; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.*)

LA REINE, *avec émotion et à voix basse, à Abigaïl.* Abigaïl... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette preuve de dévouement... et ma reconnaissance, mon amitié vous sont à jamais acquises...

ABIGAÏL, *à la reine, avec épanchement.* Ah! Madame... si vous saviez...

BOLINGBROKE, *lui coupant la parole.* Silence!.. (*Il fait un signe à Masham, qui à son tour s'élance près de la reine.*)

LA REINE. Quant à vous, Masham...

BOLINGBROKE, *bas, a Masham...* Refusez!

LA REINE. Je sais que d'autres idées, peut-être... mais, par le dévouement que vous lui portez... votre reine vous le demande...

MASHAM. Moi, Madame...

LA REINE. Elle vous l'ordonne! (*Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre. S'adressant aux personnes de la cour et prenant le milieu du théâtre:* Milords et Messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditons depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions. Nous rappelons milord duc de Marlborough dont le talent et les services deviennent désormais inutiles, et décidée à une paix honorable, nous entendons que, dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, *qui est placé à droite entre Masham et Abigaïl; bas, à Abigaïl.* Eh bien! Abigaïl... mon système n'a-t-il pas raison? Lord Marlboroug renversé... l'Europe pacifiée...

MASHAM, *lui remettant les papiers que la reine a signés.* Bolingbroke, ministre!...

BOLINGBROKE. Et tout cela grâce à un verre d'eau!

FIN DU VERRE D'EAU.

LE MENTEUR VÉRIDIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 24 avril 1823

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

LE COMTE DE SAINT-MARCEL.
FRANVAL, riche négociant.
LUCIE, sa fille.
ÉDOUARD DE SAINVILLE.
LOLIVE, valet du comte.
ROSE, suivante de Lucie.
UN VALET A LIVRÉE.
UN DOMESTIQUE DE L'HOTEL.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, *faisant entrer Lolive.* C'est toi, Lolive? Pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal! Peste! levé avant dix heures!

LOLIVE. J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer la foi et le prix de onze mois de soupirs...

ROSE. Ah çà! tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE. Effroyable; cela me fait du tort dans les antichambres : ma constance est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le *Céladon* de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

AIR de *Julie.*

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari :
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi.
Et comment soulever le voile
Qui nous cache la vérité?
Qu'un autre croie à la fidélité,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE. Impertinent! tu pourrais supposer...

LOLIVE. Du tout; en province il faut bien être fidèle, on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer?

ROSE. Que M. Franval, mon maître, le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux, vient à Paris marier sa fille; et que celle-ci, qui m'aime beaucoup, m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE. Une dot! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE. Mille écus.

LOLIVE, *avec exaltation.* Peu m'importe; l'amour compte-t-il les billets de banque? (*Froidement.*) Est-ce comptant?

ROSE Oui.

LOLIVE. Tant mieux, parce que premier valet de chambre d'un grand seigneur, de M. le comte de Saint-Marcel, tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de quoi soutenir mon rang; tu as une dot, tout est dit, je t'accorde ma main.

ROSE, *soupirant.* Ah! Lolive, le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE. Qui pourrait l'empêcher?

ROSE. Je ne sais; pendant le voyage, j'ai cru remarquer quelque mésintelligence entre le père et la fille. Mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, *vivement.* Un obstacle! il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir; ma tendresse, notre bonheur, mille écus comptant, il faut absolument que ce mariage se fasse. Rose, l'honneur, la délicatesse, tout vous fait un devoir de tromper le père s'il le faut; et si vous avez besoin de moi...

ROSE. Encore faut-il savoir de quoi il s'agit; justement mademoiselle Lucie va venir; je t'engagerais bien à rester, mais je crains que ton maître, M. de Saint-Marcel, ne t'attende.

LOLIVE. Mon maître! oh! je le forme.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Maint solliciteur chaque jour
Implore humblement sa présence;
Mais de mon cher maître à mon tour
J'exerce aussi la patience.
Si chez lui l'on attend, dit-on,
Il attend son valet de chambre,
Et c'est dans son propre salon
Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs, aujourd'hui j'ai ma journée a moi; madame la comtesse est indisposée; une aventure hier au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle affligée; de la fermeté, Rose, et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE. Rose, Rose, je te cherchais; Édouard n'a pas encore paru?

ROSE. Non, Mademoiselle.

LUCIE. Quelle est cette personne avec qui tu causais?

LOLIVE, *bas, a Rose.* Présente-moi donc.

ROSE. Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE. Ah! j'entends, monsieur Lolive; je t'en fais compliment; mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien, je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE. Et pour quelle raison?

LUCIE. Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, *bas, à Rose*. Ah! mon Dieu! et nos mille écus?

ROSE. Cela n'est pas possible; même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et monsieur votre père n'oserait pas.

LUCIE. Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE. Il n'en trouvera pas; M. Édouard est un jeune homme charmant.

AIR des *Maris ont tort.*

Plein de raison et d'imprudence,
Plein de folie et de bonté,
Souvent il donne à l'indigence
L'argent qu'il gagne à l'écarté.
Rendre service est sa méthode;
Enfin chez lui sont confondus
Les défauts qui sont à la mode
Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE. Oui; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas; un négociant comme lui, qui a toute la droiture, et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Édouard est sans doute un fort aimable jeune homme; mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE. J'y suis; il a beaucoup voyagé.

ROSE. Non; mais d'abord il est de Bordeaux!

LOLIVE. Je comprends; l'influence du sol natal.

ROSE Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE. Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE. Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE. Allons donc, on voit bien que monsieur votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade; vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE. C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre à mon père, et je ne sais comment prévenir Édouard.

ROSE. Je vais l'attendre; il loge ici dessus dans le même hôtel; et avant qu'il entre chez monsieur votre père, je le préviendrai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE. Tais-toi donc! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE. Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE. Tout est perdu! et s'il a causé avec mon père, je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE. Alors le coup de maître serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts; qu'est-ce que cela nous fait qu'il mente, pourvu que votre père ne s'en doute pas?..

LOLIVE. Elle a raison; ceci est beaucoup plus facile : et si Mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE. Ah! si vous parvenez à cacher son défaut à mon père, ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée, je suis sûre de le corriger; sans cela ..

LOLIVE. Cela va sans dire; il ne faut pas que M. Édouard me voie; mais si je pouvais l'entendre, et prendre une idée de son caractère. .

ROSE, *montrant le cabinet, à droite*. Eh mais! ce cabinet... Il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient, entre vite.

LOLIVE.

AIR de la *Nouvelle télégraphique.*

Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Et par mes soins j'espère
Le dégager,
Le protéger,
Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
Nous servons votre père;
Un mensonge bien attesté
Vaut une vérité.

ENSEMBLE.

Ne craignons rien, etc.

(Lolive sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL. Par exemple, celui-là est trop fort! cent mille écus de rente.

ÉDOUARD. C'est comme je vous le dis. Une Polonaise, une comtesse; car dans ce pays-là, on ne peut guère être moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait proposer sa main.

AIR de *Marianne.*

Mais pour accepter sa tendresse
(Regardant Lucie.)
J'aimais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse?

ÉDOUARD.

Qui descend de Sobiesky.

FRANVAL.

Mais cette belle,
Où donc est-elle?
Je veux la voir.

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux!
Elle est partie
Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très-fâcheux.

ROSE, *à part.*

Non pas, c'est très-heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, *en montrant Franval.*

Je ne crains rien, car le voilà
Forcé de croire celui-là,
Ou d'aller en Pologne.

ÉDOUARD. Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir... si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé... Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, *d'un air suppliant*. Mon cousin, ne la dites pas.

ÉDOUARD. Oh ! ne craignez rien ! elle peut se raconter, et puis je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL. Comment ! les autres ne l'étaient donc pas ?

ÉDOUARD. Si vraiment, elles le sont toutes ; mais celle-là encore plus que les autres. (*A Lucie.*) Imaginez-vous... Mais qu'avez-vous ? d'où vient cette tristesse ? vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même ?

LUCIE. Il serait vrai ?

ÉDOUARD. Oui, et il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai ?

LUCIE. Oui, et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL. Je crois du moins qu'il aura de la peine ; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD. Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien ; mais qu'importe ? vous m'aimez, je vous aime ; je suis si heureux de vous voir ; depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL. J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père : est-ce que, par hasard, tu ne le voyais plus ?

ÉDOUARD. Si vraiment, tous les jours ; une maison charmante, une femme fort aimable ; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais, aujourd'hui même, lui porter la musique.

ROSE, *à Lucie.* Ah ! mon Dieu, j'ai bien peur ; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD. Ce bon M. de Saint-Marcel, il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés ; et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition ; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL. Je préfère cette dernière, et je suis d'avis qu'aujourd'hui même nous allions...

ÉDOUARD. A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires ; songeons un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les honneurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge, ensuite il y a bal masqué.

FRANVAL. Oh ! d'abord, le bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques, ni dominos.

ÉDOUARD. Et *Babin*, le costumier qui demeure là en face, sur le palier. Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue de Richelieu ? A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu ? un peu petit, n'est-ce pas ? mais, voyez-vous, je loge au-dessus ; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL. J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD. Ah ! si j'avais su cela ! ma maison qui est juste au coin des *Italiens*.

LUCIE. Votre maison !

FRANVAL. Tu as une maison à Paris, toi ?

ÉDOUARD. Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL. Peste ! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD. Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin, dix mille francs de glaces seulement au premier, avec un billard, salle de bains ; cela avait été bâti pour une danseuse qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL. Parbleu ! moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD. Ah ! que je suis donc fâché ! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL. Déjà ?

ÉDOUARD. Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL. Des réparations ! une maison toute neuve !

ÉDOUARD. C'est-à-dire qu'il y avait un pavillon mal construit... Vous concevez....

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Des maçons l'on n'est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long ?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite :
On improvise une maison.
En quinze jours elle est bâtie ;
Mais les travaux doivent encor durer ;
Car à peine est-elle finie,
Qu'on se met à la réparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs, c'est plus sûr.

FRANVAL. Et ton acquéreur est-il solide ?

ÉDOUARD. Oh ! très-riche, un ancien marchand, *M. Guillaume* ; il doit même m'apporter mon argent ce matin ; oh ! je n'en suis pas inquiet.

ROSE, *à part.* Ni moi non plus.

LUCIE. Ah ! Rose, j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE. Et moi aussi. (*Rose sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET *de l'hôtel.*

LE VALET, *donnant une lettre à Franval.* Monsieur Franval, de Bordeaux.

FRANVAL. C'est bien... (*Ouvrant la lettre.*) Ah ! ah ! c'est pour ce paiement... (*Le valet sort.*) Voyons mes lettres de change. Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre, cause avec ma fille. (*Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.*)

LUCIE, *à droite, à demi-voix, à Édouard.* Vous êtes donc incorrigible !

ÉDOUARD. Est-ce de mon amour que vous parlez ?

LUCIE. Non, mais de vos défauts qui nous perdent. Mon père a juré de rompre notre mariage, si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD. Dieu ! qu'ai-je fait !

LUCIE. Quoi ! Monsieur, tout ce que vous venez de lui dire. .

ÉDOUARD. Est vrai, quant au fond ; mais les détails... moi, ce n'est jamais avec mauvaise intention. . mais la moitié du temps, à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux...

LUCIE. Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD. Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE. Taisez vous, mon père s'approche...

ÉDOUARD. Oh ! je ne crains rien.

AIR du vaudeville de *Turenne.*

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,
Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage.



LUCIE, accourant. Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc? — Scène 10.

Si mon père vous entendait!
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, *tenant un papier*. Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh! parbleu! Édouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, *sans se retourner*. Qu'est-ce que c'est, beau-père?

FRANVAL. Une lettre de change de six mille francs à escompter!

ÉDOUARD, *riant*. Ma foi, cela se rencontre mal; je n'ai pas le sou.

FRANVAL. Bah! et cet argent?

ÉDOUARD. Quel argent?

FRANVAL. Le prix de ta maison.

ÉDOUARD. Ma maison... ah! oui, c'est juste... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL. En as-tu disposé?

ÉDOUARD. Non, non; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, *bas, à Édouard*. Voyez-vous ce que c'est que de mentir?

ÉDOUARD. Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (*A voix basse.*) J'avais quelques dettes.

LUCIE, *sévèrement*. Encore un...

ÉDOUARD. Non, c'est la vérité; un jeune homme ne peut guère vivre sans cela; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un monsieur..... *monsieur Lenoir*...

FRANVAL. Tu m'as dit *M. Guillaume*.

ÉDOUARD. *M. Guillaume Lenoir*... un usurier...

FRANVAL. Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD. Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté... si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL. Et tu devais à ton acquéreur?

ÉDOUARD, *étourdiment*. Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL. Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, *embarrassé*. Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais; mais... (*A part.*) Comment diable me tirer de là?

FRANVAL, *le regardant*. Est-ce que tu m'aurais fait un conte? Est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas?

—



FRANVAL. Qu'est-ce que c'est? — Scène 14.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LOLIVE, *déguisé en vieux marchand;* ROSE.

ROSE, *annonçant. Monsieur Guillaume Lenoir!*

ÉDOUARD, *stupéfait.* Monsieur...

FRANVAL, *de même.* Comment?

LOLIVE, *courant à Édouard.* Mille pardons, mon cher monsieur Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres; mais les affaires avant la politesse... On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret; c'est sans doute monsieur votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer? Désolé de vous interrompre... Deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire?

LUCIE. Ces messieurs ont à causer d'affaires; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD. Pourquoi donc? je n'ai de secrets pour personne, moi...

LOLIVE. Ah! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux... si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas; on prend patience, parce qu'on se dit: les affaires avant la politesse.

FRANVAL. Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, *à Rose en s'en allant.* Ne les quittez pas, ma chère Rose. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LUCIE.

LOLIVE. Ah çà! mon cher monsieur, je viens voir si vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison?

ÉDOUARD, *étonné.* De ma maison?

LOLIVE. Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de *madame Guillaume Lenoir,* mon épouse: je ne vous en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD. Ah! vous veniez pour..... (*A Franval.*) Par

exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire...

FRANVAL. Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD. J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne; mais si vous saviez...

LOLIVE

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

La minute n'est pas signée;
Mais tout est réglé comme il faut;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi! je le paye, est-ce possible!
Il ne manquait plus que cela;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE. Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous voudrez...

ÉDOUARD, *à part.* C'est une mystification; mais, parbleu! je vais bien l'attraper. (*Haut.*) Puisque mon argent est prêt, mon cher *Guillaume*, c'est une affaire faite; donnez-le-moi.

LOLIVE. Certainement, Monsieur; (*Fouillant dans sa poche et tirant sa tabatière.*) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL. C'est juste.

LOLIVE. Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, *à part.* Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là.

LOLIVE. Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD. C'est fâcheux : j'aurais voulu savoir de quelle couleur est votre argent; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ, (*A part.*) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE. Je conçois que, dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD. Mon cautionnement...

LOLIVE. Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL. Comment! il serait vrai? ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE. La nomination est publique, et c'est grâce au crédit de M. de Saint-Marcel.

AIR du vaudeville de la *Somnambule.*

Je l'ai vu ce matin encore,
Il a pour vous beaucoup d'égards;
Madame surtout vous adore,
Même je dois vous gronder de sa part.
Donnez-lui donc la musique nouvelle,
Cette musique... oui, vous savez, mon cher,
De la chanson que vous fîtes pour elle,
Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, *à part.* Parbleu! celui-là est trop effronté. (*Haut.*) Ah çà! Monsieur...

LOLIVE. Adieu, monsieur le receveur... une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira monsieur le receveur par-ci, monsieur le receveur par-là; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LOLIVE.

ÉDOUARD, *le regardant sortir.* Voilà bien le plus hardi hâbleur.

FRANVAL. Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire : crois-tu que j'avais suspecté ta bonne foi?

ÉDOUARD. Comment! vous auriez pu?..

FRANVAL. Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'instant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, *à part.* C'est fait de lui.

ÉDOUARD, *embarrassé.* C'est aujourd'hui lundi; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL. Oui; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui; M. Guillaume nous a dit l'avoir vu ce matin à Paris; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD. Demain, si vous voulez; mais aujourd'hui cela m'est impossible.

FRANVAL. Et pour quelle raison?

ÉDOUARD. J'ai ce matin des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL. Je ne peux... je déjeune en ville... chez Saint-Phar...

ÉDOUARD, *vivement.* Là! moi qui ai commandé un déjeuner magnifique.

AIR : *Dans ce castel de haut lignage.*

J'ai dix flacons d'un champagne admirable,
Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens.
Mon cœur d'avance en ce banquet aimable
A confondu vos amis et les miens.
Jeunes et vieux, dès le premier service,
Sont du même âge; et par un charme heureux,
A table il faut que chacun rajeunisse;
Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(*Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.*)

FRANVAL. A la bonne heure; mais il est dix heures, ton déjeuner sera, comme le mien, pour midi, et d'ici là nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela?

ÉDOUARD, *à part.* Il n'en démordra pas.

ROSE, *à part.* Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL. Eh bien! qu'as-tu donc? et d'où vient cet air embarrassé? tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure?

ÉDOUARD. Eh bien! non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est impossible de vous le cacher : je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (*A voix basse.*) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL. Ah! mon Dieu!

ROSE. J'en étais sûre; voilà du nouveau.

FRANVAL. Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD. Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL. C'est cela, une mauvaise tête, un écervelé qui va tout gâter : c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD. Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL. Du tout; je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, *à part*. Quel diable d'homme! (*Haut.*) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar?

FRANVAL. Est-ce que j'y pense maintenant! il m'attendra: quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils; car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, *à part*. Au fait, c'est un brave homme. (*Haut.*) Écoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL. Une plaisanterie! qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote.

ÉDOUARD. D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL. C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait?

ÉDOUARD. Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL. Ou à des paroles.

ÉDOUARD. Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL. Mais alors.

ÉDOUARD. Voilà ce qui est arrivé : Je dînais hier dans une maison charmante; et vu la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade; notez bien le fait.

ROSE, *à part*. Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, *comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire*. La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques... la maîtresse de la maison me versait un moka brûlant; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques compliments, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousse un monsieur qui était derrière moi, au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL ET ROSE. Ah! mon Dieu!

ÉDOUARD. Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, *riant*. Ah! ah! je n'y tiens plus!

FRANVAL. Comment! Rose, cela te fait rire?

ROSE. Oui, Monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD. C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais furieux s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire; je lui propose même sa revanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*, mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, *secouant la tête*. Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien extraordinaire; mais n'importe, je ne te quitte pas, je serai ton témoin.

ÉDOUARD, *à part*. Est-il tenace! (*Haut.*)

AIR du *Petit Courrier*.

Franchement je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père;
Car enfin, si mon adversaire
Ne venait pas... cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
Craignant fort de s'aventurer,
Et qui demandent votre adresse,
Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL. Eh bien! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LOLIVE *en Anglais*, UN VALET.

LE VALET, *annonçant*. Milord *Cook Brook*.

FRANVAL, *étonné*. Comment! il se pourrait!

ÉDOUARD, *stupéfait*. Encore! ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, *à part*. A merveille! courons prévenir ma maîtresse, et prendre ses ordres. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, *baragouinant*. Je venais, Messié, prendre vous pour le petit boxage à l'épée.

ÉDOUARD, *à part*. A l'épée!

FRANVAL. Quoi, Milord, cette aventure d'hier!

LOLIVE. Elle était fort désagréable, et c'était pour en garder le colère que je avais gardé le *chapelier* comme il était hier. (*Montrant son chapeau tout défoncé.*) Voyez-vous, aussi je demandai réparation dans les formes.

ÉDOUARD. Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler si par hasard je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE. Yès, Messié, ce était une conduite incivile; je n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il faisait plaisir; mais on devait auparavant crier par le fenêtre: *gare l'homme!* car enfin, je avais un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, *à part*. Parbleu! je saurai quel est le mauvais plaisant qui a juré de me mystifier ainsi. (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes venu pour vous battre, nous nous battrons ici, à l'instant même.

FRANVAL, *les séparant*. Édouard, est-ce là la modération dont vous m'avez parlé?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIE.

LUCIE, *accourant*. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LOLIVE, *bas, à Lucie*. Venez nous séparer. (*Haut, à Édouard.*) Je batterai pas moi.

ÉDOUARD. C'est ce que nous verrons.

FRANVAL. Et moi, je vous ordonne de m'écouter; qu'est-ce que c'est donc que cela? (*A part.*) Moi qui croyais d'abord que c'était une plaisanterie; je vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (*A Lolive.*) C'est vous, Monsieur, qui êtes l'offensé?

ÉDOUARD. Du tout, c'est moi.

FRANVAL. Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le blesser!

ÉDOUARD. Ce n'est pas vrai.

LOLIVE. C'est vrai.

FRANVAL. Oui, Monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont que trop réels.

ÉDOUARD. Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le croie.

FRANVAL. A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il revient à la raison; de votre côté, Milord, j'espère que vous devez oublier votre ressentiment.

LOLIVE. Si Monsieur n'a pas eu l'intention...

FRANVAL. Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD. Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL. Alors, que tout soit oublié; et pour mieux sceller le raccommodement, Milord déjeunera avec nous.

LUCIE. A merveille. Je respire.

ÉDOUARD. Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi à me rendre service. Holà! Rose, Lafleur, quelqu'un! Il faudrait faire préparer à la hâte...

FRANVAL. A quoi bon?

ÉDOUARD. Puisque Monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL. Eh bien! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici!

ÉDOUARD, *regardant Lolive.* Ah! oui, certainement; mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à Monsieur?

LOLIVE. Pardon : en Français comme en Anglais je déjeunai toujours; mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD. Allons, me voilà pris.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE.

ROSE. Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, *étonné.* Le déjeuner!

ROSE. Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, *à part.* Dix! elles y sont! C'est fini, je ne peux plus mentir; aussi maintenant je ne risque rien; et cela me donne une confiance.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, Milord, déjeunons en famille;
Le verre en main nous allons voir beau jeu;
C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, *bas, à Édouard.*

Prenez bien garde et buvez-en très-peu.

ÉDOUARD, *à Lolive.*

Oui, c'en est fait, abjurons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

(*Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre, et donne une poignée de main à Lolive.*)

La haine expire où l'appétit commence,
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUS ENSEMBLE.

La haine expire, etc.

(*Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XII.

ROSE, *seule.* Pauvre jeune homme! il n'en revient pas; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt-quatre heures! Aussi il nous donne une peine; car il est d'une étourderie dans ses mensonges : il avait déjà oublié son déjeuner; heureusement que nous y avions pensé; et, grâce à l'argent de Mademoiselle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.
A ses talents je rends justice;
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors il n'y a plus à craindre que cette visite de remercîment que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher? il n'y a qu'un moyen : en faisant venir ici M. de Saint-Marcel. Je vais prévenir Lolive, il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître.. hein! que veut ce monsieur?

—

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL. M. Édouard de Sainville n'est-il pas ici?

ROSE. Oui, Monsieur; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL. Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce; me préserve le ciel de le déranger! j'attendrai.

ROSE. Si Monsieur voulait dire son nom?

M. DE SAINT-MARCEL. C'est inutile.

ROSE. Ce n'est pas pour savoir; mais si on connaissait seulement pour quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL. Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE. Comme Monsieur voudra.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; FRANVAL.

FRANVAL, *la serviette à la main, à la cantonade.* Je suis à vous, Milord; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, *à M. de Saint-Marcel.* Voici justement M. Franval.

FRANVAL. Qu'est-ce que c'est?

ROSE. Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (*A part.*) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL. C'est à monsieur Franval que j'ai l'honneur de parler? enchanté, Monsieur, de vous trouver à Paris; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres, me parlait de vous et de son fils Édouard.

FRANVAL. Vous êtes un ami de M. de Sainville?

M. DE SAINT-MARCEL. Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL. Comment, monsieur le comte, vous vous donnez la peine de venir nous voir; c'est moi qui aujourd'hui même voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL. Des bontés!.. il me semble que je n'ai encore rien fait pour lui; mais c'est sa faute : j'apprends hier par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris : et comment l'a-t-elle su? au bal de l'Opéra.

FRANVAL. Au bal de l'Opéra!

M. DE SAINT-MARCEL. Oui. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sotte affaire...

FRANVAL. Qu'est-ce que vous dites là? comment! depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL. Je ne l'ai pas vu une seule fois; et j'ai reçu avant-hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable! quand on veut obtenir, on demande; moi, je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL. Parbleu! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment! Monsieur, Édouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous?

M. DE SAINT-MARCEL Non, Monsieur.

FRANVAL. Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL. Ma maison de campagne! je n'en ai pas.

FRANVAL. Soit; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen, une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL. Je suis très-maladroit, et je n'y joue jamais.

FRANVAL. J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, Monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que maintenant je ne peux pas m'y reconnaître. Mais, vous voilà, vous m'aiderez à le confondre; et bien certainement il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL. Y pensez-vous? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce.

FRANVAL. Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL. Mais votre parole?

FRANVAL. Je la retire, et il n'a pas droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, *à part*. Et moi qui venais pour le remercier d'un service.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD. Parbleu! vous êtes tous d'aimables convives; vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparaît à la seconde bouteille de champagne.

ROSE. Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD. Ah! oui : peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras; car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant; il rend service, et sans intérêt; c'est beau, dites donc, beau-père! Qu'est-ce que nous faisons ce matin?

FRANVAL. J'avais envie de sortir; mais voici une visite qui nous arrive : un ami de la famille.

ÉDOUARD, *à M. de Saint-Marcel*. Pardon; je n'avais pas eu le plaisir de voir Monsieur. Monsieur est de Bordeaux?

FRANVAL. Justement.

ÉDOUARD. Je l'aurais parié; nous autres gens du Midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si Monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide, de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, *à Franval*. Je vous fais compliment, Monsieur; votre gendre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, *bas, à M. de Saint-Marcel*. Attendez, attendez. (*A Édouard*.) Il faut te dire, mon ami, que Monsieur est ici pour solliciter, et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD. Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL. Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD. Ah! certainement; et j'aurai l'honneur de lui présenter Monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, *riant*. Hein!

M. DE SAINT-MARCEL, *bas, à Franval, en riant*. Eh mais! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD. Et d'une gaîté... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL ET M. DE SAINT-MARCEL. Vous avez déjeuné...

ÉDOUARD. Oui; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL. Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD. Pourquoi cela?

FRANVAL, *montrant M. de Saint-Marcel*. C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, *surpris*, M. de Saint-Marcel!

ROSE, *à part*. C'est fait de nous.

LUCIE, *de même*. Tout est perdu.

ÉDOUARD, *se remettant sur-le-champ*. Comment! c'est là M. de Saint-Marcel!.. Je suis désolé, mais je n'ai pas l'honneur de reconnaître...

FRANVAL. Je le crois bien; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD. Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas avec monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL. Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD. Précisément; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL. Je le croirais assez sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, *à part*. Ah! diable! (*Haut*.) Il sera donc revenu secrètement; car hier il était à Paris.

FRANVAL. Il n'y était pas.

ÉDOUARD. Il y était.

FRANVAL. Eh bien! mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; UN VALET, LOLIVE, *en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras*.

LE VALET, *annonçant*. M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, *d'un air d'aisance*. Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

M. DE SAINT-MARCEL, *à part*. Que vois-je! c'est ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE. Nous voici bien du monde... Serviteur, Messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD. C'est vous, mon cher protecteur! J'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à monsieur votre frère.

LOLIVE *s'avance d'un air dégagé, et apercevant M. de Saint-Marcel*. Dieu! mon maître!

M. DE SAINT-MARCEL, *à part*. Et avec mon habit brodé!

FRANVAL, *étonné*. Ils se reconnaissent. (*Édouard, Franval, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surprise*.)

M. DE SAINT-MARCEL. Quel tableau! personne n'y est plus.

Venons à leur secours, car ils ne s'en tireraient jamais. (*Allant à Lolive.*) Eh bien! mon cher frère!

TOUS. Son frère!

M. DE SAINT-MARCEL. Pourquoi ce trouble, cet embarras? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée?

ÉDOUARD. Comment! Monsieur, c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre?

M. DE SAINT-MARCEL. Eh oui! est-ce que cela ne vous arrange pas?

ÉDOUARD. Si vraiment; mais aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père; mais en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, *riant.* Oui, Monsieur; il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonges à lui reprocher.

FRANVAL. Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL. La voici; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE. Comment! il se pourrait....

ÉDOUARD. Ah! je parie que c'est vrai; tout est vrai aujourd'hui. Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL. Je suis sûr qu'on me trompe.

LOLIVE. Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL. Et moi aussi; et cependant vous consentez...

FRANVAL. Il le faut bien, ne fût-ce que par curiosité, et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, *jetant son chapeau. Vivat!* La parole de Monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée, et mets aux pieds de Rosette M. Guillaume Lenoir, milord Cook-Brook, et bien plus, le fidèle Lolive, valet de chambre de monsieur le comte.

ÉDOUARD. Comment, coquin, c'était toi?

FRANVAL. Fais donc l'étonné.

ÉDOUARD. Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL. Encore! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE. Et cependant, mon père, c'est la vérité; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD. Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, Monsieur, oui, mon cher protecteur, je jure de me corriger, de ne plus retomber dans un défaut dont je vois trop les dangers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon; je te promets une récompense.

LOLIVE. Bien sûr!

LUCIE, *lui donnant une bourse.* Et moi je te la donne.

LOLIVE. C'est encore mieux. (*Pesant la bourse.*)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

VAUDEVILLE.

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
Dans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce naïveté,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est afin qu'on les aime plus.
Si l'on est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Crésus que l'ennui ronge
Par ses courtisans est flatté,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
Du grand jour rechercher l'éclat,
Tel fut toujours le caractère
Du véritable homme d'État.
Pour que son crédit se prolonge,
Pour que son nom soit respecté,
Il n'a pas besoin du mensonge,
Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
Que pour nous prédire des maux;
Vous qui ne rêvez que désastres,
De grâce, Messieurs les journaux,
Pourquoi par de si tristes songes
Effrayer la crédulité?
Faites-nous de plus doux mensonges,
Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité! l'un prouve
Qu'on la rencontre dans le vin;
L'autre en un puits dit qu'on la trouve:
Ce fait me paraît plus certain.
Car à Paris où, plus j'y songe,
Bacchus est souvent frelaté,
C'est dans le vin qu'est le mensonge,
C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, *au public.*

Ce matin, selon mon usage,
Lorsqu'à tout propos je mentais,
J'ai dit du bien de cet ouvrage,
J'ai même prédit un succès.
Daignez réaliser ce songe.
Et grâces à votre bonté!
Que pour moi ce dernier mensonge
Soit encore une vérité.



LES GRISETTES

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 août 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

M. VAN-BERG, banquier hollandais.
MADAME VAN-BERG, sa femme.
JULIEN, commis de M. Van-Berg.
ANASTASE, clerc d'avoué, ami de Julien.
JOSÉPHINE, PAMÉLA, } couturières.
GEORGINA, MIMI, GOGO, } couturières.
ADRIENNE, et TOINETTE, } autres couturières, ou demoiselles du magasin.

Le théâtre représente un atelier de couturières. A gauche, une porte à deux battants, qui donne dans l'intérieur des appartements. A droite, au premier plan, la porte d'un cabinet. Sur le second plan, une croisée. Au fond, porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, JOSÉPHINE, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO ET GEORGINA *sont autour d'une table, occupées à travailler;* MIMI *est à droite, près d'une table plus petite, et repasse une robe;* PAMÉLA *est assise seule à gauche, l'air triste et préoccupé; elle relit de temps en temps une lettre qu'elle serre dans la poche de son tablier.*

TOUTES, *à Joséphine.*

CHŒUR.

AIR de *Thibaut.*

Du silence,
Recommence
Ta romance;
Écoutons!
Rien n'égale (*bis.*)
La morale
En chansons.

JOSÉPHINE.

Brigitte, jeune ouvrière,
A Bastien pensant encor,
Dans sa chambre solitaire
Travaillait, quand un milord
Vint lui dire :
« Je soupire,
« Et j'admire
« Ta vertu :
« Sans attendre,
« Viens te rendre
« Au plus tendre :
« Me veux-tu? »
« — Non, milord, suis enchaînée,
« J'ai juré constante ardeur... »
« — J'ai pourtant mainte guinée,
« Ton amant n'a que son cœur.
« Ma cassette,
« Joliette
« Bien rachète
« Ma laideur...
« L'amour cesse,
« La richesse
« Fait sans cesse
« Le bonheur. »
« — Milord, n'en suis point jalouse,
« L'amour sait vivre de peu,
« Dès demain Bastien m'épouse,
« Nous dansons au Cadran-Bleu.
« Là, Brigitte
« Vous invite.
« Gardez vite
« Votre bien :
« Je suis bonne,
« Peu friponne;
« Quand je donne,
« C'est pour rien. »

CHŒUR.

« Oui, Brigitte
« Vous invite,
« Etc., etc. »

MIMI, *toujours repassant.* Tiens, c'est drôle! de sorte qu'elle a refusé d'épouser le riche monsieur?

GEORGINA. Oui. Elle n'est pas mal cette histoire-là, mais elle est trop invraisemblable.

MIMI. Sans doute; l'autre a fait une bêtise.

PAMÉLA. Dieu! Mesdemoiselles, je ne sais pas comment vous pouvez penser ainsi; dès qu'elle en aimait un autre; il me semble qu'en pareil cas c'est pour la vie.

GEORGINA. Oui, parce que vous lisez tous les jours de mauvais romans de constance et de sympathie, qui vous donnent des idées fausses de la société, et cela, au lieu de travailler.

PAMÉLA. Oui, vous dites cela pour que Madame me renvoie; mais allez, cela m'est bien égal, pour ce que j'ai maintenant à rester ici.

GEORGINA. Qu'est-ce qu'elle a donc?

MIMI, *quittant la table où elle repasse, et allant parler aux autres, à voix basse.* Vous ne savez pas, Mesdemoiselles, Paméla m'a dit qu'elle voulait se périr!

TOUTES. Bah! et pourquoi donc?

MIMI.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

C'est que par le destin injuste
Ses plus tendres vœux sont déçus;
Enfin, c'est que monsieur Auguste
L'adorait... et ne l'aime plus;
Pour que la mort à ses maux la dérobe
Elle se doit tuer par sentiment,
Dès qu'elle aura fini la robe
Qu'elle commence en ce moment.

GEORGINA. Comment! Paméla, est-ce que ce serait vrai?

PAMÉLA. Oui, Mesdemoiselles; mais comme je ne veux pas que Madame soit dans l'embarras à cause de moi, j'attendrai

qu'elle ait pris quelqu'un pour me remplacer, et alors...

GEORGINA. Il faut, ma chère, que vous ayez bien peu de judiciaire. Certainement Auguste est aimable, je ne dis pas non, mais quand je me tuerai pour lui... ce sont de ces inconséquences qui compromettent une jeune personne! se désespérer, à la bonne heure, parce que cela n'engage à rien.

GOGO. C'est vrai: et puis qui sait? elle peut l'oublier.

GEORGINA. Ah! oui, il y a encore cela.

PAMÉLA. Vous croyez que c'est possible?

GEORGINA. Dame! en pensant à autre chose. Si vous étiez venues avec moi avant-hier, à Tivoli... (*A voix basse.*) Vous ne savez pas, Mesdemoiselles, qu'il m'est arrivé une aventure romanesque et incidente.

TOUTES. Une aventure!

GEORGINA. Oui; mais vous n'en direz rien.

TOUTES. Cela va sans dire; va donc vite.

JOSÉPHINE, *qui pendant toute cette scène n'a pas cessé de travailler.* Ah! Mesdemoiselles, qui est-ce qui a pris mon coton?

GOGO. Il est devant toi.

JOSÉPHINE. Ce n'est pas le mien : celui-ci n'est qu'en trois.

TOUTES, *à Georgina.* Eh bien! Georgina, parle donc.

GEORGINA. Imaginez-vous que voilà trois ou quatre dimanches de suite que nous rencontrons un jeune négociant anglais, très-riche et très-aimable, qui m'a prise pour une comtesse.

PAMÉLA. Tiens! et comment cela?

GEORGINA. Ah! d'abord, parce que je le lui avais dit; et puis ensuite par la mise, qui était assez à effet.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Les dames s'écriaient souvent :
Grands dieux! que sa robe est bien faite!
Et les hommes en m'admirant
Disaient : Quelle taille parfaite!
Chacune aurait été, je croi,
Fière de ce double suffrage :
Car la taille était bien à moi,
Et la robe était mon ouvrage.

Mais ce qui a achevé de l'éblouir, c'est le fini de la conversation. Vous savez que j'ai été quelque temps demoiselle de compagnie; et il suffit de quelques phrases ambiguës pour faire préjuger de l'instruction préliminaire qu'on peut avoir acquise : vous sentez bien que le dimanche je ne parle pas comme dans la semaine; cela ferait deviner notre état. Enfin donc, de fil en aiguille, il a été question de mariage, d'établissement, et il attend ce soir la réponse de ses parents, parce que c'est aujourd'hui mardi, fête extraordinaire à Tivoli.

TOUTES. Dieux! est-elle heureuse!

GOGO. Parce qu'elle va comme cela à Tivoli, dans des bals bien composés; moi qui ne vais qu'à la Chaumière, cela ne m'arriverait jamais.

MIMI. Oui, c'est ennuyeux; on s'y amuse, et voilà tout.

JOSÉPHINE, *se levant.* Enfin mon ouvrage est terminé.

GEORGINA. Ah! mon Dieu, le mien qui n'est pas commencé, et la robe est promise pour ce soir; je ne pourrai pas sortir, et ça peut faire manquer mon mariage.

JOSÉPHINE. Donnez, je vais vous aider.

GEORGINA. Est-elle bonne cette petite Joséphine! Mais comment faites-vous, ma chère, pour avoir toujours fini votre ouvrage avant nous?

JOSÉPHINE. Dame, je travaille et ne cause avec personne.

MIMI. Excepté avec Julien, quand il vient.

JOSÉPHINE. C'est mon futur; il est commis chez M. Van-Berg, banquier hollandais, qui a une maison de commerce à Paris, et une à Amsterdam... Julien gagne dix-huit cents francs; et moi, de mon côté, par mon travail et mes économies, je me suis fait une petite fortune.

GEORGINA. Combien donc?

JOSÉPHINE. Cinq mille francs.

MIMI. Cinq mille francs!.. Quand tu nous feras accroire cela...

JOSÉPHINE. Oui, Mesdemoiselles : deux mille francs que j'ai mis de côté, et le reste...

PAMÉLA. Eh bien! le reste?

JOSÉPHINE. M'a été envoyé, il y a quelques années, je ne sais par qui : mais je présume que cela vient de ma famille.

MIMI. De sa famille! elle n'en a pas : elle est orpheline.

JOSÉPHINE. Oui, mais j'ai ma cousine Gabrielle, qui m'aimait tant, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis huit ans : voyez-vous, ma cousine Gabrielle n'était qu'une simple couturière comme nous.

AIR du *Pot de fleurs.*

Mais elle avait tant d'attraits en partage,
Qu'à chaque instant devant le magasin
Se succédait maint brillant équipage;
Mais un jour, voilà que soudain...

MIMI.

J'y suis.. c'est toujours de la sorte...
L'ambition de son cœur s'empara :
Comment aller à pied, lorsque l'on a
Tant de voitures à sa porte?

GOGO. Oui, oui, l'on sait ce que c'est : un enlèvement.

JOSÉPHINE. Non, Mademoiselle, ma cousine n'était pas fille à se laisser enlever; apprenez qu'elle avait des principes.

MIMI. Eh bien! on l'aura enlevée avec ses principes.

JOSÉPHINE. C'est très-vilain ce que vous dites là.

PAMÉLA. Joséphine a raison; vous êtes très-mauvaise langue. (*Toutes se lèvent.*)

GEORGINA. Eh bien! Mesdemoiselles, n'allez-vous pas vous quereller? Taisez-vous donc, voici quelqu'un.

JOSÉPHINE. Dieu! c'est Julien!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES; JULIEN, *tenant à la main plusieurs billets.*

JULIEN. A Tivoli! à Tivoli! j'ai des billets pour ce soir; qui est-ce qui en veut? je les emmène.

TOUTES, *sautant de joie.* Ah! que c'est heureux!

MIMI. Dieux! que j'ai bien fait de repasser ma robe de perkale!

GOGO. Et moi donc! qui n'avais que celle-là. (*A Julien.*) Ce sont des billets gratis?

JULIEN. Eh! sans doute; on me les a donnés pour vous.

AIR du *Piége.*

L'entrepreneur, un de mes bons amis,
Prétend donner la fête la plus riche;
Tous les plaisirs y seront réunis,
Il l'a juré... voyez l'affiche...
Voulant étonner, éblouir,
Séduire l'œil, et toucher l'âme,
Il compte sur vous, pour tenir
Tout ce que promet le programme.

GOGO. Quel dommage que ce ne soit pas aujourd'hui jeudi!

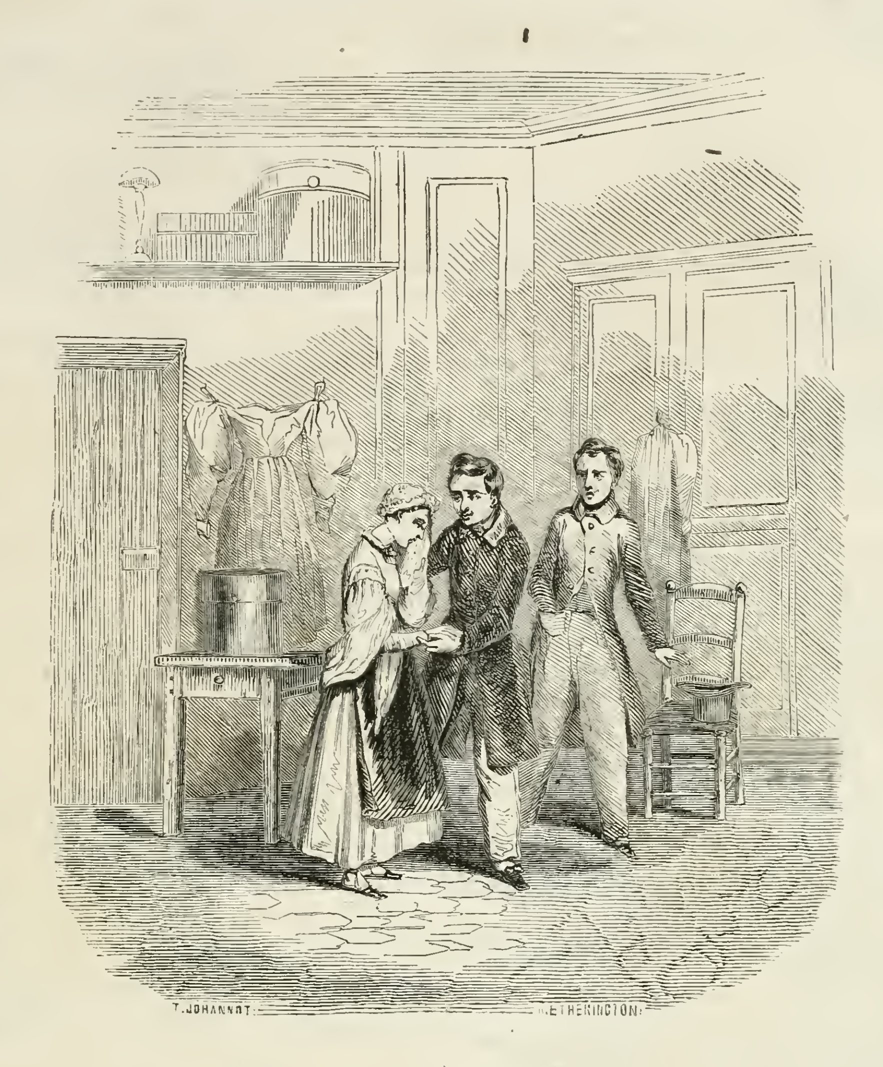
MIMI. Et pourquoi cela?

GOGO. Ah! c'est que j'ai presque une inclination.

GEORGINA. Eh bien! par exemple, il serait assez prépondérant que vous vous permissiez à votre âge...

GOGO. Pourquoi pas? mais c'est un amoureux qui ne sort que le jeudi et le dimanche : car il est en pension, et je ne pourrai pas le rencontrer aujourd'hui. (*A Georgina.*) n'est-ce pas, Mademoiselle?

GEORGINA. Moi, d'abord, vous le savez, je ne veux pas y aller avec vous; j'ai des invitations plus personnelles, aux-



JOSÉPHINE. Ah! monsieur Julien, je suis bien malheureuse! — Scène 11.

quelles je suis obligée de correspondre... Par exemple, mes bonnes amies, si nous nous rencontrons, je vous prie de ne pas me reconnaître, parce que cela pourrait me faire du tort.

MIMI. Tiens, c'est tout naturel; entre nous, à charge de revanche. Nous y allons donc toutes?

GOGO. Moi, pour m'amuser.

GEORGINA. Moi, pour m'établir.

PAMÉLA, *soupirant*. Et moi, pour me distraire.

TOUTES. Tiens! Paméla qui y vient aussi!

JULIEN. Me voilà trop heureux : un seul cavalier pour six jolies demoiselles.

MIMI. Nous allons avoir l'air d'une pension.

JOSÉPHINE, *bas, à Julien*. Sans doute; et vous ne serez jamais avec moi.

JULIEN. Je vous demanderai à vous amener un ami, un jeune homme fort aimable.

PAMÉLA, *soupirant*. Un jeune homme aimable!

JULIEN. M. Anastase, un clerc d'avoué.

PAMÉLA. M. Anastase!

JULIEN. Vous le connaissez?

PAMÉLA. Je l'ai vu quelquefois dans des parties avec M. Auguste.

MIMI. Un clerc d'avoué... ah! tant mieux; nous voyons beaucoup de clercs d'avoués; ils sont tous si gais, si amusants! et puis c'est une bonne société.

GEORGINA. Vous avez raison : la bonne société avant tout : parce que souvent à Tivoli c'est bien mêlé, et il est si désagréable de se trouver confondue!

JULIEN. Ainsi, Mesdemoiselles, à ce soir, à huit heures; soyez prêtes, nous viendrons vous prendre.

JOSÉPHINE. Vous vous en allez déjà?

JULIEN. Il le faut bien : si mon banquier venait à rentrer.

MIMI. Il est donc bien sévère?

JULIEN. Oui, avec nous; ailleurs, c'est un galant, un amateur, mais à l'insu de sa femme, car si elle se doutait que son époux va ainsi en catimini...

GEORGINA. Ah! Julien, finissez... si vous allez faire des plaisanteries de mauvais ton... je n'aime pas cela.

MIMI. Est-elle bégueule!

JULIEN. Adieu, ma petite Joséphine, à ce soir. A propos, prenez garde à Derlange, ce négociant chez lequel vous avez déposé vos économies : on dit qu'il n'est pas très-solide; j'y passerai si vous voulez.

JOSÉPHINE. Pas aujourd'hui : vous avez trop de choses à

faire; mais demain, mon ami, ne l'oubliez pas. C'est le fruit de mon travail, c'est tout ce que nous possédons; je n'aurais plus rien à vous donner.

JULIEN, *lui serrant la main*. Si, vraiment; et tant que vous m'aimerez, nous ne manquerons de rien. Adieu, Mesdemoiselles; adieu, Joséphine.

TOUTES. Adieu, monsieur Julien.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* JULIEN.

GEORGINA, *à Joséphine*. Ah! M. Julien doit demain retirer vos cinq mille francs; c'est à merveille! parce que quand je serai mariée avec ce jeune négociant anglais, nous pourrons nous établir ensemble.

TOUTES. Et vous nous prendrez pour demoiselles de comptoir.

GEORGINA. Je ne sais pas trop : vous êtes si négligentes, si paresseuses!

PAMÉLA. Tiens!.. cela lui va bien, elle qui ne travaille jamais.

MIMI, *regardant à la fenêtre*. Mesdemoiselles! Mesdemoiselles! une visite; un landau s'arrête à notre porte.

TOUTES, *courant du côté de la fenêtre*. Un landau!

MIMI. Un monsieur en descend, et fait signe au cocher d'attendre dans la rue à côté. Eh mais! c'est ce monsieur qui nous a commandé, il y a huit jours, deux ou trois robes, qui sont à peine commencées; Georgina s'en était chargée.

GEORGINA. Du tout : c'est vous et Paméla.

PAMÉLA. Moi? si on peut dire...

JOSÉPHINE. Eh! vite, Mesdemoiselles, à vos places.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, *qui se sont toutes assises et qui ont l'air de travailler*; M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG. Bonjour, mes petits anges; toujours à travailler : c'est exemplaire.

TOUTES. Bonjour, bonjour, Monsieur.

MIMI. Monsieur voudrait-il s'asseoir?

M. VAN-BERG. Merci, ma belle enfant... Elles sont vraiment charmantes! Ce que je vous ai demandé est-il prêt?

GEORGINA, *travaillant*. Vous le voyez, Monsieur, on s'en occupe; mais il y avait tant d'ouvrage!

MIMI. La robe de cachemire et le manteau de velours sont presque terminés; pour celles de tulle et de lévantine, qui sont moins importantes, on les enverra ce soir chez Monsieur...

M. VAN-BERG. Chez moi! gardez-vous-en bien... (*Se reprenant.*) c'est-à-dire, ce n'est pas la peine.

PAMÉLA. Si Monsieur veut laisser son adresse.

JOSÉPHINE, GEORGINA ET MIMI. Ah! oui, si Monsieur veut laisser son adresse.

M. VAN-BERG. Non, du tout; j'ai ma voiture en bas, j'attendrai que vous ayez fini : c'est une nièce, une filleule à moi, dont je fais le mariage; je me suis chargé de la corbeille; et comme je pars dans quelques jours pour la Hollande, vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre.

AIR : *A soixante ans.*

Tâchez surtout qu'elle soit des plus belles,
Car, voyez-vous, le futur n'est pas beau;
Mais à présent, beaucoup de demoiselles
Ont sur l'hymen un système nouveau :
Oui, du collier, et des boucles d'oreille,
Du cachemire, et du satin broché
Leur tendre cœur, et séduit, et touché,
Avec ivresse accepte la corbeille,
Et le mari, par-dessus le marché.

MADAME VAN-BERG, *en dehors*. J'ai oublié le carton dans ma voiture, allez vite...

M. VAN-BERG, *à part*. Ah! mon Dieu! quelle est cette voix?

MADAME VAN-BERG, *en dehors*. Lapierre! Lapierre! pas le premier, le second; ou plutôt, vous allez tout déranger; j'aime mieux redescendre.

M. VAN-BERG, *à part*. Elle va entrer ici : c'est fait de moi!

MIMI. Eh mais! qu'avez-vous donc?

M. VAN-BERG. Rien; je viens d'entendre la voix d'une dame, d'une dame que je connais beaucoup; mais nous sommes brouillés : nous sommes en procès, nous ne nous voyons pas; et si elle me rencontre ici, ce sera fort désagréable.

GEORGINA. Eh bien! parlez vite.

M. VAN-BERG. Je la rencontrerais sur le grand escalier; n'y aurait-il pas une autre sortie?

GEORGINA. Tenez, dans ce petit cabinet, une porte dérobée qui donne sur la rue.

M. VAN-BERG. C'est bien, c'est bien. Adieu, mes petits anges; tantôt je reviendrai; tâchez que tout soit prêt, et surtout ne parlez pas de moi devant cette dame. (*Il entre dans le cabinet.*)

GEORGINA. Nous en voilà débarrassées, c'est bien heureux!

MIMI. Ah! mon Dieu! je crois que la porte de sortie est fermée à double tour.

GEORGINA. Je te dis que non.

MIMI. Je te dis que si : puisque c'est moi...

PAMÉLA. Taisez-vous donc, on vient.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. VAN-BERG, *dans le cabinet*, MADAME VAN-BERG, *suivie d'un domestique en livrée qui porte un carton.*

MADAME VAN-BERG. Madame Vermond, Mesdemoiselles?

GEORGINA. C'est ici, Madame, mais elle est occupée à dessiner : elle fait un travail sur un nouveau corsage.

MADAME VAN-BERG. A Dieu ne plaise que je la dérange dans une occupation aussi importante... quelque nouveau chef-d'œuvre dont je priverais notre siècle. Je venais simplement la consulter sur quelques modèles de garnitures que j'ai là, et faire prendre mesure pour une robe.

JOSÉPHINE. Si Madame veut permettre, cela fait qu'elle n'attendra pas.

MADAME VAN-BERG. Comme vous voudrez. J'étais fort mécontente de ma couturière, et je ne savais laquelle prendre, lorsque ce matin j'ai trouvé, je ne sais comment, votre adresse dans le cabinet de mon mari, sur sa cheminée.

MIMI. C'est peut-être ce monsieur à qui, l'été dernier, nous avons fait une blouse.

MADAME VAN-BERG. Non, je ne le crois pas. (*Elles sont toutes groupées autour de madame Van-Berg; Georgina prend la mesure de la taille, Joséphine des manches, Paméla et Mimi du bas de la robe.*)

JOSÉPHINE. Si Madame voulait lever le bras.

MADAME VAN-BERG. Ne me faites pas la taille trop longue; ça n'a pas de grâce; tâchez qu'il n'y ait pas de plis sur les côtés, et surtout pas trop décolletée.

GEORGINA. Madame peut être tranquille : notre maison est connue pour la décence de la coupe, et la solidité des coutures.

PAMÉLA. Ferons-nous plusieurs robes à Madame?

MADAME VAN-BERG.

AIR de l'*Homme vert.*

J'approuverais fort cette idée,
Car il m'en faudrait deux ou trois :
Mais j'aurais peur d'être grondée,

Cela m'arrive quelquefois.
Mon époux, qui toute sa vie,
Met du luxe dans ses budgets,
Aime beaucoup l'économie
Dans les dépenses que je fais.

MIMI. Il ne faut pas que cela gêne Madame; si elle veut prendre à crédit, on trouvera toujours bien le moyen de faire payer Monsieur.

MADAME VAN-BERG. Merci, mes petites amies; je vois que vous êtes d'une obligeance...

MIMI. On fait ce que l'on peut pour contenter les pratiques.

MADAME VAN-BERG. Et me feriez-vous payer bien cher?

GEORGINA. Madame sait bien qu'une maison qui tient un peu à sa réputation ne peut pas faire autrement.

MADAME VAN-BERG. C'est assez juste; maintenant je ne sais quelle couleur choisir.

GEORGINA. Nous avons là des échantillons; voici, je crois, une nuance assez insidieuse.

MADAME VAN-BERG. Je ne sais pas si le rose...

GEORGINA. Le rose doit habiller Madame à ravir!

MADAME VAN-BERG. Ou bien le noir.

GEORGINA. Oh! le noir, il n'y a pas de doute; le noir convient à merveille à Madame... Mais j'entends du bruit chez madame de Vermond, sans doute le travail est fini; Madame peut entrer. (*Aux autres.*) Sept heures; eh! vite, Mesdemoiselles, rangez l'atelier. (*Toutes se lèvent et rangent leur ouvrage; elles placent dans le fond du théâtre la table qui occupait le milieu.*)

CHŒUR.

AIR : *Anglaise de Leicester.*

L'ouvrage est fini,
Et pour Tivoli,
Loin du magasin,
Partons soudain,
Lorsque le plaisir
A nous vient s'offrir,
Il faut savoir le saisir.

(*Paméla, Mimi, sortent par le fond. Georgina entre avec madame Van-Berg et le domestique par la porte à gauche qui mène chez madame de Vermond.*)

—

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, *qui a rangé la robe dans le carton, et qui a pris son châle et son chapeau.* Ma robe est achevée, et je vais la porter; dépêchons-nous pour être plus vite revenue.

M. VAN-BERG, *entr'ouvrant la porte du cabinet.* Ces petites sottes qui ne me préviennent pas que la porte est fermée à double tour. Je n'entends plus personne, je crois que je puis sortir. (*Au moment où il va pour sortir, il aperçoit Julien qui entre par la porte du fond.*) Dieux! Julien, mon commis!.. que vient-il faire ici? (*Il referme la porte du fond.*)

—

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, JULIEN, ANASTASE.

JULIEN, *à Anastase.* Entre, mon ami; on ne nous en voudra pas d'arriver avant l'heure. Eh bien! Joséphine, où allez-vous?

JOSÉPHINE. Porter cette robe chez une pratique; je reviens après m'habiller, et nous partirons.

JULIEN. Je vais vous donner le bras.

JOSÉPHINE. Non; je causerais, et cela me retarderait.

JULIEN. Laissez-nous au moins veiller sur vous, et vous suivre de loin.

JOSÉPHINE. Me suivre, c'est encore pire : ça a l'air marchande de modes, et je tiens à ma réputation. Adieu, mon ami, adieu, monsieur Anastase; à tout à l'heure. (*Elle sort en courant.*)

—

SCÈNE VIII.

JULIEN, ANASTASE, M. VAN-BERG, *caché.*

JULIEN, *regardant sortir Joséphine.* Charmante fille! douce, aimable, sage; eh bien! mes grands parents sont furieux de ce que je veux l'épouser; cependant je ne leur demande rien.

ANASTASE. Laisse-les dire : tu es trop heureux de faire un mariage d'inclination; je voudrais bien être à ta place, moi qui vais contracter un hymen de raison.

JULIEN. Tu es fou.

ANASTASE. C'est comme je te le dis : j'ai fait une conquête en courant les fêtes champêtres; une jeune dame qui n'a pas l'air très-distingué, mais qui parle comme un livre, un livre mal écrit; du reste, elle a beaucoup de fortune, elle est comtesse.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*

A ce mot j'ai dû redoubler
De soins, d'égards, de politesse;
J'osais à peine lui parler,
Vu ce beau titre de comtesse.
JULIEN.
Cependant vous avez dansé.
ANASTASE.
Afin de faire connaissance.
JULIEN.
Ensuite vous avez valsé.
ANASTASE.
Oui, pour rapprocher la distance.

JULIEN. Y penses-tu? l'épouser, toi, clerc d'avoué!

ANASTASE. Que veux-tu? les charges sont si chères à présent, qu'il faut être millionnaire pour acheter une étude; et si la comtesse n'a pas les quarante mille livres de rente qu'elle m'a laissé soupçonner, je n'épouse pas. Je devais aujourd'hui la conduire à Tivoli, mais je lui écrirai pour me dégager, parce que j'aime mieux y aller avec vous.

JULIEN. Sérieusement?

ANASTASE. Il n'y a pas de comparaison : pour moi, les dames du monde ne valent pas les beautés de Tivoli ou du Colisée; j'aime leur légèreté, leur gaieté, leur insouciance; point de passé, pas d'avenir; tout au présent : ce n'est que chez elles qu'on trouve le vrai bonheur.

AIR : *Vivent les fillettes.*

Vivent les grisettes!
Comme elles toujours
J'ai des amourettes,
Et jamais d'amours.

Exempt de nuage,
Chaque jour, vraiment,
Comme leur ouvrage,
S'achève en chantant :
Vivent les grisettes! etc.

J'y tiens, et pour causes;
Moi, dans le printemps,
J'aime mieux les roses
Que les diamants.

Vivent les grisettes!
Comme elles toujours
J'ai des amourettes,
Et jamais d'amours.

JULIEN. Eh mais! te voilà comme M. Van-Berg, mon patron.

ANASTASE. Ton banquier est un amateur; cela me raccommode avec lui.

JULIEN. Amateur suranné, qui fait rire à ses dépens. (*Van-Berg entr'ouvre la porte du cabinet et écoute.*) Dans sa jeu-

nesse, il a fait, dit-on, des folies pour le beau sexe, et je crois qu'il en fait encore; mais comme il est homme de finance avant tout, il met du calcul dans ses désordres, et de l'ordre dans ses extravagances; ainsi, il est avare avec sa femme pour être généreux avec d'autres; il est bourru avec ses gens pour être aimable ailleurs; et je crois vraiment qu'il n'est bête et sot avec nous, que pour faire de l'esprit avec ces demoiselles.

ANASTASE. C'est un grand spéculateur, qui craint le double emploi... Et sa femme?

JULIEN. Une femme charmante! qui n'est pas dupe de la conduite de son mari, et qui, si elle le surprenait ainsi, pourrait bien... Mais occupons-nous de notre soirée : nous conduirons ces demoiselles.

ANASTASE. Nous les conduirons partout : à la salle du bal, au casse-cou, à la balançoire; et les vélocipèdes, l'oiseau égyptien, la flotte aérienne, tous les plaisirs de Tivoli, c'est moi qui paye. Dis donc, nous les conduirons aussi au magicien, pour leur faire dire leur bonne aventure; car il y a parmi ces demoiselles une petite Paméla, une beauté sentimentale qui me plaît beaucoup; si nous savions sur elle et ses compagnes quelques petites anecdotes que nous irions raconter au sorcier, pour qu'il devinât d'avance, ça nous amuserait.

JULIEN. C'est vrai, ce serait charmant! mais comment faire? je ne sais rien sur ces demoiselles, et elles ne me confieraient pas...

ANASTASE. Attends, attends! quelques instants avant leur départ elles se réuniront dans cette salle; si elles y sont, elles y causeront, et si je pouvais entendre sans être vu... (*Van-Berg referme vivement la porte du cabinet.*) Tiens, (*Montrant la porte du cabinet, à gauche.*) de cet appartement.

JULIEN. Il conduit chez madame Vermond.

ANASTASE, *montrant le cabinet, à droite.* Eh bien! ce cabinet.

JULIEN. A la bonne heure! justement la clé est après; et je crois que ces demoiselles viennent de ce côté.

ANASTASE, *écoutant.* Non, mon ami, non pas encore.

JULIEN. C'est égal, il vaut mieux que tu y sois d'avance; entre toujours. (*Cherchant à ouvrir.*) La porte tenait joliment. (*Il l'ouvre, et aperçoit M. Van-Berg.*) O ciel! M. Van-Berg!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. VAN-BERG.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

M. VAN-BERG.
C'est moi, Monsieur!
ANASTASE ET JULIEN.
Il écoutait.
M. VAN-BERG.
Pour vous ma bonté fut trop grande.
Que faisiez-vous dans ces lieux?
ANASTASE.
Il allait
Vous faire la même demande.
M. VAN-BERG.
Je sais, en juge impartial,
Qui des deux mérite le blâme.
ANASTASE.
Nous récusons ce tribunal,
Et, si cela vous est égal,
Pour juge prenons votre femme.

M. VAN-BERG. Trêve de plaisanterie; vous n'êtes plus chez moi, et dès ce moment vous ne faites plus partie de ma maison. Je ne vous recommande rien, parce que j'espère que vous aurez la prudence d'être discret. Si cette aventure venait à s'ébruiter, vous savez que j'ai les moyens de vous en faire repentir. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

JULIEN, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! que dit-il là?

JULIEN. La vérité, il a les moyens de me perdre : l'année dernière, ma mère avait besoin d'argent, et il m'a avancé, sur lettre de change, deux années d'appointemens, que maintenant je ne puis lui rendre; et il vaut encore mieux être sans place que d'en avoir une à Sainte-Pélagie.

ANASTASE, *se grattant l'oreille.* Diable!.. tu as raison... eh bien! après tout, il n'y a pas de quoi se désespérer : je n'ai pas grand'chose, mais nous partagerons : je t'offre la moitié de mon appartement, la mansarde du maître clerc; ça n'est pas grand, mais on peut y tenir deux, je te le jure.

AIR du *Ménage de garçon.*

Je loge au quatrième étage,
Et là... dans mes six pieds carrés,
Je trouve au moins un avantage
Que n'ont pas les salons dorés :
Oui, dans un si petit espace,
Quand le plaisir vient demeurer,
Comme il y tient toute la place,
Les chagrins n'y peuvent entrer.

Ainsi, prends ton parti.

JULIEN. Ah! ce n'est pas pour moi, peu m'importe : mais cette pauvre Joséphine... la voilà, taisons-nous.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *serrant son mouchoir en entrant.* Bonjour, Messieurs, vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

JULIEN. Eh mais! Joséphine, qu'avez-vous donc? vous avez les yeux rouges.

JOSÉPHINE. Moi? du tout... je ne crois pas.

JULIEN. Et vous pleurez encore; ne craignez rien, parlez devant lui : c'est mon ami intime.

JOSÉPHINE, *sanglotant.* Ah! monsieur Julien, je suis bien malheureuse! je n'ai plus rien... je suis ruinée!

JULIEN. Que dites-vous?

JOSÉPHINE. Cette dame à qui je viens de porter une robe m'a appris la faillite de M. Derlange, dans laquelle elle est même compromise.

JULIEN. C'est ma faute : je devais y courir sur-le-champ.

JOSÉPHINE. C'eût été inutile, il était déjà trop tard!.. je voulais prendre mon parti, ne vous en rien dire, mais je n'en ai pas le courage.

ANASTASE. C'était donc bien considérable?

JOSÉPHINE. Si ce n'était que cela, je ne pleurerais pas : mais maintenant que je n'ai plus rien, je ne peux plus épouser Julien.

ANASTASE. Quoi! vous croyez?

JOSÉPHINE, *pleurant.* Non, Monsieur; c'est moi qui ne veux plus : je ne veux pas que ces demoiselles puissent dire que je lui dois ma fortune, et qu'il m'a fait un sort. je suis trop fière pour cela; ainsi, Monsieur, puisque vous êtes riche, puisque vous avez une place...

JULIEN. Mais du tout : c'est que je ne l'ai plus.

JOSÉPHINE. Comment! que dites-vous?

ANASTASE. Que son banquier l'a renvoyé; qu'il est comme vous, qu'il n'a rien : des deux côtés la dot est égale.

JOSÉPHINE, *essuyant ses yeux.* A la bonne heure! me voilà rassurée.

AIR de la *Ville et du village.*

S'il ne m'épouse pas, du moins
Il n'en épousera pas d'autres;
Sur l'avenir calmez vos soins,
Mêmes destins seront les nôtres :
Nous nous marierons quelques jours,
Mon cœur en garde l'espérance;
En attendant, aimons-nous toujours,
Cela fait prendre patience.

JULIEN. Je te le demande, comment veux-tu que je ne l'aime pas?

ANASTASE. Eh! parbleu! j'en ferais bien autant que toi.

JOSÉPHINE. Et puis tout n'est pas désespéré : Georgina, une de ces demoiselles, va faire un bon mariage; elle m'a

dit tout à l'heure qu'elle me prendrait avec elle; nous nous établirons ensemble.

ANASTASE. A merveille! voilà une fortune qui recommence; moi, pendant ce temps, j'épouse ma comtesse, je touche la dot, je vous donne vingt-cinq à trente mille francs.

JOSÉPHINE. Et nous voilà plus riches que jamais.

ANASTASE. Tu le vois donc, tout est réparé; nous retrouvons tout : plaisir, fortune, et toi surtout, douce espérance, plus douce encore que le bonheur même... Qu'est-ce que je te disais ce matin? gaieté, philosophie, bien plus, amour véritable, vous n'existez qu'ici! Dieux! que tu es heureux!.. Je vais retrouver ma comtesse, ou plutôt lui adresser une épître.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je vais écrire, en chevalier fidèle,
Que mes parents débarquent aujourd'hui;
Et que ce soir, je ne puis avec elle
En tête-à-tête aller à Tivoli.
Oui, sur l'hymen, qui déjà me réclame,
J'aime bien mieux avec vous m'étourdir;
J'aurai demain pour penser à ma femme,
Mais aujourd'hui ne pensons qu'au plaisir.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

JULIEN, JOSÉPHINE, *puis* MADAME VAN-BERG, *sortant de la porte à droite.*

MADAME VAN-BERG. Tout ce que vous me montrez là est charmant! et s'il ne tenait qu'à moi, je prendrais toutes les étoffes de votre magasin; mais mon mari ne me ferait jamais un pareil cadeau. (*Au domestique.*) Portez toujours ces échantillons dans la voiture.

JULIEN, *saluant.* Madame Van-Berg!

JOSÉPHINE. Comment! c'est elle! il me semblait aussi que je l'avais déjà vue.

MADAME VAN-BERG, *apercevant Julien.* Monsieur Julien, vous n'êtes pas au bureau?

JULIEN. Non, Madame; je ne dois plus y reparaître : monsieur votre mari m'a congédié.

MADAME VAN-BERG. Que dites-vous là? ce n'est pas possible! et je vais à l'instant parler pour vous.

JULIEN. J'ai de fortes raisons de croire que vous ne réussirez pas; mais je vous en prie, Madame, daignez réserver votre protection et vos bontés (*Montrant Joséphine.*) pour une personne que j'allais épouser, sans l'accident qui me prive de ma place.

MADAME VAN-BERG. Eh! mon Dieu, de grand cœur! que pourrais-je faire pour elle?.. Qui êtes-vous, ma chère enfant, et quel est votre nom?

JOSÉPHINE. Joséphine Durand.

MADAME VAN-BERG, *avec émotion.* Joséphine Durand!.. Seriez-vous parente d'une ancienne lingère qui demeurait rue Saint-Martin?

JOSÉPHINE. Oui, Madame, je suis sa nièce.

MADAME VAN-BERG. Sa nièce.

JULIEN, *à madame Van-Berg.* Eh mais! Madame, qu'avez-vous donc?

MADAME VAN-BERG. Moi? rien; j'ai connu autrefois ses parents. N'aviez-vous pas une cousine?

JOSÉPHINE. Oui, Madame, une cousine germaine, que je n'ai pas vue depuis huit ou dix ans.

MADAME VAN-BERG. Votre cousine Gabrielle; je l'ai vue en pays étranger, à Amsterdam.

JOSÉPHINE. Vous la connaissez? vous savez où elle est? Ah! dites-moi, Madame, est-elle heureuse?

MADAME VAN-BERG, *souriant.* Pas beaucoup. Elle a fait un grand mariage; elle a des gens, un hôtel, un équipage; et huit années de fortune l'ont tellement changée, que maintenant, j'en suis sûre, vous ne pourriez la reconnaître.

JOSÉPHINE. Vous croyez?

MADAME VAN-BERG. Oui; je crois qu'elle s'ennuie beaucoup de son état de grande dame; il ne tiendrait même qu'à elle de se croire malheureuse, si elle avait le temps de réfléchir, du moins elle me l'a dit.

JULIEN. Comment! Madame, il se pourrait?

MADAME VAN-BERG. Je sais son histoire qu'elle m'a souvent racontée. Il y a huit ans qu'un négociant étranger, désespéré de ses rigueurs, lui proposa de l'épouser, et l'emmena dans son pays, en lui défendant toute relation avec ses parents...

JULIEN. Je comprends alors pourquoi il ne l'a pas laissée venir à Paris.

MADAME VAN-BERG. Une seule fois, depuis son mariage, ce qui est fort désagréable, et c'est là le moindre de ses chagrins; car, vrai, elle en aurait beaucoup, si elle n'avait pas dans ses grandeurs conservé un peu de l'insouciance et de la philosophie de sa première condition. Éloignée de son pays, privée de ses amis, négligée par un époux qui la trompe, j'en suis sûre, et qui lui fait payer, par son indifférence ou ses reproches, la folie qu'il a faite autrefois en l'épousant, voilà son sort, vous fait-il envie?

JULIEN. Non, sans doute.

MADAME VAN-BERG, *vivement.* Vous avez raison : croyez-moi, mon enfant, ne l'imitez pas, restez toujours dans votre sphère, n'épousez que votre égal : les richesses ne sont pas le bonheur, et souvent, pour les acheter, il en coûte plus cher qu'on ne croit.

JOSÉPHINE. Ma pauvre cousine! que ne puis-je la voir!

MADAME VAN-BERG. Elle le désire autant que vous. Mais vous n'auriez pas dû, sans en prévenir, quitter la maison où vous étiez . elle aurait pu vous retrouver, vous protéger; et tenez, dans quelques jours je pars pour Amsterdam, et si vous voulez, je vous emmène avec moi, je vous conduis auprès d'elle.

JOSÉPHINE, *avec joie.* Dites-vous vrai?

MADAME VAN-BERG. Oui, sans doute.

AIR d'*Une heure de mariage.*

De son cœur le mien est garant,
Sur votre sort soyez tranquille;
Pour elle jusqu'à ce moment
La richesse était inutile :
Son argent va mieux se placer,
Et d'aujourd'hui, je le suppose,
Sa fortune va commencer
A lui rapporter quelque chose.

En attendant, je veux la représenter, et faire pour vous ce qu'elle ferait elle-même. Parlez, en quoi puis-je vous servir? Quel est votre sort?

JOSÉPHINE. Le plus heureux du monde, si j'épouse Julien! car je n'ai pas autre chose à désirer.

MADAME VAN-BERG. N'est-ce que cela? je m'en charge : des obstacles à vaincre, des amants à unir, c'est charmant! Je rentre chez moi, je parle à mon mari : s'il est sorti, je me mets à sa poursuite, j'obtiens de lui votre dot, la place de Julien.

JULIEN. Il refusera.

MADAME VAN-BERG. Oui, d'abord, par habitude; mais je sais le moyen de le déterminer. J'entends du monde. (*A Julien.*) Venez; donnez-moi la main. (*A Joséphine.*) Adieu; avant peu vous aurez de mes nouvelles. Ah! voilà une belle journée pour moi! (*Elle sort avec Julien.*)

JOSÉPHINE, *la regardant sortir.* Ah! l'excellente dame! quelle bonté! quelle générosité! je ne peux encore y croire!

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, GEORGINA, PAMÉLA, MIMI, GOGO, ADRIENNE, TOINETTE.

TOUTES.

AIR : *Monsieur Champagne.*

Dieux! qu'ai-je appris, quelle triste nouvelle!
Eh quoi! Julien, nous dit-on aujourd'hui,
Perd sa fortune, et tu perds un mari. (*bis.*)

JOSÉPHINE.

Il est trop vrai, la nouvelle est fidèle.

TOUTES.

Ah! que je la plains de bon cœur!
Etre si près de son bonheur,
Et se trouver sans épouseur!

GEORGINA. C'est d'autant plus malheureux, que maintenant nous ne pouvons plus nous associer ensemble.

JOSÉPHINE. Il me semble au contraire que c'est une raison de plus.

GEORGINA. Non. Je viens de recevoir une lettre de mon jeune négociant, qui maintenant est un milord; il ne me l'avait pas dit par délicatesse; par exemple, il ne peut pas me conduire ce soir à Tivoli, parce que sa famille doit arriver par le paquebot.

MIMI, *riant*. Par le paquebot. (*Pendant cette scène, elles achèvent leur toilette. Paméla met son chapeau, Mimi fait attacher sa ceinture par Joséphine, Gogo et les autres arrangent leur coiffure devant la psyché.*)

GEORGINA. Oui, Mesdemoiselles, et elle apporte le consentement à mon mariage; ainsi, demain ou après, je peux me trouver milady.

MIMI. Si cela arrive, j'en mourrai de chagrin!

GEORGINA. Ne croyez pas pour cela que j'en sois plus fière; vous pouvez être sûres, mes chères amies, que je ne vous oublierai pas, et quand je viendrai à Paris, c'est vous qui me ferez toutes mes robes; par exemple, mademoiselle Mimi, je vous recommanderai de les coudre plus solidement que vous ne faites d'ordinaire.

MIMI. C'est à n'y pas tenir!

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTES, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! Mesdemoiselles, sommes-nous prêtes? partons. Voici la charmante Paméla!

PAMÉLA, *saluant*. C'est monsieur Anastase, l'ami d'Auguste.

GEORGINA, *s'avançant*. Dieux! que vois-je? mon milord!

ANASTASE. Ma comtesse en tablier noir!

PAMÉLA, *à Georgina, en montrant Anastase*. Quoi! c'est là votre conquête?.. ah! que je suis contente!

MIMI. Et ses robes qui étaient déjà commencées. Dieux! allons-nous en découdre!

JOSÉPHINE. Mais tais-toi donc.

ANASTASE, *regardant Georgina*. Admirable! eh bien! ma foi, je l'aime autant. Je renvoie ma famille par le paquebot; et si la main d'un maître clerc peut vous être agréable, je vous l'offre mais seulement pour danser ce soir à Tivoli.

GEORGINA. Laissez-moi, Monsieur.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Ah! c'est affreux, me tromper de la sorte!
ANASTASE.
Je suis pourtant très-généreux!
Voyez plutôt, à vous je m'en rapporte,
Lequel de nous est le plus malheureux?
De cette aventure piquante
Avec raison je me plaindrais :
J'y perds dix mille écus de rente,
Et vous n'y perdez qu'un Anglais.

Eh mais! j'entends une voiture; c'est sans doute Julien : il s'est chargé de prendre deux landaux sur la place; (*Regardant.*) non, c'en est un qui n'est pas numéroté; un monsieur en descend... eh mais! je ne me trompe pas! c'est le monsieur qui était caché dans ce cabinet, le banquier de Julien. Que revient-il faire ici?

JOSÉPHINE. Monsieur Van-Berg?

ANASTASE. Précisément.

MIMI. Et cette dame si bonne, si aimable, dont il redoutait la présence?

JOSÉPHINE. C'était sa femme, rien que cela.

GEORGINA. Ah! il s'est moqué de nous, il faut le lui rendre.

MIMI. Oui, oui, profitons de l'occasion.

ANASTASE. C'est bon, je le laisse entre vos mains, car nous ne sommes pas bien ensemble; je vais voir pour nos équipages. Adieu, chère comtesse; adieu, gentille Paméla, à ce soir; je serai votre cavalier : n'oubliez pas, dans un quart d'heure. (*Il sort.*)

TOUTES. C'est bon, c'est bon, nous serons prêtes.

MIMI. C'est M. Van-Berg, Mesdemoiselles, point de pitié.

GEORGINA. Je vais me venger sur lui.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTES, M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG. C'est encore moi, mes petites amies.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je viens vous trouver, mes charmantes.
TOUTES, *se pressant autour de lui.*
Demandez ce que vous voulez
M. VAN-BERG.
Ce sont des choses importantes.
TOUTES.
C'est notre état, Monsieur, parlez.
Monsieur veut faire des emplettes?
M. VAN-BERG.
Non, c'est un point très-délicat;
Il faut d'abord être discrètes...
TOUTES.
Ceci n'est plus de notre état.

M. VAN-BERG. Si vraiment; c'est pour cette aventure de ce matin : si on venait par hasard s'informer, il faudrait dire que...

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME VAN-BERG.

MADAME VAN-BERG. Que vois-je? vous, Monsieur, dans ces lieux!

M. VAN-BERG. Dieux! ma femme! je ne l'échapperai pas; je joue d'un malheur aujourd'hui...

MADAME VAN-BERG. Je ne vous ai point trouvé à l'hôtel, et j'allais vous chercher chez votre beau-frère, lorsque votre voiture, arrêtée à la porte, m'a donné des soupçons, qui, maintenant, ne sont que trop justifiés; je n'en veux d'autre preuve que le trouble où je vous vois.

M. VAN-BERG. Moi... Madame... je vous jure que les idées que vous vous faites... d'abord... vous êtes dans l'erreur... parce que...

GEORGINA, *faisant à ses compagnes des signes d'intelligence*. Oui, Madame, si vous saviez pour quel motif Monsieur vient dans ces lieux... Il a appris que ce matin vous aviez envie d'une robe, et il voulait vous ménager une surprise.

M. VAN-BERG. Oui, oui, Madame, c'est pour cela. (*A part.*) Dieux! que c'est adroit! Ces petites filles-là ont une présence d'esprit...

MADAME VAN-BERG. Vous êtes bien sûre que c'est là le motif?

GEORGINA. Oui, Madame; tout ce que Monsieur a commandé pour vous est là de côté, et l'on peut vous le faire voir; d'abord :

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Une robe de cachemire
Qui vaut cent louis environ :
M. VAN-BERG.
Comment!.. et que voulez-vous dire?
GEORGINA.
Nous ne comptons pas la façon;
Vous verrez comme cela drape. (*bis.*)
MIMI.
Et deux autres d'un goût exquis.
M. VAN-BERG, *à part, montrant sa femme.*
Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.
TOUTES.
C'est le mari qu'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

DEUXIÈME COUPLET.

GEORGINA.
Plus.., deux robes de lévantine;

Mais c'est pour mettre tous les jours.

M. VAN-BERG, *à part.*

Ah! c'en est trop, on m'assassine.

MIMI.

De plus un manteau de velours.

M. VAN-BERG.

Ouf! la patience m'échappe. (*bis.*)

MADAME VAN-BERG.

Ah! combien mon cœur est surpris,
O vous, le meilleur des maris!

M. VAN-BERG.

Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.

TOUTES.

C'est le mari que l'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

GEORGINA. Enfin, Madame, un mémoire de six mille francs; voilà la surprise que Monsieur vous préparait.

MADAME VAN-BERG, *à part.* D'honneur, je ne sais qui je dois remercier! (*Haut.*) Mais je la trouve charmante pour vous, et pour moi...

GEORGINA. Je crois bien; un fameux article pour la maison. Eh mais! Mesdemoiselles, huit heures sonnent; ces messieurs vont arriver.

AIR : *Vif et léger* (de TRILBY).

TOUTES.

Dépêchons-nous, Mesdemoiselles,
Il nous faut prendre sur-le-champ...
Et nos chapeaux et nos ombrelles,
A Tivoli l'on nous attend.

MIMI, *faisant la révérence.*

Monsieur ne veut pas, je suppose,
Quelques faveurs, quelques rubans?

GOGO, *faisant la révérence.*

Quand Monsieur voudra quelque chose...

M. VAN-BERG.

On rit encore à mes dépens.

TOUTES.

Dépêchons-nous, etc.

(*Elles sortent toutes en souriant.*)

SCÈNE XVII.

M. ET MADAME VAN-BERG.

M. VAN-BERG. Morbleu! si jamais on m'y rattrape. . (*Offrant la main à sa femme.*) Madame, voulez-vous me permettre de vous reconduire?

MADAME VAN-BERG. Pas encore, j'ai quelque chose, ici même, à vous demander; et vous êtes si généreux aujourd'hui, que vous n'hésiterez pas à me l'accorder.

M. VAN-BERG. Je ne sais pas pourquoi, Madame, vous me dites cela d'un air d'ironie...

MADAME VAN-BERG. Du tout, je parle sérieusement, et je le prouve : vous avez renvoyé Julien, j'ignore pour quel motif, il ne me l'a pas dit.

M. VAN-BERG. C'est bien heureux!

MADAME VAN-BERG. C'est un très-brave garçon, auquel je m'intéresse; et vous me ferez plaisir en le gardant.

M. VAN-BERG. Je le voudrais, Madame, mais c'est impossible, absolument impossible; je l'ai juré.

MADAME VAN-BERG. Vous avez eu tort.

M. VAN-BERG. Et pourquoi?

MADAME VAN-BERG. Parce qu'il restera.

M. VAN-BERG. Morbleu!

MADAME VAN-BERG. Attendez, vous n'y êtes pas encore; je vous ai prévenu qu'aujourd'hui j'étais en train de demander; il faut que je profite des moments où vous êtes bien disposé: vous allez donc garder Julien, et lui donner des appointements plus convenables, et de plus, une trentaine de mille francs.

M. VAN-BERG. Et pourquoi?

MADAME VAN-BERG. Pour qu'il puisse épouser Joséphine, qui était là tout à l'heure auprès de moi.

M. VAN-BERG. Qui? Joséphine!.. cette petite couturière?

MADAME VAN-BERG. Oui; ils s'aiment éperdument; cela vous fâche peut-être?

M. VAN-BERG. Moi, Madame? en aucune manière.

MADAME VAN-BERG. Tant mieux : car apprenez, Monsieur, que cette petite couturière est ma cousine, ma cousine germaine.

M. VAN-BERG, *effrayé.* Dieu! voulez-vous bien ne pas parler si haut!.. Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME VAN-BERG. L'exacte vérité; par exemple, c'est un secret que je possède seule; mais si vous me refusez, je la reconnais hautement pour ma cousine, ici à Paris, aux yeux de toute votre société: pour commencer, je cours l'embrasser.

M. VAN-BERG, *la retenant.* Madame, au nom du ciel! de quel ridicule allez-vous me couvrir! et que dira-t-on dans le monde?.. Moi, cousin d'une couturière!

MADAME VAN-BERG. On n'en saura rien.

M. VAN-BERG. N'importe, on jasera sur ce mariage.

MADAME VAN-BERG. Pourquoi cela? on n'a rien dit du vôtre.

M. VAN-BERG. Moi, Madame, c'était bien différent!

MADAME VAN-BERG. Prouvez-le-moi, si vous pouvez, ou plutôt hâtez-vous de vous décider, ou je vais trouver ma cousine : songez donc qu'à présent c'est ma seule parente.

M. VAN-BERG. Bien sûr, il n'y en a pas d'autre.

MADAME VAN-BERG. Raison de plus.

AIR des *Maris ont tort.*

Vous, chez qui la bonté domine,
Et qui savez bien calculer,
Vous doterez notre cousine,
Pour n'en plus entendre parler
Qu'ici votre tendresse brille;
Tant de gens, dans leur noble espoir,
Ont acheté de la famille,
Vous payez pour n'en point avoir.

M. VAN-BERG. Eh! Madame, il faut bien faire tout ce que vous voulez; mais j'espère au moins que le plus grand secret...

MADAME VAN-BERG. Je vous le promets, et vous savez si je tiens mes promesses; excepté Joséphine, à qui je me ferai connaître, et sur la discrétion de laquelle on peut compter, excepté elle, personne ne saura notre parenté; mais prenez garde, je vous préviens, que lorsque je ne serai pas contente de vous, il me prendra pour ma famille des accès de tendresse qui vous feront trembler.

M. VAN-BERG. Taisez-vous, les voici.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, JULIEN, JOSÉPHINE, PAMÉLA, GEORGINA, MIMI, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO, *avec leurs chapeaux et leurs ombrelles.*

JULIEN, *donnant la main à Joséphine.* Monsieur Van-Berg encore dans ces lieux!

MADAME VAN-BERG. Oui, mon cher Julien, il a voulu y rester pour vous annoncer lui-même qu'il vous gardait dans ses bureaux avec deux mille francs d'appointements, et qu'en outre il vous donnait trente mille francs comptant pour épouser Joséphine.

JULIEN. Comment! il se pourrait!.. je ne peux croire encore...

JOSÉPHINE, *baisant la main à madame Van-Berg.* Ah! vous êtes la meilleure et la plus généreuse des femmes.

MADAME VAN-BERG, *lui fermant la bouche.* Tais-toi, petite, tais-toi; j'ai bien autre chose à t'apprendre. Fais tes adieux à ces demoiselles, et partons, car je t'emmène avec moi.

JOSÉPHINE. Demain, soit, mais aujourd'hui (*A ses compagnes.*) nous finirons la soirée ensemble... je n'oublierai jamais ces lieux où j'ai été si heureuse; et je reviendrai souvent vous revoir.

PAMÉLA, *essuyant ses yeux.* A la bonne heure, car je ne pourrais m'habituer à l'idée d'une telle séparation.

MIMI, *pleurant.* Ni moi non plus; cette chère Joséphine!.. Reçois nos compliments.

GEORGINA, *de même.* Oui, nos compliments et nos adieux. (*A part.*) Est-elle heureuse!.. cela ne m'arriverait pas à moi...

JOSÉPHINE, *les embrassant toutes l'une après l'autre.* Mes amies, mes bonnes amies!

MIMI, *à part, après l'avoir embrassée.* Encore une de parvenue.

PAMÉLA, *de même, et montrant madame Van-Berg.* Ce n'est pas étonnant, quand la vertu est protégée par des grandes dames.

MIMI, *regardant M. Van-Berg.* Et surtout par des banquiers.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! tout le monde est prêt, partons-nous?

JULIEN. Ah! mon ami, tout est arrangé; je te conterai cela. Fais-moi tes compliments, j'épouse.

ANASTASE. Vrai? Eh bien fais-moi les tiens : je n'épouse pas.

M. VAN-BERG. Quand vous voudrez partir, Madame, votre landau est à la porte.

ANASTASE. Mesdemoiselles, votre fiacre est en bas. (*A Paméla, à qui il donne la main.*) Venez, venez; ce soir, en dansant, nous parlerons de ce perfide Auguste, qui ne vous méritait pas, et dont vous devriez bien vous venger...

PAMÉLA, *soupirant.* C'est ce que je me dis tous les jours.

GEORGINA, *aux autres.* Eh bien! elle me l'enlève! elle qui ce matin voulait se périr.

PAMÉLA, *à part, regardant Anastase en soupirant.* Pourvu que celui-là me soit fidèle!

M. VAN-BERG, *à sa femme qui, pendant ce temps, causait avec Joséphine.* Allons, allons, retournons à l'hôtel.

JOSÉPHINE. Et nous à Tivoli.

TOUTES, *sautant de joie.* A Tivoli! à Tivoli!

MADAME VAN-BERG, *donnant la main à son mari, et regardant Joséphine et ses compagnes.* Ah! qu'elles sont heureuses!

VAUDEVILLE.

AIR : *Ronde de Saint-Malo.*

JULIEN.

Des riches qui m'environnent
L'ennui ne m'a point tenté;
Vive la gaîté que donnent
L'amour et la pauvreté!
C'est bien, c'est bien,
Voilà le vrai bien;
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

JOSÉPHINE.

Un pauvre millionnaire
Pour ses biens à chaque instant
Craint quelque destin contraire,
Et nous disons en chantant :
C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

MIMI.

Ces robes où l'or s'étale
Au bal peuvent se froisser;
Mais en robe de percale
Sans crainte l'on peut danser.
C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

PAMÉLA.

Plus d'un séducteur perfide,
Dans ses amoureux projets,
A l'innocence timide
Croyait tendre ses filets :
C'est bien, c'est bien,
Ça se trouve bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

M. VAN-BERG.

Tel qui n'a rien en partage,
A la bourse, en beau joueur,
Court acheter, et pour gage
Il vous donne son honneur;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien;
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

GEORGINA.

Quand l'hymen pour lui s'apprête,
Plus d'un jaloux furibond
Croit qu'il y va de sa tête
Et tout bas on lui répond :
C'est bien, c'est bien,
Pour vous tout va bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

ANASTASE.

Plus d'un journal pâle et blême
Est aux abois, et l'on dit
Que le rédacteur lui-même
Risque d'en perdre l'esprit;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

MADAME VAN-BERG, *au public.*

Traitez-nous sans conséquence!..
De certain bruit aigre-doux,
Messieurs, faites abstinence;
En fait de sifflets, chez nous,
On le sait bien,
L'absence est un bien,
Pour nous tout va bien,
(*Faisant le geste de siffler.*)
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

On le sait bien, etc.

FIN DES GRISETTES.



SENNEVILLE. Je ne peux plus te garder; c'est là ce qui te chagrine. — Scène 19.

LE VALET DE SON RIVAL

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 19 mars 1816.

Personnages.

M. DESTIVAL.	M DE BEAUCLAIR.	GERMAIN.
LISE, sa fille.	M. DE SENNEVILLE.	UN EXEMPT.

La scène se passe à Strasbourg, chez M. d'Estival.

Le théâtre représente un salon; deux portes latérales, une au fond qui laisse apercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul, tenant un papier à la main.* Relisons la liste de mes commissions : porter des invitations chez le sous-préfet et le receveur des impositions indirectes, pour la signature du contrat; retenir la musique du regiment pour le jour du bal; commander à l'imprimeur des billets de part annonçant que mademoiselle Lise d'Estival épouse M. de Beauclair, officier d'artillerie, etc. Le beau-père est expéditif et n'aime pas à perdre de temps; aussi tout est prêt, et il ne manque plus rien... que le prétendu. On l'attendait hier, on l'attend aujourd'hui. Un prétendu qu'on fait venir exprès de Paris, comme s'il en manquait à Strasbourg!..

SCÈNE II.

GERMAIN, LISE, *accourant.*

LISE. Eh bien! Germain, vous n'entendez pas? Une voiture vient de s'arrêter; on a sonné à la grille du parc, et vous êtes là d'une tranquillité...

GERMAIN. J'y vais. Enfin, serait-ce M. de Beauclair, le prétendu?

LISE. Ah! M. de Beauclair! lui... un autre... qui sait?... une visite... (*Vivement.*) Mais allez donc. Quand ce serait lui, est-ce une raison pour le faire attendre un quart d'heure?

GERMAIN. Je vais dire à Lafleur d'ouvrir. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LISE, *seule.* Oh! oui, c'est lui, j'en suis sûre, et toute

ma frayeur me reprend. Je ne le connais pas, je ne l'ai point vu, et combien je crains de le voir! Le cœur me bat. On dit qu'il est jeune et spirituel. Qui me dira s'il est doux, aimable, s'il m'aimera, si je pourrai lui plaire? Oh! non; ils sont si difficiles à Paris. Que je serais fâchée que ce fût lui! Je voudrais qu'il ne vînt pas, qu'il ne parût jamais! Encore s'il ressemblait à ce jeune officier!.. (*Allant près de la porte.*) Si l'on pouvait voir!.. Mon Dieu! mon père devrait bien faire élaguer ces tilleuls. Oh! le voilà; je l'entends. Je ne dois pas rester. (*Elle sort en retournant plusieurs fois la tête.*)

—

SCÈNE IV.

GERMAIN, M. DE SENNEVILLE, PLUSIEURS DOMESTIQUES *portant une valise et d'autres paquets.*

GERMAIN, *entrant le premier.* Voyons un peu ce M. de Beauclair, qui se fait si longtemps attendre.

SENNEVILLE, *aux domestiques.* Grand merci, mes amis. (*Leur donnant de l'argent.*) Tenez, et buvez à ma santé. (*Les domestiques sortent.*)

GERMAIN, *à part.* Il s'annonce bien.

SENNEVILLE, *à Germain.* Voulez-vous prévenir M. d'Estival que M. de Beauclair, son gendre...

GERMAIN, *le regardant.* Comment! ne me trompé-je pas? Monsieur de Senneville!

SENNEVILLE, *vivement, et à voix basse.* Tais-toi, malheureux! Qui es-tu? D'où me connais-tu?

GERMAIN. Monsieur le colonel ne se rappelle pas mes traits. J'étais portier à Paris, rue du Helder, chez cette jeune comtesse où monsieur le colonel allait si souvent, et d'où il sortait si tard.

SENNEVILLE. Ah! oui, Germain? (*Souriant.*) Un fripon.

GERMAIN. C'est cela, mon colonel. J'avais l'honneur de vous ouvrir la porte.

SENNEVILLE. Traître! tu ne l'ouvrais pas que pour moi; mais tu peux me servir, et j'oublie tout.

GERMAIN. Monsieur est bien généreux!

SENNEVILLE, *vivement, pendant toute cette scène.* J'ai vu Lise avec sa tante une fois à Paris, il y a trois mois, au bal de l'ambassadeur. Jolie, aimable, modeste, chacun s'empressait autour d'elle. Rien qu'en la voyant danser, je l'adorai. Dès que j'eus causé avec elle, je jurai qu'elle serait ma femme.

GERMAIN. Que ne parliez-vous? Vingt mille écus de rentes, colonel, et neveu du ministre...

SENNEVILLE. En rentrant chez moi, à quatre heures du matin, je trouve des ordres de mon oncle : depuis trois mois j'ai parcouru toute la France: enfin, je suis envoyé en mission à Strasbourg. J'arrive, et me voilà.

GERMAIN. Au fait, il n'y a pas de temps perdu.

SENNEVILLE. Mon hôte, grand bavard, m'apprend que mademoiselle d'Estival doit se marier à M. de Beauclair, jeune officier français; qu'on n'a jamais vu le futur; mais l'amitié, la parenté, les convenances, que sais-je enfin? que tout est d'accord, et qu'on n'attend plus que le prétendu. Je laisse notre hôte au milieu de son récit; je remonte en voiture, j'entre au château, je me dis Beauclair, tout m'est ouvert; tu m'introduis, et je te dois la réussite de mon projet.

GERMAIN. Ma foi, Monsieur, je n'en ai pas vu de plus extravagant. A chaque instant notre époux peut arriver. On l'attendait hier.

SENNEVILLE. Tant mieux! c'est qu'un accident l'a retenu. A qui n'en arrive-t-il pas en voyage? Moi-même, l'avant-dernière nuit, quelle aventure! Ce serait une bonne fortune pour un faiseur de romans! A minuit, un temps affreux! Je dormais, lorsque ma voiture est renversée par celle d'un voyageur qui se fâche encore contre mes postillons, dit qu'on l'a retardé, m'insulte moi-même, met l'épée à la main. J'en fais autant. La nuit était noire en diable; le pied me glisse; mon adversaire croit m'avoir tué, remonte en voiture, me laisse là, et court encore.

GERMAIN. Eh bien! vous n'avez pas pu courir après lui?

SENNEVILLE. Ah! il ne m'échappera pas. Ma chaise renversée, six heures d'avance, impossible de l'atteindre; mais, arrivé à la ville voisine, encore tout bouillant de colère, je donne, de la part du ministre, l'ordre de l'arrêter; et, dès que l'insolent sera saisi, j'irai lui demander satisfaction de son procédé.

GERMAIN. Savez-vous son nom? Avez-vous son signalement?..

SENNEVILLE. Non; mais un homme qui se rend à Strasbourg, on ne le manquera pas.

GERMAIN. C'est bien. Que n'avez-vous aussi quelque bon ordre du ministre pour empêcher M. de Beauclair d'arriver! car enfin tout se découvrira.

SENNEVILLE. Qu'importe? je serai le premier venu; le premier j'aurai dit à Lise que je ne puis vivre sans elle; que depuis trois mois je l'aime, je l'adore. Me croyant son futur, elle ne s'offensera pas d'un tel aveu. A moins que son cœur n'ait parlé pour un autre, une jeune personne est toujours disposée à voir favorablement celui que ses parents lui destinent; elle s'efforce de le trouver aimable; elle cherche à l'aimer, et songe si elle pouvait commencer à en prendre l'habitude. On me découvrira, je le sais; mais le coup sera porté, l'impression sera produite, et Beauclair arrivera trop tard.

GERMAIN. D'accord; excepté que cela finira par un coup d'épée, et que M. de Beauclair... Le connaissez-vous?

SENNEVILLE. Oui, j'ai connu dans mes campagnes un M. de Beauclair fort aimable; je me suis même trouvé avec lui dans une situation assez piquante. Nous étions rivaux sans le savoir, et, comme le chevalier de Grammont, il m'obligea de lui servir de domestique, et de garder son cheval pendant qu'il en contait à ma belle.

GERMAIN. Je vous connais; vous vous êtes fâché?

SENNEVILLE. Point du tout; le tour m'a paru plaisant, et je lui renvoyai son cheval, en lui promettant de lui rendre la pareille si j'en trouvais l'occasion.

GERMAIN. Il ne saurait s'en présenter de plus belle, car voici mademoiselle Lise avec son père.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, *puis* LISE.
(*Germain sort.*)

D'ESTIVAL, *entrant le premier.* Eh! que ne disiez-vous de suite! Ce cher Beauclair! qu'il me tarde de le voir, de l'embrasser! Que je le regarde un peu! Oui, c'est lui; voilà l'idée que je m'en faisais, un beau et brave militaire. Ma foi, quoiqu'on vante le temps passé, nos enfants ne sont pas plus mal que nous, et notre siècle en vaut bien un autre. (*Prenant Lise, qui arrive les yeux baissés.*) Je te présente ma fille... Hem! qu'en dis-tu? Un peu timide; mais quand on ne se connaît pas!

LISE, *en levant les yeux, fait un geste de surprise.* Que vois-je?

D'ESTIVAL. Comment! aurais-tu déjà vu Beauclair?

LISE, *troublée.* Oui, oui, mon père, beaucoup... une fois... il y a trois mois.

D'ESTIVAL. Ah! tu appelles cela beaucoup?

LISE, *ingénument.* Ah! c'est que c'était .. au bal.

D'ESTIVAL. C'est juste. C'est bien différent. (*Gaiement.*) Serait-ce par hasard ce cavalier dont tu m'as tant parlé à ton retour de Paris?

SENNEVILLE, *vivement*. Quoi! Mademoiselle vous a parlé de moi?

D'ESTIVAL, *froidement*. Oui, un jeune homme qui n'était jamais à la contredanse, qui se trompait de figures. Comment! c'était toi? Je ne t'aurais pas cru si gauche. Qu'est-ce que m'écrivait donc ton père, que tu avais eu trois années de danse avant d'être auditeur? On t'a volé ton argent. Ah çà, puisque vous avez dansé ensemble, à demain la noce! Autrefois, pour faire connaissance avec sa femme, il fallait trois mois de visite à un parloir, et on ne la connaissait pas mieux. Aujourd'hui il suffit d'une contredanse.

LISE, *en souriant*. Mais c'est moins long, et beaucoup plus gai.

SENNEVILLE, *gaiement*. Oui vraiment. Comme vous le disiez, Monsieur, notre siècle en vaut bien un autre : grâce aux progrès des lumières, on ne renferme plus les demoiselles au couvent; mais on les mène au bal. Une mère a-t-elle le désir de pourvoir sa fille, c'est au bal qu'elle découvre le mari qui lui convient. Le militaire vient y faire briller son uniforme; nos graves magistrats, nos docteurs à la mode y figurent ensemble. Un jeune notaire cherche-t-il une dot, s'il danse avec grâce, sa charge est payée. La gaieté, l'abandon, qui règnent dans ces fêtes brillantes, rendent l'amour moins timide et la surveillance moins attentive. Le nombre même des témoins ajoute à la liberté du tête-à-tête. Sa dame! (*Avec expression.*) Qu'on est heureux, qu'on est fier d'appeler ainsi celle dont votre choix vous a rendu le chevalier, hélas! pour un quart d'heure! Mais on la quitte ému, agité. Un nouveau monde s'ouvre devant vous, et souvent un regard, un mot a décidé du destin de la vie. (*Gaiement.*) Vous voyez bien, Monsieur, que le bal est le charme de la société, l'école des mœurs et le lien des familles.

LISE, *bas, à son père*. En vérité, il est fort aimable.

D'ESTIVAL. Oui, il a du bon; s'il danse mal, il raisonne fort bien. A demain donc la noce, et un grand bal, cela va sans dire... Mais, à propos, tu as donc changé d'idée?

SENNEVILLE, *étonné*. Comment?

D'ESTIVAL. Oui, fripon, ton déguisement. Nous savons tout. Je n'ai pas voulu en parler à ma fille; mais ton père m'a tout écrit. Il paraît que c'est un goût héréditaire dans la famille. Je me souviens d'une mascarade que nous fîmes ensemble.

SENNEVILLE. Quoi! mon père vous a écrit?

D'ESTIVAL. Tiens, voici sa lettre; non, celle-ci. Tu connais son écriture, j'espère. (*Mettant ses lunettes.*) Hum! hum!

« Mon vieux camarade, »

Ce cher Beauclair... « Mon fils doit se rendre très-prochainement à Strasbourg, pour épouser votre aimable « fille. Vous saurez qu'il a, comme moi, l'esprit vif et ori- « ginal. Il ne tient point à se marier, mais il tient à être « aimé de sa femme; et je désespérais de l'établir. Il est « passionné pour les déguisements; et, comme il a vu « dernièrement *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, il s'est « mis dans l'idée de se présenter chez vous sous l'habit de « son valet, afin de pouvoir étudier à loisir le caractère de « sa future épouse. J'ai cru devoir vous prévenir de cette « folie : vous ferez de cet avis l'usage qui vous paraîtra « convenable. »

Ah! ah! ah! Je croyais même que c'était là la cause de ton retard.

SENNEVILLE, *à part*. En voici bien d'une autre. Où me suis-je fourré?

LISE. Ah! Monsieur aime les épreuves.

SENNEVILLE. Mademoiselle ne doit pas les craindre.

LISE. Quoi qu'il en soit, je trouve plus prudent de ne pas m'y exposer, et je vous remercie d'avoir abandonné ce projet. Ce que j'estime avant tout, c'est la franchise, et je ne consentirai jamais à donner ma main à celui qui aurait employé le moindre déguisement pour l'obtenir.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GERMAIN.

GERMAIN. Monsieur, un domestique, que nous avons vu de loin descendre d'une chaise de poste, est là; il demande à vous parler.

SENNEVILLE, *à part*. Grands dieux!

D'ESTIVAL. Que nous veut-il? faites entrer.

GERMAIN, *à Beauclair*. Par ici, camarade. (*En s'en allant.*) Comme ces laquais de Paris ont un air fier!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BEAUCLAIR, *en livrée élégante*.

BEAUCLAIR. Monsieur, je précède mon maître, M. de Beauclair : il m'a chargé de vous annoncer que, retenu chez le baron de Forlis, il ne pourra arriver chez vous que dans quelques jours.

D'ESTIVAL. Hé! que dis-tu donc, mon garçon? il est ici.

BEAUCLAIR. Mon maître! M. de Beauclair?

LISE. Sans doute.

D'ESTIVAL. Le voilà. (*Beauclair traverse le théâtre, se trouve face à face avec Senneville, et s'arrête stupéfait.*)

SENNEVILLE, *prenant un ton de maître*. Eh bien, Jasmin, qu'y a-t-il donc?

BEAUCLAIR. Ah! c'est Monsieur qui... que... En vérité... Je ne m'attendais pas... (*A part.*) Ma foi, monsieur de Senneville, ce tour-ci vaut l'autre.

SENNEVILLE. Sans doute, vous ne m'attendiez pas ici; mais je n'ai point trouvé le baron de Forlis, et je suis arrivé ce matin. (*Avec intention.*) On peut bien quelquefois arriver avant vous.

BEAUCLAIR. C'est ce qui m'a surpris d'abord; mais j'espère que Monsieur ne me retrouvera plus en faute. (*Bas, à Senneville.*) Je vous remercie; mais je ne me tiens pas pour battu.

D'ESTIVAL. C'est bon... Je me charge d'arranger cette affaire. Ce garçon-là me revient assez. Il a de la tournure. Y a-t-il longtemps qu'il est à ton service?

SENNEVILLE. Non, il vient d'y entrer, et je ne serais pas fâché qu'il y restât. Il se connaît parfaitement en chevaux. Il en donnerait à garder au plus habile. Du reste, adroit, intelligent; et je vous prie de le traiter avec quelques égards. Il n'a pas toujours été valet.

BEAUCLAIR. Ah! mon Dieu, non! je me suis trouvé domestique sans m'en douter.

D'ESTIVAL. Par quel hasard?

BEAUCLAIR. Il y a tant de valets qui deviennent maîtres sans savoir comment..

SENNEVILLE. Aussi je mets tous mes soins à lui faire oublier qu'il n'est pas à sa place.

D'ESTIVAL. Bien, mon gendre.

LISE. Comme il est bon avec ses domestiques! C'est qu'en effet ce pauvre garçon a une physionomie tout à fait intéressante.

BEAUCLAIR. Mademoiselle est bien bonne.

D'ESTIVAL, *à Senneville*. Allons, allons, donne la main à ma fille; allons faire un tour de jardin en attendant le déjeuner.

BEAUCLAIR. En effet, la route m'a donné un appétit assez vif.

D'ESTIVAL. Eh bien! mon garçon, ne te gêne pas, passe à l'office. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

BEAUCLAIR, *seul.* Je ne m'attendais pas à entrer si vite en condition. A l'office! Allons, M. de Senneville prend sa revanche. Après tout, c'est ce que je désire. Je voulais une épreuve, je ne pouvais pas mieux rencontrer. Un rival redoutable, qui a tous les avantages, et qui sait en profiter. Quelle gloire si mon mérite pouvait percer à travers ma livrée! (*Gaiement.*) Chimère des âmes tendres, bonheur d'être aimé pour soi-même, je pourrai donc vous réaliser une fois; car, à coup sûr, si je triomphe, ce ne sera pas à mon habit que je le devrai. Mais cette dernière aventure m'inquiète. J'ai bien fait de prendre des circuits pour me rendre ici; j'ai cru remarquer qu'on était sur mes traces. En tout cas, ce déguisement me servirait encore. A la moindre nouvelle, je traverse le pont de Kehl et me trouve en pays étranger. En attendant, préparons-nous à servir mon nouveau maître avec tout le zèle d'un bon domestique.

—

SCÈNE IX.

BEAUCLAIR, D'ESTIVAL.

D'ESTIVAL, *à part.* Mon gendre avait envie d'épouser sa future; moi, je ne serais pas fâché de connaître un peu mon gendre. Si je faisais jaser son domestique! Mais le drôle me paraît ne pas manquer d'esprit: il faut s'y prendre avec adresse. (*Haut.*) Tu m'as l'air de te plaire au service de ton maître?

BEAUCLAIR. Peut-il en être autrement? Monsieur est si gai, si spirituel!.. D'ailleurs, moi, j'aime les jeunes gens.

D'ESTIVAL. C'est comme moi, j'ai toujours été du parti des fils contre les pères, et je compte bien qu'avec mon gendre nous ferons encore des tours de jeunesse. (*Riant et affectant une grande gaieté pendant toute cette scène.*) Ah! ah! ah! c'est que je m'en suis permis de fort plaisants. Ah! ah!..

BEAUCLAIR, *affectant de rire aussi.* Ah! ah!.. Je vois que Monsieur était un rusé compère.

D'ESTIVAL. Oui, et, quoi qu'il arrivât, je m'en tirais toujours de la façon la plus gaie. Ah! ah!

BEAUCLAIR. Et mon maître, donc!.. Il y a bien peu de temps que je suis à son service; mais j'en ai vu de belles! Je me rappelle une aventure de créanciers. Ah! ah!

D'ESTIVAL. Ah! ah! des créanciers... J'aime beaucoup les scènes de créanciers; c'était mon fort. Ah çà, des créanciers! Il ne paie donc pas ses dettes?

BEAUCLAIR. Est-ce que vous prenez mon maître pour un homme sans éducation? comme si vous-même autrefois... Ah! ah!

D'ESTIVAL. C'est juste. Ah! ah! ah! J'en faisais bien d'autres, moi. Mais conte-moi son aventure.

BEAUCLAIR. M'y voilà... Il revenait du jeu; il avait perdu tout son argent. Non, non, attendez donc... Je me trompe, c'est un autre jour; ce jour-là il avait gagné.

D'ESTIVAL, *riant de mauvaise humeur.* Ah! il joue et il gagne. Ah! ah!

BEAUCLAIR. Pas souvent. Mais c'est bien plus drôle quand il perd; il faut entendre alors comme il jure.. C'est admirable. Mais ce jour-là donc il était en gain, à telles enseignes qu'il m'avait payé mes gages; je me le rappelle, parce que c'est la seule fois. Il faut vous dire, pour l'intelligence de l'histoire, que le matin il m'avait chargé de porter un billet chez la comtesse, et que, par erreur, je le remis à la baronne.

D'ESTIVAL. Comment donc! une comtesse? une baronne?.. (*A part.*) Morbleu!

BEAUCLAIR. Ah! ah! Je gage que dans votre temps vous avez fait aussi plus d'une conquête.

D'ESTIVAL. Oui, oui, je me reconnais là; mais il est donc généralement aimé?

BEAUCLAIR. C'est une fureur, on se l'arrache. Les femmes le craignent, et les hommes ne peuvent pas le souffrir. C'est le jeune homme le plus à la mode de Paris. Eh! parbleu, j'ai là une lettre d'une femme à laquelle j'étais chargé de répondre; vous sentez qu'il ne peut pas suffire à tout. (*Lui donnant une lettre, et lui faisant lire l'adresse.*) A Monsieur de Beauclair... Quel feu! Vous verrez le délire de la passion! le vague du sentiment! ah! ah! vous connaissez cela?

D'ESTIVAL, *en riant.* Oui, oui, j'en ai reçu plus d'une.

BEAUCLAIR. Mais l'aventure qui a fait le plus de bruit, et qui va vous faire bien rire... C'est dernièrement... Je vous le dirai, parce que vous connaissez les acteurs. Ah! ah! Un de ses amis devait se marier. Il arrive à la place du futur qu'on ne connaissait pas, et séduit la fille en présence même du père... (*Cherchant.*) Un monsieur de... oh! vous le connaissez, un bon homme, un très-bon homme... J'ai là son nom, je le tiens...

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LISE.

LISE. Mon père, je venais vous dire que plusieurs visites...

BEAUCLAIR, *toujours à d'Estival.* Et le plus plaisant, c'est que le jour même... (*Feignant d'apercevoir Lise.*) Pardon! pardon! je n'oserais pas devant Mademoiselle.

D'ESTIVAL. Ah! ah! j'entends. Va m'attendre à deux pas. Ma fille ne doit pas savoir...

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, je vous suis... C'est que mon maître m'a donné quelques ordres. (*A part.*) Diable! j'aime mieux rester avec la fille.

D'ESTIVAL, *à part.* Quelle adresse à moi de l'avoir fait parler! Ah! M. de Beauclair, qui jamais aurait dit?.... Allons, achevons de m'instruire. (*A Lise.*) Reste, reste, mon enfant! je reviens dans l'instant... (*A Beauclair.*) Ah! comme nous allons rire!

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, nous allons rire. (*D'Estival sort.*)

—

SCÈNE XI.

LISE, BEAUCLAIR.

BEAUCLAIR, *regardant d'Estival qui s'éloigne, et à part.* Bon! que Senneville s'en tire maintenant comme il pourra. (*A Lise, qui fait quelques pas pour sortir.*) Mademoiselle!

LISE. Que voulez-vous, Jasmin?

BEAUCLAIR. C'est bien de l'audace à moi de vous demander un moment d'entretien; mais je ne suis pas aussi indigne de cette faveur que je puis le paraître.

LISE. Oui, votre maître se loue beaucoup de vous.

BEAUCLAIR. Il a daigné vous dire du bien de moi! (*A part.*) C'est un maladroit; à sa place je ne l'aurais pas fait. (*Haut.*) L'estime de Madame est une consolation dans mes chagrins.

LISE. Des chagrins... Ah! j'entends. Il vous est survenu quelques différends avec votre maître, et vous avez besoin de ma médiation. Je crois M. de Beauclair trop bon pour me refuser votre grâce.

BEAUCLAIR. Ma grâce? Non, Madame. (*A part.*) Diable! nous sommes loin de nous entendre. (*Haut.*) Le hasard m'a placé dans une situation bien étrange! je n'étais pas né pour l'habit que je porte.

LISE, *à part.* Tous ces gens-là parlent de même; ils seraient tous grands seigneurs, s'ils n'étaient pas valets de chambre. (*Haut.*) Eh bien, Jasmin, vos malheurs? (*A part.*) Car il a sans doute quelque roman.

BEAUCLAIR. Ah! Mademoiselle, que vous dirais-je? et qu'al-

lez-vous penser de moi? En entrant dans ce château, j'ai vu une personne.

LISE, *le contrefaisant.* Une personne!.. Ah! mon Dieu! seriez-vous amoureux, par hasard?

BEAUCLAIR, *d'un ton pénétré.* Oui, Madame.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SENNEVILLE.

SENNEVILLE, *à part.* Un tête-à-tête! J'arrive à temps. (*Haut.*) Eh bien, Jasmin, que faites-vous donc? je vous cherchais.

LISE. Ah! laissez-le, de grâce. Un instant plus tard, et j'allais devenir sa confidente.

SENNEVILLE. Comment! il se serait permis?..

LISE. Je le défends d'abord. Il est amoureux, et l'amour ne regarde pas à l'étiquette.

SENNEVILLE, *inquiet.* Ah! il a parlé d'amour.

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, j'ai parlé d'amour.

SENNEVILLE. J'y suis : quelque passion d'antichambre! quelque Nérine! quelque Marton! (*Vivement.*) Votre femme de chambre, je parierais; elle est vraiment jolie.

LISE. Quoi! ce serait là cette personne qu'il a vue en entrant dans le château, et qui soudain...

SENNEVILLE. Justement; j'avais déjà cru remarquer!.. Mais pourquoi, Jasmin, ne m'avez-vous pas parlé? Aviez-vous quelques raisons secrètes de me cacher vos projets? Vous deviez être sûr de mon consentement.

BEAUCLAIR. Trop de bontés.

SENNEVILLE, *à Lise.* Sans doute il venait vous demander la main de celle qu'il aime; et j'espère que vous ne la lui refuserez pas.

LISE. Non, certainement; mais j'avoue qu'un amour aussi subit a lieu de m'étonner.

BEAUCLAIR. Ces amours-là doivent pourtant moins vous étonner que tout autre, Mademoiselle. Mais rassurez-vous, mon attachement pour Marton n'est pas aussi extraordinaire que Monsieur veut bien le croire.

SENNEVILLE. Comment? vous n'aimez que médiocrement et vous songez à épouser?

BEAUCLAIR. Mais je ne vois dans cet établissement qu'un moyen de rester auprès de Madame et de vous, Monsieur. D'ailleurs, comme vous me le disiez encore hier, l'hymen n'est plus un esclavage. Est-on las de vivre garçon, on fait une spéculation conjugale qui vous donne un état, une consistance dans le monde. Qu'on s'aime ou qu'on ne s'aime pas, que les humeurs se conviennent ou qu'elles soient incompatibles, c'est moins que rien; l'important est de trouver quelques rapports d'intérêts ou de fortune. On se contraint jusqu'à la signature du contrat; mais, le marché conclu, chacun reprend ses habitudes, chacun vit à sa manière, de son côté. Vous me le disiez : Monsieur court les sociétés, les spectacles, les bals; Madame en fait autant, et si le hasard veut que les deux époux se rencontrent, ils se connaissent à peine, leur entrevue a tout le piquant de la nouveauté. On s'aimerait presque, si ce n'était le décorum.

LISE, *à Senneville.* Comment, Monsieur?..

SENNEVILLE. Moi, Mademoiselle, que je meure si jamais j'ai eu cette pensée, et je veux qu'il vous avoue!..

BEAUCLAIR. Quoi! ne m'avez-vous pas répété cent fois, hier encore?.. (*Voyant Senneville qui le menace.*) Non, non, vous ne m'avez rien dit : Mademoiselle, il ne m'a rien dit; c'est moi qui ai tout inventé. Que je suis maladroit!

LISE, *à part.* Ah! comme je m'étais trompée!

SENNEVILLE. Non, Mademoiselle, gardez-vous de croire... (*Apercevant venir d'Estival.*)

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, *une lettre à la main, qu'il serre en entrant.*

SENNEVILLE. Ah! monsieur le baron, venez m'aider à me défendre!

D'ESTIVAL. Moi, Monsieur! Je m'en garderai bien; et c'est déjà beaucoup que je ne vous force pas à rendre compte de votre conduite.

SENNEVILLE. Monsieur...

LISE. Quoi! mon père, vous seriez instruit?..

D'ESTIVAL. Oui, mon enfant, heureusement pour toi. (*A Senneville.*) C'est en vain que vous m'avez d'abord abusé.

SENNEVILLE, *à part.* Serais-je découvert?

D'ESTIVAL. Je vous connais à présent; je connais vos intrigues, vos aventures de jeu, de créanciers...

SENNEVILLE, *étonné.* De créanciers!

D'ESTIVAL. Et vos comtesses et vos baronnes. J'ai là leurs déclarations, deux, trois, quatre intrigues à la fois.

LISE. Ah! mon Dieu!

SENNEVILLE, *vivement.* Qui m'a calomnié à ce point? Je vois que Jasmin ne m'a pas épargné...

LISE. Fort bien; vous êtes irrité qu'il ait révélé votre conduite à mon père.

SENNEVILLE. Eh! Mademoiselle, vous défendez ce domestique avec une chaleur...

LISE, *avec dignité.* Monsieur, vous ne faites pas attention à vos discours.

SENNEVILLE. Ah! pardon! croyez que je n'eus jamais l'intention de vous offenser.

LISE, *sèchement.* Vous êtes donc bien maladroit?

SENNEVILLE, *avec dépit.* Oui, oui, je le suis en effet; mais c'est d'avoir gardé auprès de moi certaines personnes...

BEAUCLAIR. Je ne vous ai pas forcé de me prendre.

SENNEVILLE. Eh bien! si je vous ai pris, je vous congédie; je vous renvoie, et ne veux plus de vos services.

BEAUCLAIR. Permettez, Monsieur! on donne au moins huit jours.

D'ESTIVAL. Sans doute; et, si ton maître te les refuse, je te garde chez moi.

LISE. C'est cela.

D'ESTIVAL. Et tu ne nous quitteras plus.

LISE. A la bonne heure!

SENNEVILLE. Nous ne nous séparerons pas ainsi, monsieur Jasmin; nous avons ensemble quelques comptes à régler.

BEAUCLAIR. Quand vous voudrez, Monsieur; quoique je ne sois plus à votre service, je suis toujours à vos ordres.

D'ESTIVAL. Viens donc, Jasmin! (*D'Estival, Lise, Beauclair sortent.*)

—

SCÈNE XIV.

SENNEVILLE, *seul, avec emportement.* Allons, c'est lui qui reste! et c'est moi qu'on renvoie! Elle ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé, et la manière dont elle vient de me traiter... Il faudrait que je fusse bien aveugle... C'est qu'aussi il y a quelque chose que je ne puis comprendre... Et moi qui, au lieu d'embarrasser, de déjouer mon rival... m'emporte... m'impatiente... moi, qui lui prends sa place, son nom, sa femme, et qui m'avise encore d'aller lui chercher querelle! Allons, je me suis enferré comme un sot! Un déguisement, un amant en valet, et valet de son rival. En voilà plus qu'il n'en faut pour tourner une jeune tête. Mon projet était extravagant et pouvait plaire; le sien n'a pas le sens commun. On va l'adorer. (*Apercevant Germain.*) Ah! Germain.

SCÈNE XV.

SENNEVILLE, GERMAIN.

GERMAIN. Monsieur, je vous fais mon compliment; tout va fort bien, à ce qu'il me paraît?

SENNEVILLE. Oui, à merveille. Fais mettre les chevaux à ma voiture; non, seulement qu'on me selle un cheval, ce sera plus tôt fait.

GERMAIN. Quoi! Monsieur partirait?

SENNEVILLE. Non, je ne pars pas; je m'éloigne, je reviens. (*Avec colère.*) Ai-je des comptes à te rendre? Obéis.

GERMAIN. Allons, Monsieur, je m'en vais dire à votre domestique de seller un cheval.

SENNEVILLE. Eh non! garde-t'en bien; c'est toi, c'est toi-même...

GERMAIN. Mais quand on a un domestique...

SENNEVILLE. Je l'ai chassé.

GERMAIN. Ah! vous l'avez chassé; ma foi, tant mieux. Ce drôle-là avait une figure qui vous aurait joué quelque mauvais tour. (*En confidence.*) Je viens de le voir avec mademoiselle Lise. En conscience, on dirait qu'il lui fait la cour. Je vais seller le cheval. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVI.

SENNEVILLE, *seul.* Ah! il lui fait la cour. Il ne doute plus du succès; il me regarde déjà comme vaincu. Eh bien! morbleu! nous verrons... Non, certainement, je ne partirai pas; je vais trouver M. d'Estival, je lui découvre tout; je me nomme, je me propose. J'ai de la fortune, un nom dans le monde. Beauclair a de l'esprit, si l'on veut; allons, il en a, c'est vrai. Eh bien! moi, je suis neveu d'un ministre. Qu'a-t-il à dire? Eh quoi! devoir la préférence à de pareils moyens? Convenir aux yeux de Lise que j'ai été vaincu! Non, il vaut mieux partir, m'éloigner sans me faire connaître. Ah! Lise, je n'ai jamais mieux senti combien je vous aimais!

—

SCÈNE XVII.

SENNEVILLE, LISE.

LISE. Ah! mon Dieu! quel événement! Qui aurait pu s'attendre à cela?

SENNEVILLE. Allons, il faut partir.

LISE. Oui, sans doute, il le faut, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Mais, de grâce, ne tardez pas... Eh bien! pourquoi cet air étonné?

SENNEVILLE, *stupéfait.* Vous trouvez que je ne pars pas assez vite?

LISE, *tendrement.* Sans doute. Songez donc qu'un moment de retard peut vous perdre; que, dans un moment, on peut vous arrêter.

SENNEVILLE. M'arrêter?

LISE. Oui; mais je croyais que vous le saviez. Je me promenais seule près de la haie du parc; j'étais bien triste, et pour un rien j'aurais pleuré. Je pleurerais encore. Mais ce n'est pas cela que je veux vous dire. J'ai entendu plusieurs hommes causer en dehors. Oui, Beauclair, disait-on: on avait prononcé ce nom-là bien bas, et cependant je l'ai entendu sur-le-champ, et le cœur m'a battu comme si je me fusse douté qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle; je voulais m'éloigner, et, sans savoir comment, je me trouvais prêter l'oreille tout près de la haie. On continuait: Oui, il se nomme Beauclair; il doit être dans cette maison. Restez là, vous ici; cernons le parc, et après nous entrerons.

SENNEVILLE, *à part.* M'arrêter pour Beauclair! Allons, il ne manquait plus que cela! Comme il rirait, s'il savait.....

LISE. Je n'en ai pas entendu davantage: je suis accourue. Mais, au nom du ciel! partez; vous n'avez pas de temps à perdre.

SENNEVILLE. Moi, vous quitter, renoncer à votre main!

LISE. Il le faut bien, Monsieur; certainement, je n'épouserai jamais un mauvais sujet, un homme que l'on arrête par ordre du ministre; oui, Monsieur, je ne veux plus de mariage, plus de prétendu; quelque autre encore, doux, aimable, spirituel, qu'on estimera du premier coup d'œil et qu'ensuite on sera forcé de mépriser. Arrangez-vous, Monsieur; mais cela fait trop de peine, et je n'en veux plus, je vous en avertis.

SENNEVILLE, *enchanté.* Lise, serait-il vrai?

LISE, *douloureusement.* Quel dommage! un air si bon, si honnête! Envoyez donc les jeunes gens à Paris! Votre domestique le disait bien; voilà les suites de votre mauvaise conduite! C'est un bien honnête garçon que votre domestique, qui vous est bien attaché; et, si vous aviez suivi ses conseils...

SENNEVILLE. Lise, je ne veux suivre que les vôtres; je jure de vous consacrer ma vie, de vous obéir toujours.

LISE. Eh bien! partez, partez sur-le-champ. Faut-il vous en prier?

SENNEVILLE. Je pars, mais à une seule condition. Dites-moi que vous ne conservez pas la mauvaise opinion que vous aviez de moi.

LISE. Oui, je commence.

SENNEVILLE. Dites-moi que vous ne croyez plus que j'aie un méchant caractère.

LISE, *tendrement.* Je crois qu'il n'aurait tenu qu'à vous d'être parfait. (*Il fait un geste.*) Non, non, vous l'êtes en effet; vous n'avez plus aucun défaut; mais, de grâce, partez, ou bien je vais croire que vous avez celui d'être entêté.

SENNEVILLE. Eh! que m'importent la liberté, l'existence même, si je ne suis aimé de vous! Lise, un mot, un seul mot, et je pars!

LISE, *tremblante.* Eh bien! s'il le faut, s'il le faut absolument pour vous sauver, oui, Monsieur, oui, je crois que je vous aime; mais allez-vous-en, et qu'on ne vous revoie plus!

SENNEVILLE, *transporté.* Vous m'aimez; Lise, vous m'aimez?

LISE, *d'un ton suppliant.* Vous partez, n'est-ce pas?

SENNEVILLE. Moi partir! je ne vous quitte plus, je reste ici, je reste près de vous. Si vous saviez, si vous deviniez combien je suis heureux! Demain nous allons à Paris; je vous mène à la cour, je vous présente au ministre, à mon oncle.

LISE. La cour? le ministre? Paris? Ah! mon Dieu! la tête n'y est plus, la frayeur le fait déraisonner.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUCLAIR.

LISE, *à Beauclair.* Ah! Jasmin! Jasmin! je vous rencontre à propos; il faut trouver un moyen d'éloigner votre maître...

BEAUCLAIR, *bas.* Quoi! vous voulez que je vous en débarrasse?

LISE, *bas.* Oui, il faut qu'il parte; je vous dirai mes raisons. Tenez, prenez ma bourse, et mettez-le dehors; c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre.

BEAUCLAIR, *bas, en riant.* Dès que c'est vous qui m'en priez.....

LISE, *à part.* Et moi, je vais prévenir mon père, empêcher les gens de pénétrer dans le château. Il faut bien qu'on veille pour lui. Là, je vous demande, qui m'aurait dit... Ah! mon Dieu! le pauvre jeune homme! (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XIX.

BEAUCLAIR, SENNEVILLE.

BEAUCLAIR, *à part.* Allons, le rival est éconduit, je m'y attendais; mais il est assez plaisant que ce soit moi qui lui donne son congé. (*Il s'avance près de Senneville, qu'il salue très-respectueusement.*)

SENNEVILLE, *le regardant en riant.* Eh bien! mon ami, je ne peux plus te garder; c'est là ce qui te chagrine.

BEAUCLAIR. Monsieur se trompe; j'ai bien d'autres raisons d'être triste. C'est moi, Monsieur, moi qui ne peux plus garder mon maître; je suis obligé de le congédier.

SENNEVILLE. Si ce n'est que cela, console-toi; c'est moi qui te renvoie. (*Il ôte son chapeau et le salue.*) Je n'oublierai jamais, Monsieur, l'honneur que vous m'avez fait en entrant à mon service; mais je ne veux point en abuser. Il faut être prince ou monarque, pour conserver des serviteurs tels que vous.

BEAUCLAIR. C'est s'en tirer en homme d'esprit, et je suis doublement enchanté d'une plaisanterie à laquelle, Monsieur, je dois de renouveler connaissance avec vous; mais vous sentez qu'auprès de Lise il vous serait pénible de paraître vaincu. Aussi, croyez-moi, cédez la place.

SENNEVILLE, *souriant.* Mais je vous donnerai le même conseil.

BEAUCLAIR, *étonné.* Quoi! vous espérez encore rester?

SENNEVILLE. J'en suis sûr.

BEAUCLAIR. Malgré moi?

SENNEVILLE. Malgré vous. Songez donc que vous êtes forcé de m'obéir, et que, si je veux, je puis vous envoyer chercher le notaire.

BEAUCLAIR. Ah! vous prétendez conserver mon nom!

SENNEVILLE. Il est trop beau pour le quitter.

BEAUCLAIR. Il faudra bien y renoncer.

SENNEVILLE. Moins que jamais: car je vous rends service en le gardant, et je vous forcerai bien à me le laisser.

BEAUCLAIR. Celui-là est trop fort.

SENNEVILLE, *froidement.* Consentez-vous que celui qui forcera l'autre à quitter la place renonce à tous ses droits?

BEAUCLAIR, *vivement.* Oui, sans doute, et je ne prétends plus vous ménager; car songez que, pour vous faire congédier, je n'ai qu'un mot à dire.

SENNEVILLE. Oui; mais vous ne le direz pas.

BEAUCLAIR. Et qui m'en empêchera?

SENNEVILLE. Moi.

BEAUCLAIR. Vous m'empêcherez de me nommer?

SENNEVILLE. Je vous en défie.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, LISE.

LISE, *dans le fond, apercevant Senneville.* Ah! mon Dieu! il n'est pas encore parti.

BEAUCLAIR, *bas, à Senneville.* Nous allons voir si je ne me nomme pas.

LISE. Ils sont maintenant dans le jardin.

BEAUCLAIR. Eh! qui donc?

LISE. Ceux qui cherchent M. de Beauclair.

BEAUCLAIR. Que dites-vous?

SENNEVILLE, *bas, à Beauclair.* Eh bien! Monsieur, qu'attendez-vous pour vous nommer.

BEAUCLAIR, *de même.* Diable! cela change la thèse; et, si je me nomme, je pars.

LISE, *qui s'est approchée du fond.* Ils viennent, ils sont au bout de l'allée. Ah! il me vient une idée... Jasmin, si vous aimez votre maître, M. de Beauclair; si vous voulez le sauver... Ils ne le connaissent pas, je le parierais à leurs questions. Alors, vous m'entendez...

BEAUCLAIR. Non, le diable m'emporte!

LISE, *vivement.* Dites que vous êtes M. de Beauclair, que vous étiez déguisé en domestique. L'on vous arrête pour lui, vous partez.

SENNEVILLE, *en riant.* Et je reste auprès de vous : l'invention est admirable.

LISE. N'est-ce pas? que je suis contente de l'avoir trouvée!

BEAUCLAIR. Un instant... Permettez donc...

LISE. Quoi! vous refusez? vous que je croyais attaché à votre maître?

BEAUCLAIR. Je ne dis pas cela; mais...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, L'EXEMPT.

L'EXEMPT. Il est ici : que toutes les issues soient bien gardées, et que personne ne puisse sortir!

BEAUCLAIR. Morbleu!

L'EXEMPT. Il était temps de le joindre, sur la frontière et à deux pas du pont de Kehl.

D'ESTIVAL. Ah çà! Messieurs, que signifie?..

L'EXEMPT. Permettez-moi de procéder régulièrement. (*A Beauclair.*) Vous, d'abord, comment vous nommez-vous?

SENNEVILLE, *en raillant Beauclair.* Voilà une belle occasion de dire son nom.

LISE, *en le suppliant.* Dites donc votre nom!

L'EXEMPT, *impérieusement.* Votre nom : n'en avez-vous pas?

BEAUCLAIR, *avec dépit.* Plût au ciel! (*A part.*) Ma foi, arrivera ce qu'il pourra! (*Hardiment.*) Jasmin!

LISE, *s'éloignant avec indignation.* Attendez donc de la générosité d'un valet!

SENNEVILLE, *bas, à Beauclair.* J'ai gagné.

L'EXEMPT, *à Senneville.* Et vous, Monsieur?

BEAUCLAIR, *à part.* Que va-t-il dire?

SENNEVILLE. Le chevalier de Beauclair, officier de cavalerie. (*A l'exempt.*) Je suis prêt à vous suivre, mais j'ai une grâce à vous demander, quelques arrangements à prendre, et vous me permettrez d'envoyer chercher un notaire.

L'EXEMPT. A la bonne heure. Mais hâtons-nous.

SENNEVILLE, *à Beauclair.* Jasmin!

BEAUCLAIR, *embarrassé.* Monsieur!

SENNEVILLE. Vous le voyez, les moments sont précieux.

BEAUCLAIR, *à part.* Diable! il a raison; si je sors, je suis sauvé.

SENNEVILLE. Eh bien, Jasmin! allez chercher le notaire.

BEAUCLAIR, *hésitant.* Oui, Monsieur; oui, Monsieur, j'y vais. (*A part.*) J'ai perdu la partie. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* BEAUCLAIR.

SENNEVILLE, *à l'exempt.* Combien je vous remercie, Monsieur, de ce léger service! Si vous pouviez encore m'en rendre un autre...; ce serait de m'apprendre pourquoi je suis arrêté?

L'EXEMPT. Vous le savez bien, monsieur de Beauclair.

SENNEVILLE. Sans doute, je le sais; mais je suis bien aise que vous l'appreniez à Mademoiselle et à mon beau-père.

D'ESTIVAL, *en colère.* Comment, votre beau-père!

SENNEVILLE. Oui, Monsieur, je veux que vous voyiez qu'il n'y a rien de honteux dans la cause de ma détention.

LISE, *à part.* Ah! j'en suis sûre d'avance.

L'EXEMPT. Eh bien, Monsieur, vous êtes arrêté d'après un ordre du ministre.

SENNEVILLE. Du ministre!

L'EXEMPT. C'est son neveu lui-même qui en a expédié l'ordre.

SENNEVILLE, *à part*. Quelle rencontre!.. Germain! (*Il lui parle à l'oreille.*) Va, cours... (*Germain sort.*) Vous permettez encore... N'est-ce pas un homme tué... blessé sur la grande route?.. Ah! que c'est heureux!.. (*A Lise et à son père.*) Quand je vous le disais, vous voyez bien que ce n'est rien.

D'ESTIVAL, *s'éloignant de lui*. Comment, ce n'est rien!

LISE, *de même*. Un homme tué!

SENNEVILLE. L'homme tué, c'est moi, c'est moi-même, rassurez-vous.

L'EXEMPT. Il a perdu la tête.

SENNEVILLE. Vous me voyez au comble de la joie : rien ne s'oppose plus à mon bonheur, et nous allons tous signer mon contrat.

D'ESTIVAL. Comment, vous croyez que je vous donnerai ma fille?

SENNEVILLE. Oui, sans doute.

L'EXEMPT. A M. de Beauclair, à un homme que je mène en prison?

SENNEVILLE. Non, vous ne l'y mènerez pas, je l'ai fait évader.

L'EXEMPT. Comment, M. de Beauclair...

SENNEVILLE. Pourrait bien avoir maintenant traversé le pont de Kehl.

L'EXEMPT. Et vous avez osé...

SENNEVILLE. Oh! rassurez-vous, je vous le ramène.

L'EXEMPT, *à Senneville*. Ah çà! et vous qui parlez, qui donc êtes-vous?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUCLAIR, GERMAIN.

BEAUCLAIR. Monsieur de Senneville.

GERMAIN. Neveu du ministre.

SENNEVILLE, *à l'exempt, en lui donnant des papiers*. Lui-même qui prend tout sur lui et se charge de vous justifier.

BEAUCLAIR. Vous le voyez... je suis de parole! On vous aime; j'ai perdu et je vous amène le notaire; enchanté, Monsieur, que vous soyez l'homme que j'ai tué hier sur la route de Strasbourg. J'espère que cela ne mettra aucun obstacle à votre contrat de mariage, et je demande à signer le premier.

SENNEVILLE. C'est trop de générosité, et je vous pardonne ma mort, si elle me procure votre amitié. (*A d'Estival.*) Vous saurez tout, Monsieur.

D'ESTIVAL. Mais il en est temps.

SENNEVILLE. Si je n'ai plus les droits de Beauclair, au moins n'ai-je plus les torts qu'on lui reprochait, et peut-être pardonnerez-vous une supercherie que l'amour seul m'avait inspirée! C'est de vous que j'attends mon bonheur; vous seul pouvez confirmer l'aveu que Mademoiselle a daigné me faire, et que peut-être n'ai-je dû qu'à la pitié.

D'ESTIVAL. Comment! ma fille aurait avoué?....

LISE. Mon père, il était malheureux, ce n'était pas le moment de l'accabler.

D'ESTIVAL. Ah çà, décidément, quel est le véritable M. de Beauclair?

BEAUCLAIR, *le saluant*. Celui qui a été chercher le notaire.





M. DURAND. Qu'est-ce qui veut se charger de cet enfant-là, et m'en débarrasser? — Scène 19.

LE PARRAIN

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 avril 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. POIRSON ET MÉLESVILLE.

Personnages.

M. GODARD, marchand rubanier.
M. DURAND, rentier.
M. LE COMTE DE HOLDEN.
MADAME DE SAINT-ANGE, femme d'un banquier.
MADAME BENOIST, belle-mère de M. Godard.
MADAME PRUDENT, sage-femme.
MADAME RENARD, MADAME DUROZEAU, } voisines.
DUBOIS, chasseur de madame de Saint-Ange.
UN VALET du comte de Holden.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

Le théâtre représente l'arrière-magasin de M. Godard. A travers les vitrages qui sont au fond, on aperçoit la boutique, et par suite la rue. Une porte à droite, une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, M. Godard est devant une table et écrit. Mesdames Benoist, Renard et Durozeau sont assises à gauche, et travaillent à la layette en causant.)

M. GODARD, *écrivant.* « M. Godard, marchand rubanier, « rue Saint-Denis, a l'honneur de vous faire part que ma- « dame Godard, son épouse, vient d'accoucher heureuse- « ment d'un garçon.

« La mère et l'enfant se portent bien. »

Voilà le cent soixante-treizième; j'en ai la main fatiguée.

MADAME BENOIST. C'est comme je vous le dis, ma chère madame Renard, ce petit garçon-là me ressemble à s'y mé-

prendre. Ce n'est pas parce que je suis sa grand'mère; mais c'est tout mon portrait.

M. GODARD. Laissez donc, il a tout mon profil.

MADAME RENARD. C'est-à-dire celui de votre femme; ou plutôt, voulez-vous que je vous dise à qui il ressemble? à M. Durand, ce vieux garçon qui demeure ici dans la maison, au premier.

M. GODARD, *se levant.* Qu'est-ce que vous dites là, madame Renard? Point de pareilles plaisanteries, s'il vous plaît.

MADAME RENARD. Je le dis, parce que c'est frappant.

M. GODARD. C'est ce qui vous trompe, entendez-vous; mon fils me ressemble, et il doit me ressembler, parce qu'enfin... Je sais ce que je dis, et ce n'est pas après douze ans de mariage...

MADAME BENOIST. Allons, n'allez-vous pas vous fâcher, mon cher Godard?

M. GODARD. Non, c'est qu'on sait combien j'ai d'affaires aujourd'hui. Mes billets de faire part qui ne sont pas finis; le parrain de mon fils qui n'est pas encore trouvé; l'accouchée qui veut que je lui fasse un cadeau; une lettre de change à payer ce matin, et l'enfant qui ne tette pas. Et c'est au milieu de ces tracas de toute espèce qu'on vient me rompre la tête de M. Durand; M. Durand, que nous connaissons à peine, qui a quelquefois salué ma femme sur l'escalier, et qui n'a jamais fait que la regarder.

MADAME RENARD. Eh bien! c'est ce que je voulais dire, un regard.

TOUTES LES FEMMES. Sans doute, c'est un regard.

MADAME BENOIST. Eh! oui, mon gendre, cela se voit tous les jours. Il n'y a rien de plus raisonnable et de plus tranquillisant que les regards. Demandez à ces dames. Mais vous voilà toujours affairé, toujours effrayé du moindre embarras, et vous donnant toujours beaucoup de mal sur place, sans faire un pas pour en sortir. Voyons le plus pressé. Vous occupez-vous du parrain?

M. GODARD. Eh non, puisque voilà trois de mes parents et amis intimes qui ont refusé tout net. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cet enfant-là me donne de peine. Un enfant frais et vermeil qui est tout mon portrait.

MADAME BENOIST. Eh! il s'agit bien de cela. Quant à la marraine, elle ne sera pas difficile à trouver. On sait que pour le premier enfant c'est toujours la grand'mère, c'est de droit.

M. GODARD. Du tout, du tout; le choix est déjà fixé, la proposition a été faite et acceptée.

MADAME BENOIST. Voilà, par exemple, ce que je ne souffrirai point; n'est-il pas vrai, Mesdames?

M. GODARD. Allons, n'allez-vous pas encore me mettre un nouvel embarras sur les bras? Vouloir que je fasse un affront à madame de Saint-Ange, la femme d'un banquier! un banquier de la rue du Mont-Blanc! ma meilleure pratique! Certainement, Mesdames, quand la Chaussée-d'Antin est assez bonne pour venir rue Saint-Denis, on doit s'estimer trop heureux.

MADAME BENOIST. Oui, une femme à équipage qui sera marraine de votre fils! Et Dieu sait comme on va jaser! parce que vous sentez bien que les grandes dames... Si je vous racontais à ce sujet l'histoire que nous a dite hier madame Prudent, la sage-femme...

TOUTES LES FEMMES, *se levant et écoutant.* Une histoire!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME PRUDENT.

MADAME PRUDENT. Monsieur Godard! monsieur Godard!

MADAME BENOIST. Eh! tenez, voilà madame Prudent qui va vous la raconter elle-même.

MADAME PRUDENT. Ah! mon histoire du beau jeune homme inconnu; je vous la dirai tout à l'heure. Mais je viens avant tout annoncer une bonne nouvelle à M. Godard : son fils sera baptisé.

M. GODARD. Comment, madame Prudent, vous auriez trouvé un parrain?

MADAME PRUDENT. Où en seriez-vous sans moi? mais quand j'entreprends quelque chose... Ah! Mesdames, quel état que celui de sage-femme! Un état continuel de silence et de discrétion, la consolation de l'humanité, l'espoir des familles et la providence des nourrices?

M. GODARD. Vous dites donc que vous avez...

MADAME PRUDENT. Un parrain magnifique, un garçon riche, aimable, galant, et que vous avez sous la main; car il demeure dans la maison, au premier; en un mot, c'est M. Durand.

TOUS. Comment! M. Durand.

MADAME PRUDENT. Oui; je viens d'arranger cela avec sa gouvernante, mademoiselle Babet, que je connais de longue main, et qui s'est chargée de la négociation. C'est une affaire faite, parce qu'un vieux garçon ne peut pas avoir d'autre avis que celui de sa gouvernante.

M. GODARD. Hum! hum! je vous avouerai que M. Durand...

MADAME PRUDENT. Vous ne pouvez pas mieux choisir. Un homme seul, tranquille, qui n'a ni enfant ni famille, et qui peut un jour adopter votre fils, ou le coucher sur son testament : avec les gens riches il y a toujours de la ressource; c'est comme mon bel inconnu dont je vous parlais tout à l'heure. Croiriez-vous qu'il m'a donné vingt-cinq louis pour être venu me réveiller avant-hier à minuit, et m'avoir menée dans une belle voiture, dans un bel hôtel, où une jeune dame venait de mettre au monde une petite fille charmante? Je vous raconterai tout cela en détail; et quoique M. Durand n'ait ni équipage, ni bel hôtel, savez-vous qu'il a douze mille livres de rentes?

TOUT LE MONDE. Douze mille livres de rentes!

M. GODARD. Oui; mais ce que disait tout à l'heure madame Renard, ça peut faire jaser.

MADAME BENOIST. On ressemble à qui on peut. S'il fallait s'inquiéter de cela!

M. GODARD. Vous croyez? Il me semble alors qu'en qualité de père de l'enfant, je dois me présenter moi-même au parrain, et lui faire une visite.

TOUTES. Mais il n'y a pas de doute.

M. GODARD. Encore une chose à faire. Je vous dis que j'en perdrai la tête. Eh vite, madame Prudent, mes gants; et puis il faudra envoyer quelqu'un chez madame de Saint-Ange, la marraine, rue du Mont-Blanc, pour la prévenir des noms et du choix du parrain. (*S'impatientant.*) Eh bien, madame Prudent, mes gants, mon chapeau. Il est sûr que M. Durand s'attend à ma visite.

MADAME PRUDENT. Eh! tenez, le voici lui-même qui vient vous déclarer qu'il accepte.

M. GODARD, *aux femmes.* Ah! mon Dieu! ôtez donc ces langes et ces brassières qui sont sur tous les fauteuils; ça n'est pas décent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DURAND.

M. GODARD. Mon cher voisin, je me rendais chez vous pour vous remercier de l'honneur que vous nous faites.

MADAME BENOIST. C'est un bonheur pour toute la famille.

M. DURAND. Monsieur, Madame, certainement, je suis bien sensible à votre politesse; aussi, je suis descendu moi-même, afin de vous dire...

M. GODARD, *l'interrompant vivement, ainsi que dans tout le*

reste de la scène. C'est ce que je ne me pardonnerai jamais. C'était à moi de vous prévenir; mais un jour comme celui-ci on a tant d'embarras, mon bon, mon cher Durand... Combien (*Lui prenant la main.*) je suis heureux qu'une pareille cérémonie resserre encore les liaisons de voisinage et d'amitié qui nous unissaient déjà!

M. DURAND. Mais comme c'est la première fois que nous nous parlons...

M. GODARD. C'est égal, vous êtes de la famille.

M. DURAND. Mille fois trop de bontés; mais comme je venais pour vous dire...

MADAME PRUDENT. J'espère que vous m'en remercierez. C'est moi qui ai arrangé tout cela avec mademoiselle Babet; et jugez donc quel bonheur, quel avantage, vous qui n'avez jamais eu d'enfants, d'en trouver un qui ne vous coûte rien, qui vous apportera un bouquet à votre fête!

MADAME BENOIST. Et un compliment au jour de l'an.

M. GODARD. Et les petites étrennes; c'est charmant. Vous aurez tous les avantages de la paternité, et vous n'en aurez point comme nous les soins, les soucis, les tracas. Ah çà, mon cher, point de gêne, point de façons, tout est désormais commun entre nous. Voilà comme je suis; et surtout, je vous en prie, point de folie. Pour la marraine, vous ferez ce que vous voudrez.

M. DURAND, *impatienté.* Mais, Monsieur...

M. GODARD. Mais pour ma femme, rien, je vous en prie, que les bonbons, les bagatelles d'usage.

M. DURAND. Mais daignez m'écouter, Monsieur, je vous déclare que je ne veux pas...

M. GODARD. Et moi je le veux, ou sans cela nous nous fâcherons.

M. DURAND. Mais encore une fois...

M. GODARD. C'est arrangé comme cela, n'en parlons plus. Eh vite, ma belle-mère, Mesdames, voyez si l'on peut faire une visite à ma femme, à madame Godard. (*Elles sortent.*) Oh! vous allez embrasser l'accouchée, et votre filleul donc. Madame Prudent, voyez si le petit est présentable. Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais... voilà la clé de l'armoire pour prendre le pot de gelée de groseilles que ma femme a demandé. Pardon, mon cher compère; mais j'ai tant de choses dans la tête! Quant à votre commère, je ne vous en parle pas, parce que je veux vous surprendre. La plus jolie marraine... Mais je vous devais ça pour la bonté, la grâce avec laquelle vous avez daigné accepter. Adieu, mon cher ami, mon cher compère. Je cours à ma toilette. (*L'embrassant.*) Madame Prudent avait raison, notre parrain est un homme charmant.

—

SCÈNE IV.

M. DURAND, *seul.* C'est décidé, c'est une conspiration. Impossible de leur faire entendre que je refuse. De quoi diable aussi va se mêler madame Prudent, la sage-femme? Vouloir que je sois parrain, moi qui ne l'ai été de ma vie, qui tremble à l'idée du moindre embarras. Je n'ai jamais demandé de places de peur des occupations, ce qui fait que je ne suis rien; je n'ai jamais acheté de propriétés de peur de procès, ce qui fait que je suis rentier. Je n'ai jamais pris de femme de peur des inconvénients, ce qui fait que je suis célibataire. J'ai douze mille livres de rentes en portefeuille ou sur le grand livre. Je vais chez tout le monde sans que personne vienne chez moi, parce qu'un garçon n'est pas obligé de recevoir. Du reste, je suis bon citoyen. Je paye mon impôt de portes et fenêtres; je monte ma garde ou je la fais monter, ce qui revient au même; et je n'ai pas manqué une seule souscription volontaire, toutes les fois que j'y ai été forcé: ce n'est pas que je sois avare, il s'en faut; je mange généreusement mon revenu, mais je me ferais un scrupule de dépenser un liard pour toute autre satisfaction que la mienne. Je loge seul, je dîne seul, je dors seul, et c'est en moi seul que j'ai concentré mes plus chères affections. On dira que c'est de l'égoïsme. Du tout, c'est de la reconnaissance; et jusqu'à ce que j'aie rencontré quelqu'un qui ait pour moi l'amitié que je me porte, on me permettra de me donner la préférence. Ainsi je m'en vais écrire à tous les Godards, puisqu'avec eux il n'y a pas moyen de s'expliquer. C'est qu'ils sont capables de me relancer encore, et j'aurais peut-être aussitôt fait d'accepter. J'en serai quitte pour quelques cornets de bonbons. Ma foi, non; la peine d'aller à l'église, mon filleul à tenir, madame Godard à embrasser; en outre, des fiacres à payer; qu'est ce qui m'en reviendrait? Avec cela j'ai des courses à faire ce matin; ces trente mille francs que je voudrais placer avantageusement.

—

SCÈNE V.

M. DURAND, MADAME DE SAINT-ANGE; DEUX DOMESTIQUES EN LIVRÉE.

MADAME DE SAINT-ANGE. C'est bien; attendez, ainsi que la voiture: j'aurai besoin de vous. (*Elle donne quelques ordres à l'un de ses valets.*)

M. DURAND. Eh mais! je ne me trompe pas, c'est madame de Saint-Ange, la femme de ce fameux banquier qui s'est chargé du nouvel emprunt. Belle opération! S'il voulait me céder quelques actions, ce serait bien mon affaire.

MADAME DE SAINT-ANGE, *achevant de donner ses ordres.* Tâchez de parler à M. le comte de Holden lui-même, s'il n'est pas encore parti. Dites-lui que nous savons tout, et que mon mari et moi lui offrons nos services et notre médiation, et revenez sur-le-champ, vous entendez. (*Redescendant le théâtre et apercevant M. Durand qui la salue.*) Et le voilà, ce cher monsieur Durand! Je m'attendais bien à le trouver ici. Mais, en parrain galant, vous deviez me donner la main pour descendre de voiture.

M. DURAND. Comment, Madame, vous seriez?..

MADAME DE SAINT-ANGE. Eh! oui, j'avais promis à Godard, mon marchand, d'être la marraine de son enfant. Ce n'est pas que j'eusse grande envie de tenir ma parole; mais on vient de m'écrire que vous deviez être de la partie, et cela m'a décidée.

M. DURAND. Madame, je suis mille fois trop heureux. (*Apart.*) Ne négligeons pas cette bonne occasion (*Haut.*). Oserai-je vous demander comment se porte M. de Saint-Ange?

MADAME DE SAINT-ANGE. Mais je ne sais pas trop; je ne le vois plus; il ne sort pas de ses bureaux.

M. DURAND. Je conçois. Ce nouvel emprunt l'occupe beaucoup; une belle affaire qu'il a faite là! Je comptais incessamment lui rendre ma visite, ainsi qu'à vous, Madame.

MADAME DE SAINT-ANGE. Voilà une idée admirable. Mais il faut dîner avec nous, c'est le seul moyen de trouver mon mari; et tenez, aujourd'hui même, après la cérémonie, je vous emmène. Oh! il faut vous résigner. Vous voilà mon chevalier pour toute la journée.

M. DURAND. Je n'ai garde de refuser une pareille bonne fortune.

MADAME DE SAINT-ANGE. Parlons un peu de notre baptême. Connaissez-vous la famille Godard? Non, vous ne vous en souciez pas beaucoup, ni moi non plus; mais je suis folle des baptêmes; j'aime cette pompe bourgeoise, l'importance du bedeau, l'empressement du mari, la gravité de la nourrice, l'air de fête répandu sur toutes les physionomies: c'est bien plus gai qu'un mariage. D'abord l'acteur principal n'a aucune inquiétude sur le rôle qu'il va remplir, et si le père ou quelque parent s'avise de penser pour lui à l'avenir, il se

le représente toujours paré des plus riantes couleurs. Cet enfant-là sera peut-être un jour un poëte; un héros; qui sait même? un notaire, un agent de change. Qu'est-ce que cela coûte? il n'y a pas de charge à payer. Tandis qu'un jour de noces, on n'a que deux chances à prévoir : sera-t-on heureux? ne le sera-t-on pas? et bien souvent on peut parier à coup sûr. Oh! je préfère les baptêmes; et, pour ma part, j'aime mieux être marraine dix fois que mariée une seule.

M. DURAND. C'est exactement comme moi.

MADAME DE SAINT-ANGE. Oh! mais vous, je vous devine; vous allez faire des extravagances. Les vieux garçons d'abord sont toujours trop généreux; vous surtout qui êtes riche: mais je viens exprès vous empêcher de faire des folies.

M. DURAND. Rassurez-vous! ce n'est nullement mon intention; mais je vous avoue que, n'ayant jamais été parrain, j'ignore totalement les usages.

MADAME DE SAINT-ANGE. C'est bien; ne vous mêlez pas de cela, vous feriez tout de travers. Je me charge de vous guider. (*Ouvrant un riche agenda.*) J'ai déjà fait une petite note des choses indispensables.

M. DURAND. Que de bontés!

MADAME DE SAINT-ANGE. D'abord rien pour moi, je vous en prie; ce n'est qu'à cette condition-là que je consens à être marraine. Oh! non, je vous le déclare, je ne veux absolument rien que ce qui est de rigueur, la petite corbeille, le sultan. N'allez pas surtout vous aviser d'en prendre un de mille francs, c'est une duperie, ceux de cinq cents produisent autant d'effet et vous feront autant d'honneur; car vous sentez que c'est pour vous.

M. DURAND. Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME DE SAINT-ANGE, *froidement.* Oh! vous pouvez vous en rapporter à moi. Ainsi, nous mettons cinq cents francs. Quant à l'accouchée, c'est différent; avec elle vous ne pouvez vous dispenser de faire un cadeau.

M. DURAND. Oui, la petite timbale...

MADAME DE SAINT-ANGE. En vermeil. Les six tasses pareilles, la cafetière, la crémière, la théière, le sucrier; cela fera un fort joli déjeuner, et nous trouverons cela presque pour rien chez Mellério, à la Couronne de fer.

M. DURAND. Ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-ANGE. Nous prendrons les bonbons rue Vivienne, les gants chez madame Irlande, et les flacons chez Laurençot, Palais-Royal. Je n'ai pas mis dans mon budget les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques de la maison, au bedeau, au sacristain et au sonneur, des pièces de vingt francs, parce que tout cela est de rigueur, et que cela va sans dire.

M. DURAND, *à part.* Miséricorde! (*Haut.*) Certainement, Madame, tout cela me paraît fort convenable.

MADAME DE SAINT-ANGE, *d'un air de satisfaction.* Oui, n'est-ce pas? ce sera bien.

M. DURAND. J'approuverais très-volontiers votre petit budget, comme vous dites, si le baptême se faisait demain; mais c'est pour aujourd'hui, dans une heure, et il est impossible que tout cela puisse être prêt.

MADAME DE SAINT-ANGE. N'est-ce que cela? Soyez tranquille. (*Appelant.*) Dubois!

DUBOIS, *entrant,* Madame, M. le comte de Holden n'est plus à Paris, on assure qu'il est parti pour la Belgique.

MADAME DE SAINT-ANGE. J'en suis désolée; (*A Durand.*) un ami à nous qui est engagé dans une fort mauvaise affaire, et à qui j'aurais voulu rendre service; mais il n'est plus temps. Tenez, prenez cette liste, montez dans ma voiture qui est restée à la porte, et faites les différents achats qui sont indiqués; rue Vivienne, Palais-Royal, rue Saint-Honoré; tout cela est dans le même quartier. A Paris, c'est charmant; en moins d'une heure, on a tout ce qu'on veut; on paie un peu cher, et voilà tout... Ah! Dubois, vous porterez les mémoires chez Monsieur, justement il loge dans la maison. (*Dubois sort.*)

M. DURAND. Oui, cela se rencontre à merveille. (*A part.*) Ah! mon Dieu, il y va.

MADAME DE SAINT-ANGE. Eh bien! qu'avez-vous donc?

M. DURAND. Rien; c'est qu'il me semble que M. Godard tarde bien, et vous croyez que le... je veux dire le... montant des mémoires. .

MADAME DE SAINT-ANGE. Ah! le petit total? ça ne passera pas mille écus, c'est tout ce qu'il y a de plus modeste. Baptême de seconde classe.

M. DURAND, *à part.* Où me suis-je fourré? trois mois de mon revenu pour la famille Godard! maudite sage-femme!

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. GODARD.

M. GODARD. Je vois le parrain et la marraine qui sont réunis. Me sera-t-il permis, Madame, de vous présenter mes respects?

MADAME DE SAINT-ANGE. Bonjour, mon cher Godard, comment va votre femme?

M. GODARD. Elle attend, Madame, l'honneur de votre visite.

MADAME DE SAINT-ANGE. C'est bien! (*A Durand.*) Pour quelle heure avez-vous commandé les voitures?

M. DURAND, *étonné.* Comment, Madame, les voitures?

MADAME DE SAINT-ANGE. Eh! oui, ne savez-vous pas qu'il en faut? vous aviez raison, vous ne vous doutez pas des usages, et vous êtes bien heureux de m'avoir. (*Appelant.*) Holà! quelqu'un.

M. GODARD. Gervais! Gervais! c'est mon garçon de boutique, un gaillard fort intelligent.

MADAME DE SAINT-ANGE. Il faut à l'instant même courir chez le premier loueur de voitures, et demander six remises, entendez-vous? six grandes berlines. Vous les prendrez à la journée, et que dans un instant elles soient à la porte.

M. DURAND. Mais permettez donc; il me semble que l'église étant à deux pas, nos équipages seront tout à fait inutiles.

MADAME DE SAINT-ANGE. D'accord, on ne s'en servira pas, mais il faut qu'on les voie dans la rue; c'est de rigueur.

M. DURAND. Ah! c'est de rigueur. (*A part.*) Six berlines! Moi qui vais toujours à pied. Ah! la maudite sage-femme; elle me le paiera.

M. GODARD, *se frottant les mains.* Six voitures dans la rue, quel bonheur! Ça ira jusqu'à la boutique du bonnetier, qui ne peut pas me souffrir.

MADAME DE SAINT-ANGE. Oh! M. Durand fait bien les choses; mais ce n'est rien encore, vous verrez son cadeau à l'accouchée. (*Bas, à Godard.*) Un superbe déjeuner en vermeil. Oh! à votre place je ne serais pas tranquille. (*A Durand.*) Allons, donnez-moi la main, et venez voir cette pauvre petite femme. (*Bas.*) Nous allons trouver la nourrice, la garde, les grands parents, un monde et une chaleur; c'est affreux! je ne peux pas souffrir les chambres d'accouchées.

M. GODARD. Mille pardons si je ne vous conduis pas; quelques affaires indispensables, cette robe de baptême, la toilette de l'enfant... Je suis à vous, Madame. (*Durand et madame de Saint-Ange entrent dans la chambre voisine.*)

—

SCÈNE VII.

M. GODARD, *seul.* Je ne sais pas, moi, ce monsieur Durand ne m'a plus l'air si aimable; je lui trouve une physionomie sournoise et mystérieuse; et puis ce superbe déjeuner en vermeil, que du reste il est impossible de refuser: tout

cela me... Il ne m'inquiérait plus que cela, être jaloux un jour où j'ai tant d'occupations.

—

SCÈNE VIII.

M. GODARD, LE COMTE DE HOLDEN.

LE COMTE. N'est-ce point ici M. Godard, négociant?

M. GODARD. Moi-même, Monsieur.

LE COMTE. C'est un effet de quatre mille francs, payable au porteur.

M. GODARD, *à part*. Ah! mon Dieu! monsieur Vanberg, le négociant hollandais, qui m'avait promis de ne point le mettre en circulation et d'attendre à demain. (*Haut.*) Monsieur, certainement vous serez payé, j'ai les fonds, mais dans ce moment cela me gênerait beaucoup, et si vous pouviez attendre seulement à demain matin.

LE COMTE. C'est avec un grand plaisir que j'accéderais à votre demande; mais je suis obligé de partir dans deux heures pour la Belgique, et cet argent m'est nécessaire pour mon voyage.

M. GODARD, *à part, dans le plus grand embarras*. Comment faire, et à qui s'adresser? Les négociants mes confrères, il ne faut pas y penser. Eh parbleu! j'ai là le parrain de mon fils; en le tenant sur les fonts baptismaux il contracte l'obligation de le défendre, de le protéger; c'est un second père, et mes intérêts deviennent les siens. (*Au comte.*) Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir! (*A part.*) Il est riche, il est à son aise, et quand je le prierai de m'avancer cette somme-là pour quelques heures, il ne peut pas me refuser sans manquer à la délicatesse, après tout ce que nous faisons pour lui. (*Au comte.*) Je suis à vous, et avant un quart d'heure vous aurez votre argent. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IX.

LE COMTE, *seul*. Ce pauvre homme, cela le gêne, je le vois; mais s'il savait dans quel embarras je me trouve. Obligé de partir dans deux heures, et ne savoir à qui laisser mon enfant, en quelles mains le confier. J'ai couru chez cette madame Prudent qui m'avait déjà servi; c'est comme un fait exprès: disparue depuis deux jours, on ne l'avait pas vue chez elle.

—

SCÈNE X.

LE COMTE, MADAME PRUDENT, *sortant de l'appartement à gauche, et ayant l'air de parler à un enfant.*

MADAME PRUDENT. Pauvre petit, comme il dort bien! (*Se retournant et apercevant le comte.*) Ah! mon Dieu! c'est mon jeune homme, mon bel inconnu!

LE COMTE. Madame Prudent! c'est le ciel qui me l'envoie.

MADAME PRUDENT. Qui vous amène ici?

LE COMTE. Vous le saurez plus tard. J'ai besoin de vos services, et je puis, je crois, compter sur votre discrétion.

MADAME PRUDENT. Comment donc, Monsieur, vous pouvez être sûr... Est-ce que cette jeune et jolie dame serait indisposée? elle avait l'air bien souffrant, mais on ne peut pas tout avoir, la richesse et la santé.

LE COMTE. Elle se porte très-bien; mais les moments sont précieux. Qu'il vous suffise de savoir que je suis étranger; je suis Belge. Un mariage secret contracté avec une jeune personne que j'adorais a irrité contre moi une famille puissante. On m'accuse de séduction, de rapt, et je cours risque d'être arrêté.

MADAME PRUDENT. Serait-il possible!

LE COMTE. Dans deux heures je pars pour la Belgique; je vais tout avouer à mon père le comte de Holden, qui peut seul arranger cette affaire et apaiser les parents de ma femme. Mais je ne peux pas emmener avec moi un enfant de trois jours, et c'est à vous que je veux le confier.

MADAME PRUDENT. A moi, Monsieur!

LE COMTE. Oui, ma chère madame Prudent, jusqu'à mon retour; c'est pour une semaine tout au plus, (*Lui donnant une bourse.*) et croyez que vous recevrez encore d'autres marques de ma reconnaissance; mais il n'y a pas de temps à perdre, ma petite fille est avec un domestique de confiance, ici à deux pas dans ma voiture. Vous allez la prendre.

MADAME PRUDENT. J'y vais à l'instant. (*Montrant la droite.*) Il y a de ce côté une porte qui donne sur la rue, je fais entrer l'enfant par là, je le place dans cet appartement où personne n'a affaire, et dans une heure je l'emporte chez moi, où vous le trouverez à votre retour.

LE COMTE. A merveille. Ah! encore un mot. La mère désire que son enfant soit baptisé le plus promptement possible; ainsi chargez-vous de tous ces soins-là. Choisissez-moi un parrain; qui vous voudrez, pourvu que ce soit un honnête homme, et que la chose se fasse promptement et sans bruit.

MADAME PRUDENT. Soyez tranquille, j'ai quelqu'un qui demeure ici près, et que je vais prévenir en descendant, le commis de M. Godard, un excellent garçon qui vous rendra ce service-là et dont vous serez content, parce que, moi, quand je réponds de quelqu'un... et du reste vous pouvez compter que le zèle et la discrétion... (*A part, en s'en allant.*) Dieu! quelle journée! Un mariage secret, un enfant que l'on me confie, deux baptêmes, deux parrains et du mystère, voilà-t-il de quoi jaser! (*Elle sort en courant.*)

—

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul*. Allons, je respire un peu, me voilà plus tranquille. (*Apercevant une plume et de l'encre.*) Prévenons ma chère Hippolyte de ce que je viens de faire; je crois que j'ai le temps, car on ne se presse pas beaucoup de m'apporter le montant de ma lettre de change. (*Il se met à la table et écrit.*)

—

SCÈNE XII.

LE COMTE, M. DURAND, *sortant de la chambre de madame Godard, un bouquet à la main.*

M. DURAND. Je dis que quand une fois on est embourbé, tous les efforts que l'on fait pour sortir d'un mauvais pas ne font que vous y enfoncer encore davantage. Ce Godard, qui s'avise de m'emprunter de l'argent, et madame de Saint-Ange: « Comment donc, c'est trop naturel! C'est au parrain « et à la marraine, cela nous regarde tous les deux, n'est-« ce pas, mon cher Durand? » Qu'elle parle pour elle, son mari est banquier, il est riche; mais, moi! Malheureusement je ne pouvais pas objecter que je n'avais pas d'argent comptant, puisqu'un instant auparavant je lui avais touché un mot de ces trente mille francs, que je ne sais comment placer. (*Contrefaisant une voix de femme.*) « Quel plus bel « usage pouvez-vous faire de vos capitaux? » Un joli placement, quatre mille francs à fonds perdus sur la tête du petit Godard, mon filleul. Je sais bien que cela me rentrera; mais c'est toujours très-désagréable, et je n'ai pas été fâché de venir payer moi-même, afin d'avoir le titre entre les mains. (*Regardant autour de lui.*) Il me semble que ce doit être ce monsieur qui écrit. (*Au comte.*) Monsieur, n'êtes-vous pas le porteur d'une lettre de change?

LE COMTE. De quatre mille francs acceptée par M. Godard; la voici. (*Il remet la lettre de change a Durand, qui la regarde et la met soigneusement dans son portefeuille.*)

LE COMTE. Monsieur, je le vois, est le caissier de M. Godard?

M. DURAND, *de mauvaise humeur.* Mais à peu près. (*Lui donnant des billets de banque.*) Vous voyez que c'est tout comme, ou plutôt j'ignore ce que je suis ou ce que je ne suis pas dans la maison. car, Dieu merci, c'est sur moi que tout retombe. Tel que vous me voyez, Monsieur, je suis parrain, et malgré moi encore...

LE COMTE, *souriant.* Quoi! Monsieur, vous êtes parrain?

M. DURAND. Eh! oui; c'est madame Prudent, une maudite sage-femme, qui est cause de tout cela.

LE COMTE. Ah! la sage-femme; elle n'a pas perdu de temps. (*Prenant la main de Durand.*) Je suis enchanté que ce soit vous.

M. DURAND. Qu'est-ce qu'il a donc, à présent?

LE COMTE. J'ose dire que vous ne vous en repentirez pas; nous nous reverrons un jour, et quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je prends la liberté de vous demander une grâce qui vous paraîtra de peu d'importance, et qui en a beaucoup pour moi. Quel nom comptez-vous donner à l'enfant?

M. DURAND. Quel nom? Ma foi ça m'est bien égal, qu'on l'appelle comme on voudra.

LE COMTE. A merveille. Eh bien! Monsieur, puisque cela ne vous fait rien, je vous prie de vouloir bien l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND. Rose-Ernestine? Y pensez-vous? c'est un garçon.

LE COMTE. Du tout, Monsieur, on ne vous aura pas dit, ou l'on se sera trompé; mais qu'importe, fille ou garçon, je vous prie de l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND. Ah çà! Monsieur, quel diable d'intérêt prenez-vous à tout cela, et qu'est-ce que ça vous fait?

LE COMTE. J'ai des raisons pour tenir à ces noms-là, des raisons particulières que vous êtes trop galant homme pour me demander.

M. DURAND, *à haute voix.* Quel soupçon! Comment, il serait possible?

LE COMTE. Chut! chut! je vous en conjure, j'ai le plus grand intérêt à ce que l'on ne se doute de rien.

M. DURAND. Quoi! Monsieur, vous seriez?..

LE COMTE. Silence. (*A voix basse.*) Eh bien! oui, Monsieur, c'est la vérité, cet enfant me touche de très-près; mais puisque madame Prudent s'est adressée à vous, je suppose que vous êtes homme d'honneur, et surtout discret. J'ai de la naissance, quelque crédit, de la fortune, j'aurai peut-être un jour le pouvoir de reconnaître un service, et vous verrez, Monsieur, que vous n'avez point obligé un ingrat. (*Il sort en courant.*)

—

SCÈNE XIII.

M. DURAND, *seul.* Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Quoi! madame Godard, une simple bourgeoise, qui donne dans les grandes manières. Le mari qui ne se doute de rien, la sage-femme qui est confidente, et moi qui me trouve mêlé dans tout cela, moi, qui ai toujours fui le bruit et le scandale. Comment en sortir à présent? Il est de fait que ce jeune homme a un air très-distingué; mais s'il est aussi riche qu'il dit, pourquoi ne paie-t-il pas les lettres de change du mari? Il me semble que ça le regarde plus que moi; et ensuite pourquoi n'est-il pas le parrain? Il ne connaît donc pas l'usage.

SCÈNE XIV.

M. DURAND, M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, MADAME BENOIST, MADAME RENARD, MADAME DUROZEAU, PARENTS ET PARENTES.

M. GODARD, *à la cantonade.* Oui, ma bonne amie, oui, dès qu'il sera baptisé, nous te le rapporterons; mais tiens-toi bien chaudement, je t'en prie.

M. DURAND, *à part.* Ce pauvre Godard! il me fait peine. Ce calme, cette tranquillité. Mariez-vous donc! (*Haut, lui donnant une poignée de main.*) Eh bien! mon pauvre ami!

M. GODARD. Eh bien! mon cher, tout va bien! J'espère que vous êtes content. Un beau filleul gros et bien portant.

M. DURAND. C'est donc décidément un garçon?

M. GODARD. Eh! parbleu, qui est-ce qui en doute?

M. DURAND, *à part.* Alors, arrangez-vous. L'un dit une fille, l'autre un garçon. Ces deux messieurs devraient s'entendre.

M. GODARD. Allons, partons, toutes les voitures sont à la porte.

MADAME BENOIST. Oh, mon Dieu! et le nom de l'enfant?

M. GODARD, *se frappant le front.* Le nom de l'enfant; c'est pourtant vrai, nous n'y pensions pas. Comment l'appellerons-nous?

MADAME DE SAINT-ANGE. Moi, je n'ai pas d'avis, cela regarde la famille.

MADAME DUROZEAU. Voulez-vous un joli nom? Théophile, cela n'est pas commun.

M. GODARD. Du tout; je connais quelqu'un qui porte ce nom-là et qui est borgne. Moi, c'est peut-être une idée, je me suis toujours promis que si j'avais un fils, il s'appellerait Barnabé.

TOUTES. Oh! Barnabé! quel vilain nom!

M. GODARD. Comment, un vilain nom! apprenez que c'est le mien, et que décidément mon fils s'appellera Barnabé.

MADAME BENOIST. Du tout, du tout, j'ai ce qu'il vous faut; le plus joli nom de l'almanach, un nom admirable et sonore, Théodore, et cela ira très-bien, parce que voyez-vous, on dira : Où est Théodore? qu'est devenu Théodore? qu'on donne le fouet à Théodore.

M. GODARD. Eh bien! on dira : Où est Barnabé? qu'est devenu Barnabé? qu'on donne le fouet à Barnabé.

MADAME BENOIST. Jamais mon petit-fils ne s'appellera Barnabé.

M. GODARD. Et jamais mon fils ne s'appellera Théodore; j'aimerais mieux qu'il ne fût pas baptisé.

MADAME BENOIST. Et moi, qu'il n'eût jamais de nom!

M. GODARD, *furieux.* C'est cela, un enfant anonyme! quelle tournure cela aurait-il dans le quartier?

M. DURAND. Eh! mais, calmez-vous; n'y aurait-il pas moyen d'arranger cela, et d'en choisir un tout autre?

M. GODARD. Au fait, nous n'y pensions pas; combien je vous demande de pardons! c'est Monsieur qui est le parrain, et c'est à lui de le nommer.

TOUT LE MONDE. C'est trop juste.

M. DURAND. Eh bien! pour mettre d'accord tous les intéressés et ayants cause, car il paraît que dans cette affaire-ci il y en a plus qu'on ne croit, si nous appelions l'enfant Hippolyte?

MADAME BENOIST, *avec approbation.* Hippolyte, voilà! j'allais le proposer.

M. GODARD. Au fait, Hippolyte, c'est justement ce qu'il nous faut. Ça n'est pas trop... et en même temps, c'est assez... Parbleu! quand on l'aurait fait exprès... et puis j'ai idée que ma femme m'en parlait l'autre jour. Va donc pour Hippolyte.

MADAME DE SAINT-ANGE. Enfin, voilà la discussion terminée, ce n'est pas sans peine. (*A Durand.*) Allons, mon cher compère, ouvrons la marche et partons.

M. DURAND, *mettant ses gants.* Oui, oui, partons vite, et revenons de même pour en être plus tôt débarrassé. (*Il se dispose à sortir par la gauche.*) Hein! quel est ce bruit, et que nous veut-on?

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME RENARD.

MADAME RENARD, *arrivant tout essoufflée.* Ah! si vous saviez quel spectacle! les dames de la halle qui sont sous la porte cochère avec des bouquets, et qui attendent le parrain.

M. DURAND, *à part.* Allons, encore des pièces de vingt francs. (*Haut, à Godard.*) Mon ami, je vous avoue que je n'entends rien au cérémonial usité en pareil cas, et que si je peux esquiver l'ambassade...

M. GODARD, *lui montrant le fond.* Eh bien! passons par la boutique.

MADAME DE SAINT-ANGE. A la bonne heure. (*Ils vont pour sortir par le fond, on entend un roulement de tambours et un bruit de clarinettes.*)

M. GODARD. Entendez-vous? ce sont les tambours de la garde nationale; comme vous en faites partie...

M. DURAND. Du tout, je ne monte plus ma garde; qu'ils s'adressent au mercier du coin qui la monte pour moi. (*Regardant à travers les carreaux en reboutonnant son habit comme pour garantir son gousset.*) C'est un guet-apens.

MADAME BENOIST. Attendez, attendez; (*Montrant l'appartement à droite.*) il y a ici une sortie qui donne sur la rue, presque en face de l'église. (*Elle ouvre l'appartement.*)

MADAME DE SAINT-ANGE. A merveille, allons, donnez-moi la main et partons. Eh bien! où sont donc la garde et l'enfant?..

M. GODARD. Ah! mon Dieu! oui. Où est donc l'enfant? où est donc madame Prudent? Comment, au moment de partir pour l'église! Ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi. Madame Prudent! madame Prudent! Que diable est-elle allée faire, et où a-t-elle mis l'enfant? (*Grand désordre dans la famille.*)

MADAME BENOIST, *qui est près de la porte à droite, et qui écoute.* J'entends crier; oui, il est là. (*Elle entre dans le cabinet.*)

MADAME DE SAINT-ANGE. Eh bien! c'est bon, nous allons le prendre en passant; vite, dépêchons-nous. Je passe la première. (*Tout le monde sort par la porte à droite.*)

M. GODARD. Enfin, voilà le baptême qui est en marche.

MADAME DUROZEAU. Comment, monsieur Godard, vous ne venez pas?

M. GODARD. Est-ce que je le puis? Qui est-ce qui restera près de l'accouchée? Est-ce que je n'ai pas toujours affaire?

—

SCÈNE XVI.

M. GODARD, *seul.* Ouf! les voilà partis, ce n'est pas sans peine; que de mal a un père de famille! (*Il arrange en parlant du vin et du sucre dans une timbale, et l'avale.*) Hein! qui est-ce qui vient là?

—

SCÈNE XVII.

M. GODARD; UN VALET EN LIVRÉE ÉTRANGÈRE.

M. GODARD, *au valet qui le regarde d'un air incertain.* Que voulez-vous, l'ami? que demandez-vous?

LE VALET. Monsieur, je voudrais parler à une dame qui doit être ici.

M. GODARD. Une dame!

LE VALET. Oui, madame Prudent, une sage-femme.

M. GODARD. Elle n'y est pas; elle est sortie; et Dieu sait où elle est allée. Eh bien! pourquoi cet air étonné? Qu'est-ce qu'il a donc ce garçon-là?

LE VALET. C'est que je ne sais plus comment faire. Madame Prudent devait m'indiquer un monsieur pour qui j'ai une lettre, un monsieur dont je ne sais pas le nom, mais qui demeure dans la maison, et qui aujourd'hui doit être parrain.

M. GODARD. Encore ce Durand! Et savez-vous ce qu'on lui veut?

LE VALET, *mystérieusement.* C'est de la part du père de l'enfant.

M. GODARD. Hein!

LE VALET. Oui, Monsieur est en bas dans la voiture qui l'attend pour l'emporter.

M. GODARD, *à part.* L'emporter, quelle trame abominable! C'est bon, mon ami, c'est bon; dites à votre maître d'attendre, je vais remettre la lettre à M. Durand dès qu'il sera revenu de l'église. (*Le valet sort.*) Quel coup de politique d'avoir intercepté ce billet! Voyons vite: (*Lisant.*)

« Mon cher monsieur, et vous, madame Prudent, je suis « plus heureux que je n'aurais osé l'espérer; tout est par- « donné. Envoyez-moi vite notre cher enfant dès qu'il sera « baptisé, son autre famille l'attend avec impatience pour « le voir et l'embrasser, et je veux leur présenter moi-même « mon aimable Hippolyte. » Son Hippolyte! c'est bien cela. Quel complot infernal! ma tête s'y perd; impossible d'y rien comprendre, sinon qu'il y a un autre père, une autre famille... que madame Godard, M. Durand, la sage-femme, s'entendent tous contre moi pour me tromper et m'enlever mon fils, ou plutôt quand je dis mon fils, c'est-à-dire notre fils, car cette parenté-là devient si compliquée... Mais il faut absolument que j'aie une explication avec madame Godard. (*Il va pour entrer chez elle et s'arrête.*) Voyons, conservons notre sang-froid, s'il est possible, et n'oublions pas que ma femme a sa fièvre de lait. Il faut d'abord que madame Godard m'explique pourquoi mon fils ressemble à M. Durand, parce qu'une fois que nous nous serons entendus là-dessus, nous saurons à quoi nous en tenir sur le déjeuner en vermeil, les déclarations; mais les voici: morbleu, nous allons voir! (*A travers les carreaux du fond on voit passer le baptême, qui vient de la droite et entre à gauche.*)

—

SCÈNE XVIII.

M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, M. DURAND, GENS DU BAPTÊME.

MADAME DE SAINT-ANGE. On vient de porter le petit Hippolyte dans la chambre de l'accouchée, et tout s'est passé à merveille. La cérémonie était superbe; on aurait dit d'un cortége.

M. DURAND. Oui, il ne manquait plus que cela. Traverser toute l'église! les femmes montaient sur les chaises, les curieux se pressaient autour de nous. Voilà le parrain, voilà le parrain! On aurait dit d'une bête curieuse. Et le suisse qui pour faire faire place me donnait des coups de sa hallebarde dans les jambes; et les petites filles qui se jettent au-devant de vous pour vous offrir des bouquets; les mendiants déguenillés qui vous arrêtent par votre habit: « Et moi, Mon- « sieur, et moi. Lui, il a déjà reçu: c'est un mauvais « pauvre. » Et dans la rue, pendant qu'on attend les voitures ou qu'on ouvre la portière, la foule qui vous pousse, vous coudoie, vous piétine ou vous éclabousse. (*Montrant*

ses bas qui sont tout noirs.) Payez donc six berlines pour revenir dans cet état-là.

MADAME DE SAINT-ANGE. Oui ; mais vous ne comptez pas le plaisir que vous avez eu à tenir votre filleul sur les fonts baptismaux.

M. DURAND. J'en suis rompu. Le sacristain qui voulait que je répétasse mon *Credo* en latin, moi qui ne le sais qu'en français. Ils m'ont laissé pendant une heure les bras tendus; enfin n'en parlons plus; c'est fini.

MADAME DE SAINT-ANGE. C'est fini! du tout; c'est maintenant que vous allez recueillir le prix de tous les soins que vous vous êtes donnés; vous le trouverez dans l'attachement, dans l'amitié d'une famille respectable et reconnaissante. (*Bas, à Godard.*) Allons donc, Godard, remerciez le cher parrain.

M. GODARD, *allant à Durand, d'un ton concentré.* Ce n'est point ici que nous nous expliquerons, Monsieur; mais je sais tout, oui, tout. Vous devez m'entendre, et je vous prie de ne plus remettre les pieds chez moi, ou nous verrons.

MADAME DE SAINT-ANGE ET DURAND. Qu'est-ce que cela signifie?

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BENOIST, MADAME DUROZEAU, ET PLUSIEURS PERSONNES.

MADAME BENOIST. Ah, mon Dieu! quel scandale! quel éclat! Votre fils... Si vous saviez ce qui vient d'arriver... votre fils...

M. GODARD. Est-ce qu'il serait enlevé ?

MADAME BENOIST. Pire que cela.

M. GODARD. Il est malade?

MADAME BENOIST. Ce ne serait rien. Apprenez que votre fils... votre fils...

M. GODARD. Eh bien?

MADAME BENOIST. Est une fille.

MADAME DE SAINT-ANGE. Une fille!

M. DURAND, *à part.* J'en étais sûr. C'est l'autre qui avait raison.

M. GODARD, *prenant l'enfant.* Qu'est-ce que tout cela veut dire? qu'on me rende mon fils. Je ne veux pas de cet enfant-là. (*Le donnant à madame Durozeau.*)

MADAME DUROZEAU. Ni moi non plus, je n'en veux pas. (*Le donnant à madame Benoist, qui le donne à madame Renard.*) Sans doute, il n'est pas de la famille.

MADAME RENARD, *le mettant sur les bras de M. Durand.* Que Monsieur s'en charge, puisqu'il l'a baptisé.

M. DURAND, *ayant toujours l'enfant sur les bras.* Messieurs, Mesdames, qu'est-ce que ça signifie? Eh bien! on me laisse. Hé!.. ah çà, voyons, ne plaisantons pas. Qu'est-ce qui veut se charger de cet enfant-là, et m'en débarrasser?

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE, *qui est entré avant ces derniers mots.*

LE COMTE. C'est moi, Monsieur, qui depuis un quart d'heure l'attend dans ma voiture (*Il fait un signe à une femme de chambre qui prend l'enfant et l'emporte.*) ; mais qui ne vous en remercie pas moins pour toutes les peines que vous avez daigné prendre.

MADAME DE SAINT-ANGE, *l'apercevant.* Que vois-je! Monsieur le comte de Holden!

M. GODARD. L'homme à la lettre de change.

LE COMTE, *à madame de Saint-Ange.* Lui-même, qui est le plus heureux des hommes. Mon mariage est reconnu, mon beau-père a pardonné, et je reste à Paris.

M. GODARD. Ah çà, Monsieur, daignez me dire...

TOUT LE MONDE, *vivement.* Oui, daignez nous expliquer.

—

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME PRUDENT *sortant de la chambre de M. Godard.*

MADAME PRUDENT. Eh! silence, silence donc! Vous faites un bruit à fendre la tête de l'accouchée.

M. GODARD. Ah! vous voilà, madame Prudent; on vous trouve donc enfin?

MADAME PRUDENT. Oui, je n'ai pu assister au baptême. (*Montrant le comte.*) Monsieur sait bien pourquoi. (*Bas, montrant la porte à droite.*) Votre enfant est là dedans, et j'ai couru sur-le-champ chercher la marraine et le parrain, et ce n'est pas sans peine.

LE COMTE. C'était inutile; car voilà Monsieur (*Montrant Durand.*) qui, pendant ce temps, a daigné faire les choses de la meilleure grâce du monde.

M. GODARD, *à Durand.* Comment! c'est décidément l'enfant de Monsieur que vous avez tenu? La, qu'est-ce que je disais? Mon fils qui n'est pas baptisé, après tout le mal que nous nous sommes donné.

MADAME DE SAINT-ANGE. Il faut avouer que c'est jouer de malheur.

M. GODARD, *à Durand.* Je reconnais, mon cher Durand, l'injustice de mes soupçons. Aussi, vous sentez bien que tout cela ne compte pas, et que demain c'est à recommencer.

M. DURAND. J'en ai assez comme cela, et si jamais l'on m'y rattrape...

M. GODARD. Encore un parrain qui renonce. Je dis qu'il est impossible que mon fils Godard puisse jamais...

LE COMTE. C'est ce qui vous trompe, et je me propose pour demain, si toutefois madame de Saint-Ange veut m'accepter pour...

M. GODARD. Acceptez, Madame, acceptez, il ne faut pas que ça vous décourage; nous finirons peut-être par en venir à bout.

M. DURAND, *à part, regardant le comte en soupirant.* Le malheureux, il ne sait pas à quoi il s'expose. Mais ce maudit Godard... (*Haut.*) Allons, décidément il faut que je me marie; car je commence à voir que les enfants des autres nous coûtent plus cher que les nôtres.

M. GODARD. Comment, mon cher voisin, vous vous mariez?

M. DURAND, *avec un regard de colère.* Oui, mon cher Godard, je me marie, et vous serez parrain de mon premier.

FIN DU PARRAIN.



MADAME PHILIBERT. Une histoire! racontez-nous cela, mon ami. — Scène 15.

PHILIBERT MARIÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 décembre 1821,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MOREAU.

Personnages.

M. PHILIBERT, rentier, demeurant au Marais, âgé de quarante à quarante-cinq ans.
MADAME PHILIBERT, sa femme.
AMÉLIE, sa fille.
VICTOR, son neveu, âgé de dix-sept à dix-huit ans.
M. CHOPARD, ancien gouverneur de Philibert, et gouverneur de son neveu.
MARGUERITE, nourrice de Victor.
MARTIN, garçon restaurateur.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon; deux portes au fond, une porte à droite et une grande croisée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PHILIBERT, *en robe de chambre, assis près du feu, et tenant un journal;* MADAME PHILIBERT, AMÉLIE, *autour d'une table, et déjeunant;* MARGUERITE.

PHILIBERT, *lisant un journal.* « Il vient de s'établir « au Palais-Royal un nouveau restaurant qui surpasse « tous les établissements de ce genre. Salons magni- « fiques, cabinets particuliers. »

MADAME PHILIBERT. Eh bien! mon ami, vous ne venez pas déjeuner avec nous?

PHILIBERT. Vous savez bien, madame Philibert, que je suis au régime. Le docteur m'a mis ce matin à la diète et à la camomille pour me refaire l'estomac : aussi je me réconforte en lisant les journaux! mon appétit

vit de souvenirs. (*Lisant.*) *Cabinets particuliers.* Parbleu, madame Philibert, il faudra que nous allions voir cela un de ces jours.

MADAME PHILIBERT. Qu'est-ce que vous dites donc, mon ami?

PHILIBERT. Vous et ma fille Amélie, mon neveu Victor, M. Chopard, mon ancien maître de pension et son gouverneur actuel ; nous serons en famille. Ce sont, il me semble, de ces petites débauches légitimes que peut se permettre l'homme marié.

AMÉLIE. Non, mon papa ; vous resterez chez vous, le docteur l'a bien recommandé.

PHILIBERT. Tiens, ma fille, quand tu prends ton air sévère, c'est étonnant comme tu ressembles à ton oncle Philibert qu'ils appelaient tous l'homme de mérite. Il a eu toute sa vie la permission de me gronder, et je crois que tu as hérité de ses droits et priviléges. Mon pauvre frère, c'était bien le meilleur de la famille!.. Et quand je pense au mal que je lui ai donné : d'abord il a été obligé de faire deux fois sa fortune, une pour moi... Ensuite c'est lui qui m'a forcé à me marier.

MADAME PHILIBERT. Forcé, Monsieur!

PHILIBERT.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'avais pour vous beaucoup d'amour;
Vous étiez riche, belle et sage,
Et pour me payer de retour,
Vous exigiez le mariage.
Moi, de l'hymen j'eus toujours peur;
Et fuyant les fers qu'il nous forge,
On ne m'a conduit au bonheur
Que le pistolet sur la gorge.

Et j'espère maintenant que votre reconnaissance doit au moins égaler la mienne.

MADAME PHILIBERT. Aussi, avec quel plaisir avons-nous élevé son fils Victor!

PHILIBERT. Un plaisir! c'était bien un devoir ; il est ici chez lui, et nous ferons encore plus. (*Bas.*) N'est-ce pas, madame Philibert?

MADAME PHILIBERT. Mon Dieu, Monsieur, il n'est pas nécessaire de parler de cela devant Amélie ; si Victor se conduit bien, s'il est bon sujet...

MARGUERITE. Il le sera, Madame, il le sera.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Pour sa raison il est cité;

MADAME PHILIBERT.

Mais, sans parler de sa jeunesse,
Son père a perdu sa richesse...

PHILIBERT, *vivement.*

Par un excès de probité.
Mais mon frère, en cessant de vivre,
A son fils, tu dois le penser,
A laissé son exemple à suivre
Et ma fortune à dépenser.

MARGUERITE. C'est bien vrai, car non-seulement vous avez fait honneur à tous les engagements du père, mais vous avez encore pris chez vous le fils et la vieille gouvernante.

PHILIBERT. Il est vrai que j'ai retranché pendant quelque temps mon tilbury et ma petite jument gris-pommelé. Je vins m'établir au Marais, où je pris des goûts sédentaires et le parapluie à canne : premier retour vers la sagesse, c'est encore à mon frère que je vous dois! Le joug conjugal a fait le reste. (*A Marguerite, pendant que madame Philibert et Amélie rangent la table où est le déjeuner.*) Me vois-tu rentrant tous les soirs à dix heures, ne sortant plus qu'avec ma femme, et baissant les yeux quand je passais rue Vivienne ou au passage des Panoramas. Les premiers jours c'était terrible, parce qu'on me suivait aux Tuileries et que j'entendais dire autour de moi à de jolies petites femmes : « Eh! mon Dieu! c'est M. Philibert! Avec qui donc est-il là? est-ce une nouvelle « passion? Eh non, il est avec sa femme, vous voyez « bien qu'il ne nous salue plus. » Et quand madame Philibert m'eut donné une héritière, quand j'ai eu ma fille Amélie, c'était bien pis ; il fallait à chaque instant lui donner des leçons et surtout des exemples de sagesse ; cette enfant ne saura jamais tout ce qu'elle m'a coûté. Mais enfin on est père et on se sacrifie! C'est comme mon neveu Victor que nous avons élevé, M. Chopard et moi, je peux bien dire qu'il n'y a pas de jeunes gens de son âge plus sages et plus raisonnables! n'est-ce pas, ma femme?

MADAME PHILIBERT. Ah! sans doute. Mais où est-il donc ce matin, ce bon sujet?

MARGUERITE, *vivement.* Ah! Madame, il est à l'École de droit ; il est si assidu au travail, il aime tant l'étude!

PHILIBERT. Mais voici justement notre gouverneur, ce bon M. Chopard.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CHOPARD.

PHILIBERT. Eh bien! comment cela va-t-il ce matin?

CHOPARD. Ah! pas si bien qu'autrefois, parce que dans ce temps-là... *in illo tempore,* comme dit le poëte :

AIR : *Le luth galant qui chanta les Amours.*

Tout, grâce au ciel, suivait un autre cours ;
Nous valions mieux ; mais, hélas! de nos jours,
Mon ami, tout va mal.

PHILIBERT.

Aucun de nous n'ignore
Qu'on le disait jadis, comme on le dit encore.

CHOPARD.

On le dira toujours.

Cela va sans dire, et c'est même pour cela, Philibert, que je voudrais te parler en particulier.

MADAME PHILIBERT. Savez-vous où est Victor, monsieur Chopard?

CHOPARD. Mais, Madame... (*Prenant une prise de tabac.*) Hum!

AMÉLIE. Est-ce que vous ne seriez pas content de mon cousin?

CHOPARD. Il me serait impossible, Mademoiselle, de dire le moindre mot sur son compte.

MARGUERITE, *vivement.* Vous l'entendez, Madame.

MADAME PHILIBERT. En ce cas, Monsieur, nous vous laissons. Ma fille va prendre sa leçon de piano, et moi m'occuper des soins de la maison. (*Elle sort.*)

AMÉLIE, *à Chopard.* Adieu, monsieur Chopard, que vous êtes bon! que vous êtes aimable! Quand vous voudrez je vous jouerai cette sonate de Clémenti que vous aimez tant.

CHOPARD. Ah! c'est qu'on n'en fait plus comme cela.

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

O musique enchanteresse!
Que ton charme est entraînant!
On chantait dans ma jeunesse,
(*A Philibert.*)
Nous déchantons maintenant.

La politique ennemie
N'amenait point de discors :
C'est pour la bonne harmonie
Que nous nous battions alors.

J'ai reçu, j'en fais trophée,
Dans un lyrique abandon,
Deux coups de poing pour Orphée
Et deux soufflets pour Didon.
C'était le temps des merveilles :
A l'Opéra, bien souvent,
On se coupait les oreilles,
On les écorche à présent.

O musique enchanteresse,
Que ton charme est entraînant!
On chantait dans ma jeunesse,
Nous déchantons maintenant.

(*Amélie sort.*)

SCÈNE III.

PHILIBERT, CHOPARD, MARGUERITE, *qui a l'air d'épousseter des meubles, et qui écoute toujours.*

PHILIBERT. Eh bien! mon cher maître, nous voilà seuls, que voulez-vous me dire? Est-il question de mon neveu?

CHOPARD. Le ciel m'en préserve! parce que dans le cours de ma carrière scolastique ou professorale j'ai toujours observé qu'en faisant des rapports, on se mettait mal avec les élèves et les parents, et qu'on perdait souvent de bonnes places. Tu te rappelles, Philibert, que *in illo tempore* je ne disais jamais rien à ton père.

PHILIBERT. Oui; moi j'ai été assez mal élevé; mais Victor...

CHOPARD. Je te répète que je n'ai absolument rien à en dire, par la raison que je ne le vois jamais, ce qui s'accorde parfaitement avec ma manière de voir. Ce matin, par exemple...

MARGUERITE, *s'avançant.* Monsieur sait bien qu'il est à l'Ecole de droit.

CHOPARD. Il fallait donc qu'il eût envie d'y arriver de bien bonne heure, car il est parti dès hier au soir.

PHILIBERT. Hier au soir!

CHOPARD. Et je me rappelle très-bien que *in illo tempore* les cours de droit ne commençaient qu'à dix heures du matin; il est vrai qu'à présent que tout est bouleversé...

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

On a d'autres habitudes,
Car nous faisions, de mon temps,
Jusqu'à vingt ans nos études,
Et l'amour à vingt-cinq ans.
Nos fils ont, sans qu'ils grandissent,
Tant de dispositions,
Que bien souvent ils finissent
A l'âge où nous commencions.

PHILIBERT. Victor ne serait pas rentré! Se déranger à ce point, à dix-huit ans!..

MARGUERITE. Qu'est-ce que cela prouve, Monsieur! il y en a qui s'y sont pris de meilleure heure.

PHILIBERT. Oui, oui, je sais ce que tu veux dire; mais moi c'est différent, j'avais des dispositions, tandis que Victor...

MARGUERITE.

AIR du *Ménage de garçon.*

N'écoutez pour lui qu' votr' tendresse.
Pouvez-vous croir' que cet enfant
Oublie à ce point la sagesse,
Lorsque son père en avait tant?

PHILIBERT.

C'est ce que l'on dit trop souvent.
Aux aïeux que toujours il cite
Chacun ici veut tout devoir!
Et quand son père a du mérite,
Se croit dispensé d'en avoir.

MARGUERITE. Comment, Monsieur, vous voilà fâché, vous voilà en colère contre Victor?

PHILIBERT. Moi! moi en colère! tu ne me connais pas; quand j'apprends quelque espièglerie de jeunesse, quelques tours de mauvais sujet, je ne me fâche jamais que par réflexion, parce que mon premier mouvement est toujours d'approuver, c'est plus fort que moi. (*A Chopard.*) Vous vous rappelez l'histoire de cet honnête artisan qui, rencontrant un homme ivre, disait, en le regardant d'un œil indulgent : Voilà pourtant comme je serai dimanche. Eh bien! le raisonnement que cet homme-là faisait pour l'avenir, je le fais pour le passé. Quand un jeune homme a perdu au jeu, quand il s'est battu pour sa maîtresse, quand il est poursuivi par ses créanciers, chacun l'accable d'épigrammes, de reproches, de sermons; moi je le soutiens, je le console et je lui tends la main. Voilà comme j'étais dimanche : aussi tu entends bien que ce n'est pas pour moi que je suis effrayé, c'est pour ma femme, qui ne voit qu'avec peine mes idées de mariage, et qui serait trop forte si elle avait de pareilles armes contre Victor. Tout serait fini; et s'il n'épousait pas ma fille, je crois que j'en mourrais de chagrin. Mon cher Chopard, voilà, je crois, ce qu'il y a de mieux à faire; je vais m'habiller et nous irons ensemble à sa recherche, sans en parler à personne.

MARGUERITE. Ah! mon bon maître!

PHILIBERT. Oui; mais où le trouver? Dans ma jeunesse nous avions Bagatelle et l'Allée des Veuves.

CHOPARD. Ce ne doit plus être cela... Dis donc, Philibert, si nous allions au *Moulin de Javelle*, ou au *Port-à-l'Anglais*. C'était fort à la mode de mon temps, je veux dire *in illo tempore*.

PHILIBERT. Il n'y a qu'un moyen, nous irons partout.

CHOPARD. Vite les chevaux.

PHILIBERT. Non, ma femme saurait que je suis sorti. Marguerite, un cabriolet de place.

MARGUERITE. Oui, Monsieur. (*Elle sort.*)

PHILIBERT. Je passe un habit et nous partons. Je me fais presque une fête de notre expédition.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Ces lieux que j'aimais tant jadis,
Je puis les revoir sans scandale;
Et nous ferons, vieux étourdis,
Une promenade morale.
Partout il faut que nous allions;
Et je trouve assez gai moi-même
De voir deux générations
Courir après une troisième.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CHOPARD, VICTOR.

VICTOR *entre sur la ritournelle de l'air précédent; il est tout en désordre, et tient à la main une queue de billard qu'il pose contre un meuble en entrant.* Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est là ma dernière ressource. (*Il va prendre une petite bourse dans le tiroir du meuble qui est auprès de la porte à droite des spectateurs.*)

CHOPARD. Comment, vous voilà, mon élève? Nous allions partir pour vous chercher.

VICTOR. Ce n'était pas la peine, je n'étais pas bien loin.

CHOPARD. Qu'importe, Monsieur? on dit toujours où l'on va, (*A part.*) quitte à ne pas y aller. (*Haut.*) Mais

au moins les principes sont à couvert, et les professeurs responsables sont à l'abri.

VICTOR. Et mon oncle? et ma cousine?

CHOPARD. Votre oncle s'est déjà mis en colère, et moi je commençais; pour votre cousine, elle ne se doute pas encore...

VICTOR. Ah! que je suis heureux! personne ne m'a vu. Ne dis pas que je suis rentré.

CHOPARD. Il faut au moins que je prévienne votre oncle...

VICTOR. Je te répète que ce n'est pas la peine: tu lui diras que j'ai été hier soir à ma conférence de droit, qui s'est prolongée très-tard; j'étais en veine, c'est-à-dire j'étais en train de travailler, et alors... enfin tu arrangeras cela comme l'autre fois. La seule chose qu'il faut que tu lui demandes, c'est de l'argent.

CHOPARD. Voilà qui est unique. Je ne suis ici que pour demander de l'argent; j'ai l'air d'un budget. Eh bien! vous en avez là.

VICTOR. Oui, c'est le reste de mon mois, mais il m'en faut davantage; vois-tu, c'est pour une souscription en faveur d'un camarade qui a tout perdu.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié*

A mon oncle ne dis rien.
(*A part.*)
Je cours prendre ma revanche;
Je fais la rouge et la blanche.
(*A Chopard.*)
Près de lui sois mon soutien.
Dieu! ces bons parents que j'aime...
(*A part.*)
Si je peux les faire au même!
CHOPARD.
D'où vient donc ce trouble extrême?
VICTOR, *à part.*
Dix-huit points et deux doublés!
(*A Chopard.*)
Parle de mon mariage.
(*A part.*)
Rien qu'un carambolage,
Et tous mes vœux sont comblés.
(*Il sort en courant.*)

—

SCÈNE V.

CHOPARD, *seul.* Eh bien! il s'en va. Une souscription! Il n'y a plus d'enfants.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Tristes effets de la philosophie!
Quand nous n'étions que de francs étourdis,
Ils font déjà de la philanthropie;
Rien n'est enfin chez nous comme jadis.
Nous savions mieux calculer nos dépenses;
Mais dès qu'ils ont quitté leurs pensions,
Nos jeunes gens font cent extravagances,
Et presque autant de bonnes actions.

—

SCÈNE VI.

CHOPARD, PHILIBERT, *habillé*, MARGUERITE.

PHILIBERT. Eh bien! me voilà prêt; partons-nous?

MARGUERITE. La voiture est là.

CHOPARD. C'est inutile; tu peux te tranquilliser.

PHILIBERT ET MARGUERITE. Vous avez de ses nouvelles?

CHOPARD. N'étais-je pas là, avec l'œil de la vigilance?

PHILIBERT. Je le sais bien; mais c'est que je crois que vous n'y voyez que de cet œil-là.

CHOPARD. Ah! tu crois! je viens cependant d'apercevoir le fugitif, de lui parler.

PHILIBERT. Comment! il serait de retour!

CHOPARD. Et la preuve, c'est qu'il est reparti.

PHILIBERT. Et où est-il allé?

CHOPARD. Où est-il allé? où est-il allé? je ne lui ai pas demandé; mais le motif est excellent.

MARGUERITE. Quand je le disais!

CHOPARD. Il a passé la nuit à sa conférence de droit.

PHILIBERT. Vraiment! ce pauvre garçon! nous, qui le soupçonnions...

CHOPARD. Ah! c'est que les parents sont quelquefois injustes.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME PHILIBERT.

MADAME PHILIBERT. Mon ami, il y a en bas quelqu'un qui demande M. Philibert.

PHILIBERT. Eh! arrivez donc, Madame, venez entendre l'éloge de votre neveu, et acquérir la preuve de sa bonne conduite.

MADAME PHILIBERT. C'est tout ce que je demande.

PHILIBERT. Où croyez-vous qu'il soit maintenant?

MADAME PHILIBERT. Vous ne le savez peut-être pas plus que moi. Mais on fait un bruit sur le boulevard...

CHOPARD. Il y aura quelque querelle au café voisin?

PHILIBERT, *gaiement.* Une querelle! (*Il ouvre la croisée.*) Ah! mon Dieu! oui, sur le balcon du billard en face deux ou trois jeunes gens qui se disputent entre eux.

MADAME PHILIBERT. De petits mauvais sujets.

PHILIBERT, *à part.* Qu'ai-je vu? Victor! (*Il referme la fenêtre.*)

MADAME PHILIBERT, *s'approchant de son mari.* Eh bien! que faites-vous donc?

PHILIBERT. Rien, cette fenêtre me fait mal. Vous savez que je ne suis pas bien portant, et le grand air... (*A part.*) Comment faire à présent? si elle se doute de la moindre chose, voilà le mariage à jamais rompu. Je cours lui parler d'importance.

MADAME PHILIBERT. Eh bien! où allez-vous donc? avez-vous déjà oublié que vous ne devez plus sortir?

PHILIBERT. Non, sans doute; mais c'est quelqu'un à qui je veux parler, quelqu'un qui doit attendre.

MADAME PHILIBERT. Précisément, le voici; c'est ce que je vous disais.

PHILIBERT. Quelle est cette figure?

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MARTIN.

MARTIN. Est-ce à monsieur Philibert que j'ai l'avantage de parler?

PHILIBERT. Oui, Monsieur.

MARTIN. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître; mais cette carte vous expliquera le motif de ma visite.

PHILIBERT, *prenant la carte et lisant. Monsieur Philibert, boulevard de l'Arsenal.* C'est mon nom et mon adresse.

MARTIN. C'est celle que vous avez laissée avant-hier, à la barrière de l'Etoile, chez M. Raoul, traiteur.

PHILIBERT. Comment?

MARTIN. Ce jour où vous n'aviez pas d'argent.

MADAME PHILIBERT. Qu'est-ce que cela signifie?

MARTIN. A ce que m'a dit M. Raoul, car je ne suis entré que d'hier chez lui, c'est en qualité de nouveau venu que l'on me fait faire les courses, et j'ose dire que celle-ci est bonne.

PHILIBERT, *à part*. Ah! mon Dieu! je crois que je devine, est-ce que Victor... (*Haut.*) Oui, Raoul, traiteur à la barrière de l'Etoile. (*A sa femme.*) Imagine-toi qu'avant-hier j'avais été jusque là en me promenant, et que j'étais parti sans prendre ma bourse.

MADAME PHILIBERT. Mais, avant-hier vous êtes sorti pour dîner en ville.

PHILIBERT. Oui, je te l'avais dit; mais la vérité est que je n'étais pas fâché d'aller faire un petit dîner hors barrière pour gagner de l'appétit.

CHOPARD. Tu ne m'avais pas dit cela!

PHILIBERT. D'ailleurs, à cet endroit-là c'est bien meilleur marché que dans Paris. (*A Martin.*) Vous avez là votre carte?

MARTIN. Oui, Monsieur, deux cent vingt-cinq francs, sans compter le garçon.

MADAME PHILIBERT. Deux cent vingt-cinq francs!

PHILIBERT. Il se trompe, il veut dire vingt-cinq francs; n'est-ce pas, mon cher?

MARTIN, *comprenant*. Oui, oui, Monsieur. (*A part.*) Ah, mon Dieu! c'est la bourgeoise!

PHILIBERT. Et encore, vingt-cinq francs!.. tu sens bien qu'il y a à rabattre.

MADAME PHILIBERT. Aussi je m'en charge, donnez-moi ce mémoire?

PHILIBERT, *l'en empêchant*. Cela me regarde.

MADAME PHILIBERT. Comment, Monsieur, vous ne voulez pas?

PHILIBERT. Non, Madame; il n'y a donc pas moyen de vous faire des surprises! Enfin, si j'ai trouvé là des huîtres excellentes, et si j'ai voulu aujourd'hui à dîner vous faire cadeau d'une cloyère...

MADAME PHILIBERT. Comment, c'est pour cela?

CHOPARD. Au fait, vous ne pouvez vous y opposer.

PHILIBERT. Sans doute. L'amour conjugal ne vit que de ces petites attentions-là; ainsi, mon cher Chopard, emmenez ma femme. (*A Marguerite.*) Marguerite, laissez-nous.

MARGUERITE, *à part*. Il y a quelque chose là-dessous.

CHOPARD. Oui, cher ami, et j'irai après faire un tour de boulevard pour gagner de l'appétit.

PHILIBERT. A merveille, et vous me direz si les huîtres d'autrefois valaient celles d'aujourd'hui.

CHOPARD. En fait d'huîtres, le passé ne vaut jamais le présent; c'est la seule chose qui n'ait pas dégénéré. (*Il présente la main à madame Philibert, et ils sortent ensemble; Marguerite les suit.*)

SCÈNE IX.

PHILIBERT, MARTIN.

PHILIBERT. Ah çà! maintenant à nous deux, Monsieur. Nous disions deux cent vingt-cinq francs, cela fait à peu près par tête...

MARTIN. Cinquante à cinquante-cinq francs.

PHILIBERT. C'est bien. (*A part.*) Ils étaient quatre. (*Haut.*) Et vous n'avez rien oublié?

MARTIN. Non, Monsieur. Le premier article est pour la porcelaine et la petite glace. C'est à cause de la dispute; parce que sans cela, du moins à ce qu'on m'a dit, car je n'y étais pas... Et puis cette jeune dame avait un air si effrayé...

AIR de *Marianne*.

Le prix est juste, sur mon âme;
Même on n'a pas mis dans l' total
La fleur d'orange pour la dame
Qui prétendait se trouver mal.

PHILIBERT.

Vous avez vu...

MARTIN.

Non, mais j'ai su
C' qu'il en était
Par l' garçon qui servait.
Ne craignez rien,
Vous pensez bien
Qu' nous d'vons savoir
Ne rien dire et tout voir.
Nous comprenons au moindre signe,
Not' devoir est d'être discret;
Et Monsieur vient d' voir que je savais
Observer la consigne.

PHILIBERT. J'entends, et nous pouvons maintenant régler le mémoire. Nous disons deux cent vingt-cinq francs. D'abord les vingt-cinq francs, c'est le dix pour cent du garçon.

MARTIN. Comment! Monsieur connaît?..

PHILIBERT. Oui, je connais l'usage... Plus cinquante francs de scandale causé par la petite dispute, cinquante francs de silence et de discrétion, dont vous parliez tout à l'heure : total, cent vingt-cinq francs à rabattre.

MARTIN. Comment, Monsieur, que signifie?..

PHILIBERT. Que je suis l'oncle de M. Philibert; que je veux bien payer les mémoires de mon neveu, mais ne payer que les objets qui ont été fournis, attendu que je n'ai pas peur du scandale, et que je n'ai pas plus besoin de votre silence que de vos services.

MARTIN. Quoi! Monsieur, il serait possible! j'ai pu me tromper à ce point-là; m'adresser à l'oncle de M. Philibert!

PHILIBERT. Allez, allez, mon garçon; rassurez-vous, ce n'est pas la première méprise à laquelle ce nom-là ait donné lieu. Nous disons cent francs pour le petit mémoire. (*Ouvrant sa bourse.*) Mon pauvre frère! en a-t-il payé comme cela pour moi... excepté que lui, il aurait donné tout de suite les deux cent vingt-cinq francs... Ce que c'est que de s'y connaître! on gagne cent pour cent à avoir été mauvais sujet. Tenez, tenez, retournez chez vous, mon garçon.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Si vous entendez les affaires,
Ne faites plus, traiteurs prudents,
Crédit aux enfants dont les pères
Se sont instruits à leurs dépens.
Que ces principes soient les vôtres,
C'est un bon conseil.

MARTIN.

Il suffit.
J' tâch'rai d'en faire mon profit;
(*Tendant la main.*)
J' vois bien que j' n'en aurai pas d'autres.

J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort. Philibert le reconduit et rentre un instant après.*)

SCÈNE X.

PHILIBERT, VICTOR *entre d'un air rêveur, et va se jeter dans un fauteuil.*

VICTOR. Est-ce jouer de malheur! il ne me reste rien; et mon oncle, et Amélie, que diront-ils de moi?

PHILIBERT, *l'observant.* C'est bien cela; les vêtements en désordre, l'air agité; voilà comme j'étais quand j'avais tout perdu. Mais comme il est triste, abattu! Allons! il y a de la ressource; moi, j'étais aussi gai après qu'avant.

AIR du *Pot de fleurs.*

Point de pitié, soyons sévère,
A mes sermons pour donner plus de poids,
Rappelons-nous ce que mon frère
En pareil cas me disait autrefois.
Ah! pour moi quel destin prospère!
Enfin, le ciel que je bénis
Me permet donc de rendre au fils
Tout ce que j'ai reçu du père.

VICTOR. Et cette maudite affaire!.. Si je ne devais plus revoir ma cousine; je veux aller la trouver, tout lui dire, tout lui avouer. (*Il se dispose à sortir.*) Ciel! mon oncle!

PHILIBERT. Eh bien! Monsieur, il y a assez longtemps qu'on ne vous a vu?

VICTOR. Mon oncle! mon professeur a dû vous dire...

PHILIBERT. Oui, Monsieur; vous pouvez raconter à M. Chopard ce qu'il vous plaira, mais à moi, c'est différent. Vous voudriez en vain me tromper, vous avez affaire à un oncle qui sait ce qui en est; qu'est-ce que c'est qu'un dîner à la barrière de l'Etoile?

VICTOR. Comment! vous savez...

PHILIBERT. Oui, Monsieur, je sais qu'il est fort cher; car j'ai payé le mémoire.

VICTOR. Ah! mon Dieu! vous avez payé le mémoire de Raoul?

PHILIBERT, *oubliant sa sévérité.* Comment, Raoul? dis-moi donc, est-ce que c'est celui qui était autrefois dans l'Allée des Veuves, qui avait un si joli jardin?

VICTOR. Non, mon oncle, c'est son fils.

PHILIBERT. Oui, un petit; je le vois encore. Diable, c'est qu'on y dînait très-bien. Mais qui vous a permis, Monsieur, d'aller dans cette maison-là? et avec qui étiez-vous à dîner?

VICTOR. Avec deux jeunes gens.

PHILIBERT. Et la personne qui s'est trouvée mal!

VICTOR. Vous savez donc aussi que mademoiselle Girard?..

PHILIBERT. Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Girard?

VICTOR. Vous savez bien ce beau magasin de modes, rue Vivienne...

PHILIBERT. Comment! ce serait une parente de mademoiselle Girard, cette fameuse modiste?

VICTOR. Oui, mon oncle; c'est sa nièce.

PHILIBERT. Mais, c'est que j'ai beaucoup connu la tante; une femme charmante, des manières distinguées, un ton excellent. Mais c'est égal, Monsieur, il ne faut pas voir cette société-là, et je vous défends d'aimer mademoiselle Girard.

VICTOR. Mais je ne l'aime pas, au contraire.

PHILIBERT. Comment, au contraire!

VICTOR. Oui, mon oncle, je suis le plus malheureux des hommes... j'aime ma cousine Amélie, je ne pense qu'à elle, je ne suis content que près d'elle; et cependant... vous ne pourrez jamais comprendre cela.

PHILIBERT. Si fait, si fait; je comprends très-bien.

VICTOR.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Ce n'est pas l'amour qui m'enchaîne,
Mais cette belle, hélas! qui le croirait?
Si je lui faisais de la peine,
A juré qu'elle se tuerait.

PHILIBERT.

Elle a juré, sois sans inquiétude.
(*A part.*)
Dans la famille, heureusement,
Je m'en souviens, on n'a pas l'habitude
De tenir un serment.

Vois-tu, mon neveu, il n'y a pas une seule femme de ma connaissance particulière qui n'ait dû se tuer; et grâce au ciel, je n'ai pas encore reçu un seul billet de faire part... c'est trop juste, il faut que tout le monde vive. Mais pourriez-vous me dire, Monsieur, ce que vous faisiez tout à l'heure dans ce billard?

VICTOR. Dans ce billard?

PHILIBERT. Je vous ai vu, avec qui étiez-vous là à jouer?

VICTOR. Mon oncle, c'était avec M. Dubloqué.

PHILIBERT. Comment! Dubloqué? un grand avec de gros favoris... un élève de Spolar?

VICTOR. Oui, mon oncle.

PHILIBERT. De mon temps, cela commençait; je lui rendais des points. (*A part.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je dis donc là? (*Haut.*) Je trouve fort mauvais, Monsieur, que vous fréquentiez de pareilles gens.

VICTOR. Mon oncle, c'est qu'il m'a proposé de me céder des points afin de m'apprendre.

PHILIBERT. Vous apprendre! lui qui est tout au plus de la troisième force.

VICTOR. Il faut alors que je sois de la quatrième, car il m'a gagné tout mon argent.

PHILIBERT. Il t'a gagné! un homme qui ne sait seulement pas faire un carambolage de longueur.

VICTOR. Si vous croyez que c'est facile!

PHILIBERT, *s'échauffant.* La chose la plus simple, le coup le plus certain; tu prends la bille de trois quarts, et en serrant le coup... (*S'interrompant.*) D'ailleurs, Monsieur, il ne s'agit pas de cela, vous ne devez pas jouer au billard, je vous défends d'y mettre les pieds. Allez trouver votre tante et votre cousine, et laissez-moi.

VICTOR, *fait un mouvement pour sortir, hésite un instant, et revient vivement près de Philibert.* Ah! mon oncle, tout cela n'est rien encore.

PHILIBERT. Comment! morbleu! (*A part.*) Ah çà!.. mais c'est un gaillard mon neveu; il paraît qu'il a une vocation décidée.

VICTOR. Je voulais vous le cacher; mais c'est plus fort que moi, et j'aime mieux tout vous dire. Tantôt au billard on m'a nommé, et alors un grand monsieur que je connais à peine s'est mis à faire des plaisanteries sur vous.

PHILIBERT. Sur moi?

VICTOR. Il a osé dire qu'autrefois on vous appelait toujours *Philibert le mau...*

PHILIBERT, *vivement.* Oui, pour me distinguer de ton père.

VICTOR. Je l'ai prié de se taire; il a continué en me persiflant: alors cela a été plus fort que moi, je n'ai pas pu contenir mon indignation...

PHILIBERT. Eh bien!

VICTOR. Aujourd'hui à trois heures nous devons nous battre.

PHILIBERT. Plaît-il? il sied bien à un blanc-bec de dix-sept ans...

VICTOR.

Air du vaudeville de *la Petite Gouvernante.*

Il ne s'agit pas de mon âge,
Et c'est à tort que vous vous étonnez :
Car les exemples de courage
Sont les premiers que vous m'ayez donnés.
L'honneur chez nous n'a point d'enfance,
Et le Français que l'on ose outrager,
Dès qu'il peut comprendre l'offense,
Est assez grand pour s'en venger.

PHILIBERT, *à part, le regardant avec tendresse.* Dieu! si mon frère était là! (*Se reprenant brusquement.*) C'est bon, nous verrons cela. (*Prenant son chapeau.*) J'ai quelques courses à faire; à mon retour nous parlerons de ce que vous venez de me confier; dites moi seulement le nom de votre adversaire.

VICTOR. Non, mon oncle, vous n'arrangerez pas cette affaire-là; les autres, à la bonne heure, mais celle-ci, il n'y a pas moyen.

PHILIBERT. Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? vous ne vous battrez pas.

VICTOR. Je me battrai.

PHILIBERT. Vous ne vous battrez pas.

VICTOR. Je me battrai, ou si vous m'en empêchez, si vous me déshonorez à jamais, je suis capable de tout; je me tuerai plutôt.

PHILIBERT, *le regardant avec une colère mêlée de plaisir. A part.* C'est bien cela, me voilà! (*Haut.*) Voyez-vous quelle tête! (*Avec douceur.*) Eh bien! tu te battras; mais, avant tout, je veux que tu m'obéisses, et jusqu'à ce que j'aille vous retrouver, je vous ordonne de rentrer dans votre chambre.

VICTOR. J'y vais, mon oncle; mais vous me promettez...

PHILIBERT. Va-t'en, va-t'en; obéis-moi. (*Victor entre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE XI.

PHILIBERT.

(*Il donne un tour de clé à la porte, et retire la clé qu'il pose sur la table.*)

Je n'ai pas envie de l'embrasser, et cela aurait fini par là!.. avec ce gaillard-là, il n'y a pas moyen de raisonner. Heureusement le voilà sous clé, et on peut maintenant prendre un parti. Dieu! que les parents sont malheureux d'avoir des enfants mauvais sujets, surtout quand ils ont du cœur! Ce pauvre Victor! aller se compromettre pour moi, se fâcher, parce qu'on me traite de!.. enfin une chose qui est généralement reconnue, et sur laquelle on ne s'est jamais avisé de disputer. Je crois que le meilleur parti à prendre est d'attendre son adversaire; voyant qu'on ne va pas le trouver, il viendra, et on saura à quoi s'en tenir. Mais ce que je ne pardonne pas, c'est de se permettre de jouer quand on n'y entend rien, car enfin... (*Apercevant la queue de billard que Victor a laissée dans un coin.*) Hein! qu'est-ce que je vois là! c'est à lui, il l'a oubliée. (*Il prend la queue et l'examine avec attention.*) Parbleu! je crois bien qu'il doit perdre; elle n'est seulement pas droite, et c'est avec cela qu'il se hasarde; ô jeunesse imprudente! (*Regardant le bout.*) Et comme c'est taillé! pas même les premières notions! je crois que j'ai encore là une lime... (*Il prend dans le tiroir de la petite table une lime, et se met à façonner la queue.*)

—

SCÈNE XII.

PHILIBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE, *accourant.* Not' maître! not' maître! (*S'arrêtant.*) Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous faites donc-là?

PHILIBERT, *continuant.* Tu le vois. Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

MARGUERITE. Une lettre.

PHILIBERT. C'est bon. (*Lisant tout bas l'adresse.*) A M. Victor Philibert. (*Il décachète la lettre et la lit.*) C'est égal, en vertu de mon autorité d'oncle et de tuteur... « *Monsieur, nous ne nous sommes point entendus* « *sur le lieu du rendez-vous.* » C'est le cartel. « *Je* « *vous attends ici près...* (*Il achève le reste tout bas.*) « *Signé* SAINT-CHARLES. » Comment, Saint-Charles! celui qui a eu trois duels la semaine dernière. Victor avait raison; avec un pareil homme, il n'y a pas moyen d'arranger une affaire. (*Continuant de tailler sa queue.*) Allons, allons, il n'y a pas grand mal. (*A Marguerite.*) Eh bien! qu'est-ce encore?

MARGUERITE, *d'un air triste.* Je ne sais pas ce que cela veut dire; mais il y a en bas deux personnes qui demandent M. Philibert.

PHILIBERT. C'est moi.

MARGUERITE. Un M. Dubloqué, et mademoiselle Girard.

PHILIBERT. Précisément : c'est pour moi.

MARGUERITE. Mais cela n'est pas possible, car l'un dit que c'est pour une revanche au billard, et l'autre demande à vous parler en particulier.

PHILIBERT. A merveille! je te répète que c'est pour moi.

MARGUERITE. Comment, est-ce que cela va vous reprendre?

PHILIBERT. N'aie pas peur, ma bonne Marguerite.

Air des *Amazones.*

Sous les drapeaux d'un dieu volage,
De la folie ancien enfant gâté,
Tu dois bien penser qu'à mon âge
On n'est plus en activité.
Mais, quoi qu'on ait gagné les invalides,
On peut encor cueillir quelques lauriers :
Quand il s'agit du salut des foyers.

MARGUERITE. Mais songez donc, Monsieur... Si Madame le savait...

PHILIBERT. Du silence, de la discrétion; ne dis pas même à ma femme et à ma fille que je suis sorti.

MARGUERITE. Je me tairai, Monsieur, je me tairai.

PHILIBERT. Parce que, dans une affaire aussi importante... Ah, mon Dieu! j'allais oublier; commande pour dîner une cloyère d'huîtres.

MARGUERITE. Comment, Monsieur?

PHILIBERT. Une cloyère d'huîtres et du vin blanc; sans cela, tout est perdu; ou plutôt, je vais le dire moi-même, parce que, vois-tu, Marguerite, quand on est époux, et chef de famille, on a des obligations... (*En ce moment, ses yeux se portent sur la pendule.*) Une heure dans l'instant... cette affaire... cette revanche; et mademoiselle Girard... Je cours où le devoir m'appelle. (*Il sort précipitamment.*)

—

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, *seule*. Ah! mon Dieu, mon Dieu! not' maître... là, quelle tête! Le voilà juste commo dans son bon temps, ou plutôt dans son mauvais; c'est toujours ce que j'ai craint avec lui, des retours de jeunesse.

VICTOR, *frappant à la porte en dehors*. Ouvrez, ouvrez-moi, ouvrez-moi!

MARGUERITE, *allant ouvrir*. On y va, on y va; qui donc vous a enfermé? mon pauvre Victor! parlez-moi de celui-là, au moins, c'est le plus sage de la maison.

VICTOR. Dis-moi, ma bonne, où est mon oncle?

MARGUERITE. Où il est? Dieu le sait, mais à coup sûr je ne vous le dirai pas.

VICTOR. A moi?

MARGUERITE. Non, Monsieur.

VICTOR. Je t'en conjure!

MARGUERITE. Impossible.

VICTOR. Comment! tu refuses de parler?

MARGUERITE. Jamais, Monsieur... et je vous répéterai toujours que cela doit vous servir de leçon, que vous devez profiter des bons principes que je vous ai donnés, continuer, comme vous avez fait jusqu'à présent, à être sage, rangé, raisonnable.

VICTOR. Eh! au diable les sermons! parle-moi de mon oncle, dis-moi seulement s'il est ici. Tu ne sais donc pas, ma bonne Marguerite... je peux te confier cela... c'en est fait de moi si je ne puis sortir, car j'ai ce matin même une partie d'honneur et un rendez-vous.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu! et lui aussi.

VICTOR.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Oui, tour à tour braves et galants,
Suivant de beaux modèles,
Nous savons punir les insolents,
Et courtiser les belles.
Que l'on nous donne un rendez-vous
Pour céder ou pour se défendre,
Ce n'est pas à mon âge, entre nous,
Que l'on se fait attendre.

MARGUERITE. Ce que c'est que le mauvais exemple! Et Monsieur qui n'est pas là pour sermonner d'importance ce petit réprouvé!

VICTOR. Comment! mon oncle est absent? c'est tout ce que je te demandais, et je vais... (*Il va pour sortir.*)

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; CHOPARD, *paraissant dans le fond.*

CHOPARD. Et où allez-vous, s'il vous plaît? j'ai ordre de votre oncle de vous retenir ici.

MARGUERITE. Vous avez donc de ses nouvelles?

CHOPARD. Parbleu, si j'en ai... et de belles.

AIR de la valse des *Comédiens.*

Vit-on jamais pareille extravagance?
Le voilà donc comme je l'ai connu!
Temps orageux de son adolescence,
Dans son automne êtes-vous revenu?

Au boulevard, car j'aime la campagne,
J'errais en sage et la canne à la main,
Quand Philibert, qu'un monsieur accompagne,
Entre au billard dans le café voisin.
Je suis leurs pas... une foule immobile
En cercle étroit se pressait autour d'eux;
Grecs et Troyens... Hector avec Achille
Ont partagé les paris et les dieux.
L'un a pour lui la finesse et la grâce,
Mais Philibert est sûr de tous ses coups;
De sa vigueur, de son heureuse audace
Spolar lui-même aurait été jaloux.
Joueur prudent, jamais il ne se livre,
Son adversaire est partout débusqué;
C'est le héros de la partie à suivre,
Ou mieux encor le César du bloqué.
Du dernier point un doublé le rend maîtr
Cris et bravos précèdent son départ;
J'ai vu l'instant où, pour le voir paraître
On le faisait monter sur le billard.

Mais ce n'est rien... ô nouvelle surprise!
Un spectateur par ton oncle est heurté
Cinq à six fois : c'est ce que n'autorise
Ni le billard ni la civilité.
Je vois bientôt s'échauffer la querelle,
J'essaye enfin de calmer les esprits,
De mots en mots l'affaire devient telle
Qu'il faut se battre... et les voilà partis.

Vit-on jamais pareille extravagance?
Par ma présence il n'est pas retenu;
Temps orageux de son adolescence,
Ah! pour le coup vous voilà revenu.

VICTOR. J'y cours.

MARGUERITE. Nous y courons tous... c'est lui, le voici. (*Au moment où ils vont pour sortir, on aperçoit Philibert donnant la main à sa femme et à sa fille. Victor, Chopard et Marguerite restent stupéfaits.*)

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, M. ET MADAME PHILIBERT, AMÉLIE.

PHILIBERT. Oui, ma femme, oui, ma chère Amélie, malgré l'ordonnance du médecin, je viens de faire une promenade qui m'a fait du bien.

VICTOR, *courant à lui*. Ah! mon oncle!

MARGUERITE. Ah! mon bon maître!

PHILIBERT. Eh bien! qu'y a-t-il donc? (*Les regardant.*) Pour une promenade que j'ai faite, n'y a-t-il pas de quoi s'effrayer?

MADAME PHILIBERT. Pourquoi ne pas nous prévenir?

AMÉLIE. Oui, mon père, je vous aurais donné le bras.

MARGUERITE. Et dans cette promenade, il n'y a eu rien de...

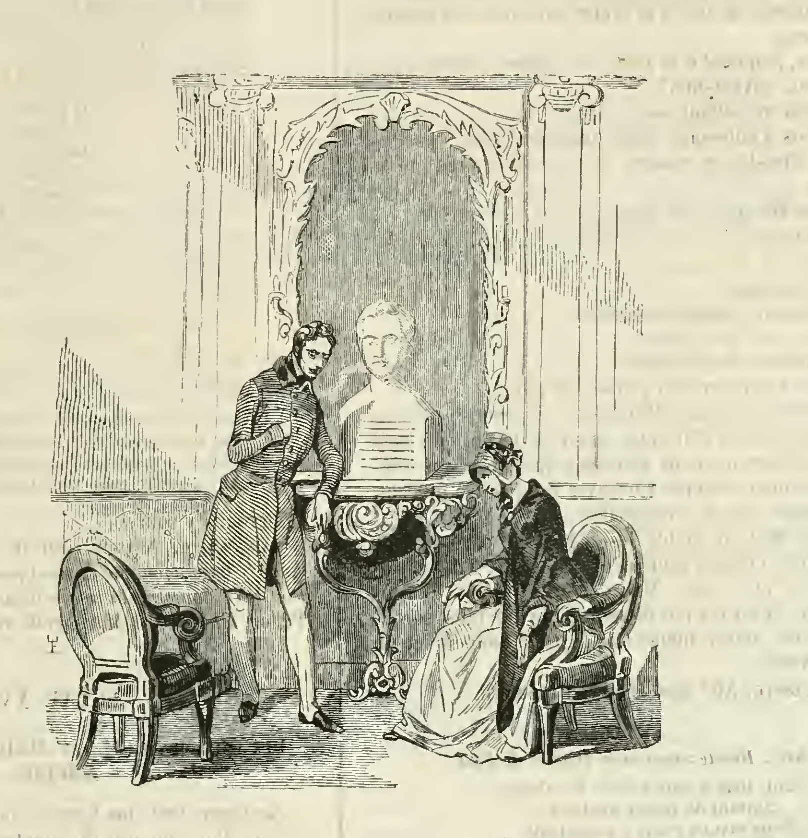
PHILIBERT. Un peu de fatigue, et voilà tout.

MARGUERITE ET AMÉLIE, *approchant un siége*. Mais asseyez-vous donc. (*Philibert s'assied. A côté de lui, à gauche, Victor se tient debout, les yeux baissés; à droite, madame Philibert, Amélie, et les autres personnages.*)

PHILIBERT. Comme je vous le disais, cette sortie-là m'a été très-utile, et en même temps très-agréable, car j'ai rencontré près du Jardin Turc, où j'étais assis, un de nos voisins qui m'a raconté une histoire fort extraordinaire, arrivée dans le quartier.

MADAME PHILIBERT. Une histoire! racontez-nous cela, mon ami.

PHILIBERT. Volontiers. Un jeune étourdi ne comptant pas assez sur la tendresse de son père... (*Bas, et serrant la main de Victor.*) oui, de son père, (*Haut.*) avait eu l'imprudence de se risquer au jeu.



PHILIBERT. Un plaisir! c'était bien un devoir. — Scène 1.

AMÉLIE. Au jeu!

PHILIBERT, *vivement.* Un moment d'erreur, d'entraînement... ce n'était pas encore une habitude, mais cela pouvait le devenir. Entouré de fripons, d'intrigants, de femmes trop aimables, il y avait tout à craindre de sa jeunesse, de son inexpérience. Que fait le père pour l'arracher à des dangers qu'il connaissait mieux que personne? il va trouver ces gens-là, ne craint pas de se compromettre avec eux.

MADAME PHILIBERT. Cela a bien dû lui coûter?

PHILIBERT. Pas tant que vous le croyez. (*Se reprenant.*) Parce qu'il aimait son fils, (*Tenant la main de Victor.*) et surtout parce que celui-ci l'aimait trop, pour ne pas rougir de la position où il avait mis son père. (*A Victor, qui fait un geste.*) Oh! ce n'est rien encore, voici le plus intéressant; le jeune homme avait un duel.

AMÉLIE ET MADAME PHILIBERT, *avec effroi.* Il serait possible!

PHILIBERT. Pour un rien, une niaiserie; mais il avait affaire à un de ces spadassins, qui font métier de chercher querelle à tout le monde, et qui ont la lâcheté de se croire braves parce qu'ils sont adroits.

MARGUERITE, *joignant les mains.* Voyez-vous ça!

PHILIBERT. Impossible d'arranger une pareille affaire; c'eût été faire du tort au fils, peut-être même lui en susciter vingt autres pareilles; et c'était ce jour même à trois heures qu'on devait se battre.

MADAME PHILIBERT ET AMÉLIE, *avec effroi.* Se battre!

PHILIBERT. Que fait le père?

VICTOR, *à part.* Grand Dieu!

PHILIBERT. Il va avant l'heure du rendez-vous trouver son homme, dans un lieu public, où il était certain de le rencontrer. Sur le plus léger prétexte, il lui cherche querelle et prend la place de son fils.

MADAME PHILIBERT, AMÉLIE ET MARGUERITE. O ciel!

PHILIBERT. Rassurez-vous, il est un Dieu pour les pères, comme pour les oncles; celui-ci a le bonheur de blesser son adversaire au bras droit, et de manière à ce que de sa vie il ne pourra se servir de son épée.

AMÉLIE. Et ce bon père, que lui est-il arrivé?

PHILIBERT, *relevant le parement de sa manche qui est*

du côté de Victor. Rien... une simple égratignure. (*Victor se précipite sur la main de son oncle, et la baise.*)

PHILIBERT, *faisant signe à Victor de se contenir, et se tournant vers sa femme pour lui cacher son neveu.* Un instant, ce n'est pas fini.

AIR du vaudeville de *Vadé.*

L'esprit joyeux, le cœur content,
Il retourne dans son ménage;
Il revoit son fils repentant
Qui lui promet d'être plus sage.
Jugez quel bonheur est le sien.
Mais le plus difficile à croire,
Sa fille, son épouse...

MADAME PHILIBERT ET AMÉLIE.

Eh bien!

PHILIBERT.

Ne se doutent vraiment de rien...
Et voilà toute mon histoire.

UN DOMESTIQUE. Monsieur, le dîner est servi, et les huîtres sont sur la table.

PHILIBERT, *à Amélie et à madame Philibert.* Excellente nouvelle; vous savez, madame Philibert, que c'est pour vous; en récompense, vous nous permettrez à table de nous occuper de nos projets de mariage; bientôt vous n'aurez plus, je l'espère, de prévention contre Victor, qui, de son côté, j'en suis sûr, se soumettra à toutes les épreuves que nous voudrons exiger.

VICTOR. Oui, je ferai tout au monde pour me rendre digne de ma cousine (*Donnant la main à Philibert.*) et de mon père.

PHILIBERT. De ton père, tu as raison; allons, allons, à table. (*Madame Philibert et Amélie remontent le théâtre pour sortir : pendant ce temps, Chopard, Victor et Marguerite redescendent et entourent Philibert.*)

VICTOR. Ah! mon oncle!

MARGUERITE. Mon bon maître!

CHOPARD. Mon élève!

MADAME PHILIBERT, *dans le fond.* Eh bien! qu'avez-vous donc, et pourquoi ne venez-vous pas?

PHILIBERT. Rien, c'est qu'ils sont enchantés du petit dîner de famille que nous allons faire, et surtout de ce que personne (*Serrant la main de Victor.*) ne manque au rendez-vous.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *l'Intérieur de l'étude.*

PHILIBERT.

Si nous voulons de la jeunesse
Former l'esprit, gagner le cœur,
Ne donnons point à la sagesse
L'air farouche, le ton grondeur.
Loin de s'armer d'un ton sévère,
Moi je pense qu'il faut souvent,
Lorsque l'on veut être bon père,
Se rappeler qu'on fut enfant.

VICTOR.

Regardant toujours en arrière,
Maints barbons de mauvaise humeur
Voudraient nous fermer la carrière
Et de la gloire et de l'honneur.
Sous des lauriers héréditaires
Nous marcherons dans tous les temps;
Si la gloire élevait nos pères,
Elle berce encor leurs enfants.

MARGUERITE.

Que j'aime cette noble dame
Qui, toujours la plume à la main,
Ou dans un conte ou dans un drame,
Nous rappelle monsieur Berquin!
Ses œuvres ne sont pas légères;
Par ses actions et ses romans
Elle avait amusé les pères,
Elle amuse encor les enfants.

CHOPARD.

Tous les hommes ont leurs manies :
Dans tous les temps, nous le savons,
La jeunesse fit des folies,
Et la vieillesse des sermons :
Entre ces deux partis contraires
J'en prends un plus sage à mon sens :
Moi, je laisse dire les pères,
Et je laisse agir les enfants.

PHILIBERT, *au public.*

De vos bontés dont on s'honore
Le souvenir est toujours cher,
Et je crois vous entendre encore
Applaudir les *Deux Philibert* *.

VICTOR ET AMÉLIE.

Nous ne sommes pas légataires
De leur esprit, de leurs talents;
Mais, Messieurs, en faveur des pères,
Ne maltraitez pas les enfants.

* Charmante pièce de M. Picard, donnée avec un très-grand succès, au théâtre de l'Odéon. Le rôle de Philibert le mauvais sujet était joué avec un talent très-remarquable par M. Clozel. Cet acteur s'étant engagé depuis au théâtre du Gymnase dramatique, l'ouvrage qu'on vient de lire fut composé pour ses débuts et dut sa réussite à la continuation assez exacte du caractère principal, qui appartient tout entier à M. Picard.



MÉMOIRES D'UN COLONEL DE HUSSARDS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 21 février 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

GUSTAVE DE MONTEMART.
MATHILDE, sa femme.
LÉON, sous-lieutenant.

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison, en forme de tour ronde. Sur le premier plan, à la droite du spectateur, une fenêtre grillée; sur le second plan, la porte d'entrée; au fond, une grande fenêtre d'où l'on peut voir la terrasse où se promènent les prisonniers; à gauche, sur le premier plan, une porte secrète. Sur le second plan, une lucarne élevée, et grillée, et auprès de la fenêtre du fond, une porte qui conduit à la chambre à coucher de Gustave.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, *en négligé de prison, assis devant une table et regardant sa montre.* La journée ne finira pas! Cinq heures viennent à peine de sonner à la grande tour, et moi, qui vais bien, j'ai cinq heures trente-cinq: ces horloges de prisons, ça retarde toujours! (*Il se lève.*) Ma foi, c'est une chose assez ennuyeuse que d'être en prison; cela m'a amusé le premier jour, parce qu'un colonel en prison, c'est assez original, mais on se fait à tout... Heureusement me voilà au huitième et dernier jour, ce sera demain que je retournerai à Paris; que je reverrai ma femme! Ma jolie petite Mathilde, il y a si longtemps que je ne l'ai embrassée. Allons! allons! encore un peu de patience. (*Se promenant.*) Mais qu'est-ce que je vais faire d'ici là? Je me suis donné tous les divertissements que comportait ma situation; je me suis méthodiquement promené en long et en large; j'ai dessiné le plan de la dernière bataille; j'ai chanté tous mes airs d'opéra-comique, j'ai pensé à ma femme... Il fallait bien s'en occuper! Mais à présent à qui vais-je penser? (*S'approchant de la lucarne à gauche.*) Qu'est-ce que je vois là de mon belvédère? c'est un uniforme qui est à la croisée en face. Comment diable établir une ligne télégraphique? (*Agitant son mouchoir par la croisée.*) Il m'a vu, car il répond à mes signes. (*Criant.*) Bonjour, camarade! ça vous va-t-il bien? (*Écoutant comme si on lui répondait.*) Ah! vous vous ennuyez! moi, c'est différent, je m'amuse beaucoup. (*Écoutant.*) Qui je suis? Gustave de Montemart, colonel au sixième de hussards. Et vous? Hein!.. A peine si on entend. Léon, sous-lieutenant. Mais il s'en va... (*Quittant la croisée.*) Tiens, Léon; eh! nous nous sommes déjà vus... oui, lors de la dernière affaire: un officier de dix-sept ans, qu'on prendrait pour une demoiselle, qui ne boit pas, ne jure jamais, et qui rougit en saluant une dame. Ah! c'est lui qui est en prison; à la bonne heure, il commence à se lancer. Ah! le voilà qui revient. (*Retournant à la fenêtre et écoutant.*) Hein!.. vous voudriez me parler? et moi aussi. Attendez, j'aperçois M. Doucet, le geôlier, qui se promène dans la cour, la pipe à la bouche. (*Criant.*) Bonjour, monsieur Doucet! (*Écoutant.*) Si j'ai été content? oui, le dîner était bon, mais un peu cher. J'ai autre chose à vous demander: voulez-vous que le prisonnier en face vienne me rendre visite? (*Écoutant.*) Comment, si on m'entendait! (*Criant de toutes ses forces.*) Et! qui voulez-vous qui m'entende? votre conscience? (*A part.*) Oh bien alors j'y suis. (*Tirant sa bourse.*)

AIR du *Bouffe et le Tailleur.*

Allons, la place va se rendre,
Je sais comment il faut s'y prendre
Pour la faire capituler...
Aussitôt qu'on entend parler
Un tendron de son innocence,
Un geôlier de sa conscience,
C'est qu'ils veulent nous indiquer
Les endroits qu'il faut attaquer.

(*Lui jetant la bourse.*) A vous!.. c'est ça; la conscience ne dit plus rien: je savais bien que je la ferais taire. (*A Léon.*) Camarade, on va vous ouvrir. (*Revenant sur le devant du théâtre.*) Ma foi, je suis charmé de la rencontre; je ne passerai pas ma soirée tout seul. Et quant à notre jeune sous-lieutenant, je devine pourquoi il veut me parler; sans doute pour me remercier du service que je lui ai rendu dans la dernière affaire... Je ris encore en y pensant; je le vois, pendant que les balles sifflaient autour de nous, arrangeant sa cravate et les boucles de ses cheveux! Un instant après, il était au milieu des ennemis, et au moment du plus grand danger, lorsqu'une vingtaine de sabres le menaçaient... ne voilà-t-il pas qu'il se baisse pour ramasser un flacon d'eau de Cologne qu'il avait laissé tomber... Eh! le voici. (*On entend tirer les verrous de la porte à droite.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, LÉON.

LÉON. Ah! colonel, que je suis aise de vous voir, après tout ce que je vous dois... On me permet d'habiter jusqu'à demain la même prison que vous!

GUSTAVE. Je n'ai qu'un regret: c'est que vous ne soyez pas venu huit jours plus tôt.

LÉON. Je vous remercie de votre obligeance. Comment! voilà huit jours que vous êtes ici?

GUSTAVE. Ah! mon Dieu, oui; je ne suis jamais resté aussi longtemps dans le même endroit.

LÉON. Vous mettre en prison après la conduite que vous avez tenue! lorsque de toute l'armée votre régiment s'est le plus distingué!

GUSTAVE. N'est-ce pas? mes hussards allaient joliment. Il est vrai que nous avions reçu l'ordre de rester en réserve, et que nous nous sommes trouvés sur la cavalerie ennemie je ne sais pas trop comment. Ils disent tous que j'ai crié: « *En avant!* » Le diable m'emporte si je m'en souviens, je crois plutôt que ce sont eux. Mais comme on ne pouvait pas mettre ici tout le régiment, c'est sur moi que cela est tombé:

cela m'a valu la croix d'officier, et huit jours de prison.

LÉON. Quand serai-je aussi heureux!

GUSTAVE. Eh mais! cela commence, vous avez déjà la moitié de mon bonheur, et le reste ne peut manquer de vous arriver, si jamais vous défendez votre drapeau comme vos flacons d'eau de Cologne... Eh bien! je vous fais rougir, et vous voilà tout déconcerté.

LÉON. Oui, colonel; c'est que... je vous prie de ne me plus parler de cette affaire-là; c'est déjà elle qui est cause que je suis ici. Depuis ce jour-là on s'égaie à mes dépens; j'ai entendu hier deux officiers de la compagnie qui faisaient sur moi des plaisanteries et même des calembours.

GUSTAVE. Des calembours, ah! c'est trop fort.

LÉON. L'un disait que j'étais un militaire *à l'eau rose*, et l'autre prétendait que cette action-là me mettait en *bonne odeur* dans le régiment. Vous concevez comme c'est désagréable.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Jugez un peu quelle équipée!
A l'un d'entre eux il a fallu d'abord
Donner, Monsieur, un coup d'épée,
Qui, j'en suis sûr, l'aura blessé bien fort.
Et puis, de peur de disputes nouvelles,
Moi je voulais ensuite, voyez-vous,
Pour en finir, me battre avec eux tous,
Car je n'aime pas les querelles.

GUSTAVE. Mais c'est un diable que ce petit garçon-là. Allons, allons, il ira bien. Ma foi, mon jeune camarade, je vous avoue que je n'y tiens plus; et au risque de recevoir aussi un coup d'épée qui me blesserait bien fort, il faut que je vous demande d'où vient votre prédilection pour les flacons d'eau de Cologne!

LÉON. Oh! à vous, colonel, c'est différent, je puis vous confier cela... c'est qu'il venait d'une certaine personne...

GUSTAVE. Qui vous l'avait donné.

LÉON. A peu près. C'est la seule faveur que j'aie reçue d'elle, et je voulais la conserver pour lui prouver ma constance.

GUSTAVE. De la constance! qu'est-ce que c'est que cela? Oh! je me suis trompé, il n'ira pas.

LÉON. J'ai donc eu tort?

GUSTAVE. Parbleu, voilà une question!.. Écoutez, voulez-vous me croire?

LÉON. Oh! oui, colonel, je vous croirai, je ferai tout ce que vous me direz.

GUSTAVE. A la bonne heure! (*A part.*) Au fait, il peut aller; et ce serait dommage de lui laisser prendre une mauvaise route. (*Haut.*) Voyez-vous, mon garçon, tout dépend du commencement; votre coup d'épée d'hier, c'est bien, cela promet, mais il faut vous défaire de vos mauvaises habitudes; moi je vous parle comme à mon fils.

LÉON. Je comprends bien; ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, c'est que je n'ose pas.

GUSTAVE, *d'un air de confidence.* Elle est donc bien jolie?

LÉON. Si vous l'aviez vue, comme moi! un son de voix (*Mettant la main sur son cœur.*) qui va là... J'ai passé trois soirées avec elle... il y a deux mois, lorsque je me rendais au régiment.

GUSTAVE, *souriant.* Voilà donc à quoi se bornent toutes vos campagnes? trois soirées, ce n'est pas trop.

LÉON. Oui, mais l'une était au bal.

GUSTAVE. C'est juste, cela doit compter double; et vous avez bien avancé vos affaires?

LÉON. Oh! oui : ce jour-là j'ai été bien hardi; je m'étais emparé de son flacon, de ses gants, de son mouchoir, et je les ai embrassés sans qu'elle le vît.

GUSTAVE. Diable! et vous n'avez pas eu peur de la compromettre?

LÉON. Bien plus, je ne lui ai rendu que les gants et le mouchoir.

GUSTAVE. Je comprends. Voilà l'origine de ce trésor si précieux; et pendant que vous étiez dans votre jour de hardiesse, vous ne lui avez pas dit que vous l'aimiez?

LÉON. J'ai été bien près, mais je n'ai jamais pu; elle était si jolie, sa toilette était si brillante... tout cela intimide, et je ne conçois pas comment on peut venir à bout de faire une déclaration en face à une femme; est-ce que vous avez jamais osé, vous, colonel?

GUSTAVE. Allons, allons, c'est une éducation qui est entièrement à faire. Voyez, pourtant, si j'avais terminé mes Mémoires!

LÉON. Comment! vos Mémoires?

GUSTAVE. Oui, un ouvrage qui manque à la jeunesse actuelle, un ouvrage de mœurs, où je peins les miennes, c'est-à-dire où je mets toujours l'exemple à côté du précepte. Il y a un siècle que j'ai le plan dans ma tête, mais il faut commencer.

LÉON. Eh bien! pendant que vous étiez en prison?

GUSTAVE. Oh! j'y ai bien pensé, j'avais même déjà écrit le titre. (*Montrant la table.*) Vous pouvez voir : *Le Mentor de la jeunesse*, ou *Mémoires d'un Colonel de hussards.* Mais à chaque instant on est distrait... Eh! parbleu, une superbe occasion qui se présente. Pour combien de temps êtes-vous en prison?

LÉON. Jusqu'à demain au point du jour.

GUSTAVE. A merveille! vous resterez la nuit ici; après le souper je fais monter du punch, et nous travaillerons à mes Mémoires; je dicterai, et vous écrirez, c'est le moyen de vous instruir

LÉON. Mais, colonel...

GUSTAVE. Le punch vous fait peur; mais c'est égal, pour écrire un ouvrage de mœurs, il n'y a rien de tel que le punch... *Castigat bibendo mores.* . et vous en boirez.

LÉON, *se mettant à la table.* Eh bien! soit; je me risque, commençons .... moi, j'ai le désir de m'instruire.

GUSTAVE. Il faut, avant tout, que je vous explique la division générale de l'ouvrage, et la distribution des chapitres. PREMIÈRE PARTIE : *Aventures du colonel lorsqu'il est garçon.* DEUXIÈME PARTIE : *Son mariage.* TROISIÈME PARTIE : *Après son mariage.*

LÉON. Permettez donc, colonel; est-ce que vous êtes marié?

GUSTAVE. Eh! sans doute, à cause de mon ouvrage! il fallait bien un dénoûment, et vous verrez celui que j'ai choisi. La plus jolie petite femme, qui m'aimait éperdument, que j'ai presque enlevée... Mais nous verrons plus tard, dans la seconde partie : il ne s'agit pas ici de ma femme. CHAPITRE PREMIER : *Des fredaines du colonel, et de ses premières inclinations.*

LÉON. Vous voulez dire, *sa première inclination?* car je suppose que vous avez commencé par une.

GUSTAVE. Du tout, trois à la fois.

LÉON. Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites là?

GUSTAVE. CHAPITRE II : *Comment le colonel se débarrasse de ses rivaux.*

LÉON. Ah! nous y voilà! des duels!

GUSTAVE. Laissez donc, je n'avais pas l'envie d'être toujours l'épée à la main; d'ailleurs, dans le nombre, il y avait des rivaux légitimes..... des maris, par exemple.

LÉON. Comment! Monsieur, il y avait des maris?

GUSTAVE. Il y en a partout. CHAPITRE III : *Des billets doux et des déclarations.* CHAPITRE IV ET DERNIER : *De la manière de brusquer les dénoûments.*

LÉON. CHAPITRE IV!

AIR du vaudeville de *Jadis et aujourd'hui.*

Oh! celui-ci... rien que le titre
Doit effrayer les écoliers;
Avant d'entamer ce chapitre
Il faut bien savoir les premiers.

GUSTAVE, *souriant.*

Autrefois, c'était possible;
Mais aujourd'hui ce n'est plus ça :
Il est plus d'un amant sensible
Qui débute par celui-là.

(*On entend sonner une cloche.*)

GUSTAVE. C'est le souper.

LÉON. C'est égal, continuons toujours; rien que le chapitre IV. Je n'ai pas faim.

GUSTAVE. Oui, mais moi! L'ordre et l'exactitude, je ne connais que cela! et je me ferais un scrupule de travailler quand le souper a sonné. (*On entend ouvrir la porte.*) Permis à vous de nous tenir compagnie, à moins que vous ne préfériez, par ce beau clair de lune, vous promener dans mon parc et mes jardins.

LÉON. Comment! vous avez un jardin?

GUSTAVE. Oui, une terrasse, où il m'est permis de prendre l'air... l'espace de dix pieds carrés.

LÉON, *allant à gauche.* De ce côté?

GUSTAVE. Non, ce sont d'autres prisons qui communiquent au logement du concierge. Tenez, par ici, après ma chambre à coucher, vous prenez un escalier tournant, qui conduit à la plate-forme que vous voyez d'ici.

LÉON. C'est bon, je vais y réfléchir; mais vous ne serez pas longtemps, pour que nous puissions reprendre...

GUSTAVE. Soyez tranquille; en même temps je commanderai le punch. (*Lui ouvrant la porte du fond.*) Tenez, voilà le chemin du parc. Bien... vous descendez, c'est cela; prenez garde de vous casser le cou.

—

SCÈNE III.

GUSTAVE, *seul.* Je suis très-content de mon élève; un joli sujet qui me fera de l'honneur, et qui en attendant m'aura fait passer gaiement ma dernière soirée.

LÉON, *que l'on voit à travers la croisée passer sur la terrasse.* Oh! le beau clair de lune! (*A Gustave.*) Vous ne serez pas longtemps?

GUSTAVE. Je vais boire à votre santé et à vos succès futurs.

AIR : *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Que la folie à table m'accompagne,
Je vais enfin quitter ce vieux donjon.
Pour mes adieux, allons, force champagne,
Car je l'adore... et surtout en prison.
Vin bienfaisant, par ta mousse légère,
Au prisonnier tu donnes la gaîté :
Tu viens encor lui fermer la paupière,
Et tu lui fais rêver la liberté.

(*Il sort en riant par la porte qui se referme sur lui.*)

SCÈNE IV.

(*La porte à gauche s'ouvre, et Mathilde paraît.*)

MATHILDE, *à sa femme de chambre, qui ne paraît pas.* N'avance pas, Anna, je t'en prie; mon mari n'aurait qu'à nous reconnaître, il n'y aurait plus de surprise; rentre et prépare cette chambre. (*La porte reste ouverte.*) Pose là mes cartons, ma guitare. (*A elle-même.*) Ce cher Gustave!.. Oh! c'est que j'ai une tête aussi, moi! et je veux lui prouver que j'étais digne d'être la femme d'un colonel de hussards! Si je l'avais su plus tôt, je serais venue partager sa captivité; mais ne pas m'écrire, pas une seule lettre depuis huit jours... il devait bien se douter que je n'y tiendrais pas, que je prendrais la poste, que je viendrais moi-même savoir de ses nouvelles, et j'en ai appris de jolies... en prison depuis huit jours!.. Voilà donc son appartement? Ce n'est pas joli une prison, cela ne vaut pas notre petit salon de la rue du Helder! c'est une horreur, une injustice d'y envoyer le plus aimable, le plus joli garçon de l'armée; et puis enfin, un homme marié... Si j'étais à la place de Gustave, je sais bien ce que je ferais, je demanderais ma retraite, je quitterais le service, et je ne quitterais plus ma femme. (*Ecoutant.*) Hein! ah! mon Dieu, j'ai cru que c'était lui : non, personne. Anna, Anna, tenez, vous donnerez cette bourse à madame Doucet, la femme du concierge! Cette bonne Marguerite, mon excellente nourrice! j'étais bien sûre qu'elle me donnerait les moyens de surprendre mon mari. Cette porte dont j'ai seule la clé... c'est charmant, il me croit à quatre-vingts lieues de lui. Aussitôt que tout le monde sera endormi, au milieu de l'obscurité, j'ouvre la porte secrète, et comme une fée bienfaisante qui prend pitié de sa solitude, je viens le consoler de l'injustice du sort; et d'abord pour commencer, une musique mystérieuse.

AIR : *Celle que j'aime tant.*

Qu'une douce harmonie en cette erreur le plonge!
Peut-être de mon nom ces murs ont retenti :
Il rêvait à Mathilde, et je veux aujourd'hui
Qu'il retrouve au réveil ce qu'il voyait en songe.

Ah, ah! j'oubliais cette fenêtre, si elle pouvait me servir! (*Elle s'approche.*) elle donne sur une terrasse... ah! comme c'est triste... Il y a quelqu'un, un officier; si c'était lui! (*Elle s'avance davantage.*) Non; oh! Gustave est bien mieux, plus grand... Eh mais! comme il me regarde!

AIR du vaudeville de *Turenne.*

Voyez donc quelle impertinence!
Il se place encore plus près.
Quoi! des signes d'intelligence!
Eh mais! quels sont donc ses projets?
Il en conterait, j'imagine,
A la femme d'un colonel.
Un lieutenant!.. mais, juste ciel!
Que devient donc la discipline?

(*Elle sort par la porte secrète.*)

—

SCÈNE V.

LÉON, *accourant.*

(*Il arrive essoufflé, s'arrête et regarde de tous les côtés.*)

Elle était là! je l'ai vue... oh! oui, c'était bien elle,

je l'ai parfaitement reconnue. Par où s'est-elle échappée? qui peut l'avoir introduite dans la tour? qui l'amène ici? Si c'était... oh! non : par exemple, il y aurait de quoi en perdre la tête de bonheur. (*On entend sur la guitare, accompagnée par l'orchestre, la ritournelle de l'air suivant.*) Qu'entends-je? elle est là. (*Montrant la prison à gauche. Il va écouter à la porte, et témoigne la plus vive émotion.*)

—

SCÈNE VI.

LÉON, GUSTAVE, *un flambeau à la main.*

GUSTAVE, *ayant l'air de saluer d'autres prisonniers.* Bonsoir, Messieurs, bonsoir! il n'y a qu'en prison que l'on boit du bon vin de Champagne.

LÉON. Ah! c'est vous, colonel!

GUSTAVE. Oui; c'est pour vous que j'en suis resté à ma seconde bouteille.

LÉON, *lui faisant signe de la main.* Silence! ne faites pas de bruit.

GUSTAVE. Qu'est-ce que c'est donc?

LÉON. Imaginez-vous, colonel, imaginez-vous... une femme...

GUSTAVE. Une femme! eh bien! ne tremblez donc pas comme cela.

LÉON. C'est que je l'ai vue.

GUSTAVE. Où donc?

LÉON. Ici, dans cette chambre; celle que j'aime...

GUSTAVE. C'est impossible... Il croit voir des femmes partout. (*On entend un nouveau prélude.*)

LÉON. Ecoutez.

(*Même motif que le prélude de guitare.*)

AIR : *Las! j'étais en si doux servage.*

ENSEMBLE.

Quelle aventure singulière!
Ce signal fait battre mon cœur.
Est-ce à { moi / lui } que l'on cherche à plaire,
Et que l'on promet le bonheur?
(*Ils se regardent l'un et l'autre.*)
Mais il se trompe, je le voi. } *bis.*
Et l'inconnue est là pour moi, }
Pour moi,
Pour moi.

LÉON. Comment! colonel, vous pensez que ce n'est pas pour moi qu'elle est ici?

GUSTAVE. *Il prend une chaise, et s'asseoit au milieu du théâtre.* Il y a de fortes raisons contre; mais enfin dans le doute, attaquons toujours, et nous verrons bien... Au plus adroit.

LÉON, *debout à la gauche de Gustave.* Au plus adroit, cela n'est pas généreux; comment voulez-vous que moi qui commence...

GUSTAVE. Raison de plus, cette campagne-là vous formera bien mieux que tous les traités élémentaires; la théorie est très-bonne, mais il n'y a rien comme la pratique : vous allez voir.

LÉON. A la bonne heure, mais vous devriez me laisser essayer seul, parce que vous qui avez une femme...

GUSTAVE. Mon ami, ce sont des considérations en théorie, mais en pratique, ça ne dit rien; ainsi, attention! chacun pour soi, la campagne est ouverte.

LÉON. Ah! mon Dieu, mon Dieu, colonel! encore un mot. Qu'est-ce que vous me conseillez de faire?

GUSTAVE. Parbleu! si je vous le dis, le beau mérite!

LÉON. Non, c'est seulement pour commencer, après j'irai tout seul.

GUSTAVE. Je crois que, dans les principes, il faut d'abord sommer la place de se rendre; vous verrez cela au CHAPITRE TROISIÈME.

LÉON. Oui, au CHAPITRE TROISIÈME, *des billets doux et des déclarations.*

GUSTAVE. Je suis déjà en train de composer mon manifeste.

LÉON, *se mettant à la table.* Eh! vite, mettons-nous à l'ouvrage.

DUO.

AIR : *Tigre femelle* (d'UN JOUR A PARIS.)

LÉON.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi :
Mon âme émue
Tremble, je croi,
D'amour, d'effroi.

GUSTAVE.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher.

LÉON.

Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours
Même constance.

GUSTAVE.

Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.

LÉON.

Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce!
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

GUSTAVE.

Va, ne crains rien,
Vite, prononce :
Mets ta réponse
Dans mon colback. Oui, c'est fort bien!

ENSEMBLE.

LÉON.

Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi :
Mon âme émue
Tremble d'effroi.
Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours,
Même constance.
Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce;
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Fort bien, c'est admirable!
Quand elle me lira
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.
Avec ce billet doux,
J'aurai mon rendez-vous.
Ah! oui, vraiment,
Oui, c'est charmant.

GUSTAVE.

Dans mon colback,
Dans mon colback.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher,
Daigne m'entendre.
Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Pour tes appas,
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.
Oui, sans mic-mac,
Vite prononce,
Mets ta réponse
Dans mon colback.

Fort bien, c'est impayable!
Quand elle me lira,
Sa porte s'ouvrira.

Ah! c'est charmant!
Oui, c'est charmant.

LÉON, *qui a ployé sa lettre.* Maintenant, comment faire parvenir?.. Si je pouvais gagner le geôlier, et l'engager à remettre ce billet?

GUSTAVE, *ployant sa lettre, et regardant en dessous.* Il faut cependant tâcher de m'en débarrasser.

LÉON, *à part.* Le plus terrible, c'est qu'il est toujours là; s'il s'en allait!

GUSTAVE, *se levant.* Ah çà! mon jeune ami, est-ce que nous ne nous couchons pas de bonne heure au régiment?

LÉON, *de même.* Si vraiment: et vous, colonel?

GUSTAVE. Oh! moi, non: je ne rentrerai pas encore. (*Il s'assied sur son fauteuil, auprès de la table.*)

LÉON. Ni moi non plus. (*Il s'assied aussi sur une chaise de l'autre côté.*)

GUSTAVE. Il ne faut pas que ce soit par politesse, ne vous gênez pas, mon lit de camp est là-dedans.

LÉON. Non, non, je vous attendrai.

GUSTAVE. Je vois que vous êtes pour la guerre d'observation. (*A part.*) Il ne me quittera pas! Si je pouvais l'endormir avec mes campagnes d'Allemagne.

LÉON, *à part.* Oh! la bonne idée: une fois sur le lit de camp, le vin de Champagne qu'il a bu... ce ne sera pas long, et pendant son sommeil... (*Haut, il se lève.*) Ma foi, mon général, j'ai beau regarder, l'ennemi ne se montre pas; je crois qu'il n'y aura rien à faire ce soir.

GUSTAVE. Je le crois aussi. Nous ferons bien de battre en retraite, et de remettre l'attaque à demain matin.

LÉON. Ainsi donc, suspension d'armes.

GUSTAVE. Suspension d'armes, et allons nous coucher.

DUO.

AIR nouveau de *M. Granier.*

ENSEMBLE.

Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil;
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

GUSTAVE, *à part, apercevant de la lumière à la lucarne à gauche.*

Ciel! de la lumière;
(*Feignant d'écouter du côté de la fenêtre à droite.*)
Ecoutez.

LÉON.

Quoi donc?

GUSTAVE.

Taisons-nous.
Quelle voix douce et légère!
Une guitare, entendez-vous?

LÉON.

Une guitare ..

(*Léon se précipite vers la fenêtre à droite, et pendant ce temps Gustave jette son billet par la fenêtre à gauche.*)

Eh! non, quelle chimère!
Je n'ai rien entendu.

GUSTAVE.

Quoi! vous n'avez rien entendu?

LÉON, *revenant de la croisée.*

Eh! non, quelle chimère! etc.

ENSEMBLE.

Je n'ai / Il n'a } rien vu.
Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil,
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

(*Ils sortent par la porte du fond, à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

MATHILDE, *seule.*

(*Elle ouvre la porte précipitamment: elle tient la lettre que Gustave a jetée par la lucarne.*)

Il n'y est plus, c'est bien heureux, car j'allais me trahir, lui faire une scène affreuse... Oui, oui, c'est bien son écriture. Quelle lettre! lui que je croyais la fidélité même, il ne sait pas plutôt qu'il y a une femme près de lui, qu'il lui écrit; et sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, il ose lui demander... Oh! par exemple, cela me passe: un mari qui demande un rendez-vous à une autre qu'à sa femme! c'est une horreur, c'est une indignité. Eh bien! ce rendez-vous, il l'obtiendra, j'y viendrai, et nous verrons... (*Réfléchissant.*) Mais s'il n'avait voulu que s'amuser; s'il ne venait pas! Eh bien! maintenant j'en serais fâchée; oui, j'en serais fâchée, parce que cela me laisserait des doutes... Oui, décidément j'irai, et puis sa femme, il n'y a pas de danger. Voilà ma réponse... (*Relisant la lettre de Gustave.*) « sous mon colback à main droite.» Ah! le voici, oui, c'est bien son colback; c'est moi qui l'ai brodé; je n'aurais jamais pensé qu'il dût servir... Je l'entends. (*Elle place la lettre sous le colback qui se trouve sur une chaise à côté de la porte à gauche.*) Sauvons-nous. (*Elle sort par la porte secrete à gauche. Ritournelle de l'air suivant.*)

—

SCÈNE VIII.

LÉON, *seul, sortant de la chambre à gauche.*

AIR de *Toberne.*

(*A voix basse.*)

Il dort, de la prudence;
J'ai cru qu'il m'entendrait.
Avançons en silence
Vers cet aimable objet.
(*Se tournant du côté de Gustave.*)
Quand il dira qu'il l'aime,
Elle n'en croira rien;
Qu'elle juge elle-même
Mon amour et le sien!
Se peut-il que l'on aime
Lorsque l'on dort si bien?
Comme il dort bien!
Ne craignons rien.

Il faisait d'abord semblant, mais à la fin le voilà parti. (*Regardant la lucarne.*) Si j'appelais, au moindre bruit le colonel serait sur pied... Ah! en montant sur cette



GUSTAVE. Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente. — Scène 15.

chaise, je puis atteindre à cette lucarne, la voir, lui parler ; ce sera toujours cela. Le colonel a raison, je crois que je me forme. (*En ôtant le colback qui est sur a chaise, il voit la lettre de Mathilde.*) Qu'est-ce que je vois là? une lettre sous le colback du colonel! elle n'est pas cachetée, lisons : « *Impossible, colonel, de ré-* « *sister à votre style séduisant ; ce soir, à minuit, at-* « *tendez-moi dans cette salle.* » Je sens une sueur froide qui me prend : c'est lui qu'on aime, et c'est moi qui suis dédaigné. Elle a raison, je l'aimais réellement, je l'idolâtrais, tandis que lui... Oh! voilà une bonne leçon : il a réussi, parce qu'il était mauvais sujet ; mais patience, je n'ai encore que dix-huit ans, je parviendrai, et je jure à mon tour de n'épargner personne. Un rendez-vous ! on lui accorde un rendez-vous! est-il heureux! Mais comment a-t-il pu faire? Et quel est donc son ascendant? il ne l'a pas vue, je n'ai pas quitté cette place, et en moins d'un quart d'heure il lui écrit, il reçoit une réponse, il obtient un rendez-vous... Oh! j'en conviens, c'est mon maître, et je ne pourrai jamais lutter avec lui... Et pourquoi donc? il parlait de ruses de guerre : oui... celle-ci peut réussir. (*Il déchire le billet, va à la table, en écrit un autre et le remet sous le colback.*) Ce rendez-vous qu'on lui accorde, je l'aurai, et par une perfidie ; c'est cela, c'est bien commencé.

GUSTAVE, *de sa chambre à coucher.* Eh! camarade...

LÉON. C'est lui, je l'entends.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, *se frottant les yeux.* Dieu me pardonne, en voulant l'endormir, je crois que j'ai fait un somme, et voilà que l'ennemi est déjà sur pied. Dites donc, mon jeune ami, est-ce que vous êtes somnambule?

LÉON. Mon Dieu non, c'est qu'il m'est impossible de rester en place.

GUSTAVE. Je conçois! un début...



MATHILDE, *à part.* Il n'ose parler. — Scène 11.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Si le sommeil fuit sa paupière,
C'est qu'une femme est ici près ;
Voilà l'effet d'une première affaire,
Ces conscrits ne dorment jamais :
Ils veillent par inquiétude.
Mais un vétéran, un mari,
Depuis longtemps a l'habitude
De dormir près de l'ennemi.

LÉON. L'ennemi, je n'y songe plus ; oh ! mon Dieu, ce n'est pas à un écolier à se mesurer avec son maître. Mais puisque vous dormiez si bien, pourquoi donc êtes-vous venu ici ?

GUSTAVE. Ah ! c'est que... c'est que j'avais oublié mon colback, je ne puis pas dormir sans lui.

LÉON, *à part.* C'est bien cela... morbleu !

GUSTAVE. Hein ? il me semble que vous jurez.

LÉON. Moi ! colonel ?

GUSTAVE. A la bonne heure, au moins... vous vous formez ; j'étais sûr qu'on ferait quelque chose de vous. (*Prenant le colback, à part.*) Je tiens la réponse. (*Haut.*) Encore une leçon comme celle-ci, et votre éducation sera bien avancée.

LÉON, *avec malice.* Oui ; je crois que je commence. (*Pendant ce temps, Gustave tourne le dos à Léon, et déroule le billet.*)

GUSTAVE, *lisant.* « *A minuit, sur la terrasse.* » (*A part.*) A merveille ! mais comment pourra-t-elle me rejoindre ? Il y a sans doute quelque escalier secret ; d'ailleurs, l'amour y pourvoira. (*Haut.*) Ah çà ! camarade, (*Mettant son colback sur sa tête.*) maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je retourne achever mon somme ; quant à vous, je crois que vous serez bien ici.

LÉON. Oui, moi qui ai un sommeil agité, je vous empêcherais de dormir.

GUSTAVE. Et moi donc, je ronfle quelquefois !

LÉON, *s'asseyant sur le fauteuil près de la table.* Je conçois, nous nous ferions du tort ; ainsi, chacun pour soi.

AIR : *Mais en amour, comme à la guerre* (Fragment des RENDEZ-VOUS BOURGEOIS).

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

(*Léon s'étend dans un fauteuil.*)

GUSTAVE.

Dormirez-vous bien là?

LÉON.

Mon Dieu, je dors déjà.

GUSTAVE.

Surtout, mon cher élève,
Si quelque mauvais rêve
Vient encor vous troubler,
N'allez pas m'appeler.

LÉON, *souriant.*

Merci de ce zèle;
Mais je ne crois pas que j'appelle.

ENSEMBLE.

LÉON.

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

GUSTAVE.

Quoique je ne le craigne guère,
Pour qu'il ne puisse me distraire,
Enfermons-le; car à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

(*Gustave sort en emportant la bougie, et on entend fermer la porte à double tour.*)

SCÈNE X.

LÉON, *seul.* Eh bien! il me laisse sans lumière, il m'enferme; c'estégal, le champ de bataille me reste. Je suis encore tout étonné d'avoir pu le mettre en défaut, j'ose à peine croire à mon triomphe; oui, il est là-bas à se morfondre; et c'est ici qu'elle va venir ! elle va venir... Oh ! j'ai une peur, et jamais mon cœur n'a battu ainsi. Que vais-je dire? comment justifier une pareille hardiesse? Si elle se fâche... Ah ! mon Dieu, pourquoi ai-je surpris ce rendez-vous? J'ai envie d'appeler le colonel, de lui tout avouer; mais c'est pour le coup qu'il m'appellerait un écolier, qu'il rirait de ma faiblesse. (*Cherchant à s'enhardir.*) Allons, du courage; oui, tant pis, j'en aurai ; voilà que j'en ai! Je crois entendre du bruit; non, non, ce n'est pas encore elle. C'est que c'est terrible! se trouver ainsi en tête-à-tête, et pour la première fois de ma vie! Oh ! si elle pouvait ne pas venir... La porte s'ouvre, c'est fini, je suis perdu.

SCÈNE XI.

MATHILDE, *entrant par la porte à gauche* ; LÉON.

DUO.

AIR de JOCONDE : *Ah! Monseigneur, je suis tremblante.*

MATHILDE.

ieu, quel moment! mon cœur palpite :
Comment cacher mon embarras?

LÉON.

Dieu, quel moment! mon cœur s'agite,
Je n'ose, hélas! faire un seul pas.

ENSEMBLE.

Dieu, quel moment! mon cœur { s'agite, palpite,
Comment cacher mon embarras?

MATHILDE.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Vengeons l'outrage
Fait à mon cœur.

LÉON.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Tout me présage
Le vrai bonheur.

MATHILDE. L'obscurité me favorise, et si je puis contrefaire ma voix, il ne me reconnaîtra pas. Êtes-vous là?

LÉON. Oui, je vous attendais.

MATHILDE, *à part.* Comme il est ému! tant mieux, c'est qu'il pense à moi, et qu'il a des remords. (*Haut.*) Je fais mal en venant ainsi, car je suis sûre que vous me trompez.

LÉON, *à part, et intimidé.* Ah! mon Dieu, elle se doute de quelque chose. (*Haut.*) Non, Madame, je ne vous trompe pas.

MATHILDE, *à part.* Il veut aussi déguiser sa voix, mais mon cœur l'a reconnu. (*Haut.*) Eh bien! me voilà; que voulez-vous me dire?

LÉON. Ne le devinez-vous pas ?

MATHILDE. Non, je veux que vous m'appreniez vous-même... vous hésitez. (*Lui prenant la main.*) Vous avez raison.

LÉON. Vous croyez que j'ai raison? La jolie main! il me semble que ma frayeur se dissipe; oh! que c'est jolie, une femme!

MATHILDE, *à part.* Il n'ose parler, sa main tremble dans la mienne; j'étais bien sûre qu'il ne pourrait se résoudre à me trahir; voyons encore. (*Haut.*) Eh bien, mon ami...

LÉON. *Mon ami!* Que ce nom-là est doux! jamais on ne m'appela ainsi. (*S'encourageant.*) Oui, c'est le moment ; souvenons-nous des leçons du colonel. (*Haut.*) Eh bien! oui, Madame; oui, je crois que je vous aime.

MATHILDE. Vous m'aimez?

LÉON. Ah! ne vous fâchez pas.

MATHILDE, *retirant sa main.* Le perfide!

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Après cette trahison-là,
Non, je ne veux plus lui répondre;
Et je veux voir, pour le confondre,
Jusqu'à quel point il m'oubliera.

LÉON, *lui reprenant la main.*

Rendez-moi cette main si chère...
Mais à peine elle se défend. (*bis.*)
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, mon cœur bat en ce moment
De crainte ainsi que d'espérance;
(*Apercevant l'anneau qui est au doigt de Mathilde.*)
Gage d'amour et de constance,
Laissez-moi cet anneau charmant.

(*A part.*)

A mes vœux loin d'être contraire,
Elle se tait... elle y consent.

(*Mettant l'anneau à son doigt.*)

Eh mais! vraiment, elle y consent.
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

(*Il baise la main de Mathilde, et dit à part :*)

Allons, montrons-nous digne de notre maître... CHAPITRE IV. (*On entend à la porte à gauche le bruit des verrous que l'on tire.*)

MATHILDE, *s'enfuyant et rentrant par la porte secrète.* Qui peut venir? fuyons.

—

SCÈNE XII.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, *soufflant dans ses doigts et frappant du pied. En entrant, il pose la bougie sur la table.* Ouf! je suis gelé; une heure de faction par un vent diabolique! et personne!

LÉON. Ah çà! colonel, est-ce que vous êtes somnambule?

GUSTAVE. Pourquoi donc?

LÉON. Vous n'avez pas quitté la terrasse de la nuit, cela m'a inquiété pour vous; heureusement que vous aviez pris votre colback.

GUSTAVE, *étonné et le regardant.* Qu'est-ce qu'il a donc, le petit sous-lieutenant? ses yeux éveillés...

LÉON. Colonel, si vous vouliez mon fauteuil? (*Appuyant.*) Maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je vais achever mon somme.

GUSTAVE, *l'arrêtant.* Un moment, un moment, camarade; je vois que vous avez deviné ma mésaventure; eh bien! je ne suis pas fier, moi, j'en conviens. (*D'un air de confidence.*) Voilà une heure que j'attends, on m'a manqué de parole.

COUPLETS.

AIR : *A Paris, et loin de sa mère* (du TRAITÉ NUL).

J'ignore d'où vient ce mystère.
LÉON, *avec malice.*
Quoi! vraiment vous n'avez rien vu?
Moi, je crois que la nuit entière
Vous auriez de même attendu.
(*Avec un air de triomphe.*)
Quand vous étiez sous la fenêtre,
Elle était là.
GUSTAVE
Quoi! tout de bon?
LÉON, *souriant.*
Dites-moi, dites, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*bis.*)

GUSTAVE, *d'un air de satisfaction.* Voyez-vous, mes élèves! c'est très-bien; oh çà! vous n'avez pas fait de gaucheries?

LÉON.
DEUXIÈME COUPLET.
A votre estime j'ai des titres;
Car j'ai suivi, dans mes essais,
Mot pour mot vos premiers chapitres.
GUSTAVE.
Et le dernier?
LÉON, *souriant.*
Je commençais.
(*Montrant l'anneau de Mathilde, et le lui passant.*)
Autant que je puis m'y connaître...
GUSTAVE.
On vous a fait un pareil don!
LÉON.
Voyez vous-même, mon cher maître.
Ai-je profité de votre leçon? (*bis*)

GUSTAVE, *regardant l'anneau.* Une alliance! eh! mais! mon ami, c'est une femme mariée.

LÉON, *fâché.* Laissez donc!

GUSTAVE. C'est bien plus drôle. (*A part.*) Parbleu! je vais voir le nom du mari. (*Il l'ouvre, et reste stupéfait.*) Ah, mon Dieu!

LÉON. Eh bien! qu'avez-vous donc?

GUSTAVE, *troublé.* Rien, rien; c'est que je ne suis pas à mon aise.

LÉON, *tirant son flacon.* Voulez-vous mon flacon, colonel?

GUSTAVE, *le repoussant.* Eh! non, non; il ne me manquerait plus que cela.

LÉON, *regardant par la fenêtre.* Ah! mon Dieu, voilà déjà le jour!

GUSTAVE. Eh bien! faites-moi le plaisir de descendre chez le concierge, pour faire préparer nos *laissez-passer.*

LÉON. Oui, colonel. Ah çà! et mon anneau?

GUSTAVE. Je vous le rendrai tout à l'heure; c'est que j'en ai un presque pareil, et je ne suis pas fâché de comparer. (*Léon sort.*)

—

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, *seul.* Ah! par exemple, celui-ci est un peu fort! voyons donc encore une fois. (*Il regarde l'anneau.*) MATHILDE, GUSTAVE. C'est bien notre anneau de mariage, et il n'y a que ma femme qui puisse le porter; si je n'étais pas certain qu'elle ne peut avoir quitté Paris, il y aurait de quoi donner des idées. (*Il entend ouvrir la porte secrète.*) Quel bruit? eh mais! cette porte s'ouvre. (*Mathilde paraît.*) Ah, mon Dieu! ma femme! Il n'y a plus de doute.

—

SCÈNE XIV.

MATHILDE, GUSTAVE.

MATHILDE. Comment! Monsieur, voilà l'accueil que vous me faites, moi qui arrive de Paris pour vous délivrer?

GUSTAVE, *interdit.* Non, non, ma bonne amie. Vous arrivez à l'instant même, n'est-ce pas?

MATHILDE, *lui prenant la main.* Pourquoi cette question?

GUSTAVE, *regardant sa main.* Mais pour... Mathilde, où est votre anneau?

MATHILDE. Mon ami, est-ce à vous de me le demander?

GUSTAVE. Comment! Madame, il me semble que c'est assez naturel.

MATHILDE, *tendrement.* Ingrat! puisque je ne le porte pas, vous savez bien qu'il n'y a qu'une personne qui puisse l'avoir. (*Le voyant à sa main.*) Eh! tenez, le voici.

GUSTAVE. Comment! Madame, il est donc vrai, c'est vous qui cette nuit...

MATHILDE. Vous en doutez encore? oui, Monsieur, j'étais venue hier au soir, je croyais que vous n'étiez occupé que de votre Mathilde.

GUSTAVE. Ah! je devine tout. (*A part.*) C'est ce petit coquin-là, qui, sans s'en douter... ah, il a une étoile malheureuse!

MATHILDE, *avec bonté.* Ne vous désolez pas, mon ami, je ne vous ferai pas de reproches, je sens trop que votre situation mérite des ménagements.

GUSTAVE. Vous êtes trop bonne; mais moi, je ne me le pardonnerai jamais. Écoutez, Mathilde, je ne vous demande qu'une chose pour ma punition, c'est

de me répéter bien exactement tout ce que je vous ai dit cette nuit.

MATHILDE, *baissant les yeux.* Vous le dire, quand je voudrais l'oublier?

GUSTAVE, *à part.* Ah, mon Dieu! (*Haut.*) Je crois me souvenir d'abord que vous m'avez repoussé.

MATHILDE. Oh! non, quoique je fusse bien en colère.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Pour moi jugez quelle douleur,
Vous voir aimer une autre belle!
Heureusement qu'en votre ardeur
Vous m'êtes demeuré fidèle.

GUSTAVE, *à part, avec joie.* J'ai été fidèle!

MATHILDE.

Jamais je ne vous aurais vu,
Si vous aviez plus loin porté l'audace.

GUSTAVE, *transporté.*

Ah! quel bonheur!
(*A part.*)
J'étais perdu,
Si j'avais occupé sa place.

(*Il se jette aux genoux de Mathilde et lui baise la main.*)

Ma chère Mathilde! vous me pardonnez?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON.

LÉON. Colonel, quand vous voudrez partir? Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? voilà où j'en étais resté.

MATHILDE. Un officier!

GUSTAVE, *sans se déranger.* Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente.

LÉON, *confondu.* Sa femme! (*Bas.*) Ah! colonel, si je l'avais su...

GUSTAVE, *se levant et lui serrant la main.* C'est bon, c'est bon. (*Haut.*) Ma chère amie, c'est mon compagnon d'infortune, un jeune sous-lieutenant que vous avez vu deux ou trois fois avant votre mariage.

MATHILDE, *saluant.* Oui, dans un bal, je crois.

GUSTAVE, *à part.* Elle s'en souvient. (*Haut.*) C'est un jeune homme qui promet, mon élève.

LÉON, *timidement.* Qui tâchera du moins, colonel, de vous faire honneur.

GUSTAVE, *à part.* Me faire honneur! joliment, ça commence bien.

MATHILDE, *à Léon.* J'espère que Monsieur n'oubliera pas le colonel, et s'il vient jamais à Paris...

GUSTAVE, *l'interrompant.* Oui, oui, nous songerons à son avancement, je lui ferai avoir une lieutenance, dans quelque garnison... à Perpignan.

LÉON, *soupirant.* A Perpignan! c'est un peu loin; mais c'est égal. (*A demi-voix, à Gustave.*) Colonel, je vous remercie de la leçon.

GUSTAVE. Je crois bien; c'est moi qui l'ai payée.

VAUDEVILLE.

GUSTAVE, *prenant son manuscrit et le déchirant.*

AIR du vaudeville du *Piége.*

Oui, je renonce à mes anciens projets;
Et vous, si vous voulez m'en croire,
Sages époux, jadis mauvais sujets,
N'écrivez jamais votre histoire.
A votre honneur ces feuillets imprudents
Pourraient bien être attentatoires,
Si votre femme allait à vos dépens
S'instruire en lisant vos Mémoires.

LÉON.

Plus d'une femme, au printemps de ses jours,
Conçut le dessein téméraire
De retracer ainsi de ses amours
L'histoire complete et sincère;
Mais ces projets trop inconsidérés
Devenaient bientôt illusoires :
Presque toujours on trouvait déchirés
Les derniers feuillets des Mémoires.

GUSTAVE.

Quoique gravés sur l'airain le plus dur,
Que de noms le temps sut détruire!
Mais nos exploits ont un registre sûr
Qui des ans peut braver l'empire
Tous ces pays, ces cités et ces champs,
Illustrés par tant de victoires,
Voilà le livre où, sans craindre le temps,
L'honneur écrivit nos Mémoires.

MATHILDE, *au public.*

Vous devinez, Messieurs, en ce moment
Quelle crainte nous inquiète :
Ce droit fatal qu'on achète en entrant
Nous impose à tous une dette.
Sur ce chapitre on pourrait, je le sens,
Signaler des erreurs notoires;
Mais sans compter, créanciers indulgents,
Daignez acquitter nos Mémoires.



LE NOUVEAU POURCEAUGNAC

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 février 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

Personnages.

M. DE VERSEUIL, colonel de hussards.
NINA, sa fille.
THÉODORE, lieutenant de hussards, amant de Nina.
JULES, } sous-lieutenants de hussards.
LÉON, }
ERNEST DE ROUFIGNAC, jeune officier de cavalerie, prétendu de Nina.
M. FUTET, percepteur des contributions.
MADAME FUTET, sa femme.
TIENNETTE, filleule de Nina.
DROLICHON, commis de Futet.
OFFICIERS DE HUSSARDS ET JEUNES GENS DE PARIS.

La scène se passe dans une petite ville voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉON, JULES, ET PLUSIEURS OFFICIERS DE HUSSARDS, *assis autour d'une table, et figurant un conseil de guerre.*

TOUS, *parlant à la fois.* Moi, Messieurs, je pense, et mon avis est que d'abord...

JULES. Eh! Messieurs, un peu de silence; on ne peut juger sans entendre, et si vous parlez tous ensemble...

THÉODORE. C'est à moi de vous expliquer...

JULES. Non, les amoureux sont trop bavards. (*Se levant.*) Voici le fait :

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Théodore aime sa cousine,
Qui tout bas brûle aussi pour lui;
Mais pour un autre on la destine,
Et cet autre arrive aujourd'hui.
Sur son hymen il vient, en homme sage,
Pour implorer vos secours, vos avis,
Persuadé qu'en fait de mariage
On doit toujours compter sur ses amis.

J'ai dit.

LÉON.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Eh bien! Messieurs, qu'en pensez-vous?
Permettrons-nous qu'à nos yeux même
Un autre soit l'heureux époux
De la jeune beauté qu'il aime?

JULES.

Nous seuls, puisqu'on veut la ravir,
Serons ses protecteurs suprêmes...
Et plutôt que de le souffrir,
Nous l'épouserions tous nous-mêmes!

THÉODORE. Mes amis, mes généreux amis, c'en est trop.

JULES. Non, voilà comme nous sommes. Mais nous aurions bien du malheur si, entre nous, nous ne trouvions pas quelque moyen de renvoyer le futur dans sa province.

THÉODORE. Pensez-y donc, Messieurs; un prétendu de Limoges, et qui se nomme monsieur de Roufignac.

TOUS. De Roufignac!

JULES. De Roufignac! Voilà qui rime terriblement bien à Pourceaugnac. Et quel homme est-ce?

THÉODORE. C'est ce qu'on ne sait pas précisément. Mais songez, de grâce, qu'il arrive aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JULES. Voyons donc quelque moyen bien extravagant. Si nous... non, cela ne vaut rien.

THÉODORE. Nous pourrions... Oh! ce serait trop fort.

LÉON. Je le tiens... Nous n'avons qu'à... non, cela pourrait compromettre...

JULES. Allons, voilà de beaux moyens! Eh! Messieurs, au lieu de nous creuser la tête à chercher des inventions nouvelles, des farces ingénieuses pour éconduire un prétendu, n'avons-nous pas sous la main ce qu'il nous faut? Nous avons tous assisté ce soir à la représentation de Monsieur de Pourceaugnac; voilà nos moyens tout trouvés; les farces de Molière en valent bien d'autres.

THÉODORE. Laissez donc, c'est trop usé.

JULES. Bah! avec des changements et des additions, voilà comme on fait du neuf; c'est la mode d'ailleurs, et l'on a trouvé plus commode de refaire Molière que de l'imiter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Des Cottins qu'il peignit si bien,
Nous voyons la race renaître;
Mais d'un crayon tel que le sien
Nul encor ne s'est rendu maître.
Des hypocrites et des sots
On craindrait moins le caractère,
Si tous nos tartufes nouveaux
Faisaient naître un nouveau Molière.

THÉODORE. Ma foi! faute de mieux, tenons-nous-en donc à Molière. Va pour monsieur de Pourceaugnac.

TOUS. Va pour monsieur de Pourceaugnac.

JULES. Adopté à la majorité. Aujourd'hui l'arrivée du futur, demain son départ, et nous marions Théodore le mardi gras.

THÉODORE. Comme tu y vas!

AIR : *Il n'est pas temps de vous quitter.*

Se marier un mardi gras!
Vit-on jamais rien de semblable?

JULES.

Eh! mon cher ami, pourquoi pas!
L'à-propos me semble admirable.
Ce mardi gras qui voit la gaîté fuir
D'un jour d'hymen m'offre l'emblème.
C'est encore un jour de plaisir;
Mais c'est la veille du carême.

Il ne reste plus qu'à distribuer nos rôles. Si encore nous avions ici notre cher Futet et sa digne épouse! ce sont eux qui nous seconderaient merveilleusement. Mais ce cher percepteur des contributions est à Paris depuis ce matin. Quel dommage! lui qui passe sa vie à faire des tours, des malices : quelle fête pour lui! Il sait pourtant la situation où nous nous trouvons; il avait promis de nous seconder. Eh! qu'entends-je? le voici!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; FUTET.

FUTET.

AIR : *Lorsque le champagne.*

Pour fuir l'humeur noire,
Jouer chaque jour
Un tour;
Chanter, rire et boire,
C'est là le fait
De Futet.
Nul sot ne m'échappe;
Sur chacun je drape;
Tous les jours j'attrape
Nouvel original.
Enfin sur la terre,
Par mon savoir-faire,
Mon année entière
Est un vrai carnaval.

TOUS.

Pour fuir l'humeur noire, etc.

THÉODORE. Nous vous accusions déjà, mon cher Futet.

FUTET. Ingrat! je m'occupais de vous : je n'ai fait que rêver à votre aventure toute la nuit. Vous m'intéressez d'une manière toute particulière; ce n'est pas à cause des excellents dîners où vous m'invitez : je paye toujours mon écot... en gaieté. Mais vous aimez tant votre cousine; elle est si gentille, votre charmante Nina! c'est un petit démon, en vérité. Je me suis dit : Futet, tu te dois tout entier à ce couple intéressant. Ce matin, je me lève à six heures, je m'arrache des bras de madame Futet, je selle Coco, et me voilà à Paris au bureau des diligences; deux ou trois entraient dans la cour. Quel spectacle qu'une descente de diligence!

AIR : *Pégase est un cheval.*

Un monsieur, que je juge artiste,
Demandait le grand Opéra;
Tandis qu'une jeune modiste
Demande le Panorama;
« Corcelet, » crie un gastronome;
Plus loin, d'un air sentimental,
Je remarque un petit jeune homme
Demandant le Palais-Royal.

Je me retourne, et j'aperçois la diligence de Limoges! je m'informe adroitement du conducteur si M. de Roufignac est parmi les voyageurs. Réponse affirmative. Je vois descendre de la diligence bon nombre d'originaux, des têtes toutes particulières, comme nous les aimons, nous autres farceurs. Nous voilà donc assurés que notre victime est arrivée, qu'elle est digne de nos coups!

AIR : *Suzon, sortait de son village.*

Quand j'ai remarqué leur figure,
Je tourne bride vivement;
Et de Coco pressant l'allure,
J'arrive ici dans un instant,
Pour concerter,
Pour arrêter
Tous les bons tours qu'il faut exécuter.
Le carnaval
Sera fatal,
Je le parie, à cet original.
Condamnons, par maintes esclandres,
Notre victime au célibat,
Et nous brûlerons le contrat
Le mercredi des cendres.

TOUS. C'est convenu.

FUTET. Madame Futet nous secondera. C'est une commère... Suffit, je n'en dis rien; c'est mon épouse, et vous la jugerez dans le danger.

JULES. Nous allons t'expliquer...

FUTET. Songez, pour moi, que je veux, que j'ai droit à un bon rôle. Ah! je vous recommande mon commis à cheval, Drolichon, qui n'est pas une bête.

JULES. Tu seras content... Il s'agit donc...

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; TIENNETTE.

TIENNETTE. Chut! Eh vite! retirez-vous.

JULES. C'est Tiennette qui est notre sentinelle avancée.

FUTET. Tant mieux. Joli talent. Elle peut nous seconder dans les ingénues, en l'instruisant un peu.

TIENNETTE. Oh! j'ai de la bonne volonté. Mais il faut vous retirer. M. le colonel est levé; il va sortir : il est d'une humeur!..

JULES. Il n'est pas abordable depuis quelques jours.

THÉODORE. Il attend à chaque instant le général, qui doit venir passer en revue notre régiment.

TIENNETTE. Allons, voyons, allez-vous-en, car, d'un moment à l'autre, M. de Verseuil...

JULES. Ah çà, Tiennette, avancez à l'ordre. Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent servir nos projets.

TIENNETTE. Oui, dans vos projets de comédie... Je sais...

LÉON. Comment! tu sais?

TIENNETTE. Oui, j'étais là, en sentinelle, et j'écoutais. Oh! soyez tranquille, j'ai tout entendu.

JULES. Futet a raison; elle a des dispositions.

THÉODORE. Si donc ces jeunes gens arrivent, tu sais ce dont nous sommes convenus.

TIENNETTE. C'est tout simple. Oh! mon Dieu, vous pouvez vous en rapporter à moi. Je les fais passer tous dans le jardin, jusqu'à ce que le colonel soit parti; et s'il les rencontre, ce sont des messieurs qui viennent pour notre bal masqué; c'est entendu.

FUTET. Voyez-vous la petite gaillarde! Embrasse-moi, mon enfant. Tu aurais été digne d'être mademoiselle Futet. Allons, Messieurs, ne perdons point de temps.

AIR du *Pantalon.*

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment
De promener
De berner,
Sans faire grâce,
Le prétendu
Éperdu,
Confondu,
Et de rendre ses calculs
Nuls!

JULES.

Si, venant de son pays
A Paris,
Ce beau fils
Prend chez nos demoiselles
Les plus sages, les plus belles;
Par ce choix incivil
Que nous restera-t-il?

TOUS.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment, etc.

(*Ils sortent.*)

—

SCÈNE IV.

TIENNETTE, *seule.* Me voilà de la confidence. C'est gentil d'être dans une confidence! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine, qui est si bonne! Que mon papa dise maintenant que je suis une bête!

AIR : *C'est ma mie, j' la veux.*

Tout bas quand on cause,
J'entends toujours bien;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien;
Et pourtant papa
Dit que je suis bête,
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comm' ça?

J' sais que l' voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,
Et finit par faire
C' que sa femme veut.
Et pourtant papa, etc.

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chaland
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman.
Et pourtant papa, etc.

Je voudrais bien le voir ce monsieur de Roufignac... Roufignac! il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle.

—

SCÈNE V.

IENNETTE, ERNEST DE ROUFIGNAC, *en négligé d'officier de cavalerie.* *

ERNEST. Quel singulier pays! Comment, personne pour me recevoir? Ils ne sont pas curieux du tout. Si un prétendu arrivait à Limoges, toute la famille serait depuis le matin sur la grande route.

TIENNETTE. Ah, mon Dieu! voilà déjà quelqu'un!

* Frac et chapeau bourgeois, veste, pantalon et bottes vernies.

ERNEST. Ma belle enfant...

TIENNETTE. Chut!

ERNEST. Qu'est-ce que c'est donc?

TIENNETTE. Chut! vous dis-je. Vous venez de Paris?

ERNEST. A l'instant même.

TIENNETTE. Ces messieurs et mademoiselle Nina vous attendent; mais il ne faut pas paraître tout de suite.

ERNEST. Eh! pourquoi donc?

TIENNETTE. Le colonel n'est pas encore sorti, et je guette son départ et l'arrivée du prétendu.

ERNEST. Du prétendu!

TIENNETTE. Oui. Vous entendez bien qu'il ne faut pas qu'il sache...

ERNEST. Parbleu! cela va sans dire.

TIENNETTE. Parce que s'il se doutait seulement des tours qu'on veut lui jouer, ce ne serait plus cela.

ERNEST. C'est juste. Mais, dites-moi, le prétendu, c'est...

TIENNETTE. Cet imbécile qui arrive de Limoges.

ERNEST. Ah! oui, oui, M. de Roufignac.

TIENNETTE. Justement. Ah bien! si vous savez déjà.....

ERNEST. Oui, je sais, confusément...

TIENNETTE. Oh! nous allons bien nous amuser! Tous ces messieurs, ces messieurs les officiers sont avertis. C'est M. Futet, le percepteur des contributions qui mène tout cela. Mademoiselle va se concerter avec eux : elle s'est déjà entendue avec M. Théodore.

ERNEST. Eh! quel est ce M. Théodore?

TIENNETTE.

AIR : *Mon galoubet.*

C'est son cousin
Qu'elle aima dès son premier âge;
Et si quelqu'autre avait sa main
Mad'moiselle est fidèle et sage,
Elle n'aimerait jamais, je gage,
Que son cousin.

ERNEST. C'est charmant!

TIENNETTE.

C'est son cousin
Qui toujours a la préférence;
Et si la noce s' faisait d'main,
Savez-vous qui lui f'rait d'avance
Danser la premièr' contredanse?
C'est son cousin.

ERNEST. Cette petite fille-là a de l'esprit pour son âge.

TIENNETTE. N'est-ce pas, Monsieur? Il paraît qu'on vous attendait pour commencer. Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous faites donc là-dedans?

ERNEST. Ma foi, je te l'avouerai; je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer. Tu dis donc que Nina aime Théodore?

TIENNETTE. Sans doute, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient quelquefois de grandes disputes, parce que M. Jules est aussi fort aimable. Au fait, mademoiselle Nina a raison; on a des prévenances, des égards, et on l'accuse d'être coquette. Mais tous les hommes sont jaloux, jusqu'à M. Futet, qui, quoique marié depuis quatre ans, a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole dans les environs de Melun, tête à tête avec un jeune homme; et ça a fait des propos, des histoires... parce que dans une petite ville on est

méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, bavard, vous n'en avez pas d'idée.

ERNEST. Si fait, si fait, je commence.

TIENNETTE. Ecoutez, c'est, je crois, le colonel; je vais le guetter. Courez vite rejoindre ces messieurs, et vous habiller pour la comédie; vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent : Monsieur de Pourceau... Pourceau...

ERNEST. Pourceaugnac.

TIENNETTE. Gnac, c'est ça.

ERNEST. Ah! je vois alors le rôle qu'on me destine. Dites-moi, y a-t-il ici un costumier?

TIENNETTE. Comment donc, Monsieur! et un qui vient de Paris, encore, un élève de Babin, dans la grand'rue à droite, un magasin de masques à côté de l'évêché, tout ce qu'il y a de plus nouveau : des Gilles, des Arlequins, Cendrillon, madame Angot et la Tête de mort. Votre servante, Monsieur. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VI.

ERNEST, *seul*. Allons, le sort en est jeté, et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitants de Limoges. Ne perdons point de temps, et de peur de l'oublier, prenons mes notes comme au bal de l'Opéra. (*Ecrivant au crayon sur un carnet qu'il tire de sa poche.*) M. Théodore, M. Jules; tous deux font la cour, et pour un rien seraient rivaux. — Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette. — M. Futet, jaloux. — Madame Futet, vue en carriole dans les environs de Melun, avec un jeune homme; c'est charmant. On vient!.. Eh vite! au magasin de masques. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

LE COLONEL DE VERSEUIL, NINA.

LE COLONEL, *achevant de donner des ordres*. Qu'on tienne tous les chevaux sellés, et qu'au premier signal le régiment soit prêt à se rendre sur la place d'armes. Nous attendons le général d'un moment à l'autre; et j'ai prévenu messieurs les officiers de ne point quitter la caserne. Une revue! quel bonheur!

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Que je trouve de charmes
A voir tous mes guerriers
Rangés et sous les armes,
Lancer leurs fiers coursiers!
Ainsi sous la mitraille
Je les voyais courir...
C'est presque une bataille;
Ça fait toujours plaisir.

Toi, ma fille, si M. de Roufignac arrivait, tu lui diras qu'un déjeuner de cérémonie m'a forcé de m'absenter pour quelques heures; mais que tu t'es chargée de le recevoir.

NINA. Mon père, je n'oserai jamais.

LE COLONEL. Comment, tu n'oseras jamais? le fils d'un ancien ami! un jeune homme qui, j'en suis sûr, doit être fort bien!

NINA. Mais je ne le connais pas.

LE COLONEL. Qu'est-ce que ça fait; vous ferez connaissance. Ecoute-moi; j'ai là-dessus un système :

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui, sans amour je veux qu'on se marie;
Ainsi jadis ta mère m'épousa.
Quand l'amour vient à la cérémonie,
Le lendemain bien souvent il s'en va.
Mais quand ce dieu ne parut pas d'avance,
On n'a pas peur qu'il vienne à s'esquiver;
Même, au contraire, on garde l'espérance
De le voir arriver.

Aussi arrivera-t-il; et tu l'éprouveras aussi.

NINA. Je suis bien sûre que non.

LE COLONEL. Allons, tu as des préventions contre lui. Parle franchement; il est impossible qu'il ait du mérite parce qu'il est de Limoges : voilà comme vous êtes, vous autres gens de Paris.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Ton erreur est excusable :
A Paris tous les amants
Sont plus vifs et plus galants;
Leur ton est plus agréable.
Mais, je le dis entre nous,
En province les époux
Sont plus empressés, plus doux.

NINA.

Oui, j'obéirai, mon père.
Pourtant, malgré vos avis,
Si j'en crois maints beaux esprits,
Chacun prétend, au contraire,
Que c'est toujours à Paris
Qu'on trouve les bons maris.

LE COLONEL. Chimères que tout cela. Tu sais d'ailleurs que ma parole est engagée, et quand j'ai une fois promis... Allons, rentre.

NINA. Non, mon père, je veux vous reconduire et vous voir monter à cheval.

LE COLONEL.

AIR : *Ah! quel plaisir!*

Dépêchons-nous,
J'entends l'heure qui m'appelle;
Dépêchons-nous,
On m'attend au rendez-vous.
Près de sa belle
Le futur
Peut attendre, le fait est sûr.

NINA.

Avec moi, mon père, je sens
Qu'il pourrait attendre longtemps.

LE COLONEL.

Dépêchons-nous, etc.

(*Ils sortent; Jules, Léon et Théodore entrent de l'autre côté avec précaution.*)

—

SCÈNE VIII.

JULES, THÉODORE, LÉON.

THÉODORE. Vivat! le voilà enfin parti.

LÉON. Et nous sommes maîtres du champ de bataille. (*On entend du bruit dans le fond.*)

JULES. Quel est ce bruit? Eh! vois donc quel original! (*On entend crier en dehors.*)

—

SCÈNE IX *.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST, *habillé grotesquement et parlant à la cantonade.*

ERNEST. Eh bien! quoi? qu'est-ce? On dirait qu'ils n'ont jamais rien vu. Je vous demande la maison de

* L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pourceaugnac; elle doit être accompagnée des mêmes lazzis.



NINA. Quel langage! — Scène 13.

M. de Verseuil, oui, du colonel de Verseuil; il n'y a pas de quoi me rire au nez.

THÉODORE. M. de Verseuil! serait-ce notre homme?

JULES. Ma foi! voilà bien l'idée que je m'en faisais. (*Se tournant et parlant vers le fond.*) Oui, Messieurs, qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

ERNEST. A la bonne heure, voilà un honnête homme! (*Allant à la porte du fond, et s'adressant, comme Jules, à ceux du dehors.*) Qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

JULES, *même jeu.* Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridicule?

ERNEST, *même jeu.* C'est vrai. Est-ce que j'ai quelque chose en soi de ridicule?

JULES, *même jeu.* Le premier qui se moquera de lui aura affaire à moi.

ERNEST, *même jeu.* Le premier qui se moquera de moi aura affaire à lui. (*Il revient sur le devant du théâtre, et s'adressant aux officiers.*) Avez-vous vu? parce que je leur dis que je viens de Limoges, il semble que j'aie l'air d'arriver de Pontoise.

TOUS, *l'entourant.* Comment! vous venez de Limoges?

ERNEST.

AIR : *Ma bouteille est ma brune.*

Oui, vraiment, j'en arrive.
Youp, youp, j'arrive grand train.
La flamme la plus vive
Me guidait en chemin.
J' dois être marié demain.

THÉODORE.

Quoi, vous seriez notre cousin?
Ah! pour nous quel heureux destin!

ERNEST.

Eh quoi, vous êtes mon cousin?
Ah! pour moi quel heureux destin!

TOUS.

Embrassons-nous, mon cher cousin!
Bravo! c'est notre cousin!

ERNEST.

Embrassons-nous, mon cher cousin!
Youp, youp, quel heureux destin!

ERNEST. Mais voyez donc comme ça se rencontre!

THÉODORE. On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST. Ah! ah!

JULES. Il y aura longtemps qu'on n'aura rien vu d'aussi beau.

ERNEST. Oh! oh!

JULES. Ah! ah! oh! oh! Le futur n'est pas fort sur les répliques.

ERNEST, *riant comme d'inspiration.* Eh! eh! eh!

THÉODORE. Qu'avez-vous donc à rire?

ERNEST. C'est une idée qui me vient. Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage?

THÉODORE. Nous y avions déjà bien pensé.

ERNEST. Oh! mais il faut des farces.

JULES. Oh! nous ne sommes pas trop farceurs ici.

ERNEST. Oh! Limoges n'est peuplé que de farceurs; les enfants, même hauts comme ça, sont déjà de petits farceurs.

JULES. Je suis sûr que Monsieur est un des plus malins.

ERNEST. Ah! ah! c'est vrai. Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE. Il y a comme ça des physionomies bien trompeuses.

ERNEST. Mais il faut se faire des niches, des attrapes. Il n'y a pas de plaisir sans cela.

JULES, THÉODORE, LÉON. Eh bien! l'on vous en fera, l'on vous en fera.

ERNEST. Mais, par exemple, il faut avoir l'esprit bien fait, et ne jamais se fâcher. Moi, d'abord, on m'aurait assommé que j'aurais toujours ri.

THÉODORE, *à part.* Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST. Et même, pour que cela finît plus gaiement, c'étaient ceux qui avaient été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

JULES. Très-bien vu.

THÉODORE. On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST. N'est-ce pas?

JULES. Va donc pour le grand repas. Mais tremblez, Messieurs : avec un adversaire tel que M. de Roufignac, vous m'avez bien l'air d'en être pour vos frais. Moi, d'abord, je parie pour lui.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FUTET.

FUTET. Eh bien! qu'est-ce? Déjeune-t-on aujourd'hui?

JULES, *bas, à Futet.* C'est notre homme.

FUTET. Oh! alors nous allons nous amuser. Laissez-moi faire. (*A part, en faisant un geste de surprise.*) O ciel! en croirai-je mes yeux? Quelle heureuse rencontre! N'est-ce point là M. de Roufignac?

ERNEST. Comment! Monsieur?

FUTET. Se peut-il que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Roufignac?

ERNEST. Mais, Monsieur, pas beaucoup.

THÉODORE. Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET. Je vous ai vu pas plus haut que cela, et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté?

ERNEST. Aux Innocents.

FUTET. Aux Innocents, c'est cela. Nous y jouions tous les jours au billard. Nous étions là une vingtaine de lurons.

ERNEST, *cherchant à se rappeler.* Attendez donc... ah! oui, oui.

FUTET. Vous me connaissez, n'est-ce pas? Embrassons-nous, je vous prie. (*Ils s'embrassent; bas.*) Heim! est-il d'une bonne pâte! (*A Ernest.*) Et cet endroit où l'on dansait, comment l'appelez-vous?

ERNEST. Ah! la Redoute. Heim! le beau bal!

FUTET. Je n'en manquais pas un. C'était une foule. Et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes?

ERNEST. Ah! dame, on en avait souvent, ne fût-ce que pour retenir ses places.

FUTET. Oui; mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien, et où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST. Comment! un soufflet? qui est-ce qui vous a donc dit?..

FUTET. Enfin vous reçûtes un soufflet, convenez-en. Vous voyez que je suis bien instruit. (*Bas.*) Est-il bête!

ERNEST. C'est vrai.

THÉODORE. Comment! Monsieur, vous avez reçu un soufflet?

ERNEST. Sans doute. Ça peut arriver aux personnes les mieux constituées. (*A Futet.*) Mais d'où savez-vous?..

FUTET. Parbleu! je dois bien le savoir, c'est moi...

ERNEST. C'est vous?

FUTET. Qui vous l'ai donné.

TOUS. Ah! ah! ah! ah! ah!

ERNEST. Comment! c'était vous? Est-ce heureux de se retrouver ainsi! Eh bien! imaginez-vous que je n'en savais rien, parole d'honneur!

FUTET. Je crois bien.

ERNEST. C'était dans la foule que je l'avais reçu; et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET. Il n'y a pas de quoi.

ERNEST, *mettant son chapeau, et d'un air patelin.* Si, parce que je suis alors obligé de vous en demander satisfaction; et comme ces messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET. Comment? comment?

ERNEST, *à Théodore.* D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes.

JULES. Ah! ah! nous allons rire.

FUTET. Oui, nous allons bien nous amuser; c'est singulier comme je m'amuse!

THÉODORE. Ah çà! vous êtes donc un brave, monsieur de Roufignac?

ERNEST. Ah, mon Dieu! non; mais comme j'ai dix ans de salle, et que je suis le premier tireur de Li-

moges, je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien.

FUTET. Ah! mon Dieu!

ERNEST.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

J'appris, dès mon plus jeune âge,
A manier le fleuret;
J'ai le jeu prudent et sage,
Et suis fermé du jarret.
C'est que mon maître en détachait.
Il m'a donné du courage
A trois livres le cachet.

Croyez-vous, sans cela, que j'irais m'exposer à recevoir quelque coup qui me ferait mal? pas si bête!

FUTET, *cherchant à se sauver.* Un moment, je suis bien votre serviteur.

LES JEUNES GENS, *le retenant.* Restez donc.

ERNEST, *aux officiers.* Ah! Messieurs! examinez ce coup-là. Je parie, en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche, et me retrouver en quarte.

THÉODORE. Je parie pour...

FUTET. Je ne parie pas.

JULES. Je parie contre. (*Bas, à Futet.*) Allez, allez toujours. La plaisanterie est divine : c'est délicieux!

FUTET. N'est-ce pas? n'est-ce pas? Diable, comme il y va! Je voudrais bien vous y voir, vous autres. C'est qu'un butor comme cela est capable de faire quelque sottise.

ERNEST, *à Futet.* Allons, en garde. Voulez-vous baisser un peu le collet de votre habit, s'il vous plaît, Monsieur?

FUTET. Pourquoi donc, Monsieur?

ERNEST. C'est pour l'oreille.

FUTET. Comment! pour l'oreille! Non, Monsieur, je ne le baisserai point. (*Ernest va à lui, el baisse le collet de son habit.*) Eh mais! dites donc, Monsieur, voulez-vous me laisser! Eh mais! c'est qu'à la fin... voyez-vous... Eh mais!..

ERNEST. Vous ne voulez pas le baisser? eh bien! je vais percer le collet et l'oreille.

FUTET. Monsieur, Monsieur, réservez votre valeur pour une meilleure occasion.

ERNEST. Comment! une meilleure occasion! Où voulez-vous que je trouve jamais des oreilles comme les vôtres?

FUTET. Écoutez : le soufflet était de mon invention, je vous l'avais donné, je vous l'ôte : votre honneur est intact. Ainsi, rengaînez. Mais c'est qu'il le croyait bonnement. Ah! ah! est-il bête!

ERNEST. Comment! c'était donc pour rire?

FUTET. Eh! sans doute.

ERNEST. Pour vous moquer de moi?

FUTET. Oui, oui.

ERNEST, *remettant son chapeau.* Alors je suis obligé de vous en demander satisfaction. Allons, l'épée à la main.

FUTET, *aux officiers.* Ah çà, quel enragé! Mais est-il bête! je vous le demande? (*A Ernest.*) Je vous déclare, Monsieur, que, dans un jour consacré au plaisir, je me fais un devoir de ne point me battre, et je ne me battrai pas un mardi gras; demain, si le cœur vous en dit. (*Bas, à Théodore.*) C'est décidé, il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge.

THÉODORE. Comment! vous voulez?..

FUTET. C'est une affaire qui devient la mienne. Justement voici ma femme.

ERNEST. Sa femme!

FUTET. Soyez à vos rôles. Ça va commencer.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME FUTET.

MADAME FUTET.

AIR : *Oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle?
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc me le rendra?
Ah! dans le siècle où nous sommes,
A quoi donc sert la vertu!
Oui, notre sexe est perdu,
Tant qu'existeront les hommes.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle!
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra?

FUTET. Heim! joue-t-elle son rôle!

MADAME FUTET. Est-il vrai que madame de Verseuil donne sa fille à un monsieur de Roufignac?

THÉODORE, *montrant Ernest.* Le voici lui-même.

MADAME FUTET. Ah! Dieu, c'est bien lui! c'est trop lui! Soutenez-moi, je vous prie.

ERNEST. Qu'est-ce qu'elle a donc?

MADAME FUTET, *se relevant.* Ce que j'ai? perfide! Tu ne me connais pas? après la promesse de mariage que tu m'as faite!

AIR : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

C'est ta coupable trahison
Qui seule égara ma faiblesse.
Pour toi j'ai perdu ma jeunesse,
Pour toi j'ai perdu ma raison;
J'ai perdu, quelle école!
Le sort qui m'était dû :
J'ai perdu la vertu!

ERNEST.

Vous n'avez pas perdu
La parole.

THÉODORE. Comment, Monsieur! oser faire la cour à ma cousine lorsque vous avez déjà...

FUTET, *bas, à sa femme.* C'est bien, c'est bien. (*Haut.*) Le fait est que si vous avez déjà...

MADAME FUTET. Parle, perfide; oserais-tu le nier? et mon souvenir est-il banni de ta mémoire, après toutes les bontés que j'ai eues pour toi?

ERNEST. En effet. Serait-ce possible? Eh oui! je crois reconnaître...

FUTET, *à part.* Il reconnaît ma femme! c'est charmant! est-il bête! est-il bête!

ERNEST. C'est vrai ; Madame a raison. Moi, d'abord, je ne mens jamais. Mais je vous ai si peu vue! Cette carriole était si obscure ; et puis ça ne s'est pas passé comme vous le dites.

TOUS. Comment! comment!

ERNEST. J'aime mieux tout vous raconter; (*A Futet.*) et c'est vous que je prends pour juge. Il y a environ six mois...

MADAME FUTET. Monsieur...

ERNEST. Oui, oui, Madame, il y a six mois; j'allais à Melun.

FUTET. A Melun!..

ERNEST. Je me trouvai tête à tête, dans une petite carriole, avec une femme charmante, dont je ne pouvais pas distinguer les traits.

FUTET. Une carriole!

ERNEST. Je reconnais maintenant que c'est Madame.

FUTET. C'est Madame !

ERNEST. Je suis trop honnête homme pour ne pas le dire tout haut. Mais je vous demande si c'est ma faute. En carriole le sentiment va si vite.

FUTET, *à sa femme.* Morbleu! Madame...

ERNEST. Mais je n'ai rien promis; dites-le vous-même.

FUTET. Eh bien! avais-je tort d'être jaloux? (*A Ernest.*) Monsieur, ça ne se terminera pas ainsi.

ERNEST. Oh! moi, je n'ai pas de rancune.

FUTET. Je vous dis, Monsieur, que ça ne peut pas se terminer ainsi; et nous verrons...

ERNEST. Est-ce qu'il voudrait revenir à notre querelle de tout à l'heure? Eh bien! soit. En garde!

FUTET. Il ne s'agit pas de cela. Apprenez que Madame est mariée; qu'elle a un mari respectable.

ERNEST. C'est bien agréable pour lui!

MADAME FUTET, *à Ernest.* Mais, Monsieur... (*A son mari.*) Mais, mon ami...

FUTET. Fi, Madame!..

JULES, *à Ernest.* Cela n'empêche pas, Monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale, très-blâmable. Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé ; il n'épousera pas mademoiselle Nina. Nous allons répandre partout son aventure.

THÉODORE. Oui, je vais la raconter à tout le monde; et voici ma cousine elle-même à qui nous allons tout apprendre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, NINA.

THÉODORE. Venez, ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait, et que le hasard vient heureusement de démasquer.

NINA. Je sais tout, j'avais vu Madame avant vous.

FUTET. Oui; mais vous ne savez pas...

NINA, *bas, à Futet.* C'est très-bien; tout va à merveille.

FUTET. Mais non, au contraire. Maudit Limousin! va...

NINA. J'espère, Monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure, vous ne songez plus à ma main?

FUTET. C'est ça, renvoyez-moi le provincial.

ERNEST. Ah! ah! qu'est-ce que ça fait? on a une inclination, et on se marie; ça n'y fait rien. Vous le savez bien, puisque vous m'épousez.

NINA. Comment! Monsieur?...

ERNEST. Eh, mon Dieu! je sais tout. Vous sentez bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations. On assure que vous avez distingué un M. Théodore, un fort joli garçon, que je ne connais pas : fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'aperçoit pas qu'on l'abuse.

THÉODORE. Monsieur...

NINA. Et qui a pu vous dire que je l'aimais?

ERNEST. On n'a point dit ça : c'est bien lui qui vous fait la cour; mais c'est un de ses amis, M. Jules, que vous aimez en secret.

THÉODORE, *furieux.* Eh bien! je m'en suis toujours douté.

ERNEST. Pardi! c'est connu : tout le monde vous le dira.

NINA. Quelle indignité!

JULES, *bas, à Théodore.* Je te jure, mon ami...

THÉODORE. C'en est assez, Monsieur, et vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe.

JULES. Ecoute donc, comme il te plaira.

MADAME FUTET, Mais, Messieurs, de grâce...

FUTET, *vivement.* Taisez-vous, Madame.

AIR : *Cœur infidèle* (BLAISE ET BABET).

THÉODORE, *à Nina.*

Cœur trop léger!

FUTET, *à madame Futet.*

Femme volage,
Peux-tu me faire un tel outrage?

THÉODORE, FUTET.

Cœur volage!
Ne me parlez pas davantage.

THÉODORE, *à Jules.*

A demain.

FUTET, *à sa femme.*

Il n'est point d'excuse.

JULES, *à Théodore*

A demain, soit; je vous attends.

FUTET, *à part.*

Ce Limousin, dont je m'amuse,
S'amuserait à mes dépens!

ENSEMBLE.

FUTET, THÉODORE.

Cœur infidèle, etc.

TOUS LES OFFICIERS.

Dans le fond du cœur je partage
Un tel affront, un tel outrage.

MADAME FUTET, NINA.

Je n'entends rien à leur langage.
Cessons un pareil badinage ;
Monsieur, après un tel outrage,
Ne me parlez pas davantage.

SCÈNE XIII.

NINA, ERNEST.

NINA. C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela. Oh ! je m'en vengerai; et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST. Ma future est vraiment fort jolie, et a l'air de m'aimer beaucoup.

NINA. Eh bien, Monsieur, vous êtes content. Voilà tout le monde brouillé, et cela, grâce à vous.

ERNEST. Ah ! dame ! ils ont l'air fâché; mais pourquoi cela ? moi, je n'en sais rien.

NINA. Comment ! vous n'en savez rien ! quand vous allez justement leur dire ?.. (*A part.*) Au fait, il a si peu d'intelligence, qu'il ne se doute pas même... (*Haut.*) Dites-moi, monsieur de Roufignac, croyez-vous qu'un sot puisse épouser une demoiselle malgré elle ?

ERNEST. Ah ! ah ! voyez-vous ?

NINA. Répondez-moi donc.

ERNEST. Pardon, Mademoiselle, c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez.

NINA. Ecoutez : (*Le faisant reculer.*) je suis bonne, je suis naturellement douce; mais savez-vous que l'amour peut changer le caractère ?

ERNEST. Oui, je le sais : c'est justement ce que je viens d'éprouver en vous voyant. Vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit; tranchons le mot, je suis un franc imbécile, sans éducation, sans talents, sans usage : eh bien ! du moment où je vous ai aperçue, je ne sais quelle révolution soudaine s'est opérée en moi : il m'a semblé qu'un jour nouveau m'éclairait; de nouvelles idées se présentaient à mon imagination : et sans peine, sans efforts, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA. Quel langage !

ERNEST. Et qu'a-t-il donc de si étonnant ? de tout temps l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges ? Douteriez-vous de ses miracles ? et qui, plus que vous, cependant, serait capable d'y faire croire ?

AIR du vaudeville du *Piége*.

Ah ! d'un semblable changement
Il faut vous en prendre à vous-même;
On devient bien vite éloquent
Lorsqu'on est près de ce qu'on aime.
Plus d'un amant fut interdit
Près de charmes comme les vôtres;
Et si vous me donnez l'esprit,
Vous l'avez fait perdre à bien d'autres.

NINA. Serait-ce une plaisanterie ?

ERNEST. Qui, moi, plaisanter sur un pareil sujet ? j'en suis incapable, et vous aussi, je le parierais. Et si notre mariage vous avait déplu, si quelques raisons secrètes s'étaient opposées à cette union, je suis sûr que vous m'en auriez averti; que, loin de me tourner en ridicule, vous auriez eu pour moi les égards, les procédés qu'on doit à un ami de son père : que loin de confier votre secret à une jeunesse imprudente, légère, qui peut vous compromettre, vous m'auriez tout avoué franchement, et vous vous seriez confiée à ma délicatesse. N'est-il pas vrai ?

NINA. Monsieur...

ERNEST. Jugez donc de ce qui aurait pu arriver, si, en voyant un jeune homme simple, sans défiance, vous vous étiez fait un jeu de le tourmenter; si ce malheureux vous aimait réellement; si, à votre vue, il n'avait pu se défendre d'un sentiment fatal : si, trompé, désabusé, forcé de renoncer à vous, il emportait dans son cœur le trait qui l'a blessé, et qui doit peut-être le conduire au tombeau !

NINA. Grand Dieu !

ERNEST. Rassurez-vous; il faut espérer que cela n'ira pas jusque-là. Mais si ce n'est pas pour lui que je parle, que ce soit au moins pour vous. A quoi ne vous exposiez-vous pas en vous livrant ainsi ? car enfin vous ne savez pas qui il est; vous ignorez son secret, et il possède le vôtre. Et, s'il profitait de ses avantages, quel parti n'en pourrait-il pas tirer dans une petite ville amie du bruit et du scandale ?

NINA. Ah ! Monsieur !..

ERNEST. Mais, heureusement, tout dépend de vous. Ma discrétion se réglera sur la vôtre. Vous aviez voulu m'intriguer un peu, je vous l'ai bien rendu : ma vengeance se bornera là. Surtout pas le mot à ces messieurs; je n'exige pas non plus que vous agissiez contre eux : restez neutre, c'est tout ce que je vous demande. Je croirai avoir remporté une assez belle victoire en détachant de leur coalition l'alliée la plus redoutable.

NINA. Je reste stupéfaite, et je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, *les apercevant*. Ah ! comment ! c'est vous, Monsieur ? A la bonne heure; vous voilà bien déguisé. Vous avez bien trouvé le magasin. Mais ce n'est plus cela : il faudra encore changer. Si vous voyiez les autres, ils sont tout en noir.

NINA, *à Tiennette*. Comment ! est-ce que tu connais Monsieur ?

TIENNETTE. Sans doute; mais ne craignez rien : il est aussi du secret. Madame Futet a rassemblé les jeunes gens de la ville; ils s'habillent de ce côté : allez, allez, ils sont bien drôles, et nous allons bien rire. Vous ne savez pas, il paraît que ça allait mal; tous ces messieurs étaient brouillés, M. Futet les a raccommodés, et les a réunis tous contre l'ennemi commun. C'est comme ça qu'il parle. Mais il faut que M. Futet en veuille bien au prétendu, car il y met un zèle, une ardeur !..

ERNEST, *se mettant à une table; à part*. Ah, diable ! (*Haut.*) Attends, je vais le seconder.

NINA. Mais je ne reviens pas de tout ce que je vois ! et comment il se fait !..

ERNEST. Oh ! vous en verrez bien d'autres.

TIENNETTE. Oh ! oui, vous en verrez bien d'autres.

ERNEST, *à Tiennette.* Tiens, cette note au pâtissier, cette autre au glacier, ce billet au colonel, et cette bourse pour toi.

NINA. Mais, Monsieur?

ERNEST. Vous m'avez promis de rester neutre. (*A Tiennette.*) Le colonel est au château; il faut trouver, à l'instant, quelqu'un pour lui porter ce billet.

TIENNETTE. Nous avons Jacques, le postillon.

ERNEST. C'est bon. Passe à la poste.

TIENNETTE. Oh! ce n'est pas là qu'on le trouvera : c'est au cabaret du coin, ou chez l'orangère en face. Oh! ça ne sera pas long. A propos, le prétendu est-il venu ici? l'avez-vous vu? est-il bien drôle?

ERNEST. Oui, oui; mais dépêche-toi.

TIENNETTE, *courant.* Votre servante, Monsieur. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XV.

NINA, ERNEST.

NINA. Que dit-elle? le prétendu est-il venu? Est-ce que vous n'êtes pas monsieur de Roufignac? Au nom du ciel! qui êtes-vous, décidément?

ERNEST. Le plus dévoué de vos serviteurs. Vous saurez tout dans un instant, pourvu que vous gardiez le silence avec ces messieurs.

NINA. Ah! je vous le promets.

ERNEST, *lui présentant la main.* Me sera-t-il permis de vous reconduire jusqu'à votre appartement?

NINA. Vous vous méfiez de moi!

ERNEST. Non; mais je veux vous éloigner du théâtre de la guerre. (*Il la reconduit jusqu'à la porte, et la salue.*)

—

SCÈNE XVI.

ERNEST, *seul.* Bon? voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que, malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups; heureusement, mes renforts vont arriver. N'importe, tenons-nous sur nos gardes, et courons faire en sorte...

—

SCÈNE XVII.

ERNEST, FUTET, DROLICHON, *en robe de médecin.*

FUTET, *arrêtant Ernest.* Non pas; halte-là. (*Bas.*) Allons, Drolichon, à votre rôle, mon ami.

ERNEST, *se dégageant et voulant s'échapper.* Qu'est-ce que cela veut-dire?

DROLICHON, *l'arrêtant de l'autre côté.* Vous n'irez pas plus loin.

FUTET. D'après les inquiétudes qu'on a conçues pour votre santé, votre beau-père et votre nouvelle famille nous envoient vers vous.

DROLICHON. Vous nous êtes recommandé.

FUTET. Et vous ne sortirez de nos mains que radicalement guéri.

DROLICHON. Radicalement guéri.

ERNEST, *à part.* Ah! j'y suis. Les médecins... C'est ça, la scène obligée. Sans doute les apothicaires ne sont pas loin. Allons, je n'éviterai pas la promenade.

FUTET. Voilà un pouls qui n'est pas bon.

DROLICHON. Voilà un pouls qui n'est pas bon.

ERNEST. Je crois déjà les entendre, et je vois d'ici l'arme fatale! Morbleu!

DROLICHON. Cet homme n'est pas bien.

ERNEST. Non, c'est vrai. (*A part.*) Quelle idée! (*Haut.*) Ça commence même à m'inquiéter, et je ne serai pas fâché de vous consulter, car la fatigue du voyage... Il y a pourtant déjà huit jours. (*Faisant la grimace.*) Ahi!.. Mais ils disent comme ça que le neuvième... Ahi!

FUTET. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?

ERNEST, *faisant la grimace.* Maudit animal!

DROLICHON. Comment?

ERNEST. Non, ce n'est pas à vous que j'en veux : c'est à un petit chien, pas plus haut que cela, qui, il y a quelques jours, s'attacha à mes jambes, et me mordit avec une affection toute particulière.

FUTET ET DROLICHON. Un chien!

ERNEST. Je sais bien qu'ils voulaient tous me faire accroire qu'il était enragé. Ah bien! oui, pas si bête.

FUTET, *reculant.* Enragé!

ERNEST, *le retenant.* Vous sentez bien que ça n'est pas vrai; mais vous allez toujours me faire une petite ordonnance de précaution.

FUTET ET DROLICHON. Ah, mon Dieu!

ERNEST, *les retenant.* Oh! vous ne me quitterez pas; et je veux que vous me voyiez, parce que depuis quelque temps j'éprouve de moments à autres certaines émotions : mes yeux s'enflamment, mes nerfs se contractent. Eh bien! qu'est-ce que je sens donc? (*Il fait plusieurs contorsions.*) Je crois que cela me prend.

FUTET. Grand Dieu!

DROLICHON. Nous sommes perdus! (*Ernest marche d'un air furieux.*)

FUTET, *appelant.* Au secours! à moi, Messieurs! il est enragé.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; THÉODORE, JULES, LÉON, *en médecins, et tous les autres jeunes gens en apothicaires entrent aux cris de Futet et de Drolichon. On entend au même instant battre le tambour et sonner le boute-selle. Chacun reste étonné.*

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

LE COLONEL, *entrant.* Eh bien! Messieurs, sommes-nous prêts? Le général va bientôt arriver, et je... (*Apercevant les officiers déguisés.*) Corbleu! que veut dire cette plaisanterie?

TOUS.

AIR*: *Courons aux Prés Saint-Gervais.*

Colonel, vous l'avez vu?
Au devoir nous devons nous rendre;
Mais chacun est retenu
Par un revers inattendu.

LE COLONEL.

Que veut dire ce mystère
Et ces armes-là? Corbleu?
Est-ce donc là la manière
D'aller au feu?

TOUS.

Colonel, vous l'avez vu? etc.

FUTET. Oui, colonel, quand vous saurez que Monsieur est enragé.

LE COLONEL. A l'autre...

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, *accourant, sans voir le colonel.* Monsieur les voilà! les voilà!

FUTET. Qui donc?

TIENNETTE. Eh bien! les pâtissiers, les traiteurs, les glaciers, les limonadiers! que sais-je. Tout ce que ce monsieur qui est si farce a commandé pour le repas que ces messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS. Comment! le repas?

TIENNETTE, *à Ernest.* Jacques a remis à monsieur le colonel la lettre que vous m'aviez donnée pour lui.

LE COLONEL, *à part.* Ma lettre, serait-ce celle?..

TIENNETTE. Ah, mon Dieu! le voilà!

LE COLONEL. Ah çà! m'expliquera-t-on ce que signifie tout ceci? Qui diable êtes-vous, monsieur l'enragé, qui faites venir des pâtissiers, des traiteurs; qui m'annoncez des revues d'un général qui heureusement n'arrive pas, et qui enfin rendez muet et tranquille un régiment de démons, que j'ai l'honneur de commander?

ERNEST. Mon colonel, je suis un de ces pauvres provinciaux sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir: dans ce moment-ci, ces messieurs s'amusaient à mes dépens.

LE COLONEL. Eh bien! je ne m'en serais pas douté.

ERNEST. Demandez plutôt à Mademoiselle (*Voyant Nina qui arrive.*) qui, mieux que personne, vous dira qui je suis.

NINA. Qui, moi? je craindrais trop de me tromper. C'est Tiennette seule qui vous connaît.

TIENNETTE. Point du tout. C'est un jeune homme de Paris: c'est un ami de ces messieurs.

FUTET. A d'autres: c'est le diable!

ERNEST. Pas tout à fait, et puisqu'il faut vous le dire...

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

Mon père et vous, d'un heureux mariage,
Aviez conçu l'espoir flatteur,
Mais j'aurai fait un long voyage
(*Montrant Théodore et Nina.*)
Pour assister à leur bonheur.
Oui, j'aime mieux en homme sage,
De ces messieurs pour éviter les traits,
Les divertir avant le mariage
Que de les amuser après.

LE COLONEL, *aux officiers.* Messieurs, une pareille plaisanterie...

ERNEST. Est bien permise, colonel: je suis militaire comme ces messieurs. A ce titre, s'il veulent bien me pardonner de ne point m'être laissé attraper, la belle Nina d'avoir voulu un instant troubler son bonheur, monsieur Futet d'avoir un peu alarmé sa jalousie, vous, colonel, d'avoir interrompu un déjeuner de corps, que le dîner de ces messieurs va remplacer, nous n'aurons rien à nous reprocher.

FUTET. Comment! la carriole de Melun?

ERNEST. Je ne vais jamais en carriole.

DROLICHON. Et le petit chien, pas plus haut que cela?

ERNEST. Il court encore.

FUTET. Eh quoi, ma femme!..

MADAME FUTET. Pouvais-tu douter de moi? (*A part, regardant Ernest.*) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

ERNEST. Ah! nous avons aussi à Limoges quelques plaisanteries pour les jours gras, et si ces messieurs veulent bien m'accorder leur amitié...

TOUS. Monsieur...

ERNEST. S'ils me jugent digne de m'associer à eux, nous chercherons, ensemble, quelques bons tours pour passer gaiement le carnaval.

VAUDEVILLE.

AIR: *Que Pantin*, etc.

Célébrons le carnaval,
Le délire
Qu'il inspire;
Célébrons le carnaval:
Des plaisirs c'est le signal.

MADAME FUTET.

AIR: *Un soir que, sous son ombrage.*

Pauvres humains, dans la vie,
Qu'on vous joue, hélas! de tours:
La fortune, la folie,
Et plus encor les amours.
En vain, d'avance on se vante
Qu'un minois se présente,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

JULES.

L'amour nous ravit les belles;
Bientôt l'hymen nous les rend;
Car l'hymen est auprès d'elles
Notre allié le plus grand.
Chacun, dans l'espoir précoce,
D'un succès anticipé,
Peut dire à chaque noce,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

TIENNETTE.

Quand j'étais petite fille,
L's amants n' songeaient pas à moi;
J' devins un peu plus gentille :
L'un d'eux me lorgna, je croi.
Maintenant rien ne m'échappe.
D' moi plus d'un est occupé.
A chaque grâce que j'attrape,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

ERNEST.

De tout ce qui m'environne
A quoi bon m'inquiéter?
Les ans que le ciel me donne,
Je les prends sans compter.
Des jours qui forment ma vie,
Bien loin de m'être occupé,
Chaque soir je m'écrie :
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

PUTET.

Dès qu'on parle ou qu'on dispute,
Pour échauffer je suis là.
Hier, dans une dispute,
Certain sot m'apostropha,
Mais voyez le bon apôtre,
Ce coup dont il m'a frappé,
Il était pour un autre.
(*Se frottant les mains.*)
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

NINA, *au public.*

A la critique on échappe
Dans ces jours où tout est bien.
Si la pièce est une attrape,
Silence! n'en dites rien,
Pour que tout Paris s'avise,
Comme vous, n'être attrapé
Et qu'à chacun l'on dise :
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.





Isabelle aux genoux de Juanita.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

CARLO BROSCHI

AVIS DES ÉDITEURS.

Il est parmi nos premiers écrivains bien peu de noms aussi populaires que celui de M. Scribe. Depuis plus de trente ans, il a été le principal représentant de l'art théâtral; son nom semble immédiatement lié à celui de la scène française. Des vaudevilles, qui ne semblaient pas avant lui des œuvres de haute importance littéraire, lui avaient déjà ouvert les portes de l'Académie lorsque des comédies, représentées au premier théâtre, l'ont placé au rang le plus élevé des auteurs dramatiques.

Le talent de M. Scribe, éminemment français par l'esprit joint au sentiment, a eu cela de remarquable que, tenant essentiellement au caractère de notre nation, en représentant les délicatesses de caractère les plus exquises, il a été cependant connu, apprécié et reçu avec le même enthousiasme

dans tous les autres pays de l'Europe; ces pièces, depuis leur apparition, sont en possession de charmer le public d'élite dans les cours et les villes étrangères depuis Londres et Madrid jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Ce succès universel est certainement dû aux études profondes qui, dans ces Œuvres, se cachent sous les formes les plus légères. La nature humaine est partout la même, et on trouve dans les scènes de ces nombreuses comédies une analyse aussi fine que savante des sentiments ou des passions.

La littérature est un miroir où le monde aime par-dessus tout à voir représenter fidèlement son image. Ce que M. de Balzac a fait dans les romans, M. Scribe l'a fait sur la scène; il y a une même vérité de caractère, une même habileté de développements philosophiques, et cette lumière répandue sur les moindres impressions, grâce à laquelle lecteurs et spectateurs se sentent révélés à eux-mêmes.

Mais après cette similitude, M. Scribe a sur notre grand romancier un remarquable avantage.

Ses œuvres peuvent être lues partout et de tout le monde; le sens moral qui y domine les patrone d'une manière toute-puissante. Les sentiments d'honneur et de vertu dont elles sont empreintes, les font apprécier par les chefs de famille de toutes les classes qui tiennent à conserver la pureté de leur intérieur domestique; et jamais un mot ou une situation hasardés ne peut les faire retirer même des mains des plus jeunes filles.

En dehors du théâtre, M. Scribe a publié des ROMANS, des NOUVELLES, des PROVERBES qui eussent suffi à lui faire un beau nom comme romancier s'ils ne fussent pas sortis d'une plume à la réputation de laquelle on ne pouvait guère ajouter. Aux yeux du public, les romans de cet écrivain se perdent souvent dans sa grande célébrité théâtrale : mais pour celui qui lit leurs pages avec entraînement, et les médite avec attention, ces livres se placent à un premier rang dans le genre auquel ils appartiennent.

Cependant, malgré leur immense popularité, ces romans et même ces pièces si souvent admirées sur la scène, sont encore peu répandus en volumes, et ne comptent qu'un nombre restreint de lecteurs.

C'est qu'en effet jusqu'ici les Œuvres de M. Scribe n'ont été publiées qu'à un prix tellement élevé que peu de personnes pouvaient y atteindre.

Nous pensons donc que là, plus que partout ailleurs, il manque une édition, à la fois élégante comme l'esprit de l'ingénieux auteur et accessible à tout le monde.

En France, où les dépenses de luxe sont excessives, où des sommes énormes sont prodiguées tous les jours pour la parure, les équipages et la table, on ne fait généralement aucun frais pour les bibliothèques; les plus riches habitations en sont souvent dépourvues. Par une de ces contradictions si fréquentes dans la nature humaine, la France, la terre la plus lettrée de l'Europe, est celle où on achète le moins de livres.

En publiant une édition des Œuvres de M. Scribe à un prix beaucoup plus restreint, nous croyons donc offrir au public une heureuse occasion de connaître davantage un des écrivains le plus digne de l'être, et en même temps nous adresser à toutes les classes, puisque les unes et les autres ne sauraient affecter beaucoup d'argent aux œuvres les plus précieuses de la littérature.

Des vignettes dues à nos meilleurs artistes, comme dessinateurs et comme graveurs, et dont nous surveillerons avec le plus grand soin le choix et l'exécution, rehausseront cette publication. Nous ne pensons pas qu'aucun ornement puisse rien ajouter au mérite de l'ouvrage, mais du moins nous ne voulons rien négliger pour en rendre l'aspect et la lecture plus agréables.

Cette édition est la seule complète jusqu'à nos jours.



Œuvres Complètes

DE M. EUGÈNE SCRIBE

De l'Académie Française.

CARLO BROSCHI.

I.

Une jeune fille entra sur la pointe du pied et s'arrêta. Juanita dormait d'un sommeil pénible et agité; l'air était lourd et brûlant. La jeune fille ouvrit doucement les persiennes, d'où l'œil embrassait la ville et la campagne de Grenade. A sa droite, et sur les ruines d'une mosquée, s'élevait l'église de Sainte-Hélène; devant elle, un parc à la française étendait ses carrés symétriques et ses bassins octogones, aux lieux où brillaient jadis les beaux jardins du Généralif avec leurs ombrages centenaires, leurs eaux bouillonnantes et leurs minarets où flottait l'étendard des Abencérages. Maintenant l'ancien palais des rois maures servait de villa, de retraite et bientôt peut-être de tombeau à une jeune femme qui dormait, pâle et abattue, sur son lit de douleur. Juanita, comtesse de Popoli, avait à peine vingt-cinq ans, et sa beauté célèbre dans les cours de Naples et d'Espagne, l'avait fait surnommer par les peintres du temps la Vénus napolitaine. Jamais titre ne fut mieux mérité; car, à une physionomie enchanteresse, à des traits réguliers et parfaits, elle joignait ce sourire gracieux auquel on ne peut résister, ce charme indéfinissable qui vient de l'âme; beauté céleste que les chagrins ne sauraient altérer, et que le temps même ne peut détruire!.. Lors des efforts infructueux que fit le peuple de Naples pour secouer le joug de l'Espagne,

le comte et la comtesse de Popoli avaient été grandement compromis, et cette femme si faible en apparence, s'était fait admirer par son énergie et son courage. Veuve maintenant, maîtresse de sa main et d'une immense fortune, entourée de soins et d'hommages, elle seule semblait ne pas savoir qu'elle était riche, qu'elle était belle... et personne en effet ne pouvait mieux qu'elle se passer de ces dons... Elle n'en avait pas besoin pour se faire aimer!...

En ce moment une sueur légère couvrait ce front si pur et si élégant; sa poitrine oppressée se soulevait avec peine, sa bouche murmurait un nom que l'on ne pouvait distinguer; et, de ses yeux fermés par le sommeil, s'échappait une larme qui retombait sur ses joues belles et pâles. La jeune fille poussa un cri et se précipita à genoux, près du canapé où reposait Juanita. Celle-ci s'éveilla, et jetant autour d'elle un regard plein de bonté, elle tendit la main à sa jeune sœur, en lui disant : Que me veux-tu?

— Ah! s'écria Isabelle, tu souffrais, Juanita?

— Oui, toujours! Mais qu'importe! il s'agit de toi... Qui t'amène?

— Je ne sais... je voulais te parler... et puis je t'ai regardée... j'ai tout oublié... même Fernand, mon prétendu... car je me le rappelle maintenant... c'est pour lui que je venais... il est là qui voudrait te faire ses adieux.

— Ses adieux!.... s'écria Juanita, en se levant sur son séant, quand je devais aujourd'hui même m'entendre pour votre mariage avec son père, le duc de Carvajal!.. Pourquoi partirait-il?

— Ah! dit Isabelle avec un soupir, il ne faut pas l'en blâmer : c'est ce qu'il aura fait de mieux dans sa vie.

— Comment! est-ce que tu ne l'aimerais pas?

— Si vraiment .. C'est-à-dire pas beaucoup jusqu'ici, car ma seule passion, c'est toi, ma sœur! tu le sais bien... Mais je reconnais maintenant que Fernand est un noble jeune homme, un excellent cœur... Et je crois décidément que je l'aime.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin... Depuis qu'il a refusé de m'épouser!

Et Isabelle avait un air de satisfaction et de fierté dont Juanita ne put obtenir l'explication. Elle fit entrer Fernand. C'était un jeune et joli cavalier, dans la fleur de l'âge, aux beaux cheveux blonds bouclés, portant avec élégance un manteau bleu de ciel et une épée dont la poignée en or était richement ciselée. Dans ses yeux expressifs brillait la fierté espagnole, tempérée par la grâce et l'abandon de la jeunesse. Le duc de Carvajal, son père, était un des premiers seigneurs de la province de Grenade.

Des intrigues de cour, et le crédit de l'Ensenada, ministre de Ferdinand VI, l'avaient depuis longtemps éloigné de Madrid, et arrêté dans sa carrière politique. Ne pouvant plus être puissant, il avait voulu être riche, et l'avarice chez lui avait succédé à l'ambition. Une passion console d'une autre. Le duc avait rêvé pour son fils unique un mariage opulent, et Isabelle semblait le meilleur parti de Grenade, à lui, parce qu'elle était riche, à Fernand, parce qu'il l'adorait. Isabelle était loin d'avoir la beauté de sa sœur; les dames trouvaient même qu'elle n'était pas jolie. Mais elle avait de la grâce et du charme; une imagination vive, ardente, impressionnable, facile à exalter : qualités ou défauts que son éducation avait singulièrement développés, car elle avait passé presque toute sa jeunesse au couvent! C'est dans le silence et la solitude que naissent les illusions et les idées romanesques; c'est dans le monde qu'elles se détruisent et se dissipent; comme toutes les jeunes filles des grandes familles de ce temps-là, sortie du cloître pour se marier, elle avait accueilli d'abord avec joie les hommages de Fernand, parce qu'on lui avait dit qu'il descendait par sa mère du Cid de Bivar, l'amant de Chimène, et il lui semblait qu'une telle origine devait nécessairement faire naître quelques aventures et quelques pages bien intéressantes. Mais quand elle vit que le descendant du Cid se bornait à l'adorer de tout son cœur et de toutes ses forces, à le lui dire hautement et à demander sa main à sa sœur avec le consentement de son père, son exaltation de jeune fille diminua beaucoup... Et lorsque le mariage eut été convenu de part et d'autre, sans retards et surtout sans obstacles, il lui sembla que tout cela ne s'était point passé régulièrement, que le roman de sa vie était manqué, et qu'on en avait retranché les premiers volumes; aussi, tout en rendant justice aux bonnes qualités de Fernand, elle voyait approcher sans impatience un bonheur qui lui avait coûté si peu de peine.

Pour son fiancé, il n'en était pas de même. Il semblait que ce jour-là n'arriverait jamais au gré de ses vœux. L'idée du moindre retard le mettait hors de lui; et, sans la maladie de Juanita et son état presque désespéré, le mariage eût été depuis longtemps célébré. Et c'était ce même jeune homme, cet amant si ardent, si empressé, qui renonçait à toutes ses espérances, et venait prendre congé de sa fiancée. En vain Juanita voulait connaître la cause de ce brusque départ.

— Je vous défends de parler, s'écriait Isabelle! mon amour est à ce prix. Je vous aime et n'aimerai que vous; je vous serai fidèle et vous attendrai toute ma vie s'il le faut; mais vous ne direz rien à ma sœur : je le veux!

— Et moi, je veux qu'il parle, disait Juanita avec sa douce voix, et en retenant par la main ce beau-frère qui ne voulait plus l'être. Pâle et troublé, Fernand jetait sur elle un regard suppliant, opprimé qu'il était par une puissance chérie et tyrannique qu'il n'osait braver. Il allait s'éloigner avec son secret, lorsque ce mystère fatal et impénétrable fut tout à coup dévoilé, au grand désespoir d'Isabelle, de la manière la plus naturelle et la plus bourgeoise.

Parut à la porte du salon un homme en pourpoint noir, qui n'osait entrer. C'était le seigneur Manuel Périco, notaire royal de la ville de Grenade

et homme d'affaires du duc de Carvajal. Il apportait à la comtesse de Popoli le contrat de mariage.

Isabelle tressaillit. Fernand s'élança vers le notaire, et voulut saisir le papier que l'on présentait à la comtesse. Mais celle-ci s'en était déjà emparée, et le parcourait des yeux.

— C'est bien, disait-elle : ce sont les articles dont nous étions convenus avec M. le duc... La dot que j'assure à ma sœur... Ah ! dit-elle avec surprise... Et une légère rougeur couvrit ses joues d'ordinaire si pâles... Voici des conditions dont on ne m'avait jamais rien dit ! Les connaissiez-vous, Fernand ?

— Oui, madame ! reprit le noble jeune homme en balbutiant ; mon père m'avait prié de vous en parler. Je m'y étais refusé ; et, comme c'était la condition qu'il mettait à son consentement, j'ai renoncé à ce mariage. Je viens vous demander pardon pour mon père et vous faire mes adieux.

En disant ces mots, sa voix faiblit ; mais Isabelle lui tendit la main avec une expression de tendresse, et Fernand se hâta d'essuyer les larmes qu'il n'avait pu retenir.

Pendant ce temps, maître Périco, le notaire, était debout, tenait une plume et ne disait rien. Juanita achevait tranquillement la lecture du contrat.

C'était un bruit généralement répandu dans la ville que la belle comtesse de Popoli était depuis longtemps attaquée de la poitrine. Elle seule sans doute l'ignorait ; car elle négligeait tout ce qui aurait pu prolonger ses jours. C'était à son insu, et presque malgré elle, que sa jeune sœur l'environnait de soins dont elle lui dérobait la cause, voulant du moins, si elle ne pouvait la sauver, lui cacher jusqu'au dernier moment l'arrêt fatal dont elle était menacée ; car les médecins de Grenade, qui prétendaient ne se tromper jamais, avaient annoncé que la comtesse n'irait pas plus loin que la chute des feuilles, et l'on était alors au mois de septembre. Or, le duc de Carvajal, en homme prudent, avait ajouté au contrat les deux clauses suivantes : 1° que la comtesse s'engageait à ne pas se remarier ; 2° qu'en cas de mort, tous ses biens, tant en Espagne que dans le royaume de Naples, reviendraient à sa sœur cadette.

— Nous ne voulons point de telles conditions !.. s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

— Elles sont absurdes et impossibles ! ajouta Isabelle. Pourquoi donc enchaîner ta liberté ? Tu es jeune ; tu dois te remarier et donner à celui que tu choisiras de longues années de bonheur. Quant à ta succession, continua-t-elle en essayant de sourire, tu es l'aînée de si peu, que nous vivrons, je l'espère, et que nous mourrons ensemble.

Et elle lui arracha des mains le contrat qu'elle remit à Fernand. Celui-ci le déchira et en jeta les morceaux sur le tapis.

Juanita regarda les jeunes gens, leur sourit, leur tendit la main, et dit avec douceur au notaire :

— Maître Périco, ayez la bonté de refaire ce contrat tel qu'il était et de me le rapporter demain. Maintenant, laissez-nous ; je veux rester seule avec eux.

Le notaire sortit, et les fiancés tombèrent tous deux aux pieds de Juanita.

— Écoutez-moi, leur dit-elle en les relevant, votre mariage se fera. Et ne m'en remerciez pas, ajouta-t-elle vivement. Les conditions que l'on m'impose ne me coûtent rien. Depuis longtemps j'ai juré à moi-même et à Dieu de ne pas me remarier ; je tiendrai ce serment. Quant à mes biens, tous ceux dont je pouvais disposer, je les ai donnés en dot à ma sœur ; pour les autres, qui sont les plus considérables, je ne suis pas sûre qu'ils soient à moi.

Les deux jeunes gens firent un geste de surprise, et Juanita continua lentement et avec émotion :

— Si jamais se représente une certaine personne que je cherche, et que je n'ai pu revoir, toute cette fortune lui appartient ; et, après moi, Fernand, il faudra la lui rendre... Vous me le jurez ; je m'en fie à votre honneur. Si cette personne ne reparaît pas, tous ces biens sont à vous et à ma sœur.

— Expliquez-vous, de grâce ! s'écria Fernand.

— Ah ! c'est là un grand et funeste secret, que vous seuls connaîtrez... mais il le faut... Il le faut avant de partir, et le départ est peut-être si prochain !... Ne m'interrompez pas ! s'écria-t-elle, en voyant l'émotion de sa sœur. C'est un bien long récit, et j'ignore si mes forces y suffiront. Mais quand j'aurai besoin de repos, je vous le dirai... je m'arrêterai.

Et assise entre ses deux jeunes amis, la comtesse commença en ces termes :

II.

« Ma sœur et moi nous sommes nées dans le royaume de Naples, qui alors était une province espagnole. Nous perdîmes nos parents de bonne heure, et restâmes sous la tutelle de notre grand-oncle, le duc d'Arcos dont je ne vous ferai pas le portrait. Il n'est que trop connu. Dans sa jeunesse, il avait été vice-roi de Naples, et sa dureté, son inflexible rigueur avaient poussé au désespoir et à la révolte un peuple malheureux qu'il traitait en esclave. C'est sous son gouvernement qu'avait eu lieu cette révolution d'une semaine, pendant laquelle le pêcheur Mazaniello, roi par le peuple et massacré par lui, avait été traîné dans un égout, et le huitième jour, triste exemple de la reconnaissance populaire, porté en triomphe à la cathédrale pour y être canonisé. Le duc d'Arcos, revenu au pouvoir, ne fut ni plus habile, ni plus clément. Le seul regret et le seul enseignement qui lui restèrent de cette catastrophe, c'est qu'il n'avait pas été assez sévère ; il redoubla ses rigueurs, qu'il appelait des *rigueurs salutaires*. C'était son seul système politique, il n'en connaissait pas d'autres ; et, lorsqu'enfin la clameur publique força le roi d'Espagne à lui donner un successeur, il se retira en gémissant sur la faiblesse de son souverain, qui ne lui laissait pas achever la tâche glorieuse qu'il

avait entreprise. Dans l'exil où le suivit la malédiction du peuple, il porta une conscience calme et tranquille, le contentement de lui-même et la conviction intime du bien qu'il avait fait.

« A l'époque où il nous prit avec lui, notre grand-oncle avait près de quatre-vingts ans ; il était toujours le même. Ses opinions et son caractère n'avaient changé en rien. Il n'avait jamais pardonné à mon père qui s'était marié sans son assentiment, et ma mère était morte sans qu'il eût voulu la voir. En ce moment cependant, se voyant seul et sans famille, ou plutôt sans tyrannie à exercer, il avait, dans le dénûment de domination où il se trouvait alors, pris le parti d'élever pour son plaisir ses deux petites-nièces. Il décida, en nous voyant, qu'Isabelle, qui avait, je crois, trois ou quatre ans, devait avoir une vocation religieuse. Il la mit au couvent della Pieta. Moi, qui étais plus âgée de quelques années, il me garda avec lui, dans l'intention de m'établir un jour à son gré.

« Je passerai rapidement sur mes premières années, qui furent les plus tristes du monde, séparée de ma sœur que je ne voyais jamais, renfermée dans un lugubre et magnifique château dont je ne pouvais franchir l'enceinte, et élevée chaque jour dans la crainte de Dieu et surtout de mon grand-oncle, dont l'aspect et la voix me faisaient trembler.

« Il s'en apercevait très-bien et ne s'en fâchait pas. Au contraire, il voyait toujours avec une espèce d'amour-propre et de satisfaction intérieure l'effroi général qu'il inspirait. La peur était la seule flatterie à laquelle il fût sensible. C'était le meilleur moyen de lui faire sa cour ; et, sans le vouloir, j'étais au mieux avec lui.

« Je n'avais qu'un plaisir, une distraction : c'était mon maître de musique, un habile organiste, un Napolitain d'une cinquantaine d'années, dont l'enthousiasme, les gestes surabondants et surtout la perruque excitaient mes éclats de rire, les seuls qui eussent jamais retenti dans cette sombre demeure. Gherardo Broschi était un véritable artiste qui ne manquait pas de talent, et encore moins d'amour-propre. Mais la passion de son art lui avait troublé la cervelle ; il ne rêvait et ne parlait que musique ; il ne vous abordait qu'en chantant, et souvent il ne répondait à mon oncle lui-même qu'en récitatif. Conteur et hableur, il avait toujours des histoires incroyables à nous débiter sur ses aventures dans les cours de l'Europe, sur les marquises ou duchesses qui avaient été ses écolières. A l'entendre, l'amour lui avait toujours fait négliger la fortune qui, depuis longtemps prenait sa revanche ; car le pauvre diable n'avait alors pour tout bien que sa gaieté, ses cavatines, son habit noir râpé et cette perruque prodigieuse qui faisait mon bonheur.

« Un jour, et contre son ordinaire, il entra dans ma chambre sans chanter. Je le regardai avec inquiétude :

« — Vous êtes malade, Gherardo ? lui dis-je.

« — Non, signorina ; mais voilà un grand malheur qui m'arrive : des places, des dignités, des honneurs... Je n'y survivrai pas... et pourtant je ne puis refuser.

« — Qu'est-ce donc ? une grande dame qui vous enlève ?

« — Mieux que cela ! un roi, un empereur.

« Il me raconta alors que le czar Pierre le Grand recrutait des artisans dans toute l'Europe et des artistes en Italie. Il voulait former une musique pour ses régiments et pour sa chapelle, et l'on faisait à Gherardo, qui n'avait rien, des offres très-avantageuses pour aller en Russie.

« Je ne concevais pas alors d'où venaient sa tristesse et son air mélancolique. Je me persuadai que c'était le regret de me quitter ; mais Gherardo avait trop de franchise pour me le laisser croire. Il avait un fils, son seul amour !.. après la musique !.. un enfant charmant, qui, d'après les demi-confidences de Gherardo, était le fils de quelque grande dame, de quelque princesse, à qui il avait donné des leçons de musique. Ce qu'il y avait de certain, c'est que Gherardo était un excellent père, qu'il adorait le petit Carlo, son fils, et qu'il se serait privé de tout, même de sa guitare, pour lui donner un jouet ou un habit neuf. Ce qu'on ne pouvait aussi révoquer en doute, c'est que le pauvre enfant était souffrant, maladif, c'est que le soleil de Naples était nécessaire à son existence. Voilà ce qui causait les alarmes de Gherardo. Emmener son fils sous le ciel glacé de la Russie, c'était le tuer ! et s'en séparer était impossible ! A qui le confier ? qui en prendrait soin ? que deviendrait-il ?.. Et il pleurait !.. et moi aussi, de voir des larmes sur cette physionomie qui d'ordinaire m'inspirait tant de joie !..

« Ce jour-là par bonheur était le jour de fête du duc d'Arcos ; et le soir, je m'en souviens encore, quoique je n'eusse guère alors qu'une dizaine d'années, mon oncle me dit de cette voix terrible qui me glaçait toujours de frayeur :

« — Allons, Juanita ! amuse-moi ! chante-moi une barcarole !

« — Oui, signora, s'écria vivement Gherardo, à qui la musique faisait tout oublier. Chantons l'air de Porpora : *O pescator felice.*

« Mon oncle fronça le sourcil ; car, depuis la révolte de Mazaniello, il ne pouvait entendre prononcer le mot de pêcheur. Cependant, comme dans la cavatine de Porpora le *pescator felice* finissait par faire naufrage, cet heureux dénoûment, plus encore sans doute que la manière dont je le chantai, fit un tel plaisir à mon oncle, qu'il s'écria :

« — Brava ! brava ! Demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorde pour ma fête !

« Je me jetai à ses pieds, et je le suppliai de prendre avec lui et d'élever au château le petit Carlo, qui était à peu près de mon âge. Dans l'attente de sa réponse, Gherardo n'osait respirer ; et moi, pâle et oppressée, je tremblai de tous mes membres... effroi qui charma sans doute mon grand-oncle, car il nous dit avec une douceur inaccoutumée :

« — Un noble Espagnol n'a que sa parole : je tiendrai la mienne. Carlo est désormais de la maison ; c'est un page que je mets à ton service.

« Je ne vous peindrai pas la joie ni la reconnaissance du pauvre Gherardo. Il partit heureux et tranquille ; et pendant trois ans il nous écrivit très-exactement. Il avait eu à la cour de Russie un succès prodigieux. L'épouse de Pierre le Grand, l'impératrice Catherine, l'avait nommé son maître de chapelle et l'avait attaché à sa personne. Mais, la quatrième année, il cessa de nous écrire. Avait-il succombé à la rigueur du climat? L'amour, qui partout nuisait à sa fortune, lui avait-il encore fait enlever quelque princesse russe? C'est ce qu'il nous fut impossible de découvrir; car depuis nous ne reçûmes de lui aucune nouvelle, et on n'entendit plus parler du pauvre Gherardo, mon maître de musique.

« Pendant ce temps, Carlo, son fils, s'élevait dans la maison de mon oncle ; et moi, j'étais enchantée et ravie de mon jeune page. Sa santé faible et chancelante s'était affermie, sa taille s'était développée. Quoique bien jeune encore, ses traits offraient tant de noblesse et de régularité, que mon maître de dessin, le signor Lasca, peintre distingué, le prenait pour modèle de toutes les figures d'anges et de chérubins dont il décorait le salon de mon oncle ; et le pauvre enfant était obligé de poser devant lui des heures entières, au lieu d'aller jouer et courir dans le parc. Du reste, depuis le duc d'Arcos jusqu'aux dernières personnes du château, tout le monde, excepté moi, lui faisait rudement sentir la dépendance où il était. Modeste et résigné, il gardait le silence, ne se plaignait jamais... pas même à moi, et ne versait pas une larme ; mais parfois il y avait dans ses yeux noirs qu'il levait vers le ciel, une expression de douleur et de fierté indéfinissable.

« Il y avait encore au château une autre personne dont il faut que je vous parle. C'était le secrétaire de mon oncle, Théobaldo Cecchi, un jeune homme de cœur et de mérite, digne dès lors du rang qu'il a occupé depuis. Fils d'un paysan calabrais, quelques leçons de théologie qu'il avait reçues du curé de son village lui avaient donné le désir de s'instruire. Doué d'une volonté ferme et inébranlable, religieux par caractère, et confiant dans la Providence, il avait quitté la cabane de sa mère, était venu à pied à Naples, s'y était fait lazzarone, portefaix; et l'argent qu'il gagnait le matin dans cet état, il l'employait le soir à payer des maîtres et de la science. Il passait la nuit courbé sur les livres, et avait ainsi usé ses forces et sa santé. Pâle, maigre, le teint jaune, le front ridé, Théobaldo, qui à peine alors avait vingt ans, semblait en avoir soixante; mais il était déjà un des hommes les plus instruits de l'Italie en histoire et en théologie, et connaissait parfaitement plusieurs langues. Malgré tout son savoir, inconnu à Naples, où il gagnait à peine de quoi vivre, il avait accepté la place de secrétaire du duc d'Arcos, qu'un ami lui avait fait obtenir. Il envoyait à sa mère tous ses appointements qui montaient à deux cents ducats, et restait enseveli dans ce vieux château, où ses fonctions se bornaient à écrire sous la dictée de mon oncle et à me donner des leçons de français et d'allemand. Le reste de la journée il s'enfermait dans la bibliothèque du château pour travailler.

« Sombre et sévère, mais rempli d'une piété solide et éclairée, qui n'excluait pas l'indulgence, lui seul parlait avec intérêt et bonté à Carlo, que chacun traitait en domestique, et dont les fonctions cependant étaient celles de page dans les grandes maisons. A table, il était debout près de moi, me versant à boire et me présentant après dîner l'aiguière et la coupe en cristal. Le matin, il rangeait mes livres et mes papiers ; et, pendant que Théobaldo me donnait leçon, il se tenait derrière mon fauteuil, attentif et silencieux, attendant mes ordres. Doux et timide, il n'osait me parler de sa reconnaissance, mais tout me la prouvait. Il obéissait avec empressement à mes moindres caprices, portait mon ouvrage, mes gants, mon éventail, et dans les grands jours, la queue de ma jupe. Grâce à ses soins, les plus belles fleurs du parc ornaient ma cheminée ou brillaient à ma ceinture. Mon oncle, avec ses vingt domestiques, était moins bien servi que moi par mon beau et jeune page ! et j'étais fière surtout, moi enfant, habituée à obéir, de pouvoir à mon tour exercer sur quelqu'un un empire absolu, empire dont mon âge tempérait la sévérité, car je le prenais souvent pour le compagnon de mes jeux ; et, dans les heures de récréation, la maîtresse et le page oubliaient souvent les distances.

« Un jour entre autres, je me souviens que, dans le grand salon du château, je lui avais commandé de faire avec moi une partie de volant ; et, en avançant ou reculant, nous nous trouvâmes, sans le savoir, près d'un vase en verre de Bohême d'un travail admirable, où étaient représentées les armoiries de la maison d'Arcos. Mon oncle y tenait tellement qu'il nous était expressément défendu d'y toucher et même de le regarder. Mais un coup de raquette lancé étourdiment par moi, fit voler en éclats le fragile chef-d'œuvre, dont les débris roulèrent à nos pieds. La foudre serait tombée que je n'aurais pas été plus épouvantée! Je laissai échapper ma raquette ; et, prête à me trouver mal, je m'appuyai sur une console, tandis que Carlo se hâtait de ramasser les morceaux épars, comme s'il eût été en son pouvoir de leur rendre leur forme première. Tout à coup nous entendîmes dans la pièce voisine la terrible voix de mon grand-oncle, qui tonnait à mon oreille comme celle du jugement dernier!... Ah ! l'on ne meurt pas de frayeur, puisque j'eus encore la force de me précipiter vers une porte de côté. — Va-t'en! va-t'en! — criais-je à Carlo. Pour moi, j'étais déjà cachée dans mon appartement et enfermée aux verrous, me persuadant que je pouvais ainsi empêcher la colère de mon oncle de parvenir jusqu'à moi.

« Il paraît que, moins agile, Carlo n'avait pu me suivre ; car il était encore dans le salon, quand la porte s'ouvrit et entra le duc d'Arcos, en grand costume, son chapeau sur la tête et sa canne à pomme d'or à la main.

« Ses yeux se portèrent à l'instant sur les preuves

du crime, qui jonchaient le parquet. Carlo pâlit : mais il resta droit et immobile en voyant le duc s'avancer vers lui. — Qui a brisé ce vase? — Carlo garda le silence. — Qui a brisé ce vase? — répéta le duc d'une voix foudroyante, et brandissant sa canne. — C'est moi! — répondit timidement le généreux Carlo... Et le duc allait le frapper, quand parut Théobaldo. Il courut à mon oncle, chercha à l'apaiser; et, au risque d'attirer sur lui l'orage, il osa lui représenter qu'il avait tort de se mettre ainsi en colère contre un enfant. — Tort! — A ce mot, la fureur du duc ne connut plus de bornes.

« — Et si je te chassais de ma maison, si je te châtiais toi-même, cria-t-il en levant le bras sur Théobaldo?

« — Vous auriez deux fois tort, répliqua froidement celui-ci.

« En disant ces mots il prit respectueusement la canne des mains tremblantes du vieillard et la jeta par la fenêtre.

« La colère de mon oncle s'était élevée trop haut; elle ne pouvait plus monter. Anéanti par ce sang-froid, il tomba sur un fauteuil sans pouvoir trouver une parole; mais il sonna, fit signe à son majordome d'emmener Carlo, et celui-ci, en sortant, jeta sur Théobaldo un regard de reconnaissance qui disait : A vous désormais de corps et d'âme... Et il tint parole.

« Moi, pendant ce temps, je n'osais sortir de ma chambre. Il fallait cependant descendre à l'heure du dîner. Mon oncle était seul dans la salle à manger, sombre et silencieux. A quelques pas derrière lui était Carlo, pâle et se soutenant à peine; mais ses yeux étaient si brillants, sa physionomie avait pris à ma vue une telle expression de joie, que je crus d'abord que tout s'était passé le mieux du monde, et que mon oncle ne savait rien. Que devins-je le soir, quand j'appris que le pauvre enfant avait été emmené par le majordome, dépouillé de ses habits et fustigé jusqu'au sang; et la douleur ne lui avait arraché ni une plainte ni une parole! Je poussai un cri d'indignation; je courus à Carlo; je voulais tout avouer.

« — A quoi bon? A exciter de nouveau la colère de votre oncle, qui, grâce au ciel, ajouta-t-il en souriant tristement, est enfin apaisée.

« — Mais moi, Carlo, lui dis-je, que puis-je faire maintenant pour m'acquitter envers toi?

« — Vous taire, signora, et ne pas gâter mon bonheur!!

« Vous vous doutez que, dès ce moment, Carlo devint mon protégé, mon favori, mon plus fidèle serviteur. Jamais aussi dévouement ne fut pareil au sien. Sa seule occupation était de chercher à lire dans mes yeux pour y deviner mes ordres et prévenir mes désirs. Mon oncle lui commandait souvent... Moi, jamais, je n'en avais pas besoin.

« Quant à Théobaldo, dès le soir même de cette scène, il avait voulu sortir du château. Mon oncle, qui avait besoin de ses services (car il était alors en correspondance avec plusieurs princes d'Allemagne), lui ordonna impérieusement de rester, et Théobaldo, bravant ses ordres, se préparait à partir. Mais moi, désolée de le perdre, je le priai à mains jointes de ne pas nous quitter... et il hésitait.

« — Ah! m'écriai-je en pleurant, je n'aurai donc plus d'ami!

« Et il resta.

« Brusque et sévère avec tout le monde, Théobaldo était pour moi plein de bonté et d'indulgence. Quelque ennuyeuses que fussent ses fonctions de précepteur, rien ne pouvait lasser sa patience, que je mettais souvent à de rudes épreuves, surtout dans l'étude des langues étrangères. J'apprenais le français avec quelque facilité, mais l'allemand, auquel mon oncle tenait spécialement, me causait un ennui mortel, et même après plusieurs mois d'efforts, ne pouvant me mettre dans la tête un seul mot de cet idiome, qui, à moi Italienne, me semblait barbare, j'avais supplié Théobaldo d'interrompre nos leçons. Il y avait consenti, à condition que j'en préviendrais le duc d'Arcos. Je le promis; mais je n'osai jamais.

« Une ou deux fois, me trouvant seule avec mon oncle, il me demanda si mes études d'allemand m'ennuyaient encore. Je balbutiai et répondis :

« — Plus maintenant.

« — Tu commences donc à comprendre cette langue?

« Je me rappelai que le duc n'en savait pas un mot, ce qui me donna un grand courage, et je répondis bravement :

« — Oui, mon oncle, à merveille!

« Mais voilà qu'une semaine où Théobaldo était absent du château (il s'était rendu quelques jours près de sa mère, dangereusement malade,) voilà qu'arrive pour mon oncle une lettre du margrave d'Anspach, lettre confidentielle, trois grandes pages de l'allemand le plus difficile et le plus effrayant qui fût au monde.

« — Qu'y a-t-il là dedans? me dit-il. Lis-moi cela.

« Vous jugez de mon embarras... Je retournai dans tous les sens la malencontreuse épître... et je ne pus trouver d'autre excuse que celle-ci :

« — C'est bien long à traduire.

« — N'est-ce que cela? Je te donne jusqu'à ce soir...

« La difficulté n'était pas dans le temps. Je remontai à ma chambre, où je passai quelques heures à pleurer et à maudire le margrave d'Anspach. Le dîner sonna. Je laissai la lettre sur ma table, et descendis plus morte que vive.

« — Est-ce fini? me demanda mon oncle.

« Je baissai la tête sans répondre, silence qu'il prit sans doute pour une affirmation; et je ne puis vous dire de quel tremblement je fus saisie, lorsque le soir, après le dîner, il demanda :

« — Où est cette lettre?

« — Sur ma table, répondis-je en recommandant mon âme à Dieu.

« Car telle était ma terreur aux approches de la tempête, qu'il m'eût été impossible de proférer une parole, de peur d'en avancer le moment. Pour



La comtesse jure à Carlo et à Théobaldo que rien ne pourra lui faire oublier ses amis d'enfance.

comble d'humiliation, Théobaldo, qui venait d'arriver, entra dans le salon.

« Mon oncle lui raconta succinctement ce dont il s'agissait.

« — Et voilà, lui dit-il en prenant la lettre que Carlo venait de descendre, voilà votre écolière qui va nous lire sa traduction !

« Suivez vous-même sur le texte, et voyez si elle est exacte.

« Il y avait deux papiers, il m'en remit un et donna l'autre à mon professeur, dont l'inquiétude égalait la mienne.

« Il se troublait, il pâlissait, incertain si, dans mon intérêt, il devait parler ou se taire...

« Mais son étonnement redoubla et le mien aussi, lorsque jetant les yeux sur le papier remis dans mes mains, je vis la lettre du margrave lisiblement et parfaitement traduite.

« Je lus à haute voix; et Théobaldo, qui suivait sur l'original, ne put retenir plusieurs fois des exclamations de surprise, que mon oncle prit pour des cris d'admiration.

« Et moi, me voyant sauvée et n'expliquant que par un miracle un bonheur que ma raison ne pouvait comprendre, je me demandai en moi-même : Quel Dieu secourable, quelle bonne fée est venue à mon aide et veille ainsi sur moi ? »

— Mais pardon, mes amis, pardon ! dit la comtesse d'une voix affaiblie.

Ces souvenirs de mon enfance m'ont entraînée plus loin que je ne voulais... je n'ai plus la force de continuer...

Et sa sœur qui plusieurs fois déjà avait cherché à l'interrompre, lui imposa silence et tendit la main à Fernand, en lui disant :

— A demain !

III.

Le lendemain la comtesse continua son récit :

« Mon oncle était sorti de l'appartement ; Théobaldo et moi nous nous regardions encore, interdits, ne pouvant nous rendre compte de cette aventure magique et surnaturelle ; car excepté mon précepteur qui venait d'arriver, personne au château ne comprenait l'allemand... pas même moi qui l'apprenais depuis une année. Carlo, debout dans un coin, nous regardait et souriant ; en s'adressant à Théobaldo :

« — Eh quoi! maître, lui dit-il, ne devinez-vous pas que vous avez ici un élève de plus, qui vous doit le bonheur d'avoir été utile à sa bienfaitrice?

« Théobaldo resta stupéfait, car cette phrase venait d'être prononcée dans l'allemand le plus pur, et moi je m'écriai :

« — Comment, Carlo, cette traduction est de vous? et d'où vous vient cette science?

« — C'est celle dont vous ne vouliez pas, et que j'ai dérobée, nous dit-il.

« Me pardonnerez-vous tous les deux un larcin que vous auriez toujours ignoré, sans l'occasion qui s'est présentée aujourd'hui de vous restituer ce que je vous dois.

« En effet, depuis trois ans, témoin assidu et silencieux de toutes les leçons que je recevais, Carlo en avait profité autant et bien mieux que moi.

« Dès qu'il était seul et livré à lui-même, ce qui lui arrivait les deux tiers de la journée, il employait à l'étude des moments que je croyais perdus à l'oisiveté.

« Ayant accès à toute heure dans mon salon de travail, qu'il était chargé de tenir en ordre, il se servait de mes livres, de mes cahiers, et son assiduité, son ardeur à l'étude l'avaient rendu bien vite plus savant qu'une petite fille étourdie et insouciante.

« Ce page, cet enfant, que tout le monde méprisait dans la maison, possédait déjà parfaitement notre langue et des langues étrangères ; il connaissait l'histoire et la géographie.

« Et il n'y avait pas jusqu'à la musique où il ne fût plus fort que moi ; car à peine étais-je sortie qu'il se mettait au clavecin ; et quelquefois, il m'en souvint alors, j'avais cru, en entendant des sons éloignés, que mon maître était resté après moi, et s'essayait encore.

« Vous comprenez qu'après un pareil aveu Carlo n'eut plus besoin de se cacher, ni de nous dérober ses travaux.

« Il étudiait auprès de nous, avec nous.

« Ses succès avaient excité mon émulation, et je trouvai bientôt dans l'étude un charme inconnu jusqu'alors.

« Quant à Théobaldo, il était fier de nos progrès, de ceux de Carlo surtout, dont la précoce intelligence saisissait avec une facilité inconcevable les sujets les plus difficiles et les plus abstraits.

« Une mémoire infatigable, une conception rapide, une imagination ardente, et ces pensées nobles et chaleureuses qui viennent non de la tête, mais du cœur, telles étaient les qualités qui brillaient en lui à un degré si éminent, que Théobaldo le regardait souvent avec surprise, et me disait d'une voix prophétique :

« — Croyez-moi, ce n'est pas là un homme ordinaire ; quelque état qu'il embrasse, sa place est au premier rang.

« — S'il en est ainsi, s'écriait Carlo, c'est à vous que je le devrai, mes amis, et le pauvre orphelin ne l'oubliera jamais.

« Bientôt le maître n'eut plus rien à apprendre à son élève, qui devint son compagnon d'étude.

« Pour moi, jeune fille, qui ne pouvais ni les suivre, ni m'élever à leur hauteur, le seul mérite que j'eusse acquis, et dont j'étais fière, était celui de les apprécier et de me plaire auprès d'eux.

« Que leur conversation était douce et attrayante, quels nobles et généreux sentiments rendaient leur voix si persuasive et leur éloquence si entraînante.

« Et dans la solitude de ce vieux château, près de ce vieillard humoriste et colère, que les heures s'écoulaient rapidement dans ce salon de travail, sanctuaire de l'étude et de l'amitié !

« Aux jours insouciants de l'enfance avait succédé l'âge d'or de la jeunesse avec ses rêves enchantés, ses riches illusions et son avenir immense.

« Plus âgé que nous, et déjà moins heureux, Théobaldo était plus grave, plus réfléchi.

« Il avait connu le monde, c'est-à-dire les chagrins, nous ne connaissions que la solitude, l'amitié et le bonheur.

« Un matin, et par un beau soleil d'automne, assis tous les trois dans une allée du parc, nous causions, et jamais Carlo n'avait été plus gai, ni plus aimable.

« — J'ai rêvé cette nuit, nous dit-il, que j'étais grand seigneur et premier ministre.

« — Dans quel royaume? lui demandai-je.

« — Mon rêve n'en disait rien.

« — Et moi, quelle place me donniez-vous dans vos songes?

« — Vous, signora, vous étiez reine.

« — Et Théobaldo?

« — Confesseur du roi !

« A cette chute imprévue, je me mis à rire, et ma gaieté excita celle de Carlo.

« Théobaldo seul gardait son sérieux, et nous dit, en secouant la tête :

« — Eh mais!.. ce n'est pas impossible.

« A ces mots nos éclats redoublèrent.

« — Ne riez pas, nous dit-il d'un grand sang-froid.....

« Je devrais être le plus raisonnable de nous trois... et je suis le plus faible et le plus superstitieux...

« Ce que vous venez de me dire m'a frappé, et malgré moi je ne puis m'empêcher d'y croire.

« — Pourquoi cela? lui demandai-je.

« — C'est que j'ai rêvé exactement la même chose.

« Nous poussâmes un cri de surprise.

« — Oui, dit-il à Carlo, moi prêtre, et toi grand seigneur.

« — Et moi? lui demandai-je.

« — Vous, c'est différent, me dit-il tristement, vous n'étiez plus là, vous nous aviez quittés... vous nous aviez abandonnés.

« — Ah! votre rêve est un menteur, et n'a pas le sens commun ! m'écriai-je.

« J'ignore quelle destinée nous est réservée; mais quelle que soit la mienne, je jure ici que rien ne pourra me faire oublier les amis de mon enfance.

« — Et nous de même, s'écrièrent-ils tous les deux, en étendant vers moi leurs mains, qu'ils tenaient étroitement serrées.

« Il y eut un instant de silence, et Théobaldo reprit lentement et d'un air rêveur :

« — Oui, signora, nos pressentiments s'accompliront.

« Vous aurez un jour d'immenses richesses, vous serez une grande et noble dame... respectée et adorée de tous!

« Toi, Carlo, si j'en crois ton mérite plus encore que ton rêve, tu dois, malgré les obstacles, malgré ta position et ta naissance, faire ton chemin dans le monde, et parvenir aux premiers rangs.

« — Tant mieux pour toi, lui dit gaiement Carlo, en lui frappant sur l'épaule d'un air de protection.

« — Oh! moi, reprit Théobaldo, j'ai idée que je serai toujours misérable!.. je ne serai bon à rien sur terre... qu'à vous aimer, à veiller sur vous, et à vous donner ma vie...

« Vous voyez donc, continua-t-il en souriant et en nous serrant les mains, que ma part est la meilleure, et que de nous trois je serai le plus heureux.

« La cloche du château retentit, et nous nous séparâmes en renouvelant ce serment d'amitié éternelle que le ciel entendit et que nos cœurs ont tenu.

« Contre l'ordinaire, une nombreuse et brillante société venait d'arriver.

« C'étaient des jeunes seigneurs des environs, qui, réunis dès le matin pour une partie de chasse, venaient se reposer de leurs fatigues chez le duc d'Arcos leur voisin.

« Comme seigneur châtelain, mon oncle était trop flatté de cette visite pour ne pas accueillir avec joie ces nouveaux hôtes, et même, s'en fût-il fort peu soucié, sa fierté espagnole se serait empressée d'exercer dignement envers eux les devoirs de l'hospitalité.

« Il me faisait donc avertir que j'eusse à descendre au salon recevoir ces messieurs, et leur faire les honneurs.

« J'obéis, et lorsque j'entrai, il y eut parmi ces jeunes gens, dont tous les regards se tournèrent vers moi, une espèce de rumeur à laquelle je ne m'attendais pas, et qui me troubla au dernier point.

« Nous recevions rarement au château, et les nobles personnages qui nous honoraient de leurs visites étaient d'ordinaire d'antiques duchesses ou de vieux seigneurs amis de mon oncle et ses contemporains.

« Cette grave société faisait peu d'attention à moi, et avait toujours l'habitude de me regarder comme un enfant.

« Pendant ce temps j'étais devenue grande : j'avais quinze ou seize ans; il me semblait bien, quand par hasard je m'apercevais, que mes traits n'avaient rien de disgracieux, mais je n'y avais jamais fait attention. mes amis ne m'en avaient jamais parlé, et ce jour là l'effet rapide et soudain produit sur tout ce monde, qui m'était inconnu, l'embarras nouveau que j'éprouvais, et qui pourtant ne me déplaisait pas... tout me révéla pour la première fois que j'étais jolie, que je devais l'être; et si mon ignorance avait pu conserver encore quelques doutes à cet égard, les exclamations que j'entendis autour de moi n'auraient pas tardé à les dissiper.

« — Par saint Janvier, qu'elle est belle! quelle taille de reine! les beaux yeux noirs! il n'y a rien de mieux à la cour.

« — Je donnerais tout pour elle, s'écria un petit gentilhomme aux moustaches noires.

« — Et moi aussi, lui répondit une voix rauque qui me fit tressaillir, tout, excepté ma meute et mon cheval arabe.

« Tous ces mots étaient dits dans le salon, en même temps, à voix basse, par vingt groupes différents, et j'ignore comment il se fit que je n'en perdis pas un seul.

« Mon oncle, qui venait de se revêtir de ses insignes et du grand cordon de l'ordre de Calatrava,

entra dans ce moment, et invita ses hôtes à passer dans la salle du repas.

« Ce mot leur fit tout oublier, et leur appétit de chasseur ne leur permit plus de s'occuper de moi; ils avaient bien autre chose à faire. Aux premiers moments de silence succéda une conversation bruyante comme un final ou un morceau d'ensemble. Chacun criait à la fois ses prouesses à la chasse, et quand le vin eut circulé dans tous les verres, il n'y eut plus moyen de s'entendre. Quels discours, bon Dieu! que d'ignorance, que de fatuité! Heureux quand ces nobles gentilshommes n'étaient que sots ou futiles; mais plusieurs d'entre eux, non contents d'être absurdes, se distinguaient encore par leur grossièreté et leur mauvais ton. Interdite et mal à mon aise, il me semblait que j'entendais une langue inconnue, que j'étais dans un monde étranger et inhospitalier, loin de mon pays, de mes amis que j'avais hâte de revoir. Et le dîner n'en finissait pas, et les nombreuses rasades avaient échauffé le cerveau de tous nos convives.

« — A la signora! s'écria l'un d'eux en vidant un large verre.

« — A notre hôte le duc d'Arcos! répondit un autre.

« — Aux sangliers de ses domaines, dit la voix rauque que j'avais entendue dans le salon.

« Cet intrépide chasseur, le Nemrod de la contrée, était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, aux cheveux roux, à la moustache rousse, dont les traits durs et hautains eussent été assez réguliers, s'ils n'avaient été sillonnés par une longue balafre qu'une branche d'arbre lui avait faite à la chasse.

« — Aux sangliers de ce domaine! répéta-t-il, et à celui que j'ai tué ce matin!

« — Tu te trompes, Odoard, répondit un des convives, ce sanglier-là est tombé de ma main.

« — Non pas, ma balle l'a touché; je l'ai vu.

« — Oui, quand elle l'a frappé, il était déjà mort.

« — Tu mens.

« Son adversaire voulut s'élancer sur lui, le duc d'Arcos se leva, on les sépara, et on obtint, non sans peine, que la querelle n'eût pas de suite. Pour plus de prudence, on se disposa au départ, et pendant que les convives prenaient congé de mon oncle, appelaient leurs valets et faisaient seller leurs chevaux, je me trouvai seule un instant avec le terrible Odoard, l'éternel chasseur; il me fut facile de voir qu'il était moins brillant au salon qu'à table. Les vins d'Espagne que mon oncle lui avait prodigués avaient affaibli son cerveau, qui chez lui n'était pas la partie la plus forte, et il eut grand'peine d'abord à me balbutier quelques phrases d'excuses sur la scène qui venait de se passer, puis peu à peu il s'enhardit, ses yeux s'animèrent, sa démarche devint moins vacillante, et il m'adressa quelques mots de galanterie si expressive que je cherchais à m'éloigner.

« — Ne craignez rien, me dit-il, je pars; mais, en noble châtelaine, vous accorderez bien à un preux chevalier le baiser d'adieu .. le baiser de l'étrier... Je le repoussai... mais vainement. Et comme il s'avançait, je voulus m'élancer à la sonnette. Il devina sans doute mon dessein, car se mettant entre la cheminée et moi, il me repoussa rudement. Soit ce choc brutal et imprévu, soit plutôt la terreur qui me rendait tremblante, je chancelai en poussant un cri d'effroi. En ce moment, et à la porte du salon, parut Carlo, qui s'élançant vers Odoard, le frappa à la joue. Celui-ci, furieux, tira un couteau de chasse qu'il portait à sa ceinture, et frappa Carlo... Je vis le fer briller, je vis le sang couler, et puis je ne vis et ne sentis plus rien; j'avais perdu connaissance. Quand je revins à moi, quand je commençai à renaître et à rassembler mes idées, j'étais couchée, j'étais dans un vaste appartement à peine éclairé, et à la faible lueur d'une lampe je vis deux hommes: l'un, debout, soulevait ma tête et me faisait avaler quelques gouttes de potion; l'autre était à genoux au pied de mon lit et priait. — Dieu nous a exaucés, dit tout bas une voix qui m'était bien connue; c'était celle de Carlo. Elle a enfin repris connaissance, elle ouvre les yeux... Et les deux amis s'embrassèrent... Et je les voyais, et je ne pouvais m'expliquer comment j'étais dans cette chambre, dans ce lit... sans domestique, sans aucune de mes femmes, et n'ayant près de moi d'autres gardes que Théobaldo... et Carlo... Je sonnai et personne ne vint... Je voulus parler, on m'imposa silence..; je demandai au moins que l'on me permît de voir le jour... on ne me l'accorda que le lendemain, et seulement alors je connus la vérité.

« Carlo avait été blessé au bras et peu dangereusement. Mais une fièvre ardente s'était emparée de moi; j'avais été quelques jours dans le délire, et bientôt s'était déclarée une maladie terrible et contagieuse, qui sévissait alors sans pitié dans le pays, car elle frappait de mort tous ceux qu'elle atteignait. Au premier symptôme de la petite vérole, l'effroi fut grand dans le château. Mon oncle, égoïste et craintif comme tous les vieillards, que leur âge même rend désireux de la vie, car on tient plus que jamais aux biens que l'on va perdre, mon oncle n'avait plus voulu me voir, et confiné dans son appartement, il avait condamné toutes les portes qui donnaient sur le mien; il m'aurait fait, je crois, transporter hors du château, s'il l'avait osé, et surtout s'il avait trouvé quelqu'un assez hardi pour exécuter cet ordre. Mais, à l'exemple du maître, une terreur panique s'était emparée de tous les gens de la maison. Aucun n'eût osé me toucher ni même s'approcher de ma chambre: j'étais comme une pestiférée, comme une maudite, dont chacun s'éloignait avec effroi, et, depuis douze jours, mes deux amis ne m'avaient pas quittée; assis à mon chevet, me prodiguant jour et nuit leurs soins assidus, vivant dans cette atmosphère de mort, et pour prix de leur dévouement et de leur sainte amitié, ne demandant au ciel que ma vie, qu'ils venaient d'obtenir! En ce moment leurs yeux étaient attachés sur les miens avec cette expression céleste, avec cette joie rayonnante d'une mère qui vient de sauver son enfant. Tout à coup je les vis,

avec un sentiment d'inquiétude et d'angoisse, interroger tous mes traits, puis soudain ils respirèrent plus librement... puis brilla dans leurs regards un air de contentement et de bonheur; et les transports naïfs que tous deux firent éclater m'apprirent mieux que tous les hommages du monde le prix de ce que j'avais risqué de perdre.

« Tous deux étaient à genoux près de moi, tous deux baisaient mes mains, que je retirai brusquement avec effroi. Hélas! la raison me revenait! et avec elle la reconnaissance et la crainte. Je tremblais maintenant que mes amis ne devinssent victimes de leur généreux dévouement, et mes pressentiments ne furent que trop réalisés, pour Théobaldo du moins, qui, quelques jours après, tomba atteint du fléau dont ses soins m'avaient préservée; Carlo alors s'éloigna de moi, Carlo m'abandonna. Théobaldo était en danger, c'est lui seul qu'il aimait : à lui seul appartenaient son dévouement et ses soins. Retrouvant de nouvelles forces dans sa jeunesse, ou plutôt dans son âme infatigable et invincible comme le sentiment qui l'inspirait, Carlo passait les jours et les nuits près de son ami mourant, qu'il tenait dans ses bras; et quand je lui parlais du danger auquel il s'exposait : — Non, non, je ne risque rien; les anges me protégent, disait-il en me regardant, et Dieu doit me protéger. Aussi sa confiance et son courage ne l'abandonnèrent pas un instant; lui seul relevait nos esprits abattus et nous donnait de l'espérance. Quelquefois je le voyais se troubler et céder malgré lui à l'inquiétude et à la douleur; mais soudain il en triomphait, ses traits redevenaient tranquilles, et, la mort dans l'âme, il souriait. Voyez, disait-il, les jours dangereux sont passés; il va mieux, il va mieux, Dieu est avec nous. — Il disait vrai! Dieu nous avait entendus, Carlo fut préservé, et Théobaldo revint à la vie; mais le fléau avait laissé de terribles traces, et moins heureux que moi, il fut défiguré. — Je n'étais pas beau, nous disait-il en souriant, et maintenant je suis bien laid; vous ne me reconnaîtrez plus. Notre amitié plus ardente et plus vive s'empressa de le rassurer, et lui prouva que pour nous il était toujours le même. Nous reprîmes nos matinées d'études, nos douces causeries, notre vie autrefois si heureuse, et maintenant plus heureuse et plus intime encore, car les dangers passés lui donnaient un nouveau charme, et le beau temps est si beau le lendemain d'un orage!

« Chaque jour Carlo nous semblait plus expansif, plus dévoué, plus joyeux; sa grâce et son esprit animaient tous nos entretiens, et quand il nous regardait tous les deux, nous qu'il avait sauvés, sa figure respirait un air de satisfaction et de bonheur. Il ne pensait jamais à lui, ne s'occupait que de nous, et cherchait constamment à égayer et à distraire ce pauvre Théobaldo, qui depuis sa maladie et pendant sa convalescence, était toujours triste et mélancolique. Plus d'une fois déjà je m'en étais aperçue; souvent m'offrant à lui à l'improviste, quand il se promenait dans le parc, seul et la tête baissée, je le vis se hâter d'essuyer une larme; notre amitié s'en inquiétait, nous lui demandions la cause de ses chagrins. — Sa pauvre mère, nous disait-il, était toujours bien malade, et nous partageâmes ses craintes. Bientôt, hélas! il la perdit, et nous pleurâmes avec lui sans pouvoir calmer sa tristesse, qui chaque jour devenait plus sombre. Pressé enfin par nos instances, il nous avoua qu'il méditait depuis longtemps un projet, dont il nous ferait part le lendemain.

« Le lendemain, j'étais dans le salon de musique, assise près de Carlo dont les doigts se promenaient sur le clavecin; mais au lieu de jouer le morceau qui était devant nos yeux, nous causions. Je lui parlai de la blessure qu'il avait reçue en me défendant, et que lui seul avait oubliée, car il ne s'en plaignait jamais; je lui rappelai son entrée dans le salon au moment où Odoard me repoussa si brutalement.

« — Ah! me dit-il, ce fut le jour le plus horrible de ma vie, et je n'avais pas idée de souffrance pareille à celle que j'éprouvai.

« — Quand il vous frappa de son couteau! m'écriai-je.

« — Non, quand je crus qu'il allait vous embrasser.

« Et en prononçant ces mots qui semblaient lui échapper, il y avait dans sa voix, dans son regard, une expression que je ne lui avais jamais vue et qui me rendit tremblante.

« — Carlo! m'écriai-je en me penchant vers lui.

« Il poussa un cri de douleur et changea de visage... Je venais sans le vouloir de serrer avec force le bras dont il souffrait toujours, et désolée, hors de moi, je tombai à genoux pour lui demander pardon; il voulut me relever, et sa tête touchait la mienne, ses lèvres effleuraient mon front, lorsque Théobaldo parut. Il nous aperçut et pâlit, tandis que Carlo et moi nous rougissions, éprouvant en sa présence un embarras dont, pour ma part, je ne pouvais me rendre compte.

« Théobaldo se remit, puis, avec le sourire doux qui lui était habituel :

« — Mes amis, nous dit-il en s'asseyant près de nous, vous rappelez-vous la surprise que me causa, il y a quelques mois, le récit du rêve de Carlo? C'est que depuis longtemps ces idées étaient les miennes; ce sont les premières que j'aie reçues, l'âge et les malheurs les ont fortifiées. Quand vous étiez en danger de mort, signora, j'ai promis à Dieu que s'il vous sauvait, j'irais à lui, et que je me consacrerais à ses autels.

« — Vous faire religieux? m'écriai-je.

« — Et pourquoi pas? Quel sort m'attend dans le monde? Puis-je aspirer, maintenant surtout, au bonheur du ménage et de la famille? Quelle femme voudrait de moi? De qui pourrais-je être aimé? La vie religieuse m'offre le calme et le repos; elle convient à mes goûts tranquilles et studieux; elle ne nous séparera pas : Dieu ne défend pas d'aimer ses amis... au contraire, je prierai pour eux et n'aurai d'autres occupations que leur bonheur.

« Carlo, avec toute la chaleur de l'amitié, voulut en vain combattre ce projet, Théobaldo repoussa

toutes ses objections avec sang-froid et en homme dont la résolution est irrévocablement arrêtée; et, comme nous insistions encore :

« — Qui vous dit, reprit-il en souriant, que je ne prends pas ce parti par ambition? Carlo n'a-t-il pas rêvé que j'arriverais aux premières dignités de l'Église? Portez-vous déjà envie à ma fortune, et voudriez-vous par jalousie vous y opposer?

« — Certainement, nous ne le souffrirons pas.

« — Il le faudra bien, reprit-il froidement; car c'est déjà fait.

« — Nous poussâmes tous les deux un cri de douleur et de surprise. — Oui, continua-t-il avec calme, j'ai prononcé mes vœux.

« — Et depuis quand?

« — Depuis quelques jours! J'avais prévu la difficulté de résister à vos instances, et j'avais pris d'avance des armes contre ma faiblesse. Ne me plaignez pas, mes amis, je suis content maintenant, je suis heureux.

« En effet, à dater de ce jour, le calme sembla succéder aux inquiétudes qui agitaient son âme. La sérénité revint sur son front et le sourire sur ses lèvres; son amitié semblait plus vive encore et plus pure. Détaché de la terre, il semblait n'y plus tenir que par nous et pour nous, et il consacrait au ciel et à l'étude tous les instants qu'il ne nous donnait pas. J'avais osé demander pour lui à mon oncle le titre d'aumônier du château avec des appointements considérables, le duc n'avait pas refusé. Enhardie par ce premier succès, je sollicitai pour Carlo la place de secrétaire que Théobaldo ne pouvait plus exercer, mon oncle consentit sans résistance et sans objection aucune. Je ne revenais pas de ma surprise et de ma joie, et je croyais que décidément l'âge avait enfin changé son caractère.

« — A mon tour, me dit-il, j'aurai aussi quelque chose à te demander.

« — Tout ce que vous voudrez, mon oncle, m'écriai-je; j'y consens d'avance!

« — C'est bien, me dit-il en m'embrassant sur le front, faveur qu'il ne m'avait jamais accordée, n'oublie pas cette parole, je te la rappellerai dans quelques semaines.

« Un matin, en effet, il me fit appeler dans sa chambre, et, j'ignore pourquoi, en me rendant à cet ordre, le cœur me battait, mes genoux tremblaient, et je fus obligée de m'arrêter un instant avant d'entrer. Mon oncle était assis et lisait; il ôta ses lunettes, posa son livre sur la table et me dit: « Ma nièce, vous voilà fort belle et fort bien élevée; vous avez des talents, et plus peut-être qu'il ne conviendrait au sang des d'Arcos; maintenant le mal est irréparable. De plus, vous avez dix-huit ans. Tous les seigneurs des environs me demandent votre main.

« — Ah! m'écriai-je, je ne songe pas à me marier.

« Mon oncle me regarda avec surprise et continua froidement: « Je vous ai fait venir non pour vous demander conseil, mais pour vous prévenir que j'avais accordé votre main à un de nos voisins. »

« Le cœur me manquait et je me sentais prête à me trouver mal. Mon oncle me montra du doigt un fauteuil, et, sans s'interrompre le moins du monde: « J'ai choisi le plus riche et le plus noble, le fils du comte de Popoli. Il se présentera demain; préparez-vous à le recevoir. » Je voulais parler, je voulais supplier; mais, sans avoir l'air de m'entendre, mon oncle reprit ses lunettes et rouvrit son livre en me faisant signe de la main de m'éloigner. Comme fascinée par ce doigt décharné qu'il étendait vers moi..., j'obéis, sans dire un mot, à cet ascendant magique, je sortis et courus m'enfermer dans ma chambre, où je fondis en larmes. Pourquoi? d'où venait mon désespoir? je l'ignorais, je ne m'en étais jamais rendu compte. Mais sans avoir vu ce mari, sans le connaître, sans savoir ce qu'il était, je me sentais prête à mourir. C'était un malheur qui ne m'était jamais venu à l'idée, une infortune qui me laissait sans force et sans courage. Mes amis seuls pouvaient m'en donner, et je courus à eux. Mes amis, leur dis-je en sanglotant, conseillez-moi, sauvez-moi, on veut me marier. Théobaldo tressaillit, puis il leva vers le ciel ses yeux, où je vis briller une larme. Pour Carlo, il devint pâle comme la mort, mais ne me répondit pas. Je crus qu'il ne m'avait pas entendue. On veut me marier, lui répétai-je! parlez-moi! répondez-moi! Que me conseillez-vous?..

« — Vous n'y consentez donc pas? s'écria-t-il avec joie.

« — Plutôt mourir!

« Il voulut me répondre et ne put trouver une parole. Il resta quelques instants la tête dans ses mains; puis, cherchant à rassembler ses idées :

« — Si telle est la volonté de votre oncle, ni la raison, ni les larmes, ni la prière ne pourront la vaincre.

« Nous sentions, Théobaldo et moi, qu'il disait vrai, et nous gardions le silence. Carlo continua :

« — Je n'essaierais même pas de lui faire changer d'idée, ce serait inutile.

« — Que feriez-vous donc?

« — Je m'adresserais à un pouvoir supérieur. Je quitterais le château, et j'irais me réfugier dans un couvent, celui della Pieta, où est renfermée votre jeune sœur la signora Isabelle.

« — Il a raison! m'écriai-je; partons!

« — Insensée! dit Théobaldo en m'arrêtant; croyez-vous que l'abbesse della Pieta consentît à vous recevoir ou à vous garder contre la volonté de votre oncle? A sa voix, tous les monastères se fermeront; pas un seul n'oserait braver sa colère, ni résister à ses justes réclamations... Car, après tout, il a des droits...; vous êtes sa nièce... il vous a élevée.

« Je ne trouvais rien à répondre, ni Carlo non plus. Il baissa la tête et dit froidement :

« — Alors il n'y a qu'un moyen qui n'exposera que moi.

« — Et lequel?

« — Vous le saurez dans quelques jours.

« Et malgré nos instances, il n'en voulut pas dire davantage.

IV.

« Le lendemain, le fouet du postillon retentit dans la cour du château ; on vit entrer une superbe voiture précédée et suivie d'écuyers et de piqueurs. Mon oncle, debout et entouré de tous les gens de sa maison, vint recevoir au haut du perron un jeune étranger qu'il embrassa et qu'il fit entrer dans le salon. Puis il m'envoya dire qu'il m'attendait. Je crus que je ne pourrais jamais descendre le grand escalier en pierre qui conduisait de ma chambre à son appartement de réception. Deux fois je fus obligée de m'appuyer sur la rampe... Enfin, rassemblant toutes mes forces, j'entrai les yeux baissés et me soutenant à peine. Mon oncle vint à moi, me présenta le comte de Popoli qui, depuis un an, avait hérité de son père, le plus riche seigneur de la contrée. Et que devins-je, grand Dieu! en reconnaissant en lui ce rude et farouche Odoard, celui qui, deux ans auparavant, et dans ce même salon, m'avait grossièrement insultée, celui qui avait lâchement blessé un homme sans armes et sans défense.

« Le comte de Popoli me salua respectueusement, puis se retourna vers mon oncle qui, continuant la conversation commencée, lui dit froidement :

« — Soit, dans quinze jours, dans la chapelle du château, mon aumônier fera ce mariage.

« Et le comte répondit en s'inclinant :

« — Comme vous le voudrez, monseigneur.

« Indignée de tant d'égoïsme et de tyrannie, convaincue désormais que devant cette volonté impitoyable, mon bonheur serait compté pour rien, je puisais dans la conviction de ma perte une énergie inconnue jusqu'alors, et je jurai que jamais je ne serais la femme du comte de Popoli.

« De son côté, Carlo était calme et tranquille, et semblait plein d'espoir dans le moyen qu'il avait imaginé, et sur lequel il gardait toujours le silence. Mais quelques jours après, toute sa confiance l'avait abandonné: morne et silencieux, en proie à un sombre désespoir : « Je ne puis plus vous sauver, me dit-il, je ne puis pas même mourir pour ma bienfaitrice. J'ai été trouver ce comte de Popoli, et sans qu'il fût question de vous, sans vous exposer ni vous compromettre, je lui ai rappelé l'insulte que je lui avais faite, il y a deux ans, lui offrant et lui demandant une réparation plus loyale que celle qu'il avait obtenue. Je comptais qu'il accepterait, car on dit qu'il est brave, et alors je l'aurais tué ou je serais mort de sa main. J'aurais empêché votre malheur, ou je n'en aurais pas été le témoin. C'est tout ce que pouvait faire pour vous le pauvre Carlo. Mais il m'a fièrement refusé, en me demandant qui j'étais... Qui j'étais, signora!. . quand il s'agissait de mourir!... J'ai consulté, et il paraît qu'il a raison; il paraît que moi inconnu, orphelin, bâtard peut-être, je n'ai pas le droit d'être tué par un noble seigneur!.. par le comte de Popoli. Il paraît que c'est un crime d'oser même aspirer à cet honneur, car votre oncle me chasse.

« — Vous, Carlo?

« — Oui, chassé... dans huit jours, la veille de votre mariage...

« En ce moment Théobaldo venait à nous, et nous nous jetâmes en pleurant dans ses bras.

« — Oui, nous dit-il, en confondant ses larmes avec les nôtres. Oui, vous êtes bien malheureux... et sa voix attendrie cherchait à nous donner un espoir que lui-même n'avait pas, joignant aux consolations de l'amitié celles de la religion.

« Pendant deux jours, je le vis occupé à calmer le désespoir de Carlo qui, en proie à sa rage, ne voulait rien entendre. Enfin, sa fureur s'apaisa et tomba tout à coup; mais, sombre et rêveur, il ne parla plus ni à Théobaldo, ni à moi. Il semblait occupé de quelque sinistre dessein qui l'absorbait tout entier et lui faisait oublier même ses amis. Cependant les jours s'avançaient, et nous étions à la veille du jour fixé pour le mariage.

« Théobaldo se présenta devant moi, pâle et les traits renversés :

« — Juanita, me dit-il, il faut sauver Carlo, il faut sauver son âme. Ce matin il est venu, non à moi, son ami, mais au ministre de la religion; il m'a prié de le bénir et de lui donner l'absolution, que je lui ai refusée, car il est près de commettre un crime!..

« — Lui! m'écriai-je.

« — Oui... un crime qui entraîne la damnation éternelle. Ne le maudissez pas, signora, ne l'accablez pas de votre colère... Aujourd'hui même, il veut se tuer.

« Je poussai un cri et je sentis moi-même un froid mortel qui se glissait dans mes veines.

« — Se tuer! m'écriai-je; et pourquoi?

« — Pourquoi? reprit Théobaldo en serrant mes mains dans ses mains glacées... Je ne sais comment vous le dire... et il le faut cependant... il le faut...

« Et, en parlant ainsi, la sueur coulait de son front pâle.

« — Achevez! achevez!..

« — Eh bien! reprit-il à voix basse et en faisant un effort sur lui-même, c'est à moi seul qu'il l'a confié, et vous ne deviez jamais le savoir... Il vous aime comme un insensé! Il vous aime d'amour!.. Voilà pourquoi il veut se tuer! Voilà pourquoi il sera maudit!

« — Ah! m'écriai-je, je le serai donc avec lui, car j'avais la même pensée.

« — Vous, Juanita! vouloir mourir!

« Puis, baissant les yeux et n'osant me regarder, il continua d'une voix tremblante :

« — Vous l'aimez donc aussi?

« Je ne répondis point; mais je me jetai à ses pieds. Théobaldo poussa un cri et garda quelque temps le silence; puis, levant sur moi un regard plein de bonté :

« — Ma fille, me dit-il (c'était la première fois qu'il me donnait ce nom, autorisé par les saintes fonctions qu'il exerçait), ma fille, puissé-je éloigner



Mon ami, mon père, voici le jour de la délivrance; je vais le revoir

de vous et détourner sur moi les chagrins que vous vous préparez tous deux. Promettez-moi seulement de renoncer à ces idées de mort, projet coupable qui vous fermerait les portes du ciel, de ce ciel où je veux vous retrouver un jour.

« — Mais alors, quel parti prendre?

« — Il en est un, reprit-il avec émotion, si vous aimez Carlo, si vous êtes capable de braver pour lui la colère de votre oncle, le blâme du monde, les chagrins, la misère peut-être ! — Je suis prête.

« — Eh bien ! je fais mal, sans doute, en vous donnant un semblable conseil... Mais vous vouliez vous tuer... Il y va de votre âme... Il s'arrêta, comme s'il avait peur du parti qu'il allait me proposer.

« Eh bien ! Dieu pardonnera une faute plutôt qu'un crime... épousez Carlo en secret, à la face des autels. — Et qui oserait s'exposer à la vengeance de mon oncle et de ma famille? Qui oserait nous marier?

« — Moi ! dit-il.

« Je ne trouvai pas d'expression pour le remercier ; mais je me jetai dans ses bras.

« — D'où vient votre surprise? continua-t-il, ne vous ai-je pas dit, il y a quelques années, que c'était moi, pauvre et misérable, qui vous protégerais?

« Il n'y avait pas de temps à perdre. Le lendemain, à midi, mon mariage était fixé avec le comte de Popoli ; il fut convenu que le soir même, à minuit, Carlo et moi nous nous trouverions, chacun de notre côté, à la chapelle du château ; que Théobaldo nous y marierait, et qu'une fois le mariage prononcé, nous nous résignerions tous les trois à la colère du duc d'Arcos, qui pouvait nous chasser, nous déshériter, mais non nous désunir.

« Après le dîner, nous étions tous au salon dont les portes vitrées donnaient sur le parc ; le comte de Popoli, assis près de moi, était aussi galant que le lui permettaient ses habitudes de chasseur. Carlo entra, et, à ses yeux rayonnants de joie et de bonheur, je vis que Théobaldo l'avait prévenu. Il venait



Le comte et la comtesse de Popoli quittant Naples.

prendre congé de mon oncle, car il était censé partir le lendemain. Il passa devant le comte, qu'il salua froidement, et, s'approchant de moi pour me faire ses adieux, il prit ma main qu'il porta respectueusement à ses lèvres. Je lui dis à voix basse :

« — A ce soir, à minuit... — A minuit ! répondit-il en me serrant la main et en levant sur moi des yeux pleins de reconnaissance et de tendresse.

« En ce moment on l'avertit qu'un homme assez mal vêtu l'attendait dans le parc.

« Quelques instants après, et des fenêtres du salon, je les vis passer tous deux dans une allée éloignée. Je ne pouvais distinguer les traits de cet étranger, dont l'air et la tournure ne m'étaient cependant pas inconnus, et rappelaient en moi des souvenirs vagues et incertains. Tous deux causaient vivement, et il y avait dans les gestes de Carlo, dans sa démarche, un trouble et une agitation qui m'inquiétaient malgré moi et que je ne pouvais m'expliquer, d'autant que de la soirée il ne rentra pas au salon ; mais bientôt, me disais-je en regardant la pendule, bientôt je saurai ce que signifie cette visite imprévue.—Chacun enfin, et à ma grande joie, se retira dans ses appartements. Je restai dans ma chambre à prier ; et quand minuit sonna à l'horloge du château, j'étais dans la chapelle. Quelqu'un m'y avait précédée.

« — Est-ce vous, Carlo? demandai-je. — Non, ma fille, me répondit une voix tremblante... C'était celle de Théobaldo.

« Mais nous attendîmes en vain, nous restâmes seuls le reste de la nuit, et quand les premiers rayons du jour vinrent éclairer les vitraux de la chapelle, Carlo n'avait pas paru.

« Le lendemain et les jours suivants s'écoulèrent, et nous ne le revîmes plus.

V.

« L'absence de Carlo, continua la comtesse, sa disparition mystérieuse et si imprévue nous avait

glacés d'effroi ; était-il victime de quelque piége ou de quelque trahison? Nos projets avaient-ils été découverts? La jalousie d'un rival avait-elle soudoyé des assassins à gages ? La vengeance et le crédit du duc d'Arcos l'avaient-ils privé de sa liberté et fait jeter dans quelque prison d'État? Nous nous perdîmes en conjectures et en recherches inutiles ; car toutes les démarches de Théobaldo furent infructueuses et ne nous procurèrent aucun renseignement. D'un autre côté, ni le comte de Popoli, ni le duc d'Arcos, ne semblaient avoir de soupçon, ils n'avaient témoigné aucune colère à Théobaldo ; ils ne nous empêchaient pas de nous voir, et quoique irrités de ma résistance, ils paraissaient l'attribuer à ma répugnance pour le mariage plutôt qu'à tout autre sentiment ! J'avais, à force de larmes et de prières, obtenu trois mois de grâce, jurant que ce délai expiré j'obéirais... Et quand ce terme fatal fut arrivé, j'eus beau supplier et demander encore du temps, il fallut bien céder à la volonté de mon oncle, à mes promesses, à la foi jurée... hélas! et à ma destinée, qu'aucun pouvoir divin et humain ne pouvait plus changer. Ma tête était perdue, mon cœur était brisé, ma main seule restait ; le duc d'Arcos la donna ! Je devins comtesse de Popoli !

« Comme satisfait de ce dernier acte de tyrannie qui me rendait à jamais malheureuse, et comme s'il n'eût attendu que ce moment pour quitter la terre, mon oncle mourut la première année de ce mariage en nous laissant tous ses biens. Aucun changement ne survint dans mon sort. Aucune nouvelle de Carlo. Si, comme nous le pensions, il avait été détenu dans quelque prison à la requête du duc d'Arcos, cette mort l'eût rendu libre. Mais il ne reparut pas, et Théobaldo me dit avec désespoir :

« — C'en est fait, notre ami n'est plus.

« Et nous le pleurâmes, et nous portâmes son deuil, et dans l'allée du parc où tous trois nous venions jadis nous asseoir, nous lui élevâmes une pierre tumulaire qui, mystérieuse comme son sort, ne portait aucun nom, aucune inscription ; et sur cette tombe, veuve de ses dépouilles, mais qu'animaient et qu'environnaient nos souvenirs, nous venions chaque soir parler de lui, prier pour lui, et implorer le jour qui devait nous réunir.

« Trois années se passèrent ainsi près d'un époux aux passions brutales et colères, mais dont le cœur était moins méchant que je ne l'avais pensé. Tous ses défauts venaient de son éducation ou plutôt de ce qu'il n'en avait reçu aucune. Son amour-propre et son orgueil étaient la conséquence de son ignorance absolue ; et quand, avec une adresse et une patience infinies, Théobaldo lui eut peu à peu fait comprendre qu'il ne savait rien, qu'il ne connaissait rien, il commença à avoir moins de confiance en lui-même et plus en nous ! De mon coté, je cherchais à modérer ce caractère sauvage et emporté que ma douceur ne désarmait pas toujours. Témoins des scènes de violence auxquelles il se livrait, nos voisins me plaignaient, s'apitoyaient sur des peines qui me touchaient peu. Ils admiraient ma résignation qui n'était que de l'indifférence. J'étais trop malheureuse pour avoir des chagrins.

« Pour Théobaldo, sa tristesse augmentait chaque jour. La vue de ce château lui faisait mal, l'air qu'on y respirait altérait sa santé, et s'il ne m'eût vue moi-même aussi souffrante, dès longtemps il se serait éloigné. Sombre et taciturne, il fuyait toute distraction, même celle de l'étude ; tout entier à la religion, il passait les jours et les nuits aux pieds des autels. Dans la contrée on le regardait comme un saint, et mon mari lui-même respectait cette haute vertu qui l'élevait au-dessus de nous, et dont je me plaignais seule, car j'y perdais presque un ami. Alors il revenait à moi, alors ses traits sévères et ses yeux secs retrouvaient un instant pour moi le sourire ou les larmes.

« Depuis quelques mois, le comte de Popoli visitait plus souvent les gentilshommes campagnards des environs, ou bien il les recevait chez lui ; ils avaient des conférences secrètes. Enfin, et à ma grande surprise, il me sembla qu'il se livrait à d'autres occupations qu'à celle de la chasse. Plusieurs fois même il me donna à écrire et à traduire des lettres adressées à différents seigneurs d'Allemagne, lettres insignifiantes en apparence, mais qui avaient un sens caché qu'il m'importait peu de connaître, et que je ne cherchais pas à deviner.

« Pour le comte de Popoli, il était aisé de voir que quelque projet le préoccupait ; car malgré ses efforts pour prendre un air enjoué, de temps en temps une ride venait plisser son front, ses sourcils se fronçaient ; enfin, et contre son ordinaire, il ressemblait exactement à un homme qui pensait. Je le fis remarquer à Théobaldo, qui me traita de visionnaire et ne voulut pas me croire.

« Mais un soir il entra chez moi d'un air agité :

« — Juanita, me dit-il, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. Il y a un amas d'armes dans les souterrains du château.

« — Des armes de chasse? lui dis-je.

« — Non, elles ont une autre destination ; et ce soir, en revenant du village où je venais de porter les sacrements à un malade, j'ai été abordé au milieu du bois par un homme enveloppé d'un manteau qui m'a dit à voix basse : Seigneur aumônier, quittez cette nuit même le château avec madame la comtesse ; il y va de sa liberté et de sa vie ; demain il serait trop tard. Et il s'est éloigné en courant.

« — C'est quelqu'un, lui dis-je, qui a voulu vous effrayer.

« —Non, non, me répondit-il en faisant le signe de la croix ; car il m'a semblé entendre la voix de mon bien-aimé Carlo qui revenait pour vous sauver.

« — Carlo ! m'écriai-je, c'est impossible.

« — Oui, c'est ce que je me suis dit ; et cependant mon cœur battait comme si c'était lui. Et quand il s'est éloigné en me serrant la main, j'ai crié : Carlo ! Carlo ! Il s'est arrêté, j'ai cru qu'il allait se précipiter dans mes bras, mais il a jeté un cri de douleur, a détourné la tête et a disparu.

« Je ne puis vous dire quel trouble me causa ce récit. Mais pourquoi quitter cette nuit même le château où nous étions en sûreté, où de nombreux domestiques pouvaient nous défendre : un tel avis

me paraissait si absurde, qu'il me faisait douter de tout le reste. Cependant, et pour n'avoir rien à nous reprocher, j'envoyai chercher mon mari. Minuit venait de sonner, et il était encore dehors. J'ordonnai qu'on me prévînt à son retour. Mais de toute la nuit le comte ne rentra pas. L'inquiétude nous saisit; et à peine le jour avait-il paru que je résolus d'envoyer à sa recherche. Les portes du château étaient gardées par des soldats espagnols. Un officier se présenta à moi et me dit avec respect :

« — Je viens remplir un fâcheux message; j'ai l'ordre de vous arrêter. — Moi, monsieur. — Oui, vous, la comtesse de Popoli. — Et de quel droit? — Au nom du roi.

« Il fallut se soumettre et monter dans la voiture qui m'attendait. Le comte de Popoli avait été également arrêté dans la nuit chez un gentilhomme voisin, l'un de ses complices. Voici quel était leur crime, que j'ignorais alors, et que je connus depuis:

VI.

« Le comte de Popoli, propriétaire d'une immense fortune qu'avait encore augmentée celle du comte d'Arcos, mon oncle, avait cru que son nom et ses richesses devaient le placer de droit à la tête du gouvernement. Il ne lui était pas venu à l'idée que les talents dussent compter pour quelque chose, et il avait été indigné du peu d'importance qu'on lui accordait à la cour d'Espagne. Il avait rêvé la vice-royauté de Naples, et on le laissait confiné dans ses domaines; il s'était cru nécessaire et personne ne songeait à lui. Il avait voulu livrer aux impériaux le royaume de Naples qui supportait impatiemment le joug de l'Espagne. Il avait fait entrer dans ses ressentiments plusieurs gentilshommes des environs dont il se croyait le chef et dont il n'était que l'instrument passif; car, en cas de succès, ils auraient recueilli tout le fruit d'un complot dont le comte de Popoli courait tous les dangers.

« Quoi qu'il en fût, la conspiration était évidente, les preuves nombreuses et les juges unanimes!.... Mais l'opinion publique s'était prononcée d'une manière si douteuse sur les talents et la capacité du comte de Popoli, que l'on ne pouvait se persuader qu'une telle entreprise eût été conçue par lui, et l'on m'en attribua tout l'honneur. C'était, dit-on, mes conseils et mon influence qui l'avaient entraîné dans cette conspiration dont j'étais l'âme et le chef. Je dois convenir aussi que les lettres écrites par moi et qu'on avait saisies eussent paru des preuves suffisantes à des juges moins prévenus que les miens. Vous connaissez l'issue de ce procès qui ne fit alors que trop de bruit en Italie et en Espagne. Vous savez que nous fûmes condamnés à mort; mais voici ce que vous ne savez pas.

« Nos juges mêmes, touchés de ma jeunesse, avaient sollicité à la cour de Madrid une grâce devenue impossible. L'exécution de l'arrêt avait été fixée au jour de la Saint-Janvier, et la veille, j'avais demandé deux faveurs; elles me furent accordées. La première était de voir et d'embrasser ma jeune sœur que, l'année précédente, j'avais fait sortir du couvent, et qui allait être forcée d'y retourner; la seconde, de choisir mon confesseur. On me répondit qu'un prêtre était aux portes de mon cachot et demandait avec insistance à me parler. Ce devait être Théobaldo...; c'était lui!

« Il entra la tête haute et le front rayonnant; et moi, qui comprenais la sainte joie dont il était animé, je courus à lui en lui disant :

« Mon ami! mon père! voici le jour de la délivrance... Je vais le revoir.

« — Pas encore, me répondit-il avec son sourire si triste et si expressif.

« Puis se retournant vers le gouverneur de la prison qui entrait en ce moment, il lui remit une lettre que celui-ci parcourut vivement, et frappé de surprise, il la laissa tomber sur la table près de laquelle j'étais assise. Je tressaillis à la vue d'une écriture qui ne m'était que trop connue. La lettre, du reste, ne contenait que ces mots :

« Votre Majesté m'a promis hier de m'accorder
« tout ce que je lui demanderais; je lui demande la
« grâce de la comtesse de Popoli et de son époux.

« *Signé* CARLO BROSCHI. »

« Plus bas, de la main du roi, était écrit : Accordé.

« *Signé* FERDINAND. »

« Les portes de la prison s'ouvrirent, nous étions libres, mais bannis à perpétuité du royaume de Naples, obligés d'en sortir dans les vingt-quatre heures et tous nos biens confisqués. Le comte s'occupa de notre départ; et moi, le cœur palpitant de joie et de crainte, je m'enfermai avec Théobaldo.

« — Il existe! m'écriai-je, il existe!

« — Oui, signora, je l'ai revu, je l'ai embrassé; car, cet écrit, c'est lui-même qui l'a apporté, c'est lui qui n'a jamais cessé de veiller sur vos jours.

« — Et qu'est-il devenu? Pourquoi nous a-t-il quittés? Pourquoi ce silence de mort sur sa destinée?

« — Juanita, me dit-il avec trouble et en me serrant les mains, ne me le demandez pas, ne me demandez rien; je ne puis vous répondre.

« — Vous connaissez donc son secret?

« — Il me l'a révélé, à moi, Théobaldo le prêtre, le ministre de Dieu..... et sous le sceau inviolable de la confession.

« — Un seul mot, lui dis-je, m'aime-t-il encore?

« — Plus que jamais.

« — Est-il libre?

« — Il l'est toujours; il n'a aimé et n'aimera jamais que vous. Voilà, continua-t-il avec émotion, ce que peut-être je ne devrais pas vous dire... Mais vous comprenez d'après cela que, pour son bonheur et pour le vôtre... il ne faut pas vous voir... Je lui en ai imposé la loi... Il m'a juré de s'y soumettre, et j'aime à croire qu'il tiendra sa parole.

« — Vous avez raison, il le faut.

« Malgré moi je versais des larmes, et une horrible incertitude m'agitait et me brisait le cœur.

« — Cette nuit, lui dis-je, où vous deviez nous unir, a-t-il été obligé de s'éloigner par violence?

« — Non, de lui-même, contraint seulement par l'honneur et par le devoir.

« — Une demande encore, Théobaldo; à sa place auriez-vous agi de même?

« — Oui, signora.

« — Ainsi donc vous approuvez sa conduite d'alors et celle d'aujourd'hui; et son silence, et son absence, et jusqu'au mystère qui l'environne?

« — Oui! répondit-il d'une voix ferme et sans hésiter, je l'approuve.

« — Et moi alors je suis tranquille! m'écriai-je en lui tendant la main; comme lui, Théobaldo, je serai digne de vous, comme lui je resterai fidèle à l'honneur et au devoir!

« Le comte de Popoli parut, le vaisseau était prêt, il fallait partir; les jours de l'exil commençaient pour moi. Adieu donc, ma patrie! me dis-je en pleurant; adieu beau ciel de Naples! adieu tout ce que j'aime! Et le vaisseau nous emportait nous pauvres bannis! bannis pour toujours!.. Ce mot retentissait à mon oreille plus haut que le bruit des vagues et les cris des matelots, tandis que de loin et debout sur le rivage, Théobaldo agitait encore, en signe d'adieu, un mouchoir blanc qui bientôt s'effaça et disparut dans la brume du soir. Longtemps je m'efforçai de l'apercevoir, et quand je ne le vis plus, tout fut fini pour moi, je me crus seule au monde.

« Dans l'adversité on trouve aisément du courage pour souffrir avec ceux qu'on aime. Mais une grande infortune à subir avec des indifférents, le malheur à partager avec ceux qu'on n'aime pas, ce sont deux supplices dont le premier n'est peut-être pas le plus cruel. Il me fallait supporter les plaintes, la mauvaise humeur et même les reproches du comte de Popoli; car il me reprochait tout... jusqu'à la misère que je ne connaissais pas, et qui vint bientôt nous assaillir.

« Nous avions cherché un refuge en Angleterre, et nous y étions arrivés sans lettre de crédit, sans ressources, sans argent; nos biens confisqués ne nous permettaient pas d'en attendre, et jugez de mon effroi, lorsque dans l'auberge où nous étions descendus depuis huit jours, on nous demanda le prix d'un logement que les bagues et les bijoux qui me restaient ne pouvaient pas même acquitter... Nous allions donc être chassés honteusement. Nous allions nous trouver sans pain et sans asile... lorsqu'arriva pour le comte de Popoli, et j'ignore par quel moyen, car personne au monde ne pouvait connaître encore notre arrivée, ni notre adresse, un paquet de Londres et une lettre par laquelle un ancien débiteur du duc d'Arcos, mon oncle, remettait à sa nièce une somme de dix mille livres sterling qu'il lui devait depuis longtemps.

« Le comte regarda cet argent comme tombé du ciel, et moi qui n'avais qu'un ami sur la terre, je devinai sans peine, aux termes mêmes de la lettre, celui qui cachait ainsi ses bienfaits sous la forme de la reconnaissance.

« Évitant le séjour des villes, nous résolûmes de nous fixer à la campagne, dont le séjour devenait nécessaire à ma santé déjà affaiblie. Le comte chargea un homme d'affaires de nous chercher une résidence modeste et convenable, et il se présenta une admirable occasion; une maison de campagne charmante aux environs de Londres, située comme je pouvais le désirer, meublée avec goût et élégance; de plus, de belles eaux, un parc magnifique, et tout cela pour un prix peu considérable. Un lord, qui partait en voyage, avait grand désir de louer cette campagne, et l'affaire fut conclue en un instant. Mon mari était enchanté de la beauté de cette habitation, que je regardai avec indifférence et bientôt avec surprise, lorsque je trouvai pour moi un cabinet de travail meublé et disposé comme l'était le mien dans le château du duc d'Arcos. C'était le même clavecin, et sur ma table mes auteurs favoris, mes livres habituels qu'une main généreuse et attentive avait sans doute achetés et recueillis pour me rendre, dans mon exil, les souvenirs de mon bonheur passé et de la patrie absente. Merci, Carlo, dis-je à voix basse.

VII.

« Quelques semaines s'écoulèrent dans un repos et une solitude douce pour moi, mais insupportable pour mon mari, qui regrettait ses forêts et ses parties de chasse. Une vie animée et active lui convenait mieux. Il était brave, c'était une justice à lui rendre; et banni pour jamais de son pays il résolut de prendre du service en Angleterre. Il présenta une demande aux ministres de Georges II qui le refusèrent. On me conseilla alors de m'adresser pour lui à la reine. Je me rendis au palais, et Sa Majesté, tout en m'accueillant avec bienveillance, m'exprima ses regrets de ne pouvoir accorder un emploi à un étranger proscrit par la cour de Madrid. C'était, disait-elle, s'exposer aux justes réclamations de l'Espagne et de son envoyé.

« En ce moment on annonça le roi, et Georges II parut, s'appuyant sur le bras d'un jeune seigneur de bonne mine, élégamment vêtu. J'eus peine à retenir un cri de surprise en reconnaissant Carlo. Il pâlit à ma vue et s'appuya sur un fauteuil. La reine lui tendit la main, et lui dit avec bonté :

« — Asseyez-vous, Carlo.

« Il s'inclina respectueusement et resta debout; il continua à me regarder sans m'adresser une parole, et moi je pris congé de Leurs Majestés et rentrai chez moi dans un trouble impossible à décrire. Le comte de Popoli m'attendait avec impatience, et je lui racontais le mauvais succès de ma démarche et mon peu d'espoir, lorsqu'une voiture entra dans la cour. Les portes du salon s'ouvrirent et je vis paraître Carlo. Oui, c'était lui qui, chez moi, devant mon mari, se présentait avec calme et assurance.

« — Monsieur, dit-il au comte de Popoli, je dois tout aux bienfaits du duc d'Arcos et de sa nièce, et mon seul désir était de pouvoir m'acquitter un jour. Des circonstances favorables m'ont donné à la cour et au ministère quelques amis que j'ai fait

agir en votre faveur. On vous accorde un emploi honorable dans l'armée anglaise, car les braves sont de tous les pays, a dit le roi en signant le brevet; et moi je suis heureux en vous l'apportant de venir ici vous présenter mes excuses pour des torts de jeunesse que je vous prie d'oublier.

« Il y avait dans son accent tant de loyauté et de franchise, que le comte, ne pouvant maîtriser son émotion, lui tendit brusquement la main en lui disant :

« — C'est moi, monsieur, qui avais tous les torts. Votre main... et votre amitié; car désormais vous avez la mienne.

« Dès ce jour, Carlo revint chez nous. J'ai juré à Théobaldo, me dit-il, de ne jamais vous parler de mon amour, et je tiendrai mon serment. Mais j'avais juré aussi de veiller sur vous, de vous protéger, de vous consacrer ma vie entière; j'avais ce droit et j'en use. C'est un ami... un frère... qui ne réclame rien que votre vue... car vivre sans vous voir m'est impossible, je l'ai essayé et j'y renonce; autant vaudrait mourir.

« En effet, presque tous les jours Carlo venait nous; voir mais, fidèle au plan qu'il s'était tracé, il choisissait de préférence les heures où mon mari était au logis; et nul, excepté moi, n'eût pu deviner ce qui se passait dans son cœur. Jamais un mot, jamais un regard d'amour : mais à cette émotion intérieure que tout trahit aux yeux de ce qu'on aime, au changement de ses traits, à la fièvre secrète qui sans cesse le consumait, je voyais, je comprenais ses tourments. Ils étaient grands, sans doute, mais moins que son courage. D'après quelques mots qui lui étaient échappés, et d'après ce que m'avait dit Théobaldo, j'avais compris qu'au moment de s'unir à moi, un devoir impérieux et sacré que je ne pouvais connaître l'avait éloigné de nous... Et maintenant il revenait, il m'aimait toujours, il était libre, et j'étais unie à un autre, j'étais enchaînée pour jamais! Une ou deux fois je me trouvai seule avec lui, et alors tout son courage et sa résolution l'abandonnaient; son émotion était si grande qu'à peine pouvait-il parler, et moi, plus troublée et plus tremblante que lui, je cherchais à amener la conversation sur nos souvenirs d'enfance, sur ceux de notre jeunesse; puis, poussée malgré moi par une curiosité secrète, je revenais toujours à l'époque de notre séparation.

« — Cet homme, lui disais-je, cet étranger qui vint le soir vous demander et qui causa si longtemps avec vous, ne fut-il pas la cause de votre départ?

« — Oui, me dit-il d'une voix sombre, c'est pour lui et par lui que tout mon bonheur s'est dissipé... alors il a fallu vous fuir... alors... dans ma douleur, dans mon désespoir... je n'ai trouvé de consolation et d'oubli à mes maux que dans l'étude et le travail. Ces talents que je vous devais... car je vous devais tout, m'ont ouvert une carrière à laquelle jusqu'alors je n'avais pas pensé. Ils m'ont conduit à la fortune... fortune honorable, je vous l'atteste! Votre ami et l'ami de Théobaldo n'a jamais cessé d'être honnête homme, sans cela il ne serait pas devant vous... il n'oserait lever les yeux sur l'ange qu'il aime, qu'il adore... Non, non, reprit-il en baissant la voix, qu'il révère, qu'il respecte, et qui lui est ravi pour toujours!

« En achevant ces mots, il cacha sa tête dans ses mains pour me dérober ses pleurs! Mais j'entendais ses sanglots.

« — Carlo, lui dis-je avec douceur, il y a un secret qui pèse sur votre existence.

« — Oui, un secret qui me tuera.

« — Ce secret, continuai-je, que vous avez révélé à Théobaldo, ne me croyez-vous pas capable de le connaître?

« Il tressaillit et me regarda avec effroi.

« — Ignorez-vous donc, continuai-je, que je vous suis aussi dévouée que Théobaldo, que je vous aime autant que lui... ah! mille fois davatange!.. On a dû vous dire que j'avais quelque énergie, quelque courage, que l'approche de la mort et la vue de l'échafaud ne m'avaient pas fait pâlir, et vous croyez qu'un secret d'où dépend votre sort ne peut pas m'être confié? Théobaldo le garde par amour pour son Dieu! moi, je le garderais par amour pour vous, et le fer du bourreau ne me l'arracherait pas!

« Carlo me contempla quelques instants avec amour et reconnaissance; un éclair de bonheur brilla dans ses yeux, je crus qu'il allait céder, mais il me répondit tristement.

« — Ce secret, Juanita, ne me le demandez pas .. si vous m'aimez; car je ne puis vous le dire sans mourir, et le jour où vous le connaîtrez j'aurai cessé de vivre!

« En ce moment mon mari rentra, et Carlo, faisant un effort sur lui-même, reprit l'air enjoué et la conversation vive, piquante et sans prétention qui lui étaient habituels. Il y avait dans la franchise de ses manières et dans la gracieuseté de ses paroles un charme dont on ne pouvait se défendre; auprès de lui on se trouvait aimable, et il donnait de l'esprit à ceux qui l'écoutaient. Le comte de Popoli lui-même cédant à son ascendant irrésistible se trouvait entraîné, séduit et tout étonné d'éprouver un plaisir qui ne fût pas celui de la chasse. Aussi, le jour où Carlo ne venait pas, il était de mauvaise humeur et querellait tout le monde, à commencer par moi.

« Il avait désiré passer dans un régiment qui allait servir en Hanovre, et sa demande lui avait été à l'instant accordée, il était au mieux en cour et semblait protégé en tout par une main invisible. Mais le plus étonnant, c'est que j'avais parlé plusieurs fois à des personnes de Londres, de Carlo Broschi, et que nul ne connaissait ce nom, et n'avait entendu parler de celui qui le portait. Un jour, un homme demanda aux gens de la maison si le signor Broschi devait venir, car il ne l'avait pas trouvé à son hôtel et il fallait absolument qu'il le vît aujourd'hui même. On vint m'avertir, et comme j'attendais en effet Carlo, je fis entrer celui qui désirait lui parler. C'était un vieillard fort bien mis,

un air respectable, des cheveux blancs, une figure pleine de bonhomie qu'animaient des yeux encore vifs et brillants. Je lui parlai de Carlo, et soudain il releva la tête avec une expression de joie et de fierté. Carlo était son dieu et son idole; il n'y avait sur la terre personne qui lui fût comparable. Puis, tout à coup, et comme s'il eût craint que son enthousiasme l'emportât trop loin, il s'arrêtait au milieu de ses éloges.

« — Je ne puis pas parler, disait-il, mais si vous le connaissiez comme moi, si vous saviez tout le bien qu'il fait, l'or qu'il répand à pleines mains... Et un homme si supérieur... un homme si riche être si simple... si modeste et si doux, car c'est la bonté même... il ne ferait de la peine à personne... qu'à une seule peut-être...

« Et le vieillard essuyait une larme; et plus je l'entendais, plus il me semblait qu'une voix autrefois connue frappait mon oreille; et l'étranger allait continuer l'éloge de Carlo, quand celui-ci entra dans le salon. A la vue du vieillard, son visage devint pourpre; ses yeux, d'ordinaire si doux, lancèrent des éclairs, et un tremblement nerveux s'empara de lui.

« — Vous ici! s'écria-t-il, qui vous a permis d'y venir? qui vous a permis de vous présenter devant moi?

« — Je ne voulais que te voir un instant, Carlo, répondit le vieillard en tremblant; il y a si longtemps que ce bonheur-là ne m'était arrivé!

« — Que voulez-vous? continua Carlo en cherchant, à cause de moi, à calmer sa colère. Je vous faisais dix mille livres de pension, vous en aurez quinze! en voulez-vous plus?

« — Non, tu le sais bien... ce n'est pas cela que je te demande.

« — Vous en aurez vingt, à la condition que vous partirez à l'instant, et que je ne vous reverrai plus.

« — Et moi, je refuse, si tu ne me permets pas de te voir au moins une fois par an.

« — Soit! répondit Carlo, dont l'accès de colère allait recommencer!.. Mais partez... éloignez-vous!

« — Je t'obéis, Carlo, dit le vieillard en pleurant. Tu n'es cruel et méchant que pour moi seul... Je ne me plains pas, tu en as le droit... Mais un jour tu me rendras plus de justice... Adieu donc, et dans un an... n'est-ce pas? Adieu, Carlo, je vais prier pour toi.

« Il sortit. Et Carlo tomba dans un fauteuil, encore ému et furieux.

« — Eh! mon Dieu! lui dis-je en m'approchant, quel est donc ce vieillard?

« — Quoi! signora, ne vous le rappelez-vous pas? Ne l'avez-vous pas reconnu? me dit-il d'un ton brusque.

« — Eh non! vraiment.

« — C'est mon père!

« — Votre père? m'écriai-je; mon ancien maître de clavecin... ce bon Gherardo Broschi... Ah! qu'il revienne, de grâce! qu'il revienne!.. Je serai si heureuse de l'embrasser!

« Et je courais ouvrir la fenêtre pour le rappeler. Carlo m'arrêta. Je vis à travers les carreaux le vieillard qui s'éloignait dans le parc, et frappée alors de sa démarche et de sa tournure, je m'écriai:

« — C'est l'étranger qui, au château d'Arcos, est venu vous demander dans cette soirée fatale?

« — Lui-même. Il était parti dix ans auparavant pour Saint-Pétersbourg, où il était devenu le maître de musique et bien mieux le confident de l'impératrice Catherine; elle l'avait employé dans des intrigues que le czar avait découvertes, et Pierre, qui ne plaisantait pas, avait envoyé Gherardo en Sibérie. Il y est resté sept ans sans pouvoir donner de ses nouvelles, et est revenu à Naples le soir même... où nous devions nous marier!

« — Et pourquoi, vous, Carlo, qui êtes si bon avec tout le monde, traitez-vous votre père avec tant de dureté?

« Carlo ne répondit pas.

« — Pourquoi refuser de le voir?

« — Pourquoi! me dit-il d'un air sombre et avec un tremblement convulsif; c'est qu'à sa vue, il me prend toujours des envies de le tuer!.. Oui... c'est horrible, n'est-ce pas? Et comme je ne veux pas devenir parricide, je l'ai banni de ma présence. C'est mal, sans doute, et je m'en accuse; mais cela vaut mieux.

« Et sa tête tomba sur sa poitrine, et il garda le silence.

« Quelques jours après nous reçûmes une visite à laquelle nous étions loin de nous attendre. Carlo venait souvent déjeuner et passer les matinées avec nous. Un domestique en habit violet entra, et dit à demi-voix à Carlo que monseigneur l'évêque de Nola demandait à lui parler. Carlo tressaillit et s'écria :

« — Lui!... en Angleterre!.. Qui l'y amène?... Pourquoi n'entre-t-il pas? Craint-il de revoir ses amis et de se retrouver au milieu d'eux?

Les deux battants s'ouvrirent, et parut Théobaldo. Mon mari jeta un cri de surprise :

« — Est-il possible! l'ancien aumônier du duc d'Arcos! celui qui, l'année dernière encore, était notre chapelain! Le voilà dans les hautes dignités de l'Église!

« Puis s'approchant de lui, et le saluant avec respect :

« — Il paraît, signor Théobaldo, que vous avez fait votre chemin?

« — Non par mes talents, ni mon mérite, répondit froidement Théobaldo; mais grâce à la protection de quelques amis.

« — Qui ont tenu leurs promesses! m'écriai-je vivement.

« — Non pas toutes... dit-il avec une expression de mécontentement en jetant un regard sévère sur Carlo, assis à côté de moi.

« Puis s'adressant à lui,

« — Je suis venu jusqu'ici parce qu'il faut que je te parle.

« — Plus tard, monseigneur, lui dit Carlo avec une douce voix et un sourire gracieux qui sem-

blaient vouloir désarmer sa rigueur. Nous avons le temps.

« — Non pas, répondit Théobaldo avec rudesse. Je viens te chercher et t'emmener; il faut partir aujourd'hui même.

« — Et pour quelles raisons?

« — Des raisons importantes que je dois t'apprendre.

« — Que nous ne gênions point votre grave conférence, s'écria le comte de Popoli. Veuillez passer dans mon cabinet, que je laisse à votre disposition; aussi bien j'allais sortir, et je vous prie d'agir comme moi, en toute liberté et sans façons.

« Il ouvrit la porte de l'appartement à côté, où les deux amis entrèrent; puis il partit et me laissa seule dans le salon.

« Alors je ne sais comment vous dire ce qui se passa en moi et l'horrible tentation qui me saisit. Théobaldo et Carlo étaient là... à deux pas... s'entretenant sans doute de ce mystère d'où dépendait leur sort, et par conséquent le mien. Et ce secret terrible qu'ils craignaient de me confier, ces périls peut-être que leur amitié avait juré de m'épargner, la mienne devait les leur dérober pour les partager avec eux... et malgré eux... Oui, leurs périls, leurs chagrins, leurs malheurs m'appartenaient... c'était un bien dont ils n'avaient pas le droit de me priver. Et comme poussée, comme entraînée par une main de fer, je me trouvai près de la porte, et là, pâle, haletante, respirant à peine, je baissai la tête et j'écoutai.

VIII.

« J'écoutai donc! mais leurs voix n'arrivaient à mon oreille que par intervalle, et j'avais perdu le commencement de leur conversation.

« — Oui, disait Théobaldo, pour ton bonheur et surtout pour le sien. Tu m'avais juré de ne plus la voir.

« — Je ne le puis... je l'aime plus que jamais!

« — Pour toi alors, et non pour elle... car peu t'importe son repos, peu t'importe le seul bien qui lui reste, sa réputation, que nous, ses amis, nous devons défendre, et que tu compromets aux yeux de tous!..

« — Tu dis vrai, mais je l'aime... et tu ne peux comprendre, toi, dont le cœur est glacé, ce que dans ma bouche ce mot a de délire, de rage et de désespoir.

« — Ainsi donc, s'écria Théobaldo en élevant la voix avec colère, c'est pour un amour insensé, criminel, que tu sacrifies la reconnaissance et le devoir!..

« — Le devoir!

« — Oui, le roi est malade, il te réclame... il a besoin de toi. Ses jours, que tu as déjà sauvés, sont de nouveau en danger; et tu oublies près d'une femme, et tes serments et ton bienfaiteur.

« — Mais cette femme, c'est tout pour moi; c'est mon âme et ma vie.

« — J'ai pitié de toi, Carlo; mais je ne transige point avec le devoir, je viens te chercher et tu me suivras.

« — Je ne puis quitter Juanita.

« — Tu me suivras, te dis-je.

« — Pas maintenant, du moins.

« — Aujourd'hui même, à l'instant.

« — Jamais!

« — Je saurai t'y contraindre.

« — Je t'en défie!

« — Eh bien! donc, et pour sauver du moins l'un de vous deux, je vais tout dire à Juanita... et je l'entendis qui s'avançait vers la porte.

« Carlo poussa un cri. — Je t'obéis... je pars... je quitte l'Angleterre. Laisse-moi seulement encore une heure près d'elle.

« — Une heure, soit! répondit Théobaldo.

« — Et j'irai te rejoindre, dit Carlo.

« — Non, je vais faire préparer la voiture, et reviendrai ici te chercher moi-même, c'est plus sûr.

« Tous deux sortirent du cabinet; Théobaldo prit congé de nous, et je restai seule avec Carlo.

« La conversation que je venais d'entendre, quoique bien obscure pour moi, m'avait fait du moins connaître, non l'amour de Carlo, je n'avais pas besoin de l'apprendre, mais la source et l'origine de sa fortune. Il me semblait avoir compris que les jours du roi avaient été en danger, et que, par sa science, Carlo l'avait rappelé à la vie. Et, en effet, Carlo ne m'avait-il pas dit lui-même que l'étude et le travail lui avaient ouvert une nouvelle carrière; et d'après ce que je savais de son aptitude à tous les arts, celui de la médecine avait pu, aussi bien que tout autre, le conduire à la fortune et à la renommée. Par là s'expliquaient son crédit à la cour et la faveur dont il jouissait près des têtes couronnées. Mais pourquoi ne pas en convenir?.. pourquoi me cacher des succès dont j'eusse été fière pour lui?.. Voilà ce dont je ne pouvais me rendre compte et ce que j'espérais savoir.

« Il était devant moi, me regardant d'un air triste et embarrassé, ne sachant sans doute comment m'annoncer son départ. Je vins à son aide; et lui tendant la main :

« — Pardonnez-moi, Carlo, pardonnez à une coupable, l'indiscrétion dont elle s'accuse. Je voulais, sans vous le demander, pénétrer votre secret; je vous ai écoutés.

« A ces mots, la pâleur de la mort se répandit sur tous ses traits; ses joues devinrent livides et terreuses, et il tomba à mes pieds immobile et glacé. Ah! dans ce moment horrible, je ne connus plus rien... éperdue, hors de moi, je me précipitai à genoux devant lui, me sentant prête à le suivre.

« — Carlo! m'écriai-je; Carlo, m'entends-tu?.. reviens à toi pour entendre que je t'aime!

« Et sur ses lèvres, je sentis errer un léger souffle; son cœur n'avait pas cessé de battre... Il existait encore. J'ouvris mes fenêtres; un air plus pur vint le rafraîchir et le ranimer. Je lui fis res-

pirer mes flacons, mes sels les plus actifs. Enfin il rouvrit les yeux; mon nom fut le premier mot qu'il prononça; et, soulevant avec peine sa tête que je tenais appuyée sur mon sein :

« — Où suis-je? dit-il.

« — Près de moi, près de votre amie, qui vous demande grâce et pardon; et en peu de mots je lui racontai mon crime, mon imprudence, et tout ce que j'avais entendu.

« A mesure que je parlais, la teinte livide de ses traits s'effaçait peu à peu. Une rougeur légère les colorait; le sang et la vie circulaient dans ses veines... Et, se sentant baigné de mes pleurs, sentant les battements de mon cœur, qui, malgré moi, lui disaient mes alarmes et mon amour :

« — Ange du ciel! s'écria-t-il, est-ce vous qui m'appelez et qui venez chercher mon âme?

« — Non, non, lui dis-je, cette âme si noble et si pure doit encore rester sur la terre; elle est à nous, elle nous appartient.

« — Oui, tu dis vrai, s'écria-t-il avec chaleur, elle est à toi, et à toi plus qu'à Dieu même! Car toi seule peux dire à mon cœur de battre ou de s'arrêter; toi seule peux m'ôter et me rendre la vie. O Juanita! tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert. Vivre près de toi, s'enivrer de ton souffle, se sentir consumer d'amour sans oser, sans pouvoir te le dire... C'est de tous les tourments le plus affreux; et ce tourment je le subis à tous les instants du jour, et ce tourment, tu le vois, je ne puis y renoncer... Je ne puis te quitter sans mourir!

« Et il était à mes genoux, et il couvrait mes mains de ses baisers... Et dans mon trouble, dans l'égarement de mes sens, je n'entendis même pas qu'une porte venait de s'ouvrir. Le comte de Popoli était derrière nous et nous regardait. Si je vous ai bien dépeint la violence de son caractère, vous comprendrez sans peine de quelle fureur il fut animé. Il s'élança vers nous, et soudain je vis briller deux épées. Carlo fit tomber celle de son adversaire; et, baissant la pointe de la sienne :

« — Écoutez-moi, de grâce, disait-il, écoutez-moi! La signora est innocente, je l'atteste devant Dieu!..

« — Eh bien donc! va te justifier devant lui!.. s'écria le comte qui venait de ramasser son arme et qui recommença le combat avec une rage qui devait lui être fatale. En voulant se jeter sur Carlo, qui ne faisait que se défendre, il s'enferra de lui-même et tomba mortellement blessé. En ce moment quelqu'un se précipita dans le salon. C'était un ami, un sauveur; c'était Théobaldo.

« — Malheureux! cria-t-il à Carlo, va-t'en!, va-t'en! Ma voiture est en bas, fuis... sinon pour toi, au moins pour l'honneur de Juanita.

« — Et cet honneur! m'écriai-je avec désespoir, qui pourra le sauver maintenant?

« — Moi, dit Théobaldo, moi dont le seul devoir est de veiller sur vous.

« Et il courut à mon mari qui, rassemblant le reste de ses forces, avait saisi le cordon de la sonnette. A ce bruit, tous les gens de la maison accoururent en foule. Carlo venait de disparaître; mais ils virent leur maître étendu sanglant sur le parquet, Théobaldo le soutenant dans ses bras, et moi près de lui, à genoux, à moitié évanouie. On s'empressa autour du comte, on lui prodigua des soins que lui-même jugeait inutiles. Et pendant que l'on pansait sa blessure :

« — Allez, dit-il d'une voix mourante à ses serviteurs; faites venir l'alderman, les magistrats, c'est devant eux que je veux parler...

« — Oui, dit Théobaldo, exécutez les ordres de votre maître, mais d'ici là, laissez-nous seuls avec lui.

« Ils sortirent tous de l'appartement, et Théobaldo s'approchant du lit où l'on avait transporté le mourant :

« — Quel est votre dessein, monsieur le comte? lui demanda-t-il d'une voix grave et solennelle.

« — De charger les lois de ma vengeance, de dénoncer aux magistrats l'adultère et son complice... pour qu'après moi et aux yeux de tous, ceux qui m'ont indignement trahi et déshonoré soient punis à leur tour par le déshonneur, par un châtiment public et honteux!.. Et enfin, continua-t-il d'une voix plus faible, mais avec des yeux où brillaient la fureur et la jalousie, pour qu'ils ne puissent se réjouir de ma mort qu'ils ont causée... pour qu'après moi ils ne puissent jamais s'unir.....

« — Et que dira Dieu devant qui vous allez paraître? s'écria Théobaldo avec un accent terrible, si vous avez accusé et flétri l'innocent, si vous avez voué à l'opprobre et à l'infamie votre femme qui jamais ne fut coupable?

« — Vous espérez en vain me tromper, dit le mourant.

« — Ministre du ciel, je dis la vérité; je la dis devant votre lit de mort et devant Dieu qui m'entend.

« — Et moi qui ne puis vous croire, et en présence de ces dignes magistrats... je parlerai...

« Dans ce moment, en effet, l'alderman et ses assesseurs paraissaient à la porte de l'appartement; les domestiques se pressaient derrière eux et sur l'escalier.

« — Ah! dis-je à Théobaldo, je suis perdue!

« — Non pas! tant que je vivrai.

« Et se précipitant à genoux auprès du lit :

« — Écoutez-moi, dit-il, écoutez-moi, au nom de votre âme!

« Et se penchant vers l'oreille du comte, il lui dit quelques mots à voix basse. Pendant ce temps, les magistrats s'approchaient lentement du lit qu'ils entourèrent.

« Alors le comte de Popoli, soutenu par Théobaldo, essaya de se lever sur son séant, et s'adressant à cette foule qui attendait en silence sa déclaration :

« — Messieurs, dit-il, je déclare que j'ai été
« loyalement blessé par le seigneur Carlo Broschi
« dans un duel où je l'avais provoqué. Je demande
« donc à vous, mes amis, et à ma femme, dont je
« connais l'amour et la fidélité à tous ses devoirs,
« de ne poursuivre ni inquiéter personne pour ma



Carlo Broschi et la comtesse Popoli.

« mort. Maintenant, mon père, dit-il à Théobaldo, « bénissez-moi ! »

« — Que Dieu te reçoive dans son sein ! dit le prêtre au mourant.

« Et il commença les prières de l'Église, auxquelles les assistants répondirent, et il répandit sur son front l'huile sainte...

« Un rayon de joie brilla dans les yeux du comte, il serra la main de Théobaldo, me tendit l'autre en me disant avec bonté :

« — Pardonnez-moi !..

« Et le ciel s'ouvrit pour lui.

« Il me serait impossible de vous peindre tout ce que j'éprouvai pendant cette scène si longue, si horrible et si étrange !

« Tant d'émotions diverses, d'amour, de terreur et de surprises, m'avaient assaillie à la fois, que mes forces étaient épuisées, ma raison affaiblie, et depuis longtemps l'orage était passé que je ne pouvais croire encore au calme qui lui avait succédé.

« Fidèle au silence et à la discrétion qu'il s'était imposés, et sans s'expliquer en rien sur les étranges événements dont nous avions été les acteurs ou les témoins, Théobaldo m'avait quittée quelques jours après la mort du comte de Popoli :

« — Vous n'avez plus besoin de moi, m'avait-il dit.

« Je vous laisse environnée de l'estime publique et du respect que vous méritez.

« Si le malheur revient... je reviendrai.

« Un autre réclame mes soins, un autre ami plus à plaindre que vous... car il est coupable !..

« Et il partit.

IX.

« Je restai seule dans cette campagne, autrefois si belle et maintenant si triste ; j'y passai les premiers mois de mon veuvage, ne recevant aucune lettre, aucune nouvelle de mes amis !

« Pourquoi?... je l'ignorais.

« La maladie dont j'avais ressenti les premières atteintes commença alors à donner plus d'inquiétudes à ceux qui m'entouraient.

« Quant à moi, je m'en occupais peu... ce n'était pas là qu'étaient mes pensées.

« Enfin un jour je reçus une lettre dont l'écriture seule me fit tressaillir; vous devinez que c'était de lui, c'était de Carlo.

« Il me disait que Théobaldo lui avait défendu de m'écrire ; mais il apprenait que j'étais souffrante, que j'étais malade, et il ne prenait plus conseil que de lui-même.

« Le climat de l'Angleterre ne vous convient pas, continuait-il; il augmente votre mal, il vous faut un climat plus chaud et plus doux, le beau soleil de Naples et l'air de la patrie.

« Revenez, non pas au château du duc d'Arcos, qui vous rappellerait de tristes souvenirs, mais à Sorrente, au bord de la mer, dans cette riante villa qui vous appartient et où l'amitié vous attendra.

« — Ah ! m'écriai-je étonnée, a-t-il donc oublié que j'ai tout perdu, que rien ne m'appartient plus, pas même l'air de mon pays, dont je suis chassée et bannie...

« Mais quelles furent ma surprise et ma joie, lorsque je vis joint à cette lettre un décret du roi qui me rendait ma patrie et les biens de ma famille.

« Je n'étais plus exilée, j'étais riche et heureuse, et plus heureuse encore de devoir mon bonheur à l'ami de mon enfance !

« Ah ! que la reconnaissance est douce envers celui qu'on aime, et qu'on accepte avec joie des bienfaits qui vous obligent à l'aimer encore plus.

« A l'instant même je quittai l'Angleterre, je m'embarquai quoique souffrante et seule !... seule ! non, je ne l'étais pas : de joyeuses pensées m'environnaient, et d'autres plus riantes et plus douces m'attendaient au rivage, j'allais revoir cette belle Italie que j'avais cru quitter pour jamais !

« Esclave j'étais partie, et je revenais libre !... libre !

« Ah ! dans la situation où j'étais, que de rêves malgré moi s'éveillaient à ce mot !

« Vaines illusions, peut-être, que la raison voudrait et ne peut bannir !

« Espérances insensées qui naissent du cœur, et qui sans cesse exilées reviennent toujours vers leur patrie !

« Enfin je touchai le rivage de Sorrente, je revis ces délicieuses campagnes qui avaient appartenu au duc d'Arcos et qu'il n'avait jamais habitées.

« Carlo m'y attendait; je courus à lui pleine de joie et d'ivresse, heureuse du présent et de l'avenir, et je fus tout à coup surprise de la tristesse empreinte sur ses traits.

« Que pouvait-il avoir maintenant à craindre ou à désirer ?

« J'étais libre ?

« Je compris que ma santé était la cause de son chagrin et de ses inquiétudes; je lui sus gré de ses alarmes, et mon amour s'augmenta de tous les soins dont il m'environnait.

« Il me semblait si doux de lui devoir la santé, de ne la devoir qu'à lui seul et à ses talents !

« — Hélas ! me dit-il, vous vous trompiez en me supposant si habile... Je ne le suis pas.

« — N'êtes-vous pas un célèbre médecin ?

« — Ah ! de toutes les sciences, c'est aujourd'hui la seule que j'envierais.

« Mais, hélas ! je ne la possède pas, et la preuve, c'est que je ne puis vous guérir, et qu'il faut céder à d'autres un pareil bonheur.

« En effet, il fit venir de Naples un savant docteur qui ne nous quitta plus, et Carlo me suppliait de lui obéir, et il attribuait à ses soins et à ses talents le changement heureux qu'il remarqua bientôt.

« — Vous vous abusez, lui disais-je ; ce changement, je le dois à vous et à votre présence.

« En effet, jamais ma vie ne s'était écoulée plus heureuse et plus douce.

« Certain de moi et de mon amour, Carlo eût craint de me parler de ses espérances, et ma réserve égalait la sienne.

« Avais-je besoin de lui dire : Ce cœur est à toi !

« Pouvais-je lui donner ce qui ne m'appartenait plus ?

« Mais encore quelques mois de silence et de contrainte, et les jours de veuvage seraient expirés; et cet amour, qui était maintenant un crime, serait alors un devoir !

« Sans nous parler nous nous entendions, et nos jours se succédaient dans cette tranquille ivresse et dans cette douce attente, qui est encore du bonheur; mes craintes, mes inquiétudes, mes anciennes défiances, tout s'était dissipé.

« L'avenir m'avait fait oublier le passé, et pourtant Carlo ne m'avait rien dit, rien avoué ; mais il me semblait qu'entre nous il n'y avait plus de secret, plus de mystère...

« Que pouvais-je lui demander ?

« Il m'aimait ?

« Qu'importait le reste ?

« Comme aux jours de notre enfance, nous

avions retrouvé nos gais entretiens et nos longues promenades.

« Sa conversation, toujours si attachante, était maintenant plus grave et plus instructive.

« Élevée loin du monde, je le connaissais à peine, et Carlo m'initiait à tous les grands événements qui, alors, agitaient notre patrie et l'Europe entière.

« Il me parlait de ses principaux souverains; il me peignait leurs traits, leur politique, leur caractère, comme s'il eût vécu dans leur intimité.

« Il me les montrait voulant entraîner l'Espagne dans des alliances et dans de nouvelles luttes, glorieuses peut-être, mais moins utiles pour elle que la paix dont elle avait besoin pour cicatriser ses blessures; il m'expliquait comment elle pouvait, sans combattre, devenir plus puissante et plus respectée que par la guerre.

« — Mon Dieu! Carlo, lui disais-je, où avez-vous appris tout cela?

« Savez-vous que vous seriez un très-grand et très-habile ministre?

« Il sourit et ajouta d'un air préoccupé:

« — M'en préserve le ciel! La puissance est si loin du bonheur! et le bonheur, pour moi, est ici, près de vous.

« Puis, pressant mon bras, que j'appuyais sur le sien, et jetant les yeux sur ce beau golfe de Naples, sur cette mer embaumée dont les vagues caressantes venaient expirer à nos pieds, sur ce soleil couchant qui étincelait de mille feux :

« — C'est ici, s'écria-t-il, sur ces rivages de Sorrente, que le Tasse a vu le jour, qu'il a aimé, qu'il a souffert!

« Et, cédant à son enthousiasme, sa voix émue et attendrie me parlait du Tasse, de sa gloire, de ses malheurs; et ses paroles éloquentes retentissaient à mon oreille comme une douce harmonie, comme les vers mêmes du poëte qu'il célébrait.

« Et je l'écoutais... et je l'admirais... glorieuse et fière de lui et de son amour!

X.

« Nous passions nos soirées dans un pavillon élégant, situé au bord de la mer, et qui nous servait de bibliothèque et de salon de musique...

« Je me mettais à mon clavecin, et Carlo m'accompagnait.

« Il avait acquis un talent que je ne lui connaissais pas : il jouait de la harpe avec tant de perfection, que souvent, au milieu d'un morceau, je m'arrêtais pour l'écouter; souvent, quand il était dans ses jours de tristesse et de rêverie, l'émotion qu'il produisait allait jusqu'aux larmes; lui-même, maîtrisé par l'inspiration, éprouvait parfois le sentiment qu'il faisait naître.

« Je voyais tout à coup sa tête tomber sur son sein, la harpe échapper de ses mains, et son visage inondé de pleurs qu'il se hâtait d'essuyer en souriant; puis, sur-le-champ, pour ramener la gaieté, il exécutait quelque bolero ou quelque joyeuse barcarole.

« Rien n'égalait la bonté de son cœur, et parfois cependant, je dois en convenir, il avait dans le caractère des singularités et des bizarreries inexplicables.

« Une paysanne de nos environs, Fiamma, vint un jour me voir et me remercier de je ne sais quel service, et elle me raconta que, quelques années auparavant, pauvre et misérable, elle priait sur la grande route devant une madone, lui demandant du pain pour elle et sa famille.

« Une bourse pesante tomba à ses pieds; elle leva les yeux, et vit un beau gentilhomme : c'était Carlo qui lui disait :

« — N'es-tu pas Fiamma, autrefois jardinière au château du duc d'Arcos?

« — Oui, signor, sans pain et sans asile depuis que notre maîtresse a été bannie et ses biens confisqués.

« — Cette bourse vient de sa part, prends-la, sois heureuse et prie Dieu pour elle.

« — Et pour vous, monsieur.

« Fiamma, enchantée, avait rendu la joie à sa famille; bien mieux encore, elle avait, grâce à la générosité de Carlo, épousé plus tard Giambatista, son amoureux, dont elle avait fait la fortune et qui était maintenant un des maraîchers de Sorrente les plus habiles et les plus laborieux.

« Je voulus à mon tour causer une surprise à Carlo, et je donnai à Giambatista la place de jardinier en chef chez moi, où il vint s'établir avec sa femme et ses deux enfants.

« Puis, le lendemain de son arrivée, dirigeant ma promenade du côté de son habitation, j'y entrai avec Carlo, qui me donnait le bras.

« Je croyais que l'aspect de cet heureux ménage, de ce mari et de cette femme qui s'aimaient si bien, lui causerait une douce satisfaction..... et je vis au contraire sur ses traits une expression pénible qu'il se hâta vainement de réprimer!

« Quand les deux petits enfants vinrent, en se jouant, rouler à ses pieds, il fit un pas en arrière pour s'éloigner d'eux; puis honteux de ce mouvement, il se rapprocha; mais, pendant que je les tenais sur mes genoux et les embrassais, à peine s'il leur fit quelque froide caresse.

« Chaque fois qu'il rencontrait dans le parc Fiamma ou son mari séparément, il leur parlait avec bonté et amitié, causant complaisamment de leurs travaux, et ne les quittant jamais sans leur laisser des marques de sa générosité.

« Dès qu'il les rencontrait ensemble, il détournait la tête et ne leur adressait pas la parole.

« — Je crois que vous aimez Fiamma, lui dis-je

un jour gaiement, et que vous êtes jaloux de Giambatista.

« Il me regarda d'un air étonné et comme s'il ne comprenait pas qu'une pareille idée pût me venir; aussi je me hâtai en riant de le rassurer. Quant aux deux petits enfants, je remarquai que décidément quand il les apercevait dans une allée, il en prenait une autre. Il est vrai que ceux-là étaient fort bruyants, et que dans ses promenades Carlo recherchait surtout le calme et la solitude. Depuis quelque temps, surtout, sa mélancolie habituelle semblait augmenter : je le surprenais souvent triste et rêveur, et pourtant chaque instant nous rapprochait du terme, objet de nos vœux! Encore deux mois, et le temps de mon deuil était fini. Qui pouvait donc ainsi troubler ses rêves de bonheur? Quels nuages pouvaient obscurcir de si beaux jours! Carlo avait reçu plusieurs lettres qui paraissaient vivement le préoccuper; et, malgré la réserve que je m'étais imposée à cet égard, je me hasardai à l'interroger.

« — Hélas! me dit-il, vous avez raison, votre cœur m'a deviné, j'éprouve un violent chagrin! Il faut que je vous quitte, Juanita! que je m'éloigne pendant un mois. Tout un mois sans vous voir; concevez-vous ma douleur?

« — Oui, lui dis-je, si j'en crois la mienne! Et pourquoi vous éloigner? qui vous y oblige?...

« Je vis au trouble empreint sur tous ses traits, que je ne pouvais le savoir.

« — Je ne vous le demande pas, m'écriai-je; je ne vous demande rien; votre amie ne veut rien de vos secrets... jusqu'au jour où ils seront les siens...

« Il tressaillit, et je me hâtai d'ajouter :

« — Jusque-là, et alors encore, c'est à vous de commander, et à moi d'obéir. Partez donc, puisqu'il le faut, et si je vous suis chère, rendez-moi bientôt le bonheur que vous m'emportez.

« Il me jura de revenir avant un mois et partit... Le difficile alors fut d'occuper mes journées, de me créer des travaux, une existence nouvelle, en un mot, de vivre sans lui!... Ces lieux si agréables et si riants quand il les habitait, ne me parlaient plus maintenant que de son absence, et je ne tenais pas à y rester. Je voulais depuis longtemps et je devais remercier le roi de ses bienfaits et des grâces qu'il m'avait accordées. La cour voyageait, dit-on, dans ce moment, et devait séjourner quelques semaines à Séville. Je résolus de m'y rendre : c'était un voyage peu fatigant, et surtout une distraction. Mais, avant mon départ, je voulus, en sage propriétaire, m'occuper et prendre connaissance des biens que la bonté du roi venait de me rendre. Je passai donc deux ou trois jours dans un travail nouveau pour moi, celui d'examiner et de mettre en ordre les contrats et les titres qui se trouvaient dans l'appartement occupé par Carlo. Parmi ces papiers, il y en eut un qui frappa ma vue : ce n'était que le fragment d'une lettre déchirée et anéantie. Il ne m'offrit que quelques mots; mais ces mots étaient de la main de Théobaldo, et récemment adressés à Carlo. Voici ce que contenait ce fragment :

« Que veux-tu donc?... Qu'espères-tu?... in-
« sensé. Six mois de bonheur;... dis-tu, et puis
« mourir!... Mourir, ingrat!... Et elle?... Car je
« ne te parle plus de moi... »

« Je frémis en lisant ces mots que je ne pouvais comprendre, et qui semblaient m'annoncer de sinistres desseins, ou plutôt, mon âme, facile à s'alarmer, donnait sans doute une interprétation fatale à des phrases dont j'ignorais le sens et la portée. Mais, tout en cherchant les meilleures raisons du monde pour me rassurer... je m'effrayai moi-même, et je partis avec la crainte et le pressentiment secret de quelque malheur. Je fis pourtant une heureuse traversée. J'arrivai à Carthagène par un temps superbe. Le voyage de la cour avait donné à toute la population un air de fête. Le roi Ferdinand était à Séville, attendant la reine, qui devait l'y rejoindre après avoir parcouru les provinces voisines. Je m'arrêtai à Carthagène, où j'étais débarquée, pour m'y reposer. Mon hôtel était près de l'église, et mes fenêtres, ainsi que toutes celles de la rue, étaient tendues de tapisseries et ornées de fleurs. Une somptueuse procession allait passer, c'était le cardinal Bibbiéna qui se rendait à l'église, où il devait officier.

« — Le voilà, le voilà, me dit-on, en me montrant un dais magnifique, étincelant d'or et de pierreries.

« Je jetai les yeux sur le saint ministre qui distribuait sa bénédiction à ce peuple prosterné.

« — Théobaldo! m'écriai-je.

« — Oui, me répondit-on, Théobaldo Cecchi, évêque de Nola, le plus jeune des cardinaux et le dernier nommé par le pape Benoît. C'est le crédit de la reine qui l'a fait arriver à cette haute dignité où l'appelaient du reste sa piété et ses talents!

« Je restai stupéfaite! tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais me semblait de la magie. Le lendemain je partis pour Séville : la route était couverte de voyageurs à pied, à cheval ou en litière. A la dernière poste, on ne put me donner de mules; il n'y en avait que quatre, et elles étaient retenues pour un grand personnage qui voyageait incognito. Il fallut bien m'arrêter. La chaleur était étouffante, le soleil était ardent, et, pour m'en garantir ainsi que de la poussière, j'avais baissé les stores de ma berline, où je me tenais renfermée, attendant qu'il revînt à la poste des mules et des muletiers. J'entendis le fouet des postillons, un équipage venait d'arriver. J'entr'ouvris les stores de ma voiture, et quand les nuages de poussière furent dissipés, j'aperçus une calèche anglaise du goût le plus élégant. Mais, comment vous peindre ma surprise et le tremblement dont je fus saisie en reconnaissant Carlo assis à côté d'une femme jeune et belle. Sa parure était simple et ses manières distinguées. Quant à ses traits, ils se gravèrent sur-le-champ dans ma mémoire, pour ne jamais s'en effacer. Et, dans ce moment, je les vois encore!... En quelques minutes les voyageurs eurent relayé et repris leur course rapide. Quelques instants après, des mules arrivèrent pour moi; et,

pendant qu'on attelait, je demandai aux gens de la poste s'ils connaissaient les voyageurs qui m'avaient précédée.

« — Non, signora, reprit l'un d'eux; mais ils sont riches et paient bien : ce doit être le mari et la femme.

« — Ou quelque chose de ce genre-là, ajouta avec un sourire malin un autre muletier.

« — Qui vous le fait croire?

« — Par Notre-Dame-d'Atocha ! quand on voyage ainsi en tête-à-tête; et puis la jeune dame tutoyait le beau cavalier.

« — En vérité, lui dis-je, en sentant le cœur qui me manquait.

« — Oui ; elle lui disait : « Carlo, que penses-tu de cette poussière? Ne trouves-tu pas que nous voyageons comme les dieux, dans un nuage ?

« — Assez, lui dis-je, et partons.

« J'arrivai à Séville plus morte que vive. Le muletier m'avait conduite au plus bel hôtel de la ville, *aux Armes d'Espagne;* et en entrant dans le riche appartement que m'offrait mon hôtesse, le premier objet qui frappa mes regards fut un portrait richement encadré. Jugez de mon trouble, ce portrait était celui de cette inconnue, de cette compagne de voyage, de cette maîtresse de Carlo, dont le souvenir et les traits semblaient me poursuivre partout.

« — Quelle est cette femme? demandai-je à mon hôtesse.

« Elle me fit une révérence et me répondit :

« — Est-il possible que la signora n'ait pas reconnu Sa Majesté la reine !

« — La reine ! m'écriai-je en chancelant.

« Ah ! la fortune et le crédit de Carlo, le mystère qui l'environnait, ce secret terrible d'où dépendaient sa vie et sa liberté ; tout était expliqué, jusqu'à sa tristesse et à ses remords !... Accablée, anéantie, n'ayant plus la force de penser, ni même de pleurer, j'ignore combien de temps je restai dans cet état. Quand je revins à moi, mon hôtesse m'apprit que j'avais été toute une semaine malade, mais que son zèle et ses soins m'avaient rendue à la santé; elle m'apprit également que, depuis deux jours, la maison du roi et toute la cour étaient retournées à Madrid. Malgré moi, je parlai à tout le monde de la reine, et chacun me répétait à ma grande surprise, que c'était la piété et la vertu mêmes; qu'elle adorait son mari, lui aidait à porter le fardeau de la couronne, et ne s'occupait, ainsi que lui, que de la prospérité de l'Espagne. Craignant de laisser pénétrer le secret redoutable que seule je possédais, je hasardais, en tremblant et avec réserve, quelques mots sur Carlo. Ce nom était ignoré, personne n'en avait jamais entendu parler ; et, en Espagne comme à Londres, nul ne connaissait Carlo Broschi !

XI.

« Dès que je pus soutenir le voyage, je partis. Je me rembarquai pour Naples, mais je ne retournai pas à Sorrente, dont le riant aspect et les heureux souvenirs m'eussent été odieux. Je courus me cacher sous les sombres allées du château d'Arcos. Ses antiques tourelles, ses murailles noircies et dégradées par le temps, respiraient une tristesse qui convenait à la mienne. Une partie du château avait été bâtie sur des rochers, au pied desquels roulait un torrent furieux. Au fond de cet abîme était la mort! Une mort certaine et le repos !.. Plus d'une fois, je l'avoue, arrêtée au bord de ce précipice, dont je mesurais l'horrible profondeur, j'avais eu l'intention de m'y élancer... Mais Dieu m'avait retenue ! Il m'avait semblé, au bruit mugissant du torrent, entendre la voix de Théobaldo qui m'annonçait mon châtiment et ma damnation éternelle..... et tremblante je m'étais résignée à un supplice plus long et plus cruel.

« Il y avait un mois que Carlo était parti, et fidèle à sa promesse cette fois, il était revenu à Sorrente au jour indiqué ; ne m'y trouvant pas, il était accouru au château d'Arcos, et si j'avais ignoré sa trahison, son trouble et sa tristesse auraient dû me l'apprendre. Trop franche pour lui cacher ma douleur, trop fière pour m'abaisser à des reproches, je lui racontai froidement ce que j'avais vu et entendu, tout en lui promettant le silence sur un secret d'où dépendait sa vie. Il me laissa parler sans m'interrompre, et quand j'eus fini, il tira de son sein une lettre qu'il me présenta en me disant :

« — Vous ne parlerez de cet écrit à personne de mon vivant... pas même à moi. La lettre était de la main de la reine, et conçue en ces termes :

« Personne plus que vous, Carlo, n'est dévoué au
« roi, mon mari. Il n'a pas de serviteur plus fidèle,
« ni de conseiller plus éclairé. Par ses jours que je
« vous dois, par le tendre amour que je lui porte,
« par l'intérêt que je prends à son bonheur et à la
« gloire de son règne, n'écoutez plus de vaines
« craintes, et bravez des préjugés que nous bravons
« nous-mêmes. Qu'importe votre naissance? qu'importe votre état? Méprisez pour nous les cris et
« les insultes de la cour, et soyez notre ministre,
« comme vous êtes notre ami.

« Je vous attends le 20 de ce mois à Aranjuez. »

« — C'est aujourd'hui, s'écria Carlo avec un accent passionné, et je ne suis point à Aranjuez !... Je suis ici... au château d'Arcos... près d'une amie... qui me soupçonne, qui m'accuse, et que je ne veux plus quitter.

« — Quoi ! Carlo, vous restez?

« — Tant que je vivrai, me dit-il d'un air sombre ; tant que vous ne me direz pas : va-t'en, car ma souveraine, c'est vous !..

« — Et ce rang qu'on vous offre, et cette faveur inouïe... inconcevable ?..

« — Je vous ai priée, s'écria-t-il d'un air triste, et vous m'avez promis de n'en parler à personne... pas même à moi... Les services que j'ai rendus à mon souverain, la faveur secrète dont il m'honore tiennent à des causes que je ne puis révéler... c'est le seul et dernier secret que j'aurai pour vous, et que vous ne connaîtrez peut-être que trop tôt..... Qu'importe d'ici là si vos craintes sont dissipées... et j'espère qu'elles vont l'être. Il prit la plume et écrivit :

« Madame,

« Les bontés dont mon seigneur et roi, et dont « Votre Majesté ont comblé l'obscur et inconnu « Carlo, n'ont déjà que trop excité l'envie, et cependant la haute confiance où vous daignez « m'admettre, était un secret qu'à peine on pouvait « deviner! Que serait-ce si je devenais ministre? « Les outrages auxquels je suis en butte ne s'arrêteraient pas à moi et s'élèveraient peut-être plus « haut. Par le dévouement que je porte à vous, « madame, et au roi; dans l'intérêt de sa gloire « et de son règne, je le supplie de me retirer le « poste éminent qu'il voulait me confier; je n'y « avais d'autre droit que mon zèle, et mon refus « peut-être m'en rendra digne; car, en refusant, « je crois servir Sa Majesté. Et maintenant je solliciterai une autre grâce : permettez-moi de vivre « et de mourir dans la retraite et dans l'obscurité, « qui seules conviennent au pauvre et misérable « Carlo. Je vous écris d'Arcos; et depuis le jour « où Votre Majesté a daigné, à ma prière, faire « grâce à la comtesse de Popoli, vous connaissez « mes sentiments pour elle, sentiments insensés « peut-être, mais qui ne finiront qu'avec ma vie, « ainsi que mon dévouement et ma reconnaissance « pour Votre Majesté. »

« Lorsque j'eus lu cette lettre, il la cacheta et l'envoya par un exprès.

« — Maintenant, me dit-il, conservez-vous encore des doutes?

« — Je n'ai plus que des remords, répondis-je en lui tendant la main, et d'ici à quelques jours j'espère les apaiser. En effet, il me tardait de réparer mes indignes soupçons : il me tardait surtout de reconnaître les sacrifices que Carlo venait de faire pour moi! J'avais écrit en secret à Théobaldo, à l'évêque de Nola, ou plutôt au cardinal Bibbiéna; car je comprenais maintenant comment il devait tous ses titres à la protection et à l'amitié de Carlo. Sans le prévenir de ce que je voulais de lui, je le priais d'accourir au plus tôt, car j'avais un service important à lui demander. J'étais sûre de le voir arriver, et, en effet, quelques jours après, la voiture de son éminence entrait dans la cour du château, à la grande surprise de Carlo, qui ne l'attendait pas.

« Après sept années d'absence, nous nous retrouvions donc encore une fois réunis dans ce château où s'était passée notre jeunesse, dans ces lieux témoins de nos plaisirs et de notre amitié, de nos serments et de nos rêves : serments que nous avions tenus, rêves qui s'étaient réalisés d'une manière si miraculeuse! Au moment où nous entrâmes tous trois dans le salon du duc d'Arcos, dans ce salon gothique qui nous rappelait tant de souvenirs, la même idée vint nous frapper sans doute, car nous nous tendîmes les mains, et nous nous regardâmes. Quel changement, mon Dieu! Autrefois, dans ces lieux mêmes, pauvres, malheureux et incertains de l'avenir, la joie et la santé brillaient dans nos yeux. Aujourd'hui, riches et puissants, les soucis et les souffrances se lisaient sur tous nos traits..... le mal qui me consumait avait terni mes riantes couleurs, le front de Théobaldo était sillonné par des rides précoces, et Carlo, j'ignore par quelle raison, semblait le plus triste de nous. Les larmes aux yeux, nous nous embrassâmes tous trois en nous écriant : « Tout est changé, excepté nos cœurs. »

« — Mes amis, leur dis-je quand ils furent assis, vous rappelez-vous qu'il y a sept ans, à pareille époque, nous étions bien malheureux; c'était le jour où Carlo nous quitta.

« — Oui, oui, s'écria Carlo en tressaillant; jour affreux! jour horrible!

« — Dont le sort doit nous dédommager, continuai-je; car jusqu'à présent il a été bien cruel pour moi, et moi, Carlo, bien injuste pour vous. Je n'ai qu'un moyen de réparer mes torts et de m'acquitter, si je le puis jamais, de tout ce que je vous dois : dans huit jours expire le temps de mon veuvage, et dans huit jours je désire qu'ici même Théobaldo nous unisse!

« Carlo, hors de lui, s'élançait vers moi pour me remercier, lorsqu'il rencontra le regard foudroyant de Théobaldo.

« — Je ne bénirai pas ce mariage, dit-il avec colère.

« — Et pourquoi? m'écriai-je stupéfaite.

« — Insensés tous les deux! ne savez-vous pas que cette union, autrefois permise, est maintenant impossible; que tout la réprouve et vous sépare; que la plus noble dame de Naples, la nièce du duc d'Arcos, la comtesse de Popoli, ne peut épouser.....

« — Un homme sans noblesse et sans naissance? m'écriai-je en souriant.

« — Non, reprit Théobaldo en regardant toujours Carlo, qui, les yeux attachés vers la terre, semblait atterré... Mais elle ne peut, aux yeux de toute l'Italie, épouser le meurtrier de son mari.

« Carlo poussa un cri de surprise et d'indignation.

« — Oui, poursuivit Théobaldo avec force, cette main qui a frappé le comte de Popoli, ne peut s'unir à celle de sa veuve sans honte et sans infamie!.... C'est proclamer aux yeux de tous l'adultère et le déshonneur... Et si tu l'aimes, Carlo, tu dois la vouloir respectée et non pas flétrie.

« — Mais le comte de Popoli, m'écriai-je, a déclaré hautement qu'il avait succombé loyalement, et dans un combat où son honneur n'était point engagé.

« — Et si, à ma prière, reprit Théobaldo, il a fait cette déclaration pour vous conserver chaste et pure dans l'estime publique; si j'ai détourné de

votre front le scandale et l'opprobre, savez-vous à quelles conditions? Savez-vous si je n'ai pas promis, pour vous et en votre nom, que jamais votre main ne s'unirait à celle de votre complice?..

« — L'a-t-il exigé? m'écriai-je tremblante.

« — Je ne puis, ministre de Dieu, révéler les paroles d'un mourant ni les secrets de la confession; mais j'atteste ici, et ce mot doit vous suffire, que je croirais offenser le ciel en bénissant ce mariage!

« Il sortit et nous laissa dans la consternation et le désespoir.

« — Oui, me disais-je en moi-même, je ne nie pas qu'un pareil mariage ne puisse me perdre à jamais dans le monde; mais je ne m'attendais pas à trouver en Théobaldo tant de rigorisme et de dureté!

« La voix de l'amitié aurait pu adoucir ce que la religion et le devoir avaient d'inflexible et de sévère; il devait nous plaindre du moins, et il est parti... sans nous consoler!.. Il nous savait malheureux, et, pour la première fois, il s'est éloigné sans mêler ses larmes aux nôtres! Carlo, au contraire, quoique frappé comme moi par ce coup terrible, avait redoublé de soins et d'amour pour me le faire oublier. Il me cachait sa douleur, qui eût augmenté la mienne, et jamais il ne m'avait montré plus de tendresse et plus de passion. Trop généreux pour se plaindre ou pour m'accuser, trop pur pour me vouloir au prix de l'honneur et du devoir, je voyais les tourments auxquels il résistait en vain! Prêt à céder, il me fuyait; ou bien, ivre d'amour, il tombait à mes pieds en s'écriant : Je serai ton esclave; je passerai ma vie à t'adorer. Ma sœur, mon amie, je ne veux de toi que ton âme et ton amour!... je ne demande rien au ciel. Je suis le plus heureux des hommes!... et le bonheur avec d'autres ne vaut pas le malheur avec toi!...

« Trois mois se passèrent ainsi dans le supplice et dans l'ivresse d'une passion dont les combats épuisaient chaque jour notre courage et nos forces. Chaque jour les menaces de Théobaldo s'effaçaient de mon souvenir; le cri de l'opinion et les murmures du monde retentissaient plus faibles à mon oreille; la voix de Carlo m'empêchait de les entendre. Depuis quelques jours, surtout, je remarquais en lui une exaltation et un délire qui m'inquiétaient; depuis trois mois ces luttes continuelles, cette fièvre ardente à laquelle il était en proie, et que redoublaient encore l'ardeur du climat et le soleil étincelant de Naples, tout avait brûlé son sang et enflammé son cerveau. Souvent le désordre de ses discours annonçait celui de ses idées... souvent, dans ses yeux ardents et passionnés, régnaient je ne sais quel égarement et quel sombre désespoir qui m'effrayaient.

« — Carlo, lui disais-je, ne me regardez pas ainsi...

« — Rassurez-vous, me disait-il, mes souffrances sont telles, que bientôt, je l'espère, bientôt je mourrai!... Je voulais hâter ce moment... c'est facile... je ne crains pas de me tuer... mais je crains de ne plus vous voir!

« Et, en me parlant ainsi, les larmes et les sanglots étouffaient sa voix. Ah! il disait vrai, c'était trop souffrir; et moi, faible femme, je n'avais plus la force de lutter contre son amour et contre le mien.

« Un jour, l'air était lourd et pesant, et la chaleur étouffante; un orage se formait du côté de la mer. Nous étions assis dans le parc, et depuis quelques instants je parlais à Carlo, qui ne me répondait plus... Je pris sa main, qui était brûlante...

« — Vous avez la fièvre, lui dis-je, une fièvre ardente?

« — Oui, me dit-il, voilà bien des nuits que je n'ai dormi, et cela me désole... cela double mes jours... moi qui, au contraire, voudrais les abréger!

« Il y avait dans cette phrase tant de résignation et de malheur, que tout mon courage m'abandonna; je ne vis plus que Carlo que j'allais perdre!... Carlo prêt à mourir!... Et tout dans mon cœur céda à cette idée.

« — Écoute, lui dis-je, c'est assez de combats et de tourments! Qui peut nous condamner à en subir davantage!... Le monde, l'opinion qui nous flétrira, dit-on, si je te présente aux yeux de tous en disant : voilà mon sauveur, mon amant, mon époux!... Eh bien! ces mots qu'il m'eût été si doux de prononcer... pourquoi les dire? pourquoi les avouer? Si Théobaldo, si notre ami nous abandonne, n'est-il pas quelque autre prêtre, quelque indifférent, qui, à prix d'or, consente à nous unir en secret?

« Carlo fit un geste de surprise et d'égarement.

« — J'ignore, continuai-je vivement, si dans nos lois une pareille union est permise ou valable... Mais elle l'est à mes yeux; car, devant Dieu qui m'entend, que ces nœuds soient ou non formés, je te regarde comme mon époux... comme celui à qui j'appartiens... Oui, Carlo, mon honneur... c'était ma vie... et tu m'es plus cher que la vie... car, tu le vois, je t'aime... et je suis à toi.

« A ce bonheur inattendu, inespéré, Carlo poussa un cri de joie, leva les mains au ciel et tomba à mes pieds, en proie à un délire qui me fit trembler pour sa raison et pour ses jours. Habitué depuis longtemps à combattre la douleur, son cœur n'était point préparé à une si grande félicité, et trop faible pour la supporter, il y avait succombé. Une fièvre cérébrale, une fièvre terrible s'était emparée de lui, et pendant huit jours il fut entre la vie et la mort, ne voyant, ne reconnaissant personne... pas même moi! Au bout de ce temps, la fièvre tomba; mais la raison n'était pas encore revenue ..

« — Cela ne peut tarder, me dit le docteur; du temps, des ménagements... absence de bruit et d'émotions, voilà le seul régime que je lui prescris.

« En effet, le délire de Carlo n'avait plus rien d'effrayant. Il ne parlait que de son prochain mariage.

« — Elle m'aime, s'écriait-il; elle m'aime plus que son honneur!... Elle consent à se donner à moi!... Mais quand donc cette union?

« — Dès que vous serez rétabli, lui disais-je.

« — Ah! ce sera bientôt, car maintenant je suis heureux.

« Et alors, dans sa brillante imagination, qui



Mort du comte Popoli.

chez lui avait survécu à la raison, il me traçait un tableau enchanteur d'un ménage bien uni, des charmes de l'intimité, des douceurs de la famille. Ces rêves si doux et si séduisants étaient presque de la raison, ou du moins une folie pareille était déjà du bonheur! Appuyé sur mon bras, il venait d'essayer le soir, dans le parc, une promenade qui lui avait fait grand bien, et nous rentrions au château, lorsque, sous le vestibule, se présenta à nous un homme qui l'attendait... C'était Gherardo Broschi... c'était son père!

« — Voilà un an écoulé, lui dit le vieillard, et tu m'as permis de venir te voir tous les ans.

« Pendant qu'il parlait, Carlo le regardait d'un air attentif et comme cherchant à rappeler ses souvenirs. Une révolution soudaine se préparait en lui; la raison lui revenait. Il me tendit la main avec tendresse. Juanita, me dit-il, ma bien-aimée... Puis, apercevant Gherardo : Mon père! s'écria-t-il avec un accent terrible et en se frappant le front avec rage. Puis apercevant dans le vestibule un fusil de chasse qu'on y avait laissé, il s'en empara et coucha en joue le malheureux vieillard. Je me jetai au-devant de lui en lui disant : Partez, éloignez-vous! et il disparut dans le parc. Mais déjà à ma vue l'arme était échappée des mains de Carlo.

« — Vous le voyez, me dit-il, c'est plus fort que moi. Sans vous, que serais-je en ce moment? Parricide!... murmura-t-il à voix basse; et frissonnant de tous ses membres, il resta quelque temps la tête cachée entre ses mains. Pour le rappeler à des idées plus douces et plus riantes, je m'approchai de lui et lui parlai de nos projets, de notre mariage.

« Quand donc? s'écria-t-il.

« — Dès demain, si vous le voulez.

« Il me serra la main avec une expression de tendresse et de reconnaissance. A demain, me dit-il, et il rentra dans son appartement. Il était temps, car quelques minutes après revint Gherardo, qui voulait absolument voir encore son fils et l'embrasser.



Carlo Broschi et son père.

« — Il me tuera s'il le veut, disait-il; mais je dois le voir, il me l'a promis.

« J'eus bien de la peine à lui faire comprendre que dans ce moment sa vue pouvait faire grand mal à Carlo et le replonger dans un nouvel accès.

« — Puisqu'il le faut, dit-il en soupirant, sa santé avant tout; qu'il vive et que je meure... Il est bien cruel envers moi... non pas que je l'accuse, mais je l'aime tant qu'il devrait me pardonner... Allons, je m'éloigne.

« Et le vieillard fut longtemps encore à sortir du château, et longtemps il erra autour des murs. La chambre de Carlo donnait sur le torrent, et des gens de la maison avaient vu le soir Gherardo de l'autre côté du précipice, assis sur les rochers qui étaient en face des fenêtres de son fils, et cherchant encore à distinguer ou à deviner ses traits.

« Hélas! le pauvre vieillard ne devait plus les revoir ni nous non plus! Le lendemain, Carlo ne descendit pas à l'heure du déjeuner. Je l'envoyai avertir. Sa porte était fermée. On frappa; il ne répondit point. On brisa la serrure; sa chambre était déserte. Il ne s'était point couché; mais les bougies, presque consumées, laissées sur son bureau, prouvaient qu'il avait veillé une partie de la nuit... La fenêtre qui donnait sur l'abîme était ouverte... Sur l'appui, on voyait encore l'empreinte de ses pieds... Au bas de la croisée, les rochers qui bordaient le précipice étaient couverts de sang, et les eaux impétueuses du torrent avaient emporté son corps! Il ne nous restait rien de lui... rien que ces papiers laissés sur le bureau de sa chambre... un portefeuille contenant des sommes immenses, et son testament, écrit de sa main... Il y disait en peu de mots qu'il se donnait la mort dans la crainte de devenir parricide... et qu'il me nommait héritière de toute sa fortune.

« Ainsi me fut ravi le compagnon de mon enfance et l'ami de ma jeunesse. Ainsi le sort, qui se joue de nos projets et de nos rêves de bonheur...

LAGNY — Imprimerie de VIALAT et Cie

n'a pas voulu que nous fussions unis sur la terre. Mais ne me plaignez pas, mes amis, et félicitez-moi ! Dieu a pris ma douleur en pitié ; il abrége le temps de l'exil, et bientôt, je le sens, ô mon bien-aimé Carlo, il me permettra de te rejoindre !... »

XII.

On pense bien que pendant ce long récit la comtesse de Popoli s'était plus d'une fois interrompue, et plus d'une fois ses larmes avaient coulé en retraçant à ses jeunes amis de si pénibles souvenirs.

— Maintenant, mes amis, leur avait dit Juanita, vous connaissez mon sort et comprenez ma position. Tous les biens que je possède dans le royaume de Naples sont à ma sœur, je les lui abandonne ; mais ceux que j'ai acquis en Espagne avec les richesses de Carlo... je n'ai pu les accepter que comme un dépôt. J'ignore ce qu'est devenu le malheureux Gherardo Broschi..... je ne l'ai pas revu depuis la mort de son fils, mais s'il reparaît maintenant..... ou quand je ne serai plus... toute cette fortune lui appartient ! Lui seul est l'héritier de son enfant. Fernand, et toi, ma sœur, vous ne l'oublierez pas. Vous me l'avez juré, et, grâce à votre promesse, vous voyez que je puis accepter sans crainte toutes les conditions du duc de Carvajal.

En effet, Juanita devait, la semaine suivante, signer le contrat tel que le duc l'avait dicté, et le jour même devait voir le bonheur des deux amants.

Mais Juanita, déjà souffrante et malade, devint si faible, qu'il lui fut impossible de sortir de son appartement. Le mal avait fait depuis quelques jours des progrès effrayants, soit qu'il fût arrivé à sa dernière période, soit que les émotions que Juanita venait d'éprouver eussent porté le coup fatal à cette organisation si frêle et si tendre, qui ne vivait plus que pour aimer et se souvenir !

Isabelle, en voyant l'état de sa sœur, déclara que toute idée de fête et de réjouissance devait être éloignée ; qu'elle ne signerait le contrat et ne consentirait à ce mariage que lorsque Juanita pourrait y assister, et, au grand désespoir de Fernand, le jour des noces se trouva encore retardé. Sa seule consolation était d'aller voir sa fiancée, qui ne quittait plus sa sœur ; et tous les deux passaient leur journée près du lit de la pauvre mourante. Isabelle avait remarqué que le seul moyen d'appeler encore le sourire sur ses lèvres, c'était de lui parler de Carlo, et elle lui en parlait toujours.

— Je ne le reverrai plus, disait Juanita ; mais si je revoyais seulement le pauvre Gherardo !... je mourrais contente, et je porterais là-haut à mon bien-aimé Carlo la bénédiction de son vieux père.

— Patience ! disait Isabelle, il reviendra, j'en suis sûre, surtout s'il ignore la mort de son fils. Ne doit-il pas le voir tous les ans ? Et pour le revoir, il reviendra près de toi..... certain de l'y trouver ?

— Vaines illusions, dit Juanita, retour impossible ! — Et pourquoi donc ? pourquoi le ciel et les saints ne feraient-ils pas un miracle pour toi, ma sœur, qui es une sainte ? — Ah ! s'écria Juanita, tais-toi !... Et montrant du doigt la fenêtre qui était en face de son lit : — Ma raison affaiblie me fait voir des fantômes ; car, pendant que tu parlais... j'ai cru voir derrière les carreaux de cette croisée... le pauvre Gherardo. C'était lui ou son ombre qui me regardait en pleurant.

Isabelle s'élança vers la porte qui donnait sur les jardins, et entendit les pas d'un homme qui s'enfuyait. Elle fit signe à Fernand, et celui-ci, dans sa course rapide, eut bientôt rejoint le vieillard, qu'il ramena dans la chambre de Juanita.

— C'est vous, Gherardo, s'écria celle-ci, vous qui me fuyez ?

— Il le fallait, dit le vieillard tremblant, il le fallait ; sans cela aurais-je pu renoncer à vous voir ! vous que j'ai élevée, vous, la protectrice et l'amie de mon pauvre Carlo !

— Vous savez donc qu'il n'est plus ?

— Oui..... je le sais, dit Gherardo en balbutiant.

— Eh bien ! s'écrièrent Fernand et Isabelle, nous avons tous ici des trésors à vous remettre.

— Oui, dit Juanina, Carlo a déposé entre mes mains ta fortune.

— Qu'elle y reste, répondit le vieillard, tout ce qu'a fait Carlo est bien fait. Je ne veux rien. Je ne demande rien au ciel que de vous voir revenir à la santé.

— C'est impossible, dit tristement Juanita, mes derniers moments ne sont pas éloignés ; mais il dépend de toi de les adoucir ; reste auprès de moi, ne me quitte plus... Tu me le promets, n'est-ce pas ?

Le vieillard hésita et parut embarrassé. — Eh quoi ! tu me refuses ? — Je ne le puis, signora, je ne le puis. — Et pourquoi donc ? — On m'attend ailleurs. — Aujourd'hui ? — Ce soir même. — Je te le demande au nom de ton fils, au nom de Carlo, qui nous regarde et nous entend peut-être. Mon Dieu ! s'écria-t-elle en joignant les mains, que n'est-il là pour fermer mes yeux, pour recevoir mon dernier soupir !

Et dans son amour, dans sa douleur, elle lui adressait des adieux si tendres et si déchirants, que Fernand et Isabelle fondaient en larmes. Quant à Gherardo, il paraissait en proie à un combat violent ; il sanglotait en se tordant les mains, et enfin, tombant à genoux près du lit de Juanita, il s'écria :

— Je n'y tiens plus..... je n'y résiste plus..... Quand il devrait me maudire encore ; quand il devrait cette fois me tuer tout à fait, vous le verrez, signora, vous le verrez !

— Et qui donc ? dit Juanita, qui à ce mot sembla renaître à la vie, et dont les yeux ranimés et brillants ne quittaient plus ceux de Gherardo.

— Écoutez, écoutez ! dit le vieillard, à qui l'émotion ne permettait pas de mettre beaucoup d'ordre dans son récit : « J'étais assis sur des rochers au bord de l'eau. La nuit était froide ; mais je ne sentais rien... j'étais en face de ses fenêtres... il y avait de la lumière dans sa chambre ; et je le voyais écrire, puis marcher et se promener avec agitation, comme quelqu'un qui est en colère... C'était peut-

être contre moi, mais c'est égal, je le voyais! cela me suffisait, et je serais resté là toute la nuit. Tout à coup je vois s'ouvrir sa fenêtre, qui donnait sur le précipice. . trente pieds de hauteur. Il s'élance! moi aussi, mais de moins haut. Il roule dans le torrent, et moi aussi, car je m'étais jeté sans savoir ce que je faisais, et seulement pour mourir avec lui. Mais j'aimais encore mieux le sauver. et, quoique très-faible, cette idée-là doublait mes forces. Je le portai, je le traînai évanoui sur les rochers; je le crus mort. Il s'était cassé un bras dans sa chute; sa tête, qui avait porté sur un quartier de roc, saignait horriblement. Que faire? que devenir? Le jour commençait à paraître; je remontais pour chercher au château du monde et des secours, lorsque je rencontrai sur la route une superbe berline, un grand seigneur qui se rendait chez vous, le cardinal Bibbiéna. Il m'aida lui-même à transporter jusqu'à la voiture le pauvre Carlo, qui alors seulement revint à lui. Et quand il sut ce que je venais de faire:

« — Je te dois deux fois la vie, dit-il, oublions la première et ne pensons qu'à celle-ci.

« Et il me tendit sa main défaillante, il me pardonna et il ne me maudit plus, et il m'aime maintenant; il m'aime, moi le pauvre Gherardo, dont il a oublié tous les torts..... Mais ce n'est pas là ce dont je veux vous parler; c'est de vous, signora, de vous à qui il pensait sans cesse:

« — Puisqu'elle me croit mort, dit-il, que je le sois toujours pour elle!

« — Oui, a répondu le cardinal, pour son bonheur et pour le vôtre, qu'il en soit toujours ainsi.

« Et alors il lui a fait jurer de ne plus troubler votre tranquillité, de ne jamais vous faire savoir qu'il vivait encore. Ils me l'ont fait jurer aussi sur ma tête; et Carlo, quand il a été rétabli, est parti pour un pays étranger, pour l'Angleterre; mais, avant son départ, il m'a recommandé de veiller sans cesse sur vous, et je ne vous ai plus quittée, et je me cachais pour vous suivre, pour vous regarder et pour lui écrire chaque jour: « Je l'ai vue. » Mais il y a quelques semaines, je lui ai écrit: « Elle est bien mal. » Alors il a tout quitté, il est revenu. »

— Il est donc ici? s'écria Juanita.

— Oui, malgré le cardinal qui est arrivé ici ce matin pour l'emmener, il est à Grenade, se cachant le jour et venant toutes les nuits dans les jardins de ce palais, sous vos fenêtres, ou m'envoyant à la découverte... C'est ainsi que tout à l'heure j'ai été surpris..., et j'ai trahi pour vous mon serment.

— Dieu te pardonnera cette trahison! s'écria Juanita, et Carlo aussi!... Qu'il vienne, s'il veut me voir vivante!

Et pendant que le vieillard hâtait sa marche chancelante, Juanita, qui semblait avoir retrouvé son âme et son énergie, traçait rapidement quelques mots, qu'elle remit à Fernand:

— Cette lettre au cardinal Bibbiéna, lui dit-elle, qu'on la lui fasse parvenir sur-le-champ.

Et en ce moment elle pâlit..... et devint tremblante, la porte venait de s'ouvrir et Carlo parut. Juanita, sans lui faire un reproche, étendit vers lui la main en signe de pardon! Il se précipita sur cette main qu'il couvrit de larmes et de baisers.

— Pourquoi pleurer, Carlo, lui dit-elle, je suis heureuse..... je t'ai revu! Mais toi, qui m'aimais tant, continua-t-elle avec douceur, pourquoi m'avoir fait mourir, pourquoi m'avoir quittée?...

— Il le fallait! s'écria Carlo en sanglotant.

— Oui, je sais qu'un secret terrible nous séparait, un secret, m'as-tu dit, qui donnait la mort. .. Tu peux me l'apprendre maintenant, grâce au ciel je puis l'entendre... Que tous tes chagrins soient les miens, que ton âme soit à moi, et les derniers moments de ma vie en seront les plus heureux!...

Carlo s'approcha vivement de Juanita, mais apercevant alors sa sœur qui se tenait debout et immobile près du lit, il se pencha vers l'oreille de son amie et lui dit quelques mots à voix basse. Un éclair de joie brilla dans les yeux de Juanita.

— Ingrat, lui dit-elle, c'est en ce moment seulement que vous avez eu confiance en votre amie!... Doutiez-vous de son amour, et aviez-vous oublié les jours heureux passés aux rivages de Sorrente?...

Elle s'arrêta en voyant Fernand suivi du cardinal.

— Théobaldo, lui dit-elle, je sais tout, je vous accusai d'injustice et de rigueur quand vous remplissiez dignement les sévères devoirs d'une sainte amitié. Pardonnez-moi, mon ami...

Et elle lui tendit la main! A ce moment ce prêtre, à la physionomie impassible, aux traits si sévères, ne put retenir son émotion et il se prit à fondre en larmes, lui qui semblait ne pouvoir pleurer!...

— Vous vivrez, s'écria-t-il, vous vivrez, Juanita, pour le bonheur de vos amis!

— Non, je sens que l'instant fatal approche! C'est pour cela que je vous ai fait venir.

Et le regardant avec tendresse ainsi que Carlo:

— Compagnons de mes premiers jours, j'ai voulu que vous le fussiez de mes derniers, pour que ma vie s'éteignît aussi douce qu'elle avait commencé, et maintenant que je sais tout, vous ne refuserez plus de nous unir... Que je meure sa femme! Qu'à mon heure suprême je vous doive ce bonheur, l'espoir et le rêve de ma vie entière.

Théobaldo tressaillit, puis croisa ses mains sur sa poitrine et ses yeux élevés vers le ciel respiraient la piété, la tendresse et le désespoir. Il prit en tremblant la main de Carlo, la plaça dans la main mourante de Juanita; puis d'une voix plus forte il prononça les paroles sacrées et appela sur eux la bénédiction de Dieu et des anges. La nouvelle et pâle mariée tourna vers lui un regard de reconnaissance, puis elle pressa Carlo contre son cœur... Et comme si elle eût expiré dans ce dernier baiser, de la main elle lui montra le ciel en lui disant:

— Mon bien-aimé..... mon époux! je vais t'attendre!....

Et Juanita n'était plus! Les deux amis s'embrassèrent en pleurant! puis tous deux se mirent à genoux près du lit de leur amie, et toute la nuit ils prièrent!.....

Pendant toute la précédente journée, Isabelle

était restée pâle et glacée près de sa sœur; depuis ce moment sa gaieté disparut, ses belles et fraîches couleurs s'effacèrent. Une sombre rêverie succéda à son indifférence habituelle.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Au bout de ce temps, lorsque Fernand se hasarda à lui parler de mariage, elle lui répondit :

— Je ne veux plus me marier...! Je veux entrer au couvent.

Et à toutes les instances de son fiancé elle répondit :

— Je connais toutes vos qualités et vos vertus... je vous estime et je vous aime. Mais je ne veux plus me marier, je veux entrer au couvent.

Et ne sachant comment vaincre son obstination, Fernand ne vit plus qu'un seul moyen, il résolut d'aller trouver à Madrid le cardinal Bibbiéna et Carlo.

XIII.

Fernand était décidé à partir, lorsqu'un nouvel obstacle s'éleva, et rendit son voyage inutile. Le duc de Carvajal, son père, lui déclara qu'il ne consentait plus à son mariage.

— Et pour quelles raisons, mon père? s'écria le pauvre Fernand désolé.

— Ces raisons, répondit gravement le duc, vous les connaissez comme moi. Un homme d'État n'a qu'une pensée et qu'un but, un noble Espagnol n'a que sa parole. Mon but était qu'à défaut de places et de dignités, dont on nous a injustement dépouillés, notre maison brillât du moins par ses immenses richesses, et je vous permettais d'épouser la nièce du duc d'Arcos, à condition que Juanita sa sœur ne se marierait pas et lui abandonnerait tous ses biens.

— Elle lui a laissé par sa mort tous ceux dont elle pouvait disposer, tous ceux qu'elle possédait dans le royaume de Naples, et qui sont, dit-on, très-considérables.

— C'est possible, je ne les connais pas, mais je connaissais l'hôtel et les jardins de l'Alhambra, qu'elle avait achetés en cette ville; les immenses domaines et les riches métairies qu'elle avait acquis dans la province de Grenade et dans celle de Valence.

— Tout cela, mon père, appartenait et appartient encore à son mari.

— Justement, elle s'est mariée, et c'est ce que je lui reproche! se marier un quart d'heure avant sa mort!.... Elle ne pouvait peut-être pas attendre!..

— Un homme qu'elle aimait!... une union qui la rendait heureuse!...

— Il ne s'agit pas de cela; quand on a donné sa parole, et qu'on a une sœur à marier... Et puis épouser un homme obscur et inconnu... un Carlo Broschi dont personne n'a jamais entendu parler.

— Il a du moins un mérite, celui d'être riche!

— Un mérite qu'il garde pour lui. Et je jure que vous, Fernand de Carvajal, ne serez jamais le beau-frère de Carlo Broschi. Vous n'épouserez point Isabelle, je refuse mon consentement.

— Hélas! mon père, elle refuse aussi le sien.

— Tant mieux, nous serons tous d'accord.

Et en effet, quel espoir restait au jeune homme, placé entre son père qui s'opposait à ce mariage, et sa fiancée qui ne voulait plus en entendre parler? Au contraire, et au grand désespoir de Fernand, elle redoublait d'ardeur pour la vie religieuse. Elle était entrée comme pensionnaire au couvent de Santa-Cruz, et n'aspirait qu'au moment de prononcer ses vœux.

Une cérémonie de ce genre, une prise de voile solennelle devait avoir lieu prochainement avec grande pompe dans la ville de Grenade, et Isabelle, qui n'avait pas encore le temps prescrit pour le noviciat, désirait obtenir une dispense. Par malheur, l'abbesse de Santa-Cruz n'avait pas le pouvoir de lui accorder sa demande, et la jeune fille était désolée; mais elle reprit courage en apprenant que le cardinal Bibbiéna devait honorer cette cérémonie de sa présence, et qu'il devait même y officier.

A son arrivée, le prélat reçut la visite du malheureux Fernand, qui venait implorer sa puissante protection auprès du duc son père et auprès de sa fiancée.

— On peut ramener le duc de Carvajal à d'autres sentiments, lui répondit Théobaldo en souriant, ce ne sera pas la première fois qu'il en aura changé!.. Mais cette jeune fille! il est difficile et peut-être peu convenable à moi de la détourner d'entrer en religion, surtout si c'est une vocation décidée.

— Ce n'en est pas une. Elle a été élevée au couvent, qu'elle détestait, et depuis trois mois elle veut y retourner.

— Pour quel motif?

— Je l'ignore.

— Elle vous aimait cependant.

— Elle m'aime toujours, elle me le dit; mais elle ne veut plus m'épouser, elle veut rester fille.

— Et la raison?

— Dieu seul le sait... Et vous, mon père, pourrez peut-être le savoir!

— Ah! dit Théobaldo en secouant la tête, Dieu ne nous dit pas ces secrets-là.

Il se trompait. Le ciel lui-même allait lui révéler celui-ci, ou l'aider du moins à le connaître. L'abbesse de Santa-Cruz lui présenta le lendemain la supplique d'une de ses pensionnaires, qui demandait qu'on abrégeât pour elle le temps du noviciat, et priait le saint prélat de vouloir bien l'entendre en confession. Cette supplique était signée Isabelle d'Arcos; on se doute que le cardinal se rendit à ses vœux; la pauvre enfant tomba à ses genoux et lui ouvrit son cœur tout entier. Elle voulait se réfugier dans le sein de Dieu pour sauver son âme, pour se soustraire à un amour irrésistible et soudain qui la poursuivait. C'est Carlo qu'elle aimait! c'est lui seul qu'elle eût voulu épouser; et comme elle ne voulait pas faire ce chagrin à Fernand, qui ne le mé-

ritait pas, il fallait qu'elle se fît religieuse. Non pas qu'elle n'aimât bien aussi Fernand son fiancé, mais d'un amour trop naturel et trop raisonnable. Avec lui, il est vrai, tous ses jours eussent été tranquilles et sereins, c'eût été du bonheur... Mais à ce bonheur uniforme, à ce calme des sens, elle préférait les émotions et les orages de l'âme. Elle eût presque envié les tourments et le sort de sa sœur; et dans ses idées romanesques, elle regardait le couvent comme un asile assuré où elle pouvait être malheureuse à son aise.

Le cardinal eut bientôt compris combien devaient être vives, dangereuses et peu durables, les résolutions de ce caractère ardent et exalté, et d'un seul coup d'œil il vit le remède qui convenait à cette imagination malade.

— Mon enfant, lui dit-il avec bonté, c'est à moi de vous sauver, et je le ferai même malgré vous, s'il le faut. Vous ne serez point religieuse, et vous épouserez Fernand de Carvajal, charmant et aimable gentilhomme qui fera votre bonheur.

— Jamais!..... on voudrait en vain m'y contraindre.

— C'est vous qui le choisirez et qui lui donnerez votre main...

— C'est impossible, je penserais toujours à Carlo.

— Carlo lui-même vous forcera bien à l'oublier!

— Plût au ciel!..... s'écria-t-elle en pleurant; mais je l'en défie, mon père, et vous aussi.

— Théobaldo partit sans accorder à Isabelle ce qu'elle demandait, et celle-ci maudissait la tyrannie qui retardait son esclavage et l'empêchait de s'enchaîner à l'instant même. Mais son indignation ne connut plus de bornes en apprenant un acte bien autrement injuste et arbitraire.

La cameriera-major envoya à l'abbesse de Santa-Cruz la défense de recevoir dans son couvent Isabelle d'Arcos, et l'ordre de partir à l'instant même avec elle pour Madrid, où elles étaient mandées toutes deux par la reine. Il fallut obéir.

Le même jour, le duc de Carvajal recevait du ministre une lettre qui lui enjoignait de se rendre à la cour pour donner des explications sur sa conduite.

Cette missive n'était rien moins que rassurante; car dans sa haine contre le premier ministre, la Ensenada, et les principaux membres du conseil de Castille qui l'avaient destitué, le duc de Carvajal ne ménageait pas toujours ses expressions, et, rassuré qu'il était par la distance, se permettait souvent des épigrammes plus ou moins spirituelles qui ne devaient jamais franchir les portes de son hôtel, et qui, à sa grande surprise ainsi qu'à son effroi, avaient retenti jusqu'à Madrid. Il se mit en route accompagné par son fils, qui ne voyait dans cette disgrâce qu'un bonheur... celui de se rendre dans la ville où allait habiter Isabelle!

XIV.

L'Espagne était alors un des États les plus florissants de l'Europe. Sous l'habile administration de Ferdinand VI, qu'on avait surnommé le Sage, le commerce et l'agriculture commençaient à fleurir. Des manufactures s'élevaient. Les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, voyaient abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Les sciences et les lettres reprenaient un nouvel essor, et comme dans tous les royaumes riches et heureux, la capitale était devenue une ville de luxe et de plaisirs. Les fêtes et les divertissements se succédaient à la cour, et l'on venait d'établir dans le palais de Buen-Retiro un théâtre italien où avaient été appelés les premiers artistes et les premiers chanteurs du monde. Par malheur, la faible santé du roi et les maladies de cerveau auxquelles il était sujet faisaient craindre à chaque instant pour ses jours ou pour sa raison, et lui laissaient habituellement une mélancolie et une humeur noire que ne pouvaient pas toujours dissiper les soins et la tendresse inquiète de sa jeune femme, la princesse Marie-Thérèse de Portugal, dont il était sincèrement aimé. C'était pour le distraire qu'elle multipliait autour de lui les bals, les spectacles et les carrousels; aussi il est inutile de dire que les étrangers affluaient de toutes parts dans la capitale, qui voyait par leur présence doubler encore sa splendeur et sa richesse, et nos voyageurs eurent grand'-peine à se loger convenablement. Le duc de Carvajal et son fils trouvèrent enfin un appartement à la porte del Sole, dans un brillant hôtel qui n'était fréquenté que par des grands seigneurs. Le jour même de son arrivée, le duc se présenta à la cour et ne put voir le roi. Le lendemain, de grand matin, il sollicita une audience, et il lui fut répondu que Sa Majesté ne recevrait pas de la semaine. Furieux d'un affront dont souffrait vivement sa fierté espagnole, le duc, en sortant du palais, entra pour déjeuner dans un riche café où se pressait une foule nombreuse qui prenait du chocolat ou lisait les papiers publics. Debout près du brazero, un homme se plaignait à haute voix des ministres et de la cour. Le duc n'aurait pas osé commencer l'attaque, mais il se sentit l'audace de la soutenir par son silence approbatif, et il écouta la conversation avec une satisfaction intérieure dont sa mauvaise humeur se trouva sensiblement soulagée.

— Oui, messieurs, disait un petit homme couvert d'une perruque poudrée à frimas, et dont l'habit était bariolé de croix et de cordons, je ne crains rien et je parle tout haut... Croiriez-vous que moi, grand d'Espagne, comte de Fonseca, marquis de Pirego, j'ai fait antichambre deux heures chez le roi!

— Comme moi, se dit tout bas Carvajal.

— J'allais demander à S. M l'ordre de Calatrava qu'on me refuse, le seul qui me manque...

ce qui est une injustice. « S. M. ne reçoit personne, me dit l'officier des gardes; S. M. est souffrante, et les grandes et petites entrées sont interdites. » A l'instant même paraît un homme, fort joli cavalier, j'en conviens, vêtu fort simplement et portant l'ordre de Calatrava... Il se présente... toutes les portes lui sont ouvertes, et il entre chez le roi sans même dire son nom.

— C'est sans doute l'Infant, frère de S. M.? demandai-je.

— C'est Farinelli, me répondit l'officier des gardes qui tenait encore respectueusement son chapeau à la main.

— Quoi! m'écriai-je, Farinelli!.. ce musicien!.. ce chanteur italien. . est décoré de l'ordre de Calatrava, que l'on me refuse... et il est admis chez S. M. pendant que je fais antichambre, moi, grand d'Espagne! comte de Fonseca, marquis de Pirego!.. Concevez-vous cela, messieurs? Et! dans quel temps vivons-nous?

— Dans un temps où l'on rend honneur au mérite et au talent, s'écria un homme en pourpoint de velours rouge, qui humait lentement et avec délices sa tasse de chocolat.

— Qu'on le récompense comme chanteur, j'y consens, répondit un jeune hidalgo qui arrangeait devant une des glaces du café les boucles de sa chevelure et son jabot de riches dentelles; qu'on le couvre d'or, on a raison; car c'est la voix la plus admirable, la plus étonnante qu'on ait jamais entendue, et quand il chante, ce qui lui arrive rarement, je ne donnerais pas pour mille ducats ma stalle à la chapelle du roi; mais qu'il soit le favori de LL. MM.! qu'il dispose à son gré de honneurs, des places et des pensions, qu'il ait, dit-on, voix au conseil, voilà qui est immoral, qui est absurde!.. Et il ne manquerait plus que de le nommer hautement premier ministre!

— On le lui a proposé, dit gravement l'homme au pourpoint de velours rouge, et il a refusé... Garçon, encore une tasse de chocolat!

— Lui! ministre! s'écria le marquis de Pirego dans un accès de fureur auquel le duc de Carvajal s'associa froidement par un signe de tête presque imperceptible... lui, ministre!

— Eh! pourquoi pas!

— Et perche no? s'écria à la table en face, un seigneur richement vêtu, qui portait à tous les doigts des bagues en diamants et qui baragouinait l'italien. Loui, ministre! c'est joustice, et c'est trop peu encore!.. Avec oune voix pareille, on devrait être prince... on devrait être roi! Il y en a tant qui ne le valent pas! Z'arrive du Brandebourg, messieurs, autrement dit le royaume de Prusse, où ils ont mis là sur le trône oun homme qui n'a pas deux notes joustes dans la voix! oun homme qui joue de la flûte comme un misérable!.. Et ils le nomment Frédéric le Grand!.. Et on s'indigne que mio amico Farinelli il soit ministre!.. loui! le maître et le dieu de la musique, descendou sur la terre!.. loui! qui devrait être maître de chapelle dans les cieux, à chanter avec les anges, si toutefois ceux-là ils étaient dignes de faire sa partie... et ze le dis, perche ze m'y connais, et que l'autre jour encore, devant le roi, mon bon ami Farinelli a dit à LL. MM., en me présentant à elles : Voici le premier chanteur de l'Europe! A quoi z'ai répondu : Tou en as menti, c'est toi!

A son enthousiasme et à son originalité, tous les assistants avaient reconnu le célèbre Caffarelli qui, sur la proposition de Farinelli, venait d'être appelé à Madrid pour chanter au Théâtre-Italien avec cinquante mille ducats d'appointements.

— Signor Caffarelli, lui dit le jeune hidalgo, je conçois qu'un homme tel que vous soit estimé et considéré par nous autres *hommes*... mais ce chanteur qui n'est rien... qu'un chanteur!... ce beau et séduisant cavalier dont toutes les dames raffolent, sans doute parce qu'il est de leur sexe plus que du nôtre.....

— Eh! par Notre-Dame del Pilar, s'écria avec indignation l'homme au pourpoint de velours rouge, lui ferez-vous un crime de son malheur! Est-ce sa faute à lui, si quand il venait au monde, un père odieux et infâme l'a mutilé d'une main mercenaire, bâtissant sa fortune à venir sur l'opprobre et la honte de son enfant?

— Perdonnate, dit Caffarelli en l'interrompant; perdonnate, signor, si ze prends la défense d'il suo padre, que ze connais! Musicien lui-même et passionné per la musica, il se serait fait tuer per oune cavatine. Il adorait, il adore son fils; il n'existe que pour lui, et s'il a été odieux ou cruel, c'était en conscience et par amour paternel, croyant faire, non sa fortune, mais celle de son enfant. Et le piu étonnant, c'est qu'il a été forcé par la misère de quitter son fils en bas âge, et que le pauvre Farinelli a ignoré complétement jusqu'à dix-huit ans le beau talent et la souperbe voix qu'il avait..... C'est son père qui, en revenant de la Sibérie où il avait pensé périr, est accouru tout joyeux per lui dire :

« Mio caro figlio, tu dois à ma tendresse une fortune immense et certaine. » Et en apprenant ce bonheur, son fils a voulu tuer son père et lui-même après!.. Heureusement il n'en a rien fait... Dans son désespoir, il s'était enfui; il s'était banni de Naples sa patrie, et se trouvant en pays étranzer, sans un maravédis, sans aucun moyen d'existence, il quitta son véritable nom, prit celui de Farinelli qu'il devait rendre à jamais célèbre, et se mit à chanter pour vivre..... et bientôt il vécut riche et honoré; car toutes les cours, tous les souverains de l'Europe se disputèrent le bonheur de l'entendre. Zamais aussi merveilles semblables n'avaient été opérées avant loui par la voix humaine; il a renouvelé et rendu possibles les miracles du chanteur Linus et du ténor Orphée qui charmaient, dit-on, et apprivoisaient par leurs cavatines, les bêtes sauvages des forêts! Farinelli! il a fait plus!... il a charmé, trompé, séduit des caractères plus féroces encore : les envieux qu'il avait à la cour, ses ennemis, ses rivaux... moi-même, messieurs!.. moi! il famoso Caffarelli...

Voici ce qui m'est arrivé avec loui, voici comment ze l'ai connu.

A ce moment l'attention redoubla et toutes les têtes s'avancèrent pour écouter le chanteur qui dans son baragouin italien continua ainsi :

XV.

— Z'étais à Londres, où Sa Majesté le roi Georges et tous les seigneurs d'Angleterre ils m'accablaient, ze pouis le dire, d'honneur et de guinées; car zusque-là ze n'avais zamais eu de rivaux. On parlait bien d'oun zeune homme que l'on nommait Farinelli et qui avait quelque répoutation, et le roi et la reine eurent l'envie de nous entendre ensemble... C'était tout natourel de vouloir comparer le maestro et l'écolier. Nous chantâmes ensemble à la cour, *Arthour de Bretagne*, oune grande scène mousicale où ze faisais oun tyran farouche, et Farinelli oun jeune prince qu'il est enchaîné, et que le tyran il envoyait à la mort. Ze commençais, et ze chantais d'abord ma cavatine du tyran... c'était souperbe... c'était oun tyran comme on n'en avait zamais entendu... oun moelleux... oun gracieux qui aurait donné à tout le monde, et au roi lui-même, l'envie d'être tyran. Aussi, et pendant un quart d'heure, ze fus couvert d'applaudissements, et ze disais en moi-même avec joie : Pauvre zeune homme, te voilà perdu... z'en souis fâché per toi, mon bon ami!... Farinelli commença... et bientôt on n'applaudissait piou... on pleurait! et quand z'entendis cette voix si souave et si touzante, ces accents délicioux qui m'allaient jusqu'à l'âme... je ne vis plus qu'oun pauvre zeune homme qui, les mains étendues vers moi, me suppliait de loui laisser encore la loumière du soleil qui était si douce à voir!...

Lascia mi ancora veder il sole...

disait-il, et moi, imprudent que z'étais, ze l'écoutais, z'oubliais mon rôle. Ze courus à lui, ze détachai ses fers... et l'embrassai en sanglotant! Dès ce moment et grâce à moi sa répoutation elle fut faite. Caffarelli avait proclamé loui-même son vainqueur!.. Mais ce vainqueur devint oun ami dont le cœur et la cassette ils ont toujours été ouverts per moi! les grandeurs ne l'ont point changé! Qu'il soit homme d'État ou ambassadeur, z'arrive sans me faire annoncer jusque dans son cabinet, et ce grand ministre il interrompt souvent son travail per chanter oun duo avec son ancien ami... quand ze dis oun duo... oun solo; car souvent, comme autrefois, z'oublie ma partie pour écouter la sienne.

— Bravo! bravo! s'écria le marquis de Pirego avec ironie et en applaudissant comme au théâtre, bravo! signor; mais vous qui savez tout, pourriez-vous nous dire comment Son Altesse le prince Arthur de Bretagne, à qui vous avez donné la vie, s'est trouvé tout à coup ministre influent et conseiller intime du roi d'Espagne? comment votre ami le chanteur est devenu homme d'État et employé dans des missions secrètes et importantes auprès des différents souverains de l'Europe?

— Probablement, répondit Caffarelli d'un air goguenard, per entretenir avec eux la bonne harmonie. Ma du reste, z'ignore complétement la cause de sa fortune politique.

— Cela doit se rattacher à quelque grand mystère, dit le marquis de Pirego.

— Je le pense comme vous, répondit le duc de Carvajal à demi-voix et d'un air capable.

— Non, messieurs, s'écria l'homme au pourpoint de velours rouge, qui venait d'achever sa seconde tasse de chocolat et qui savourait en ce moment le verre d'eau indispensable; non, messieurs; et si vous tenez à connaître la cause de son élévation, je puis vous la dire, car j'en ai été le témoin.

— C'est quelque grand seigneur, murmura-t-on à voix basse.

— C'est le président du conseil de Castille, dit le jeune hidalgo au duc et à ses voisins d'un air d'importance : je le connais.

— Non, seigneur cavalier, vous ne me connaissez pas; je suis Rodrigue Moncenigo, barbier de Sa Majesté!

Le duc de Carvajal remit sur sa tête son chapeau qu'il venait d'ôter.

— Dans les commencements de son règne, le roi, notre auguste maître, était tourmenté d'une maladie que rien ne pouvait guérir : le seigneur Xuniga, médecin de la cour, y avait perdu son latin; et tout ce qu'il avait pu découvrir, c'est que cette affection avait beaucoup de rapport avec une maladie inventée, disait-il, par les Anglais, et qu'il appelait le *spleen*. Déjà deux fois, et sans motif, le roi avait voulu attenter à ses jours, et, malgré le désespoir de la reine et les exhortations du père Anastasio, confesseur de Sa Majesté, tout faisait craindre que notre auguste maître ne finît par exécuter un projet qui devait consommer sa perte dans ce monde et dans l'autre! Déjà depuis un mois il s'était renfermé dans sa chambre, où il ne voulait voir personne, excepté la reine; et malgré les prières et les instances de celle-ci, il repoussait tous les soins qu'on voulait lui donner, même ceux les plus utiles à son bien-être et à sa santé : ainsi il s'était constamment refusé à changer de linge et à se laisser raser! Il ne pouvait plus me voir; il m'avait congédié et cassé aux gages, moi son barbier, moi père de cinq enfants, et qui n'avais d'autre fortune que ma charge. Nous étions tous désolés; la reine aussi. Elle adorait son mari, dont elle voyait la vie et la raison s'éteindre dans cette sombre et noire mélancolie, et elle ne savait par quel moyen sauver ses jours, lorsqu'elle pensa à Farinelli, dont la voix, disait-on, produisait des miracles. Elle le supplia de venir à Madrid, et on le plaça dans une chambre voisine de celle de Sa Majesté. Aux premiers accents de cette voix céleste, le roi tressaillit. « C'est la voix des anges! » dit-il. Et il écouta attentivement; puis, ému, attendri, il tomba à genoux et pleura, ce qui ne lui était pas arrivé de toute sa

maladie. « Encore! dit-il, encore! Que j'entende ces accents qui m'ont soulagé et rendu à la vie! »

Farinelli se remit chanter, et le roi, tout à fait revenu à lui, se jeta dans les bras de la reine, puis, s'élançant dans la chambre voisine, il embrassa Farinelli en lui criant :

« Mon ange sauveur, qui que tu sois, demande-moi ce que tu voudras, je te le donne; je te l'accorde, demande! »

Et Farinelli répondit :

« Je demande, Sire, que Votre Majesté change de linge et se laisse raser!... »

Dès ce moment, moi, Rodrigue Moncenigo, barbier du roi, je fus rétabli dans mes fonctions ainsi que dans les droits et honneurs de ma charge. Et la reine se faisant apporter une croix de Calatrava, après en avoir obtenu la permission de son époux, l'attacha de sa propre main à l'habit de Farinelli. Voilà, continua le barbier en regardant le marquis de Pirego, comment il en a été décoré. Dès ce moment, Farinelli ne quitta plus le roi et la reine.... Dès que la mélancolie ou les vapeurs noires semblaient vouloir renaître, il chantait, et soudain la souffrance était dissipée. Voilà comment notre maître en fit son ami... Mais quand il eut découvert que ce chanteur admirable était un des hommes les plus instruits de l'Europe, qu'il possédait toutes les langues, que la richesse et la vivacité de son imagination égalaient la profondeur et la solidité de son jugement, que la rapidité de son coup d'œil lui faisait embrasser, développer et résoudre en un instant les questions les plus difficiles, il se demanda pourquoi il serait défendu à un artiste d'avoir, dans les affaires, du talent, de l'habileté et du génie; il se demanda pourquoi il ne ferait pas son conseiller et son ministre de celui qui était déjà son sauveur et son ami. Quand je dis son ministre, il en a les fonctions et n'en eut jamais le titre; car, modeste et désintéressé, Farinelli ne voulut rien que servir son roi... Seul parvenu à qui la fortune n'ait pas fait tourner la tête, il s'est toujours rappelé ce qu'il était, et ne s'est jamais oublié lui-même. Je n'en dirai pas autant des nobles seigneurs de la cour et des grands d'Espagne qui sont presque tous à ses pieds; et l'un d'eux, que je ne vous nommerai pas, lui demandait dernièrement devant moi sa protection et sa faveur avec tant de bassesse, que j'en étais honteux, et Farinelli aussi sans doute, car pour remettre tout le monde à sa place, l'artiste répondit avec douceur et modestie :

« Mon Dieu, monsieur le duc, que peut faire, pour un grand seigneur tel que vous, un pauvre chanteur tel que moi?... lui chanter une cavatine, et me voici à vos ordres! »

Du reste, messieurs, continua le barbier, ce pouvoir remis en ses mains, comment s'en est-il servi? Pour protéger les arts, pour raviver le commerce et l'agriculture, pour élever des fabriques et encourager l'industrie, pour rendre notre patrie florissante au dedans et respectée au dehors. Le premier il a osé, dans l'armée espagnole, donner au courage et au talent militaire, des grades supérieurs, qui jusque-là étaient réservés à la naissance et à la noblesse. . J'avais un fils, messieurs, qui avait reçu trois blessures en combattant les impériaux; un fils qui, à la bataille de Bitonto, avait enlevé de sa main et rapporté un drapeau ennemi au marquis de Montemart, notre général; et ce fils était capitaine depuis dix ans, et il le serait resté toute sa vie, parce qu'il était d'un sang roturier, parce que son aïeul, Sancho Moncenigo, mon père, était barbier de village. — Ce n'est pas juste, me dit Farinelli. — Et le soir même, dans le cabinet du roi et de la reine, il leur lisait des vers français d'un poëte qui commence à être célèbre, un nommé M. de Voltaire, que Farinelli déclamait avec chaleur et enthousiasme, surtout quand il en fut à cet endroit :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux!

— Un beau vers! dit le roi.

— Oui, Sire, répondit Farinelli, et il serait plus beau encore de le mettre en action.

Et il parla de mon fils en disant qu'il y avait deux régiments vacants : celui de la reine et celui d'Astorga.

— Soit, dit le roi; je donne ce dernier à Rafaël Moncenigo!

Et avant-hier, continua le barbier avec un sentiment de joie et d'orgueil paternels, mon fils a reçu son brevet! mon fils est colonel!...

— Par une horrible injustice et un passe-droit infâme, s'écria un vieux militaire qui venait d'entrer depuis quelques instants dans le café..... Moi, comte de Fuentes, qui suis le plus ancien lieutenant-colonel, j'avais des droits plus que tout autre à un régiment, par ma naissance et les services que j'ai rendus au feu roi Philippe V, pour qui je me suis ruiné pendant la guerre de la Succession. Mais on me repousse, on me tient à l'écart, et pourquoi? Parce que je déteste le règne des favoris et des eunuques, parce que je suis l'ennemi de Farinelli, que je le dis hautement, hier encore devant lui, pendant qu'il traversait la salle des gardes. Oui, il m'a fait une injustice, un affront, c'est un infâme! Je le dirai devant le monde entier...

— Pas devant moi, du moins, dit un jeune homme qui venait aussi d'entrer dans le café! c'était Rafaël Moncenigo, qui portait fièrement ses nouvelles épaulettes de colonel.

Le barbier voulut s'élancer et retenir son fils.

— Non, mon père, laissez-moi; tant que ma main pourra porter une épée, on n'outragera pas impunément Farinelli en ma présence, et monsieur me rendra raison.

— A l'instant même! s'écria le comte de Fuentes; et, aux acclamations de tout le café, les deux adversaires allaient sortir, lorsque le domestique du comte, qui arrivait de son hôtel, lui remit un paquet cacheté qu'on venait d'apporter pour lui, et qui était, dit-on, très-pressé.

— Lisez, monsieur, s'écria Rafaël avec hauteur, nous avons le temps. Et à mesure que le lieutenant-colonel parcourait cette épître, il changeait de cou-



Carlo Broschi et Juanita.

leur, il tremblait ; tout décelait en lui une vive agitation et une lutte violente ; enfin, et comme prenant une noble résolution, il s'approcha du jeune homme qui l'attendait fièrement.

— Monsieur, lui dit-il, et quoique ce mot puisse coûter à un Espagnol... j'ai eu tort ! c'est moi qui serais un infâme si j'osais maintenant tirer l'épée dans un pareil combat : lisez ; et le jeune homme lut à haute voix :

« Monsieur le comte,

« Vous êtes mon ennemi, je le sais, et, à ce titre, « je vous dois plus de justice qu'à tout autre. J'ai « examiné vos droits, je les ai reconnus et je les « ai fait valoir auprès du roi. Il vous accorde le pre- « mier régiment de l'armée, celui de la reine. Et « comme je vous ai entendu, hier, dire que vous « n'étiez pas riche, je vous prie, pour monter vos « équipages, de vouloir bien accepter la lettre de « change ci-jointe, dont vous me rendrez le mon- « tant quand vous voudrez. Cela n'enchaîne en « rien votre indépendance et vous laisse toute li- « berté..... même celle de me haïr !.....

« *Signé* FARINELLI. »

Il y a pour les actions nobles et généreuses un élan sympathique qui est de toutes les opinions et de tous les partis ; chacun applaudit ; les deux adversaires se donnèrent la main, et le comte de Fuentes sortit, sans doute pour aller remercier son généreux ennemi.

— Voilà de mes hommes à caractère, dit le marquis de Pirego, la moindre faveur les fait changer, et maintenant ce sera une des créatures les plus dévouées du favori.

— C'est fâcheux, répondit le duc de Carvajal ; mais puisqu'on n'obtient rien que par lui...

— N'importe, c'est honteux pour un homme du rang et de la naissance du comte de Fuentes.

— Vous avez raison ; j'en rougis pour la noblesse espagnole ; et tous deux, en témoignage d'estime, se donnèrent la main en se séparant.

Le marquis de Pirego se trouva par hasard, en sortant, à côté de Rodrigue Moncenigo.

— Ne pourriez-vous pas, seigneur barbier, lui dit-il tout bas, parler de moi à Farinelli ?

Pendant ce temps, le duc de Carvajal avait pris le bras de Caffarelli, lui demandant à demi-voix si, par son crédit, il ne pourrait pas obtenir prochainement une audience du favori.

— Ze vi le promets, répondit l'artiste d'un air de protection. Et, dès le soir même, le duc lisait à son hôtel le billet suivant :

« Farinelli aura l'honneur de recevoir demain, « avant la messe, monseigneur le duc de Carvajal « et don Fernand son fils, dans le cabinet particu- « lier de la reine. »

Il est inutile de dire que tous deux arrivèrent les premiers au rendez-vous. Ils se trouvèrent dans un boudoir fort élégant qui servait à la reine de salon de musique, et furent très-étonnés lorsqu'un instant après eux, entrèrent l'abbesse de Santa-Cruz et Isabelle d'Arcos. Fernand n'eut pas le temps de lui demander l'explication de cette étrange rencontre ; car une porte dorée s'ouvrit, et la cameriera-major annonça la reine Maria-Thérésa, qui parut, s'appuyant sur le bras du cardinal Bibbiéna, confesseur du roi.

— Duc de Carvajal, dit la reine, j'ai voulu vous annoncer moi-même quà l'occasion du mariage de votre fils avec Isabelle d'Arcos, le roi vous rend tous les emplois dont vous aviez été privé, et y joint le gouvernement de Grenade.

Le duc s'inclina en signe de reconnaissance, et Isabelle, cherchant à surmonter son trouble, prit la parole, etbalbutia d'une voix tremblante :

— Votre Majesté ignore... et Son Éminence monseigneur le cardinal a dû lui dire...

— Que ce mariage est convenu avec Farinelli, reprit la reine, et Isabelle resta stupéfaite. Plusieurs fois, surtout depuis son arrivée à Madrid, elle avait entendu parler du favori, de son crédit, et de ses aventures ; mais elle ne l'avait jamais vu, et l'avoua ingénument à la reine.

— Impossible, répondit celle-ci ; car il prétend avoir sur vous des droits : celui de vous marier et de vous doter, comme étant maintenant votre seul parent... Voyez plutôt, continua-t-elle, en lui montrant un parchemin qui était sur la table... Voyez ce contrat où il vous donne une partie de sa fortune.

— Nous sommes réunis ici pour le signer, dit le cardinal, et nous n'attendons plusque Farinelli.

— Le voici, dit la reine, en tendant la main à un homme qui parut à la porte d'entrée.

— Carlo ! s'écrièrent à la fois Fernand et Isabelle.

— Oui, mes amis, Carlo Broschi... ou plutôt Farinelli... Et maintenant que vous me connaissez, dit-il avec émotion et en échangeant avec Théobaldo un regard d'intelligence, ma chère Isabelle... ma sœur... refuserez-vous d'épouser Fernand... qui vous aime... et qui est digne de vous?

La jeune fille baissa les yeux dans un trouble inexprimable... puis les releva d'un air confus vers Fernand, à qui elle tendit la main.

Le lendemain le mariage eut lieu dans la cathédrale de Madrid ; et la foule était compacte, car on avait dit que LL. MM. honoreraient de leur présence la bénédiction nuptiale, qui devait être donnée par le cardinal Bibbiéna Théobaldo, confesseur du roi ; et ce qui excitait encore bien plus la curiosité publique, on disait que Farinelli devait chanter. En effet, d'une des tribunes placées près de l'orgue, on entendit tout à coup une voix pure et mélodieuse qui semblait descendre du ciel, et cette multitude tumultueuse et bourdonnante fit tout à coup un silence immense ! Jamais cette voix qui avait produit tant de prodiges, n'avait été plus tendre, plus pathétique, plus pénétrante.

« Voyez, disait-il, voyez sur les nuages l'ange qui nous contemple et nous bénit ! Ange bien-aimé qui habites les cieux... Vierge pure retournée dans ta patrie, quand ta voix céleste que j'implore dira-t-elle : Viens ! je t'attends... viens... viens... »

Et au milieu du silence qui régnait dans l'église, l'écho de la voûte sonore, répétant ces accents, murmura plusieurs fois dans le lointain : Viens !.. viens !.. A cette voix qui semblait descendre du ciel et lui répondre... Farinelli, succombant à ses émotions, tendit les bras en sanglotant et tomba évanoui.

La cérémonie fut interrompue. Théobaldo courut à son ami, le fit monter dans sa voiture, dont il baissa les stores, et il s'éloigna lentement au milieu de la foule, qui retardait leur marche ; pendant que Carlo, tournant vers son ami ses yeux baignés de larmes, lui disait :

— Y eut-il jamais au monde mortel plus misérable !

— Oui, lui dit Théobaldo en lui serrant la main, oui, il en est ! Que cette idée te console et t'empêche de maudire la Providence.

— Quoi ! perdre celle qu'on aime ! en être aimé et ne pouvoir lui appartenir !

— Tu étais aimé, du moins !... Et si tu avais été témoin de son amour pour un autre, si, aussi fortes que les lois de la nature, celles du devoir et de la religion avaient élevé entre vous une barrière insurmontable ; si, confident de sa tendresse pour un rival, pour un ami, tu avais constamment veillé sur eux ; si enfin, ô tourments de l'enfer ! tu les avais unis de tes mains, te croirais-tu encore le plus malheureux des hommes ?

— Quoi ! s'écria Carlo épouvanté, ces tourments dont tu parles... — Je les ai tous éprouvés.

— Et tu as pu les supporter et nous les cacher ! Qui donc t'a donné ce courage ?

— Dieu et l'amitié !

Et les deux amis se précipitèrent en sanglotant dans les bras l'un de l'autre.

Et le peuple qui, sans les voir, entourait leur voiture, répétait : Qu'ils sont heureux !

FIN DE CARLO BROSCHI.

LE PRIX DE LA VIE

HISTORIETTE TIRÉE DES MÉMOIRES D'UN GENTILHOMME DE BRETAGNE

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

VOLTAIRE.

Mecenas fut un galant homme,
Il a dit quelque part : qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô mort!.. on t'en dit tout autant.

LA FONTAINE.

..... Et Joseph, ouvrant la porte du salon, vint nous dire que la chaise de poste était prête. Ma mère et ma sœur se jetèrent dans mes bras.

—Il en est temps encore, me disaient-elles, renonce à ce voyage, reste avec nous.

—Ma mère, je suis gentilhomme, j'ai vingt ans, il faut qu'on parle de moi dans le pays! que je fasse mon chemin soit à l'armée, soit à la cour.

— Et quand tu seras parti, dis-moi, Bernard, que deviendrai-je?

— Vous serez heureuse et fière en apprenant les succès de votre fils.

— Et si tu es tué dans quelque bataille?

— Qu'importe! qu'est-ce que la vie? est-ce qu'on y songe? On ne songe qu'à la gloire quand on a vingt ans et qu'on est gentilhomme. Et me voyez-vous, ma mère, revenir près de vous, dans quelques années, colonel ou maréchal de camp, ou bien avec une belle charge à Versailles?

— Eh bien! qu'en arrivera-t-il?

—Il arrivera que je serai ici respecté et considéré.

— Et après?

— Que chacun m'ôtera son chapeau.

— Et après?

— Que j'épouserai ma cousine Henriette, que je marierai mes jeunes sœurs et que nous vivrons tous avec vous. tranquilles et heureux dans mes terres de Bretagne.

— Et qui t'empêche de commencer dès aujourd'hui? Ton père ne nous a-t-il pas laissé la plus belle fortune du pays? Y a-t-il, à dix lieues à la ronde, un plus riche domaine et un plus beau château que celui de la Roche-Bernard? n'y es-tu pas considéré de tes vassaux? en manque-t-il, quand tu traverses le village, pour te saluer et t'ôter leur chapeau? Ne nous quitte pas, mon fils; reste près de tes amis, près de tes sœurs, près de ta vieille mère, qu'au retour peut-être tu ne retrouveras plus; ne va pas dépenser en vaine gloire ou abréger, par des soucis et des tourments de toute espèce, des jours qui déjà s'écoulent si vite : la vie est une douce chose, mon fils, et le soleil de Bretagne est si beau!

En disant cela, elle me montrait par les fenêtres du salon les belles allées de mon parc, les vieux marronniers en fleurs, les lilas, les chèvre-feuilles dont le parfum embaumait les airs et dont la verdure étincelait au soleil. Dans l'antichambre se tenaient le jardinier et toute sa famille, qui, tristes et silencieux, semblaient aussi me dire : Ne partez pas, notre jeune maître, ne partez pas. Hortense, ma sœur aînée, me serrait dans ses bras, et Amélie, ma petite sœur, qui était dans un coin du salon occupée à regarder les gravures d'un volume de La Fontaine, s'était approchée de moi en me présentant le livre :

— Lisez, lisez, mon frère, me disait-elle en pleurant.....

C'était la fable des *deux Pigeons!*... Je me levai brusquement, je les repoussai tous.

— J'ai vingt ans, je suis gentilhomme; il me faut de l'honneur, de la gloire... laissez-moi partir.

Et je m'élançai dans la cour.

J'allais monter dans la chaise de poste, lorsqu'une femme parut sur le perron de l'escalier.

C'était Henriette! elle ne pleurait pas... elle ne prononçait pas une parole... mais, pâle et tremblante, elle se soutenait à peine.

De son mouchoir blanc, qu'elle tenait à la main, elle me fit un dernier signe d'adieu, et elle tomba sans connaissance.

Je courus à elle, je la relevai, je la serrai dans mes bras, je lui jurai amour pour la vie; et au moment où elle revenait à elle, la laissant aux soins de ma mère et de ma sœur, je courus à ma voiture sans m'arrêter, sans retourner la tête.

Si j'avais regardé Henriette, je ne serais point parti.

Quelques minutes après, la chaise de poste roulait sur la grand'route.

Pendant longtemps je ne pensai qu'à mes sœurs, à Henriette, à ma mère et à tout le bonheur que je laissais derrière moi; mais ces idées s'effaçaient à mesure que les tourelles de la Roche-Bernard se dérobaient à ma vue, et bientôt des rêves d'ambition et de gloire s'emparèrent seuls de mon esprit. Que de projets! que de châteaux en Espagne! que de belles actions je me créais dans ma chaise de poste!! richesses, honneurs, dignités, succès en tout genre, je ne me refusais rien; je méritais et je m'accordais tout; enfin, m'élevant en grade à mesure que j'avançais en route, j'étais duc et pair, gouverneur de province et maréchal de France quand j'arrivai le soir à mon auberge. La voix de mon domestique, qui m'appelait modestement *monsieur le chevalier*, me força seule de revenir à moi et d'abdiquer.

Le lendemain et les jours suivants, mêmes rêves, même ivresse, car mon voyage était long.

Je me rendais aux environs de Sedan, chez le duc de C***, ancien ami de mon père et protecteur de ma famille.

Il devait m'emmener avec lui à Paris, où il était attendu à la fin du mois; il devait me présenter à Versailles et me faire obtenir une compagnie de dragons, par le crédit d'une sœur à lui, la marquise de F***, jeune femme charmante, désignée par l'opinion générale à la survivance de madame de Pompadour, place dont elle réclamait le titre avec d'autant plus de justice que depuis longtemps déjà elle en remplissait les fonctions honorables.

J'arrivai le soir à Sedan, et ne pouvant pas, à l'heure qu'il était, me rendre au château de mon protecteur, je remis ma visite au lendemain, et j'allai loger aux *Armes de France*, le plus bel hôtel de la ville, rendez-vous ordinaire de tous les officiers, car Sedan est une ville de garnison, une place forte; les rues ont un aspect guerrier, et les bourgeois mêmes une tournure martiale, qui semble dire aux étrangers : Nous sommes compatriotes du grand Turenne!

Je soupai à table d'hôte, et je demandai le chemin qu'il fallait suivre pour me rendre le lendemain au château du duc de C***, situé à trois lieues de la ville.

— Tout le monde vous l'indiquera, me dit-on; il est assez connu dans le pays. C'est dans ce château qu'est mort un grand guerrier, un homme célèbre, le maréchal Fabert.

Et la conversation tomba sur le maréchal Fabert.

Entre jeunes militaires c'était tout naturel; on parla de ses batailles, de ses exploits, de sa modestie, qui lui fit refuser les lettres de noblesse et le collier de ses ordres que lui offrait Louis XIV; on parla surtout de l'inconcevable bonheur qui, de simple soldat, l'avait fait parvenir au rang de maréchal de France; lui homme de rien et fils d'un imprimeur : c'était le seul exemple qu'on pouvait citer alors d'une pareille fortune, qui, du vivant même de Fabert, avait paru si extraordinaire, que le vulgaire n'avait pas craint d'assigner à son élévation des causes surnaturelles.

On disait qu'il s'était occupé dès son enfance de magie, de sorcellerie; qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Et notre aubergiste, qui à la bêtise d'un Champenois joignait la crédulité de nos paysans bretons, nous attesta avec un grand sang-froid qu'au château du duc de C***, où Fabert était mort, on avait vu un homme noir, que personne ne connaissait,

pénétrer dans sa chambre et disparaître, emportant avec lui l'âme du maréchal, qu'il avait autrefois achetée et qui lui appartenait; et que même, maintenant encore, dans le mois de mai, époque de la mort de Fabert, on voyait apparaître le soir une petite lumière portée par l'homme noir.

Ce récit égaya notre dessert, et nous bûmes une bouteille de vin de Champagne au démon familier de Fabert, en le priant de vouloir bien aussi nous prendre sous sa protection, et nous faire gagner quelques batailles comme celles de Collioure et de la Marfée.

Le lendemain, je me levai de bonne heure, et je me rendis au château du duc de C***, immense et gothique manoir, qu'en tout autre moment je n'aurais peut-être pas remarqué, mais que je regardais, j'en conviens, avec une curiosité mêlée d'émotion, en me rappelant le récit que nous avait fait, la veille, l'aubergiste des *Armes de France*.

Le valet à qui je m'adressai me répondit qu'il ignorait si son maître était visible et surtout s'il pouvait me recevoir. Je lui donnai mon nom, et il sortit en me laissant seul dans une espèce de salle d'armes, décorée d'attributs de chasse et de portraits de famille.

J'attendis quelque temps, et l'on ne venait pas. Cette carrière de gloire et d'honneur que j'avais rêvée commence donc par l'antichambre! me disais-je; et, solliciteur mécontent, l'impatience me gagnait: j'avais déjà compté deux ou trois fois tous les portraits de famille et toutes les poutres du plafond, lorsque j'entendis un léger bruit dans la boiserie.

C'était une porte mal fermée que le vent venait d'entr'ouvrir.

Je regardai, et j'aperçus un fort joli boudoir, éclairé par deux grandes croisées et une porte vitrée qui donnaient sur un parc magnifique.

Je fis quelques pas dans cet appartement et je m'arrêtai à la vue d'un spectacle qui d'abord n'avait pas frappé mes yeux.

Un homme, le dos tourné à la porte par laquelle je venais d'entrer, était couché sur un canapé.

Il se leva, et, sans m'apercevoir, courut brusquement à la croisée.

Des larmes sillonnaient ses joues, un profond désespoir paraissait empreint sur tous ses traits.

Il resta quelque temps immobile et la tête cachée dans ses mains; puis il commença à se promener à grands pas dans l'appartement. J'étais alors près de lui; il m'aperçut et tressaillit; moi-même, désolé et tout étourdi de mon indiscrétion, je voulais me retirer en balbutiant quelques mots d'excuse.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? me dit-il d'une voix forte et me retenant par le bras.

— Je suis le chevalier Bernard de la Roche-Bernard, et j'arrive de Bretagne...

— Je sais, je sais, me dit-il; et il se jeta dans mes bras, me fit asseoir à côté de lui, me parla vivement de mon père et de toute ma famille, qu'il connaissait si bien que je ne doutai point que ce ne fût le maître du château.

— Vous êtes M. C***? lui dis-je.

Il se leva, et, me regardant avec exaltation, il me répondit: Je l'étais, je ne le suis plus je ne suis plus rien; et, voyant mon étonnement, il s'écria: Pas un mot de plus, jeune homme, ne m'interrogez pas!

— Si, monsieur; j'ai été témoin, sans le vouloir, de votre chagrin et de votre douleur, et si mon dévouement et mon amitié peuvent y apporter quelque adoucissement...

— Oui, oui, vous avez raison; non que vous puissiez rien changer à mon sort, mais vous recevrez du moins mes dernières volontés et mes derniers vœux... c'est le seul service que j'attends de vous.

Il alla fermer la porte, et revint s'asseoir près de moi, qui, ému et tremblant, attendais ses paroles: elles avaient quelque chose de grave et de solennel.

Sa physionomie surtout avait une expression que je n'avais encore vue à personne.

Ce front que j'examinais attentivement semblait marqué par la fatalité.

Sa figure était pâle; ses yeux noirs lançaient des éclairs, et, de temps en temps, ses traits, quoique altérés par la souffrance, se contractaient par un sourire ironique et infernal.

— Ce que je vais vous apprendre, me dit-il, va confondre votre raison. Vous douterez.., vous ne croirez pas...; moi-même bien souvent je doute encore..., je le voudrais du moins; mais les preuves sont là, et il y a dans tout ce qui nous entoure, dans notre organisation même, bien d'autres mystères que nous sommes obligés de subir sans pouvoir les comprendre.

Il s'arrêta un instant comme pour recueillir ses idées, passa la main sur son front, et continua:

« Je suis né dans ce château.

« J'avais deux frères, mes aînés, à qui devaient « revenir les biens et les honneurs de notre maison.

« Je n'avais rien à attendre que le manteau d'abbé « et le petit collet, et cependant des pensées d'am- « bition et de gloire fermentaient dans ma tête et « faisaient battre mon cœur.

« Malheureux de mon obscurité, avide de re- « nommée, je ne rêvais qu'aux moyens d'en ac- « quérir, et cette idée me rendait insensible à tous « les plaisirs et à toutes les douceurs de la vie. Le « présent ne m'était rien; je n'existais que dans « l'avenir, et cet avenir se présentait à moi sous « l'aspect le plus sombre.

« J'avais près de trente ans et je n'étais rien en- « core. Alors, et de tous côtés, s'élevaient dans la « capitale des réputations littéraires dont l'éclat « retentissait jusqu'en notre province.

« Ah! me disais-je souvent, si je pouvais du « moins me faire un nom dans la carrière des « lettres! ce serait toujours de la renommée, et « c'est là seulement qu'est le bonheur.

« J'avais pour confident de mes chagrins un an- « cien domestique, un vieux nègre, qui était dans « ce château bien avant ma naissance; c'était à

« coup sûr le plus âgé de la maison, car personne « ne se rappelait l'y avoir vu entrer ; les gens du « pays prétendaient même qu'il avait connu le « maréchal Fabert, et assisté à sa mort... »

En ce moment mon interlocuteur me vit faire un geste de surprise; il s'arrêta et me demanda ce que j'avais.

— Rien, lui dis-je; mais malgré moi je pensai à l'homme noir dont nous avait parlé la veille notre aubergiste.

M. de C*** continua.

« Un jour, devant Yago (c'était le nom du nègre), « je me laissai aller à mon désespoir sur mon ob- « scurité et sur l'inutilité de mes jours, et je m'é- « criai :

« — ***Je donnerais dix années de ma vie*** pour être « placé au premier rang de nos auteurs.

« — Dix ans, me dit-il froidement, c'est beau- « coup; c'est payer cher bien peu de chose ; n'im- « porte, j'accepte vos dix ans. Je les prends; rap- « pelez-vous vos promesses, je tiendrai les miennes.

« Je ne vous peindrai pas ma surprise en l'en- « tendant parler ainsi.

« Je crus que les années avaient affaibli sa rai- « son ; je haussai les épaules en souriant, et je quit- « tai, quelques jours après, ce château, pour faire « un voyage à Paris.

« Là, je me trouvai lancé dans la société des « gens de lettres.

« Leur exemple m'encouragea, et je publiai plu- « sieurs ouvrages dont je ne vous raconterai pas ici « le succès...

« Tout Paris s'empressa d'y applaudir; les jour- « naux retentirent de mes louanges; le nouveau « nom que j'avais pris devint célèbre, et hier en- « core, jeune homme, vous-même l'admiriez... »

Ici un nouveau geste de surprise interrompit ce récit...

— Vous n'êtes donc pas M. le duc de C***? m'é- criai-je.

— Non, répondit-il froidement.

Et je me dis en moi-même : Un homme de lettres célèbre... Est-ce Marmontel? est-ce d'Alembert? est-ce Voltaire?...

Mon inconnu soupira ; un sourire de regret et de mépris vint effleurer ses lèvres, et il reprit son récit.

« Cette réputation littéraire que j'avais enviée « fut bientôt insuffisante pour une âme aussi ar- « dente que la mienne.

« J'aspirais à de plus nobles succès, et je disais à « Yago, qui m'avait suivi à Paris et qui ne me quit- « tait plus : Il n'y a de gloire réelle, il n'y a de vé- « ritable renommée que celle que l'on acquiert dans « la carrière des armes.

« Qu'est-ce qu'un homme de lettres, un poëte? « Rien. Parlez-moi d'un grand capitaine, d'un gé- « néral d'armée : voilà le destin que j'envie, et, « pour une grande réputation militaire, je donne- « rais dix des années qui me restent.

« — Je les accepte, me répondit Yago; je les « prends ; elles m'appartiennent ; ne l'oubliez pas. »

A cet endroit de son récit, l'inconnu s'arrêta en- core ; et voyant l'espèce de trouble et d'hésitation qui se peignait dans tous mes traits :

« Je vous l'avais bien dit, jeune homme ; vous « ne pouvez me croire ; cela vous semble un rêve, « une chimère !... à moi aussi... et cependant les « grades, les honneurs que j'ai obtenus n'étaient « point une illusion ; ces soldats, que j'ai conduits « au feu, ces redoutes enlevées, ces drapeaux con- « quis, ces victoires dont la France a retenti... « tout cela fut mon ouvrage... toute cette gloire « m'a appartenu... »

Pendant qu'il marchait à grands pas, et qu'il parlait ainsi avec chaleur, avec enthousiasme, la surprise avait glacé tous mes sens et je me disais : Qui donc est là près de moi?... est-ce Coligny?... est-ce Richelieu?... est-ce le maréchal de Saxe?...

De cet état d'exaltation, mon inconnu était retombé dans l'abattement, et, s'approchant de moi, il me dit d'un air sombre :

« Yago avait dit vrai ; et quand, plus tard, dé- « goûté de cette vaine fumée de gloire militaire, « j'aspirais à ce qu'il y a seulement de réel et de « positif dans ce monde; quand, au prix de cinq « ou six années d'existence, je désirai l'or et « les richesses, il me les accorda encore... Oui, « jeune homme, oui, j'ai vu la fortune seconder, « surpasser tous mes vœux ; des terres, des forêts, « des châteaux... Ce matin encore, tout cela était « en mon pouvoir ; et si vous doutez de moi, si « vous doutez d'Yago... attendez... attendez... il « va venir... et vous allez voir par vous-même, par « vos yeux, que ce qui confond votre raison et la « mienne n'est malheureusement que trop réel. »

L'inconnu s'approcha alors de la cheminée, re- garda la pendule, fit un geste d'effroi, et me dit à voix basse :

« Ce matin, au point du jour, je me sentis si « abattu et si faible que je pouvais à peine me sou- « lever.

« Je sonnai mon valet de chambre.

« Ce fut Yago qui parut.

« — Qu'est-ce donc que j'éprouve? lui dis-je.

« — Maître, rien que de très-naturel. L'heure « approche, le moment arrive.

« — Et lequel? lui dis-je.

« — Ne le devinez-vous pas? Le ciel vous avait « destiné soixante ans à vivre. Vous en aviez trente « quand j'ai commencé à vous obéir.

« — Yago, lui dis-je avec effroi, parles-tu sérieu- « sement?

« — Oui, maître, en cinq ans vous avez dépensé « en gloire, vingt-cinq années d'existence. Vous « me les avez données, elles m'appartiennent ; et « ces jours dont vous vous êtes privé seront main- « tenant ajoutés aux miens.

« — Quoi! c'était là le prix de tes services?

« — D'autres les ont payés plus cher : témoin « Fabert, que je protégeais aussi.

« — Tais-toi, tais-toi, lui dis-je. Ce n'est pas « possible, ce n'est pas vrai.

« — A la bonne heure ; mais préparez-vous, car « il ne vous reste plus qu'une demi-heure à vivre.

« — Tu te joues de moi, tu me trompes.

« — En aucune façon : calculez vous-même. « Trente-cinq ans où vous avez vécu réellement, « et vingt-cinq que vous avez perdus! Total, « soixante. C'est votre compte ; chacun le sien.

« — Et il voulait sortir... et je sentais mes forces « diminuer, je sentais la vie m'échapper.

« — Yago! Yago! m'écriai-je, donne-moi quel- « ques heures, quelques heures encore.

« — Non, non, répondait-il, ce serait mainte- « nant les retrancher de mon compte, et je connais « mieux que vous le prix de la vie.

« Il n'y a pas de trésor qui puisse payer deux heures d'existence.

« Et je pouvais à peine parler ; mes yeux se voi- « laient, le froid de la mort glaçait mes veines.

« — Eh bien! lui dis-je, en faisant un effort, « reprends ces biens pour lesquels j'ai tout sacrifié. « Quatre heures encore, et je renonce à mon or, à « mes richesses, à cette opulence que j'ai tant dé- « sirée.

« — Soit : tu as été bon maître, et je veux bien « faire quelque chose pour toi ; j'y consens.

« Je sentis mes forces se ranimer, et je m'écriai : « Quatre heures, c'est si peu de chose!... Yago!... « Yago!.. quatre autres encore, et je renonce à ma « gloire littéraire, à tous mes ouvrages, à ce qui « m'avait placé si haut dans l'estime du monde.

« — Quatre heures pour cela! s'écria le nègre « avec dédain... C'est beaucoup ; n'importe, je ne « t'aurai point refusé ta dernière grâce.

« — Non pas la dernière, lui dis-je en joignant « les mains... Yago! Yago! je t'en supplie, donne- « moi jusqu'à ce soir, les douze heures, la journée « entière, et que mes exploits, ma victoire, que « ma renommée militaire, que tout soit effacé à « jamais de la mémoire des hommes!.... qu'il « n'en reste plus rien sur la terre.... Ce jour.... « Yago, ce jour tout entier, et je serai trop con- « tent.

« — Tu abuses de ma bonté, me dit-il, et je « fais un marché de dupe. N'importe encore, je « te donne jusqu'au coucher du soleil. Après cela, « ne me demande plus rien. A ce soir donc! je « viendrai te prendre.

—Et il est parti, poursuivit l'inconnu avec désespoir, et ce jour où je vous parle est le dernier qui me reste! Puis, s'approchant de la porte vitrée qui était ouverte et qui donnait sur le parc, il s'écria :

Je ne verrai plus ce beau ciel, ces verts gazons, ces eaux jaillissantes; je ne respirerai plus l'air embaumé du printemps. Insensé que j'étais! Ces biens que Dieu donne à tous, ces biens auxquels j'étais insensible et dont maintenant seulement je comprends la douceur, pendant vingt-cinq ans encore je pouvais en jouir! Et j'ai usé mes jours, je les ai sacrifiés pour une vaine chimère, pour une gloire stérile qui ne m'a pas rendu heureux et qui est morte avant moi... Tenez... tenez, dit-il, en me montrant des paysans qui traversaient le parc et se rendaient à l'ouvrage en chantant, que ne donnerais-je pas maintenant pour partager leurs travaux et leur misère!... Mais je n'ai plus rien à donner ni rien à espérer ici-bas, rien!... pas même le malheur!...

En ce moment, un rayon de soleil, un soleil du mois de mai, vint éclairer ses traits pâles et égarés, il me saisissait le bras avec une espèce de délire, et me disait :

— Voyez... voyez donc! que c'est beau le soleil! il faut quitter tout cela!... Ah! que du moins j'en jouisse encore... Que je savoure en entier ce jour si pur et si beau... qui pour moi n'aura pas de lendemain!

Il s'élança en courant dans le parc; et au détour d'une allée, il disparut avant que j'aie pu le retenir.

A vrai dire, je n'en avais pas la force... j'étais retombé sur le canapé, étourdi, anéanti de tout ce que je venais de voir et d'entendre.

Je me levai, je marchais pour bien me convaincre que j'étais éveillé, que je n'étais pas sous l'influence d'un songe.....

En ce moment la porte du boudoir s'ouvrit, et un domestique me dit :

— Voici mon maître, monsieur le duc de C***.

Un homme d'une soixantaine d'années et d'une physionomie distinguée s'avança, et me tendant la main me demanda pardon de m'avoir fait attendre aussi longtemps.

— Je n'étais pas au château, me dit-il ; je viens de la ville, où j'ai été consulter, pour la santé du comte de C***, mon frère cadet.

— Ses jours seraient-ils en danger? m'écriai-je.

— Non, monsieur, grâces au ciel, me répondit le duc ; mais dans sa jeunesse des idées d'ambition et de gloire avaient exalté son imagination, et une maladie fort grave qu'il a faite dernièrement, et où il a pensé périr, lui a laissé au cerveau une espèce de délire et d'aliénation, qui lui persuadent toujours qu'il n'a plus qu'un jour à vivre. C'est là sa folie.

Tout me fut expliqué!

—Maintenant, poursuivit le duc, venons à vous, jeune homme, et voyons ce que nous pouvons faire pour votre avancement.

Nous partirons à la fin de ce mois pour Versailles.

Je vous présenterai.

— Je connais vos bontés pour moi, monsieur le duc, et je viens vous en remercier.

— Quoi! auriez-vous renoncé à la cour et aux avantages que vous pouviez y attendre?

— Oui, monsieur.

— Mais songez donc que, grâce à moi, vous y ferez un chemin rapide, et qu'avec un peu d'assiduité et de patience... vous pouvez d'ici à une dixaine d'années...

— Dix années de perdues! m'écriai-je.

— Eh bien! reprit-il avec étonnement, est-ce payer trop cher la gloire, la fortune, les honneurs?.. Allons, jeune homme, nous partirons pour Versailles.

— Non, monsieur le duc, je repars pour la Bre-



Derniers moments et mariage de Juanita avec Carlo Broschi.

tagne, et vous prie de nouveau de recevoir tous mes remercîments et ceux de ma famille.

— C'est de la folie! s'écrie le duc.

Et moi, pensant à ce que je venais de voir et d'entendre, je me dis : C'est de la raison !

Le lendemain j'étais en route; et avec quelles délices je revis mon beau château de la Roche-Bernard, les vieux arbres de mon parc, le beau soleil de la Bretagne ! J'avais retrouvé mes vassaux, mes sœurs, ma mère et le bonheur !.. qui depuis ne m'a plus quitté, car huit jours après j'épousai Henriette.

FIN DU PRIX DE LA VIE.



ZIZIANOW. Ah ! c'en est trop. — Acte 3, scène 8.

LA DAME DE PIQUE

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 décembre 1850.

MUSIQUE DE M. HALÉVY

Personnages.

LE PRINCE ZIZIANOW, colonel russe. MM. COUDERC.
CONSTANTIN NELIDOFF, sous-lieutenant d'artillerie . . . . BOULO.
KLAREMBERG, banquier du roi de Saxe et de Pologne . . . . RICQUIER.
ANDRE ROSKAW, chef des mineurs . BATAILLE.
SOWBAKIN, second chef des mineurs. CARVALHO.
LA PRINCESSE POLOSKA } . . . . Mme UGALDE.
DARIA DOLGOROUKI }
LE BANQUIER DES JEUX à Carlsbad. M. BELLECOUR.
LISANKA, fille de l'intendant du château de Polosk . . . . Mlle MEYER.
OFFICIERS ET SOLDATS.
CHOEURS DE MINEURS, HOMMES ET FEMMES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une riche salle du vieux château de Polosk. Une large cheminée haute de six ou sept pieds tient le fond du théâtre; à droite et à gauche de la cheminée, deux portes à deux battants. Sur les deux premiers plans, à droite, des croisées à compartiments et à vitraux gothiques.

—

SCENE PREMIERE.

SOWBAKIN ET DES ESCLAVES OUVRIERS DES MINES *entrent par la porte du fond, à droite de la cheminée;* LISANKA *entre par la porte à gauche, tenant à la main un cruchon d'eau-de-vie et un panier rempli de gobelets, qu'elle pose sur une table.*

CHŒUR, *à demi-voix en commençant et qui va toujours crescendo.*

Un verre de genièvre
Vous réchauffe le cœur;
Quand sa douce liqueur
Vient humecter ma lèvre,
Esclave, je suis roi;

L'univers est à moi;
Je suis roi
Quand je boi!

SOWBAKIN, *tenant son verre à la main.*

Dans les entrailles de la terre,
La pioche en main, s'il faut fouiller,
Loin du ciel et de la lumière,
Nuit et jour, s'il faut travailler...

CHŒUR.

Un verre de genièvre
Vous ranime le cœur;
Quand sa douce liqueur
Vient humecter ma lèvre,
Esclave je suis roi;
L'univers est à moi,
Je suis roi
Quand je boi!

(*On entend au dehors la cloche de la mine.*)

ROSKAW, *entrant, aux ouvriers.*

Amis, entendez-vous?.. c'est la cloche qui sonne.
Esclaves, au travail... c'est le czar qui l'ordonne.

TOUS, *à demi-voix.*

Oui vraiment;
Mais auparavant...

CHŒUR, *à demi-voix.*

Un verre de genièvre
Qui ranime le cœur;
Quand sa douce liqueur
Vient humecter ma lèvre,
Esclave, je suis roi;
L'univers est à moi,
Je suis roi
Quand je boi!

(*Ils sortent tous par les côtés.*)

—

SCENE II.

LISANKA, ROSKAW.

LISANKA. Eh bien, André, tu ne vas pas à l'ouvrage avec eux?.. Dis-moi pourquoi, chaque jour, tu deviens plus triste et plus maussade.

ROSKAW. Parce que je t'aime!

LISANKA. M'est avis, au contraire, que ça serait une raison pour être aimable...

ROSKAW. Est-ce que je le peux! Est-ce que ton père n'est pas un homme riche, un homme libre, l'intendant du château de Polosk... et moi, André Roskaw, esclave et paysan moscovite...

LISANKA. Esclave! notre maîtresse, la princesse Poloska, ma marraine, ne t'a-t-elle pas affranchi?

ROSKAW. C'est vrai.

LISANKA. Et donné, dans les mines de ce domaine, une place de contre-maître?

ROSKAW. C'est vrai.

LISANKA. Où tu gagnes vingt-cinq copecks par jour... C'est là une fortune!

ROSKAW. Eh bien... c'est depuis cette fortune que je suis plus misérable que jamais...

LISANKA. Voilà du nouveau, et si tu voulais m'expliquer cela...

ROSKAW. Oui... oui.., il le faut! car ce secret-là, je ne peux pas te le cacher plus longtemps... ça m'étoufferait...

LISANKA. Et je ne veux pas que vous étouffiez! parlez vite, Monsieur, parlez!

ROSKAW. Je t'ai demandée en mariage à ton père...

LISANKA. Qui a répondu, en homme sage, que lorsque tu aurais fait des économies et amassé quelque chose...

ROSKAW. Mais pour amasser il faut des jours, des mois, des années... et moi je t'aimais tant, que j'étais pressé d'être heureux... Aussi je rêvais toujours à ces esprits de la nuit, à ces démons que l'on rencontre si souvent dans les mines de Polosk, et qui indiquent aux mineurs de l'or et des diamants cachés!

LISANKA. Ici, dans des mines de sel!

ROSKAW. Dame! c'est reconnu... c'est avéré dans le pays! on ne raconte jamais autre chose à la veillée!

LISANKA. Je ne dis pas non!

ROSKAW. Et moi, je me disais : si le soir, dans une des galeries de la mine, quelque démon de feu vient à m'apparaître... quelque laid qu'il soit... pourvu qu'il me fasse épouser Lisanka, je me donne à lui! et ma foi...

LISANKA, *effrayée.* Tu t'es donné au diable!

ROSKAW. A peu près!

LISANKA. Ah! mon Dieu!

ROSKAW. Car, voyant que les farfadets et surtout les trésors n'arrivaient pas, je me suis mis à les chercher ailleurs .. Je me suis mis à jouer...

LISANKA. Toi?

ROSKAW. Pour m'enrichir plus vite... je jouais, le dimanche, ma paie de toute la semaine, avec mes compagnons les contre-maîtres... J'ai gagné d'abord... je les gagnais tous... et puis j'ai perdu... perdu toujours... c'est comme une fatalité... et depuis ce moment-là...

LISANKA. Ça t'a dégoûté du jeu?

ROSKAW. Au contraire!

AIR.

C'est un feu qui brûle sans cesse,
Torturant ou charmant le cœur!
Et le desséchant par l'ivresse,
Le désespoir ou la fureur!

Dans la fièvre qui m'emporte,
De l'or!.. il me faut de l'or!
Dussé-je perdre!.. qu'importe?
Pourvu que je joue encor!

C'est un feu qui brûle sans cesse,
Torturant, ou charmant le cœur!
Et le desséchant par l'ivresse,
Le désespoir et la fureur!

Oui, l'enfer lui-même,
Séjour d'anathème,
N'est pas plus affreux!
L'éternel bitume
Qui, chez lui, s'allume,
N'a pas tant de feux!

Aussi, je préfère
L'ardente chaudière,
Aux flots soulevés,
Où Satan rassemble,
Pour bouillir ensemble,
Tous les réprouvés!

Oui, l'enfer lui-même,
Séjour d'anathème,
N'est pas plus affreux!
L'éternel bitume
Qui, chez lui, s'allume,
N'a pas tant de feux!

—

SCENE III.

ROSKAW, LISANKA, CONSTANTIN NÉLIDOFF.

LISANKA, *à Roskaw, qui est allé s'asseoir.* Roskaw... écoute-moi... reviens à la raison.

CONSTANTIN, *entrant, suivi d'un ouvrier qui lui désigne Lisanka.* Ah! c'est là la fille de M. l'intendant!

LISANKA, *apercevant Constantin.* Un jeune officier en courrier!

CONSTANTIN, *à l'ouvrier qui s'éloigne.* Ne dételez pas... je ne reste qu'un instant... (*A Lisanka, qu'il salue.*) D'ici à la frontière, ma jolie fille, combien y a-t-il?

LISANKA. Six grandes lieues, mon officier.

CONSTANTIN. Six lieues!.. et il faut qu'aujourd'hui, avant deux heures, le message impérial soit remis... sinon malheur au courrier!..

LISANKA. On va vite sur la neige; mais vous n'avez pas de temps à perdre.

CONSTANTIN. J'ai pourtant promis de m'arrêter ici, à Polosk, pour remettre une lettre importante à l'intendant du château, M. Bobrinskoï...

LISANKA. Mon père! (*Tendant la main.*) Donnez.

CONSTANTIN. A lui-même, en personne!

LISANKA. Il fait sa visite du matin, dans les bois qui environnent le château... mais il rentrera vers midi... c'est un quart d'heure à attendre!

CONSTANTIN. Un quart d'heure... je peux le lui donner... mais pas une minute de plus!

LISANKA, *indiquant la cheminée qui est au fond.* En attendant, mon officier, chauffez-vous et reposez-vous un peu... (*Allant à Roskaw, qui est assis à gauche, près de la table, la tête dans ses mains, comme plongé dans ses réflexions.*) Roskaw!.. Roskaw!.. va guetter le retour de mon père... et tu nous l'enverras! . (*Voyant Roskaw qui se lève machinalement et qui hésite à sortir, elle lui dit avec douceur :*) Mais, va donc!.. (*Roskaw lui obéit, et s'éloigne vivement par la gauche.*)

—

SCENE IV.

LISANKA, CONSTANTIN.

LISANKA, *à Constantin, qui est près de la cheminée.* Vous avez raison de vous chauffer, mon officier.. car il fait froid... et vous venez peut-être de loin?..

CONSTANTIN, *gaiement, et redescendant en scène.* De Saint-Pétersbourg!.. tout d'une traite...

LISANKA. Ah! mon Dieu! vous devez être abîmé de fatigue!

CONSTANTIN. Moi!.. un homme, c'est tout simple! Mais l'étonnant, l'admirable, c'est une jeune femme que j'ai rencontrée à plus de moitié route, à cent lieues d'ici, et à qui j'ai servi de cavalier et d'escorte! Courant, comme moi, jour et nuit, elle ne s'est, je crois, reposée qu'une heure ou deux sur la paille, en attendant les chevaux de poste qui nous manquaient... et un courage... un esprit... une gaieté!

LISANKA, *riant, et avec emphase.* Une beauté!

CONSTANTIN. Non!

LISANKA. Je veux dire : jolie, bien faite...

CONSTANTIN, *gaiement.* Non!.. ma foi, non!.. rien de tout cela! et pourtant charmante, gracieuse, adorable; on oublie, en l'écoutant, les mauvais chemins et le froid! on est bien... on a chaud! on se croit dans un salon... le salon le plus élégant et du meilleur ton!

CAVATINE.

Quand la blanche neige
S'étend dans les champs,
Quand rien ne protége
Contre les autans,
Et que l'on voyage
Dans un seul traîneau,
Sous un seul manteau,
Qui, pendant l'orage,
Vous couvre tous deux...
Ah! qu'on est heureux!
Entendez-vous tous les vents à la fois
Siffler au loin dans la campagne?
Contre son cœur, sans le vouloir, je crois,
On presse sa jeune compagne,
On réchauffe ses jolis doigts...
Ah! ah!..
Quand la blanche neige
S'étend dans les champs,
Quand rien ne protége
Contre les autans,
Et que l'on voyage
Dans un seul traîneau,
Sous un seul manteau,
Qui, pendant l'orage,
Vous couvre tous deux...
Ah! qu'on est heureux!

LISANKA. C'est-à-dire, mon officier, que vous êtes amoureux de votre compagne de voyage.

CONSTANTIN, *avec franchise.* Moi! je n'y avais pas encore pensé!.. (*Réfléchissant.*) Et vous qui parlez, cette idée-là ne vous serait peut-être pas venue, si vous l'aviez vue... (*S'interrompant, en souriant.*) Et pourtant, je dois convenir que depuis une heure que je l'ai quittée, la route me paraît longue en diable, et le temps affreux!

LISANKA. Voyez-vous, déjà!.. et vous l'avez quittée?..

CONSTANTIN. A quelques lieues d'ici, à la première maison où l'on a pu lui offrir un lit.. Car elle tombait de sommeil et ne pouvait aller plus loin.

LISANKA. Et où va-t-elle ainsi?

CONSTANTIN. Aux eaux de Carlsbad, en Bohême... pour sa santé!

LISANKA. C'est singulier... Il y aurait de quoi la rendre malade...

CONSTANTIN, *réfléchissant.* Au fait!.. il pourrait bien y avoir un autre motif... (*Avec insouciance.*) Cela ne me regarde pas! Elle m'a prié, moi que le devoir forçait de continuer ma route, de remettre la lettre que j'ai là... à votre père... (*Se promenant avec impatience.*) qui n'arrive pas!

LISANKA. Il ne peut tarder maintenant! un peu de patience, mon officier!

CONSTANTIN, *avec ironie.* Officier... officier... vous me faites trop d'honneur...

LISANKA. Ne l'êtes-vous pas?

CONSTANTIN. Soldat!.. je suis parti soldat! et comme je me suis bien battu, ils m'ont fait sergent! Mais j'ai fait prisonnier, de ma main, un officier de janissaires .. et ils m'ont laissé sergent! J'ai enlevé un drapeau .. reçu deux blessures! et sergent!.. toujours sergent!..

LISANKA. Et pourquoi?

CONSTANTIN. Pourquoi?.. Parce qu'il m'est défendu, à moi, de monter plus haut! parce que le comte de Nélidoff, mon père, ministre sous le dernier règne, a été proscrit, exilé, dégradé de noblesse dans sa personne et dans celle de ses descendants.

LISANKA. Quelle injustice!

CONSTANTIN, *vivement.* N'est-ce pas? ce serait à se tuer, sans l'espoir de venger un jour mon père, sur quelques-uns de ses persécuteurs. (*On entend en dehors un bruit de marche militaire.*)

—

SCENE V.

LISANKA, CONSTANTIN, ROSKAW, *entrant vivement.*

LISANKA. Eh bien! mon père...

ROSKAW, *s'adressant à Lisanka.* N'est pas encore rentré. . Mais entendez-vous? entendez-vous?

LISANKA. Une marche de régiment!

ROSKAW. Un fameux régiment! les chevaliers-gardes, qui a pour colonel le prince Zizianow.

CONSTANTIN, *vivement et avec colère.* Zizianow...

LISANKA. Vous le connaissez?

CONSTANTIN, *se modérant et reprenant son sang-froid.* De nom. Qui ne le connaît pas à Saint-Pétersbourg? le neveu de l'ancien premier ministre comte de Biren... brave militaire, beau cavalier et joueur effréné.

ROSKAW, *à part.* Lui aussi!

LISANKA. Comme tous les grands seigneurs russes, qui par état n'ont rien à faire!

CONSTANTIN. Du reste, m'a-t-on dit, âpre et superstitieux au jeu, où il a déjà dissipé une grande partie de sa fortune; aussi est-il toujours sans argent!

ROSKAW, *à part.* Comme moi!

CONSTANTIN, *à lui-même.* Et être obligé de partir!.. quel contre-temps!.. mais mon message rempli, je reviendrai... (*Haut, à Lisanka.*) Tu remettras donc cette lettre à ton père, à lui seul... Adieu! adieu!.. (*Il s'é-

lance par la porte du fond à droite et disparaît, pendant qu'on entend toujours au dehors la marche militaire dont le bruit augmente)

LISANKA, *à Constantin, qui s'éloigne par la porte du fond, à droite.* Soyez tranquille!.. (*Regardant par la porte du fond, à gauche.*) Ah! mon Dieu! tous ces officiers comme ils ont l'air gelé!

ROSKAW, *à Lisanka.* C'est égal!.. je ne te quitte pas!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ZIZIANOW *et des officiers de son régiment entrant par la gauche, entraînant avec eux des esclaves portant des brassées de bois qu'ils jettent dans la cheminée où s'élève bientôt une flamme brillante.*

CHŒUR D'OFFICIERS.

Que la flamme brille!
Que le feu pétille!
Et que du foyer
Gerbe radieuse
S'élance joyeuse
Pour nous égayer!

ZIZIANOW.

Si la châtelaine est absente,
Tenons garnison en ces lieux!
(*Regardant Lizanka.*)
Fille jolie et flamme ardente
(*Montrant la cheminée.*)
Réchauffent le cœur et les yeux!

CHŒUR DES OFFICIERS.

Que la flamme brille!
Que le feu pétille!
Et que du foyer
Gerbe radieuse
S'élance joyeuse
Pour nous égayer!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, KLAREMBERG, *entrant par la porte du fond, à droite.*

KLAREMBERG. La peste soit des étourdis!.. ils vont, ils vont comme la foudre, brisant, renversant tout sur leur passage, culbutant les paisibles voyageurs, sans s'inquiéter seulement du danger, du malheur, qui... que...

ZIZIANOW. M. de Klaremberg!

KLAREMBERG. Le prince Zizianow!

ZIZIANOW, *gaiement.* Comment! ce traîneau que mon kibitch a renversé aux portes du château, c'était le vôtre!

KLAREMBERG. Oui, mon prince! deux pieds de neige pardessus la tête!

ZIZIANOW, *lui serrant la main.* Comme on se rencontre!.. un ami!.. un trésorier! car vous êtes le mien! je suis votre obligé... (*Aux officiers qui l'entourent.*) Je vous présente M. Klaremberg, un riche banquier allemand, qui a toujours des capitaux au service de ses amis!

TOUS LES OFFICIERS, *passant près de lui et lui donnant la main.* Monsieur... Monsieur, je suis le vôtre.

ZIZIANOW. Je vous croyais à Saint-Pétersbourg, près de l'empereur.

KLAREMBERG. Qui m'a fait aussi l'honneur de me toucher dans la main!

ZIZIANOW. Vous devez en être fier; car cela prouve, mon cher...

KLAREMBERG. Qu'il a besoin d'argent!

ZIZIANOW. C'est juste! ce nouvel emprunt dont parlait la gazette de la cour, et pour lequel il vous offre les conditions les plus avantageuses : douze pour cent, je crois...

KLAREMBERG. Plus encore! et par-dessus le marché, le titre de comte, la croix de Saint-Wladimir, et celle de Neuski...

ZIZIANOW. Vous acceptez!

KLAREMBERG. J'ai refusé!

ZIZIANOW. De tels honneurs!..

KLAREMBERG. Ils me reviendraient trop cher!.. car le czar Pierre III, votre empereur, ne me parait pas des plus solides sur son trône!

ZIZIANOW, *haussant les épaules.* Allons donc!

KLAREMBERG. Que voulez-vous? les écus ont un instinct naturel de conservation qui les avertit du danger!

ZIZIANOW, *riant.* Pourtant vous m'avez prêté... et plusieurs fois .. à moi!

KLAREMBERG, *de même.* On a des jours de bravoure... ou d'imprudence...

ZIZIANOW, *riant.* Vous avez de l'esprit!

KLAREMBERG. Quoique banquier!

ZIZIANOW. Et nous ne nous quitterons pas ainsi! Vous resterez à dîner avec nous dans ce château...

KLAREMBERG. Qui est à vous!

ZIZIANOW. Non! mais comme colonel d'un régiment qui vient tenir garnison sur la frontière. .

KLAREMBERG. Tout vous appartient! vous êtes les maîtres!

ZIZIANOW, *souriant.* A peu près!

KLAREMBERG. Et les autres!.. les vrais!.. qui sont-ils?

LISANKA, *s'avançant et faisant la révérence.* Les Polowski... dont il ne reste qu'une seule et dernière héritière, la princesse Polowska, ma marraine!

ZIZIANOW, *avec crainte.* Ah! diable! vous dites la princesse Polowska... Est-ce qu'elle est ici?

LISANKA. Non, colonel...

ZIZIANOW, *de même.* Est-ce qu'elle y vient souvent?

LISANKA. Hélas, non! elle n'a pas revu ce domaine depuis qu'elle m'a tenu sur les fonts de baptême... c'est-à-dire depuis dix-huit ans au moins!

ZIZIANOW. Cela me rassure!

KLAREMBERG. Pourquoi?

ZIZIANOW. Connaissez-vous la princesse Polowska?

KLAREMBERG Je me suis rencontré avec sa mère, une fois, à la cour, dans une occasion que jamais je n'oublierai; mais la princesse actuelle... je ne la connais pas. .

ZIZIANOW. Eh bien, moi qui vous parle, j'ai dû l'épouser!

KLAREMBERG. Vous, colonel!

ZIZIANOW. Oui, Messieurs. Notre auguste empereur Pierre III, qui m'honore de quelques bontés, voulait absolument me faire revenir de mon gouvernement de Novogorod pour me marier à la jeune Polowska, dame d'honneur et favorite de sa femme, l'impératrice Catherine.

KLAREMBERG. Il me semble que c'était là un beau et riche mariage.

ZIZIANOW. Maintenant!.. mais alors il y avait deux frères qui depuis, heureusement. . et bien d'autres obstacles qui subsistent toujours... D'abord la jeune princesse boitait horriblement...

KLAREMBERG. En vérité...

ZIZIANOW. Ce ne serait rien! on en est quitte pour ne pas danser aux bals de la cour. Mais elle ne se contente pas d'être boiteuse, elle est bossue!

KLAREMBERG, *étonné.* Ah! bah!

LISANKA, *qui s'est approchée de lui et à demi-voix.* Eh oui... ma pauvre marraine est comme ça... (*Haussant l'épaule.*) Mon père, qui a été souvent à Saint-Pétersbourg pour lui porter ses fermages, me l'a assuré...

KLAREMBERG, *rappelant ses souvenirs.* Mais en effet. . en effet .. je me rappelle maintenant en avoir entendu parler!.. une bossue qui ne manque ni de caractère, ni d'esprit, car votre empereur, qui ne se pique guère de galanterie, lui ayant dit brutalement un soir : Eh! mais, Dieu me pardonne! princesse Polowska, vous êtes bossue! Elle lui répondit froidement : « Oui sire! .. mais Votre « Majesté est le premier homme qui m'en ait fait aperce- « voir!.. »

ZIZIANOW. Justement! Outre ses qualités physiques, elle est railleuse et moqueuse; je savais tout cela! et prudem-

ment je suis resté dans mon gouvernement de Novogorod, refusant et le mariage, et même l'entrevue que l'on me proposait... Aussi la princesse m'en veut à la mort... et je ne sais pas trop si nous sommes ici en sûreté. (*En ce moment plusieurs domestiques entrent portant des pipes, des bouteilles et des verres qu'ils placent sur différentes tables.*)

ZIZIANOW, *se retournant.* Qu'est-ce?

LISANKA. Voici, Messeigneurs, des pipes, du tabac et des rafraîchissements.

KLAREMBERG. De quelle part?

LISANKA. De la part de ma marraine, qui veut que dans son château et en son absence, on offre l'hospitalité à tous les étrangers qui se présentent.

KLAREMBERG. Fût-ce à un régiment... c'est très-bien, et voilà une petite bossue...

LISANKA. Qui est grande et généreuse! (*Klaremberg, Zizianow et deux ou trois chefs s'asseyent près des tables à droite et à gauche, fument et boivent. Les autres officiers en font autant, assis autour de l'immense cheminée qui fait face au spectateur, et forment un bivouac au milieu du salon.*)

KLAREMBERG, *fumant et regardant autour de lui.* Savez-vous, colonel, qu'en refusant d'épouser la princesse, vous avez perdu là un beau château.

ZIZIANOW. Plus bizarre qu'élégant... tout y présente un aspect singulier... la forme de l'édifice, les caractères inconnus qui décorent les murs... jusqu'aux armoiries que je vois au-dessus de cette immense cheminée.

LISANKA. Ce sont, Monseigneur, celles de la famille Polowski.

ZIZIANOW. Je comprends bien, les tours, les lambrequins, et cætera; mais au milieu de tout cet attirail héraldique... je ne m'explique pas là, dans le coin, cette figure qui ressemble, Dieu me damne! à une dame de pique!

LISANKA. C'est cela même!

ZIZIANOW. La dame de pique!.. dans les armes de Polowski!.. d'où diable cela vient-il!

LISANKA. Mon père vous l'expliquera mieux que moi... je lui ai entendu dire, ainsi qu'aux anciens du pays, qu'autrefois un Polowski avait perdu au jeu tous ses domaines...

ZIZIANOW. Voilà qui m'intéresse... (*Montrant ses officiers.*) et plusieurs de ces messieurs : n'est-il pas vrai? Ainsi, ma belle enfant, raconte-nous cette histoire.

LISANKA. Il ne restait plus au comte Polowski que ce château, qu'il aurait bien voulu jouer aussi, mais il ne le pouvait pas... vu qu'il était substitué; alors ne sachant plus à quel saint se vouer, il se donna...

KLAREMBERG. A quelque banquier!..

LISANKA. Non!.. au diable, à ce qu'on dit!

ZIZIANOW, *avec impatience.* Eh bien?

LES OFFICIERS ET ROSKAW, *de même.* Eh bien?

LISANKA.

LÉGENDE.

PREMIER COUPLET.

Soudain un démon apparut;
C'était monseigneur Belzébuth,
Habillé d'or et de satin,
Tenant trois cartes à la main :
L'une était la dame de pique,
Reine noire, au sceptre magique,
Et Belzébuth la lui montra,
Disant : pour dame, prenez-la.
La dame noble et belle
Que vous voyez là,
A sa foi fidèle,
Jamais ne la trahira!..

(*Montrant le portrait de la dame de pique, placé au-dessus de la cheminée du fond.*)

C'est pour cela
Qu'elle est là!

DEUXIÈME COUPLET.

La foudre aussitôt retentit;
La dame s'anime et grandit,
Et, par un prodige nouveau,
De son doigt tirant un anneau :
« C'est moi, c'est la dame de pique,
« Reine noire, au sceptre magique,
« Dit-elle, que tu fianças!.. »

(*S'adressant aux officiers.*)

Et seule peut-être ici-bas,
La dame noble et belle
Que vous voyez là
Jamais, dit-on, ne le trompa.
Au jeu, par elle,
Toujours il gagna!..
C'est pour cela
Qu'elle est là.

CHŒUR.

C'est pour cela
Que nous la voyons là;
L'étrange histoire que voilà!

ZIZIANOW. Je conçois qu'à ces conditions-là on épouse toutes les femmes du monde, même *la dame de pique:* mais vous, Klaremberg, qui n'êtes pas de notre pays, qui êtes un Allemand, est-ce que vous croyez à nos légendes slaves?..

KLAREMBERG. Pourquoi pas? J'ai entendu dire, dans ma jeunesse, que les Polowski avaient la réputation de gagner toujours au jeu.

ROSKAW, *à Lisanka.* Ils sont bien heureux, ceux-là!

ZIZIANOW, *portant la main à son front.* Attendez donc... j'avais en effet un grand-oncle qui ne jouait jamais contre eux, persuadé qu'ils connaissaient *trois cartes gagnantes,* sur lesquelles on pouvait ponter, à coup sûr, à la mirandole et au pharaon.

ROSKAW, *de même.* Voilà le secret qu'il me faudrait! (*Lisanka lui fait un geste de reproche et sort par la gauche en emportant plusieurs flacons vides qu'elle a pris sur la table.*)

ZIZIANOW. Secret qu'ils se transmettaient dans leur famille de génération en génération!

TOUS LES OFFICIERS. Allons donc! ce n'est pas possible!

KLAREMBERG, *froidement et d'un air rêveur.* Peut-être bien!

ZIZIANOW, *vivement.* Que voulez-vous dire?

KLAREMBERG. Que je ne me charge de rien expliquer; mais voici à moi ce qui m'est arrivé, il y a plus de vingt ans. Quoique jeune alors, j'avais déjà une réputation de capacité et de fortune telle, que j'avais été choisi par plusieurs riches maisons d'Allemagne, pour traiter une importante affaire à la cour de Russie, où je fus reçu à merveille; on daigna même, le soir de mon arrivée, m'admettre au jeu de l'impératrice Élisabeth.

ZIZIANOW. Faveur très-recherchée...

KLAREMBERG. Et dont j'étais désespéré. Car je perdais des sommes immenses, sans oser me retirer et sans que personne prît pitié de moi... excepté une dame âgée assise près de l'impératrice, et qui portait à son doigt, je m'en souviens, un anneau d'une forme singulière... J'ai su depuis que c'était la princesse Polowska qui me regardait avec un air d'intérêt et de compassion. « Tenez, me dit-elle à voix basse en choisissant parmi les cartes qui jonchaient le tapis, celles-ci ne peuvent servir qu'une seule fois; mais pontez dessus tout ce que vous voudrez. » Et elle me remit trois cartes.

ZIZIANOW ET ROSKAW, *vivement.* Lesquelles?

KLAREMBERG, *froidement.* Inutile de vous les dire, mais je peux cependant vous avouer qu'une des trois était la dame de pique!

TOUS. O ciel!

ZIZIANOW, *vivement.* Et vous avez gagné?

KLAREMBERG. Tout ce que j'avais perdu, et au delà. L'im-

pératrice et moi avions décavé tous les joueurs et les parieurs! et comme je m'approchais de la princesse pour la remercier : « Silence! me dit-elle; jurez-moi seulement de ne plus jouer, et de ne parler à personne de cette aventure, tant que je serai vivante... » Promesse que j'ai fidèlement tenue, car je n'ai plus touché une carte de ma vie, et voici, depuis la mort de la princesse, la première fois que je raconte l'anecdote!

ROSKAW, *refléchissant.* Et elle a emporté avec elle son secret?..

ZIZIANOW, *de même.* Mais, ce secret... elle a dû le laisser à sa fille... la seule et dernière héritière des Polowski!

KLAREMBERG, *froidement.* C'est probable. (*Riant.*) Et vous avez refusé de l'épouser?..

ZIZIANOW, *à part.* Ah! si je l'avais su!

KLAREMBERG. Refusé même de la voir!.. vous lui avez fait là un affront qu'une femme ne pardonne pas!

ZIZIANOW. Est-ce que je pouvais deviner!.. (*A Lisanka, qui rentre.*) Qu'est-ce que tu me veux?

—

SCENE VIII.

LES MÊMES, LISANKA.

LISANKA. Un jeune homme, un courrier qui a passé ici ce matin, et qui est déjà de retour, demande à parler en particulier à M. le prince Zizianow.

KLAREMBERG ET LES AUTRES OFFICIERS, *se levant.* Nous vous laissons, colonel!

ZIZIANOW. Non, Messieurs!

LISANKA. Il est porteur d'un message impérial.

ZIZIANOW, *vivement.* Impérial!.. (*Aux officiers.*) A bientôt, Messieurs! à bientôt! (*A Lisanka.*) Qu'il entre! (*Les officiers sortent par le fond à gauche avec Klaremberg, et Lisanka introduit Constantin qui entre par la droite, puis elle sort du même côté.*)

—

SCENE IX.

Sur la ritournelle du morceau suivant, CONSTANTIN *paraît, s'approche de* ZIZIANOW, *qu'il salue militairement.*

ZIZIANOW. Vous venez, Monsieur, de la part de l'empereur?..

CONSTANTIN, *froidement.* Non, colonel... de la mienne!

ZIZIANOW. Que signifie une pareille audace?.

CONSTANTIN. Constantin Nélidoff... ce nom doit vous expliquer?..

DUO.

CONSTANTIN, *montrant ses galons de sergent.*

Depuis trois mois je porte cet insigne
Et reste seul, oui, seul, de tous les miens!

ZIZIANOW, *le regardant.*

Ah! de leur nom vous vous montrerez digne!

CONSTANTIN.

C'est pour cela, Monseigneur, que je viens.
Par vous, mon père est mort en Sibérie!
Il est tombé sur le sol étranger;
Et m'a laissé, prêt à quitter la vie,
Et son honneur, et sa mort à venger!
Oui, je lui dois vengeance;
C'est ma seule espérance!
Pour punir votre offense,
Me voici dans ces lieux.
Oui, la guerre! la guerre!
Me fût-elle contraire;
A qui venge son père,
Dieu même ouvre les cieux!

ZIZIANOW.

A vos vœux, par malheur, je ne puis satisfaire!

CONSTANTIN.

Vous êtes colonel et moi sous-officier;
C'est mériter la mort qu'oser vous défier!
Mais à deux pas d'ici s'élève la frontière;
En Pologne, du moins, on peut venger son père:
J'y cours pour vous attendre!.. y suivrez-vous mes pas?

ZIZIANOW, *froidement.*

Je ne le puis!

CONSTANTIN.

Vous n'osez pas!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN.

Vous craignez ma vengeance!
Et punir votre offense
Est ma seule espérance!
Ainsi donc à nous deux!
Oui! la guerre! la guerre!
Me fût-elle contraire;
A qui meurt pour son père,
Dieu même ouvre les cieux!

ZIZIANOW.

De sa noble vengeance
Je comprends l'espérance!
J'estime la vaillance
Dans un fils généreux!
A sa juste colère
Je ne puis satisfaire;
Car le destin contraire
Se refuse à mes vœux!

ZIZIANOW.

Oui, j'ai su commander à ma juste colère!
(*Tirant de sa poche un papier qu'il lui remet.*)
Sur ce billet veuillez jeter les yeux!
Vous verrez qu'il m'est dû par votre noble père
Trois cent mille roubles!

CONSTANTIN.

Grands dieux!

ZIZIANOW.

On ne s'acquitte pas avec un coup d'épée;
Ce serait trop commode et souvent trop certain!
Que sa dette par vous soit payée... et soudain
Votre attente par moi ne sera pas trompée,
Je l'atteste!

CONSTANTIN, *voulant insister.*

Monsieur...

ZIZIANOW.

C'est là mon dernier mot!
Pour vous, pour moi, tâchez que ce soit au plus tôt!

ENSEMBLE.

Strette du duo.

CONSTANTIN.

Comble de rage!
Nouvel outrage
Qui le dégage
En son honneur!
Terribles chaînes,
Qui rendez vaines
Mes justes haines
Et ma fureur!

ZIZIANOW.

A son courage
Je rends hommage!
Que se dégage
Mon débiteur!
Et puis, qu'il vienne
Contre la mienne
Briser sa haine
Et sa fureur!

(*A la fin de ce duo, Constantin se jette hors de lui sur un fauteuil à gauche.*)

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; LISANKA, *accourant avec émotion.*

LISANKA, *courant à Constantin* Ah! monsieur le sergent!.. vous ne savez pas!.. la lettre que vous apportiez à mon père et que je lui ai remise, était de ma marraine... la princesse Polowska.

ZIZIANOW ET CONSTANTIN, *surpris.* La princesse!..

LISANKA, *s'adressant toujours à Constantin.* Votre compagne de voyage!.. celle dont vous avez été le chevalier!

CONSTANTIN. Ce n'est pas possible!

LISANKA. Elle prévenait, par cette lettre, son intendant de son arrivée dans ce domaine.

ZIZIANOW, *effrayé.* Elle doit donc y venir?

LISANKA, *avec satisfaction.* Je le crois bien! elle a fait demander en descendant de son drowski M. Bobrinskoï, mon père, avec qui elle est enfermée en ce moment.

ZIZIANOW, *avec impatience.* Elle est donc ici?

LISANKA. Mais oui, Monsieur.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PAYSANS ET PAYSANNES *du domaine.* LA PRINCESSE POLOWSKA, *appuyée sur une canne, s'avance en boitant, elle est légèrement bossue.* LISANKA, KLAREMBERG *et plusieurs officiers entrent derrière elle.*

CHŒUR.

Jour de fête et d'allégresse!
Mes amis, accourez tous!
C'est notre jeune maîtresse
Qui vient enfin parmi nous!

LA PRINCESSE.

AIR.

Créneaux que je vois apparaître,
Toit paternel, heureux séjour!
Beaux arbres qui m'avez vu naître...
Me voici!.. je suis de retour!
Dans ces lieux chers à mon enfance,
Qu'après si longtemps je revoi,
Tout s'est embelli par l'absence,
Tout s'embellit... (*Tristement.*) excepté moi!
Créneaux que je vois apparaître,
Toit paternel! heureux séjour!
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Me voici! je suis de retour!

CHŒUR.

De notre maîtresse chérie
Que Dieu rende les jours plus doux!

LA PRINCESSE.

Amis, ne plaignez pas ma vie,
Elle est heureuse près de vous!

CAVATINE.

Fille charmante,
Rose piquante,
Que chacun vante,
Prompte à s'enivrer!
Froide et hautaine,
Se montre vaine
Et comme reine
Se laisse adorer!
La laideur,
Par bonheur,
A son prix.
Mes amis,
Par l'esprit
Qui séduit
Par le cœur,
La douceur,
Par la grâce,
On remplace
Les appas
Qu'on n'a pas!
Oui, cette laide
Pour qui je plaide
Souvent possède
Franchise et gaîté;
Sans être légère,
Coquette ni fière,
Elle ne veut plaire
Que par la bonté!
Fille charmante,
Rose piquante,
Etc.

LA PRINCESSE, *s'adressant à Klaremberg, qu'elle salue.* Mon intendant vient de m'apprendre que j'avais l'honneur de recevoir M de Klaremberg le banquier.

KLAREMBERG Dont la princesse votre mère a dû vous parler, Madame.

LA PRINCESSE. Beaucoup, Monsieur... aussi je m'estime heureuse de vous offrir l'hospitalité... à vous aussi, prince Zizianow, que je suis enchantée de voir! Je crains qu'il n'y ait pas chez vous réciprocité.

ZIZIANOW, *s'inclinant.* Ah! Madame!..

LA PRINCESSE, *souriant.* Je vous aurai dérangé peut-être et vous demande pardon d'arriver ainsi à l'impromptu chez moi... dans ce château, où, pour des militaires, la présence d'une femme est toujours un peu gênante!.. Je tâcherai que la maîtresse de la maison le soit le moins possible, et je compte, pour elle... (*Avec un gracieux sourire.*) sur votre indulgence...

ZIZIANOW. Ah! Madame!.. c'est m'accabler!.. (*Avec embarras.*) Que devez-vous penser de moi?

LA PRINCESSE, *le regardant.* Que vous êtes un homme de tact, d'esprit... (*Se regardant elle-même.*) et de goût.

ZIZIANOW. Et moi, qui vous croyais vindicative, mordante et maligne!

LA PRINCESSE, *avec malice.* Ecoutez donc, nous nous trompons peut être tous les deux!

KLAREMBERG, *bas, à Zizianow.* Colonel, vous êtes battu!

ZIZIANOW, *de même.* J'en ai peur!

LA PRINCESSE, *pendant ce temps, s'est retournée vers les paysans, qu'elle salue avec bonté.* Et Lisanka, ma filleule, où est-elle?

LISANKA, *s'avançant timidement.* Me voici, ma marraine!

LA PRINCESSE, *la regardant.* Depuis dix-huit ans, je pense, tu ne me reconnais pas?

LISANKA. Un peu, ma marraine!

LA PRINCESSE, *avec étonnement.* En vérité!

LISANKA. J'étais bien jeune et vous aussi, mais c'est égal ..

LA PRINCESSE. Je comprends... (*Souriant.*) il y avait déjà des points de ralliement et de reconnaissance.

LISANKA, *se récriant.* Ah! ma marraine, ce n'est pas cela que je voulais dire ..

LA PRINCESSE, *gaiement.* Bah!.. pourquoi t'en défendre?.. à quoi bon dissimuler?.. ce n'est pas mon système! Tout ce que fait Dieu est bien fait, à commencer par moi, qui ne me plains pas et me trouve très-bien... pour une bossue! sans parler de l'élégance de ma démarche, qui me rend complète et régulière de la tête aux pieds... réunion précieuse, dont on ne connaît pas, comme moi, tous les avantages. D'abord, cela nous délivre des déclarations des soupirants et des maris... (*Se retournant vers le prince.*) N'est-ce pas, prince Zizianow?

ZIZIANOW. Ah! Madame!..

LA PRINCESSE, *se retournant et apercevant Constantin, qui se tient modestement à l'écart* Ah! monsieur Nélidoff... (*D'un air gracieux.*) je vous cherchais!.. vous êtes disparu, depuis que je n'ai plus besoin de vous.. C'est mal! (*Lui prenant la main.*) Je vous présente, Messieurs, mon compagnon de voyage, mon vaillant chevalier... celui qui m'a sauvée... (*Riant.*) Sauveur d'une jolie femme!.. Je ne le remercierais pas, il n'y aurait pas de mérite; mais lui!.. c'est différent! Imaginez-vous, Messieurs, que mon escorte et moi nous venions de rencontrer sur la grande route une troupe de bandits qui, sous prétexte d'être cosaques, baskirs ou kalmouks, prétendaient nous piller. Mon escorte avait commencé bravement par s'enfuir... je ne pouvais en faire autant et je tremblais... peut-être à tort... lorsqu'un coup de feu me rassure! Les pillards avaient disparu devant un jeune courrier qui s'élançait sur eux le

pistolet d'une main et la cravache de l'autre! C'était Monsieur!.. le sergent d'artillerie Constantin Nélidoff, devenu désormais ma seule escorte, mon protecteur, et cela nuit et jour, Messieurs, pendant plus de cent lieues! Heureusement pour lui, le tête-à-tête était sans danger! (*Souriant.*)

CONSTANTIN, *vivement*. Sans danger!.. Vous vous trompez peut-être, princesse!

LA PRINCESSE, *se récriant*. Ah! vous aussi, vous vous croyez obligé à des fadeurs!..

CONSTANTIN, *de même*. Non! jamais voyage ne m'a paru aussi agréable, aussi piquant, et surtout aussi court!

LA PRINCESSE, *riant*. Bien! quoique exagéré, le compliment ne me déplaît pas, et je vais m'efforcer d'y croire!.. A mon tour, mon jeune protecteur, à vous faire mes offres de service... Et si je puis jamais vous aider dans votre avancement... dans votre fortune...

CONSTANTIN, *regardant Zizianow*. La fortune... d'aujourd'hui seulement, je me suis aperçu que j'en avais besoin!

LA PRINCESSE. A votre âge on a toujours besoin de protection... (*Lui tendant la main.*) et d'amitié!.. Je vous recommanderai d'abord au prince Zizianow... Nous ne sommes pas très-bien ensemble, mais il est au mieux avec notre auguste empereur, Pierre III.

ZIZIANOW. Et je serai trop heureux, Madame, de faire droit à votre recommandation.

LA PRINCESSE, *riant*. Nous verrons... si vous savez obéir! Pour commencer, vous accepterez, je l'espère... ainsi que ces messieurs, le dîner de la dame châtelaine... Je vais donner des ordres... (*A Lisanka.*) Viens, petite. (*Saluant les officiers de la main.*) A bientôt, Messieurs... à bientôt (*Elle sort avec Lisanka, par la porte du fond à gauche.*)

—

SCENE XII.

CONSTANTIN, ZIZIANOW, KLAREMBERG ET LES OFFICIERS.

FINAL.

ENSEMBLE.

TOUS, *à demi-voix.*

Quelle bossue aimable et belle!
Et quel esprit fin et coquet!
(*A part.*)
Et pourtant ce n'est pas en elle
Tout cela qui me séduirait!

CONSTANTIN, *à part.*

Que je la trouve aimable et belle!
Et quel esprit fin et coquet!
Plus charmante encor, c'est en elle
Son âme qui me séduirait!

KLAREMBERG, *bas, à Zizianow, à droite du théâtre.*

Vous pensez toujours, c'est probable,
A son diabolique secret!

ZIZIANOW, *avec colère.*

Plus que jamais!
(*Montrant Constantin.*)
Elle est capable
De le dire à ce freluquet!

CONSTANTIN, *à gauche, au milieu d'un groupe d'officiers, avec qui il s'est mis à causer.*

Et même, quand on la regarde,
Quel doux sourire et quels beaux yeux!

ZIZIANOW, *s'avançant vers lui.*

Nous allons croire, prenez garde,
Que vous en êtes amoureux!

CONSTANTIN.

Eh! qui de vous, Messieurs, connaît de plus beaux yeux?

TOUS.

Quelle bossue aimable et belle!
Et quel esprit fin et coquet!
Et pourtant ce n'est pas en elle
Tout cela qui me séduirait!

ZIZIANOW, *à Constantin.*

Depuis ce romanesque et galant tête-à-tête,
Convenez-en, mon cher... vous rêvez sa conquête!

CONSTANTIN, *se récriant vivement.*

Y pensez-vous, Monsieur?

ZIZIANOW, *d'un air railleur.*

Oui, sans doute, il n'est pas
Impossible, après tout, qu'elle fasse un faux pas!
(*Avec intention.*)
Plus aisément qu'une autre!

CONSTANTIN.

Ah! même en épigramme,
Il est de mauvais goût d'insulter une femme!

ZIZIANOW, *avec colère.*

Monsieur!..

CONSTANTIN.

Vous l'attaquez, et moi, je la défends!

ZIZIANOW.

Eh! qui vous a donné ce droit-là?

CONSTANTIN.

Je le prends!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN.

Dans mes veines bouillonne
Une juste fureur!
C'est l'honneur qui m'ordonne
D'être son défenseur!
Oui, ma cause est si belle
Que je n'hésite pas!
Prêt à risquer pour elle
Et mon sang et mon bras!

ZIZIANOW.

Dans mes veines bouillonne
Une juste fureur!
Oui, d'ici je soupçonne
Les projets de son cœur!
Pour se faire aimer d'elle,
Il veut armer son bras;
Mais sa ruse nouvelle
Ne réussira pas!

KLAREMBERG ET LES OFFICIERS.

Dans leurs veines bouillonne
Une jalouse ardeur!
Le devoir nous ordonne
De calmer leur fureur!
Oui, la cause en est belle;
Pourtant il ne faut pas
Que deux rivaux pour elle
Arment ainsi leur bras!

ZIZIANOW, *à Constantin.*

Ainsi, preux chevalier, lui vouant votre bras,
Vous défendez ici même jusqu'à sa taille?

CONSTANTIN.

Halte-là, colonel! Je consens qu'on me raille...
Mais elle!.. je l'ai dit, je ne le permets pas!

ZIZIANOW, *avec ironie, et s'adressant à ses officiers.*

C'est fier!.. mais je comprends d'où vient ce ton acerbe?
La dame a peu d'attraits, mais la dot est superbe!..
Par ce feint dévoûment il voudrait l'abuser,
Et puis s'en faire aimer!

CONSTANTIN, *cherchant à retenir sa colère.*

Monsieur!..

ZIZIANOW.

Et l'épouser!
Je veux dire la dot!

CONSTANTIN, *s'élançant vers lui l'épée à la main.*

Ah! lâche et misérable!..

TOUS LES OFFICIERS, *se jetant entre lui et Zizianow, et à voix basse, à Constantin, qu'ils désarment.*

Lever le fer sur lui, c'est vous rendre coupable!
Car il est colonel .. et sur son seul rapport,
La mort vous attend!

CONSTANTIN, *avec rage.*

Soit!.. la mort!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN.

Dans mes veines bouillonne
Une juste fureur!
J'ai dû, tout me l'ordonne,
Défendre mon honneur!
Oui, ma cause est si belle
Que je n'hésite pas!



CONSTANTIN, *s'élançant sur lui l'épée à la main.* Ah! lâche et misérable. — Acte 1er, scène 12.

Et je suis prêt pour elle
A braver le trépas.

ZIZIANOW.

Dans mes veines bouillonne
Une juste fureur!
Je dois, tout me l'ordonne,
Sévir avec rigueur!
Il a, soldat rebelle,
Sur moi levé le bras!
Audace criminelle
Que punit le trépas!

KLAREMBERG ET LE CHOEUR.

Dans leurs veines bouillonne
Une haineuse ardeur!
Il faut, tout nous l'ordonne,
(*Montrant Zizianow.*)
Désarmer sa fureur!
Il a, soldat rebelle,
Sur lui levé le bras!
La consigne cruelle
Ordonne son trépas!

(*Pendant ce dernier ensemble, quelques soldats et les musiciens du régiment sont entrés. Les soldats se sont rangés au fond devant la cheminée, et la musique à droite devant les fenêtres.*)

ZIZIANOW, *aux soldats, leur montrant Constantin.*

Aux mines de Polowsk qu'on l'entraine à l'instant!
L'empereur dictera plus tard son châtiment!

(*Constantin sort par la porte du fond, à droite, emmené par les soldats.*)

—

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS. *Au moment où Constantin vient de sortir par la porte du fond, à droite, des jeunes filles portant des fleurs entrent par la porte du fond, à gauche, précédant* LA PRINCESSE, *qui entre, appuyée sur le bras de Klaremberg, qui a été au-devant d'elle.*

ZIZIANOW, *à ses officiers.*

C'est la princesse!

LA PRINCESSE, *à Zizianow.*

Je suis prête!

(*Regardant les jeunes filles qui lui offrent des fleurs, et la musique militaire qui est rangée sur deux lignes devant les croisées de droite.*)

Autour de moi, Messieurs, quel air de fête?..

ZIZIANOW, *étendant la main à droite.*
La musique du régiment
Qui pendant le repas...

LA PRINCESSE.
Ah! d'honneur, c'est charmant!
De l'entendre, je suis ravie!
Un orchestre admirable, et surtout peu commun!
Musiciens constants, qui n'ont, toute leur vie
Jamais exécuté qu'une note... chacun!

ENSEMBLE.
Soirée enchanteresse
De plaisir et d'ivresse!
Et vous, chants d'allégresse,
Retentissez soudain!
Qu'à l'éclat des bougies
Les joyeuses folies
Et le feu des saillies
Animent le festin!

LA PRINCESSE, *regardant autour d'elle.*
Mais je n'aperçois pas notre jeune sergent!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LISANKA, *se glissant à gauche, près de sa maîtresse, pendant que* ZIZIANOW *cause à droite avec ses officiers, ou donne des ordres aux musiciens.*

LISANKA, *à voix basse.*
Si vous saviez, Madame... ah! quel événement!
Contre son colonel... il voulait vous défendre...
Désarmé... prisonnier... on vient de le descendre
Dans les mines!..

LA PRINCESSE.
Grands dieux!

LISANKA, *de même.*
Une horrible prison
A six cents pieds sous terre!

LA PRINCESSE, *se retournant d'un air gracieux vers les paysans qui sont au fond, et vers Zizianow qui s'avance en ce moment vers elle.*
On vante avec raison
Les mines de Polowsk!..

ZIZIANOW, *à part.*
Ah! quel est son dessein?

LA PRINCESSE.
Avant de repartir, je veux les voir demain!

KLAREMBERG.
Moi de même...

ZIZIANOW.
J'aurai l'honneur de vous conduire!

LA PRINCESSE.
Ce serait abuser...

ZIZIANOW, *à part.*
Oui-dà!.. cela veut dire
Qu'elle voudrait sans nous y descendre... non pas!
(*Haut.*)
C'est mon devoir d'accompagner vos pas
J'irai!

LA PRINCESSE, *à part.*
Quel contre-temps!
(*Haut, et de l'air le plus aimable.*)
Ah! j'en serai ravie!

(*Plusieurs valets, portant des candélabres garnis de bougies, paraissent à la porte du fond, à gauche, suivis de domestiques en livrées.*)

LISANKA, *annonçant.*
La princesse est servie!

LA PRINCESSE.
Ah! très-bien...
(*A Zizianow.*)
Colonel, donnez-moi votre bras.

ENSEMBLE.
Soirée enchanteresse
De plaisir et d'ivresse!
Et vous, chants d'allégresse,
Retentissez soudain!
Qu'à l'éclat des bougies
Les joyeuses folies
Et le jeu des saillies
Animent le festin!

(*Les officiers sont rangés à droite, les gens du château à gauche. La princesse, appuyée sur le bras de Zizianow, se dirige vers la salle à manger, tandis que la musique militaire fait entendre de brillantes fanfares. La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une galerie de la mine de sel gemme de Polowsk. Au milieu du théâtre, un vaste pilier dans lequel est taillé un escalier tournant qui descend dans les galeries inférieures et conduit aux galeries supérieures. Cet escalier est éclairé par des ouvertures ou fenêtres ogives, laissant apercevoir les personnes qui montent ou descendent; à droite, à gauche et dans le fond, l'entrée de plusieurs autres galeries qui s'étendent au loin.

Sur le premier plan, à gauche, une table; sur le premier plan, à droite, des bancs, des chaises en bois. Le théâtre est éclairé par plusieurs lampes suspendues aux voûtes de la mine. Partout on aperçoit épars des pioches, des pelles, des paniers et autres instruments à l'usage des ouvriers mineurs.

SCENE PREMIERE.

CONSTANTIN, *seul, assis sur le banc à droite.*

RÉCITATIF.
Succombant sous le poids d'une haine cruelle,
Et maintenant captif, dans ce triste séjour
Où jamais ne parvient la lumière du jour,
Le plus grand de mes maux est d'être éloigné d'elle!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.
Ma sentence est prononcée!
Et l'approche du trépas,
Malgré moi, n'occupe, hélas!
Ni mon cœur, ni ma pensée!
(*Regardant autour de lui.*)
Voûtes sombres, murs épais,
Pour moi, pour mon honneur même,
Cachez bien tous mes secrets!
Ne dites pas que je l'aime...
Je l'aime!.. je l'aime!..
Et comme on n'aima jamais!

DEUXIÈME COUPLET.
Tout me dit: Quelle folie!..
Et pourtant je suis heureux
D'adresser mes derniers vœux
A ma noble et seule amie!
Voûtes sombres! murs épais,
Pour moi, pour mon honneur même,
Cachez bien tous mes secrets!
Ne dites pas que je l'aime...
Je l'aime!.. je l'aime!..
Et comme on n'aima jamais!

(*On entend en dehors et dans les galeries inférieures le chant lointain des ouvriers.*)
Hourra! hourra!..

CHŒUR, *au dehors.*
Faut que l'on s'égaie,
Faut se divertir!
C'est le jour de paie,
C'est jour de plaisir!

CONSTANTIN, *écoutant.* Des chants de joie dans ces lieux!..

SCENE II.

CONSTANTIN, ROSKAW, *entrant par l'escalier du milieu.*

ROSKAW. Voilà sans contredit le plus beau jour de la semaine .. le jour de paie!

CONSTANTIN, *souriant.* C'est donc cela!

ROSKAW. Oui, mon officier... vingt-cinq copecks par jour.. près de deux cents qui sont là, dans ma bourse! Les entendez-vous? Comme ils sont heureux d'être ensemble, et pourtant, comme ils ont envie de sortir... ce qui ne tardera pas, et bientôt vous ferez comme eux, je l'espère.... car vous m'êtes recommandé par Lisanka, ma fiancée... la filleule de la princesse Polowska... (*A demi-voix.*) Toutes les deux vous portent intérêt.. je vous le dis... Voilà pourquoi je vous en porte aussi... au lieu de vous enfermer dans le petit cachot qui vous était destiné, à côté des autres prisonniers d'Etat... je vous laisse en liberté dans cette galerie... qui est bien encore une prison.

CONSTANTIN. N'importe!.. je t'en remercie. .

ROSKAW. Par exemple... s'il nous arrivait quelque autorité, quelque officier supérieur, je serais obligé, pendant le temps de sa visite, de vous renfermer...

CONSTANTIN. C'est trop juste!

ROSKAW. Parce que, dans cette galerie... c'est moi qui réponds de tout... c'est moi qui ai toutes les clés, c'est moi qui donne l'ordre et le signal pour remonter ou descendre... les deux grands paniers... les kibitchs en osier, les deux seules voitures par lesquelles on arrive chez nous.

CONSTANTIN. Et aucun autre moyen de sortir d'ici?

ROSKAW. Aucun! six cents pieds de terre... je veux dire de sel, sur la tête... (*Prêtant l'oreille.*) Ecoutez!.. écoutez!... ça ne nous empêche pas, nous autres... et même ceux qui sont plus bas... de chanter et de rire!.. C'est Sowbakin, le second contre-maître... un envieux qui voudrait monter et avoir ma place... et puis les ouvriers sous mes ordres, qui viennent tous d'être payés... il ne faut pas que leur présence vous gêne... restez, mon officier, restez!

CONSTANTIN. Je te suis obligé... j'aime autant être seul et me promener dans les galeries voisines... (*Il sort par la galerie à droite.*)

ROSKAW. Comme vous voudrez! c'est bien le moins qu'un prisonnier soit libre... (*Se retournant et apercevant Sowbakin qui monte par l'escalier et ses camarades par la gauche et par le fond.*) Eh! voilà les autres!..

—

SCENE III.

OUVRIERS MINEURS, *venant de la droite et du fond.* SOWBAKIN, *sortant du pilier du milieu,* ROSKAW.

CHŒUR, *se répandant vivement sur la scène.*

Hourra! hourra!
Faut que l'on s'égaie,
Faut se divertir!
C'est le jour de paie,
C'est jour de plaisir!

ROSKAW, *tirant de sa poche une bourse de cuir.*
Courte et bonne!.. c'est mon principe!
Je veux m'acheter un hamac,
Du vin!.. du genièvre, une pipe!
Un habit neuf et du tabac!..
Rien ne m'arrête et ne m'effraie,
Car je viens de toucher ma paie,
J'ai touché ma paie!

CHŒUR.

Faut que l'on s'égaie,
Faut se divertir!
C'est le jour de paie,
C'est jour de plaisir!

SOWBAKIN, *s'approchant de la table où Roskaw compte son argent, et le regardant avec envie.*

Ah! si j'avais le privilége
D'être aussi bien payé que toi,
Moi, j'achèterais pour Nadège
Un beau manteau que je lui doi!
(*Regardant une poignée de kopecks qu'il tient.*)
Mais tout cela suffit à peine!

ROSKAW.
Veux-tu doubler tout ton avoir?
Jouons ta part contre la mienne!

SOWBAKIN.
C'est dit!

ROSKAW.
C'est dit!

TOUS DEUX, *à part, avec joie.*
J'ai bon espoir!
Rien ne m'arrête et ne m'effraie,
Car je viens de toucher ma paie!
J'ai touché ma paie.

CHŒUR.

Faut que l'on s'égaie,
Faut se divertir!
C'est le jour de paie,
C'est jour de plaisir!

(*Pendant le chœur précédent, Roskaw et Sowbakin se sont assis devant la table à gauche. Les autres ouvriers font cercle autour d'eux.*)

ROSKAW, *jouant aux dés et commençant par gagner.*
Je n'ai qu'un plaisir et qu'un vœu,
Le jeu! le jeu!

TOUS.
Le jeu! le jeu!

ROSKAW.
Aux chagrins qui fait dire adieu?
Le jeu! le jeu!
Qui fait oublier un œil bleu?
Le jeu! le jeu!
(*Poussant un cri de colère sur une partie qu'il vient de perdre.*)
Ah! par saint Nicolas!

SOWBAKIN, *avec joie et ramassant les copecks qui sont sur la table.*
J'ai gagné!

ROSKAW.
Ma revanche!

SOWBAKIN.
Mais déjà ta paie est à moi!

ROSKAW.
Nous jouerons celle de dimanche!
Quitte ou double!..

SOWBAKIN, *après avoir un instant hésité.*
Eh bien... oui... ma foi!
(*Reprenant le motif ci-dessus.*)
Rien n'égale, j'en fais l'aveu,
Le jeu! le jeu!

ROSKAW, *avec colère.*
J'ai perdu!.. maudit soit, morbleu,
Le jeu! le jeu!
Qui nous ferait renier Dieu!
Le jeu! le jeu!
Perdre toujours!...
(*A Sowbakin.*)
Allons... encor!.. encor!

SOWBAKIN, *se levant.*
C'en est assez!.. payons d'abord.

ROSKAW.
Jouons encor.

SOWBAKIN.
Payons d'abord!
Il me faut des écus!

ROSKAW.
Je les ai tous perdus!

SOWBAKIN.
Alors ne jouons plus!

ROSKAW.
Me refuser crédit!

SOWBAKIN.
C'est prudent, m'a-t-on dit!

ROSKAW, *avec colère et levant le poing sur Sowbakin.*
Souffrir de tels affronts!

SOWBAKIN, *le menaçant à son tour.*
Approche... et nous verrons!

ROSKAW.

Toi!

SOWBAKIN.

Moi!...

ROSKAW.

Toi!..

SOWBAKIN.

Moi!

ROSKAW, *le menaçant.*

Viens-y donc!

SOWBAKIN, *de même.*

Viens-y donc!

ENSEMBLE.

Ah! cœur poltron
Et fanfaron,
Avance donc!
Avance donc!
Tu n'oserais!
Et tu craindrais
Le châtiment
Que, sur-le-champ,
Tu recevrais
Si tu tombais
Rien qu'une fois
Sous mes cinq doigts!
(*Aux ouvriers qui veulent les retenir.*)
Laissez-moi tous!
Eloignez-vous!
Craignez les coups
De mon courroux!

PREMIER OUVRIER, *du côté de Roskaw.*

Oui, ne pas jouer davantage
A notre chef c'est faire outrage!

D'AUTRES OUVRIERS, *du côté de Sowbakin et le montrant.*

Il a raison!

PREMIERS OUVRIERS.

Non! il a tort!

SECONDS OUVRIERS, *s'adressant aux premiers.*

Moi j'en ferais autant d'abord!

LES PREMIERS, *s'adressant chacun à un de leurs camarades*

Toi!

LES SECONDS, *de même.*

Moi!

LES PREMIERS.

Toi!

LES SECONDS.

Moi!
Surtout si c'était avec toi!

ROSKAW, *et les premiers ouvriers.*

Nous punirons
De tels affronts!

SOWBAKIN *et les seconds.*

Approchez donc et nous verrons.

ENSEMBLE, *se menaçant tous mutuellement.*

Ah! le poltron!
Le fanfaron!
Avance donc!
Avance donc!
Tu n'oserais
Et tu craindrais
Le châtiment
Que, sur-le-champ,
Tu recevrais
Si tu tombais
Rien qu'une fois
Sous mes cinq doigts!
(*Tous courant chercher des pelles et des pioches et revenant.*)
Qu'ils craignent tous
Notre courroux!
Oui, sous nos coups
Qu'ils tombent tous!

(*Ils vont s'élancer les uns sur les autres, lorsqu'au fond du théâtre apparaissent Lisanka et les femmes d'ouvriers qui séparent leurs maris et les désarment.*)

—

SCENE IV.

LES OUVRIERS, LES FEMMES D'OUVRIERS, LISANKA, ROSKAW.

LISANKA, *à Roskaw, qui baisse la tête.* Vous disputer ainsi... y pensez-vous?

ROSKAW, *à part.* Perdre toujours!.. c'est trop fort!.. il faut qu'il m'ait triché!.. et jusqu'à ce que j'aie aussi un moyen pour gagner à coup sûr...

LISANKA, *sévèrement.* Taisez-vous; car voici la princesse Polowska, ma marraine, qui descend pour visiter la mine!

ROSKAW, *à part.* Ah! par saint André, mon patron!.. c'est celle-là qui, si elle le voulait... (*Haut et vivement.*) La princesse vient ici... toute seule?..

LISANKA. Eh non! avec ce banquier allemand qui est curieux comme une femme et qui veut tout voir, et puis avec le colonel prince Zizianow qui a voulu absolument accompagner ma marraine, sous prétexte qu'il a lui-même des prisonniers... d'Etat à visiter...

ROSKAW, *à Lisanka.* Des prisonniers... et le mien, qui, d'après votre recommandation, se promène en liberté... je vais le prier de rentrer dans sa cellule... (*Montrant la galerie à droite.*)

LISANKA, *vivement.* Qui est de ce côté...

ROSKAW. Au fond de cette galerie... la dernière cellule.

LISANKA, *à part.* C'est bon à savoir...

(*Roskaw disparaît par la galerie à droite, et Lisanka fait quelques pas derrière lui en le suivant des yeux.*)

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA PRINCESSE *à qui* ZIZIANOW *donne la main, entrant par une des galeries du fond à droite.*

LISANKA ET LES FEMMES ET FILLES DES OUVRIERS.

CHŒUR, *à demi-voix.*

La voilà! la voilà! c'est elle,
Notre maîtresse aimable et belle!
(*Aux ouvriers, à demi-voix.*)
Plus de débats, plus de courroux!
Pour l'accueillir unissons-nous!

LISANKA, *à la tête des jeunes filles et s'adressant à la princesse.*

PREMIER COUPLET.

Ces tristes retraites
N'offrent violettes
Ni bouquet vermeil!
Il y fait trop sombre!
Rien ne vient à l'ombre
Et loin du soleil!
Et votre aspect pourtant nous fait sentir
Que le bonheur parfois y peut venir!

TOUTES.

Oui, le bonheur par vous y peut venir!

LA PRINCESSE.

DEUXIÈME COUPLET.

Rien ne vient à l'ombre!
Pourtant ce lieu sombre,
Aspect sans pareil,
(*Regardant les jeunes filles.*)
M'offre, fleur jolie,
Fraicheur qu'on envie,
Rose au teint vermeil.
Et si la rose y vient... pour la cueillir,
L'amour, je pense, y doit aussi venir,
Oui, les maris y vont bientôt venir!

(*Elle donne à Lisanka de l'or que celle-ci distribue aux jeunes filles.*)

LES JEUNES FILLES, *montrant les jeunes gens qui s'approchent d'elles et faisant la révérence à la princesse.*

Oui, grâce à vous, les maris vont venir

LISANKA, *s'approchant de la princesse, lui dit à voix basse en lui faisant la révérence.*

Le prisonnier est là!..

(*Montrant la droite.*)
Dans cette galerie!
La première cellule!

LA PRINCESSE, *vivement et à voix basse.*
Ah! je te remercie!
Dès que je serai seule, envoie ici Roskaw.

LISANKA, *de même.*
Oui, marraine, aussitôt!

(*Zizianow, qui avait remonté le théâtre pour donner des ordres aux mineurs, se trouve en redescendant derrière la princesse et Lisanka, et entend leurs derniers mots.*)

ZIZIANOW, *à part.*
« Dès que je serai seule. . envoie ici Roskaw... »
Pourquoi?.. je le saurai!

CHŒUR GÉNÉRAL.
La voilà! la voilà! c'est elle
Qui, généreuse autant que belle,
Daigne descendre parmi nous
Afin de nous marier tous!

(*Lisanka, les jeunes filles et les ouvriers sortent par les galeries de gauche ou du fond.*)

—

SCENE VI.

ZIZIANOW, LA PRINCESSE.

ZIZIANOW. Je vous fais compliment, princesse, vous avez été brave! plus brave que nous. D'abord, le pauvre banquier, ainsi que son domestique allemand, quand il s'est vu suspendu au-dessus de l'abîme, tremblait de tous ses membres... (*Riant.*) dans l'esquif qui portait Crésus et sa fortune! Moi-même... je trouvais le temps de la descente un peu long... et vous calme et tranquille...

LA PRINCESSE. Je regardais! c'est très-curieux!

ZIZIANOW. De nouvelles merveilles vous attendent... nous allons vous montrer des rues, des habitations, une église taillées dans la mine... et tout cela, à la lueur des torches, semble autant de murailles de diamants... venez!... je suis à vos ordres...

LA PRINCESSE. Permettez! Je vous ai entendu dire que vous deviez faire l'inspection des prisonniers d'Etat renfermés dans ces mines... et le devoir avant tout...

ZIZIANOW. Quand deux heures sonneront à l'horloge de la mine! Nous pouvons donc, en attendant commencer cette excursion... où, dans son impatience du retour, Klaremberg nous a déjà devancés.

LA PRINCESSE. Un instant! Avant d'entreprendre un voyage aussi long, j'ai besoin de reprendre haleine... je ne marche pas avec la même facilité que vous... et je vous demanderai la permission de nous reposer un peu...(*Zizianow s'empresse de lui approcher un fauteuil en bois.*)

LA PRINCESSE, *après s'être assise.* Qu'est-ce que j'ai donc appris sur notre jeune sergent... Constantin Nélidoff... on m'a parlé de dispute, de vivacité de jeune homme... d'épée tirée...

ZIZIANOW. Contre moi... rien que cela!

LA PRINCESSE, *regardant Zizianow avec compassion.* Pauvre colonel!

ZIZIANOW. Il y va tout simplement pour lui de la peine de mort ou de la Sibérie!

LA PRINCESSE, *riant.* Allons donc!

ZIZIANOW. L'empereur lui-même prononcera d'après le rapport que je dois lui adresser...

LA PRINCESSE. Rapport que vous n'enverrez pas...

ZIZIANOW. Moi!..

LA PRINCESSE. J'en suis persuadée!

ZIZIANOW. Et pourquoi, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE. Parce que vous êtes un homme d'honneur, d'esprit et de savoir-vivre... (*Vivement.*) vous ne pouvez pas nier cela!.. Or, comme vous êtes juge et partie en cette affaire, votre honneur vous ordonne de vous abstenir! Votre esprit vous dira que c'est le beau rôle... et votre savoir-vivre vous fera comprendre qu'on ne refuse jamais à une femme... surtout quand elle parle de pardon et de clémence!

ZIZIANOW. Mais vous, Madame, vous qui parlez de clémence .. vous devriez d'abord prêcher d'exemple... et alors on s'efforcerait d'imiter un si beau modèle!

LA PRINCESSE. Et quelles sont, s'il vous plaît, les offenses que je n'ai pas pardonnées?

ZIZIANOW. Mais... les miennes...

LA PRINCESSE. Les vôtres, colonel?

ZIZIANOW. Oui, dans une injuste prévention, dans un fatal aveuglement, je vous ai méconnue... outragée.

LA PRINCESSE, *gaiement.* Non pas! vous m'avez refusée, voilà tout!

ZIZIANOW. Je ne vous connaissais pas alors, je ne vous avais pas vue... j'ignorais cette grâce, ce charme qui attire et subjugue... je ne m'en cache pas, moi, j'avoue mes torts, et vous, loin de les oublier, vous vous montrez pour moi sans indulgence et sans pitié!..

LA PRINCESSE. Vous vous trompez!.. On m'avait dit de vous un mal énorme!

ZIZIANOW, *avec colère.* Est-il possible!

LA PRINCESSE. Rassurez-vous!.. (*Gaiement.*) Je ne crois jamais que la moitié de ce qu'on me dit... et même, en ce moment, je me sens disposée... à vous faire bon marché de l'autre moitié...

ZIZIANOW. Prouvez-le-moi donc, en me permettant de faire valoir et revivre les droits que le czar notre maître m'avait donnés sur vous!..

LA PRINCESSE. J'ai juré de ne jamais me marier... et j'ai l'habitude de tenir mes serments.

ZIZIANOW. Mais si vous y manquiez?

LA PRINCESSE. Si je faisais une pareille folie... il n'y a pas de doute, colonel, que vous n'eussiez des chances! (*D'un air gracieux.*) Les intentions de l'empereur... et plus encore votre mérite personnel... votre générosité... (*Avec un sourire.*) Revenons à Constantin Nélidoff... Vous n'enverrez pas le rapport?

ZIZIANOW. Il est déjà écrit!

LA PRINCESSE. Tant mieux, vous aurez le mérite de le déchirer! et pour faire taire tous les bruits qui pourraient s'élever à ce sujet, vous demanderez pour lui de l'avancement.

ZIZIANOW, *riant.* Je vous admire, princesse, vous avez toujours en réserve des moyens...

LA PRINCESSE, *riant.* Victorieux.

ZIZIANOW. Par malheur... celui-ci ne saurait l'être! Nélidoff ne peut obtenir aucun avancement dans l'armée, ni s'élever jamais au-dessus du grade inférieur qu'il occupe.

LA PRINCESSE. Et pourquoi?

ZIZIANOW. Le comte Nélidoff, son père, ministre sous le dernier règne, a été privé de la noblesse dans sa personne et dans celle de ses descendants... pour crime de malversations dans les deniers de l'État...

LA PRINCESSE, *vivement.* Eh oui vraiment! trois mildions de roubles qu'il avait payés et dont il n'a pu produire le reçu .. A telles enseignes qu'à cette époque tout le monde plaignait le pauvre comte, disant qu'une main ennemie avait soustrait cette pièce qui seule pouvait rendre l'honneur à lui et à ses enfants... On accusait même de cet acte de vengeance ou de jalousie le premier ministre comte de Biren, votre oncle...

ZIZIANOW. Je le sais!

LA PRINCESSE. Et dans les papiers de cet oncle dont vous étiez héritier, vous n'avez rien trouvé qui pût justifier le pauvre Nélidoff?

ZIZIANOW. Il aurait fallu pour cela se livrer à des recherches auxquelles je n'ai pas même songé... mais dont on pourrait, si vous y tenez beaucoup, s'occuper encore...

LA PRINCESSE. En vérité!

ZIZIANOW. A une condition cependant... qui dépendrait de vous...

LA PRINCESSE, *vivement.* Ah! ce mot seul me prouve que vous avez déjà fait ces recherches...

ZIZIANOW, *riant*. Moi!

LA PRINCESSE. Que vous avez trouvé ce papier!

ZIZIANOW, *riant*. Allons donc!..

LA PRINCESSE. Et qu'il est en vos mains!

ZIZIANOW, *lentement, et la regardant d'un air moqueur*. Eh bien, princesse, supposons... (*Vivement*.) ce qui n'est pas... qu'un hasard m'ait livré une pièce de cette importance : trouveriez-vous, je m'en rapporte à votre adresse et à votre esprit, à vous qui en avez plus que personne au monde, trouveriez-vous qu'il fût d'une bonne et sage politique de se dessaisir d'un titre qui do t réhabiliter, enrichir et rendre à jamais heureux... un rival!

LA PRINCESSE. Un rival... lui! Constantin!

ZIZIANOW. Tenez, princesse, comme nous le disons quelquefois, nous autres joueurs, jouons cartes sur table. Ce jeune homme-là vous aime, vous adore... à en perdre la raison...

LA PRINCESSE, *avec émotion*. Allons donc!

ZIZIANOW. J'ai peut-être tort de vous le dire! mais il me l'a avoué, à moi, et devant tous mes amis, avec une chaleur, un emportement .. et je dirai même d'une manière si inconvenante, que j'ai dû lui en demander raison... c'est pour cela que nous avons failli nous battre... parce que moi, Madame, moi qui vous aime et vous aimerai toujours...

LA PRINCESSE, *le regardant d'un air railleur*. Tenez, colonel, comme vous le disiez très-bien tout à l'heure, jouons cartes sur table... vous ne vous inquiétez de moi, nullement, de mon immense fortune, un peu; mais beaucoup d'un grand et important secret dont vous me croyez maîtresse, et qui vous donnerait les moyens d'être toujours riche!

ZIZIANOW. Ah! c'est Klaremberg qui m'a trahi et vous a raconté notre conversa ion d'hier!

LA PRINCESSE. Eh bien, comme vous le disiez vous-même, supposons... (*Vivement*.) ce qui n'est pas... que, dernière héritière des Polowski... j'aie reçu de ma mère la confidence d'un tel secret, trouveriez-vous, je m'en rapporte à votre sagacité, à vous qui en avez autant que personne au monde, trouveriez-vous qu'il fût d'une bonne et sage politique de livrer un trésor si précieux à une amitié trop récente pour ne pas inspirer des doutes, à un amour trop prompt pour ne pas être suspect, et qui, du reste, n'offre aucune garantie...

ZIZIANOW. Lesquelles vous faut-il donc?

LA PRINCESSE. Le redire serait faire injure à votre intelligence.

ZIZIANOW. N'importe! parlez, de grâce!

LA PRINCESSE. Eh bien! colonel, si j'étais vous... je déchirerais d'abord ce rapport à l'empereur, je rendrais sur-le-champ Constantin Nélidoff à la liberté...

ZIZIANOW, *à part*. O ciel!

LA PRINCESSE. Je lui remettrais surtout ce titre, cette pièce justificative qui rend l'honneur à son père et à lui...

ZIZIANOW. Vous oubliez que ce titre... je ne l'ai pas!

LA PRINCESSE. Vous oubliez que, tout à l'heure, vous êtes convenu du contraire; et, du reste, si vous ne l'avez pas, c'est à vous de vous le procurer : cela ne me regarde pas, c'est votre affaire...

ZIZIANOW, *avec émotion*. Et alors?..

LA PRINCESSE, *avec coquetterie*. Alors, colonel, nous verrons!

ZIZIANOW, *la regardant attentivement et avec défiance*. Princesse!.. vous voulez me tromper!

LA PRINCESSE, *riant*. La supposition est gracieuse... Et pourquoi, s'il vous plaît, n'aurais-je pas de vous la même pensée?

ZIZIANOW. Moi!.. votre ami!..

LA PRINCESSE. J'ai entendu dire qu'il n'y avait pas d'amis au jeu, et comme nous jouons là une partie très-importante, très-difficile, très-serrée... (*On entend sonner deux heures*.) que nous n'aurons pas le temps d'achever, car l'horloge vous avertit que voici l'heure de la visite des prisonniers...

ZIZIANOW, *avec impatience*. Au diable les affaires d'État!

LA PRINCESSE. Non pas! les affaires d'abord, les plaisirs après! nous reprendrons plus tard notre conversation... Que je ne vous retienne pas, de grâce!

ZIZIANOW, *à part*. C'est juste!.. j'oubliais Roskaw, qu'elle attend. (*Haut*.) Je vous laisse, Madame, je vous laisse... (*Il sort par l'escalier taillé dans le pilier du milieu*.)

SCENE VII.

LA PRINCESSE, *seule*.

RÉCITATIF.

Constantin, je l'ai dit, sortira de ces lieux!
Ce qu'une femme veut, Dieu le veut!...
(*Se levant*.)
Et je veux!..
(*Regardant vers la droite*.)
Et puissent les échos de la voûte sonore
Porter dans le cachot, qui le retient encore,
Mes chants consolateurs, mon espoir et mes vœux!

ROMANCE, *avec accompagnement de cor anglais figurant l'écho*.

PREMIER COUPLET.

Dans ces demeures souterraines,
Sombre prison,
Vous qui gémissez dans les chaînes
Et l'abandon!
Qu'en votre cœur, ma voix éveille
Rêves plus doux!
Sur vous encor l'amitié veille...
M'entendez-vous?

DEUXIÈME COUPLET.

Ici-bas, chacun vous délaisse,
Et moi, j'accours!
Oui, pour rendre à votre jeunesse
Tous ses beaux jours!
Je veux briser votre esclavage
Et vos verrous!
L'amitié double le courage,
M'entendez-vous?

(*Ce dernier vers est répété plusieurs fois en sons prolongés par les différents échos de la galerie*.)

CONSTANTIN, *en dehors, répétant le motif de sa romance de la première scène du deuxième acte*.

Cachez bien tous mes secrets.
Ne dites pas que je l'aime ;
Oui, je l'aime! je l'aime!
Et comme on n'aima jamais!

LA PRINCESSE, *reconnaissant la voix de Constantin*.

C'est lui! c'est lui! sa voix touchante
Jusqu'à mon cœur a retenti ;
Il sait que dans ces lieux je suis présente,
Qu'ici je veille auprès de lui!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Dans ces demeures souterraines,
Sombre prison,
Vous qui gémissez dans les chaînes
Et l'abandon!

CONSTANTIN, *en dehors*.

Cachez bien tous mes secrets,
Ne dites pas que je l'aime!
Oui, je l'aime! je l'aime!
Et comme on n'aima jamais!

SCENE VIII.

LA PRINCESSE, KLAREMBERG, *amené par* LISANKA *et suivi de* ROSKAW.

LISANKA, *à Klaremberg, montrant la princesse*. Tenez, Monsieur, la voici!

LA PRINCESSE, *allant à lui*. Monsieur Klaremberg!.. comme vous êtes pâle!

KLAREMBERG. La course... l'émotion... c'est fort joli!..

Ces murailles de sel... ont d'abord un air de diamants. . un faux air... qui m'a séduit. J'ai voulu voir, j'ai vu! je m'en vas!

LA PRINCESSE. Sans moi...

KLAREMBERG. J'étouffe ici, dans ces galeries! vu surtout les courants d'air...

LA PRINCESSE, *riant.* Allons donc!

KLAREMBERG. Qui tout à l'heure.. par les effets du gaz... qui s'enflamme... je ne vous dirai pas au juste... ont occasionné une explosion!.. Un pauvre ouvrier qui, devant moi, est tombé sans connaissance.

LISANKA, *naïvement.* Cela arrive souvent! très-souvent!

KLAREMBERG, *vivement.* Je suis très-pressé de continuer mon voyage! les affaires de banque ne souffrent pas de retard... J'ai réclamé pour mon domestique Péters et pour moi le droit de remonter là-haut, immédiatement; car notez bien que pour respirer il faut un permis, un laissez-passer... que le prince m'a accordé, en riant comme un fou!..

LA PRINCESSE. Et en renouvelant ses plaisanteries...

KLAREMBERG. Sur la poltronnerie des écus! on devrait dire : leur courage .. Car enfin, je vous demande un peu si quelqu'un qui a trois ou quatre millions ne risque pas plus que celui qui n'a rien. C'est absurde. Aussi je pars... Mais j'ai voulu vous prévenir qu'avant de descendre dans ces souterrains, le prince avait expédié, devant moi, son rapport à l'empereur, sur l'affaire de Constantin Nélidoff...

LA PRINCESSE, *à part.* Ah! le traître!

LISANKA. Alors ce pauvre jeune homme est perdu!

ROSKAW. Fusillé!

LISANKA ET KLAREMBERG, *avec effroi.* Fusillé!..

LA PRINCESSE. Pas encore! . (*À Klaremberg.*) si vous me venez en aide.

KLAREMBERG. Moi! . et comment!

LA PRINCESSE. Lisanka me racontait hier que vous n'aviez pas perdu le souvenir d'une aventure qui vous était arrivée... un soir... à la cour d'Elisabeth...

ROSKAW, *vivement, à Klaremberg.* Oui .. oui... quand la princesse Polowska vous donna trois cartes gagnantes...

LISANKA, *de même.* Qui empêchèrent votre ruine!

KLAREMBERG, *à la princesse.* Je sais ce que je dois à la princesse votre mère, et quoique tous les jours on calomnie les écus, il y en a, croyez-moi, qui ne sont pas ingrats... et les miens sont à votre service! disposez de mes capitaux!

LA PRINCESSE. Je vous remercie!

KLAREMBERG, *avec chaleur.* Sans intérêts, bien entendu! sans intérêts! de l'or, des traites, des lettres de change sur Vienne, sur Londres, sur Amsterdam... le meilleur papier.

LA PRINCESSE. Je n'en veux qu'un! le laissez-passer que le prince Zizianow vient de signer pour vous et pour votre domestique Péters...

KLAREMBERG. Que voulez-vous dire?

LA PRINCESSE. Que celui-ci nous restera quelques heures encore, je me charge de lui, et vous emmènerez à sa place, couvert du chapeau et du manteau à votre livrée, Constantin Nélidoff...

KLAREMBERG. Impossible! il est, dit-on, renfermé ici dans un cachot.

LA PRINCESSE, *vivement.* Dont Roskaw a la clé!

LISANKA. Et je suis sûre de Roskaw...

LA PRINCESSE, *gaiement.* Ma filleule en répond!

ROSKAW. Un instant!..

LA PRINCESSE. Il est à nous!

ROSKAW. A une condition...

LA PRINCESSE, *regardant Lisanka.* Que je devine!

ROSKAW, *avec embarras.* Peut-être!

LA PRINCESSE, *vivement, à Roskaw.* N'importe, j'y consens d'avance! la clé?..

ROSKAW, *la lui donnant.* La voici!

LA PRINCESSE, *à Roskaw.* Combien faut-il de temps pour remonter?

ROSKAW. Plus de vingt minutes... et tant qu'on n'est pas arrivé à la sortie extérieure, on peut toujours donner le signal pour faire redescendre ..

LA PRINCESSE, *à Lisanka.* Tiens, Lisanka, délivre Constantin... et vous, Klaremberg, veillez sur lui... Que par vos soins il sorte de la Russie .. ne le quittez pas avant qu'il ait franchi la frontière. . et, si vous le pouvez, trouvez-vous dans dix jours aux eaux de Calrsbad .. je m'y rendrai de mon côté...

KLAREMBERG. Pourquoi?

LA PRINCESSE. Je vous le dirai... mais partez au plus vite .. (*Tendant la main à Klaremberg.*) Merci, Klaremberg.

KLAREMBERG. Je vous devais tant, à vous ou aux vôtres, qui ont protégé en moi un malheureux. .

LA PRINCESSE. Vous venez d'en sauver un autre... nous sommes quittes à présent! (*Klaremberg et Lisanka sortent par la droite.*)

SCÈNE IX.

ROSKAW, LA PRINCESSE.

ROSKAW, *à part.* A nous deux maintenant!

DUO.

ROSKAW, *à part, et pendant que la princesse regarde à droite Klaremberg et Lisanka qui s'éloignent, avalant quelques gorgées d'une gourde d'eau-de-vie.*

Allons donc, lâche, et que cette liqueur,
Pour un instant, te donne au moins du cœur!

(*S'approchant de la princesse et s'animant peu à peu.*)

Je veux vous dire et vous apprendre ..
Que ces lieux sont muets et sourds!

(*La princesse, sans faire attention à ce qu'il dit, regarde toujours avec inquiétude du côté du cachot de Constantin.*)

ROSKAW, *avec égarement.*

Que le prisonnier part et ne peut vous entendre,
Ni venir à votre secours!

LA PRINCESSE, *à part, avec étonnement.*

Que dit-il là?

ROSKAW, *buvant encore une gorgée d'eau-de-vie, et avec plus d'emportement.*

Je dis qu'en d'autres galeries
Ils sont tous éloignés... et nous sommes tous deux
Seuls... tout à fait seuls... en ces lieux...
(*Avec explosion.*)
Et dussé-je, après tout, me damner...

LA PRINCESSE, *se retournant avec dignité.*

Tu t'oublies!

ROSKAW, *vivement, à demi-voix et avec emportement.*

Vous avez des secrets... qu'on vous a confiés...
Trois cartes .. un anneau! je sais tout!.. vous voyez!
Il me faut cet anneau, ces trois cartes gagnantes...
Je les veux à tout prix, sinon...

LA PRINCESSE, *effrayée.*

Tu m'épouvantes!
Et tu n'es pas, Roskaw, dans ton bon sens!

ROSKAW, *portant la main à son cœur et à son front.*

C'est vrai! partout la flamme et des brasiers ardents!

ENSEMBLE.

ROSKAW, *avec emportement.*

Dans la fureur qui me possède,
A l'enfer même j'ai recours!
Que Belzébuth me vienne en aide!
Cédez!.. ou tremblez pour vos jours!
(*Avec prière.*)
Pour vous-même, je vous supplie,
Craignez son pouvoir infernal!
Pour vous soustraire à ma furie,
Livrez-moi ce secret fatal!

LA PRINCESSE, *regardant avec frayeur autour d'elle.*

A l'horreur... à l'effroi je cède;
Seule... en ces lieux... et sans secours!
Qui pourrait me venir en aide?
A quels moyens avoir recours?



ROSKAW. Ma revanche! — Acte 2, scène 3.

(*S'adressant à Roskaw, d'un air suppliant.*)
Insensé! quelle frénésie
Te pousse à ce destin fatal?
Reviens à toi, je t'en supplie!
Abjure un délire infernal?
(*Avec frayeur et cherchant à l'apaiser.*)
Ecoute-moi... Crois-moi, ce secret, sur mon âme,
N'existe pas!

ROSKAW, *avec colère.*
Vous voulez me tromper?

LA PRINCESSE.
Moi!

ROSKAW.
Mais le prisonnier, songez-y bien, Madame,
N'a pas encor pu s'échapper!

LA PRINCESSE.
O ciel!

ROSKAW.
Rien qu'un seul cri peut le rendre au supplice!

LA PRINCESSE.
Tais-toi! j'oublirai tout!

ROSKAW.
Non! vous n'oublirez rien!
Et d'avance, je sais quel sort sera le mien!
Le knout jusqu'à la mort!.. et ce sera justice!
Mais puisque de mes jours j'ai fait le sacrifice,
Je ne risque plus rien.
(*Avec fureur.*)
Ce secret! . ce secret...
Je le veux... ou de vous... et de lui c'en est fait.

ENSEMBLE

ROSKAW, *hors de lui.*
Dans la fureur qui me possède,
A l'enfer même j'ai recours!
Que Belzébuth me vienne en aide!
Cédez!.. ou tremblez pour vos jours!
(*Avec supplication.*)
Pour vous-même, je vous supplie
Craignez son pouvoir infernal!
Pour vous soustraire à ma furie,
Livrez-moi ce secret fatal!

LA PRINCESSE, *à part, avec terreur.*
A l'horreur, à l'effroi, je cède...
Seule.. en ces lieux... et sans secours,
Qui pourrait me venir en aide?
A quel moyen avoir recours?
(*Haut, et se retournant vers Roskaw.*)
Insensé! quelle frénésie
T'entraîne à ce destin fatal?



CONSTANTIN. Et maintenant captif dans ce triste séjour. — Acte 2, scène 1re.

Reviens à toi, je t'en supplie!
Abjure un délire infernal!

(*A la fin de cet ensemble, Zizianow paraît à l'une des fenêtres ogives du pilier qui est au milieu du théâtre. Il aperçoit la princesse et Roskaw, avance la tête et écoute.*)

LA PRINCESSE, *avec émotion.*
Tu le veux!.. ce secret qu'ici... tu me demandes...

ROSKAW, *vivement.*
Vous en convenez donc, existe!..

LA PRINCESSE.
Oui! mais je crois
Qu'il doit peu te servir!

ROSKAW.
Je connais nos légendes!
En sa vie, on ne peut s'en servir qu'une fois!
Je la choisirai bonne, alors, et peu m'importe...

LA PRINCESSE, *montrant la bague qu'elle a au doigt.*
Et quant à cet anneau. . l'imprudent qui le porte,
Songes-y bien, est maudit!

ROSKAW.
Peu m'importe!

LA PRINCESSE, *regardant toujours du côté à droite.*
Ecoute donc!

(*Roskaw s'approche d'elle, Zizianow avance la tête et redouble d'attention*)
Celui qui porte ce rubis
Est sûr, en retournant son chaton magnétique,
De gagner, s'il choisit les cartes que je dis :
Le *trois*, le *dix* et la *dame de pique!*

ROSKAW, *répétant.*
Le *trois*, le *dix* et la *dame de pique!*
Je ne l'oublirai pas!
(*A la princesse.*)
Par ces trois cartes-là,
Trois fois, quelle que soit la somme, on gagnera!

LA PRINCESSE.
Oui!

ROSKAW.
Bien! le trois!

ZIZIANOW, *caché, à part, répétant.*
Le trois!

ROSKAW, *de même, répétant.*
Le dix!

ZIZIANOW, *de même.*
Le dix!

ROSKAW.
Et la dame de pique!

(Se retournant vers la princesse.)
Et l'anneau maintenant?

LA PRINCESSE, *tirant une bague de son doigt.*
Le voilà!

ROSKAW, *avec transport, le prenant.*
Le voilà

ENSEMBLE.

ROSKAW.
Bonheur auquel j'aspire,
Objet de mon délire,
Fût-ce au prix du martyre,
Je vais te posséder!
Et bravant l'anathème,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Je pourrai commander!

LA PRINCESSE, *à part, et gaiement.*
Etrange et vain délire!
Il a fallu lui dire
Le secret qu'il désire
Et qu'il veut posséder!
(Regardant Roskaw.)
Oui, bravant l'anathème,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Il pourra commander!

SCENE X.

LES PRECEDENTS, ZIZIANOW, *paraissant, puis* LES CHŒURS, *hommes, femmes et enfants sortant des différentes galeries et portant des flambeaux.*

ROSKAW, *apercevant Zizianow et s'éloignant de la princesse.*
C'est Monseigneur!..

ZIZIANOW, *à part, et s'avançant au bord du théâtre en regardant la princesse.*
Ah! malgré vous, traîtresse,
Sans qu'il m'en coûte rien, j'ai donc votre secret...
(Regardant Roskaw.)
Ou je l'aurai bientôt tout entier!
(Haut, et s'adressant à la princesse.)
Tout est prêt!
Et, pour notre voyage, on nous attend, princesse!

LE CHŒUR, *qui est entré pendant ces derniers vers, et qui porte des flambeaux.*
Que la nuit éternelle
Qui règne en ce séjour,
Un moment étincelle
De tout l'éclat du jour!
Flambeaux, chassez les ombres!
Et que vos feux brillants
Sur nos murailles sombres
Sèment les diamants!

ROSKAW, *à part, au coin du théâtre à gauche, et regardant son anneau.*
Cette fois donc enfin,
Fortune!.. je te tiens enchaînée en ma main!

ZIZIANOW, *qui, pendant ce temps, a parlé bas à Sowbakin en lui montrant Roskaw.*
Tu m'as compris?..

SOWBAKIN, *de même.*
Pas trop! n'importe, point de grâce
Car je le hais!

ZIZIANOW, *de même.*
Pourquoi?

SOWBAKIN, *de même.*
N'a-t-il pas une place
Au-dessus de la mienne?

ZIZIANOW, *de même.*
Eh bien! elle est à toi!

SOWBAKIN, *avec joie.*
Sa place!

ZIZIANOW.
Eh oui!..

SOWBAKIN.
C'est juste! alors comptez sur moi!..
(On entend dans le lointain un son de cor.)

ZIZIANOW, *en souriant, à la princesse.*
Entendez-vous?.. enfin notre banquier respire!

LA PRINCESSE, *à part.*
Moi de même!

ZIZIANOW, *de même.*
Il a vu le jour!

LISANKA, *entrant et se glissant près de la princesse.*
Plus de frayeur!
Il est sauvé!.. sauvé!..

LA PRINCESSE.
Quel bonheur!

LISANKA.
Quel bonheur!

ZIZIANOW, *regardant la princesse d'un air de raillerie.*
Quel bonheur!

ROSKAW, *regardant sa bague.*
Quel bonheur!

SOWBAKIN, *regardant Roskaw.*
Quel bonheur!

ENSEMBLE.

ROSKAW.
Trésor auquel j'aspire!
Objet de mon délire,
Secret que je désire,
Je vais vous posséder!
Et, bravant l'anathème,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Je pourrai commander!

LA PRINCESSE.
Étrange et vain délire
Que je n'ose maudire!
Au but auquel j'aspire
Vous m'avez su guider!
(Regardant Roskaw.)
Oui, bravant l'anathème,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Il pourra commander!

ZIZIANOW.
Trésor auquel j'aspire!
Objet de mon délire,
Secret que je désire,
Je vais vous posséder!
Et, dans le jeu que j'aime,
Du sort maître suprême,
A la fortune même
Je pourrai commander!

LISANKA, *regardant la princesse.*
Au malheur qui soupire,
Sa bonté vient sourire!
Et son pouvoir n'aspire
Qu'aux moyens de l'aider!
O marraine que j'aime,
Qu'un jour, l'amour lui-même
Vers le bonheur suprême
Puisse aussi la guider!

SOWBAKIN, *regardant Roskaw.*
Bonheur que je désire,
Objet de mon délire,
Cette place où j'aspire,
Je vais la posséder!
Ah! quelle joie extrême!
A mon tour, ici même,
Comme un maître suprême
Je pourrai commander!

CHŒUR.
Que la nuit éternelle
Qui règne en ce séjour,
Un moment étincelle
De tout l'éclat du jour!
Flambeaux! chassez les ombres!
Et que vos feux brillants
Sur nos murailles sombres
Sèment les diamants!

(Toutes les galeries sont illuminées. Zizianow, qui a offert sa main à la princesse, s'avance vers la galerie du fond. Roskaw, sur le devant du théâtre, et plongé dans ses rêveries, a l'air de s'éveiller au moment où Lisanka, étonnée, lui frappe sur l'épaule, tandis que Sowbakin, à droite du théâtre, regarde Roskaw d'un air menaçant et semble méditer contre lui quelques projets. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Les eaux de Carlsbad. Un pavillon au milieu du jardin des bains. Au fond, la fontaine d'où s'échappe la source.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

KLAREMBERG, *seul, assis près d'une table, à gauche, et parcourant le livre des voyageurs.* Quelle affluence aux eaux de Carlsbad... ce sont des eaux si salutaires pour ceux qui se portent bien... et quand je parcours le livre des voyageurs... (*Lisant.*) Le marquis, le comte... l'archiduc vice-roi de Bohême... Je le savais... car j'ai de lui aujourd'hui une audience, toujours pour mon emprunt... (*Continuant.*) Des grandes dames, des grands seigneurs... des petits princes allemands venant ici incognito, et bien plus inconnus encore s'ils voyageaient sous leur véritable nom... ah! ah! le colonel prince Zizianow... notre ami, arrivé depuis hier, et pourquoi?.. parbleu! Carlsbad est le salon de jeu de toute l'Europe... et les monceaux d'or entassés sur son tapis vert doivent tenter un joueur tel que lui... Mais, parmi tous ces noms, je ne vois pas celui de la princesse Polowska... Elle m'a pourtant prié de l'attendre ici aujourd'hui!

SCÈNE II.

KLAREMBERG, LISANKA, *entrant par le fond, suivie de deux domestiques portant des paquets.*

LISANKA, *leur désignant la gauche.* Là, dans le petit pavillon! (*Les deux domestiques sortent.*)

KLAREMBERG, *apercevant Lisanka.* Lisanka!

LISANKA. Monsieur de Klaremberg!

KLAREMBERG. Ta maitresse est ici?

LISANKA. Pas encore, Monsieur... je l'ai laissée hier à Pilsen, où elle s'est arrêtée pour une importante affaire que je ne connais pas... m'ordonnant de partir, avec sa voiture et ses gens, pour faire préparer son logement à Carlsbad, où elle doit arriver ce matin... attendu qu'elle y a donné rendez-vous à quelqu'un!

KLAREMBERG. A moi, ma chère enfant!

LISANKA. Oui, Monsieur... (*A part.*) et à une autre personne encore!

KLAREMBERG. Une femme exacte, une femme rare... fidèle à sa parole... et je ne peux rien faire de mieux que de déjeuner en l'attendant... (*A Lisanka.*) Lisanka, si ta maitresse arrive, dis-lui que je suis à ses ordres! (*Il sort par le premier plan à droite.*)

SCENE III.

LISANKA, ROSKAW, *entrant par le fond.*

ROSKAW, *apercevant Lisanka et courant après elle.* Lisanka!

LISANKA. Roskaw!

ROSKAW. Oui, moi!

LISANKA. Toi, aux eaux de Carlsbad! toi que je croyais perdu à jamais! Pourquoi disparaître du château et des mines de Polowsk... pourquoi nous quitter?

ROSKAW. Bien malgré moi... Ah! la princesse avait raison en disant que son secret et son anneau portaient malheur à qui les possédait!

LISANKA, *haussant les épaules.* Qu'est-ce que tout cela signifie?

ROSKAW. Que pendant un instant, j'ai eu dans ma main tous les trésors du monde... ces trois cartes gagnantes et cette bague dont il suffit de retourner le chaton...

LISANKA. Tu as perdu la tête!

ROSKAW. Maintenant, oui! mais alors, j'avais toute ma raison, j'en suis sûr! Le soir était venu, je sortais de la mine, me demandant en moi-même combien je mettrais d'argent sur chaque carte... ce que je ferais des richesses que j'allais gagner... et surtout où je les cacherais... lorsqu'en traversant le bois de sapins, on s'élance sur moi, et avant que j'aie pu me défendre, on m'avait renversé à terre, un baillon dans la bouche, un bandeau sur les yeux.

LISANKA. Pauvre Roskaw!

ROSKAW. Ça n'est rien.

LISANKA. Maltraité... blessé peut-être!

ROSKAW. Ça ne serait rien, ils m'avaient pris mon anneau.

LISANKA, *avec chagrin.* Notre anneau de fiançailles...

ROSKAW, *avec impatience.* Ce ne serait...

LISANKA, *vivement et avec reproche.* Comment, Monsieur?

ROSKAW. Ce ne serait rien.... pour eux... ils avaient d'autres idées... Ils m'ont arraché... ma bague... mon talisman... sans lequel les trois cartes gagnantes deviennent inutiles... puis me roulant dans un kibitch jusqu'au delà de la frontière... on m'a dit à l'oreille.. marche devant toi. . marche!.. car si jamais tu remets les pieds en Russie, tu es mort!..

LISANKA. Ah mon Dieu! et quels étaient ces gens-là?

ROSKAW. Est-ce que je sais?

LISANKA. Des voleurs...

ROSKAW. Non .. car ils m'ont glissé dans ma poche une bourse de six cents roubles...

LISANKA. Que tu as encore?..

ROSKAW. Que j'avais... que je n'ai plus...

LISANKA. On te l'a reprise?..

ROSKAW. Oui... d'autres...

LISANKA. D'autres voleurs? .

ROSKAW. C'est possible.... Ici à Carlsbad, là-bas, un grand tapis vert... vois-tu, Lisanka, chacun met la somme qu'il veut, sur trois cartes de son choix, étalées sur la table... puis le banquier prend un autre jeu à lui!.. il tire en disant : Telle carte gagne! telle carte perd... et le trois... le dix .. et la dame de pique... n'oublie pas ces trois cartes-là.. le trois... le dix... et la dame de pique... avec elles on doit toujours gagner...

LISANKA. Tu as donc gagné?

ROSKAW, *avec impatience.* J'ai tout perdu! cela devait être... ne t'ai-je pas déjà dit que je n'avais plus la bague qu'il suffit de retourner pour rendre ces trois cartes toutes-puissantes?.. Alors, ne pouvant m'enrichir ici, comme joueur... j'ai demandé à y rester comme valet.

LISANKA. Pour vivre?

ROSKAW. Oui... et pour voir jouer!.. Je suis là, tous les soirs, non pas dans les salons de bal... mais dans celui du jeu! je vois avec délice, avec rage... tout ce monde qui s'enrichit...

LISANKA. Et ceux qui se ruinent?..

ROSKAW. Je ne les vois pas.

LISANKA. Mon pauvre Roskaw! tu es fou!

ROSKAW, *portant la main à son front.* Tu as peut-être raison!..

ROSKAW.

PREMIER COUPLET.

Le *trois*... le *dix*... et la *dame de pique*.
Trio fatal!.. qui me poursuit!
Et que partout une main fantastique
A mes yeux trace jour et nuit...
Même dans l'ombre il étincelle,
Car c'est Belzébuth qui m'appelle
Et le montre avec son flambeau :
« Roskaw!.. Roskaw!.. »
(*Baissant la tête d'un air de compassion.*)
Satan a brouillé son cerveau :
Il est fou, le pauvre Roskaw!
Roskaw, Roskaw!
Pauvre Roskaw!

DEUXIÈME COUPLET.

J'entends le bruit de l'argent qui résonne!
Des monceaux d'or sont devant moi.
Puis une voix me dit : Je te les donne!
Prends-les, ces trésors sont à toi.
Regarde Lisanka.
Au fond du cœur alors s'éveille
Doux souvenir qui me conseille,
Et me montre un chemin nouveau :
« Roskaw! Roskaw! »
(*Avec tristesse.*)
Ah! c'en est fait de son cerveau!
Il est fou le pauvre Roskaw!
Roskaw! Roskaw!
Pauvre Roskaw!

ENSEMBLE.

Ah! c'en est fait de son cerveau!
Il est fou le pauvre Roskaw!
Roskaw! Roskaw!
Pauvre Roskaw!

(*Au dehors on entend appeler : Roskaw! Roskaw!*)

LISANKA. Entends-tu?.. on t'appelle!

ROSKAW. J'y vais!

LISANKA. Vois si le pavillon que l'on m'a promis est prêt.

ROSKAW. Oui, et je reviens.

LISANKA. Car ma maîtresse doit arriver à onze heures... Quelle heure est-il?

ROSKAW, *préoccupé.* Dix de pique. . (*Se reprenant.*) non, dix heures!..

VOIX, *en dehors.* Roskaw! Roskaw! (*Il va pour sortir par le fond, aperçoit Zizianow qui entre de ce côté, il s'arrête, le regarde et s'enfuit par la droite.*)

SCENE IV.

KLAREMBERG, ZIZIANOW, LISANKA.

ZIZIANOW, *entrant avec Klaremberg.* Quel est donc cet homme qui vient de s'enfuir à ma vue!

LISANKA. Mon fiancé, Monseigneur... un pauvre garçon...

KLAREMBERG. Celui que nous avons vu dernièrement dans les mines de Polowsk...

ZIZIANOW. Oui... oui... je me rappelle maintenant... un gaillard qui fera bien de ne jamais rentrer en Russie, où il est destiné à périr sous le knout...

LISANKA, *vivement.* Pourquoi?

ZIZIANOW. Pour avoir laissé échapper de son cachot Constantin Nélidoff...

KLAREMBERG. A ce compte, je suis encore plus coupable que lui... moi principale cause de l'évasion.

ZIZIANOW. Vous n'en étiez que le complice, et puis vous n'êtes pas né Moscovite... tandis que la princesse Polowska, chef et auteur du complot...

KLAREMBERG. Vous a joué... il faut en convenir, avec une grâce parfaite!

ZIZIANOW. C'est vrai!.. mais je prendrai ma revanche...

KLAREMBERG. Si vous pouvez!

ZIZIANOW. C'est déjà fait!

KLAREMBERG. Vous vous vantez?

ZIZIANOW. Ignorez-vous donc que la princesse est en ce moment en complete disgrâce... et lorsque nous l'avons rencontrée dans son château de Polowsk, elle se dirigeait vers la frontiere pour échapper au courroux de l'empereur qui lui en veut mortellement. Elle est possédée, à ce qu'il paraît, de la manie de l'évasion...

KLAREMBERG. Manie de rendre service... manie comme une autre... plus rare, voilà la seule différence. Et quel prisonnier, quel malheureux a-t-elle fait encore échapper?

ZIZIANOW. Ah! vous ne saviez pas!.. La princesse avait une cousine, une amie d'enfance, la petite comtesse Dolgorouki, que notre auguste empereur trouvait charmante... il lui faisait cet honneur; et un jour, qu'il avait hasardé, à ce qu'il paraît, une déclaration par trop... moscovite, la petite comtesse avait eu l'inconvenance d'y répondre par un soufflet sur la joue impériale... crime de lèse-majesté, qui la conduisait en Sibérie, pour le moins, sans l'audace de la princesse Polowska.

LISANKA. Ma marraine.

ZIZIANOW. Qui a fait évader sa jeune cousine aux yeux de tous!

KLAREMBERG. Comment?

ZIZIANOW. C'est ce qu'on ignore!.. Mais c'est contre elle maintenant que l'empereur est furieux!

KLAREMBERG. Je le crois, et c'est pour laisser à l'orage le temps de se dissiper que la princesse voyage à l'étranger, et va arriver ce matin à Carlsbad! (*A Lisanka.*) N'est-ce pas?

LISANKA. Oui, Monsieur.

ZIZIANOW, *souriant.* Vous croyez?

KLAREMBERG. Je l'attends!

LISANKA. Nous l'attendons!

ROSKAW, *qui est entré pendant ces derniers mots, dit à demi-voix à Lisanka.* Le pavillon est prêt. (*Lisanka fait un pas pour sortir.*)

ZIZIANOW, *à Klaremberg.* Vous pourriez l'attendre longtemps.

KLAREMBERG. Pourquoi?

ZIZIANOW, *de même.* A cause des obstacles qu'elle pourra rencontrer sur sa route...

LISANKA, *revenant.* Des obstacles, elle n'en connaît pas!

KLAREMBERG La petite a raison!.. car, entre nous, je soupçonne la princesse... d'être tant soit peu magicienne...

ROSKAW, *à part.* C'est vrai!

ZIZIANOW. Soit! Mais, toute sorcière qu'elle est, elle n'a pas prévu que le czar mon maître et l'empereur d'Autriche s'étaient engagés par un traité secret, à l'extradition mutuelle des coupables, pour crime d'État ..

LISANKA, KLAREMBERG. O ciel!

ZIZIANOW. Arrivé hier matin aux eaux de Carlsbad, où je savais trouver l'archiduc vice-roi, j'ai réclamé de lui, au nom du czar, l'exécution du traité. Il a immédiatement donné des ordres, et il vient de m'apprendre à l'instant même... (*A Klaremberg.*) d'abord, qu'il vous attendait dans son cabinet.

KLAREMBERG. Je m'y rends!

ZIZIANOW. Et puis, que la princesse Polowska, arrêtée hier soir, avec tous les égards possibles, est, à l'heure qu'il est, renfermée à Pilsen, pour être reconduite en Russie à ma premiere demande.

LISANKA. Ah! ma pauvre marraine!

ROSKAW, *à part.* Une si brave femme, après tout!

KLAREMBERG, *à Zizianow.* Vous en êtes sûr?

ZIZIANOW. Je viens de lire, de mes yeux, le rapport du commandant de Pilsen!

SCENE V.

ROSKAW, *à gauche et un peu en arrière*, KLAREMBERG, LA PRINCESSE, *entrant par le fond et paraissant*, ZIZIANOW, LISANKA; *étonnement général.*

ENSEMBLE.

QUINTETTE.

LISANKA, KLAREMBERG, ZIZIANOW.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille;
Aventure pareille
Etonne ma raison!
Est-ce par son génie?
Est-ce par la magie
Qu'elle est soudain sortie
Des murs de sa prison?

ROSKAW.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille;
Aventure pareille
Renverse ma raison!
Oui, c'est par la magie,
Par la sorcellerie
Qu'elle est soudain sortie
Des murs de sa prison?

LA PRINCESSE, *à part.*

Ah! tout marche à merveille!
Sur moi l'amitié veille,
Et sa voix me conseille
Contre la trahison!
Doux charme de la vie,
Espérance chérie.
A toi, je me confie
Bien plus qu'à ma raison!

LA PRINCESSE, *s'avançant vers eux et tendant la main à Klaremberg.*

(*A Klaremberg.*)

Sur vous, avec raison, j'avais compté.

ZIZIANOW, *à Klaremberg.*

Comment?

L'on vous avait donné rendez-vous?

LA PRINCESSE.

Oui vraiment!

Monsieur n'est pas le seul!.. au fond de la Hongrie
J'avais envoyé l'ordre à quelqu'un d'accourir!

ZIZIANOW.

Eh! qui donc?

LA PRINCESSE.

Constantin Nélidoff! qui, d'avance,
J'en suis sûre...

ZIZIANOW, *souriant avec ironie.*

Vraiment!..

LA PRINCESSE.

Saura bien m'obéir
A l'heure dite .. et malgré la distance!

ZIZIANOW.

Et pourquoi?

LA PRINCESSE.

Telles sont, Monsieur, mes volontés,
Et l'on ne connaît pas toutes mes qualités!
Non-seulement je suis bossue,
Je suis bossue,
Chacun le voit!
De plus encor, je suis têtue,
Je suis têtue
Plus qu'on ne croit!
Les belles ont droit au caprice,
J'en ai pourtant, et de nombreux,
Et j'entends que l'on m'obéisse
Quand je le veux!
Quand je le veux!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CONSTANTIN, *paraissant.*

TOUS.

O ciel!

LA PRINCESSE, *se tournant vers Constantin d'un air gracieux.*

Très-bien, Monsieur, l'exactitude
Des jeunes gens est le premier devoir!

CONSTANTIN, *s'inclinant.*

Vous obéir en tout est ma première étude!

LA PRINCESSE, *à Zizianow d'un air railleur et lui montrant Constantin.*

Eh bien, que dites-vous, prince, de mon pouvoir?

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Non-seulement je suis bossue,
Je suis bossue,
Chacun le voit!
De plus encor je suis têtue,
Je suis têtue,
Plus qu'on ne croit!
Les belles ont droit au caprice
J'en ai pourtant et de nombreux,
Et j'entends que l'on m'obéisse,
Qu'on m'obéisse,
Quand je le veux!
Quand je le veux!

ZIZIANOW.

Non-seulement elle est bossue,
Elle est bossue,
Chacun le voit!
De plus encore elle est têtue,
Elle est têtue
Plus qu'on ne croit!
Mais il faut que cela finisse,
Et dans ces lieux,
Qu'elle cède et qu'elle fléchisse,
Car je le veux.

CONSTANTIN, *à part, et regardant la princesse.*

Ah! combien mon âme est émue,
Qu'elle est émue
Quand je la vois!
Sur moi soudain sa seule vue,
Sa seule vue
Reprend ses droits!
Il faut bien que l'on obéisse
A ses beaux yeux.
Suivre ses lois et son caprice
Sont mes seuls vœux.

LISANKA, KLAREMBERG ET ROSKAW.

Non-seulement elle est bossue,
Elle est bossue,
Comme on le voit!
De plus encore elle est têtue,
Elle est têtue
Plus qu'on ne croit!
Les belles ont droit au caprice!
Donc en ces lieux,
Il est juste qu'on obéisse
A tous ses vœux.

(*Klaremberg sort avec Zizianow par le fond, Roskaw, sur un signe de la princesse, sort par la gauche avec Lisanka.*)

SCÈNE VII.

CONSTANTIN, LA PRINCESSE.

CONSTANTIN. Parlez, Madame, pourquoi cet ordre de me rendre ici aujourd'hui, à Carlsbad?

LA PRINCESSE, *souriant.* Eh mais... pour causer de vos affaires!.. (*Geste d'étonnement de Constantin.*) Croyez-vous donc, Monsieur, que j'abandonne ainsi mes protégés! Vous avoir délivré des mines de Polowsk ou des conseils de guerre moscovites, c'est moins que rien!

CONSTANTIN. Vous trouvez?

LA PRINCESSE. Cela ne vous donne ni une position ni un avenir! Que comptez-vous faire?

CONSTANTIN. Ne pouvant plus servir en Russie... m'engager dans quelque régiment étranger et m'y faire tuer!

LA PRINCESSE. J'ai mieux que cela à vous proposer : un établissement, un mariage honorable!

CONSTANTIN. A moi!

LA PRINCESSE. Une jeune fille de bonne maison... qui me doit tout! Daria Dolgorouki, ma proche parente et mon amie intime!

CONSTANTIN. Banni de mon pays, et jusqu'à ce que j'aie recouvré l'honneur de mon père, déshonoré moi-même, je ne puis allier mon sort à celui de personne!

LA PRINCESSE. Et si ma protégée, à qui j'ai fait votre éloge, ne s'arrêtait point à de pareilles considérations et vous acceptait sur parole?

CONSTANTIN. Grâce, princesse, ne vous raillez pas de moi.

LA PRINCESSE. Qui songe à railler? Celle que je vous propose est riche, jeune et bien faite. (*Avec un soupir.*) C'est quelque chose!

RÉCITATIF.

CONSTANTIN, *s'inclinant.*

Pardonnez-moi... mais je refuse!..

LA PRINCESSE.

Sans la connaître et sans la voir!.. pourquoi?

CONSTANTIN, *après un moment d'hésitation.*

J'en aime une autre!

LA PRINCESSE, *souriant.*

Allons! mauvaise excuse!
Une défaite!

CONSTANTIN.

Non!

LA PRINCESSE.

Alors confiez-moi
Quelle est cette personne?..
(*Voyant que Constantin garde le silence.*)
Eh oui, nommez-la-moi?

DUO.

Ne suis-je pas une sœur, une amie?

CONSTANTIN.

Non!.. nul ne doit la connaître ici-bas!

LA PRINCESSE, *riant.*

Ah! c'est qu'alors elle n'existe pas!

CONSTANTIN, *vivement.*

Si! par bonheur!..

LA PRINCESSE, *de même.*

Eh bien, je vous défie
De la nommer?

CONSTANTIN.

M'en défier!

LA PRINCESSE, *de même.*

Eh oui!
Vous le voyez, je vous en fais défi!

CONSTANTIN

M'en défier!.. et si cet aveu même
Vous fâche contre moi?

LA PRINCESSE, *de même.*

Faites-en donc l'essai!

CONSTANTIN, *hésitant.*

Eh bien...
(*Avec chaleur.*)
Eh bien, celle que j'aime,
C'est vous!

LA PRINCESSE, *froidement.*

Ce n'est pas vrai!

CONSTANTIN, *hors de lui.*

Comment, ce n'est pas vrai!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Eh! qui vous oblige
A de tels aveux?
Laissez là, vous dis-je,
Transports amoureux
Et galanterie

Et tendres discours!..
Je suis votre amie,
Même sans amours!

CONSTANTIN.

Eh! qui donc m'oblige
A de tels aveux?
Sinon le prestige
Créé par vos yeux!
Fatale magie
Qui dure toujours!
Amour de ma vie
Et mes seuls amours!

LA PRINCESSE, *riant.*

Je ne peux croire à l'impossible,
Je me connais trop bien, hélas!

CONSTANTIN, *avec chaleur.*

Non, non, vous ne connaissez pas
L'attrait, le charme irrésistible
Qui partout s'attache à vos pas!

LA PRINCESSE, *de même.*

Il en est pourtant de plus belles!

CONSTANTIN, *de même.*

Qu'on oublie à vous écouter!
Et ce que l'on éprouve auprès d'elles
C'est de penser à vous et de vous regretter!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Qui donc vous oblige
A de tels aveux?
Laissez là, vous dis-je,
Transports amoureux
Et galanterie,
Et tendres discours!
Je suis votre amie
Même sans amours!

CONSTANTIN.

Eh! qui donc m'oblige
A de tels aveux?
Sinon le prestige
Créé par vos yeux!
Fatale magie
Qui dure toujours!
Amour de ma vie
Et mes seuls amours!

CONSTANTIN, *avec chaleur.*

Quoi! vous ne croyez pas à vous, à vos mérites?
A mon amour?

LA PRINCESSE.

Ah! je désirerais
Y croire... car tout ce que vous me dites,
J'en conviens, me fait plaisir!
(*Secouant la tête.*)
Mais...

CONSTANTIN.

Quel témoignage? quelle preuve
Vous faut-il donc?

LA PRINCESSE.

Des preuves?... J'en voudrais
Une seule!... très-simple et qui n'est pas bien neuve!
Mais si je vous la dis. . ces feux exagérés
S'apaiseront bien vite... et vous refuserez!

CONSTANTIN, *vivement.*

Cette preuve... parlez!... achevez, je vous prie!

LA PRINCESSE.

C'est de m'épouser!

CONSTANTIN, *poussant un cri de joie.*

Moi!...
(*Prêt à se jeter à ses pieds.*)
Quel bonheur!
(*Il s'arrête et s'écrie avec désespoir.*)
Non... non... non...
Je ne le puis! et vous aviez raison!
Vous, grande dame, et moi sans fortune et sans nom...
Ils croiraient tous... ô nouvelle infamie!
Ils me l'ont dit, du moins, et le diraient encor,
Que je ne vous épouse, ici, que pour votre or!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN, *hors de lui.*

Oui, le ciel en fureur
S'oppose à mon bonheur!
C'est moi-même, ô destin!
Qui refuse sa main!
Le devoir et l'honneur
Hélas! brisent mon cœur;
Le sort qui me poursuit
M'a proscrit et maudit!

LA PRINCESSE.

Voilà donc cette ardeur
Qui brûlait votre cœur!
Quand je vous offre en vain
Ma fortune et ma main!
Pourquoi, plein de fureur,
Maudire le bonheur
Qui brille, vous sourit
Et pour jamais s'enfuit!

LA PRINCESSE.

Je l'avais bien prédit! j'étais sûre, en moi-même,
Que vous refuseriez...

CONSTANTIN, *éperdu.*

Parce que je vous aime!

ENSEMBLE.

CONSTANTIN.

Oui, le ciel en fureur
S'oppose à mon bonheur!
C'est moi-même, ô destin!
Qui refuse sa main!
Le devoir et l'honneur
Hélas! brisent mon cœur;
Le sort qui me poursuit
M'a proscrit et maudit!

LA PRINCESSE.

Voilà donc cette ardeur
Qui brûlait votre cœur!
Quand je vous offre en vain
Ma fortune et ma main!
Pourquoi, plein de fureur,
Maudire le bonheur
Qui brille, vous sourit
Et pour jamais s'enfuit!

SCENE VIII.

KLAREMBERG, LA PRINCESSE, CONSTANTIN.

KLAREMBERG. Ah! princesse, partez, partez vite!

LA PRINCESSE. Quel air effrayé!

KLAREMBERG. Ce n'est pas sans raison... J'étais chez l'archiduc vice-roi lorsque sa porte, qu'il avait fait défendre, s'ouvre tout à coup, et entre un courrier russe, tout habillé de noir.

LA PRINCESSE. Qu'est-ce que cela veut dire?

KLAREMBERG. Il arrivait de Saint-Pétersbourg, porteur de dépêches pour le vice-roi de Bohême, dépêches terribles, si j'en crois l'effet qu'elles ont produit sur l'archiduc, que j'ai vu soudain pâlir et essuyer plusieurs fois la sueur qui coulait de son front. Il est resté un instant, la tête cachée dans ses mains, oubliant que j'étais là, puis il a écrit un mot qu'il a donné au courrier, en lui disant : Courez à Pilsen, voici l'ordre de remettre en vos mains la princesse Polowska!

CONSTANTIN, *étonné.* Comment, la princesse qui est ici?

KLAREMBERG. Silence!... (*Continuant à voix basse.*) J'ai bien vu par là... (*S'adressant à la princesse.*) qu'il ignorait encore votre évasion de Pilsen et votre arrivée à Carlsbad... Mais il ne peut tarder à l'apprendre, ne fût-ce que par le prince Zizianow, qui entrait dans son cabinet au moment où j'en sortais. Ainsi vous n'avez pas une minute à perdre... partez, partez à l'instant même!

CONSTANTIN. Qu'est-ce que cela signifie?...

KLAREMBERG. Qu'elle est comme vous proscrite, poursuivie par le courroux de l'empereur, qui, non content de confisquer ses biens, veut la faire arrêter ici même, en Allemagne, pour l'envoyer en Sibérie!

CONSTANTIN, *tombant aux pieds de la princesse.* Ah! j'accepte maintenant votre main!

KLAREMBERG, *étonné.* Que dit-il?

LA PRINCESSE, *à Constantin.* Bien! bien! mais à mon tour, à présent, à avoir des caprices.. et tant que je ne vous aurai pas fait rendre votre fortune et l'honneur de votre père...

KLAREMBERG. On vient... partez!.. (*Voyant entrer Zizianow.*) Non!.. il n'est plus temps!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ZIZIANOW.

ZIZIANOW, *à la princesse, qu'il salue.* L'archiduc, vice-roi, qui vient d'apprendre, par moi, Madame, votre arrivée à Carlsbad... arrivée qu'il ne peut s'expliquer, désire vivement vous voir!

CONSTANTIN, *à la princesse.* Vous n'irez pas!

KLAREMBERG, *de même.* Vous n'irez pas! ou vous êtes perdue!

ZIZIANOW. J'espère que non... et si Madame daigne, auparavant, m'accorder quelques instants d'entretien...

CONSTANTIN, *à Zizianow.* J'allais vous adresser la même demande, à vous, Monsieur!

ZIZIANOW. Soit, Monsieur... mais vous comprendrez que je dois d'abord la préférence à la princesse! (*Sur un geste de la princesse, Klaremberg et Constantin se retirent.*)

SCENE X.

ZIZIANOW, LA PRINCESSE.

ZIZIANOW, *après un moment de silence.* J'irai droit au fait, Madame... La situation des choses est telle en ce moment, qu'entre nous, désormais, il n'y a plus que deux partis possibles... ou une guerre à mort... ou une étroite alliance!

LA PRINCESSE, *souriant.* Vous êtes pour les moyens extrêmes... et en voilà qui me semblent bien effrayants!

ZIZIANOW. Le premier?..

LA PRINCESSE, *souriant.* Non! l'autre. Car, en fait d'alliances, il faut des garanties... Lesquelles me donnerez-vous?

ZIZIANOW. J'ai là, sur moi, un papier retrouvé par hasard, lequel servirait à réhabiliter la mémoire du feu comte de Nélidoff...

LA PRINCESSE, *vivement.* Vraiment!..

ZIZIANOW, *l'observant avec attention.* Lequel permettrait à son jeune fils ici présent (et que vous protégez beaucoup) de reprendre à la cour de Russie un rang que, sans cela, nul pouvoir, nulle faveur ne pourrait lui rendre.

LA PRINCESSE. Et vous remettriez ce titre précieux à ce jeune homme?

ZIZIANOW, *après un instant de silence.* Non!

LA PRINCESSE. A moi?

ZIZIANOW, *de même.* Non, pas même à la princesse Polowska.

LA PRINCESSE. A qui donc alors?

ZIZIANOW. A une seule personne... à la princesse Zizianow, ma femme... Voulez-vous l'être?

LA PRINCESSE, *fait un mouvement de surprise, puis se contient et répond froidement.* Malgré l'indifférence que l'on vous témoigne?

ZIZIANOW. Pourquoi pas!.. c'est original... cela me changera.

LA PRINCESSE. Malgré votre haine pour moi?..

ZIZIANOW. Les mariages d'inclination ne réussissent jamais!

LA PRINCESSE. Malgré l'intérêt que je suis censée porter à ce jeune homme?..

ZIZIANOW. Il ne s'agit pas ici de romans, princesse, mais d'affaires sérieuses...

LA PRINCESSE. Ce qui veut dire qu'il est arrivé dans ma position ou dans la vôtre des changements que je ne puis deviner, mais qui rendent pour vous cette union nécessaire....

ZIZIANOW, *froidement.* Votre réponse?

LA PRINCESSE. Vous l'aurez ce soir.

ZIZIANOW. Non... à l'instant même... avant de me quitter... sinon le papier que j'ai là sera par moi déchiré, devant vous, et aucune puissance au monde ne pourra en réunir les morceaux... (*A la princesse qui garde le silence.*) Votre réponse?

LA PRINCESSE, *après avoir hésité.* J'accepte... mais ce papier... vous allez à l'instant même... me le remettre ..

ZIZIANOW, *tirant de sa poche un papier qu'il lui présente.* Dès que vous aurez signé celui-ci.

LA PRINCESSE, *le parcourant.* Une promesse authentique et formelle de mariage... et toute ma fortune pour dédit.

ZIZIANOW. Vous prenez vos sûretés... je prends les miennes...

LA PRINCESSE. C'est juste!.. Soit! (*Elle va à la table et signe.*) Tenez, prince... mais avant tout...

ZIZIANOW. C'est juste! (*Lui remettant le papier.*) Confiance légitime...

LA PRINCESSE, *lui remettant sa promesse de mariage.* Et réciproque...

ZIZIANOW, *la saluant.* Le vice-roi vous attend chez lui, princesse!..

LA PRINCESSE. J'y vais... (*Elle sort par le fond, et Zizianow s'apprête à sortir par la droite.*)

SCENE XI.

ZIZIANOW, CONSTANTIN.

CONSTANTIN, *à Zizianow qui le salue, et s'apprête à sortir.* Et mon audience, mon prince?

ZIZIANOW. Ah! c'est vous, mon ancien prisonnier!

CONSTANTIN. Je suis libre, et grâce au ciel! nous ne sommes plus en Russie, où vos lois me défendaient de demander raison à mon colonel. Privé de mon grade, exilé de mon pays...

ZIZIANOW. Abrégeons... c'est un combat que vous venez me proposer... proposition qui me comble de joie. . car vous vous rappelez nos conditions, et votre défi me prouve que vous venez me payer. Jamais somme ne sera arrivée plus à propos, car nous avons ce soir un bal masqué... ce qui permet dans tous les salons un jeu effréné... Moi je ne me cache pas, je joue à visage découvert... je compte ce soir tenter les grands coups, et sur trois cartes, dont j'ai bonne idée, risquer toute ma fortune, y compris les trois cent mille roubles que vous m'apportez!

CONSTANTIN. Tout ce que possédait mon père a été confisqué, vous le savez... mais il me revenait en Hongrie, du côté de ma mère, des biens que je viens de vendre... (*Lui présentant un portefeuille.*) Voici cent mille roubles... Pour le reste, Monsieur, je vous demanderai un peu plus de temps.

ZIZIANOW. Tout le temps que vous voudrez, Monsieur, à votre aise... (*Refusant le portefeuille.*) Mais gardez, je vous prie... je recevrai tout à la fois... (*Froidement.*) Je ne me bats qu'à cette condition!

CONSTANTIN. Quoi, Monsieur, il ne vous suffit pas d'un pareil à-compte?

ZIZIANOW. Je ne veux pas me faire tuer ou vous tuer par à-compte, mais complétement... il me faut donc la totalité...

CONSTANTIN. Ah! ce refus cache votre crainte!

ZIZIANOW. Ou plutôt la vôtre... car il vous est si facile de vous procurer la somme nécessaire... ici surtout...

CONSTANTIN. Que voulez-vous dire?

ZIZIANOW. Que sur une carte ou deux, vous pouvez, au *pharaon* ou à la *mirandole*, compléter en un instant les deux cent mille roubles qui vous manquent.

CONSTANTIN. Monsieur, je n'entends rien à de pareils jeux....

ZIZIANOW. Pariez alors contre moi... rien n'est plus simple .. cent, deux cent mille roubles... à vos ordres... je tiens tout!

CONSTANTIN, *avec colère.* Monsieur, jamais je ne m'acquitterai ainsi...

ZIZIANOW. C'est que vous ne voulez pas vous battre...

CONSTANTIN, *avec fierté.* Je ne m'acquitterai jamais ainsi, pour la mémoire et pour l'honneur de mon père...

ZIZIANOW, *riant.* Père et mère honoreras, afin...

CONSTANTIN, *voulant s'élancer sur lui pour le frapper.* Ah! c'en est trop!.. et à l'instant même, à l'instant, Monsieur, il faut...

ZIZIANOW, *riant.* Permettez... vous avez vos obligations, j'ai les miennes... je vais me marier.

CONSTANTIN. Vous!

ZIZIANOW. Notre empereur Pierre III n'est plus... nous venons d'en recevoir la nouvelle. . Sa femme lui succède, et la première dame d'honneur favorite de l'impératrice Catherine, la princesse Polowska, par un excès de bonté que je ne mérite pas, consent à partager avec moi sa nouvelle faveur, en m'accordant sa main.

CONSTANTIN, *d'un air incrédule.* A vous... Monsieur?

ZIZIANOW. A moi-même! Et si vous m'accusez de fatuité... vous en croirez peut-être vos yeux et cette promesse signée de sa main...

CONSTANTIN, *avec fureur.* O ciel! elle qui tout à l'heure encore... Ah!.. Monsieur... je me battrai... c'est-à-dire...

je jouerai... je parierai... et tout ce qu'il faudra pour me battre...

ZIZIANOW, *riant.* Allons donc... c'est la seule manière... je vous l'ai dit. . Entendez-vous... l'orchestre retentit... ce sont les salons qui s'ouvrent pour le bal et pour le jeu, et dans l'espoir de m'y mesurer avec vous... je vais vous attendre, Monsieur... au champ d'honneur...

CONSTANTIN. Je vous y rejoindrai bientôt.

ZIZIANOW. A bientôt. (*Ils sortent chacun d'un côté opposé. Le décor change. Pendant la scène précédente on a toujours entendu un air de danse dans le lointain,*)

SCENE XII.

(*Le théâtre change et représente le grand salon de jeu à Carlsbad. Un bruit de danses et de fanfares se fait entendre dans les salles voisines. Au milieu du théâtre, une grande table ovale, couverte d'un tapis vert, autour de laquelle des joueurs et des joueuses sont assis. D'autres sont debout derrière eux : les uns à visage découvert, pâles et livides, d'autres couverts de masques. Des hommes et des femmes, portant des costumes de caractère, vont et viennent d'une salle à l'autre. Au milieu de la table, et faisant face au spectateur, le banquier, sur un siége plus élevé, taillant les cartes, puis avec son râteau, amenant à lui l'argent des joueurs quand il a gagné, ou distribuant des poignées d'or quand il a perdu.*)

ENSEMBLE.

FINAL.

CHŒUR *des joueurs qui gagnent.*

Plaisirs des cieux! joyeux délire
Dont je ressens le doux transport!
C'est par toi seul que je respire;
Jouons gaîment, jouons encor!

CHŒUR *des joueurs qui perdent.*

Tourments d'enfer! fatal délire!
Ivresse qui donne la mort,
C'est par toi seule qu'on respire!
Jouons toujours! jouons encor!
Jouons, jouons jusqu'à la mort!

ROSKAW, *entrant d'un air rêveur.*

Je voulais fuir... Tout me ramène ici!
Et malgré moi...
(*Regardant les tables de jeu.*)
Que d'or! ah! j'en suis ébloui!

ZIZIANOW, *à haute voix.*

D'être beau joueur je me pique!
Trois cent mille ducats sur ces trois cartes-là :
Le *trois*, le *dix* et la *dame de pique*!

ROSKAW, *à part, poussant un cri de surprise.*

Mes trois cartes, ô ciel!.. Qui donc les lui donna?
Comment les connaît-il?
(*Regardant le prince qui vient d'ôter ses gants pour prendre ses cartes.*)
O nouvelle surprise!
Cette bague!.. la mienne!.. Oui, celle qu'on m'a prise!
Par elle il va gagner des roubles par millier!
(*Avec colère.*)
Quelle horreur!
(*Avec envie et après un instant de silence*)
Si pour lui je pouvais parier!..
(*Fouillant dans ses poches.*)
Mais rien!.. pas un denier!

LE BANQUIER, *de sa voix lente et grave.*

Les jeux sont faits, Messieurs, rien ne va plus!

TOUS.

Taisons-nous! écoutons!.. Que mes sens sont émus!
(*Tous, même ceux qui ne jouent pas, entourent la table et sont groupés autour d'elle. Le banquier a pris un jeu de cartes qu'il a fait couper; il tire et jette alternativement sur le tapis une carte à sa droite et une carte à sa gauche. Tous les yeux sont fixés sur lui, chacun attendant et écoutant les cartes qu'il annonce, et trahissant l'émotion qu'il éprouve par des cris de joie ou des imprécations.*)

LE BANQUIER, *d'une voix monotone.*

Le cinq de carreau gagne!

PLUSIEURS JOUEURS, *avec joie et demandant de l'argent.*

A nous! de ce côté...

LE BANQUIER, *leur jette une poignée d'or et continue.*

Le six de trèfle perd!

D'AUTRES JOUEURS, *avec colère.*

Quelle fatalité!

LE BANQUIER, *ramasse l'argent avec son râteau et continue.*

Le valet de cœur gagne!

PLUSIEURS JOUEURS.

Ah! je le disais bien!

LE BANQUIER.

Le neuf de carreau perd!

D'AUTRES JOUEURS.

Quel malheur est le mien!

LE BANQUIER.

Le trois de pique gagne!

ZIZIANOW ET ROSKAW, *chacun à part, et poussant l'un un cri de joie, l'autre un cri de rage.*

Ah! j'en étais certain!

CHŒUR.

Plaisir des dieux, joyeux délire,
Dont je ressens le doux transport!
Etc.

ENSEMBLE.

ZIZIANOW.

O talisman fidèle!
Ton pouvoir est donc vrai?
Ta puissance est réelle,
Car j'en ai fait l'essai!

ROSKAW.

Talisman infidèle,
Objet de mes regrets!
Cette somme si belle,
C'est moi qui la gagnais!

CHŒUR.

O fortune infidèle,
O toi que j'invoquais!
Une faveur si belle
Eût comblé mes souhaits!

ZIZIANOW, *s'adressant au banquier et l'empêchant de continuer.*

Avant tout, payez-moi mes cent mille ducats.
(*A part.*)
En attendant la suite.
(*Pendant que le banquier est occupé à payer Zizianow, entre, par une des portes de la droite, Constantin avec agitation.*)

CONSTANTIN, *à lui-même.*

Que m'importent mes jours, puisqu'elle m'est ravie!

ROSKAW, *debout à gauche près du fauteuil où Constantin est assis.*

(*A part.*) Et ne pouvoir jouer! (*Haut.*) je donnerais ma vie
Pour quelques pièces d'or, objet de tous mes vœux!

CONSTANTIN, *levant la tête, et à part.*

Ah! qu'avant de mourir, je fasse un seul heureux!
(*Donnant sa bourse à Roskaw.*)
Tiens donc...

ROSKAW, *à gauche, ouvrant la bourse et comptant aussi.*

De l'or! grand Dieu! de l'or!
(*Constantin traverse le théâtre et s'approche de Zizianow qui est à droite près de la table.*)

CONSTANTIN, *à voix basse, à Zizianow.*

J'aurai vos jours, Monsieur! ou vous... les miens!

ZIZIANOW, *de même.*

D'accord!
Vous savez à quel prix je me bats!

CONSTANTIN, *de même.*

Peu m'importe!
(*Avec rage.*)
Je jouerai!.. je jouerai!.. contre vous... et toujours!

ZIZIANOW.

Très-bien!
(*Lui montrant son jeu.*)
J'ai pris le dix et la dame de pique...
Sur ces deux cartes-là, pour les deux derniers tours,
J'ai mis, vous le voyez, un enjeu magnifique!..
Pour elles, je parie!

CONSTANTIN.

Et moi contre!

ZIZIANOW.

Combien!

CONSTANTIN.
Cent mille roubles!.. tout mon bien!
ZIZIANOW.
Cent mille roubles... je les tien!
ROSKAW, *qui s'est approché de la table pour y mettre son or, et qui a entendu leur marché, dit vivement à Constantin.*
Une somme pareille!.. ô ciel! que faites-vous?
Apprenez qu'il possède un sort cabalistique!
CONSTANTIN, *haussant les épaules.*
Allons donc!
ROSKAW.
Qui le fait gagner à tous les coups!
CONSTANTIN, *de même.*
Allons donc! allons donc!
ROSKAW.
C'est immanquable... car
Il a déjà gagné le premier!
CONSTANTIN, *de même.*
Par hasard!
LE BANQUIER.
Messieurs, faites vos jeux!
ROSKAW.
Voici qu'on recommence!
(*A Constantin.*)
Vous êtes prévenu... Pour moi, sûr de la chance,
Je crois au dix de *pique*, et l'abîme est ouvert
Sous vos pas! .
CONSTANTIN.
O folie!
ROSKAW.
Eh non! c'est authentique!
Le dix et la dame de pique
Doivent gagner toujours!
LE BANQUIER, *lentement et tirant les cartes.*
Le dix de pique perd!
TOUS, *poussant un cri.*
O ciel!
LE BANQUIER, *à Zizianow.*
A moi votre or? .
CONSTANTIN, *s'approchant de Zizianow.*
J'ai gagné! j'ai gagné!
ROSKAW, *anéanti.*
Je n'y puis croire encor!
ENSEMBLE.
CONSTANTIN.
La fortune, longtemps fatale,
Se lasse enfin de me trahir!
Courage! la chance est égale,
Je veux mourir ou réussir!
ZIZIANOW.
Puissance terrible, infernale,
Qui devait toujours me servir!
De cette trahison fatale
Je ne puis encor revenir!
ROSKAW.
Puissance terrible, infernale!
Qui ne devrait jamais trahir,
Quelle circonstance fatale
T'empêche de réussir?
CHŒUR.
La fortune, pour lui fatale,
Commence enfin à le trahir.
Courage! la chance est égale,
Contre lui l'on peut réussir!
ROSKAW, *qui s'est approché de Zizianow, regarde la bague qu'il a à la main, et lui dit vivement, à voix basse et avec reproche.*
Et le chaton, qui n'est pas retourné?
ZIZIANOW, *regardant sa bague.*
C'est vrai!
ROSKAW, *de même.*
Voilà pourquoi nous n'avons pas gagné!
ZIZIANOW, *à part.*
Et de qui vient un tel langage?
(*Se retournant.*)
Roskaw!..
ROSKAW, *de même.*
Qui de la bague eût fait meilleur usage...
ZIZIANOW, *lui fermant vivement la bouche.*
Malheureux!., tais-toi! tais-toi!
Tiens! tiens! voici de l'or!

ROSKAW.
Pour moi!
(*A part, avec joie.*)
De l'or pour moi!.. de l'or!
ZIZIANOW, *bas, à Constantin.*
Ma défaite
Ne rend pas la somme complète!
Et ma revanche...
CONSTANTIN.
Soit!
ZIZIANOW.
Cent mille roubles!
CONSTANTIN.
Soit!
LISANKA, *qui est entrée quelques instants auparavant, court à Constantin qu'elle aperçoit.*
Grand Dieu, que faites-vous?
CONSTANTIN.
Dieu m'entend et me voit!
LISANKA, *à Roskaw.*
Et toi, tout cet argent?..
ROSKAW
Je le risque à bon droit,
Le succès est certain!

ENSEMBLE.
ZIZIANOW.
O talisman fidèle!
Ton pouvoir est donc vrai?
Ta puissance est réelle,
Car j'en ai fait l'essai!
Ta magique opulence,
O démon tentateur,
Fait naître l'espérance
Et la joie en mon cœur!
ROSKAW.
O talisman fidèle!
Objet de mes regrets,
Par ta vertu nouvelle,
Comble tous mes souhaits!
Pour nous revient la chance
Et ton pouvoir vainqueur,
Amène l'espérance
Et la joie en mon cœur!
CHŒUR.
O fortune infidèle,
O toi que j'implorais!
D'une faveur nouvelle
Viens combler mes souhaits!
Pour nous tourne la chance;
Sa perte et son malheur
Ramènent l'espérance
Et la joie en mon cœur!
CONSTANTIN.
O sort longtemps rebelle!
Que longtemps j'implorais!
D'une faveur nouvelle
Viens combler mes souhaits!
Pour moi tourne la chance;
Cet éclair de bonheur
Ramène l'espérance
Et la joie en mon cœur!
ROSKAW, *à Lisanka.*
Viens! partage avec moi l'espoir qui m'est offert!
Oui, la fortune ingrate, à qui, pour toi j'aspire,
Va donc pour cette fois à la fin me sourire!
LE BANQUIER, *d'une voix lente.*
La dame de pique perd!
ROSKAW.
DERNIER ENSEMBLE.
Ah! ce n'est pas possible,
Par le ciel et l'enfer,
Il perd! il perd! il perd!
Et ce coup si terrible
Nous vient de Lucifer!
ZIZIANOW.
Ah! ce n'est pas possible,
Par le ciel, les enfers,
Je perds... je perds... je perds!
Coup fatal et terrible,
Tu me viens des enfers!

CHŒUR.

Ah ! ce n'est possible...
Par le ciel et l'enfer,
Il perd .. il perd... il perd!
Et ce coup si terrible
Lui vient de Lucifer!

(*Après ce dernier ensemble qui termine le morceau, Constantin s'approche de Zizianow.*)

CONSTANTIN, *bas, à Zizianow, et lui remettant son portefeuille.*

Tout l'or que vous devait mon père,
Le voici !.. maintenant marchons!

ZIZIANOW, *avec colère.*

Ah! de grand cœur!
Que sur quelqu'un au moins retombe ma fureur!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Ils vont pour sortir. Une musique infernale et sombre se fait entendre dans l'orchestre, et par la porte du fond, au milieu, paraît une femme masquée, habillée comme la dame de pique.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA DAME DE PIQUE, *se plaçant entre Constantin et Zizianow.*

LA DAME DE PIQUE.

Arrêtez!

TOUS, *la regardant avec étonnement.*

Dieu! que vois-je!

ZIZIANOW.

En enfer et sur terre!
Toujours elle!

LA DAME DE PIQUE, *d'un ton grave.*

Pour toi je reviens du tombeau!

ZIZIANOW, *étendant la main vers elle.*

Qui que tu sois, que veux-tu?

LA DAME DE PIQUE.

Mon anneau!
(*Elle le lui arrache.*)

(*Zizianow reste anéanti. Plusieurs sons de trombone se font entendre, puis, pendant qu'il tressaille et qu'il porte, croyant devenir fou, ses deux mains à son front, l'orchestre s'apaise peu à peu, diminue et continue très-doucement en tremolo pendant la scène suivante.*)

LA DAME DE PIQUE. Oui, je viens empêcher un combat inutile... (*Remettant un papier à Constantin.*) et rendre à Constantin l'honneur de son père!

CONSTANTIN. Est-il possible... cette voix!

ZIZIANOW. Et cet écrit... c'est la princesse!

CONSTANTIN. C'est elle!

LA DAME DE PIQUE. Moi!.. vous n'y pensez pas... regardez donc tous deux! (*Elle leur montre sa taille, qui est droite, et fait quelques pas vers eux sans boiter.*)

ZIZIANOW. C'est vrai!.. qui donc es-tu?

LA DAME DE PIQUE. La dame de pique, qui vient annuler une certaine promesse de mariage!

ZIZIANOW, *étonné.* Comment!

LA DAME DE PIQUE. Qui, du reste, n'a jamais été signée par la princesse.

ZIZIANOW. Et par qui donc?

LA DAME DE PIQUE. Par la dame de pique... par moi, qui avais pris le nom de la princesse, sa forme et ses traits!

ZIZIANOW. Ah! c'en est trop... (*Voulant la démasquer.*) Et je saurai... (*La Dame de pique se réfugie près de Constantin.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, KLAREMBERG.

KLAREMBERG, *à Zizianow.* Colonel! colonel! votre prisonnière qui arrive de Pilsen!

ZIZIANOW. Qui donc?

KLAREMBERG. La princesse Polowska!

TOUS. La princesse...

KLAREMBERG. Je viens moi-même de lui donner la main pour descendre de voiture... et jugez de mon étonnement .. c'étaient toujours les mêmes charmes extérieurs. . mais ce n'était pas notre princesse de ce matin... c'en était une autre!

CONSTANTIN, *vivement.* Mais l'autre?..

ZIZIANOW. Quelle est-elle? .

LA DAME DE PIQUE. La dame de pique peut vous le dire... Pour dérober à la fureur du czar la petite comtesse Daria Dolgorouki, sa cousine... la princesse Polowska l'avait fait partir de Saint-Pétersbourg, bravement, en plein jour, la faisant passer pour elle; lui donnant ses gens, sa voiture, ses habits... mais il fallait, en outre, que le signalement bien connu (*Montrant son épaule.*) fût conforme et complet... et alors...

ZIZIANOW. Qu'entends-je!

TOUS, *à la dame de pique.* Vous seriez?

LA DAME DE PIQUE, *ôtant son masque.* Daria Dolgorouki!

CONSTANTIN. O ciel!

DARIA. Qui vous donne, à vous, cet anneau, celui des fiançailles!

CONSTANTIN, *avec bonheur.* Ah! je n'ai plus rien à désirer!

KLAREMBERG, *à la princesse.* Je n'en dirai pas autant .. et ces trois cartes gagnantes que m'a bien réellement données la princesse, d'où venaient-elles?

LA PRINCESSE, *à demi-voix, l'amenant au bord du théâtre.* A vous, qui êtes notre ami, je puis vous le dire... L'impératrice Elisabeth, qui était joueuse, n'aimait qu'à gagner. Pour en être plus sûre, Sa Majesté impériale ne dédaignait pas de tricher... et sa confidente, la princesse Polowska, en vous indiquant les trois cartes sur lesquelles pontait l'impératrice, était sûre d'avance. ..

KLAREMBERG, *à demi-voix.* Que je ne perdrais pas!

ROSKAW, *à part, montrant Klaremberg.* Est-il heureux!.. il possède le véritable secret!

CHŒUR FINAL.

(*Reprise du précédent.*)

Plaisir des dieux, joyeux délire,
Dont je ressens le doux transport!
Etc., etc.

FIN DE LA DAME DE PIQUE.

LA CHAMBRE A COUCHER

OU

UNE DEMI-HEURE DE RICHELIEU

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 29 avril 1813.

MUSIQUE DE M. GUÉNÉE.

Personnages.

LE DUC DE RICHELIEU.
LE MARÉCHAL DE LA FERTÉ.



MADAME DE GUISE, sa nièce.
DUBOIS.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une chambre à coucher fort élégante; un lit à alcôve dans le fond, deux croisées avec des rideaux; une porte à gauche, deux à droite. Sur la cheminée, une pendule qui marque dix heures et demie; une toilette, une guitare.

SCENE PREMIERE.

RICHELIEU, *ensuite* DUBOIS.

RICHELIEU, *sortant de la porte à gauche.* Je ne puis rester dans le salon, on y boit du punch et l'on fait un tapage... Impossible de joindre le maréchal, de lui parler un instant. En vérité, c'est un homme odieux, un homme que j'aime, que je révère, mais pas le sens commun. M'inviter à dîner quand sa nièce n'y est pas! Heureusement, il m'a dit de l'attendre ici : il va venir, et j'espère avoir un entretien avec lui. Je suis enchanté qu'il n'ait pas eu l'idée de me faire passer dans son cabinet; je préfère cet appartement, c'est celui de madame de Guise.

DUBOIS. Monseigneur. .

RICHELIEU. Qu'est-ce? Que me veux-tu, Dubois?

DUBOIS. Monseigneur avait demandé ses chevaux pour onze heures.

RICHELIEU. Non, j'ai changé d'idée. Tiens-toi dans l'antichambre, j'appellerai. (*A Dubois, qui sort par la porte à gauche.*) Eh bien! où vas-tu? Ce n'est pas là l'antichambre.

DUBOIS. Non, Monseigneur. C'est le petit salon de compagnie où se tiennent les femmes de madame de Guise; et j'aimerais mieux attendre les ordres de Monseigneur auprès de mademoiselle Lisette, que dans l'antichambre.

RICHELIEU. Ah! tu as un faible pour mademoiselle Lisette, qui de son côté sans doute distingue M. Dubois?

DUBOIS. Monseigneur, mademoiselle Lisette est une fille de goût.

RICHELIEU. J'en vois la preuve. Va, Dubois, cultive l'amitié de Lisette, je ne m'y oppose pas. (*A part.*) Je puis en avoir besoin. Mais laisse-moi. (*Dubois sort.*)

SCENE II.

RICHELIEU, *seul. Il réfléchit quelque temps.* Le maréchal ne vient pas. Je suis d'une impatience... Depuis huit jours, je suis de retour à Paris, et me voilà déjà amoureux! Et de qui encore? d'une femme qui me dédaigne : la première peut-être en ma vie. C'est décidé, il n'y a que ce Paris pour les aventures extraordinaires. Madame de Guise me dédaigne, lorsque tant d'autres... Eh bien! après tout, elle a raison; et, si j'étais femme, je serais de son avis. J'ai une réputation détestable, et ma réputation vaut encore mieux que moi. Dans le monde, on me trouve charmant; mais au fond, je suis léger, étourdi, présomptueux. De tout temps cependant j'ai fait le projet d'être raisonnable; j'y ai quelquefois réussi; mais le moyen que cela dure avec l'amour et les femmes!

RÉCITATIF.

Pour être heureux, il n'est que la tendresse;
Pour être sage, il faut la fuir.
Belles, dites-moi donc lequel je dois choisir,
Du plaisir ou de la sagesse.

RONDEAU.

Si je vois
Un joli minois
Mon cœur palpite;
Si j'entends une douce voix,
Il bat plus vite :
Tous mes sens brûlent à la fois
D'ardeur subite,
Et la raison fuit sans retour
Devant l'amour.

Pour nous le printemps vient d'éclore :
Je ne sais qui me dit soudain :
De nos jours égayons l'aurore;
La sagesse est pour le déclin,
Et d'être sage il n'est pas temps encore.

Et d'ailleurs,

Si je vois
Un joli minois,
Mon cœur palpite, etc.

Tant qu'auprès de femme jolie
On sent son cœur battre et frémir,
Tant qu'on sourit au doux plaisir,
La sagesse est une folie.

Si je vois
Un joli minois,
Mon cœur palpite, etc.

SCENE III.

RICHELIEU, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL. Eh bien! mon ami, j'ai renvoyé tout le monde, et je suis à toi. Mais je crains qu'on ne nous dérange; ma nièce peut revenir.

RICHELIEU. Tant mieux, sa présence ne nous sera pas inutile.

LE MARÉCHAL. Voyons donc quelle est cette importante affaire pour laquelle il fallait à l'instant t'accorder un entretien.

RICHELIEU. Mon ami, je vais bien vous surprendre. Je suis amoureux.

LE MARÉCHAL. Cela ne me surprend pas du tout.

RICHELIEU. Très-amoureux. J'en perds la raison; il faut absolument me guérir, et pour cela je me marie.

LE MARÉCHAL. C'est toi qui songes à te marier, mon ami; si j'étais Richelieu, je ne me marierais pas.

RICHELIEU. Bah! vous autres sages, vous réfléchissez trop; et à moins de se marier sans réflexion, on risque de ne jamais épouser. Ma future est charmante, c'est une veuve, elle est sage, vertueuse; vous la connaissez beaucoup, et elle vous aime.

LE MARÉCHAL. Elle m'aime, dis-tu?

RICHELIEU. Autant qu'une nièce peut aimer un oncle.

LE MARÉCHAL, *étonné.* Comment! c'est Julie! et tu me fais ton confident? Je te remercie; je ne croyais pas que ton usage fût de demander le consentement des parents.

RICHELIEU. Pouvais-je mieux choisir?

LE MARÉCHAL. Non, et j'en suis enchanté. Cependant ton choix m'étonne. Julie est un peu prude, et tes aventures ont fait tant de bruit dans le monde... Enfin, puisque tout est arrangé entre vous...

RICHELIEU. Ah! sans doute, tout est arrangé; il n'y a qu'une difficulté.

LE MARÉCHAL. Laquelle?

RICHELIEU. Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

LE MARÉCHAL. Dis toujours.

RICHELIEU. Non, vous dis-je, vous ne voudrez pas me croire; mais madame de Guise n'a pas pour moi... Tenez, tranchons le mot : je suis à peu près certain qu'elle ne m'aime pas du tout. Vous m'avouerez que c'est jouer de malheur! Il n'y a peut-être dans Paris qu'une femme qui n'aime pas les mauvais sujets, et c'est celle-là dont je tombe amoureux, et vraiment amoureux; car je ris, je plaisante, mais je suis désespéré; et pour un rien je me ferais sauter la cervelle.

LE MARÉCHAL. Oh! je crois que tu peux trouver quelque moyen moins sentimental. Dans tous les cas, compte sur moi.

RICHELIEU. Quelle reconnaissance!

LE MARÉCHAL. Ce mariage réunit ce que j'ai de plus cher. N'es-tu pas mon ami, mon fils? et ne te souvient-il plus de Fontenoi? Je crois te voir encore m'arracher du milieu de la colonne anglaise; et morbleu! il y faisait chaud. Mon ami, si je te dus la vie, la France te dut le gain de la bataille, et ce sera la plus belle page de ton histoire.

AIR.

Ces fiers guerriers de l'Angleterre,
Devant nous je les ai vus fuir;
Et leur sang a rougi la terre
Qu'ils voulaient asservir.
Déjà leur phalange altière
S'avance en bataillons épais;
Déjà la trompette guerrière
Proclame leur prochain succès,
Lorsqu'un héros ramène l'espérance
Parmi nos escadrons épars,
Et la victoire qui balance
D'Albion fuit les étendards.
Honneur à ce guerrier favori de Bellone!
Dans nos rangs il est apparu;
Sur le centre de la colonne
A sa voix l'a rain lonne,
Et l'Anglais est vaincu.

Pardon, mais quand j'en parle, je crois encore y être. La vieillesse vit de souvenirs.

RICHELIEU. Et la jeunesse d'espérances. Mais, moi, je n'en ai guère; car, s'il faut vous le dire, hier au soir nous nous sommes presque brouillés; j'étais fort piqué.

LE MARÉCHAL. Je vous raccommode. Que lui as-tu dit?

RICHELIEU. Je lui ai fait entendre qu'elle était très-coquette.

LE MARÉCHAL. Je vous réconcilie.

RICHELIEU. Qu'elle n'était pas belle.

LE MARÉCHAL. Je ne m'en mêle plus. Fais comme tu l'entendras, car la voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE GUISE.

MADAME DE GUISE. Vous ici, Messieurs! c'est une surprise fort agréable : je ne m'attendais pas à trouver société chez moi.

LE MARÉCHAL. Bah! tu vas être bien plus étonnée! Richelieu et moi nous parlons raison depuis une heure; il est vrai que nous parlions de toi.

MADAME DE GUISE. Quoi! c'est de moi que ces messieurs daignaient s'occuper?

RICHELIEU, *galamment, mais avec fatuité.* Fais-je jamais autre chose? Je me plaignais d'avoir été privé de votre présence; c'est une si sotte invention que celle des dîners en ville! Que vous êtes bien comme cela! Sérieusement, vous êtes belle avec excès!

MADAME DE GUISE, *gaiement.* Je suis donc bien changée depuis hier?

RICHELIEU. Comment nommez-vous cette étoffe? elle est d'un goût exquis. Et votre santé? Etourdi! j'oubliais de m'en informer.

MADAME DE GUISE. A laquelle des deux questions voulez-vous que je réponde d'abord? A celle de ma robe ou de ma santé?

RICHELIEU. Comme il vous plaira. Vous avez dîné chez la duchesse; qu'y faisait-on? quel monde y avait-il?

MADAME DE GUISE. Attendez. Ce qu'on y faisait? ce qu'on fait partout. On a beaucoup parlé et presque rien dit. Pour la société, la meilleure de Paris, car c'était la plus riche. Beaucoup de ces gros financiers qui, assis auprès d'une femme, ne font qu'ouvrir et refermer méthodiquement leur tabatière d'or; beaucoup de jeunes gens du meilleur ton, bien légers, bien brillants, qui vous parlent sans vous regarder, vous lorgnent sans vous voir, et vous adressent vingt questions sans attendre la réponse; ajoutez à cela quelques provinciaux bien simples, bien unis, et qui ont paru ridicules, parce qu'ils n'étaient qu'honnêtes et respectueux.

RICHELIEU. Oui, on respecte beaucoup en province. Mais voilà une charmante réunion; elle a dû beaucoup vous divertir. Vous avez appuyé surtout avec une grâce inexprimable sur certains portraits. Sans doute, vous seule étiez l'objet des hommages de ces jeunes gens du meilleur ton.

MADAME DE GUISE, *avec amabilité.* Non, on s'est beaucoup moins occupé de moi que de vous, Monsieur.

RICHELIEU. De moi?

MADAME DE GUISE. La préférence vous était due. Depuis que M. de Richelieu est de retour à Paris, il est le sujet de toutes les conversations, l'objet de la curiosité générale : on cite déjà de lui mille nouvelles aventures.

LE MARECHAL. Et que dit-on entre autres?

MADAME DE GUISE. Mon oncle, vous n'attendez pas, j'espère, que je vous en fasse le récit. Monsieur pourra vous mettre au fait bien mieux que moi.

LE MARECHAL. Ne le dit-on pas amoureux?

MADAME DE GUISE. Amoureux! Monsieur ne l'est-il pas toujours? Il aimerait tout le genre humain.

LE MARECHAL. Nomme-t-on l'objet de son amour?

MADAME DE GUISE. Je n'ai entendu désigner personne.

LE MARECHAL. Bon! de la discrétion? c'est qu'il aime réellement.

MADAME DE GUISE. Dites plutôt qu'il ne sait pas au juste la femme qu'il aime, très-heureusement pour elle; car elle serait déjà la fable de toute la ville : en vain seraitelle sans reproche. Quand ces messieurs sont heureux, ils le disent; quand ils ne le sont pas, ils mentent : cela revient au même.

RICHELIEU. Est-ce à moi que ce discours s'adresse?

MADAME DE GUISE. Eh! non. Tout ce qu'on dit de vous est vrai, et c'est encore pire; car vous avez pris sur notre sexe un ascendant que je n'ai jamais pu expliquer et dont je rougis pour lui. Qu'on se rende aux vœux d'un amant soumis et respectueux, je le conçois; il est si doux d'être adorée! la reconnaissance est si naturelle! Mais vous!, on voudrait vous aimer qu'on ne le pourrait pas; et il faut vous haïr malgré qu'on en ait. A Dieu ne plaise que je blâme le goût de nos femmes à la mode; mais pour moi, si jamais je donne mon cœur, voici à quelles conditions :

Il est maints courtisans,
Bien faits, bien suffisants,
Qui devant une glace
Se mirent avec grâce;
Qui, riant aux éclats
A chaque impertinence,
Roucoulent une romance,
Et s'admirent tout bas.
Pour ceux-là, je n'en veux pas,
Non, non, je n'en veux pas.
Pour cet autre, au plaisir fidèle,
Qui, d'objet changeant tous les jours,
Va promenant de belle en belle
Ses banales amours;
En vain l'on vante à la ronde
Ses grâces et son maintien,
L'amant de tout le monde
Ne sera pas le mien.

Mais s'il vient à paraître
Un amant sensible et galant,
Discret et toujours constant,
Si pourtant un homme peut l'être;
Triste quand il me plaît,
Joyeux quand je l'ordonne,
Jeune, et, quoique bien fait,
Point amoureux de sa personne;
Pour celui-là, je le sens bien,
Je ne voudrais jurer de rien.

Mais pour les courtisans, etc.

RICHELIEU, *bas, au maréchal.* Vous voyez bien que je suis son fait. Voilà le moment de me déclarer.

LE MARECHAL, *bas, à Richelieu.* Tu crois?

RICHELIEU. J'en suis sûr. Un instant de conversation.

LE MARECHAL. Ma chère Julie, j'ai un mot à écrire ce soir; puis-je passer dans ton boudoir?

MADAME DE GUISE. Vous trouverez ce qu'il vous faut sur mon secrétaire. (*La demie sonne à la pendule.*)

RICHELIEU. Onze heures et demie! Souffrez, Madame, que je prenne congé de vous. (*Bas, au maréchal.*) Retenez-moi.

LE MARÉCHAL, *bas.* J'entends. (*Haut.*) Non, attends-moi un instant; c'est un mot dont je voudrais te charger pour le ministre. Toi, Julie, tu ne crains pas le tête-à-tête; tu ne fais pas à Richelieu l'honneur de le redouter, et d'ailleurs il est engagé. Il est amoureux. Je reviens dans la minute.

RICHELIEU. Non, ne vous pressez pas. (*Le maréchal entre dans l'appartement à gauche.*)

SCENE V.

MADAME DE GUISE, RICHELIEU.

RICHELIEU. Quoi! vous avez daigné oublier notre querelle d'hier au soir?

MADAME DE GUISE. Cela vous étonne! Vous me supposez donc un bien mauvais caractère?

RICHELIEU. Mais je sais que vous faites si peu de cas de tous les hommes.

MADAME DE GUISE. Tous, c'est beaucoup; j'en excepte quelques-uns.

RICHELIEU. Oui, exceptez-en les amants fidèles.

MADAME DE GUISE. Il en est si peu!

RICHELIEU. Raison de plus pour ne pas les rebuter. Selon moi, on devrait leur élever des statues, ne fût-ce que pour encourager le public; et d'avance j'en réclame une.

MADAME DE GUISE. Vous fidèle!

RICHELIEU. Il suffit de vous voir pour le devenir.

MADAME DE GUISE. Je ne me crois pas capable d'opérer de tels miracles.

RICHELIEU. C'est que vous seule ignorez le pouvoir de vos charmes; et vous ne voulez pas me croire lorsque je vous jure que vous êtes la plus aimable et la plus jolie femme de Paris.

MADAME DE GUISE. Et supposé que je voulusse le croire...

RICHELIEU. Ah! si vous en étiez bien persuadée, vous me sauriez quelque gré de vous l'avoir fait observer. Mille autres, je le sais, ont déjà dû vous le dire; mais personne ne l'a senti comme moi, personne ne vous aima jamais autant que je vous aime.

MADAME DE GUISE, *souriant.* Comment! à moi une déclaration! Peut-être est-ce sans le vouloir : vous avez tellement contracté l'habitude d'en faire.

RICHELIEU. Je le vois, vous doutez de mon amour; mais exigez des preuves, des sacrifices...

MADAME DE GUISE. Quoi! c'est sérieusement! Eh bien! puisque votre tendresse est si vive, je demande le temps de l'éprouver.

RICHELIEU. Quel temps demandez-vous?

MADAME DE GUISE. Oh! seulement quatre années.

RICHELIEU. Madame, en quoi ai-je mérité une raillerie aussi cruelle? Quatre années!

MADAME DE GUISE. Qui songe ici à railler? Si votre ardeur est sincère, pourquoi ne durerait-elle pas ce temps-là?

RICHELIEU. Vous aimer en vain quatre années, croyez-vous qu'on le puisse sans mourir?

MADAME DE GUISE. Dès que je vous verrai en danger de mort, je promets d'adoucir ma sévérité, et même d'abréger le temps de l'épreuve.

RICHELIEU. En danger de mort! oh! s'il ne s'agit que d'exposer sa vie, parlez; quels ennemis faut-il combattre?

MADAME DE GUISE. Doucement! nous ne sommes plus au temps des paladins, et l'on ne brise plus de lance en l'honneur des dames. J'entends par danger de mort une bonne consomption, fruit d'une trop longue attente.

RICHELIEU. Madame, on ne parle pas de ces choses-là en badinant.

MADAME DE GUISE. Aussi parlé-je fort sérieusement; et pour vous prouver que je suis compatissante, je vous laisse la liberté de commencer dès aujourd'hui votre noviciat.

RICHELIEU, *avec dépit*. Vous ne persisterez point dans cette ridicule résolution.

MADAME DE GUISE, *piquée*. Ridicule!

RICHELIEU, *vivement*. Oui, Madame, ridicule et injuste.

MADAME DE GUISE. A présent, Monsieur, terminons la conversation. Je ne souffre pas patiemment qu'on m'importune.

RICHELIEU. Savez-vous, Madame, que le vainqueur s'est quelquefois repenti d'avoir fait au vaincu des conditions trop rigoureuses?

MADAME DE GUISE. Cela peut être.

RICHELIEU. Savez-vous que, d'esclave opprimé, je suis plus d'une fois devenu le maître à mon tour?

MADAME DE GUISE. Qui en doute? Mais soyez sûr que cette révolution n'aura jamais lieu entre M. de Richelieu et moi.

RICHELIEU. Vous le croyez, Madame? Eh bien! d'honneur, vous vous trompez: voulez-vous faire avec moi le pari que je parviens à vous réduire, et cela bientôt? Tenez-vous la gageure?

MADAME DE GUISE. Est-ce une plaisanterie? ou votre intention est-elle de me lâcher?

RICHELIEU. Non, Madame, ce n'est point une plaisanterie; et vous perdrez, je vous en avertis. D'autres vous demanderaient du temps, quatre années peut-être; moi, je ne veux qu'un instant, et demain vous m'épouserez. Qu'est-ce que je dis, épouser? le beau mérite! tous les jours on épouse sans amour; mais demain vous m'épouserez, vous m'aimerez; et si vous dites un mot, je vous condamne à m'adorer.

MADAME DE GUISE, *outrée*. Vous ne vous doutez point du bon office que vous me rendez, et je dois vous en remercier! Je ne vous aimais pas! (*Vivement.*) Non, certainement, je ne vous aimais pas encore; mais peut-être aurais-je eu la faiblesse de vous aimer. Je rougissais déjà de ce que cela ne me semblait plus impossible. Mais, grâce à vous, je viens d'ouvrir les yeux, et vous n'êtes plus pour moi que le plus indifférent de tous les hommes.

RICHELIEU, *gaiement*. Indifférent! ah! d'honneur, vous ne le pensez pas, ni moi non plus.

MADAME DE GUISE. Ah! c'en est trop. Je vous prie, Monsieur, de ne plus vous présenter chez moi. Et comme, dans ce moment, je ne puis vous empêcher d'attendre ici mon oncle, vous trouverez bon que j'abandonne la place jusqu'à ce que vous l'ayez quittée. (*Madame de Guise sort par la porte à gauche.*)

SCENE VI.

RICHELIEU, DUBOIS.

RICHELIEU, *se promenant avec agitation*. Ah! vous me défiez! Vous allez connaître Richelieu. Allons, redevenons moi. Un moyen... prompt... victorieux... (*Frappant du pied.*) Non, ce n'est pas cela; trop simple. Et pourquoi? en pareille occasion, le plus simple est toujours le meilleur: on ne s'en défie pas; d'ailleurs, mon étoile n'est-elle pas là? (*Il prend des tablettes et écrit.*) Dubois!

DUBOIS, *sortant de la porte à droite, à moitié endormi, en apportant une redingote*. Monseigneur demande-t-il sa voiture?

RICHELIEU, *écrivant*. Ce trait-là manquait à ma gloire.

DUBOIS. Lisette n'y est plus, et je m'endormais.

RICHELIEU, *écrivant*. En garde, Dubois, l'ennemi est là, de l'honneur à acquérir.

DUBOIS. Vous m'éveillez.

RICHELIEU. De l'argent à gagner.

DUBOIS, *jetant la redingote sur une chaise*. Vive Dieu! je ne dors plus.

RICHELIEU. Ce billet pour toi.

DUBOIS. Bien!

RICHELIEU. Cette bourse aussi.

DUBOIS. Mieux cela.

RICHELIEU. Tu liras le billet

DUBOIS. C'est dit.

RICHELIEU. Tu garderas la bourse.

DUBOIS. C'est fait.

RICHELIEU. Pars, ma lettre explique tout: songes-y, le plus profond silence, pas un mot à Lisette, rien qui puisse compromettre madame de Guise auprès de ses gens. Il y va de ta tête; quand mes ordres seront exécutés, reviens là, sous cette fenêtre. Un signal quelconque. Tu frapperas. (*Voyant qu'il veut emporter la redingote.*) Non, laisse; elle me sera nécessaire.

SCENE VII.

LE MARÉCHAL, RICHELIEU.

LE MARÉCHAL. J'ai vu rentrer Julie; elle était bien émue. Je n'ai pas osé l'interroger.

RICHELIEU, *en confidence*. Elle vient de me faire une déclaration.

LE MARECHAL. Comment! une déclaration d'amour?

RICHELIEU. Non, de guerre. Elle me hait, me déteste, et me défend de reparaître devant ses yeux.

LE MARECHAL, *étonné*. Ah! tu as obtenu tout cela?

RICHELIEU. Ce n'est pas tout; elle est dans une colère épouvantable

LE MARECHAL. Tant pis.

RICHELIEU. Tant mieux. Je crains moins la haine d'une femme que son indifférence.

LE MARECHAL. Mais qu'as-tu fait pour irriter ainsi Julie contre toi?

RICHELIEU, *froidement*. Presque rien. C'est une gageure que je lui proposais. J'ai parié avec elle que demain elle m'aimerait, m'adorerait, et m'épouserait.

LE MARECHAL. Elle en a ri.

RICHELIEU. Elle s'est fâchée, parce qu'elle a bien vu que je gagnerais, et que c'était peu délicat à moi de parier à coup sûr; je me suis fâché aussi, et nous nous sommes séparés.

LE MARECHAL. Et la gageure tient-elle?

RICHELIEU. Plus que jamais. Et je vous en avertis pour que vous ayez soin de tout préparer pour demain. Mon cher oncle, tous ces apprêts de noces, les billets de part, les publications, que sais-je? tout cela vous regarde: je vous connais; et grâce à vos soins, vous aurez tous les embarras du mariage; nous n'en aurons que les plaisirs.

LE MARECHAL. Mais, mon cher ami, tu es fou.

RICHELIEU, *vivement*. Oui, je suis fou de joie, de bonheur. Ce soir l'aveu, demain le contrat; vous y signez, vous nous donnez la moitié de votre fortune.

LE MARECHAL. Comment! comment!

RICHELIEU, *toujours très-vivement*. Eh! sans doute, vous avez cinquante ans; supposez que vous alliez jusqu'à cent, vous voilà à la moitié de votre carrière; vous n'avez plus besoin que de la moitié de votre bien

LE MARECHAL. Mais permets...

RICHELIEU. Quoi! je vous donne jusqu'à cent, et vous n'êtes pas content! Ah çà! vous danserez à la noce?

LE MARECHAL. Mais, écoute-moi donc!

RICHELIEU. Etes-vous fâché de danser?

LE MARECHAL. Au contraire, mon ami; mais avant d'être de la noce, veux-tu me permettre d'être de la gageure? Mille louis que tu ne réussis pas

RICHELIEU. Je les tiens. Mais c'est peu que la victoire soit décisive, il faut qu'elle soit prompte, et je ne vous demande qu'une demi-heure.

LE MARECHAL. Qu'une demi-heure! et par quel moyen?

RICHELIEU. Il est peut-être un peu extraordinaire; mais soyez sûr qu'il est conforme à l'honneur, sinon Richelieu ne l'emploierait pas.

LE MARECHAL. Je demeure stupéfait. Ah çà! répète-moi donc un peu.. Comment! aujourd'hui même, malgré sa colère!..

RICHELIEU. Elle m'aimera ; et dans une demi-heure vous en aurez la preuve.

LE MARÉCHAL. Eh! quelle preuve encore?

RICHELIEU. Parbleu! toutes celles que vous voudrez. Voulez-vous qu'ici même elle m'accorde un baiser?

LE MARÉCHAL. Un baiser!

RICHELIEU. Eh! pourquoi pas? à un époux... Et puis vous serez là.

LE MARECHAL. Comment, je serai là!

RICHELIEU. Sans cela, pouvez-vous croire que je me permettrais... Il faut que tout se passe sous vos yeux; est-ce qu'un mariage peut se faire sans témoin? (*La pendule sonne minuit.*)

DUO.

RICHELIEU.
Regardez bien, voilà minuit.
(*Il lui montre la pendule.*)
Lorsque sonnera la demie,
Dans ce lieu rendez-vous sans bruit.

LE MARÉCHAL.
Allons, c'est une raillerie.

RICHELIEU, *froidement.*
Vous le verrez.

LE MARÉCHAL.
Je le verrai.

RICHELIEU, *gaiement.*
Vous le verrez, je gagnerai.
Tout cède à mon empire;
Comme César je pourrai dire :
Je suis venu,
J'ai vu, j'ai vaincu.

LE MARÉCHAL.
Mais son sang-froid finit par me confondre.
Ici... dans cet appartement!..

RICHELIEU.
Vous vous rendrez secrètement.

LE MARÉCHAL.
Ma foi, je ne sais que répondre.
Monsieur le conquérant,
Recevez mon compliment.

RICHELIEU.
Tout cède à mon empire, etc.

LE MARÉCHAL.
Puis-je confier à ma nièce
Qu'à son pari je m'intéresse?

RICHELIEU.
Eh non, que tout reste entre nous :
Cachons-lui notre intelligence,
Une pareille confidence
Accroîtrait encor son courroux.

LE MARÉCHAL.
Mais puis-je au moins passer chez elle
Et lui souhaiter le bonsoir?

RICHELIEU.
Mais surtout, à nos lois fidèle,
Ne lui laissez rien entrevoir;
Et quand vous aurez dit bonsoir,
Vous gagnerez votre demeure.

LE MARÉCHAL.
Je regagnerai ma demeure...

RICHELIEU.
Et puis, dans une demi-heure...

LE MARÉCHAL.
Et puis, dans une demi-heure...

RICHELIEU.
Ici, dans cet appartement...

LE MARECHAL.
Ici dans cet appartement...

RICHELIEU.
Vous vous rendrez secrètement.

LE MARÉCHAL.
Je me rendrai secrètement.

ENSEMBLE.

RICHELIEU.
Je reçois votre compliment.

LE MARECHAL.
Monsieur le conquérant,
Recevez-en mon compliment.
(*Le maréchal entre chez madame de Guise.*)

SCENE VIII.

RICHELIEU, *ensuite* DUBOIS.

RICHELIEU, *seul.* Eh, vite! Pourvu que Dubois soit à son poste. Il est adroit, intelligent. Ma lettre lui a tout expliqué. Il a dû se pourvoir d'une échelle. (*On frappe en dehors.*) Bon, j'entends le signal! Bien! Dubois, je suis content de toi. Allons, à ta toilette; prends ma redingote, mets mon chapeau, mon épée : notre taille est la même; on s'y trompera.

DUBOIS. Mais, Monseigneur, que veut dire...

RICHELIEU. Ecoute, à présent : on t'a déjà vu sortir, on te croit dehors; tous les domestiques dorment ou jouent aux cartes.

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHELIEU. Le visage caché par ton mouchoir, tu traverses le salon de compagnie, l'appartement du maréchal...

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHELIEU. L'escalier, le vestibule; tu demandes le cordon.

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHELIEU. Si on te découvre, ce sont des coups de bâton qui te reviennent.

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHELIEU. Mais on ne te découvrira pas.

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHELIEU. Tu fermes la porte cochère fort, très-fort, et tu montes dans ma voiture, Lafleur est prévenu, n'est-ce pas? (*Le rappelant.*) Beaucoup de bruit dans la rue, mes chevaux au grand galop. (*De même.*) Ah! demain, de bon matin, cours chez ma marchande de modes, commande la corbeille de noces la plus élégante. Va. (*Dubois sort, et Richelieu le suit des yeux.*) Eh! non, pas ainsi, trop pesamment; une tournure plus leste, un air plus fat, un air de qualité : tu représentes Richelieu; mieux, beaucoup de mieux.

SCENE IX.

RICHELIEU, *seul.* Il est un peu hardi, mon projet, un peu fou. Qu'importe! l'amour ne doit-il pas excuser les extravagances qu'il fait commettre?

RONDEAU.

Dieu de Cythère,
Si tant de fois
J'ai, sous tes lois,
Su vaincre et plaire,
Si ton secours
A de mes jours
Orné le cours;
A ma prière,
Viens, Dieu puissant!
Dis-moi comment
Une cruelle
Peut s'enflammer
Et vous aimer
En dépit d'elle.
Beauté rebelle
Rit de nos coups;
Que ton courroux
Me venge d'elle;
En ma faveur
Touche le cœur
De la cruelle.
Viens, tu le dois :
Sa résistance
Brave à la fois
Et ta puissance
Et mes exploits.

Dieu de Cythère,
Si tant de fois
J'ai, sous tes lois,
Su vaincre et plaire;
Viens de nouveau,
Que ton flambeau
Luise et m'éclaire!
Entends ma voix :
Venge tes droits,
Dieu de Cythère.
Plus de bruit,
Tout ici
Respire le silence.
Douce espérance,
Tout me sourit,

Dieu de Cythère, etc.

Mais on vient; cachons-nous. (*Il entre par la première porte à droite, qui est censée celle d'un cabinet de toilette.*)

SCENE X.

LE MARECHAL, MADAME DE GUISE, RICHELIEU, *caché dans le cabinet.*

(*Dans toute cette scène, madame de Guise doit avoir un ton de dépit bien marqué.*)

MADAME DE GUISE, *parlant à la cantonade.* Lisette, vous direz à mes femmes que je n'ai pas besoin ce soir de leurs services; que tout le monde se retire, que le suisse ferme toutes les portes de l'hôtel, et qu'il monte les clés chez mon oncle.

LE MARÉCHAL, *étonné.* Comment! M. de Richelieu est sorti?

MADAME DE GUISE. Eh! sans doute. Voilà deux fois que vous me faites cette question. Il me semble qu'il est assez

tard pour se retirer. Ne vouliez-vous pas qu'il passât toute la nuit ici?

LE MARÉCHAL, *à part*. Ma foi, je m'y perds. Il est parti.

MADAME DE GUISE. Eh! oui. Lisette lui a vu traverser l'antichambre, descendre l'escalier; on a fermé la porte sur lui, et vous venez d'entendre partir sa voiture. Mais que vous importe, après tout?

LE MARÉCHAL. Oh! rien. (*Regardant la pendule.*) Déjà dix minutes de passées!

MADAME DE GUISE. En effet, il est plus de minuit; et vous ne vous couchez pas ordinairement si tard.

LE MARÉCHAL. Je m'en vais. Dis-moi, tu détestes donc Richelieu?

MADAME DE GUISE. Je ne le verrai ni ne lui parlerai de ma vie.

LE MARÉCHAL. Tu feras bien. Mais es-tu bien sûr qu'il n'obtiendra rien de toi?

MADAME DE GUISE. Il n'obtiendra jamais que le plus froid dédain; (*Avec dépit.*) et je consens bien volontiers à l'épouser, si je lui accorde la moindre faveur, la moindre préférence.

LE MARÉCHAL. Tant mieux, tant mieux; il est impossible qu'il gagne. Tu n'es donc pas femme à changer de résolution en une demi-heure?

MADAME DE GUISE, *avec dignité*. En une demi-heure! Mais en vérité, mon oncle, vous me faites d'étranges questions! Tout ce que j'entends est bien extraordinaire. Il semble qu'on prenne plaisir à me fâcher; et je ne vous ai jamais vu d'une pareille humeur.

LE MARÉCHAL. Mais c'est que toi-même je ne t'ai jamais vue ainsi. Un rien t'irrite, tu parais agitée, émue.

MADAME DE GUISE, *avec agitation*. Émue! moi, je suis émue! Mais où voyez-vous cela? pourquoi le serais-je? qui aurait fait naître cette émotion? J'en suis fâchée pour votre discernement; mais jamais je n'ai été plus calme, plus tranquille.

LE MARÉCHAL. Pardon, pardon; j'ai tort! (*Regardant la pendule.*) Le quart dans l'instant! il faut qu'il ait renoncé... ou qu'il ait perdu la tête : jamais je n'eus autant de curiosité. Mais patience; dans un quart d'heure... Bonsoir, ma chère Julie, bonsoir. (*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE XI.

MADAME DE GUISE, RICHELIEU, *caché*.

MADAME DE GUISE. Je ne sais ce qu'il a aujourd'hui. (*Elle s'assied en face d'une toilette.*) Il paraît fort occupé de M. de Richelieu.

RICHELIEU, *entr'ouvrant la porte*. Maudite serrure! on ne peut rien voir. Qu'elle est bien dans ce négligé! C'est charmant d'assister à la toilette d'une jolie femme!

MADAME DE GUISE. C'est un impertinent, un bien mauvais sujet.

RICHELIEU. Comme elle s'occupe de moi!

MADAME DE GUISE. C'est qu'aussi les femmes le gâtent.

RICHELIEU. Mais... pas toutes

MADAME DE GUISE. Voilà donc l'homme qu'un moment j'aurais été tentée d'aimer. Je l'avoue, j'avais été séduite par ses brillantes qualités! Mais que de présomption! que de fatuité! que de défauts, dont il est impossible qu'il se corrige! (*Avec douceur.*) Impossible! pourquoi donc? S'il m'aimait réellement, ne pourrais-je pas le ramener à la vertu? lui faire sentir que les plaisirs ne sont pas le bonheur? qu'une femme qui nous aime vaut mieux que cent qui nous trompent? Mais, après tout, que m'importe? Je pourrais le rendre parfait, que je m'en soucierais aussi peu! Allons, je n'y dois plus penser... (*Réfléchissant.*) Je serais cependant curieuse de savoir par quels moyens il croit .. Bon! c'est une plaisanterie que, dans son dépit .. Non; il parlait sérieusement; et on le dit si téméraire! (*Revenant à elle.*) Eh bien! voilà que j'y pense encore. Mon Dieu! est-ce qu'il suffirait d'être impertinent avec nous pour fixer notre attention? Est-ce qu'il espérerait gagner son insolent pari? (*Souriant.*) Pourquoi pas? Malgré moi, je puis bien l'aimer, puisque malgré moi j'y pense déjà. Allons, chassons ces folles idées. Jamais Richelieu ne troublera ma tranquillité. Je ne sais ce que j'ai ce soir; il me serait impossible de reposer. Voilà ma guitare; essayons ma nouvelle romance.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

L'Amour s'enfuit; dame Cypris
Va le chercher en tout pays;
Gnide, Paphos, Mars, Adonis,
Elle vous quitte pour son fils.
Ce petit traître
A fui ma loi.
Où peut-il être?
Dites-le-moi.

DEUXIÈME COUPLET.

Sage Minerve, dans ta cour
N'aurais-tu pas caché l'Amour?
Minerve dit : Sagesse, Amour
N'habitent pas même séjour
Viens-je à paraître,
Il fuit d'effroi.
Où peut-il être?
Dis-le-moi.

TROISIÈME COUPLET.

Lors chez l'Hymen se rend Cypris :
L'amour est-il dans ce logis?
Non, dit l'Hymen... moi seul j'y suis;
En vain, hélas! j'attends ton fils.
Chez moi le traître
Plus ne se voit :
Où peut-il être?

RICHELIEU, *paraissant*.

Auprès de toi.

MADAME DE GUISE.

Ciel! que viens-je d'entendre!

DUO.

RICHELIEU.

Calmez votre courroux.
C'est l'amant le plus tendre
Qui tombe à vos genoux.

MADAME DE GUISE.

Téméraire,
Sortez;
Redoutez ma colère;
Éloignez-vous,
Évitez mon courroux.

Je vous le répète : Sortez, Monsieur, ou je vais appeler mes gens.

RICHELIEU. Ils ne vous entendront pas; vous venez de les envoyer coucher.

MADAME DE GUISE. J'appellerai mon oncle.

RICHELIEU. Votre oncle? (*A part.*) Trompons-la. (*Haut.*) Je l'ai enfermé dans sa chambre. Mais pourquoi vous effrayer? Vous ne voyez ici qu'un amant timide et respectueux, auquel la crainte de mourir d'amour a fait hasarder une démarche désespérée. Aussi pourquoi me mépriser? Ne sont-ce pas vos mépris qui m'ont fait recourir à ce moyen téméraire? Je vous le demande, en quoi les avais-je mérités?

MADAME DE GUISE. En quoi! Monsieur. En quoi! Vous me le demandez, quand vous osez encore vous présenter devant moi!

RICHELIEU. Vous m'aviez banni, je le sais; mais je perdrais trop, si je ne voyais plus cette figure céleste, à laquelle la colère donne de nouveaux charmes. (*Gaiement.*) Est-il bien vrai, Madame, que vous me haïssiez autant que vous me le dites?

MADAME DE GUISE. Plus que je ne puis l'exprimer. Et voilà pourquoi je vous prie de sortir à l'instant.

RICHELIEU. Je vous aime trop pour cela. La porte est fermée; les clés sont chez votre oncle : et j'irais réveiller vos gens! causer une esclandre! vous compromettre! Moi, compromettre une femme! J'en suis incapable.

MADAME DE GUISE. Me compromettre! Quand je raconterai hautement par quelle trahison ..

RICHELIEU. Et qui persuaderez-vous? Moi seul avec vous, la nuit, dans votre appartement! Que ne dira-t-on pas? Le chapitre des conjectures est si étendu! Cependant, si vous le voulez absolument, quoi qu'il en puisse arriver, je vais vous obéir.

MADAME DE GUISE, *le rappelant d'une voix faible*. Monsieur...

RICHELIEU. Eh bien! est-ce décidé? Je reste.

MADAME DE GUISE. Non, certainement! — Mais tenez, cette croisée n'est pas bien haute, on pourrait sans bruit...

RICHELIEU. Ah! y pensez-vous? Du mystère! une croisée! C'est là le chemin de l'amant favorisé! L'amant dédaigné, méprisé, sort par la grande porte, et c'est le passage que je choisis. Adieu. (*Il va pour sortir.*)

MADAME DE GUISE, *avec dépit*. Monsieur!

RICHELIEU. Que me voulez-vous?

MADAME DE GUISE. Vous savez trop bien qu'il faut que je vous fasse rester. (*Les larmes aux yeux.*) Voilà donc en quoi consiste votre ascendant sur notre sexe! C'est donc là votre secret pour captiver le cœur des femmes! il est merveilleux, et vous fait honneur! Convient-il à un homme

délicat d'employer la violence, quand la vertu lui résiste?

RICHELIEU. J'ai pu employer l'adresse, quelquefois même la surprise; mais avoir recours à la violence!!! Eh! qui le pourrait? L'homme le plus audacieux n'est plus auprès de vous qu'un esclave timide. Ne m'avez-vous pas vu cent fois tremblant, interdit à vos côtés? Du moment que je vous ai vue, nommez-moi une autre femme que j'aie honorée d'un regard. Si je n'ai pas rampé aussi servilement que beaucoup d'autres, pouvez-vous m'en faire un reproche? Devais-je avilir l'amant de Julie, et ce noble feu que la nature a mis dans mon cœur? Mais parlez; quel autre vous aima mieux que moi? quel autre eut pour vous plus d'amour, plus de respect?

MADAME DE GUISE. Du respect! En effet! Croyez-vous que j'aie oublié l'insolent pari que vous avez osé me proposer?

RICHELIEU. Oui, Madame, je vous aimerai tant qu'enfin vous serez touchée de mon amour; voilà le sens de ma gageure.

MADAME DE GUISE. Eh bien! s'il est vrai que Julie vous soit chère, que vous ambitionniez son estime, accordez-lui ce qu'elle vous demande avec prière.

RICHELIEU. Que demandez-vous?

MADAME DE GUISE. Je vous l'ai déjà dit, que vous sortiez à l'instant.

RICHELIEU. Qu'exigez-vous de moi? Puis-je renoncer à toutes mes espérances? sacrifier en un instant ce qui m'a tant coûté? Dois-je me livrer volontairement à votre colère et à votre froideur, peut-être à vos railleries?

MADAME DE GUISE. Non; je sais pardonner, oublier.

RICHELIEU, *tendrement.* Moi, je jure de ne vous oublier jamais; mais puisque vous l'exigez, soit. Je veux vous prouver combien mon amour est sincère; je veux vous faire un sacrifice que je ne ferais à personne; mais ce sera, Madame, à deux conditions.

MADAME DE GUISE. Qui sont?

RICHELIEU. Promettez-vous de les accomplir?

MADAME DE GUISE. Je croyais vous avoir prouvé que la feinte m'était inconnue.

RICHELIEU, *vivement.* Ainsi vous promettez?

MADAME DE GUISE. Que demandez-vous?

RICHELIEU. Je demande que vous me permettiez de vous revoir, que vous me donniez l'espérance d'être mieux accueilli: le promettez-vous?

MADAME DE GUISE, *doucement.* Et votre seconde condition?

RICHELIEU. Donnez avant tout votre consentement à la première. Voulez-vous que je la répète?

MADAME DE GUISE. Il n'est pas nécessaire. Le brillant Richelieu connaît trop bien son empire sur notre sexe pour ne pas donner à mon silence une interprétation favorable.

RICHELIEU. Julie! adorable Julie! (*Il veut lui prendre la main.*)

MADAME DE GUISE, *retirant sa main, mais sans colère.* Point de nouvelle offense! Votre seconde condition?

RICHELIEU. Ma seconde condition est une bagatelle pour vous, mais un trésor de bonheur pour moi. Je demande un baiser pour gage de votre parole, un seul baiser.

MADAME DE GUISE. Non, je n'accorderai point volontairement ce que j'ai su refuser à la témérité.

RICHELIEU. Et pourtant vous me permettez d'espérer!

MADAME DE GUISE. D'espérer, mais non pas d'obtenir.

RICHELIEU, *tendrement.* Le baiser..; ne fût-ce que le baiser de réconciliation.

MADAME DE GUISE. Ne mettez-vous pas pour troisième condition, que je vous le porterai moi-même?

RICHELIEU. Non! le prendre est aussi un bonheur. (*Il l'embrasse, et tombe à genoux.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE MARÉCHAL, *sortant du cabinet, un bougeoir et une montre à la main.*

LE MARÉCHAL. La demi-heure à ma montre! (*La demi-heure sonne à la pendule, et Richelieu embrasse madame de Guise: le maréchal étonné reste dans le fond.*)

RICHELIEU, *à genoux.* Je ne quitte plus cette attitude. Que sais-je! cette bonté que vous daignez me montrer, si c'était une dissimulation qui cachât votre haine! Vous m'avez si souvent répété que vous me haïssiez, que le dernier des mortels vous plairait plus que moi: je suis au désespoir, si un mot de votre bouche ne me rend pas la vie.

MADAME DE GUISE, *le contrefaisant.* Ne me rend pas la vie. Levez-vous, hypocrite!

RICHELIEU, *tendrement.* Est-ce une amie qui me pardonne?

MADAME DE GUISE, *soupirant.* Si c'est une amie, je crains bien qu'elle ne se soit trompée. Qui peut se fier à vous?

RICHELIEU. Je ne vous ferai point de serment; je sais un garant plus sûr de ma constance, c'est vous-même. Oui, pour m'enchaîner à jamais, recevez mon cœur et ma main. Je n'étais qu'égaré. Soyez mon guide, mon amie, et j'abjure toutes mes folles erreurs. Aimer Julie, n'est-ce pas déjà aimer la vertu?

LE MARÉCHAL, *riant.* Ah! ah! ah! « Je consens à l'épouser, si jamais je lui accorde la moindre préférence. »

MADAME DE GUISE. Ciel! mon oncle!

LE MARÉCHAL. Fort bien, ma nièce; j'approuve ta prudence! tu dédaignes les amants, et tu leur donnes audience jusque dans ton appartement.

MADAME DE GUISE. De grâce, écoutez-moi. Sachez...

LE MARÉCHAL. Je sais tout.

MADAME DE GUISE. Mais vous verrez...

LE MARÉCHAL. Parbleu, j'ai tout vu; et je trouve que l'heure est très-bien choisie pour recevoir un amant.

MADAME DE GUISE. Mais Monsieur n'est pas un amant; c'est un époux.

LE MARÉCHAL. Un époux!

RICHELIEU. O bonheur!

MADAME DE GUISE. Que voulez-vous? malgré moi, Richelieu a vu que je l'aimais. (*Avec finesse.*) Cette découverte-là serait trop dangereuse avec un amant. Et malheureusement il a trop obtenu pour ne pas tout obtenir.

LE MARÉCHAL. A la bonne heure. Voilà parler. Soyez unis, mes enfants; à demain le contrat. J'y signerai; je danserai à la noce, et je paierai la corbeille de mariage.

RICHELIEU, *bas, au maréchal.* J'en étais sûr; je l'avais commandée d'avance.

LE MARÉCHAL. Incorrigible!

CHOEUR.

O douce ivresse!
Heureux destin!
J'obtiens } sa tendresse
Il obtient }
Et sa main.

VAUDEVILLE.

LE MARÉCHAL.

Nous savons tous que, dans le ménage,
Pour rien on se brouille soudain.
Pour rien on s'aigrit davantage,
Puis on boude soir et matin.
Ne suivez point cette triste méthode,
Si dans le jour on vient à se fâcher,
Qu'Amour le soir gaîment vous raccommode
Dans la chambre à coucher.

RICHELIEU.

Dans chaque hôtel, on dit que l'insolence
Est dans la loge du portier;
La paresse et la medisance
Dans l'antichambre et l'escalier;
Dans le boudoir est la coquetterie;
Dans le salon l'ennui vient nous chercher;
Mais le bonheur sans bruit se réfugie
Dans la chambre à coucher.

MADAME DE GUISE.

Dans tous les temps on craignait le parterre;
Heureux qui peuvent l'égayer!
Notre titre, un peu somnifère,
N'invite que trop à bâiller.
Pour nous ce soir que l'indulgence veille!
Que la critique, au lieu de se fâcher,
Soit parmi vous la seule qui sommeille
Dans la chambre à coucher!

FIN DE LA CHAMBRE A COUCHER.



ANTONIA, *qui a pris la plume en tremblant, hésite un instant, puis signe.* — Acte 3, scène 10.

LE PUFF

OU

MENSONGE ET VÉRITÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 22 janvier 1848.

Personnages.

M. LE COMTE DE MARIGNAN, homme de lettres et homme d'État . . . . MM. RÉGNIER.
CÉSAR DESGAUDETS, homme d'affaires . . . . PROVOST.
CORINNE DESGAUDETS, sa fille, de la Société des Hommes de lettres . Mme ALLAN.
ALBERT D'ANGREMONT, officier de l'armée d'Afrique . . . . MM. MAILLART.
MAXENCE DE LA ROCHE-BERNARD, gentilhomme. . . . . BRINDEAU.
ANTONIA, sa sœur et sa pupille . . . Mlle JUDITH.
BOUVARD, libraire. . . . . M. GOT.

La scène se passe, au premier acte, chez M. Bouvard, quai Malaquais.

ACTE PREMIER.

La boutique d'un libraire, au rez-de-chaussée. A droite du spectateur une table ronde couverte d'un tapis, sur laquelle sont des journaux et des brochures. A gauche un comptoir. Porte sur la rue à droite; porte à gauche donnant sur les appartements de Bouvard.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGAUDETS, *soutenu par* ALBERT, *entrant par la porte à droite;* BOUVARD, *sortant, au bruit, de la porte de côté, à gauche du spectateur.*

BOUVARD. Quel est ce bruit?

ALBERT, *à Desgaudets.* Appuyez-vous sur moi, Mon-

sieur, et entrez vous reposer un instant dans cette boutique. . (*Apercevant Bouvard qui entre.*) Si Monsieur, qui m'en paraît le maître, veut bien nous en accorder la permission?

BOUVARD. Avec plaisir, Messieurs. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DESGAUDETS. Rien, rien; plus de peur que de mal!.. Un omnibus m'avait renversé à la descente de la rue des Saints-Pères; et sans ce brave jeune homme qui a détourné les chevaux...

ALBERT. N'êtes-vous pas blessé, Monsieur?

DESGAUDETS, *s'asseyant sur une chaise, à gauche, près du comptoir.* C'est à vous plutôt qu'il faudrait adresser cette demande.

ALBERT. Nullement! moi, officier de cavalerie, j'ai l'habitude des chevaux.

DESGAUDETS, *à Bouvard.* Veuillez seulement avoir la bonté de me faire donner un verre d'eau fraîche.

BOUVARD. Très-volontiers. Si pour se reposer et se remettre, ces messieurs veulent lire les journaux... ils sont à peu près tous sur cette table. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

DESGAUDETS, ALBERT.

ALBERT. Des journaux! merci... je n'y crois plus! à ceux de cette ville du moins!..

DESGAUDETS, *toujours assis.* Il y a donc bien longtemps, Monsieur, que vous habitez la capitale?

ALBERT. Depuis avant-hier. Arrivant de l'Algérie, j'avais besoin de me loger, de m'équiper, de m'habiller. J'ai parcouru les journaux, les premiers... les plus grands, à la dernière feuille...

DESGAUDETS. Celle qui souvent contient le plus de vérités!

ALBERT. Alors, jugez des autres! pas une seule annonce, pas une seule promesse qui ne m'ait trompé.

DESGAUDETS. Dame! si vous consultez les annonces!

ALBERT. Et à qui voulez-vous qu'un étranger s'adresse? Bien plus, je lis, mais à un autre endroit du journal, qu'il y a un spectacle admirable; un ouvrage sublime que tout Paris voudra voir, que la foule qui s'y entasse chaque soir brise les barrières et nécessite l'intervention de la garde municipale... Je me hâte, Monsieur, j'achève à peine mon dîner... J'arrive! personne à la porte... personne dans la salle!.. Et pourtant je l'avais lu, c'était imprimé et signé!

DESGAUDETS. Cela vous étonne... (*Au domestique qui lui apporte un verre d'eau.*) Je vous remercie... (*Se levant.*) Veuillez maintenant m'avertir .. quand passera un omnibus... un omnibus qui n'aille pas très-vite. (*Se retournant vers Albert.*) Cela vous étonne, mon jeune ami, mais c'est connu, c'est adopté. Chacun sait, excepté vous, que dans cette grande ville si populeuse et si commerçante, il ne se vend pas, il ne se débite pas un seul mot de vérité! que le mensonge, au contraire, s'y confectionne hautement, par privilége et brevet d'invention, sans garantie du gouvernement, et qu'enfin il n'y a maintenant de vrai que le puff et la réclame.

ALBERT. Je vous avoue, que moi, qui arrive d'Afrique, je ne connais pas même ces noms-là!

DESGAUDETS. Le puff ou peuff, comme disent nos voisins d'outre-mer, importation anglaise qui suffirait à elle seule, si on en doutait, pour attester l'entente cordiale! Le puff! nécessité si grande que le mot lui-même, devenu français, a forcément acquis ses lettres de grande naturalisation; le puff est l'art de semer et de faire éclore, à son profit, la chose qui n'est pas! C'est le mensonge passé à l'état de spéculation, mis à la portée de tout le monde, et circulant librement, pour les besoins de la société et de l'industrie! Toutes les vanteries, jongleries, sensibleries de nos poëtes, de nos orateurs et de nos hommes d'État, autant de puffs! La femme à la mode, qui a la migraine pour qu'on lui donne des diamants, c'est un puff! Le poëte, délivrant des brevets de grands hommes à tout le monde, pour que tout le monde lui en décerne, c'est un puff! Et les dames patronesses, et les chemins de fer, et les promesses d'actions... des puffs! Et les caresses qu'on fait aux électeurs, et les engagements du député, avant, et ses discours après! Et l'industriel qui dit: Prenez mon ours! le marchand qui parle de ses cachemires! le ministre qui parle de sa démission, des puffs! encore des puffs! . Sans compter le puff de bienfaisance, le puff du désintéressement, le puff du patriotisme et le puff de dévotion...car le puff est à l'usage de tous les états, de tous les rangs, de toutes les classes, en reconnaissant cependant, car il faut être juste, que les avocats, les journalistes et les médecins en font la consommation la plus habituelle et la plus forte!

ALBERT. Mais s'il en est ainsi, Monsieur, c'est indigne, c'est horrible!

DESGAUDETS. Eh! mon Dieu non... c'est sans danger... tout le monde le sait!

ALBERT. Eh! qui trompe-t-on?

DESGAUDETS. Personne! c'est une convention tacite, un échange franc de mensonges, dont personne n'est dupe et dont tout le monde se sert.

ALBERT. A ce compte, Monsieur, la vérité serait donc bannie de tous les rapports sociaux?

DESGAUDETS. A peu près! et je ne sais pas trop si c'est un mal!

ALBERT. Vous osez soutenir un système pareil!

DESGAUDETS. Fruit de l'expérience .. j'approuve le philosophe qui disait: « J'aurais la main pleine de vérités que je ne l'ouvrirais pas! » Il avait bien raison, à quoi servent-elles? qui est-ce qui en veut? qui est-ce qui les aime? personne!.. au contraire! on en a peur, et ce que je puis vous affirmer, c'est que de nos jours, il est plus facile de réussir par le mensonge que par la vérité! celle-ci ne mène à rien et l'autre conduit à tout!

« Les exemples fameux ne me manqueraient pas! »

ALBERT. Les exemples, quels qu'ils soient, ne sauraient me faire changer de sentiments! Dussé-je vous paraître absurde ou ridicule, je vous avouerai, Monsieur, que la loyauté me paraît le premier des devoirs; que tromper ou mentir, n'importe dans quel but, me semble indigne d'un galant homme, et je jure pour ma part. .

DESGAUDETS. De dire la vérité?

ALBERT. Toujours et partout!

DESGAUDETS. C'est une manière comme une autre de se faire remarquer! A qui ai-je l'honneur de parler,. vous ne pouvez me refuser le plaisir de connaître mon sauveur?

ALBERT. Un pauvre capitaine de cavalerie, à qui cinq ans de campagnes en Afrique et cinq blessures ont fait obtenir...

DESGAUDETS. La croix d'honneur!

ALBERT. Non, Monsieur.

DESGAUDETS. Un grade supérieur...

ALBERT. Non, Monsieur, mais un congé de quelques mois dont j'ai profité pour venir à Paris.

DESGAUDETS. Votre nom, de grâce?

ALBERT. Albert d'Angremont.

DESGAUDETS. J'ai connu, à Metz, un d'Angremont, un camarade d'enfance, vieux et infirme... que j'ai perdu l'année dernière...

ALBERT. C'était mon oncle, Monsieur! un second père!

DESGAUDETS. Il n'avait, pour subsister, qu'une petite pension qui lui était envoyée chaque mois... par une main inconnue, que je crois deviner aujourd'hui... (*A Albert, qui fait un geste négatif.*) Prenez garde?.. vous juriez tout à l'heure de dire toujours la vérité.

ALBERT, *souriant*. Je ne crois pas qu'on y soit obligé dans ce cas-là.

DESGAUDETS. C'est convenir déjà qu'il y a des exceptions, et mieux encore... que cette main généreuse était la vôtre; cela ajoute encore à l'estime que j'avais conçue pour vous; car du premier coup d'œil... vous m'avez plu... je vous ai aimé... vrai!.. malgré mon système, vous pouvez m'en croire!.. et vous venez à Paris, c'est tout simple, pour solliciter quelque avancement, quelque faveur.

ALBERT. Non, Monsieur, mais demander justice!

DESGAUDETS, *secouant la tête*. Hum! hum!

ALBERT. Est-ce donc impossible à obtenir?

DESGAUDETS. Si vous avez le temps d'attendre...

ALBERT. Ce n'est pas pour moi! mais pour la veuve de mon pauvre général! le général de Saint-Avold, sous lequel j'ai servi, et que j'ai vu tuer sous mes yeux! le seul ami que j'aie connu au monde!.. le seul!..

DESGAUDETS. Jusqu'ici! mais non pas maintenant!

ALBERT, *lui serrant la main*. Ah! Monsieur!..

DESGAUDETS. Vous disiez donc que votre général...

ALBERT. Le plus brave officier! le plus honnête homme... ne pensant qu'à son pays et à ses soldats! jamais à lui! mort sans fortune, laissant une veuve et trois enfants!.. Je demande un supplément à la modique pension qui leur donne à peine de quoi vivre. Depuis hier, je me suis présenté à toutes les portes... j'ai raconté à tout le monde les faits tels que je viens de vous les dire... tels qu'ils sont... en un mot!

DESGAUDETS. Tels qu'ils sont! c'est peut-être un tort! si vous aviez orné ou embelli la chose... j'ai vu des actions si simples devenir héroïques... en y aidant un peu.

ALBERT. La vérité, en pareil cas, ne parle-t-elle pas assez haut?

DESGAUDETS. Certainement!.. mais vous n'avez encore rien obtenu?

ALBERT. Non, Monsieur.

DESGAUDETS. C'est ce que je voulais dire! enfin je verrai... j'ai peu de crédit .. encore moins de fortune! mais j'ai quelques connaissances assez haut placées, et grâce à elles, il me sera peut-être possible...

ALBERT, *vivement*. De faire triompher la vérité.

DESGAUDETS. Qui sait! le hasard!.. Je suis, Monsieur, un philosophe qui marche avec mon siècle... C'est vous dire que je biaise parfois pour arriver... mais j'arrive, en prenant le monde comme il est, et des amis quand j'en trouve!.. (*Tirant une carte de sa poche et la lui donnant.*) Voici mon nom et mon adresse, heureux, quand je vous dois la vie, de pouvoir quelque jour reconnaître le service que vous m'avez rendu.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD.

BOUVARD, *sortant de la porte à gauche*. Voilà, Monsieur, voilà, je crois, l'omnibus qui passe.

DESGAUDETS. Je vous suis obligé et je retourne chez moi, où ma fille et ma pupille seront sans doute inquiètes. (*Cherchant autour de lui.*) Qu'ai-je fait de ma canne et de mon chapeau?.. (*Albert les lui donne.*)

BOUVARD, *près de la porte, à droite, et regardant dans la rue*. Monsieur, je vous conseille de vous hâter.

DESGAUDETS. Bah! je vois tout avec calme et sang-froid.

BOUVARD. Tout! Eh bien! vous pouvez voir d'ici l'omnibus... qui est déjà loin.

DESGAUDETS. Vraiment! Ce n'est pas un mal!.. Autant marcher, quand on vient d'éprouver une secousse... et puis il n'y a pas de petites économies... c'est trente centimes d'épargnés... (*A Albert.*) Adieu, mon jeune ami... (*A Bouvard.*) Adieu, Monsieur.

BOUVARD. Napoléon Bouvard, libraire-éditeur...

DESGAUDETS. En vous remerciant de votre généreuse hospitalité...

SCÈNE IV.

BOUVARD, ALBERT.

BOUVARD, *le reconduisant*. Vous êtes trop bon... il n'y a pas de quoi!.. Si je puis vous offrir mes services pour quelques nouvelles publications... souscriptions...

DESGAUDETS, *en sortant*. Non, je vous remercie.

BOUVARD. Ce monsieur que vous avez sauvé me fait l'effet d'un harpagon, il pouvait bien m'acheter quelques nouveautés... mes dernières, dont l'édition est est encore intacte, et quand il m'aurait étrenné...

ALBERT. C'est un philosophe!

BOUVARD. Dont la philosophie consiste à ne pas payer.

ALBERT. C'est celle de bien du monde... (*S'adressant à Bouvard.*) C'est donc à monsieur Bouvard en personne que j'ai l'honneur de parler?..

BOUVARD. Moi-même! Napoléon Bouvard, libraire-éditeur.

ALBERT. Je venais chez vous lorsque j'ai rencontré ce monsieur. Je vous suis adressé par une digne et excellente femme, la veuve du général de Saint-Avold, avec qui vous avez eu déjà quelques relations!

BOUVARD. C'est vrai! je lui ai acheté des livres, des manuscrits, provenant de la succession de son mari.

ALBERT. Ouvrages de stratégie ou de mathématiques?

BOUVARD. Non! des Mémoires de lui!

ALBERT. J'ignorais qu'il en eût écrit.

BOUVARD. Mémoires du plus vif intérêt sur diverses expéditions en Algérie, détails inédits et véridiques, documents précieux pour l'histoire. On m'en demandait six cents francs... Vous comprenez que dans le commerce cela ne les valait pas, il s'en faut. Mais une veuve!.. une mère de famille... et puis la gloire nationale. . les derniers débris de notre vieille armée... cela m'a attendri... j'en ai donné cent écus.

ALBERT, *avec indignation*. En vérité!..

BOUVARD. Je les ai donnés... avec attendrissement! et comptant... quoique mon habitude soit de ne jamais payer un manuscrit.

ALBERT, *souriant avec ironie.* Eh mais! vous êtes dans le genre du monsieur de tout à l'heure!.. la même philosophie!

BOUVARD. La philosophie du commerce!

ALBERT, *lui présentant un manuscrit.* Et moi, Monsieur, qui, recommandé par madame de Saint-Avold, venais vous proposer un recueil de vers...

BOUVARD. Je n'achète pas de vers; on y a même renoncé dans la librairie.

ALBERT. C'est flatteur pour les poëtes!

BOUVARD. Il y en a tant! tous les premiers... on ne sait comment les classer. Il y a tel nom cependant... (*Lisant la première feuille du manuscrit.*) Et le vôtre, Monsieur... Albert d'Angremont.

ALBERT, *secouant la tête.* C'est bien obscur...

BOUVARD. Il y a un *de!* c'est quelque chose pour moi, qui n'imprime que les ouvrages des gens titrés!.. Je suis le libraire du faubourg Saint-Germain, l'éditeur des grandes dames, princesses, duchesses ou baronnes; des comtes, marquis et vicomtes, dont les noms et les chiffres étincellent sur la devanture de ma boutique... qui se trouve ainsi comme armoriée... c'est honorable... c'est flatteur!..

ALBERT. Est-ce aussi productif?

BOUVARD. Certainement! D'abord, comme je vous l'ai dit, Monsieur, je ne paye jamais. (*S'inclinant d'un air gracieux.*) Ce sont là les conditions que je vous proposerais. Le noble auteur se charge des frais d'impression, ce qui est peu de chose, et des frais d'annonces, ce qui est un peu plus considérable... En revanche, j'écris à tous les journaux, ce que je ferai pour vous si vous le désirez : « La librairie Bouvard vient d'acquérir, moyennant cinquante ou cent mille francs... c'est à votre choix... le délicieux recueil de poésies de M. Albert d'Angremont... si impatiemment attendues. »

ALBERT, *cherchant à se modérer et s'efforçant de sourire.* Je comprends, Monsieur... c'est un puff!

BOUVARD. Comme vous dites!

ALBERT, *à part.* Est-ce que mon vieux monsieur aurait raison?..

BOUVARD. Nous avons de plus, à l'usage de la littérature blasonnée et millionnaire, les ouvrages satinés, coloriés, illustrés, par nos premiers graveurs... c'est coûteux, mais c'est beau.

ALBERT. Et vous en vendez?

BOUVARD. Distinguons! on m'en prend... dans la société du poëte... dans sa famille... souvent l'auteur lui-même... quand il veut avoir une seconde édition... ce qui arrive presque toujours dans mon illustre clientèle... la gloire revient cher! mais quand on est riche... quel plus bel usage peut-on faire de sa fortune

ALBERT. Je ne suis pas riche, Monsieur.

BOUVARD, *lui rendant froidement son manuscrit.* Ah! vous n'êtes pas... c'est différent... il faut attendre alors que la gloire vienne d'elle-même et toute seule... c'est plus long... surtout quand il s'agit de vers... Ah! si vous écriviez bourgeoisement... en prose... ne vous récriez pas? il y a des gens de qualité qui en usent et très-bien, sans déroger! et un petit roman... en douze ou quinze volumes!..

ALBERT. J'en avais commencé un, non pas si formidable... en Afrique, au bivouac et au milieu des coups de fusil; rien que pour tuer le temps!

BOUVARD. Aujourd'hui précisément, les idées sont tournées du côté de l'Algérie, et si vous voulez que nous en causions... pardon! (*Écoutant.*) J'ai cru entendre une voiture... (*Allant regarder du côté de la rue.*) Celle de M. le comte de Marignan. Daignez vous asseoir... je suis à vous dans l'instant.

ALBERT. C'est trop juste... ne vous dérangez pas... d'autant que M. le comte de Marignan me paraît un personnage...

BOUVARD. Vous ne le connaissez pas?

ALBERT. Je suis le seul sans doute!

BOUVARD. Homme d'Etat! et homme de lettres! immensément riche! quoique jeune encore, membre de deux académies! de plus on lui promet une ambassade par-dessus le marché!

ALBERT, *s'asseyant à la table à droite.* Vous êtes son ami?

BOUVARD. Je m'en vante!.. autrefois son secrétaire et aujourd'hui son éditeur.

ALBERT. Aux conditions dont vous parliez...

BOUVARD. Jamais d'autres! je tiens à mes principes... (*S'élançant au-devant du comte qui entre en ce moment.*)

—

SCÈNE V.

BOUVARD, M. DE MARIGNAN, *entrant par la porte vitrée qui donne sur la rue,* ALBERT, *assis à droite près d'une table et prenant un livre.*

BOUVARD, *saluant à plusieurs reprises.* Ah! monsieur le comte! quel honneur pour moi, pour mes magasins... je dirai, en allongeant le vers!..

La visite d'un grand homme est un bienfait des dieux.

LE COMTE. En allant au conseil d'Etat... je viens vous demander des épreuves... y en a-t-il?

BOUVARD. On me les avait promises pour ce matin. (*Criant à la cantonade.*) Courez vite chez l'imprimeur; les épreuves de M. de Marignan... (*Revenant.*) Quoi, vous daignerez les corriger vous-même...

LE COMTE. Pendant la séance du conseil... c'est mon usage! cela occupe... c'est commode!

BOUVARD. Et c'est charmant d'être conseiller d'Etat en service ordinaire. Quinze mille francs de traitement.

ALBERT, *à part.* Pour corriger des épreuves!

LE COMTE. Je n'ai pas d'ailleurs de temps à perdre... après le succès de mon premier volume, il faut que demain le second paraisse... car l'élection a lieu après-demain!

BOUVARD. Vous y tenez donc toujours?

LE COMTE. Certainement!

BOUVARD. Vous! grand seigneur! membre déjà de deux académies! vous qui brillez aux Beaux-Arts, comme aux Sciences morales et politiques... qu'avez-vous besoin de l'Académie française? à votre place, je la laisserais à de pauvres diables d'hommes de lettres, qui n'en ont pas d'autre!

LE COMTE. Non pas!.. il n'y a que celle-là qui compte!

BOUVARD. C'est si vieux!

LE COMTE. Raison de plus! en fait de noblesse, je n'estime que les anciennes... du reste, toutes les chances sont pour moi.

BOUVARD. Sans contredit!.. lancé comme vous l'êtes! c'est pour cela que si j'osais vous donner un conseil... je ne ferais pas paraître ce second volume.

LE COMTE. Ne le trouvez-vous donc pas bon?

BOUVARD. Excellent... ravissant... j'en suis dans l'extase.

LE COMTE. Vous semble-t-il par hasard inférieur au premier?

BOUVARD. Bien au-dessus... Mais ce premier volume

lui-même qui est admirable, je ne l'aurais peut-être pas fait paraître... Risquer un ouvrage quand on se présente à l'Académie! c'est téméraire! Les grands seigneurs, tels que vous, n'en font pas! c'est plus prudent! Ils se gardent bien de donner des armes à la critique... Ils ne lui offrent rien... qu'eux-mêmes! Je suis monsieur le duc, monsieur le marquis, monsieur le prince un tel! ce qui est vrai!.. Que répondre à cela? rien! La critique ne sait où se prendre!.. Tandis que vous, même avec un chef-d'œuvre... car c'est un chef-d'œuvre!

LE COMTE. Je le sais bien! et tes observations ne manquent pas de justesse... Mais rassure-toi... dans le salon de la belle Corinne, où se font toutes les élections académiques... la majorité m'est acquise... d'emblée, grâce à elle!

BOUVARD. Je le crois bien!.. et dans le dernier numéro où elle écrit... il y a un article en notre faveur, où j'ai reconnu sa main... Un article où comme historien elle vous met bien au-dessus de David Hume... et de Robertson... Je veux vous le montrer!

LE COMTE. Eh! mon Dieu! je l'ai lu... je le connais comme si je... (*Avec impatience.*) Mais ces épreuves...

BOUVARD, *criant à la cantonade*. Les épreuves de M. le comte... Je vois ce que c'est!.. les garçons imprimeurs se sont amusés à les lire...

LE COMTE. Flatteur!

BOUVARD, *à demi-voix*. Monsieur le comte n'a pas oublié ses promesses?..

LE COMTE. Des promesses de chemin de fer!.. Tu en auras. J'en ai parlé à Maxence de La Roche-Bernard qui est, ainsi que moi, à la tête de la nouvelle ligne...

BOUVARD. J'accepte... mais ce n'est pas cela.

LE COMTE. Ah! une invitation pour mon bal... tu la recevras! nous hâtons la chose... Il faut que je sois marié avant mon ambassade... Je suis riche, j'en conviens... mais richesse oblige...

BOUVARD. Oblige à quoi?

LE COMTE. A l'augmenter! Et ne fût-ce que pour mes frais de représentation, comme ambassadeur, il me faut pour moi une riche héritière, et pour mon salon une jolie femme, et bientôt tu assisteras à mon mariage, je te le promets.

BOUVARD. C'est trop d'honneur, et j'accepte... Mais ce n'est pas cela...

LE COMTE. Eh! qu'est-ce donc encore?

BOUVARD. C'est moi qui vous ai fourni, pour votre histoire de l'Algérie, le manuscrit du général de Saint-Avold... ce manuscrit si rare... si authentique. .

LE COMTE. Dont je t'ai payé l'authenticité vingt mille francs!

ALBERT, *à part*. Qu'entends-je?

BOUVARD. Et qui vous aura valu gloire et réputation, sans compter deux académies... Que dis-je? trois, devant lesquelles vous vous serez présenté, toujours le même ouvrage à la main!..

LE COMTE, *avec impatience*. Eh bien?..

BOUVARD. Eh bien... est-ce trop exiger que de demander une petite participation à tant d'honneurs, ce que vous m'avez promis... vous savez bien... là... Cela fait si bien dans un comptoir, et puis dans votre intérêt à vous-même : « *Bouvard, éditeur des* Œuvres de Marignan, *vient d'être décoré...* » Cela fait parler de l'ouvrage...

LE COMTE. C'est juste!

BOUVARD. Ouvrage dont l'illustration contagieuse procure de la gloire à tout le monde, même au libraire.

LE COMTE. Nous verrons!..

ALBERT, *se levant*. Ah! c'en est trop...

LE COMTE, *se retournant*. Qu'est-ce?

BOUVARD. Un de mes clients... (*Apercevant un commis qui entre.*) Ah! enfin!.. les épreuves de M. le comte, ce n'est pas sans peine!

LE COMTE, *les parcourant*. Tout n'est pas là... il manque les dernières feuilles...

BOUVARD, *qui vient de parler au commis*. Elles seront tirées dans un quart d'heure... et j'aurai l'honneur de vous les porter moi-même au conseil d'Etat... Vous donnerez l'ordre qu'on me laisse entrer... Bouvard... éditeur des *Œuvres de M. de Marignan!*

LE COMTE. C'est convenu.

BOUVARD. Et vous n'oublierez pas...

LE COMTE. Nous penserons à tout!

BOUVARD, *reconduisant le comte qui sort par le fond*. Ce sera beau... ce sera grand... ce sera sublime, comme tout ce que vous faites, et l'on dira de vous, comme dans *Sémiramis* :

> Il a laissé tomber, de son char de victoire,
> Au front de son libraire, un rayon de sa gloire!

—

SCÈNE VI.

BOUVARD, ALBERT.

BOUVARD, *redescendant le théâtre*. J'aime à citer... cela vous donne un vernis de littérature qui sied bien... même à un libraire... (*S'adressant à Albert.*) Pardon, Monsieur, de vous avoir fait attendre... Je n'étais pas non plus fâché de vous montrer... en quelle estime et sur quel pied je suis placé auprès des plus grands personnages! Revenons à vous... et à votre roman écrit en Algérie... au bivouac... et au milieu des coups de fusil.

ALBERT. C'est inutile, Monsieur... j'y renonce!

BOUVARD. Et pourquoi donc? quand vous venez d'entendre...

ALBERT. Ce que c'était que la gloire... et comment on en faisait...

BOUVARD. Ça n'est pas plus difficile que cela!

ALBERT, *à part*. Ah! mon vieux monsieur avait raison!.. Adieu.

BOUVARD. Où allez-vous donc?

ALBERT. Prendre l'air..... et tâcher d'oublier!.. Quoi! voilà les grands hommes que l'on proclame, que l'on encense? et dont vos journaux, échos complaisants ou soldés, répètent chaque jour les noms... en criant : Prosternez-vous!.. Quoi! nous vivons dans un pays où avec de l'argent et de l'impudence, on peut avoir de l'honneur et dire hardiment : Il est à moi!.. je l'ai payé! Quoi! partout fausseté et mensonge...

BOUVARD. Eh! de grâce, à qui en avez-vous?

ALBERT. A qui? à vous d'abord, qui ne craignez pas de donner cent écus à une pauvre veuve pour un manuscrit de son mari, que vous vendez vingt mille francs!

BOUVARD. C'est la chance du commerce!

ALBERT. A vous, qui pour avoir édité les ouvrages d'un grand seigneur, pour n'être jamais sorti de votre boutique, quai Malaquais, pour avoir remué ou ficelé des ballots de livres... aspirez à la croix d'honneur...

BOUVARD. Je la demande... seulement.

ALBERT, *avec indignation*. C'est déjà trop d'oser la

demander! J'ai cinq blessures, Monsieur, et je ne la demande pas... j'attends!

BOUVARD. Eh bien!.. vous verrez, Monsieur... vous verrez! je ne vous dis que cela.

ALBERT. Adieu! (*Il se précipite vers la porte de la rue et rencontre Maxence de La Roche-Bernard qui entre en ce moment.*)

—

SCÈNE VII.

BOUVARD, MAXENCE, ALBERT.

MAXENCE, *l'arrêtant.* Eh! Dieu me pardonne!.. Albert d'Angremont!

ALBERT. Maxence!.. (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

BOUVARD. Tiens!.. ils se connaissent!..

MAXENCE. Toi de retour!.. Qu'es-tu devenu depuis cinq ans?

ALBERT. Je n'ai pas quitté l'Afrique.

MAXENCE. Je n'ai pas quitté Paris. (*A Bouvard.*) Tous deux élèves de Saint-Cyr, nous sommes sortis ensemble de l'Ecole.

ALBERT. Et nous devions ensemble faire nos premières campagnes...

MAXENCE. C'est vrai! mais dès que j'ai eu essayé de la vie parisienne et des divinités de l'Opéra, j'ai renoncé à la gloire militaire... j'aime trop mes aises, et j'ai dit adieu à la patrie de Jugurtha et d'Abd-el-Kader.

ALBERT. Où tu commençais bien cependant... et où il y avait pour toi de l'honneur à acquérir!

MAXENCE. Je ne dis pas non! mais il y faisait trop chaud!.. tandis qu'ici...

BOUVARD. Monsieur le vicomte de La Roche-Bernard a raison! quand on est, comme lui, gentilhomme, quand on a une haute naissance... et une immense fortune...

MAXENCE, *avec impatience.* C'est bien!

BOUVARD. Quand on peut, comme capitaliste... régner à la Bourse!.. commander à la hausse et à la baisse...

ALBERT. Ah! tu joues à la Bourse...

MAXENCE. Il faut bien s'occuper!.. (*Vivement.*) Et toi, es-tu toujours amoureux?

ALBERT. Toujours!

MAXENCE. Comme il y a cinq ans?

ALBERT. Plus encore!..

BOUVARD, *à demi-voix en riant.* Je ne m'étonne plus alors s'il ne voit pas juste... et si sa tête...

MAXENCE, *à Bouvard.* Amour ardent... véritable et discret... car il n'a jamais voulu, même à moi... me confier le nom de sa passion... (*A Albert.*) Mais tu ne partais que pour acquérir gloire et fortune... pour revenir digne d'*elle!* as-tu réussi?

ALBERT. Eh! mon Dieu non! celle que j'aime, par malheur, est belle... jeune... riche... d'une illustre famille.

MAXENCE. Tant mieux. Tu ne pouvais mieux choisir...

ALBERT. Et moi... malgré le *de* (*Montrant Bouvard.*) que Monsieur a découvert à mon nom, je suis fils d'un pauvre et honnête avocat de province, qui m'a laissé cent louis de rentes en terres, plus, ma paie de capitaine! voilà mon revenu! et tant que mon sort ne changera pas, comment me présenter? comment oser me déclarer?

MAXENCE. Tu t'effrayes d'un rien. Je t'atteste d'abord, moi gentilhomme, que dans la société actuelle... il n'y a plus ni rang..... ni naissance..... égalité complète.

BOUVARD. Tous les Français sont égaux.

ALBERT. Je le sais!.. devant la loi.

MAXENCE. Non, devant la fortune! Sois riche, tous les obstacles disparaîtront! sois riche... on t'accordera les plus beaux partis de la France... il s'agit donc seulement de t'enrichir.

ALBERT. Et comment?

MAXENCE. Je te le dirai si tu veux!

BOUVARD. En un jour, en une heure, cela dépend de M. le vicomte.

ALBERT. En vérité!

MAXENCE. A propos de cela, Bouvard... voici ce qu'on m'a demandé pour vous... deux promesses de chemins de fer.

BOUVARD. Que deux! j'en espérais dix!.. car c'est de l'or en barres.

MAXENCE. Je n'en ai pas davantage. Je n'en ai plus, je venais le dire à M. de Marignan; on m'avait assuré, à son hôtel, que je le trouverais encore ici.

BOUVARD. Il nous quitte pour le conseil d'Etat où je dois même lui remettre le reste de ses épreuves.

MAXENCE. Eh bien! vous lui direz en même temps que je vais, de ce pas, porter les derniers coups; voir notre homme, notre grand capitaliste!..

BOUVARD. Celui dont le nom, disait-il, doit faire réussir l'affaire.

MAXENCE. Précisément.

BOUVARD. J'y cours!.. Quel dommage! rien que deux actions! Il n'y aurait pas moyen... d'en avoir une demi-douzaine de plus.

MAXENCE, *avec impatience.* Impossible!.. je vous dis qu'on se les arrache.

BOUVARD. C'est bien pour cela! (*Il sort.*)

—

SCÈNE VIII.

ALBERT, MAXENCE.

ALBERT. Ma foi, je m'estime heureux de t'avoir rencontré ici au passage... car tu me parais si occupé...

MAXENCE. C'est vrai, j'ai tant d'affaires...

ALBERT, *souriant.* Un gentilhomme devenir homme d'affaires! (*Voyant Maxence qui tire un carnet de sa poche.*) troquer l'épée de ses aïeux contre le carnet de l'agent de change!

MAXENCE, *écrivant sur un carnet.* Me rendre bientôt au ministère pour notre adjudication de demain... passer, dès que j'aurai la réponse de Marignan, chez un riche capitaliste qu'il nous est important de gagner, de là, courir chez mon notaire pour la vente d'une terre qui nous appartient en commun à moi et à ma sœur.

ALBERT, *avec émotion.* Mademoiselle Antonia!..

MAXENCE. Et tu ne me parles pas d'elle? il y a cinq ans cependant, au château de Jumièges, chez ma grand'tante où je t'avais présenté... vous dessiniez ensemble... vous faisiez de la musique, ces dames te trouvaient fort aimable, ma grand'tante surtout!.. et plus d'une fois Antonia m'a demandé, de sa part, des nouvelles de mon ami Albert.

ALBERT, *avec joie.* En vérité!

MAXENCE. Il n'arrivait pas un bulletin de l'armée d'Afrique, qu'il ne fût lu à l'instant... par ma grand'-tante...

ALBERT, *d'un air pénible.* Ah! c'était madame de Jumièges...

MAXENCE. C'est-à-dire, comme elle n'y voit plus... c'était Antonia qui lisait... et ma tante d'écouter avec un intérêt...

ALBERT. Dont je suis bien reconnaissant... Elle habite toujours en son château?..

MAXENCE. Eh! mon Dieu, non! cette pauvre tante... nous l'avons perdue... il y a un an.

ALBERT. O ciel!... je l'ignorais...

MAXENCE. C'est sa terre que je viens de vendre, et ma sœur est maintenant à Paris... C'est moi, son seul parent, qui suis devenu son tuteur... (*Riant.*) Oui vraiment! tuteur d'une jeune fille qui souvent me gronde et me fait de la morale!.. c'est gênant!.. aussi j'ai hâte de la marier, ce qui ne sera pas difficile! mais vu sa fortune... je suis obligé de lui chercher quelqu'un de riche... de très-riche!.. sans cela chacun me jetterait la pierre!

ALBERT, *vivement.* Mon ami, tu me parlais tout à l'heure. (*S'arrêtant.*) C'est-à-dire... tu as eu la bonté, à moi, ton ancien camarade... ton ami d'enfance... de me proposer...

MAXENCE. Mon aide... mon secours... je te suis tout dévoué... tu le sais!.. et déjà si tu l'avais voulu... mais tu m'as toujours semblé si désintéressé... si artiste...

ALBERT. Que veux-tu?.. le bonheur pour moi n'était pas là... et maintenant il me semble que si pour trouver la richesse il fallait me jeter dans un précipice... je n'hésiterais pas.

MAXENCE, *avec chaleur.* Je comprends cela!

ALBERT. Faire fortune promptement ou mourir... voilà ce qu'il me faut.

MAXENCE, *de même.* C'est comme moi!

ALBERT. Que dis-tu?

MAXENCE, *se reprenant.* Je dis que c'est bien... c'est ainsi qu'on arrive... Ecoute-moi! Il est question d'une nouvelle ligne de chemin de fer... en laquelle moi et quelques capitalistes nous avons espoir! j'ignore si nous serons préférés, car il y a plusieurs compagnies rivales... mais avant même l'adjudication, qui a lieu demain, on se dispute les actions ou plutôt les promesses d'actions.

ALBERT. Je ne comprends pas.

MAXENCE. C'est inutile. Qu'il te suffise de savoir que si nous l'emportons, ces actions... les nôtres... auront triplé leur valeur primitive.

ALBERT. Et si vous ne l'emportez pas?

MAXENCE. Rien de fait! chacun reprend son argent... nous aurons manqué à gagner.

ALBERT. Ainsi rien à perdre... rien à risquer...

MAXENCE. Qu'un immense bénéfice en cas de succès!.. et ces actions... elles sont dans mes mains... je puis t'en donner.

ALBERT. Quelle bonté! mais tu disais là tout à l'heure, que tu n'en avais plus?

MAXENCE. Il le faut bien... seul moyen de les faire monter... et d'en élever le prix!

ALBERT. Mais c'est un mensonge!

MAXENCE. D'où sors-tu donc?

ALBERT. Du bivouac!.. et il me semble que la délicatesse...

MAXENCE, *avec ironie.* Hein!.. tu n'as donc jamais été à la Bourse!.. Ce que tu appelles mensonge et tromperie... c'est l'habileté, c'est le génie financier! c'est par là qu'on a des hôtels, que dis-je? des palais. Par là on acquiert estime et considération; par là on obtient des titres, des cordons, des... sois tranquille, tu peux accepter... tu ne risques rien que d'être salué et honoré!

ALBERT. Je t'avoue... qu'une telle manière de faire fortune... me répugnait un peu.. mais puisque tu la trouves permise et loyale, toi, gentilhomme, j'accepte! qu'ai-je à faire?

MAXENCE. Rien! qu'à prendre cent... deux cents actions. . à ton gré et à en payer d'avance la moitié, comme qui dirait... cent mille francs... à peu près!

ALBERT. Très-volontiers. Le seul embarras, c'est que cent louis de rente en terres... ne se vendent pas du jour au lendemain... et ces cent mille francs... tu seras obligé, mon cher ami, de me les avancer.

MAXENCE, *à part.* Diable!..

ALBERT. Pour toi millionnaire, une pareille somme n'est rien, je le sais... aussi je viens sans façon et sans scrupule, faire ce nouvel appel à ton amitié...

MAXENCE, *avec embarras.* Une telle confiance!.. j'en suis heureux... je te le jure. .

ALBERT, *avec franchise.* Je l'ai pensé... car moi... à ta place... (*Le regardant.*) Eh! mais qu'as-tu donc? d'où vient ce trouble... ma demande serait-elle indiscrète... je la retire! si je l'ai hasardée... (*Avec émotion.*) c'est qu'il me semblait... que de bonnes terres. . au soleil, en pleine Beauce... étaient des cautions suffisantes pour un camarade d'enfance... pour un ami... (*Avec indignation.*) Sans compter mon honneur... à moi!..

MAXENCE, *vivement.* Ah! n'achève pas! plutôt te dire la vérité tout entière que de te laisser une pareille pensée... ces cent mille francs que tu me demandes et qu'il y a cinq ans j'aurais été heureux, non pas de te prêter, mais de te donner... je ne les ai pas!

ALBERT. Toi!

MAXENCE. Silence! nul encore ne le sait! mais cette spéculation que j'entreprends avec tant d'ardeur est mon seul espoir de salut. Il s'agit pour moi, non pas de faire, mais de refaire ma position! Si je réussis, on ne se sera douté de rien; j'échappe à la ruine, à la misère!

ALBERT. Tu en serais là... toi, avec ta fortune...

MAXENCE. Eh! mon Dieu! cela va si vite, en cinq ans, à Paris, quand on est jeune et inoccupé!.. l'oisiveté est si coûteuse! c'est un si grand luxe!.. Pendant que tu faisais ton métier de soldat, moi je promenais en calèche mon ennui et mon cigare... tu te battais, je dépensais! tu versais ton sang, moi, mon or! et pour qui, grands dieux! que de folles nuits! que de jours plus insensés! que d'orgies! que de désordres! et quand on s'adresse, pour réparer une première brèche, au lansquenet ou à la spéculation, qui l'agrandissent encore...

ALBERT. Tu as joué...

MAXENCE. Comme tout le monde! ce n'est pas là le mal...

ALBERT. Et tu as perdu?

MAXENCE. C'est là ma faute!.. je la réparerai! en attendant, les terres, les châteaux que je tenais de mes ancêtres, j'ai tout engagé .. en secret! et ce qui me reste... je le dois; mais jusqu'à présent, l'éclat de mon nom, la certitude de mes richesses... ont éloigné tous les soupçons. . il est aisé, à un homme comme il faut, d'obtenir un grand crédit.

ALBERT. C'est-à-dire de tromper.

MAXENCE. Non... que je réussisse et tout sera payé, et je t'élèverai avec moi jusqu'à cette fortune...

ALBERT. A laquelle je renonce! elle coûte trop cher! si je l'ai désirée un instant... c'était dans un but que

je reconnais maintenant impossible à atteindre! parlons seulement de toi! tu as donc beaucoup de créanciers?

MAXENCE. Mais oui... ce n'est pas le nombre qui m'inquiète... les petits, ceux qui ont besoin, se taisent et attendent... mais les grands... les riches... un surtout!.. un homme du grand monde qui, pour une centaine de mille francs, me tient dans sa dépendance, qui, seul maître de ma position, peut la révéler et me perdre! et pour m'en délivrer, à qui m'adresser? à ma sœur? impossible! elle est mineure; et d'ailleurs, son inflexible subrogé tuteur, M. César Desgaudets...

ALBERT, *vivement.* Desgaudets, dis-tu?

MAXENCE. Le plus avare des millionnaires.

ALBERT, *se fouillant.* Il me semble bien, sur la carte de tout à l'heure...

MAXENCE. Honnête homme du reste!.. et ma sœur que je ne pouvais garder avec moi, se trouve à merveille chez ce vieux et respectacle capitaliste... près de sa fille, Corinne Desgaudets, un bas-bleu, une dixième Muse!

ALBERT, *regardant la carte.* C'est bien cela... croirais-tu, mon ami, que ce matin, j'ai presque sauvé la vie à ce M. César Desgaudets.

MAXENCE. En vérité!

ALBERT. Et, dis-moi, si je lui demandais un service...

MAXENCE. Il te le refuserait. Il est si ladre, si avare, qu'il n'a pas d'état de maison, pas de voiture... il va à pied.

ALBERT. Je le sais bien!

MAXENCE. Il a, au fond de la Chaussée-d'Antin, un hôtel superbe qu'il laisse périr faute de réparations! Il se complaît au milieu des ruines, et il y a danger, pour les visiteurs, à franchir son escalier.

ALBERT. Bah! quand on a gravi les remparts de Constantine... je me risque...

MAXENCE. A tenter l'assaut?

ALBERT. Oui, mon ami!

MAXENCE. Attends, attends... nous irons ensemble! j'ai justement, ce matin, à parler d'affaires à M. Desgaudets... non pour mon compte, mais pour celui de la Compagnie; et toi?..

ALBERT. Moi, je vais lui demander cent mille francs!

MAXENCE, *d'un air effrayé.* Cent mille francs!.. pour toi?

ALBERT. Non, pour un ami!

MAXENCE. Comment?

ALBERT, *lui tendant la main.* Ne le devines-tu pas?

MAXENCE, *se jetant dans ses bras.* Ah! Albert!

ALBERT. Viens...

MAXENCE. Quoi! tu aurais l'audace d'affronter, pour moi, ce cœur dur, cet Arabe!..

ALBERT, *riant.* Les Arabes!.. j'y suis fait, tu le sais bien! Ce sera une razzia!.. Viens! viens! te dis-je! (*Il l'entraîne. — Ils sortent par la porte de la rue, à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un appartement dans l'hôtel de Desgaudets. Porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIA, *à droite du spectateur, près d'un métier à broder, ne brodant pas, et regardant une lettre qu'elle tient à la main;* CORINNE, *à gauche, devant une table, et écrivant.*

ANTONIA, *lisant.* « Attends-moi ce matin, ma chère « sœur! nous avons à causer mariage, il se présente « un parti qui me convient fort et doit te plaire... un « ami à moi! » (*S'interrompant avec joie.*) Est-il possible! (*Continuant.*) « Un grand seigneur! » (*A part, avec tristesse.*) O ciel! (*Continuant.*) « Qui, à tous ses « titres politiques et littéraires, joint celui de comte! » (*A part.*) Qui donc, mon Dieu? Serait-ce M. de Marignan... si assidu depuis quelque temps... Oh! non!.. (*Elle garde le silence et demeure pensive.*)

CORINNE, *de l'autre côté, à droite, écrivant.* « Mé« moires secrets d'une jeune dame pour servir à l'His« toire de France du dix-neuvième siècle, chapitre XV. « Corinne Desgaudets commence à réfléchir et à com« prendre la nécessité d'un établissement. Coup d'œil « rapide jeté autour d'elle! De tous les hommes de « lettres qui l'environnent, le comte de Marignan, « par sa position politique et ses soixante mille livres « de rentes, se trouve le seul qui ait touché son « cœur... »

ANTONIA, *à part.* Il est étonnant que mon frère n'ait pas parlé d'abord de ce projet d'union à M. Desgaudets, mon subrogé tuteur... (*Haut.*) Corinne, ton père est-il rentré?

CORINNE, *répondant sans lever la tête.* Pas encore!.. Qu'est-ce que tu fais donc là?

ANTONIA, *avec embarras, et cachant sa lettre.* Moi... je brode.

CORINNE, *avec dédain.* Ah! de la broderie!.. comme c'est femme!

ANTONIA. Et toi?

CORINNE. Moi! j'écris mes Mémoires.

ANTONIA. Tu ne fais que cela! et souvent deux ou trois heures par jour!

CORINNE. Cela me semble un devoir! quiconque a un peu marqué dans son siècle se doit à lui-même, et à ses contemporains, de léguer à l'avenir ce qu'il a vu, entendu, et surtout ce qu'il a senti.

ANTONIA. Cela me paraît bien du temps perdu.

CORINNE. Qu'oses-tu dire? les Mémoires secrets sont ce qu'il y a de plus précieux en littérature, et l'on ne saurait trop en composer! c'est comme qui dirait le daguerréotype de la pensée! et si tous les personnages célèbres avaient écrit les leurs!.. la vérité historique nous serait bien mieux connue!

ANTONIA. Tu crois?

CORINNE. C'est si intéressant de voir les grands hommes en déshabillé...

ANTONIA. Les grands hommes, soit... mais les femmes!..

CORINNE. Les femmes aussi!.. il y a un certain plaisir à se survivre! à livrer son portrait aux regards avides et curieux de nos petits neveux, et à poser encore dans la postérité!

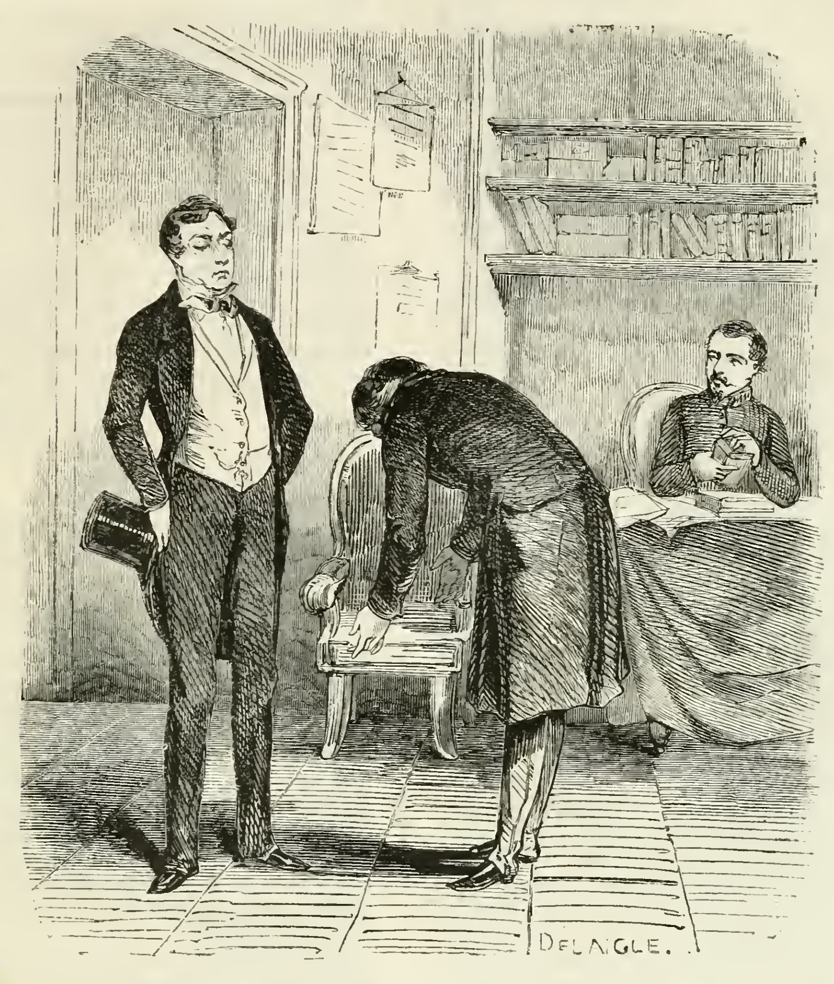
ANTONIA. Tu trouves? cela me semble déjà si fatigant de poser, comme tu le fais, dans le monde actuel.

CORINNE. Une fatigue! dis donc un plaisir! Toi, tu ne chéris que la retraite, tu crains qu'on ne parle de toi, tu voudrais toujours te cacher.

ANTONIA. Et toi te montrer!

CORINNE. C'est vrai! ah! si j'avais ton nom et ta naissance, si j'étais surtout presque libre de mes actions, j'irais partout... on ne verrait que moi!..

ANTONIA. Eh! mais cela commence déjà!



BOLVARD. La visite d'un grand homme est un bienfait des dieux. — Acte 1er, scène 5.

CORINNE. Autant que je le peux!.. Mais avec un père qui ne veut pas me conduire dans le monde, qui ne veut pas recevoir, qui craint la moindre dépense... comment donner des bals, des soirées, des raouts... tout ce qui vous met en évidence! Je ne peux me permettre ici que des plaisirs littéraires.

ANTONIA. C'est moins cher!

CORINNE. Des réunions savantes, des lectures poétiques...

ANTONIA. Cela ne coûte que des verres d'eau sucrée.

CORINNE. Et des éloges, chacun en reçoit...

ANTONIA. Ou en apporte! et ne crains-tu pas, toi, femme, que cela ne prête un peu au ridicule?

CORINNE. Oui, autrefois... du temps de Molière on se moquait des femmes .. beaux esprits... elles n'étaient alors que savantes; mais de nos jours... ennuyées d'entendre rire à leurs dépens, elles se sont faites journalistes; depuis ce moment les hommes de lettres ne rient plus!.. ils ont peur!

ANTONIA. En vérité?

CORINNE, Eh oui! car ils se prosternent tous devant la puissance du feuilleton. Grâce à cette revue européenne et toute-puissante, dans laquelle je daigne écrire, tu peux les voir ici... dans mon salon.. c'est à qui me fera la cour... et m'environnera d'hommages!.. tels ou tels qui estiment fort peu mes vers, en composent à ma louange qui ne sont pas meilleurs! ou font éclater, pour moi, dans leur prose, un enthousiasme que je leur rends... dans la mienne! Nous composons ensemble les anecdotes piquantes, les reparties spirituelles, que nous nous attribuons mutuellement; à tout propos, dans mes récits, j'ai soin de placer leur nom, à charge de revanche; c'est ainsi qu'on devient une puissance, un centre, un astre, autour duquel gravitent d'autres étoiles, planètes ignorées dont M. Leverrier lui-même ne pourrait dire le nom, et qui aspirent toutes à s'en faire un; or, c'est dans mon salon que s'élaborent les renommées littéraires, que se préparent les élections académiques! gloire et profit à mes amis, malheur à ceux qui n'en sont pas! nous élevons les uns, nous empêchons les autres d'arriver ; pour les premiers, mon

journal est un piédestal, pour les autres, une barrière... c'est connu! et grâce à ce double système, je tiens chacun dans ma dépendance par la crainte et par l'espoir! (*A un domestique qui entre portant un paquet de brochures.*) Qu'est-ce?.. ah! des gazettes, des revues, des brochures... (*Prenant le paquet des mains du domestique qui sort, et en offrant à Antonia.*) En veux-tu?

ANTONIA. Non, vraiment! (*D'un air d'effroi.*) Comment! tu vas lire tout cela?

CORINNE. Certainement! il faut voir si l'on dit de moi du bien ou du mal, afin de rendre avec impartialité l'un et l'autre!

ANTONIA. Mais c'est un travail!

CORINNE. Plus encore! Beaumarchais a dit: La vie de l'homme de lettres est un combat!

ANTONIA. La femme de lettres est donc obligée d'être une Jeanne d'Arc!

CORINNE. A peu de chose près!

ANTONIA. C'est terrible!

CORINNE. Non pas que plusieurs ne s'en dispensent! mais moi! (*Jetant les yeux sur un journal qu'elle a ouvert.*) « *Nouvelles extérieures, Afrique française...* » peu m'importe?

ANTONIA, *se rapprochant d'elle.* Cela peut être intéressant!

CORINNE. Toi, qui n'y tenais pas? (*Lisant.*) «*Le mi-* « *nistre a reçu aujourd'hui des dépêches du maréchal,* « *apportées par M. Albert d'Angremont, capitaine aux* « *chasseurs d'Afrique.* »

ANTONIA, *à part.* O ciel! il est à Paris!

CORINNE, *se retournant.* Qu'est-ce donc?

ANTONIA. Rien!

CORINNE, *la regardant.* Ce trouble... cette émotion... il est évident que tu as quelque chose...

ANTONIA, *cherchant à sourire.* Moi!..

CORINNE. Je dois m'y connaître!.. on n'a pas écrit une demi-douzaine de romans, sans avoir quelques notions... en théorie du moins! et je n'ai jamais vu un article de journal produire sur toi un pareil effet.. voyons? qui peut, dans ces trois lignes, t'intéresser aussi vivement! est-ce le maréchal ou le ministre? (*La regardant.*) Non? serait-ce par hasard le jeune capitaine? (*Voyant Antonia qui tressaille.*) Ah! tu le connais?..

ANTONIA, *cherchant à se remettre.* Je ne vois pas pourquoi je te le cacherais.

CORINNE. Tu me le cachais cependant! (*Vivement.*) Voyons! Dis-moi tout! je n'ai rien pour aujourd'hui, aucune anecdote! Cela fera un chapitre pour mes Mémoires.. chapitre XVI, confidence d'Antonia, ma meilleure amie.

ANTONIA. Mais pas du tout... je ne te dirai rien, je n'ai rien à dire, ni à toi... ni... à la postérité... que cela ne regarde pas!

CORINNE. Si tu ne parles pas... j'arrangerai moi-même l'aventure... je la composerai... Il vaut mieux que tu me donnes les vrais détails.

ANTONIA. Il n'y en a pas! un pauvre jeune homme... sans fortune... mais plein d'honneur et de loyauté... un ami de mon frère .. que ma tante aimait beaucoup!

CORINNE. C'est épidémique .. un mal de famille!

ANTONIA. Il y a du reste cinq ans qu'il est absent.

CORINNE. Raison de plus pour penser l'un à l'autre... à ton âge surtout!

ANTONIA. Lui! jamais un mot... jamais un regard n'a pu me faire supposer qu'il s'occupât de moi.

CORINNE. Je ne parle pas de lui... mais de toi!

ANTONIA. Moi!.. de pareilles idées ne me sont même pas permises... mon frère, de qui je dépends, a d'autres projets.

CORINNE. Des projets de mariage... et tu ne m'en parles pas?

ANTONIA. C'était si peu intéressant... Je ne tiens ni aux dignités .. ni aux grands seigneurs...

CORINNE. C'en est donc un?

ANTONIA. Eh oui!.. un homme titré... un comte!..

CORINNE, *vivement.* Comtesse! tu serais comtesse... es-tu heureuse! c'est là le rêve de ma vie!

ANTONIA. Toi! la fille des arts et de la poésie... toi! un artiste, une muse!..

CORINNE. Quand les muses sont comtesses ou marquises, cela n'en vaut que mieux. Moi, je n'aime que les distinctions, les titres, la haute société. Dans tous mes écrits, je ne parle jamais que de duchesses... que de princesses, mes amies intimes... que je n'ai jamais vues! C'est une si belle chose qu'un grand nom... et s'il faut te l'avouer, la seule idée qui empoisonne mes succès, le désespoir et le malheur de ma vie, c'est de m'appeler Corinne Desgaudets.

ANTONIA. Allons donc!

CORINNE. Desgaudets!.. Crois-tu que la gloire puisse jamais adopter ce nom là?

ANTONIA Pourquoi pas?

CORINNE. Desgaudets!

ANTONIA. Eh bien! pourquoi ne changes-tu pas ce nom contre celui d'un mari?..

CORINNE. Je ne demande pas mieux.

ANTONIA. Ton père est si riche... et il a pour toi tant d'affection...

CORINNE. Bien moins que pour sa caisse! Certainement nous vivons dans un siècle où il y a encore des amants de la gloire, mais mon père annonce hautement qu'il ne me donnera pas de dot, cela ne les encourage pas! Aussi les seuls partis qui se présentent pour moi ne sont que des littérateurs purs et simples... des gens qui écrivent...

ANTONIA. Eh bien!..

CORINNE. Fi donc!.. je n'estime que ceux qui font de la littérature, en grands seigneurs... dans leurs loisirs... quand ils ont le temps, et qui, grâce au ciel, ne l'ont jamais!.. quelque personnage haut placé, quelque illustration politique qui arrivera un jour au ministère et qui fera de l'histoire pendant que j'en écrirai!.. Vois donc quel avantage pour mes Mémoires!

ANTONIA. Eh bien! il faut te prononcer auprès de ton père!

CORINNE. C'est bien mon dessein... et à la première occasion...

ANTONIA. Elle ne tardera pas, car c'est lui! (*Les deux jeunes filles se tiennent à l'écart.*)

SCÈNE II.

ANTONIA, DESGAUDETS, CORINNE.

DESGAUDETS, *à part, entrant en rêvant.* Il ne faut jamais différer l'exécution des bonnes affaires, et j'ai voulu, avant de rentrer, prendre des renseignements positifs sur le neveu de mon ami d'Angremont. C'est décidément un excellent jeune homme que mon nouvel ami... Des talents, du cœur, de la franchise... trop peut-être, il se formera!.. De plus un petit patrimoine réel et assuré.. cent louis de rentes en terres, et non pas en actions. Voilà une réunion de qualités bien rares par le temps qui court .. et le plan que j'ai formé,

pour lui, me sourit... (*Apercevant Antonia qui vient à lui.*) Ah! pardon, ma chère Antonia, je ne vous voyais pas...

ANTONIA. Je voudrais vous consulter, Monsieur, sur une lettre que mon frère vient de m'envoyer...

DESGAUDETS. Plus tard, ma chère pupille... si vous voulez bien le permettre... j'ai d'abord à traiter avec ma fille une question importante!..

ANTONIA. Et elle aussi!..

CORINNE, *qui s'est assise devant la table.* Oui, mon père...

DESGAUDETS. Cela se rencontre à merveille! (*Il reconduit Antonia jusqu'à la porte à droite. Pendant ce temps, Corinne, qui s'est assise près de la table à gauche, écrit sur le livre de ses Mémoires.*)

CORINNE, *écrivant.* « Chapitre XVII, entrevue de Co-« rinne avec son père. Éloquence et caractère qu'elle « déploie. Convaincu par la force de ses arguments, « M. Desgaudets est obligé de céder et de la marier à « celui qu'elle aime! »

—

SCÈNE III.

DESGAUDETS, CORINNE.

DESGAUDETS, *qui vient de reconduire Antonia, s'approche de Corinne qui écrit toujours.* Je te dérange!.. tu composes.

CORINNE, *se levant.* Non, mon père... quelques mots... qui plus tard serviront de jalons dans ma vie.

DESGAUDETS. Tu as donc bien peur de rien en perdre?

CORINNE. Je n'en ai déjà que trop perdu, et de mes plus beaux jours, j'ose le dire...

DESGAUDETS. Comment cela? Je n'ai jamais contrarié en rien tes idées ni tes goûts. Certes, j'aurais mieux aimé que tu eusses une aiguille, qu'une plume à la main! cela me faisait peine de voir souvent ton doigt et surtout ta robe tachée d'encre... mais c'était ta fantaisie... m'y suis-je opposé? non. J'aurais mieux aimé ne recevoir chez moi que de bonnes gens, et mon salon est le rendez-vous de tous les orgueils, de tous les ressentiments littéraires... tous amis qui se détestent; tempéraments poétiques et bilieux, que le succès d'autrui rend malades, que l'envie dévore, et qui volontiers deviendraient borgnes, pour rendre un rival aveugle. Voilà comme ils entendent les lumières... C'est là ton entourage et ta cour... Cela te convient? y trouverais-je à redire? non! car avant tout j'ai voulu que tu fusses heureuse! et le bonheur, selon toi... c'est la liberté!

CORINNE. Non, mon père!

DESGAUDETS. Tu me l'as dit cent fois.

CORINNE. Non, mon père!

DESGAUDETS. Je l'ai lu dans tous tes vers!

CORINNE. Ce n'est pas une raison. Il y a d'autres bonheurs encore, et c'est à ce sujet que j'ai désiré avoir, avec vous, un entretien sérieux!

DESGAUDETS. Je t'écoute!

CORINNE. J'ai vingt-deux ans, mon père!

DESGAUDETS. Tu crois?

CORINNE. Je l'écrivais encore hier dans mes Mémoires!

DESGAUDETS. Si tout y est de la même exactitude!..

CORINNE, *avec aigreur.* Je vous répète, mon père, que j'ai vingt-deux ans.

DESGAUDETS. Soit! je le veux bien!.. convenons-en... voilà tout. C'est convenu!

CORINNE, *avec force.* Je les ai!

DESGAUDETS, *de même.* Oui, certes!

CORINNE. Et vous ne songez pas à me marier?

DESGAUDETS. Si vraiment. Mais tu refuses tous les partis.

CORINNE. Il ne s'en présente point de convenable!

DESGAUDETS. C'est ta faute!

CORINNE. C'est la vôtre! Pourquoi dites-vous, partout, que vous ne me donnerez pas de dot!

DESGAUDETS. Parce que telle est mon intention! À quoi sert d'avoir dans sa famille une merveille, une muse, une Sapho... s'il me faut prosaïquement donner cent mille écus à un gendre, pour qu'il consente à prendre mon illustre fille? Il aurait donc son talent, son immense talent pour rien et par-dessus le marché. Est-ce que, poétiquement parlant, cette idée seule ne t'indigne pas?

CORINNE. Ce qui m'indigne, mon père, ce sont les prétextes que je vous vois prendre pour vous cacher à vous-même la vérité! Ce qui m'indigne, mon père, c'est cette soif de fortune qui vous porte à thésauriser sans cesse!

DESGAUDETS. Moi!

CORINNE. Oui, possesseur de plusieurs millions, il vous est plus doux de contempler votre or, que de voir le bonheur de votre fille, et si jusqu'ici le respect m'a fermé la bouche, ne croyez pas que depuis longtemps je n'ai pas souffert de votre... de votre...

DESGAUDETS, *voyant qu'elle s'arrête.* Achève... et dis comme tout le monde... de mon avarice, n'est-ce pas? J'espérais, avec toi du moins, ne pas être obligé de me justifier; mais puisque tu m'y forces, apprends donc un secret que tous ignorent... que toi seule connaîtras, et que je te défie de révéler... ce sera ta punition!

CORINNE, *interdite.* Que voulez-vous dire?

DESGAUDETS. Assieds-toi là. Nous étions deux frères, Alexandre et César Desgaudets. Nous avions, jeunes encore, un fort joli patrimoine, cinq ou six mille livres de rentes. Moi, garçon, je trouvais que c'était assez. Alexandre, mon frère aîné, n'était pas de cet avis. Il était ambitieux; il pensait qu'on ne pouvait jamais arriver ni trop vite ni trop haut; qu'il fallait, pour exister, une fortune de prince. Tu vois qu'il avait devancé son siècle, et qu'il était digne de vivre dans celui-ci. Il m'embrassa et partit pour Chandernagor ou Calcutta, que sais-je? pour faire sauter la Compagnie des Indes et devenir rajah, pour le moins; la vérité est que je n'entendis plus parler de lui. Quant à moi, qui aimais le repos, le bien-être, le confortable, je menai la vie de garçon et de rentier la plus heureuse, m'accordant, jusque dans leurs dernières limites, toutes les jouissances que peuvent donner six mille livres de rentes! il y en a beaucoup, même pour un sage! Ce fut là mon bon temps! Par malheur, l'amour vint tout gâter. J'épousai une femme sans fortune... et bientôt nos charges augmentèrent, car nous eûmes d'abord une fille, Corinne Desgaudets, ici présente, puis d'autres enfants que j'ai perdus..... puis ta pauvre mère toujours souffrante et malade. Il y a de cela plus de vingt-huit ans. (*Voyant Corinne qui fait un geste, et s'interrompant.*) Non, vingt-deux!.. c'est convenu! Depuis ce temps je m'habituai à économiser, non pour moi, mais pour vous; ce bien-être intérieur, ce confortable que j'aimais tant, j'y renonçai, avec peine, je l'avoue; mais je me disais : J'en serai récompensé par l'estime du monde et de mes amis. Erreur!.. garçon, l'on m'accueillait; père de famille, chacun me ferma sa porte!

CORINNE. Ah ! c'est indigne!

DESGAUDETS. D'accord ! mais le monde est ainsi fait. C'est depuis ce jour-là, mon enfant, que je suis devenu philosophe! philosophe pratique du plus haut étage... et dans ma mansarde, oubliant et oublié, bien des années s'écoulèrent ainsi, lorsqu'un matin, des journaux allemands annoncent qu'Alexandre Desgaudets, qui avait fait une fortune immense, vient de mourir au fond de la Hongrie, laissant un héritage de trois millions... Les journaux de Paris le répètent, et chacun se dit : Mais j'ai connu autrefois César Desgaudets, son frère... quel bon vivant! quel aimable jeune homme ! et quel cœur dévoué... quel excellent père de famille ! — C'était mon ami intime. — Et à moi aussi! — Savez-vous ce qu'il est devenu ? — Non vraiment. — Ni moi ! — Ni moi ! — Je parais, en ce moment, descendant de ma mansarde! ceux qui ne me regardaient plus me reconnaissent. Les poignées de mains, les invitations, les dîners m'accablent de tous côtés... J'avais retrouvé mon confortable et tous mes amis d'autrefois! que dis-je? cent fois plus encore ! Comme dans toutes les restaurations, ils avaient germé et pullulé pendant l'interrègne. Et le crédit que l'on m'accordait déjà, et le salut fraternel des grands capitalistes!.. et le sourire des jolies femmes !.. je me laissai faire. J'acceptais toutes les amitiés sans me laisser éblouir, et tous les dîners sans me laisser enivrer... je t'ai dit que j'étais devenu philosophe. Et abandonnant pour quelques mois ma nouvelle cour, je me rendis en Hongrie, pour liquider l'héritage de mon frère Alexandre.

CORINNE. Les trois millions...

DESGAUDETS. Oui, mon enfant; mais, hélas...

CORINNE. Il n'avait pas trois millions ?

DESGAUDETS. Si vraiment... à peu près. Mais en payant les legs particuliers, qui étaient considérables, les dettes, qui l'étaient encore plus, et surtout les droits de succession dus au gouvernement autrichien, car il en coûte très-cher pour mourir en Autriche, je vis bientôt, moi qui me connais en affaires, qu'il ne resterait à peu près rien au légataire universel.

CORINNE. Rien ! grand Dieu!

DESGAUDETS. Que cet hôtel à Paris .. petit hôtel charmant... que mon frère avait fait acheter, de loin, dans l'intention d'y finir ses jours ; mais qu'il n'avait jamais habité, et qui, à peine achevé, demandait des réparations... de grosses réparations !..

CORINNE. C'est vrai !

DESGAUDETS. Ce qui eût absorbé mes six mille livres de rentes. Le vendre dans ce quartier éloigné, et dans l'état où il est, ajoutait peu à ma fortune, trahissait à tous les yeux ma véritable position, et me livrait de nouveau, aux dédains ou à l'indifférence de l'amitié. Je regardai autour de moi, et je me dis : Dans ce siècle, où la vérité est passée de mode et où personne n'en fait usage, pourquoi m'en servirais-je ? qui m'oblige à la dire? s'ils veulent absolument que je sois héritier de trois millions, je ne suis pas forcé de les éclairer, encore moins de leur raconter mes affaires de famille. Aussi, à mon retour, je gardai un silence absolu. Je m'installai dans cet hôtel, où je repris le train de vie que je menais dans ma mansarde. Je ne changeai rien à mes anciennes habitudes d'économie, qu'aujourd'hui ils appellent tous de l'avarice.

CORINNE. O ciel !

DESGAUDETS. A commencer par ma fille ! mais, qu'en est-il résulté? moi économe... on daignait à peine me regarder... moi avare, chacun me salue. Quand j'avais une vertu, on s'éloignait de moi... je me suis doté d'un vice... et partout l'on m'honore !.. (*Il se lève.*)

CORINNE, *se levant aussi.* Eh! qu'y gagnez-vous, de grâce ?

DESGAUDETS. Ce que j'y gagne !.. c'est qu'en ce siècle, où il y a si peu d'amis, j'en rencontre à chaque pas!.. c'est qu'on me choie, c'est qu'on me caresse, c'est qu'on m'invite! pas une fête, pas une soirée où je n'assiste! je vais partout et ne reçois jamais... c'est tout simple... je suis avare !!! ce que j'y gagne!.. c'est que, fréquentant les gens du grand monde, je puis, sans qu'on s'en étonne, me priver de toilettes élégantes, de chevaux, d'équipages, de cadeaux au jour de l'an, et d'étrennes aux petits enfants. Je puis refuser les billets de loterie des dames, leurs billets de concerts, et leurs listes de souscriptions... je suis avare !!! grâce à ce titre protecteur et aux priviléges qui en dépendent, j'ai déjà, vivant bien et ne dépensant rien, presque doublé mon petit capital, pour toi, ingrate, pour toi seule !

CORINNE, Ah ! mon père!..

DESGAUDETS. Mais de là aux millions que tu espérais il y a loin encore! voilà pourquoi je cherchais et cherche toujours un gendre raisonnable ! voilà pourquoi je publie partout que je ne donne pas de dot... c'est un puff comme un autre, excepté qu'il est vrai, car moi je ne veux tromper personne! et cependant cette fortune qu'on me suppose peut devenir un jour réelle... en partie du moins !

CORINNE, *avec joie.* Que dites-vous?

DESGAUDETS. Écoute-moi, mon enfant ; de nos jours, il faut être riche, pour faire fortune. Or, me croyant riche, chacun vient me proposer les moyens de le devenir plus encore ! c'est à qui m'offrira d'excellentes affaires, d'immenses bénéfices, dont je ne prends que ce que mes capitaux me permettent d'accepter, et ma modération passe, auprès des uns, pour l'avarice qui craint de perdre, auprès des autres, pour l'opulence rassasiée qui dédaigne de gagner. Dans ce moment encore, deux ou trois Compagnies rivales se disputent le crédit et l'appui de mon nom... et maintenant que tu connais la prétendue avarice de ton père !.. silence, car si on savait qu'elle est usurpée et que j'ai osé prendre un défaut que je n'avais pas...

CORINNE. Le monde serait sans pitié !

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *puis* MAXENCE ET ALBERT.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le vicomte de La Roche-Bernard.

DESGAUDETS. Qu'il soit le bienvenu !

LE DOMESTIQUE. Et monsieur le capitaine Albert d'Angremont.

CORINNE, *à part.* La passion d'Antonia... (*Haut.*) Quelle rencontre !..

DESGAUDETS. Tu le connais?

CORINNE. Non, mais je suis enchantée de le voir.

DESGAUDETS. Et moi aussi !.. (*Lui montrant Albert qui paraît en ce moment avec Maxence.*) Comment le trouves-tu?

CORINNE. Très-bien !..

DESGAUDETS. Tant mieux !

CORINNE, *à part.* Très-bien... pour un Africain !.. ce

sera pour mes Mémoires une page originale. Un portrait chaud et coloré où l'on sentira le soleil d'Afrique! (*Pendant ce temps, Maxence et Albert, qui sont descendus au bord du théâtre, saluent Desgaudets et sa fille.*)

ALBERT. Je n'ai pas perdu de temps, Monsieur, pour profiter de la permission que vous m'aviez donnée... et venant pour mon plaisir, j'ai rencontré mon ami Maxence!

MAXENCE. Qui venait pour affaires. Vous savez, Monsieur, que le comte de Marignan, moi, et plusieurs riches capitalistes, nous sollicitons une nouvelle ligne de chemin de fer, et dans le cas où nous l'obtiendrions, nous voulons vous prier d'accepter la présidence du conseil d'administration.

DESGAUDETS. Il faudrait pour cela être actionnaire, et je ne le suis pas!

MAXENCE. Eh bien! jetez là-dedans, comme moi, quatre ou cinq cent mille francs! c'est facile!

DESGAUDETS. Parlez pour vous, monsieur le vicomte, dont la fortune est brillante et assurée... mais moi, c'est différent!

MAXENCE. Allons donc!.. vous qui êtes trois ou quatre fois millionnaire!

DESGAUDETS. C'est ce qui vous trompe!.. je suis bien loin... mais très-loin d'être aussi riche qu'on le croit.

MAXENCE, *bas, à Albert*. Le vieil avare!

DESGAUDETS. Et chacun, je vous le jure, s'abuse à ce sujet... vous tout le premier!

MAXENCE. Vous voulez rire! mais nous tenons tellement à vous avoir à la tête du conseil d'administration, que je viens, au nom de nos actionnaires et au mien, vous prier de vouloir bien accepter, en cas de succès, une promesse de cinquante actions gratuites et rémunératoires, comme on dit! (*Voyant Desgaudets qui veut parler.*) Je compte tellement sur vous, que j'ai presque promis votre consentement.

DESGAUDETS. J'aurais mauvaise grâce à vous faire manquer à votre parole, et dès que vous le voulez tous...

MAXENCE. A la bonne heure!.. j'ai là les coupons! je n'ai qu'à les signer... Pendant ce temps, mon ami Albert... aurait, je crois, à vous parler.

DESGAUDETS, *riant*. Et moi aussi. (*Bas, à Corinne.*) Laisse-nous.

CORINNE. Pourquoi cela?

DESGAUDETS. Je te le dirai plus tard. Laisse-nous!

CORINNE. C'est singulier!

MAXENCE. Veuillez en même temps, Mademoiselle, dire à ma sœur Antonia que je l'attends.

CORINNE. Oui, Monsieur... (*A part.*) Je vais la prévenir que le jeune capitaine est ici... Surprise... reconnaissance...

DESGAUDETS, *avec impatience*. Eh bien! Corinne...

CORINNE. Je m'en vais, mon père, je m'en vais... (*Elle sort.*)

—

SCÈNE V.

DESGAUDETS, ALBERT, MAXENCE, *à la table à gauche et écrivant.*

DESGAUDETS. Eh bien! mon jeune ami!

ALBERT. Eh bien! Monsieur, vous m'avez montré ce matin une telle bienveillance... que je ne crains pas de m'adresser à vous... pour un service...

DESGAUDETS. Un service! vous m'avez donné l'exemple!.. et si cela dépend de moi...

ALBERT. J'ai quelques terres dans la Beauce...

DESGAUDETS. Je le sais!.. je suis allé aux informations.

ALBERT. On a dû vous dire alors que mon patrimoine valait à peu près cent mille francs!

DESGAUDETS. Pour le moins!..

ALBERT. Prêtez-les-moi?

DESGAUDETS. A vous!

ALBERT. J'aurais pu m'adresser à un notaire... mais il me faut cette somme, aujourd'hui, à l'instant. Voilà pourquoi je vous la demande.

DESGAUDETS. Je croyais vous avoir dit ce matin, qu'en fait d'affaires, il fallait se défier de tout le monde.

ALBERT. Cet argent n'est pas pour moi!

DESGAUDETS. Raison de plus... se ruiner pour son compte, passe encore! mais pour un autre, c'est absurde!

ALBERT. Quand c'est pour un ami...

DESGAUDETS, *haussant les épaules*. Un ami!.. allons donc...

ALBERT. Qu'osez-vous dire?

DESGAUDETS, *montrant Maxence*. Interrogez monsieur le vicomte?.. il vous dira comme moi ce que c'est, dans ce temps-ci, qu'un ami qui demande de l'argent?

ALBERT. Quand c'est un homme de naissance... un gentilhomme...

DESGAUDETS, *effrayé*. Un gentilhomme, dites-vous, des gentilshommes, de nos jours!

ALBERT. Oui, Monsieur!

DESGAUDETS. C'est donc la bourse ou la vie qu'on vous demande?

ALBERT. Par exemple!

MAXENCE, *avec colère*. Comment?

ALBERT. Celui-là, Monsieur, est un vrai gentilhomme; enfin, un honnête homme!

DESGAUDETS. Ah! c'est différent! voilà maintenant les gens de qualité!

ALBERT. Et si je vous le nommais...

DESGAUDETS. Qui donc?

ALBERT, *s'arrêtant sur un geste de Maxence*. Mais cela m'est défendu!

DESGAUDETS, *avec ironie*. Ah! je comprends!.. par égard pour sa noble famille!

MAXENCE, *lui remettant les actions*. Monsieur...

DESGAUDETS, *prenant les actions qu'il sert dans sa poche et s'adressant à Albert*. Monsieur, on a dû vous dire que j'étais avare!.. la vérité est que je tiens à bien placer mon argent, et tout en refusant l'affaire dont vous me parlez, je veux vous en proposer une autre où nous serons associés.

ALBERT. Que dites-vous?

DESGAUDETS. Vous venez de voir ma fille! ma fille unique... Je vous l'offre en mariage.

MAXENCE, *étonné*. Ah! bah! vous, Monsieur?..

DESGAUDETS. Moi!..

ALBERT, *de même*. A moi, Monsieur!

DESGAUDETS, *vivement*. Permettez, permettez... je ne lui donne pas de dot... je me hâte de vous en prévenir. Je ferai quelque chose cependant... de mon vivant, et après moi elle aura... autant que vous, pour le moins.

MAXENCE. Je le crois bien... et c'est superbe!.. Vous êtes, mon cher Desgaudets, d'une originalité... vous mériteriez d'être Anglais!

DESGAUDETS, *à Albert*. Eh bien! qu'en dites-vous?

ALBERT, *avec émotion*. Vous me voyez... si surpris... si étourdi d'une générosité pareille, que je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance, je ne le

puis que par ma franchise... par ma loyauté même, qui me défend, Monsieur, d'accepter l'honneur que vous voulez me faire!

MAXENCE. Y penses-tu?

DESGAUDETS. Comment cela?

ALBERT. Pour me rendre digne d'un si noble procédé, il faudrait promettre à mademoiselle votre fille un dévouement absolu... un amour enfin... que je n'ai pas... et que j'éprouve pour une autre!

MAXENCE. Allons donc!

DESGAUDETS. Vous êtes amoureux?

ALBERT. Sans qu'aucun espoir me soit permis, ni possible! mais donner sa foi, quand le cœur et la pensée sont ailleurs, cela ne me semble pas d'un honnête homme... Je m'en rapporte à vous-même, Monsieur... qu'en pensez-vous?

DESGAUDETS. Que vous êtes un absurde et digne jeune homme! votre refus même me prouve que j'avais bien choisi mon gendre.

ALBERT. Vous ne m'en voulez pas?

DESGAUDETS. C'est à moi de vous demander excuse, car d'avance, et persuadé que vous accepteriez, j'avais vu, chemin faisant, quelques amis, entre autres, Duperron, un chef de bureau au ministère...

ALBERT. Et pourquoi?

DESGAUDETS. Les apostilles ne coûtent rien à nous autres avares! je vous avais recommandé... comme on recommande un gendre... avec chaleur! et si vous m'en croyez, ne les détrompez pas, du moins pendant quelques jours...

ALBERT, *étonné*. Comment, Monsieur?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; ANTONIA, *entrant vivement et avec émotion par la porte du fond.*

ANTONIA, *à Maxence*. On m'a dit, mon frère, que vous étiez ici.

ALBERT, *à part*. Antonia!..

ANTONIA, *à part*. M. Albert!.. (*Ils se saluent. A Desgaudets.*) Et voici M. le comte de Marignan qui vient d'entrer dans votre cabinet où il vous attend, m'a-t-il dit, pour une importante affaire!..

DESGAUDETS. Je vais le recevoir. (*A Albert.*) Vous, mon jeune ami, passez au plus tôt chez notre chef de bureau, il est bon que vous causiez avec lui!

ALBERT. Pourrais-je lui parler de madame de Saint-Avold... de la veuve de mon général?

DESGAUDETS. Certainement; moi, de mon côté, je vais en toucher quelques mots à M. de Marignan, qui est plus puissant que moi, car il est lié intimement avec le secrétaire général.

ALBERT. Ah! vous voulez m'accabler, Monsieur.

DESGAUDETS. Non! mais vous prouver que je n'ai pas de rancune... adieu! (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

ANTONIA, ALBERT, MAXENCE.

MAXENCE, *courant vivement à Albert*. Ah çà! maintenant qu'il n'est plus là, expliquons-nous? Ce que tu viens de faire et de dire a-t-il le sens commun?

ANTONIA. Qu'est-ce donc?

MAXENCE. Je m'en rapporte à ma sœur elle-même! qui est de bon conseil. Ce vieil avare... ce grippe-sous millionnaire, Desgaudets, en un mot, dans un moment non lucide, dans un accès de fièvre au cerveau, lui propose à lui, officier sans fortune, sa fille en mariage!

ANTONIA. Est-il possible!

MAXENCE. Tu es comme moi, tu n'en peux revenir! le fait te semble fabuleux, et voilà qui l'est plus encore... Albert refuse...

ANTONIA. Vous, Monsieur!

ALBERT, *avec trouble*. Oui, Mademoiselle.. chacun a ses idées... je ne tiens pas aux richesses... qu'en aurais-je fait?

MAXENCE. Il fallait toujours accepter... sinon pour toi... du moins pour tes amis... en revanche, nous t'aurions guéri de ta passion!..

ANTONIA, *avec curiosité*. Une passion...

MAXENCE. Autre absurdité! à laquelle il sacrifie un avenir superbe!

ANTONIA. Et sans doute... monsieur Albert est payé de retour?

ALBERT, *vivement*. Non, Mademoiselle... et je n'ai jamais pensé que ce fût possible.

MAXENCE. Quelque bégueule!.. quelque prude... quelque dévote...

ANTONIA. Vous la connaissez donc... mon frère?

MAXENCE. Pas du tout... il n'a jamais voulu me la nommer... ce qui est déjà mauvais signe. Lorsque j'aimais quelqu'un qui en valait la peine... tout le monde le savait... dans ces cas-là... il faut de la franchise... (*Passant à la table à gauche reprendre ses papiers et son portefeuille.*) et il en aura peut-être plus avec toi.

ANTONIA, *s'approchant d'Albert qui vient de se jeter dans un fauteuil, à droite*. Si ma bonne vieille tante était là... vous lui diriez tout, j'en suis sûre!

ALBERT. Peut-être!

ANTONIA, *s'asseyant près de lui*. Eh bien, Monsieur, ne puis-je la remplacer?.. et si mes conseils... si mon amitié... déjà ancienne... a sur vous encore quelque pouvoir...

MAXENCE, *d'un ton brusque*. Eh oui!.. dis à ma sœur... ce qui en est... elle ne te trahira pas... nomme-lui la personne pour qui tu te meurs d'amour?

ANTONIA. Oui, Monsieur, parlez... Quelle est-elle?

ALBERT, *après un instant d'hésitation, et à voix basse*. Vous!

ANTONIA, *se levant vivement*. O ciel!

MAXENCE, *se retournant de la table à droite*. Eh bien! la connais-tu?

ANTONIA, *vivement*. Non!.. il refuse. Il n'a voulu rien dire!

MAXENCE. Tant pis pour lui!

ANTONIA, *avec émotion*. Mais nous retenons ici monsieur Albert .. qui est attendu chez un chef de bureau... il y va de ses intérêts.

ALBERT, *vivement*. Ah! qu'importe?

ANTONIA. Non vraiment!.. il ne faut pas les négliger...

MAXENCE. Certainement.

ANTONIA, *timidement*. Demain, monsieur Albert... et si mon frère le permet...

MAXENCE. Comment donc?

ANTONIA. J'aurai à vous parler.

ALBERT, *avec émotion*. Est-il possible!

MAXENCE, *riant*. Pour lui dire ce que tu penses de sa conduite.

ANTONIA, *avec bonté*. Oui, mon frère... (*A Albert, qu'elle regarde avec tendresse.*) Adieu, monsieur Albert... (*Lui tendant de loin la main.*) A demain!

ALBERT, *la regardant avec expression et espoir.* A demain!.. (*Il sort en faisant un geste de bonheur.*)

SCÈNE VIII.

ANTONIA, MAXENCE.

MAXENCE, *gaiement.* Ah! nous voilà seuls, parlons raison!.. cela m'arrive rarement... mais quand une fois j'y suis .. (*A demi-voix.*) Tu as reçu ma lettre?

ANTONIA, *sortant de sa rêverie.* C'est vrai!.. je n'y pensais plus.

MAXENCE, *gaiement.* Pour toi qui me sermones sans cesse et qui es toujours pour les partis raisonnables... je ne pouvais mieux choisir! (*En confidence.*) Il est ici!

ANTONIA, *étonnée.* Comment?

MAXENCE. Certain de mon aveu, il vient (*Montrant l'appartement à gauche du spectateur.*) demander celui de ton subrogé tuteur, puis le tien.

ANTONIA, *vivement.* Quoi!.. M. de Marignan!

MAXENCE, *déclamant.* C'est toi qui l'as nommé! (*Avec chaleur.*) Jeunesse, fortune, réputation... il jouit d'une estime universelle!..

ANTONIA, *froidement.* Universelle!.. oui. Les hommes de lettres l'admirent comme un profond politique, et les hommes d'Etat le reconnaissent pour un grand littérateur; dans le monde, je l'ai toujours trouvé froid, sec et poli, occupé d'une seule chose, de l'effet qu'il produisait, et d'une seule personne...

MAXENCE. De toi!

ANTONIA, *souriant.* Non, de lui, pour qui il professe une préférence marquée et un amour exclusif! Du reste, sa présence ne me cause aucune peine, ni son absence aucun regret; son mérite me laisse l'usage de toute ma raison et me permet de vous dire, mon frère, que ce n'est pas là l'époux que je choisirais!

MAXENCE, *riant d'un air embarrassé.* Ah!.. ah!.. de sorte que tu ne partages pas mon enthousiasme?

ANTONIA. Nullement.

MAXENCE, *de même.* Et que s'il vient, tout à l'heure, pour savoir la réponse...

ANTONIA. Vous le prierez de ne pas me la demander.

MAXENCE, *de même.* Comme tu voudras... Après tout, les inclinations sont libres... et quant à mes engagements envers lui... des hypothèques, des lettres de change et autres titres exigibles, ne t'effraie pas!.. il n'en sera ni plus ni moins!.. si je réussis un jour... tout sera payé... c'est aisé! si je ne réussis pas, ce sera bien plus facile encore; la liquidation ne sera pas longue...

ANTONIA, *l'observant avec inquiétude.* Que voulez-vous dire?

MAXENCE, *avec une gaieté forcée.* Vois-tu, ma chère sœur, je ne connais l'existence que d'une seule manière, somptueuse et opulente, c'est-à-dire heureuse et considérée; mais quand on n'a pas quatre-vingt à cent mille francs à dépenser par an, on est bien près du ridicule, et c'est ce que je ne supporterai jamais. Il faut bien vivre ou ne plus s'en mêler... c'est mon système!

ANTONIA. Vous ne parlez pas sérieusement... car enfin vous êtes un galant homme, un homme d'honneur!

MAXENCE, *gaiement.* Eh bien! je le prouve!.. et si je me tue...

ANTONIA, *à part.* O ciel!.. (*Avec émotion.*) En se tuant, mon frère, on ne paie pas ses dettes; on prouve seulement qu'on n'a ni l'énergie, ni le courage de les acquitter!

MAXENCE, *avec dépit.* Antonia!..

ANTONIA, *vivement.* Je sais que beaucoup de jeunes gens professent votre système; ils le trouvent facile, commode et héroïque!.. moi, qui ne m'y connais pas, je trouve tout uniment que c'est lâche!.. (*Voyant Maxence qui fait un geste de colère.*) Oui, Maxence, je ne suis qu'une femme, mais pour sauver votre honneur, le nôtre, pour conserver notre nom pur et intact, rien ne me coûterait, je serais prête à tous les sacrifices... et vous qui êtes un homme... qui êtes jeune, qui avez des talents, de l'esprit, de l'éducation, vous n'auriez pas la force de travailler pour refaire votre fortune, pour reconquérir l'estime et la considération... (*Avec indignation.*) Ah! non, non, ne me dites pas cela, mon frère!

MAXENCE, *avec impatience.* Travailler!.. travailler!.. certainement c'est très-beau!.. en théorie!.. mais pour regagner sa fortune, autrement que par un coup de dé, il faut du temps! et mes créanciers ne m'en laisseront pas!

ANTONIA, *avec émotion.* Eh bien!.. ne devez-vous pas demain, du moins vous me l'avez dit, recevoir chez notre notaire le prix de la terre de Jumièges qui a été vendue plus d'un million, et qui nous appartient en commun?

MAXENCE, *avec embarras.* Oui, sans doute... mais, grâce aux emprunts et aux hypothèques, ma part est entièrement absorbée!

ANTONIA. La mienne ne l'est pas!.. prenez-la, mon frère, et le reste de mes biens s'il le faut! payez M. de Marignan, payez tous vos créanciers, et vivez! (*Avec force.*) Vivez... ne fût-ce que pour faire oublier votre vie passée!

MAXENCE. C'est impossible!.. c'est absurde!.. tu ne peux, tu ne dois disposer de rien.

ANTONIA. Si je le veux cependant!

MAXENCE. Les lois s'y opposent! et moi avant tout, moi ton tuteur!.. Passe pour ruiner ses créanciers, mais sa sœur!.. Décidément mon moyen vaut mieux et j'y reviens.

ANTONIA. N'est-il donc point d'autres ressources?

MAXENCE. Aucune.

ANTONIA. Des amis?

MAXENCE. Des amis!.. m'en préserve le ciel! c'est un ami qui me tient en son pouvoir! c'est un ami qui, dès demain, dès aujourd'hui, s'il le veut, peut, dans sa vengeance, disposer de ma liberté!

ANTONIA. M. de Marignan .. ô ciel!

MAXENCE, *riant avec ironie.* Oui! oui! des huissiers, des recors! à moi! un vicomte, un gentilhomme! Souffrir que dans le beau monde on me raille, et que plus encore... on me plaigne!.. Non, non, je ne leur donnerai pas ce plaisir, j'y suis, parbleu! bien résolu.

ANTONIA, *avec effroi.* Grand Dieu!

SCÈNE IX.

CORINNE, *sortant de l'appartement à droite*; ANTONIA, MAXENCE.

MAXENCE, *gaiement.* Eh! la charmante Corinne!.. (*Haut, à Antonia.*) Tu es donc la maîtresse de refuser ou d'accepter la main de M. de Marignan...

CORINNE. Comment! sa main?

MAXENCE, *de même.* Cela te regarde! et quelle que



ANTONIA, *lisant.* « Attends-moi ce matin, ma chère sœur » — Acte 2, scène 1re.

soit ta décision, je me charge de la lui annoncer!...

ANTONIA, *effrayée.* Mon frère!..

MAXENCE. Et pour le reste, que cela ne t'inquiète pas, car, vrai!.. cela n'en vaut pas la peine! (*Il sort par la porte à gauche.*)

ANTONIA, *hors d'elle-même.* Et c'est moi qui serais cause!..

CORINNE, *lui prenant la main.* De quoi donc?

ANTONIA, *dégageant sa main.* Laisse-moi!

CORINNE. Que veux-tu faire?

ANTONIA. Accepter! (*Elle s'élance dans l'appartement à gauche, sur les pas de son frère, et disparaît.*)

—

SCÈNE X.

CORINNE, *seule, poussant un cri.* Accepter! M. de Marignan qui veut l'épouser... Je n'en puis revenir encore! (*Montrant Antonia qui vient de disparaître.*) Et elle aussi, qui veut devenir comtesse!.. c'est indigne... car enfin elle ne l'aime pas, elle en aime un autre, elle en est convenue tantôt avec moi!.. et sacrifier à l'ambition l'amour et l'amitié... Ce ne sera pas... Je suis là, je m'y opposerai... Je la donnerai, malgré elle, à celui qu'elle aime! (*Allant à la table à droite, et posant la main sur ses Mémoires.*) « Chapitre XVIII. Comment « Corinne finit par unir Albert et Antonia. (*Prenant « le cahier à la main et s'avançant au bord du théâtre.*) « Et comment elle se vengea du perfide comte... en « l'épousant! » (*Elle sort par la porte à droite, en emportant le manuscrit.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGAUDETS, *sortant de la porte à gauche*; ALBERT, *entrant par le fond.*

DESGAUDETS. Vous, mon jeune ami... chez moi... et de si bon matin!



ALBERT. « Vous ! » Acte 2, scène 7.

ALBERT, *regardant autour de lui.* Je n'ai pas pu dormir de la nuit.

DESGAUDETS. Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

ALBERT. Un espoir... un rêve... auquel je ne peux croire, et dont je n'oserais parler à personne au monde... et puis... une chose qui vous contrariera sans doute, et que je me hâte de vous apprendre, pour que vous ne m'en vouliez pas. Depuis hier, je rencontre une foule de gens qui me tendent la main et m'accablent de prévenances : « J'espère que la for« tune ne vous fera pas oublier vos amis, me disent« ils... » et ils me complimentent, en me saluant du nom de votre gendre ! J'ai beau répondre que l'on me flatte d'un honneur qui n'est pas, ils prennent ma franchise pour de la discrétion, et semblent refuser de me croire !

DESGAUDETS. Le peu de mots que j'ai dits hier à mon ami le chef de bureau, aura sans doute causé cette erreur, qui vous prouvera l'excellence de mon système... à savoir : que tel petit mensonge innocent aura souvent rapporté beaucoup plus qu'une grosse vérité... Et si vous en doutez encore, je vous avouerai que l'on m'a prévenu ce matin, et en confidence, que mon gendre le capitaine allait être nommé chef d'escadron !

ALBERT. Moi !

DESGAUDETS. Avancement mérité !

ALBERT. Qui cependant n'est accordé qu'à votre gendre, quand depuis longtemps il aurait dû l'être, à moi, à ma conduite, à mes blessures !.. Et une telle injustice...

DESGAUDETS. N'allez-vous pas vous en fâcher, et réclamer ?

ALBERT. Oui, sans doute !

DESGAUDETS. Eh ! acceptez toujours !.. n'importe à quel titre !

ALBERT. Et si l'on m'accuse un jour de n'avoir obtenu ce grade que par l'intrigue et la faveur.

DESGAUDETS, *haussant les épaules.* Une pareille calomnie !..

ALBERT. Eh ! mon Dieu... il s'en répand souvent de si absurdes... Votre ami le chef de bureau, que j'ai rencontré et qui est discret, car il ne m'a pas parlé

de moi, m'a appris que la femme de mon pauvre général, madame de Saint-Avold, allait voir sa pension augmentée, à la sollicitation d'un grand seigneur; et, en effet, vous m'aviez promis hier, de faire recommander par M. de Marignan, une pétition...

DESGAUDETS. Qu'il a apostillée de sa main, et que j'ai portée moi-même à son ami, le secrétaire général.

ALBERT. Eh bien! Monsieur, on a ajouté, avec un sourire malin : « Il paraît que ce grand seigneur protége madame de Saint-Avold d'une manière toute particulière, et qu'il lui porte même, en secret, l'intérêt le plus vif... — Ce n'est pas! me suis je écrié. qui a pu vous dire une pareille imposture? — Le premier commis, qui le tenait du secrétaire général lui-même! » Vous comprenez qu'à l'instant j'ai couru dans les bureaux...

DESGAUDETS, *effrayé*. Ah! mon Dieu!

ALBERT. Chez le premier commis,.. chez le secrétaire général, rétablissant les faits et la vérité .. leur disant que madame de Saint-Avold avait cinquante-cinq ans,.. leur prouvant que M. de Marignan ne la connaissait même pas et ne l'avait jamais vue ..

DESGAUDETS. Vous avez fait ce coup-là?

ALBERT. Oui, Monsieur..... j'ai justifié cette pauvre femme!

DESGAUDETS. Et vous lui avez ôté sa pension!

ALBERT. Moi!.. comment cela?

DESGAUDETS. M. de Marignan, qui tient à se faire des amis, apostille toutes les pétitions qu'on lui présente, sans les lire, c'est connu au ministère, et pour donner à celle-là un caractère distinctif, un cachet particulier qui attirât sur elle l'attention et l'intérêt... j'avais glissé à l'oreille du secrétaire général quelques mots... accompagnés d'un sourire.., de ces mots qu'on peut interpréter et amplifier... à volonté!

ALBERT, *avec colère*. Mais vous avez donc la manie,.. la rage des... amplifications?

DESGAUDETS, *froidement*. C'est mon système! le seul pour arriver. Aussi, vous le voyez... j'avais réussi... tandis que vous! Je ne m'étonne plus maintenant de cette lettre à laquelle je ne comprenais rien... (*Lui donnant une lettre.*) Vous pouvez l'expliquer!

ALBERT, *la regardant d'un air troublé*. C'est de madame de Saint-Avold... et elle vous est adressée!.. (*Lisant.*) « Monsieur, j'apprends par un employé du « ministère, et je ne sais comment vous en remercier, « que vous aviez, sans me connaître, parlé en ma faveur. « On allait m'accorder le supplément de pension « que vous aviez demandé pour moi, lorsque quelqu'un... « (je ne puis encore le croire) M. Albert d'Angremont, « que mon mari a comblé de bontés, est « venu détruire l'effet de vos soins. Je ne sais ce qu'il « a pu dire *contre nous*, dans les bureaux, mais toute « la bonne volonté qu'on nous témoignait s'est évanouie, « et devant un procédé aussi indigne... devant « une ingratitude pareille... » (*N'achevant pas la lettre.*) Ah! c'est à confondre!.. c'est moi qu'on accuse... et c'est vous qu'on remercie...

DESGAUDETS. Vous le voyez!

ALBERT. Moi qui chéris la mémoire du général... Moi qui défendais l'honneur de sa veuve... courons du moins la détromper!

DESGAUDETS, *le retenant*. Attendez donc! j'ai une invitation à vous transmettre de la part de M. de Marignan et de la mienne.

ALBERT. A moi!..

DESGAUDETS. Comme ami de Mayence et de sa famille, vous êtes prié d'assister au contrat qui se signe aujourd'hui chez moi... ainsi qu'au dîner et à la soirée que nous donne chez lui M. de Marignan.

ALBERT. Un contrat ce matin... un dîner ce soir... et pourquoi donc?

DESGAUDETS. Pour le mariage d'Antonia, ma pupille!

ALBERT. O ciel! et avec qui?

DESGAUDETS. Avec M. de Marignan... c'est décidé depuis hier soir... et je suis encore à me demander comment elle y a consenti!.. (*Regardant Albert qui chancelle et s'appuie sur un fauteuil.*) Eh bien! qu'avez-vous donc?

ALBERT. Rien, Monsieur... je vous jure.

DESGAUDETS. Mais si, vraiment!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE, *sortant de l'appartement à droite, tenant à la main le cahier de ses Mémoires qu'elle lit.*

DESGAUDETS, *l'apercevant et courant à elle*. Notre jeune officier qui se trouve mal.. (*Corinne jette son cahier sur le guéridon à droite.*) pendant que nous causions tranquillement du mariage d'Antonia.

CORINNE, *regardant Albert qui vient de se jeter dans un fauteuil à gauche près de la table, appuyant sa tête dans ses mains.* Je crois bien!.. il l'aime... il l'adore...

DESGAUDETS. C'était là sa passion... pauvre jeune homme!

CORINNE, *qui s'est approchée d'Albert*. Monsieur, Monsieur, qu'avez-vous?

ALBERT, *se retournant vers elle*. Merci! merci! ce n'est rien!..

CORINNE, *vivement*. Non, cela ne se passera pas ainsi,.. car on vous aime, j'en suis sûre!

ALBERT, *se levant vivement*. Que dites-vous?

DESGAUDETS, *à part*. Le voilà revenu!

CORINNE. Elle me l'avait avoué... à moi-même! et bien plus, ce comte de Marignan qu'elle épouse... elle ne peut le souffrir!

ALBERT, *avec joie*. Est-il possible!

DESGAUDETS. Et pourquoi alors?..

CORINNE, *avec chaleur*. C'est un mystère inexplicable... que j'expliquerai. Une péripétie, un roman, une intrigue!.. Je suis chez moi, dans mon centre... et dussé-je me compromettre...

DESGAUDETS, *cherchant à la modérer*. Ma fille!..

CORINNE. Voilà comme je suis.

ALBERT, *à Corinne*. O cœur trop généreux!.. loin de m'en vouloir du bonheur que j'ai refusé et me connaissant à peine, vous m'offrez l'amitié d'une sœur!.. Ah! quoi qu'en dise monsieur votre père, il y a encore des âmes nobles et désintéressées!

CORINNE, *avec exaltation*. Oui! parmi nous seulement! dans les arts et dans la poésie!.. O sainte amitié! inspire-moi! donne-moi les moyens de punir ce traître... ce Marignan... que je déteste autant que je l'aimais!

DESGAUDETS, *étonné*. Toi! (*A part.*) O sainte amitié... je te comprends maintenant!

CORINNE, *de même*. Oui, mon père, oui! je me croyais tellement sûre d'être comtesse! depuis six mois il m'accablait de déclarations en vers que j'ai reçues.. que j'ai lues!

DESGAUDETS. Que tu as lues?

CORINNE. Toutes!

DESGAUDETS, *avec compassion*. Ma pauvre fille! com-

ment aussi vas-tu croire à des vers?.. Toi qui en fais!.. ne sais-tu pas que la divine poésie est l'ennemie née de la vérité... c'est le puff... descendu de l'Olympe!

CORINNE. Pourquoi alors me tromper? pourquoi me faire la cour?

DESGAUDETS. Ce n'est pas à toi qu'il la faisait! mais à tes articles dont il a peur! aux immortels, tes amis, dont il a besoin et qu'il trouve réunis dans ton salon!

CORINNE. S'il en est ainsi, ma vengeance ne se fera pas attendre, et déjà, dans la revue qui paraît ce matin, j'ai déchiré avec délices et impartialité cette réputation qu'il nous doit! Mais ce n'est rien encore, j'empêcherai son mariage.

DESGAUDETS, *secouant la tête*. Prends garde... prends garde!.. Il est bien haut placé.

CORINNE. Ce sont ceux-là qui ont le plus peur... de tomber! que je sache seulement par quelle ruse il a fasciné et séduit Antonia. .

DESGAUDETS. La voici!.. cela me regarde!

—

SCÈNE III.

ALBERT, *qui pendant la dernière moitié de la scène précédente s'est jeté dans un fauteuil à gauche, en proie à ses réflexions*; ANTONIA, *sortant de la porte du fond*; CORINNE, DESGAUDETS, *à l'écart*.

ANTONIA, *qui est entrée en rêvant, aperçoit Albert qui se lève à sa vue*. Monsieur Albert!.. vous ici!

ALBERT. Vous m'aviez dit hier: Venez!

ANTONIA. C'est vrai!.. mais j'étais loin alors de penser... (*Apercevant Desgaudets qui s'avance.*) Ah!.. monsieur Desgaudets...

DESGAUDETS. Dont la présence ne doit pas vous effrayer, mon enfant. Je suis de droit votre défenseur, parlez! il en est temps encore! et s'il est vrai que ce mariage ait lieu contre votre gré...

ANTONIA. Non, Monsieur, j'y ai consenti de moi-même, j'ai accepté pour mari M. de Marignan...

DESGAUDETS. On prétend cependant que ce n'est peut-être pas lui que vous auriez choisi...

ANTONIA. C'est possible!..

DESGAUDETS. On ajoute même que vous l'aimez très-peu.

ANTONIA, *baissant les yeux avec embarras*. Monsieur...

CORINNE, *qui s'est avancée*. Oui, oui... elle me l'a dit!

ANTONIA, *d'un air suppliant*. Corinne!..

CORINNE. C'est bien... c'est comme moi!

ANTONIA. N'importe? il a reçu ma promesse, je la tiendrai.

DESGAUDETS. Permettez, mon enfant! dès que ce n'est pas pour lui, ni pour votre agrément que vous l'épousez, je dois en conclure que c'est dans l'intérêt d'un autre... c'est évident!

ANTONIA, *avec embarras*. Monsieur...

DESGAUDETS. Je suis comme vous! je ne dis pas tout ce que je sais, et volontiers j'aime mieux me taire que parler, mais j'observe et devine souvent! votre frère, par exemple!..

ANTONIA, *vivement*. Qu'osez-vous dire?

DESGAUDETS. Cette opulence factice qui abuse tous les yeux, n'a pu tromper les miens!.. Ses biens sont engagés... ne craignez rien, je parle devant des amis! Il doit beaucoup, entre autres à M. de Marignan... peut-être lui doit-il même plus encore que je ne crois... Vous tressaillez!

ANTONIA. Moi!.. Monsieur!..

DESGAUDETS, *qui lui a pris la main*. Je l'ai vu!

ANTONIA, *avec émotion*. Eh bien... quand il serait vrai... quand je serais décidée à tout... pour sauver l'avenir ou les jours de mon frère...

DESGAUDETS, *secouant la tête*. Ses jours!.. ses jours!.. écoutez-moi: j'ai connu bien des jeunes gens à la mode, des lions! des beaux! qui n'avaient d'autre mérite qu'un riche patrimoine... je ne parle pas de votre frère!.. ces dissipateurs philosophes menaient joyeuse vie, en s'écriant: « Courte et bonne, après « moi la fin du monde!.. Je mangerai ma fortune!.. « et puis je me tuerai...» (*Froidement.*) Ils la mangeaient et ne se tuaient pas!

ANTONIA, *à part*. O ciel!

DESGAUDETS. Au contraire! philosophes d'une autre école... ils vivaient!.. ils se résignaient à vivre... aux dépens des autres. (*Vivement.*) Je ne dis pas cela pour votre frère, mais c'étaient les oncles, les grands parents, les mères surtout, les mères et les sœurs qu'ils exploitaient de préférence; le puff de famille!! « Il y va de mon honneur et de ma vie... si demain... « si dans une heure, je n'ai pas quinze, vingt mille « francs, » plus ou moins, selon la sensibilité des « parents... « Vous ne me verrez plus!.. j'ai là mes « pistolets.. ils sont chargés...» (*A demi-voix et froidement à Antonia.*) Ils ne le sont jamais! mais on l'ignore, on s'émeut, on tremble... et l'on se sacrifie!!... c'est ce que nous appelons le puff du désespoir!.. Adieu, mon enfant, je vous laisse y réfléchir, moi je vais à la Bourse! (*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

ALBERT, ANTONIA, CORINNE.

ANTONIA, *à part*. S'il était vrai!.. une telle indignité...

CORINNE, *s'approchant d'elle*. Eh bien!.. tu as entendu mon père...

ANTONIA, *vivement*. Non, ce n'est pas possible!.... tout me l'atteste, et d'ailleurs, je me suis engagée de moi-même, j'ai donné librement ma parole à M. de Marignan... et à moins qu'il ne me la rende...

CORINNE. Quoi!.. si la rupture venait de lui...

ALBERT, *vivement et voyant le geste affirmatif d'Antonia*. Je n'en demande pas davantage.

ANTONIA, *effrayée*. O ciel! que voulez-vous faire?

ALBERT. Ce soir vous serez libre ou je ne serai pas témoin de votre mariage... car sa vie ou la mienne...

ANTONIA, *hors d'elle-même*. Et moi je vous défends un éclat qui nous perdrait. Il faut que, sans se brouiller avec mon frère, M. de Marignan renonce de lui-même...

CORINNE. A ce mariage?

ALBERT. C'est impossible!

CORINNE. Et pourquoi donc?.. il s'agit de chercher... de trouver, c'est de l'imagination..... cela me regarde...

ALBERT, *vivement*. Et vous espérez inventer...

CORINNE. Certainement!

ALBERT. Un moyen neuf?

CORINNE. Non pas! le neuf est dangereux... mais avec du commun on est toujours sûr de réussir! et si je connais M. de Marignan, de toutes tes vertus, celle en qui il a le plus de confiance, c'est ta dot... et si l'on pouvait lui inspirer le moindre doute sur cette vertu-là...

ALBERT. Est-ce que cela se peut!

ANTONIA. Avec lui qui est si adroit!

CORINNE. Sans cela, où serait le mérite?.. mais sois

bien persuadée que si tu avais, j'ignore comment, le bonheur de perdre tout ou partie du million qui rehausse tes charmes... les idées de M. de Marignan se trouveraient soudain modifiées... ou changées; c'est de tous les temps... c'est le dénoûment des *Femmes savantes*, cela me va à moi... femme de lettres!

ANTONIA. Par malheur, M. de Marignan n'est pas un trissotin.

CORINNE. Extérieurement, non. La forme change! Les trissotins de nos jours ont plus de savoir-faire, plus de tenue, plus d'importance... ils sont éligibles, ou mieux encore!.. mais c'est la même famille... cela ne nous regarde pas... je ne songe qu'à mon plan!.. laissez-moi tous deux!.. (*A Albert.*) D'ailleurs... je vous verrai ce soir... à ce dîner... (*A Antonia.*) où il est invité.

ALBERT. Et que je refuse.

CORINNE. Non, vraiment...

ANTONIA. Elle a raison... Je vous prie, Monsieur, de ne rien faire... qui puisse donner à penser ou attirer l'attention...

CORINNE, *à demi-voix.* Oui, oui... et puis elle désire que vous y veniez, vous le voyez bien?

ALBERT, *vivement.* Ah! s'il est vrai!

CORINNE, *lui montrant Antonia qui baisse les yeux.* C'est sûr... partez!

ALBERT. Et la veuve de mon général... Ah! vous me feriez tout oublier...

CORINNE, *saluant de la main Antonia qui sort par la porte à gauche et Albert qui sort par le fond.* Adieu! adieu!.

—

SCÈNE V.

CORINNE, *s'asseyant devant la table à droite avec agitation.* Que de choses... que d'événements!.. c'est à peine si je pourrai y suffire... (*Ecrivant.*) Chapitre XIX. (*S'arrêtant.*) C'est égal... c'est du mouvement, de l'intrigue, de la vengeance... quel bonheur!.. Chapitre XIX... où en étais-je? (*Ecrivant.*) Et mon libraire qui vient ce matin... et ma toilette de ce soir... Je veux être belle... je veux qu'ils m'admirent tous... car ce perfide... ce n'est pas assez de le torturer de toutes les manières... il faut encore qu'il me regrette... (*Elle écrit rapidement et avec émotion.*)

—

SCÈNE VI.

CORINNE, *à la table à droite écrivant,* M. LE COMTE DE MARIGNAN, *entrant rapidement par la porte du fond.*

LE COMTE, *pâle, et un numéro de revue à la main.* Ah! je saurai ce que cela signifie...

CORINNE, *l'apercevant et à part.* C'est lui! (*Posant sa plume et se retournant vers M. de Marignan d'un air gracieux.*) ne me trompé-je pas? est-ce bien vous, monsieur le comte et de si bonne heure?

LE COMTE, *avec agitation.* Oui, Madame... oui, c'est moi qui, indigné, froissé et le cœur ulcéré, viens vous demander s'il faut croire encore à l'amitié... ou si elle n'est qu'un vain mot et une amère déception.

CORINNE, *se levant.* Je vous adresserais la même demande, monsieur le comte!

LE COMTE. A moi?..

CORINNE. A vous qui depuis six mois prodiguez, soit en prose, soit en vers, les protestations de l'amitié... la plus tendre... pour ne pas dire plus... à une jeune fille confiante, à un cœur aimant, à une imagination exaltée, facile à égarer... qui s'enflammant au feu des arts et du génie. . a pu se tromper de flambeau... et lorsque dans le sentier nouveau qui s'ouvre sous ses pas... elle compte... elle a le droit de compter sur le bras... (je ne dis pas sur la main d'un guide et d'un ami) elle apprend qu'il s'enchaîne à une autre..... sans consulter, sans même prévenir celle dont il a décoloré l'existence... Après un pareil procédé, à qui se fier, monsieur le comte, et à quoi peut-on croire encore... si ce n'est à l'athéisme du cœur et au néant de tous les sentiments.

LE COMTE. Eh! Madame... il s'agit bien de cet étalage de sensibilité... quand, sans attendre, sans permettre même... qu'on s'explique et qu'on se justifie... on laisse attaquer et déchirer ceux qu'on devrait défendre.

CORINNE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Que je reçois à l'instant un numéro de cette revue, à laquelle vous travaillez, cette revue si répandue et si redoutable, où vous exercez la plus haute influence... et comment oserait-on y insérer contre moi un article pareil à celui-ci... si vous ne l'aviez toléré ou peut-être vous-même commandé...

CORINNE. Vous vous trompez, Monsieur...

LE COMTE, *vivement.* Est-il vrai?

CORINNE, *froidement.* Je l'ai composé moi-même!

LE COMTE. Quoi... ces railleries amères... ces outrages jetés non-seulement sur mon ouvrage... mais sur moi-même... sur mon caractère. .

CORINNE. Que voulez-vous? je vous aimais tant!

LE COMTE. M'attaquer dans mes talents politiques et littéraires... changer pour moi la trompette de la renommée en celle du charlatan, me peindre comme faux, avide... intéressé... faisant de la gloire métier et marchandise...

CORINNE. Je vous aimais tant!

LE COMTE, *avec impatience.* Mais tous ceux qui ne m'aiment pas vont répéter ces injures, et comment les ferez-vous accorder avec les éloges dont hier encore vous m'accabliez, dans le même journal... grâce, esprit, sensibilité! noblesse d'âme... sublime caractère...

CORINNE. Eh! savais-je moi-même ce que je disais... je vous aimais tant!

LE COMTE, *avec colère.* Eh! Madame...

CORINNE. Et puis nos pensées de la veille... sont-elles toujours celles du lendemain... Vous-même, Monsieur... n'abandonnez-vous pas aujourd'hui l'idole que vous encensiez hier!

LE COMTE. Je ne l'outrage pas du moins; je ne la renverse pas de l'autel pour la fouler aux pieds; et mon adoration, pour elle, que dis-je, mon fanatisme, survit à tout autre sentiment!.. car l'amour passe, mais le talent reste!.. Le génie est impérissable!.. il est impérissable, le génie!.. (*A part.*) Et la flatter encore!.. moi qui exècre les bas-bleus... moi qui les ai toujours détestés! (*Haut.*) Écoutez-moi, Corinne!..

CORINNE, *qui s'est assise à droite.* Vous allez me tromper...

LE COMTE. Non. Vous connaîtrez l'erreur qui m'a égaré! et moi aussi je vous ai aimée... vous, la fille des arts et de la poésie; mais croyant que cette âme pure, céleste, éthérée, ne tenait point aux choses d'ici-bas... mon amour était un culte, une religion, je vous adorais comme on adore la Divinité, la muse chaste et sainte, que j'aurais cru offenser par des

transports humains... et persuadé que vous ne vouliez être aimée qu'ainsi...

CORINNE, *se levant*. Eh! qui vous l'a dit, Monsieur?

LE COMTE. Ah! si je l'avais su! si j'avais soupçonné que cette âme divine ne dédaignait pas une ardeur terrestre...

CORINNE, *vivement*. Vraiment?

LE COMTE. Nous étions nés l'un pour l'autre! tout semblait nous réunir, mêmes goûts... même âge... (*Se troublant.*) et il est trop tard!

CORINNE. Pourquoi donc?

LE COMTE. Des engagements sacrés... avec un ami!

CORINNE. Mais ces engagements... quels sont-ils, expliquez-vous?

LE COMTE, *avec embarras*. Pour mon malheur, je ne le puis!

CORINNE. Qui vous en empêche?.. parlez, répondez!..

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur Bouvard!

LE COMTE, *vivement*. Mon libraire!.. qui me demande!

LE DOMESTIQUE. Non, c'est à Mademoiselle qu'il désire parler.

LE COMTE, *vivement*. Raison de plus! ce bon Bouvard... que je ne le prive pas de l'honneur qu'il attend.

CORINNE, *avec un dépit concentré*. Ah! il vous tarde déjà... de me quitter.

LE COMTE, *vivement*. Non!.. non... je reste... j'attends votre père... pour ce fatal contrat... pour ce bonheur auquel je me résigne, tout en espérant encore quelques obstacles.

CORINNE, *avec amertume*. Qui ne vous manqueront pas, monsieur le comte.

LE COMTE, *levant les yeux avec mélancolie et sensibilité*. Plût au ciel! mais tout semble m'abandonner, et je vous le demande à vous-même, que me restera-t-il maintenant?

CORINNE. Moi, Monsieur, moi, dis-je... et ma plume!.. ah! vous ne connaissez pas celle qui vous aimait tant! elle peut vous détester, monsieur le comte, elle peut vous haïr... mais vous abandonner!.. jamais!.. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

LE COMTE, *seul*.

« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. »

J'avais espéré la désarmer, et je vois que flatter ou adorer ces femmes-là, est, pour un homme de lettres, un système de dupe. Il y aurait plus de profit à faire comme tout le monde... à les détester franchement et sur-le-champ; car si vous cessez un instant de les aduler, si vous les blessez dans leurs vanités, dans leurs prétentions... dans leurs amours... l'Olympe se change en enfer et la muse qui était votre alliée vous déclare la guerre! bien plus, elle vous fait des ennemis mortels de tous ses adorateurs, de tous ses amants... c'est à n'en plus finir!.. Il est évident que ce salon, ce cénacle académique où se tiennent les élections préparatoires, va voter en masse contre moi... et c'est demain l'élection!.. et la revue de mademoiselle Corinne Desgaudets ne perdra pas une occasion de saper, de renverser ma réputation littéraire et politique; les mieux établies tiennent à si peu de chose! et chaque jour... (*S'approchant de la table.*) Que vois-je? mon nom! sur ce cahier.. encore un article contre moi... (*Lisant.*) « *Mémoires secrets. Chapitre* XIX. *Désespoir et vengeance de Corinne. Moyens de rompre le mariage du comte! qui ne tient qu'à la fortune d'Antonia. Voir si l'on ne pourrait pas, comme dans les* Femmes savantes, *lui persuader qu'elle est ruinée...*» (*S'interrompant.*) En vérité!.. «*S'entendre avec le frère et la sœur qui n'osent rompre ouvertement, mais qui désirent cette rupture... et alors...*» On en est resté là... n'importe? cette fois du moins, les *Mémoires secrets* auront appris quelque chose!.. Ah! l'on trame ici des complots... me voilà prévenu! et c'est à moi, à mon tour, par quelque contre-mine, quelque contre-puff.... (*Voyant s'ouvrir la porte à gauche.*) C'est Antonia... quelle agitation... quel trouble... dans ses traits... est-ce la scène qui commence... Attention!

—

SCÈNE VIII.

ANTONIA, LE COMTE.

ANTONIA. Ah! c'est vous, monsieur le comte... je suis d'une inquiétude...

LE COMTE. Et pourquoi donc, Mademoiselle?

ANTONIA. Avez-vous vu mon frère, ce matin?

LE COMTE. Je n'ai pas eu cet honneur.

ANTONIA. M. Bouvard votre libraire et celui de Corinne... vient de nous dire... qu'il l'avait rencontré... il y a quelques heures... place Vendôme, au moment où il sortait de chez notre notaire... il avait l'air si préoccupé... si agité... qu'à peine a-t-il vu et entendu M. Bouvard, qui l'avait abordé et qui lui parlait... il était pâle, disait-il, les traits en désordre...

LE COMTE. En vérité!

ANTONIA. Et ce n'est rien encore... je reçois tout à l'heure seulement une lettre qu'il m'avait écrite avant de sortir de chez lui... un billet à peine lisible... où il me prévient qu'il ne pourra venir ce matin... m'embrasser comme il me l'avait promis... qu'il est possible même... qu'il ne soit pas libre... pour la signature du contrat... et qu'alors... il ne faudrait pas l'attendre!

LE COMTE, *à part*. Décidément le complot est là...

ANTONIA. Voilà ce qui m'inquiète, Monsieur! voilà pourquoi je m'adresse à vous! savez-vous ce que cela signifie... vous doutez-vous de ce qui peut retenir Maxence?..

LE COMTE. Moi, Mademoiselle!..

ANTONIA. On vient... serait-ce lui?.. non, mon subrogé tuteur!

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS, *entrant par le fond, pâle et en désordre.*

ANTONIA. Ah! mon Dieu... comme il est pâle!

LE COMTE, *à part*. Est-ce que le vieil avare en serait aussi? le père de Corinne... c'est tout simple!

DESGAUDETS, *troublé*. Je suis heureux, ma chère Antonia, de vous trouver avec monsieur le comte... et de vous trouver seuls...

ANTONIA. Et pourquoi donc?.. d'où vient ce trouble... et qu'avez-vous?

DESGAUDETS. Moi!.. je n'ai rien!

ANTONIA. Un mot seulement!.. ce que je vous disais ce matin... mon frère?

DESGAUDETS, *faisant le geste de porter un pistolet à son front.* Lui! allons donc!.. soyez tranquille!

ANTONIA, *respirant.* Ah! je respire!

DESGAUDETS, *à part.* C'est bien autre chose, et le difficile est de la préparer... peu à peu... et avec adresse...

LE COMTE, *qui n'a pas cessé de le regarder.* Il cherche... ses mots... c'est évident! (*Froidement.*) Voyons-le venir?

DESGAUDETS, *souriant avec embarras.* Je suis passé tantôt à la Bourse... où les passions s'agitent! Le volcan est en ébullition, et c'est beau comme l'enfer du Dante. Toutes les combinaisons sont déjouées... celle d'abord, monsieur le comte, pour laquelle vous m'aviez fait offrir des promesses d'actions... qui deviennent nulles!

LE COMTE. Je le savais depuis ce matin... impossible de soumissionner à ce taux-là... ce n'est plus de l'audace... c'est de la folie...

DESGAUDETS, *de même.* C'est ce qu'il paraît...

LE COMTE. Aussi toutes les Compagnies se retirent d'un commun accord, c'est convenu... et faute de soumissionnaires... il faudra bien qu'on abaisse le prix.

DESGAUDETS. Il est évident que c'était le parti le plus sage... mais il y a des gens... si téméraires!.. j'en connais un... entre autres... un imprudent... une tête folle!.. désespéré de renoncer à cette affaire... où il voyait une fortune assurée... car, même aux conditions imposées... il trouvait la spéculation magnifique... il m'avait même prié, comme dans la première combinaison, d'accepter une cinquantaine d'actions gratuites.

ANTONIA, *avec impatience.* Enfin...

DESGAUDETS. Enfin... c'était un coup de dés... et il est joueur!

ANTONIA. O ciel!

DESGAUDETS. Et avec quelques capitalistes.. peu connus, mais aussi téméraires que lui... il a couru soumissionner hardiment en son nom!..

LE COMTE, *avec ironie.* Eh bien... ils se ruineront... voilà tout!

DESGAUDETS. Certainement! mais avant de soumissionner... il faut déposer un cautionnement...

LE COMTE. De plusieurs millions... payables sur-le-champ!

DESGAUDETS. C'était, pour sa part, cinq ou six cent mille francs comptant, qu'il n'avait pas... mais l'insensé... le malheureux... venait de les recevoir chez son notaire...

LE COMTE, *à part.* Je commence à comprendre...

DESGAUDETS. C'était en partie la dot de sa sœur!

LE COMTE, *à part.* Nous y voici!

ANTONIA, *à Desgaudets.* Achevez?

DESGAUDETS. Se croyant certain du succès... il a versé cette somme...

LE COMTE, *de même.* A merveille!..

ANTONIA, *vivement et avec effroi.* Eh bien .. est-ce qu'une autre que sa sœur a le droit de se plaindre ou de réclamer...

DESGAUDETS. Non, sans doute!

ANTONIA, *avec chaleur.* Alors qu'importe?

DESGAUDETS, *vivement.* Il importe... que ces valeurs qu'on devait s'arracher sont déjà descendues au-dessous du cours, que l'opération est manquée, et que le cautionnement, ou plutôt la dot de sa sœur est perdue.

ANTONIA, *avec joie.* N'est-ce que cela?

LE COMTE, *à part.* De mieux en mieux!

ANTONIA, *vivement, à Desgaudets.* S'il en est ainsi, je ne sais rien, je n'ai rien appris... que tout reste entre nous.

DESGAUDETS. Comment?

ANTONIA. C'est à moi, c'est mon bien... et si je le donne à mon frère...

DESGAUDETS. Un pareil sacrifice!

ANTONIA. J'y gagne encore!..

DESGAUDETS, *la pressant dans ses bras.* Ah! ma chère enfant!

LE COMTE, *à part, les regardant dans les bras l'un de l'autre.* Bien joué!

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE ET ALBERT, *entrant par la porte du fond, puis* BOUVARD *derrière eux.*

CORINNE, *bas, à Albert qui lui donne la main.* Allons! n'allez-vous pas vous effrayer... parce que le notaire est là. Rassurez-vous? cela ne prouve rien encore.

DESGAUDETS, *à sa fille.* Qu'est-ce donc?

CORINNE. Monsieur le notaire.

DESGAUDETS, *vivement et comme se rappelant.* C'est vrai!..

LE COMTE. Le notaire!.. (*A part.*) à mon tour!

DESGAUDETS. C'est l'heure où nous l'avions prié de venir; mais en ce moment...

CORINNE ET ALBERT, *avec joie.* O ciel!

DESGAUDETS, *regardant Antonia et le comte.* Je pense... que sa présence serait inutile.

LE COMTE. Et pourquoi donc?.. veuillez, mon cher Bouvard, le prier d'entrer!

DESGAUDETS. Comment?

ANTONIA, *d'un air gracieux.* C'est juste! pour lui faire nos excuses de l'avoir dérangé. (*S'approchant du comte.*) Je comprends, monsieur le comte, qu'après un tel désastre... il est impossible de donner suite à nos projets d'union...

CORINNE, *à Albert.* Que dit-elle?..

ANTONIA. Et l'honneur même me fait un devoir de vous rendre votre parole.

ALBERT, *bas, à Corinne.* O bonheur! (*Pendant les phrases précédentes Bouvard est rentré avec le notaire.*)

LE COMTE, *passant au milieu du théâtre.* Messieurs, un événement imprévu, un malheur de famille, dont les détails seraient superflus et sur lequel je garde le silence, un malheur, dis-je, vient de frapper ma belle et noble fiancée... J'apprends par M. Desgaudets, le subrogé tuteur, que sa pupille vient de perdre une partie de sa fortune...

CORRINNE, *bas, à son père, avec joie.* Ruinée!.. bravo; Antonia vous avait raconté mon plan...

DESGAUDETS, *de même.* Mais du tout...

CORINNE, *de même.* Alors, c'est donc de vous-même!

DESGAUDETS, *étonné.* Quoi donc?

CORINNE, *avec approbation, et lui faisant signe de se taire.* C'est bien! c'est très bien!

LE COMTE, *qui a toujours observé du coin de l'œil le père et la fille, se dit à part.* Ils s'entendaient! (*A voix haute et avec noblesse.*) Messieurs... je demande qu'aujourd'hui, à l'instant même, on signe le contrat.

TOUS. Est-il possible! *Pendant ce temps des domes-*

tiques ont apporté la table au milieu du théâtre et derrière les acteurs.)

LE COMTE, *se retournant vers le notaire et lui montrant la table.* Monsieur le notaire, mettez-vous là, de grâce! il me tarde de prouver à ceux qui pourraient mal me juger (*Regardant Corinne.*) que, pour moi, les richesses ne sont rien et que la foi jurée est tout.

BOUVARD, *criant.* C'est admirable!.. c'est du dernier beau! (*A Corinne.*) n'est-ce pas... chez cet homme-là... toutes les grandes pensées viennent du cœur!

CORINNE, *à part.* C'est à confondre!

BOUVARD. Demain, tout Paris le saura!

ALBERT. Ah! pour moi plus d'espoir!.. *Regardant le comte.*) Mais... c'est bien... c'est le trait d'un galant homme... (*A Desgaudets.*) Et vous, Monsieur, qui ne croyez à rien...

DESGAUDETS, *à demi voix.* Je n'y crois pas encore, quoique j'aie vu et entendu... et je ne sais pourquoi... j'ai idée qu'il ne signera pas.

ALBERT, *montrant à Desgaudets le comte qui vient de signer et qui présente la plume à Antonia.* Tenez... qu'en dites-vous?..

DESGAUDETS, *avec impatience.* Je dis... je dis... (*Regardant sa fille et le comte.*) que je n'y puis rien comprendre, mais que nous sommes tous ici, sous l'empire d'un puff immense, mais certain!.. un puff...

CORINNE Par-devant notaire! (*Antonia, qui a pris la plume en tremblant, hésite un instant, puis signe. En ce moment, Corinne, à moitié suffoquée, tombe dans un fauteuil; Albert cache sa tête dans ses mains, le comte se frotte les siennes; Desgaudets les observe tous avec défiance; Bouvard lève les mains au ciel en signe d'admiration — La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon dans l'hôtel du comte de Marignan, porte au fond, deux portes latérales, deux canapés, l'un à droite près de la cheminée, l'autre à gauche près d'une table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *assis sur le canapé à gauche,* BOUVARD, *debout près de lui.*

BOUVARD. Oui, monsieur le comte, l'effet en est prodigieux, sympathique! J'en suis moi-même encore ému, attendri... Je l'ai raconté partout les larmes aux yeux!.. aussi c'est un succès d'intérêt, un succès de femmes!

LE COMTE. En vérité!

BOUVARD. On ne parle dans tous les salons... dans tous les boudoirs, que de votre action si belle et si touchante... de votre désintéressement héroïque, d'autant plus étonnant que le siècle n'en a pas l'habitude... et l'on se passionne de nos jours pour tout ce qui est bizarre et extraordinaire!

LE COMTE, *se levant.* Dis plutôt tout naturel... Je n'ai pris conseil que de mon âme... J'ai obéi... à la voix de la conscience... à l'élan de mon cœur!

BOUVARD. Ah! monsieur le comte!

LE COMTE, *à demi-voix, et changeant de ton.* Il faudra cependant veiller à ce que la presse en murmure quelques mots... des initiales d'abord... On attribue à monsieur le comte trois étoiles... et puis demain... le nom en toutes lettres... indiscrétion contre laquelle nous réclamerons.

BOUVARD, *souriant.* Soyez tranquille... Est-ce que je n'étais pas là! C'est déjà fait.

LE COMTE, *vivement.* Tu as été modéré, au moins.

BOUVARD. La modération du libraire-éditeur qui soigne son poëte... un petit article plein de sentiment... on va m'en apporter une épreuve que je vous soumettrai. Mademoiselle Desgaudets a ses journaux... nous aurons les nôtres... et elle aura beau faire, vous serez ambassadeur... vous serez de l'Académie.

LE COMTE. Tu penses donc que j'y ai quelques droits?

BOUVARD. Vous en avez même au prix Monthyon... car on est pour vous au paroxysme de l'enthousiasme... Nous ne trouverons jamais de moment plus favorable... pour la vente, aussi je viens de lancer notre second volume...

LE COMTE. Quoi, vraiment!

BOUVARD. Je l'ai lancé! et je vous en apporte un exemplaire sur vélin, avec des gravures, des vignettes, etc. Nous imprimons demain que vingt mille exemplaires ont été enlevés dans la journée, et j'annonce la seconde édition pour après-demain... elle est prête!

LE COMTE. Très-bien!

BOUVARD. C'est notre tome trois, dont il faudrait s'occuper maintenant.

LE COMTE. J'y songerai... Quel dommage que ce général de Saint-Avold n'ait laissé que deux volumes de Mémoires...

BOUVARD. S'arrêter à ce combat de la Maboura, si pathétique... si intéressant!

LE COMTE. Tu es bien sûr qu'il n'y avait pas un troisième volume?

BOUVARD. Parbleu! je l'aurais vendu à monsieur le comte comme les deux premiers... vingt mille francs!.. cela en valait la peine!.. Enfin je verrai... Je vous chercherai d'autres Mémoires secrets et inédits... il y en a partout... (*A demi-voix.*) Monsieur le comte ne veut pas ceux de mademoiselle Corinne Desgaudets... elle me propose de les acheter. Mémoires posthumes. à la condition d'inventer quelques moyens pour qu'ils paraissent, malgré elle, de son vivant!

LE COMTE. Corinne!.. Eh! non vraiment... c'est déjà trop de l'avoir aujourd'hui à dîner.

BOUVARD. Elle vient chez vous?

LE COMTE. Il le faut bien!.. J'ai son père qui est le subrogé tuteur de ma prétendue, et c'est si gênant d'avoir pour témoins de son bonheur... des amis qui n'en sont pas.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur et mademoiselle Desgaudets!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE ET DESGAUDETS, *tenant une liasse de papiers sous son bras.*

LE COMTE. Eh! les voici, ces chers amis!.. Je pensais à eux! Les premiers au rendez-vous!.. (*A Bouvard, qui veut s'éloigner.*) Vous nous restez, Bouvard, j'ai compté sur vous!

BOUVARD, *s'inclinant.* Trop d'honneur, monsieur le comte!

DESGAUDETS. Nous venons, comme tout le monde, vous apporter le juste tribut de notre admiration. Vous êtes le héros du jour.

BOUVARD, *bas, au comte.* Quand je vous le disais!

CORINNE, *à part.* Non, je ne pourrai jamais me faire à l'idée que ce soit là un héros... réel et effectif... A moins qu'il ne se soit jeté dans l'héroïsme, exprès pour me faire enrager.

DESGAUDETS. Tu sais, ma fille, qu'avant l'arrivée de nos amis, j'ai à causer avec monsieur le comte?

CORINNE. Je vous laisse, mon père. Je vais au petit salon attendre ces dames.

BOUVARD. Si Mademoiselle veut bien me permettre de l'accompagner... (*Lui offrant la main.*) Nous parlerons des Mémoires posthumes! (*Il sort avec Corinne par une des portes à droite.*)

—

SCÈNE III.

LE COMTE, DESGAUDETS.

LE COMTE, *à part, regardant Desgaudets en riant.* Je devine son embarras et le but de l'entretien qu'il me demande... Le voilà obligé de m'avouer sa ruse... (*D'un ton grave.*) Et j'ai ma scène d'indignation... elle est faite!

DESGAUDETS, *s'approchant du comte après un instant de silence.* Vous pensez bien, monsieur le comte, que dans cette triste circonstance, nous avons des arrangements préliminaires et indispensables à prendre ensemble. M. Maxence de La Roche-Bernard ne viendra pas dîner.

LE COMTE, *faisant signe à Desgaudets de s'asseoir sur le canapé à droite et s'y plaçant à côté de lui.* En vérité!

DESGAUDETS. Ce qu'il a de mieux à faire... est de quitter Paris à l'instant... et de s'éloigner...

LE COMTE, *souriant.* Pourquoi donc?.. A cause de ses créanciers ou de ses pertes à la Bourse.. Il sait depuis longtemps ce que c'est...

DESGAUDETS. Oui, sans doute... perdre ce qu'on a... passe encore... Mais la fortune d'une sœur... d'une sœur qui vous aime...

LE COMTE, *à part.* Est-ce qu'il va recommencer, et continuer la plaisanterie...

DESGAUDETS. Enfin, n'en parlons plus!

LE COMTE. Franchement, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

DESGAUDETS. Comme vous dites! et abordons le sujet. Vous comprenez qu'il ne peut plus conserver la tutelle après avoir compromis et dissipé les deniers de sa pupille.

LE COMTE, *à part.* Encore...

DESGAUDETS. Il y aurait même lieu à le poursuivre... Mais Antonia veut qu'on lui donne quittance de tout.

LE COMTE, *avec impatience.* Eh! Monsieur...

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *se modérant.* Rien!

DESGAUDETS. C'est à moi, alors... à moi, son subrogé tuteur, à m'entendre avec vous à ce sujet... comme aussi, et vu l'absence du frère... à vous rendre ses comptes de tutelle. J'ai pris chez son notaire... tous les papiers... y relatifs que vous examinerez à loisir.

LE COMTE, *essayant de sourire.* Très-bien... très-bien... monsieur Desgaudets... mais parlons sérieusement.

DESGAUDETS. Il me serait difficile d'y mettre plus de sérieux! vous le verrez par les pièces à l'appui où tout se trouve... (*Lui remettant les papiers.*) Sauf les six cent mille francs... provenant de la vente de Jumièges...

LE COMTE. Hein... que dites-vous?

DESGAUDETS. Mais ils sont représentés par le reçu de Maxence de La Roche-Bernard... le tuteur.

LE COMTE, *parcourant les papiers.* Est-il possible!..

DESGAUDETS. Et l'acquit du Trésor constatant le versement... à la Caisse des consignations...

LE COMTE, *parcourant toujours les papiers.* O ciel!.. mais cette signature...

DESGAUDETS. De ladite somme de six cent mille francs.

LE COMTE, *poussant un cri et tremblant de rage.* Comment?.. Ah çà... c'est donc vrai?..

DESGAUDETS, *vivement.* En doutiez-vous, par hasard?

LE COMTE, *se reprenant vivement.* Moi! non, Monsieur... non! je n'en ai jamais douté...

DESGAUDETS. Eh bien! alors, qui peut vous surprendre?

LE COMTE, *feuilletant les papiers, dans le plus grand trouble.* Mais ce frère .. ce tuteur... ces papiers... plus je vois... plus j'examine...

DESGAUDETS. Et plus vous vous indignez!

LE COMTE, *regardant la quittance et poussant un second cri.* Six cent mille francs!.. savez-vous, Monsieur, que c'est une horreur...

DESGAUDETS. Et qui en doute?.. nous sommes tous de votre avis... malheureusement c'est la vérité...

LE COMTE, *à part, avec agitation.* La vérité... et j'ai pu m'y laisser prendre... c'est une ruse... c'est un piége infâme!..

DESGAUDETS, *l'examinant.* Qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *regardant Desgaudets, et cherchant à se remettre.* Moi! rien... rien... Monsieur... mais vous concevez, (*Montrant les papiers.*) le trouble... le saisissement... et comme vous disiez si bien... l'indignation d'un honnête homme!

DESGAUDETS, *à part et secouant la tête en le regardant.* Je suis pour ce que j'en ai dit. C'est un puff inexplicable, mais c'en est un!..

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; BOUVARD, *entrant par le fond.*

BOUVARD. Monsieur Desgaudets... monsieur Desgaudets...

DESGAUDETS, *avec impatience.* Qu'y a-t-il?

BOUVARD. Je revenais de l'imprimerie chercher pour M. le comte une épreuve de journal qui n'arrivait pas... Une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel au moment où j'allais frapper... un homme enveloppé d'un manteau m'aperçoit et baisse la glace... c'était M. le vicomte de La Roche-Bernard.

DESGAUDETS. Vous en êtes sûr?

BOUVARD. Lui-même!

DESGAUDETS. Que voulait-il?

BOUVARD. Vous parler à l'instant... son avenir en dépendait, à ce qu'il m'a dit.

DESGAUDETS, *à part.* Serait-ce par hasard quelque scène de drame?.. moi, d'abord, je n'y crois pas! et si c'est de l'argent qu'il veut m'emprunter... grâce au ciel, je n'en ai point! et puis n'oublions pas que je suis avare... Je cours près de lui et je reviens. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

LE COMTE, *qui s'est jeté sur le canapé à gauche;* BOUVARD.

BOUVARD, *tenant à la main un journal, et debout derrière le canapé où le comte est assis.* Voici notre ar-



DESGAUDETS. Notre jeune officier qui se trouve mal. — Acte 3, scène 2.

ticle... dont, je pense, vous serez content... d'ailleurs ce n'est qu'une épreuve, et vous verrez vous-même ce que l'enthousiasme... aurait pu... oublier! (*Voyant le comte absorbé dans ses réflexions.*) Eh mais! monsieur le comte ne m'écoute pas...

LE COMTE, *portant la main à son front.* Pardon, mon cher Bouvard, je suis sous le coup d'une nouvelle...

BOUVARD. Fâcheuse!

LE COMTE, *avec un soupir.* Oui, certes!

BOUVARD. Que cette lecture adoucira peut-être! (*Lisant avec emphase au comte qui est toujours assis sur le canapé et qui, livré à ses réflexions, ne l'écoute pas.*) « On attribue dans le grand monde à un homme de « lettres distingué, à un grand seigneur, le trait de « désintéressement à la fois le plus delicat et le plus « sublime!

LE COMTE, *à part.* Six cent mille francs que j'espérais toucher et qui m'échappent.

BOUVARD, *de même.* « Au moment du contrat... il « apprend que celle qu'il aime est ruinée...

LE COMTE, *à part.* Comment aussi se douter que cela fût vrai...

BOUVARD, *de même.* « N'écoutant que la voix de l'a- « mour et de l'honneur... il signe...

LE COMTE, *à part.* Après tout... un tel engagement est nul... de toute nullité.

BOUVARD. « Il signe sans hésitation et sans regret « un nom que nous ne voulons pas trahir... mais que « les arts et la gloire signalent depuis longtemps à « l'admiration ... et à l'estime publique...

LE COMTE, *avec impatience, et se levant.* Ma foi, on dira ce qu'on voudra, peu m'importe!

BOUVARD, *toujours avec emphase et à voix haute.* « Je m'arrête... car chacun a déjà deviné M. le comte « de M trois étoiles... (*Baissant la voix.*) dont le der- « nier ouvrage vient de paraître... chez Napoléon « Bouvard, libraire-éditeur, quai Malaquais, n° 36. » (*Au comte, qui marche avec agitation.*) Je crois que ce n'est pas mal... et qu'il y a là tout ce qu'il faut pour rendre le voile de l'anonyme aussi transparent que possible...

LE COMTE, *avec agitation.* Très-bien!.. très-bien!.. je vous en remercie, mon cher Bouvard, quoique j'aie à peine entendu... préoccupé comme je le suis dans ce moment.

BOUVARD. Il s'agit donc d'un événement...

LE COMTE. Terrible...

BOUVARD. Qui n'est peut-être pas vrai... (*Pliant l'épreuve du journal.*) on dit et on imprime tous les jours tant de choses...

LE COMTE. Ce n'est que trop certain... (*A demi-voix.*) Apprends que le vicomte Maxence de La Roche-Bernard est ruiné.

BOUVARD. Eh bien!.. vous le saviez.

LE COMTE. Lui... cela va sans dire, je n'en ai jamais douté... et peu m'importe! Mais sa sœur...

BOUVARD. Eh bien!..

LE COMTE, *à demi-voix, et prenant avec force le bras de Bouvard.* Il lui enlève six cent mille francs!

BOUVARD. Eh bien!.. c'est connu! (*Montrant le papier qu'il tient à la main.*) c'est là dans l'article!

LE COMTE, *qui tient encore à la main la liasse de papiers.* Eh! non! C'est là... réellement! vois plutôt! six cent mille francs... que je perds...

BOUVARD. Sans regret!.. je l'ai dit!.. c'est là le beau... le sublime!

LE COMTE. Eh non!.. non... c'est là l'indignité... parce qu'on m'a trompé, vois-tu bien, indignement trompé...

BOUVARD, *vivement.* Trompé!.. Elle ne les a pas perdus... elle les possède encore...

LE COMTE, *avec impatience.* Eh non!

BOUVARD. Eh bien! alors l'article subsiste.

LE COMTE, *retenant Bouvard, qui fait un pas pour sortir.* Non pas! garde-toi bien de l'envoyer!

BOUVARD. Et pourquoi?

LE COMTE. Plus tard... je te le dirai... (*Se promenant.*) Car dans le trouble où je suis... je ne sais encore quel parti prendre... non pas que je ne me regarde comme dégagé... j'ai été abusé... il y a eu erreur! je ne suis plus obligé à rien... j'ai le droit de rompre.

BOUVARD, *avec étonnement.* Rompre ce mariage!

LE COMTE. Eh oui, sans doute!.. mais comment? après l'éclat produit par cette maudite générosité... j'avais bien besoin d'être magnanime... voilà comme je suis, je me laisse toujours emporter par le premier mouvement... et maintenant, comment revenir avec convenance?.. d'autant que je n'ai rien à dire contre cette jeune fille... Mais sa famille... mais son frère... dont la conduite est indigne!.. (*Se mettant à la table et écrivant.*) Ma foi! on dira ce qu'on voudra... l'honneur avant tout... il n'est jamais permis de transiger avec lui... (*Écrivant.*) C'est cela... quelques phrases à effet .. car la lettre doit être lue...

—

SCÈNE VI.

LE COMTE, *à la table à gauche;* BOUVARD, *au milieu du théâtre;* CORINNE, *sortant de la porte à droite.*

CORINNE, *se tournant du côté de la cantonade.* Des femmes qui ne parlent que modes et toilettes... et qui trouvent cela amusant... On se sent humiliée pour son sexe. (*Apercevant le comte.*) Ah! monsieur le comte qui écrit.

BOUVARD, *à demi-voix.* Silence!.. ne le dérangeons pas... Il était tout à l'heure dans un trouble... dans une agitation... Mais le voilà plus calme, maintenant que sa résolution est prise...

CORINNE. Quelle résolution?

BOUVARD. Il est décidé à rompre son mariage.

CORINNE. Avec Antonia...

BOUVARD. Précisément!.. il compose dans ce moment la lettre de rupture.

CORINNE, *poussant un cri de joie.* Ah! (*Courant près du comte.*) Ce que je viens d'apprendre, Monsieur, est-il possible?

LE COMTE. J'écris à M. de La Roche-Bernard.

CORINNE. Mais alors... ce que vous me disiez... ce matin, était donc vrai?

LE COMTE, *avec sentiment.* Vous n'avez jamais voulu me croire... je n'ai rien à vous répondre! mais on verra un jour peut-être de quel côté était l'affection sincère et véritable... non pas que je m'abuse sur les dangers de ma résolution et sur les railleries auxquelles je m'expose... *Fais ce que dois, advienne que pourra* .. et dût-on m'accuser de manquer à mes serments...

CORINNE. Ce ne sera pas Antonia, je vous le jure!.. au contraire... elle vous défendra... et moi aussi. Elle vous remerciera et vous devra son bonheur.

LE COMTE. Que dites-vous?

CORINNE. Qu'elle en aime un autre!

LE COMTE. Vous en êtes certaine?..

CORINNE. Je vous le jure...

LE COMTE, *s'élançant vers elle.* Ah! Corinne!.. Corinne!.. vous me sauvez la vie... vous êtes ma protectrice... mon ange gardien...

CORINNE. Une telle joie... cet air de contentement... mais je vous ai donc méconnu...

LE COMTE. Ah! vous n'êtes pas la seule... (*A part.*) Elle en aime un autre... Quel bonheur!.. ce moyen-là vaut bien mieux que le premier... qui n'était pas sans danger... (*Courant à la table et déchirant une lettre qu'il vient d'écrire, et en commençant une autre.*) « Mademoiselle!.. »

CORINNE. Que faites-vous?..

LE COMTE. Elle avait une inclination... et vous ne me l'avez pas dit!.. Ah! cruelle amie!.. que de tourments vous nous auriez épargnés à tous...

CORINNE. Mais décidément... c'est donc la vérité!

LE COMTE, *levant les yeux au ciel.* Elle en doute encore!.. (*Écrivant avec agitation.*) « Mademoiselle...
« je vous ai prouvé, ainsi qu'à monsieur votre frère...
« que les plus grands sacrifices ne me coûtaient
« rien.

BOUVARD. C'est vrai!

LE COMTE. « Il n'en est qu'un seul dont je me sens
« incapable, c'est celui de votre bonheur, et s'il est
« vrai, comme on me l'atteste, que votre cœur ait
« parlé pour un autre... »

BOUVARD, *près du comte et essuyant une larme.* C'est admirable!.. et l'article peut rester... Il n'y a que quelques mots à changer!

CORINNE, *à part, avec joie.* Enfin!.. donc nous l'emportons! (*Apercevant Albert qui paraît à la porte.*) Ah! Albert!

—

SCÈNE VII.

LE COMTE, *à la table à gauche,* BOUVARD, *près de lui;* ALBERT, CORINNE.

CORINNE, *allant à lui.* Venez! venez donc vite!.. Tout va à merveille!

ALBERT, *avec émotion.* Je le crois bien!.. monsieur votre père... M. Desgaudets... je viens de chez lui et l'on m'a assuré que je le trouverai ici...

BOUVARD. Il nous a quittés il y a une demi-heure!

ALBERT. Où est-il? le savez-vous?

CORINNE. Et que lui voulez-vous? mon Dieu! avec cet air agité?..

ALBERT. Il faut que je lui parle... de la part de Maxence... qui de son côté s'est mis aussi à sa poursuite.

BOUVARD. Rassurez-vous! il l'a vu...

ALBERT. En êtes-vous bien sûr?

BOUVARD. Ils sont sortis ensemble... en voiture!

ALBERT. A la bonne heure... je respire... ma mission est finie.

CORINNE. Vous venez donc de voir ce pauvre Maxence?

ALBERT. Lui pauvre!.. ah! bien oui!.. ce n'est plus cela!

CORINNE. Que dites-vous? (*Le comte qui était devant la table, interrompt sa lettre, et toujours assis sur le canapé, il écoute.*)

ALBERT. Un peu avant la sortie de la Bourse... il paraît que, dans la coulisse et parmi les joueurs, un bruit a tout à coup circulé; on a prétendu que M. Desgaudets, le riche Desgaudets...

CORINNE. Mon père!

ALBERT. Qui jamais n'avait voulu se mêler d'affaires de ce genre... était à la tête de la nouvelle ligne de chemin de fer... que le comité d'administration, c'était lui, que Maxence n'était que son prête-nom... que Desgaudets, qui avait gardé une masse énorme d'actions... achetait les autres au-dessous du pair pour les accaparer toutes... A cette nouvelle, les actions qui tombaient à qui mieux mieux se sont relevées comme par enchantement. Des affaires énormes se sont faites à la fin de la bourse, rue Vivienne et sur le boulevard. Maxence qui, dans le premier moment avait perdu la tête et voulait se brûler la cervelle, s'est vu tout à coup entouré et accablé d'agioteurs, d'agents de change, de courtiers marrons, même des femmes... des grandes dames... c'était à qui lui demanderait des actions!

CORINNE, *avec joie.* Et il en a donné?..

ALBERT. C'est ce que j'aurais fait à sa place!.. mais lui... a tout à coup relevé la tête et reprenant courage, s'est écrié avec audace: Des actions!.. je n'en ai plus!.. on ne peut en avoir! M. Desgaudets les a presque toutes! Il les a gardées pour lui et pour son gendre, M. Albert, que voici!.. J'ai voulu me récrier et réclamer. Tais-toi, m'a-t-il murmuré à voix basse, tais-toi, tu me sauves. Alors, c'est moi que les demandeurs ont entouré, moi, complice involontaire de ce mensonge, ils m'ont poursuivi... ils m'ont supplié, même à genoux, de leur céder... de leur accorder de ces actions... que je n'avais pas. Vous jugez si j'ai résisté... si j'ai été inflexible! Dix pour cent, me criait-on! vingt pour cent au-dessus du cours... et moi je répétais: Je n'en ai pas, Messieurs, je n'en ai pas, pendant que Maxence, m'entraînant en dehors de la foule... me disait à l'oreille: Notre fortune est assurée, à ma sœur et à moi!

LE COMTE, *à part.* O ciel!

ALBERT. Cours près de M. Desgaudets, dis-lui que je lui donne cent mille écus des actions que je lui ai remises ce matin, mais qu'à moi... ou à tout autre, n'importe, il ne les vende pas à moins! tout le succès de l'opération est là. Je l'ai quitté... j'ai couru... et me voilà... heureux de vous annoncer ces bonnes nouvelles... heureux de vous apprendre que Maxence a retrouvé le repos et l'honneur, et que, grâce au ciel, Antonia est plus riche que jamais.

LE COMTE, *bas, à Bouvard, après avoir déchiré la lettre.* Va porter ton article!

BOUVARD, *étonné et à voix basse.* Comment... tel qu'il est?..

LE COMTE. Eh! oui, te dis-je! va et reviens... (*Bouvard sort par le fond.*)

CORINNE, *bas, à Albert, avec joie.* Et moi, Albert, et moi, j'ai de bien meilleures nouvelles encore à vous faire connaître...

ALBERT. Lesquelles?..

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *sortant de la porte à gauche.*

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Maxence de La Roche-Bernard, et mademoiselle sa sœur attendent monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE. Je vais les rejoindre.

CORINNE, *voulant le retenir.* Mais, Monsieur...

LE COMTE. Mes meilleurs amis!..

CORINNE. Eh quoi!..

LE COMTE. Ma fiancée!..

CORINNE. Ah!..

LE COMTE, *à voix haute, à Albert et à Corinne.* Pardon! je cours les recevoir! (*Il sort.*)

CORINNE, *poussant un cri et s'appuyant contre le canapé à gauche.* Ah!

SCÈNE IX.

ALBERT, CORINNE.

ALBERT, *allant à elle.* Qu'avez-vous donc?

CORINNE, *avec agitation.* J'étais encore sa dupe!.. encore une comédie qu'il jouait... mais pourquoi? dans quelle intention? ah! j'aurai le mot de cette énigme...

ALBERT. Mais répondez-moi donc! vous me disiez tout à l'heure...

CORINNE. Que tout était sauvé! et maintenant...

ALBERT. Eh bien?

CORINNE. Tout est perdu!.. par vous... par votre faute... ou du moins par votre arrivée!

ALBERT. Qu'ai-je donc fait?

CORINNE. Ce que vous êtes venu... nous annoncer... ce que vous venez de nous dire.

ALBERT. La vérité tout entière.

CORINNE. Justement, c'est elle qui a tout compromis!.. c'est elle qui nous perd!

ALBERT. C'est trop fort! et à moins que vous ne partagiez le système et les opinions de monsieur votre père!.

CORINNE. Monsieur de Marignan... allait rendre à Maxence sa parole... il écrivait... pour rompre son mariage... la lettre était écrite!.. et il l'a déchirée... (je ne le quittais pas des yeux) au moment où, dans votre joie... vous vous êtes écrié qu'Antonia était plus riche que jamais... donc s'il renonçait à elle... c'était à cause de cette fortune perdue...

ALBERT. Vous le calomniez!

CORINNE. C'est impossible!

ALBERT. C'est ce matin, quand on lui a annoncé qu'elle était ruinée... qu'il a demandé lui-même, qu'il a exigé ce mariage...

CORINNE, *confondue*. C'est vrai!.. (*Avec colère.*) Eh bien! non, cela ne doit pas l'être... parce qu'entre lui et la vérité... toute alliance est impossible!

ALBERT. Mais alors .. comment expliquez-vous?

CORINNE. Je n'explique rien... il est comme ses ouvrages, comme son mérite. C'est à n'y rien comprendre... mais j'y arriverai cependant. C'est une gageure, c'est un défi... et entre nous deux désormais...

ALBERT. C'est une guerre...

CORINNE. Non... un mariage à mort!

—

SCÈNE X.

LE COMTE, MAXENCE ET ANTONIA, *sortant de la porte à gauche;* ALBERT, CORINNE, *au milieu du théâtre;* BOUVARD, *entrant par le fond. Derrière lui quelques invités qui arrivent, tandis que plusieurs dames sortent de la porte à droite.*

MAXENCE, *gaiement, pendant que le comte va saluer ses invités.* Bravo! voici tout le monde réuni, c'est l'heure du dîner! Un beau moment... quand le dîner est bon .. et M. de Marignan est connaisseur! De nos jours... les grands hommes sont gourmands, et ils font bien... on a si peu de temps à vivre... le génie surtout!

ALBERT, *à part.* Quelle gaieté! quelle insouciance! qui reconnaîtrait là l'homme qui, ce matin, voulait se tuer...

MAXENCE. Ah! te voilà, mon cher Albert! Desgaudets que j'ai rencontré avant toi, et avec qui j'ai fait route, m'a appris ta nomination... chef d'escadron, c'est officiel, oui, Mesdames. (*Bas, à Albert en riant.*) Il m'a aussi raconté tes scrupules... et la colere de madame de Saint-Avold contre toi!.. Eh bien! t'es-tu justifié auprès de la veuve de ton vieux général?

ALBERT. Oui, sans doute! elle pense, comme moi, que de la misère et de l'honneur valent mieux qu'une pension, achetée au prix de sa réputation...

MAXENCE. Rassure-toi! nous penserons à elle! nous lui ferons avoir des actions!.. c'est un cadeau... car dans ce moment n'en a pas qui veut... moi d'abord je n'en ai plus... (*Bas, à Albert.*) Et cette fois... c'est la vérité... vraie.

ALBERT. Tu n'en as pas gardé?

MAXENCE. On ne m'y reprendra plus!

BOUVARD, *bas, au comte.* L'article paraîtra dans le journal de ce soir.

LE COMTE, *de même.* Très-bien. (*Haut.*) Pardon, Mesdames, de vous faire dîner aussi tard, nous n'attendons plus que M. Desgaudets, notre subrogé tuteur, et mon ami intime, le secrétaire général... qui tous deux m'ont promis de venir et qui, je l'espère, ne me feront pas faillite.

MAXENCE, *riant.* Vous avez déjà cinquante pour cent d'assuré, car voici M. Desgaudets.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS; *Corinne et Antonia sont assises sur un canapé à gauche du spectateur, près de la table;* *Albert debout derrière elles et pensif;* *à droite,* BOUVARD, LE COMTE, *puis* MAXENCE, *les autres conviés, hommes et femmes, forment, assis et debout, plusieurs groupes dans le salon.*

LE COMTE. Arrivez donc, mon cher monsieur Desgaudets.

DESGAUDETS. Pardon de m'être fait attendre. Je suis venu à pied... comme toujours, pour raison de santé.

MAXENCE. A pied! quand il pleut à verse!

DESGAUDETS. Je n'ai pas trouvé de voiture.

LE COMTE, *bas, à Bouvard.* Ou plutôt il n'a pas voulu en prendre... il est si avare!

BOUVARD. Et pourtant... il a aujourd'hui, dit-on, fait des gains énormes. (*Desgaudets s'est approché du canapé où sont assises Corinne et Antonia, pendant ce temps, Maxence, le comte et Bouvard, debout sur le devant du théâtre, forment un groupe et causent à demi-voix.*)

MAXENCE. Je le crois bien! je l'ai vu devant moi, tout à l'heure, réaliser cent mille écus de bénéfice.

LE COMTE. Ah bah!

BOUVARD, *à Maxence, d'un air joyeux.* Avec vos actions! aussi je viens d'en acheter!

MAXENCE, *lui donnant une poignée de main.* Vrai! Brave jeune homme! (*Ils remontent le théâtre en causant à voix basse.*)

ANTONIA, *à gauche, assise sur le canapé, et causant avec Corinne.* Il m'avait acceptée quand j'étais ruinée, et maintenant que la fortune m'est revenue, comment, aux yeux du monde, sans déshonneur, rompre ce mariage?.... Ah! je suis bien malheureuse!..

CORINNE. Moi, je ne suis que furieuse! (*Ouvrant le livre qui est sur la table à gauche.*) Que vois-je? le second volume du grand ouvrage de M. de Marignan!

LA COMTESSE, *assise sur le canapé à droite près d'une autre dame.* Cet admirable ouvrage!

LA MARQUISE. Vous le connaissez, Madame?

LA COMTESSE. Mon Dieu non! et vous?

LA MARQUISE. Ni moi non plus!

LA COMTESSE. C'est étonnant, tout le monde en parle!

LA MARQUISE. Et je n'ai pas encore rencontré une seule personne qui l'ait lu!

DESGAUDETS, *debout derriere le canapé à droite et s'adressant aux deux dames qui viennent de parler.* C'est qu'il est plus facile d'en parler que de le...

BOUVARD, *avec enthousiasme. Histoire pittoresque de l'Algérie et de sa conquête!..* second volume plus intéressant encore, s'il est possible... plus dramatique que le premier!.. j'espère bien que M. Desgaudets m'en prendra un exemplaire... dix francs le volume... il sera demain à votre hôtel...

DESGAUDETS. Diable!.. diable!.. dix francs!.. permettez! c'est trop cher pour moi!

BOUVARD, *s'adressant aux deux dames assises sur le canapé à droite.* Il y a seulement pour neuf francs de vignettes et de gravures!

DESGAUDETS. Je ne dis pas non!.. (*A demi-voix.*) C'est le reste qui est trop cher.

MAXENCE, *qui pendant ce temps s'est promené dans le salon et revenant près du comte.* Eh bien! et votre secrétaire général?

LE COMTE. J'ai dit que l'on servît aussitôt que sa voiture entrerait dans la cour... mais il n'est pas encore arrivé!

MAXENCE. Mon appétit l'est depuis longtemps!

DESGAUDETS. C'est comme le mien! si pour nous le faire oublier, monsieur de Marignan daignait nous lire quelques pages... quelques passages... du nouveau chef-d'œuvre...

TOUT LE MONDE, *se levant.* Ah! oui... monsieur le comte!

LE COMTE. Y pensez-vous, devant une si charmante assemblée... un ouvrage sérieux... un livre d'histoire... c'est trop...

LA COMTESSE. Pourquoi donc? madame Scarron racontait une anecdote...

DESGAUDETS. Quand le rôti manquait!

CORINNE. Mais quand il s'agit d'un secrétaire général...

LA MARQUISE. C'est bien autre chose!

LA COMTESSE. Et pour le remplacer...

CORINNE. Il n'y a rien de trop grave!

LE COMTE. Devant un pareil argument, je me rends! *(Il prend le livre, et chacun se rasseoit ou se range autour de lui, comme pour une lecture d'apparat.)* Je vous lirai donc quelques pages qui terminent ce volume...

BOUVARD, *faisant l'empressé.* Un verre d'eau sucrée!

LE COMTE, *avec impatience.* Eh non! pas avant dîner.

BOUVARD. C'est juste!.. (*Regardant au fond.*) Mais toutes les portes sont ouvertes. (*Criant.*) Fermez donc les portes! la voix se perd!

LE COMTE, *de même.* C'est inutile...

CORINNE Pour vous... mais non pas pour nous, qui ne voulons rien perdre.

TOUT LE MONDE. Chut!..

LE COMTE. Le récit d'une expédition dans l'Atlas, et d'un combat livré par le général Saint-Avold.

ALBERT, *qui jusque-là est resté plongé dans ses réflexions, lève la tête à ce mot, et dit à part.* Mon général... qu'est-ce que c'est?

DESGAUDETS. Cela doit être pittoresque!

LE COMTE, *lisant.* « Cerné de tous les côtés par dix « à douze mille Arabes et sans espoir possible d'être « secouru, le général avait passé une nuit horrible. « Il ne lui restait plus que deux seuls escadrons de « tout son régiment (troisième dragons).

BOUVARD. C'est palpitant d'intérêt!

LE COMTE. « La lune s'élevant au-dessus des noirs « rochers, reflétait ses rayons sur les cimes de l'Atlas, « lesquelles, se déroulant comme un blanc et im« mense linceul, semblaient, pour frapper l'imagina« tion de nos vieux soldats, leur rappeler, au milieu « de l'Afrique, les plaines glacées de la Russie! »

BOUVARD. Comme c'est écrit! comme c'est académique! quel style!

CORINNE. Pour de l'histoire...

BOUVARD. Et ce n'est que de l'histoire!

MAXENCE. Ce n'est que de la prose!

BOUVARD. Mais quelle prose!

DESGAUDETS. On dirait des vers!

CORINNE. Il y en a!

DESGAUDETS. Bah!

CORINNE.

Il ne lui restait plus que deux seuls escadrons,
De tout son régiment, troisième de dragons!

BOUVARD. C'est vrai!.. cela lui a échappé!

MAXENCE. C'est plus fort que lui.

CORINNE. « Même quand l'oiseau marche, on sent « qu'il a des ailes! »

BOUVARD. Mais comme la pensée s'élève... comme elle s'élance et se précipite impétueuse...

DESGAUDETS. On dirait d'une charge de cavalerie!

CORINNE. Troisième de dragons! c'est admirable!!!

TOUT LE MONDE. C'est délicieux!.. délicieux! ravissant!

LE COMTE, *s'inclinant.* Trop de bontés... trop d'indulgence...

TOUS. Achevez, de grâce!..

LE COMTE. « Le général aperçut alors toute la tribu des Beni-Ballaboud.

ALBERT, *à part, et écoutant.* C'est singulier!

LE COMTE. « Campée au bord d'un torrent qui se précipite dans la vallée et devient la Mahoura .. »

ALBERT, *qui jusque-là a écouté avec des marques d'impatience, quitte la table à gauche sur laquelle il s'appuyait, et fait quelques pas vers le comte.* Ah! c'est trop fort!

CORINNE, *qui a observé Albert, se lève du canapé.* Qu'avez-vous donc?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *paraissant à la porte du fond.*

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le secrétaire général!.. (*S'avançant et s'adressant à M. de Marignan.*) Monsieur le comte est servi!

LE COMTE. Messieurs, la main aux dames...

TOUT LE MONDE. Ah...

LE COMTE. Nous achèverons le chapitre après le dîner.

BOUVARD. Quel dommage!

DESGAUDETS, *à part.* Non pas!

ALBERT, *pendant que tous les convives sortent par la porte à droite, s'est approché du comte et lui dit à voix basse.* Monsieur le comte, il faut absolument que je vous parle.

LE COMTE, *souriant.* A moi!

ALBERT. A vous!

LE COMTE. *de même.* Très-volontiers... mais en sortant de table...

ALBERT, *à demi-voix.* Soit, dans ce salon.

LE COMTE, *de même.* Dans ce salon. (*Il court rejoindre Antonia, à qui il donne la main et sort avec elle par la porte à droite; Corinne et Albert restent en scène.*)

ALBERT. Ah! maintenant, je l'atteste, ce mariage ne se fera pas! (*Se dirigeant vers la porte du fond.*) En attendant...

CORINNE, *courant à lui.* Qu'est-ce à dire?

ALBERT. Je m'en vais!.. Je ne resterai pas à dîner... ici, chez lui...

CORINNE. Un pareil esclandre!.. Je m'y oppose!.. Ainsi, votre main... votre main... je le veux... ou sinon... (*Albert lui offre la main.*) Que lui avez-vous dit... là, tout à l'heure?

ALBERT. Moi! rien, je vous jure...

CORINNE. Vous aussi!.. qui vous essayez à mentir... Voyez-vous déjà l'influence de ce salon... Mais ce secret... je le saurai!..

ALBERT, *entraînant Corinne vers la salle à manger à droite.* Il n'y en a pas!

CORINNE. Il y en a... il doit y en avoir! Je le saurai!

ALBERT, *de même.* Il n'y en a pas!

CORINNE. Je l'inventerais plutôt. (*Tous les deux entrent en causant dans la salle à manger.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CORINNE, ALBERT.

ALBERT, *entrant vivement*. Quel dîner! J'ai cru qu'il ne finirait pas!.. Et quelle conversation!.. Que de mensonges! de vanteries!

CORINNE. Éloges désintéressés, donnés par l'amitié.

ALBERT. Et par ceux qui dînent chez lui!.. Et ce monsieur de Marignan, qui, à force de s'entendre dire qu'il était un grand homme... a fini par se le persuader!

CORINNE. Comment donc!.. Il attaquerait en calomnie quiconque oserait maintenant soutenir le contraire!

ALBERT. Patience!.. cela aura un terme... et nous verrons!

CORINNE. Raison de plus pour ne pas paraître sombre et préoccupé... comme vous... tout à l'heure, à ce dîner!

ALBERT. Je ne vous ferai pas le même reproche!.. J'admirais votre grâce, vos saillies, votre gaieté!

CORINNE. C'est un moyen! Cela permet d'observer sans que l'on s'en doute... Vous ne vouliez rien dire! il fallait deviner!.. J'ai tout vu... votre physionomie taciturne, l'air intrigué du comte; et en sortant de table, vous lui avez dit à voix basse : Je vais vous attendre au salon. Je l'ai entendu... J'étais derrière vous! C'est pourquoi... me voici. Maintenant, Monsieur, qu'est-ce que cela signifie?

ALBERT. Vous le saurez plus tard.

CORINNE. C'est une provocation... c'est un duel!

ALBERT. Eh non! une simple explication!

CORINNE. Vous avez promis devant moi à Antonia... de ne rien risquer qui puisse la compromettre, vous avez juré que son nom ne serait même pas prononcé entre vous et M. de Marignan.

ALBERT. J'ai tenu ce serment, et je le tiendrai encore... Mais il se présente, grâce au ciel, une circonstance... une occasion qui n'a aucun rapport avec Antonia, ni avec mon amour, et rien ne peut m'empêcher de la saisir.

CORINNE. Cette occasion, quelle est-elle?.. ne puis-je la connaître?

ALBERT. C'est inutile... c'est une question qui ne peut être discutée par des femmes... mais il ne sera pas dit... que je me laisserai enlever celle que j'aime sans la disputer... moi qui porte une épée... Non, non, tant que je serai vivant, il ne l'épousera pas!.. J'y suis résolu... Sans cela, comprendriez-vous que j'assistasse tranquillement à son triomphe... et à cette fête...

CORINNE. Vous voyez donc bien, Monsieur, que vous voulez vous battre avec M. de Marignan.

ALBERT. Oui.

CORINNE. Et pour Antonia?

ALBERT. Non... pas pour elle!.. mais pour une autre cause... pour celle de l'honneur et de la vérité.

CORINNE. Je ne vous comprends pas, Monsieur.

ALBERT. Je vous ai dit que cela n'était pas nécessaire. Mais cette explication aura lieu.

CORINNE. Et moi, je m'y oppose; non-seulement pour vous, mais pour M. de Marignan. Je ne veux pas qu'il soit tué!.. Ce n'est pas ainsi qu'il doit être puni... ce serait trop tôt fait. Je lui réserve une expiation... plus longue, et qui m'est toute personnelle. (*Vivement.*) Ainsi, confiez-moi tout!.. à moi, votre alliée... votre amie.

ALBERT. Non, non, cela ne regarde que moi... le voici! de grâce, laissez-nous!.. Je ne veux pas qu'il nous voie ensemble.

CORINNE. Soit. (*A part.*) Mais si je n'y vois pas, j'entendrai! (*Elle entre dans le cabinet à gauche.*)

—

SCÈNE II.

ALBERT, M. DE MARIGNAN.

LE COMTE, *sortant de l'appartement à droite et parlant à la cantonade*. Bien, mon cher Maxence... faites les honneurs pour moi. (*Se retournant vers Albert.* Ils sont tous dans le petit salon à prendre le café, et me voici, Monsieur, prêt à vous entendre.

ALBERT. Monsieur... j'ai eu pour ami... et pour protecteur dans ma carrière militaire, monsieur le général de Saint-Avold, qui a été pour moi un père plutôt qu'un chef. Je dois le peu que je suis à ses conseils; je dois la vie à son courage. Plus tard, et c'est là ce qui me lie à lui par une éternelle reconnaissance, il m'a confié ses plus secrètes pensées. Les qualités distinctives de son caractère étaient l'horreur de la vanterie et du mensonge, son amour pour son pays et surtout le culte qu'il professait pour l'honneur. Il n'eût pas souffert que l'on portât au sien la plus légère atteinte! et il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le conserver pur et intact. Aujourd'hui qu'il n'est plus, c'est un soin qu'il nous a légué, à nous qui fûmes ses soldats, à moi qui fus son ami, et je viens vous demander compte de la manière dont vous parlez de lui... dans le peu de lignes que j'ai entendues.

LE COMTE, *souriant*. Me chercher querelle! à moi, son panégyriste, à moi qui le comble d'éloges, comment aurais-je pu l'offenser?

ALBERT. C'est offenser un bon et loyal militaire que de lui attribuer des exploits qu'il n'a jamais faits, des actions fabuleuses, qui peuvent provoquer des démentis, attirer des insultes à sa mémoire, et jeter en un mot un ridicule ineffaçable sur son nom.

LE COMTE. Je ne vois pas, Monsieur, en quoi cela me regarde.

ALBERT. Je vais m'expliquer. Je n'ai jamais quitté le général. Je suis arrivé en Afrique avec lui, avec la division qu'il commandait, et jusqu'au jour où il est mort entre mes bras, je l'ai suivi dans toutes ses expéditions, dans tous ses combats. Or, dans le passage, dans les quelques lignes que vous nous avez lues avant dîner, j'ai admiré comme tout le monde les ornements et l'éclat du style.

LE COMTE. Vous êtes bien bon!

ALBERT. Je ne m'y connais pas!.. mais pour les faits... c'est différent.

LE COMTE, *souriant*. Si ce n'est que cela!

ALBERT. Comment, si ce n'est que cela!.. je n'ai entendu que quelques mots à peine, et il n'y en a pas un seul qui ne soit une fausseté évidente.

LE COMTE. Permettez, Monsieur!

ALBERT. Jamais mon général n'a livré de bataille dans l'Atlas... et pour une bonne raison... nous n'y avons jamais mis les pieds, et nous avons toujours opéré à cent lieues de là...

LE COMTE. Monsieur...

ALBERT. Jamais nous n'avons eu de combats ou de relations avec la tribu des Beni-Ballaboud, dont aucun de nos soldats n'a aperçu les tentes, et jamais enfin nul fait d'armes n'a illustré les bords de la Mahoura... non pas que ce nom me soit inconnu, je ne sais pas où je l'ai vu, mais à coup sûr ce n'est pas en Afrique, car cette rivière-là n'existe pas, et je vous défie de l'y trouver.

LE COMTE. Vous croyez cela, Monsieur?

ALBERT. J'en suis sûr... voyez plutôt sur la carte. Et quand on écrit, quand on imprime, quand on publie sciemment de pareilles faussetés...

LE COMTE, *avec colère*. Une telle expression...

ALBERT. Est la seule qui convienne. Si mon général était vivant, il s'écrierait : Vous avez menti!.. Je prends sa place et suis à vos ordres.

LE COMTE, *fièrement*. Et je serais aux vôtres, si votre général avait pu tenir un pareil langage... mais il s'en serait bien gardé. Vous étiez en Afrique, Monsieur, je n'en doute pas, mais le général de Saint-Avold y était aussi, et entre vos deux assertions, quelque contradictoires qu'elles soient, vous me permettrez de donner la préférence à la sienne.

ALBERT. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Que notre devoir, à nous autres historiens, est bien grave. C'est comme un sacerdoce, celui de la vérité, que nous sommes chargés de transmettre à nos derniers neveux. Alors, Monsieur, l'historien qui se respecte ne marche qu'appuyé sur des preuves irrécusables, sur des documents authentiques, c'est ce que j'ai fait.

ALBERT. Vous, Monsieur!

LE COMTE, *allant à la table à gauche*. J'ai là les Mémoires mêmes du général Saint-Avold, trouvés dans ses papiers après sa mort... et je suis heureux de vous prouver avec quelle fidélité consciencieuse j'ai rempli envers mon pays et la postérité, mes devoirs d'historien!.. (*Frappant sur le manuscrit qu'il vient de prendre.*) Les voici, ces Mémoires du vieux soldat... ces Mémoires pensés au milieu de la bataille et écrits sur l'affût d'un canon... car ils sentent encore l'odeur de la poudre et du cigare!.. Lisez, Monsieur, lisez!

ALBERT, *jetant les yeux sur le manuscrit*. O ciel!..

LE COMTE. Connaissez-vous cette écriture?

ALBERT. Si je la connais!

LE COMTE, *d'un air triomphant*. Vous voyez donc bien!

ALBERT. C'est la mienne!..

LE COMTE, *stupéfait*. La vôtre!

ALBERT. Eh oui!.. c'est mon roman.

LE COMTE, *atterré*. Un roman!

ALBERT. Composé par moi en Afrique!.. et que je croyais perdu pour jamais, car je ne me rappelais plus un mot de mon chef-d'œuvre! Et au fait!.. depuis cinq ans.

LE COMTE. Que dites-vous?

ALBERT. J'avais eu le bonheur de l'oublier, et c'est vous qui me le rendez... (*Parcourant le manuscrit.*) Oui, vraiment... c'est bien cela... un roman historique... roman à la Walter Scott... où je fais jouer un rôle important à mon général... et à moi.

LE COMTE. Quoi!.. Monsieur... c'est de vous!..

ALBERT, *feuilletant toujours le manuscrit*. Hélas! oui! c'était même si mauvais que le général, à qui je l'avais donné à lire... m'avait répondu avec un juron : « Occupe-toi de ta théorie et ne pense plus à ces niaiseries-là... ou sinon...» Ce qui est cause... que je n'ai pas même pensé à lui redemander mon manuscrit resté entre ses mains. Voilà comme, après sa mort, on l'aura trouvé dans ses papiers.

LE COMTE, *dans le plus grand trouble*. Permettez, Monsieur, permettez... rappelez bien tous vos souvenirs... êtes-vous sûr...

ALBERT, *feuilletant toujours*. Parbleu!.. voilà tous mes personnages... tous mes noms qui me reviennent... l'aide-de-camp, Hector de Maugiron, c'était moi... la jeune fille qu'il adore... et qu'il espère épouser au retour... c'est... (*Hésitant.*) une personne, dont il est inutile de vous parler... et quant à la puissante tribu des Beni-Ballaboud... c'est bien cela!! une tribu de mon invention!.. et la Mahoura... ah! je savais bien que ce nom-là ne m'était pas inconnu... tenez, Monsieur, tenez, voyez-vous écrit en marge : *faute de mieux*. Il me fallait dans le moment une rivière... et n'en ayant pas sous la main... j'ai inventé celle-là... quitte à la changer plus tard contre une véritable!

LE COMTE, *à part*. O ciel!

ALBERT. Et c'est là ce que vous imprimez comme de l'histoire! c'est là ce qui vous vaut les éloges de la presse et l'admiration publique.

LE COMTE. Est-ce ma faute, Monsieur, si, victime moi-même d'une erreur... chèrement payée...

ALBERT. Je le sais!.. Aussi je n'accuse plus votre bonne foi; mais ni vous, ni moi, Monsieur, n'avons le droit d'attribuer au général des absurdités dont je suis seul coupable et responsable. A chacun ses œuvres! et pour la mémoire comme pour l'honneur de monsieur de Saint-Avold, il faut que la vérité soit connue.

LE COMTE. Quoi, Monsieur... publier qu'un livre d'histoire est un roman!

ALBERT. Ce ne sera pas le premier.

LE COMTE. Un livre admiré, cité, vanté et adopté par l'Université.

ALBERT. Jusqu'à demain, Monsieur, je garderai le silence. D'ici là, avisez vous-même aux moyens de faire cet aveu, sinon je m'en chargerai!

LE COMTE. Mais songez donc aux suites...

ALBERT. Elles sont toutes simples. C'est une erreur!.. vous vous empressez de la reconnaître, je ne vois pas quels inconvénients...

LE COMTE. Vous ne les voyez pas?

—

SCÈNE III.

ALBERT, LE COMTE, MAXENCE, BOUVARD, *sortant de la porte du fond*.

MAXENCE, *au comte*. Et vous restez là, mon cher, vous ne venez pas au petit salon entendre ce qu'on dit de vous!

BOUVARD. Deux membres de l'Académie des sciences viennent d'arriver, et ils ne tarissent pas d'éloges sur votre second volume qu'ils ont déjà lu.

MAXENCE. Comme tout Paris!

BOUVARD. Comme tout le monde!

LE COMTE, *bas, à Albert, d'un air suppliant*. Vous l'entendez, Monsieur!..

MAXENCE. Monsieur de Pougibault, le professeur de sphère céleste et de géographie, s'extasie sur la vérité des détails topographiques.

ALBERT, *avec colère*. En vérité!.. un professeur!..

LE COMTE, *d'un air suppliant*. Monsieur!

BOUVARD. Il trouve surtout le caractère et les usages des tribus arabes décrits avec une lucidité... une profondeur...



DESGAUDETS. Ah! ma chère enfant. — Acte 3, scène 9.

MAXENCE. Surtout la tribu des. . comment dites-vous?..

BOUVARD. Des-Beni-Ballaboud...

MAXENCE. Justement... c'est, dit-il, le tableau le plus pittoresque et le plus fidèle! mieux que personne il peut en juger. Il y a été...

ALBERT, *avec indignation.* Il y a été!.. voilà qui est trop fort!

BOUVARD, *froidement.* Avec une mission du gouvernement... (*Avec chaleur.*) Et j'oubliais de vous dire que votre ami le secrétaire général a été tellement touché du fait d'armes de la Mahoura, qu'il ne connaissait pas...

ALBERT, *à part.* Je crois bien!

BOUVARD. Qu'il m'a demandé un exemplaire pour le faire lire au ministre; enfin, et c'est l'avis unanime, votre élection est assurée; vous devez arriver demain à l'Académie, ou pour le moins au prix Gobert.

ALBERT. Comment?

BOUVARD, *à Albert.* Dix milles livres de rentes destinées au morceau de l'histoire de France le mieux fait et le plus véridique... (*Montrant le comte.* Il y a des droits, l'Algérie est la France. (*Au comte, qui modère avec peine sa colère.*) Oui, Monsieur, votre modestie a beau s'indigner, vous y avez des droits

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS, *une tasse de café à la main.*

DESGAUDETS. Eh bien... eh bien, monsieur le comte, on vous demande, on vous désire... pour achever le fait d'armes de la Mahoura.

LE COMTE. Moi! impossible... L'émotion... la chaleur!.. je ne pourrais lire!

BOUVARD. Je m'en chargerai! moi, l'éditeur...

LE COMTE, *à demi-voix.* Non! il faut que je vous parle... (*Lui serrant la main.*) Il le faut.

BOUVARD. Je vous suis! (*A part.*) Qu'a donc le grand homme et d'où lui vient cette physionomie?



DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc, mon cher. — Acte 5, scène 5.

LE COMTE. Daignez, mon cher Maxence... m'excuser auprès de ces dames... Un mal de gorge subit...

MAXENCE. Très-bien.

LE COMTE, *à part.* A tout prix, il faut sortir de là, ou je suis perdu. (*A Bouvard, qu'il entraîne vers la porte du fond.*) Venez, Monsieur, venez !

MAXENCE, *se retournant et apercevant Desgaudets qui, assis sur le canapé, à droite, prend lentement sa tasse de café.* Eh mais!.. je vous ai entendu dire chez vous que vous n'aimiez pas le café !

DESGAUDETS. Erreur!.. je l'aime beaucoup... chez les autres! (*Maxence entre en riant dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE V.

ALBERT, *qui s'est jeté sur le canapé, à gauche*; DESGAUDETS, *assis, à droite, sur l'autre canapé.*

DESGAUDETS, *achevant sa tasse de café.* Quand il est bon... et celui-ci est du vrai moka. (*S'étendant sur le canapé.*) Eh!.. eh!.. je ne déteste pas non plus les bons canapés... ni le confortable, que j'espère bien me donner désormais... en secret.

ALBERT, *se levant et se promenant avec colère.* Ah ! c'est à n'en pas revenir !

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc, mon cher?

ALBERT, *hors de lui.* Ce que j'ai!.. ce que j'ai... (*S'arrêtant devant Desgaudets.*) Vous aviez raison, Monsieur; des charlatans, des compères et des dupes, voilà la société actuelle.

DESGAUDETS, *souriant.* Tant mieux !

ALBERT, *avec indignation.* Comment, tant mieux!

DESGAUDETS. Eh! mon Dieu, oui! c'est de l'excès même du mal que sortira le bien!

ALBERT. Et quel bien peut sortir d'un gouffre tel que celui-ci ?

DESGAUDETS. Je vais vous l'apprendre; quand tout le monde sera bien persuadé, comme vous paraissez l'être en ce moment, que la plupart de nos grands hommes, y compris leur gloire et leurs préfaces, sont des mensonges vivants et impudents plus ou moins

bien décorés ou reliés; quand tout le monde, dis-je, sera bien convaincu, comme vous, que dans la composition de presque toutes les renommées qui se fabriquent, il n'entre pas un seul mot de vrai, la société finira, grâce au ciel, par devenir tellement incrédule que, pour lui faire accroire qu'on a du mérite, on sera réellement obligé d'en avoir... et c'est ainsi que l'école du mensonge sera devenue l'école de la vérité.

ALBERT, *avec impatience*. Ce que vous espérez là, Monsieur, est toute une révolution... Mais, en attendant...

DESGAUDETS, *souriant*. Dans toutes les revolutions, il faut savoir attendre! D'ici là, le puff victorieux continuera à triompher!

ALBERT. Et si je vous disais, Monsieur, avec quelle insolence, avec quelle audace!.. Si vous saviez seulement...

DESGAUDETS. Je sais tout. Corinne, ma fille, qui a entendu votre conversation, vient de me raconter au salon l'anecdote dans tous ses détails.

ALBERT. Et vous me parlez de cela tranquillement et cela ne vous indigne pas?

DESGAUDETS. Il faudrait passer sa vie à s'indigner! et la vie est si courte!.. Je vous avouerai même avec franchise (car il est convenu qu'elle existe entre nous), que, loin d'en être furieux, j'en ai été ravi.

ALBERT. Vous osez en convenir!

DESGAUDETS. J'en ai été enchanté!

ALBERT. Et pourquoi, s'il vous plaît?

DESGAUDETS. Pour vous! oui, mon jeune ami, quoique vous ayez refusé d'être mon gendre, je me regarde toujours comme votre beau-père... ou mieux encore, comme votre ami... et je vous suis de loin dans le monde... avec tout l'intérêt que l'on porte... à un pauvre voyageur seul et égaré dans un pays inconnu.

ALBERT. Je vous remercie, Monsieur... mais en quoi cette aventure peut-elle vous réjouir pour moi?

DESGAUDETS. Voici comment. Quand on connaît par hasard la vérité... il y a deux manières de s'en servir, l'une...

ALBERT, *avec force*. C'est de la dire!..

DESGAUDETS. Et l'autre... de la taire. La seconde est presque toujours la plus utile. Essayez-en, je vous le conseille?

ALBERT. Moi! me taire!.. moi, transiger avec ma conscience.

DESGAUDETS. Je ne dis pas cela, mais à un soldat qui s'est bravement défendu, il est permis de capituler... et il est des capitulations de conscience si difficiles à ne pas accepter... que vous-même, peut-être...

ALBERT, *avec chaleur*. Jamais, Monsieur, jamais! moi, le défenseur et l'ami de la vérité, je défie le monde entier de me faire jamais céder... ou fléchir...

DESGAUDETS. Il ne faut pas dire cela! le chapitre des considérations est si étendu... et tenez, en voici déjà une qui arrive!

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD, *entrant par la porte du fond.*

BOUVARD, *à part*. Me charger... moi!.. d'une pareille négociation... assoupir l'affaire... à tout prix!

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc, monsieur Bouvard... vous m'avez l'air...

BOUVARD. De quoi donc?

DESGAUDETS. D'un diplomate...

BOUVARD, *cherchant à sourire*. Dans l'embarras, qui compte sur vous et sur votre crédit près de M. Albert d'Angremont...

DESGAUDETS. Eh! pourquoi donc?..

BOUVARD. Mon Dieu! tout le monde peut se tromper, même les libraires... mais quand j'ai des torts... j'en conviens, et je reconnais qu'hier... j'ai manqué ma fortune. Ce volume de poésies que vous me proposiez... c'est à qui m'en parlera!.. tout à l'heure encore... au salon... ce gros monsieur en noir... dont je ne sais pas le nom. « Vous ne connaissez pas les poésies du « jeune d'Angremont... c'est superbe! c'est sublime! » (*A Albert en souriant.*) Vous les aurez lues sans doute à quelques amis...

ALBERT. A personne!

BOUVARD, *se récriant*. Encore mieux! quand un ouvrage se produit ainsi par lui-même!.. aussi... je n'y mets pas d'amour-propre. Je viens vous le demander. Il me le faut.

ALBERT. Les vers, me disiez-vous, ne se vendent plus.

BOUVARD. Je vendrai ceux-là... et la preuve c'est que je vous les achète. Faites vous-même votre prix et à l'instant... comptant...

DESGAUDETS. Prenez garde, monsieur Bouvard, je vais croire que ce n'est pas vous qui payez.

BOUVARD. Eh bien... c'est vrai! pourquoi ne pas aborder franchement la question. Monsieur le comte m'a tout dit... Ce qu'on vous demande, c'est de ne rien changer à l'état des choses. De ne point troubler le public dans son admiration pour un homme de génie, pour un grand homme!

ALBERT. Moi complice d'une imposture...

BOUVARD, *vivement*. Indépendante de votre volonté!

DESGAUDETS. Au fait, si M. de Marignan est un grand homme...

BOUVARD. Ce n'est pas votre faute.

DESGAUDETS. Ni la sienne...

ALBERT. Pour la famille de mon général, pour sa veuve, pour sa mémoire que je respecte et que j'honore, je ne dois point laisser s'accréditer de pareilles impostures. Je dois déclarer faux et apocryphe... un ouvrage...

BOUVARD. Qui est passé à l'état de chef-d'œuvre! et quand nous sommes... riches, glorieux, considérés...

ALBERT. Et voilà justement ce qu'il faut flétrir. Voilà les idoles qu'il faut renverser du piédestal. Oui, dans ce siècle de fourberie et de mensonge, dans ce temps où chacun se déguise, j'arracherai les masques... rien ne m'arrêtera! rien ne m'empêchera de crier la vérité... dussé-je, avec Boileau :

> Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
> Midas, le roi Midas a des oreilles...

BOUVARD, *criant avec force*. Et moi, Monsieur, moi, que vous ruinez!

ALBERT. Vous!

BOUVARD. Moi qui ai vendu à M. le comte ces Mémoires comme authentiques, moyennant vingt mille francs que je serai obligé de lui rendre. Vous voyez bien que ce serait impossible... nous y perdrions tous... et je suis chargé de prendre avec vous tous les arrangements que vous désirerez... et qui vous conviendront... (*A voix basse.*) Oui, Monsieur... on consentira aux plus grands sacrifices.

ALBERT, *avec force*. Assez, Monsieur!.. (*Avec ironie et regardant Desgaudets.*) Encore un usage de nos

jours, n'est-ce pas? Vouloir m'acheter... à prix d'argent... (*Se retournant vers Bouvard.*) Vous vous trompez, Monsieur, je suis soldat... je ne me vends pas!.. Adieu!.. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE, *entrant par le fond.*

CORINNE, *arrêtant Albert qui va sortir.* Où allez-vous?

ALBERT. Je sors de cette maison.

CORINNE. Non pas! je quitte le noble comte que j'ai laissé plus mort que vif!

BOUVARD. Lui...

CORINNE. Quand il a compris que j'étais au fait de tout, il est resté comme frappé de la foudre! . sentant bien qu'il n'avait à attendre de moi ni grâce, ni merci, et calculant déjà les suites de cette terrible et piquante aventure; délicieux épisode pour mes Mémoires, et matière incessante de feuilletons plus mordants les uns que les autres. Il a compris toute l'imminence du danger, et vaincu sans combattre, il a de lui-même proposé la paix, me laissant maîtresse des conditions, que je viens régler avec vous, mon allié.

ALBERT. Avec moi!

CORINNE. Article premier. Vous garderez le silence?

ALBERT. Non!

CORINNE. Comment, non?..

BOUVARD. Il veut parler... et publier la vérité!

CORINNE, *d'un air étonné.* La vérité!.. à quoi bon?

DESGAUDETS. C'est ce que je ne cesse de lui dire.

CORINNE. C'est évident!.. (*A Albert à demi-voix.*) Vous ne savez donc pas que je l'emporte, que mon triomphe commence, que je suis comtesse de Marignan, et qu'Antonia est à vous?

ALBERT. O ciel...

CORINNE. Devenue libre, elle vous offre sa fortune et sa main.

ALBERT. Que dites-vous?

CORINNE. Son frère y consent!

DESGAUDETS. Et moi aussi, comme subrogé-tuteur.

CORINNE. Et pour cela vous n'avez qu'un mot à dire... ou plutôt à ne pas dire... on ne vous demande que de vous taire.

DESGAUDETS, *souriant.* Et c'est là le cas ou jamais de capituler..

ALBERT. Non... non... fût-ce au prix de mon bonheur, je ne vendrai pas ma conscience. Je resterai fidèle à l'honneur... et à la vérité!

CORINNE, *lui montrant Antonia qui sort de la porte à droite.* Plus qu'à votre amour... plus qu'à Antonia!

ALBERT. Antonia!.. Ah! ne prononcez pas ce nom-là!

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIA.

ANTONIA, *à Corinne et à Albert.* Ah! comme vous étiez tous les deux injustes à son égard... ce bon monsieur de Marignan... tant de générosité unie à tant de talents! j'en suis dans l'admiration!

DESGAUDETS. Et elle aussi!

ANTONIA. Il en sera récompensé!.. Il l'est déjà... et de la manière la plus glorieuse et la plus digne de lui.

DESGAUDETS ET BOUVARD. Comment cela?

ANTONIA. N'entendez-vous pas dans l'autre salon... ces félicitations... ces cris de joie... Imaginez-vous que le secrétaire général... celui auprès duquel j'étais placée à table... et qui s'était absenté après le dîner... vient de revenir.

TOUS. Eh bien!

ANTONIA. Ah! quelle douce satisfaction! quel triomphe pour le génie!

CORINNE, DESGAUDETS ET BOUVARD. Achevez donc!

ANTONIA. Le gouvernement, qui, autant que j'ai pu le comprendre, a lu le second volume de M. de Marignan, a été tellement attendri et touché du beau fait d'armes de la Mahoura...

TOUS. O ciel!

ANTONIA. Qu'il est question de proposer pour la veuve et les enfants du général une pension de six mille francs.

ALBERT. Est-il possible!

ANTONIA. Et l'on dit qu'on va lui élever, à La Ferté-sous-Jouarre, sa patrie... un monument... (*Montrant le salon à droite.*) Tenez... tenez... les acclamations redoublent... Qu'est-ce donc? (*Elle se rapproche du salon, et y rentre un instant.*)

CORINNE, *à Albert.* Eh bien! résisterez-vous encore?

DESGAUDETS. Voulez-vous, par une obstination chevaleresque et absurde, ruiner la veuve et la famille de votre général?

BOUVARD. Vous opposer aux honneurs... qu'on lui destine.

DESGAUDETS. Et qu'après tout, il mérite.

CORINNE ET BOUVARD. Qu'il mérite!

ALBERT, *hésitant.* J'en conviens... mais enfin... un mensonge...

CORINNE. Qui rend tout le monde heureux!

ALBERT, *de même.* Est toujours un mensonge.

DESGAUDETS. Non pas! ce n'est pas mentir que garder le silence!

ALBERT, *résistant à peine.* Je ne dis pas...

DESGAUDETS. Ah!..

ALBERT. C'est vrai!..

CORINNE, DESGAUDETS ET BOUVARD, *ensemble et lui mettant la main devant la bouche.* Alors, taisez-vous... taisez-vous... c'est tout ce qu'on vous demande.

ALBERT. Soit! mais la morale... la morale de tout cela... car il faut qu'il y en ait une...

CORINNE. Attendez donc, Monsieur, attendez donc!

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, *entrant amené par* ANTONIA *et par* MAXENCE, *et suivi de tous les convives.*

ANTONIA, *entrant.* Le voici!.. le voici!..

TOUT LE MONDE, *dans la coulisse.* Gloire au talent!..

ANTONIA. Nous l'amenons, malgré lui, pour recevoir vos remercîments et vos bénédictions...

BOUVARD ET LES CONVIVES, *élevant la main.* Honneur au génie!

LA COMTESSE. Non, monsieur le comte, vous ne pouvez vous soustraire à votre triomphe!..

LE COMTE, *remerciant.* Messieurs... Mesdames... (*S'adressant froidement à Desgaudets qu'il salue.*) Monsieur Desgaudets.

DESGAUDETS. Monsieur le comte... (*Ils parlent bas.*)

CORINNE, *bas, à Albert.* Vous vouliez de la morale?

ALBERT, *de même.* Eh! oui sans doute, je voudrais une punition quelconque à tant de fausseté.

CORINNE, *lui montrant le comte qui cause avec Desgaudets.* Rassurez-vous!.. la voici.

LE COMTE, *à demi-voix, à Desgaudets.* Oui, Monsieur, demain je vous demanderai la permission de me présenter chez vous pour solliciter un bonheur...

CORINNE. Qu'il n'a que trop mérité.

DESGAUDETS, *à haute voix.* Permettez, Monsieur!.. je ne donne pas de dot!..

MAXENCE, *riant.* Connu!

BOUVARD, *bas, à Corinne.* Mais moi je compte plus que jamais sur les Mémoires de madame la comtesse.

CORINNE. Le premier volume est fini. (*Bas, à Antonia.*) Chapitre XX : « Mariage de Corinne et d'Antonia! générosité du noble comte. »

ANTONIA. Ah! ce chapitre-là du moins est vrai.

DESGAUDETS, *bas, à Corinne.* Comme tout le reste! (*A voix haute.*)

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!



LA PETITE SŒUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 9 juin 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PRÉFACE.

Cette pièce et deux autres *le Mariage enfantin* et *le Vieux garçon,* furent composées pour Léontine Fay dont tout Paris admirait l'intelligence et les talents précoces. Grâce, esprit, finesse et sensibilité, elle avait tout en partage. Thalie semblait avoir révélé tous ses secrets à une enfant de dix ans, et cette perfection en miniature avait inspiré à un homme de beaucoup d'esprit le joli quatrain suivant :

Vous qui rêvez une actrice parfaite,
Accourez voir Léontine... et soudain
Vous reverrez Contat et Saint-Aubin
En retournant votre lorgnette.

Des débuts aussi étonnants devaient rendre plus tard l'admiration exigeante; il fallait d'abord s'y attendre; mais le succès que récemment encore vient d'obtenir cette jolie actrice *, prouve maintenant que sa jeunesse tiendra les brillantes promesses de son enfance.

* *Yelva* ou *l'Orpheline russe,* pièce où mademoiselle Léontine a déployé une vérité, une expression et un talent de pantomime au-dessus de tout éloge.

Personnages.

LE BARON DE VILLIERS, capitaine de haut-bord.
ADOLPHE DE VILLIERS, son neveu, officier de marine.
M. DE ROSTANGES, riche propriétaire.
PAULINE, sa fille aînée.
JENNY, sa sœur, âgée de dix ans.
LÉON, neveu de M. de Rostanges, élève d'un lycée.
M. DE KERKAVEL, commandant militaire du département.
GUICHARD, notaire bègue.
LAGUÉRITE, caporal.
DEUX FEMMES DE CHAMBRE.
VALETS.

La scène est au château de Rostanges, à une lieue d'une ville de province.

Le théâtre représente un salon. Un cabinet à droite et à gauche. Une fenêtre au troisième plan qui donne sur le parc. Au fond un vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY, DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

(*Au lever du rideau Pauline est debout, en grande toilette de mariée, devant une glace; la corbeille de mariage est sur une table près d'elle; les femmes de chambre achèvent de la coiffer; M. de Rostanges, assis de l'autre côté, tient un écrin qu'il admire; la petite Jenny arrange la ceinture de sa sœur, déploie le cachemire, etc.*)

M. DE ROSTANGES, *l'écrin à la main.* Eh bien! vous ne mettez pas le collier de diamants?

JENNY. Mais du tout, mon papa, les diamants, c'est pour le jour de la noce; pour la signature du contrat, il ne faut qu'une demi-toilette.

M. DE ROSTANGES. Ah! mon Dieu! que de choses l'on a à faire le jour de la signature d'un contrat.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Il faut penser à la corbeille,
Il faut penser à son écrin,
A la toilette de la veille,
Puis à celle du lendemain!
Penser au bal de la journée;
A peine enfin, moi, j'en suis sûr,
Trouve-t-on dans la matinée
Le temps de penser au futur.

UNE FEMME DE CHAMBRE, *qui rentre.* Le notaire de la ville voisine, que vous avez fait demander, vient d'arriver au château.

PAULINE, *troublée.* Ah! mon Dieu! le notaire, déjà!

M. DE ROSTANGES. Il attendra. Le futur, M. Legrand, n'est pas encore descendu.

JENNY, *tenant un bouquet.* Et le bouquet de la mariée n'est pas attaché.

M. DE ROSTANGES. Qu'il attende.

JENNY, *regardant le bouquet et l'attachant à sa sœur.* Oui, qu'il attende! Ah! les belles fleurs! que c'est joli de se marier, et que je voudrais être l'aînée. Je ne sais pas pourquoi ma sœur est si triste et si chagrine; il est vrai que toutes les mariées sont d'abord comme cela! peut-être que les mamans le recommandent; car je ne sais pas ce que la mienne a dit ce matin à ma sœur.

M. DE ROSTANGES, *à Jenny.* Ah çà! Jenny, finiras-tu

tes bavardages. Eh! j'entends notre ami, et Pauline n'est pas prête.

—

SCÈNE II.

Les précédents ; LE BARON DE VILLIERS, *entr'ouvrant la porte du fond.*

LE BARON. Peut-on se présenter?

JENNY, *se mettant devant lui et cachant sa sœur.* On n'entre pas, Monsieur, on n'entre pas.

LE BARON, *avançant.* Vraiment, petite sœur, moi je force la consigne.

M. DE ROSTANGES. Et tu fais bien ; car je crois que cette toilette ne finira pas d'aujourd'hui.

UN VALET, *qui suit le baron.* Monsieur, on vous a dit que le notaire était là.

LE BARON. A la bonne heure : mais il est furieusement pressé ; moi, j'ai à parler à ma future, à mon beau-père ; est-ce qu'il ne peut pas attendre?

LE VALET. Si fait, Monsieur ; mais il dit comme ça que si vous en avez encore pour longtemps, on le demande ici près pour un testament ; c'est pour quelqu'un qui est pressé.

LE BARON. Bien, bien, qu'il aille faire son testament, et qu'il nous revienne le plus tôt possible. Nous ne serons pas fâchés d'avoir le temps de nous reconnaître. (*Le valet sort.*)

Air du vaudeville de ***Partie carrée.***

Sur ma foi, l'état de notaire
Plus qu'on ne croit demande du talent ;
Au même instant, il leur faut faire
Un mariage, un testament.
Forcé soudain de changer de visage,
Plus d'un notaire se trompant,
Doit quelquefois pleurer au mariage,
Et rire au testament.

Ah çà! bonjour, tout le monde ; bonjour, mon cher Rostanges ; bonjour, ma belle future ; bonjour, ma petite espiègle. (*A Jenny.*) Tu es bien gentille, mais tu vas nous laisser un instant causer d'affaires.

JENNY. Comment! vous me renvoyez?

LE BARON. Non, ma chère enfant ; mais je te prie de t'en aller.

JENNY. Là, c'est bien agréable! ne dirait-on pas que je suis une étrangère.

M. DE ROSTANGES. Allons, allons, Jenny, tu as entendu ; fais-nous grâce de tes commentaires.

JENNY. C'est ça ; ils ont toujours des secrets ; pourquoi ne voulez-vous pas que j'écoute? il faudra bien que je me marie à mon tour, et ce sera toujours ça de moins à apprendre.

M. DE ROSTANGES. Te marier! A-t-on jamais vu une petite fille de dix ans?..

JENNY. Dix ans et demi, Monsieur, dix ans et demi! (*A sa sœur.*) Est-il drôle, mon papa! toutes les fois que je parle de mon établissement, il se fâche.

Air du vaudeville de ***l'Homme vert.***

Lorsque l'on est petite fille,
Personne, hélas! ne pense à vous ;
Dès qu'on devient grande et gentille,
Les amoureux arrivent tous :
En attendant ce jour prospère,
Je puis bien en parler, je croi...
Je n'y penserai plus, mon père,
Quand on y pensera pour moi.

(***Rencontrant un regard sévère de son père.***)

Je m'en vais, je m'en vais. (*Bas, à sa sœur, en s'en allant.*) Pauline, tu me le diras, n'est-ce pas? (*Elle sort*).

—

SCÈNE III.

M. DE ROSTANGES, LE BARON, PAULINE.

LE BARON. Quel petit démon! Ma foi, mon cher ami, je suis fort heureux que Pauline soit l'aînée ; avec Jenny, je n'aurais pas été si tranquille.

M. DE ROSTANGES. Oui, c'est un cœur excellent ; mais une pétulance, une vivacité d'esprit, et des idées!.. Il y a des moments où on lui donnerait seize ou dix-sept ans. (*Prenant Pauline par la main.*) Pour ma Pauline, mon ami, c'est un ange de douceur ; je ne lui ai pas demandé seulement si tu lui convenais, si elle désirait se marier ; du moment que ça me faisait plaisir, j'étais sûr de son consentement ; n'est-il pas vrai, Pauline?

PAULINE, *timidement.* Mon père...

M. DE ROSTANGES. Tu l'entends, mon ami.

LE BARON. C'est charmant, mais je dois reconnaître tant de bontés par une confiance absolue. (*A Pauline.*) Ma chère demoiselle, voilà deux mois et demi que votre père m'a accueilli, qu'il m'a même permis d'aspirer à votre main, et lui seul dans le château sait qui je suis ; mais c'est bien le moins que le jour de ses noces on connaisse le nom de son mari ; je ne suis pas M. Legrand ; je suis le baron de Villiers, capitaine de haut-bord, et le plus vieil ami de votre père.

PAULINE, *étonnée.* Le baron de Villiers!

LE BARON. Vous n'en êtes guère plus avancée, n'est-ce pas? et le capitaine de Villiers vous est tout aussi inconnu que M. Legrand? ça n'est pas étonnant.

Air : *A soixante ans.*

Sur l'Océan voguant dès mon enfance,
Depuis trente ans je ne l'ai point quitté ;
Ne désirant emploi, ni récompense,
Je n'ai jamais sollicité :
Loin d'imiter certain confrère
Qui, conservant ses jours pour son pays,
Fait ses campagnes à Paris,
Dans les bureaux on ne me connait guère,
On me connait chez tous nos ennemis.

PAULINE, *timidement.* De Villiers! mais si je ne me trompe, Monsieur, il me semble que j'ai connu, c'est-à-dire que j'ai vu à Paris, chez ma tante, il y a quelques mois, quelqu'un qui portait ce nom.

LE BARON. Ah! c'est possible ; un jeune homme?

PAULINE. Oui, Monsieur.

LE BARON, *à Rostanges.* Un mauvais sujet... mon neveu.

M. DE ROSTANGES. Ton neveu?

LE BARON. Oui, un coquin qui depuis deux ans est à peine sorti de son lycée et que j'avais déjà poussé dans la marine lorsqu'il s'est avisé... mais ce n'est pas de lui qu'il est question ; revenons à mon histoire ; vous saurez que ma vivacité, ma franchise, ma brusquerie, si vous voulez, ont toujours retardé mon avancement. Je ne sais pas flatter mes supérieurs, moi, et quand ils font une sottise, il faut absolument que je me donne le plaisir de le leur dire. Dernièrement, dans notre expédition sur les côtes barbaresques, nous étions cernés de tous côtés, et il n'y avait qu'un moyen de nous sauver ; c'était d'attaquer sur-le-champ l'ennemi malgré l'inégalité des forces et de le contraindre à nous livrer passage : le vice-amiral était d'un avis contraire ; son plan n'avait pas le sens commun : je le lui dis, il se fâcha et voulut me mettre aux arrêts sur mon bord : je l'envoyai promener sur le sien, et j'attaquai malgré

ses ordres. Bref, je regagnai les côtes de France sans avoir perdu un seul bâtiment.

M. DE ROSTANGES. Oui, et après avoir soutenu un combat qui t'a couvert de gloire, après avoir sauvé la flotte et coulé bas trois corsaires.

LE BARON. Aussi vous sentez bien que mon vice-amiral ne me pardonna pas de lui avoir prouvé qu'il n'était qu'un sot : il écrit à Paris ; mon affaire fait un train du diable; j'apprends que le ministre est furieux contre moi, qu'il crie à l'indiscipline, à l'insubordination ; qu'il n'est question de rien moins que de m'envoyer finir mes jours dans une citadelle ; moi qui ai besoin du grand air pour ma santé, je ne juge pas à propos de me laisser mettre en quarantaine ; je quitte aussitôt l'uniforme, je prends le nom modeste de Legrand, et je traverse la moitié de la France pour venir demander un asile à mon cher de Rostanges. (*Lui serrant la main.*)

AIR du *Pot de fleurs.*

Là, de l'amour éprouvant la puissance,
De vos attraits je suis charmé,
Je me marie; eh! que pourrait, je pense,
Faire de mieux un guerrier réformé!
A mon pays, grâce au nœud qui me lie,
Je veux donner des défenseurs nouveaux;
Pour employer mes instants de repos
A servir encor ma patrie.

M. DE ROSTANGES. Mais es-tu bien sûr qu'on ait réellement donné l'ordre de t'arrêter?

LE BARON. Comment, mon ami, bien mieux que cela, j'ai vu sur les journaux que je l'étais.

M. DE ROSTANGES ET PAULINE. Arrêté?

LE BARON. Oui vraiment; j'ai lu il y a près de deux mois, dans le *Moniteur*, que M. de Villiers, officier de marine, venait d'être arrêté et transporté au château de Saint-Vincent. Le plus bizarre, c'est que cette forteresse n'est qu'à une demi-lieue d'ici; mais la vérité est que je n'y suis pas, que me voilà, et que jusqu'à présent personne n'a songé à m'inquiéter! c'est là, ma chère demoiselle, ce que j'avais à vous confier, et vous savez le reste : voici maintenant mes intentions ; j'ai cinquante mille francs de rente, je vous les donne.

M. DE ROSTANGES. Un moment, et ton neveu?

LE BARON. Il n'aura rien; un drôle, qui est mon seul parent, l'héritier de mon nom, et qui s'avise de devenir amoureux.

PAULINE. Amoureux?

LE BARON. Une passion dont on ne connaît pas l'objet, mais qui lui fait négliger ses devoirs, son avancement.

AIR de *Marianne.*

Morbleu! ce n'est pas à son âge
Qu'il est permis d'être amoureux,
Lui qui peut à peine, je gage,
Compter une campagne ou deux!
Faisant le tour de l'univers,
Quand il aura battu toutes les mers,
Dans vingt combats
Vu le trépas,
Heureux et fier enfin quand il aura
Trente cicatrices nouvelles,
Un bras de moins, et cætera,
C'est alors, morbleu! qu'il pourra
Songer à plaire aux belles.

Enfin, depuis deux mois et demi, impossible de savoir ce qu'il est devenu !

PAULINE, *vivement.* Comment, Monsieur, vous croyez qu'il lui est arrivé quelque malheur?

LE BARON. Ma foi, je n'en sais rien, et je ne m'en embarrasse guère; l'essentiel maintenant est de songer au contrat, vous sentez que je ne veux pas y figurer sous le nom de M. Legrand.

M. DE ROSTANGES. Sois tranquille, je dirai deux mots au notaire, M. Guichard.

JENNY, *en dehors.* Mon papa! mon papa!

M. DE ROSTANGES. Chut! voici Jenny.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JENNY.

M. DE ROSTANGES. Comment, c'est encore toi! tu ne veux pas nous laisser un instant de tranquillité?

JENNY. Mon Dieu! mon papa, moi je ne peux pas faire les honneurs du château toute seule...

M. DE ROSTANGES. Est-ce qu'il arrive déjà du monde?

JENNY. Le vieux major!

M. DE ROSTANGES. M. de Kerkavel?

JENNY. Précisément...

M. DE ROSTANGES, *au baron.* C'est le commandant du département.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Il doit servir de témoin à ma fille
Qu'il a vu naître,
(*Montrant Jenny.*)
Ainsi que cette enfant :
C'est un ami de la famille
Dont, je crois, vous serez content;
Car plus que lui personne n'est honnête.

JENNY, *avec malice.*

Et c'est pour de bonnes raisons :
Il n'a jamais son chapeau sur la tète
Pour ménager ses ailes de pigeons.

M. DE ROSTANGES, *se fâchant.* Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle? je vous mettrai en pénitence, si vous répétez de pareilles choses. Mais ce pauvre major, je l'attendais plus tôt.

JENNY, *en confidence.* Ah bien oui! il a bien eu d'autres affaires, vous ne savez pas? il paraît qu'il y a un jeune prisonnier qui s'est échappé avant-hier du château de Saint-Vincent. Toutes les autorités militaires sont sur pied, et le major a été obligé de donner des ordres; voilà ce qui l'a retardé.

M. DE ROSTANGES. Il faut aller le recevoir, car il est un peu susceptible le cher major. Quant à toi, mon ami, dès que M. Guichard sera venu, tu lui expliqueras... (*Il lui parle bas.*)

ENSEMBLE.

Canon de Frédéric Kreubé.

PAULINE, *à part*

Hélas! quel parti prendre,
Pour conserver ma foi?
Qui pourra me défendre,
Quand il est loin de moi?
La crainte, les alarmes
S'emparent de mon cœur;
Je sens couler mes larmes;
Je vois fuir mon bonheur.

JENNY.

On ne peut nous entendre,
Pauline, calme-toi.
Que vient-on de t'apprendre?
Un secret? dis-le-moi!
Pourquoi donc ces alarmes?
Réponds, ma bonne sœur...
Peut-on verser des larmes
Le jour de son bonheur?

LE BARON ET ROSTANGES.

On pourrait nous entendre,

Viens, mon ami, suis-moi,
Allons, sans plus attendre,
Engager { notre / votre } foi.
Bannissons les alarmes,
(*Montrant Pauline.*)
Et sa main et son cœur,
Dans ce jour plein de charmes,
Fixeront { mon / ton } bonheur.

(*Le baron et Rostanges emmènent Pauline.*)

—

SCÈNE V.

JENNY, *seule.* Certainement il y a quelque chose d'extraordinaire... ma sœur qui est triste et chagrine... et quand je songe aux six mois qu'elle a passés à Paris, chez ma tante, et puis comme papa l'a fait revenir et vite, et vite, parce qu'on disait qu'elle avait un amoureux; ça doit être gentil, un amoureux; oh! j'en aurai un, moi! il faudra bien que ça finisse par là.

AIR du rondeau d'*Adolphe et Clara.*

Jeunes filles qu'on marie;
Que n'ai-je, hélas! vos quinze ans!
Ah! cet âge que j'envie
Se fait attendre longtemps.
A quinze ans les demoiselles
Ont des bijoux, des dentelles!
On leur présente un époux
Qui toujours auprès de vous
Soupire et fait les yeux doux...
Car voilà comme ils font tous!
Toujours des robes nouvelles
Et des bijoux... c'est charmant,
Et je dis en y pensant :
Jeunes filles qu'on marie, etc.

Moi je veux, je le répète,
Avoir un mari charmant,
Vif, aimable, bien galant;
Et qu'il ait une épaulette!
Ah! si j'avais quatorze ans,
On m'offrirait son hommage,
Mais dix ans! ah! quel dommage!
Oui, je dois, je le sens,
Dire encore longtemps :
Jeunes filles qu'on marie, etc.

Oui, oui, c'est décidé; je veux mon mari comme ce beau monsieur que j'ai vu hier au bal champêtre de la forêt; au moins, il s'est occupé de moi, celui-là... ce n'est pas comme les autres qui ont toujours l'air de dire : c'est une petite fille; de sorte qu'il n'y a que les petits garçons qui vous font danser; et moi je ne peux pas les souffrir.

LÉON, *en dehors.* Ma cousine, ma cousine...

JENNY. En voilà encore un petit garçon et de plus un amoureux; mais il est trop jeune, et puis c'est mon cousin, ça n'est plus la même chose.

—

SCÈNE VI.

JENNY, LÉON, *en uniforme de lycée.*

LÉON, *accourant.*

AIR d'*une sauteuse.*

Me voilà, quel plaisir
De jouer, de courir,
Adieu thèmes
Et théorèmes,
Laisser là Cicéron,
C'est si bon,
Que n'a-t-on
Des vacances deux fois
Par mois!
Nous irons à cheval
Et puis comme amiral,
Je veux sur le canal
Faire un combat naval.
Me voilà, etc.

JENNY. Oui, vous venez pour la noce! c'est cela qui vous a séduit! je crois bien, à votre âge, à quatorze ans, un bal, des gâteaux, cela suffit pour faire tourner la tête.

LÉON. Oh! ce n'est pas cela; mais le plaisir de danser ensemble. Vous ne savez pas, depuis les vacances de l'année dernière, je n'ai fait que songer à vous, que parler de vous.

JENNY. Parler de moi! comment, Monsieur, vous avez été assez léger...

LÉON. Seulement à quelques camarades, ceux de ma classe; mais ils m'ont bien promis d'être discrets; et puis au collége nous en avions tous.

JENNY. Comment, vous en aviez?

LÉON. Oui, nous avions tous des passions.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Parfois on en négligeait même,
Sa version ou bien son thème.

JENNY.

On vous envoyait aux arrêts.

LÉON.

Eh bien! gaîment je m'y rendais
A la salle de discipline,
Je m'occupais de ma cousine,
Et je n'ai pas été, je croi,
Un seul jour sans penser à toi.

JENNY. Ce qui prouve que cette année vous avez fait de jolies études.

LÉON. Tiens, est-ce que cela empêche? Et la preuve, c'est que j'ai là des vers latins que je t'ai faits.

JENNY. Qu'est-ce que c'est? je t'ai fait : je n'aime pas qu'on me tutoie, Monsieur, c'était bon quand j'étais petite; mais il me semble que maintenant...

LÉON. Eh bien! que je vous ai faits! parce que quand on est au moment d'entrer en seconde, et qu'on aime quelqu'un!.. Il faut que je vous les montre; ils ont fait l'admiration de tout le lycée.

JENNY. Voyons donc, Monsieur, comment on fait des vers au collége?

LÉON, *cherchant dans sa poche.* Attendez; ce n'est pas cela, c'est une épigramme contre notre professeur de grec; je les aurai mis de ce côté. (*Il fouille dans l'autre poche et tire une balle.*)

JENNY. Une balle! ah çà! vous serez donc toujours un enfant?

LÉON. Dame! au collége, il faut bien s'occuper. (*Montrant une poupée dans un coin du salon.*) Vous avez bien une poupée.

JENNY, *vivement.* Du tout, Monsieur; c'est à la petite du jardinier.

LÉON. Ah! Mam'selle; l'année dernière encore, vous vouliez me faire jouer avec vous, et même...

JENNY. Voyons vos vers, Monsieur.

LÉON, *frappant du pied.* Là! je les aurai laissés dans mon pupitre.

JENNY. Vous avez une si bonne tête.

LÉON. Aussi, ma cousine, c'est votre faute, vous m'intimidez.



JENNY. Répondez-moi, comme disait ce matin ma sœur à ce beau jeune homme. — Scène 16.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Faut-il qu'un enfant me déconcerte,
Et me fasse ainsi perdre l'esprit!

JENNY.

Mais voyez donc quelle grande perte.

LEON.

Me voilà vraiment tout interdit!
Si n'étant qu'amant surnuméraire,
Telle est déjà ma timidité,
Grands dieux! que devenir et que faire,
Si j'obtenais de l'activité?

Aussi, je suis bien bon; avec une petite fille!..

JENNY. Une petite fille!

LÉON. Oui, une petite fille, qui est bien heureuse de m'avoir; car, sans moi, vous n'auriez pas d'amoureux.

JENNY, *piquée.* Ah! je n'en aurais pas; eh bien! c'est ce qui vous trompe, Monsieur; j'en ai un tout nouveau, d'hier, au bal champêtre; et un bel officier...

LÉON, *ému.* Comment! Mademoiselle?

JENNY. Ecoutez, Léon; vous ne m'en voudrez pas; moi, ce n'est pas ma faute. Il était auprès de la femme du notaire, madame Guichard, qui est si coquette; mais, dès qu'il m'a entendu nommer, comment! s'est-il écrié, mademoiselle de Rostanges!.. Il s'est approché, et puis il m'a parlé de mon père, de ma sœur; combien il désirait être présenté chez nous... Vous comprenez ce que cela veut dire.

AIR : *Vos maris en Palestine.*,

Depuis hier de ma mémoire
Rien ne peut le détacher,
Mais au moins n'allez pas croire
Que ce soit pour vous fâcher!
Oui, si sa grâce est extrême,
Vous êtes fort bien aussi,
Et j'en conviens, aujourd'hui,
(*Avec tendresse.*)
Vous seriez celui que j'aime...

LÉON, *parlant, et vivement.* Serait-il vrai!

JENNY, *finissant l'air.*

Si vous étiez comme lui.

LÉON. C'est-à-dire que c'est lui que vous aimez? Eh bien! Mademoiselle, c'est affreux! et je le dirai à votre papa; après ce que nous nous étions promis... d'ail-

leurs, il viendra peut-être au château, ce beau monsieur; si je le rencontre...

JENNY. Léon, je vous prie de ne pas faire d'extravagance.

LÉON. Oh! nous verrons! je porte aussi l'uniforme, et entre militaires... hein! qu'est-ce qui vient là? quel est ce monsieur en noir?

JENNY, *à part.* Je ne me trompe pas, c'est lui-même! J'étais bien sûre qu'il chercherait à me revoir. (*Cachant sa tête dans ses mains.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! ils vont se battre!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE.

ADOLPHE. Mes amis, pourriez-vous m'indiquer...

LÉON, *s'avançant.* Que vois-je?

ADOLPHE. Léon!

LÉON, *se jetant dans ses bras.* C'est vous, mon cher...

ADOLPHE, *bas.* Chut! ne me nomme pas, je t'en conjure.

JENNY, *très-étonnée.* Comment! ils s'embrassent à présent! qu'est-ce que cela veut dire?

ADOLPHE, *à Jenny.* Pardon, Mademoiselle, de m'être présenté aussi brusquement; mais mon empressement... (*Bas, à Léon.*) Tâche donc d'éloigner cette petite; il faut absolument que je te parle.

JENNY. Monsieur, certainement, nous sommes très-flattés... (*Bas, à Léon*) Comment! vous ne vous disputez pas?.. mais c'est lui... c'est lui, vous dis-je.

LÉON. C'est bon, Mademoiselle, je ne me bats pas pour ces misères-là; et vous oubliez d'ailleurs que votre papa vous attend.

JENNY. On y va, Monsieur, on y va. (*A part.*) Comme il me regarde; c'est sûr, c'est pour moi qu'il est venu! (*A Léon.*) et peut-on savoir quel est Monsieur?

LÉON. Oh! c'est!..

ADOLPHE. Le notaire... que vous attendez.

LÉON, *étonné, et contenu par un geste d'Adolphe.* Le notaire!

JENNY. Comment! le notaire... le vieux M. Guichard...

ADOLPHE. C'est-à-dire, l'un des notaires, le collègue de M. Guichard, qui m'a même confié des papiers, et si vous aviez la bonté de prévenir...

JENNY, *le regardant.* Tout de suite, Monsieur, tout de suite; c'est drôle, moi j'avais idée que Monsieur était militaire; il me semble même que ça allait mieux à sa figure. (*A part.*) C'est qu'il est très-bien, ce jeune homme! (*Haut.*) C'est égal, Monsieur; notaire, c'est un fort bel état; et puis on peut acheter une étude à Paris!..

LÉON, *qui cause bas avec Adolphe.* Mais allez donc, ma cousine, vous voyez que Monsieur est pressé.

JENNY, *les regardant..* J'y vais, j'y vais, mon cousin, j'y vais. (*A part.*) Je vois ce que c'est : Léon a peur de lui, et puis il y a encore quelque mystère là-dessous; mais celui-ci je le saurai. (*Faisant la révérence.*) Je vais vous annoncer, Monsieur... (*Au milieu de sa révérence, Léon la pousse.*) Mais finissez donc, Monsieur, vous me l'avez fait manquer. (*Elle la recommence et sort.*)

—

SCÈNE VIII.

ADOLPHE, LÉON.

ADOLPHE, *riant.* Ouf! la voilà partie! j'ai cru que je ne pourrais jamais me tirer de mes petits mensonges!

LÉON. C'est bien vous, mon cher Adolphe; vous qui étiez mon protecteur, et qui me défendiez toujours au lycée; dame, voilà au moins deux ans que vous avez quitté la pension, et j'étais bien jeune; mais voyez-vous, les amitiés du collége... c'est sacré.

AIR du vaudeville de *la Chambre à coucher.*

Quels que soient les rangs et les grades,
Nous obliger est la commune loi;
Je compte sur mes camarades,
Comme ils peuvent compter sur moi.
De nos serments conservant la mémoire,
Guidant celui qui chancelle en chemin,
Toujours unis, marchons tous à la gloire,
En nous donnant la main. (*bis.*)

ADOLPHE. Aussi, suis-je bien heureux de te rencontrer, moi qui ne connais ici personne.

LÉON. En effet, ce trouble, cet air d'embarras, pourquoi cacher votre nom et vous faire notaire?

ADOLPHE. Tu le sauras, mon cher Léon, tu es bien jeune sans doute pour recevoir une pareille confidence, mais tu as une raison, une prudence au-dessus de ton âge; j'ai besoin de ton secours, et je suis persuadé que tu ne me le refuseras pas.

LÉON. A un ami, à un ancien camarade! dieux! que je suis content de pouvoir être bon à quelque chose!

ADOLPHE. Tu ne peux pas trouver une plus belle occasion, car, Dieu merci! je ne sais plus où donner de la tête! Poursuivi de tous côtés, séparé de celle que j'aime...

LÉON. Comment, vous êtes aussi amoureux?

ADOLPHE. Chut! mon cher Léon, de la discrétion: oui, je voulais me marier malgré les ordres de mon oncle, digne et excellent marin qui ne veut penser à m'établir que lorsque je serai contre-amiral; ma foi! je n'ai pas voulu attendre le brevet qui pouvait rester longtemps en route, et j'étais parti de Paris pour venir demander le consentement des parents de celle que j'aime; juge de mon malheur : je m'arrête à trois lieues d'ici pour faire raccommoder ma voiture; je soupe avec un brigadier de gendarmerie fort honnête, et comme je cause assez facilement, il sait bien vite mon nom et mon état!.. *De Villiers*, dit-il. — Oui, Monsieur. — Officier de marine? — Sans doute. — C'est bien cela, je vous arrête!

LÉON. Comment!

ADOLPHE. Oh! mon Dieu, en deux minutes une chaise de poste se trouve prête, on m'y fait monter, et j'arrive au château de Saint-Vincent, où j'ai passé deux mois et demi sans pouvoir obtenir la moindre explication de mes gardiens, ni une seule visite du commandant du département, à qui j'ai écrit plus de vingt lettres, et qui m'a toujours répondu fort sèchement!

LÉON. Et vous ne soupçonnez pas le motif de cette singulière arrestation?

ADOLPHE. Ah! si fait, il n'y a que mon oncle capable d'une pareille attention; il aura été instruit de mon amour, de mes projets de mariage; et pour s'y opposer, il aura obtenu un ordre. Mais, ma foi, je n'y tenais plus... deux mois et demi séparé de celle que j'aime, sans savoir ce qu'elle était devenue...

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Pour mieux dérouter mon gardien,
Employant un adroit manége,
J'ai fait le malade...

LÉON.

Fort bien,
Comme nous faisions au collége.

ADOLPHE.

Puis, me glissant après cela,
Le long du mur de la tourelle...

LÉON.

Ah! grands dieux! que n'étais-je là
Pour vous faire la courte échelle.

Et vous vous êtes sauvé?

ADOLPHE. Oui, mais fort embarrassé de ma personne; craignant à chaque pas de rencontrer mon honnête brigadier; j'allais m'éloigner, lorsqu'hier soir le hasard me conduit à une danse de village; j'entends nommer mademoiselle de Rostanges, je m'approche, je fais jaser la petite Jenny, et j'apprends que Pauline est dans ce château.

LÉON. Quoi! ce serait ma cousine?

ADOLPHE. Elle-même; je n'ai pu résister au désir de la voir, de la rassurer sur mon sort, et comme en rôdant dans le parc j'ai entendu les domestiques parler d'un contrat de mariage, d'un notaire qu'on attendait, cela m'a suffi, et je me présente à tout hasard. Ah çà! qui est-ce qui se marie donc ici?

LÉON. Ah! mon Dieu! mais c'est votre prétendue.

ADOLPHE. Pauline!

LÉON. Je ne m'étonne plus si elle était si triste.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Elle n'aura pu s'en défendre,
Craignant sans doute et le bruit et l'éclat;
Mais vous allez tout voir et tout entendre,
Car vous signerez au contrat.
Que de maris ont, dit-on, en ménage
Des accidents aussi fâcheux au moins,
Et qui n'ont pas comme vous l'avantage
D'en être les témoins.

Mais j'entends du bruit.

ADOLPHE. Et quel est le futur?

LÉON. Un M. Legrand, un ami de mon oncle, que je ne connais pas.

ADOLPHE. Eh bien! il ne risque rien.

LÉON. On vient, vite à votre rôle. Avez-vous seulement des papiers?

ADOLPHE, *fouillant dans sa poche.* Oui, oui, des ordres du ministre de la marine, les réponses du commandant de la citadelle; voilà mon dossier, mes minutes.

LÉON. Chut! voici mon oncle et Pauline.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY.

JENNY. Oui, c'est le collègue de M. Guichard, un jeune homme très-aimable : mais ne croyez pas, mon papa, que ce ne soit qu'un notaire de campagne.

M. DE ROSTANGES. En effet, il a fort bon air. Bonjour, mon cher Léon; mille pardons, Monsieur, de vous avoir laissé presque seul; c'est le futur et M. le major, un de mes témoins, qui, en attendant la signature du contrat, ont commencé par faire un demi-piquet, et ont fini par se disputer : je vous présente toujours ma fille aînée, celle que vous allez marier.

PAULINE. Ah! mon Dieu! quoi, c'est là...

M. DE ROSTANGES. Qu'as-tu donc?

PAULINE. Rien, rien, mon père.

LÉON. Peut-être une faiblesse.

ADOLPHE. Oui, un étourdissement. Moi qui vous parle, j'y suis très-sujet. (*Le baron et M. Kerkavel se disputant dans la coulisse.*)

LE BARON. Je vous répète que j'ai trois marqués et le postillon.

ADOLPHE. O ciel! c'est la voix de mon oncle : comment diable se trouve-t-il ici? (*Pendant que M. de Rostanges, Jenny et Pauline remontent le théâtre pour aller au-devant du baron, Adolphe dit, bas, à Léon :*) C'est mon oncle, je suis perdu. (*Voyant le cabinet qui est près de la table où il écrit.*) Ah! cet appartement... Tâche surtout de l'empêcher d'entrer. (*Il se précipite dans le cabinet; Léon en retire la clé, la met dans sa poche et va au-devant du baron.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, M. DE KERKAVEL, *entrent en se disputant;* LAGUÉRITE *est derrière eux.*

LE BARON. Puisque j'avais écarté la dame de trèfles.

LAGUÉRITE. Mais, mon commandant. .

LE BARON, *à Laguérite.* Va-t'en au diable! comment voulez-vous que l'on puisse compter son jeu, quand au milieu d'une partie il vous arrive des estafettes et des ordonnances.

KERKAVEL. Au fait, Monsieur a raison; voyons, Laguérite, dépêche-toi... tu viens là me relancer.

LAGUÉRITE. C'est au sujet du prisonnier dont le commandant de la citadelle vous a envoyé le signalement; on assure l'avoir vu rôder dans les environs.

PAULINE, *bas, à Léon.* Ah! mon Dieu!

LE BARON. Eh bien, tant mieux! qu'il aille se promener. En ce moment, M. le major n'est pas commandant de place; il est ici pour signer le contrat et achever une partie de piquet; car nous l'achèverons... diable! j'ai trois marqués. Ainsi, Laguérite, en arrière, et tiens-toi en réserve.

KERKAVEL. Oui, mon vieux, je te parlerai tout à l'heure; reste dans la chambre à côté en armée d'observation. Ah çà! voyons où est notre notaire.

M. DE ROSTANGES. Eh mais! où est-il donc? Il était là tout à l'heure, et je ne le vois plus.

LÉON. Il sera probablement sorti.

LE BARON. Impossible, nous l'aurions rencontré.

KERKAVEL. Sans doute, un notaire ça se voit.

JENNY. Il ne peut être alors que dans ce cabinet.

LÉON, *bas, à Jenny.* Taisez-vous donc.

JENNY. Mais sans doute, Monsieur, puisqu'il n'y a point d'autre issue. (*Allant à la porte.*) Monsieur le notaire! monsieur le notaire!

TOUS, *criant.* Monsieur le notaire!

KERKAVEL. Allons, il n'y sera pas.

LÉON. C'est ce que je disais, il est bien sûr qu'il n'y est pas.

JENNY. Si vraiment, je le vois très-bien à travers la serrure; il tourne le dos à la porte et est assis dans un fauteuil.

LE BARON. Eh bien donc! pourquoi diable ne répond-il pas? à moins qu'il ne se trouve mal.

JENNY. C'est drôle! cela lui a pris en même temps qu'à ma sœur.

LÉON. Vous tairez-vous?

JENNY. Comment! me taire, quand ce pauvre jeune homme est aussi mal; quand il y va peut-être de sa vie... fi! que c'est laid, vous qui êtes son ami.

M. DE ROSTANGES. Eh mais! où est donc la clé?

JENNY, *cherchant.* Comment, elle n'est pas là? moi qui l'ai vue tout à l'heure. Mais cette porte n'est pas bien solide.

LE BARON. Sans doute, je vais chercher ce qu'il faut pour faire sauter la serrure.

M. DE ROSTANGES. Je vais avec vous. (*Le baron et M. de Rostanges sortent, Kerkavel est sur le point de les suivre.*)

—

SCÈNE XI.

LÉON, PAULINE, JENNY, KERKAVEL.

LÉON, *à part.* Ah! la maudite petite fille!.. (*Haut, à Kerkavel qui revient sur ses pas.*) Eh bien! vous ne les suivez pas?

KERKAVEL. Ils sont plus de monde qu'il ne faut, et ils n'ont pas besoin de moi.

LÉON, *bas, à Pauline.* Allons, il ne s'en ira pas; et ce pauvre Adolphe que nous ne pouvons délivrer!

KERKAVEL. Mais a-t-on idée! ce notaire qui déserte au moment de l'action. En tout cas, ce n'est pas avec armes et bagages; car il a laissé là ses plumes, son écritoire et ses papiers. (*En prenant un.*) Hum! hum! qu'est-ce que cela? un ordre du ministre de la marine... une lettre de moi (*A Léon.*) C'est fort étonnant! c'est celle que j'écrivais dernièrement à M. de Villiers, le prisonnier qui m'avait adressé des réclamations. (*Haut.*) Vous êtes bien sûr que ces papiers appartiennent...

JENNY. Au notaire? Oui, Monsieur, c'est lui qui les a apportés.

KERKAVEL. Et ce commencement d'écriture?

JENNY. Oh! cette écriture, c'est la sienne... Hein! comme c'est moulé!

KERKAVEL, *se grattant l'oreille.* Diable! diable! et cette fuite soudaine... (*A Jenny.*) Dites-moi, ma petite fille, êtes-vous bien sûre que ce soit un notaire? et n'avait-il pas quelques façons militaires?

JENNY. Comment, Monsieur, vous croyez? Eh bien! maintenant que j'y pense; oh! que je suis contente... parce qu'il n'y a pas de comparaison, j'aime bien mieux que ce soit un militaire; d'ailleurs, je me rappelle très-bien l'avoir vu avant-hier au bal de la forêt; et il avait un frac bleu, sans épaulettes; et ici, sur les basques, des ancres brodées en or.

KERKAVEL. Un officier de marine... C'est lui, il n'y a plus de doute; et je devine aisément pour quelles raisons il se déguise. (*Haut.*) Parbleu! vous me voyez enchanté; c'est justement le prisonnier que l'on m'a recommandé de poursuivre.

PAULINE. Quoi! Monsieur, vous pourriez... ici, chez mon père...

KERKAVEL. Eh parbleu! il le faut bien; j'en suis désolé, mais mon devoir, ma responsabilité, m'obligent de l'arrêter.

JENNY. L'arrêter! ah! malheureuse, qu'ai-je fait?

KERKAVEL. Holà! Laguérite?

LAGUÉRITE, *en dedans.* Présent.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LAGUERITE.

KERKAVEL. Approche à l'ordre. Tu vas te tenir ici en faction; notre prisonnier est là, dans ce cabinet; un homme en habit noir... un notaire... tu comprends.

LAGUÉRITE. Oui, mon général.

KERKAVEL. Ainsi, sois à ton poste; et le premier notaire que tu verras...

LAGUÉRITE. Je mets la main dessus.

KERKAVEL. C'est bien; je vais chercher du renfort pour le faire escorter et conduire en lieu sûr.

ENSEMBLE.

KERKAVEL.

AIR : *Qu'une douce, aimable folie.*

(*Regardant Jenny.*)

Que d'esprit, que d'intelligence!
Oui, d'honneur, j'en suis enchanté :
Sans vous le prisonnier, je pense,
Déjà serait en liberté.

LÉON, *ironiquement, à Jenny.*

Que d'esprit et d'obligeance!
Oui, vraiment, j'en suis enchanté;
Sans vous le prisonnier, je pense,
Déjà serait en liberté.

JENNY, *à part.*

Qu'ai-je fait? et quelle imprudence!
J'en perds la tête, en vérité...
Sans moi, sans mon inconséquence,
Il retrouvait sa liberté.

PAULINE, *à part.*

C'en est fait, je perds l'espérance
Dont mon amour s'était flatté.

(*A Jenny.*)

Sans vous, oui, sans votre imprudence,
Il retrouvait sa liberté.

(*Kerkavel sort.*)

—

SCÈNE XIII.

LÉON, PAULINE, JENNY, LAGUERITE, *qui se promène devant la porte du cabinet.*

PAULINE. Quel parti prendre?

LÉON, *à Jenny.* Qu'allons-nous devenir? Savez-vous ce que vous avez fait, par votre indiscrétion, par votre curiosité? C'est mon meilleur ami.

PAULINE. C'est celui que j'aime que vous allez faire arrêter.

JENNY. Celui que vous aimez! Voilà donc ce secret... Et c'est moi qui serai cause de votre malheur et du sien... ma sœur, me pardonnerez-vous jamais?

PAULINE. Calme-toi, je ne t'en veux pas; tu ne pouvais prévoir...

JENNY. Non, je suis bien coupable; mais je réparerai ma faute; j'irai, je parlerai à mon père, à M. le major; et s'ils résistent à mes prières, (*Fondant en larmes.*) je ne sais pas ce que je ferai.

LÉON. Allons, Jenny, il ne s'agit pas de pleurer, et vous êtes une enfant.

JENNY. Ah! je suis une enfant : ah! je suis une enfant... Eh bien! on verra, Monsieur. (*Essuyant ses yeux.*) Ce n'est pas qu'il n'ait raison, parce qu'au fait, quand je pleurerai pendant une heure, ça ne m'avancera à rien; et ce n'est pas cela qui nous débarrassera de l'invalide. (*Frappant du pied et marchant avec impatience.*) Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire? Je ne trouve aucun moyen. (*Regardant par la fenêtre qui est à la première coulisse.*) Ah! mon Dieu! que vois-je au bout de l'allée? c'est M. Guichard, le notaire, qui arrive toujours en courant; c'est le ciel qui nous l'envoie. (*Criant et faisant comme si elle avait peur.*) Mon Dieu! (*Détournant la tête.*) il va se blesser. (*Regardant.*) Non, le voilà par terre. Laguérite! Laguérite! le prisonnier qui vient de sauter par la fenêtre.

PAULINE ET LÉON. Grands dieux! serait-il vrai? (*Jenny, en souriant, leur fait signe de la tête que non.*)

LAGUÉRITE, *après s'être approché de la fenêtre.* Comment! mille bombes!

JENNY. Oui, vois-tu, là, en bas, ce monsieur en ha-

bit noir, et en perruque poudrée... ce notaire qui court dans le jardin?

LAGUÉRITE. Oui, morbleu! mais c'est drôle; il se sauve par ici.

JENNY. C'est qu'il a perdu la tête.

LAGUÉRITE. Heureusement j'ai encore la mienne. (*Il sort en courant.*)

—

SCÈNE XIV.

JENNY, PAULINE, LÉON.

JENNY, *sautant en l'air et frappant des mains.* Ah! comme il court! comme il court! Combien je suis contente...

LÉON, *mettant la clé dans la serrure.* Adolphe!.. Adolphe!.. vous pouvez sortir.

ADOLPHE. Mon ami, ma chère Pauline...

JENNY, *à part.* Ah! que ma sœur est heureuse! Mais voyez seulement s'ils s'occupent de moi!

ADOLPHE. Mon cher Léon, que je te dois de remerciments, et à vous surtout, Mademoiselle.

JENNY, *d'un ton piqué.* Du tout, Monsieur, vous ne m'en devez pas, adressez-les à ma sœur; c'est pour elle seule ce que j'en ai fait... Je ne rends service qu'aux gens qui ont confiance en moi, et qui ne me traitent point comme un enfant.

PAULINE, *d'un ton de reproche.* Jenny, y penses-tu?

JENNY. Ah! pardon; si tu savais quelles idées j'ai eues un instant, des idées que je ne puis m'expliquer, mais qui faisaient que j'étais presque fâchée de ce que tu étais contente. Mais vous avez raison, je ne suis qu'un enfant, à qui il faut pardonner bien des choses: (*A Adolphe.*) n'est-ce pas, mon beau-frère?

ADOLPHE. Oui, oui, ma jolie petite sœur, je pardonne, et de grand cœur.

PAULINE. Et vite... On vient de ce côté.

JENNY. Sortez par l'appartement de ma sœur, qui donne sur le jardin; vous, Léon, aidez-le à se sauver.

LÉON. Et toi?

JENNY. Et moi, et moi, je reste; il faut bien empêcher ce contrat; il faut bien apprendre à mon père que vous voulez en épouser un autre.

PAULINE. Oh! d'abord, je n'oserai jamais le lui dire et braver sa colère.

JENNY. Eh bien! c'est moi qui m'en chargerai; qu'est-ce que je risque? d'être mise en pénitence... et je veux bien encore me dévouer pour vous. Allez. (*Pauline, Léon et Adolphe sortent par la porte à droite.*) Ah! mon Dieu! c'est ce pauvre notaire que j'ai fait arrêter.

—

SCÈNE XV.

JENNY, M. DE KERKAVEL, LE BARON, LAGUÉRITE, *tenant* M. GUICHARD *au collet*

LAGUÉRITE, *bégayant.*

AIR : *Verse encor, encor, encor.*

Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Ici je le ramène,
Et ce n'est pas sans peine;
Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Et je réponds, morbleu! de ce prisonnier-là.

GUICHARD, *bégayant.*

A ce transport brutal,
Quoi, nul ne me dérobe!
Accueillir aussi mal
Un notaire royal!
Traiter de malfaiteur
Nous... un homme de robe!
Ils m'ont, sur mon honneur,
Pris pour un procureur!

CHŒUR.

Le voilà, voilà, voilà, voilà, etc.

KERKAVEL. Laissez, Laguérite. D'où venez-vous, Monsieur?

GUICHARD, *bégayant.* De faire un... un testament.

LAGUÉRITE. Et où alliez-vous?

GUICHARD. Faire un contrat de ma... ma... mariage.

LAGUÉRITE. C'est faux, mon commandant, il vient de sauter par la fenêtre, et il allait prendre la clé des champs: demandez plutôt à mademoiselle Jenny.

GUICHARD. Justement, je m'en rapporte à cette en... enfant.

JENNY, *à part, d'un air mécontent.* Tiens, cette enfant!

GUICHARD. N'est-ce pas, ma petite amie, vous me reconnaissez? M. Gui... Guichard, notaire de la famille.

JENNY. Sans doute, je vous reconnais. Ah! mon Dieu! vous êtes-vous fait mal tout à l'heure en sautant par la fenêtre?

GUICHARD. Moi, j'ai sau... sauté. (*Laguérite prend Guichard par la main et veut l'emmener.*)

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE ROSTANGES, LE BARON.

M. DE ROSTANGES. Eh! mon Dieu! quel est ce bruit? M. Guichard, mon notaire, qui livre une bataille.

KERKAVEL. Quoi, c'est là votre notaire?

M. DE ROSTANGES. Et celui de toute la ville.

GUICHARD. Voilà une heure que je le ré...répète à ces messieurs, et vous conviendrez que c'est très-désagréable, moi dont les mo... moments sont précieux, et mon épouse, madame Guichard, qui m'a... m'attend.

M. DE ROSTANGES, *souriant.* En effet, j'oubliais que vous étiez jaloux; mais puisque vous aviez envoyé un confrère, ce jeune homme qu'ici j'ai vu tantôt à votre place.

GUICHARD. A ma place!

M. DE ROSTANGES, *montrant le cabinet.* Oui, et qui même était indisposé, était malade...

LAGUÉRITE. Comment, ils étaient deux? Dites donc, mon commandant, je crois que c'est le malade qui aura sauté le pas! (*Il montre la fenêtre.*)

KERKAVEL. Je le crois aussi. Mais que nous disait donc cette petite fille?

JENNY. Écoutez donc, est-ce qu'on peut s'y reconnaître? tous ces messieurs se ressemblent, c'est le même uniforme.

LAGUÉRITE, *sortant.* Il sera peut-être encore temps et je vous en rendrai bon compte. (*Il sort.*)

GUICHARD. Vous avez raison; c'est lui qui... qu'il faut arrêter; certainement, un notaire qui s'introduit dans les maisons pour vous enlever une cli... clientèle, ce sont de ces abus que l'autorité doit réprimer.

KERKAVEL. Eh! il ne s'agit pas de cela!

GUICHARD. C'est qu'il y a un sort attaché à ce maudit contrat, et je crois vraiment qu'il ne se fera pas d'aujourd'hui! Je viens u... une première fois, on me fait attendre; une seconde, on... on me renvoie; une troisième, on m'a... m'arrête.

LE BARON. De sorte que si vous reveniez une quatrième, je ne sais pas ce qui vous arriverait. Eh bien! raison de plus pour ne pas désemparer et pour rédiger sur-le-champ les articles.

KERKAVEL. Au fait, nous voulions un notaire quel qu'il fût, le voilà, terminons.

M. DE ROSTANGES. Oui, oui, terminons; mettez-vous là, et écrivons. (*M. Guichard est à la table, M. de Kerkavel s'asseoit à sa droite; le baron et M. de Rostanges à sa gauche, en demi-cercle, de sorte que M. de Rostanges est le plus près de Jenny.*)

JENNY, *à part.* Ah! mon Dieu! les voilà tous d'accord. (*Haut.*) Mais, mon papa, ma sœur qui n'est pas là?

M. DE ROSTANGES. On la fera appeler pour signer.

GUICHARD, *taillant sa plume.* C'est une chose bien importante, Messieurs, que la ré... rédaction d'un contrat de mariage; j'ai apporté mon Co... Code civil. Voyons pour les époux l'article des do... do...donations.

JENNY. Ah! mon Dieu, monsieur Guichard, votre femme a-t-elle envoyé à ma sœur ce modèle de robe qu'elle lui avait demandé?

GUICHARD, *s'arrêtant tout court.* Qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES. Vous voyez bien, Jenny, que nous sommes en affaires; et s'il vous arrive de nous interrompre, je vais vous renvoyer.

JENNY. Mais, mon papa, c'est essentiel, puisque c'est pour le bal de ce soir.

M. DE ROSTANGES. C'est bon, c'est bon, tenez-vous tranquille, et jouez là dans votre coin avec votre poupée, ou sinon...

JENNY *va s'asseoir à l'autre coin du théâtre en prenant sa poupée d'un air boudeur.* C'est désagréable; on ne peut rien dire.

M. DE ROSTANGES, *sévèrement.* Qu'est-ce que c'est?

JENNY. Je ne dis rien, mon papa, je joue avec Mademoiselle. (*Parlant à la poupée.*) Voyons, Mademoiselle, tenez-vous droite et obéissez-moi, pour qu'au moins il y ait quelqu'un à qui ça arrive dans la maison. D'abord, que je vous fasse belle pour votre noce; parce que je vais vous marier avec M. Polichinelle; hein, ça vous convient-il? Non? eh bien! c'est égal; parce que dès que ça plaît au papa et à la maman, ça suffit. Qu'est-ce que c'est, je crois que vous faites la grimace? Vous trouvez peut-être que M. Polichinelle est trop vieux, et qu'il ne pourra pas vous conduire au bal? eh bien! vous ferez comme madame Guichard, qui était l'autre jour avec ce petit blond, M. Théodore, le maître clerc.

GUICHARD, *qui écrit s'arrête et reste la plume en l'air.* Hein! qu'est-ce? qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES. Eh bien! qu'avez-vous donc! continuez.

GUICHARD. Rien. C'est que quelquefois ces petites filles font des remarques ..

JENNY, *continuant à parler à sa poupée.* Dieux! que vous allez être une belle madame, avec ce chapeau-là! voyez-vous, vous seriez ma bonne amie; et je viendrais vous faire la cour. Voyons un peu, Mademoiselle, qu'est-ce que vous me diriez? allons donc, répondez-moi, comme disait ce matin ma sœur à ce beau jeune homme.

LE BARON, *prêtant l'oreille.* Hein!

M. DE ROSTANGES, *l'arrêtant.* Chut! taisez-vous donc. (*Ils écoutent.*)

JENNY. « Oui, c'est vous que j'aime et que j'aime-« rai toujours; en vain on veut me marier à un autre, « cela est impossible à mon cœur. »

M. DE ROSTANGES, *voulant se lever.* Morbleu!

LE BARON, *le retenant à son tour.* Mais, mon ami, tenez-vous donc!

GUICHARD. Nous disons, après cela, pour les acquêts de la communauté?

LE BARON, *écoutant toujours.* Oui, oui, faites comme vous l'entendrez. (*Regardant Jenny.*) Allons, elle ne veut plus parler à présent.

JENNY *fait un geste pour montrer qu'elle s'aperçoit qu'on l'écoute, et elle continue.* Voyons maintenant votre leçon de lecture, car vous êtes bien peu avancée pour votre âge; ma chère amie, vous êtes si paresseuse... Allons, lisez avec moi. (*Prenant un papier sur la table et faisant lire sa poupée.*) M, a, ma, chère... Pauline.

M. DE ROSTANGES, *à part.* Une lettre adressée à ma fille!

LE BARON. A ma prétendue!

JENNY, *épelant.* N, o, t, not... notre; a, m, am... o, u, r, our... notre amour... mais allez donc, Mademoiselle, tout le monde connaît ce mot-là.

M. DE ROSTANGES. Si je pouvais prendre cette lettre! (*Pendant qu'il s'approche doucement pour la saisir, Jenny, qui l'observe du coin de l'œil, déchire le papier en sept ou huit morceaux.*)

LE BARON, *à part.* Oh! la petite masque!

JENNY. C'est bien; voilà maintenant de quoi vous faire des papillotes.

M. DE ROSTANGES. Que venez-vous de déchirer là, Mademoiselle?

JENNY, *froidement.* Rien, mon papa; c'est une lettre à ma sœur, un papier qu'elle a laissé traîner.

M. DE ROSTANGES. Et de qui est ce papier; car je présume que vous l'avez lu?

JENNY. Oh! oui, mon papa, et tout couramment; si vous m'aviez entendue, vous auriez été bien content, mais je ne sais pas ce que ça veut dire; c'est d'un jeune homme qui parle de flamme, d'amour; et qui dit qu'il est le mari de ma sœur, vu que ma sœur lui a promis de l'épouser.

LE BARON. De l'épouser!

M. DE ROSTANGES, *au baron.* Laissez donc, laissez donc. (*A Jenny.*) Et quel est son nom?

JENNY. Oh! son nom, je l'ai retenu parfaitement; c'est M. de Villiers, officier de marine.

KERKAVEL, M. DE ROSTANGES ET LE BARON, *chacun avec une intention différente.* Villiers! (*Le baron et M. de Rostanges se mettent à rire.*)

M. DE ROSTANGES ET LE BARON. Ah! ah! ah!... elle m'a fait une peur!

JENNY. Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont donc?

LE BARON, *riant et regardant Rostanges avec intelligence.* C'est ça; la petite sœur a écouté aux portes, impossible de lui rien cacher; je vois qu'elle sait mon nom.

KERKAVEL. Comment, votre nom?

LE BARON. Eh! oui, c'est le mien.

KERKAVEL. Monsieur de Villiers! celui qui a eu cette querelle avec le vice-amiral?

LE BARON. Moi-même, et vous allez le voir tout à l'heure, quand je signerai au contrat.

KERKAVEL. Comment, c'est vous! ah! mon ami! mon cher ami! pourquoi diable êtes-vous venu me dire cela! j'en suis désolé!

LE BARON. Et pourquoi donc?

KERKAVEL. Désespéré, vous dis-je; mais je suis obligé de vous arrêter.

LE BARON. M'arrêter!

JENNY. Allons, voilà que j'ai fait arrêter l'autre; ils ne s'y reconnaissent plus.

KERKAVEL. Si, vraiment; j'y vois clair, vous êtes condamné à trois mois d'arrêts; et comme vous n'en avez encore subi que deux et demi...

LE BARON. Qu'est-ce que vous dites donc là?

KERKAVEL. Ne voilà-t-il pas deux mois et demi que vous êtes au château Saint-Vincent, que vous vous en êtes échappé avant-hier, qu'on a donné ordre de vous poursuivre!

LE BARON. Ah çà! il perd la tête, le commandant.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LAGUÉRITE.

LAGUÉRITE. Monsieur le major! monsieur le major; bonne nouvelle; notre fugitif est rattrapé.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Grâce à ma diligence extrême,
Nous venons d'arrêter ses pas.

KERKAVEL.

Je le sais bien, car il est ici même.

LAGUÉRITE.

Non, morbleu! puisqu'il est là-bas.

KERKAVEL, *montrant le baron.*

Quand je te dis que le voilà, regarde.

LAGUÉRITE.

C'est un de plus. Tenez bien celui-là,
Mon commandant, il faudra qu'on le garde
Pour le premier qui nous échappera.

L'autre a été pris par nos gens au moment où il voulait sortir des jardins : il est convenu lui-même qu'il était monsieur de Villiers notre prisonnier, et je vous le ramène.

LE BARON.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

Oui, je ne sais encor si l'on m'abuse,
Mais je ne puis deviner, sur ma foi,
Le galant homme qui s'amuse
A se faire arrêter pour moi.
Dans mon malheur me dérober ma place,
De ma prison me voler les ennuis,
Heureux celui qui trouve en sa disgrâce,
De tels fripons dans ses amis.

(*Voyant Adolphe.*) Eh! c'est mon neveu!

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE, PAULINE, LÉON.

ADOLPHE. Lui-même, qui n'a pu échapper à son sort; mais qui, avant de retourner en prison, vient former opposition au mariage.

KERKAVEL. Je comprends enfin. (*Montrant Adolphe.*) C'est Monsieur qui est à la fois le prisonnier et l'amant préféré.

M. DE ROSTANGES ET LE BARON. Comment, l'amant préféré?

KERKAVEL. Eh! parbleu, il n'y a pas de quoi se fâcher, et je vous en félicite au contraire. Savez-vous, mon ami, que ce jeune homme a fait un chemin superbe, qu'il n'a plus que quinze jours à passer en prison, et qu'après cela il sera fait contre-amiral?

TOUS. Contre-amiral?

KERKAVEL. Eh oui! sans doute; c'est ainsi que l'a décidé le ministre; trois mois d'arrêts pour punir son insubordination, et le grade de contre-amiral pour récompenser son mérite.

JENNY. Mon beau-frère, contre-amiral!

LÉON, *à Adolphe.* Dites donc, vous me ferez enseigne, n'est-ce pas? vous savez que je manœuvre joliment.

LE BARON. Comment! mille bombes! il serait vrai?

KERKAVEL. Oui, mon cher : comprenez-vous enfin?

LE BARON. A merveille, excepté que c'est moi qui ai le grade, et que c'est mon neveu qui a eu les arrêts.

KERKAVEL. Comment! il serait possible!..

ADOLPHE. Quoi, mon oncle, c'est pour vous que j'ai été arrêté?

LE BARON. Oui, mon Adolphe, oui, mon pauvre garçon, tu as pris ma place en prison. (*Regardant Pauline.*) Il est vrai que tu l'avais déjà prise autre part, ce qui établit une sorte de compensation, mais ce qui n'empêche pas que je ne sois ton débiteur.

GUICHARD, *se levant, le papier à la main.* Messieurs, tout est fini, et je dis : ce n'est pas sans peine.

JENNY. Vous aviez raison, monsieur Guichard; voilà un contrat qui ne se fera pas d'aujourd'hui, car il faut le recommencer.

GUICHARD. Comment! le recommencer?

JENNY. Eh oui; demandez plutôt. N'est-ce pas, mon papa, que vous voulez bien que M. Guichard en fasse un autre?

LE BARON, *prenant la main de Rostanges.* Eh! sans doute, il le faut bien, à condition qu'il y joindra une belle et bonne donation de cinquante mille écus à mon neveu et à ma nièce.

JENNY, *à Pauline et à Adolphe.* Qu'est-ce que je vous avais promis?

ADOLPHE. Ah! mon oncle!

LE BARON. Je te dois ça, mon ami, c'est le prix de ma rançon; mais mon trimestre n'est pas acquitté, j'ai encore quinze jours de prison.

LAGUÉRITE, *au baron.* Si Monsieur voulait, je les lui ferais au même prix.

LE BARON. Non, non, il est des circonstances où il faut enfin payer de sa personne; je vous suis, mon cher major; mais j'espère que vous viendrez me voir en prison; que nous ferons des piquets.

KERKAVEL. Je vous le promets, monsieur l'amiral.

LE BARON. Quant à toi, Jenny, qui nous as fait enrager aujourd'hui, prends garde, il se pourra bien que dans cinq ou six ans je me venge sur toi.

ADOLPHE. Je ne vous conseille pas, mon oncle; voilà Léon qui pourrait encore prendre votre place.

VAUDEVILLE.

AIR : *La ville est bien, l'air est très-pur* (du COLONEL).

JENNY, *à M. de Rostanges.*

Enfin, tout le monde est content,
Je vois heureux tout ce que j'aime,
Pourtant, je ne suis qu'un enfant;
Tantôt vous le disiez vous-même.
Ah! combien je suis fière aussi,
Grâce à ma petite équipée,
De vous avoir fait aujourd'hui
Jouer encore à la poupée.

M. DE ROSTANGES.

Tous ces biens, objets de nos vœux,
Et qui font le mépris du sage,
Sont plus futiles à ses yeux
Que les hochets du premier âge.
Que nous portions, fiers et contents,
Le sceptre, la lyre ou l'épée,
Nous sommes toujours des enfants,
Nous ne changeons que de poupée.

LE BARON.

Quoique le fait soit étonnant,
Je conçois bien, sur ma parole,
Qu'en ces lieux un jouet d'enfant
Comme un autre ait rempli son rôle.
Le hasard règle nos destins,
Et dans des places usurpées
J'ai déjà vu tant de pantins,
Qu'on peut bien y voir des poupées.

LÉON.

On est libre, heureux et garçon,
On a vingt mille écus de rente;
Et dans quelque bonne maison
On prend une femme charmante,
Jeune, brillante, et cætera,
Et de sa toilette occupée :
On veut une épouse, et voilà
Que l'on achète une poupée.

JENNY, *au public.*

Devant vous, en tremblant, je vien
(*Montrant sa poupée.*)
Vous présenter *Mademoiselle*,
Voyez qu'elle est jolie, eh bien!
Elle est encor plus casuelle.
Je tiens beaucoup à mes joujoux;
Et de terreur je suis frappée,
En pensant que votre courroux
Peut faire tomber ma poupée.





RAOUL ET VALENTINE. Nous savons qu'au ciel seul nous devons être unis. — Acte 5, scène 3.

LES HUGUENOTS

OPÉRA EN CINQ ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 20 février 1836

MUSIQUE DE M. GIACOMO MEYERBEER.

Personnages.

MARGUERITE DE VALOIS, fiancée de Henri IV.
LE COMTE DE SAINT-BRIS, seigneur catholique, gouverneur du Louvre.
VALENTINE, sa fille.
LE COMTE DE NEVERS, COSSÉ, } gentilshommes catholiques.
THORÉ, TAVANNES, DE RETZ, } gentilshommes catholiques.
RAOUL DE NANGIS, gentilhomme protestant.
MARCEL, son domestique.
URBAIN, page de la reine Marguerite.

La scène se passe au mois d'août 1572 ; les deux premiers actes en Touraine, les trois derniers à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château du comte de Nevers; au fond, de grandes croisées ouvertes laissent voir des jardins et une pelouse sur laquelle plusieurs jeunes seigneurs jouent au ballon ; à droite, une porte qui donne dans les appartements intérieurs ; à gauche, une croisée fermée par un rideau, et qui est censée donner sur un oratoire ; sur le devant du théâtre, d'autres seigneurs jouent aux dés, au bilboquet, etc. Le comte de Nevers, Tavannes, de Cossé, de Retz, de Thoré, Méru et d'autres seigneurs catholiques les regardent et parlent entre eux.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR.

Des jours de la jeunesse
Et du temps qui nous presse,
Dans une douce ivresse
Hâtons-nous de jouir !
Aux jeux, à la folie,
Consacrons notre vie,
Et qu'ici tout s'oublie
Excepté le plaisir !

TAVANNES, *s'adressant au comte de Nevers.*
De ces lieux enchanteurs châtelain respectable,
Mon cher Nevers, pourquoi ne pas nous mettre à table?
DE NEVERS.
Nous attendons encore un convive.
TOUS.
Et lequel?
DE NEVERS.
Un jeune gentilhomme, un nouveau camarade,
Qui dans nos lansquenets vient d'obtenir un grade
Par le crédit de l'amiral.
TOUS.
O ciel!
C'est donc un huguenot?
DE NEVERS.
Eh! oui; mais je vous prie
De le traiter en frère, en ami; notre roi
Nous en donne l'exemple et nous en fait la loi;
Avec les protestants il se réconcilie;
Coligny, Médicis ont juré devant Dieu
Une éternelle paix.
COSSÉ.
Qui durera bien peu!
DE NEVERS.
Que nous importe, à nous!

CHOEUR.

Des jours de la jeunesse
Et du temps qui nous presse,
Dans une douce ivresse
Hâtons-nous de jouir!
Aux jeux, à la folie,
Consacrons notre vie,
Et qu'ici tout s'oublie
Excepté le plaisir!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RAOUL, *paraissant à une des allées du fond.*

TAVANNES.
Eh! mais, de ce côté, regardez, mes amis.
DE NEVERS.
C'est celui que j'attends, c'est Raoul de Nangis.
COSSÉ.
Quelle sombre pensée,
DE RETZ.
Ou quel ennui l'accable?
TAVANNES.
Des dogmes de Calvin effet inévitable!
COSSÉ.
Je veux m'en amuser.
DE NEVERS.
Et moi le convertir
Au culte des vrais dieux, l'amour et le plaisir.
RAOUL, *s'avançant près du comte de Nevers, qu'il salue.*
Sous le beau ciel de la Touraine,
Parmi ce que la cour offre de plus brillant,
Pour moi, simple soldat, que l'on connaît à peine,
Quel honneur d'être admis!
COSSÉ, *bas, aux autres.*
Il n'est pas mal, vraiment!
TAVANNES.
Oui, l'air gauche et gêné d'un noble de province!
THORÉ.
Mais nous le formerons; c'est à la cour du prince
Un service à lui rendre.
(*Pendant ces différents aparté on a apporté une table magnifiquement servie.*)
DE NEVERS.
A table, mes amis!
TAVANNES, *bas, aux autres.*
Je veux, pour commencer, l'enivrer.
TOUS, *de même.*
Ah! j'en suis!

CHOEUR.

A table, amis, à table
Bonheur de la table,
Bonheur véritable,
Plaisir seul durable,
Qui ne trompe pas!
Buveur intrépide,
Que Bacchus me guide,
Que lui seul préside
A ce gai repas!
De la Touraine
Versez les vins,
Le vin amène
Joyeux refrains,
Et dans l'ivresse
Noyons soudain
Et la sagesse
Et le chagrin!
DE NEVERS, *gaiement.*
Versez de nouveaux vins! versez avec largesses!
Allons, Raoul, buvons à nos maîtresses!
Rien qu'à votre air et tendre et langoureux
Je gage que déjà vous êtes amoureux.
RAOUL, *troublé.*
Qui? moi?
DE NEVERS.
C'est permis à notre âge!
Mais sous ses chastes lois demain l'hymen m'engage,
Je l'ai promis, je renonce à l'amour;
Et depuis ce moment je ne saurais suffire
Aux nombreux désespoirs des dames de la cour.
COSSÉ.
C'est amusant! tu devrais nous les dire.
DE NEVERS.
Soit! mais, ainsi que moi, chacun de vous ici
Nous fera le récit de ses amours?
COSSÉ.
Eh oui!
TAVANNES.
Qui donc commencera?
DE NEVERS, *montrant Raoul.*
Notre nouvel ami!
TOUS.
C'est juste!.. c'est à lui!
RAOUL.
Je le puis volontiers sans compromettre celle
Dont mon cœur est épris.
DE NEVERS.
Et d'abord quelle est-elle?
RAOUL.
Je n'en sais rien.
DE NEVERS, *riant.*
Son nom?..
RAOUL.
Je l'ignore.
DE NEVERS.
Vraiment!
Or écoutons : voici qui doit être piquant.

RÉCITATIF.

RAOUL.

Non loin des vieilles tours et des remparts d'Amboise
Seul j'égarais mes pas, quand j'aperçois soudain
Une riche litière au détour du chemin;
D'étudiants nombreux la troupe discourtoise
L'entourait, et leurs cris, leur air audacieux,
Me laissaient deviner leur projet : — je m'élance.....
Tout fuit à mon aspect... Timide — je m'avance,
Et quel spectacle alors vient s'offrir à mes yeux!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Plus blanche que la blanche hermine,
Plus pure qu'un jour de printemps,
Un ange, une vierge divine,
De sa vue éblouit mes sens.
Ange ou mortelle,
Qu'elle était belle!
Et malgré moi m'inclinant devant elle,
Je lui disais : O reine des amours,
Toujours, toujours,
Je t'aimerai toujours!

CHOEUR DES CONVIVES, *riant.*

Sa candeur est charmante!
Amant respectueux,
Il tremble et s'épouvante
Auprès de deux beaux yeux.
(*Riant.*)
Ah!.. ah!.. ah!.. ah!.. ah!..

RAOUL.

DEUXIÈME COUPLET.

Mon ivresse eut peu de durée,
Car soudain j'aperçus venir
Ses valets en riche livrée.
Adieu bonheur! adieu plaisir!
Amant fidèle,
Flamme nouvelle
Me brûle encore, hélas! quoique loin d'elle,
Et je me dis : ô reine des amours,
Toujours, toujours,
Je t'aimerai toujours!

CHOEUR DES CONVIVES, *riant.*

Sa constance est charmante,
En esclave amoureux
De sa maîtresse absente
Il rêve les beaux yeux.
Ah!.. ah!.. ah!.. ah!.. ah!..

TOUS.

Buvons, buvons! A son tendre martyre,
A ses amours il faut boire, il faut rire.
Bonheur de la table,
Bonheur véritable,
Plaisir seul durable,
Qui ne trompe pas!
Buveur intrépide,
Que Bacchus me guide,
Que lui seul préside
A ce gai repas!

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *toujours à table;* MARCEL, *paraissant à la porte du fond.*

COSSÉ.

Quelle étrange figure ici vois-je apparaître?

RAOUL.

C'est un vieux serviteur, Messieurs, il m'a vu naître.

MARCEL, *s'adressant à un des convives.*

Sir Raoul de Nangis?
(*On le lui montre.*)
En croirai-je mes yeux!
Près de nos ennemis et buvant avec eux?
(*S'approchant de Raoul et à voix basse.*)
O mon maître!.. mon maître!
Dieu nous dit : « De l'impie évite le festin! »

TOUS, *riant.*

C'est un saint d'Israël!

MARCEL.

Dans le camp philistin!

RAOUL.

Pardon, Messieurs, entre un glaive et la Bible
Mon aïeul l'éleva, ne jurant que Luther,
Dans l'horreur de l'amour, du pape et de l'enfer;
Cœur fidèle, mais inflexible,
Diamant brut incrusté dans le fer!
(*A Marcel qui veut parler.*)
Viens!.. sers-nous et tais-toi!
(*Plus sévèrement.*)
Tais-toi!.. s'il est possible!

MARCEL, *se retirant à gauche à l'écart.*
(*A part.*)

Moi, j'obéis!.. A peine, hélas! m'entendrait-il!
(*Le regardant de loin.*)
Comment, sans lui parler, l'arracher au péril?

DE NEVERS, *à la table.*

Amis, buvons à nos maîtresses,
Buvons à leurs vives tendresses!

MARCEL, *à part.*

Pour le sauver, viens, ô divin Luther,
Mêler ta voix tonnante à ces chants de l'enfer!
(*A gauche, à haute voix et priant.*)

CORAL (1).

Seigneur! rempart et seul soutien
Du faible qui t'adore,
Jamais dans ses maux un chrétien
Vainement ne t'implore!
(*Raoul, qui tenait son verre levé, s'arrête et le pose sur la table.*)

DE NEVERS, *à Raoul.*

Eh bien! buvez-vous?..

RAOUL.

Non!

DE NEVERS, *montrant Marcel en riant.*

Quelle est, mon cher Raoul, cette sombre chanson?

RAOUL.

Un cantique pieux, dont notre foi s'honore!
C'est celui que Luther fit pour nous protéger;
Nos frères le chantaient au moment du danger!

MARCEL, *continuant le cantique.*

L'éternel tentateur
S'arme aujourd'hui, Seigneur,
De ruse et de fureur :
Viens nous sauver encore!

COSSÉ, *se levant et regardant Marcel attentivement.*

Bravo!.. plus je le vois, plus son air me rappelle
Un soldat qui naguère, aux murs de La Rochelle...

MARCEL.

Vous me reconnaissez?

COSSÉ.

Oui, vrai Dieu, je le croi!

(1) Le chant de ce coral est le même que celui composé par Luther, et que la tradition a conservé en Allemagne.

Cette large blessure...

MARCEL, *avec fierté.*

Elle venait de moi!

RAOUL.

O ciel!

COSSÉ, *riant.*

C'était de bonne guerre!
Pour te le prouver... tiens... vide avec moi ce verre!

MARCEL, *refusant.*

Je ne bois pas!..

COSSÉ, *riant.*

Avec un soldat de l'enfer.

RAOUL.

Excusez-le, Messieurs.

DE NEVERS.

S'il ne boit pas, qu'il chante!

RAOUL, *voulant s'y opposer.*

Eh! mais...

TOUS.

Il faut que son maître y consente!
Il le faut!

MARCEL, *passant au milieu d'eux.*

Volontiers! je vais vous dire un air...
Que nous chantions au bruit des tambours, des cym- [bales,
Accompagné du pif, paf, pif, des balles!

Air huguenot.

PREMIER COUPLET.

A bas les couvents maudits!
Les moines à terre!
A bas leurs riches habits!
Au feu leur bréviaire!
Au feu leurs splendides murs,
Repaires impurs!
Les papistes! terrassons-les,
Frappons-les!
Qu'ils pleurent!
Qu'ils meurent!
Mais grâce... jamais!

DEUXIÈME COUPLET.

Jamais mon bras ne trembla
Aux plaintes des femmes!
Malheur à ces Dalila
Qui perdent les âmes!
Brisons au tranchant du fer
Ces piéges d'enfer!
Ces beaux démons, chassez-les,
Frappez-les!
Qu'ils pleurent!
Qu'ils meurent!
Mais grâce... jamais!

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; UN VALET *du comte de Nevers paraît au fond du théâtre, conduisant une femme voilée; elle disparait dans les jardins, et le valet, redescendant la scène, s'adresse à son maître.*

LE VALET.

Au maître de ces lieux, au comte de Nevers,
On demande à parler.

DE NEVERS, *assis et sans se déranger.*

Fût-ce le roi lui-même,
Je n'y suis pas!.. je ris du Dieu de l'univers
Lorsqu'à table je bois!..

MARCEL, *à part.*

Ah! l'impie! il blasphème!

LE VALET, *à demi-voix, au comte de Nevers.*

Mais c'est une jeune beauté.

DE NEVERS, *sans se déranger et souriant.*

(*Nonchalamment.*)

Une femme, dis tu? Vraiment l'on ne peut croire
A quel point chaque jour je suis persécuté!

LE VALET.

Elle est là dans votre oratoire.

DE NEVERS, *de même.*

Qu'elle attende!

TAVANNES ET COSSÉ, *se levant.*

Non pas! en galants chevaliers,
Et pour te remplacer, j'y cours!

DE NEVERS, *sans se déranger.*

Très-volontiers.
Un instant cependant...

(*Au valet.*)

Léonard, laquelle est-ce?
La marquise d'Entrague ou la jeune comtesse?

LE VALET.

Oh! non, Monsieur.

DE NEVERS.

C'est donc madame de Rainey?

LE VALET.

Non, Monsieur, et jamais je ne l'ai vue ici.

DE NEVERS, *se levant.*

Une conquête nouvelle!
Vrai Dieu! c'est différent!.. et je cours auprès d'elle,
Au moins par curiosité.
(*A ses convives.*)
Daignez, Messieurs, m'excuser, je vous prie;
Et, fidèles à la gaieté,
Continuez sans moi cette joyeuse orgie,
Que l'amour a troublée, et, si j'en puis juger,
Que l'amitié bientôt reviendra partager.

(*Il sort par le fond avec le valet. Tous les convives le suivent quelques pas, puis redescendent le théâtre, se regardent entre eux et commencent à demi-voix le chœur suivant.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DE NEVERS.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

TOUS LES CONVIVES.

L'aventure est singulière;
Tout lui cède, et, sûr de plaire,
Son destin est des plus beaux.
Du silence! il faut nous taire!
Mais de ce galant mystère
Que ne suis-je le héros!

MARCEL.

Dieu puissant! que je révère,
Pourrais-tu voir sans colère
De semblables attentats?
De cette jeunesse impie
Voilà donc quelle est la vie!
Et ton bras ne tonne pas!

TAVANNES.

Mais quelle est donc cette belle?

COSSÉ.

Je voudrais bien le savoir!

DE RETZ.

Ne peut-on s'approcher d'elle?

THORE.

Ne peut-on l'apercevoir?

TAVANNES.

J'en sais un moyen peut-être.

Et qui n'offre aucun danger;
(*Montrant à gauche*)
Vous voyez cette fenêtre
Que ferme un rideau léger :
Par là, sur son oratoire
On a vue.

TOUS, *voulant y courir.*
Ah! quel bonheur!

TAVANNES, *les retenant.*
Du projet je suis l'auteur,
Et j'en dois avoir la gloire!
(*Il court près de la croisée et tire le rideau.*)

TOUS.
Eh bien donc?

TAVANNES.
Je l'aperçois.

TOUS.
Est-elle bien?

TAVANNES.
Elle est charmante.

COSSÉ, *prenant sa place.*
C'est à mon tour.

DE RETZ ET LES AUTRES, *s'approchant.*
Ah! je la vois!

THORÉ.
Attraits divins!

MÉRU.
Taille élégante!

TAVANNES.
La connais-tu?

MÉRU.
Non pas.

DE RETZ.
Ni moi.

TOUS.
Ni moi, ni moi, ni moi.
Mais que de charmes, de jeunesse!
Et que de Nevers est heureux
D'avoir une telle maîtresse!

TAVANNES, *à Raoul.*
Eh quoi! vous seul n'êtes pas curieux!
Craignez-vous donc qu'un tel aspect ne blesse
D'un chaste huguenot le cœur religieux?

RAOUL, *souriant et se dirigeant vers la fenêtre.*
Vous nous jugez trop bien, et la preuve...
(*Regardant.*)
Ah! grands dieux!

TOUS.
Qu'a-t-il donc?

RAOUL, *vivement, à Marcel.*
Cette fille, et si jeune et si belle,
Que mon bras a sauvée et dont je leur parlais...

MARCEL.
Eh bien donc! achevez!

RAOUL.
C'est elle!
C'est elle! je la reconnais!

ENSEMBLE.

(*Reprise du premier chœur.*)

TOUS, *entre eux et souriant.*
L'aventure est plus piquante;
La rencontre est amusante;
Voilà celle qu'il aimait!
Pauvre amant! Dans son ivresse,
Il croyait à sa sagesse,
Dont un autre a le secret.

MARCEL.
Dieu puissant, que je révère,
Pourrais-tu voir sans colère
De semblables attentats?
La perfide! la traîtresse!
Se jouant de sa tendresse!
Et ton bras ne tonne pas!

RAOUL.
D'une injure aussi sanglante
La douleur est accablante!
C'est oser trop m'outrager!
La perfide! oui, je l'ai vue,
Pour un autre elle est venue;
Le mépris doit m'en venger!

TOUS, *s'approchant de Raoul et riant.*
Quelle folie!
Femme jolie
Ici t'oublie!
Point de courroux!
Lorsque les belles
Sont infidèles,
Faisons comme elles,
Consolons-nous!

TAVANNES, DE RETZ ET COSSE.
Point de tristesse!
Qu'une maîtresse,
Moi, me délaisse,
Eh bien! tant mieux!
Sans plainte aucune,
Si la fortune
Nous en prend une,
Prenons-en deux!

TOUS.
Par la folie
Que notre vie
Soit embellie!
Point de courroux!
Lorsque les belles
Sont infidèles,
Faisons comme elles,
Consolons-nous!

TOUS.
Je les entends!

RAOUL.
C'est elle!
Je veux la voir, lui dire à quel point je la hais...

TOUS, *le retenant.*
A l'hospitalité fidèle,
Du maître du château respectez les secrets.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *différemment groupés et se retirant à l'écart sur les deux côtés du théâtre.*

(*On voit au fond, dans les jardins, passer le comte de Nevers tenant par la main une dame voilée qu'il salue respectueusement et qui s'éloigne.*)

DE NEVERS, *entrant sur le théâtre en rêvant et sans apercevoir les autres convives, qui se retirent derrière lui à mesure qu'il avance.*
Il faut rompre l'hymen qui pour moi s'apprêtait!..
A sa fille d'honneur la reine Marguerite
A conseillé cette étrange visite...
Et c'est ma fiancée... ici même... en secret,
Qui vient me supplier de rompre un mariage
Auquel l'ordre d'un père et l'oblige et l'engage!
Chevalier généreux, j'en ai fait le serment;
Mais de dépit... au fond du cœur j'enrage!
(*Pendant cet aparté tous les convives se sont approchés doucement de de Nevers, qu'ils entourent et qu'ils saluent en riant.*)

CHŒUR, *à de Nevers qu'il salue*
Honneur au conquérant
Dont le tendre ascendant,

Dont le pouvoir galant
Soumet toutes les belles!
Il règne en tous les cœurs,
Et pour lui, sans rigueurs,
L'amour n'a que des fleurs
Et des palmes nouvelles!

DE NEVERS, *à part.*

Leurs compliments arrivent bien.
De mon dépit tâchons qu'on n'aperçoive rien!
(*Haut.*)
Je n'ai pas, mes amis, mérité tant de gloire,
Et mon bonheur n'est pas si grand qu'on pourrait croire.

RAOUL, *à Marcel.*

À leur air insolent
Moi seul en ce moment
Je dois pour châtiment
Une leçon nouvelle.
Oui, ce discours railleur
Excite ma fureur.
(*Aux convives.*)
Et c'est à votre honneur
Que mon bras en appelle!

TOUS, *s'adressant à Raoul.*

Honneur au conquérant
Dont le pouvoir galant,
Dont le tendre ascendant
Soumet toutes les belles.
Il règne en tous les cœurs,
Et pour lui, sans rigueurs,
L'amour n'a que des fleurs
Et des palmes nouvelles!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; URBAIN, *paraissant au fond du théâtre.*

DE NEVERS.

Eh! mais, que veut ce gentil cavalier?
En ce château que cherchez-vous, beau page?

URBAIN.

Salut! beau cavalier!

CAVATINE.

Une dame noble et sage
Et dont les rois seraient jaloux,
M'a chargé de ce message
Pour l'un de vous.
Sans qu'on la nomme,
Honneur ici
Au gentilhomme
Qu'elle a choisi!
L'on peut m'en croire,
Oui, nul seigneur
N'eut tant de gloire
Ni de bonheur!

DE NEVERS, *nonchalamment.*

Trop de mérite aussi quelquefois importune;
Mais puisque enfin, mes chers amis,
On ne peut se soustraire aux coups de la fortune,
(*A Urbain, tendant la main.*)
Donne donc!

URBAIN.

Seriez-vous sir Raoul de Nangis?

DE NEVERS.

Que dis-tu?

URBAIN.

C'est à lui que ce billet s'adresse.

TOUS.

Ah! grand Dieu!

MARCEL, *avec fierté.*

C'est mon maître; il est là, le voici!

RAOUL.

Qui? moi? c'est une erreur : je ne connais ici
Personne dont le cœur à mon sort s'intéresse.

URBAIN, *souriant.*

C'est pour vous, cependant.

RAOUL, *lisant après avoir rompu le cachet.*

Vers le milieu du jour,
« On viendra vous chercher en ce riant séjour;
« Alors les yeux voilés, discret et sans rien dire,
« Obéissez et laissez-vous conduire.
« Raoul, l'oserez-vous? » Allons, à mes dépens
Je vois que l'on veut rire.
Il en peut coûter cher... eh bien! soit... j'y consens.
(*A Nevers, lui donnant le billet.*)
Lisez vous-même.
(*Ils se rassemblent tous en groupe.*)

DE NEVERS, *jetant les yeux sur la lettre et la passant à Tavannes.*

Ah! grands dieux!

TAVANNES, *de même, la passant à Retz.*

O surprise!

DE RETZ, *de même, la passant à Cossé.*

Son cachet!

COSSÉ, *de même, la passant à Thoré.*

Sa devise!

THORÉ, *de même, la passant à Méru.*

Est-il vrai?

MÉRU.

C'est sa main!

TOUS, *regardant Raoul.*

Son bonheur est certain.

TAVANNES, *bas, aux autres.*

Oui, c'est bien la sœur de nos rois,
C'est Marguerite de Valois
Qui le distingue et le préfère.

DE NEVERS, *bas.*

Mais il ignore ce bonheur,
Et prudemment, sur mon honneur,
Taisons-nous sur un tel mystère!
(*Passant près de Raoul et lui prenant la main.*)
Vous savez si je suis un ami sûr et tendre!

TAVANNES, *de même.*

S'il fallait vous servir...

COSSÉ.

S'il fallait vous défendre...

DE RETZ.

De nous et de nos bras vous pouvez tout attendre.

DE NEVERS ET LES AUTRES.

Vous ne l'oublîrez pas, vous me l'avez promis.

RAOUL ET MARCEL, *tout étonnés.*

Eh! mais, quel changement! je n'y puis rien comprendre.

DE NEVERS ET TAVANNES.

A nous, à votre tour, plus tard vous penserez.

RAOUL.

Et que puis-je? grand Dieu!

DE NEVERS ET TAVANNES, *mystérieusement.*

Tout ce que vous voudrez.

ENSEMBLE.

URBAIN, DE NEVERS, TAVANNES, COSSÉ, DE RETZ ET THORÉ.

Les plaisirs, les honneurs, l'opulence,
De vos vœux combleront l'espérance.
De l'audace! et toujours la puissance
Est de droit à qui sait la saisir.

RAOUL, *avec étonnement et à demi-voix.*

Les plaisirs, les honneurs, l'opulence,
De mes vœux combleront l'espérance!

Sur mon sort d'où vient donc leur science?
En honneur, je n'en puis revenir!

MARCEL, *à demi-voix.*

Quoi! pour lui les honneurs, la puissance,
Combleraient enfin mon espérance?
De leur ton voyez la différence!
En honneur, je n'en puis revenir!

TOUS.

Ah! pour vous quelle gloire nouvelle!
Dans ce jour la beauté vous appelle;
Le bonheur est de vivre pour elle,
Et pour elle il est beau de mourir!

(Des hommes masqués paraissent au fond du théâtre. Un des hommes montre à Raoul un bandeau qu'il tient à la main. Marcel veut en vain retenir son maître, que le jeune page entraîne. — La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le château et les jardins de Chenonceaux, à trois lieues d'Amboise. Le château de Chenonceaux est bâti sur un pont (en perspective). Le fleuve serpente en lignes courbes jusque sur le milieu du théâtre, disparaissant de temps en temps derrière des touffes d'arbres verts. A droite, un large escalier en pierre par lequel on descend du château dans les jardins. — Au lever du rideau, Marguerite est entourée de ses femmes; elle vient d'achever sa toilette, et Urbain, son page, à genoux devant elle, tient encore le miroir dans lequel elle vient de se regarder.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, URBAIN, DEMOISELLES D'HONNEUR.

AIR.

MARGUERITE.

O beau pays de la Touraine!
Riants jardins, verte fontaine,
Ruisseau qui murmures à peine,
Que sur tes bords j'aime à rêver
Belles forêts, sombre feuillage,
Cachez-moi bien sous votre ombrage,
Et que la foudre ou que l'orage
Jusqu'à moi ne puisse arriver!
Que Luther ou Calvin ensanglantent la terre
De leurs débats religieux;
Des ministres du ciel que la morale austère
Nous épouvante au nom des cieux;
Raison austère,
Humeur sévère
Ne règnent guère
Dans notre cour!
Sous mon empire,
On ne respire
Que pour sourire
Au dieu d'Amour.

CHOEUR.

Sombre folie,
Ou pruderie,
Soyez bannie
De ce séjour!
Sous mon empire,
On ne respire
Que pour sourire
Au dieu d'Amour!

MARGUERITE.

Oui, je veux chaque jour,
Aux échos d'alentour
Redire nos refrains d'amour:
Écoutez... écoutez... les échos d'alentour
Ont appris nos refrains d'amour.

(L'orchestre imite l'écho dont Marguerite répète les sons.)

Amour!.. amour!..
Oui, déjà la fauvette
Dans les airs le répète,
Et des tendres ramiers les sons mélodieux
Se perdent en mourant sur les flots amoureux!
Sombre folie,
Ou pruderie,
Soyez bannie
De notre cour!
Sous notre empire,
On ne respire
Que pour sourire
Au dieu d'Amour.
A ce mot seul s'anime et renaît la nature,
Les oiseaux l'ont redit sous l'épaisse verdure;
Le ruisseau le répète avec un doux murmure;
Les ondes, la terre et les cieux
Redisent nos chants amoureux.

URBAIN, *à part, la regardant et soupirant.*

Que notre reine est belle, hélas! et quel dommage!

MARGUERITE.

Eh! de quoi te plains-tu?

URBAIN.

De n'être rien — qu'un
Page discret, et fidèle, et soumis! [page!

MARGUERITE, *souriant et montrant ses demoiselles d'honneur.*

De ces dames pourtant ce n'est pas là l'avis!

URBAIN, *vivement.*

Ah! Madame!

MARGUERITE, *s'asseyant nonchalamment.*

Tais-toi! — La journée est brûlante,
Et du soleil d'août la chaleur accablante!
(A ses femmes.)
Sous ce riant feuillage, et dans le sein des eaux
Dont le Cher embellit les bords de Chenonceaux,
Nous irons, quand du jour s'amortira l'ardeur,
D'un bain délicieux savourer la fraîcheur.
Allez, disposez tout.

(Les femmes sortent toutes par la gauche, et au haut du grand escalier, à droite, on voit paraître Valentine.)

MARGUERITE, *à Urbain.*

Qui vient là, je vous prie?

URBAIN.

De vos demoiselles d'honneur
La plus jeune et la plus jolie.

MARGUERITE.

C'est Valentine!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTINE.

MARGUERITE.

Approche sans frayeur.

URBAIN.

A la cour arrivée à peine,
Déjà de notre souveraine
Elle est la favorite!

MARGUERITE.

Oui, je l'ai vu gémir,
Et les pleurs ont toujours le don de m'attendrir.

URBAIN, *à part.*

Ah!.. je ne rirai plus.

MARGUERITE, *à Valentine.*

Ma fille, allons, courage
Dis-moi le résultat de ton hardi voyage.

VALENTINE.

Le comte de Nevers sur l'honneur a promis
De refuser ma main.

MARGUERITE.

Alors tout est facile,
Et je te réponds, moi... sans être bien habile,
Qu'un autre hymen bientôt...

VALENTINE, *troublée.*

O ciel!

MARGUERITE, *souriant.*

Quoi! tu rougis?
(*Valentine baisse les yeux.*)
Ah! tu l'aimes donc bien!.. et pourquoi t'en défendre?
Mérite-t-il du moins un intérêt si tendre?
Mon beau page, toi qui l'as vu,
Réponds pour elle, qu'en dis-tu?

URBAIN.

Autant que chevalier de France
Il a l'air noble et généreux.

MARGUERITE.

L'un pour l'autre le ciel vous a faits tous les deux.

VALENTINE.

Non, Madame, le ciel proscrit cette alliance :
Nos cultes sont différents.

MARGUERITE.

Oh! l'amour ne connaît ni les dieux ni les rangs.

URBAIN, *regardant Marguerite.*

Quoi! l'amour ne connaît ni les dieux ni les rangs.

MARGUERITE.

Et pour moi catholique... un hymen se prépare,
(C'est un secret)... avec Henri, roi de Navarre
Un des chefs protestants.

URBAIN, *avec douleur.*

O ciel! pour vous, Madame, un hymen se prépare!

MARGUERITE, *le regardant.*

Qu'avez-vous donc?

URBAIN, *soupirant.*

Moi? rien.

MARGUERITE, *avec intérêt.*

(*A Valentine.*)
Pauvre Urbain! Et j'entends
Que votre hymen se fasse en même temps.

VALENTINE.

Oh! c'est impossible... et mon père?

MARGUERITE.

Je l'ai vu, je dois croire à ses nobles serments.

VALENTINE, *timidement.*

Oui. — Mais Raoul?

MARGUERITE.

Eh bien, ma chère,
Il va venir.

VALENTINE, *effrayée.*

O ciel! jamais je n'oserai...

MARGUERITE, *souriant.*

(*Gaiement.*)
Vraiment... jamais? Alors c'est moi qui le verrai.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LES DEMOISELLES D'HONNEUR *qui reviennent.*

UNE DAME D'HONNEUR.

Venez sous ces épais ombrages
Chercher un doux abri contre un soleil brûlant.
Le fleuve fortuné qui baigne ces rivages
Vous offre de ses eaux le rempart transparent.

CHOEUR.

Jeunes beautés, sous ce feuillage
Qui vous présente un doux ombrage
Bravez le jour et la chaleur.
Voyez ce ruisseau qui murmure,
Et dans le sein d'une onde pure
Cherchez le calme et la fraîcheur.

MARGUERITE, *remerciant les femmes empressées autour d'elle.*

C'est bien, c'est bien, et de vos soins fidèles...
(*Se retournant et apercevant Urbain qui est pensif et immobile devant elle.*)
Eh! que faites-vous là, maître Urbain?

URBAIN.

J'attendais
Les ordres de Madame.

MARGUERITE.

Et moi qui l'oubliais!..
Je le confondais presque avec ces demoiselles.
Sortez, beau page, et sur-le-champ.

URBAIN.

Quel ennui de sortir dans un pareil moment!
(*Il sort en retournant plusieurs fois la tête.*)

CHOEUR.

Jeunes beautés, sous ce feuillage
Qui vous offre un discret ombrage,
Bravez le jour et la chaleur.
Voyez ce ruisseau qui murmure,
Et dans le sein d'une onde pure
Cherchez le calme et la fraîcheur.

(*Pendant ce chœur toutes les jeunes filles s'occupent de leur toilette de bain. Plusieurs qui sont déjà prêtes, paraissent en peignoirs de gaze, et, avant de se plonger dans l'eau, dansent, jouent, courent les unes après les autres et forment différents groupes. — Divertissement que la reine contemple en souriant, nonchalamment étendue sur un banc de verdure. — D'autres jeunes filles ont disparu derrière les touffes d'arbres du fond, et on les voit un instant après se baigner dans le Cher, qui forme sur le théâtre différentes sinuosités.*)

CHOEUR ET AIR DE BALLET.

Jeunes beautés, sous ce feuillage
Qui vous offre un discret ombrage,
Bravez le jour et la chaleur.
Etc.., etc...

(*En ce moment Urbain paraît au milieu des groupes que forment les jeunes filles.*)

MARGUERITE, *l'apercevant.*

Encore! et quelle audace! Urbain!..

URBAIN, *timidement.*

Ce n'est pas moi,
(*Entrant.*)
C'est un beau chevalier que vers vous on amène.
(*Valentine et toutes les jeunes filles effrayées se groupent en désordre auprès de la reine.*)

MARGUERITE.

Un chevalier!

URBAIN.

Mais calmez votre effroi.
Docile aux ordres de la reine,
Un voile épais couvre ses yeux.

MARGUERITE, *à Valentine.*

C'est Raoul de Nangis.



VALENTINE. A d'éternels tourments vous m'avez comdamnée. — Acte 5, scène 1.

URBAIN.

Héros mystérieux,
Qui ne sait pas encore en quel piége on l'entraîne.

MARGUERITE.

A merveille... c'est lui... tout sourit à mes vœux.

VALENTINE.

Ah! fuyons ses regards!

MARGUERITE, *la retenant.*

Non... reste!.. je le veux.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; RAOUL, *que l'on amène avec un bandeau sur les yeux et qui descend du grand escalier à droite.*

(*Toutes les jeunes filles le montrent du doigt ou viennent doucement sur la pointe des pieds le regarder et s'enfuient; d'autres s'approchent et l'entourent.*)

CHŒUR, *à demi-voix.*

Le voici! du silence!
En tremblant il s'avance,
Et peut-être il a peur.
C'est charmant! quel bonheur:
Sous ce voile léger
S'il savait quel danger
Le menace en ces lieux,
Il serait trop heureux!
Mais la foi du serment
Contre lui nous défend,
Et gaîment nous soustrait
A son œil indiscret.

URBAIN, *pendant ce temps regardant non pas Raoul, mais la reine et le groupe de jeunes filles.*

Grâce à lui l'on m'oublie, et je puis en ces lieux
(*Montrant les jeunes filles.*)
Contempler les dangers qu'on dérobe à ses yeux.

MARGUERITE, *montrant Raoul, et faisant signe à tout le monde de s'éloigner.*

Il faut que je lui parle... allez, et laissez-nous.

URBAIN, *regardant Raoul.*

Ah! d'un pareil destin qui ne serait jaloux!

CHŒUR.

Oui, partons en silence;
Son cœur tremble d'avance,
Et peut-être il a peur.
C'est charmant! quel bonheur!
Sous ce voile léger
S'il savait quel danger
Le menace en ces lieux,
Il serait trop heureux!
Mais la foi du serment
(*Montrant Marguerite.*)
Contre lui la défend,
Et gaîment la soustrait
A son œil indiscret.
(*Tout le monde sort.*)

—

SCÈNE V.

MARGUERITE; RAOUL, *ayant toujours un bandeau sur les yeux.*

MARGUERITE.

Pareille loyauté mérite récompense.
Nous sommes seuls, beau chevalier,
Et je veux bien, dans ma clémence,
De vos serments vous délier.
Otez ce voile!

RAOUL, *arrachant le bandeau et regardant autour de lui.*

O ciel! où suis-je?
De mes yeux éblouis n'est-ce pas un prestige?

DUO.

Beauté divine, enchanteresse,
O vous qui régnez en ces lieux,
Répondez, mortelle ou déesse,
Suis-je sur terre ou dans les cieux?

MARGUERITE, *le regardant.*

Ah! de l'objet de sa tendresse
Je conçois le trouble amoureux;
Il est fort bien; reine ou princesse
En aucun temps n'eût choisi mieux.

RAOUL.

Ah! je ne sais à votre vue
Quel charme subjugue mon cœur!

MARGUERITE, *à part.*

Vraiment! — et sans être connue,
Pour une reine c'est flatteur!

RAOUL, *s'animant.*

D'un chevalier fidèle acceptez le servage.

MARGUERITE, *souriant.*

De son obéissance il me faudrait un gage.

RAOUL.

Ah! je le jure à vos genoux;
A vos ordres soumis, parlez, je suis à vous;
Vos vœux, je les remplirai tous.

MARGUERITE, *s'arrêtant et le regardant en hésitant un peu.*

Ah!.. ah!..

ENSEMBLE.

(*A part.*)
Si j'étais coquette,
Pareille conquête
Serait bientôt faite;
Mais, non!.. et je doi,
Alors que sa belle
Compte sur mon zèle,
Lui plaire pour elle,
Et non pas pour moi!

RAOUL.

Oui, cette conquête
Va par sa défaite
Punir la coquette
Qui trahit ma foi.
Une ardeur nouvelle
M'enflamme pour elle,
Et mon cœur fidèle
Vivra sous sa loi.

RAOUL, *avec chaleur.*

A vous et ma vie et mon âme!
A vous mon épée et mon bras!
Pour son Dieu, l'honneur et sa dame,
Heureux qui brave le trépas!

MARGUERITE.

J'aime cette ardeur qui l'enflamme;
Mais calmez-vous, car mes seuls vœux
Sont ici de vous rendre heureux.

RAOUL, *étonné.*

Que dites-vous?

MARGUERITE.

Tels sont mes ordres rigoureux,
Mais il faut m'obéir.

RAOUL.

Je le jure, Madame.

MARGUERITE, *avec satisfaction.*

C'est bien, c'est tout ce que je veux.
(*A part, le regardant avec un léger sourire.*)
Ah!..

ENSEMBLE.

Si j'étais coquette,
Pareille conquête
Serait bientôt faite
Mais, non!.. et je doi,
Alors que sa belle
Compte sur mon zèle,
Lui plaire pour elle,
Et non pas pour moi!

RAOUL.

Oui, cette conquête
Va par sa défaite
Punir la coquette
Qui trahit ma foi.
Une ardeur nouvelle
M'enflamme pour elle,
Et mon cœur fidèle
Vivra sous sa loi.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, URBAIN.

URBAIN.

Madame!

MARGUERITE, *avec impatience.*

Allons! il est dit que ce pag
Doit aujourd'hui toujours me déranger.

URBAIN.

Pardon!
Les seigneurs du pays, par vos ordres, dit-on,
Appelés en ces lieux, viennent pour rendre hommage
A Votre Majesté.

RAOUL, *étonné et s'éloignant de Marguerite avec effroi et respect.*

Ciel!

MARGUERITE, *se rapprochant de lui, lui dit avec douceur.*

C'est la vérité.
(*Regardant en riant son air interdit.*)
Eh bien! qu'est devenue une ardeur aussi belle?
Songez à vos serments;... ce mot de majesté
Vous a-t-il dispensé déjà d'être fidèle?

RAOUL.

Jamais!

MARGUERITE.

Vous promettez de m'obéir... eh bien!
Je veux former pour vous un illustre lien.
De ma mère et du roi les desseins politiques
Veulent aux protestants unir les catholiques
Et je sers leurs efforts en vous donnant ici
Une riche héritière, aimable, et seule fille
Du comte de Saint-Bris, votre ancien ennemi.
Je l'ai fait pressentir; il consent, et c'est lui
Qui veut bien, oubliant ses haines de famille,
Venir à vous.

RAOUL.

Qui? lui?

MARGUERITE, *avec dignité.*

Songez à votre tour
Que j'ai votre serment, et l'ordre que je donne...

RAOUL, *s'inclinant.*

J'obéirai.

MARGUERITE.

C'est bien. A ce prix, à ma cour
Je vous attache ainsi qu'à ma personne.

RAOUL, *baisant sa main qu'elle lui présente.*

C'est trop de bontés!

URBAIN, *soupirant.*

Oui, trop bonne, je le voi,
Pour tout le monde, hormis pour moi.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; SEIGNEURS ET DAMES, LE COMTE DE SAINT-BRIS, LE COMTE DE NEVERS, QUELQUES SEIGNEURS PROTESTANTS, THÉLIGNY, DAMVILLE, DE GUERCHY, ET LES DEMOISELLES D'HONNEUR DE LA REINE.

CHOEUR, *saluant Marguerite.*

Honneur à la plus belle!
Quand elle nous appelle,
Hâtons-nous d'accourir.
Sa voix s'est fait entendre;
Et près d'elle se rendre,
C'est voler au plaisir.

MARGUERITE, *montrant Raoul et s'adressant à tous les seigneurs.*

Oui, d'un heureux hymen préparé par mes soins
J'ai désiré, Messieurs, que vous fussiez témoins.

(*Pendant la reprise du chœur suivant, elle présente Raoul aux comtes de Saint-Bris et de Nevers; ceux-ci, les yeux fixés sur la reine, lui font un bon accueil et lui tendent la main.*)

CHOEUR.

Honneur à la plus belle!
Quand elle nous appelle,
Hâtons-nous d'accourir.
Sa voix s'est fait entendre;
Et près d'elle se rendre,
C'est voler au plaisir.

(*A la fin du chœur, entre Marcel, qui parle bas à l'oreille de Raoul.*)

MARCEL.

Ah! qu'est-ce que j'apprends! vous avez recherché
La main d'une Madianite?

RAOUL.

Tais-toi!..

MARCEL.

Dans ses jardins le serpent d'Ève habite,
Et sa maison est celle du péché...

(*Raoul l'interrompt et lui fait signe de se taire. — Un valet en courrier et aux livrées de la cour a remis à Marguerite plusieurs papiers qu'elle lit. — Puis elle s'approche de Saint-Bris et de Nevers, et leur montrant un ordre qu'elle leur donne.*)

MARGUERITE, *bas, à Saint-Bris et à Nevers.*

Mon frère Charles Neuf, qui connaît votre zèle,
Tous les deux, à Paris, dès ce soir vous rappelle,
Pour un vaste projet que j'ignore.

DE NEVERS ET SAINT-BRIS.

A sa loi
Nous nous soumettons.

MARGUERITE.

Oui! mais d'abord à la mienne
Il vous faut obéir, et je veux devant moi
Que, grâce à cet hymen, abjurant toute haine,
Vous prononciez tous trois, comme aux pieds des autels,
D'une éternelle paix les serments solennels.

RAOUL, SAINT-BRIS, DE NEVERS, *étendant la main.*

Par l'honneur, par le nom que portaient mes ancêtres,
Par le roi, par ce fer à mon bras confié,
Par le Dieu qui connaît et qui punit les traîtres,
Devant vous nous jurons éternelle amitié.

RAOUL.

Si l'un de nous ose y porter atteinte...

SAINT-BRIS.

Que le poignard venge sa trahison!

DE NEVERS.

Oui, de son sang que la terre soit teinte!

SAINT-BRIS.

Qu'il n'ait de nous ni trêve, ni pardon!

LE CHŒUR *répète.*

Par l'honneur, par le nom que portaient mes ancêtres, [etc.

MARGUERITE, *gaiement, à Raoul.*

Et maintenant à votre vue
Je dois offrir
Votre charmante prétendue,
Qui rendra vos serments faciles à tenir.

(*Elle fait signe à quelques demoiselles d'honneur qui sortent.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; VALENTINE, *couverte d'un voile blanc et amenée par plusieurs demoiselles d'honneur.*

MARGUERITE.

Votre compagne, la voilà;
Et des mains de son père, ici recevez-la.

(*Saint-Bris a pris la main de Valentine et l'amène à Raoul, qui la regarde.*)

RAOUL.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?

MARGUERITE.

Qu'avez-vous?

RAOUL.

Quoi! c'est elle
Que m'offraient en ce jour...

MARGUERITE.

Et l'hymen et l'amour.

RAOUL.

Quoi! c'est là, dites-vous, ma compagne fidèle?
Trahison! perfidie!

TOUS.

Ah! grand Dieu! quel transport!

RAOUL.

Moi, son époux?.. jamais!

MARGUERITE ET VALENTINE.
O ciel!
RAOUL.
Plutôt la mort.

ENSEMBLE.

SAINT-BRIS ET DE NEVERS.
Ah! je tremble et frémis et de honte et de rage:
C'est à moi d'immoler l'ennemi qui m'outrage:
C'est son sang qu'il me faut, en ma juste fureur,
Pour punir son affront et venger mon honneur.
VALENTINE.
Et comment ai-je donc mérité cet outrage!
Dans mon cœur éperdu s'est glacé mon courage;
Il faut perdre à la fois son amour et l'honneur.
Et pour moi désormais plus d'espoir, de bonheur!
RAOUL.
Trahison! perfidie! à ce point l'on m'outrage!
Je repousse à jamais un honteux mariage.
Plus d'hymen, je l'ai dit, et, fidèle à l'honneur,
Je me ris désormais de leur vaine fureur.
MARGUERITE.
O transport! ô démence! et d'où vient cet outrage?
A briser de tels nœuds quel délire l'engage?
Et d'un autre penchant le pouvoir séducteur
Viendrait-il tout à coup s'emparer de son cœur?
MARCEL.
Oui, mon cœur applaudit à son noble courage:
Il repousse à jamais un fatal mariage.
A son culte fidèle, et fidèle à l'honneur,
Je me ris maintenant de leur vaine fureur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O transport! ô délire! et d'où vient cet outrage?
Et pourquoi rompre ainsi le serment qui l'engage?
Cet affront veut du sang;
(*Montrant Saint-Bris.*)
Et sa juste fureur
Doit punir un perfide et venger son honneur.

MARGUERITE, *à Raoul.*
Un semblable refus...
RAOUL.
N'est que trop légitime.
MARGUERITE.
Dites-m'en la raison.
RAOUL.
Je ne le puis sans crime.
VALENTINE.
Qu'ai-je fait?
RAOUL.
Par égard je veux me taire encor;
Mais cet hymen...
MARGUERITE, *avec colère.*
Raoul!
RAOUL.
Disposez de mon sort;
Mais je l'ai dit : jamais! jamais!.. plutôt la mort!

ENSEMBLE.

DE NEVERS ET SAINT-BRIS.
C'en est trop! je frémis de colère et de rage, etc.
VALENTINE.
Et comment ai-je donc mérité cet outrage! etc.
RAOUL.
Trahison! perfidie! à ce point l'on m'outrage! etc.
MARGUERITE.
O transport! ô démence! et d'où vient cet outrage? etc.
MARCEL.
Oui, mon cœur applaudit à son noble courage: etc.

CHŒUR GÉNÉRAL.
O transport! ô délire! et d'où vient cet outrage? etc.

DE NEVERS ET SAINT-BRIS, *à Raoul, qui s'apprête à les suivre.*
Sortons! sortons! qu'il tombe sous nos coups!
RAOUL.
D'un tel honneur mon cœur est plus jaloux.
MARGUERITE.
Arrêtez! devant moi quelle insulte nouvelle!
(*Faisant signe à un des officiers de désarmer Raoul.*)
Vous, Raoul, votre épée.
(*A Saint-Bris et de Nevers.*)
Et vous, oubliez-vous
Qu'à l'instant près de lui votre roi vous rappelle?
RAOUL.
Je les suivrai.
MARGUERITE.
Non pas! près de moi, dans ces lieux
Vous resterez.
SAINT-BRIS.
Le lâche est trop heureux
(*Montrant la reine.*)
Que cette main royale ait un tel privilége!
RAOUL.
En désarmant mon bras c'est vous qu'elle protége,
Et peut-être trop tôt je serai près de vous.
MARGUERITE.
Téméraires! tous deux redoutez mon courroux.
SAINT-BRIS.
C'est en vain qu'on prétend enchaîner mon courage:
Je saurai retrouver l'ennemi qui m'outrage.
(*Prenant la main de Valentine.*)
Viens, partons, c'est à moi, dans ma juste fureur,
A punir son offense, à venger notre honneur!
RAOUL.
Vainement l'on prétend retenir mon courage,
Je saurai retrouver l'ennemi qui m'outrage.
Oui, plus tard je saurai par ma seule valeur
Repousser son offense et venger mon honneur!

ENSEMBLE.

VALENTINE.
Dieu puissant! ai-je donc mérité, etc.
MARGUERITE.
O transport! ô délire! et d'où vient, etc.
MARCEL.
Oui, mon cœur applaudit à son noble courage, etc.

CHŒUR GÉNÉRAL.
O transport! ô délire! et d'où vient cet outrage? etc.
Partons, partons, éloignons-nous,
Rien ne pourra le soustraire à nos coups!

(*Saint-Bris et de Nevers entraînent Valentine à moitié évanouie et sortent en défiant Raoul, qui veut les suivre, et que retiennent les soldats de la reine. Tout le monde se sépare dans le plus grand désordre. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le Pré-aux-Clercs, qui s'étend jusqu'aux bords de la Seine. Au fond, et de l'autre côté de la rivière, les principaux édifices de Paris. A gauche du spectateur, sur le premier plan, un cabaret où sont assis des étudiants et des jeunes filles. A droite, un cabaret devant lequel des soldats huguenots boivent ou jouent aux dés. Sur le second plan, à gauche, l'entrée d'une chapelle. Au milieu, un arbre immense qui ombrage la prairie. — Au lever du rideau, des clercs de la basoche et des grisettes sont assis sur des chaises, et causent entre eux. D'autres se promènent ou forment différents groupes. — Ouvriers, marchands, musiciens ambulants, marionnettes, moines, bourgeois et bourgeoises. Il est six heures du soir, au mois d'août.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est le jour du dimanche,
C'est le jour du repos;
Dans une gaîté franche
Oublions nos travaux.
Sur les bords de la Seine
Et dans ces prés fleuris
Le plaisir nous amène,
Habitants de Paris.

PLUSIEURS CLERCS, *à de jeunes ouvrières.*

Qu'aujourd'hui l'amour nous rapproche,
Venez danser, belle aux doux yeux.

LES JEUNES FILLES.

Oh! non, les clercs de la basoche
Sont, nous dit-on, trop dangereux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est le jour du dimanche,
C'est le jour du repos;
Dans une gaîté franche
Oublions nos travaux.
Sur les bords de la Seine
Et dans ces prés fleuris
Le plaisir nous amène,
Habitants de Paris.

BOIS-ROSÉ, *à gauche, avec ses soldats.*

CHANSON HUGUENOTE.

PREMIER COUPLET.

Prenant son sabre de batailles,
Qui renverse forts et murailles,
Il a dit : Soldats de la foi,
Suivez-moi!
Je suis votre vieux capitaine,
A la victoire je vous mène,
Ou je vous mène en paradis,
Mes amis!
Vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

CHŒUR.

Vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

BOIS-ROSÉ.

DEUXIEME COUPLET.

En avant, braves calvinistes!
A nous les filles des papistes,
A nous richesses et butin
Et bon vin!
Ici tout appartient au brave;
Et ces vins qu'ils gardaient en cave
Pour l'autel et pour ces banquets,
Buvons-les!
Vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

CHŒUR.

Vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

(*Dans ce moment paraît un cortége de mariage; Saint-Bris et de Nevers donnent la main à Valentine, qui, couverte d'un voile et suivie de jeunes filles, de dames et de seigneurs de la cour et des gens de sa maison, se dirige vers la chapelle à gauche.*)

CHŒUR DES CATHOLIQUES *qui s'agenouillent pendant que le cortége entre dans la chapelle*

Vierge Marie,
Soyez bénie!
Votre voix prie
Pour les pécheurs.
Reine de grâce,
Par vous s'efface
Jusqu'à la trace
De nos douleurs!

(*Marcel entre par la gauche, tenant une lettre à la main.*)

MARCEL, *cherchant Saint-Bris au milieu du cortége.*

Le seigneur de Saint-Bris?..

DES GENS DU PEUPLE.

(*A Marcel, qui a son chapeau sur la tête.*)
Vois ce pieux cortége;
Incline ton front.

MARCEL.

Pourquoi donc?

LES GENS DU PEUPLE.

Il le faut bien.

MARCEL.

Et pourquoi le ferais-je?
(*Montrant le cortége.*)
Dieu n'est pas là, je pense.

TOUS LES GENS DU PEUPLE.

Impie!

BOIS-ROSÉ ET LES HUGUENOTS, *se levant.*

Il a raison.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Vierge Marie,
Soyez bénie!
Votre voix prie
Pour les pécheurs.
Reine de grâce.
Par vous s'efface
Jusqu'à la trace
De nos douleurs!
Vierge Marie,
Soyez bénie!
(*Elles entrent dans la chapelle.*)

BOIS-ROSÉ ET LES HUGUENOTS.

En avant, braves calvinistes!
A nous les filles des papistes,
A nous richesses et bon vin
Et butin!
Ici tout appartient au brave,
Et ces vins qu'ils gardaient en cave,
Pour l'autel et pour ces banquets,
Buvons-les!
Vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

CHŒUR DU PEUPLE, *regardant les huguenots avec indignation.*

Ah! les profanes, les impies!
Dont les âmes sont endurcies!
Profanes! impies!
Qu'on devrait brûler en plein air,
En attendant les feux d'enfer.

(*L'indignation des gens du peuple s'est augmentée. Ils regardent en les menaçant les soldats calvinistes qui

boivent et qui rient de leur colère. En ce moment une ritournelle joyeuse se fait entendre; on voit paraître des bohémiens autour desquels chacun s'empresse. Plusieurs bohémiens portent des instruments de musique, et sur leurs premiers accords les clercs de la basoche invitent les jeunes filles et dansent avec elles, tandis que d'autres bohémiens chantent.)

RONDE BOHEMIENNE.

PREMIER COUPLET.

Vous qui voulez savoir d'avance
Si le destin vous sourira,
Payez, payez, et ma science
A juste prix vous le dira.
De la Bohême
Enfants joyeux,
Le ciel lui-même
S'ouvre à nos yeux!
Beautés coquettes,
Seigneurs galants,
Jeunes fillettes,
Jeunes amants...
Vous qui voulez savoir d'avance
Si le destin vous sourira,
Payez, payez, et ma science
A juste prix vous le dira.

DEUXIÈME COUPLET.

Honneur, richesse
Et beaux bijoux,
Fraîcheur, jeunesse,
En voulez-vous?
Vous, grandes dames
De ce pays,
Gentilles femmes,
Et vieux maris...
Vous qui voulez savoir d'avance,
Si le destin vous sourira,
Payez, payez, et ma science
A juste prix vous le dira.

(Ballet. Danse des bohémiens, des clercs et des grisettes. A la fin du ballet, Saint-Bris, de Nevers et Maurevert sortent de la chapelle qui est à gauche.)

DE NEVERS, *à Saint-Bris.*

Pour remplir un vœu solennel,
Jusqu'à ce soir au pied du saint autel
Valentine demande à rester en prière!
J'obéis! et suivi de mes nombreux amis,
Je reviendrai chercher l'épouse qui m'est chère,
Pour la conduire en pompe à mon logis.
(Il sort.)

SAINT-BRIS, *le regardant sortir.*

Ainsi par cet illustre et noble mariage
Des refus de Raoul je puis braver l'outrage,
Mais non pas l'oublier... et s'il s'offre à mes coups...

MARCEL, *apercevant Saint-Bris et s'approchant de lui.*

Mon maître m'a remis ce message pour vous.

SAINT-BRIS, *avec joie.*

Raoul!.. il revient donc enfin!

MARCEL.

Avec la reine.
Tous les trois nous venons de quitter la Touraine.
Nous entrons dans Paris.

SAINT-BRIS, *lisant le billet.*

Et j'en rends grâce au ciel!
(A Maurevert.)
Il m'ose défier et m'envoie un cartel.

MAUREVERT, *à part, avec joie.*

Vraiment!

MARCEL, *avec effroi.*

Quel mot viens-je d'entendre?

SAINT-BRIS, *à Maurevert lui montrant le billet.*

Aujourd'hui même, et dans le Pré-aux-Clercs,
Quand les ombres du soir rendent ces lieux déserts,
Il viendra!

MAUREVERT.

C'est ici tantôt qu'il doit se rendre;
Un Dieu vengeur l'amène!.. il n'en sortira pas!..

SAINT-BRIS, *à Marcel qui s'éloigne.*

(Bas, à Maurevert.)
Nous l'attendrons! Cachons ce cartel à mon gendre.
Un jour d'hymen il ne doit pas
Courir la chance des combats.

MAUREVERT, *à voix basse.*

Ni vous non plus!.. pour frapper un impie
Il est d'autres moyens que le ciel sanctifie.

SAINT-BRIS.

Que dis-tu?

MAUREVERT.

(Lui montrant la chapelle.)
Dieu le veut! Venez, et devant lui
Vous saurez le projet que l'on forme aujourd'hui.

SCÈNE II.

MAUREVERT ET SAINT-BRIS *rentrent dans la chapelle à gauche. Le soir arrive. — On entend une cloche, et la voix des archers et des sergents du guet.*

LE COUVRE-FEU.

PLUSIEURS ARCHERS.

Rentrez, habitants de Paris,
Tenez-vous clos dans vos logis;
Que tout bruit meure,
Quittez ce lieu,
Car voici l'heure
Du couvre-feu.

TOUS.

Rentrons, habitants de Paris,
Tenons-nous clos en nos logis; etc.

BOIS-ROSÉ, *aux soldats protestants et à leurs femmes, montrant le cabaret à droite.*

Toute la nuit, mes chers amis,
Buvons gaîment dans ce logis.
Et vous, beautés à l'œil si doux,
Venez souper, rire avec nous.

UN ÉTUDIANT, *montrant aux grisettes le cabaret à gauche.*

Et vous, enfants, roses d'amour,
Venez danser jusqu'au grand jour;
Mais par ici passons plutôt,
On sent par là le huguenot.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Que dans ce lieu
Nul ne demeure,
Car voici l'heure
Du couvre-feu.

(Toute la foule s'écoule. Bois-Rosé et les huguenots sont entrés dans le cabaret, dont les portes se referment. Les archers ont chassé devant eux tous les promeneurs. La nuit est sombre, et il n'y a plus personne sur le Pré-aux-Clercs.)

(Saint-Bris et Maurevert sortent mystérieusement de la chapelle.)

MAUREVERT.

C'est dit!.. et vous m'avez compris!

SAINT-BRIS.

Dans une heure, en ce lieu!

MAUREVERT.

Comptez sur nos amis!
(Ils sortent.)

SCÈNE III.

VALENTINE, *paraissant à la porte de la chapelle.*

Derrière ce pilier, cachée à tous les yeux, [affreux
Que viens-je, hélas! d'entendre... et de quel piége
Ses jours sont menacés!.. Ah! je dois l'y soustraire,
Non pas pour lui, mon Dieu! mais pour l'honneur d'un
Et comment prévenir Raoul? [père.

MARCEL, *entrant par la gauche.*

Je l'attendrai!
Je serai du combat, et s'il meurt, je mourrai.
On vient, c'est lui peut-être.
Est-ce vous, mon bon maître?
Qui va là?

VALENTINE.

Juste ciel!
Oui, j'ai cru reconnaître
La voix du bon Marcel.
(*Appelant à demi-voix.*)
Marcel!..

MARCEL.

A cette heure
Qui prononce mon nom?.. Qui va là?

VALENTINE.

Viens ici.

MARCEL.

Halte-là!
Le mot d'ordre! ou qu'on meure!

VALENTINE.

Ah! Raoul!

MARCEL.

Bien cela!
Avancez! — Une femme!
Et voilée!.. Ah! Seigneur!
Il y va de mon âme!

VALENTINE.

As tu peur!

MARCEL.

Moi, Marcel!.. moi, peur!

VALENTINE.

Écoute-moi!.. Raoul en ces lieux va se rendre.

MARCEL.

C'est vrai.

VALENTINE.

Pour un duel.

MARCEL.

C'est vrai... contre un damné,
Pour venger son honneur... Dieu saura le défendre.

VALENTINE.

Qu'il ne vienne au combat que bien accompagné.

MARCEL.

O ciel! de quels périls est-il environné?
Achève!

VALENTINE.

Je ne puis, mais tu dois me comprendre;
Qu'il ne vienne au combat que bien accompagné.
(*Marcel, effrayé, s'éloigne vivement.*)

VALENTINE, *seule.*

L'ingrat d'une offense mortelle
A blessé mon cœur fidèle,
Et malgré moi, son image cruelle
Règne encor dans ce cœur, objet de ses mépris.

MARCEL, *rentrant et à part.*

Je courais avertir mon maître et le défendre;
Insensé! j'oubliais... il n'est plus au logis!
En sortant... dans ces lieux il m'a dit de l'attendre!
Où le joindre?.. et comment lui donner cet avis?
Cherchons-le!.. qu'ai-je dit?.. si pendant mon absence
Contre lui d'assassins une troupe s'élance,
Par le fer meurtrier assailli... sans défense...
En appelant Marcel à son aide... il mourra!
Restons... restons plutôt! mais seul... que peut mon
Mourir à ses côtés, en serviteur fidèle. [zèle?
Dieu puissant, vois mes pleurs et ma crainte mortelle,
Prends pitié d'un vieillard qui toujours t'adora!

VALENTINE, *l'apercevant et courant à lui.*

Tu m'as compris?

MARCEL.

Un mot : — cet avis, qui le donne?

VALENTINE.

Fais-en bien ton profit.
Adieu, cela suffit.

MARCEL.

Trahison! Quelle es-tu? parle, je te l'ordonne!

VALENTINE.

Je ne le puis!

MARCEL.

Je m'attache à tes pas.
D'où vient un tel avis?

VALENTINE.

Tu ne le sauras pas!

MARCEL.

Qui donc es-tu? réponds! ou par le ciel lui-même...

VALENTINE, *tremblante.*

(*A demi-voix.*)
Grands dieux!.. eh bien! je suis une femme qui l'aime,
Qui s'expose pour lui, qui veille sur ses jours,
Et qui doit désormais l'oublier pour toujours.

MARCEL, *attendri.*

Vraiment?

VALENTINE.

Ah! tu ne peux éprouver ni comprendre
Ces tourments, ces combats, que nul mot ne sait rendre,
Où tour à tour triomphe ou l'amour ou l'honneur!
(*A part.*)
Pour sauver du trépas une tête si chère,
Malgré moi je trahis et l'honneur et mon père!
(*Montrant l'église.*)
Mais je viens de tout dire à Dieu même, et j'espère
Mon pardon de ce Dieu qui doit lire en mon cœur.

MARCEL, *la regardant avec attendrissement.*

Ne te repens point, noble fille,
D'un dévouement où l'honneur brille;
Ne pleure pas; Marcel, ma fille,
Te bénit du fond du cœur.
Oui, pour toi, que je révère,
Je prirai ma vie entière :
Et d'un vieillard la prière
A toujours porté bonheur.
(*Il veut encore interroger Valentine, qui s'échappe et se réfugie dans l'église.*)

—

SCÈNE IV.

MARCEL, *seul un instant.*

Un danger!.. sans vouloir dire lequel... Alerte!
Et veillons pour sauver Benjamin de sa perte
(*Voyant venir Raoul et ses témoins.*)
C'est lui!.. ciel! et Judas!

SAINT-BRIS, *à Raoul.*

En même temps que nous
Se trouver au combat... c'est bien!

RAOUL, *avec fierté.*

Quoi! doutiez-vous
De mon exactitude?



MARGUERITE, *à Valentine.* Ma fille, allons, courage. — Acte 2, scène 2.

MARCEL, *à part, regardant Saint-Bris.*
Et comment de ce traître
Déjouer les desseins ?

RAOUL, *l'apercevant, et lui tendant la main.*
C'est Marcel !

MARCEL.
Oui, mon maître.
(*A demi-voix.*)
En d'autres lieux, en d'autres temps
Remettez ce combat !

RAOUL, *étonné.*
Est-ce toi que j'entends?

MARCEL.
Un ange est apparu, m'annonçant la tempête ;
Un piége est sous vos pas.

RAOUL.
Allons... perds-tu la tête?
(*Se tournant vers les témoins.*)
De ce loyal combat, dont vous êtes témoins,
Réglez les lois, Messieurs, je m'en fie à vos soins.

SEPTUOR.
En mon bon droit j'ai confiance.
Pour me venger de son offense
Que le fer seul juge entre nous.
Je veux raison de son outrage,
Et bonne épée et bon courage,
Chacun pour soi, le ciel pour tous.

MARCEL.
Ah ! quel chagrin pour ma vieillesse !
Pleure, Marcel, Dieu nous délaisse !
Pauvre Raoul ! ah ! j'en frémis !
Pitié, mon Dieu ! sauvez mon fils !

(*Raoul et Saint-Bris restent à l'écart, l'un à droite et l'autre à gauche du théâtre. Les quatre témoins s'avancent au milieu et disent à voix basse :*)

LES QUATRE TÉMOINS.
Quoi qu'il advienne ou qu'il arrive,
Marchant l'un sur l'autre à la fois,
A nombre égal, trois contre trois,
Jusqu'à ce que la mort s'ensuive,
Nous nous battrons.



RAOUL. Vois ces cadavres sanglants. — Acte 4, scène 7.

TOUS.

C'est convenu,
C'est entendu.

LES QUATRE TÉMOINS, *toujours à demi-voix.*

Que nul autre que nous ne puisse
Au combat ici prendre part.

TOUS, SAINT-BRIS ET RAOUL, *répétant.*

Que nul autre que nous ne puisse
Au combat ici prendre part.

LES QUATRE TÉMOINS.

Des combattants les seules armes
Seront l'épée et le poignard.

TOUS, *répétant.*

Des combattants les seules armes
Seront l'épée et le poignard.

LES QUATRE TÉMOINS.

A qui tombera sous le glaive
Ni quartier, ni merci, ni trêve.

TOUS, *répétant.*

A qui tombera sous le glaive
Ni quartier, ni merci, ni trêve :
C'est convenu,
C'est entendu.

ENSEMBLE.

En mon bon droit j'ai confiance;
Pour me venger de son offense,
Que le fer seul juge entre nous.
Je veux raison de son outrage,
Et bonne épée et bon courage,
Chacun pour soi, le ciel pour tous.

(*Pendant cet ensemble on a distribué des armes aux champions.*)

LES QUATRE TÉMOINS.

Mesurons maintenant et le champ et les armes!

(*Deux témoins mesurent les épées et les deux autres marquent une distance de sept ou huit pas.*)

MARCEL, *qui est à gauche du théâtre et près de Raoul.*

Je sens à chaque instant redoubler mes alarmes!
Entendez-vous ces pas? — On s'avance vers nous!
Mon maître, regardez!

RAOUL, *qui essaie son épée et son poignard.*

Eh! laisse-moi!

MARCEL, *regardant vers le fond et voyant Maurevert et quelques hommes armés.*

Dans l'ombre
Je ne puis distinguer leur force ni leur nombre!

(Tirant son épée et s'avançant vers eux.)
Vous qui marchez de nuit, ici que voulez-vous?

MAUREVERT *et deux hommes armés descendent à droite du théâtre et du côté de Saint-Bris.*

Que t'importe?
(Marcel est descendu à gauche et se tient près de son maître l'épée à la main.)

MAUREVERT, *le regardant et désignant Marcel et les trois combattants.*

Que vois je? ô ciel! et quelle perfidie!
Des huguenots dont la fureur impie
Ose à nombre inégal attaquer dans ce lieu
Un des nôtres!..
(Criant à voix haute.)
A moi, défenseurs du vrai Dieu!

(Une douzaine d'hommes armés de bâtons et d'épieux, et qui étaient en embuscade derrière le gros chêne, s'élancent et entourent Raoul et ses deux témoins. Marcel se serre contre son maître, et les quatre huguenots, adossés l'un à l'autre, cherchent à faire face aux ennemis qui les pressent de tous côtés. Au moment où ils vont succomber sous le nombre, on entend dans le cabaret à droite les soldats protestants qui chantent en chœur leur chanson de la première scène.)

Plan, rataplan, vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

MARCEL, *criant d'une voix forte.*

Coligny!.. Coligny!.. défenseurs de la foi!
Accourez à mes cris! venez, défendez-moi!
Tout Israël est en émoi!

(A ces cris les portes du cabaret s'ouvrent; Maurevert et ses affidés s'enfuient effrayés derrière Saint-Bris et ses compagnons. Les soldats huguenots paraissent et entourent Marcel, qui entonne en actions de grâces le coral de Luther. — Au même instant et du cabaret à gauche sortent des clercs de la Sorbonne et de la basoche, qui accourent au bruit.)

MAUREVERT, *les apercevant.*

Braves étudiants... à nous!
Trahison!.. accourez!

LES ÉTUDIANTS.

Oui, oui, nous voici tous.

(Les étudiants se rangent du côté des catholiques, et menacent les soldats huguenots. Ils vont en venir aux mains, lorsque les femmes ou maîtresses des huguenots et des étudiants sortent aussi des cabarets de droite et de gauche, se jettent entre les combattants, puis commencent entre elles à s'injurier et à disputer.)

ENSEMBLE.

HOMMES CATHOLIQUES.

Nous voilà! félons, arrière!
Tournez bride, cavaliers!
Marmoteurs de prière,
Régiment de sorciers!
Au feu le calviniste!
Les païens au fagot!
Mort, mort à qui résiste!
Dieu le veut, il le faut!

FEMMES CATHOLIQUES.

Croyez-vous que l'on nous berne?
Vite arrière de céans!
Souper à la caserne
Avec des mécréants!
Cachez-vous, éhontées,
Bijoux de huguenot;
Nos têtes sont montées:
Gare à vous! plus un mot!

HOMMES PROTESTANTS.

Nous voilà! félons, arrière!
A vos classes, écoliers!
Rengainez la rapière,
Soldats de bénitiers!
Au diable tout papiste!
Au diable tout bigot!
Mort, mort à qui résiste!
Dieu le veut, il le faut!

FEMMES PROTESTANTES.

Croyez-vous que l'on nous berne!
Vite arrière de céans!
Danser à la taverne
Avec des étudiants!
Taisez-vous, effrontées,
Mignonnes de cagot;
Nos têtes sont montées:
Gare à vous! plus un mot!

(Les deux troupes furieuses ont tiré leurs épées; elles s'élancent l'une sur l'autre. Les femmes effrayées s'enfuient à droite et à gauche, tombent à genoux et prient le ciel. — D'autres femmes, plus intrépides, se jettent avec leurs enfants au milieu des lances et des épées, et cherchent à arrêter les combattants qui craignent de les fouler aux pieds. — Saint-Bris et Raoul ont croisé le fer, et Marcel, qui a saisi la hache que tenait un des garçons du cabaret, est venu se placer à côté de son maître et le couvre de son corps. — En ce moment paraissent à gauche des gardes et des pages aux livrées royales: plusieurs portent des flambeaux et éclairent la reine Marguerite, qui rentre à cheval dans son palais. A l'aspect de la reine, les combattants s'arrêtent par respect et reculent devant elle.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; MARGUERITE, *à cheval et suivie de son cortége.*

MARGUERITE.

Quoi! même dans Paris, sous les yeux de mon frère,
Des deux partis il faut redouter les excès!
Et je ne puis le soir rentrer dans mon palais
Sans trouver sous mes pas la discorde et la guerre!

SAINT-BRIS, *à la reine, montrant Raoul et les siens.*

Qui doit-on accuser?.. ceux dont la trahison
Nous force à demander justice.

RAOUL, *à la reine, montrant Saint-Bris.*

La faute en est à lui, qui sans droit, sans raison,
Du plus lâche attentat s'est rendu le complice.

MARGUERITE.

Que dois-je croire? ô ciel! et d'un pareil soupçon
Quelles preuves?..

MARCEL, *s'avançant.*

Je peux vous les faire connaître.
(Montrant Saint-Bris et les siens.)
Ce sont eux qui voulaient assassiner mon maître.

SAINT-BRIS.

Qui te l'a dit?

MARGUERITE.

Et de qui le sais-tu?

MARCEL.

D'une femme, d'un ange en ces lieux descendu
Pour déjouer leur perfidie,
Pour défendre Raoul et veiller sur sa vie!

SAINT-BRIS, *montrant Marcel.*

Ce vieillard a menti.
(D'un air railleur.)
Où donc est cette femme? en quels lieux?

MARCEL, *se retournant et apercevant Valentine sur les marches de la chapelle.*

La voici!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; VALENTINE, *couverte d'un voile.*

TOUS, *la regardant.*

O surprise nouvelle!

(Valentine, effrayée à la vue de tant de monde, descend les marches de la chapelle et veut se perdre dans la foule. Saint-Bris l'arrête par la main.

SAINT-BRIS.

C'est elle qui m'accuse et dont l'œil a, dit-on,
Pour protéger Raoul, surpris ma trahison!
Je connaîtrai les traits de ce témoin fidèle.

(*Valentine veut lui échapper; il la retient, lui arrache son voile et s'écrie avec effroi.*)

Ma fille!

TOUS.

O ciel!

RAOUL, *regardant Valentine.*

Eh quoi! pour me sauver la vie
Elle aurait de son père affronté le courroux!
Et sans m'aimer!

MARGUERITE.

Elle n'aimait que vous.

VALENTINE, *voulant empêcher la reine de parler.*

Madame!.. au nom du ciel!

RAOUL, *vivement.*

Et cette perfidie
Dont je fus le témoin, chez Nevers, sous mes yeux?

MARGUERITE.

Elle y venait pour rompre un hymen odieux.

RAOUL, *à Valentine.*

Et j'ai pu l'outrager! Grâce pour un coupable
Que l'amour égarait, que le remords accable!
(*A Saint-Bris.*)
Rendez-moi tous les biens que mon cœur repoussait;
Rendez-la-moi! — je l'aime — et j'attends mon arrêt!

SAINT-BRIS, *avec joie et retenant Valentine qui veut parler.*

Tu l'aimais donc?

RAOUL.

Toujours! et de vous seul j'implore
Sa main et mon pardon.

SAINT-BRIS, *de même.*

Et tu l'aimes encore?

RAOUL.

Sans elle tous mes jours sont voués au malheur.

SAINT-BRIS.

J'aurai donc satisfait le seul vœu de mon cœur!
A mes genoux ton amour la réclame!
Eh bien donc aujourd'hui (juge de mon bonheur!)
Et depuis ce matin... d'un autre elle est la femme.

(*Valentine s'éloigne et cache sa tête dans ses mains.*)

MARGUERITE.

Qu'entends-je!

VALENTINE, *à part.*

Je me meurs!

RAOUL, *que la reine cherche en vain à calmer.*

O comble de douleurs!

(*On entend une marche joyeuse jouée par une musique lointaine.*)

SAINT-BRIS.

Mais j'entends éclater des accents d'allégresse;
De l'époux triomphant le cortége s'empresse,
Appareil digne enfin des Nevers, des Saint-Bris!

(*Au fond du théâtre paraît sur la rivière une grande chaloupe élégamment décorée et illuminée; elle porte des musiciens, des pages, des dames de la cour et tout le cortége de noces du comte de Nevers, qui débarque en ce moment.*)

RAOUL, *à part.*

Ah! comment contenir ma fureur?

DE NEVERS, *descendu de la chaloupe et suivi du cortége de noces.*

Noble dame,
Venez près d'un époux dont l'amour vous réclame.

SAINT-BRIS.

Comte, voici la nuit, emmène en ton logis
Valentine, ma fille... et ta nouvelle épouse;
Elle est à toi!

MARGUERITE, *bas, à Raoul.*

Calmez votre fureur jalouse,
Pour son honneur, Raoul.

RAOUL.

De rage je frémis!

(*Des bohémiens et bohémiennes s'approchent du comte de Nevers et de la nouvelle mariée, et, suivant l'usage du temps, leur offrent des fleurs et des gâteaux. — Le comte fait un signe à un de ses pages qui distribue de l'or aux bohémiens. Ceux-ci témoignent leur joie par des danses, puis sortent un instant, reviennent avec des flambeaux allumés, et éclairent le cortége qu'ils escortent à droite et à gauche en dansant. — De Nevers prend la main de sa femme, et, suivi de Saint-Bris, de ses pages et de tous ses amis, il remonte le théâtre et conduit Valentine à la chaloupe qui les attend. Les musiciens font retentir les airs de joyeuses fanfares, tandis que sur le devant du théâtre se chante le final suivant.*)

ENSEMBLE.

CHŒUR DES ÉTUDIANTS ET DES SOLDATS PROTESTANTS, *se menaçant.*

Plus de paix, plus de trêve!
Que la lutte s'achève!
Il faudra par le glaive
Décider notre sort!
Oui, c'est trop de clémence,
C'est trop de patience,
Je n'ai qu'une espérance:
La vengeance ou la mort!

CHŒUR DES AMIS DE NEVERS.

Gaîté, plaisir, ivresse!
Que nos chants d'allégresse
Célèbrent leur bonheur!
Du noble mariage
Qui tous deux les engage
Célébrons la splendeur!

RAOUL.

O désespoir! ô rage!
Un autre hymen l'engage
Au rival que je hais;
Et quand j'ai sa tendresse,
La haine vengeresse
Me l'enlève à jamais!

VALENTINE.

Plus d'espoir, de courage,
Un autre hymen m'engage
Et m'enchaîne à jamais;
Hélas! et sa tendresse
Maintenant ne me laisse
Que d'éternels regrets!

SAINT-BRIS ET LES CATHOLIQUES.

J'ai satisfait ma rage:
Un autre hymen l'engage
Et l'enchaîne à jamais;
Ma vengeance lui laisse
Ses remords, sa tendresse,
Et d'éternels regrets!

MARGUERITE.

Modérez votre rage,
Et que votre courage
Calme ici vos regrets.
Plus d'espoir, de tendresse,
La haine vengeresse
Vous sépare à jamais!

DE NEVERS.

Je me ris de sa rage;
L'hymen ici m'engage
Et comble mes souhaits.
Il faut qu'à sa tendresse,
A sa belle maîtresse,
Il renonce à jamais!

PROTESTANTS.

O désespoir! ô rage!
Un autre hymen l'engage
Et l'enchaîne à jamais!
Et malgré leur tendresse,
La haine ne leur laisse
Que d'éternels regrets!

(*De Nevers et son cortége viennent de remonter dans la chaloupe, qui s'éloigne au son des fanfares; les*

hommes et les femmes du peuple et les enfants sont montés sur les degrés de l'église à gauche, sur les bancs et les berceaux de la tonnelle du cabaret à droite, et même sur le gros chêne du milieu. — Les bohémiens et bohémiennes parcourent le théâtre en agitant leurs flambeaux et en éclairant encore de loin le cortége qui descend la rivière. — La reine Marguerite, qui vient de remonter à cheval, suivie de ses pages, de ses écuyers et des gardes-suisses du roi, continue sa marche le long du quai; et sur le devant du théâtre, à gauche, un groupe de protestants; à droite, un groupe de catholiques, se menacent de loin et se défient. — La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

Un appartement dans l'hôtel du comte de Nevers. Des portraits de famille en décorent les murs. Au fond, une grande porte et une grande croisée gothiques. A gauche du spectateur, une porte qui mène à la chambre à coucher de Valentine. A droite, une grande cheminée, et près de la cheminée l'entrée d'un cabinet fermé par une tapisserie. A droite du spectateur, et sur le premier plan une croisée qui donne sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTINE, *assise sur un canapé.*

RÉCITATIF.

Je suis seule chez moi! seule avec ma douleur!
(*Elle reste un instant pensive, et laisse tomber sa tête sur son sein.*)
A d'éternels tourments vous m'avez condamnée.
Mon père! un autre avait mon cœur.
Et pourtant vous m'avez donnée!
Et vous que j'implorais en vain dans mon malheur,
Vous, qui l'avez permis, ce funeste hyménée,
Mon Dieu, daignez du moins, pour alléger mes maux,
Chasser un souvenir fatal à mon repos!

ROMANCE.

De mon amour faut-il, triste victime,
Dans la douleur voir s'éteindre mes jours?
J'aime un ingrat et l'aimer est un crime.
J'ai pu le fuir, mais j'y pense toujours!
Helas! du Dieu qui me contemple
En vain j'implore le secours!
Je vais priant sur les marbres du temple
Pour l'oublier, et j'y pense toujours.

SCÈNE II.

VALENTINE; RAOUL, *paraissant à la porte du fond.*

VALENTINE, *l'apercevant.*
Juste ciel!.. est-ce lui, lui dont l'aspect terrible
Ainsi que le remords sans cesse me poursuit?

RAOUL, *d'un air sombre.*
Oui, c'est moi!.. moi qui viens dans l'ombre et dans la nuit,
Ainsi qu'un criminel dont la peine est horrible,
Et qui, las de souffrir, succombe au désespoir!

VALENTINE.
Que voulez-vous de moi?

RAOUL.
Rien... j'ai voulu vous voir
Avant que de mourir.

VALENTINE, *effrayée.*
Qu'entends-je? est il possible?
Et mon père, et mon mari!

RAOUL, *froidement.*
Oui, je pouvais les rencontrer ici.
Je le savais!

VALENTINE.
Leur cœur est inflexible;
Ils vous tueraient!.. Fuyez!

RAOUL.
Non, j'attendrai leurs coups.
Eh! n'est-ce rien pour moi que mourir près de vous?
Vous que j'aimais, et que l'on m'a ravie!
Vous dont j'étais aimé; vous, mon bien et ma vie,
Jamais vous ne saurez tout ce que j'ai souffert!
Quand on perd le bonheur, quand c'est vous que l'on perd,
Il faut mourir alors!

VALENTINE.
Non! si je vous suis chère,
Non! vous ne mourrez pas; vous vivrez pour l'honneur,
La gloire, la patrie, et pour qu'en ma douleur
Du bruit de vos succès je sois heureuse et fière!

RAOUL.
Que dites-vous?

VALENTINE.
Partez, quittez ce lieu!
Je ne dois plus vous voir!

RAOUL.
Ah! quel sort est le nôtre!

VALENTINE.
Mais je prîrai pour vous! oui, je prîrai mon Dieu
Pour qu'il devienne aussi le vôtre,
Pour que sa voix vous touche, et qu'oubliant vos torts,
Tous deux il nous unisse en ce séjour céleste
Où l'on peut se revoir et s'aimer sans remords.

RAOUL, *écoutant.*
Entendez-vous ces pas?

VALENTINE.
Fuyez!

RAOUL.
Non, non! je reste!
Et si quelques dangers...

VALENTINE, *qui a été regarder au fond du théâtre.*
Mon père! mon époux!
(*A Raoul, d'un air suppliant.*)
Pour moi, pour mon honneur, évitez leur courroux!
(*Raoul se cache derrière une tapisserie et dans l'embrasure de croisée qui est au fond du théâtre.*)

SCÈNE III.

RAOUL, *caché, mais de temps en temps en vue du spectateur;* VALENTINE, DE SAINT-BRIS, DE NEVERS, TAVANNES ET QUELQUES AUTRES SEIGNEURS CATHOLIQUES.

SAINT-BRIS, *aux seigneurs qui entrent avec lui et l'entourent.*
Oui, l'ordre de la reine en ces lieux nous rassemble.
L'heure est enfin venue où je dois à vos yeux
Dévoiler des projets protégés par les cieux,
Et dès longtemps conçus par Médicis.

VALENTINE.
Je tremble!

SAINT-BRIS, *à Valentine.*
Ma fille, laissez-nous.

DE NEVERS, *retenant par la main Valentine qui veut sortir.*
Pourquoi donc?.. ses vertus,
Son zèle ardent pour la foi catholique,
Permettent qu'en ces lieux devant elle on explique
De la reine et du ciel les ordres absolus.

SAINT-BRIS, *s'adressant aux seigneurs.*
Des troubles renaissants et d'une guerre impie
Vous voulez, comme moi, délivrer le pays?

TOUS.
C'est notre vœu.

SAINT-BRIS.
Du roi, du ciel, de la patrie,
Vous voulez, comme moi, frapper les ennemis?

TOUS.
Nous sommes prêts.

SAINT-BRIS.
Eh bien! du Dieu qui nous protége
Le glaive menaçant est sur eux suspendu:
Des huguenots la race sacrilége
Aura dès aujourd'hui pour jamais disparu.

RAOUL, *soulevant la tapisserie à gauche.*
Qu'entends-je!

VALENTINE, *à part.*
O ciel!
SAINT-BRIS.
Entraînés dans le piége,
Ce soir même, à minuit, ils doivent périr tous!
DE NEVERS.
Qui les condamne?
SAINT-BRIS.
Dieu!
DE NEVERS.
Qui les frappera!
SAINT-BRIS.
Nous!

ENSEMBLE.

SAINT-BRIS.
Pour cette cause sainte,
J'obéirai sans crainte,
A l'honneur, à mon roi,
Comptez sur mon courage;
Entre vos mains j'engage
Mes serments et ma foi.
VALENTINE, *à part.*
D'une mortelle crainte
Ah! mon âme est atteinte!
Cachons-leur mon effroi!
Comment tromper leur rage?
Dieu! soutiens mon courage
Et prends pitié de moi!
DE NEVERS, *à part.*
De douleur et de crainte
Ah! mon âme est atteinte!
Qu'exige-t-on de moi?
Quel est donc ce langage?
A l'honneur seul j'engage
Mes serments et ma foi!

SAINT-BRIS, *aux seigneurs qui l'entourent.*
Le roi peut-il compter sur vous?
TOUS, *excepté de Nevers.*
Nous le jurons!
SAINT-BRIS.
C'est moi qui dois guider vos pas.
TOUS, *de même.*
Nous vous suivrons!
SAINT-BRIS.
Quoi? Nevers seul a gardé le silence!
DE NEVERS.
Frappons des ennemis, mais non pas sans défense;
Ce n'est pas le poignard qui doit percer leur sein.
SAINT-BRIS.
Quand le roi commande!
DE NEVERS.
Il me commande en vain
De flétrir de mon sang l'honneur et la bravoure.
(*Montrant les portraits suspendus autour de l'appartement.*)
Et parmi ces aïeux dont la gloire m'entoure,
Je compte des soldats, et pas un assassin!
SAINT-BRIS, *à de Nevers.*
Quoi! par toi notre cause est trahie et trompée!
DE NEVERS.
Non! mais du déshonneur je sauve mon épée.
(*Il la brise.*)
Tiens! la voici! que Dieu juge entre nous!
VALENTINE, *courant à de Nevers, et à demi-voix.*
Ah! d'aujourd'hui tout mon sang est à vous!
Vous saurez tout! venez!.. oui, je dois vous apprendre...
(*En ce moment s'ouvrent les portes du fond. Paraissent des quarteniers, des échevins et des chefs du peuple armés.*)
SAINT-BRIS, *s'adressant à eux et leur montrant Nevers.*
Assurez-vous de lui — de Nevers, de mon gendre;
Jusqu'à demain vous m'en répondez tous.

ENSEMBLE.

DE NEVERS.
Ma cause est juste et sainte,
Je puis, je dois sans crainte
Résister à mon roi.
Son ordre est un outrage;
A l'honneur seul j'engage
Et mon bras et ma foi!
VALENTINE.
D'une mortelle crainte
Ah! mon âme est atteinte;
Cachons-leur mon effroi.
Comment tromper leur rage?
Dieu! soutiens mon courage
Et prends pitié de moi!
SAINT-BRIS, SEIGNEURS, ÉCHEVINS, QUARTENIERS ET CHŒUR DE GENS DU PEUPLE.
Pour cette cause sainte
J'obéirai sans crainte
A l'honneur, à mon roi!
Comptez sur mon courage;
Entre vos mains j'engage
Mes serments et ma foi!
(*Plusieurs gens du peuple armés de hallebardes emmènent de Nevers et sortent avec lui par la porte du fond. Valentine, sur un geste de son père, rentre par la porte à gauche.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DE NEVERS.

SAINT-BRIS.
Et vous qui répondez au Dieu qui nous appelle
Chefs dévoués de la cité fidèle,
Quarteniers, échevins, écoutez tous ma voix :
Qu'en ce riche quartier la foule répandue,
Sombre et silencieuse, occupe chaque rue,
Et qu'au même signal tous frappent à la fois.
(*A un des chefs.*)
Toi, de Besme, et les tiens, entoure la demeure
De l'amiral... que le premier il meure!
(*A un autre.*)
Vous, à l'hôtel de Sens, où de nos ennemis
Tous les principaux chefs ce soir sont réunis
A la fête que l'on prépare
Pour Marguerite et le roi de Navarre.
Écoutez! écoutez! — lorsque de Saint-Germain
Pour la première fois retentira l'airain,
Attentifs et muets à ce signal d'alarmes,
Dans l'ombre préparez vos soldats et vos armes!
Et lorsqu'enfin de l'Auxerrois
La cloche sainte aura pour la seconde fois
Du ciel impatient annoncé la vengeance,
Le fer en main, alors levez-vous tous,
Soldats du Christ! Dieu marche devant vous!
(*Leur montrant les portes du fond qui s'ouvrent.*
Ce Dieu qui vous entend et vous bénit d'avance!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; TROIS MOINES *s'avançant lentement.*

LES TROIS MOINES.
Gloire au Dieu vengeur!
Gloire au guerrier fidèle
Dont le glaive étincelle
Pour servir le Seigneur!
(*Tous les assistants tirent leurs poignards ou leurs épées.*
LES TROIS MOINES, *étendant les mains.*
Glaives pieux, saintes épées,
Qui dans un sang impur bientôt serez trempées,
Vous par qui le Très-Haut frappe ses ennemis,
Poignards sacrés, par nous soyez bénits!

CHŒUR.
Oui, gloire au Dieu vengeur!
Gloire au guerrier fidèle
Dont le glaive étincelle
Pour servir le Seigneur!
SAINT-BRIS, *leur montrant la croix blanche et l'écharpe qu'il porte.*
Que cette écharpe blanche et cette croix sans tache
Du ciel distinguent les élus!

LES TROIS MOINES, *s'adressant chacun à un groupe.*
Ni grâce, ni pitié! frappez tous sans relâche
L'ennemi qui s'enfuit, l'ennemi qui se cache,
Les guerriers suppliants à vos pieds abattus!
Ni grâce, ni pitié! que le fer et la flamme
Atteignent le vieillard, et l'enfant et la femme!
Anathème sur eux! Dieu ne les connaît plus!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu le veut! Dieu l'ordonne!
Qu'on n'épargne personne!
A ce prix il pardonne
Au pécheur repentant.
Que le glaive étincelle!
Que le sang ruisselle,
Et la palme immortelle
Dans le ciel vous attend!

SAINT-BRIS.

Silence!

LE CHŒUR, *s'interrompant et reprenant à voix basse.*

Que rien ne nous trahisse,
Et que de leur supplice
Rien ne les avertisse,
Retirons-nous sans bruit,
Dans l'ombre et dans la nuit;
C'est Dieu qui nous conduit.
Point de bruit! A minuit!
Point de bruit!
Dieu nous guide et nous conduit.

(*La foule s'écoule en silence. Saint-Bris s'éloigne avec elle.*)

SCÈNE VI.

VALENTINE, RAOUL.

(*Raoul soulève lentement la tapisserie, s'assure que tout le monde est sorti, et s'élance vers la porte du fond; mais il s'arrête en entendant qu'au dehors on la ferme au verrou. — Il se dirige alors vers la porte à gauche, et Valentine sort en ce moment de son appartement.*)

VALENTINE.

Où vas-tu?

RAOUL.

Secourir mes frères!
Dévoiler à leurs yeux ces complots sanguinaires,
Armer leurs bras vengeurs, et, le fer à la main,
De nos vils ennemis prévenir le dessein!

VALENTINE.

Mais ces ennemis!.. c'est mon père,
C'est un époux qu'à présent je révère;
Et tu voudrais les immoler?

RAOUL.

Je veux
Punir des assassins!

VALENTINE.

Armés au nom des cieux!

RAOUL.

Et voilà donc le Dieu que ton culte consacre,
Ce Dieu qui des Français ordonne le massacre!

VALENTINE.

Ah! ne blasphème pas! c'est lui dont la pitié
Veut préserver tes jours, auxquels il s'intéresse.
Ne sors pas!

RAOUL.

Je le dois!

VALENTINE.

C'est trahir ma tendresse!

RAOUL.

Et rester... c'est trahir l'honneur et l'amitié!

ENSEMBLE.

RAOUL.

Le danger presse, le temps vole,
Laisse-moi, laisse-moi partir?
Ce sont mes frères qu'on immole,
Laisse-moi, laisse-moi partir!
L'honneur le veut, je dois te fuir.

VALENTINE.

Si tu me quittes l'on t'immole;
Garde-toi, garde-toi de fuir,
O mon seul bien, ma seule idole!
Garde-toi, garde-toi de fuir.
Ah! te perdre serait mourir!

VALENTINE, *le retenant près de la porte où il s'est élancé.*

Non, par toi ce seuil redoutable
Ne sera pas franchi! je m'attache à tes pas!

RAOUL, *cherchant à se dégager.*

En t'écoutant je suis coupable!

VALENTINE.

En t'écoutant ne le suis-je donc pas?
Je le fais cependant, et dans mon trouble extrême
Je ne vois plus que toi dont les jours sont proscrits!
Reste, Raoul, et si tu me chéris,
Si tu m'aimes encor...

RAOUL.

Plus que jamais je t'aime.
Je voudrais te donner et mon sang et moi-même!
Mais immoler les miens, mes frères, mes amis!

VALENTINE.

Mais, sorti de ces lieux, chaque pas dans la ville
Peut t'offrir un danger! et pour t'en préserver
Reste ici, cette nuit! reste dans cet asile!

RAOUL.

Je ne puis!

VALENTINE.

Et la mort!

RAOUL.

Je saurai la braver.

VALENTINE.

Eh bien donc, si ma voix vainement te supplie,
Et si mon malheur seul peut préserver ta vie,
Enfin.. s'il faut me perdre afin de te sauver,
Reste, Raoul, reste... je t'aime!..

RAOUL.

O bonheur suprême!
O délire!.. ô transport!
Quel mot du ciel s'est fait entendre!
Oui! cet instant change mon sort,
Vienne à présent la mort,
Puisqu'à tes pieds je puis l'attendre.

VALENTINE.

Ah! qu'ai-je dit!.. grâce et pitié!

RAOUL.

Oui, tu l'as dit... oui, tu m'aimes.
C'est le jour qui renaît, c'est l'air pur des cieux mêmes!
Auprès de toi que tout soit oublié!
Parle encore et prolonge
De mon cœur le doux sommeil!..
(*La pressant contre son cœur.*)
Et si mon bonheur est un songe,
Que jamais, ô mon Dieu, n'arrive le réveil!

(*Il tombe à ses genoux et l'entoure de ses bras. On entend dans le lointain le son d'une cloche.*)

RAOUL, *se relevant.*

Entends-tu ces sons funèbres?

VALENTINE, *à part.*

Ils me glacent de terreur!

RAOUL.

Du sein des noires ténèbres
S'élève un cri de fureur!
(*Portant la main à son front et comme sortant de son égarement.*)
Où donc étais-je?

VALENTINE.

Auprès de moi, dont les prières...

RAOUL.

Ah! souvenir fatal!
Du massacre de mes frères
C'est l'horrible signal!

ENSEMBLE.

RAOUL.

Plus d'amour!.. plus d'ivresse!
O remords qui m'oppresse!
Je les verrais sans cesse
Égorgés sous mes yeux!
(*Repoussant Valentine.*)
Je ne veux rien entendre!
Mes frères vont m'attendre,
Et je cours les défendre
Ou mourir avec eux!

VALENTINE.

Eh quoi! dans son ivresse,
Repousser ma tendresse!
Le remords qui m'oppresse
Est-il donc moins affreux?
Quoi! l'amour le plus tendre
Veut en vain te défendre! .
Raoul, daigne m'entendre
Ou je meurs à tes yeux!
(*On entend de nouveau le son des cloches.*)

RAOUL.

C'en est fait... voici l'heure!
Le ciel veut que je meure :
Tu m'arrêtes en vain!

VALENTINE.

Je ne te quitte pas!.. frappe, voilà mon sein.

RAOUL, *cherchant à s'arracher de ses bras.*

Dieu! soutiens mon courage!
(*S'approchant de la fenêtre à droite.*)
Tiens... vois, sur ce rivage,
Vois ces cadavres sanglants.

VALENTINE.

Ah! quelle horreur s'empare de mes sens!
(*Hors d'elle-même.*)
Raoul! ils te tueront!.. reste! reste! ou je meurs!

RAOUL, *dans le plus grand trouble.*

Ah!.. que faire? et comment résister à ses pleurs?
(*Le beffroi retentit, et l'on entend le bruit des armes. Raoul pousse un cri d'effroi.*)
Non!.. c'en est fait... l'honneur m'ordonne de partir.
(*Regardant Valentine à moitié évanouie.*)
Dieu!.. veillez sur ses jours! et moi je vais mourir.
(*Il s'élance du haut du balcon qui est à droite et disparaît. Valentine pousse un cri et s'évanouit.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Des appartements magnifiquement éclairés dans l'hôtel de Sens. Damville, de Guerchy, tous les principaux protestants y sont réunis. Des dames de la cour, en habits de gala, garnissent les banquettes du bal, ou dansent avec de jeunes cavaliers. — Les passe-pieds, les sarabandes se succèdent gaiement. — Paraît au fond Marguerite avec Henri de Navarre, son mari, suivie de son page Urbain. Les dames et seigneurs vont au-devant de la reine et lui font les honneurs de cette fête, donnée en l'honneur de son mariage. Le groupe royal traverse la salle du bal, et disparaît dans un autre appartement. Au milieu d'une musique bruyante, on croit entendre le son lointain d'une cloche. — Les danseurs s'arrêtent, écoutent un instant, puis avec indifférence se remettent à danser; et au moment où tout présente l'aspect du bal le plus animé, on entend un grand bruit au dehors. Raoul paraît à la porte du fond, pâle, en désordre, et ses habits ensanglantés.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; RAOUL, *se précipitant au milieu de la salle du bal.*

RAOUL.

Aux armes, mes amis! on immole nos frères!
L'autre bord de la Seine est inondé de sang!
Des assassins gagés les hordes meurtrières
Seront ici dans un instant!

CHŒUR, *entourant Raoul ou formant en désordre différents groupes et se parlant entre eux.*

Non, non, c'est impossible;
Non, non, je ne puis croire à ce crime odieux,
A cette trahison horrible!..

RAOUL.

Vainement ma raison veut démentir mes yeux.

AIR.

A la lueur de leurs torches funèbres
J'ai vu courir des soldats forcenés!
Ils s'écriaient au milieu des ténèbres:
« Frappez! frappez! Dieu les a condamnés! »
J'ai vu tomber des guerriers sans défense.
De notre chef l'asile est assailli,
Et leurs poignards altérés de vengeance
De mille coups ont percé Coligny!

CHŒUR.

O forfait inouï!

RAOUL.

Ce noble front que la victoire honore,
Ils n'osaient sans pâlir le contempler vivant,
Et mort — ils l'insultaient!
(*Montrant son habit ensanglanté.*)
Amis, voilà son sang!
Maintenant doutez-vous encore?
(*Avec douleur et indignation.*)
Et ce sont des Français! et ce sont des chrétiens
Qui du trône et du ciel se disent les soutiens!
Errant et furieux, maudissant leur supplice,
Des hommes et du ciel invoquant la justice,
Au Louvre je courais, à travers le danger,
Implorer le roi Charle!.. O forfait!. anathème!..
Du haut de son balcon j'ai vu le roi lui-même
Immoler ses sujets, qu'il devait protéger.
Partout le meurtre et l'incendie!
Partout des prêtres en furie
Du ciel proclament le courroux!
Et la jeune fille en prière,
L'enfant sur le sein de sa mère,
Rien, hélas! n'échappe à leurs coups!
Verrons-nous couler sans défense
Ce sang qui demande vengeance?..
Il l'attend! il l'aura de nous!
(*Avec le chœur.*)
Aux armes! à la vengeance!
Courons tous à la défense
Des martyrs et des héros!
Oui, rendons guerres pour guerres:
Vengeons la mort de nos frères
Dans le sang de leurs bourreaux!

RAOUL.

Courons au Louvre, où Charles nous délie
De nos serments, de notre foi!
Lui-même en nous frappant brisa son sceptre impie;
Chef de nos meurtriers, il n'est plus notre roi!

CHŒUR.

Aux armes! à la vengeance!
Courons tous à la défense
Des martyrs et des héros!
Oui, rendons guerres pour guerres;
Vengeons la mort de nos frères
Dans le sang de leurs bourreaux!

(*Les femmes, pâles d'effroi, s'enfuient suivies de leurs pages et écuyers; les hommes tirent leurs épées et sortent tous en désordre par toutes les portes du salon. — Le théâtre change. — Un cloître. — Au fond un temple protestant dont on voit les vitraux. A gauche une petite porte qui conduit dans l'intérieur du temple. A droite une grille qui donne sur un carrefour. Des femmes huguenotes conduisant et portant leurs enfants traversent la scène en fuyant. Marcel, blessé, au milieu des femmes et des enfants*

qui se pressent autour de lui, leur indique de la main la porte du temple.)

MARCEL.

Là!.. là... dans notre temple!.. au pied du saint autel,
Nous mourrons tous en priant l'Eternel!

(Les femmes et les enfants se réfugient dans le temple qui est à gauche. Marcel tombe à genoux et prie.)

RAOUL, *entrant par la grille à droite.*

C'est toi, mon vieux Marcel, que j'ai cru reconnaître!

MARCEL, *se relevant.*

Ah! je priais pour vous! Je vous revois, mon maître.

RAOUL.

Éloigne-toi... Pourquoi t'exposer à leurs coups?

MARCEL.

Maître... c'est mon devoir de mourir près de vous.

RAOUL, *le regardant.*

Blessé! blessé!

MARCEL, *avec résignation.*

Qu'importe, en ce moment terrible!

RAOUL.

Je vengerai ton sang!

MARCEL.

Hélas! c'est impossible.
Mon maître, il faut mourir! les soldats, les bourreaux,
Cernent de toutes parts un reste de héros.
Dans ce temple encor libre, hélas! dernier asile
Des femmes, des enfants la foule en pleurs s'exile,
Pour mourir saintement! — Venez... pour tout effort,
Il ne nous reste plus qu'à partager leur sort!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; VALENTINE, *entrant.*

VALENTINE.

Où courez-vous?

RAOUL.

A la gloire!

MARCEL.

Au martyre!

VALENTINE.

Non, tu ne mourras point!.. et le ciel qui m'inspire,
Conduit mes pas!.. Je viens te sauver.

RAOUL.

Se peut-il?

VALENTINE.

Cette écharpe à ton bras... nous pouvons sans péril
Parvenir jusqu'au Louvre, et là. dans sa clémence,
La reine épargnera tes jours, si tu veux, toi.

RAOUL.

Et que m'ordonne-t-on?

VALENTINE.

D'embrasser ma croyance.

RAOUL.

Quand je serais flétri seriez-vous plus à moi?
Tout nous sépare.

VALENTINE.

Oh non! je puis aimer sans crime
A présent!

MARCEL.

Oui, Nevers, ennemi généreux,
M'arrachant aux bourreaux dont j'étais la victime,
A succombé lui-même, assassiné par eux!

RAOUL.

Eh quoi! Nevers n'est plus!

VALENTINE.

Que son cœur me pardonne
De suivre en te sauvant l'exemple qu'il me donne.

RAOUL.

Quoi! Nevers... mort! Devoir, amour, supplice affreux!
Marcel! ne vois-tu pas que mon bonheur s'apprête?

MARCEL.

Ne vois-tu pas la main du Seigneur qui t'arrête?

VALENTINE.

Viens, viens!

RAOUL, *montrant Marcel.*

Non, près de lui je reste pour mourir!

MARCEL.

Mon fils! mon fils!

VALENTINE.

Ainsi je te verrai périr!
Ainsi pour toi la honte est d'accepter la vie
Que m'accordait la reine et que je viens t'offrir!
Et quand ma destinée à la tienne est unie,
Quand pour toi je vivais... sans moi tu veux mourir!
Eh bien! tu connaîtras tout l'amour d'une femme!
Ingrat!.. tu veux en vain que nos nœuds soient rompus!
A toi seul désormais et ma vie et mon âme!
Enfer ou Paradis, je ne te quitte plus;
Juge à présent, Raoul, et ton cœur et le mien:
Tu maudissais mon culte, et j'adopte le tien!
Dieu maintenant peut faire
Selon sa volonté:
Ensemble sur la terre
Et dans l'éternité!

MARCEL, *la regardant avec attendrissement.*

Le Seigneur de sa flamme et l'échauffe et l'éclaire.

VALENTINE.

Oui, c'est lui qui m'inspire en ma nouvelle foi;
Venez et vers lui guidez-moi,
Mon bon Marcel, mon père!

RAOUL.

Nul ministre du ciel ne peut bénir ici
Cet hymen chaste et pur dont la mort est le gage;
Par le droit des vertus et par le droit de l'âge,
Jadis mon serviteur, sois mon prêtre aujourd'hui.

MARCEL.

Ah! qu'il en soit ainsi...

(On entend dans l'intérieur du temple les femmes et les enfants qui chantent le cantique de Luther.)

Mais écoutez ces anges!
Du Dieu vivant ils chantent les louanges
En attendant la mort. — Vous, dans ce triste lieu,
Répondez, comme devant Dieu!

TRIO.

(Les deux amants à genoux. Marcel debout entre eux, d'une voix grave et sévère.)

MARCEL.

Savez-vous qu'en joignant vos mains dans ces ténèbres,
Je consacre et bénis
Le moment des adieux et des noces funèbres?..

RAOUL ET VALENTINE.

Nous savons qu'au ciel seul nous devons être unis.

MARCEL.

Avez-vous rejeté toute chaîne mortelle,
Tout espoir d'ici-bas?
Et la foi seulement dans vos cœurs survit-elle?

RAOUL ET VALENTINE.

Oui, la foi dans nos cœurs règne enfin sans combats.

MARCEL.

Verrez-vous sans trembler le fer, la flamme luire?
Et cette foi d'un jour,
La renierez-vous pas en face du martyre?

RAOUL ET VALENTINE.

Dieu nous donna la force en nous donnant l'amour!

(Marcel les bénit. — Tout à coup on entend dans l'intérieur du temple un grand bruit d'armes et des cris menaçants. — A travers les vitraux on voit briller des torches et le fer des lances. — Les meurtriers viennent de pénétrer dans le temple dont ils ont brisé les portes.)

CHŒUR DE CATHOLIQUES, *dans l'intérieur du temple.*

Abjurez, huguenots, ou mourez!
Renégats, grâce ou mort!.. abjurez!

VALENTINE.

Ah! les infâmes!..
Massacrer sans pitié des enfants et des femmes
Qui reçoivent la mort
En louant le Seigneur!

(Écoutant près du temple la prière des huguenots qui continue toujours.)

Dieux!.. ils chantent encor!

(*Valentine, Marcel et Raoul se jettent à genoux et prient avec ferveur. — Un grand silence succède aux cris et au bruit des armes.*)

VALENTINE, *écoutant.*

O vœux superflus!

(*Avec désespoir.*)

Ils ne chantent plus!

(*Marcel, qui était à genoux, se relève soudain; ses yeux se portent vers le ciel; une sainte joie brille dans tous ses traits; et à l'enthousiasme qui s'empare de lui il semble qu'une vision céleste lui apparaisse.*)

ENSEMBLE.

MARCEL, *avec exaltation.*

Voyez! le ciel s'ouvre et rayonne.
Hosanna! le divin clairon sonne,
Et la marche des anges résonne
Conduisant les martyrs jusqu'à Dieu!
Ces harpes que j'écoute
M'indiquent la route;
J'y vole moi-même,
Délice suprême!
Noble trépas que j'aime,
Terre, terre, adieu!

RAOUL ET VALENTINE, *le regardant avec admiration.*

Ah! voyez, son visage rayonne,
Son front d'éclairs se couronne,
Et sa voix dans l'espace résonne;
Hosanna! c'est l'archange de Dieu!
J'admire, j'écoute,
Il montre la route,
J'y vole moi-même,
Délice suprême!
Noble trépas que j'aime.
Terre, terre, adieu!

(*Quelques meurtriers qui paraissent à l'entrée du carrefour à droite, appellent leurs compagnons et brisent la grille; ils s'élancent sur le théâtre, se précipitent vers Raoul, Marcel et Valentine, qui, se tenant par la main s'avancent lentement en offrant leur poitrine aux coups des assassins. Ceux-ci étonnés reculent d'abord quelques pas, puis ils reviennent, les entourent, et leur présentent à chacun la croix de Lorraine et l'écharpe blanche.*)

ENSEMBLE

CHŒUR.

Abjurez, huguenots, ou mourez!
Renégats, grâce ou mort... abjurez!

VALENTINE, MARCEL ET RAOUL, *refusant.*

Non, non, je ne crains rien de vous,
Dieu nous guide et marche avec nous!

(*Les meurtriers furieux se jettent sur eux, les séparent, les entraînent; ils disparaissent par le carrefour à droite, et au même moment on entend en dehors et du même côté plusieurs coups de feu.*)

—

SCÈNE IV.

Le théâtre représente une vue d'un quartier de Paris, en 1572.)

CHŒUR, *en dehors.*

Par le fer et par l'incendie
Exterminons leur race impie!
Point de pitié! point d'innocent!
Soldats de la foi catholique,
Frappons, poursuivons l'hérétique;
Dieu le veut!.. oui, Dieu veut leur sang!

(*A droite du théâtre, Raoul et Marcel blessés mortellement viennent de tomber. — Valentine est près d'eux et leur prodigue ses secours. — On voit venir à gauche Saint-Bris à la tête d'une compagnie d'arquebusiers.*)

SAINT-BRIS, *criant à Raoul et à ses compagnons.*

Qui vive?

(*Raoul cherche à soulever sa tête mourante. Valentine lui met la main sur la bouche pour l'empêcher de répondre.*)

VALENTINE, *à Raoul.*

Ah! de grâce, tais-toi!

RAOUL *fait un effort, se relève et crie.*

Huguenot!

VALENTINE, *se levant alors, et l'entourant de ses bras, s'écrie ainsi que Marcel.*

Nous aussi!

SAINT-BRIS, *à ses soldats, dont l'arquebuse est en joue et la mèche allumée.*

Frappez, au nom du roi!

(*Les soldats font feu sur le groupe, et Valentine tombe frappée à mort.*)

VALENTINE, *tombant.*

Ciel! mon père!

SAINT-BRIS, *se précipitant vers elle.*

Ah! qu'entends-je!
Ma fille!

MARCEL, *se soulevant.*

Oui, déjà Dieu nous venge!
Devant son tribunal nous nous reverrons tous!
Je vais t'y accuser!..

(*Il retombe et meurt.*)

VALENTINE, *à son père.*

Et moi, prier pour vous!

(*Elle retombe sur le corps de Raoul. — En ce moment paraît au milieu du théâtre la litière de Marguerite de Valois, qui sort du bal pour rentrer au Louvre. A l'aspect de Valentine expirante, elle jette un cri d'effroi, et de la main elle arrête les soldats catholiques.*)

CHŒUR.

Par le fer et par l'incendie
Exterminons la race impie!
Point de pitié! point d'innocent!
Soldats de la foi catholique,
Frappons, poursuivons l'hérétique;
Dieu le veut, Dieu veut leur sang!

FIN DE LES HUGUENOTS.

LA XACARILLA

OPÉRA EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 28 octobre 1839.

MUSIQUE DE M. MARLIANI.

Personnages.

LAZARILLO, aspirant de marine.
NITHARDO, premier corrégidor de Cadix.
COJUELO, négociant.
RITTA, sa fille.

La scène se passe à Cadix, sur le port et dans la maison de Cojuëlo.

Le théâtre représente un quai de la ville de Cadix. A gauche, l'hôtel et les bureaux du premier corrégidor; à droite, la maison de Cojuelo, avec un balcon; à gauche une niche pour une madone, et à côté un large banc de pierre. Au fond, la mer et plusieurs vaisseaux; un dont on voit la proue, sur laquelle on lit ces mots : LE SAN-SALVADOR.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAZARILLO ET PLUSIEURS PASSAGERS, hommes et femmes, sortent à gauche des bureaux du corrégidor; ils tiennent tous à la main un permis de séjour que vient de leur donner le corrégidor; NITHARDO, le corrégidor, paraît après eux, sortant de son hôtel, et tous les passagers l'entourent.

LE CHŒUR.

Ah! quel bonheur! quel heureux sort!
Merci, seigneur corrégidor!
Nous qu'une triste quarantaine
A bord, depuis longtemps, enchaîne,
Nous pouvons prendre notre essor!
Merci, seigneur corrégidor!

LAZARILLO, *montrant son permis.*

Mais est-ce bien en règle?

NITHARDO.

Eh mais! relis encor!

LAZARILLO, *lisant.*

« Nous, de Cadix premier corrégidor,
« Nous attestons, pour qu'il en fasse usage,
« Que Jean Lazarillo, marin de l'équipage
« Du vaisseau *le San-Salvador*,
« Arrive du Mexique, et qu'il a dans ce port
« Fidèlement subi sa quarantaine. »

NITHARDO, *aux passagers.*

Vous êtes libres!

LAZARILLO.

Non sans peine!

NITHARDO, *aux passagers.*

Et vous pouvez, avec le permis que voilà
Admirer notre ville et sa splendeur nouvelle,
Et revoir vos amis dont le cœur vous appelle.

LAZARILLO, *à part.*

Oui, des amis!.. quand on en a!

LE CHŒUR.

Ah! quel bonheur! quel heureux sort!
Merci, seigneur corrégidor!
Par nous si longtemps attendue,
La liberté nous est rendue!
Nous pouvons prendre notre essor!
Merci, seigneur corrégidor!

(Le corrégidor sort par la gauche; les autres passagers par la droite.)

SCÈNE II.

LAZARILLO, *seul, les regardant s'éloigner.*

RÉCITATIF.

Oui, chacun d'eux s'éloigne et joyeux et content,
Et moi, seul dans Cadix, cette ville inconnue,
Je n'ai pas un ami qui désire ma vue!
Pauvre Lazarillo!.. personne ne t'attend!
O Ritta! mes amours! et ma seule pensée!
Toi qu'à Burgos en partant j'ai laissée
Pour obtenir ta main, pauvre je suis parti!
Mon amour est le même...

(Avec un soupir.)

Et ma fortune aussi!

AIR.

CANTABILE.

Adieu! ma gentille maîtresse,
Ai-je dit en quittant le port;
Adieu! je vais dans ma détresse
Chercher la fortune ou la mort!
Oui, je veux, j'en fais la promesse,
Pour prix de mes heureux efforts,
A tes pieds mettre mes trésors,
Oui, mon amour et mes trésors!

Voici la tempête,
Voici ses éclats;
La mort sur ma tête,
La mort sous mes pas!
Si la foudre gronde,
N'importe!.. avançons!..
Vers un autre monde,
Mes amis, voguons.

De l'or, de l'or! c'est de l'or que je veux!
De l'or, de l'or! c'est l'objet de mes vœux!

Voyez ce corsaire
Qui vogue vers nous!
A ses cris de guerre,
Amis, levons-nous!
Vite à l'abordage!
Redoublons d'efforts;
Courons au pillage!
A nous leurs trésors!

Rien! rien!..que le sang et la mort!
Moi qui rêvais les trésors du Potose!
Toujours soldat!.. marin!.. pas autre chose!

(Avec rage.)

Du fer! du plomb!.. mais de l'or!.. cet or,

(Tristement.)

Seul objet de tous mes souhaits!
Jamais!.. jamais!..

Ainsi, ma gentille maîtresse,
Malgré moi je reviens au port!
Je n'ai trouvé, dans ma détresse,
Ni la richesse, ni la mort!
Oui, je reviens plein de tendresse,
Plus amoureux! plus pauvre encor!
Mon amour est mon seul trésor!
Voilà, voilà mon seul trésor!

CAVATINE.

Fortune fugitive,
Toi que rien ne captive,
Qui t'en vas quand j'arrive,
Et sembles me braver!
Du couchant à l'aurore
Où te poursuivre encore?
Fortune que j'implore,
Où puis-je te trouver?

Parle! à quelle nouvelle épreuve
Aujourd'hui me reserves-tu?
J'ai grand' faim! . et ma bourse est veuve,
Hélas! de son dernier écu!

Fortune fugitive,
Toi que rien ne captive,
Qui t'en vas quand j'arrive,
Et sembles me braver!
Du couchant à l'aurore
Où te poursuivre encore?
Fortune que j'implore,
Où puis-je te trouver?

Qu'un autre ici-bas te demande
Ou la richesse ou les honneurs;

Moi dont l'exigence est moins grande,
Je ne veux trésors ni grandeurs!
Mais si tu veux que je t'informe
Du soin qui me tient occupé,
Ne souffre pas que je m'endorme
Aujourd'hui sans avoir soupé!..
Fortune fugitive,
Que ma voix te captive;
A mes vœux attentive,
Viens, comble mon espoir!
Au pauvre passager accorde pour ce soir
Un asile, un repos!.. c'est mon seul espoir!
(Pendant cet air la nuit est venue.)
Voici la nuit!.. je suis seul, j'imagine,
Dans cette rue!
(Regardant vers une rue à droite.)
Eh! non! l'on vient de ce côté!
Des gens d'assez mauvaise mine...
Sur ma bourse s'ils ont compté,
Je les plains!.. Ecoutons!
(Paraissent plusieurs hommes enveloppés de manteaux. Ils s'avancent sous le balcon à droite, et jouent sur leur mandoline une Xacarilla.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; COJUELO, paraissant sur le balcon.

COJUELO, s'adressant aux musiciens et à demi-voix.
Soyez dans cette ville
Les bienvenus! Entrez! le souper vous attend!
(Ils entrent tous dans l'hôtel à droite.)

LAZARILLO, répétant les derniers mots qu'il a entendus.
« Le souper vous attend! »
Ah! si quelqu'un pouvait m'en dire autant!
O rêve séduisant! espérance inutile!
Qu'un estomac à jeun réalise en dormant.
(S'étendant sur le banc de pierre qui est à gauche.)
Dormons donc!.. si je peux!
(Pendant qu'il se retourne et cherche sur ce banc une position commode pour dormir, entrent d'autres hommes enveloppés dans des manteaux, qui préludent sur leurs guitares.)

LAZARILLO, levant la tête.
O surprise nouvelle!
Encor la même ritournelle!
Cette Xacarilla... cette même chanson
Qu'on jouait tout à l'heure, ici, sous ce balcon!

CHŒUR.
L'aiglon place son aire
Près du tonnerre;
Le chasseur téméraire
En vain espère
Le surprendre sur terre!
Chasseur, hélas!
Tu perds tes pas!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
C'est ainsi que du brave
Toujours
S'écoulent sans entrave
Les jours!
Il craint peu de ce monde
Le bruit,
Et quand l'orage gronde,
Il rit!
L'aigle place son aire
Près du tonnerre, etc.
(La porte de l'hôtel s'ouvre et ils entrent.)

LAZARILLO, s'avançant doucement.
D'honneur, l'aventure est unique!
Quelle est cette Xacarilla?
Quelle est cette chanson magique
Que j'ai bien retenue!.. Oui, je crois, m'y voilà!
(Il fredonne d'abord, se trompe, et puis la chante couramment.)
Tra, la, la, la, la, la, la, la,
C'est bien cela!
Tra, la, la, la, la, la,
En chantant on peut se distraire!
Moyen économique autant que salutaire
Pour tous les maux, surtout pour ceux de l'estomac.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la.
(Il finit par la chanter en entier à haute voix.)

SCÈNE IV.

LAZARILLO, COJUELO, sortant de l'hôtel à droite.

COJUELO, courant vivement à Lazarillo qui chante hautement.
Eh! j'ai bien entendu! Pas si haut! pas si haut!
Chez moi, camarade, entrez vite!

LAZARILLO, étonné.
Qui, moi?

COJUELO.
Vous trouverez bon repas et bon gîte!

LAZARILLO, hésitant, à part.
Un bon repas au pauvre matelot!
Ma foi!.. quoi qu'il arrive!..

COJUELO.
Allons! silence! et qu'on me suive!

LAZARILLO.
Je vous suis! et je ne dis mot!

ENSEMBLE.

LAZARILLO.
Fortune fugitive,
Tu veux donc que je vive!
Et de ma voix plaintive
Ton cœur s'est donc ému!
Tes faveurs que j'ignore
Sont plus douces encore!
Fortune que j'implore,
Tu m'as donc entendu?
Tu m'as donc entendu!

COJUELO.
D'une oreille attentive
Soyons sur le qui-vive!
Que personne n'arrive
Ou nous sommes perdus!
D'ici, jusqu'à l'aurore,
Silence!.. et qu'on ignore
Quels projets sont encore
Entre nous convenus?
Venez, venez, c'est convenu!
Oui, tout est convenu!
(Lazarillo et Cojuelo entrent dans l'hôtel à droite.)

SCÈNE V.

(Le théâtre change et représente l'appartement intérieur de Cojuelo. Porte au fond; porte à gauche, donnant dans d'autres chambres. A droite, un escalier dérobé et une croisée donnant sur la mer.)

RITTA, seule, assise près de la table à droite et rêvant; COJUELO, sortant de l'appartement à gauche.

COJUELO, à la cantonade.
Reposez-vous d'abord en cet appartement,
Mon cher hôte. . on attend quelques amis encore,
De vrais amis, qu'ainsi que vous j'honore!

RITTA, se levant et s'approchant de Cojuelo.
Vous donnez donc, mon père, à souper?

COJUELO.
Oui, vraiment!

RITTA.
Vous ne m'en disiez rien!

COJUELO.
Ce n'est pas nécessaire!

RITTA.
Pour faire les honneurs!..

COJUELO.
Tu ne paraîtras point!
(A demi-voix.)
Demain, c'est différent! Nous aurons, je l'espère,
Le grand corrégidor... un prétendu, ma chère!

RITTA, à part.
O ciel!
(Haut.)
Lui que l'on dit avide au dernier point!
Vous êtes donc bien riche!..

COJUELO, secouant la tête avec satisfaction.
Eh mais!..

RITTA.
Et plus j'y pense,
Moins je puis concevoir une telle opulence!
A Burgos, l'an dernier, pauvre petit marchand!..
A Cadix, aujourd'hui, riche négociant!

COJUELO, avec humeur.
Que t'importe?

RITTA.
Beaucoup!.. S'il est quelqu'un que j'aime!..
Et qui soit pauvre, ainsi que je l'étais moi-même!..

COJUELO.
Qui? ce mauvais sujet!..

RITTA.
Qu'en savez-vous, hélas!
Vous ne le connaissiez pas!

COJUELO.
Raison de plus! . C'est pendant mon absence

Qu'à Burgos, l'autre année, il te faisait la cour!
Un soldat!.. qui n'a rien!..

RITTA.

Et qui, par sa vaillance,
Veut, au prix de son sang, mériter mon amour!

COJUELO.

Et moi, je ne veux pas d'un gendre de la sorte,
Et, s'il revient jamais, je le mets à la porte!

RITTA, à part.

Grand Dieu!

COJUELO.

Je suis bon père!.. et pour donner ta main,
Je te laisse du temps!

RITTA.

Lequel?

COJUELO.

Jusqu'à demain!

(Il sort par la porte au fond.)

SCÈNE VI

RITTA, seule.

AIR.

Mon Dieu! que dois-je faire?
Faut-il, en ma douleur,
Obéir à mon père,
Obéir à mon cœur?

Quoi! parjure et traîtresse,
J'oublierais son amour!
Quand j'ai fait la promesse
D'attendre son retour!

Mon Dieu! que dois-je faire?
Faut-il, en ma douleur,
Obéir à mon père,
Obéir à mon cœur?

CAVATINE.

Amant fidèle,
Ma voix t'appelle!
Peine cruelle
Vient m'éprouver!
Que ton cœur tendre
Puisse m'entendre!
Viens me défendre
Et me sauver!

Et vous, gentilles demoiselles,
A qui l'on donne un vieil époux,
Pour être à vos parents rebelles,
Dites-moi... comment faites-vous
Car je veux et je doi
A jamais conserver ma foi!

Amant fidèle,
Ma voix t'appelle!
Peine cruelle
Vient m'éprouver!
Sincère et tendre,
Daigne m'entendre;
Viens me défendre
Et me sauver!

SCENE VII.

RITTA, assise et la tête appuyée sur sa main; LAZARILLO, sortant de l'appartement à gauche.

LAZARILLO, à part.

Dans cet appartement ils sont une douzaine
Qui fument tous!.. sans dire un mot!
Qui sont-ils?.. et qui les amène?
Je n'ose leur parler de peur d'être en défaut!
De peur surtout qu'on ne me congédie
Avant le souper!

(S'avançant et apercevant Ritta qui ne le voit pas.)

Ciel!.. en croirai-je mes yeux!

RITTA, levant la tête et poussant un cri.

Lazarillo!!!..

LAZARILLO.

Ma Ritta!.. mon amie!

TOUS DEUX.

C'est toi! . c'est toi que je vois en ces lieux!

DUO.

O délice suprême!
Je revois ce que j'aime;
Le bonheur m'est rendu,
Et ta douce présence
Ranime l'espérance
En mon cœur éperdu.

LAZARILLO.

La fortune contraire
A repoussé mes vœux.

RITTA.

Et voilà que mon père
M'impose d'autres nœuds!

LAZARILLO.

Je reviens misérable!

RITTA.

Moi! le malheur m'accable!

LAZARILLO.

Mais c'est toi!

RITTA.

Je te voi!

LAZARILLO.

Te voilà!

RITTA.

Près de moi!

ENSEMBLE.

O délice suprême!
Je revois ce que j'aime;
Le bonheur m'est rendu,
Et ta douce présence
Ranime l'espérance
En mon cœur éperdu!

RITTA.

Mais qui t'a conduit dans ces lieux?

LAZARILLO.

Le maître du logis!

RITTA.

Mon père!
Lui qui voulait, dans sa colère,
Te chasser!..

LAZARILLO.

D'un air gracieux
Voilà qu'il m'invite à sa table!

RITTA.

C'est impossible!

LAZARILLO.

Dès ce soir!
Il est un talisman, magique et redoutable,
Que le hasard me donne, et qui, par son pouvoir,
Désarme tous les cœurs, ouvre toutes les portes,
Et change en dévouement les haines les plus fortes!

RITTA.

Un talisman, dis-tu?

LAZARILLO.

Que je ne comprends pas!

RITTA.

Et c'est?..

LAZARILLO.

Une chanson!

RITTA, haussant l'épaule.

Allons!

LAZARILLO.

Tu le verras!

RITTA.

O trouble! ô funeste folie!
Qui soudain viennent le saisir!
Hélas! sur sa raison ravie,
Mon Dieu! me faut-il donc gémir!

LAZARILLO.

Par l'amour seul me fut ravie
La raison qui semble me fuir!
C'est de toi que vient ma folie,
Et je n'en veux jamais guérir!

ENSEMBLE.

LAZARILLO.

C'est toi que j'aime,
Mon bien suprême,
Plus que moi-même,
Plus que mes jours
Plus de détresse,
J'ai pour richesse
Et ma promesse
Et mes amours!

RITTA.

C'est toi que j'aime,
Mon bien suprême!
Plus que moi-même,
Plus que mes jours!
Ma crainte cesse;
Plus de tristesse,
J'ai ta promesse
Et tes amours!

LAZARILLO.

Oui, pour toi seule je respire.

RITTA.

Pour toi je brave tout danger!

LAZARILLO.

La fortune doit nous sourire,

RITTA.

Et l'amour doit nous protéger.

ENSEMBLE.

C'est toi que j'aime,
Mon bien suprême,
Plus que moi-même,
Plus que mes jours!
Ma / Ta } crainte cesse,
Plus de tristesse,
J'ai ta promesse
Et tes amours!

(Il l'embrasse au moment où Cojuëlo paraît à la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; COJUELO, feignant de tousser.

RITTA, effrayée, s'arrachant des bras de Lazarillo.

Ah! grand Dieu!.. c'est mon père!

LAZARILLO, cherchant à la rassurer.

Il ne nous a pas vus!

RITTA.

Si vraiment!.. j'en suis sûre, et nous sommes perdus!

LAZARILLO.

Laisse donc!.. n'ai-je pas mon talisman magique?

RITTA.

Rien ne peut l'apaiser!

LAZARILLO.

Excepté la musique!

TRIO.

COJUELO, à part, avec humeur.

Ma fille en tête-à-tête avec cet étranger!

(Il fait un pas vers lui, mais Lazarillo vient de prendre une mandoline qu'il a trouvée sur une table et fredonne l'air de la Xacarilla. Cojuëlo, qui s'avançait en colère, s'arrête, prend à l'instant un air gracieux et dit à Lazarillo :)

Ah! pardon!.. si je viens vous déranger!

(L'ensemble suivant est un largo, accompagné par la Xacarilla, qui joue seulement dans l'orchestre.)

ENSEMBLE.

RITTA.

Quelle aventure singulière!
Lui si terrible et si méchant!
Soudain s'apaise sa colère,
Et le voilà doux et tremblant!

LAZARILLO.

Déjà s'apaise sa colère!
Lui si terrible et si méchant,
Le voilà réduit à se taire!
O céleste pouvoir du chant!

COJUELO.

Il faut réprimer ma colère!
Redoutons leur ressentiment!
Oublions que nous sommes père,
Ne disons rien, soyons prudent.

LAZARILLO, à Cojuëlo, qui s'approche de lui.

D'enseigner, moi je me pique!
Je donne à la signora
Une leçon de musique
Sur cette Xacarilla!..
Que vous savez!..

COJUELO, à part.

Le compère
A ma fille en veut conter;
Mais on peut le laisser faire;
Bientôt il va nous quitter.

(Haut, et s'approchant de Lazarillo, qui, pendant cet aparté, s'est remis à causer avec Ritta.)

Pardon, pardon, mon camarade,
D'interrompre la sérénade!..
D'affaires il faut s'occuper.

LAZARILLO, à part.

Tant pis!

(Haut.)

Comment... avant souper?

COJUELO.

Oui, oui, je suis pressé; car je suis, d'ordinaire,
Et le payeur et le caissier;
Vous le savez...

LAZARILLO, avec embarras.

On ne peut se fier,
Certainement... à des mains plus honnêtes...

COJUELO.

Par moi, fidèlement, les parts ont été faites;

(Lui glissant une bourse dans la main.)

Voici la vôtre, en or!

LAZARILLO, stupéfait.

O ciel! que vois-je là?

(A Ritta.)

Une bourse pesante!

COJUELO, à Lazarillo.

Eh bien! donc, prenez-la!

LAZARILLO.

Que lui-même il me donne!

RITTA, à demi-voix.

Eh bien! donc, prenez-la.

COJUELO.

Prenez-la!

ENSEMBLE.

LAZARILLO.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille!
Mais l'amour me conseille
De toujours recevoir.
C'est charmant! c'est unique!
O talisman magique!
O divine musique!
Tout cède à ton pouvoir!

COJUELO, en riant.

C'est bien, c'est à merveille!
Probité sans pareille,
Qui jamais ne surveille
Et ne veut rien savoir!
Confrère pacifique!
Qui, simple et véridique,
Croit à l'arithmétique
Et reçoit sans rien voir!

RITTA, bas, à Lazarillo.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille!
Mais l'amour te conseille
Ici de recevoir.
C'est charmant! c'est unique!
O talisman magique!
O divine musique!
Tout cède à ton pouvoir!

LAZARILLO, à Cojuëlo.

Je ne sais, cependant, si je dois accepter. .

COJUELO.

Pourquoi donc?..

LAZARILLO.

Avant tout, il faut qu'on soit honnête,
Et nous aurions tous les deux à compter.

COJUELO, vivement et à demi-voix

Silence! ô ciel!.. sur votre tête!

LAZARILLO.

Permettez, cependant...

COJUELO, de même.

N'allons pas discuter!..
A réclamer si l'on commence
Nous n'en finirons pas; ils vont réclamer tous!

LAZARILLO.

Quoi! vous voulez?

COJUELO, de même.

Votre silence.
Tenez!..

(Lui glissant une autre bourse dans la main.)

LAZARILLO, la montrant en dessous à Ritta.

Deux fois autant!

COJUELO, à demi-voix et d'un côté.

Prenez et taisez-vous!

RITTA, de l'autre, à demi-voix.

Prenez toujours! . Prenez et taisez-vous

ENSEMBLE.

COJUELO.

Je comprends à merveille!
L'intérêt le conseille!
Son œil qui me surveille
Ici veut tout savoir!
Tâchons que rien n'explique
L'erreur d'arithmétique
Que ma main trop modique
A commise ce soir.

LAZARILLO.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille!
Mais l'amour me conseille
De toujours recevoir.
C'est charmant! c'est unique!
O talisman magique!
O divine musique!
Tout cède à ton pouvoir.

RITTA.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille!
Mais l'amour te conseille
Ici de recevoir.
C'est charmant! c'est unique!
O talisman magique!
O divine musique!
Tout cède à ton pouvoir!

COJUELO, à Ritta, avec humeur.

Ma fille, laissez-nous!

LAZARILLO, bas, à Ritta, pendant que Cojuëlo va serrer ce qui lui reste d'argent dans son secrétaire.

Et comment nous revoir?

RITTA, bas.

Dans cette salle... à dix heures .. ce soir!

LAZARILLO, de même.

J'y serai...

RITTA.

Moi de même!

LAZARILLO,

A dix heures ce soir!

(Ritta rentre dans l'appartement à gauche, et Cojuëlo, se rapprochant de Lazarillo, lui dit à demi-voix :)

Voici tous nos amis!

SCÈNE IX,

LAZARILLO, COJUELO, UNE VINGTAINE D'HOMMES sortant de l'appartement à droite.

LAZARILLO, à part.

C'est l'instant difficile!

COJUELO, bas, à Lazarillo.

Comment les trouvez-vous?

LAZARILLO, avec embarras.

Je les trouve nombreux?

COJUELO.

Oui! c'est pour le banquet d'adieu!

LAZARILLO, de même.

Pour le banquet... d'adieu...

COJUELO.

Vous savez...

LAZARILLO lui répond par un signe affirmatif, et dit à part :

Taisons-nous! seul moyen d'être habile!

(Tout cela s'est dit rapidement à voix basse et sur la ritournelle du chœur suivant, sur laquelle tout le monde est entré.)

CHŒUR, en sourdine.

Dans le mystère et dans la nuit,
Marchons sans peur, marchons sans bruit.
C'est ici le secret réduit
Où l'amitié nous réunit.

(Plusieurs convives, montrant Lazarillo, qui cause, à gauche vivement et à voix basse avec Cojuëlo.)

Quel est donc ce nouveau venu
Qui parle avec notre hôte à voix basse? sais-tu
Ce qu'il est?..

UN AUTRE CONVIVE, leur répondant.

Un des siens!.. le patron du navire
Qui doit sans doute nous conduire,
Et qu'il s'était chargé d'avoir. Il en répond!

LES AUTRES CONVIVES.

C'est différent!

(Traversant le théâtre et passant près de Lazarillo qu'ils entourent.)

Sur vos soins, votre adresse,
Nous comptons tous ; de vous dépend notre richesse!

(Lui tendant la main.)

Touchez là! touchez là!

LAZARILLO, leur donnant la main avec étonnement.

Voici qui me confond!

COJUELO, à part, regardant de loin Lazarillo entouré des convives.

C'est un des chefs! un chef d'une grande influence!
Cela se devine d'avance,
Rien qu'aux amitiés qu'ils lui font.

TOUS, à voix haute.

A table! à table!

(Puis sur un geste d'effroi de Cojuëlo, ils reprennent tous à voix basse le motif de leur chœur d'entrée.)

A table! à table! et dans la nuit
Buvons sans peur, buvons sans bruit;
Tout nous protége en ce réduit
Où l'amitié nous réunit!

(Pendant ce chœur ils se mettent tous à table.)

COJUELO, à Lazarillo.

Vous avez la parole, et vous pouvez la prendre.

LAZARILLO, troublé.

Qui? moi?..

(Se remettant.)

Parler au lieu de boire ; c'est un tort!

PLUSIEURS CONVIVES.

Il a raison ; qu'est-il besoin de nous entendre?

LAZARILLO.

Ne sommes-nous pas tous d'accord?

PLUSIEURS CONVIVES.

A dix heures, ce soir, le brick doit nous attendre.

COJUELO, montrant la petite porte à droite.

Au pied de l'escalier qui donne sur le port.

TOUS.

Chantons alors!

LAZARILLO.

Chantons!

COJUELO, à Lazarillo.

C'est vous qu'on veut entendre!

LAZARILLO.

Moi!

TOUS.

Vous! . Allons, chantez à ce repas
Une ronde sur nous!..

LAZARILLO, à part.

Mon Dieu! comment s'y prendre
Pour chanter des amis que l'on ne connaît pas?

COUPLETS.

Pour égayer la vie entière
Il est deux trésors précieux!
L'un que nous a donné la terre
Et l'autre qui descend des cieux!
Et dans nos joyeuses rasades
Leur nom ne peut être oublié...
Buvons pour eux; buvons!.. et chantons, camarades :
Vivent l'argent et l'amitié!

CHŒUR.

Buvons! trinquons! buvons! et chantons, camarades :
Vivent l'argent et l'amitié!

LAZARILLO.

Que tous deux soient inséparables!
Et que tous deux règnent ici!
L'argent fait les amis durables;
Ils vivent tous autant que lui!
Couple heureux! qui régit le monde,
A ce banquet sois convié!
Buvons donc... Oui, buvons et chantons à la ronde :
Vivent l'argent et l'amitié!

TOUS.

Buvons! trinquons! buvons! et chantons à la ronde :
Vivent l'argent et l'amitié!

(A la fin de ce second couplet, au moment où ils sont tous debout, trinquant et criant à tue-tête, on entend à droite, sous la fenêtre et comme venant du port, une guitare qui joue la Xacarilla. Tous s'arrêtent et écoutent.)

COJUELO.

C'est le signal!.. Allons, il faut que l'on s'esquive!
Le brick attend!..

TOUS.

En mer! en mer!

LAZARILLO, à part.

En mer, quand j'en arrive!
Quand Ritta tout à l'heure et dans ce lieu m'attend,
Non pas! non pas!.. Cachons-nous prudemment!

(Pendant que tous les convives se disposent au départ, enlèvent la table du banquet, ouvrent la porte de l'escalier dérobé à droite, Lazarillo se glisse dans une des chambres à gauche dont il referme la porte. Au même instant on frappe à la porte de la rue, au fond.)

TOUS, prêts à partir et s'arrêtant.
Écoutez!..
COJUELO, allant au balcon.
Qui va là?.. Qui vive?
Qui frappe à cette porte aussi fort?
UNE VOIX, en dehors.
Votre ami Nithardo.
TOUS.
Quoi!.. le corrégidor!
COJUELO, à demi-voix, sur le devant du théâtre.
Oui, vraiment... oui, chez moi, c'est le corrégidor
Que j'ai fait appeler, et c'est le coup de maître!
Dans l'intérêt commun, je veux, mes bons amis,
Vous dénoncer à lui... quand vous serez partis,
Pour détourner de moi tout soupçon.
UN DES CONVIVES.
Mais c'est traître!
COJUELO.
C'est prudent!.. car enfin je reste! et pour toujours
Vous partez!.. Que Dieu garde et vos biens et vos jours!
CHŒUR.
Dans le mystère et dans la nuit, etc., etc.
(Tous sont partis en silence par la porte à droite. La porte du fond s'ouvre. Paraissent Ritta et Nithardo.)

SCÈNE X.

COJUELO, RITTA, NITHARDO.

RITTA, à son père, annonçant le corrégidor.
Le seigneur Nithardo, qui frappait à grand bruit.
Il prétend que ce soir vous l'attendez...
NITHARDO.
Sans doute,
Pour parler mariage?
COJUELO.
Eh! non pas! il s'agit
D'une affaire plus grave encor!
NITHARDO.
Je vous écoute.
COJUELO.
Le hasard... et mon zèle ont remis en mes mains
Des avis précieux, des documents certains
Qu'en citoyen fidèle à vos soins je confie;
Profitez-en!
(Il lui remet un papier.)
NITHARDO, le parcourant des yeux.
O ciel! grâce à votre secours,
Je tiens enfin ce fil qui m'échappait toujours!
Ah! par vous je triomphe et j'aurai du génie!
Vous serez le héros, le sauveur de Cadix!
Et des corrégidors je serai le phénix!
Holà! quelqu'un!
(Un alguazil paraît et reste au fond du théâtre à attendre, pendant que Nithardo s'assied près de la table à droite, et écrit.)
Donnons mes ordres au plus vite!
Ce mot de ralliement... à tous mes alguazils!
COJUELO, à part, et regardant par la fenêtre à droite.
Poursuis-les maintenant, tu le peux sans périls;
La mer qui les emporte, a protégé leur fuite!
Et je ne crains plus rien!.. car ils sont tous partis!..
(Se frottant les mains.)
Tous!..
(En ce moment dix heures sonnent à l'horloge de l'appartement; la porte à gauche s'ouvre.)
LAZARILLO, paraissant.
Dix heures!
COJUELO, l'apercevant.
O ciel!.. encore un!.. je frémis!..

SCÈNE XI.

LAZARILLO, sortant de l'appartement à gauche; RITTA, qui était restée assise à travailler, se lève effrayée à sa vue; COJUELO le regarde avec effroi et lui fait signe de ne pas se montrer; NITHARDO est près de la table à droite et écrit toujours; L'ALGUAZIL est au fond et ne voit rien.

QUATUOR.

LAZARILLO, s'avançant sur la pointe des pieds.
Du rendez-vous a sonné l'heure!
(Regardant.)
Mais Ritta n'est pas seule, hélas!
RITTA et COJUELO, lui faisant signe chacun de leur côté.
Va-t'en!
NITHARDO, retournant la tête au bruit.
Quel est cet homme? et dans cette demeure
Qui l'amène?
COJUELO, troublé et tremblant.
J'ignore!.. et... ne... le connais pas!
NITHARDO, se levant et allant à Lazarillo.
Réponds!.. Ici que viens-tu faire?
LAZARILLO, montrant Cojuelo.
Demandez à Monsieur!.. il le sait mieux que moi!..
COJUELO, toujours tremblant, et bas, à Nithardo.
C'est faux!.. il m'est... inconnu!
NITHARDO, à voix basse.
Je vous crois!
Et cela justement cache quelque mystère!
RITTA, bas, à Lazarillo, lui montrant le corrégidor et son père qui causent ensemble.
Tous deux paraissent en colère;
Je crains pour toi quelque danger!.. va-t'en!
LAZARILLO, de même.
Des dangers!.. En est-il avec mon talisman?
(Il prend la guitare, qui est restée sur la table, et joue une Xacarilla. Aux premières mesures, le corrégidor étonné et Cojuelo effrayé, lèvent la tête.)
COJUELO, avec effroi.
Grands dieux!
NITHARDO, bas, à Cojuelo.
Entendez-vous?.. leur mot de ralliement!
La *Xacarilla* de Grenade!
(Montrant le papier que lui a remis Cojuelo.)
Que vous me signaliez!..
COJUELO, à part, avec désespoir.
Malheureux! imprudent!..
LAZARILLO, bas, à Ritta, tout en continuant de jouer de la guitare.
Vois-tu déjà l'effet?.. le voilà tout tremblant!
Ton père aussi!
NITHARDO, bas, à Cojuelo.
Je crains quelque embuscade!
Des siens il veut peut-être avertir la brigade!
(A l'alguazil qui est resté au fond.)
Va, cours au premier poste, et sur-le-champ reviens
Pour conduire en prison le susdit camarade!
(L'alguazil sort.)
LAZARILLO, vivement.
En prison!.. Et pourquoi?..
NITHARDO.
Vous le savez très-bien!
ENSEMBLE.
LAZARILLO.
Je ne sais que répondre;
J'ai perdu mon pouvoir;
D'honneur! c'est à confondre!
Et je n'ai plus d'espoir!
NITHARDO.
Il ne sait que répondre;
Il est en mon pouvoir;
Je saurai le confondre!
Et remplir mon devoir!
RITTA.
Il ne sait que répondre!
Il est en leur pouvoir;
Tout sert à le confondre!
Et pour nous plus d'espoir!
COJUELO.
Il ne sait que répondre;
Ah! je n'ai plus d'espoir;
Un mot peut me confondre!
Et l'on va tout savoir!
LAZARILLO.
Et moi, je veux savoir pour quel crime on m'arrête!
On ne peut m'enlever ce plaisir!
NITHARDO.
Volontiers,
Puisque vous l'ignorez. La justice est en quête
D'audacieux contrebandiers
Qui font depuis un an d'immenses bénéfices!
Ils ont des affidés, des amis prompts et sûrs,
Et sans crainte, dit-on, se glissent dans nos murs,
Au signal convenu donné par leurs complices!..
C'est la *Xacarilla* de Grenade... cet air
Que tout à l'heure ici vous fredonniez, mon cher!
LAZARILLO, regardant Cojuelo qui détourne les yeux.
Je comprends!
NITHARDO.
C'est heureux! L'on ignorait encore
Ces détails importants...
(Montrant Cojuelo.)
C'est à lui qu'on les doit!
Ce loyal citoyen!..
LAZARILLO, s'inclinant avec sang-froid.
Que j'estime et j'honore.
Mais d'une grave erreur je me plains à bon droit;
Je suis innocent!

NITHARDO.
Vous?.. et comment?
LAZARILLO.
Je m'explique.
Absent depuis un an, j'arrive du Mexique!
Aujourd'hui je débarque!..
NITHARDO.
Et quelle preuve encor?
LAZARILLO, lui présentant un papier.
Ce permis délivré par le corrégidor.
NITHARDO, étonné.
Par moi!
(Lisant le même chant et sur le même récit qu'à la première scène de l'acte.)
« Nous attestons, pour qu'il en fasse usage,
« Que Jean Lazarillo, marin de l'équipage
« Du vaisseau *le San-Salvador*,
« Arrive du Mexique, et qu'il a dans ce port
« Fidèlement subi sa quarantaine. »
(Regardant Lazarillo.)
En effet... oui... tantôt... un souvenir confus...
Je crois le reconnaître!..
LAZARILLO.
Ah! ce n'est pas sans peine!
NITHARDO.
Mais je n'y comprends rien!
RITTA.
Ni moi!
COJUELO, à part.
Ni moi non plus?

ENSEMBLE.

LAZARILLO.
Il ne sait que répondre;
En moi renaît l'espoir;
Et prêt à les confondre,
Je reprends mon pouvoir!
NITHARDO.
D'honneur, c'est à confondre!
Je croyais tout savoir...
Et ne peux rien répondre
Ni rien apercevoir!
RITTA.
Il ne sait que répondre;
Et malgré son savoir
Tout semble le confondre!
En moi renaît l'espoir!
COJUELO.
Que faire et que répondre,
Je suis en son pouvoir!
Un mot peut me confondre...
Car il doit tout savoir.
LAZARILLO, s'approchant de Cojuëlo, et à demi-voix, pendant que le corrégidor examine toujours le papier qu'il tient.
Je sais tout maintenant!
COJUELO, tressaillant.
O ciel!
LAZARILLO.
Et je me tais!..
Si vous voulez!
COJUELO, tremblant.
Que dois-je faire?
Que vous faut-il?
LAZARILLO.
Devenir mon beau-père!
COJUELO, avec colère.
Jamais!.. jamais!..
LAZARILLO.
Vraiment?..
COJUELO.
Jamais!..
LAZARILLO, reprenant la guitare.
Alors..

ENSEMBLE.
LAZARILLO, jouant de la guitare.
Joyeuse Xacarille!
Chanson vive et gentille,
Protége mes amours!
J'implore ton secours!
COJUELO, tremblant, et à demi-voix.
Moi! . lui donner ma fille!..
Maudite Xacarille...
T'entendrai-je toujours...
Je tremble pour mes jours!

NITHARDO, levant la tête.
Qu'est-ce donc?
LAZARILLO.
De cet air qu'avec bonheur je chante,
Seigneur, ne soyez pas surpris!
Je puis, l'aventure est piquante,
Vous dire comment je l'appris!
COJUELO, vivement, et à voix basse.
Monsieur... de grâce!..
LAZARILLO, de même.
Eh bien!.. serai-je votre gendre?
COJUELO, hésitant, et toujours à demi-voix.
Je le voudrais... Mais le corrégidor
A ma parole!..
LAZARILLO.
On peut la lui reprendre!..
COJUELO.
Jamais.
NITHARDO, toujours occupé près de la table à parcourir ses papiers, lève la tête avec impatience.
Qu'est-ce donc?
COJUELO, courant vivement à lui.
Rien!
LAZARILLO, qui par ce mouvement, se trouve près de Ritta, lui dit à demi-voix :)
C'est bien!.. Il va se rendre!
Répète comme moi cet air... cet air encor!

ENSEMBLE.
LAZARILLO ET RITTA, à demi-voix.
Joyeuse Xacarille!
Chanson vive et gentille...
Protége mes amours!
J'implore ton secours!
COJUELO, tremblant et haletant.
Maudite Xacarille!
De plus voici ma fille
Partageant ses amours...
Et tremblant pour mes jours!
Je cède à vos amours!
NITHARDO, étonné, et regardant Cojuëlo.
A la voix de sa fille,
Quel trouble en ses yeux brille!
Dois-je donc en ce jour
Craindre pour mon amour!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, L'ALGUAZIL, SOLDATS, ALGUAZILS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, se précipitant dans l'appartement.

L'ALGUAZIL ET LE CHŒUR, montrant Lazarillo.
Qu'on le saisisse à l'instant même!
Allez! c'est par l'ordre suprême
De notre grand corrégidor
Qui veille ici sur notre sort!
Vive le grand corrégidor.
NITHARDO, arrêtant les soldats qui veulent s'emparer de Lazarillo.
Eh non! c'est une erreur!.. Je fus mal informé!.
COJUELO, poussé par Lazarillo, et s'avançant en tremblant vers Nithardo.
Oui, sans doute.. mal informé...
LAZARILLO, bas.
Allons, parlez!.. ou bien je parlerai moi-même!
COJUELO, au corrégidor, montrant Lazarillo.
Je n'osais vous le dire. . il aime. .
Ma fille.
RITTA, baissant les yeux.
Il en est aimé!
COJUELO
Et, malgré ma parole, il deviendrait peut-être
Trop dangereux pour vous d'insister...
NITHARDO.
Je comprends
Pourquoi vous prétendiez ne pas le reconnaître!
Par intérêt pour moi, je vous rends vos serments!
(Le prenant à part et à demi-voix.)
Mais pour notre autre affaire... un rapport bien fidèle
Au conseil général par moi sera dressé;
Et, bons citoyens, notre zèle
Par le pays, du moins, sera récompensé!

LE CHŒUR.
Vive le grand corrégidor
Qui veille ici sur notre sort!
Vive le grand corrégidor.

FIN DE LA XACARILLA

[illegible]
[illegible] Vivier
[illegible] — 2
le [illegible]
[illegible] — 3
[illegible] Docteur
[illegible]
[illegible] — 1
[illegible] de la [illegible] — 2
[illegible] [illegible] — 2
la [illegible]
[illegible]
le Solliciteur — 2
le mariage d'argent
[illegible] — 4
la [illegible]
[illegible] — le [illegible]
les [illegible] — le [illegible] — 4
[illegible] — le [illegible]
le [illegible] — 1
Carlo Broschi — 1
la dame [illegible] — le [illegible] — 2
le [illegible] — le petit [illegible] — 1
le [illegible] — le [illegible]

